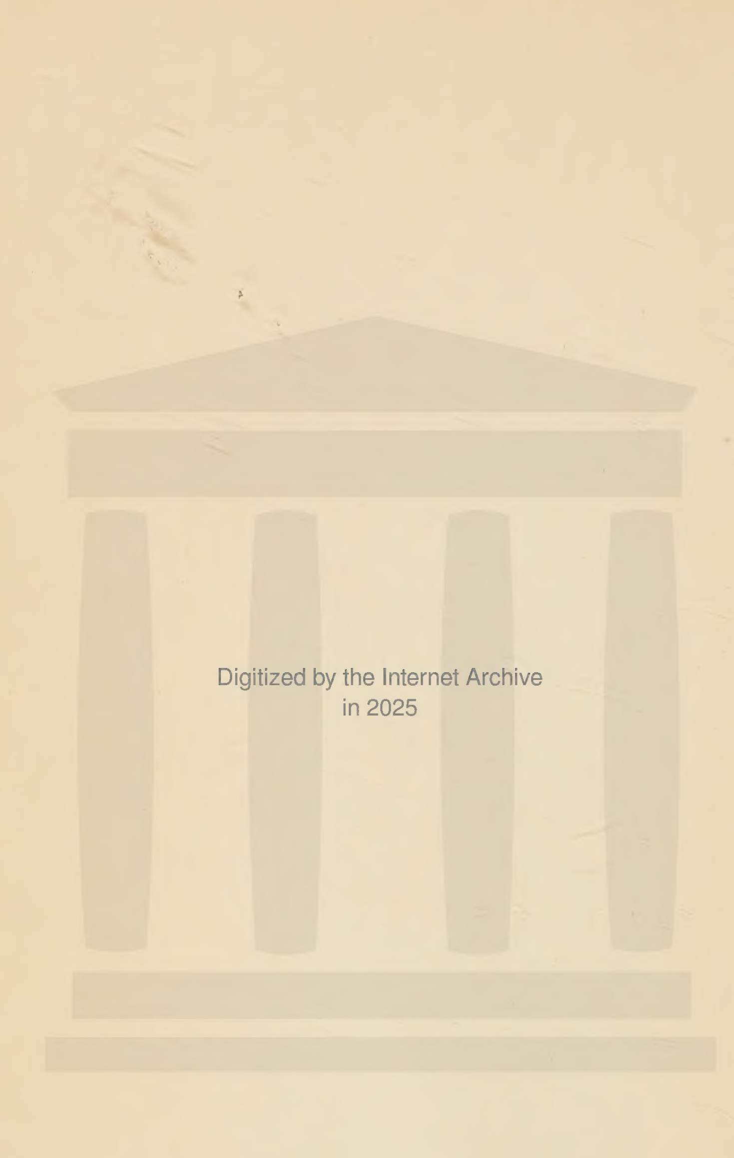


MERCVRE DE FRANCE

TOME CINQUANTE-UNIÈME

Juillet-Septembre 1904

Juillet-Septembre — Tome LI

MERCVRE

DE

FRANCE

(Série Moderne)



PARIS-VIe

SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMIV

KRAUS REPRINT

Nendeln/Liechtenstein

1969

Reprinted with the permission of
Mercure de France
KRAUS REPRINT
A Division of
KRAUS-THOMSON ORGANIZATION LIMITED
Nendeln/Liechtenstein
1969
Printed in Germany
Lessingdruckerei Wiesbaden



LOUIS LE CARDONNEL

—

> 19. In omnibus mirabilibus supradictis nos gloriari non possumus, quia non sunt nostra sed Dei : *Quid enim habes, quod non accepisti? Si autem accepisti, quid gloriaris quasi non acceperis?* Sed in cruce tribulationis et afflictionis possumus gloriari, quia illud est nostrum. 20. Ideo dixit apostolus : *Mihi autem absit gloriari nisi in cruce Domini.*
> (Floretum S. Francisci Assisiensis, cap. 8.)

Lorsque Patrick vint évangéliser l'Irlande, il y rencontra une race dominatrice extrêmement perverse et dangereuse, celle des Tuatha Dè Dannan, qui avaient vaincu les maîtres antérieurs ; c'étaient, raconte la *Silva gadelica*, de puissants magiciens venus d'Attique ou de Béotie, qui se pouvaient transformer à leur gré en toutes sortes d'apparences, devenir invisibles même et ressusciter par la vertu de certaines herbes les soldats morts dans la bataille : cependant ils avaient à leur tour cessé de se mêler d'ordinaire aux vivants et peuplaient l'Elysée celtique du Sîde, d'où ils continuaient à tromper les hommes par de damnables projets. Et Patrick exorcisa l'île des magiciens étrangers, en qui revivait dans les cervelles frustes d'Erin la mémoire lointaine de Daidalos, inventeur de tous les arts.

Aux terres d'Irlande, de Bretagne et d'ailleurs, Patrick ni d'autres apôtres ne peuvent exorciser que pour un temps l'impérieux souvenir de la beauté et de la sagesse helléniques ; Pallas Athênê reconquit, sur l'Acropole, le celte Ernest Renan, et si M. Louis Le Cardonnel écoutait, comme voilà tantôt quinze ans, les mille sanglots qui montent de la mer armoricaine, parmi les vaines clameurs et les voix confuses, il entendrait aujourd'hui encore l'insidieux appel des sirènes antiques ; il l'a entendu même : sur une lyre harmonieuse, avec une science parfaite du verbe, il chante, pour ses frères ignorés et dont beaucoup le méconnaîtront peut-être, ses beaux et graves poèmes catholiques (1), et il célèbre le renoncement et la souffrance en des vers d'une pleine et ample sonorité :

A présent me voici tout entier dans vos mains :
Vous m'avez rajeuni pour votre œuvre future,
En trompant les calculs et les pensers humains.

J'ai traversé l'angoisse et connu la torture,
Seigneur, mais votre force a chaque fois dompté
Les émois qui troublaient ma fragile nature.

Et maintenant, soldat de votre volonté,
Ame en qui, par torrents, vos grâces sont venues,
Dans le renoncement trouvant ma volupté,

Plein d'espoir, je m'en vais vers des croix inconnues.

Les poèmes recueillis aujourd'hui par lui ne sont pas tous récents ; il en est qui datent de 1882 ; d'autres sont d'hier, et bien que de fort bonne heure il ait acquis une maîtrise à peu près complète de son art, il ne parvint pas du premier coup à l'entière certitude du rythme, non plus qu'à la sérénité totale de la pensée, et il se chercha lui-

(1) A propos de Poèmes, par *Louis Le Cardonnel* (Société du *Mercure de France*).

même parmi les influences diverses; mais selon une noble image de son Epilogue, à l'heure où l'imprudente jeunesse

> S'enorgueillit de voir tous ses chevaux cabrés,
>
> ... les naseaux tendus au vent des Atlantides
> Par delà les appels du monde et de la chair,
> La crinière embrasée, ailés d'ailes splendides,
> Les siens ne hennissaient que vers l'Infini clair.

De 1880 à 1890, ce fut le temps où pullulèrent les écoles, où le désir de rénover les formes anciennes hanta tous les poètes; *les Illuminations* du formidable Rimbaud, *les Complaintes* et *l'Imitation de Notre-Dame-la-Lune* de Jules Laforgue, leur furent comme une révélation ; dans d'inoubliables causeries, Stéphane Mallarmé donnait à ses auditeurs une lucide exégèse des œuvres et des choses et distinguait pour eux le sens caché des gestes et des paroles; inquiets et inquiétants, les occultistes, dont quelques-uns furent sincères jusqu'à sombrer dans la folie, sollicitaient aussi la curiosité; enfin Richard Wagner et Puvis de Chavannes exerçaient sur presque tous un souverain empire.

De cette époque datent les pièces où M. Louis Le Cardonnel s'ingénie à se créer des rythmes qui lui appartiennent en propre, sans rompre entièrement avec la tradition; ses vers n'excèdent pas la limite de l'alexandrin, mais il use volontiers des mètres impairs (Cf. *le Tailleur de Tombes*, *A un jeune aède*) ; il invente des implications curieuses de rimes et d'assonances et de mètres de diverses longueurs; il reprend certains rythmes de Leconte de Lisle (Cf. *les Roses d'Ispahan* et *Dans le bruit*) et de Léon Dierx; mais partout l'alexandrin et l'octosyllabe sont les éléments invariables de ses

strophes, sauf dans *Deuil de novembre*, où il s'approche le plus du vers libre :

Horizon tu t'endeuilles,
Jardin, tu te dépouilles...

Ah ! les voici, par les allées
Roulées,
Les feuilles, les feuilles, les mille feuilles,
Les rouilles, les rouilles, les mille rouilles :
Par les allées,
Roulées,
Puis envolées
Vers les fenêtres désolées !

Il paraît bien aussi que, comme MM. Emile Verhaeren, Stuart Merrill, Albert Mockel et d'autres, il a été touché par les théories instrumentales de M. René Ghil et qu'il ait construit tels de ses vers sur une voyelle dominante et des allitérations systématiques :

Ah ! faut-il que je pleure, ô sœur, et que tu pleures
Le chœur évanoui des adorables Heures ?

. . . .

Oh ! non ! mais la voilà qui devient plus suave
Et plus grave en nos cœurs, comme suave et grave.
(*La Forêt dans le mai*, 1890.)

Ou encore :

Ah ! fais de nous surgir l'esprit vainqueur et blanc,
L'esprit, cette plaintive et captive colombe,
Plaintive d'être ainsi captive en ce corps lent !
(*La Louange du sommeil*.)

Mais à peine, dès ce temps, dans son vocabulaire et dans sa syntaxe trouverait-on trace des modes et des manières : ni archaïsmes, ni néologismes ; et la façon de dire elliptique chère à Mallarmé se décèle presque en ce seul passage où apparaît également l'unique mot douteux dont il se soit jamais servi :

Et tandis que leur vient lointainement, d'une onde,
Peut-être faite avec des larmes d'autrefois,
Une fraîcheur plus pure aussi que toute voix,
Même de cygne, dont le chant dernier s'exhale,
Ils regardent sur la forêt paradisale,
Sur la forêt de lys, qui parfume le ciel,
Les nuages dormir dans le soir immortel.

Analogies tout extérieures et formelles : le poète a retenu de Mallarmé et de Puvis de Chavannes des impressions plus profondes ; tous deux enchantèrent son âme platonicienne par leur goût pour la beauté linéaire et presque abstraite qui des apparences fugaces résume l'essentielle signification et s'enveloppe cependant de quelque lumineuse brume d'or et d'hyacinthe : il aima « leur limpide mystère » et voulut aux figures évoquées dans ses élégies d'automne une semblable atmosphère diaphane et presque immatérielle. Et il salua de magnifiques louanges Alfred Tennyson en qui par delà « le pays de nos mortelles chairs » il voyait un maître très noble du rêve :

O Tennyson, cor d'ivoire dans le soir pur,
O Tennyson, cloche d'argent dans l'aube claire.

Il lui gardait sans doute une tendresse secrète parce que, dans les *Idylles du Roi*, « le harpeur d'outre-mer » avait réveillé les belles légendes celtiques endormies depuis des siècles dans le pesant recueil des longs et lourds récits romanesques de France et d'Allemagne ; et sa première ferveur pour Richard Wagner lui vint peut-être également moins d'une admiration très vive pour la musique que d'une sorte de reconnaissance filiale envers le prodigieux dramaturge qui avait à sa guise, et en les déformant un peu, ressuscité aussi les mêmes mythologies ; mais à celui-là, il ne se livra pas sans quelque intime effroi : « le mâle Enchanteur »

l'eût, qui sait? entraîné comme Louis II de Bavière vers les Mânes et vers la Nuit et c'est avec des syllabes triomphales et funéraires, dans une fanfare de désastre et de mort, qu'il note

Le cri walkyrien des paons au crépuscule.

Alors il n'est pas encore entièrement libre du vieux sortilège; la démence de la chair et l'orgueil de l'esprit le tourmentent toujours ; il pense fièrement que le Poète est parmi les hommes le plus grand :

Et tous les vivants près de lui marchent
Sans savoir qu'il est le grand vivant.
. . . .
Mais quand fleuriront les cités justes
Où tout sera calme et rayonnant :
Sachant qu'il était vraiment un homme,
Vos petits enfants, plus que vous sages,
Chanteront ses chants dans l'avenir.
(*Le Tailleur de Tombes*.)

et au début de l'*Epithalame* il regrette d'abord de n'avoir pas connu l'amour :

Il me faudra subir l'antique et sombre loi,
Sans que le bel Amour, l'aile ouverte sur moi,
Ferme en pleurant mes yeux, d'un baiser qui sanglote.

Déjà cependant, comme Hippolytos porte-couronnes, il rejette l'Aphrodite populaire, et si un visage de femme se glisse en robe blanche et droite, ce sera pour chasser avec le laurier et la lampe les larves mauvaises de l'ombre :

Ainsi versant du Beau l'ivresse magnanime,
Dans la Grèce, autrefois, la grande Diotime,
Ou telle, avec son doux sourire d'espérance,
Celle que louangea l'Exilé de Florence.

Mais le doute demeure toujours ; et n'y a-t-il pas un emblême de la vie intérieure du poète dans *Le Chant des Chevaliers qui ne sont pas morts en*

Palestine? Heureux ceux qui moururent en route, l'extase dans les yeux.

Puisqu'elle a disparu la vision suprême,
Nous reviendrons sans joie à l'ombre de nos tours,
Et nous devrons porter, ainsi qu'un anathème,
Jusqu'au terme inconnu, l'ennui pesant des jours.

N'importe, cette tristesse même passera, et, obéissant à une vocation plus forte, sourd aux murmures ironiques qui raillent son radieux départ, M. Louis Le Cardonnel demandera à la Rome pontificale le parfait apaisement dans l'entière oblation consommée :

Son âme s'initie aux grandes disciplines,
Il respire à plein cœur la sainte antiquité,
Il contemple la Ville assise aux sept Collines,
Dans sa mélancolique immutabilité.

(*Epilogue.*)

Ainsi le pauvre d'Assise révéla à frère Léon, un soir d'hiver qu'il venait de Pérouse à Sainte-Marie-des-Anges, le secret de la parfaite liesse, qui ne réside pas dans l'exemple de sainteté et d'édification que donnent les frères mineurs, ni dans les merveilles qu'ils pourraient accomplir, rendant la vue aux aveugles et l'ouïe aux sourds et ressuscitant un mort de quatre jours; et ce ne serait non plus de connaître toutes les langues, toutes les sciences et toutes les écritures ou de prophétiser l'avenir ou même de pénétrer les consciences des autres mêmes, et non plus de parler la langue angélique, de connaître le cours des étoiles, les vertus des herbes et les trésors de la terre, et non plus de prêcher si magnifiquement qu'ils pussent convertir tous les infidèles. Mais si quand ils arriveront à Sainte-Marie-des-Anges, trempés de pluie, gelés de froid, souillés de boue, exténués de faim, le portier les laisse se morfondre, sous la pluie et

au froid, en les traitant de ribauds et de mendiants, ils acceptent ses injures et comprennent humblement que le frère portier les connaît en vérité, là est la parfaite liesse; et s'ils continuent à implorer dans la nuit, si le portier sort avec un fouet noueux, les jette dans la boue et dans la neige et les roue de coups et qu'ils supportent avec joie les insultes et les coups, là est la parfaite liesse : « Car dans toutes les merveilles susdites, nous ne pouvons nous glorifier, vu qu'elles ne sont point de nous, mais de Dieu; mais sur la croix de tribulation et d'affliction, nous pouvons nous glorifier, parce que cela est de nous. »

Le poète n'a pas dit adieu sans retour aux merveilles d'autrefois : il en jouit peut-être d'une âme plus sereine. Dans la crise de l'attente mystique, le plus cruel instant fut celui où son art même semblait mourir en lui :

J'ai traversé l'épreuve, ainsi qu'un âpre hiver
Où s'est glacée en moi-même la poésie.

Il semble que la voie douloureuse soit terminée : par les réalistes catholiques et Thomas d'Aquin il a pu concilier ses rêves platoniciens et sa foi religieuse, et, s'il n'était aventureux même de faire des hypothèses en ces délicates questions de conscience, on oserait dire que la renaissance du thomisme favorisée par le pape Léon XIII (1) contribua, au moins comme cause occasionnelle, à cet apaisement qui nous valut de si purs poèmes. M. Louis Le Cardonnel put s'éprendre à nouveau de la beauté du ciel et des flots, et l'image d'une cité italienne le poursuit toujours :

(1) Cf. Encyclique *Æterni Patris* (4 août 1879); Bref *Cum hoc sit* (4 août 1880), et surtout encyclique *Officio Sanctissimo* (22 décembre 1887).

Avec elle, parfums et rêves d'autrefois
Font revivre leur charme unique,
Et, près des myrtes verts, j'entends encor la voix
De la grande mer euphonique.

. . . .

Demain peut opprimer, plus cruel qu'aujourd'hui,
Mon cœur dont la flamme s'épuise,
Les jours peuvent sur moi, ternes et pleins d'ennui,
Faire tomber leur cendre grise.

Je fus heureux ; j'ai vu ton rivage embaumé,
Tes nuits brillantes et sereines,
Et ta lune de pourpre au grand disque enflammé,
Sur les vagues Tyrrhéniennes.

Maintenant que furent versées à sa détresse « les saintes accalmies », pour célébrer la mémoire d'une morte chrétienne il ne craindra pas d'évoquer les sages antiques :

La grâce de Platon errait dans vos sourires,
Et, sous votre main frêle,
Faite pour effleurer luths, citoles ou lyres,
On trouvait Marc-Aurèle.
(*In Memoriam.*)

Et dans des tierces rimes à la gloire de saint Benoît il n'aura garde d'oublier que les abbayes bénédictines sauvèrent une part de l'héritage gréco-latin :

Benoît qui sauvas l'or du vieux monde païen,
Et dont la race docte, ainsi qu'à des eaux vives,
A rafraîchi son âme au chant virgilien...
(*A saint Benoît.*)

A maintes reprises, le mythe d'Erôs et de Psyché revient dans ses poèmes : n'a-t-il pas mêlé, voilà des siècles, sa voix à celles qui sanglotaient vers Erôs

Par un été lointain de la lointaine Hellade ;

elles n'appelaient pas l'Erôs terrible qui fit jaillir le monde du chaos et de l'ombre primitive, le maî-

tre sans clémence qui se plaît aux pleurs des hommes torturés par le désir illusoire, mais un autre Erôs des jours futurs qui « changerait les corps en des temples vivants » :

Si, pour nous enchanter ce séjour misérable,
En nous transfigurant à l'image des dieux,
Tu nous faisais manger de ta chair adorable,
Si tu changeais le vin en ton sang radieux,
Emplissant jusqu'aux bords notre âme misérable!

Si, voyant de quel poids le monde est opprimé,
Et le prenant sur lui dans sa force divine,
L'Amour pouvait mourir pour être plus aimé!
Si le pardon coulait, sanglant, de sa poitrine,
Triomphant du destin dont l'homme est opprimé...
(*La Plainte antique.*)

L'Erôs que réclamèrent si désespérément les générations d'autrefois est né pour M. Louis Le Cardonnel; et, transfiguré par la beauté des rites, le poète est devenu le prêtre du dieu qu'il pressentait et qui l'avait marqué de son signe aux plus tristes heures; aujourd'hui

Il consacre le Vin qui fait germer les vierges,
Il prend le Pain vivant sur la patène d'or.

Mais il n'est point sûr que Patrick, apôtre de l'Irlande, ait vraiment exorcisé les Thuata Dê Dannan; les subtils étrangers d'Attique et de Boétie ont pu survivre sous des formes nouvelles, et, s'ils étaient capables de faire remonter aux hommes de ce temps le cours des métempsycoses, un frisson d'horreur sacrée secouerait apparemment la chair et l'âme des plus fermes croyants, au cas qu'ils les fissent assister à l'acte suprême du drame religieux d'Eleusis, alors que l'hiérophante montrait aux époptes le grand, l'admirable, le plus parfait objet de contemplation mystique : un épi de blé moissonné en silence.

PIERRE QUILLARD.

LES AMIES DE SAINTE-BEUVE

—

ONDINE VALMORE

(D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS)

—

I

C'est en 1837, quelque temps avant son départ pour Lausanne, qne Sainte-Beuve semble avoir noué des relations amicales avec Mme Desbordes-Valmore. Jusque-là il n'avait fait que l'entrevoir chez Brizeux ou Pauline Duebambge, son inséparable, dans les courtes stations parisiennes qui séparaient les saisons théâtrales de son mari; mais ils avaient déja échangé quelques lettres quand Marceline était à Bordeaux ou à Lyon, car elle avait de bonne heure montré du goût, de l'admiration, pour les poésies de Sainte-Beuve, si différentes des siennes, et je suppose que le quatrain suivant qu'elle lui adressa un jour doit remonter au temps où parurent les *Consolations :*

> Vous avez une plume, au vulgaire cachée,
> Qui semble près du cœur, toute vive arrachée,
> Comme si quelque oiseau, divin et familier,
> Logeait dans ce cœur tendre et s'y laissait lier (1).

Quoi qu'il en soit, les relations de Sainte-Beuve avec Mme Desbordes-Valmore devinrent très suivies à partir de la fin de 1837, et je ne crois pas me

(1) Le quatrain a été publié par M. de Lovenjoul dans son *Sainte-Beuve inconnu.*

tromper en disant que les charmes d'Ondine y furent pour beaucoup.

Ondine, qui entrait alors dans sa dix-septième année, « avait des points de ressemblance et de contraste avec sa mère. Petite de taille, d'un visage régulier avec de beaux yeux, elle avait quelque chose d'angélique et de puritain, un caractère sérieux et ferme, une sensibilité pure et élevée. A la différence de sa mère qui se prodiguait à tous, et dont toutes les heures étaient envahies, elle sentait le besoin de se recueillir et de se réserver. Ces réserves d'une si jeune sagesse donnaient même parfois un souci et une alarme de tendresse à sa mère qui n'était pas accoutumée à séparer l'affection de l'épanchement (1). »

Evidemment, c'étaient ces réserves de sagesse et les points de contraste qu'elle avait avec sa mère qui, chez Ondine, avaient presque aussitôt attiré et retenu l'attention de Sainte-Beuve. Car, tout en sympathisant avec Marceline, il la trouvait trop larmoyante et surtout trop expansive. N'oublions pas non plus qu'il venait de rompre avec un amour adultère qui, pour avoir satisfait, sept ans durant, sa vanité et l'ardeur de ses sens, n'en avait pas moins troublé profondément sa vie, et que l'âme la plus dévergondée, la plus perverse, éprouve à de certains moments le besoin de se retremper dans une source pure.

A peine Sainte-Beuve était-il arrivé à Lausanne qu'il adressait à Mme Desbordes-Valmore un sonnet qu'il avait fait en traversant le Jura, « comme une pauvre petite fleur, disait-il, à offrir de loin à Mlle Ondine (2) ».

(1) *Mme Desbordes-Valmore*, par Sainte-Beuve.
(2) *Correspondance* de Sainte-Beuve, t. I, p. 46.

Et l'année suivante, quand il partit pour l'Italie (2 mai 1839), c'est Ondine qui lui envoya l'adieu de tous les siens dans le billet que voici :

« Je vous dis adieu, Monsieur, bien triste de n'avoir pu le faire ce matin ; mais, c'est au revoir, n'est-ce pas ? et j'espère que, d'ici à votre retour, Dieu remplira nos vœux à tous en vous faisant heureux.

« HYACINTHE VALMORE (1) »

Je passe vite sur ces deux années qui n'amenèrent aucun événement notable dans la vie de Sainte-Beuve, et j'arrive à l'année 1840 qui faillit la retourner de fond en comble. Pendant qu'il était dans le canton de Vaud, la paix du cœur dont il avait joui au sein de la famille de Juste Olivier et les mœurs tranquilles et saines des ménages d'alentour lui avaient fait regretter plus d'une fois de ne pas s'être laissé marier pour vivre là, « à un demi-quart d'heure de Lausanne ». Mais, comme il l'écrivait à Juste Olivier, on ne m'aurait épousé que pour venir à Paris, et pas si bête (2) ! »

Pas si bête! c'est bientôt dit, mais vous pensez bien que ce n'était là qu'une boutade dans la bouche de Sainte-Beuve. Il se connaissait trop pour s'imaginer de bonne foi qu'il pourrait vivre, à trente-cinq ans, en pleine renommée et en pleine force, dans un coin retiré de la Suisse romande. Il n'y a que lorsque le diable devient vieux qu'il se fait ermite, et encore! Le diable qui menait alors Sainte-Beuve n'avait pas dit son dernier mot : il avait encore à lutiner un certain nombre de cœurs avant de songer à la retraite finale. D'ailleurs lui-même se ren-

(1) Mme Desbordes-Valmore lui avait donné le prénom de Hyacinthe, en souvenir de Hyacinthe-Henri de Latouche, qui avait été son premier ami et pour qui elle a soupiré tant de beaux vers.

(2) *Œuvres choisies de Juste Olivier*, Lausanne, 1879, t. I, p. CXI.

dait si bien compte, à la réflexion, qu'il était fait pour vivre de la vie de Paris, que, dans une autre lettre à Juste Olivier, parlant du Léman dont il était plus que jamais épris, il lui disait : « Il faut que j'y vive, que j'y passe régulièrement cinq mois d'été, à l'étude libre, à la pensée, à la poésie, à la solitude, à la tristesse, à l'amitié. Je reviendrai passer l'hiver de sept mois à Paris, et y faire le *condottière*, le pirate critique infatigable et, autant que possible, équitable. Mais j'aurai mes étés, et je les aurai près de vous. Nous verrons à arranger tout cela (1). »

A la bonne heure! mais il était écrit qu'il ne reverrait plus le Léman qu'une seule fois et au passage, en revenant d'Italie (juin 1839) et que Paris l'aurait désormais tout entier. A son retour de Rome, son premier soin fut d'amarrer plus solidement sa barque aux berges de la Seine. Après s'être fait nommer, par Victor Cousin, bibliothécaire à la Mazarine, il pensa à se créer un intérieur. Il allait assez régulièrement chez le général Pelletier qui soutenait ouvertement la presse libérale. Peu à peu, il se prit d'amour pour la plus jeune de ses filles, et un soir que l'aînée lui avait paru l'y engager à mots couverts, il s'était risqué à demander sa main. Mais il avait été gracieusement éconduit et il en avait éprouvé une peine si vive qu'il ne remit plus les pieds chez le général (2).

J'ai à m'excuser près de vous, lui écrivait-il au mois d'octobre 1840, de n'avoir pas encore eu l'honneur de

(1) *Œuvres choisies de Juste Olivier*, t. I p. CVII.

(2) Soyons exact : il y retourna malgré lui dès le surlendemain du refus, et, s'il faut en croire la lettre qu'il écrivit à Juste Olivier le 1er septembre 1840, il erra trois jours durant « comme un chien sous le soleil : *Hæret lateri lethalis arundo* ». (*Op. cit.*, CXVIII). — Lire à ce sujet la poésie qui termine le volume des *Consolations*.

vous aller saluer. J'ai aussi, pour une dernière fois, à vous rendre compte d'une situation que ma démarche, lors de votre retour précédent, a si soudainement changée, et sur laquelle, avant d'entrer dans le long silence, je vous dois et me dois à moi-même de donner une explication finale. J'ai essayé, depuis votre départ, de cultiver, comme par le passé, des relations bien précieuses, mais auxquelles le plus grand charme du passé était ravi. J'ai cru un moment y avoir réussi, avoir triomphé assez de moi, ou plutôt m'être assez complètement remis à mon penchant, pour ne ralentir qu'à peine une assiduité aussi désirée que combattue. Mais, vous l'avouerai-je? si je dissimulais au dehors, je le payais trop au dedans. Vous le comprendrez sans que je l'étale ici. D'une part, être reçu avec toute la bonne grâce du monde et même de ce qu'on appelle amitié; de l'autre étouffer et irriter en soi un sentiment désavoué, une souffrance qui tout bas s'ulcère et remporter un long trouble qui se prolonge bien avant à travers les seuls remèdes possibles de l'étude et de l'isolement : je n'ai pu y suffire, et, à partir d'un certain jour, je me suis dit, avec la seule force que je retrouvais en moi, de m'abstenir désormais et de fuir dans mon ombre. L'irrégularité apparente de cette conduite, aux yeux de ceux qui auraient le loisir de la remarquer, ne peut, je me le suis dit, compromettre que moi, que mes prétentions soupçonnées et déçues, que mon amour-propre enfin. S'il en eût été autrement, j'eusse trouvé le courage dans une obligation sérieuse. Devant désormais avoir très peu l'honneur de vous voir ou même de vous rencontrer, souffrez, général, que je vous assure ici des sentiments de respect et d'inviolable souvenir qui, de ma part, ne cesseront de s'attacher à vous et à ce qui vous entoure.

Or, pendant que Sainte-Beuve voyait s'évanouir ainsi tous ses beaux projets de mariage, Ondine Valmore, qui était à Douai, près de son oncle, était prise, elle aussi, du mal d'aimer, et sa mère, qui

s'en était doutée à sa correspondance, lui envoyait de Paris toutes sortes de bons conseils.

Le médecin, lui écrivait-elle, le 9 juillet 1840, m'a répété très sérieusement que ta santé était *en toi;* que tu étais parfaitement organisée physiquement, seulement la tête trop vive et trop remplie, comme l'épi trop plein qui fait plier le corps. Il faut donc à côté un *tuteur*, et tu l'as en toi-même : un peu de raison, de la gaieté et jamais d'excès en rien. Avec tout cela, donc, dis-moi, tu seras une charmante, gracieuse et forte femme! Là! couvre tes bras, ta poitrine et tes épaules; chausse-toi bien chaudement et moque-toi de tes cheveux : ils reviendront. Les oiseaux perdent leurs plumes tous les ans et n'en pleurent guère.

Ce dernier trait sent encore l'enjouement. Mais voici que le ton s'élève et devient grave :

6 août 1840 : Je compte sur l'expérience de ces demi-malheurs pour te prémunir, toi, chère moi-même, et t'habituer à une grande fermeté d'action dans tout ce que l'honneur te permet d'accorder à ton indépendance. Ne sois jamais l'esclave que de ton devoir. Echappe à tout le reste, en couvrant toujours et quand même *l'obligeance parfois tyrannique des Péla de ce monde*(1). Autant il te faut l'estime de toi-même pour parler d'autre chose, autant que je le sais, Dieu merci! il te faut estimer autrui pour y attacher de la valeur. En cela je donne à ton juste orgueil une latitude sans limite. Ta dignité de jeune fille, d'honnête fille, te sauvera de toute espèce d'atteinte et de fausse pitié contre les semblants de trouble et des sensibilités feintes qui détruisent le calme de tant d'existences pures. A Douai, tu es près de la Vierge et de Mme Sandeur; à Paris, auprès de la Vierge et de ta mère! Partout enfin, avec la Vierge et ta conscience! Va, je n'ai peur de rien! Je t'embrasse, je t'aime.

(1) Diminutif de Paméla. C'était le petit nom de la fille de Mme Branchu. Nous la retrouverons plus loin.

22 août : ... Tu n'aimeras jamais que ce que tu pourras estimer, et chez toi la fierté est un témoignage d'innocence. Heureusement que tu as du temps pour choisir, car tu trouveras difficilement qui te vaudra, orgueil de mère à part.

Marceline disait vrai : sa fille Ondine était une de ces natures d'élite qu'on ne rencontre ici-bas que de loin en loin et qui sont plutôt faites pour décourager que pour encourager l'amour; mais l'amour entre dans le cœur des anges comme des démons, et, quand la jeune fille approche de ses vingt ans, il suffit souvent d'un regard pour y allumer un incendie. Heureusement qu'Ondine se défiait d'elle-même et du sentiment qui tournait tout autour de son cœur. Ayant été habituée dès l'enfance à se confesser à sa mère, elle n'hésita pas, dans la circonstance, à s'ouvrir à elle, et bien lui en prit, car sa mère acheva de lui dessiller les yeux :

Paris, le 30 août 1840.

Viens, ma fille, que je t'aime et que je t'embrasse. Que tu as bien fait de venir à moi, dans ce trouble qui m'a étonnée autant que toi-même! D'une part, ton cœur est soulagé, de l'autre j'accours te soutenir. Veille sur toi car l'état de fièvre où sont tes nerfs depuis longtemps peut te rendre très impressionnable physiquement, sans que toi-même y sois sérieusement engagée. L'avenir seul te révélera clairement où tu en es, et surtout l'absence. A ton âge un immense besoin d'aimer circule dans le sang et dans le cœur. Il est bien souvent inévitable de se tromper et de se mettre en garde contre des motions passagères qui trompent tant de cœurs purs et honnêtes. On dit : « Puisque j'éprouve ce trouble nouveau, c'est que c'est là l'objet que j'attendais pour aimer! » Mon cher enfant, crois mes tendres conseils, tu te tromperais et tu tromperais innocemment autrui. Eloigne-toi des

2 ★

occasions qui peuvent amener de telles épreuves. Tu vois, au reste, que le jeune homme le plus timide, le plus modéré, et, je crois, le plus chaste, est bien hardi quand il obéit à son instinct. De là viennent tant d'unions mal réfléchies et qui font souvent le malheur de deux existences mêlées à la hâte. De tels rêves coûtent cher ! Et la vie est longue quand on se réveille. L'émotion de plaire, crois-le bien, a ces étonnements surtout après une déception qui vient d'attrister tout l'esprit d'un enfant. Les femmes les plus sages sont celles qui ne donnent pas trop de valeur à ces élans *très habituels* à tous les hommes, et qui s'en garantissent avec pudeur, sans *terreur* ni *tristesse*, ni reproches exagérés contre elles-mêmes. N'encourage rien ; demeure sage et naturelle. Qu'une pitié trompeuse ne t'égare pas en faveur de ceux qui paraissent souffrir pour toi. Si un sentiment d'amour vrai prend de la consistance, crois que c'est aux parents qu'un jeune homme se déclare, sinon, c'est une épreuve peu estimable qu'il fait sur votre fragilité — et Dieu sait ce qu'il en résulte...

Viens à moi ! rien qu'à moi. Mon cœur t'appartient : il est bien plus rempli d'indulgence pour toi que pour moi-même, mais il est aussi plein de lumières et tu n'as rien à craindre tant que tu seras avec moi (dans l'absence même). Elle va pourtant finir, cette absence, mon cher ange. Fais que ce soit à ton honneur. Si je vais à Bruxelles où je serais déjà sans l'affreuse gêne d'argent où je suis encore, je te verrai en passant et je te prendrai au retour.

Et comme avec Mme Desbordes-Valmore la poésie ne perdait jamais ses droits, elle terminait ainsi cette épître où elle avait mis tout son cœur de mère et toute sa douloureuse expérience d'amante trahie et abandonnée :

J'allais t'écrire, quand j'ai reçu ta lettre et répondre à l'autre dont les vers sont si charmants. Il y en a deux que tu changeras, mais *leur mouvement et la pensée sont ravissants.*

Est-ce que, d'aventure, Ondine aurait été poète, elle aussi? — Mon Dieu, oui; elle avait hérité cet autre don de sa mère, mais il faut qu'on le sache tout de suite, elle n'entendait pas la poésie comme elle. Ondine n'était ni une Sapho ni une Ophélie. Son vers ne coulait pas à gros bouillons comme une fontaine de larmes; il était sobre, sérieux, réfléchi, comme sa délicate personne; bref, si l'on veut une comparaison qui rende bien ma pensée, je dirai qu'Ondine était plutôt un André Chénier mâle (1). On n'a pour s'en rendre compte qu'à lire la pièce suivante qu'elle adressait à Sainte-Beuve au mois d'avril 1840 :

L'hirondelle tressaille. Au premier rayon pur,
L'air tiède ouvre son aile.
Attentive, joyeuse, elle cherche un nid sûr ;
Et nous cherchons comme elle.

Puis, quand elle a trouvé sous quelque toit désert,
Sous quelque pieux dôme,
Un coin voilé de mousse aux yeux du ciel ouvert,
Meublé d'un peu de chaume,

Elle jette un doux cri de grâces au Seigneur ;
Et, redoublant de zèle,
Elle veut que son nid renferme tout son cœur,
Et nous voulons comme elle.

Alors, faisant sa place à chacun des enfants
Qui babille et qui saute :
« Ah ! dit-elle, au milieu de nos jeux triomphants,
« Il manque encore un hôte !

« Il manque un rossignol et son chant tout amour,
Qu'apprit mon cœur fidèle.
Oh ! j'oserai vers nous l'emmener tout un jour ! »
— Oserons-nous comme elle ?

Elle vole, elle vole à l'asile chanteur,
Qui de loin charme et brille :

(1) Par opposition à Marceline, que Sainte-Beuve appelait un jour l'André Chénier femelle.

« J'inaugure mon nid, venez, de votre sœur
Bénir l'humble famille.

« Quand on est tant aimé, dites, frère, aime-t-on?
Au toit de l'hirondelle
Venez! » ...Et du poète ailé la voix répond :
Oh! répondez comme elle!

ONDINE VALMORE.

A quelle occasion notre jeune poétesse avait-elle adressé cette invitation, — car c'en était une (1), — au poète de *Joseph Delorme?* Je ne saurais le dire, mais ce que je puis assurer, c'est qu'elle revint à Paris, dans l'automne de 1840, juste à temps pour consoler Sainte-Beuve. Il était, en effet, bien triste depuis que la porte du général Pelletier s'était refermée pour toujours derrière lui, et le sonnet suivant que je cueille dans une lettre de lui à Mme Desbordes-Valmore, en date du 21 mars 1841, prouve qu'il n'en avait pas encore pris son parti six mois après :

Puisqu'aussi bien tout passe et que l'amour a lui,
Puisqu'après le flambeau ce n'est plus que la cendre,
Que le rayon pâli n'est plus même à descendre;
Puisqu'en mon cœur désert habite un morne ennui;

Si le loisir du chant me revient aujourd'hui,
Qu'en faire, Muse aimée! Et nous faut-il attendre
L'écho qu'hier encore il était doux d'entendre,
Dernier soupir du nom qui pour toujours m'a fui?

Oh! sortons de moi-même! et de mon âme errante
Suspendons loin de moi la corde murmurante!
Ailleurs, je sais ailleurs des endroits consacrés :

Et comme un timbre d'or qui parfois chante ou pleure,
Mon vers harmonieux sonnerait les quarts d'heure
Heureux ou douloureux des amis préférés.

(1) A la suite de ces vers, Mlle Desbordes-Valmore avait ajouté : « Si vous n'avez pas donné le vingt-quatrième jour de ce mois, nous vous le demandons à cinq heures après-midi... Jugez de l'heure que nous demandons à vous faire partager : mon bon Valmore sera là pour serrer vos mains avec les nôtres!... » (*Sainte-Beuve inconnu*, par le vicomte Spoelberch de Lovenjoul, p. 194.)

Les amis préférés de Sainte-Beuve — je parle de ceux de Paris, car il en avait d'autres à Lausanne qui lui étaient tout aussi chers — ses amis préférés étaient pour le moment les Desbordes-Valmore. Aussi passait-il son temps à les obliger et à les servir. Après avoir obtenu de M. Salvandy, ce Mécène des poètes, une petite pension pour Marceline, il lui avait ouvert la librairie Charpentier pour laquelle il préparait un volume tiré de toutes ses poésies ; et plus il la lisait, plus il ressentait d'affection pour elle et pour les siens, pour Ondine surtout. Quand parut le volume en question (1842) on devine la joie de la mère en lisant les lignes suivantes qui terminaient la notice de Sainte-Beuve :

... Ses derniers vers nous arrivent toujours remplis d'accents de sollicitude et d'espérance pour sa pauvre couvée. Déjà même, du bord de ce doux nid, gloire et douceur maternelle ! une jeune voix bien sonore lui répond. Je voudrais dire, mais je ne me crois pas le droit d'en indiquer davantage. Je rappellerai seulement, en l'altérant un peu, la jolie épigramme antique : « La vierge Erinne était assise, et, tout en remuant le fil de soie de la broderie légère, elle distillait avec murmure quelques gouttes de miel de l'abeille d'Hybla. » Puisse l'avenir tenir du moins les récentes promesses envers elle qui les a payées assez chèrement ! Puisse-t-elle, suivant l'expression d'un poète aimable, se racquitter en bonheur pour tout le passé !

Hélas ! la jeune voix qui chantait au bord du nid de Marceline ne devait pas chanter longtemps. Avant même que Sainte-Beuve eût exprimé le vœu ci-dessus en public, Ondine, dont la santé avait toujours été délicate, s'était vue prise d'un mal indéfinissable, et la fille de Mme Branchu, Paméla Lefèvre, qui habitait Londres, avait persuadé à Mme Desbordes-Valmore de la confier aux soins du docteur

Curie qui, paraît-il, faisait des cures homæopathiques merveilleuses — soit dit sans jeu de mots.

Un matin donc du mois d'avril 1841, Sainte-Beuve avait reçu de Marceline le billet suivant :

IMPROMPTU

Si vous étiez toujours notre ange,
Et sans qu'un tel vol vous dérange,
Léger, vous viendriez demain,
A votre jeune sœur serrer un peu la main.

Elle s'en va vers l'Angleterre,
Pour se reposer de la terre;
On la mettra sur un vaisseau,
Où je l'irai chercher, malgré ma peur de l'eau!

Là!..... Je suis confondue de voir partir Ondine, même pour si peu d'instants. Nous vous tiendrons une cuillerée de chocolat tout prêt, demain vendredi, de neuf à midi, si vous pouvez mêler cette douceur à mon sacrifice! Moi, je vais la chercher dans trois semaines, pour la ramener aux examens définitifs. Cette sage petite fille mérite bien d'aller regarder nos bons ennemis sous le nez (1).

Mais ce qui ne devait être qu'une consultation et une promenade devint un séjour de plusieurs années pendant lequel Ondine fit mieux que de regarder les Anglais sous le nez. Elle se perfectionna dans leur langue, elle étudia leur littérature, elle lut de préférence les lakistes, sur le conseil de Sainte-Beuve, elle s'essaya à en traduire quelques-uns; bref elle fit tant de vers que, tout en admirant, sa mère en fut épouvantée.

J'ai passé deux heures à lire tes vers l'autre nuit, lui écrivait-elle le 29 septembre 1841. Mon cher trésor, qu'ils sont bien et purs! je les ai lus à la Vierge avec des larmes. N'en fais pas avant un an. Laisse reposer cette sainte agitation, afin de lui donner toute sa force. Ils se

(1) *Sainte-Beuve inconnu*, p. 196.

font tout seuls en toi, sois-en sûre, et un jour tu n'auras plus qu'à les écrire. M. Sainte-Beuve est charmé de ta lettre. Hier il est venu t'en remercier. Il est tout malade, comme nous...

Je suppose que la pièce de vers suivante était parmi celles qui avaient tant ému le cœur de Marceline, car elle est datée de 1841. C'est la suite en quelque sorte de la poésie qu'elle avait adressée à Sainte-Beuve au mois de mars 1840 :

DÉPART

L'an passé, c'était fête au toit de l'hirondelle.
Tout chantait dans son nid, tout chantait dans son cœur;
Les petits au soleil battaient gaiement de l'aile
Et de leurs cris d'amour saluaient le Seigneur.

C'était beau. Dans le cercle un rossignol prit place;
Peut-on croire avec lui que les printemps sont courts!
L'hiver était caché. Rien ne disait sa trace :
On pensa que l'été devait durer toujours.

L'hirondelle disait : « Oh! que la vie est douce!
(Le cœur de l'hirondelle est si faible à l'espoir!)
Voyez! Les blés viendront, Dieu sourit, l'herbe pousse,
Nous voilà réunis pour aimer et tout voir.

« Oh! cette fois enfin la nature est constante!
Nos cœurs ont trop souffert pour se tromper encor.
Tout s'émeut, tout renaît sous une main puissante,
Salut! c'est le bonheur avec ses rayons d'or. ».

Mais l'orage est venu. La paisible couvée
A vu fondre l'hiver au milieu de ses jeux;
Et puis dans l'ouragan mainte plume enlevée,
Sanglante, a tournoyé sous le vent furieux.

Le grand souffle a brisé le nid, seule richesse
De la pauvre famille éperdue; et les bois,
Etonnés et noircis d'une prompte vieillesse,
N'ont plus qu'un sombre écho pour répondre à sa voix.

Maintenant elle part. Pauvre déshéritée!
C'est aux soleils lointains qu'elle se traîne encor.

Plus d'orgueil, plus de chant, l'aile aux vents agitée,
Dans le deuil des chemins tente un tremblant essor.

Ils s'en vont. Un beau jour vaut-il ce qu'il leur coûte!
Le rossignol a fui. Tout est sombre, ils s'en vont;
Et leur vol inégal hésite sur la route
Où Dieu qui les regarde a dit : Ils souffriront!

(1841)

HYACINTHE VALMORE (1)

Quelques semaines plus tard Ondine, sans tenir compte de la prière de sa mère, lui envoyait cette autre poésie pour fêter le vingtième anniversaire de sa naissance.

L'ANNIVERSAIRE

A maman

Vingt ans! quoi! j'ai vingt ans, ma mère, et les journées
Ont apporté cette heure en jouant avec moi!
Quoi! de si courts instants ont formé vingt années!
L'adolescence ainsi courut-elle pour toi?

Comme au bruit d'une étrange et charmante nouvelle,
J'ai tremblé ce matin en saluant ce jour;
Ce jour tout revêtu de grâce solennelle,
Pour m'annoncer vingt ans me réveille à mon tour.

Mais toi, dis? quel penser dans ton cœur vient de naître?
La surprise ou l'effroi t'ont fait chercher les cieux;
Tu tremblais. A la fois, soudain j'ai vu paraître
Un sourire à ta lèvre, une larme à tes yeux.

La nouvelle t'effraie, ô mère absente et sage!
Tu lis dans l'avenir et ton cœur m'y défend :
Oui, l'avenir est pris, mais qu'importe ? à tout âge
Serai-je pas toujours ta vie et ton enfant!

Ne crains pas, j'ai vingt ans, tout s'éveille en mon âme.
Je n'ai pas peur de vivre et ne recule pas.
Dans mon cœur qui bat vite entre une sainte flamme.
Une route sans fin s'ouvre devant mes pas.

Va! je vivrai toujours! je me sens immortelle!
Et c'est pourquoi je marche en relevant mon front.

(1) Cette poésie inédite a été trouvée dans les papiers de Sainte-Beuve qui sont entre les mains de M. le v^te Spoelberch de Lovenjoul.

Va! je vivrai toujours ! et la flamme éternelle
Ne s'obscurcira pas sous un terrestre affront.

Ne crains pas de me voir commencer le voyage,
Légère de trésors pour payer le bonheur :
Il viendra sans compter. Le divin héritage
M'a mis l'espoir dans l'âme et la foi dans le cœur.

J'entre donc sans trembler dans la grande carrière,
Ma richesse est en moi qui ne peut pas mourir,
Qui se fécondera sous la sainte lumière :
Mon bonheur est en toi que nul ne peut ravir.

J'ai vingt ans ! à vos pieds je me mets tout entière,
Dieu, père de ma mère, et qui l'aimez en moi !
J'ai vingt ans ! sur ton sein presse-moi la première,
Mère ! mon âme est tienne et s'en retourne à toi.

Avant de m'élancer au chemin de la vie,
Laisse-moi prendre haleine un moment dans tes bras.
Mets ta main sur mes yeux, je me sens éblouie :
Le bonheur m'enveloppe et me parle tout bas.

Je m'arrête charmée. Oh ! que la vie est belle !
Que Dieu qui fait tout vivre est grand devant mes yeux !
Que je l'aime partout ! que le bonheur fidèle,
Règne bien avec lui dans l'infini des cieux !

Non ! je ne tremble pas devant vous, Dieu du monde !
Dieu tendre, Dieu puissant. Je rends grâce à genoux.
J'ai compris vos grandeurs, et d'une amour profonde,
Je répands mon encens et mon cœur devant vous !

Après le doux printemps de notre blonde enfance,
Notre été nous arrive et brunit nos cheveux.
Dieu ! vous mettez la force où le travail commence,
Vous vous faites robuste en nous faisant heureux.

Oui, plus je vois l'espace et l'immense nature,
Plus je sens la douceur de l'éternel amour ;
Et plus baignant mon cœur à votre source pure,
Mes yeux deviennent forts pour contempler le jour.

Ne vous cachez donc plus, ma craintive pensée ;
N'enfermez plus l'essor d'un vouloir frémissant,
Mesurant votre course à ma force oppressée,
Ne craignez plus au loin de devancer l'enfant.

Montez ! montez ! ardente et pieuse colombe,
Prêtez une aile libre aux élans de mon cœur !

Traversez les secrets lumineux de la tombe,
Et rapportez d'en haut le secret du bonheur,

Levez-vous tout entière et conquérez le monde,
Puisque Dieu le découvre à votre humble regard ;
Parcourez l'univers et revenez féconde,
Des trésors devinés rapportant votre part.

Hier un voile épais vous défendait la route,
Hier tout nous disait : ne vous éveillez pas !
Aujourd'hui l'air d'été vous fait libre. J'écoute !
Mon cœur s'attache à vous pour s'élever d'en bas (1).

Voilà certes de nobles accents, et je conçois que Sainte-Beuve, qui dirigeait les premiers pas de cette jeune Muse, en ait été remué profondément.

II

Cependant Ondine était revenue de Londres et avait dû y retourner au bout de quelques semaines, « toussant plus que jamais et ayant bien de la peine à respirer ». Sa mère attribuait cette rechute au mauvais état du logement qu'ils habitaient alors rue d'Assas, mais le mal avait une cause plus lointaine et plus dangereuse ; Ondine avait le germe de la phtisie... Singulière idée, dira-t-on, de l'avoir envoyée en traitement dans un pays de brouillards ! Sans doute, et Marceline était la première à en faire l'observation à ceux qui l'entouraient, mais, ainsi qu'elle l'écrivait à Sainte-Beuve, elle ne trouvait pas un mot pour la rappeler, du moment qu'on lui assurait que la retenir à Londres c'était fortifier sa santé. Et elle ajoutait : « Comme c'est ma vie, je me donne du courage pour attendre patiemment, ou du moins des raisons pour me taire. Il y a si longtemps que je

(1) *La Jeunesse de Mme Desbordes-Valmore*, p. 277 (Orléans, 18 juillet 1842).

n'aime plus pour moi ! Elle est si charmante à aimer pour elle-même ! »

Pauvre femme! elle avait bien raison de dire qu'elle était née *peuplier* et qu'elle tremblerait et qu'elle pleurerait toujours !

Il faut marcher contre le vent, écrivait-elle un peu plus tard à sa famille, quand on est restée à quatorze ans orpheline et nue, et portant au cœur le courage d'un dragon sous une enveloppe d'oiseau. On ne voit pas les cœurs, on ne choisit pas avec Dieu. Sa volonté m'a fait sortir de la race errante qui fuyait les bûchers (1). Une austérité douloureuse occupe un coin de mon âme, en compagnie de la plus tendre charité...

Mais il y a des moments où le *dragon* le mieux trempé perdrait courage et où l'absence de ceux qu'on aime vous devient un supplice.

Enfin, le voilà parti, ce mois toujours le même, lit-on dans une lettre écrite par Marceline à sa chère Ondine, le 1er mai 1843 ; son poids me tient courbée. Il y a un an que tu es repartie, et je suis comme toi, ma fille, ma fille, ma chère fille, lasse de t'écrire, parce qu'en effet c'est ta présence qu'il me faut (il me la faut irrévocablement) et parce que le cœur n'a pas toujours les paroles de ses sentiments. Les cheveux blancs s'amassent sur ma tête, et tu seras bien heureuse, Ondine, si les tendres désespoirs de ta mère paient la belle destinée que je demande à Dieu pour toi!... En attendant tu es bien gentille de faire de nécessité vertu et d'avoir obtenu cette trêve où tes forces se seront retrempées pour produire tout ce qui couve en toi de bonnes et saintes choses M. Sainte-Beuve t'attend sur tes gages donnés (2). Il te

(1) Mme Desbordes-Valmore était issue, du côté paternel, d'une famille protestante qui, chassée de Bordeaux par la révocation de l'Edit de Nantes, s'était réfugiée à Genève, d'où elle était originaire, et dont une partie, ralliée ensuite au catholicisme, était venue s'établir à Douai.

(2) Ses premières poésies.

met haut et à une place pure. Je ne t'ai pas dit que je connais maintenant sa mère, toute petite et adorable d'amour pour son fils. Sa maison est celle de la *Fée aux miettes*. Il y sent bon de calme et de fleurs. Elle m'a demandé de tes nouvelles.

Je laisse là ma lettre, souhaitant qu'elle parte aujourd'hui, 1er mai. Prends mon cœur en masse, tout gros qu'il est plein d'une immortelle tendresse pour son enfant (1).

On aimerait à lire les réponses d'Ondine, mais elles ont été probablement perdues dans les déménagements successifs de sa mère, et tout ce qu'on sait d'elle, à partir de cette époque, c'est que, après un traitement des plus énergiques chez le docteur Curie, elle revint à peu près guérie dans le courant de l'année 1844, et que l'année suivante, pour échapper aux privations de l'intérieur de ses parents, elle se décida à entrer comme sous-maîtresse à la pension Bascans, où elle avait fait une partie de ses études.

Suivons-la dans ce pensionnat de demoiselles. Il était situé à Chaillot et dirigé par une personne de grande distinction appelée Mme Lagut. M. Bascans était un ancien rédacteur du *National*, dont la femme était très répandue dans le monde, et qui était lié lui-même avec Armand Marrast et Sainte-Beuve. Inutile de dire que ce dernier rapprocha de plus en plus ses visites à M. et Mme Bascans, après que la fille de Mme Desbordes-Valmore fut devenue leur sous-maîtresse... « Ils avaient pris l'habitude de donner chaque soir des réunions de famille auxquelles étaient admises, avec les personnes du dehors, les jeunes maîtresses des classes qui n'étaient pas occupées. Ces réunions, toujours assez nombreuses,

(1) *La Jeunesse de Mme Desbordes-Valmore*, p. 287.

étaient très animées, sans être bruyantes. Dans un coin du salon, un whist était installé pour les amateurs de ce jeu, et dans un autre on se livrait à des conversations variées, voire à de petits jeux d'esprit qu'aimait beaucoup Ondine. Parfois Sainte-Beuve ne dédaignait pas de prendre part à ces modestes et innocentes distractions (1), et il excellait dans le jeu des petits papiers, quiproquos ou bouts-rimés qu'une personne de la société lisait à haute voix au milieu des éclats de rire de tout le monde (2). » Mais il mettait au-dessus de tout cela le plaisir de causer seul à seul en tête à tête avec la sous-maîtresse de la pension Bascans (3).

Dans les années heureuses où je la voyais assez souvent, écrivait-il un jour à Mme Desbordes-Valmore, et avant que toute mon existence fût retournée en 1848, combien n'ai-je point passé auprès d'elle de doux et salutaires moments ! C'étaient mes bonnes journées que celles-ci où je m'acheminais vers Chaillot à trois heures et où je la trouvais souriante, prudente et gracieusement

(1) Ondine lui écrivait le 19 avril 1846 :

« Ce mal de gorge s'est changé en une forte fièvre en sorte que je dois rester couchée aux moins deux jours. Si vous venez demain avec la galette, je ne pourrai pas en être, ce qui me sera très dur ! Voulez-vous remettre la *dinette* à un autre soir ? Nous ne serons que des demoiselles, nous ferons notre thé nous-mêmes.

« Je suis avec respect, Monsieur, votre très humble servante.

« ONDINE VALMORE. »

(2) Cf. la *Fille de George Sand*, par Georges d'Heylli, 1900. — Solange Sand fut mise en pension chez Mme Bascans vers 1840 et y connut Ondine Valmore.

(3) « Mme Bascans, écrivait Ondine à Sainte-Beuve, le 20 octobre 1846, veut que je vous dise qu'elle a un charmant boudoir tout neuf: que bien qu'il soit meublé d'un poële de faïence et de quatre chaises de paille, on y boit d'excellent chocolat; enfin, que si vous y veniez un de ces soirs, elle serait très enchantée et vous ferait les honneurs de son mieux... »

(*Lettres inédites communiquées* par M. le vicomte Spoelberch de Lovenjoul.)

confiante. Nous prenions quelque livre latin (1) qu'elle devinait encore mieux qu'elle ne comprenait, et elle arrivait comme l'abeille à saisir aussitôt le miel dans le buisson. Elle me rendait cela par quelque poésie anglaise, par quelque pièce légèrement puritaine de William Cooper (2) qu'elle me traduisait, ou mieux par quelque

(1) Le 7 août 1846, Ondine écrivait à Sainte-Beuve :

« J'ai lu ce soir l'*Ode à la Fortune*. Je crois que je l'ai bien comprise, sauf ce passage que je ne sais pas rendre :

Diffugiunt *cadis*
Cum fœce diccatis amici
Ferre jugum pariter dolosi.

Quand vous n'aurez rien de mieux à faire, je vous le demande... »

Dans une autre lettre du même mois :

« ..... J'ai bien travaillé. J'ai lu les *Cinq Odes* et les précédentes. Je crois avoir tout compris, sauf un vers :

Non hoc pollicitus tuæ.

C'est dans l'ode XV, vers 33. A quoi se rapporte ce *tuæ?* »

Dans une autre enfin du 20 octobre 1846 :

« ..... Moi, j'ajoute que j'ai lu votre *Homère*, et que j'aurais bien voulu vous écrire aussitôt le bonheur que j'y ai trouvé. Ce que vous dites de la page lue tous les matins pour maintenir l'élévation de l'âme, m'a plu singulièrement, et cet article m'a semblé une de ces pages-là. Au revoir, Monsieur, je travaille un peu en attendant plus... »

(*Lettres inédites* communiquées par M. le vicomte Spoelberch de Lovenjoul.)

(2) « Après votre départ, hier, lui mandait-elle un jour (1845 ou 1846) j'ai demandé *Cooper's hymns* à une *vraie* puritaine, fille d'un missionnaire qui habite notre maison. Elle m'a raconté avec enthousiasme la vie si orageuse, si belle,au fond, de ce poète. J'ai lu quelques hymnes qui m'ont paru très senties, très élevées. J'en savais plusieurs sans connaître le nom de l'auteur.

Je vous remercie de m'avoir donné la pensée de lire ce livre et je vous envoie, toute fraîche, cette mauvaise traduction d'une de celles qui m'ont le plus frappée ce matin. La connaissez-vous?

DANS L'AFFLICTION

(*God moves in*, etc., p. 232.)

Dans un chemin mystérieux,
L'esprit de Dieu voyage,
Sur les flots, dans l'ombre des cieux,
Tout voilé par l'orage.

Relève-toi, chrétien tremblant;
Le nuage qui gronde,
Gros de tendresse, en éclatant,
Rafraîchira le monde.

Ah! comment le jugerions-nous?
En lui l'amour respire;
Sous l'air imposant du courroux
Il cache son sourire.

pièce d'elle-même et de son pieux album qu'elle me permettait de lire.

Et il lui arrivait quelquefois de recevoir de cette gracieuse âme des billets dans le genre de celui-ci :

En rentrant ce soir, j'ai trouvé votre lettre et *Pascal* que je n'ai point quitté depuis. Me voilà occupée et heureuse pour bien des jours. C'est une douceur profonde que de trouver de pareils amis dans le passé, et de pouvoir vivre encore avec eux malgré la mort (1).

Ses projets mûrissent toujours :
La graine germe et pousse;
Le bouton, amer quelques jours,
Donne une fleur plus douce.

En vain on veut lever les yeux,
Aux desseins qu'on lui prête!
Il est son seul juge, en tous lieux,
Et son seul interprète.

Au revoir, Monsieur, bien des choses affectueuses de la part de Mme Bascans. J'ai changé les deux vers et je les enverrai à ma mère.
Recevez tout mon respect.

ONDINE VALMORE.

(Dimanche.) »

En marge de la dernière strophe de cette pièce de vers inédite, Sainte-Beuve avait écrit : « C'est comme les hymnes du *Bréviaire* » (traduites par Racine).

(1) Qu'on lise encore la lettre que voici :

« 15 juillet [1847]. — Mme Bascans vous prie, Monsieur, de venir jeudi avant six heures, si vous pouvez, si vous voulez, si cela vous arrange. Elle serait heureuse et nous aussi de vous voir avant et après le dîner. M. Armand Marrast sera là. On parlera affaire Teste et autres.

« Si je n'avais été prise ce matin par une visite inattendue d'inspectrice, je vous aurais écrit longuement pour vous prier d'aimer Jean-Paul, et de le lire. Il en est digne par bien des points, surtout pour ceux qui ne demandent pas tout à un auteur, ni la même chose qu'à tous les autres. Il sent et dit, avec une émotion sincère, la nature, et ce qu'elle donne de charmes ou de consolations; il peint l'amitié, comme l'ayant sentie avec une âme élevée, délicate et forte. On peut bien lui pardonner (en les sautant) quelques ombres chinoises, quand on trouve avant et après des pages vraiment touchantes et inoubliables... »

Et celle-ci, datée du 25 mars 1848 : « ... Depuis qu'on fait tenir les siècles dans les heures, le temps nous paraît un peu long et nous croyons, Monsieur, qu'il y a bien des années que nous ne vous avons vu, Mme Bascans me charge de vous demander comment vous êtes. Elle est tout entière au tourbillon. Pour moi, je ne sais que penser de ce qui se passe, et je souffre de ne savoir ni me

Je ne m'étonne donc pas qu'un jour il ait conçu dans la solitude de son cœur le projet de s'unir à cette jeune femme exquise et qu'il s'en soit ouvert à Mme Bascans. Mais cette idée qu'il caressa durant des mois et qui avait souri autant à la mère qu'à la fille, quand on leur en avait parlé officieusement, Sainte-Beuve, je ne sais pourquoi, renonça peu à peu à y donner suite. Et il continua comme par le passé à visiter Mlle Ondine et à lui témoigner les mêmes égards attendris et respectueux.

S'était-il rendu compte qu'avec les dix-sept ans qui les séparaient l'un de l'autre il était alors bien mûr pour elle? Le peu de santé d'Ondine lui avait-il donné à réfléchir, ou bien s'était-il dit que son manque de fortune ne lui permettait pas décemment d'épouser une fille sans dot? Je crois qu'il y avait de tout cela dans son refus d'aller plus loin (1). En tout cas il fut bien inspiré en demeurant dans

réjouir ni m'attrister. La seule chose qui me frappe, c'est que tout le monde se fait grand homme, et que les hommes ordinaires ayant tous du génie, il n'y a plus que les hommes de génie qui puissent se contenter d'avoir du bon sens.

« Du reste, je ne tiens guère à cette opinion, et je suis toute prête à en changer si vous me dites, Monsieur, que tout est pour le mieux, et qu'en les regardant de haut toutes les petites imperfections du moment se perdront dans de beaux résultats... »

(*Lettres inédites communiquées* par M. le vicomte Spoelberch de Lovenjoul).

(1) Lire à cet égard la lettre qu'il adressait le 25 décembre 1846 à Mme Bascans et qui m'a tout l'air de se rapporter à ce projet de mariage : « ... Il m'est survenu toutes sortes de mécomptes dans mes affaires privées, et je me trouve hors d'état de suffire, pour le moment, à l'engagement que j'ai pris de concert avec vous... Tout cela m'a donné bien de l'ennui et du travail de tête, mais la partie la plus sensible pour moi est l'impossibilité où cela me réduit, pour le moment, de faire face à une dette, la plus sacrée et la plus douce... » (*Corresp.* de Sainte-Beuve, t. I, p. 140).

Il ne faut pas oublier non plus qu'en 1845-46, lorsqu'il courtisait Ondine, Sainte-Beuve était dans le plein de sa passion pour Mme d'Arbouville. Peut-être même l'aurait-il demandée en mariage, sans cela, car à cette époque sa situation matérielle était bonne. Ce n'est qu'en 1848 qu'elle redevint assez précaire par l'abandon qu'il fit un peu légèrement de son poste de bibliothécaire à la Mazarine.

l'expectative, car s'il avait épousé cette charmante Ondine, il se serait ménagé de grands chagrins. Il a écrit quelque part :

La nature se présente deux fois à nous pour le mariage; la première fois à la première jeunesse. On peut lui dire alors: *Repassez*. Elle n'insiste pas trop. Mais la seconde fois, à cette limite extrême, lorsqu'elle reparaît, lorsqu'elle insiste avec un dernier sourire, prenez garde : si vous la repoussez encore, elle se le tiendra pour dit, elle ne reviendra plus.

Elle ne revint plus, en effet, pour lui, et après avoir chassé toute sa vie sur les terres d'autrui, après avoir couché plus d'une fois dans le nid des autres, il mourut seul.

Mme Desbordes-Valmore redoutait cette fin pour sa fille; aussi, lorsque Ondine approcha de la trentaine, pensa-t-elle sérieusement à la marier. Mais elle rêvait d'un mariage qui l'eût affranchie de l'esclavage de sa condition. C'est un si dur métier que celui de répétitrice quand on est déjà d'une santé délicate ! La révolution de 48 réalisa une partie de son rêve. Nous avons dit que M. Bascans était lié avec Armand Marrast. Quand ce dernier fut appelé à la mairie de Paris par le gouvernement provisoire, il s'empressa de nommer Ondine inspectrice des pensionnats de demoiselles du département de la Seine. Restait à lui trouver un mari. Le 25 mai 1849, Marceline écrivait à son frère :

Ondine, toujours affairée comme une hirondelle, t'envoie ses gracieuses amitiés. Je te dirai (cœur à cœur) que je voudrais bien la voir occupée à faire son nid, car enfin elle est au bel âge pour cela, et cette jeunesse a besoin d'aimer enfin. Un bon et honnête mari irait bien à cette charmante et sage enfant. Elle rit quand j'en parle, et moi je ne ris pas, car il faut une dot aux filles.

Il est vrai que sa profession lui donnera dans un an trois mille livres de rentes — c'est déjà beaucoup dans un ménage. Prie Notre-Dame pour qu'un bel amour s'allume dans cette jeune âme, pourvu qu'il soit partagé!

La Notre-Dame de Marceline était celle de Douai, sa ville natale; elle avait pour elle un véritable culte et recommandait toujours à son frère d'ôter son chapeau à son intention, quand il passait devant son église. A force de la prier et de couvrir ses pieds de fleurs, elle obtint de Notre-Dame la grâce qu'elle lui demandait. Le 16 janvier 1861, Ondine épousait M. Jacques Langlais, avocat, député de Mamers (Sarthe), qui avait dix ans de plus qu'elle et deux enfants issus d'un premier mariage (1). Cette union, contractée sous les plus heureux auspices, ne fut cependant pas heureuse (2). Je veux

(1) Né à Mamers, le 27 février 1810, Jacques Langlais, fils d'un tisserand, fut élevé pendant cinq ans aux frais de sa ville natale. Entré au séminaire du Mans, il reçut les ordres mineurs et enseigna la rhétorique au collège de Mamers. La révolution de Juillet ayant changé le cours de ses idées, il se lança dans la politique et vint à Paris, en 1833, faire ses études de droit. Reçu avocat en 1837, il collabora à plusieurs journaux et à l'*Encyclopédie catholique*. En 1840, il devint rédacteur à *la Presse* où il soutint le ministère Guizot. Nommé représentant du peuple en 1848 par le département de la Sarthe, il vota d'abord avec le parti démocratique modéré. Après l'élection du 10 décembre il se rapprocha de la droite et se rallia à la politique du prince-président. Après avoir fait partie jusqu'en 1858 du Corps législatif où il se signala comme rapporteur des projets de loi relatifs à la composition du jury et à l'organisation municipale, il entra au Conseil d'Etat et accepta au mois de septembre 1865 le portefeuille des finances de l'empire du Mexique où il mourut subitement le 23 février 1866. « J'ai une triste nouvelle à donner à Votre Majesté, écrivait Bazaine à l'empereur le 26 du même mois : la mort subite de M. Langlais, qu'un travail excessif avait beaucoup fatigué et dont le moral, quoique ferme, était par moment ébranlé par les difficultés qui à chaque instant surgissaient dans l'accomplissement de sa tâche. Il a été frappé par un épanchement au cerveau, le 23 au soir. » (Emile Ollivier, *l'Empire libéral*, t. VII.)

(2) « Eh bien, lui écrivait, le 13 septembre 1851, Marie de R..., une de ses amies de pension, à propos de ce mariage, eh bien, si, la signorina deviendra signora, charmante nymphe de l'onde aux yeux bleus et aux blonds cheveux. L'inspectrice de l'Université de la Ville, je crois, ne présidera plus à la confection d'un tas de petits

dire qu'elle fut de courte durée. Un an après, Mme Langlais perdait son premier né. Ce fut pour Marceline un mauvais présage, et, en effet, vers le même temps, Ondine ressentit de nouveau les atteintes du mal qui, dix ans auparavant, l'avait conduite aux portes du tombeau. Elle était allée passer la belle saison à Saint-Denis d'Anjou (Mayenne), dans une propriété appartenant à son mari, et la douceur du climat, la gaieté répandue dans l'air et sur tous les visages de ce pays de délices, lui avait d'abord fait beaucoup de bien. Cela se sent au ton de la lettre qu'elle adressait à son frère Hippolyte au mois d'octobre 1852 :

Dans quelques jours nous serons ensemble, cher frère, et il faut tout le besoin que nous avons de nous voir, pour nous consoler de rentrer dans ce Paris qui nous fait peur. Je n'ose pas penser à cette rue de Seine : il me semble que je vais retrouver là l'horrible hiver de l'an passé. Ici, on oublie tout, on se plaint par *genre*, mais sans amertume ; on dort, on mange, on n'entend

cuistres, métier insipide, et qui fausse la nature d'une personne beaucoup plus poète et plus enfant que pédante. En attendant, belle Ondine Ondinette, ce que vous pouvez faire de mieux est bien certainement de vous ébattre, de vivre le nez au soleil à la façon des chèvres dont vous mangez les fromages, de vous bourrer de soupe et de rosbeef, de ne songer qu'à respirer en liberté et de nous revenir fraîche éclose et fortifiée. Ayez le plus grand soin de votre précieux corps, devenez taupe et tout ce que vous voudrez, pourvu que vous soyez bien, et que je ne vous voie pas comme à Chaillot sans souffle ni couleurs. »

Dans une autre lettre écrite de Lima, le 7 mars 1851, je relève ce passage: « Je suis si heureuse de la nouvelle que tu me donnes, mon Ondine bien-aimée, que je ne sais comment te féliciter. Commençons par élever nos cœurs vers Dieu qui a bien voulu qu'il y ait un cœur capable de comprendre le tien ; qu'heureux doit être ton mari! Je ne doute pas de ses qualités; ton jugement a été toujours bon, comment ne l'aurait-il pas été dans cette occasion, et puis, mon Ondine, tu es de ces êtres si angéliques que, serait-on un monstre, on deviendrait ange auprès de toi... »

(*Lettres inédites, communiquées* par Mme Langlais, de Saint-Denis d'Anjou, veuve de M. Aimé Langlais, fils du mari d'Ondine, lequel mourut en 1883 consul à Jérusalem. Mme Langlais a gardé pour la mémoire d'Ondine une véritable piété.

point de sonnette, on s'éveille pour dire : « Va-t-on déjeuner? » On se promène à âne et on rentre bien vite pour demander : « Va-t-on dîner? » Il y a des fleurs, des herbes, des senteurs de vie qui vous inondent malgré vous-même; il y a une atmosphère d'insouciance qui vous berce et vous rend tout facile, même la souffrance. Que n'es-tu là? Tu prendrais ta part à tant de bien! Tu nous aiderais à traduire Horace dans un style élégant et philosophique comme celui-ci :

Cueillons le jour, buvons l'heure qui coule ;
Ne perdons pas de temps à nous laver les mains,
Hâtons-nous d'admirer le pigeon qui roucoule,
Car nous le mangerons demain.

Ne fais pas attention au pluriel rimant avec un singulier, c'est une licence que la douceur de la température nous fait admettre. Nous devenons de véritables Angevins : *Molles*, comme dit César (ou un autre).

Ne te marie pas avant notre retour. Je tiens à être consultée sur la toilette de la mariée, peut-être sur la mariée elle-même. Quant à l'Alice de la rue Miromesnil cela me paraît fruit vert destiné à devenir fade. Je crois qu'il n'y a pas grande intelligence dans ce front-là! Il est vrai que je la connais peu. Embrasse tendrement mon cher père. Tout le monde ici se rappelle à ton souvenir, et les colons demandent de ses nouvelles tous les dimanches. Dis-lui que l'un d'eux va avoir son onzième enfant. Il saura lequel. Bien entendu qu'il ne paiera pas sa ferme.

Je ne te dirai rien de ma mère. Je veux te laisser la surprise.

Que ne puis-je rapporter cette campagne si belle, si riche, si diverse dans les derniers jours d'automne! Chaque promenade est un enchantement.

Je t'aime.

ONDINE.

Je ne te dirai rien de ma mère! Hélas! pendant qu'elle écrivait ces lignes, elle ne se doutait pas que sa mère ne la quittait pas des yeux et qu'elle jouait

devant elle la comédie de la gaieté. Mme Desbordes-Valmore ne vivait pas, en effet, de voir l'état de fièvre et de maigreur dans lequel se consumait cette pauvre Ondine. Elle trouvait qu'elle avait des physionomies d'une mobilité extrême, une faim étrange, et, dans son langage imagé, elle disait que son âme était habitée par des milliers d'oiseaux qui ne chantaient pas ensemble, mais qui se craignaient et se fuyaient.

Tout d'abord elle s'était mis en tête que sa fille avait le ver solitaire, mais à la longue, quand elle entendit sonner sa petite toux sèche, elle fut bien obligée de se rendre à l'évidence terrible : n'était-ce pas ainsi qu'elle avait déjà perdu sa fille Inès (1)?

J'ai cru à un mieux sensible et attesté par le médecin, écrivait-elle à Mlle Camille Derains le 30 décembre 1852 ; mais quoi ! ma chère Ondine est l'ange de l'incrédulité. C'est le mal dissolvant, c'est l'arme impossible à combattre. Les bras me tombent. C'est donc que Dieu m'abandonne ! Vous croyez bien que je ne peux écrire qu'à une femme aussi infortunée que vous. Avec toutes les autres les paroles me manquent; il faut mentir ou redouter leur éclat. Vous savez seule ce que je peux renfermer sans crier. Langlais n'arrivant pas, je reste nuit et jour (2). Je ne pourrai donc aller serrer vos mains quand je me l'étais promis... Laissez-moi m'abreuver un moment avec vous de l'idée que je suis maudite par le Dieu que je prie !

Pauvre mère, si chrétienne et si résignée, fallait-il qu'elle souffrît pour jeter vers le ciel ce cri désespéré ! Elle n'avait pourtant pas encore bu le calice jusqu'à la lie. Le 12 février 1853, Ondine s'éteignait dans ses bras.

(1) Inès Valmore, née à Bordeaux le 29 novembre 1825, mourut à Paris le 4 décembre 1846.

(2) Ondine habitait à Passy, rue de la Pompe, 117, et sa mère rue Feydeau.

Quelques jours après, elle écrivait à Sainte-Beuve:

Parmi tous, vous seul, je crois, devinez l'étendue de ma douleur. Je vous remercie de tous les sentiments qui vous la révèlent. Je vous remercie d'une larme de pitié qui vous vient aux yeux pour moi et du serrement de cœur fraternel que sa perte vous cause, je le sens! — Vous l'avez bien connue, vous lui avez donné de la lumière pure. Vous avez aimé l'innocence de son sourire... Elle l'avait encore en fuyant!... — Oui, je vous remercie pour elle, sainte et douce colombe; je vous remercie pour moi! — et pour vous — d'avoir été son ami.

Et Sainte-Beuve lui répondait.

Ce 19 février 1853.

Vous dites bien vrai, chère Madame et amie et mère si éprouvée : j'ai ressenti toute votre douleur. Depuis longtemps et de loin je suivais l'affaiblissement de cette jeune santé déclinante et je tremblais en silence d'une fin trop prévue. Vous êtes véritablement une mère de douleur ; ici, du moins il y a tout ce qui peut adoucir, élever et consoler le souvenir : cette pureté d'ange dont vous parlez, cette perfection morale dès l'âge le plus tendre, cette poésie discrète dont elle vous devait le parfum et dont elle animait modestement toute une vie de règle et de devoir, cette gravité à la fois enfantine et céleste par laquelle elle avertissait tout ce qui l'entourait du but sérieux et supérieur de la vie... Vous qui ne pleurez plus, vous souvient-il de nous? C'est à vous, poète et mère, qu'il appartient de recueillir et de rassembler toutes ces chères reliques, toutes ces reliques virginales, car je ne puis m'accoutumer à l'idée qu'elle ait cessé d'être ce qu'il semblait qu'un Dieu dément et sévère lui avait commandé de rester toujours. Rassemblez toutes ces traces de poésie, toutes ces gouttes de parfum qu'elle a laissé tomber dans son passage (1):

(1) Voici, pour moi, la perle de l'écrin poétique d'Ondine. Cètte

un jour quand le temps aura coulé sur cette plaie trop saignante, et quand nos cheveux auront encore plus blanchi, nous les parcourrons ensemble avec une bienfaisante tristesse... Ma vie depuis quatre ans est tellement une corvée continue et assujettie, une vie de prolétaire littéraire qui fait son temps, que je n'ai pas couru à vous et que je laisse cette lettre vous arriver sans moi. Mon cœur, croyez-le bien, reste fidèle au passé et inviolable dans ses souvenirs (1).

Que dites-vous de cette lettre et de cette phrase murmurée en tremolo comme sur les cordes d'un violoncelle : « Je ne puis m'accoutumer à l'idée qu'elle ait cessé d'être ce qu'il semblait qu'un Dieu clément et sévère lui avait commandé de rester toujours! » Il est clair que Sainte-Beuve regrettait qu'un autre que lui eût respiré le parfum de cette âme virginale.

Son vœu suprême ne s'est point accompli non

pièce de vers n'est pas datée mais elle doit être du même temps que celles que j'ai données dans le corps de cette étude :

Quand on vint devant lui raconter la nouvelle
De la touchante mort d'une si jeune belle,
Il voulut tout savoir. Et chacun fut surpris
De le voir calme encor, lorsqu'il eut tout appris!

Puis il parla longtemps. Il dit : C'est bien dommage!
Mourir ainsi ! Voyez! Mais on meurt à tout âge!...
Nul ne le croit frappé. Jaloux de sa douleur,
Rien sur son front calmé n'avait trahi son cœur.

Seulement sa parole était plus éloquente,
Et moi je devinai dans sa voix plus vibrante
Que de pleurs étouffés le poids impérieux
Avait gonflé le cœur étant chassé des yeux.

Ah ! craignons pour nos deuils la douleur indiscrète,
Souffrir trop haut n'est plus souffrir.
Moi, je veux, mes amis, cette larme secrète
S'il m'arrive aussi de mourir !

Au bas de cette poésie inédite et qui m'a été communiquée par M. le vicomte Spoelberch de Lovenjoul, Sainte-Beuve avait ecrit cette note : « Quelle jolie pièce! quelle touchante inspiration ! C'est de l'André Chénier moral! »

(1) *La Jeunesse de M*[me] *Desbordes-Valmore*, p. 108.

plus. Les poésies d'Ondine n'ont pas été recueillies, et il est probable qu'elles ne seront jamais publiées. J'avais espéré trouver son album à Saint-Denis d'Anjou, mais Mme Langlais m'a dit qu'en 1880, à la suite d'une visite que lui fit Hippolyte Valmore, frère d'Ondine, tous ses écrits avaient été remis à M. Valmore père. C'étaient, pour la plupart, des prières et des hymnes. Le peintre de fleurs lyonnais, Antoine Berjon, qui a fait d'elle à onze ans le charmant portrait que je possède, était décidément bien inspiré quand il lui mit au cou des ailes d'ange.

LÉON SÉCHÉ.



LA ROUTE

—

Sur ton beau tapis de poussière rose,
De poussière grise, de poussière blonde,
O route, rois ou pauvres, fous ou fiancés,
Cueilleurs de baisers ou cueilleurs de roses,
Sur ton beau tapis de poussière blonde,
Tout le monde, tout le monde, tout le monde
Y a passé.

Les charmants cortèges des cent princesses
Sur leurs haquenées chamarrées de soie,
Avec en tête trois jolis trompettes
Gonflant leurs joues rouges et sonnant sans cesse,
Des airs, des airs, des airs de fête
Et de joie.

Avec les dix pages qui vont à pied
Chaussés de souliers fins à la poulaine
Et qui racontent des histoires de cour
Sur les vieux seigneurs estropiés
Et sur les jeunes châtelaines.

Avec la reine qui se penche vers un gueux
Et vide en son chapeau sa bourse de velours,
Avec les suivants aux chevaux fougueux
Faisant tinter tour à tour
Les grelots d'or et d'argent aux carrefours.

Et puis les gens de guerre allant en Allemagne
Au son des fifres, des peaux d'âne et des tambours,
Les fantassins et les soudards sans sou ni maille
Avec de grands mousquets et de grandes moustaches,
Et des roses en guise de gage
A leurs pourpoints trop râpés et trop courts.

Ceux qui s'en vont le cœur léger et rassasié
En leurs habits percés de trous,
Ceux qui s'en vont vers le trépas,
Monsieur de La Palice et monsieur de Malbrough,
Monsieur de La Palice et ses quat'z-officiers,
Monsieur de Marlborough et ses quatre beaux pages,
Monsieur de Marlborough qui ne reviendra pas

Et puis ceux des villages,
Les loqueteux, les paysans, les claquedents,
Les miséreux et tous les jacques aux culs nus,
Les marmiteux, les pauvres hères qui se ruent
Vers l'inconnu,
La vieille haine au cœur et l'âpre faim aux dents,
Et qui dévalent des coteaux
En rangs farouches et pressés
Avec des serpes, des bâtons et des couteaux,
Avec des pierres et des coutres de charrues,
Avec des pics, avec des fourches et des faux,
Tous ceux qu'on tue
Dans les fossés
Comme des chiens.

Et puis les bohémiens
Et les danseurs de corde et les faiseurs de tours,
Et les diseuses de bonne aventure
Et les vendeuses de philtres d'amour

Que les filles écoutent,
Et les sorcières aux mystérieux détours
Qui parlent des choses futures
Ou du passé,
Et tous, et tous, ô route,
Sur son beau tapis de poussière blonde
Ont jadis passé.

Et moi aussi le trimballeur de rêves,
Moi qui voudrais te suivre jusqu'au bout du monde,
O belle route et qui chanterais
Les plus belles chansons du monde
En allant vers Ys ou vers Ysselmonde,
Et qui chanterais sans trêve
En passant par le village ou la forêt.

Et moi, moi qu'on doit ramener quelque jour
Entre tes haies fleuries de roses,
Mort d'avoir tant souffert pour un peu de beauté,
Mort, mort et pour toujours le crâne vide et sourd,
Alors que les porteurs rêveront d'autre chose
En faisant ballotter
Mon corps et mon vieux cœur dans leur boîte de bois.

Moi qui passerai là pour la dernière fois
Avec un drap de toile cousu dessus mon front,
En guise de chemise pour l'éternité,
Moi qui passerai là pour la dernière fois,
O route,
Comme tous, tous, tous et comme toutes,
Les beaux et les belles, les gueux et les rois
Y passeront.

KLINGSOR.

LE SIÈGE DES AMANTS

—

Ainsi, ma belle, dit la vieille Mme du Haut-Pré à sa nièce, la baronne Valérie de Forteville, vous retournez seule au manoir par ces chemins sombres, ce soir d'hiver ? Vraiment je vous admire.

— Pardon, ma tante, je ne suis pas seule puisque Arsène est avec moi, dans le cabriolet et puis, vous le savez, je n'ai jamais peur.

— Oui, oui, je sais ; le chevalier Bayard, sans peur et aussi sans reproches, n'est-ce pas ? Malgré ce qu'en disent les langues acérées de Caen, desquelles je ne crois pas un traître mot, à la vérité.

Un joli sourire de vieille atténua ; par son expression futée et bienveillante, ce que ses paroles recélaient d'avertissements et de curiosité.

Mme de Forteville se cabra ; oubliant l'âge et la grâce de sa tante, elle répondit avec raideur :
— Je m'étonne qu'une femme de votre intelligence puisse accueillir, sans plus de révolte, des méchancetés qui attaquent l'honneur de votre famille !

— Paix, paix ! dit Mme du Haut-Pré.

Et, entraînant par les mains Mme de Forteville qui se tenait droite devant elle, elle l'attira plus près encore. Elle la regarda longuement, sous ses lunettes soulevées. Elle admira sa taille vigoureuse et élancée que dessinait un mantelet de velours noir à effilés de soie et son visage régulier et impérieux,

adouci par de larges bandeaux châtains, à reflets roux. Un chapeau cabriolet à la mode 1855 auréolait de bleu de ciel sa vive et fraîche carnation.

— Vous êtes, ma chère Valérie, une très belle femme, très friande et je comprends vos succès. Mon neveu, le baron, n'a rien de conquérant, je le confesse, et mon cœur vieilli qui battit, peut-être, jadis, je ne m'en souviens plus, pardonne bien des choses aux jolies femmes que j'aime, car je suis certaine qu'elles n'oublient jamais ce qu'elles doivent à leur nom et à leur réputation........ L'abbé, l'abbé venez donc dire bonsoir à ma belle nièce qui s'en va.

Quand Mme du Haut-Pré appelait l'abbé, c'était un terme générique, dont elle se servait, ignorant, en entendant le bruit rouillé de la porte, le glissement mou des soques sur le pavé du corridor, si c'était monsieur le curé, ou l'un des trois vicaires de l'abbaye-aux-Dames qui lui rendaient leur coutumière visite.

Son petit salon, à boiseries claires, piquetées de taches de mouches, où s'éparpillait un mobilier empire en velours d'Utrecht jaune, n'était que la succursale de la sacristie d'à côté. En place d'un Christ, le pastel de la maîtresse de la maison, toute jeune et toute pimpante, une colombe sur le doigt, s'effaçait au mur, sous son cadre dédoré, et l'odeur des pommes fraîches du fruitier y répandait, en guise d'encens, avec la fumée des bûches, ce parfum caractéristique des vieilles demeures normandes.

C'était le plus jeune vicaire. Il entra, en se secouant comme un oiseau mouillé : « Quel temps, Mesdames ! » et il s'inclina respectueusement.

« Adieu, ma toute belle ! » Mme du Haut-Pré mit un baiser sur le front de Mme de Forteville toujours

arrogante et incompréhensive en murmurant :

— Sans rancune, n'est-ce pas, mais « un bon averti en vaut deux ».

— Adieu, ma tante.

— Permettez-moi de vous reconduire à votre voiture, madâme la baronne, offrit le jeune abbé. Ah! Mais, il fait noir comme dans un four. Marianne, apportez donc de la lumière.

— Me vl'à!

Une raie de clarté fit son apparition dans le corridor froid et sombre où l'humidité plaquait les murs de taches vertes et ombrées. La vieille servante portait un chandelier de cuivre fortement recuré et sa grosse main calleuse faisait écran à la flamme chancelante et fumeuse d'une chandelle de suif.

— Arsène, d'où que vous êtes, on ne vous voit pas? cria Marianne au personnage muet du cabriolet et du cheval qui attendaient devant la porte basse et large. Les lanternes jetaient des regards luisants sur le désert de la place où l'Abbaye-aux-Dames dressait, sur le ciel sombre, sa masse éloquente et grandiose.

— Présent ! cria une voix jeune, sortant du cabriolet. Et d'un bond Arsène sauta par-dessus la roue et se tint à la tête du cheval.

— Madame la baronne veut-elle que j'ouvre ce parapluie pour la protéger? Désire-t-elle que je lui aide à monder ?

— Inutile, l'abbé, dit Mme de Forteville, en s'enlevant prestement du marche-pied d'où elle se glissa sous la capote relevée, vous savez que je ne suis pas une « gingeolle »?

Arsène prit les rênes et s'installa près de sa maî-

tresse. Tandis que l'abbé transi retournait se chauffer près de l'âtre, où filait Mme de Haut-Pré, le cabriolet descendit avec rapidité la rue des Chanoines. La jument glissait sur le pavé gras, qu'éclairaient imparfaitement de rares réverbères, se balançant à une corde dont chaque extrémité se rattachait à des potences qui levaient, dans la nuit, leurs grands bras inquiétants. La lueur louche se traînait le long des maisons archaïques aux rayures transversales de solives goudronnées et de ciment clair, au pignon de bois sculpté. Après avoir gravi la rue de Geôle, le cabriolet gagna les fossés Saint-Julien. De hauts murs sombres, sinistres et moussus, murs de soutien des jardins plus élevés du faubourg se dressaient derrière l'antique boulevard : c'était le lieu où l'on guillotinait et les Caennais, superstitieusement, l'évitaient le soir.

— Allez plus vite, commanda Mme de Forteville, je n'aime pas ces parages.

— Bah! répondit mélodramatiquement Arsène, en se serrant plus près de sa maîtresse, quand on a obtenu ce qu'on désire, qu'importe de passer par ici, au petit jour!

La fanfaronnade d'Arsène irrita Mme de Forteville. Elle avait déjà remarqué les regards brillants dont il l'honorait et, un matin, sous un prétexte invraisemblable, il était entré dans sa chambre. Il importait de le chasser. Elle résolut d'en parler au baron, négligeant, avec son habituelle impétuosité, qu'Arsène était aussi le complice de ses aventures et lui offrait, sous son astucieuse bonasserie de paysan, le partage ou la délation. Plus d'une nuit, faisant le gué sous les fenêtres de la baronne, tandis qu'elle reposait aux bras robustes du capitaine Langlade, il avait pensé, dans son

orgueil de mâle et de beau gars : « Pourquoi lui plutôt que moi ? »

« Allez plus vite », intima impérieusement Valérie de Forteville. Et le cabriolet au grand trot franchit la banlieue et prit la large route bordée de hêtres qui conduisait au Manoir. Une demi-heure après, la jument s'arrêtait d'elle-même, devant la grille du château.

Arsène descendit et sonna. On entendit le son grêle de la cloche et, sur les feuilles mortes et humides, le pas assourdi du vieux José, jardinier-concierge du manoir. Il apparut, sans aucun prestige, la culotte rapiécée, la blouse déteinte, porteur d'une lanterne et de ses clefs. La grille s'ouvrit lourdement, en grinçant. L'équipage, traversant la cour d'honneur, plantée de gros tilleuls, fit halte devant le pont levis jeté sur la douve d'eau verdâtre, jonchée de lentilles, qui oppressait de sa ceinture humide le grand château grisâtre.

Mme de Forteville, sans attendre l'aide trop galante d'Arsène, sauta du cabriolet et pénétra dans sa froide et triste demeure, où la reçut Mélie, cuisinière femme de charge qui, avec José et Arsène cocher-valet de chambre et soubrette, représentait tout le personnel seigneurial réduit au strict nécessaire par d'obligatoires économies.

— Le baron est-il rentré?

— Le baron, grommela Mélie, a vu passer du côté de la mer des « voliers » de canards, il a chaussé ses grandes bottes et pris sa canardière. Le petit gars de la ferme lui portait ses « appelants » et bien sûr qu'il passera, au Gabion, toute sa nuit à l'affût.

Frémissante, Mme de Forteville pensa : « Que ne

l'ai-je su plus tôt, j'aurais fait prévenir le capitaine. »

En réfléchissant aux difficultés de renvoyer Arsène à Caen, à cette heure tardive, porteur d'une lettre pour le bien-aimé, elle passa par le vestibule hérissé de trophées cynégétiques ; des têtes de sanglier naturalisées voisinaient avec les dépouilles symboliques de superbes dix-cors ; du plafond s'échappaient à tire d'ailes, suspendues par des fils de fer, des sarcelles, et des grues empaillées ; le ratelier, dans la pénombre, luisait d'armes nombreuses et meurtrières. Valérie monta le large escalier aux marches de pierres creusées par l'usage, puis entra dans sa chambre. Renvoyant d'un coup de pied brusque le désordre peu galant de la toilette du baron qui s'éparpillait sur le carreau, frotté en rouge, elle dénoua devant la glace, toujours à ses calculs, les brides bleu de ciel de sa vaste capote.

Valérie-Françoise-Adélaïde du Haut-Pré, avait épousé, à seize ans, en lui apportant, avec ses prometteurs printemps, trente mille francs de dot, le Baron Hervé-Auguste-Magloire de Forteville, de vingt ans plus âgé qu'elle, possesseur d'un château historique et délabré, d'une ferme située auprès et de quelques terres productives dans la Manche. Le tout donnait aux nouveaux mariés une dizaine de mille francs de rentes ; c'était, à cette époque, suffisant pour vivre, trop peu pour représenter et rendre à la vieille demeure renfrognée l'aspect grandiose et animé de ses beaux jours passés.

Valérie, élevée sans mère, à la campagne, parmi ses frères bretteurs et chasseurs, tuait un lièvre au jugé, faisait mouche, neuf fois sur dix, au pistolet et maniait habilement l'épée, superbe et cambrée, comme le fleuret de fin acier que ses mains ployaient

pour en juger la trempe. Sa charmante tante, Mme du Haut-Pré, essaya vainement d'influer sur cette éducation garçonnière, et, lasse de courir après l'indomptable amazone, tantôt perchée dans un cerisier, jolie comme un cœur, parmi les fruits vermeils qu'elle croquait, ou, enfourchant, ivre d'air, un des chevaux de ses frères, conseilla à son père de la marier rapidement; simple moyen de passer la responsabilité à un autre.

Le matin de ses noces, certains papiers urgents manquant pour leur célébration, elle revêtit son habit de cheval et courut, brides abattues, les chercher elle-même, à la mairie d'un village, éloigné de quelques lieues de la gentilhommière paternelle. Elle ignorait alors les obstacles créés par les préjugés d'éducation et les dédaigna toute sa vie.

Jusqu'à vingt-cinq ans, la baronne se contenta du baron qui ne la contentait pas et trompa les ennuis de son existence morne, son fougueux besoin de vie, par des courses folles à travers les champs et les hameaux d'alentour. L'écurie était mal montée et la jument du cabriolet servait aussi de haquenée.

Quand les paysans des villages ou les pêcheurs de Luc et de Bernières voyaient sa longue amazone et son voile bleu flottant emporté dans une allure désordonnée, ils se disaient, clignant de l'œil : « C'est une luronne. » Les châtelains environnants disaient, sous une forme plus précieuse : « La baronne, c'est une centauresse. »

Plus d'une fois, elle traversa insouciamment des champs de jeunes colzas et son cheval piétina les pousses vertes des blés. Les fermiers ne lui réclamaient rien, elle les eût cravachés, mais ils s'adressaient au baron, mieux au courant de la récente

découverte des droits de l'homme. Ces soirs-là les dîners étaient orageux au manoir, car le maître tenait à l'argent et la note à payer lui était pénible.

Dans la rue des Chanoines, lé faubourg Saint-Germain caennais, on n'appréciait guère la baronne de Forteville. Cette société falote, toute poudreuse d'antiques traditions, répudiait comme n'étant pas de sa caste cette fière descendante des vieux normands aventureux, plus étroitement apparentée à ses ancêtres de fer, par la sève et la richesse de sa nature, que ces êtres cassés, prétentieux, anémiés, tout meurtris encore de la grande poussée révolutionnaire.

On l'invitait peu, elle acceptait moins encore.

Ce fut à la Préfecture, un soir de grand bal, qu'elle rencontra le brillant capitaine Langlade, du 4e hussards, en remonte, à Caen.

Elle se lança à l'amour comme elle courait la bête dans les grandes chasses, à travers halliers et futaies la cravache haute, par-dessus fossés et ravins, impétueuse, passionnée, aveugle......

Flatté d'avoir inspiré une si belle ardeur à une femme du grand monde, le capitaine s'inquiétait cependant de ses violents caprices. Parfois il osa regretter ses amours de garnisons, moins épiques et plus confortables.

Les premières joies de leur liaison lui parurent exquises et folles. Il aima leurs ardentes chevauchées au printemps, entre les haies d'épines fleuries, sous le frisson des feuilles et les frais bouquets des pommiers blancs; puis, leurs montures attachées, les longues promenades sur les plages désertes, dans l'air infiniment pur. Elle relevait sa lourde amazone sur un bras, son voile bleu flottait et elle s'appuyait voluptueusement sur lui. Les pêcheuses, à marée

basse, de flions et d'étrilles, faisant un abat-jour de leurs grosses mains rougeâtres, se disaient, en apercevant leur silhouette unie : « Guette donc la baronne et son bon ami. »

Ivres de caresses, ils entraient sous les excavations profondes des rochers de la côte, ils se perdaient dans leurs grottes verdies et foulaient le sable fin et dru, où, chaque jour, deux fois, la mer apportait, dans un baiser d'écume, de délicats coquillages et les chevelures roses et vertes des algues. Le murmure de l'Océan grandissait près d'eux. Vite, ils se sauvaient, arrachés à leur extase, par le danger tout proche.

Ils retrouvaient leurs chevaux qui déchiquetaient impatiemment, leurs grosses lèvres allongées, l'écorce de l'arbre auquel ils étaient liés.

Elle le recevait aussi au château. Il arrivait la nuit et, à la moindre alerte, l'échelle placée sous la fenêtre de la chambre d'honneur — leur chambre — grâce à la complicité d'Arsène, lui offrait une retraite rapide.

Quand vinrent les froids, le pèlerinage nocturne au manoir, si éloigné de la ville, par les chemins luisants de verglas, le retour, entre les arbres dégingandés et tristes, dans les suies glaciales de l'aube, parut moins enchanteur à l'amant. Mais Valérie n'admettait ni obstacle, ni atermoiement; elle voulait obstinément.

Un soir, pendant un dîner, chez le général, elle le fit chercher au milieu du repas. Il dut, sous les sourires discrets, et sous les regards jaloux et furibonds de la générale, la rejoindre en grande tenue, près de la guérite du factionnaire, où elle l'attendait, drapée dans une grande mante. Ils traversèrent les rues désertes de la province dont chaque

vitre est un regard et gâgnèrent les grands ombrages du Cours. Il osa se plaindre et fut avare de baisers. Elle disparut, outrée, et le bouda de longs jours.

Leur liaison était l'unique sujet de conversation des salons de la ville, des châteaux des environs et de toutes les fermes et chaumières qui avoisinaient le Manoir. Par grâce d'état, le baron l'ignorait.

Ce matin-là, le baron, installé à table, le dos à l'énorme flambée d'un fagot brûlant dans la haute cheminée, dévorait, avec un appétit de chasseur, le solide et rustique déjeuner, préparé par Mélie : une platée de tripes et un haricot de mouton. Perdus dans l'immense salle de dimensions seigneuriales, éclairée par quatre hautes fenêtres, divisées en multiples petits carreaux, meublée, sans art, de consoles Empire qui juraient avec le style Louis XIV des boiseries, les époux n'avaient pas, entre eux, une conversation animée. Le baron donnait les déchets de son assiette à son chien, mendiant auprès de lui, et hurlait : « Couche ! » d'une voix prolongée, qui se répondait, en échos, entre les grandes murailles nues, quand l'indiscrétion de Flambeau dépassait toute mesure.

Il n'était pas beau, le baron. Ses quarante-six ans avaient blanchi son poil fauve et tanné, sous l'action de toutes les intempéries, sa peau durcie comme du cuir. Sa silhouette maigre, allongée, rappelait les allures de ces vieux chiens d'arrêt dont il avait les mouvements brusques, inquiets, le museau tendu, flairant le vent. Il était hargneux et intéressé, et dans le pays on le traitait de braque et de « mauvais coucheur » ; le baron avait une forte qualité, il tenait simplement à ce qu'il possédait. Un maraudeur volant une de ses poules, un braconnier sur-

pris sur ses terres pouvaient s'attendre à un coup de fusil, sa justice était expéditive. Comme mari, le baron n'avait conservé aucun vestige de la philosophie conjugale de ses aïeux du XVIIIe siècle, son âme était sans complications, ses mœurs sans grâce, il n'était que le propriétaire, défenseur de son bien.

Au dessert, pendant qu'il attaquait le carré d'un fromage de Pont-l'Évêque, la baronne dit :

— Il faudrait renvoyer Arsène.

— Pourquoi? fit-il étonné.

— Parce que........ il m'a manqué de respect.

— Il vous a répondu avec impertinence?

— Non, je n'aime pas ses façons... familières.

— Suffit! dit le baron, qui était laconique.

— Trouvez un autre prétexte à son renvoi, ajouta-t-elle, il y a des choses qui ne peuvent être émises de maître à domestiques.

Mis en belle humeur par son gloria largement arrosé d'eau-de-vie qu'il sirottait doucement, dans la bonne chaleur des cotrets qui flambaient comme un incendie et rôtissaient ses longues jambes guêtrées, Hervé de Forteville dressait Flambeau, un morceau de sucre à la main : « Allons! sur le derrière! Fais le beau! Attrape! »

Le lendemain, il annonça à sa femme que le comte de Mettré, qui possédait d'immenses marais, près de Carentan, l'invitait au passage de la bécasse. Il partirait l'après-midi même et resterait absent, certainement, deux ou trois jours. Toujours aveugle, et plus encore quand la joie l'inondait, la baronne ne saisit pas l'expression de ruse et de rage qui pailleta de jaune les petits yeux plissés de son mari. Elle écrivit rapidement au capitaine, dans une orthographe vague, un rendez-vous précis.

Elle l'attendrait le soir même, la porte du château entr'ouverte. Il n'aurait qu'à s'y glisser et, par le large escalier, la rejoindre à la chambre d'honneur. Elle lui parlait aussi de longues heures d'ivresse, il devait rester son cher prisonnier durant toute l'absence du baron.

La chambre d'honneur occupait le centre de la façade postérieure du château, ses larges portes-fenêtres s'ouvraient sur le balcon de pierres effritées qui surplombait le terre-plein du large fossé, où les grenouilles coassaient mélancoliquement les soirs d'été. Les fleurs du jardin qui s'étendait en deçà de la douve y envoyaient leurs riches parfums; la vue s'y perdait en d'infinies prairies plantées de pommiers et séparées, entre elles, par des haies d'épine ou de clôtures de lilas et de faux ébéniers.

La chambre était meublée d'un superbe lit de Boule, placé sur une estrade, aux courtines rouges drapées et rattachées sous des cartouches dédorés aux armes des de Forteville. Une commode, un « bonheur du jour » en Boule, des fauteuils en tapisserie à haut dossier sculpté, complétaient l'ameublement historique auquel, sans aucun souci d'art, le zèle amoureux de la baronne avait ajouté un tapis à fond clair pour cacher le carreau froid, une chaise-longue pseudo-Louis XV et, sur la haute cheminée à manteau, une pendule à Amours qui ne se rattachait qu'au mauvais goût du règne de Louis-Philippe.

Le feu des grosses bûches s'éteignait entre les landiers; son âme rose dansait dans la vaste chambre et jetait sur le lit à estrade d'indiscrètes et languides clartés. Allongée, les reins souples, comme une lionne inassouvie, Valérie de Forteville,

les narines ouvertes, les dents froides, y guettait le réveil de l'amant, endormi lourdement dans une halte d'amour.

On frappa à la porte.

— Qui est là ? dit la baronne, l'oreille à la serrure.

— Moi, Arsène; le baron est à la grille.

— Mettez l'échelle au balcon.

— Impossible, madame la baronne, le vieux José l'a prise.

— Lâche, gronda Valérie, qui devina la vengeance.

Les pieds nus dans des mules, à peine couverte d'un peignoir, sans réveiller le capitaine, Valérie sortit de la chambre, puis entraînant Arsène médusé, ses doigts devenus des griffes d'acier enfoncés dans sa chair, elle franchit l'escalier d'un bond.

Elle ouvrit la lourde porte de chêne et lui dit, une flamme dans les yeux :

— Il faut lever le pont-levis.

Elle attira violemment à elle le levier pour en décaler le tablier. Ses forces, décuplées cependant par son indomptable énergie, n'eurent qu'un faible résultat, mais les muscles vigoureux d'Arsène venus à la rescousse renversèrent le levier et, malgré la rouille tenace qui immobilisait les chaînes — on ne levait le pont qu'une fois par an pour le curage du fossé — ils parvinrent à lâcher sur le treuil les contrepoids qui firent basculer le pont.

Alors, par une féerique nuit de gelée, où chaque brin d'herbe craquait comme des grains de sel, le baron, figé d'étonnement, vit, revêtue de la métallique clarté lunaire, sa femme, aidée d'Arsène, s'acharner en efforts violents dont il ne comprit pas le but. Mais le pont-levis se dressa le long de la façade du château, le narguant d'un grand geste

d'ironie et de défi. Impuissant, étranglé de rage, le baron, le poing tendu, cria d'une voix rauque :

— La gueuse !

Valérie n'avait pas de temps à perdre : les caresses l'attendaient. D'une violente poussée, en crainte de nouvelle félonie, elle rejeta Arsène à l'intérieur du castel. Elle ferma la porte à double tour, puis, ivre de liberté et de triomphe, elle entra dans la chambre. D'un geste superbe, elle lança à travers la fenêtre la grosse clé qu'elle avait emportée; une des petites vitres verdies se brisa et un bruit sec annonça qu'elle avait traversé la mince couche de glace qui recouvrait l'eau stagnante de la douve.

Le capitaine, anxieux, inquiet de son absence, demeura émerveillé devant l'éblouissante vision de son héroïque maîtresse, humant la volupté et la bataille. Ses lourds cheveux à reflets roux s'épandaient dénoués sur sa chair satinée, largement évadée du peignoir dont tant de brusques mouvements avaient rompu toutes attaches : « Aimons-nous ! » dit-elle, en l'étreignant de ses bras frais, écrasant sous ses lèvres dévorantes de fastidieuses interrogations. Elle but tout son amant dans un interminable baiser qui lui fit perdre le souffle. Il chancela sous l'étreinte. Alors, entière à sa passion, elle reprit son festin d'amour interrompu, dans l'oubli absolu des circonstances extérieures.

C'était un dimanche. Dans le ciel net, dans l'air piquant et clair, le clocher dispersait, sur la campagne immobile, le vol sonore de ses cloches, parmi le vol noir des corbeaux. Des femmes, vieilles et jeunes, s'en venaient à la ronde des fermes et des chaumières, en cotillon plissé, en casaquin de mérinos noir. Elles portaient sur leur serre-tête de velours d'étroites bonnettes de dentelle blanche,

ornées de fins petits tuyautés. Elles avaient leur gros paroissien sous le bras et se hâtaient parmi les prairies givrées, sous les pommiers poudrés comme des marquises Louis XV, entre les haies filigranées d'argent. Les hommes suivaient frileux, les mains dans les poches, en blouse de toile bleue à reflets violets et cassants. Ils avaient enfoncé leur casquette sur les oreilles, car le gel mordait la chair.

Sur la place du village, devant la grille du cimetière qui entourait l'église d'un parterre funèbre, on attendait le commencement de la grand'messe. Les jeunes hommes jouaient au bouchon ; d'autres se battaient de leurs bras pour se réchauffer; les femmes entraient déjà dans le temple, en commérant sur le seuil, et maître Binet, le fort esprit de la contrée, goguenardait en bonnet de coton, sur le seuil de son cabaret : *Au petit Enfer*.

Le petit valet de la ferme du Manoir, tout essoufflé, courant, l'air affairé d'un mandataire imbu d'une haute mission, passa devant le groupe des joueurs, parmi les bonnes femmes en bonnettes, marchant sur la queue des chiens et bousculant maître Binet lui-même.

— Où que tu vas comme un dératé? demanda celui-ci en l'arrêtant.

— Cri les gendarmes, à Caen, pour M'sieu le baron.

— Les gendarmes ? Y a donc des voleurs au Manoir ?

— Y a un voleur. C'est le capitaine. Il est enfermé avec Mme la baronne, l'pont est levé et le baron sacre et bougre devant. Alors i m'a dit : « Ugène, va cri les gendarmes. » Et je m'en vais à la gendarmerie. Laissez-mé couri.

Les groupes s'étaient rapprochés et la nouvelle bondit de bouche en bouche. Ce fut de la stupeur d'abord, puis un rire débridé. On se claquait les cuisses, on se bourrait de coups de poing joyeux, la messe était oubliée et chacun s'interpellait. Maître Binet, qui n'aimait pas le châtelain, parce qu'il n'avait jamais voulu lui acheter de son eau-de-vie de cidre, cria : — Dites donc, les gars, si j'allions vè les cônes à M'sieu le baron ?

— C'est dit, répondirent les joueurs de bouchon.

— Nous itou, glapirent les femmes.

Et tous, jubilant, le propos salé et le rire gros, quittèrent la place et déambulèrent vers le manoir. M. le curé, en chasuble vert émeraude, brodée d'or, s'encadra dans la porte de l'église, sous le soleil clair, et regarda, stupéfait, la dispersion de ses ouailles.

Quand une fermière, sur son âne, assise entre les hottes chargées de cruches de cuivre, pleine de lait, passait, s'en allant à la ville, ceux qui étaient restés pour garder le cabaret lui criaient : « Hé, la mère, avous vu les cônes à M'sieu le baron? » Et la bonne femme renseignée allait rejoindre la troupe des curieux, au trot sec de sa bourrique, qu'elle triquait ferme.

Si un paysan d'un autre village dessinait, sur le haut de la côte, sa silhouette gibbeuse, à la blouse gonflée par le vent de la mer, on lui criait « itou » : « Avous vu les cônes du baron?... » Ce fut un immense éclat de rire qui se répercuta dans la campagne comme l'écho d'une fusillade. Ils arrivaient de tous les côtés, les pêcheurs de Luc, de Bernières et de Saint-Aubin. Et jusqu'à un pèlerinage de la Délivrande, qui était allé demander à la Vierge Miraculeuse une guérison, s'amena joyeusement en

carrioles, le traditionnel bouquet de fleurs fausses et criardes, enveloppées de papier découpé à la tête des chevaux, à la casquette des hommes.

Les petits gars, eux aussi, un triangle de chemise passant par la culotte, haussée sous les bras par de courtes bretelles, le bonnet de coton sur l'oreille, s'en allaient en guirlande, sabots claquants en répétant ingénument « amont » les chemins : « Vit' en vé les cônes à M'sieu le baron! »

Derrière la grande grille que le baron, livide de colère, avait fait fermer devant l'affluence des curieux, perchés sur le petit mur surmonté d'une herse qui longeait la cour d'honneur, tous attendaient, goguenards, l'œil émerillonné, sous la bise frisquette, la fin du siège...

Soudain des coups de fusil éclatèrent du centre et d'une aile du château. La foule se dispersa.

— C'en est trop! s'écria le baron exaspéré, qui avait évidemment raison.

Et, ajustant sa canardière, dont il ne s'était pas démuni, vers la fenêtre entr'ouverte, il fit voler sous du plomb n° 1 une dizaine de carreaux.

« En voilà pour dix francs! » pensa-t-il.

Son économie réfléchit, sa colère s'apaisa. La prudence et son esprit pratique lui conseillèrent d'attendre dans la loge du jardinier l'arrivée tardive de la gendarmerie.

L'air bleu et froid entrait, en larges nappes, par les hautes fenêtres de la chambre des amoureux. Dans le désordre du lit, le capitaine, depuis un moment, écoutait avec étonnement, puis avec inquiétude d'étranges plaintes : une sorte de mélopée lamentable qui s'exhalait derrière la porte. C'était Mélie que l'astucieux Arsène avait postée là, cultivant son épouvante et l'obligeant à élever

la voix de ses terreurs jusqu'aux oreilles des trop insoucieux amants. Ils la leur baillaient belle, vraiment, d'être là à se bécoter, quand eux mouraient de peur et se voyaient au moins occis ou conduits en prison !

— Aie la bonté, ma chérie, d'aller voir ce qui se passe dans le vestibule. Je ne sais pourquoi, mais depuis ton absence de cette nuit, je me sens enveloppé d'une atmosphère de mystère. Crois bien que si je pouvais révéler ma présence — il y a de ces naïvetés — je ne te demanderais pas de te déranger.

— Des sottises ! sans doute, dit la baronne qui avait reconnu la voix de Mélie.

— Je vous en prie, insista avec fermeté le capitaine, où j'irai moi-même.

L'oreille aux aguets, pendant que les deux femmes chuchotaient vivement, il distingua cette phrase à travers les pleurs de Mélie : « Le vieux José a crié à Arsène : Monsieur le baron vient d'envoyer à la gendarmerie ! »

— Il me faut la vérité, dit-il à sa maîtresse, quand elle se retourna vers lui toute radieuse d'héroïsme ; il se passe, ici, des choses graves. Je veux les connaître. Mélie a parlé du baron et des gendarmes. Votre honneur et nos vies sont donc en danger ?

— Pas du tout, affirma la baronne, dans son extraordinaire psychologie d'animal inconscient, le pont est levé, les murailles sont solides et nous avons des vivres pour plus de trois jours dans la cave...

Elle s'avança, tentatrice, les bras ouverts...

— Trois jours d'amour et d'oubli du monde, au milieu des assiégeants, n'est-ce pas là une merveil-

leuse aventure? Tu n'as pas peur? ajouta-t-elle, dédaigneuse, en voyant le beau visage de son amant se contracter sous l'expression de la colère.

— En effet, c'est une merveilleuse aventure! Non seulement c'est la ruine de votre honneur et du mien, mais c'est aussi le ridicule qui nous stigmatisera à jamais. Vous ne comprenez donc pas que c'est ma vie de soldat, ma carrière tout entière que vous brisez avec vos extravagances? Moi, officier, pris en révolte contre la force armée ou la police, mais c'est le conseil de guerre! Qui a pu vous inspirer une pareille folie?

Elle dit fièrement : « L'Amour. »

— De l'amour soit! tant que vous en voudrez, mais mon honneur, jamais. Il faut sortir d'ici, à tout prix, et vous sauver contre vous-même, fit-il en s'apercevant qu'il l'oubliait dans sa colère, alors qu'elle lui abandonnait généreusement, dans sa vaillance qui ne manquait pas de grandeur, sa réputation et son avenir.

La tête dans les mains, tout au péril de l'heure présente, ses énergies réveillées et prêtes à l'action, le capitaine réfléchissait aux moyens les plus prompts pour s'évader du château, avant que la gendarmerie investît le castel et empêchât toute fuite. « Il me faut l'aide d'Arsène; sans un complice, je ne me sauverai pas. »

Il le découvrit tout pâle, le visage collé à la fenêtre des cuisines qui donnaient sur la cour d'honneur.

Il attendait, horrifié, l'arrivée des gendarmes et comptait les curieux qui commençaient à garnir le petit mur et montraient derrière les grilles leurs physionomies marbrées de froid et toutes ridées de leur belle humeur.

La main lourde du capitaine s'abattant sur son épaule le fit trembler. Il crut expier à l'heure présente son crime de trahison. Mais Langlade n'en était pas aux vengeances. Le temps pressait et son unique préoccupation était de se tirer de là par les moyens les plus pratiques.

— Cinq louis, dit-il, si tu m'aides à m'évader immédiatement. Tâche d'être inventif.

Tout rasséréné par cet accueil inattendu, le cerveau surexcité par l'appât des cent francs qui représentaient le gain d'une demi-année en quelques instants d'audace et d'adresse, Arsène silencieux chercha.

C'était un gars malin, retors comme ses congénères, et le capitaine voyait, derrière ses yeux vairons, passer en étincelles les idées ingénieuses, les projets pris ou abandonnés auxquels il attachait fébrilement son salut.

— Avant tout, fit le Normand, il faut descendre sur le terre-plein du côté opposé à la cour d'honneur où se promène le baron, le voyez-vous? Et il le montra, sec et rageur, armé de son fusil, chaussé de hautes bottes, vêtu d'un velours marron déteint qui s'harmonisait avec le tronc des tilleuls et les feuilles mortes qui jonchaient l'allée. Il se promenait nerveusement, allant et venant devant le fossé pour ne pas geler sur place. « Il faut descendre du premier étage, car les fenêtres d'en bas sont grillagées, » dit Arsène.

— Avez-vous des cordes?

— J'en trouverai bien au grenier. Seulement, vous savez, mon capitaine, vous devrez traverser la douve à la nage et c'est malaisé : elle est encombrée de plantes, de saletés et l'amarrage est quasi impossible.

— Avant tout il faut reconnaître les lieux et voir si personne n'est posté pour me lâcher un coup de fusil.

Du haut du balcon de la « grande chambre », Langlade, avec précaution, avançait la tête. Prudemment il examinait son champ d'action. Le grand jardin était désert, les arbres frissonnaient sous la bise glaciale. On n'entendait que la rumeur des curieux qui arrivaient en bandes par la grand'-route. On ne percevait nul bruit de galopade qui dénonçât la maréchaussée.

Le jardin franchi, le capitaine connaissait la petite porte rarement close, qui s'ouvrait sur les herbages immenses dont il apercevait, à perte de vue, dans la clarté nette de la gelée, les pommiers trapus et innombrables.

Restait la douve à traverser et il se sentait transi et épeuré, ses dents claquaient. Barboter dans cette eau stagnante, épaisse et gluante, parmi les longues plantes et les nénuphars enlacés, se hisser, à la force des bras, sur la rive verticale, mouillé, couvert de vase et de végétation par ce temps de canard : c'était inquiétant. Le capitaine s'avança légèrement, afin de regarder à ses pieds le fossé perfide. Surprise heureuse ! Le grand froid l'avait congelé et on voyait, serrés dans un étau de glace, la chevelure noircie des herbes, les larges feuilles étranglées des nymphéas. Sauvé ! pensa avec soulagement le héros malgré lui, et des effluves de reconnaissance montèrent de son âme vers les cieux froids et propices.

— Vous fuyez ?

C'était la baronne, méprisante et hautaine.

— Je ne fuis pas, je m'évade, répondit Langlade, qui, malgré le péril, avait le sens des subti-

lités. Comprenez-moi, ma chère amie, et ne froncez pas vos beaux sourcils d'impératrice. Les gendarmes vont arriver et il leur sera facile, par le chemin de glace de la douve, en s'aidant des grilles des fenêtres, d'atteindre le premier étage, et de pénétrer dans le château. Nous serons pris, toute révolte serait stérile. Laissez-moi partir, c'est votre salut et le mien; vous pourrez toujours nier ma présence et présenter comme un caprice ce qui fut une belle lubie d'amour dont je vous reste profondément reconnaissant.

— Je ne nierai rien. Vous raisonnez à merveille. Je vous croyais un soldat, je ne vois en vous qu'un bourgeois pratique. Adieu, les préparatifs de fuite ne sont pas de mon ressort.

Arsène, rempli d'importance, entrait avec des cordes; il les attacha au balcon. Mélie suivait, le visage décomposé.

Dans cette chambre, au lit bouleversé, toute chaude encore d'une nuit d'amour, où traînaient les restes du souper préparé pour l'amant, ces personnages sombres, devenus familiers par un danger réciproque, méditaient gravement.

— Mon capitaine, méfiez-vous, au moindre bruit le baron qui est aux écoutes arrivera et, sauf vot' respect, il vous abattra comme un sanglier au débucher. Si la glace casse et qu'il l'entende, vous êtes un homme mort.

L'esprit des valets de Molière, ressuscité par les cinq louis, semblait inspirer à Arsène les plus merveilleuses spéculations, car il ajouta: — Si on lançait des coups de feu de la façade pendant que vous traverserez la douve, cela masquerait le bruit et occuperait M. le baron... Si Mme la baronne, qui s'y connaît, veut bien tirer du salon, j'irai à la

tourelle de droite. Je vais chercher les fusils et les charger à blanc.

Sous l'œil de Mélie, désignée pour surveiller son départ et sa périlleuse traversée sur la glace fragile, le capitaine, au bout de sa corde, en crainte d'un possible assassinat, chargeait de maléfices les superbes descendantes des Guillaume le Bâtard et des Guiscard l'Avisé et leurs folles idées d'amour. Il se jurait, s'il en échappait, de réclamer du général, après cette chaude et dernière alerte, l'ordre de rejoindre, sur-le-champ, son régiment au Mans.

Du grand salon, où la dynastie des de Forteville moisissait aux murs, entre leurs cadres verdis, dans leur pourpoint ou leur cuirasse, poussés au noir le plus intense par les ans et les mauvaises couleurs, Valérie exhalait sa rage et son mécompte, en tirant, par la croisée les coups de fusil recommandés par Arsène.

Le baron ripostait et une nuée de plombs, brisant les vitres, alla cingler irrespectueusement les aïeux immobiles.

Elle se rejeta — l'instinct de la conservation a de ces misères — contre le mur de la façade et resta pleine de rancœur, assise sur un haut fauteuil portant les armoiries des de Forteville, rigidement encadrée par les lourds rideaux de tapisserie, troués de mites, qui pendaient des fenêtres aux petits carreaux mitraillés par le baron.

Son âme était sans tendresse et son cœur avait toujours ignoré le frémissement d'une émotion douce. Elle n'avait cherché ses joies que dans la passion violente ou des sentiments plutôt héroïques élevés. Aussi, insensible au sort de son amant, elle n'eut pas la moindre tentation d'aller s'assurer

des chances de sa fuite. Qu'il se cassât une jambe, se noyât sous la glace brisée ou tombât sous la brutalité de son mari, elle n'en avait cure. Il s'était couvert de honte par sa désertion. Son inextinguible soif de caresses la rendait haineuse contre la belle proie d'amour qui lui échappait, dans le pitoyable dénouement d'une aventure qu'elle eût voulu fière jusqu'au bout.

Un bruit de galopade sur la route durcie par le froid, des cris, un bourdonnement sourd de flux et de reflux, de foule emplirent l'air.

Arsène, tremblant, cria de la porte du salon :

— Madame la baronne, c'est les gendarmes !

Il regarda avec anxiété sa maîtresse, se demandant ce qu'elle allait lui répondre. Comme elle restait hautainement silencieuse il dit encore : — Le capitaine est loin, maintenant, si Mme la baronne voulait me donner la clé, j'ouvrirais la porte et j'abaisserais le pont.

— La clé ? Elle est dans le fossé...

Il resta dépité : — Je descendrais bien par la fenêtre, mais le baron va me tuer comme un chien.

— C'est tout ce que vous méritez. Maintenant faites ce qu'il vous plaira et que je sois délivrée de votre présence...

. . . .

Le soir de cette mémorable journée, qui fit époque dans l'esprit des habitants et devint une éphéméride aussi célèbre que le siège de Sébastopol et l'épidémie de choléra, tout le clergé de l'Abbaye-aux-Dames s'était réuni dans le salon aux boiseries claires, piquetées de taches de mouches et fleurant les pommes et la fumée de Mme du Haut-Pré.

Il était de mise dans la circonstance d'apporter, en corps, à une vieille amie des consolations célestes et humaines.

Le scandale déferlait dans Caen, comme une marée d'équinoxe. M. le curé et ses vicaires trouvèrent Mme du Haut-Pré avertie par Marianne ; elle avait appris le siège du manoir, en sortant des vêpres, et le tenait d'une vieille dévote qui l'en avait instruite, en lui donnant l'eau bénite.

La soirée était plutôt morne et inquiète. Marianne, pour amener une diversion, servit, selon la coutume des veillées, des marrons grillés dans une serviette de toile blanche, pliée en losange, et le plus jeune des vicaires déboucha avec énergie une bouteille de cidre mousseux. L'écume bavait le long du col et chacun tendit rapidement son verre afin d'épargner au parquet ciré — la gloire de Marianne — des taches et des éclaboussures.

Mme du Haut-Pré, tassée dans sa bergère, près de l'âtre, où languissaient quelques braises, avait repoussé son rouet. Elle ne travaillait pas le dimanche, puis les événements l'absorbaient. Ses petites mains, recouvertes de mitaines, s'agitaient sur sa robe de soie puce, et sa coiffure de Malines à coques citron émergeait avec de brusques mouvements, dus à sa fébrilité, au-dessus du dossier de sa bergère.

— Quel scandale, mon cher curé, quelle honte pour notre famille ! soupirait-elle. Ainsi les gendarmes ont été appelés, ils sont entrés dans le château, et toute cette foule se gaussait ?... Mais elle était seule, dit-on ?... Je m'attendais bien à un éclat, ayant appris à la connaître depuis son enfance de cheval échappé, mais jamais à une pareille aventure !... Et dire qu'il n'y a pas trois jours je lui recommandais encore de la prudence !

— Que ça, Madame ! exclama M. le curé.

— Eh bien, quoi ! Vouliez-vous que je lui prêche la fidélité à ce barbon qui troussait toutes les cottes du village?...

— Oh ! oh ! Madame...

M. le curé, la bouche pleine de marrons, jeta des regards effarouchés de gouvernante anglaise sur ses vicaires, qu'il s'attendait à voir rougir comme des jeunes filles.

— Oui, il n'a que ce qu'il mérite. Quand on a une jeune et fougueuse épouse, on ne passe pas ses nuits au gabion. Il paraît, ajouta-t-elle avec un air joli d'indulgence égrillarde, qu'il est très beau et très séduisant, ce capitaine de Langlade !...

— Le capitaine Langlade, rectifia un des vicaires.

— Comment il n'est pas né? s'écria Mme du Haut-Pré, dans un sincère désespoir. Le désastre est complet !

M. le curé essuya de son large mouchoir de soie, à dessins indiens sur fond ponceau, l'ourlet de mousse que le cidre doux avait laissé à sa lèvre rase; il épousseta d'une main lourde les grains de tabac et les parcelles de marrons attachés à son rabat et pensa que le moment était venu de faire entendre à sa paroissienne les paroles réconfortantes qu'il avait préparées, au presbytère, à l'issue des vêpres.

— Ma chère dame, commença-t-il, les consolations viennent de Dieu. C'est lui qui vous soutiendra dans cette épreuve particulièrement lourde à votre vie de vertu et de piété. Il vous reste un grand devoir, une belle tâche à accomplir : ramener à Lui la brebis égarée. Vous la prendrez sous votre égide, et la conduirez à Celui qui pardonne.........

Marianne, dans l'entrebâillement de la porte,

sa bonne figure extasiée sous sa coiffe blanche, écoutait dévotieusement, les mains jointes : elle se croyait au sermon. Messieurs les vicaires se taisaient respectueusement. Mme du Haut-Pré sursauta :

— Hein? que dites-vous ? Ramener ma nièce à Dieu? Mais elle n'ira jamais !... A l'amour plutôt !...

Monsieur le curé insista.

— Nous vous aiderons de toutes nos pauvres forces humaines, éclairées de la volonté d'en Haut.

— Alors, vous prétendez que je cloître ici, dans ma petite maison tranquille, dans cet intérieur suranné de vieille femme, cette brûlante amoureuse! Elle trouvera un galant ou elle s'échappera.

— Après un tel esclandre, M. de Forteville ne peut garder chez lui une épouse aussi oublieuse de ses devoirs. C'est seulement à l'abri de la haute réputation de sa tante qu'elle trouvera un refuge contre de nouvelles tentations et se refera une vie d'honneur et de vertu.

— Amen ! Dieu vous entende. Je ferai mon devoir. Mais il vaudrait mieux la renvoyer au domaine de son père. Elle userait sa fougue et sa flamme à courir les bois et les prés à chasser le lièvre et la perdrix.

— Nous prierons la Sainte Vierge, afin qu'elle vous soutienne dans votre noble effort.

— Nous prierons avec vous, monsieur le curé, dit la voix grave et mélodieuse du premier vicaire.

Sous son cyclindre de verre, la pendule dorée marquait dix heures.

— Seigneur! murmurait Mme du Haut-Pré, maintenant assaillie d'inquiétude, que se passe-t-il là-bas? et quel traitement lui fait-il subir?

Dans le grand silence extérieur, on perçut un faible bruit de roulement sur le pavé sonore de la rue des Chanoines. Il se précisa, se rapprocha, et sur la place de l'Abbaye, devant la porte basse et large de la maison vieillotte, une voiture lancée rapidement s'arrêta net.

— La voilà... Marianne, courez ouvrir.

La sonnette s'agita furieusement.

Dans le salon, un silence oppressé pesait lourdement, mais une étincelle de curiosité pailletait les regards luisants, levés sournoisement vers la porte.

Le baron entra le premier. Il avait conservé sa tenue de chasseur. Son visage était plus hargneux, plus sombre que jamais. Sa bouche se tordait dans un rictus de rage. Valérie suivait, farouche, en captive révoltée, attachée aux pas du vainqueur. Ses mains, crispées dans le vaste manchon de martre qu'elle tenait au bout des bras, paraissaient nouées par les chaînes de l'esclavage.

M. de Forteville, un peu intimidé par cette assemblée de haute piété, toujours respectueux devant Mme du Haut-Pré qui lui imposait, se fit moins sauvage.

Il s'avança doucement vers la maîtresse du logis et s'inclina non sans manières.

Mme du Haut-Pré avait relevé sa taille affaissée dans la bergère; son expression grondeuse s'effaçait sous une mine hautaine de grande dame.

Elle lui donna sa main à baiser.

— Pour vous voir à pareille heure, mon neveu, il faut qu'il se passe des choses graves.

— Très graves, Madame. Je vous amène Mme de Forteville qui, depuis tantôt deux ans, s'amusait à faire pousser sur ma tête le bois le plus ramu.

Les yeux railleurs de la vieille dame se haussèrent jusqu'au front du baron.

— Oh ! mon neveu, quand on ne le sait pas !

— Malheureusement, je le sais. Peut-être ignorez-vous les événements d'aujourd'hui ?

— Non, baron, je suis renseignée.

— Vous comprenez donc, Madame, qu'après un tel scandale qui me fera l'éternelle risée du pays, je me sépare de Mme de Forteville. Sa place désormais est dans sa famille. Son amant, que je n'ai pu descendre d'un coup de fusil, comme un simple lapin, est déjà, sur l'ordre formel du général, parti rejoindre son régiment au Mans. Madame n'aura plus à craindre de nouvelles attaques de ce coq de caserne. Plus d'amant, Madame, fit le baron, redevenu grossier, en se tournant vers sa femme, toujours droite et muette. Mais... j'y pense, il vous reste Arsène...

— Fi, baron, fi, s'écria Mme du Haut-Pré, outragée dans sa lignée. Vous insultez aux vaincus, c'est peu noble et notre superbe Bradamante méritera toujours de plus hauts hommages.

« Comment donc ! » pensa le bel abbé de Cagny, le premier vicaire, qui, toute la soirée, s'était juré de ramener dans la voie du Seigneur cette superbe brebis.

Alors son regard noir et fascinateur attira et retint, dans un magnétisme troublant, le regard de lionne blessée de Mme de Forteville.

Pour la première fois en sa vie, Valérie eut la conscience d'avoir rencontré un maître.

VALENTINE SCHELFHOUDT.

SOVS LA TREILLE PACIFIQVE OV CHANTENT MES COLOMBES

—

PREMIÈRES JOURNÉES DE PRINTEMPS

J'aime ce qui est nacré, ce qui est phosphorescent comme un jardin d'Avril.

Ce qui fait la grâce des premières journées de Printemps, ce sont les arbres fleuris encore que la feuille y manque. Elles sont des jeunes filles toutes nues dont le chignon n'est pas encore défait.

SUR DES TOMBES CÉLÈBRES

Je reçois, de gens qui m'admirent, des souvenirs qui touchent à Jean-Jacques. La photographie de son tombeau à l'île des Peupliers m'a ravi. Quelle fraîcheur ! Il semble que des enfants y vont venir couper des branches, les écorcer, en faire des sifflets. C'est bien ce qui doit orner une telle tombe : une petite fille du peuple, assise, des larmes aux yeux, et tenant dans ses mains un pipeau de bois vert et une pomme à demi rongée, la pomme de la neuvième *Rêverie*...

De cet autre écrivain, mais étranger et moderne, j'ai songé à ce que pourrait être la tombe d'après une photographie intime. Il tourne le dos à un lit monumental sur quoi est étendue, de tout son long, une belle femme — non point une femme pour poète parnassien, travestie en muse, ou décolletée, ou nue, — mais une femme du monde, vêtue sévè-

rement, et dont la splendeur s'harmonie avec cet autel funéraire.

Et le lieu où chaque homme souhaiterait que fût son tombeau, rocher que le flot cogne, lac où le cygne se dédouble, pierreuse bastide provençale, brume ouatée des béguinages, Panthéon où se puisse arrêter le pompier formidable et la bonne d'enfant : n'est-il point aussi d'une suprême signification ?

Sur mon tombeau, je voudrais la jeune fille de France la plus passionnée, réservée et farouche.

SOUHAIT

Comme l'oiseau endormi, la tête sous l'aile, de son bec délicat n'aspire que l'air que ses plumes ont filtré et qu'a tiédi son cœur, je voudrais, caché dans vos bras, ne laisser passer entre mes lèvres que l'air qui vous aurait caressée.

DE LA BEAUTÉ EN AMOUR

Raser l'eau est bien l'expression qui s'applique à la manière dont vole un martin-pêcheur. Il pousse un cri plantif, file, étincelle à tel point que l'on ne voit que lui sur la large rivière où il laisse un reflet de nacre verte et fluide semblable à du bonheur enfui.

A la nidification, il se pare de ses lueurs les plus précieuses. Il semble accomplir un devoir en étant beau. Et c'est la beauté selon Dieu, humble et naïve, qui le fait alors se vêtir comme une plante de sa fleur. C'est ainsi que la petite paysanne met ses sabots les plus vernis, son mouchoir de tête le plus violemment colorié, à l'époque où elle se sent envahie confusément par l'amour. Elle achète un peu « *d'odeur*. » Elle oint ses cheveux de pom-

made à la rose. Et, comme le martin-pêcheur ressemble au gave qu'il hante, la fiancée villageoise ressemble au jardin de sa métairie. Tout me touche qui a trait au sincère amour qui n'aspire qu'à faire valoir le milieu où il vit. J'ai rencontré des couples dont la beauté eût échappé à beaucoup : ces nouveaux mariés qui ne passent guère qu'une fois devant l'océan ou la montagne, parce que le dur labeur du bureau doit reprendre demain. Ils ne posent pas. Ils sont dans la grave et naïve attente de l'avenir. Ils ont la touchante inquiétude de ce martin-pêcheur qui, au-dessus du torrent, emportait dans son bec je ne sais quel débris. Ils ont le charme de l'arbre qui va peindre ses fruits. Ceux-là, je les avais rencontrés dans le tramway qui va de Pierrefitte à Cauterets. Ils avaient l'air endimanchés, mais seulement par respect pour la vie, pour se faire honneur à eux-mêmes, proprement, comme doit luire leur lampe parcimonieuse.

Mais si, d'autre part, l'amour raffiné me touche profondément, si je ne peux songer sans émotion à ceux dont l'orgueil natif ne cède qu'aux caresses précieusement voilées, mais y cède sincèrement, je ne saurais pardonner à l'amour des *médiocres*.

Pour le philosophe, il m'amuse de l'être en cet instant, pour celui qui contemple les créatures avec une âme égale, cet oiseau de braise verte, cette petite fermière vêtue avec un *délicieux* mauvais goût, cette petite femme d'employé dont la chemise un peu rude — mais si honnête, — ne veut pas être déchirée, cette jeune fille dont le corps semble tissé de la soie où elle succombe, sont d'une beauté équivalente. Ces créatures n'ont point méprisé le nid natal et, d'un fétu de roseau pris à la berge, d'une laine arrachée à l'agneau de l'étable, d'un fil

de lin coupé au fuseau de l'aïeule, d'une soie arrachée au métier délicat, chacune a fait valoir l'amour de son milieu.

J'appelle médiocres : *ceux qui se masquent hors le carnaval et qui ne se déplacent pas sincèrement.* Et je définis *se masquer :* vêtir une chose qui ne vous aille point ; et j'appelle *se déplacer sans sincérité :* mal étreindre.

On songe combien l'on s'éloigne de la nuit d'amour du martin-pêcheur, de celle de l'humble femme d'employé, de celle de la paysanne et de celle de la raffinée sincère, lorsque l'on évoque la mascarade et le déplacement de nouveaux époux enrichis. Que penser de cette parvenue qui se fait dépouiller par une chambrière d'un chapeau et d'une robe qui eussent convenu à quelque moderne Castiglione et qui, au souvenir d'un Moscovite qu'elle vit chez des hobereaux, tend sa main grasse et rouge aux baisers de son mari *qui n'avait pas idée d'une chose pareille ?*

MATERNITÉ

Toutes les bêtes pleines, les chiennes, les chattes, les ânesses, etc..., ont un air *important*. On dirait qu'elles se savent dépositaires d'un trésor.

DE LA TRANSMISSION ET DE LA « COMPRÉHENSION » UNIVERSELLE

Tout est transmission. De même que l'on retrouve *effectivement*, dans le chant de l'oiseau, le bruit des eaux qu'il a bues, des brises qu'il a respirées, on pourrait, en décomposant le fracas des machines, y reconnaître le choc des marteaux, les halètements du feu, des ordres brefs jetés çà et là, en un mot toute la rumeur de la forge où elles

furent construites. Pas une cellule d'acier qui ne soit sensible, qui n'ait été brutalement réceptrice, et qui *n'émette* à son tour mathématiquement.

Par le fil conducteur qui relie « la houille blanche » à l'exploitation, s'écoulent, mêlés à la force motrice, le bruit des torrents, des avalanches, du vent dans les sapins, les chansons des pâtres, les bêlements des agneaux. Et la musique n'est que l'art d'isoler, au bout d'un archet, certaines phrases du langage total proféré par la nature et toujours en puissance dans l'espace.

Cela conduit à penser qu'un parfumeur, qu'un peintre, qu'un sculpteur ou qu'un cuisinier remplit un ministère aussi noble que celui d'un musicien. Ils isolent de l'Univers,où elles sont confondues, et ils systématisent — Dieu sait comme ! — l'odeur de l'Ylang-Ylang, la couleur d'un poisson, la forme d'une femme et la saveur du céleri. Mais ici l'archet devient alambic, pinceau, ébauchoir ou cuillère.

SUR DES PLANTES ET DES JEUNES FILLES DÉCLASSÉES

Il est des plantes dont la flore annonce qu'elles hantent les *lieux cultivés*. C'est-à-dire que, sauvages, elles n'aiment que les lieux civilisés: jardins, champs ou vignes. De ce nombre sont le coquelicot, le bleuet, la barbe-de-capucin, la vipérine, l'anémone pulsatille, la bourse à pasteur et ce *lamier pourpre* dont je reparlerai tout à l'heure.

Lorsque le jardinier fait poudroyer la fraîcheur diaprée de l'eau sur les plates-bandes, lorsqu'il arrose les laitues et les roses, il ne prête aucune attention si ce n'est parfois pour les arracher, à ces champêtres amies des jardins. Cependant, elles reçoivent quelques gouttes éparses du beau cristal

dont on baigne leurs sœurs cultivées. Alors, elles profitent doucement de cette aubaine.

Ces modestes fleurs qui recherchent le luxe sont comparables à ces jeunes filles nées pauvres et qui, elles aussi, ne souhaitent pas mieux que de vivre parmi des femmes élégantes, sur le sable joyeux des villas, dans l'épanouissement des azalées, en face de la ligne épaisse de la mer. Ce n'est point vanité chez elles, mais délicatesse. Comme à ces fleurs dont je parle, toutes les eaux, toutes les nourritures ne leur conviennent pas. Hélas ! toutes les amours non plus... Ce sont des plantes déclassées auxquelles on ne prête aucune attention, si ce n'est parfois pour les froisser ou leur arracher le cœur.

Ce sont des institutrices de bonne maison.

SUR LE LAMIER POURPRE

Il appartient à la série des plantes *cleïstogames :* c'est-à-dire que certaines de ses fleurs ne s'ouvrent jamais, et que c'est dans une prison de pourpre, la corolle toujours close, que se passe, de la naissance à la mort, l'existence du pistil et des quatre étamines. Quel mystère enveloppe les amours de cette épouse en proie à quatre époux dont deux sont plus petits ? (*Tétradynamie.*) Lorsque l'ovaire est fécondé, la fleur ne s'ouvre pas davantage au soleil, mais elle se détache et ce n'est qu'enfouie dans le sol, c'est dans la tombe, qu'elle accouche de ses graines.

SUR LA FLEUR DE L'OPHRYS-ABEILLE

Cette fleur a un corselet velu, des pattes velues aussi, un abdomen tigré et des ailes étendues. Elle représente l'insecte même qu'elle veut séduire.

N'est-ce point là une suprême hypocrisie? J'ai vu, un jour que je tenais cette fleur à la main, des frelons furieux la harceler. Sans doute, ils avaient reconnu le subterfuge de la corolle sur laquelle ils s'étaient posés à peine, mais assez pour la rendre mère. Ainsi la beauté parfois nous trompe. Nous la faisons semblable à nous-mêmes. Et, comme l'un de ces frelons, l'homme qui s'aperçoit qu'il a été leurré par l'apparence harcèle et parfois poignarde la femme qui l'a tenu entre ses bras.

SUR LA NEIGE

La neige prend naissance on ne sait trop comment. Mais tandis qu'il faut les brises de l'été aux duvets du chardon pour que le vent les sème, à ceux de la neige il faut les ouragans de l'hiver. Encore : aux duvets du chardon il faut le chant du chardonneret pour qu'ils mûrissent, et la douce terre et les belles eaux. Aux flocons de neige il faut, pour qu'ils rompent les gousses des nuages, le silence des aigles, le gouffre aérien, le sillon de la foudre.

Le chardon sème le chardon, la rose la rose, l'immortelle l'immortelle, et la jeune fille des baisers sous ses pas. Mais que sème la neige, alors que ses akènes tombent dans l'ouate grise du mystère? Car les akènes sont des fruits, aussi bien ceux de la neige que du chardon, ou que du pissenlit sur quoi l'on souffle pour savoir si l'amour est éternel.

Si les gravures nous enseignent plusieurs espèces de flocons, et que chaque espèce compte six sépales, ne pouvons-nous les rapprocher des amaryllis et des lys, et des narcisses des poètes, et, en général, des liliacées ?

Pourquoi ne pas classer parmi elles tous ces calices blancs éclos, en somme, avec toute la flore, parmi les saharas du ciel?

Oui, que sème la neige ? Elle sème la mort,

Plus vénéneux que le suc de l'aconit et de la belladone, son suc glace le sang des misérables sans abri. Et c'est au moment que se détachent ses fleurs sessiles, que l'on trouve sur les pavés, sur les bancs, au seuil des églises, des cadavres violacés par le poison subtil. Si l'effluve du sumac australien est dangereux, l'insensible arome de la neige ne l'est pas moins. Il fut des jours, dans l'histoire, où des peuples moururent sous la profusion de ces fantastiques bouquets blancs qui jonchaient l'immensité, qui se touchaient, qui attachaient au flanc de la vieille Terre une aile pâle gonflée par la tourmente.

Lorsque Napoléon fuyant Moscou leva la tête, peut-être en voulut-il à Dieu que les pâles moissons des neiges tombassent en abondance des champs célestes sur son armée, sans que l'on pût pétrir avec elles un autre pain qu'un pain de mort?

SUR EDGAR POE

C'est dans un vert cottage fermé, aux abords d'une très grande ville, qu'il faut situer l'âme d'Edgard Poe. On entend au loin les sirènes des vaisseaux sur le fleuve. Devant le cottage, l'herbe de la petite pelouse a poussé en liberté. Mais, comme à l'époque où cette pelouse était un parterre soigné on y avait planté des anémones mauves, ces anémones ont repoussé. Et, comme le foin cache leurs tiges, les fleurs semblent avoir été disposées là par des enfants. Voici la pompe dont l'eau, aux soirs d'été, servait au rafraîchissement des bouteilles. Voici l'écriteau « *A louer* » que le

vent a détaché et jeté dans la haie où sont de vieilles chaussures. La sonnette est démantibulée. C'est le second magistrat qui l'a faussée, le jour que la vieille dame avait été étranglée par la fille de l'agent d'assurances.

Poë est une journée d'Avril, une prairie couverte de ces anémones et de jacinthes. Son poison est tout printanier. Là, tout possède une virginité singulière. Même la fleur n'y est jamais fécondée.

DE L'OUÏE CHEZ LES VÉGÉTAUX

Cette fleur de jonquille est un pavillon. Mais qu'entend-elle ou que dit-elle ? Toute sa forme semble faite pour recueillir ou pour donner du son. Ce qu'elle peut entendre, nous ne le savons point, mais peut-être le murmure des insectes fécondateurs qui l'invitent à livrer son pollen ; ce qu'elle peut dire, pas davantage... Mais, peut-être, l'oreille de l'insecte est-elle aussi subtile que celle de la fleur ?

DE L'ODORAT CHEZ LES VÉGÉTAUX

Ce n'est point seulement en vue de la pollinisation par les insectes que les fleurs se parfument. C'est pour se donner un plaisir mutuel au moment des amours, se reconnaître même dans l'éloignement. Nul doute que, dans la tiède nuit de juin, ces mêmes lys qui savent exhaler tant d'arome ne sachent aussi l'aspirer par leurs narines méconnues. Et c'est bien le langage des fleurs. « *Je t'aime* » est la réponse et la question de cet effluve qui est transporté sur ce lys, par ce lys, aussi bien que serait une réponse, à un homme, l'émotion provoquée par la senteur d'amande fraîche qui tremble autour des bras d'une femme. Oui, ce

parfum qui émane des nectaires floraux est une expression de sympathie. Que, mêlé au pollen, ce parfum soit véhiculé par l'abeille, ou par le vent, ou par la pesanteur, il participe aux joies de la fécondation par une vertu purement olfactive. Et ce langoureux arome qui, depuis la veille, se traînait de lys à lys comme une promesse, n'était que les préludes de l'amour.

DE LA VUE CHEZ LES VÉGÉTAUX

Qui pourrait nier que la plante ne recherche la lumière et qu'elle ne l'absorbe ? En un mot, qu'elle n'y soit sensible ? Or la *perception* de la lumière, c'est la vue. Peu importe que le soleil soit reçu par des cellules particulières de la feuille ou de la rétine... Et même, la vision joue un rôle bien plus important chez le végétal qui utilise la lumière pour *se nourrir*. Une plante aveugle mourrait de faim.

DE LA NOBLESSE DES PLANTES

Chaque plante possède un blason où s'inscrit sa légende. L'orgueil de la jacinthe remonte aux poésies grecques, se réclame des cheveux bouclés — comme ses sépales — des adolescents, et de la lente ondulation d'Amaryllis ou de Chloë.

La hampe de la jacinthe figure la houlette, et chaque retroussis des divisions florales forme la corne de bouc. Son oignon, c'est la gourde du pasteur.

Que ces emblêmes soient dédiés aux bergers !

Le lilas, empereur du Printemps, impose le sceptre bleu de ses thyrses pareils à des cœurs fragiles. Et ce sont ces cœurs, *semés* sur champ d'azur, que je dédie aux enfants qui moururent en Avril, le jour même que leurs âmes s'ouvraient à un malaise inconnu.

PARALLÈLES

La nature, si on la considère simplement, est pleine de simplicité. Je m'attendris à considérer les animaux les plus étranges. La façon dont ils sont construits m'enchante. Si je remarque l'un d'eux, je lui dis, mentalement : « Voyons, mon bon« homme, comment t'es-tu foutu pour vivre ? »

Et cela m'amuse que le chien terre-neuve emprunte ses pieds au canard, le canard ses plumes au brochet, le brochet son museau à la fouine, le hérisson ses pics à la châtaigne, le dactyloptère ses mains à la chauve-souris, la poule d'eau ses pattes aux algues flottantes.

DE LA FORMATION DES FORMES

Je pense que la Terre agit peut-être comme le tour d'un potier, dont le plateau serait une sphère isolée de son support, et soumis aux lois de la gravitation.

Posée dessus, la matière n'a plus qu'à prendre forme. Elle se dresse d'elle-même comme l'argile sur le tour. Et, sous les doigts de l'Air, des Eaux, du Feu, de l'Attraction, cette matière se creuse en conque, se bombe en sein, se ramifie en arbre, s'incurve en falaise.

Les courbes de la mer, les cyclones, les typhons, et jusqu'aux moindres vagues, sont des maquettes éphémères que pétrissent, suivant les mêmes lois, les Éléments qui forment les coquilles. La volute d'un tourbillon égale celle d'une conque.

Un poète a dit que les fossettes, chez la femme, sont les empreintes des doigts des anges. Il ne se doutait point de la profondeur de sa pensée. Je songe au coup de vrille donné, par la base d'une

trombe, à l'argile rose qui, sur la sphère en rotation, s'est modelée en masque de jeune fille.

Donc, Dieu ne m'apparaît point comme un artiste ou un savant. Je ne le vois entouré ni de cornues, ni de microscopes, ni de microtomes, ni de télescopes, ni de spectroscopes. Il ne revêt point la robe d'un professeur. Il ne vaccine point de cobayes. Il ignore le surhomme, la prosodie et la télégraphie sans fil. Mais, plutôt : il prend des morceaux de bois et, avec son couteau, il taille grossièrement un ornithorynque, — c'est une sorte de loutre qui a un bec de canard comme un président de la république a un chapeau haut de forme, — et pose l'ornithorynque là.

D'autres fois, au contraire, c'est avec une extrême délicatesse qu'il découpe, dans le bloc, un profil de feuille ou de jeune fille. L'ébauche terminée, il la reproduit en argile, indéfiniment, sur les sphères tournantes de l'Univers.

FRANCIS JAMMES.



A PROPOS DE
M. GABRIEL TARDE

Encore une lumière qui vient de s'éteindre, une des plus rayonnantes que nous ayons admirées pendant ce dernier quart de siècle. Depuis la disparition des Taine et des Renan, aucun homme n'était plus représentatif de notre génie national que Tarde. Et voilà que, de lui comme des autres, il ne reste plus qu'un nom...

Une œuvre aussi, sans doute, une œuvre singulièrement riche et forte, et que tout le monde connaît et admire. Mais justement pour cela, je ne voudrais pas, dans ces quelques pages que je tiens à consacrer au cher disparu, dire ce que chacun sait déjà, et ce qu'il apprendrait, en tous cas, bien mieux qu'en me lisant, s'il voulait recourir à ces merveilleux ouvrages qui s'appellent *les Lois de l'imitation*, ou *la Philosophie pénale.* D'ailleurs les lecteurs de cette revue n'ignorent pas la profondeur et l'originalité des idées de Tarde. A plusieurs reprises je les ai signalées dans ma chronique de science sociale (1). Ceux qui voudront connaître le penseur n'auront qu'à remonter à quelques livraisons en arrière. Ici je préférerais parler de l'homme, que moins de personnes naturellement avaient pu apprécier.

De lui, il faudrait d'abord dessiner l'extérieur ; mais comment, avec des mots, rendre l'aspect de ce long corps

(1) Voir août 1898 : *les Lois sociales*, et *Etudes de psychologie sociale ;* octobre 1899 : *les Transformations du pouvoir ;* novembre 1900 : *la Sociologie depuis trois ans ;* janvier 1902 : *l'Opinion et la foule ;* mars 1902 : *la Psychologie économique.* Au surplus, je crois avoir été un des premiers à signaler dans ma *Synergie sociale* l'importance de l'action déterminée par G. Tarde en sociologie.

maigre, de cette fine tête coiffée en saule pleureur de grands cheveux noirs, de ces lèvres toujours souriantes sous la mince moustache, de ces yeux pétillants derrière le verre du lorgnon? La moindre gravure serait ici d'un autre secours. Une simple photographie, faite il y a peu de temps, le fera revivre aux yeux de tous ceux qui l'ont connu : il est assis dans un grand fauteuil de chêne, un peu las, la tête inclinée sur l'épaule, les mains jointes et les doigts entrelacés dans une pose qui lui était habituelle. Que de fois, au cours d'une de ses nombreuses convalescences, l'ai-je vu ainsi, méditatif et doux! Mais gravures et photographies ne disent pas le charme vivant de sa personne, la vivacité avec laquelle ce grand corps maigre se redressait, le mouvement dont tout, yeux, lèvres, cheveux, s'animait soudain en lui, et la voix atténuée, presque blanche, et pourtant musicale, qui vous enveloppait de sa douceur laiteuse pendant que sa main levée tremblotait un peu à la hauteur de son regard étincelant. Nous lui disions en riant : « Quel beau chef d'orchestre tsigane vous auriez fait! » Et il riait lui aussi, comme s'il imaginait en effet ses grands cheveux noirs secoués sur son dos voûté barré de longs bras maigres planant au-dessus d'un trémoussis d'archets. Peu de jours avant sa mort, M. Liard lui glissait en le voyant avec quelques-uns de l'Académie des Beaux-Arts : « On va vous prendre pour un pianiste! » La méprise ne lui aurait pas d'ailleurs déplu. Quand il siégeait au tribunal de Sarlat, il aimait à entendre les campagnards se chuchoter en patois en le montrant : « Celui-là n'a pas l'air d'un juge. » Pourtant tout en lui était naturel, sans aucun artifice de costume ou de coiffure ; si ses cheveux étaient longs et noirs, c'est qu'ils poussaient dru et que l'âge leur avait épargné les fils d'argent ; il ne prétextait pas de sa myopie pour sacrifier au rite esthétique du monocle; mais ses idées n'en étaient pas moins très arrêtées en certaine matière : il détestait le veston, affectionnait le cache-nez, aurait souffert d'une élégance de chaussure et pour rien au monde n'eût con-

senti à coiffer un feutre rond; cette commune antipathie pour le « melon » fut même à l'origine une des sources de notre amitié...

Je le disais, tout à l'heure, représentatif de notre esprit national. Les étrangers ne s'y trompaient pas. Son génie, encore mal aperçu chez nous, brillait depuis longtemps au dehors d'un éclat incontesté. Il était de ceux qui font dire partout : « Ces Français, tout de même !... » Ses qualités d'esprit étaient au plus haut degré celles de son pays, une intelligence d'une compréhension, d'une souplesse, d'une originalité merveilleuses, et de plus une sensibilité exquise, une vivacité charmante, et cet art parfait des nuances qui fit si longtemps le sans-prix du monde français.

Ce fut, en effet et tout d'abord, le parfait homme du monde, sans cette onctuosité ecclésiastique qu'affectait Renan, sans cette modestie gênée, et finalement un peu gênante, dont Taine ne se débarrassa jamais. Stéphane Mallarmé, lui-même, et c'est tout dire, aurait en lui salué son maître. Il avait cet accueil plein de franchise et de cordialité, ce souci de mettre tout d'abord le visiteur à son aise, ce talent de « parler librement de tout sur un ton convenable », comme disait Musset, qui rendent vite les relations délicieuses. Avec cela le naturel et l'accueil les plus parfaits. Rien dans sa politesse qui sentît le souci d'imiter le grand air d'autrefois, et rien dans sa simplicité qui trahît une recherche de sans façon boulevardier. Sa conversation était étonnamment savoureuse, mais sans course à l'esprit, sans clownerie d'expression, sans ces mots à l'emporte-pièce qu'on devine limés à loisir et produits à plaisir et qui vous feraient prendre en horreur « nos plus éblouissants causeurs parisiens ».

C'est dans la compagnie des dames qu'il se plaisait le mieux. Il avait longtemps vécu dans une petite ville de province où les conversations masculines devaient tourner dans le même cercle : la politique et l'avancement, et il en avait gardé l'effroi des groupes d'hommes noyés dans un nuage de tabac d'où sortent de gros rires. Les

chances électorales des candidats périgourdins le laissaient aussi froid qu'une élection de jurat bordelais devait trouver Montesquieu tiède, et comment se serait-il intéressé au prochain mouvement judiciaire lui qui, à cinquante ans encore, devait se croire sûr de rester jusqu'à sa retraite simple juge d'instruction de sous-préfecture? Mais en revanche toute femme est un petit problème psychologique à résoudre, autrement subtil et délicat que celui de son compagnon dont le cœur est trop sûr... Tarde aimait à résoudre ces problèmes-là; il était un peu comme son compatriote Fénelon; il était né directeur d'âmes et confesseur de consciences. Quand il se trouvait dans une réunion un peu touffue, n'y eût-il que deux ou trois jupes claires contre cinquante habits noirs, c'est dans le voisinage d'une d'elles qu'on était sûr de le découvrir. En petit comité, mieux encore! Il avait poussé jusqu'à la perfection cet art de faire minauder et ronronner les dames dont on caresse la main, qui s'appelle la chiromancie. Au bout d'un court moment, on n'avait plus d'yeux que pour lui : «Et moi, M. Tarde? Et moi?» Et les jolies mains s'avançaient et il fallait trouver d'aimables choses à dire, varier les compliments, stilligoutter de temps en temps une larme de citron, et Tarde s'acquittait à merveille de son rôle, et les jours suivants c'était un concert de rires perlés et de froufroutants éloges qui se réveillait au moindre souvenir.

Croyait-il à sa science divinatoire? Eh oui, *cum grano*... Pourquoi le caractère ne se refléterait-il pas dans la physionomie de la main comme dans celle du visage? Et je sais bien que l'on peut se tromper, mais ce sont là difficultés qui ne font que rendre l'énigme plus irritante. Pourvu qu'on ne tombe pas dans la cuistrerie occultiste, la chiromancie est un exercice charmant, pour la consultante d'abord qui s'entend toujours dire de fort jolis diagnostics, et pour le consulteur qui s'habitue à observer, à induire, à prévoir, à comparer. Il y a mieux encore, dans le voisinage, il est vrai, la graphologie, qui, elle, est plus à l'abri du jargon des mages,

planètes, corps astral et autres enfantillages. Tarde l'avait pratiquée avec délices ; un article que publia la *Revue philosophique* et qui fut reproduit dans les *Etudes de psychologie sociale* en est la preuve ; comme en tout ce qu'il a écrit, les vues amusantes y abondent ; il assure par exemple qu'on devine, à travers l'écriture de Paul Baudry, la mollesse voluptueuse et la finesse du nez un peu pointu des belles nudités que ce peintre aimait. Tarde faisait deux grandes catégories des écritures, celles qui ne lui disaient rien, l'immense majorité — sur quoi s'obstinent bien péniblement les professionnels de graphologie — et celles qui lui disaient quelque chose, très peu nombreuses, mais alors parfois singulièrement indiscrètes. Toujours est-il que la sienne semblait en parfaite harmonie avec son esprit : une écriture fine et nerveuse, très lisible dans son entrain endiablé, d'une élégance naturelle et aussi intuitive qu'affective, certes, bien qu'elle ne répondît pas sur ces deux points aux exigences de l'abbé Michon.

Encore un trait qui chez lui me semble profondément français : l'accueil hospitalier pour tout ce qui ne l'était pas. Ce fut notre rôle de toujours servir de truchement aux peuples, et ceci n'est possible qu'à la condition de se faire tout à tous. Chez les étrangers la préoccupation nationale est toujours aux aguets ; réserve méfiante chez les Anglais, politesse hautaine chez les Allemands, amabilité excessive chez les Italiens, personne ne se livre. En France, au contraire, le souci existe d'effacer toutes frontières ; le seul vrai cosmopolitisme fut celui de nos pères d'avant 1789 ; jamais on ne fit à l'étranger un accueil aussi cordial, d'autant plus cordial peut-être qu'on l'ignorait, et qu'on le voyait à travers soi-même. Tarde, en ceci, était bien de la tradition. Il ne connaissait pas trop les autres peuples, ne lisant guère les langues, et n'ayant pas voyagé avant ses dernières années, et il jugeait un peu des autres d'après lui. Pour peu que le visiteur fût d'une discrétion d'allures suffisante (car il était peu favorable à l'exubérance agitée et intrigante)

il se laissait conquérir. Il était d'ailleurs sensible à l'opinion d'autrui, comme on peut s'y attendre de la part du théoricien des actions intermentales, et les choses humaines étant somptueusement complexes, il n'avait jamais de peine à découvrir chez son interlocuteur l'aspect sous lequel leurs divergences pouvaient le plus se rapprocher. Par là son mode aussi loin de l'assentiment distrait que Renan accordait au premier venu que de l'attachement têtu que tant d'autres manifestent pour leurs propres idées. Il était d'ailleurs l'indulgence et la bonté mêmes, ne refusant jamais rien, jusqu'à se laisser arracher des promesses — qu'il tenait — de conférences au bout de la France, et ne blâmant jamais personne, jusqu'à scandaliser quelques vieilles biques par l'ardeur sincère avec laquelle il prêchait les circonstances très atténuantes pour les jeunes brebis vagabondes.

En ceci, il était peut-être français, et mieux encore, gascon, comme le Vert-Galant. Car il réunissait dans le même profond amour la petite et la grande patrie. Les questions mystiques ne le préoccupaient guère et les considérations morales le laissaient très froid, mais les choses de France, de toutes les Frances, le prenaient tout entier à chaque instant. Il était de cette génération douloureuse qui, des rêves les plus brillants, était sortie par le plus affreux réveil, et il en avait gardé l'horreur de tout ce qui est violence brutale. Les louanges de l'énergie anglo-saxonne ou de la force allemande lui faisaient secouer la tête. Il aimait alors à rappeler que la virilité espagnole et la vigueur d'âme italienne de jadis n'eurent rien à envier au présent. Ses ultimes pensées ont dû rouler là-dessus, puisque, si la mort n'était pas venue le surprendre, il aurait fait, quelques jours plus tard, une conférence sur l'*Avenir latin* qu'il envisageait, me disait-il à ce propos, sous des couleurs de plus en plus confiantes. Les dernières pages qu'il ait écrites, celles qu'a publiées la *Revue Bleue*, décèlent la même préoccupation. On lui avait demandé, au cours d'une de ces enquêtes qui continuent pour mille

raisons à être à la mode, ce qu'il pensait de la situation politique actuelle, et, comme d'habitude, et tout en s'élevant bien au-dessus des petites laideurs de la vie politicienne, il avait conclu, quand même, en faveur du pays qu'il aimait tant: « Douce Ennemie France », comme disait jadis admirablement un Anglais! Ce fut une belle âme, assoiffée de concorde au dedans et éprise de bonheur universel au dehors, sans rien, est-il besoin de le dire, de la niaiserie équivoque des pacifistes de profession. Il était même dur, en petit comité, pour ces bruyants coureurs du prix Nobel. Et pourtant les plus belles et fortes pages qui aient jamais peut-être été écrites contre la guerre sont celles qui forment toute la fin de son *Opposition universelle.* Il faut les lire au sortir de ces sottises humanitaires qui vous feraient acclamer les pires duretés d'un Moltke ou d'un Joseph de Maistre.

Nul plus que lui ne fut fils plus fervent de sa province. Quand il parlait de La Roque Gajac, sa physionomie s'illuminait. Chaque été l'y ramenait. Il avait reconstitué là le petit domaine de ses ancêtres, vieille famille à racines profondes, et c'était dans leur vieux donjon qu'il comptait finir ses jours. C'est là du moins qu'il a tenu à dormir son dernier sommeil, au milieu de tous les siens. Ses funérailles furent bien celles qu'il aurait souhaitées, si sa modestie avait pu prévoir que leur humble pompe serait aussi spontanément accrue : tout le le pays était là, venu de plusieurs lieues à la ronde, « des fleurs dans tous les chemins et des larmes dans tous les yeux ». C'est qu'il aimait tant ses paysans périgourdins! Il avait joie à parler leur langue, et quelques-uns de ses plus jolis vers sont en dialecte sarladais. Peut-être quelque jour les publiera-t-on. La dernière fois que je le vis, au Banquet des XX, il nous récita des vers de je ne sais plus quel félibre et, par plaisanterie, nous affections avec M. Cheysson, nîmois comme moi, d'humilier la poésie périgourdine devant la rhodanienne, dont il admirait d'ailleurs autant que nous le grand représentant, Mistral. Il avait quitté sa chère province très tard

quand un garde des sceaux intelligent le mit de lui-même à la tête du service de la statistique judiciaire, et quoique Paris lui eût prodigué tous ses sourires, il n'avait de vraie affection profonde que pour sa chère Dordogne. J'ai conservé de lui plusieurs lettres qu'il m'écrivait de son ermitage; elles sont si charmantes que je demande la permission d'en citer quelques fragments impersonnels :

... « Je n'ai jamais travaillé de meilleure humeur, avec une plus paisible et ensoleillée activité (1896, il écrivait alors son *Opposition universelle*). Mon cabinet de travail ferait vos délices, hors de la maison, mais tout près, dans les débris subsistants d'un vieux logis féodal dont toutes les autres pièces, délabrées et ouvertes aux vents de la vallée, continuent à abriter depuis plusieurs siècles déjà des générations d'hirondelles, emphytéotes ailées de mes poutres noires et toujours exactes à me payer leurs redevances de ritournelles. C'est une antithèse de plus, et non la moins plaisante, de poursuivre mon étude sur les antinomies sociales ou autres, sur les conflits et les combats universels en regardant ce beau coup d'œil, cette vie sereine et charmante d'une rivière bleue et ondulante entre des prairies et des rochers, au pied du plus pittoresque bourg qui se puisse voir. Ici un des ancêtres de Fénelon, un Armand de Salignac, poète et amoureux, écrivait un sonnet que j'ai retrouvé sur un vieux manuscrit et qui commençait ainsi :

Que ces lieux sont duisants à ma triste adventure
Solitaires, reclus et sauvagement beaux
Où l'on n'oit d'autre bruit que celui de tes eaux,
Dordoigne !... »

« ... J'ai passé des vacances délicieuses, enchanteresses (1898), c'est-à-dire laborieuses le matin, distrayantes l'après-midi, reposées le soir ; j'en rapporte un volume, un petit cocon que j'ai filé, ver à soie de la sociologie. Mais cela n'est rien : dans les derniers huit jours, j'ai découvert, en dépit de la sécheresse, une jolie fontaine dans mon jardin, et, l'ayant captée, l'ayant admirée

naissant dè sous terre, d'une veine de rocher, avec un balbutiement d'enfant qui vient au monde, je lui ai fait bâtir un petit temple en maçonnerie, couronné d'une vieille croix trouvée dans une fouille archéologique. Ce petit monument restera de moi, au moins, car il est solide, lui ! j'y mettrai ma signature et la date. Voilà l'emploi de mon temps pendant ce bel été. »

« ... Depuis qu'un orage, avant-hier soir (29 août 1898) a rafraîchi le temps, j'ai retrouvé la douceur de vivre telle que l'ont connue mes jeunes années. Les corbeaux, mes hôtes, colocataires du même roc escarpé et formidable, les corbeaux de mon enfance planent encore dans mon ciel ; sur mes pas fleurissent les mêmes petites plantes exquises et méconnues que ma jeunesse apprit à aimer dans nos promenades botaniques. Rien n'a changé autour de moi, et si je pouvais ne pas songer aux amis perdus, aux morts partielles de moi que tant de morts m'ont faite, je pourrais avoir l'illusion de me croire revenu à 30 ans, à 20 ans. »

N'est-ce pas que ces lettres familières font connaître, et mieux font aimer leur auteur ? Elles sont toutes écrites ainsi d'une plume facile, et d'une élégance parfaite, sans la moindre rature. (Ce détail n'est pas négligeable, une lettre à ratures est aussi exaspérante qu'un causeur qui cherche et reprend ses mots.) Une ligne me rappelle une question que je lui posai un jour. Etonné de l'aisance variée de ses connaissances, histoire, droit, sociologie, linguistique, que sais-je, je lui demandais : « Quelle est donc la science que vous avez le plus étudiée à fond ? » Il me répondit aussitôt : « La Botanique. » C'était un peu inattendu, mais on s'en étonne moins quand on se rappelle, dans ses livres de sociologie, les comparaisons fréquentes et profondes que lui suggère la science des fleurs. C'est que Tarde, dans sa calme vie de province et sa plus retirée encore vie familiale, avait eu le temps d'amasser d'énormes connaissances ; il s'était gardé, au surplus, de perdre ses loisirs en de vaines lectures de littérature ou d'érudition ; le souci du complet ou du

dernier paru ne l'a jamais hanté; il n'avait même pas eu le désir d'arriver à lire couramment les grandes langues étrangères, ce qu'il aurait pu faire, comme tout le monde, en quelques mois d'hiver; s'il lisait l'italien, c'est que tous les gens de la langue d'oc le savent naturellement; sur ses vieux jours, il regrettait un peu de n'avoir pas consacré quelques-uns de ses loisirs sarladais à cette gymnastique, mais il s'en consolait vite en pensant au peu d'importance, n'en déplaise aux pédants, de la chose. Comme il avait été mieux employé le temps qu'il avait mis à réfléchir sur tel problème de philosophie ou sur telle question de physique! Le mauvais état de sa vue, à un moment de sa jeunesse, avait contribué à lui interdire l'excès des lectures; c'est un peu forcé de devenir *unius libri* qu'il s'était épris de Cournot, un éveilleur d'idées comme lui, et qu'il l'a remis dans la pleine lumière qui lui était due. Pourtant on ne peut pas lui accorde que Cournot ait été vraiment son maître. Tarde fut, dans la force du terme, un autodidacte; il n'a guère été sensible qu'à de très lointaines influences, Montaigne, Fénelon, l'*Imitation*, lesquelles ne sont jamais aussi impérieuses que celles des contemporains; de ceux-ci je ne crois pas qu'un seul eut sur son esprit une action décisive; il aimait peu Comte, critiquait Darwin, se défiait d'Herbert Spencer, ne suivait guère Renan, et restait insensible à Taine; sur ce dernier, il s'est un peu longuement expliqué dans une enquête que provoqua M. Bélugou : «Taine, dit-il, m'a instruit, beaucoup instruit, mais non dirigé; je l'ai lu avec avidité, cependant, et je lui dois de m'avoir en un passage des *Philosophes français* signalé le penseur qui m'a formé vraiment. Quelque part, après avoir bafoué tous les éclectiques, il dit : Et maintenant nous irons apprendre la logique chez M. Cournot. C'est ce mot qui m'a fait lire Cournot, où dans les os longs et durs de si lourdes phrases, j'ai trouvé tant de moëlle, tant de méditations intenses et subtiles sur les plus inquiétants problèmes des origines de la vie et de la société et de leur double transformation. Là mon goût

pervers du mystère et de la pénombre, qui se conciliait comme il pouvait avec mon besoin de précision, se donnait carrière bien plus que dans les écrits du génial disciple de Condillac. Ce qui manque en effet à toute l'œuvre de Taine, et en particulier à son esthétique, c'est, dans ce parterre multicolore d'idées splendidement épanouies, quelques idées en bouton ou à demi-écloses, c'est le sentiment du charme profond et de l'intérêt profond, inhérent à l'inachevé, à l'indéterminé inexprimable... »

J'ai tenu à citer ces lignes d'abord parce qu'elles sont peu connues, et moins encore aisées à découvrir dans la collection d'une revue éteinte, et aussi parce qu'en caractérisant Taine Tarde s'y caractérise à merveille lui-même. Il fut bien le jardinier des idées en bouton et à demi-écloses; ce qui le séduisait c'était la jeunesse qui s'éveille ou même la vieillesse qui s'avance, toujours la vie. Ce *Rêve* où Baudelaire savourait « l'effrayante monotonie — du métal, du marbre et de l'eau » et qui aurait arraché à Taine des cris d'admiration, l'eût laissé froid. Ce n'est pas lui qui aurait banni de son paysage « le végétal irrégulier »; au contraire il ne voyait rien de plus beau que la vie changeante, capricieuse, fugitive, et c'est parce qu'il réintroduisait cette vie dans la science sociale que ses devanciers avaient desséchée, abstractisée et mathématisée, que son action restera une des plus puissantes et des plus salutaires qui furent jamais. Ajoutez à cela « l'inachevé, l'indéterminé inexplicable ». Le charme de la pensée de Tarde est de la même essence que celui de la poésie symboliste. Je crois qu'il faut qu'il n'y ait qu'allusion, disait Mallarmé. Tarde, le théoricien de la suggestion sociale, a appliqué le même art poétique d'un bout à l'autre de son œuvre; et c'est à cela que cette œuvre doit son étonnant attrait. Il n'y a peut-être pas eu de plus suggestif incitateur. Impossible de lire un livre, un chapitre de lui sans se sentir assailli par un bourdonnement d'ailes. Lui-même se comparait en souriant à un prospecteur de mines ; il forait son puits de distance en distance, constatait le filon, mais à d'autres

le soin d'exploiter le gisement ! Taine, lui, n'aurait pas laissé le champ d'or avant épuisement complet. Là gît leur différence. Taine est plus instructif et plus productif, mais Tarde est plus profond et plus fécond.

Comme Taine, il aimait à se délasser de ses travaux en sacrifiant à la muse, à toutes les muses. Il a beaucoup rimé, en français et en gascon, beaucoup écrit de bluettes, comédies de paravents, nouvelles, fantaisies de tout genre. Alors qu'il n'avait même pas donné sa *Criminalité comparée*, le premier livre de lui qui fit dresser l'oreille, il avait déjà publié à Sarlat, sous le titre *Deux statues*, un curieux dialogue, conversation par effigies de Montaigne et de La Boétie. Une de ses nouvelles qui passa peu aperçue dans la revue par trop spéciale où elle vit le jour, devrait être rééditée en une plaquette de choix. *Fragment d'histoire future*, c'est le même sujet que devait, plusieurs années après, traiter Wells dans son *Time machine*, et il y aurait profit à comparer le cauchemar atroce de l'auteur anglais à la fiction philosophique et souriante de notre compatriote. Ces derniers survivants de l'humanité que le froid final chasse vers le centre de la terre, qui y creusent un monde nouveau où ils vivent d'une vie purement sociale, donc avant tout esthétique et passionnelle, sans souci de travail parce qu'ils disposent d'une énorme puissance scientifique et que d'ailleurs l'auteur accumule à souhait les possibles, ces futurs hommes peuvent sembler préférables aux ténébreux Morloks et aux puérils Eloïs de la *Machine à explorer le temps*. De beaux jeunes artistes, et de belles femmes demi-nues ne vivant que pour l'amour dans des cavernes resplendissantes de lumières, ce rêve du futur âge d'or a de quoi séduire, plus que le rêve de l'âge de fer qui l'aurait, dit-il, précédé et dont le tableau, ici encore, devance un autre livre de Wells, ses récentes *Anticipations*. « De tant de batailles effroyables entre tant d'armées de trois et quatre millions d'hommes, entre des trains de wagons cuirassés lancés à toute vapeur et faisant feu de toutes parts les uns contre les autres, entre

des escadres sous-marines qui se foudroyaient électriquement, entre des flottes de ballons blindés, harponnés, crevés par des torpilles aériennes, précipités des nues avec des millions de parachutes qui se mitraillaient en tombant ensemble, de tout ce délire belliqueux, il ne restait plus qu'un poétique et confus souvenir... »

Et voilà que de ce bel esprit, comme on disait si bien autrefois, capable de si savoureuses ou de si vigoureuses imaginations, il ne reste plus qu'un souvenir. Nous ne verrons plus se redresser sa fine silhouette de chanteur florentin dans un cercle de beautés rieuses comme aux jours du Décaméron ; nous n'entendrons plus cette douce voix fluette qui se plaisait à susurrer des vers occitaniques autant qu'à décrire les originaux belvédères qu'il plantait dans le monde mal exploré des choses sociales : *ibi abundant lupi*. Il connaît maintenant ce grand problème dont il aimait tant aussi à causer avec son ami Delbœuf, et qu'il avait sondé si profondément dans une bien curieuse méditation métaphysique où il rajeunissait la vieille théorie leibnizienne : *Monadologie et sociologie*. Il a eu la mort qu'il désirait avoir, douce, sans souffrance, passage du sommeil nocturne au sommeil éternel. « C'est ainsi que je voudrais mourir », m'avait-il confié il y a quelques mois, quand je lui racontais la fin subite de ma vieille mère. La veille au soir, il dit à son jeune fils qui se trouvait seul avec lui à Paris : « J'ai mal à la tête ; je vais m'endormir. » Et il ne se réveilla pas. Rien ne faisait prévoir une fin aussi brusque. Il était sans, doute malade, relevant d'une bronchite, mais on l'avait si souvent vu tel qu'on finissait par ne plus s'alarmer. En effet sa santé n'avait jamais été que chancelante, et personne, lui le premier, n'aurait pensé qu'il dépasserait soixante ans ; ces dernières années nous le vîmes, à trois ou quatre reprises, en très sérieux danger. Il supportait ces épreuves avec une résignation souriante et trouvait dans ces retours à la vie de délicates délices : « J'ai fait, disait-il à un explorateur, beaucoup de ces voyages qu'on appelle convalescences. » Du moins, avant de mourir,

aurait-il pu se rendre la justice qu'il avait bien rempli sa vie. Certes, il avait beaucoup à dire encore, et sa perte, si douloureuse pour ses parents et ses amis, ne doit pas pas être moins ressentie par tous ceux qui s'intéressent au mouvement des idées, mais enfin le principal avait été dit. Trois chefs-d'œuvre : *les Lois de l'Imitation*, la *Logique sociale* et l'*Opposition universelle*, éclairés par un petit livre, *les Lois sociales*, et appuyés par de vastes exemples comme *les Transformations du pouvoir* et *la Psychologie économique* constituent « ces belles palmes toujours vertes — qui gardent les fronts de vieillir ». Heureux ceux qui s'endorment dans la satisfaction d'une grande œuvre accomplie et d'une noble vie jusqu'à la fin parfaite !

HENRI MAZEL.



AURORE

A Stuart Merrill.

Le char de l'aurore qui passe
Laisse des fleurs derrière lui.
La plaine aride de la nuit
Devient le jardin de l'espace.

Les nuages sont des bosquets,
Les étoiles, des violettes ;
Et les brises sont des genêts
Dont les sylphes sont les poètes.

L'aurore, ce printemps de l'air,
Jette des fleurs, sourit et chante,
Et les sirènes de la mer
Ouvrent leurs yeux bleus qu'elle enchante.

Ses mains ont tellement de fleurs
Et sa musique est si limpide
Que la douleur la plus avide
N'ose boire aux coupes des cœurs !

J'aime sa robe précieuse,
Son geste son recueillement.
Sa lumière mélodieuse
Qui coule dans le firmament.

Sa voix est quelquefois discrète
Comme un soupir de l'horizon ;

Je sens sa consolation
Comme une palme sur ma tête!

Sur les arpèges de lueur
Qui tombent du ciel à la terre
Montent l'élan et la prière
De mon mystérieux bonheur.

La voix de l'aurore improvise;
Et mes souvenirs éveillés
Ne demandent pas qu'elle dise
Les chants anciens oubliés.

Dans les cordes aériennes
S'agitent d'innombrables sons;
Leurs nuances musiciennes
Sont des parfums et des frissons.

Le monde est une symphonie:
Et mon cœur, vibrant d'exister,
Met sa note dans l'harmonie
Qu'il n'espère pas augmenter.

Le char de l'aurore s'envole
A travers l'hymne des rayons.
Le ciel est la grande parole
En qui pour jamais nous croyons.

Aurore, immortelle jeunesse
De ce monde ressuscité,
Je salue en toi la promesse
Du triomphe de la beauté!

LUCIEN ROLMER.

« L'EXIL DE LA VOLUPTÉ »

UN ROMAN SUR THAÏS EN 1611

—

La légende de sainte Thaïs, la courtisane égyptienne, recueillie par les hagiographes grecs qui orthographiaient son nom Ταΐς ou Ταϊσία, fut mise en latin par les hagiographes catholiques qui orthographièrent le nom de la sainte : Thaïs, Thaïsia ou Thaisis (1). Cette erreur vient évidemment d'une confusion entre la courtisane alexandrine et Thaïs, la grande courtisane grecque qui épousa un roi d'Egypte.

L'auteur du *Lapidaire*, Marbode, évêque de Rennes, mit la vie de sainte Thaïs en vers latins. Ce poème est donné en entier par les Bollandistes pour le 8 octobre, fête de sainte Thaïs (2).

(1) Cf. Lambecius dans le tome VIII de ses : Commentarii de augustissima bibliotheca cæsarea Vindebonensi : — Codex manuscriptus Historicus Græcus est chartaceus antiquus in quarto majori, sed vitiosissimè scriptus, et in medio mutilus, constatque nunc foliis centum sexagenta quinque. Continentur eo hæc... Tertio... Vita et Conversio S. Taisiæ seu Thaisiæ meretricis, ab anonymo quodam Autore conscripta ; cujus titulus... βίος καί μετάνοια της όσίας Ταϊσίας της πόρνης... Ejusdem memoria celebratur etiam in menologis graecorum die octavo Octobris ; ubi similiter nomen Ταισία per T in primâ syllabâ ; at in Vitis Patrum a R. P. Heriberto Rosweyedo S. I. editis, ubi ejusdem Sanctæ Vita Libri primi pag. 374 et 375 latinè exstat, scribitur nomen Thaisia, per Th, ac si græcè scriptum fuerit Θαισία.

(2) Sur Sainte Thaïs cf. Bayle, *Dict. crit.* — Barelette cité par Henri Estienne, Apol. pour Herod. — *Bibl. ges. deutsch. Nat. Lifer* (1852) A, XXXII. — Bulteau, *Essai de l'hist. monastique d'Orient* (1680). — Baillet, *Vie des Saints* (1704). — Bryens, *Comment. præv. dans Acta ss. Boll.* (1780), oct. IV. — Douhet, *Dict. de Légend.* (1855). — Fabricius, *B. g.* Iacob. à Vorag. *Leg. aur.* — Surius, *Vitae ss.* (1818). — Vincent Belval, *Spec. hist.* XV. — *Théâtre* de Hrotsvitha, religieuse allemande du xe siècle : *Paphnutius,* trad.

Ce pieux récit fournit à M. Anatole France l'occasion d'écrire, en combinant les vies de sainte Thaïs (1) et de saint Siméon stylite, un des livres les plus délicats de la fin du siècle dernier. Mais il avait déjà inspiré plusieurs fois des œuvres en France. Pendant une mission littéraire en Angleterre et en Ecosse M. Paul Meyer découvrit à Oxford un poème qu'il appela *Poème moral* et dont il a dit que c'était une des œuvres les plus originales du moyen âge. Ce poème contient une *vie de sainte Thaïsien*, qui se retrouve seule en d'autres manuscrits. Cette vie est en vers dodécasyllabiques, comme il convient, car si l'alexandrin n'avait déjà existé, il aurait fallu l'inventer pour célébrer une Alexandrine.

M. Coëtta qui a donné une bonne édition critique du *Poème moral*, dit que le nom et la vie de l'auteur sont inconnus, mais qu'il écrivait au commencement du XIIIe siècle au plus tard. La vie de

en fr. avec le texte latin par Ch. Magnin (1845). Voir aussi la trad. de A.-F. Herold (éd. du Merc. de France, 1895. — Stengel, *Die chansondegeste-Handschriften der oxforder Bibliotheken* Rom. Stud 1 Band S. 380 ff.)

Paul Meyer, *Anciens textes bas-latins, provençaux et français*. — *Archives des missions scientifiques et littéraires*, 2e série, t. V, 1868. — *Bull. de la Soc. des anc. textes*, 1878, n° 1. — Le *Poème moral* publié par Coëffa, Leipzig, — Plus cette liste communiquée à Coëffa par Emile Picot : *Taïde Alessandrina* opera scenica (in prosa). — *Il Ronciglione* per il Menichelli 1676 in-12. — La *Taïde convertita* rappresentazioni spirituali (in versi sciolti) di Ambrogio Leoni Veneziano, in Venezia pergracioso Percaccino, 1598, in-4. — Cui pel medesimo 1599, in-4. — Cui pel medesimo 1605, in-12. — Cui per Gherardo imberti, 1621, in-12 (Alacci).

Santa Taez comedia de Don Fernando Zarate y contronovo (XVIIe s.) (Pedroso, Catalogo 508 *).

Santa Taez comedia de Don Francisco de Rojas y Zorilla (Pedroso, 341*). Ces deux pièces n'en sont peut-être en réalité qu'une seule.

(1) Latin) Thais gen. Thaisis
Thais — Thaidis
Thaisis — Thaisis
Thaisis — Thaisidis
Thaisia — Thaisiae (note de Coëtta).

sainte Thaïsien porte en sous titre : *Uns bons exemples as dames ki soi orguillent de lor bealteit.*

L'auteur assez misogyne parle du danger de la beauté, sans toutefois prétendre que les belles soient damnées à l'avance;

Ce ne vulh ge ja dire que deus la bele hace.

Voici le passage où *Pasnutius* (Paphnuce) s'étonne d'entendre la courtisane nommer Dieu :

— Voire, » dist li sainz hom, « savez vo deu nomer?
« Saveiz vos ke deus soit, k'il nos puist esgarder?
— Oiil, » dist ele, « sire, j'en ai öit parleir;
« Bien sai ke devant deu ne se puet nuz celeir... »

L'Anonyme n'aime pas les prêtres et nous le laisse voir à tout propos, encore que le sujet édifiant se prête assez peu à des attaques de ce genre.

Ki les berbis deu gardent lent sunt et perizos,
Del salvement des anrmes ne sunt guaires sonios;
Muit est mueiz li secles, li tens mut perillos
Car teiz diut estre pastres qui est devenuz los.

Cette haine du moine se montre encore dans ce vigoureux tableau de la vie de Thaïs :

Borjois et chevalier l'avoient enameie
... Trop savoit ver s'amur les jovenzeaz atraire
... Por s'amur sunt maint homme en povrete chäut,
Tuit li vinent en greit, de chacun fait son drut,
Ele n'eschiwe moine ne convers ne rendut :
Las! por pechiet de feme qu'il est de gent perdut.

Ce poème est relativement court et s'il n'y avait que lui on pourrait dire que M. Anatole France a été le seul à traiter le sujet en français.

Si Thaïs n'avait pas été une courtisane, un auteur du dix-septième siècle aurait tiré de cette histoire cinq actes de tragédie, comme fit Rotrou avec saint Genest, et Corneille avec Polyeucte. Mais on

n'aurait pas supporté cette atteinte à la dignité des princes, des courtisans et courtisanes de cour qui voulaient bien honorer les spectacles de leur présence. Une courtisane, prise même dans l'antiquité païenne, eût encouru la réprobation unanime. Les personnages de la tragédie, animés de grands sentiments, soit vertueux, soit pervers, devaient être grands aussi par leur condition. C'étaient des rois, des reines, des généraux, des princes, des consuls. Il faut remonter au xe siècle pour trouver une pièce sur Thaïs et on la doit à Hrotswitha, abbesse de Gandersheim.

S'il n'existe pas de tragédie française sur Thaïs, il y a par contre un petit roman, qui, bien que paru au commencement du xviie siècle, n'en tient pas moins encore, sous beaucoup de rapports, au xvie : *l'Exil de la volupté ou l'histoire de Thays Egyptienne convertie par Pafnuce. Avec l'Image du pécheur pénitent. Par Gabriel Ranquet, du Puy en Vellay. A Lyon. Par Claude Morillon, imprimeur de Mme de Montpensier. 1611*. Ce petit livre contient l'histoire de Thays et des poèmes de belle facture parmi lesquels cette *Image du pécheur pénitent.*

Je n'ai aucun renseignement au sujet de l'auteur sur le nom duquel un de ses amis fit ce charmant anagramme : *Gabriel Ranquet—Naquit agréable.* Dans la partie poétique du volume, il a dédié des poèmes à certains de ses parents : un Ranquet, marchand drapier à Lyon, et Claude Ranquet, sieur du Caroil.

Voici le commencement de la dédicace de *l'Exil de la volupté.*

A très haute et très puissante Dame, Claude de Tournon, vicomtesse de Polignac, etc. Madame, je vous offre Thays pour la vous faire voir autant passionee

de l'amour du ciel, qu'elle a eté amoureuse des plaisirs du monde; et plus loüable en sa repentance, que reprochable en sa volupté. Sa conversion est un parfaict image des benefices que Dieu depart à ceux qui se laissent ravir à ses saintes aspirations; sa contrition un vivant tableau des inquietudes que le pecheur souffre volontairement, pour satisfaire à la justice divine; et sa penitence un Amphiteatre où l'esprit luite bras à bras avec l'iniquité, et où il espreuve ses forces contre les puissances de la chair. C'est, dy-je, le champ du duel où l'ame entre en combat avec le monde, pour triompher du monde...

Puis vient une des parties les plus savoureuses du volume. D'abord, un anagramme; on en abusa au XVI[e] siècle! *Claude de Tournon — Vénus l'on t'adore.* Cet anagramme mythologique est suivi de vers mythologiques aussi. Ensuite viennent des poèmes adressés à Ranquet pour le féliciter de son œuvre. Deux épigrammes en latin: *Ad D.G. Ranquetum in exilium voluptatis... — A Monsieur Ranquet sur son exil de la volupté, Stances.*

Si Pafnuce servit d'organe
Pour convertir cette profane
Afin de la loger au ciel,
Mon Ranquet, ranimant sa cendre,
Icy bas nous la fait descendre
Avec des mots confits au miel.
Chery de Mercure et des Muses
Vous rendez nos âmes confuses,
Lorsque votre diserte voix
S'eslance dedans nos aureilles
Pour nous faire ouyr des merveilles
Dignes des aureilles des Roys. — YBOT.

Au mesme sur le mesme sujet. Quatrains.

Hastez-vous, non mes vers je ne vous le conseille
Il faut par autre voye, autre gloire tenter,
Ranquet de tant de peuple a derobé l'aureille
Qu'il ne s'en trouve aucun qui vous veuille escouter.

Se reclurre au devoir, bannir la volupté,
Charger sur soy la croix, et ses preceptes suyvre
Contrarie à son œuvre, et à la verité :
Puisque c'est volupté que de lire son livre. —

Ariste, *secrétaire de M. d'Orange.*

On voit que les louanges n'étaient pas ménagées à ce Ranquet inglorieux aujourd'hui. Après ce préambule poétique vient la préface.

Chers lecteurs, je vous communique cette histoire que le loisir a permis à ma plume, et que la pieté a dicté à mon ame, comme les anciens Peres l'avoyent enregistree dans leurs saincts documents, l'Eglise l'a reservee dans ses sacrez archifs jusques à maintenant que mes veilles l'en ont retiree, pour la presenter au monde, inspiré du ciel : ou pour l'offrir aux hommes en faveur des ames, l'ayant jugee utile en cest aage, qui desreglé en toute sorte de desbauches et desbauché en toute espece de dereglemens, n'a pour exercice que le peché... Aussi comme ça esté la plus douce contrainte qui a obligé mon esprit de crayonner la volupté en son exil, ça esté de mesme la plus legitime consideration qui a forcé mes volontez de depeindre la Penitence en son lustre.

Ici commence l'*Exil de la volupté*. Quelques citations permettront de se rendre compte du style coloré, disert, harmonieux et, comme écrit celui qui signe Ybot, plein de *mots confits au miel* de Ranquet qui emprunte des termes aux divers corps de métiers, aux vocabulaires de la théologie et de la jurisprudence.

La clemence divine assiste toujours le pecheur qui fait volte face à l'iniquité, n'ayant plustost cogneu l'origine de sa contrition, qu'elle minute sa grace, n'y veu la fin de sa penitence, qu'elle prononce son pardon. Le bon larron la recogneut favorable en ses responses et charitable en ses promesses, lors qu'apres avoir dit au Fils de Dieu mourant en croix pour nous : Seigneur ayes

memoire de moy quand tu viendras en ton Royaume. Il receut pour contre pointe à sa priere: Je te dy en verité qu'aujourd'huy tu seras en Paradis avecques moy. Bienheureux criminel! de recevoir tant de bonheur en son supplice, et tant de fortune en ses tourmens, trouvant la vie en abordant la mort et le ciel en perdant le monde. Subtil larron de derober à l'efficace de ceste promesse les richesses de la beatitude, pour thesaurizer son salut; et la jouyssance du ciel, pour beatifier son âme. Mais quoy? Il n'a pas esté seul à jouyr du fruit de cette divine clemence : le Publicain n'a pas si tost confessé son délict, saint Pierre pleuré son peché, ny les plus grands pecheurs abjuré leurs crimes, que ceste mesme clemence s'est trouvee prompte à leurs secours, et favorable à leur salut; recevant leur contrition pour excuse et leur penitence pour satisfaction, ainsi qu'il se peut verifier par la suite de ceste Histoire.

Arrius infectait tout le monde de sa secte maudite, semant l'yvroye de sa damnable opinion... c'estoit en ce temps, dy-je, qu'il naist dans Alexandrie en Egypte une fille, qu'on baptize aux sacrez fonts du nom de Thays. Ceste fille n'a plustost passé du periode de l'adolessence aux premiers jours de son Avril, qu'elle donne sa vie aux lascives amorces de l'incontinence et abandonne sa virginité à la mercy des impudiques embrassements et son corps aux vains plaisirs que la chair luy suggere; soit que seduite par son mauvais demon, qui la suit pour la flater, et la flate pour la perdre; soit que regie par la vanité qui tient imperieusement le dessus de ses actions, ou soit qu'accostee par les plus braves courtisans de son siecle qui sous ombre d'honorer ses perfections... la deçoivent facilement. Sa maison... c'est un bourdeau où la concupiscence s'exerce et où les sales attouchemens se practiquent, c'est un lieu, dy-je, où se retiennent les plus debordez, et où se debordent les plus retenus; mais plus tost un séjour deplorable pour estre le plus souvent farcy de massacres, et remply de sang, à raison des querelles qui s'engendrent parmy ceux qui aspirent à sa jouys-

sance, ou parmy ceux qui jouyssent de ses plus douces priveautez : lesquels possedez d'une rage amoureuse, font gloire d'immoler leurs âmes sur l'autel de la jalousie. Sa maison est un escole où tout le mal du monde s'apprend, et où les plus grandes insolences se commettent : c'est le magazin du vice, le cloüaque de l'iniquité, et la boutique où sé vend en gros et en detail toutes les meschancetez qu'on se sçauroit imaginer et que l'enfer peut produire. Thays ne celebre sa renommee qu'en appauvrissant les plus riches, rendant jaloux les plus rusez, corrompant les plus prudents, et erigeant un theatre à son ignominie, où elle fait marcher son nom sans honte, servant de mauvais exemple aux femmes chastes et de scandale aux filles vierges.

Pafnuce qui avoit faict eschange des plaisirs du monde pour la severité des deserts... apprend par un bruit commun les debordements de ceste pecheresse et soupçonne que la justice divine ne doit pas beaucoup tarder à la punir... il croit que l'enfer appreste dejà de tourments pour la geiner, et de geines pour la tourmenter et resolu de lui en donner de salutaires advertissements, se determine de l'aller voir sous l'apparence de jouyr de ses inchastes baisers... et pour mieux executer son loüable dessein, s'habille pompeusement, et se pare à l'advantage, s'accommodant à la nature des mondains... il invente des ruses... s'imaginant de quelle accortise il doit vaincre ceste pecheresse pour l'attirer au bien en la retirant du mal, à fin qu'elle puisse gauchir l'ire du ciel.

A sa vue, Thays

frise ses cheveux, colore son visage, descouvre ses tetins, faict rire ses graces, et ne s'etudie qu'à donner du desir à ceste ame saincte, de cueillir avec passion le fruit de ses impudiques embrassements... elle l'accoste avec une reverence courtisane, et un souris lascif, ornee des plus riches joyaux et des plus superbes accoutremens que sa vanité lui avoit conseillé de prendre, et ayant prins des mains de ce religieux un escu, pour prix de l'ini-

quité qu'elle pensoit commettre avec luy, elle luy présente un lit mignonnement paré, où on pouvoit lire par indices les plus douces recreations, que ceste belle avoit rencontré dans les jeux de ses impudantes folies : la richesse de l'estoffe le rendoit beau et la beauté de la broderie agreable. Mais Pafnuce feint de trouver ce lieu trop suspect.

Elle le mène dans une autre chambre, puis dans un petit etude où elle apprenoit aux plus jeunes novices d'amour le parfaict usage de la sensualité.

Puis elle veut le faire descendre dans « une grotte autant basse que reculée du jour ». On reconnaît la « grotte des nymphes », du récit d'Anatole France. Cette grotte n'est pas dans les vies latines de la sainte.

Elle essore ces propos de sa langue : Mon Amy, il y a ceans un lieu fort recelé, où il ne faut pas que vous ayez peur d'estre veu : les yeux d'un lynx sont trop peu clairs, et la veue d'un homme est trop faible, pour penetrer au travers de ces murailles et dans l'espesseur de ces tenebres : il n'y a personne qui nous puisse tant soit peu descouvrir en nos embrassemens, ou seroit Dieu : mais qui est celuy qui se peut cacher à luy, puisqu'il fouille d'un clin d'œil le cœur des hommes, et traverse d'une seule œillade les plus sombres nuits ?

Vient alors le dialogue qui se termine par la conversion de Thays.

Thays. Je suis resolue de faire tout ce qui vous plaira de me commander, puis que vous me promettez un sejour qui doit reparer mes pertes et perdre mes injustices ; je ne souhaite que d'en prendre possession, sachant qu'en elle je dois rencontrer la fin de mes miseres, et le commencement de mon bonheur, prestant les sacrez remedes d'une parfaite guerison aux ulceres de mon ame : le desir que j'ay de me voir jouissante de ce sejour que je veux appeler le tombeau de ma folie, et le palais de ma felicité, le me faict aimer avec passion, et desirer

avec impatience. Je ne vous demande sinon qu'il vous plaise de me donner.

Elle brûle tous ses biens en s'adressant aux compagnons de ses débauches :

Vous tous qui avez despendu vos commoditez au plaisir de mes embrassements, venez icy pour le voir devorer à la flamme. Venez voir perir dans ce feu les richesses que mes infames voluptez ont ravy de vos mains. Venez voir ensevelir dans l'ardeur de ces cendres les tresors que ma concupiscence a soustrait de vos jeunes folies... Venez voir un changement admirable, puis qu'il me rend ennemie du bien que j'ai acquis au prix de mon propre salut. Regardez, ô miserables, brusler les artifices de nos amorces et la parade de mes vanitez. Voyez prendre fin aux joyaux qui servoyent d'embellissement à mon corps, et d'ornement à mes pompes. Car, hélas! eusse-je bien peu conserver d'avantage le gain profané de mes debauches puis qu'il conjurait avec l'enfer la perte de mon ame.

Elle suit Pafnuce dans un monastère, loin de la ville. Il lui fait bâtir une cellule. Il l'exhorte :

Demeure ferme comme la poincte de la montagne contre la rigueur de l'orage, et le roc marin contre la force des vagues. Postpose le supplice des enfans de perdition à la beatitude des enfans de Dieu; le pourtrait de la mort, à l'image de la vie; la desolation des iniques au contentement des ames saintes. Pendant ce temps Pafnuce luy faict bastir par des massons les fenestrages de la cellule qu'il lui assigne pour prison, ne luy faisant laisser qu'une petite ouverture de vers l'Occident, pour prendre les alimens necessaires à sa nourriture et après avoir faict sceller la porte d'un cachet de plomb, faict en forme de cadenat, il luy faict ce discours pour luy servir d'instruction « ... Que si ton nom a eté cancellé du livre de vie, et du registre des esleus fais en sorte que la clemence celeste sollicite la misericorde qui tient

roolle des repentants, afin qu'elle te r'escrive dans ce bienheureux volume.

Thays... Mais je crains d'entrer en ces assurances, que vous ne m'ayez instruite de tout ce que je dois à moi-mesme pour moy-mesme, et ne m'ayez tiree de tous les doutes où je suis, mesme de celuy que je fais du lieu où je doy respendre les excremens (1) qui sortiront de mon corps, pendant le temps que je demeurerai enserree dans le detroit de ces murailles.

Pafnuce. Tu les laisseras dans ta chambre, pour autant qu'ils doivent servir d'antidote à la civette, dont tu as parfumé tes habits et poudré tes poils : puisqu'il faut reparer le crime par le mesme sens que nous l'avons commis. Si le peché des yeux s'expie par larmes, celuy de la langue par plaintes, il faut bien que celuy du nez s'acquitte par un contraire propre à sa nature : mais divers en son effect... Dieu ne nous a pas mis au monde pour nous patoüiller dans la délicatesse des sensualitez... Tu n'es pas digne de nommer le Nom de Dieu, Nom que la cour celeste revere que l'enfer craint et que les justes adorent. Garde-toy bien, Thays de proferer ce sacré Nom de ta langue profane; ne le passe jamais par tes levres puisqu'elles ont succé l'iniquité, comme l'enfant succe le laict de la mammelle, ny n'esleve non plus tes mains au ciel d'autant plus qu'elles sont pleines de pollutions et pollues d'impureté : mais lorsque tu te voudrais occuper à la prière tu tourneras la face de vers l'Orient, et prononceras ces mots (avec un ardent zele, les genoux bas, le cœur humilié, et l'ame affligee :) Seigneur qui m'as formee ayes merci de moy.

Pafnuce la quitte et revient à son monastère. Il annonce à ses religieux la conversion de Thays qui pendant ce temps se lamente :

Vuidez de mon ame, perverses voluptez, puisque vous avez conjuré par les delices de ma vie les angoisses de

(1) Quó jubes pater, ut aquam meam effundam ? At ille respondit in cella, ut digna es. — Vitae Patrum, Rosweyd ed.

ma mort. Las, que j'estois bien miserable ! de parer vos autels des depoüilles de mon salut, et bien faible de jugement de negliger le soin que je devois apporter au bien de ma conscience, pour prester mes actions à la culture de vos folies : mais plus hebetee d'assubjectir mon ame à vos passions, puisqu'elles me faisoyent perdre en la jouyssance des plaisirs du monde l'esperance des joyes du ciel. Allez, maudites voluptez : ha ! que vostre nom me cause d'ennuy et me donne d'inquietude... Deportez-vous pour jamais de moy, puisque nom ame le veut... Non, non, mais plustôt demeurez pour toujours avec moy, puisque pour parvenir au parfaict de vostre exil, il faudroit exiler mon âme : puisqu'elle mesme (pour s'estre pleüe à la volupté) s'est transformee en volupté ou bien exilez moy-mesme de moy-mesme : puis que je ne suis que volupté... aussi le seul souvenir des transgressions que j'ai commises m'espouvente, et la crainte que j'ay de perir en mes desbauches, et de mourir en mon peche, me faict fremir. Je suis sur le periode de laisser posseder mon courage au desespoir et sur le poinct d'agreger ma vie... qu'elle faveur me peux-je promettre du ciel... puis qu'à grand peine le juste sera sauvé.

Mais hélas ! que dy-je ?... qu'elle inspiration perfide est celle-là qui me veut faire accabler sous les ruines d'un desespoir le recouvrement de mon salut, et enterrer dans les ombres d'un monument le fruict qui doit naistre de ma penitence ? Ha ! non ! non ! mon ame prenez courage, n'entendez-vous pas la voix du Tout puissant qui dit : qu'il ne veut pas la mort du pécheur, ainçois qu'il vive et qu'il se convertisse ? convertissons-nous à luy... c'est luy qui exauce la priere du publicain, et qui intherine la requeste de la Cananee... Prosternons-nous devant sa face et crions à luy : seigneur, voicy la Prodigue laquelle, après avoir despendu les thresors de son salut, ne luy est resté que l'espoir de ta pitié... Voicy la Prodigue, dy-je, laquelle apres avoir prodigué l'heritage de son innocence, paillardant avec la volupté, ne respire

qu'apres ta douceur... Seigneur ! me voudrais-tu forclorre du droit de tes miséricordes, et du fruict de tant de sang que tu as faict rejaillir de son sacré corps pour le salut de nos ames ?... Tout le monde a recogneu ta bonté et seule j'espreuveray tes rigueurs ? Ha ! non, seigneur... Or voici la lepre de la volupté s'est emparee de mon salut. Ma conscience est possedee du demon de l'iniquité... et mon ame est saisie des apprehensions de la mort eternelle... mes yeux se convertissent en pleurs et se desbordent en torrens... ces yeux qui ont perdu tous ceux qui les ont esleus pour les lumieres de leurs delices et pour les astres de leur volupté ! ne sont-ils pas ces soleils imaginaires que les mondains ont adoré comme l'object de leurs impudiques amours ?... et comme ils ont servy de luisans flambeaux aux ames lubriques, je veux qu'ils servent desormais de divines lampes à ma contrition... Ainsi verray presque aussitost mes veines sans sang que mes yeux sans larmes. Et pourquoi ne pleureray-je pas, puisque la beatitude s'origine des pleurs ?... — Seigneur qui m'as formee, ayes mercy de moy, — Vocables que je veux repeter jusques au tombeau, puisqu'ils me jurent de fléchir ton ire... Je crie d'un cry plein d'amertume, et d'angoisse : — Seigneur qui m'as formee, ayes mercy de moy... Si le peché m'a defaicte, refais-moy...Le Sculpteur ayme les reliefs, et lorsque le temps en a parafé la beauté, et destruit la perfection, il les remet en leur première forme... Si est-ce qu'il m'est impossible d'acheminer mon âme à la perfection de mon dessein, si ton Saint Esprit ne favorise ma bonne volonté... communique le moy, seigneur ;... et bref, qu'il me rende agreable aux yeux de ta justice... et que je soye trouvée digne (au sortir de ceste vie) d'entrer dans ton sacré conclave, pour cueillir au verger triomphant de ta céleste Hierusalem les fleurs de l'immortalité, et les fruicts de ses gloires.

Au bout de trois ans, Pafnuce, inquiet de Thays, alla visiter saint Antoine pour le consulter au sujet de la pénitente. Antoine réunit ses disciples, et, pendant

la prière, Paul eut la vision d'un « lict vuide, paré de riche tapisserie, et tapissé de riches fleurs, gardé soigneusement par trois nymphes ». Cette apparition des trois *pucelles* est interprétée comme favorable à Thays et Pafnuce va lui annoncer la fin de sa pénitence: il descelle la porte, et aperçoit la recluse qui a été

convertie en Meduse j'entends pour la difformité... son ame n'a plus tost commencé de se faire belle, que son corps a commencé de paroistre laid : la tresse dont ses cheveux ebennins se frisottoyent en mille nœuds est devenue toute crasseuse, et son lustre est pery, son front cristalin est sans candeur et ses lineamens sont ridez : ses sourcils qui servoyent d'ornement à sa face sont herissez, et d'une façon mal agencee luy pendent nonchalemment sur la veuë ; ses yeux, dont les vifs rayons sembloyent donner le jour au monde, sont ternis, et n'ont plus de lumiere; ses joues poupines où les rozes avoyent constitué leur séjour paroissent jaunatres et sont decharnees. Et bref, elle est faicte semblable à l'image de la mort, qu'on peint sur la superficie des sepulcres, dont la figure espouventable n'est couverte que d'ossements.

Thays vécut quinze jours après la cessation de sa pénitence. Elle pria ainsi avant de mourir:

Seigneur... ma vie est sur les frontieres de la mort et mon ame sur le bord des levres : me voicy, Seigneur, preste de partir... pour me rendre dans le havre de la liberté céleste .. que pendant qu'on creuse mon cercueil pour ensevelir mon corps, tu ouvres le ciel pour recevoir mon ame, je la depose entre tes bras, mon Dieu, reçois-la comme ton espouse. Il semble... que ta benignité luy dit d'une voix autant affable que favorable : Viens mon éspouse en mon jardin, où sont les puits des eaux vives, et les ruisseaux du Liban.

Elle mourut et son âme fut au ciel « où elle jouyt maintenant à souhait des délices que Dieu

distribue en partage à ceux qui, pour legitimer leur salut, abatardy par le peché, espousent la penitence ».

Voilà l'œuvre petite, mais émouvante et belle, de *Gabriel Ranquet du Puy en Vellay*, qui me paraît assez digne d'augmenter le nombre de ces délicieux grotesques comme les entendait Théophile Gautier. Ce sera la gloire de ce Ranquet oublié d'avoir contribué à inspirer la Thaïs d'Anatole France, ce roman lyrique, troublant, qui se termine sur le ricanement atroce d'un saint damnable.

GUILLAUME APOLLINAIRE.



LE GÉNIE FRANÇAIS

ET LE GÉNIE MAGYAR

—

Depuis quelque temps on cherche, en Hongrie, à se rapprocher intellectuellement de la France. Nous avons déjà plaidé cette cause dans le *Mercure*, il y a quelques années; nous la replaiderons aujourd'hui d'après des symptômes nouveaux et récents, car, n'est-ce pas ? il ne saurait nous être indifférent, à nous autres Français, qu'un peuple de dix-neuf millions d'habitants, réduit à une civilisation d'emprunt parce qu'isolé en Europe comme race, et venu trop tard pour s'en faire une à lui, de plus, placé et élevé dans la sphère d'attraction de la civilisation austro-germanique, vienne subitement, ainsi, briser ses anciens dieux, quitter ses fournisseurs intellectuels attitrés et traditionnels pour emprunter à la France les éléments de nouveaux progrès et cela uniquement parce qu'il a reconnu que le génie français est plus conforme au sien et que le génie austro-germanique lui est contraire.

Or, ce mouvement de rapprochement du génie hongrois vers le génie français aux seules fins de s'émanciper de la lourde, pédantesque, méticuleuse et nébuleuse pensée germanique, qui semble peser, c'est là l'opinion de bien des intellectuels magyars, lourdement sur l'esprit magyar, lui fait faire fausse route, lui fait dévier son évolution naturelle, est-il seulement possible? Comprend-on assez

le génie français sur les bords du Danube pour savoir que son infiltration produira ce que l'esprit germanique n'a jamais pu produire ? les Magyars, après huit cents cinquante ans de vie dans l'ambiance tudesque, pourront-ils se dépouiller assez de toutes les traditions austro-allemandes dans lesquelles ils ont grandi, qui forment leur monde, dont est cousue leur pensée, dont est façonnée leur manière d'être, pour recevoir en eux tout ce monde d'idées latines, produit de la vieille Gaule?

A première vue, et nous ne parlons ici que de ce que nous entendons dire autour de nous journellement dans le monde des lettres à Paris, il n'est pas d'êtres plus dissemblables qu'un Français et un Hongrois. Quelques écrivains se basant sur certaines analogies dans le cours de l'histoire, — ces écrivains sont presque tous Hongrois — ont bien voulu appeler les Magyars les Français le l'Orient. C'est une façon de parler pour ne rien dire, ou mieux encore c'est une manière de se décerner des éloges à soi-même tout en honorant le voisin ; cependant comparaison n'est pas raison et cette analogie se réduit à ce seul fait que les Français ont passé leur temps à faire des révolutions et que les Hongrois en ont fait aussi, et c'est tout; même ces révolutions n'ont rien de commun entre elles, car, alors que les révolutions en France ont toujours eu pour principes moteurs quelque grande idée générale et philosophique, celles de Hongrie ne se faisaient jamais que pour des intérêts locaux et exclusivement hongrois.

Au fond, entre la mentalité d'un Français et celle d'un Magyar, il y a un abîme, qui paraîtrait infranchissable, n'étaient des exemples qu'il a été franchi avec succès, bien que rarement. Le Magyar s'assimile très difficilement en France et s'il y parvient, il devient étranger à sa propre nation ; le Français ne se plaît que rarement, à la longue, en Hongrie, la nostalgie l'assaille douloureusement, le milieu lui pèse et l'exaspère au bout de la première année de séjour. Un Français se plaira dans cette despotique Russie, il saura fraterniser d'idées avec un Allemand, se sentir chez lui en société allemande,

être compris par elle et la comprendre au point de s'y plaire, mais pour se trouver en communauté d'idées avec un Magyar, pour se donner en sa société tel qu'il est sans risque de ne pas être compris ou d'être mal compris, ce sera rare.

Donc, à première vue, l'impression générale que fait l'âme magyare sur le Français est franchement défavorable. Bien entendu, je parle ici d'une moyenne et je fais exception pour les couches supérieures et intellectuelles de la société, lesquelles couches sont cosmopolitisées et à peu près uniformes dans le monde civilisé en Hongrie aussi bien qu'ailleurs. Il semble donc qu'un amalgame entre la manière d'être française et le génie magyar ne puisse aboutir qu'à un état de choses absurde; les Magyars, intellectuellement francophiles, nous apparaissent comme des énergumènes qui ne se rendent pas compte de la vanité de leurs efforts; le génie français semble plutôt exclure qu'attirer le génie hongrois, tellement ce dernier paraît être un composé d'exclusivisme local et de travers austro-germaniques. Telle est l'impression générale; est-elle juste ?

Nous ne le pensons pas, mais nous ne nions pas que la nature hongroise ne soit, en général, peu sympathique à la nature française; cependant il nous semble qu'il s'agisse là beaucoup plus de quelques mauvais travers contractés au contact de l'ambiance austro-germanique que de défauts procédant du fond du caractère hongrois. Les Hongrois qui sont pour le rapprochement intellectuel avec la France se rendent parfaitement compte de ces travers et c'est précisément à cause d'eux, dont ils rendent responsables l'influence néfaste austro-germanique, qu'ils prônent le rapprochement avec le génie français comme remède à ces travers, très gênants pour le progrès de ce jeune peuple.

Quels sont exactement les défauts que le magyarisme a contractés au contact de l'autrichianisme? Un des plus grands personnages historiques franco-hongrois va nous le dire. Nous empruntons en effet les explications qui

vont suivre aux *Mémoires* de François Rakoczy II, celui-là même dont les cendres seront très prochainement transportées en grande pompe de Constantinople en Hongrie. Rakoczy incarne le patriotisme magyar, l'anti-autrichianisme, mais il incarne, en même temps, le rapprochement intellectuel avec la France puisqu'il fut l'allié de Louis XIV contre l'Autriche dans la guerre de succession d'Espagne ; il vécut longtemps en France, comme pensionnaire du trésor français et ses cendres sont gardées par la France, à Constantinople, mais en terre française, dans l'église des Lazaristes de Paris.

Rakoczy eut donc l'occasion de comprendre et de comparer l'esprit français et l'esprit hongrois. Magyar de vieille et historique souche princière, il bataillait en Hongrie en faveur de l'indépendance hongroise pour le compte de la France, entouré d'officiers français de l'école de Turenne commandant des guerillas hongroises. Il est un des rares points de contact immédiats entre la France et la Hongrie. Or, voici ce qu'il dit au sujet de l'âme magyare (1) :

« Les traits dont le pinceau autrichien dépeint les « Hongrois sont grossiers et les couleurs en sont noires ; « le burin avec lequel ils gravent leurs monuments histo- « riques est bien aigu : tantôt, ils les blâment de leurs « mœurs grossières, rustiques et barbares, tantôt ils les « taxent de l'ignorance des sciences et des Beaux-Arts, « quelquefois de leur débauche, de leur oisiveté et de « leur avarice. Mais hélas ! ce qui s'est passé dans une « guerre de huit ans, et qui est raconté dans cet ouvrage, « ne convaincra pas les Autrichiens de fausseté ; car ce « qui est rapporté n'est que des signes manifestes et des « fruits amers de la domination paternelle de la maison « d'Autriche, sous laquelle la nature hongroise a con- « tracté de véritables propriétés d'enfants mal élevés « sans qu'on puisse les en accuser, mais leur père.

« Car quel est le Roi autrichien qui ait établi des col-

(1) *Mémoires du prince de Rakoczy*, écrits en français et publiés à La Haye en 1739.

« lèges pour que la jeunesse pût être imbue des mœurs
« plus polies? Quel est-ce, qui ait érigé des Académies
« pour cultiver cette nation dans les sciences et dans les
« Beaux-Arts? Qui est-ce qui l'a employée aux fonctions
« de la Cour ou de la guerre pour la retirer de la débau-
« che? Qu'est-ce qui a introduit parmi les peuples les
« arts mécaniques et le commerce, pour l'éloigner de
« l'oisiveté? Et enfin, quel est-ce de ces Rois qui n'ait
« pas fait des extorsions sur les Hongrois, pour qu'en
« les contraignant à amasser, et à se retrancher, sur
« leurs propres nécessités, il ne leur eût point enseigné
« l'avarice? Je réprime les calomnies, j'éclaircis la vérité :
« cependant je n'impute pas aux hommes les malheurs
« de la nation, mais je reconnais que la domination des
« Parâtres envoyés sur nous par la main du Père qui
« nous frappe avec justice a été comme une verge de
« fer.

« Dieu s'était servi de moi, quoiqu'indigne, comme
« d'un instrument pour réveiller dans le cœur des Hon-
« grois cet amour de la liberté qui paraissait déjà re-
« froidi. »

Ailleurs Rakoczy raconte comment les Hongrois de-
vinrent un peuple d'avocats chicaniers

« fomentant et excitant des divisions, s'étudiant à porter
« les parties avec ruses et avec adresses à des transac-
« tions amiables pour profiter des deux parties.

« En examinant ceci, quoique rapporté en peu de pa-
« roles, personne ne s'étonnera que les mœurs des Hon-
« grois aient été peu polies; il ne les méprisera pas, en
« voyant régner parmi la noblesse l'ignorance des scien-
« ces, de l'art militaire; le sentiment que le sang leur a
« donné refroidi ; et la recherche de la vertu guerrière,
« à laquelle l'inclination naturelle porte les Hongrois,
« négligée. Mais leur mauvaise éducation leur représente
« souvent des fantômes illusoires d'honneur et de vertu,
« par où ils sont malheureusement sujets à prendre le
« change. »

Bien entendu la nouvelle évolution sociale, le temps, le contact pris avec le reste de l'Europe ont effacé depuis deux cents ans — les Mémoires de Rakoczy datent des premières années du dix-huitième siècle — bien des traits d'exclusivisme, bien des points de ces travers; d'autres ont été mitigés dans leurs effets par ces mêmes causes, mais néanmoins il reste aux Magyars de leur long isolement derrière le mur autrichien quelque chose de gauche, quelque chose de province, des traits exclusifs et locaux, un particularisme peu sympathique hautain, grincheux, manquant de franchise qui leur rend, au point de vue international, les plus mauvais services et qui est, en général, cause qu'ils ont, parmi les peuples, si peu d'amis et tant d'ennemis acharnés.

Pour apprécier l'âme magyare, il faut se mettre au-dessus de ces travers, faire comme faisait Rakoczy, considérer ceux-ci comme les fruits historiques d'une mauvaise éducation. C'est alors qu'on trouvera au fond bien des qualités, bien des vertus qui ne demandent qu'à se développer au grand jour de la civilisation occidentale.

Or, toutes les fois que le génie hongrois a su faire au génie français des emprunts francs et larges, le succès le plus complet a couronné l'œuvre et il en est résulté les bénéfices les plus grands pour le progrès hongrois.

Un Hongrois naturalisé Français, professeur au collège Rollin, M. Kont, a publié dernièrement un ouvrage très instructif sur cette influence de la littérature française en Hongrie, influence qui est sporadique, qui ne saurait se mesurer au poids, mais qui, néanmoins, a provoqué les grandes époques de l'évolution intellectuelle magyare.

Le premier contact qui ait quelque intérêt moderne remonte à la deuxième moitié du dix-huitième siècle. La décadence qui précéda ce renouveau provenait, en grande partie, de l'isolement où se trouvait la Hongrie. Aucun des courants littéraires qui se manifestaient alors en Europe n'était parvenu jusqu'aux bords du Danube où il

n'y avait ni capitale, ni foyer intellectuel d'aucune sorte. Les tentatives de quelques hommes éclairés qui voyaient combien le pays baissait au point de vue littéraire et politique, avaient échoué contre l'indifférence générale, et cependant, alors, en France, le siècle de Voltaire battait son plein; la France domine la cour de la grande Catherine à Saint-Pétersbourg, elle domine celle de Frédéric II à Berlin, et par ricochet celle de Vienne; partout s'érigent de petits Versailles et partout s'affichent des petits *grands Rois* protecteurs des arts et des lettres françaises; l'Allemagne est gallomane. En Hongrie, il n'y a rien encore; l'écho de nos tragédies, de nos poèmes épiques, de nos satyres, de nos jeux d'esprit, de nos idées politiques qui quelques années plus tard devaient renverser notre vieux trône, n'avaient pas pénétré en Hongrie.

Là, dans les riches terres, les grands digèrent et le peuple a faim, la vie est purement matérielle, on fume du bon tabac, on joue aux cartes, on se saoule à l'envi, on danse, on fait la noce et on distribue des coups de triques au paysan qui ne paye pas le seigneur. C'était le néant intellectuel tel que le dessine Rakoczy : c'est alors que quelques jeunes nobles hongrois eurent occasion d'entrer à Vienne dans la garde de la reine de Hongrie, Marie-Thérèse.

Vienne, je le dis plus haut, était alors toute à la gallomanie, entraînée par le reste de l'Allemagne. Avec le mariage de François, duc de Lorraine, et de Marie-Thérèse, les mœurs françaises émigrent de Nancy dans la Hofbourg. Les seigneurs qui arrivent avec le duc de Lorraine à Vienne donnent bientôt le ton; des acteurs français jouent au théâtre de la cour; le répertoire français est même traduit et imité en allemand; plusieurs journaux français se publient à Vienne; la reine écrit et parle de préférence le français; les œuvres de Rousseau et de Voltaire, l'Encyclopédie et les physiocrates sont lus et commentés.

Sur ce groupe de jeunes Magyars, cette nouvelle vie

agit par la puissance de son contraste avec le vide de leur pays ; en voyant tout ce développement intellectuel et en le comparant à l'état de leur patrie, ils furent saisis de honte et, patriotes comme le sont tous les Magyars, ils résolurent d'y puiser les germes d'un réveil de la vie intellectuelle hongroise. Ainsi fut fait. C'est de la garde royale hongroise de Vienne que partit le cri de ralliement adressé à tous ceux qui, en Hongrie, espéraient encore créer un mouvement littéraire et scientifique. La honte de se voir distancer par l'Autriche et les autres nations fit agir le groupe de Vienne et, par voie d'écho et de répercussion, un patriotisme ardent créa, en Hongrie même, les premiers champions de cet effort qui devait, vers la fin du XVIIIe siècle, aboutir à la création d'une littérature nationale.

L'Ecole française, placée à la tête de ce mouvement, indique en même temps que la littérature française a devancé, en Hongrie, la littérature allemande. Bientôt les œuvres françaises entrent en Hongrie, Voltaire fait les délices de l'aristocrâtie magyare. Montesquieu, Rousseau et les Encyclopédistes offraient, au point de vue général, les meilleurs modèles à une littérature naissante.

On peut donc affirmer que l'initiatrice des lettres hongroises fut la littérature française; que de 1770 jusqu'à la fin de ce même siècle, la littérature allemande était très peu connue en Hongrie et que, même, les rares ouvrages hongrois traduits ou imités de l'allemand découlent d'une source française. On peut expliquer ce fait par l'universalité de la littérature française.

Et ici nous citerons textuellement M. Kont.

« Mais cette explication à elle seule ne suffit pas. Il « faut y joindre, d'une part, une grande sympathie et « certains traits de caractères communs aux deux peu- « ples : un sentiment inné de la liberté politique, une « grande tolérance religieuse, un esprit frondeur dès que « les garanties des libertés sont menacées, un grand « sérieux au fond de l'âme, en dépit des apparences de

« légèreté et, jusque dans la langue, une tendance au « ton oratoire et à la déclamation ; une étroite parenté « avec la littérature latine, un peu moins de sympathie « pour l'hellénisme, une hardiesse dont l'expression des « sentiments politiques qui fait de chaque citoyen un « paysan du Danube. D'autre part, il ne faut pas oublier « qu'au moment du renouveau littéraire, les écrivains « pouvaient s'inspirer sans danger de la France, mais « que le péril allemand était toujours imminent et le resta « jusqu'au XIXe siècle. Or, ce sont les écrivains qui for- « mèrent l'âme de la Hongrie avant le rétablissement « de l'autonomie et ces écrivains avaient assez d'instinct « politique pour ne pas s'adresser à la nation voisine « qui pour eux était l'ennemi séculaire. Ils trouvaient en « France une littérature qui non seulement répondait à « leurs aspirations, mais qui, de plus, était conforme au « génie national et plus apte que toute autre à permettre « la création de ce qui leur manquait encore. »

Le chef de cette Ecole française fut Georges Bessenyei, ses disciples sont Baroczy, Barcsay, Laurent Orczy, Teleki, Péczely, Kisfaludy. Bessenyei est le premier esprit universel de la littérature hongroise. Faire participer la Hongrie arriérée au mouvement intellectuel de l'occident, tel est son but.

Voici donc malgré le contraste entre le génie français et le génie magyar, la littérature hongroise partie au grand galop par l'effet du choc que lui ont communiqué les lettres françaises.

Un deuxième choc vint à l'âme hongroise de notre Révolution de 1789. Les idées civiques mises en circulation à Paris influent sur la vie politique hongroise. Joseph II, empereur, élevé dans les principes des philosophes français, a accordé la liberté de la presse. Les Hongrois s'en servent pour exprimer leurs doléances politiques par le livre et le pamphlet ; la Diète de 1790-91 se réunit et, animée de ce nouvel esprit politique, devient une des plus importantes de l'histoire constitutionnelle hongroise. Tous ces écrits, tous ces discours portent

clairement l'empreinte de la Révolution française et dénotent une union étroite des idées hongroises avec celles qui se firent jour en France à partir du 4 août 1789. Cette époque est, dans l'histoire politique hongroise, l'époque d'incubation.

L'histoire philosophique et critique de cette influence française sur l'évolution des choses en Hongrie n'est pas encore faite; le livre de M. Kont ne nous la donne pas encore ; l'auteur n'y fait rassembler que les matériaux ; mais il est cependant suffisamment prouvé dès maintenant que le génie français peut être du plus heureux effet en contact avec le génie hongrois.

Les Hongrois auraient un très grand intérêt pour le progrès de leur individualité nationale et par conséquent pour le rôle supérieur et prédominant qu'il comptent jouer un jour dans la partie orientale du continent, à prendre ce contact non pas politiquement, car la politique ne produit jamais rien de durable, mais intellectuellement en commençant par la littérature.

Certes le contact actuel n'est pas nul; l'Académie hongroise s'est fondée en 1830 d'après le modèle de l'Institut de France. Dès sa fondation, elle fit traduire d'office *le Cid*, *Andromaque*, *Britannicus*, *Phèdre*, *Athalie*, *Zaïre*, *Alzire*, *Tancrède*, *l'Ecole des femmes*, *Tartufe*, *l'Avare*, *le Bourgeois gentilhomme*, *les Femmes savantes*, *le Joueur* de Regnard, *le Roi de Cocagne* de Legrand, *le Vieux célibataire* de Colin d'Harleville et *l'Ecole des Vieillards* de Casimir Delavigne.

Elle décida également la traduction de quelques ouvrages où la beauté de la forme s'alliait à la solidité du fonds, tels l'*Histoire de France* de Ségur, le *Traité d'économie politique* de J.-B. Say, les *Nouveaux principes d'économie politique* de Sismondi, le *Précis élémentaire de physique expérimentale* de Biot, le *Règne animal* et le *Discours sur les révolutions de la surface du globe* de Cuvier.

D'autres sociétés savantes et littéraires se sont proposé de cultiver les études critiques et esthétiques dans le goût

français et d'affiner la langue hongroise par la traduction de chefs-d'œuvre français.

La presse quotidienne et périodique, qui s'est développée depuis 1840, a subi également l'influence française. Les articles de Szechenyi, de Kossuth, d'Aurélien Dessewffy, de Csengeri d'Eotvœs, de Szalay, de Tréfort pourraient être sortis des bureaux de l'ancien *Journal des Débats*. Comme la discussion des théories purement politiques était entravée par la censure, ils traitaient de préférence les questions sociales et économiques, de la solution desquelles, d'ailleurs, dépendait le sort du pays. Michel Chevalier et ses théories furent connus de bonne heure à la rédaction du Pesti Hirlap; les Etudes de Tréfort, lequel fut plus tard ministre de l'Instruction publique, témoignent de cette influence prédominante des idées françaises sur la Hongrie à la veille de la Révolution, et l'on sait que ce sont les événements de 1848 qui brisèrent définitivement, là-bas, la féodalité et le joug autrichien.

Si nous voulons connaître les lectures dont se nourrissait cette jeunesse, nous n'avons qu'à consulter ce même Tréfort qui parla si souvent de Thiers, de Mignet et de Guizot aux séances de l'Académie. « J'ai lu avec passion, dit-il, les œuvres de Rousseau, surtout l'*Emile* de même que Voltaire et Montesquieu; j'y ajoutai plus tard Mme de Staël, Ségur, Daru, Mignet ». Ensuite, vient la période des émigrés qui vécurent en majeure partie en France. Ils y prirent contact plus intime avec nous, et, rentrés en Hongrie après l'amnistie, arrivèrent aux plus hautes situations publiques. Ils formèrent une véritable élite intellectuelle; c'est d'eux qu'émanent les grandes idées et les grandes réformes qui ont, depuis, bouleversé le vieil état de choses en Hongrie; c'est sur eux que se manifesta l'énorme avantage que la Hongrie pourrait retirer du contact intime avec l'Occident. Entre un de ces Hongrois, ancien émigré ou fils d'émigrés, né à Paris, à Londres, à Milan, et un Magyar qui n'a jamais quitté son pays que pour aller plaindre, dans une tournée de vacances de quinze jours, les peuples occidentaux de ce

que leur cuisine ignore le paprika, il y a la différence de la lune au soleil; l'un a la largeur de vue, la tolérance, la grandeur du caractère et des idées, le savoir-faire, les formes sociales, l'intuition de la vie en grand, tandis que l'autre considère tout sous un angle spécialement et très étroitement hongrois, ne connaissant que des procédés hongrois, des idées qui ont cours chez lui, en méprisant avec une superbe orientale qui n'est qu'une terrible prétention, tout ce qui dépasse sa mentalité.

Aujourd'hui, l'influence intellectuelle française dure, mais elle est trop sporadique. Il faudrait augmenter le contact entre ces deux nations, et créer des relations durables entre savants et hommes de lettres, comme nous en entretenons, à Paris, avec les Scandinaves, avec les Roumains, avec les Tchèques.

Il est curieux de constater que ces relations n'existent pas en général. Le Magyar ne se lie pas avec le Français, et, s'il le fréquente, il s'isolera après l'avoir fréquenté, comme fatigué du contact. C'est encore là un effet du vieil exclusivisme dont parle Rakoczy. Le Magyar ne nous comprend pas, ou il nous adore de loin pour des qualités que nous ne possédons pas, après quoi il nous détestera, après nous avoir vus de près pour des défauts que nous n'avons pas, ou il observera une neutralité sympathique, ignorante et platonique à notre égard; rares sont les Hongrois qui aient compris l'âme française et qui aient appris à l'aimer.

Il faudrait donc créer le contact. Que les Magyars commencent à nous lire un peu. Nos revues, nos discussions intellectuelles, notre vie littéraire sont en général ignorées en Hongrie; les plus réputés de nos périodiques comptent de 10 à 20 abonnés sur dix-neuf millions de Hongrois. A Budapest, on ne connaît la France que par deux ou trois de nos quotidiens, et vous avouerez que notre presse quotidienne actuelle reflète en général très peu l'intellectualité française, étant donné que ce reflet ne rapporterait rien aux entrepreneurs.

Mais je ne veux pas prolonger outre mesure cet article.

J'en arrive donc aux conclusions : un rapprochement intellectuel entre la France et la Hongrie est très possible ; il nous serait très utile et très agréable ; il serait, à notre avis, très profitable pour le nationalisme hongrois ; mais il faudrait que le contact fût plus fréquent, que les Hongrois arrivassent à nous comprendre et à nous connaître mieux, à prendre une part plus intime à la marche de nos idées et qu'ils cessent de nous contempler de loin avec des lorgnettes achetées à Berlin ou à Vienne et, du reste, faites exprès pour eux.

RAOUL CHÉLARD.



LA NEF

(*Suite* [1])

—

SCÈNE I

LA NEF DEVANT LA MONTAGNE

LES OCÉANIDES

Iaô! Les temps sont accomplis! Poussons des cris joyeux! Menons la danse!... A travers la glauque splendeur de l'eau profonde, nous émergeons des antres obscurs où nous dormions depuis des siècles, nous les filles du vieil Océan.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES
(Jason coryphée)

Alerte! Saisis le gouvernail! Jette du bois au brasier de poupe! Debout! debout! Quitte ce banc où tu gis languissant, ô héros! De grandes nymphes lumineuses ondoient, en chantant, au creux des lames.

LES OCÉANIDES
entourant la nef.

Soulève tes paupières assoupies! Dresse la tête, appuyé sur le coude!... Hatta! hatta! halliho! iaô! iaô! iô! hoïho!... Salut, monstre aux ailes de lin, dragon qui cours sur les vagues!

La nef s'arrête.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

O race de Téthys, belles déesses aux pieds

(1) V. *Mercure de France*, nº 174.

d'argent qui bondissez dans la blanche écume, pourquoi, frappant Argo de la main, l'arrêtez-vous au milieu des flots, comme un char que l'on dételle ? Je vous le dis. Si c'est pour m'annoncer le terme de mes rudes travaux, je vous écouterai avec joie. Mais s'il s'agit d'un nouveau malheur, j'ai assez de souffrances.

LES OCÉANIDES

Elles nagent autour de la nef.

Hoïho! Les temps sont accomplis! Ne crains rien Argo! ta course est faite. Que tes rames pendent à ton flanc comme des ailes brisées! Laisse ta voile dégonflée retomber le long du mât!

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

M'entends-tu ! Ne répondras-tu pas? Certes, je veux savoir de toi où m'ont poussé les tempêtes. Car voici d'innombrables nuits, et d'innombrables jours pareils aux nuits, que notre nef se rue avec fureur, tel un quadrige d'étalons qui s'emportent en mordant leur frein, dans un gouffre immense de ténèbres. Et moi, terrifié du prodige, sans dormir, pareil à un mort, roulant, sous mes paupières sèches, des yeux farouches et hagards, tantôt j'élève au-dessus de la proue, afin d'épier le flot noir, la torche ardente que je porte dans ma main ; et tantôt, arrachant mes cheveux, et les vouant à Zeus infernal, je supplie le maître du Hadès de terminer promptement ma course à son funèbre rivage. Mais, puisque je vous vois, ô déesses, l'espoir rentre dans mon cœur. Déjà la sombre nue rayonne. Une écume éclatante de fleurs revêt le paisible Océan, où nagent, sous le ciel lumineux, des licornes et des taureaux blancs.

LES OCÉANIDES

Iaô! Iaô! Tu as touché au port. Ne crains rien,

héros, ta course est faite. Le cri frémissant de ta proue a dissipé le morne sommeil dont Zeus scellait nos paupières... Allons ! Que les tritons enfants, menant en bride les hippocampes et les serpents d'eau familiers, élèvent leurs lampes chargées d'un feu blanc ! Et vous, clairs météores errants, purifiez la nuit sulfureuse ! Nous ferons résonner sous nos doigts, pour enchaîner Argo de liens plus forts, l'hymne magique, mystérieux.

INCANTATION

Les Océanides jouent des luths d'argent qu'elles tiennent entre leur bras.

En refrain, d'une voix solennelle :

O morne escarpement, proue de l'Asie ! Ténèbres qui, depuis des siècles, entendez gémir le grand veilleur, la sentinelle aux yeux toujours ouverts ! Prométhée ! Titan-roi ! Prométhée ! Salut ! Les temps sont accomplis.

ÉCHOS

sortant des profondeurs.

Prométhée ! Titan-roi ! Prométhée ! Salut ! Les temps sont accomplis.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Qu'as-tu fait ? Hélas ! Malheur sur nous ! En vain, en vain, j'agite les rames. Comme un rocher aux profondes racines, la nef reste fixée dans les flots. Le ciel rayonnant s'est éteint. O terreur ! Ecartant de ma face ma chevelure hérissée, et promenant mes yeux çà et là, partout, ô filles de Téthys, je découvre, à la pâle splendeur qui jaillit de vos corps immortels, l'antre informe et colossal de la Nuit... Prométhée ! Titan ! Voilà donc où tu nous as menés par tes embûches ! Il ne te suffit pas, dans ton orgueil, de lutter toi-même, contre

Zeus. Mais tendant des pièges à tes amis, et les jetant de force en ta querelle, tu les livres, sans nul souci, à la vengeance du Foudroyant, car certes, il ne vit pas longtemps, celui qui combat les dieux heureux !

LES OCÉANIDES
se tordant les bras.

Ne crains plus rien des dieux ! Ah ! ah ! hélas ! Le sceptre est tombé de leurs mains. En vain, l'éclair grondant fond du ciel, avec ses pieds d'or rapides. Son fracas tumultueux n'est plus que comme un bruit dans un rêve. Souviens-toi, ô guerrier de la nef ! Que de prodiges, que d'épouvantes l'Olympien ne t'a-t-il pas envoyés ! Et pourtant, te voici venu !

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Tu dis vrai. Tout ce qu'ont vu mes yeux, depuis qu'appareillant sur Argo nous avons tendu les blanches voiles, me semble un songe monstrueux, plein de larves et de flamboiement. Du milieu des nuées de grêle que roulaient les tourbillons des vents stridents, Zeus, sans trêve, dardait la foudre; le ciel noir et sinistre sonnait du triple aboiement de Cerbère, tandis que, courant sur les plages, le long des rochers battus par l'écume, des spectres à l'armure d'or lançaient au loin des éclairs éblouissants. Ainsi nous voguions, ô déesses, en proie à d'innombrables terreurs. Partout où brillait sur la mer le mouvant sillage de la nef, d'affreuses têtes de Titans se soulevaient dans la fumée, au sommet des montagnes lointaines; des globes de feu sortaient des rocs ; de lugubres chauves-souris, voltigeant au-dessus de la proue et poussant des clameurs fatidiques, jetaient sur les bancs des

rameurs des fleurs de pourpre nées du sang de Prométhée. Vainement, pour fortifier notre âme, nous entonnions le pœan accoutumé « O Toison d'or! Resplendissante Æa ! » Sitôt que s'ouvrait l'œil de la nuit, la flûte de Pan montagnard, en nous précédant sur les vagues, faisait taire notre chant triomphal. Et la mer obscure, enfantant de grandes voix au milieu du silence, emplissait l'éther endormi de ton nom divin, ô Prométhée!

Musique. Chant de lyre solennel.

LES OCÉANIDES

Prométhée ! iaô ! Prométhée ! Sacrilège, hélas! tueur de dieux! Et pourtant, si cher à mon cœur! Et toi, ô le plus grand des hommes, Héraklès!

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Tais-toi! tais-toi! N'éveille pas en nous le regret du héros orgueilleux, de celui qui a fui la nef, voulant demeurer seul, comme l'aigle. Mais non! parle, ô vierge marine. Révèle-moi, car les dieux savent tout, quel destin nous a séparés du fils robuste de Zeus. Les Harpyes l'ont-elles enlevé dans leur palais de tempêtes? Ou bien, l'Homme indompté s'avance-t-il déjà vers la montagne du Titan, marchant à pas pressés dans la mer et secouant un sapin qui flambe?.. Héraklès! Iô! Héraklès! Les yeux de mon esprit le voient. Il rit, il rit d'un rire inextinguible, en traînant de force après lui quelque monstre énorme, fils de Céto, qui se débat dans des flots d'écume.

LES OCÉANIDES

Ceins l'épée! Saisis le noir bouclier! Que ta main darde la lance! Prométhée! ha! ha! Prométhée!.. Iaô! Bondis, ô blanche sœur, bondis légèrement sur les vagues! Orne tes cheveux de fleurs de mer!

Soulevée par les flots onduleux, mène avec moi la belle danse de tes pieds!

DANSE GUERRIÈRE

Les Océanides choquent l'un contre l'autre leurs tridents d'airain.

En refrain, joyeusement :

Ceins l'épée! Saisis le noir bouclier! Que ta main darde la lance!

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Quels combats nous annonces-tu ? Pourquoi souffler à nos cœurs les anciennes fureurs d'Arès, quand les clochettes des boucliers sonnaient incessamment dans la nef, quand l'épée s'abattait, en sifflant, sur les hydres de fer de nos casques? Certes, vous le savez, ô déesses, comment notre troupe guerrière se partagea en deux pensées contraires. Car la plupart, d'un cœur prudent, ou par l'ardent désir de la Toison, se refusaient à détourner la nef noire de sa route. Mais d'autres, plus audacieux, voulaient qu'obéissant enfin aux prodiges envoyés par Gaia, l'on brisât les chaînes du Titan. Alors, éclata entre nous une tumultueuse discorde. Et, farouches, poussant des cris, entassés dans cette creuse Argo, comme une portée de dragons qui se tordent au fond d'une caverne, nous combattions avec fureur, du lever d'Eos à la nuit sombre, au milieu des troupeaux mugissants et des captives épouvantées, butin des villes... O Enyo! Eris! Chocs meurtriers! Hélas! hélas! tout mon cœur frémit. Il se réveille sur ma main le sang fraternel qu'a versé ma lance.

LES OCÉANIDES

Les destinées sont accomplies. Le Tout-puissant, le maître Ouranien penche à son tour, vers sa

ruine... Prométhée! Titan-roi! Prométhée!.. Vite! J'entends, j'entends déjà les clameurs de l'homme audacieux qui, violant le mystère des dieux, a tenté d'escalader l'Olympe. Repoussé, d'autres le suivront. C'est en vain que Zeus triomphe!

Elles replongent sous l'écume.

SCÈNE II

LE PRÉCURSEUR

CRIS DES CAPTIVES

Ha! ha! ha! ha! Dans mon effroi, je réponds par des cris redoublés, à la clameur violente des nuées... O Zeus! Ton foudre saccadé secoue le toit mugissant du ciel. Les hauteurs de l'ombre s'illuminent.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Quel nouveau prodige est celui-ci! De grandes plumes enflammées tombent avec des gouttes d'éclair, dans la nuit qui siffle et qui frémit. Voyez-vous, amis? entendez-vous? Un dieu, un dieu traverse l'Ouranos, monté sur une bête ailée.

CRIS DES CAPTIVES

Où fuir? où me cacher? ah! hélas! Frappant l'air d'un sabot furieux, soufflant, de ses naseaux, la flamme ardente, le monstre aux deux ailes dressées bondit comme un taureau, dans l'éther.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Ne vous tairez-vous pas, femmes? Silence! Les prières et les lamentations n'ont jamais fléchi la Destinée. Que sert de meurtrir vos joues, et de jeter au ciel des cris aigus, telle une nichée de poussins à la vue de l'épervier? Sachez-le! Abritées sous ma lance, vous n'avez rien à craindre, même d'un dieu.

Pause.

Je te parle, toi qui mènes sans frein, au milieu des gouffres étoilés, cet oiseau-cheval aux pennes d'aigle. Certes, puisque j'entends tes cris, les miens arriveront jusqu'à toi. Qui es-tu, guerrier? Un homme? un dieu? un démon intermédiaire? Réponds! quel puissant ennemi précipite, à travers l'Ouranos, le sillage embrasé de ton vol? Vis-tu en paix avec la terre? Est-ce le carnage et l'effroi qui sont assis sur ta lance?

Pause.

Le cœur me bat. Je frémis d'attente, comme l'œil inquiet de la colombe... Ah! Un terrible hennissement déchire la nuée lumineuse. D'éclatants météores flamboient. Tout l'éther vibre en blancs tourbillons, autour du cheval éblouissant qui se cabre, les ailes ouvertes, tandis qu'agitant sa lance le cavalier divin aux armes d'or pousse des clameurs retentissantes.

BELLÉROPHON

O Zeus! Zeus! Abîmes de la nuit! Voûte de l'Ouranos qui croule éternellement sous mes pieds!

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Entends-tu? Il invoque ainsi Zeus, et la nuit lugubre qui l'entoure.

BELLÉROPHON

O tourments! ô tourments! ah! hélas! Douleur au-dessus de la douleur! Voyez! contemplez tous ma misère! Regardez-moi me consumer, ainsi que le grand flambeau du monde, entre la terre et le ciel.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Silence! Entends-tu, de nouveau, la clameur perçante et lamentable? Quel dieu, hélas! quel

Titan aux larges mains, se penchant du haut des nuées, arrêtera sa chute impétueuse?

BELLÉROPHON

Ah ! ah ! plus bas ! toujours plus bas ! Au travers du fracas de l'éclair, les monts s'envolent à ma rencontre ; l'Océan écumant se soulève, en poussant vers moi de longs abois ; le vertige aigu bondit dans ma tête. Ma gorge râle... O Zeus ! Ha ! ha ! ha !

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

La pâle terreur me saisit; mes cheveux se dressent d'épouvante.,. Encore ! encore ! ah ! hélas ! Il crie, au milieu du sombre Ouranos, comme un vautour furieux.

BELLÉROPHON

O Zeus ! Zeus ! ô terre ! esprit de l'homme ! Ciel que j'ai voulu conquérir ! Et déjà, sous le Porche sacré, je poussais, parmi les nuées d'or, le poitrail cabré de mon cheval, quand, dans un tourbillon de soufre, l'Olympien m'a renversé. Maintenant, jeté à bas du ciel, je roule aux vagues du vide. Depuis neuf jours, depuis neuf nuits, l'éclair du dieu irrité me poursuit, en hurlant sans relâche, à travers l'abîme qui flamboie... Ah ! ah ! Mon bouclier, où se tord l'ardent serpent de la foudre, brûle ma chair jusqu'aux os. La blanche étoile qui fulgure au cimier de mon casque d'airain, se colle à ma cervelle qui bout. Mes yeux jaillissent des orbites. Je halète... ah ! ah ! hélas ! ah ! ah!... des soleils d'or pleuvent autour de moi. — O dieux! dieux! je vous méprise! Tyrans mauvais, vous n'êtes pas des dieux, puisque votre cœur implacable ne connaît pas la miséricorde. Entendez-vous ? Bellérophon vous brave ! Bellérophon

vous a vaincus ! Iô ! Dans le gouffre étincelant où seul Hélios, tout strident de flamme, faisait planer son quadrige hennissant, j'ai lancé le vol de Pégase, et la terre s'est évadée sous les sabots du monstre écumant, comme un caillou parti de la fronde. O triomphe ! O splendeurs d'Ouranos ! Torrent d'étoiles de la nuit ! Cratère immense où bout le jour vermeil ! Les peuples ondulaient dans les plaines, comme des moissons d'épis ; l'orgueil des rocs et des forêts s'est prosterné sous mon regard. Iô ! Iô ! Je dirai ma joie aussi longtemps qu'il sortira un souffle de mon gosier consumé. O portique étoilé des dieux ! Pavé d'or radieux de l'Olympe ! Ha ! déjà mon corps est précipité. Mais jusque dans l'antre des douleurs, Bellérophon criera sa victoire. O guerrier de la nef, voici l'heure! Timide, irrésolu, tu gémis sous la nue obscure qui te couvre. Vois ! Cette lance que je garde dans ma main te rendra un dernier service. C'est ainsi qu'il faut dissiper les vains prestiges des dieux !

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Que fais-tu? Arrête! Que fais-tu? Ton bras armé frappe la nue. O malheur ! D'immenses étoiles jaillissent en serpentant, sous ta lance. Tout le ciel tonne de feux ardents, d'explosions, de jets qui grondent... Ah ! Le héros a disparu, s'engloutissant dans la nuit profonde.

Un long silence.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Ma main frémit au pommeau du glaive. Piété, respect, terreur sacrée, tous les liens qui m'attachaient aux dieux tombent dénoués de mon âme. O Nuit ! ô Nuit ! mon désir m'entraîne. Tant que

les roues obscures de ton char écraseront la terre et le ciel, je te frapperai de l'épée, je te combattrai avec la lance. Enyo ! Pars, ô pointe d'airain ! Si ma main te darde trop bas, si c'est un dieu que tu dois atteindre, vole, monte jusqu'à l'Olympe rayonnant, jusqu'au palais d'or de la Joie ! Si ma main te darde trop haut, s'il faut frapper un spectre souterrain, redescends, perce jusqu'à l'Erèbe ! Mon bras ne se lassera pas. Encore un trait ! Ho ! encore ! encore ! A quoi bon mugir, Nuée stérile ! Va ! Gonfle et roule sur la nef, tes vagues ténébreuses ! Un peu de fracas ne m'émeut point. O Nuit ! je lancerai ma pique au faîte de tes tours éthérées, jusqu'à ce que les astres y flamboient !

CRIS DES CAPTIVES

Arrête ! arrête ! ô maître ! ah ! hélas ! Quels craquements étranges et puissants ! On dirait que l'Ouranos s'écroule. Les têtes des vagues apparaissent, innombrables et blanches de vieillesse. Les flots, en s'entrechoquant, roulent au milieu de l'écume qui jaillit, des dauphins, des polypes hideux, des dieux à formes de bêtes.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Prends garde ! ha ! ha ! saisis l'épée ! darde la pique ! O héros, tiens ferme ! Un démon, un géant monstrueux court, avec fureur, le long du rivage, tandis que ses noirs compagnons, sous un porche de rocs flamboyant... Arrête ! Ils ne voient pas la nef. Point de cris ! Parle tout bas ! Regarde ! Attachée par un bandeau d'airain, une lampe, où un tison rougeoie, éclaire leur front difforme. Leurs bras se lèvent et s'abaissent. Leur sueur pleut dans le brasier vermeil.

Tumulte. Sons de trompe.

Mes oreilles sont déchirées. Ha ! ha ! Un effroyable fracas retentit derrière la montagne. Certes, je reconnais la clameur de la corne d'Akhéloos. O Hèraklès ! Amphitryonade ! A pleins poumons, joyeusement, pour tous les êtres de la terre et du ciel, le hérôs proclame sa venue.

SCÈNE III

PROMÉTHÉE DÉLIVRÉ

HÈPHAISTOS

Des profondeurs de Gaia je m'élance, me hâtant sur mon char retentissant. La flamme du monde a mugi. L'ombre immense de Hestia, toute noire au centre de la crypte, s'est dressée à demi de son trône, avec un geste menaçant. Certes, je crains qu'un ennemi n'ait assailli les cyclopes à l'œil rond, tandis qu'ils forgent sur ce pic, selon mon ordre, des anneaux et des crampons d'acier pour enchaîner de liens plus forts Prométhée, ce sauveur d'hommes !

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

La terreur se glisse dans mes os. Point de bruit ! Tout bas ! tout bas ! te dis-je. C'est lui, le boiteux des deux pieds, le forgeur des chaînes de la Terre. Vois ! vois ! On ne sait quoi de tonnant, une forme de char fulgurante plane dans un nimbe d'éclairs et jette des flots tourbillonnants de fumée et d'étincelles, au milieu desquels le Flamboyant brandit son trident furieux. Je t'invoque, ô dieu puissant, père, soutien, germe des choses, ô roi, brûlant époux d'Aphroditè !

Sons de trompe.

LES TROIS CYCLOPÈS
(Brontès, Argès, Stéropès)

Mon cœur aboie dans ma poitrine. Maître, maître, ô dieu, n'entends-tu pas! Un audacieux, quel qu'il soit, a franchi le mur de la montagne... Heu! heu! la rage m'étouffe. Battant des pieds, grinçant des dents, faisant tournoyer mon lourd marteau, j'en frappe l'éther à droite, à gauche!

HÈPHAISTOS

Silence, ô brutes sauvages! C'est à moi qu'appartient le combat. Si la rage vous tourmente, soulagez-vous en battant l'enclume! Seul, du haut de mon char d'éclairs, j'arrêterai l'ennemi. Ici! ici! là! je frappe la terre. Sous les pointes aiguës du trident, des formes innombrables jaillissent dans de grands bondissements vermeils; un feu immense et dévorant roule sur les cimes embrasées, une mer de combattants. Géants, mammonts, centaures, hydres sifflantes, hommes nus avec des casques d'or, démons à mufle de bête, des milliers de larves, en ondoyant, fondent comme un flambeau de cire, au travers de la splendeur guerrière, et se changeant les unes dans les autres, renaissent éternellement. Haho! haho! Les glaciers consumés pétillent ainsi que des feuillages. La flamme énorme, en gonflant ses flots, sonne un fracas impétueux d'armes, de cris, de hennissements, de boucliers entrechoqués. O tempête! Chars fulgurants! Nuée d'épées et d'yeux qui tourbillonnent! Au milieu des corybantes nus, des croupes des lions qui bondissent, les Aloades se frappent à grands coups, ainsi que les tours d'une ville, avec des poutres de feu; les hécatonchyres géants heurtent entre leurs poings ténébreux, des cymbales de foudre qui vibrent. Certes, je suis toujours

le Zeus terrestre, le puissant démon de la vie, dont l'éther avec ses astres d'or, Hélios et Gaia sont les membres... A pleins bras! battez ! battez le fer ! Je vous le dis. Si vous forgez l'anneau mystérieux, infrangible, qui enchaînera Prométhée, le monde m'appartient à jamais!

LA VOIX DE HÈRAKLÈS

Place! holà! livrez-moi passage! N'entendez-vous pas, ne voyez-vous pas la massue qui tournoie dans ma main ? Vous reculez, striges guerrières! Ha ! ha! En bondissant sous mes coups, vous dansez, dans les cornes du feu, d'agiles et d'incessantes pyrrhiques. A toi, celui-ci!... A toi!... A toi!... Frappe! frappe! Enyo! Enyo! Une joyeuse ivresse me saisit. Infatigablement, comme en un songe, j'écrase, je broie, j'assomme. Mon cœur se dilate entre mes côtes. Ha! ha! ha! Il faut que je rie, d'un rire sonore, inextinguible!

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Un grand bruit, tel qu'un char qui roule, éclate au milieu des monts. Que va-t-il advenir! Zeus ! ô Zeus !... Sur le seuil ardent de la caverne, les démons s'agitent avec fureur. Jetant leurs membres çà et là, entrechoquant leurs poings formidables, ils tirent la langue en mugissant, comme un bœuf qui lèche ses naseaux.

HÈPHAISTOS

A vos fourneaux! A vos fourneaux, brutes stupides! L'œil rouge du feu palpite et meurt. Haho! haho! Regonflez sans relâche, au-dessus des flammes engourdies, le poumon rugissant des soufflets! Quoi! Ne savez-vous plus l'art de l'enclume? Le fer, l'esclave du marteau, n'obéit-il plus aux coups? A pleins bras! De toutes vos forces! Encore! M'en-

tendez-vous, ô géants? Certes, si vous continuez d'irriter mon cœur dans ma poitrine, vous gémirez, fils du noir Chaos... Allons! Je forgerai moi-même. Descendant en hâte de mon char, je saisis, d'une main souveraine, le marteau et les tenailles. Vous, puisque les soufflets vous trahissent, soufflez vous-mêmes, ô vastes poitrines! Que l'ouragan de votre haleine se répande sur les fourneaux obscurcis!

LES TROIS CYCLOPES

Ravive-toi! brûle, ô brasier rebelle! Incendie de tes tourbillons la terre et la sombre mer!

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Une flamme éclatante jaillit. Tout le mont, en s'illuminant avec ses fleuves et ses glaces profondes, bondit de terre, ainsi qu'un Titan. Vois! vois! Penchés du haut d'un pic, comme des guerriers sur les créneaux d'une cité qu'on assiège, ils soufflent avec leurs joues gonflées; et leur visage monstrueux, surplombant au-dessus du cratère, s'empourpre, à chaque exhalaison, d'un terrible ouragan de clarté.

HÈPHAISTOS

Plus fort! Dilatez vos poitrines! Déchaînez, de l'antre de vos bouches, une trombe mugissante d'éclairs! Plus fort! vous dis-je. Pas de relâche! Croyez-vous souffler sur le tison qu'une vieille allume à son foyer? Je le jure ici, pour votre honte. Si votre haleine est si débile derrière la porte de vos dents, je vais vous joindre un compagnon. Haho! Les rocs de glace s'envolent; l'Océan se cabre épouvanté, tandis que du fond de la nuit, à l'appel de ma pensée puissante, le sombre vautour justicier fend la nue qui s'ouvre et qui flamboie... Retiens ton vol, ô roi ailé! Suspendu au milieu de l'éther tout frémissant de tes cris stridents,

agite, agite, sans repos, tes vastes ailes sur la fournaise! Bien! Sous les coups de ces rames énormes, le grand bassin des flammes entre en furie. Partout, brandissant des marteaux, frappant sur des enclumes ardentes, forgeant le fer écumant qui rejaillit en gerbes de tonnerres et d'étoiles éblouissantes, des fantômes de Hèphaistos apparaissent aux profondeurs embrasées, dans un tumulte d'airain assourdissant. Frappe! frappe! achève, ô marteau! Que tes coups cadencés, fatidiques, rivent à jamais les fers du monde!... Eh bien! Discernez-vous, maintenant, le nombre des coups que j'assène, leur mystérieuse harmonie? Tout labeur chante un pœan, ô monstres. Qui possède le rythme possède l'univers. Voyez! L'anneau ténébreux s'arrondit. Tel qu'un astre du Hadès, il darde, dans l'Ouranos entier, de puissants rayons crépusculaires, qui vont porter mon triomphe jusqu'au palais d'or de Zeus... Silence! Le Père est content, un effroyable éclat de sa foudre répond au fracas de l'airain sur les enclumes tonnantes. Toute la montagne, en brûlant, s'élance comme un vase qui bout... Ha! ha! malheur! qu'est-ce que ceci? La forêt des flammes tourbillonne. O Zeus! Zeus! Quel fort sagittaire lance, parmi les hydres du feu, ces vols de flèches empennées d'or? L'enclume roule renversée. C'en est trop! Bondissant sur mon char, je me rue contre l'audacieux.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Hèraklès! Alerte! Hèraklès! Au-dessus des croupes tortueuses, fuyant, s'élevant, s'abaissant, plongeant au gouffre des nues, le trident s'agite avec fureur, les cris du dieu retentissent. O joie! ho! les dragons reculent. Des traits aigus les bles-

sent au poitrail. Cabrés, rués en plein zénith, détordant, çà et là leurs anneaux dont les écailles, dans la flamme, resplendissent comme des boucliers d'or, ils poussent de violents sifflements ; et, sous les coups de leur queue convulsive, l'immense incendie s'écroule, au milieu de l'Ouranos.

LES TROIS CYCLOPES

Ma fureur me suffoque... ho ! ho ! ho ! Je beugle, je trépigne, j'aboie... Maître, maître, es-tu donc vaincu ?... O mes poings, vous, mes vrais Dieux !

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Mon cœur frémit... Hélas ! ah ! hélas !... Plongés jusqu'au nombril dans le gouffre, ils lancent, en grinçant des mâchoires avec de violents éclats de rire, des pics, des scories de fer, des nuages de cendre rougeâtre, d'énormes brandons tourbillonnants.. Hèraklès ! ha ! ha ! Hèraklès ! La flamme décroît, elle tournoie. Telle qu'un trépied fracassé, la montagne obscure l'engloutit... Iô ! victoire ! Le char du dieu tombe vers l'abîme, comme une étoile.

Clameur des Cyclopes.

LA VOIX DE HÈRAKLÈS

Est-ce vous qui criez là-bas, géants noircis, baleines des montagnes ? Certes, vos chants ne ressemblent pas au roucoulement de la colombe... Enyo ! Je frappe, avec mon poing, le vaste rocher qui volait à moi. La pierre, en se brisant, vomit des torrents d'eau écumeuse et des laves. Promèthée ! Promèthée ! où es-tu donc ? A plein gosier, je proclame mon nom, Hèraklès, le fils d'Alkmèna !

HÈPHAISTOS

Le combat est-il donc fini ? Penses-tu n'avoir plus qu'à enfler tes poumons, pour chanter comme

un coq, ta victoire? Certes, aussi longtemps que la Nuit, l'immense aveugle au trépied d'étoiles, siègera sur les âpres sommets où le voleur du feu est châtié, Hèphaistos ne craint rien du Destin... Vois! Sous les coups du lourd trident, des corps nus de déesses flamboient. La montagne ardente fleurit des tourbillons pourprés d'Aphroditè, comme une grande rose rouge. Napées, ménades, centauresses, bacchantes aux cheveux pendants, titanides cambrant leurs seins géants, toutes les formes du Désir ondoient dans les torsions de la flamme. Des étoiles enchaînées tournoient. De claires vagues de feu vert déferlent, en couvrant les glaciers de néréides écaillées, de sirènes à croupe de serpent... Ah! ah! tu hésites, Hèraklès. Appuyé sur ta lourde massue, et les narines dilatées, tu te penches au sommet d'un rocher, tandis qu'avec des miaulements lascifs, les tigres et les guépards tachetés frottent leur dos à tes jambes. Partout, dans la fournaise en rut, des cerfs, des boucs, des taureaux, de hauts cygnes blancs éblouissants, tout debout, et battant des ailes, assaillent les nymphes qui s'enfuient. L'ouragan d'Astartè t'environne. Cuirassées, secouant des lances, tantôt ruées vers le héros, et emportées éperdument, comme des oiseaux qui volent dans l'air, tantôt, tourbillonnant sur place, décroissant, flottant, touchant le ciel, les striges vermeilles se tordent au milieu du magique incendie... Arrête! Oses-tu bien, ô héros, brandir contre des guerriers-femmes, ta massue horrible, irrésistible! Ah! Elles reculent, elles fuient. Leurs beaux corps de chair étincelante tombent, précipités dans le gouffre. Pas de relâche! ah! hélas! ah! ah!... Nous as-tu donc abandonnés, ô Zeus? Alors, que Gaia nous reçoive!

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

La montagne tremble... Ho! ho! malheur! De tous côtés, la terre massive et le ciel sphérique se fendent, cependant qu'une noire fumée envahit lentement l'océan. Les batteurs de fer ont disparu. Paix! On entendrait maintenant, jusqu'aux derniers confins de l'horizon, un oiseau couvant sur son nid, un moucheron agitant ses ailes.

LA VOIX DE HÈRAKLÈS

Mes pieds se heurtent au sol, dans l'ombre. Mes mains tâtonnent au milieu de l'embûche des piliers massifs et innombrables... A bas, vous, colonnes d'airain! Certes, mon dos, et mes épaules, qui ont porté le vaste Ouranos, vous déracineront sans peine.

Fracas. Explosion formidable.

SCÈNE IV

LE GRAND MATIN DU MONDE

PROMÉTHÉE

Je te prends à témoin, Gaia, toi dont je touche de ma main le large sein! O Pontos, je te prends à témoin, en attestant tes vagues mugissantes, que les jours de Zeus sont passés!

Il frappe d'une main la terre et de l'autre la mer. Roulements de tonnerre. Un silence.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Mes paupières éblouies et craintives osent à peine se lever... Hà! ha! Ne vois-tu pas le feu? Ne vois-tu pas les lueurs sacrées qui fulgurent à la cime des pics? Nu, sanglant, tout debout dans la nuit, avec ses deux bras étendus, le dieu nouveau se dresse sur le monde.

PROMÉTHÉE

Salut, splendeur de l'Ouranos! Orbe vivant! Titan qui te revêts, bien que Zeus me les cache encore, des rais d'or du vibrant Hélios, comme d'une armure étincelante! Salut, tourbillons de l'éther! Iles et montagnes glorieuses, qui, vous dressant au loin dans la clarté, avez vu le combat triomphant! Et vous, hommes, bêtes, géants! Ma voix, en frémissant, vous l'annonce : Prométhée est, enfin, tout-puissant. Pareil à l'aigle qui, la nuit, impatient de la venue d'Eos, guette au travers des rocs et des glaciers, dans le champ ténébreux des étoiles, la Roue ardente du jour, ainsi, après des tourments innombrables, je vois se lever à mes yeux l'immense espoir du bonheur des siècles... Iô! Iô! Ma joie bouillonne en moi, comme un gouffre de blanche lumière. Mon cœur bondit, pareil à la mer, et pousse des cris tumultueux. Hommes, je ne suis plus un dieu. La souffrance et la sainte pitié m'ont fait semblable à vous, fils de la femme. Pour vous abriter contre Zeus, je vous ai pris dans ma poitrine, aux profondeurs du temple éblouissant, inviolable, de l'Amour. Le fleuve terrible de vos larmes a coulé par les yeux du Titan. Maintenant, dieu médiateur, votre humanité vit en moi, ma divinité vit en vous. O lumière! O resplendissement de cette aube si désirée! Je ressens une joie étrange, amis, héros de la nef. Je crains qu'échappée de mes mains, Gaia, comme un oiseau, ne s'envole dans l'éther... Ecoutez! Aux cavernes des monts qui gémissent sourdement, l'obscur Aidès roule ses tonnerres. Une flamme irritée palpite sur la faux étoilée d'Ouranos, que le roi du temps dévorateur, le subtil et rusé Kronos, a placée parmi les astres. C'est avec son aide jadis, en armant sa droite puis-

sante de la harpè horrible, aiguë, aux dents tranchantes, que Kronos mutila sans pitié son père, le sombre Ciel. O crimes énormes des vieux dieux! Tyrannies des anciens jours du monde! En vain, ne voulant pas refleurir, vous vous rebellez contre moi, vous, les mystérieux complices de ces grands forfaits divins. L'antique anathème est rompu. Prométhée va gouverner la terre!

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Entends-tu! Il promet aux vivants de longs jours de félicité. Sois-nous propice, ô dieu, ô Titan, puisque tu es le Zeus terrestre qui succède à l'Ouranien... Mais quoi! Quel est ce bruit? Ah! hélas! Mon cœur bondit hors de mon sein.

LES TYPHONS ET LES BORÉES

Tout semés de bouches, d'ailes et d'yeux, ils passent au-dessus de la terre.

Tempête. Fracas de clairons.

HÈRAKLÈS

poursuivant des monstres avec sa massue.

Travaux sur travaux! Tâches sur tâches! Là où dormaient les âpres glaciers, Hèphaistos, soufflant sa rouge haleine, n'a plus laissé que des marais, une mer de limons empestés... Place! place! hideux compagnons! A quoi bon grincer vos dents tranchantes? Place! arrière! vous dis-je. Arrière!... Ho! ho! Pareil au forgeron qui bat une masse en feu, j'écrase, sous mes coups redoublés, les scolopendres écaillées, les hydres visqueuses aux bras touffus, les pythons dont les têtes fourmillent.

PROMÉTHÉE

Et maintenant, rejetant loin de moi les hail-

lons sanglants de mon supplice, je viens à toi, triste Ouranos, dieu profond en qui prennent leur forme tous les êtres humains et divins. Vois! Comme le vermeil Hèlios s'élance, fougueux et frémissant, de la longue nuit hyperboréenne, ainsi je me tiens devant toi, plus affamé après ma misère, et de justice et de joie. O Titan! père universel! Laisse-moi, dans ton éther sublime, couper pour mon manteau de dieu un pan de ta pourpre pleine d'étoiles.

Pause.

Tu te fais sourd à ma prière. Je te le dis, ô monstre-dieu qui roules dans les vertiges d'un tourbillon, nul être ne peut retarder cette heure éclatante, toute-puissante, à laquelle sont attelés pour mon triomphe les bêtes, les hommes et les géants... M'entends-tu? Ne veux-tu céder qu'à un maître armé et menaçant? Regarde! Elle étincelle en ma main, telle qu'une comète sinistre, la faux, la dure faux chthonienne dont Kronos t'a déjà mutilé.

La terre tremble.

Ha! ha! Tout ton gouffre flamboie. Mille jets de tonnerre, à la fois, en se ruant tels que des flèches énormes, semblent effondrer le ciel enflammé et le précipiter sur la terre. O splendeurs! Tumulte éperdu! Convulsions suprêmes de l'Abîme! Iô! Iô! Le Serpent traversant, le python du zénith étoilé, tord et déroule, ainsi qu'un fleuve de l'éther, les ondulations éblouissantes de son grand corps écaillé d'astres. Partout, la foudre blanche aux cent nœuds ouvre, en embrasant les nuées, d'aveuglantes cavernes d'éclairs, semblables par l'aspect à la grêle. Ne céderas-tu pas, puissant Titan! Déjà, tout au travers des fumées, des explosions, des

constellations, la faux d'acier déchire, en criant, cet effrayant manteau du monde où l'univers se mêle à plis confus... Ne craignez rien, race des hommes, vous qui cachez vos faces épouvantées sous les rochers, le long des plages marines. Êtes-vous donc saisis d'effroi au point de vous jeter contre terre? Relevez vos corps! Rassurez-vous! Le monstre Ouranien est vaincu. Prométhée a revêtu le ciel.

LE GÉANT ORION

Il tombe, menaçant, fulgurant, entouré de ses soleils d'or qui éclatent.

LES KABIRES

sortant en foule, des fentes de la montagne, forgent ces débris enflammés.

Le ciel s'éteint. Nuit profonde.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Titan! Titan! Prométhée! qu'as-tu fait? Ah! ah! Ta faux, aveuglément, a fauché les fleurs de la lumière.

PROMÉTHÉE

Silence! Tenez-vous en paix, sous l'ombre de ma main protectrice. N'avez-vous pas compris, ô fils de l'homme. La vieille terre et le vieux ciel ne sont plus.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

O prodige! O stupeur inouïe! Quelles paroles as-tu fait entendre? Mystérieuses, fatidiques, elles se ruent à travers mon esprit, comme une tempête de brume... Mes yeux s'épouvantent, ô Titan. Tu grandis. L'immense Ouranos semble entrer dans ta forme étoilée, où palpitent les constellations.

PROMÉTHÉE

Paix! paix! Moins de bruit, ô vivants! Ne troublez pas de vos clameurs la majesté de cet instant redoutable. Certes, je le dis hautement. Ainsi que le potier refait une coupe avec l'argile et qu'il la marque de son sceau, ainsi je m'en vais recréer l'univers des dieux à mon image. Telle est la loi. Il faut, ô vivants, que toutes choses se dissipent. Il faut que la terre et le ciel, croupissant sur leur ancienne lie, soient versés dans un vase nouveau. Le moment des siècles est venu. Etendant ma droite sur l'abîme, dans l'océan sans bords du Chaos, j'y recueille, ô puissant Hélios, avec tes germes embrasés, les effluves du tonnerre et des astres. Aï! Aï! Qu'est-ce que ceci? O douleur! Elles me brûlent, elles se gonflent entre mes doigts, les chaudes semences de vie dont j'attends des moissons plus prospères. Un nouveau ciel, une nouvelle terre s'agitent dans ma main de Titan, toute ruisselante d'étoiles... Silence! Au fond de la nuit, parmi les montagnes d'airain encerclant Gaia de toutes parts, j'entends gronder les roues ailées des chars vivants à la proue de feu, avec lesquels les quatre esprits du monde, Okeanos et Hestia, Typhœus et Hypérion, labourent les orbes des sept cieux. Ta puissance te quitte, ô Zeus! Tel qu'une vapeur ténébreuse, ou comme une eau qui s'enfuit parmi les herbes, ce qui fut à toi s'évanouit. Iô! Iô! Déjà, les rocs s'ébranlent. Tout le mont projette, en se fendant, de hautes flammes vermeilles... Hestia! Hestia! Hestia!

Le char de la Terre apparaît.

Paix! Le soc de l'abîme en émerge. Emporté par les ailes rapides qui battent à son moyeu, il roule avec un terrible son, plus éclatant, plus

joyeux que l'aurore, sur les vagues de l'éther sulfureux.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Regarde ! Une autre roue d'éclairs brille et s'élance au milieu des nues, dans le fracas d'un ouragan.

Deuxième char (du Feu).

L'océan frémit sous le tonnerre des roues ardentes coupant le vent.

PROMÉTHÉE

Mes prunelles enivrées se dilatent. Iô ! Iô ! Déjà le ciel n'est plus qu'un orage effrayant de lumière.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

O dieu ! ô dieu ! épargne-nous ! Malheur sur nous ! Ha ! ha ! ha ! hélas ! Tu nous brûles, ô Hypérion !

PROMÉTHÉE

Rassurez-vous, fils de la femme. Voyez ! Tel qu'une noire nuée, Typhœus monte en emplissant le ciel de fumée, de sourds mugissements, de trombes de ténèbres et de grêle.

Troisième char (de l'Air).

Les rais d'or d'Hypérion pâlissent. Sous le soc monstrueux qui le fend, l'abîme obscur, tumultueux, enfle ses vagues comme des montagnes.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Quelle terreur va surgir encore? En haut, en bas, de tous côtés, épiant tes prodiges, ô Titan, je surveille la terre et les nues... Ha ! ha ! La sombre mer bouillonne. Des feux glauques, par tourbillons, jaillissent de ses flots soulevés.

Quatrième char (de l'Eau).

PROMÉTHÉE

C'est le beau char d'Okeanos qui émerge des

antres marins. Tout diapré de changeants arcs-en-ciel, il roule au travers du gouffre, en vomissant, par ses orbes grondants et par ses roues qui s'entrecroisent, des cataractes et de grands fleuves écumants.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Maintenant l'abîme se tait. Immobiles aux quatre coins du monde, les quatre chars des puissants esprits attendent ton geste souverain.

PROMÉTHÉE

Certes, l'attente sera brève. Ouvrant ma main fumante, ô Gaia, j'éparpille, au-dessus de ton sein, les germes radieux de la vie. Ah ! une volée de soleils bondissent dans l'éther qui flamboie. Sous les roues grondantes des chars, la terre se fend par le milieu, vers Eos et vers Hespéros, tandis que, du sillon fécondé, jaillissent des monts, des forêts, des torrents et des fleuves limpides, des continents couverts de fleurs, et d'éclatants Olympes de feuillage, pleins de bêtes et de rayons. Iô ! Iô ! Entendez-vous les voix ? Entendez-vous les rumeurs sans nombre ? Au milieu du verdissement des feuillages monstrueux, Gaia enfante, en rugissant des troupeaux de lions, de taureaux, de béliers, de difformes mammonts, de paons à la queue étoilée. De vastes printemps, tout en fleurs, éclatent sur les collines. O joie ! ô joie ! splendeurs sacrées ! L'eau court et tournoie, la flamme roule ; de blanches aurores boréales, des explosions de lumière agitée comme les flots de la mer, irradient dans l'air, de tous côtés. Voyez ! Sous les antres béants, les typhons orageux tourbillonnent, en vomissant, par bouffées la pluie blême, le feu, le vent, les pierres de grêle. Et leur haleine ardente éclate, au revers des monts

pesant sur eux, en gerbes d'arcs-en-ciel éblouissants... Bien ! bien ! arrêtez ! c'est assez ! Arrêtez, vous dis-je, esprits du monde ! Voulez-vous donc consumer la terre ? Déjà les fruits succèdent aux bourgeons, la grenade éclate sur la branche, Gaia roule un sang de feu qui pénètre sa masse de granit. Votre tâche est faite, ô chars vivants ! Allez ! Regagnez vos cavernes !

Les chars disparaissent.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Une vaste sérénité se répand sur la mer et sur les plaines. Des archipels de nuées blanches, à l'aspect étrange, merveilleux, flottent dans l'azur du ciel.

HÈRAKLÈS

buvant au bord d'un fleuve.

Certes, on croirait voir des coupes, des tridents, de belles armes... Ho ! ho ! Qu'est-ce donc qui m'émeut ? La volupté de l'air se coule en moi. Cette herbe riante m'invite à célébrer tes rites, ô Bakkhos, ou ceux d'Aphroditè d'or, la plus douce des déesses.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Une brise odorante agite les grands bois de myrte et d'amarante. L'ouragan de la Création s'est apaisé. Par intervalles, seulement, un météore attardé qui tombe fait écumer le ciel d'argent sous sa proue.

Musique. Chant de cithares et de flûtes.

PROMÉTHÉE

Un nouvel univers est né. Les suprêmes battements d'ailes des Borées dans le gouffre hyalin de l'éther y répandent, en flocons lumineux, de molles avalanches de roses. Sous les cèdres aux dômes mouvants, plus sombres et plus profonds que la mer,

les cyclopes-gardeurs-de-bœufs jouent de la flûte, au penchant des monts; les géants paisibles vont et viennent, à travers les branches qui ploient sous les globes d'or des fruits. Ecoutez! Avec un sourd murmure, les fleuves traînent lentement, par les vallées, leur magnifique rets d'eau verte. Des serpents à tête de femme s'enroulent çà et là, aux rochers. O jours de joie! Bonheur du monde! Dans le noir dédale des forêts, les napées formant des chœurs mystiques, sur des tapis d'herbes et de fleurs aussi belles que des étoiles, imitent, en leurs circuits solennels, les évolutions des astres... Iô! Iô! hâtez! hâtez la danse! Qu'un printemps plus radieux encore éclose sous vos pieds bondissants! Je vous le dis, faunes, bacchants, satyres velus, fils de la vigne, vous, naïades, et vous ménades, et toi, multiple Iris qui courbes, au-dessus des rocs et des feuillées, tes vastes ailes de fleurs! ornez, faites splendide à l'envi le terrestre Olympe du Titan. Car, sur ces monts, je bâtirai — Prométhée en jure par lui-même — le grand palais resplendissant, étoilé, où les fils dispersés de Gaia, bêtes, éphémères et géants, vivront enfin unis sous mon sceptre... Bien! ma parole est obéie. Voyez! Jusqu'aux dieux de la mer s'empressent vers la sainte montagne.

NÉRÉE, GLAUKOS, CORTÈGE DE TRITONS

Ils soulèvent en chantant, hors des flots, des îles fleuries et merveilleuses.

APPARITIONS DE PROTÉE

Chœur immense sur la mer.

PROMÉTHÉE

Et, maintenant que la Terre a reçu les semailles

d'or de la lumière, il me reste, achevant mon œuvre, à en fonder l'éternelle durée. O Kronos, étendant vers toi la menace de ma main souveraine, je te chasse de cet empire, toi dont la roue, ailée d'éclairs, emporte l'univers et les cieux. Disparais! Va-t'en, ombre envieuse! Sombre démon omniprésent, ô Temps, toi que chaque vivant sent ramper dans son sourcil, comme un ver, Prométhée te bannit pour jamais... M'entends-tu? M'obéiras-tu? Ta proie, ô dévastateur, noir géant à la tête blanchie, est désormais le troupeau des dieux, les vaincus de l'Olympe qui croule.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Tes paroles, ainsi que le tonnerre, roulent au loin, d'échos en échos. Ah! L'abîme éclatant s'obscurcit. De sourd abois, des cris confus emplissent l'ombre.

PROMÉTHÉE

Je vous entends, ô larves de la Nuit, Striges, Harpyes, Gorgones, Stymphalides, impurs démons lâchés sur la terre. Si mon joug vous semble trop lourd, si la clarté de l'Ouranos nouveau blesse vos yeux de ténèbres, je vous dis, comme au dieu du Temps : Retournez vers qui vous a créés! Allez grincer vos dents sanglantes, au milieu des parvis de l'Olympe ou des rochers de feu du Hadès! Prométhée ne veut dans son empire, ni esclave, ni révolté.

Un silence.

L'heure est venue où le Titan va prendre possession de son trône. Non plus comme Zeus pour siéger, la lance du tonnerre à la main, au milieu des coupes et des déesses, mais pour présider de ce mont, ainsi qu'un roi paternel, au bonheur de tous les êtres... Voyez! voyez! Le grand signe a lui.

La pierre engloutie par Kronos et scellée ici même par Zeus, afin qu'elle fût à jamais un monument d'effroi aux Immortels, mugit comme un taureau furieux, et darde, çà et là, des éclairs. Sur ce trône immuable, éclatant, que les Destins m'ont réservé, Prométhée va s'asseoir pour jamais.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Prends garde! prends garde, Titan! O stupeur! les vagues s'entrechoquent. Sous l'ouragan de deux ailes immenses, pareilles au ciel noir qui se ferme, les forêts mugissent, épouvantées.

PROMÉTHÉE

C'est le vautour, le tortureur divin, qui s'exile et regagne son aire, obéissant à mon ordre solennel. Paix! paix! Silence aux clameurs! Rassurez vos cœurs, tristes captives! La terre n'étant plus à Zeus, il quitte le rocher des douleurs.

HÈRAKLÈS
tendant son arc.

O Titan, ne reconnais-tu pas le convive non invité, le chien du Styx, qui mangeait ta chair? Certes, Hèraklès va te venger.

PROMÉTHÉE

Arrête!.. Ah! ah! tu l'as atteint. Plus prompte que la parole, ta flèche aiguë lui a percé l'aile. Entends-tu ses cris rauques et affreux. Je ne sais quel émoi puissant se gonfle, ainsi que la fumée, dans ma poitrine. Regarde, Amphitryonade. Des flots de sang inondent le ciel. Par un dernier prodige d'Ouranos, ils roulent là-haut, comme un fleuve, à travers le Scorpion, le Lion, et les bêtes horribles des étoiles... Ah! une goutte sur ma main! Mes entrailles sont remuées; un trouble mystérieux m'étreint, et monte jusqu'à mes narines. Je te bénis,

vautour hideux, toi le sombre démon cimmérien, le compagnon de ma longue veille. Bourreau cruel et innocent, regagne en paix les rocs de l'Olympe. Prométhée sauveur étend sur toi le pardon de ses deux mains levées. Ecoutez, nations qui m'entourez, spectres, géants, demi-dieux, faces sans nombre, écoutez ce que prescrit le Titan. Plus de haine! Plus de colère! Plus de sang qui s'expie par le sang! La loi d'amour succède à la haine. Il ne reste, au centre du monde, qu'un autel, celui de la Pitié, autour duquel voltigent, en frémissant, les Prières aux yeux de colombe. Jette ton arc, Amphitryonade! Dépose ta massue redoutée! Si tes mains violentes ont faim d'une tâche, mêle-toi à la troupe en rumeur des Telchines et des Kabires. Voici l'heure, en effet, ô magnanime, où tu vas bâtir avec eux, de tes épaules et de tes bras robustes, les demeures éclatantes de l'homme, le palais de ses destinées.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

O triomphe! O transports de joie! Iô! Iô! La terre heureuse devient une réalité du ciel!

Nouveau tonnerre souterrain.

PROMÉTHÉE

Quoi donc? L'antique Mère s'agite. Certes, il est temps que Prométhée monte enfin à son trône étoilé! Vous, apprêtez les pics et les leviers! Saisissez la houe dans votre main! O palais! Olympe radieux! Déjà l'œil de mon âme te voit, acropole immense de la Joie, échafaudant jusqu'aux nuées, dans ton pourtour plus vaste, à lui seul, que toutes les cités des hommes, tes créneaux, tes dômes, tes frontons, tes milliers de tours étincelantes. Allons! d'un cœur libre et serein, j'inaugure mon règne éternel. Le vautour hideux a disparu. Voyez! Gaia

manifeste ses signes. Au pied du roc tout couvert d'éclairs, quatre fleuves immenses jaillissent.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Ah! ah! quel cri fait bondir la terre! Prométhée! Titan-roi! Prométhée! Colossal, et le torse nu, entouré de clartés qui flamboient, pareilles à des esprits de flamme, il siège, dépassant du front les montagnes et les glaciers lointains; et dans les plis du sombre azur qui tombe jusqu'à ses pieds sanglants, des étoiles indistinctes palpitent.

CHŒUR DE DANSE UNIVERSEL

(Faunes, Napées, Satyres, Ménades)

UN RIRE ÉCLATANT FAIT TREMBLER L'ÉTHER

C'est le dieu Pan invisible.

HÈRAKLÈS

courant çà et là

Cèdres, sapins, rochers, je déracine, en riant à pleine gorge, tout ce qui se trouve devant moi... Ha! ha! ha! A l'œuvre, compagnons! Un torrent de vigueur nouvelle emplit mes os.

PROMÉTHÉE

Le palais radieux va surgir. Du haut en bas de la montagne retentit le joyeux chant magique des dieux forgeurs de métaux. Voyez! Grimpant de roc en roc, brandissant le pic et le hoyau, ils creusent la terre en cadence, et arrachent, de Gaia éventrée, des côtes de diamant et d'or brut... Iô! Iô! La clameur redouble. Chaque coup des puissantes houes fait courir de tous côtés, par la plaine, des torrents de lave éblouissante. Hâtez-vous! Plus vite, ô vous Telchines! Modelez dans la terre grasse les moules énormes où descendra l'airain! O joie! ô joie! Les

fondations s'approfondissent. Le bruit des forges et des soufflets est pareil à l'antre des typhons. Tout le long des tranchées géantes, dans les fanges infectes, hideuses, où fermente encore l'impur Chaos, des milliers d'ouvriers monstrueux entassent, avec un fracas immense, les quartiers de marbre et de granit, les môles de rocs superposés, les morceaux de montagne arrachés qui formeront à la cité des assises inébranlables... Arrêtez! ô terre! ô lumière! Quel nouveau prestige est celui-ci! Par toutes les fissures du roc, Hèphaistos obscur siffle et bouillonne. Arrêtez! arrêtez! vous dis-je. N'entendez-vous pas, ô dieux Kabires? Cessez de battre vos enclumes! Déjà l'éther empesté n'est plus qu'une tempête de fumée où Aidès vomit, en mugissant, de vastes nuées tumultueuses, imprégnées de soufre et d'un feu noir. Trébuchant, marchant à tâtons, ou vous frappant avec vos marteaux, voulez-vous servir de risée au maître insolent du ciel?

HÈRACLÈS
du haut d'un rocher.

Ne crains rien, ô Titan éternel. La noire nuée se dissipe. Vois! Déjà les soleils éclatants que ta main a semés dans l'éther reparaissent à travers le brouillard, en tournoyant tels que des coupes d'or. Mais qu'est ceci? La terre tremble. Paix! paix! N'entends-tu pas ces grands cris?... Hélas! La souffrance et le deuil n'ont pas encore disparu du monde.

PROMÉTHÉE

Que veux-tu dire, Amphitryonade? Ta parole amère et violente me mord au cœur, moi, le Triomphant.

HÈRAKLÈS

Les voici tous. Je reconnais mes amis sauvages de l'Œta, Pholos, Téléboas, Imbreus, Nessos, Eurytion, Dryalos, les vieux chefs des agiles centaures... Mais quelle stupeur me saisit ? L'Ouranos se mêle avec les vagues. Mon épaule vacille, écrasée sous le bloc énorme qui la charge. Un lourd sommeil pèse à mes cils, comme du plomb.

Il s'assied aux pieds de Prométhée.

PROMÉTHÉE

C'est le puissant Chiron, le roi des bêtes. La crinière éparse au vent, vaste, velu, tout ruisselant des fleuves et des marais qu'il traverse, il approche, il grandit aux yeux comme un nuage qui vole, tandis que roule avec fracas, derrière lui, une horde innombrable d'oiseaux, de quadrupèdes et d'hippanthropes... Salut, frère de Zeus, ô Kronide! Salut, Titan primordial, homme et brute encore, tout à la fois! Qui t'émeut? Quel danger te presse? Pourquoi tes fils bondissants, se détournant en plein galop, lancent-ils leurs flèches dans les airs ?

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Le tumulte emplit la montagne. Les bêlements, les mugissements, les meuglements caverneux font un bruit tel que les grandes eaux. Vois! vois! Les fleuves débordent, les vallées et les monts disparaissent sous l'armée effroyable des bêtes.

SCÈNE V

CHIRON SUPPLIANT

LE CENTAURE CHIRON

Justice! justice! ô Titan! Venge-nous! Justice! ô dieu! justice! N'es-tu pas le vainqueur de Zeus!

M'entends-tu? Justice, ô dieu souffrant! Justice! Il se forge là-haut un nouveau mors pour la Terre!

PROMÉTHÉE

Quels malheurs cries-tu ainsi vers moi, ô Puissant qui te réjouis des rochers et des cavernes? Certes, mon cœur se sent troublé. Ta voix violente et sauvage, où éclatent des hennissements, se précipite en mots confus comme le bouillonnement des fleuves. Quelque dieu t'a-t-il outragé? Ou bien, serait-ce Pan qui t'agite, toi dans le sein de qui roule, à torrents, l'éternelle ivresse de Gaia?

LE CENTAURE CHIRON

Pourquoi parler de moi-même! C'est de toi, de toi seul qu'il s'agit, ô roi protecteur du monde. Tandis que tu sièges ici, assoupi et gorgeant ton oreille du murmure des fontaines, les Harpyes, les chiennes d'Aidès, tous les oiseaux hideux sortis du vase accablent de maux les vivants. Elles me suivent, elles m'assiègent, ô dieu patient. Prends garde! prends garde!

PROMÉTHÉE

Qu'as-tu dit? Malheur! Dois-je te croire?... Mais non, tu te trompes, ô fils du Cheval. Quelque terreur vaine t'a déçu.

LE CENTAURE CHIRON

Déçu, dis-tu... O blessures! O plaies! Mon sang qui coule est-il un songe? Regarde! A flots vermeils, il se rue et bouillonne sur la terre, comme la grasse écume de Bakkhos. Vois mes joues gonflées et meurtries! Vois ma lance fracassée, toute hérissée de feuilles et de rameaux! Mais je supplie en vain, ô Titan. Ma parole informe et rauque, et qui bégaie ainsi que le vent, ne sait pas expliquer ma misère, et tu souris, ô Dieu subtil, en écoutant la

bête chevelue, l'hippanthrope ignorant et farouche. Eh bien! Qu'il se soulève alors, du milieu de ses glaciers sans nombre, le Tanaïs, le fleuve immense aux voix profondes, et qu'il atteste, les ayant vus, tous les maux que j'ai soufferts! Parlez, rochers! Parle aussi, toi, qui émeus les vagues au fond des mers, ô grande cithare de pierre que je faisais résonner sous mes doigts, quand les Chiennes m'ont assailli! Et tous, rangés autour de moi, ils m'écoutaient, charmés dans leur cœur, les Muets de la terre sacrée, les tigres, les lions, les taureaux, les panthères semées de roues, les singes barbus, frères des satyres, les cerfs géants, rameux comme des arbres... Vengeance! Vengeance, ô Titan! Laisseras-tu le mal triompher? Laisseras-tu régner les Gorgones? Ha! ha! Mon cœur crie dans mon sein, et se hérisse de fureur, comme un aigle.

PROMÉTHÉE

Calme ta rage, ô Indompté. Apaise tes pieds qui t'emportent, tes bras velus que tu tords en mugissant. L'audace des monstres ailés ne demeurera pas impunie.

Grondement de tonnerre.

LE CENTAURE CHIRON

Entends-tu? ô Gaia! ô Zeus! Une montagne de vapeurs envahit les profondeurs du ciel. Déjà paraissent en courrières les Gorgones au plumage d'airain, les Grées hideuses qui n'ont pas d'os, et ressemblent à de la cendre... O terreur! ah! ah! La meute aboie avec des cris toujours plus proches. Un tourbillon d'ailes de fer, de crinières, d'yeux étincelants, emplit la nue embrasée.

PROMÉTHÉE

se dressant à demi.

Arrière! Loin d'ici! Arrière!.. O stupeur! Je re-

tombe impuissant, les membres inertes et enchaînés comme des liens d'airain du sommeil. Hélas sur moi! Je ne pourrais pas même, avec ces mains désarmées, écarter les mouches de mon front, moi qui me dis le vainqueur des dieux... Que faire? Comment résister?

Il se dresse et retombe encore.

Némésis! Némésis! je t'appelle. Quel roi sans sceptre et sans pouvoir as-tu fait de Prométhée? Gardienne des rites universels! Fatalité! Meneuse des étoiles! Nécessité omniprésente, debout dans tous les chemins! apporte au Titan souverain, car tel est ton office, ô déesse, les symboles éclatants de son règne, les signes d'or qui, le sacrant à tous les yeux, mettront les Harpyes en fuite... C'est à toi que je parle, Adrastée. N'entends-tu pas? Que tardes-tu, ô Fatidique? Violes-tu la loi contre moi seul!

LE CENTAURE CHIRON

Paix! paix! Retiens ton cri, ô Titan. Déjà mes sens de bête plus subtils m'annoncent l'effrayante approche. O Aidès! O Zeus! Le rocher tremble. Tout debout sur une roue de fer qui roule avec des tonnerres, une strige, un fantôme géant aux ailes noires déployées, vient à nous, des confins de la nuit... Le profond abîme s'illumine. Vois! vois! Comme il bondit, comme il s'enfle, tout mugissant d'aquilons!

SCÈNE VI

LE CŒUR ET LE FLAMBEAU

NÉMÉSIS

A quoi bon m'appeler de tes cris, dieu impatient, dieu faible et violent comme un vrai fils de la femme! Crois-tu émouvoir Némésis? Hâteras-tu

les pieds du Destin? A la borne marquée du temps, — ni en deçà, ni au delà — je t'apporte ce qui est à toi, la torche d'or de l'éther incorruptible, comme j'ai porté à Kronos sa vaste faux de lumière, et à Zeus, avec l'éclair tonnant, le sceptre où la terre et la mer vivaient, sculptées dans l'airain.

PROMÉTHÉE
(le flambeau à la main).

Mes prunelles heureuses te revoient, ô Splendeur d'or, torche sacrée qui contiens la vie des éphémères! En vain Hèphaistos a terni le feu blanc, céleste, éblouissant, que j'avais volé pour t'allumer au trépied grondant du Jour. Ravivée sous mon souffle puissant, ta flamme incandescente pétille, et verse, comme Hypérion, une immense aurore triomphale, dans les hauteurs vermeilles du ciel... O joie! Présages de victoire! M'entendez-vous, louves ailées, Gelludes, Harpyes, Stymphalides, et toi, livide Alecto, vous Gorgones hurlantes et sanglantes, qui, obstruant de vos rondes hideuses le blanc portail oriental de la Naissance, jetez de l'ombre, avec vos ailes, sur la moitié d'un continent. Maintenant, je ne vous crains plus. Quand le Hadès concentrerait toutes ses forces en un seul poing géant, ou quand, plus fourmillant que le poulpe, le monstrueux Typhœus m'attaquerait de ses cent bras irrités, la torche que j'élève dans l'air suffirait à vous mettre en déroute. Hors de ma vue! arrière! arrière! Fuyez, larves détestées! Retournez à vos tours embrasées! Rentrez dans les vastes entrailles de la nuit tartaréenne! Si vous bravez ma colère! Si ma rouge main droite armée d'éclairs se levait... Mais pourquoi différer?

Il agite le flambeau çà et là.

Secouant la torche bouillonnante, et soufflant

d'une septuple rage son feu purificateur, voyez ! voyez ! j'emplis le ciel de rafales et de vagues de flamme.

NÉMÉSIS

Que sert d'enfler ainsi ta voix, petit dieu des éphémères ? Regarde ! Le flambeau pâlit. Tournoyantes au milieu des airs, les sombres lémures de la nuit, en ricanant, fixent sur toi leur prunelle étincelante.

La torche fume et s'obscurcit. Ténèbres croissantes. Un long silence.

PROMÉTHÉE

Est-ce là mon règne, ô Némésis? Est-ce là ce séjour éclatant, promis par les Destinées, et où dansaient les joyeuses Saisons couronnées de feuilles et de fleurs ? Triomphant, je reste sans pouvoir. Maître de tout, les dragons du Hadès m'assiègent sur mon rocher... Loin de moi! va! menteuse splendeur ! Puisque le Sort se joue du Titan, à quoi bon te brandir plus longtemps, et contrefaire l'Olympien? Non ! Répandant la nuit sur mes paupières avec mon manteau d'étoiles, je veux rester ainsi qu'un mort, sans bouche, sans oreilles, sans yeux.

NÉMÉSIS

Quelle misérable épouvante a saisi ton cœur, dieu souverain? Ne connaissais-tu pas la loi? Croyais-tu que tes chaînes brisées terminaient ta querelle avec Zeus ? Gémissant, ployé sur ton rocher, laissant fumer, au bord des eaux, la torche d'or tombée de ta main, certes, tu donnes au Foudroyant qui rit dans sa citadelle, un spectacle inattendu. Est-ce bien toi, fils de Gaia ? Est-ce là ce dieu vainqueur des dieux, qui se dressait sur l'univers,

comme un nuage de gloire, et bravait le Hadès et le Ciel!

PROMÉTHÉE

Reculerai-je devant toi, spectre vide au travers de qui parle et agit l'Esprit fatal du monde? Oui, je suis le Titan éternel, Prométhée, ton maître et ton roi.

NÉMÉSIS

Mon maître, dis-tu... Insensé! Comment donc pourrais-je avoir un maître? Dans l'abîme orageux du Chaos, Adrastée roule au milieu des flammes. Et chacun des tours de sa roue, faisant jaillir les astres à tourbillons, suscite, ainsi qu'une poussière, des myriades innombrables de dieux, de démons, de bêtes, d'éphémères qui se livrent un combat sans merci. Maintenant, fils d'Iapétos, écoute! Quand il a usurpé le ciel, l'Ouranide a fauché de sa faux la flamme horrible des étoiles qui consumaient l'univers. Quand il s'est dit roi de la terre, Zeus a lié la vagabonde à l'Ouranos, avec la lourde chaîne d'or. Ton épreuve t'attend aussi, Prométhée, ô souverain des hommes. Entends-tu? Le moment est venu. Tends la main, roi du monde, et reçois le second présent d'Adrastée, le grand vase d'airain qui accompagne la torche.

PROMÉTHÉE

prenant le vase dans ses mains.

Quel brouillard tombe de mes paupières? O stupeur! hélas! Urne exécrable! Est-ce bien toi, vase fatal, envoyé par Zeus à Pandorè, et où les dieux menteurs avaient caché tous les fléaux de l'Erèbe? Certes, mes yeux te reconnaissent. Le froid pesant de ton métal s'étend au loin sur la terre. Ton beau couvercle, où Hèphaistos a imité le dôme étoilé,

jette un halo d'airain dans la nue, tandis que, sur tes flancs luisants et au creux de tes spirales, des fleuves noirs semblent couler. O terreur ! O mystère du monde ! Si j'ai clairement entendu les paroles fatidiques, tu renfermes, ô vase de douleurs, l'épreuve qu'il me faut subir, le dernier obstacle qui s'oppose à la félicité des vivants. Ma main, déjà, frémit sur l'urne... Que fais-tu, ô Prométhée ! Arrête ! Es-tu certain que l'Olympien, ourdissant ses ruses contre toi, ne te tend pas un nouveau piège? En effet, les sages des hommes, les aèdes et les mages inspirés feignent en leurs chants que l'Espérance, la déesse au merveilleux œil vert, est demeurée dans l'urne fatale. Ne vais-je pas, de ma main trop prompte, faire s'envoler, à jamais, l'unique bien qui reste aux mortels?

Un silence.

Mon esprit hésite, mon cœur tremble... Paix ! paix ! Un sourd frémissement s'exhale du vase énorme. Les montagnes crient de tous côtés : — Pandorè ! Pandorè ! Pandorè ! L'air s'emplit d'harmonies et de voix. D'étranges irradiations se croisent en gerbes autour de moi... Je t'interroge, Némésis, toi, la vierge omnisciente. Que veulent dire ces prodiges? Pourquoi réveillant de la nuit le spectre de Pandorè, les Destins mêlent-ils ce nom à l'épreuve que je dois subir?

NÉMÉSIS

Es-tu si lent à deviner ce que savent, ce qu'ont toujours su et la bête et l'éphémère? Le sort des hommes, ô Titan, n'est pas lié à ton sort seulement. Leur mère, aussi, y a sa part.

PROMÉTHÉE

dans une agitation terrible.

Malédiction sur l'embûche de Zeus ! O désespoir !

C'est donc en vain que mon sang a racheté les êtres ! Pandorè ! Pandorè ! ah ! hélas ! O insensé Epiméthée !... Mais non ! Esclave de la roue, tu te joues du Titan trop crédule. Que parles-tu de Pandorè ! La Semeuse imprudente n'est plus. C'est vous que j'en prends à témoin, striges, dragons, démons, vipères ailées, noirs vautours des ténèbres éternelles ! Au milieu du grand festin des dieux, vous avez surgi du vase amer, et, vous ruant sur la vierge épouvantée, vous l'avez déchirée en lambeaux, tandis que, gorgés d'ambroisie, et buvant dans leurs coupes d'or le nectar en feu du ciel, les Olympiens poussaient des cris pour stimuler votre rage. Maintenant, couchée sous Gaia, parmi les roches et les lacs souterrains, Pandorè est mêlée à la terre. Son sang fait bouillonner le jour. Ses yeux rient dans la mer qui frémit comme une émeraude enflammée. Sur ses os jetés au fond des flots, sur les débris de son corps mutilé, de vastes continents s'élèvent, avec leurs puits de feu rouge inextinguible, leurs fleuves noirs, leurs veines de marbre, leurs filons d'or et de fer.

NÉMÉSIS

As-tu cru, ô Titan insensé, que la vierge pouvait mourir? Ne sais-tu pas que, sous son voile peint d'océans, de vapeurs, de feuillées, Pandorè est l'âme de la Terre? Parmi les membres déchirés qui jonchaient le bleu pavé d'étoiles, — cependant que, du haut de son char emporté par des ailes vivantes, Zeus joyeux tonnait de toutes parts, — j'ai recueilli le cœur sanglant, le cœur de la Mère éternelle, car il fallait, pour accomplir les destinées, que la race humaine vécût. Ouvre le vase, ô sauveur du monde. Il est temps que tu saches enfin

ce que contient l'urne des maux, toi qui prétends les guérir.

PROMÉTHÉE

Mon esprit agité, anxieux, vacille en moi, comme une flamme. O Aidès! quels nouveaux prodiges vont épouvanter mes yeux ?

Il ouvre le vase.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Doucement! sans bruit! sans bruit! regarde!... Ah! le Titan prend dans sa main et pose sur la nuée, je ne sais quelle forme effrayante dont l'aspect ressemble à un cœur d'homme. Vois! Plus orageux que la mer, entouré de grands rais ténébreux où tourbillonne une mêlée confuse de spectres et d'apparitions, l'orbe funèbre, éblouissant, flotte, et s'efface, et reparaît, au travers d'une buée de sang.

LES GELLUDES, MÉGÈRE, LES STYMPHALIDES, TOUTES LES FILLES DE LA NUIT.

Menant leur danse silencieusement, elles tournent en rond autour du cœur.

PROMÉTHÉE

portant la main à son flanc.

Quelle souffrance aiguë me mord ? Ah! hélas! hélas! elle se rouvre, la plaie hideuse et vorace qui pendant des siècles sans nombre, a saigné sous le bec du vautour. Pourquoi me regarder ainsi, vous tous qui m'environnez, et rester comme stupéfaits? Zeus triomphe. Voyez! voyez! Mon sang coule, il ruisselle à torrents ; il rougit ma robe étoilée... Adrastée! Adrastée! ah! hélas!

NÉMÉSIS

Tu subis la loi, fils de Gaia. Quiconque se trouve en présence du cœur blessé de la Mère des hom-

mes, est contraint de goûter la douleur. Vois! Cabrés, mugissants d'effroi, les troupeaux se pressent autour de toi. Les serpents s'enroulent à tes jambes ; au-dessus de ta tête sacrée, sur tes bras puissants, sur tes épaules, des essaims tumultueux d'oiseaux crient, tournoient, et, battant des ailes, se posent tout frémissants. Entends-tu ces lointaines rumeurs ? C'est la voix de ceux qui te sont chers, la clameur des hommes éphémères. Stupéfaits, pleurant, se lamentant sur ce qui est sans remède, ils se répandent dans les plaines, pareils aux traînées des fourmis, ou gravissent, en s'enfuyant, les rochers et les montagnes. La vue du cœur frappe d'effroi toute créature vivante. Regarde! Suspendu dans l'éther, ineffable, mystérieux, pareil au feu lugubre qui palpite sur le sceptre de fer d'Aidôneus, il tressaille à chaque pulsation de la vie universelle, étant le centre des douleurs, le vase sanglant où aboutissent tous les maux, toutes les terreurs, et tous les deuils des humains. Tu gémis. A quoi bon gémir ? Ce que tu souffres, ô dieu rédempteur, n'est que l'ombre des tourments qui t'attendent. Quand le cœur jettera du sang, quand, sur le signal de Zeus, les Aquilons et les Borées, suspendus aux quatre coins du ciel, sonneront leurs trompettes terribles, alors, le cri de ton effroi pourra monter jusqu'aux nues. En effet, la loi du monde est telle. A chaque spasme de douleur crispant le cœur de Pandorè, les désastres et les calamités étreignent Gaia tout entière. Et partout où tombent dans l'abîme, comme de grandes étoiles rouges, les gouttes du sang maternel, l'océan déborde en mugissant, la terre vomit des flammes, la Guerre et la Peste se ruent au milieu des hommes épouvantés.

PROMÉTHÉE

Est-ce là mon épreuve, Adrastée? Parle! Réponds sans détours! Si Prométhée a bien compris tes oracles obscurs et menaçants, une immense calamité est suspendue au-dessus du monde. Quels combats m'impose le Destin? A quel trident, à quel tonnerre, à quelle armée de dieux ou de démons, faudra-t-il que le Titan résiste?

• NÉMÉSIS]

Que parles-tu de combats? Ton esprit inquiet, soupçonneux, tout gonflé d'orgueil et de défi, s'agite, et pareil au scorpion qui brandit ses deux pinces affreuses, menace et le Tartare et le Ciel. Non! L'épreuve est moins redoutable. Quand les Harpyes déchaîneront la tempête effroyable des maux qui doivent accabler les hommes, alors, ô fils de Gaia, étendant ta droite sur le cœur, taris le sang qui en ruisselle. Rien de plus, ô dieu vainqueur des dieux. Et les vents, s'arrêtant de rugir, dans le tonnerre de leur joie, crieront : la Terre est sauvée!

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Guéris le cœur! Sauve-nous, Prométhée! Les fils de Pandorè t'implorent.. Mère! mère! hélas! ô douleur! Une pitié profonde, intarissable, flue, dans mon sein et me submerge, comme l'eau qui coule du rocher.

PROMÉTHÉE

Ne craignez rien, fils de la femme. Toute chair sera guérie. En vain, les portes de l'Enfer résistent encore et se rebellent contre moi. Le dieu qui siège dans mon sein ne peut pas être vaincu.

Pause.

Voilà donc comment je te revois, après tant de

siècles écoulés, Pandorè, hélas! mère des hommes! Ta forme, mêlée à Gaia, s'est dissipée ainsi qu'une fumée. Seul, pareil au soleil du soir, ton cœur rouge et saignant bat à nu dans la poitrine du monde... Mère! mère! ô deuil, hélas! hélas!... Lorsque tu parus au festin où les hommes et les tyrans divins se partageaient les biens terrestres, tous les fils de l'antique Ouranos, géants, cyclopes, hécatonchires, et les titans de flamme des étoiles, se levèrent, ivres d'amour, sur leurs trônes dressés loin des dieux, au bord de l'océan du ciel. Nue et splendide, précédée par le vol d'Eros qui portait le grand vase mystérieux lourd de désastres, tu flottais dans l'azur hyalin, sur la belle coquille d'argent de Sélènè, mère des Mois; et tes deux bras levés, ô vierge, déployaient, au-dessus du chaos et des noirs océans de l'Erèbe, un immense arc-en-ciel diapré qui roulait, se tordait, ondulait comme une écharpe de fleurs. Alors, des profondeurs du gouffre, se haussant, tout gonflé de désirs, sur son ventre monstrueux, Epiméthée, le titan écaillé, l'Ouranide au cœur imprévoyant, engendra en toi, Pandorè, t'ayant touchée de sa main frémissante, la race des femmes femelles. Et tu jetas un cri strident. Et l'abîme entier fut ébranlé, et, pareil aux cordes d'une lyre, il vibrait d'étoile en étoile. Et les hippanthropes hennissants, les Cercopes aux pieds tors, les Kabires fourmillant sur les rocs des montagnes levaient les bras vers toi, fille de Zeus, tandis que de tes doigts vermeils, et avec un candide sourire, tu voilais, ô mère des humains, ton sein vierge et fécondé.

Un silence.

NÉMÉSIS

Ma tâche terrestre est remplie. Némésis doit

reprendre sa course. Vois ! Des gouttes de sang commencent à s'échapper de la pointe de ma lance. Dans un rougeâtre tremblement, elles tombent, elles s'élargissent, au milieu des brumes et des nuées. Ma roue de fer frémit sous mes pieds. Le moment de ta souffrance est proche.

PROMÉTHÉE

Espères-tu m'épouvanter? Te crois-tu encore au jour fatal du marteau, des clous et des entraves? Si mon âme a paru s'étonner, si la crainte et la stupeur, telles que deux sombres serpents entrelacés dans la poussière, ont glacé, un instant, ma pensée, la défaillance a été brève. Iô ! Ramassant, au bord des eaux, le grand flambeau d'or qui fume, je l'agite au-dessus de mon front, en poussant des clameurs triomphales. Reprends ta course, Némésis ! Va ! pars ! Laboure l'abîme ! Roule autour de l'étoile enflammée qui s'agglomère sous ton chant! Tout ce que veut de toi Prométhée, avant que ta roue ne plonge dans le gouffre écumeux du Chaos, c'est que tu redises, ô déesse — comme les monts doublent, en leurs échos, chaque cri du gypaète — la sentence portée contre moi.

NÉMÉSIS

Tu as raison, fils de Gaia. Pareil au buffle captif qui essaie la longueur de sa chaîne, tu veux savoir jusqu'où s'étendent les promesses du Destin. Donc, écoute l'arrêt fatidique. Adrastée le répétera, tel qu'il éclata tout à coup en tonnerres immenses et souterrains, tandis que, dans le lieu sans forme et autour du Trépied embrasé, les racines de l'arbre du monde tremblaient avec un fracas terrible. Et la sombre Hestia se dressa, apaisant de sa main la fournaise. Et les bouches invisibles criaient : « Si Prométhée guérit le cœur, si le sang dompté

« s'arrête enfin, la Mort, la Nuit, et le Chaos s'en-
« fuiront par delà les étoiles. Avec des barres d'ai-
« rain, avec des herses et des serrures épaisses, le
« Titan fermera lui-même les neuf portes du Hadès.
« Alors, autour du cœur guéri, Pandorè, tout à
« coup, renaîtra. Splendide, couronnée de soleils,
« déployant ses vastes ailes d'or au-dessus de la
« terre déserte, pour échapper à la poursuite du
« doux et sauvage Eros, la déesse ressuscitée volera
« jusqu'à la montagne où siège le Titan éternel. Et
« c'est là, devant Prométhée, qu'elle enfantera, ô
« merveille! un être rayonnant, lumineux, rival des
« dieux et plus grand que les dieux, et qui sera
« l'homme nouveau »... Ainsi ont prononcé les Oracles.

PROMÉTHÉE

Ma joie ardente gonfle mon sein. Iô! Iô! L'homme succède à Zeus. Tout m'apparaît clairement. Ta course est finie Adrastée. Que ta roue s'abîme dans le gouffre! Tes pieds d'airain, déesse de la Nuit, ne sonneront plus sur le monde. O lumière! O joie! Immense espoir! Le Destin va devenir libre.

NÉMÉSIS

Pourquoi parler du Destin? Monde et dieux, matière et esprit, nécessité et liberté, n'es-tu pas encore las, ô Titan, d'entrechoquer l'un contre l'autre tous ces pauvres mots humains? Qui comprend la majesté des choses, n'a plus ni amour, ni mépris, ni haine, ni compassion. Sache ceci, petit roi terrestre. Le sombre univers étoilé palpite sous les lois inflexibles, comme un oiseau sous un rets. Tout est nécessaire, donc, tout est bien.

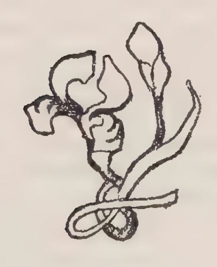
Elle disparaît sur sa roue.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

La terre tremble de nouveau. Entends-tu? hélas! l'heure est venue. C'est le fracas d'un tourbillon, un bruit de feu, de montagnes entr'ouvertes... Titans écrasés sous les rocs, bêlements, cris, piaillements d'oiseaux, spectres qu'apportent par bouffées les brouillards sinistres de l'Erèbe, flots de guerriers épouvantés, perdant leurs tiares d'or dans leur fuite, ou dressés, le long des fleuves, sur des étalons cabrés, tout s'agite, et hurle, et fourmille, au milieu de la vapeur des flammes... Titan! Titan! Les vivants et les morts se lèvent pour t'implorer!

ÉLÉMIR BOURGES.

(*A suivre.*)



REVUE DU MOIS

—

ÉPILOGUES

George Sand et l'Amour romantique. — Des amours les moins secrets, nous ne connaissons presque jamais que les paroles par lesquelles les amants cherchèrent à s'expliquer à eux-mêmes et l'un à l'autre leur état d'âme. Tout le reste, c'est-à-dire l'essentiel, nous échappe : de là l'insécurité de nos jugements sur ces crises singulières, belles et rares. Nous sommes dupes des paroles, comme nous le sommes des costumes. L'amour d'une dame coiffée du hennin, l'amour d'une dame en paniers, l'amour d'une de nos contemporaines, il semble qu'ils doivent différer beaucoup, autant que le langage qui les accompagna et qui fut leur musique. Les écrivains sont surtout attentifs au langage : aucun n'a manqué de constater que les amours de Sand et de Musset expriment leurs sentiments en langage romantique. De là à confondre l'amour et la langue qu'il emploie il n'y avait qu'un pas. Au langage romantique doit correspondre un amour romantique : cela va de soi.

Pour continuer cette dissertation, en se faisant bien comprendre, il faut donner une définition générale du romantisme. Il sera, si l'on veut : la passion prise comme règle et mise au-dessus du devoir. Mais qu'est-ce que cela, sinon la définition même de l'amour ? L'amour est nécessairement romantique, et il n'y a pas eu, vers 1830, un amour romantique particulier, prenant une forme très différente de celles que prit toujours la passion en n'importe quel milieu, n'importe quel siècle. Il s'écrit aujourd'hui des lettres d'amour qui seront dans soixante ans aussi romantiques, peut-être, que celles de Musset ;

et celles de George Sand le sont moins, peut-être, que les billets de la Religieuse Portugaise.

L'amour, dès qu'il naît, se manifeste ainsi : il crée dans l'amant une sorte de centre nerveux factice (quoique bien réel dans ses effets), où viennent retentir toutes les émotions, quelle que soit leur nature. L'ancien centre ne fonctionne plus que pour les choses indifférentes ou les opérations purement intellectuelles. En d'autres termes, toutes les pensées viennent se fondre dans la pensée dominante ; un intérêt plus fort régit tous les autres intérêts. Si cet état était poussé aux dernières limites, il aboutirait à la monomanie. On en voit des exemples. Mais il suffit qu'il existe, sans dépasser les bornes de la raison, pour influencer nos jugements, notre vision de la vie, notre manière générale de sentir et de réagir. Stendhal montre un amant qui, à une première déception, veut se rejeter vers les ordinaires plaisirs de la vie, qui jadis lui suffisaient. « Il les trouve anéantis. » L'exemple et le mot sont parfaits : il y a un dessèchement de toutes les fleurs, au profit d'une fleur unique, qui devient énorme, envahit tout le jardin, s'empare de toutes les couleurs, de toutes les odeurs (1).

L'amour est le triomphe de l'unité ; il devrait être un principe d'ordre. Mais c'est l'ordre organisé par un despote qui tient pour nuls tous les intérêts étrangers à sa personne. L'amour ne plie que sous la force ; quand il est le plus fort, il annihile tout. L'amitié ne lui résiste pas toujours, ni les sentiments de la famille. Quant aux serments antérieurs, ils tombent en poussière à son approche. Il ne connaît d'autre morale que celle qui le favorise, et il dit, selon Chamfort : « Quand un homme et une femme ont l'un pour l'autre une passion violente, il me semble toujours que, quels que soient les obstacles qui les séparent, un mari, des parents, etc., les deux amants sont l'un à l'autre, de par la nature, qu'ils s'ap-

(1) Stendhal a dit encore (*Fragments divers, VI*) : « Une marque que l'amour vient de naître, c'est que tous les plaisirs et toutes les peines que peuvent donner toutes les autres passions et tous les autres besoins de l'homme cessent à l'instant de l'affecter. »

partiennent de droit divin, malgré les lois et les conventions humaines (1). » Et voilà toute la théorie de l'amour romantique, formulée cinquante ans avant George Sand par un philosophe ironiste et amer. Il est vrai que cette théorie n'est pas seulement celle de l'amour romantique; elle est celle de l'amour même. La Religieuse Portugaise ne parle pas autrement que Chamfort : religieuse, elle a oublié ses vœux pour se donner à son amant; religieuse elle lui demande, quoique en vain, de l'arracher à son couvent, de l'emmener en France. Il n'y a plus pour elle de lois, ni sociales, ni familiales, ni chrétiennes ; il n'y a plus que sa passion.

Si l'on faisait un parallèle entre George Sand et la Religieuse, il ne serait pas en faveur de l'auteur de *Lélia*. Cette femme, dont on ne connaît pas sûrement le nom, qui ne vit dans la tradition que par le hasard qui a conservé cinq de ses lettres, dont l'amant fut un sot et un ingrat, cette obscure nonne d'un couvent de Portugal est un des beaux types féminins de l'humanité passionnée. C'est elle que les amants devraient prendre pour patronne : ceux qui ont une passion dans le cœur ont-ils jamais lu sans trembler ces lettres toutes pleines d'une sensibilité dont l'excès même ne trouble pas la noblesse?

Ce qui peut sembler particulier au romantisme, c'est la glorification de la passion, mais c'est J.-J. Rousseau qui a inventé cela.

La nature étant bonne, la passion, qui est involontaire et naturelle, doit être bonne aussi. Si elle fait souffrir, c'est d'une souffrance particulière meilleure que l'indifférence. Les anciens craignaient la tyrannie de l'amour. Pour employer les expressions de Stendhal, ils accueillaient avec joie l'amour-goût, mais redoutaient, comme un mal divin et terrible, l'amour-passion. Il y a beaucoup de nuances entre ces deux amours. Celui qu'a célébré George Sand pourrait être appelé la passion-

(1) Stendhal dit plus rapidement, mais moins bien (*Fragments, CIV*) : « Une femme appartient de droit à l'homme qui l'aime et qu'elle aime *plus que la vie* ». « *Plus que la vie* » est inutile.

caprice. Il s'agit d'une folie qui durera six mois, dont on guérira par un voyage, qui servira de thème pour de prolixes écritures. Le caprice échevelé qu'elle éprouva, d'une façon intermittente, pour Musset, de 1833 à 1835, ne l'empêcha nullement de rédiger, pendant ce temps-là, trois ou quatre romans. C'était une nature fort calme, « chaste », dit Balzac, toute cérébrale, et il est fort probable que ses lettres d'amour sont, en grande partie, de la littérature. Elle écrivait froidement d'extravagantes tirades ; elle posait pour son amant et pour la postérité. « Le monde n'y comprendra jamais rien », dit-elle. Ainsi, elle sait qu'un jour ou l'autre on ouvrira les rideaux, et elle jouit de l'étonnement du public devant une passion si littéraire.

Cependant, nous ne sommes pas si étonnés que cela ; ou, si nous le sommes, c'est de l'attention qui farde avec tant de soin des sentiments dont il faut bien admettre la sincérité foncière. Penser au public, pendant que l'on aime, quelle aberration ! La maîtresse cérébrale de Musset fut plus naturelle avec Pagello. Ce Vénitien, du moins, était à sa place à Venise, dans son cadre normal. Les « Amants de Venise », eux, que faisaient-ils dans cette cité lacustre ? Voilà la part stricte du romantisme : la recherche d'une ville célèbre et pittoresque pour y corser des émotions chétives. Mais c'est une erreur. On n'aime bien que dans sa terre natale ou dans un lieu où l'on a d'abord vécu dans l'indifférence ou dans l'attente: une des surprises de l'amour, c'est la coloration différente qu'il donne à un spectacle accoutumé. Ces arbres, cette rivière, ces maisons, comme tout s'est modifié depuis quelques mois ! Cela aide à comprendre des métamorphoses intimes qui souvent échappent d'abord parmi la nouveauté des impressions. Rien de tout cela n'est possible, si on change de climat. Il n'y a que les amours déjà malades qui ont besoin de voyager. Musset et Sand, quand ils partirent pour Venise, vivaient ensemble depuis six mois, quai Malaquais. Ils allaient à Venise pour soigner leur amour et trouver, s'ils ne pouvaient le remettre

sur pied, un décor historique et noble pour son agonie.

L'amante, en cette histoire, est peu intéressante. Comment croire tout à fait à ce grand amour qui pleure le jour sur l'épaule de Musset et soupire la nuit sur l'épaule de Pagello? Il y a des femmes — et des hommes — qui doivent jouer cette comédie cruelle; mais que penser de la femme qui accepte ce rôle sans y être obligée et s'y complaît, et s'y vautre? Pas de sensualité : l'explication de Balzac est peut-être bonne : les femmes les moins sûres sont celles qui sont le moins sensibles à la volupté. Elles ne pensent pas à leur corps et le donnent sans y prendre garde, au moment de l'exaltation sentimentale. Les sensuelles, au moins, savent la valeur de ce qu'elles laissent prendre, et elles ne le cèdent pas sans s'en apercevoir. George Sand, ayant un caprice pour Mérimée, lui disait, le premier soir, ces mots comiques : « Viens, Prosper, tu verras que mon âme n'est pas corrompue! » Il n'y a vraiment aucune excuse à de telles amours. De nos jours, elle eût fait du sport.

Cependant il faut laisser les hommes et les femmes vivre ou se distraire de la vie comme ils l'entendent, c'est-à-dire selon leurs tendances naturelles ou celles que déterminent en eux les idées à la mode. George Sand suivit toujours la mode; elle fut de son temps, année par année, amant par amant. Chacun de ses romans, on l'a dit cent fois, est l'œuvre de son maître du moment autant que son œuvre personnelle : un style flasque et déclamatoire fait l'unité de l'ensemble. Quel fut son plus grand plaisir, l'amour ou la littérature? Elle ne séparait pas ces deux exercices : l'amour l'inspirait et la littérature la reposait. Quand elle prit de l'âge, son activité se concentra sur la littérature : de cette période datent tous ces romans dont on ne peut sans surprise lire les titres dans un dictionnaire, car aucun n'a laissé même un souvenir, si ce n'est un ou deux récits champêtres, vantés par les lettrés du Berry. Cette gloire universelle finira par être un petit dieu local. *Indiana* ou *Lélia* sont aussi impossibles à lire que le *Grand Cyrus*. Il restera

qu'elle a joué un rôle, qu'elle a beaucoup travaillé, couché avec beaucoup d'hommes célèbres. Cette vie bien remplie, terminée par une vieillesse heureuse et encore laborieuse, fut certainement agréable à celle qui la vécut. Elle n'eut jamais l'occasion de dire comme Musset : « Le seul bien qu'il me reste au monde — est d'avoir quelquefois pleuré. » Mais Musset, qui est un grand poète, est un mauvais type d'humanité. Il ne faut pas vanter les larmes ; la douleur déprime, et, pour vivre, de la force est nécessaire ou l'indolence. George Sand fut une force indolente.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

John-Antoine Nau : *Hiers bleus*, A. Messein, 3,50. — Paul Plan : *Les Roses de la vie*, Ollendorff, 3 fr. — Amédée Prouvost : *L'Ame voyageuse*, « Maison des Poètes », Edmond Girard, 3 fr. — Armand Praviel : *La Tragédie du Soir*, A. Lemerre, 3 fr.

Hiers Bleus. Des mots hantent tyranniquement la mémoire ; ils reviennent et s'imposent ; l'homme les redit et ces mots livrent un peu du secret que voudrait garder peut-être celui qui les proféra : un nom *jacinthes*, une épithète, *âtre*, sont les syllabes familières qui obsèdent le plus souvent M. John-Antoine Nau, une fleur au parfum terrible et narcotique, plus que végétal, presque charnelle, une épithète par où les Latins désignaient non seulement la couleur noire, mais aussi l'irrémédiable deuil, les funestes perfidies du destin. A l'enfant maigrelet, en défense déjà contre les hommes « ses bons frères », la senteur insinuante des jacinthes révèle un monde ignoré

Qu'il veut confusément, qu'il redoute et qu'il aime ;

Aperçoit-il déjà qu'il est désormais

. . . . traître
Et complice de l'ensorceleuse Maïa ;

. . . .
. . . .

Voit-il que désormais une chaîne secrète
Le lie à tout un monde incompris, inconnu
Dans son être profond et ses métamorphoses
Et qu'il partagera d'un esprit ingénu
Toute la joie et toute l'angoisse des choses ?

Peut-être! ses pensées s'éclosent par milliers
Voletant dans l'extase heureuse :
Tout ce qu'il va pouvoir rimer! Terre charmeuse...

... Et son âme est une abeille dans les rosiers.

(*Eveil.*)

Quand, au soir, il lui faudra quitter la baie d'eau rose, le crépuscule ami, les ardents genêts, dans la touffeur suave de la sente, et passer la porte de la maison hostile, ce sera en lui une grande détresse :

Adieu, grand ciel pâle à présent et qui souris
De ton dernier nuage voyageur de mauve agathe ;
Adieu, bel espace tout à moi où de longs bruits
Tintants et veloutés, montent, où des ailes battent;
Adieu, libre parfum des herbes dans la brise,

Enchanteurs des heures bleu-sombre de mystère!
Tandis qu'en moi des vols illimités s'ébattent
Un corps fluet grelotte des proches colères.

(*Paraphrase d'un chant d'enfant dans le soir.*)

Plus tard, il errera sur la vaste mer, de l'enfer scandinave de Hell et des glauques rades de l'Atlantique aux fleurs, aux vagues céruléennes, aux rochers rouges et violets des Baléares et de l'Insulaire, au pic mauve de Ténériffe, à Saint-Pierre de la Martinique, naguère heureuse de vivre, « beau rêve de douceur bleue », maintenant chaos de laves figées

. . . . où se dressent
D'âtres blocs tristement semblables à des corps
De femmes convulsées hurlantes de détresse
Ou de titans humains que la souffrance tord.

. . . .
Ville aux toits accueillants, ville des cœurs amis,
Ville-sourire en la verdure et la lumière,
Asile dont rêvaient les errants de la mer,
Tu es plus morte que les Suses et les Palmyre,
Toi dont parleront peu les chroniques guerrières,
Toi dont l'effondrement n'ébranla pas d'empire
Et qui ne fut qu'une caresse en des parfums.

(*Choses mortes.*)

Mais les horizons se déplacent comme les murs d'une prison mobile qui suit son prisonnier :

O l'atroce besoin d'évasion
Et les murailles d'espace-géantes.

(*Pays neuf.*)

Quel retour sur soi-même, avide d'espace, fit M. John-Antoine Nau lorsqu'il composa le tragique poème des *Calado-*

ras de Ténériffe ? Les brodeuses, jour et nuit, travaillent des semaines et des semaines « dans la tristesse des chambres aux volets clos » :

Voici les fleurs et les papillons qui s'irisent
Et les réveils, les reins brisés
Après de longs sommes de vingt secondes...

Et ce sont des aurores de fête quand, l'ouvrage terminé, elles s'apprêtent à sortir :

Elles vont franchir sous l'azur et dans la brise
Des espaces géants — des centaines de pas ! —
Voir de vraies fleurs, de vrais papillons qui s'irisent,
Des branches qui secouent leur neige d'incarnat
Légère, tournoyante, embaumée.

Voici l'acheteur « Suizo ? — Francès ? — Inglès ? »

Refus, amende ou prime de *dos reales*
Récompensant royalement les ophtalmies?
. . . .
Ah ! vivre loin des marchandages, des niaises transes,
Des sous jetés, repris, — du perpétuel *âge de cuivre*,
Ah bien loin, souffrir *plus* de souffrances *moins viles !*

Elles songent à celles qui autrefois ont quitté l'île ; elles redescendront tout à l'heure au cimetière orageux de leurs maisons basses, loin des fiancés et des maris qui s'en vont eux du moins, par les routes bleues.

C'est pourquoi les œillades sont si tristes
De leurs yeux, joyaux nocturnes sous les cils lourds,
Les œillades qui vont à l'espace, aux joies libres
Bien plus qu'à tel espoir de fortuites amours, —
C'est pourquoi ils inquiètent, poursuivent, gêhennent,
Haineux parfois, éloquents toujours,
Ces beaux yeux déments qui se plaignent, qui se plaignent.
(*Caladoras.*)

Fraternel aux brodeuses captives de l'île et du labeur monotone, il se sentit aussi le frère des Biadjaws rencontrés sur leurs praws aux voiles de nattes rousses, loin de toutes rades connues et qui s'en vont vers des anses ignorées, vers les côtes barbares et désertes et qui ont entrevu aussi, dans la sylve énorme traversée par Stanley, les petits guerriers noirs, agiles et sournois qui cherchent un abri aux cimes tremblantes des futaies :

Et las des aveux toujours renaissants
Des terres rouges aux parfums d'autres planètes,
Saoulés du merveilleux naïf qu'ils vont puisant
Aux sylves des lys bleus et des coupeurs de têtes,
Ils aspirent au grand calme vide, apaisant —

A la suspension de vie en plein azur...
Trafiquants? — On l'a dit. Pirates? — C'est plus sûr :
Peut-être absurdement poètes ?

(*Biadjaws.*)

Je voudrais par ces larges citations mieux que par des gloses inutiles avoir donné quelque idée du livre de M. John-Antoine Nau : il en est de plus harmonieusement construits, selon les esthétiques conventionnelles, mais j'en sais peu qui depuis longtemps aient apporté un plus riche trésor de sensations neuves et l'a plus libéralement dispensé ; car ce n'est rien de percevoir des images singulières et de ressentir des émotions qui n'aient pas encore été notées, si on ne les peut, par la vertu des mots nécessaires, rendre perceptibles et communes à quelques-uns, ou mieux à tous. Que M. John-Antoine Nau soit donc grandement loué et remercié ici de nous avoir conviés à une fastueuse fête, sensuelle et sentimentale de couleurs, de parfums et de sons et d'avoir fait entendre à nos lâches oreilles une si poignante clameur de révolte, d'ironie et de pitié.

Les Roses de la vie. Sur la foi du titre et de l'épigraphe, M. Paul Plan (1), ronsardise et chante en des odelettes ailées, les joies brèves d'aujourd'hui ; non pas : il se rapprocherait plutôt de M. François Coppée, celui de la *Grève des Forgerons* et non celui des *Intimités ;* et ses récits composés pour la déclamation publique sont touchants à souhait et exaltent, ainsi qu'il convient, les plus louables vertus. Lorsque M. Paul Plan s'élève au lyrisme, c'est pour invectiver les mauvais Français qui pensèrent autrement que lui de quelques généraux :

Vous irez à la fin retrouver dans la tombe
Les vers dont vous sortez,
Vous tous qui vouliez faire une immense hécatombe
De toutes nos beautés.

Ou bien, il paraphrase une page fameuse de M. Maurice Barrès sur le tombeau de Napoléon, sans se douter que l'idée première de cette page fut très probablement suggérée par M. G. Brandès, Danois qui écrit en allemand et que d'aucuns accusent de n'être ni arien ni chrétien.

Il y a dans la pièce *A une vieille Chaise* une menue trouvaille qui n'est pas sans charme : l'aïeule est morte et la vieille chaise où elle s'asseyait attend tristement le soir d'hi-

(1) Il ne faut pas confondre M. Paul Plan avec notre collaborateur M. Pierre-Paul Plan, qui fut aussi poète, et qui s'est fait connaître par ses belles études sur Rabelais. — N. de la R.

ver où on la jettera au feu et où elle ira, flamme lucide, rejoindre au ciel vague des grand'mères l'ombre légère de sa compagne disparue.

L'Ame voyageuse. Non point le pèlerinage de Childe-Harold, mais le voyage d'un jeune homme lettré aux terres Egyptiaques, palestiniennes, grecques et turques, puis le retour dans la cité natale, les fiançailles avec une jeune fille, le ferme espoir d'une vie heureuse et calme dans un décor de luxe élégant ; et des pays lointains, M. Amédée Prouvost

Apporte ce coffret plein de lys et de myrtes
Où tremblèrent ses doigts de poète et d'amant.

De ce volume de début, il serait difficile d'augurer si l'auteur demeurera fidèle à la poésie; ainsi que d'autres poètes du Nord, il ferait sagement, dans ses œuvres futures, de ne pas s'attarder trop aux souvenirs classiques et aux thèmes anciens : les trois sonnets, *La Cité,* les deux premiers surtout, montrent ce que peut inspirer d'images nouvelles le spectacle des grandes villes industrielles comme Lille et Roubaix et les correspondances inattendues qu'éveille par exemple l'afflux dans les usines françaises des laines venues des pampas argentines.

La Tragédie du Soir. Sous l'invocation de Leconte de Lisle, M. Armand Praviel a placé son nouveau recueil de poèmes : mais ni les *Paraboles de Don Guy* ni *les Etats du Diable* ne furent composés à la gloire des siècles catholiques,

Hideux siècles de foi, de lèpre et de famine
Que le reflet sanglant des bûchers illumine.

Et entre le croyant fougueux et véhément qu'est M. Armand Praviel et le féroce contempteur du christianisme, il n'est de parenté que purement littéraire et la similitude de forme revêt des pensées violemment et implacablement contraires. Cela dit, le disciple n'est pas indigne du maître qu'il s'est choisi ; il refuse de danser sur le tréteau banal et ne veut livrer de soi que le meilleur, transmué et transfiguré :

Des éléments épars qui furent ma douleur,
Le vague de mes yeux et le pli de ma lèvre,
Ensemble, je ferai la coupe de l'orfèvre
Et le breuvage amer et fort du vendangeur.

Déchiré par la Chimère, en vers de sang, d'or, de cuivre, il dit les fins d'empire et les désastres illustres et devant « les Barbares nouveaux », que sont pour lui les hommes de ce temps l'invincible espoir de sa foi, il imagine en des jours prochains une agonie fastueuse de martyrs, égorgés, parmi

les reliquaires d'or, les croix et les custodes, une agonie triomphale qui changera l'âme.

Des ennemis brutaux qui n'ont jamais rêvé.

Ainsi Tertullien clamait : *Sanguis martyrum semen christianorum :* mais c'était l'aube alors et non le crépuscule et la mort du soleil.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Judith Cladel : *Confessions d'une Amante,* « Mercure de France », 3.50. — Francis Jammes : *Pomme d'Anis,* « Mercure de France », 2 fr. — Georgette Leblanc : *Le Choix de la vie,* Fasquelle, 3.50. — Claude Lemaître : *Le Cant,* Flammarion, 3.50. — Reymond Augias-Turenne : *Le dernier Mammouth,* Calmann Lévy, 3.50. — Marius-Ary Leblond : *La Sarabande,* Fasquelle, 3.50. — Edouard Rod : *Un Vainqueur,* Fasquelle, 3.50. — Nonce Casanova : *La Mort des sexes,* Ambert, 3.50. — E. Vedel : *L'Ile d'épouvante,* Calmann Lévy, 3.50. — François Deschamps : *Marie-Claire,* Perrin, 3.50. — Vicomte Miramon-Fargues : *Terre maternelle,* Plon, 3.50. — Raphaël Petrucci : *La Porte de l'amour et la porte de la mort,* Juven, 3.50. — Paul Brulat : *Eldorado,* Albin Michel, 3.50. — Mme Octave Feuillet : *Le Délaissé,* Calmann Lévy, 3.50. — Jules Mazé : *Les Amants de Trigance,* Librairie illustrée, 3.50 — Trilby : *Petites oies blanches,* Garnier, 3.50. — M. Paléologue : *La Cravache,* Plon, 3.50. — Paul André : *Lettres d'hommes,* Dechenne, 3.50. — Hugues Lapaire : *Le Courandier,* Charles, 3.50.— E. Guillon : *Du Caire à Moscou,* Plon, 3.50, — Gahisto : *L'Or du silence,* G. Théry, 3 fr.

Confessions d'une Amante, par Judith Cladel. Ce qui nous doit intéresser dans un livre de femme, c'est la façon dont l'amour y est exprimé, car les livres de femmes, dénués de toute hypocrisie, peuvent seuls nous renseigner sur l'éducation sentimentale de l'homme,par conséquent sur la marche du monde.Les femmes,dans leurs œuvres littéraires,se déshabillent généralement volontiers, plus volontiers même que dans la vie, et quelques-unes le font avec une grâce qui est le piment de leur chasteté coutumière. Les plus honnêtes, les plus pures d'intention, les plus jeunes,vous disent avec une franchise que l'on dirait involontaire des choses qui sont leurs secrets et deviennent des... recettes, je ne trouve pas d'autre mot, pour ceux que les mystères de l'éternel féminin inquiètent ou déconcertent. Plus on connaît la femme, plus on est apte à gouverner ses sens et à comprendre la vie. Il ne faut pas tout prendre pour article de foi dans ce qu'elles veulent bien nous révéler,mais par ce qu'elles disent nous découvrons ce qu'elles ne peuvent pas toujours dire, et c'est autant de pris sur l'ennemi. Voici donc un roman de femme, les confessions

d'une amante, pure conception de cerveau féminin, mais cependant étude de mœurs, car ce que peut concevoir un cerveau de jeune fille, une jeune épouse arrive souvent à le réaliser, et nous rencontrons au cours de ce récit des portraits qui sont de très estimables reflets de miroir. Fabi ou Fabienne est une enfant de tempérament méridionalement artistique, elle a plus de cerveau que d'entrailles, comme toutes les filles fleurs des contrées où le soleil fait éclore encore plus d'idées poétiques, d'illusions, que de désirs. Un soir d'apothéose théâtrale, dans l'enthousiasme exaspéré d'une ville de province, elle voit s'incarner devant elle toutes les rêveries romantiques des pensionnaires de couvent, le beau Roméo lui-même. C'est un acteur. Mon Dieu oui, ce n'est qu'un acteur, pas très jeune, pas très réellement magnifique, mais c'est le prince charmant par excellence, car il change de beauté tout aussi souvent que de masque. La pauvre Fabi devient la fervente enamourée de cet homme déjà marié, déjà fané, un peu décevant vu de près, mais qu'elle continue à regarder de tous les yeux des Juliette passées, présentes ou futures. Enfant, adolescente, presque femme, elle continuera la scène du balcon avec lui. Il disparaît et elle ne connaît ni ses infidélités ni ses mauvaises actions. Il est grand, il est bon, il a du génie, il est tout pour elle qui s'absorbe en la contemplation intérieure de son amour. Elle n'a pas la coquetterie de se refuser, mais elle garde l'instinct de la défense comme toutes les vierges ardentes qui sont d'autant plus passionnées qu'elles sont plus chastement ignorantes.

Et un jour viendra où elle ne saura plus trop ce qu'elle défend de son âme ou de son corps. A ce jeu, la vierge doit naturellement gagner un époux, et le grand comédien, pris par la famine, finit par admettre la possibilité d'allier sa fantaisie à la sagesse de cette petite vestale, gardienne du rayon pur. Malheureusement, le père de Fabi meurt au moment des réalisations suprêmes et il emporte avec lui la part de joie. Ce qui reste n'est plus que le déchirement d'une séparation sans doute éternelle, puisque le livre se termine là. Cette histoire, écrite en une langue chaudement imagé, d'un sensualisme aigu, cependant très comme il faut de ton et d'expressions, est l'histoire intime de la jeune fille honnête. Quel cœur de petite pensionnaire ne récèle pas le portrait de l'homme qui sera son maître sous les somptueux vêtements du seigneur de théâtre? Et cela ne les empêche point, les petites vierges, d'épouser le modeste employé du ministère que leurs parents leur présentent, un matin de déception. Plus heureuses et plus fières sont

celles que l'aile du génie a touchées pour les isoler du reste de la foule, les envelopper de gloire afin de leur permettre de vivre leur rêve par la seule force de leur art.

Pomme d'Anis, par Francis Jammes. Je me demande en quel endroit béni de la terre, dans quel jardin édenique, le poète va chercher ces jeunes personnes si merveilleusement douées d'invraisemblances? Elles sont charmantes, mais, moi, elles me font peur. J'ai peur des jeunes personnes idéales qui sont le symbole non pas de l'éternel féminin, mais de l'éternel impossible. C'est une jolie chaîne de mensonges dorés que les poètes se passent de main en main, une suite du discours du premier serpent: « Il faut boire le nectar que nous te versons et tu seras semblable à nous. » Alors, quand on a connu Mlle Clara d'Ellébeuse et Mlle Pomme d'Anis, on ne sait plus quelle mine faire aux autres, les demoiselles de la vie, et rien ne vous désenchante, après lire, comme les fiancées qui ne savent pas gracieusement mourir d'amour ou se précipiter dans les couvents en vous laissant de la poudre de papillon aux doigts. Pomme d'Anis est boiteuse, ange tombé du ciel sur sa jambe gauche. Elle est d'ailleurs en cristal : tout la colore, l'illumine ou la transperce. Elle est une fleur de verre filé, elle tremble au moindre heurt. L'oncle Tom, son oncle, classe des plantes dans des herbiers, mais il ne sait comment toucher à celle-ci, ce brin de bruyère rose qui ne peut se balancer sans fatigue. Un jeune homme l'aime vraiment, et, sans savoir trop pourquoi, elle le condamne à épouser son amie qui, très raisonnable, aurait mieux pris qu'elle, la sensitive infirme, son mal en patience. Et le soir du mariage de l'heureuse rivale, Pomme d'Anis déclare qu'elle se coupera les cheveux et qu'elle aura l'air d'un grand paon lorsqu'elle sera religieuse. C'est peut-être le plus terrible des orgueils qui l'étouffe, orgueil de son infirmité, exaspération de sembler plus jolie parce qu'elle est à part, l'unique. Les petits romans de Francis Jammes sont moins des romans que des petits Saxe, et ils sont à poser sur des étagères en les entourant de précautions ; il est certain que si cela tombait une seule fois par terre, même sur un tapis, ça se casserait et ce serait bien dommage pour les collectionneurs, aussi pour ceux qui, ne cherchant ni Clara d'Ellebeuse ni Pomme d'Anis dans les bals blancs, sont modestement satisfaits de les contempler sur le coin d'un bahut inaccessible aux chats.

Le Choix de la vie, par Georgette Leblanc. Raconter ce livre, c'est en détruire l'harmonie, risquer de ne pas le faire

apprécier à sa juste valeur et surtout en donner une idée fausse, parce qu'il est d'une conception terriblement subtile. Il faut, en le lisant, ne pas séparer sa forme du fond. Chaque phrase signifie toute sa portée d'ensemble, et il est d'une essence si rare que je suis étonnée de sa force malgré son apparente délicatesse. Il a un défaut énorme : il est admirablement écrit, et cela ne peut guère se pardonner à une femme qui doit malgré toutes ses humanités demeurer humaine, c'est-à-dire familière ou même incorrecte. On chercherait vainement dans toutes les œuvres célèbres des femmes de lettres de notre époque un style plus pur et plus splendidement sobre que celui qu'emploie l'auteur du *Choix de la vie* pour développer devant vous un paysage ou un raisonnement. Je connais Mme Georgette Leblanc pour l'avoir vue au théâtre. Mais on dirait qu'elle a réalisé ses propres gestes en langue française, cristallisé sa personne, un peu déjà l'idole ou la statue, dans de l'écriture, et cela c'est mieux que d'être belle, c'est avoir le génie de la chair, le coup de pouce de Dieu. Je suis persuadé qu'une œuvre pareille va troubler des hommes, des penseurs, et qu'elle fera scandale : hélas! la beauté c'est toujours un scandale! Je veux cependant citer un passage de ce livre où l'audace tranquille de sa conception est très simplement étalée : « Ne dirait-on pas que, dans nos vies de femmes plus ou moins heureuses, les sensations d'amour soient comme des arches illuminées et enguirlandées qui marquent les différentes étapes de notre accomplissement? Nous les traversons avec des espérances, des sourires ou des peines. Mais quoi qu'elles puissent être, nous en sortons embellies et meilleures. Que serions-nous sans l'amour? L'amour que l'on réprouve, que nous devons cacher et dont il nous faut rougir! L'amour qui sollicite à la fois notre force et notre faiblesse, notre patience et notre ardeur, notre passion et notre raison! L'amour qui met en mouvement nos facultés les plus hautes et nos instincts les plus bas, qui fait connaître à chacun, par sa manière de le vivre, sa puissance et sa pauvreté. Aussi, comment ne pas sourire de la vertu des chastes et que dire de la sagesse d'une vierge? » Ce qui me confond, moi, c'est qu'une femme dise ces choses avec cette assurance de vieux philosophe, sans nous avoir d'abord assourdis d'inutiles jérémiades sentimentales, de plaintes d'incomprises ou de cris d'hystériques, de réclamations religieuses ou de menaces féministes.

Le Cant, par Claude Lemaître. Un bon mari envoie sa

femme en Angleterre pour y calmer le naissant désir d'une trahison conjugale. La jolie Mme Claire Thérie appartient à la secte des nerveuses intelligentes, c'est-à-dire à cette classe de femmes qui sait discerner l'appétit de la gourmandise dans les questions sentimentales, qui touchent de si près celles des sens. Elle aime son mari sans le savoir, mais elle sait très bien qu'elle est sur le point d'aimer n'importe qui par lassitude. M. Mathias de Bellefond est un beau garçon. Il l'intéresse. Elle l'aimera parce qu'il est aimable, mais est-ce bien suffisant? Et elle ergote. Ergoter, en amour, c'est faire de la tapisserie dans le monde. On met le petit doigt en l'air pour tirer sa laine, on s'admire et on s'ennuie, on s'applique et on ne finit jamais ces fleurs vertes sur fond rose. Claire, jetée au milieu du cant anglais qui n'est pas le cant français, se sent responsable, elle porte non pas l'honneur de son mari sur ses épaules comme un manteau d'élégance précieuse, mais tout l'honneur français. Et puis ces Anglais sont ignoblement brutaux dans leur égoïsme de bêtes domestiques. Ils laissent mourir leurs enfants sans caresses et partir leurs adolescentes à la suite de flirts un peu trop calculés. Le mari revient, il triomphe par la seule bonne foi de son amour jaloux et il arrache la belle ennuyée au plus dangereux de nos voisins d'outre-Manche. Ce roman est spirituel, cruel et cependant gai. Il est vivant et bien fait comme les deux autres du même auteur : *Ma sœur Zabette* et *l'Aubaine*.

Le dernier Mammouth, par Raymond Augias-Turenne. Un roman à la Jules Verne, tout à fait curieux. Une chasse à la bête fantastique, mais si scrupuleusement contée qu'on assiste aux poursuites, on capture l'animal et on s'enivre du triomphe des chasseurs. Il y a, en apothéose, un bal d'ours blancs qui est extrêmement cocasse. Et l'on s'attendrit, chemin faisant, sur les pas du monstre, au sujet du joli petit renard : Reka.

La Sarabande, par Marius-Ary Leblond. Ces études de mœurs des îles de la Réunion ont une saveur vraiment étrange et délicieuse. C'est la vie moderne du créole, du noir et du blanc émancipés. Et toutes ces petites filles ou femmes précoces qui défilent en farandole à la fois enfantine et sauvage sont exquises. Les auteurs ont enfin conquis leur style, une langue chantante, très caressante, bariolée de locutions exotiques et de cris rauques sortis du peuple nègre. Cela sent le musc, les fruits chauds de rayons et l'arôme des fameuses liqueurs dites des îles dont ici personne n'a jamais bu, car

nous n'avons plus, depuis longtemps, aucun soleil dans le cerveau. Ces gens-là semblent fous, vivent comme des animaux, se mordraient avant de faire l'amour. Après *le Zézère, la Sarabande* aura le même prestige à nos yeux : il s'échappera de l'amoncellement des autres volumes jaunes serin avec les couleurs d'un oiseau de là-bas, ses couleurs violentes et son chant bigarré : mi-roucouleur, mi-révolté.

Un Vainqueur, par Edouard Rod. Pourquoi la plus sage de la famille et la meilleure doit-elle mourir sous les coups d'une folle, d'une très aveugle destinée et pourquoi ces gens, tous très bons au fond, perpètrent-ils tant de crimes ? Nous possédons, en tous les cas, dans ce livre, des documents sérieux sur le travail des enfants dans les usines et on devine que l'auteur ne parle pas à la légère quand il vous fait l'horrible tableau de la misère de ces pauvres petits Italiens chez le grand verrier.

La Mort des sexes, par Nonce Casanova. Si l'auteur de ce roman voulait bien ne pas abuser du monologue, il serait beaucoup plus près de ce qu'il veut faire. Mais il est tellement riche d'images, de descriptions et de trouvailles, d'ailleurs heureuses, de phrases redondantes, qu'il peut encore sacrifier quelques douzaines de livres avant d'arriver à la perfection qu'il doit rêver, j'en suis bien convaincue.

L'Ile d'épouvante, par Emile Vedel. Il s'agit d'Ouessant. Nous assistons au pillage des épaves si nombreuses dans ce désolé coin du monde. Une épave humaine est recueillie, mais une légende veut que la mer finisse toujours par ressaisir la proie qu'on lui a dérobée. Après avoir épousé la fille des braves gens qui l'ont sauvé, le matelot Nogués fait son dernier voyage de noce au fond des flots, entraînant Mac'haïdik, l'Ouessantine dont il avait été la part de butin, de *penzé*. Qui voit Ouessant, voit son sang, selon le sinistre dicton des côtes bretonnes.

Marie-Claire, par François Deschamps. Le pseudo-adultère d'une femme honnête qui aime bien un grand mauvais sujet de peintre, mais qui se sauve de sa garçonnière en s'écriant : « Monsieur ! Vous n'y pensez pas... mon mari...mes enfants ! » Les fluctuations de cette mondaine vertueuse et sans tempérament sont très instructives.

Terre maternelle, par le vicomte de Miramon-Fargues. En temps d'élections un jeune homme est ballotté entre l'honneur de sa famille et la coquetterie d'une jolie Parisienne capable de tout pour devenir sous-préfète.

La Porte de l'amour et de la mort, par Raphaël

Petrucci. Un roman chinois et très philosophique. Thibétains, Moscovites se heurtent en des mêlées terribles. La princesse Eudoxie veut emprisonner la conscience du philosophe Hoang-Ti, mais il se libère des chaînes de l'amour en passant le seuil qu'on ne repasse plus. De belles descriptions de jardins célestes.

Eldorado, par Paul Brulat. Je n'exagère probablement pas en déclarant que le vaisseau, disons le grand bateau de l'auteur m'apparaît comme une effroyable pétaudière. Paul Brulat devrait bien se défaire de certains souvenirs nauséabonds du roi naturaliste que nous pleurons toujours, car on ne le dépasse encore point sous certain rapport malpropre.

Le Délaissé, par Mme Octave Feuillet. Un pauvre diable de mari qui regrette une femme infidèle et finit par en mourir.

Les Amants de Trigance, par Jules Mazé. Des jeunes gens qui s'adorent, mais n'osent pas se le prouver. L'un est menacé de la tuberculose, l'autre d'un époux brutal. Un assassinat les réunit enfin et le vilain mari étant mort, l'amoureux s'étant aperçu qu'il se portait comme un charme on termine cette histoire par où elle aurait pu commencer. A Trigance, joli petit endroit cependant, on est un brin naïf, mais c'est un charme de plus, au village.

Petites oies blanches, par Trilby. Deux jeunes filles qui s'écrivent des choses tendres. L'une est condamnée à mort par l'inconduite de sa mère et l'autre se ronge dans un spleen tout provincial. On est un peu horrifié par la fin douloureuse de la petite Marielle si... blanche, qui meurt écrasée par un volontaire accident d'ascenseur.

La Cravache, par Maurice Paléologue. Un médecin qui résiste de toutes les forces de son intelligente nature à l'obsession d'un amour bizarre qui lui commande un crime. Est-ce un crime que de terminer les jours d'un malade condamné, le déjà très brutal bourreau d'une femme charmante?

Lettres d'hommes, par Paul André. Elles sont toutes bien dramatiques, ces confessions de pauvres mâles mis au pied du mur par la poigne irrésistible de leurs passions ou de leur remords. J'aime assez la lettre de rupture du comédien s'adressant à la femme du meilleur monde.

Le Courandier, par Hugues Lapaire. Le fils de la sorcière est berger chez le riche fermier et, malgré lui, le chemineau sans fortune jette un sort à Rose, la fille du fermier, qui le veut de passion et essaye même de le prendre de force. Tout innocent qu'il soit, le courandier expire sous les coups du

père féroce et la sorcière, la Cabat, ne se sauve pas des griffes de la foule paysanne ruée sur le mystère de ces deux natures d'exception.

Du Caire à Moscou, par E. Guillon. Des récits de victoires et de misères, les aventures de la grande armée dans ses fastes et ses revers. De temps en temps, une silhouette amusante de Napoléon.

L'Or du Silence, par Gahisto. Le conte, très drôle, d'une ironie quelquefois très amère d'un jeune homme qui se fait passer pour un singe auprès d'un vieux savant ridicule et tâtillon. Une jeune fille tente de l'apprivoiser, et y réussit le mieux du monde. Notre singe époux redevient un homme tellement civilisé que le vieux savant ne le reconnaît plus pour l'orang-outang de ses rêves.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Philibert Audebrand, *Lauriers et Cyprès. Pages d'histoire contemporaine* (Calman-Lévy). — Paul Léautaud, *Les Célébrités d'aujourdhui : Henri de Régnier* (Sansot et Cie). — Baronne de Knorr, *Pensées du soir* (Lemerre). — Lelia Georgesco, *Aphorismes du cœur* (Lemerre).

On lit dans la *Correspondance de Stendhal :* « Malgré vos vingt ans vous arriverez, mon ami, à connaître le pays dans lequel vous vivez, en observant qu'après les gens dont on parle, à cause d'une sorte de mérite ou de bonheur personnel, il faut placer les gens dont on parle par force : les princes et rois, les magistrats, les *journalistes*, les fous célèbres. En 1788, on parlait autant du journaliste Linguet que de Voltaire; le journaliste Linguet, en 1788, était aussi connu à Paris qu'aujourd'hui M. Chodruc-Duclos. » Mais qui connaît aujourd'hui M. Chodruc-Duclos? Cette phrase de Stendhal servirait agréablement d'épigraphe au livre de M. Philibert Audebrand, *Lauriers et Cyprès*, qu'il vient de faire paraître chez Calmann-Lévy. Que d'ignorés parmi ces célébrités d'autrefois, et, sans doute, l'avenir nous réserve des surprises analogues; que de Chodruc-Duclos pour un Voltaire. Mais cette gloire vivante, même injuste, vaut mieux, au point de vue individuel, que les incertitudes d'une lointaine et posthume réhabilitation.

« Ce que je vais raconter, nous dit M. Audebrand, se passait, il y a un demi-siècle, ou très peu s'en faut, à ce café littéraire de la rue Le Pelletier, qu'on appelait le Divan, parce

qu'il était assez simplement meublé, à la manière de ceux de Stamboul. » C'était au lendemain du Deux-Décembre ; vingt journaux avaient été supprimés : des journalistes, des artistes, des écrivains, inoccupés, se réunissaient dans ce café : « Là, faisant taire par force leurs préférences politiques, ils jouaient à l'écarté ou au trictrac, le plus souvent en engageant de belles logomachies sur l'art... »

Voici Auguste Préault, le sculpteur ; il passa sa vie à demander le ruban rouge qu'on s'obstinait à lui refuser, sans raison : c'était son destin. Enfin, il l'obtint, mais il ne se consola jamais de l'avoir attendu si longtemps. (Oh! ces cervelles d'artiste!) Quelques heures avant de mourir, ayant encore la force de parler, il s'écria : « — Ah! ah! ah! je vais mourir et l'on plantera au-dessus de mes os une croix de bois peinte en noir, et celle-là, on ne me la fera pas attendre. »

En vain s'était-il adressé à toutes les monarchies et républiques successives, il n'obtint le stigmate, si honorable, paraît-il, qu'après vingt-six ans de démarches. « Sous la monarchie constitutionnelle, après qu'on eut exposé au Luxembourg sa *Clémence Isaure*, un ami demanda la croix pour lui.

— « M. Préault? dit M. Duchâtel, alors ministre de l'Intérieur. Ah! oui, je sais : c'est un sculpteur qui fait des mots. »

Le mot de Clesinger avait porté : « *Il parle ses statues et il sculpte ses mots* ». Clesinger disait encore de lui, et ceci est inédit : « Faux peintre! faux sculpteur! photographe. »

« Si chacun de ceux qui ont connu Auguste Préault, ajoute M. Audebrand, avait recueilli ses conversations, on posséderait aujourd'hui l'histoire la plus nette et la plus précise du Romantisme, qui n'existe pas et qui ne sera peut-être jamais faite. J'entends l'histoire de l'Art et de la part qui revient à chacun dans l'œuvre collective de cette grande époque.....

« Allez donc demander aujourd'hui de tels secrets et des initiations de cet ordre à n'importe quel contemporain encore vivant? La chronique secrète n'est plus et ne peut plus être... les journaux à racontars disent tout, même ce qui n'a jamais existé. »

Cette remarque est très judicieuse : il est amusant de songer que, grâce aux contradictions des journaux, nos futurs historiographes ne sauront jamais rien de vrai sur nous.

Mais revenons au Divan : nous y rencontrerons Edmond Texier, journaliste célèbre, critique spirituel. Il traduisit *la*

Case de l'oncle Tom, sans savoir l'anglais, ce qui parut audacieux à cette époque.

Il reste de lui ce quatrain, que tout le monde répète, sans en connaître l'auteur :

On entre, on crie
Et c'est la vie,
On crie, on sort
Et c'est la mort !

On aimait le plaisir, alors, et on ne se cachait pas dans des caves pour s'amuser. Le docteur Véron, ancien Directeur de l'Opéra, donnait des fêtes et des dîners qui furent célèbres. A l'un de ces dîners, « après le second service, à l'heure du rôti, trois officiers de bouche, en bel uniforme, se présentant en grande cérémonie, apportaient sur un immense plat d'argent, savez-vous quoi? une jeune femme nue, une petite danseuse du corps de ballet, mais entourée avec art de persil et de cresson. » N'était-ce pas très bien, puisque cette femme était jeune et belle! La morale tolère la gorge et la nappe des seins, mais le ventre et les jambes, cela, c'est immoral. C'est, sans doute, une question de température : la morale s'adapte toujours au climat : elle n'en est pas moins absolue et tyrannique, quoique différente, sous chaque climat.

De Philoxène Boyer, qui fit tant de vers maintenant ignorés, M. Philibert Audebrand voudrait que l'on retînt ce petit poème de quatorze vers, qui, à son sens, « a tout ce qu'il faut pour mériter le droit de survie ».

Il est extrait d'un recueil intitulé les *Deux Saisons :*

J'ai mis mon cœur sous une rose,
En cherchant vous l'y trouverez
Avec ses souvenirs dorés
Ses regrets, son ennui morose.

Demain la corolle déclose,
Lorsque vous la regarderez,
N'aura plus ces tons enivrés
Qu'un rayon de soleil compose.

Pourtant, du bouquet qui mourra
Vers vous un parfum montera
Plein de sensations cachées.

Et c'est mon cœur fidèle et doux,
Enfant, qui montera vers vous
Dans cette odeur de fleurs séchées.

Philoxène Boyer eut une ambition : « apprendre à Paris, comme il le disait, ce que c'est au juste que Shakespeare »,

déformé par Ducis. Pour se préparer à ces conférences, il avait compulsé les cent mille pages qui ont été imprimées sur Shakespeare dans les trois îles. « En tout, j'ai dû faire venir de Londres et interroger, un à un, 400 volumes, et j'ai nourri ma conscience de toute cette moelle du passé. »

Mais de cette œuvre, qui ne fut pas écrite, et presque pas parlée, il ne reste rien. Il ne nous a légué « qu'un recueil de ses enfantillages, rimés au sortir des classes ».

Ce livre de M. Philibert Audebrand restitue ainsi un peu de juste renommée à des ombres qui ne méritaient pas l'oubli. Ne méritaient pas! peut-on écrire ce mot : ce qui est, est bien ainsi, puisqu'il est. Sans doute, la sensibilité de ces piétés n'est pas morte : elle a seulement refleuri en d'autres poètes, avec un parfum plus actuel. Il est rempli d'anecdotes que je ne puis toutes citer malheureusement.

Se figure-t-on Théodore de Banville, à qui son père avait « coupé les vivres », errant sous les marronniers des Tuileries, « ramassant les feuilles séchées pour se tromper en faisant du scaferlati »? N'avoir pas de cigarettes à fumer à son gré, c'était pour lui le supplice d'Ugolin. Ou encore Banville, installant chez lui le buste de Marat, en 1848 : « Quand les sans-culottes viendront pour m'arrêter, disait-il, je leur montrerai cette figure protectrice, et ils diront alors : « *Celui-là est un bon*, et ils me laisseront en paix. » Il voulait la paix, pour pouvoir faire des vers, ce fut son seul but dans la vie; aucune révolution n'aurait pu l'en empêcher.

Parurent les *Odes funambulesques* et il devint aussitôt célèbre, et toutes les fois qu'il passait sur les grands boulevards, les chapeaux se soulevaient. Il devint riche aussi, grâce à un héritage. Enfin, revenu à la foi chrétienne, il reçut, avant de mourir, la bénédiction papale que Pie IX lui envoya « affranchie par la poste ».

Je m'arrête, il y a encore bien des chapitres : je souhaite que ces lignes soient une amorce suffisante pour donner envie de lire en entier ce livre si documenté sur une époque que nous ignorons. Voici Louis Veuillot, Gustave Planche, Jules Janin et Buloz, Taine, About, Scholl, Jules de la Madelène, Heine, Sue, Balzac, de Nerval, Dumas, Georges Sand, Hugo, etc. M. Philibert Audebrand a connu tous ces écrivains, et nous en donne des portraits vivants.

§

Portrait vivant aussi, celui-ci que nous dessine M. Paul

Leautaud, en une plaquette des « célébrités d'aujourd'hui » : *Henri de Régnier :* « C'est un homme grand, maigre, un peu dégingandé. Il a le visage un peu coloré, des yeux gris, les pommettes saillantes, une bouche aux lèvres minces, surmontée d'une longue moustache tombante, le front déjà dégarni et le menton très accusé. Un monocle cercle son œil gauche qu'il a faible. Ses mains sont remarquables par leur finesse. Il ne commence jamais un entretien sans d'abord assurer son monocle, la bouche ouverte, en haussant un peu la tête. Il parle lentement presque bas, sur un ton plein d'inflexions, en cherchant un peu ses mots,avec toujours l'air de se souvenir ne cessant de regarder son interlocuteur, comme si en lui parlant il voulait l'étudier.

« On sent tout de suite qu'il est né. On en pensera ce que l'on voudra : par le temps qui court, ça nous change. »

Voici un passage très curieux qui nous initie à la méthode de travail de M. Henri de Régnier. C'est lui-même qui se confesse :

« Je trouve d'abord le sujet, son point de départ et son aboutissement. Cela prend d'ordinaire une forme visuelle, puis mes personnages se font. Je prends sur eux quelques notes très brèves, je laisse le tout reposer. J'y pense. Peu à peu les scènes s'organisent, le livre naît en ses points principaux; grandes lacunes, soit dans les personnages, soit dans les événements dont je ne m'occupe pas. Alors, un jour, je commence à écrire, vite, très vite, sans relire, de manière presque illisible. C'est mon grand travail, j'invente à mesure: il le faut. Travail fatigant. A ce moment-là, je ne pense à mon livre que la plume à la main; le reste du temps, je le fuis. Dans cette première rédaction, il y a tout, trop même, généralement, mais c'est écrit en galimatias. Alors je recopie et je refais. Cela devient des phrases, je retouche, j'arrange. Une fois fait, c'est lisible, mais mauvais. Je recopie encore, j'améliore, je raccourcis, et la chose prend tournure. Pour finir, il faudra les épreuves et une dernière revision très sérieuse. Une fois le livre imprimé, publié, il ne m'intéresse plus, je l'oublie. »

Comme le note M. Léautaud, écrire doit être pour M. de Régnier un véritable plaisir. Ses romans, qu'il pourrait ne pas signer, tant ils sont en eux-mêmes une signature, sont composés et non pas photographiés d'après la vie directe. Il le dit dans la préface des *Vacances d'un jeune homme sage :*

ces figures « j'ai tâché de les dessiner avec mérite, je les crois vivantes, mais il ne faudrait pas les croire réelles ».

M. Léautaud étudie encore le poète, successivement dans tous ses livres et dans tous ses poèmes : il cite beaucoup de vers, ce qui est peut-être la seule façon de faire aimer un poète, — mais pas autant qu'il le voudrait, « qu'il le faudrait ».

En le lisant, conclut l'auteur, « on oublie aussi les chinoiseries, la bijouterie littéraire, les décors d'opéra, le toc, les Théophile Gautier, les Flaubert, tous les phraseurs ». Ces derniers mots sont à retenir : la littérature se meurt; ce mot même « littérature » devient de plus en plus un terme de mépris. Robe, quelquefois très belle, qui ne cache qu'un corps sans beauté et sans vie. Il y a cependant de belles robes, et toutes les nudités ne sont pas belles.

Ce petit essai, écrit sans souci de littérature, n'est pas seulement une étude très consciencieuse de l'œuvre d'un maître, mais encore une sorte de manifeste contre tout ce qui n'est pas la vie, tout l'artificiel : l'olympe des dieux morts et des choses mortes. Nous ne vivons pas, pour regretter le passé, mais pour vivre notre vie personnelle, et, si cela nous amuse, raconter notre vision. Si on perdait un peu la manie des reconstitutions historiques !

Il est fâcheux que l'éditeur ait été obligé de réduire ainsi l'autographe de M. Henri de Régnier : l'écriture y perd sa majesté. Je n'aime pas, non plus, cette grotesque caricature de Sem.

§

Deux femmes nous disent leurs pensées : *Pensées du soir* par la baronne de Knorr, *Aphorismes du cœur*, par Lélia Georgesco. Ce sont de petites affirmations, de petites découvertes : la forme concise de ce genre de littérature semble vouloir généraliser ces sensations, si particulières, si personnelles : c'est très hardi. Il est vrai que la plupart de ces pensées ont déjà été pensées tant de fois qu'elles n'ont plus aucune substance nutritive : « Une grande douleur brise ou transforme le cœur, » nous confie Mme de Knorr. Ou ceci : « C'est encore quelque chose que l'âpre joie des larmes. »

Mme Georgesco me semble avoir observé plus directement la vie : si ses aphorismes ne sont pas tous d'une grande nouveauté, au moins devine-t-on qu'ils le furent pour elle, à mesure qu'elle les écrivait, se souvenant de les avoir vécus,

ou observés. Disons, avec elle : « La tâche d'un écrivain devient difficile, quand il écrit pour dire quelque chose et ne se borne pas à dire quelque chose pour écrire. »

Je regrette que Mme Georgesco n'ait pas songé à convertir son livre de pensées en un roman. Il y avait là — une délicate intrigue ajoutée — de quoi faire parler quelques agréables personnages, dans la limpidité d'un soir de juin. L'ouvrage aurait ainsi perdu son caractère trop affirmatif et trop généralisateur.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Louis Batiffol : *Au temps de Louis XIII ;* Calmann-Lévy. — Pierre de Ségur : *Le Tapissier de Notre-Dame.* Tome III : *Les dernières années du maréchal de Luxembourg ;* Calmann-Lévy. — Jean Morvan : *Le Soldat impérial (1800-1814).* Tome I *;* Plon-Nourrit et Cie. — Ed. Driault : *La Politique Orientale de Napoléon. Sébastiani et Gardane (1806-1808)* ; Felix Alcan. — J. Silvestre : *De Waterloo à Sainte-Hélène ;* Félix Alcan. — Liard-Courtois : *Souvenirs du Bagne ;* Fasquelle.

Au temps de Louis XIII, par Louis Batiffol. — Ce titre heureux indique bien la note mi-pittoresque, mi-historique de l'ouvrage ainsi que la méthode employée ici. « Ce livre, nous déclare M. Louis Batiffol, a pour principal objet de montrer, par quelques épisodes, ce qu'étaient les idées, les mœurs, les institutions en France pendant la première moitié du XVIIe siècle. » Aucune question d'histoire générale n'est expressément étudiée ici, et les chapitres de M. Batiffol n'en peuvent pas moins servir de contribution à plusieurs des questions relatives au règne de Louis XIII. L'auteur pénètre par l'analyse des mœurs et des caractères dans les questions d'histoire générale, et il descend dans l'intimité des mœurs et des caractères par l'étude du détail pittoresque de la vie. C'est ainsi que la campagne de 1621-22 contre les Protestants dans le midi de la France ; que l'expédition contre La Rochelle; que la guerre de la succession de Mantoue, si dure à la branche espagnole de la maison d'Autriche, c'est ainsi, disons-nous, que l'histoire de ces trois faits généraux est mise au point, sans qu'on ait l'air d'y toucher, dans ces chapitres en apparence tout épisodiques : *Un garde du corps du roi ; — M. de la Grossetière, gentilhomme huguenot de la Rochelle ; — Souvenirs d'un siège, Casal.* Un exemple, relatif au siège de La Rochelle : rien ne fait comprendre tout ce qu'avait de précaire l'intervention, si attendue, de l'Angle-

terre, comme le récit de l'entrevue de Charles Ier et de l'émissaire des Rochelois, M. de la Grossetière. Les détails si neufs sur les armées, sur la façon de mener campagne (1), font aussi saisir bien des choses des guerres de ces temps-là, surtout des guerres contre les Protestants. Ce sont encore des « sujets restreints » que ces récits : *Le Magicien Jean-Michel brûlé vif*; — *La Réforme d'une Abbaye de moines bénédictins :* on n'en a pas moins une curieuse analyse d'une des habitudes d'esprits propres à l'âge qui vit se juger le procès de Loudun, comme aussi un bon tableau des mœurs ecclésiastiques de l'époque. Ajoutons que l'auteur a écrit ses récits en se servant de documents manuscrits non encore utilisés « et qui commentent ou complètent les autres témoignages contemporains », sans parler de la nombreuse bibliographie générale qui occupe le bas des pages.

Un des plus curieux d'entre ces documents manuscrits est celui sur lequel M. Batiffol a fondé une étude nouvelle du caractère de Louis XIII : le journal de Jean Héroard, médecin attaché à la personne de Louis XIII, dauphin. Nous avons gardé pour la fin notre appréciation sur cette partie des recherches de l'auteur. Ce morceau, *Louis XIII enfant*, obtint un vif succès lorsqu'il parut, il y a deux ans, dans la *Revue de Paris*. Des documents utilisés ici, de ces documents criants comme la vie même, on voyait se dégager un Louis XIII complètement différent de celui que l'on avait toujours connu : un Louis XIII énergique, autoritaire, volontaire. De même, dans le récit suivant, consacré à l'expédition contre les Protestants et qui contient justement la période où, Luynes étant mort, Louis XIII continue seul la guerre ; le jeune roi ne dément point ce que l'enfant et l'adolescent avaient fait augurer de fier et d'heureux. Si bien, en vient à se dire M. Batiffol, qui si ce jeune Louis XIII « violemment autoritaire et souplement vivant » est désormais acquis à l'histoire, l'autre, le Louis XIII de l'âge mûr, si inexplicablement différent, « le Louis XIII traditionnel, faible de jugement et de volonté, ne l'est peut-être pas aussi sûrement ! » Eh bien ! nous croyons, quant à nous, que, pour le fond, l'Histoire n'est plus à refaire ici, et pourquoi ? Précisément parce que Louis XIII peut bien avoir été quelque chose

(1) On en était un peu resté ici, quoique M. Maurice Maindron ait déjà remué tout ceci de façon bien curieuse, à la noblesse sérieuse et roide des descriptions de *Cinq-Mars*.

d'assez semblable à ce que nous montre son récent historien ; et parce que, tel que le voici, il rencontra juste le seul caractère qu'il eût dû ne point rencontrer, c'est-à-dire, en Richelieu, un caractère identique au sien propre. Regardez les deux visages ; ils sont construits pareillement, visages osseux, fiévreux, avec de la consomption intellectuelle. Leur idée de la puissance royale, que l'un conçoit dans ses loisirs forcés de la cour d'Angers, au contact de tous ces grands rebelles pour lesquels il entrevoit déjà la hache de Montmorency..., que l'autre manifeste dans sa lutte contre les protestants du Midi, cette idée est la même chez l'un et chez l'autre : essentiellement politique et intellectuelle, exempte de préjugés religieux. Chez l'un et chez l'autre, elle se décompose en de purs éléments psychologiques tout pareils, pareils en tout, sauf quant à l'*intensité* — qui seule importe. Un degré de moins, et c'est le malade, l'incapable, Louis XIII, un degré de plus, et c'est l'homme de génie, Richelieu. Richelieu, tout en étant de plus ce qu'il était, rencontra en Louis XIII le malade qu'il était lui-même. En fait de caractères, les semblables ne sont point guéris par les semblables, à moins que la santé ici ne s'appelle la suppression d'un des deux termes d'identité. Plus différent de Richelieu, Louis XIII eût été moins dominé.

Page 234, nous trouvons Régneville comme canton de Saint-Sauveur-le-Vicomte, arrond. de Valognes, Manche. Il doit y avoir ici une confusion. Nous connaissons bien un Régneville, mais sis dans le canton de Montmartin-sur-mer, arrond. de Coutances, Manche.

Le Tapissier de Notre-Dame, par Pierre de Ségur. — Les ouvrages relatifs au XVIIe siècle semblent bien être ceux qui, après les études anecdotiques sur la Révolution et toute la bibliothèque récente sur le Consulat et l'Empire, sont le plus assurés de faveur. Comment s'en étonner ? Quel spectacle, surtout pour le curieux de caractères ! Durant les longues années si assises de Versailles, parmi les plus parfaites habitudes de société qui furent jamais, que d'énergiques et souples existences, que de passions, que d'intérêts, que d'intrigues eurent le loisir de se déployer ! Sous le premier Empire, tout est emporté dans un tourbillon d'apocalyptiques événements. Ici, la vie de cour et de salon continue régulière en tout temps, la science du monde reste exquisement concertée, et les grands intérêts qui sont l'objet particulier de l'Histoire ne s'en séparent point. Après la victoire de Nerwinde, à la nouvelle des pertes considérables qu'elle nous a coûté,

Mme de Sévigné s'écrie : « Que de morts! que de blessés! » mais tout est dans ceci qu'elle ajoute aussitôt : « Que de visites de consolation à faire! » Remarquons encore, sous un autre rapport, que jamais livres d'histoire ne furent d'une lecture plus facile. La documentation est ici particulièrement bien ordonnée. (Moins bien que pour la période médiévale, cependant). On sait, par exemple, l'abondance de la littérature des *Mémoires*, dont le prix est souvent doublé par la perfection des éditions où on les présente de nos jours. Quel plus précieux instrument de travail, entre autres références, que l'édition Boislisle des *Mémoires de Saint-Simon?* De là, souvent, dans les ouvrages consacrés à cette époque, une exposition des faits et des choses plus aisée et plus complète qu'en bien d'autres cas.

C'est là un des mérites de l'ouvrage de M. Pierre de Ségur qui, premier au surplus à raconter en détail la vie du maréchal de Luxembourg, — en trois gros volumes, ce qui n'est pas excessif puisque tout le grand siècle est là avec son grand capitaine, — a dû ajouter au fonds commun des recherches quelques nouvelles et laborieuses acquisitions. On se souvient que le premier volume retraçait la jeunesse du maréchal, tandis que le second montrait sa rivalité militaire avec son grand adversaire, le prince d'Orange. Le volume actuel s'ouvre sur la funeste brouille avec Louvois, au lendemain de la paix de Nimègue. Grand seigneur étourdi et présomptueux partout ailleurs qu'à la guerre, de mœurs assez débraillées, avec un goût très vif pour les aventuriers, spirituel comme un bossu qu'il était, mais imprudent à proportion, Luxembourg fut assez aisément impliqué par le haineux ministre dans l'affaire des Poisons, dont M. de Ségur nous donne un tableau redevable de beaucoup de ses touches au récent livre de M. Funck-Brentano. Acquitté à l'unanimité des juges, il n'en fut pas moins envoyé dans ses terres en disgrâce officielle, « l'esprit de la Cour, comme dit Bussy-Rabutin, étant de ne remettre pas en place les gens qu'elle croit avoir offensés ». Treize mois après toutefois, par un des plus royaux coups de bon plaisir qui se pussent voir, Luxembourg était rappelé. Mais il dut attendre huit ans et que l'incapacité des maréchaux d'Humières et de Duras, lors de la campagne de 1689 (Ligue d'Augsbourg), eût été bien constatée, pour reprendre du service et être placé à la tête de l'armée de Flandre. On connaît les campagnes de 1690, 93, 94, les victoires de Fleurus, de Steinkerque et de Nerwinde. Ce fut l'apogée du maréchal, le

moment où son ami le prince de Conti l'appela « le tapissier de Notre-Dame ». Il mourut peu après et à temps; il redevenait, avec l'âge en plus, le casse-cou de l'affaire des Poisons. Comme Louis XIV lui gardait, de cette aventure passée, une froideur persistante, Luxembourg, cherchant crédit ailleurs, n'imaginait rien de mieux que de cabaler, d'opposer au roi déjà vieillissant cet insignifiant grand Dauphin, en qui commence, remarquons-le en passant, cette lourde et terne série bourbonienne qui, passant par le duc de Bourgogne, s'achève en Louis XVI. Le livre finit de la sorte comme il a commencé, sur le spectacle des intrigues de Cour ; et la proportion est à souhait gardée, si ce que l'on aime le mieux dans le siècle de Louis XIV, c'est le siècle des *Caractères*, le siècle de ce Versailles où fleurit toute science du monde.

Le Soldat impérial, par Jean Morvan. — Une idée générale, qui vaut ce qu'elle vaut, a cours, touchant l'organisation des armées de Napoléon : « Tout y était prévu pour la conquête et non pour la défensive. » Il y a aussi la phrase de Thiers (sur la période Essling-Wagram), laquelle a le mérite de traduire l'impression de témoins oculaires : « Tout était déjà devenu plus difficile. » Si Napoléon eût réussi, surtout s'il eût réussi en 1814, et il s'en fallut de peu, ou s'il eût échoué par une révolution purement politique, d'autres topiques seraient certainement de mise relativement à son administration militaire. Il n'est pas inutile, toutefois, en ouvrant un livre comme celui de M. Jean Morvan, de se bien référer, au moins provisoirement, à cette idée, classique en histoire napoléonienne, d'une organisation purement conquérante. Ceci peut d'abord servir de fil d'Ariane dans le plus étourdissant labyrinthe documentaire qui soit. Jamais pareille poussière de menus détails ne s'éleva sous la marche du lecteur. C'est bel et bien un inventaire, — je dis un inventaire matériel, — de la Grande Armée que l'on nous dresse, et l'on ne nous fait pas grâce d'un bouton de guêtre. Le texte se trouve la plupart du temps établi à l'aide de menus extraits de trois lignes, d'une ligne, de quelques mots. C'est le triomphe de la micrographie documentaire. Ensuite, cette idée, quelque préconçue qu'elle puisse être et quelque analytique que soit la méthode de M. Morvan, nous aide à nous expliquer pourquoi l'auteur s'est montré si pessimiste et sévère ; car, désordre de conquérant, « fuite en avant », comme on a dit, c'est bien là l'idée de l'auteur aussi. Déjà M. Albert Sorel, en de saisissantes pages, nous avait peint l'élan en débandade de l'armée

d'Austerlitz, avec les pittoresques à peu-près, la bohême même en résultant, « un empereur monté sur des chevaux empruntés, des maréchaux sur des chevaux de poste ». Sous la plume de M. Morvan, cette cohue devient le tableau perpétuel, non plus épisodique, mais organique, des armées impériales, et ceci frappera le lecteur, qui d'ailleurs a le droit de se dire qu'un tableau faux peut fort bien être composé de détails exacts. Qu'il étudie, et avec quelle minutie! le recrutement, le matériel, l'instruction, la solde, les vivres, l'administration, M. Morvan nous fait voir partout le bouleversement. La conscription, même sous le Consulat où elle fut si bien réglée, a toutes les violences d'un procédé révolutionnaire. L'armée est « à peine habillée, médiocrement armée, mal montée, superficiellement instruite, payée par aventure, nourrie au hasard, entraînée par des généraux peu scrupuleux et souvent dépouillée par ceux-là mêmes qui devraient la pourvoir ». M. Morvan nous montre d'ailleurs à peu près les mêmes choses chez les Alliés. Nous lui rappellerons aussi que l'ancien régime, dont il signale avec juste raison l'ordre et la patience séculaires, ne valait pas davantage sous ce rapport. A une époque bien brillante, cependant, après Nerwinde, l'argent de la solde manquait, l'armée était dans le dénuement. Ceci n'était donc pas le lot seulement du « soldat impérial ». Il est vrai que Napoléon, sous le rapport du crédit financier, qui est le premier des moyens d'action (après le génie d'un tel capitaine), n'était pas Louis XIV, ni même aucun des souverains de la coalition. Il disposait bien de toutes les ressources légales ou illégales attachées à son formidable pouvoir, mais c'était au demeurant une sorte de colossal sans-le-sou, un vertigineux homme d'affaires, jugé peu solide, avec qui les financiers sérieux tenaient peu à se mettre en rapport. N'importe, le tableau de M. Morvan est bien chargé. A pénétrer ainsi dans le détail, à voir de trop près les choses, on risque de voir laid, ce qui est, dans une certaine mesure, voix faux. Cependant, l'impression générale est forte, car ce n'est point, après tout, un laid spectacle en ce livre, que celui de ces colossales masses armées ainsi étudiées à l'aide de la méthode des infiniment petits. La matière est prise sur le vif, elle en est répugnante, mais on y sent aussi la beauté d'un organisme anatomique. C'est pourquoi nous attendons avec curiosité le prochain volume, où cet organisme sera mis en action ; où, telle que la voici disséquée, plus intimement connue, — connue par nos moyens favoris de connaître, qui,

l'auteur ne me contredira pas, sont ceux de la *sociologie*, — l'armée de Napoléon n'en sera que plus passionnante à voir à l'œuvre.

La Politique orientale de Napoléon, par Ed. Driault. — On est souvent dominé par ses études antérieures, et ce nous semble être le cas de M. Ed. Driault, le savant auteur de *la Question d'Orient depuis ses origines jusqu'à nos jours*, dans son nouvel ouvrage : *la Politique orientale de Napoléon*. L'on pouvait jusqu'ici attribuer un caractère quelque peu spécial, et, par là, peut-être assez accessoire (la Turquie étant alors si peu de chose) à cette politique orientale de Napoléon. Elle se résumait en cette vignette bien connue : Sébastiani sur les murs de Constantinople, qu'il arme à la française contre les Anglais. Et, de fait, ce rapport, avec ses trois termes, Napoléon, l'Angleterre, Constantinople, était celui qui se présentait le plus aisément au regard, — puisque aussi bien il se continue de nos jours, l'Egypte ayant remplacé Constantinople, ce qui est la même chose, ou pis. Voici ce qu'on savait surtout. C'était savoir peu de chose et mal connaître la politique orientale de l'Empereur, laquelle, dans l'ouvrage de M. Driault, prend des proportions considérables et sans doute exagérées, si l'auteur va jusqu'à donner l'Orient comme l'explication de toute la politique napoléonienne. A vrai dire, Napoléon, dans cette question d'Orient, devait, aussi bien que de l'Angleterre, se préoccuper de la Russie, dont les vues sur Constantinople, sur Byzance, étaient, depuis le « projet grec » de Catherine II, un des articles de foi du gouvernement des tsars. On savait aussi ceci, mais on ne le savait pas encore assez, si, dans les proportions du tableau jusqu'ici admis, le côté russe, du moins au temps de Napoléon, n'excédait point, semblait-il, le côté anglais. M. Driault a pensé autrement; il s'est surtout mis au point de vue russo-napoléonien; il nous mène, non pas dans la Méditerranée et aux Dardanelles, mais sur le bas Danube et dans les Balkans, ce qui est d'ailleurs la bonne méthode, — ou plutôt la méthode d'aujourd'hui, — puisque c'est dans les Balkans — et demain sur le Danube — que la question d'Orient attend sa solution. — Mais vers ces mêmes régions, il semble aussi que la pensée impériale y ait été trop rabattue par M. Driault. La période choisie par l'auteur, comme la plus caractéristique sous ce rapport, est celle de 1806-1808. Or, voici l'idée que M. Driault se fait de la carrière de Napoléon à cette époque: « Il a vaincu les grandes puissances de l'Europe centrale à Austerlitz et Iéna. Il

est devenu le maître de tout l'empire de Charlemagne, et, comme lui, il est en contact maintenant avec les races slaves. Il se donne la mission de les écarter de l'Europe ; c'est une grande œuvre ; il y consacre des préparatifs gigantesques ; il les vaincra ». Et d'abord, il voudra les arrêter sur le chemin de Constantinople ; il les empêchera de refaire à leur profit l'empire d'Orient. On saisit la liaison d'idées. Si, à un certain moment de sa carrière, Napoléon, vainqueur des races germaniques, se heurta aux races slaves, sa politique, évidemment, devait, à un moment donné, devenir tout orientale. Mais les choses ne sont pas aussi simples. Lors même du grand duel franco-russe de 1807, l'esprit de Napoléon avait à percer plus loin que l'horizon des champs de bataille d'Eylau et de Friedland. Le Blocus continental en est une preuve. Et quant au traité de Tilsit, il n'y a pas que de l'Orient là-dedans, bien qu'on puisse dire, avec M. Driault, que « le moment de l'histoire où Napoléon s'est le plus occupé de la Turquie et des Balkans est fixé par l'entrevue de Tilsit ». Mais, même dans les clauses sur l'Orient, ce traité est essentiellement un instrument européen, c'est-à-dire comme une continuation du traité d'Amiens, de ce traité dont l'importance capitale ne fait plus de doute depuis les travaux de M. Albert Sorel. Au fond, le partage de la Turquie n'y est rien moins que réglé, — Napoléon lui-même, à Tilsit, malgré le fameux « décret de la providence » qu'il montre au mystique Alexandre dans l'annonce de la dernière révolution de Constantinople, ne croyant pas le moins du monde à la mort imminente de « l'Homme malade ». La Russie y est sans doute artificieusement dupée, mais ce n'est pas que Napoléon veuille être empereur d'Orient ; c'est plutôt qu'il désire, pour les choses d'Orient, maintenir l'Europe dans le *statu quo*, où il a sans doute à gagner, mais où il n'y a pas pour lui quelque primordial équilibre oriental de sa politique, la clef de voûte demeurant sensiblement orientée vers l'Angleterre, comme au temps de la paix d'Amiens. La paix d'Amiens ! c'est pour refaire cette paix que Napoléon a conquis l'Europe.

On peut conclure, avec M. Driault lui-même, que Napoléon « a tout fait pour empêcher le partage turc, qu'il a réussi à le retarder et qu'en fait il a sauvé l'intégrité de la Turquie, puisque la Moldavie et la Valachie, qu'il abandonnait à la Russie en 1808 (1), furent vendues par la Russie à la Porte en

(1) Non sans une longue résistance (conférence d'Erfurt).

1812, par le traité de Bucharest ». Voilà la meilleure façon de rattacher la politique orientale à la politique générale de Napoléon, le reste, le rêve d'Empire d'Orient, bien décidément mort devant Saint-Jean d'Acre, n'étant que de la politique d'apparat, laquelle tient peut-être trop de place dans l'ouvrage de M. Driault.

Ces remarques étaient nécessaires pour indiquer la manière dont, selon nous, ce livre doit se lire. Mais il n'est que juste de signaler la richesse des développements particuliers où l'historien a dû entrer. La carte politique de l'Europe orientale, pendant le premier Empire, n'avait jamais été dressée de façon aussi minutieuse et scientifique. Les recherches de M. Driault, somme toute, sont d'une grande importance, fort complètes, à quelques secondaires lacunes près, signalées par les revues spéciales, et qu'il est inutile d'indiquer ici.

De Waterloo à Sainte-Hélène, par J. Silvestre. — Voici un livre assuré, croyons-nous, de ne point manquer de lecteurs. *De Waterloo à Sainte-Hélène,* jusqu'ici cette période était l'objet d'un simple chapitre dans les grands ouvrages d'ensemble. M. A. Silvestre a pensé que cette phase du drame valait la peine d'être dite dans tout un volume. Avec ses lenteurs, ses irrésolutions, ses pâles reprises d'espoir, ses affreux débats de pensée et l'immolation suprême qui le termine, le voyage de la Malmaison à Rochefort ne rappelle plus guère le voyage de l'île d'Elbe, course rapide et décidée d'un homme qui se recueillait et qui sentait qu'il reviendrait. Le chemin de l'exil maintenant a de formidables tristesses et une lugubre grandeur capables de donner de l'intérêt à de nombreuses pages. Jusqu'au départ de la Malmaison, le récit est un résumé des faits tant de fois racontés. A ce propos, nous n'avons pas trouvé un seul mot du fameux colloque entre Napoléon et Lucien, dans le jardin de l'Elysée. Serait-ce, comme il nous revient, que cette conversation, qui est dans Thiers, dans Vaulabelle et dans Viel-Castel, serait décidément toute supposée? Nous le regretterions, car cette scène entre Napoléon et Lucien nous avait toujours semblé une des plus poignantes rencontres de ces deux terribles orgueils. C'est pour les faits mêmes du voyage, pour les scènes et les incidents de la route, à Châteaudun, à Poitiers, à Saint-Maixent, où le proscrit ne courut en aucune façon les dangers dont parlent Thiers et Vaulabelle (ce qui donne à l'auteur l'occasion de préciser un point de l'histoire vendéenne), à Niort, où l'on voulait qu'il revînt en arrière; c'est surtout pour le séjour à

Rochefort et à l'Ile d'Aix, raconté dans ses plus petits détails; enfin pour les circonstances qui entourèrent l'embarquement sur le *Bellérophon*, c'est pour cette succession encore mal connue de faits que M. Silvestre prodigue les ressources d'une érudition spéciale, consultant les archives locales, reconstituant l'état des esprits dans les pays traversés, ressuscitant la tradition orale, interrogeant la vie des moindres acteurs du drame. L'auteur n'est qu'admiration pour Napoléon. Il s'est d'ailleurs ici trop exclusivement attaché à la littéralité des faits, surtout vers la fin. Il aurait pu, sans crainte d'être appelé romancier, hasarder aussi quelque regard dans le gouffre de cette âme, dont les faits n'étaient que l'expression incomplète ; montrer ce qu'il y avait, à Rochefort et à l'Ile d'Aix, sous toutes ces tergiversations, finissant par cette brusque et vertigineuse venue à bord du *Bellérophon ;* le caractère profond, absolument transcendant, d'une telle démarche. Avec un bon sens tragique, un admirable fatalisme réaliste, le proscrit discernait que c'était là la seule chose *sérieuse* qu'il pût encore faire; qu'en se livrant à l'Angleterre, il restait dans le sens de sa destinée et dans le caractère officiel et public de sa propre vie ; et que c'était enfin la seule manière grande, digne et pratique de se survivre. Il continuait de tirer l'œil. Une vulgarité cent fois plus terrible que les douleurs de Sainte-Hélène l'eût attendu en Amérique, « l'assassinat ou l'oubli », comme il disait.

M. Henry Houssaye, l'historien si connu de *1814* et de *1815*, a commencé, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 février, une étude sur le même sujet (1). Voici une des plus curieuses occasions de documentation comparée qu'on puisse rencontrer. Nous la signalons avec empressement comme une aubaine, comme un bon moyen de se renseigner sur les procédés, — qui, en bien des sens, n'ont pas encore fait leurs preuves, ne serait-ce qu'en raison de l'abondance, de la variété, de l'inépuisabilité et de l'*indéfini* de la matière documentaire en presque tout sujet d'histoire aujourd'hui, — sur les procédés de travail de nos historiens.

Souvenirs du bagne, par Liard-Courtois. — Vers 1890, et durant les quelques années qui suivirent, était réputé anarchiste tout jeune homme de 20 à 25 ans qui, sans porter la marque officielle des grandes écoles de l'Etat, s'occupait de

(1) *La route de Sainte-Hélène. Les Derniers jours de Napoléon en France. I. La Malmaison.*

littérature. Des écrivains de forte, rare et d'ailleurs régulière éducation, qui sont devenus des maîtres, encoururent de la sorte cette définition. Elle s'appliquait mieux à des autodidactes comme M. Liard-Courtois. L'anarchisme fut éminemment le fait de ces cerveaux studieux, actifs, mais misérablement mal munis. M. Liard-Courtois, déjà poursuivi pour des délits de parole, fut condamné à la peine disproportionnée de cinq ans de travaux forcés pour s'être approprié un nom qui était le « nom d'un orphelin de l'assistance mort depuis longtemps déjà » et avoir signé de ce nom, Liard, quelques-uns des interrogatoires qu'on lui avait fait subir. Ce délit lui valut le bagne. On punissait l'anarchiste dans le délinquant. On mesure à une telle sévérité l'affolement social de cette époque. Il y a, dans la première partie du livre, des souvenirs et des documents propres entre tous à fixer les traits d'une curieuse et triste période historique. On trouvera surtout un tableau complet des bagnes actuels. Le condamné de l'île du Diable s'entrevoit un moment dans ces pages, parmi un personnel enragé de fonctionnaires. Doux souvenirs !

EDMOND BARTHÈLEMY.

CHRONIQUE UNIVERSITAIRE

La Morale laïque, d'après MM. Jules Payot, Bayet et Aulard. — Collège de France, mort de M. Marey et de M. Gabriel Tarde. — La question Brunetière. — Le nouveau secrétaire, M. Picavet. — Ernest Picard : *Comment traiter l'enfant à l'Ecole?* — Sommaire des Revues.

« Voici que la morale laïque (qui n'était jusqu'ici qu'un simple démarquage des morales religieuses) vient enfin de trouver ses bases véritables, solidement édifiées sur les résultats généraux de la science contemporaine. » En termes moins lyriques, M. Jules Payot vient de publier un *Cours de Morale* à la librairie Armand Colin. On voudrait partager l'optimisme allègre du prospectus, mais il faut reconnaître que ce qui nous est offert est aussi un « simple démarquage des morales religieuses » ; la morale de M. Payot est « fortement édifiée » sur le sable mouvant d'une théologie fortement protestante. Un théologien, quoi qu'il veuille, ne peut faire que de la théologie, et dans tout moraliste il y a un théologien qui s'ignore. On connaît l'aventure de ce peintre célèbre qui à quatre-vingts ans découvrit l'école du plein air. Il se dit avec tristesse : « D'aujourd'hui seulement je connais la vraie peinture, et j'ai manqué ma vie. » Il s'installe donc dans son

jardin avec son modèle, mais cette lumière papillotante le gêne, impossible de saisir la forme. Le vieux maître a l'idée de disposer un paravent derrière le modèle : les contours sont déjà plus nets; cependant il y a encore trop de lumière sur les côtés, deux nouveaux paravents suppriment ces reflets importuns, et l'artiste enchanté de cet aménagement provisoire le voulut définitif et fit construire un atelier dans son jardin, et il allait répétant : « Jusqu'ici je me trompais, j'ai maintenant découvert la bonne voie, je fais du plein-air ; là est la nature et la vérité. » Les moralistes dits indépendants témoignent d'une égale candeur, mais en somme eux aussi transportent leur atelier dans leur jardin.

La théologie laïque a ceci de particulier, que Dieu s'y dénomme « l'Inconnaissable » ou « le Grand X »; mais du reste elle ressemble à s'y méprendre à toute autre théologie. La religion laïque a, comme les autres et à leur imitation, ses dogmes, ses saints, ses prêtres, ses temples, ses rites et son culte. Foi au Progrès, à la Civilisation, aux Destinées de l'Humanité, à l'Eminente Dignité de la Personne Humaine, à la Majesté du Travail (les majuscules sont rituelles), tels sont les principaux articles de la doctrine. Celle-ci est contenue tout entière dans le catéchisme raisonné de M. Payot; il y a aussi le petit catéchisme vulgaire, dû à la collaboration de deux docteurs éminents, M. Bayet et M. Aulard.

Une religion d'ordinaire a une origine divine; le Grand X au rebours ne révèle pas; les vérités religieuses sont une lente conquête des sages, qui « ont affranchi la race de l'oppression des forces matérielles, lui ont appris à dominer ses instincts de violence, ont fondé des Sociétés, les ont policées, ont rendu possible la sécurité ». C'est pourquoi nous devons vénérer particulièrement leur mémoire. Honorons Socrate, Jésus, Galilée, Tolstoï et tous les saints du calendrier positiviste, mais distinguons-les de la foule des faux grands hommes, tels que Napoléon, cet habile homme de guerre; les vrais grands hommes sont ceux qui font avancer le progrès et travaillent au bonheur de l'humanité, comme l'ingénieur Lebon qui inventa le gaz d'éclairage.

De la Puissance inconnue nous savons seulement « qu'elle a une orientation raisonnable » ; l'ignorance où nous sommes à son sujet nous dispense de tout autre tribut que l'affirmation de son existence. Nous rendrons hommage dans nos temples à la Raison universelle, en interprétant les grandes œuvres de l'esprit humain. Du même coup nous organiserons

« les plaisirs supérieurs... *Déjà* des villes belges ont leur Maison du Peuple : quand, résolus à une vie très simple dans la famille, nous réserverons le luxe pour la Maison Commune; quand ceux qui parlent, lisent ou chantent bien, feront bénéficier tout le monde de leur talent par l'interprétation des grandes œuvres de l'esprit humain, la vie prendra une saveur qu'elle est loin d'avoir pour la plupart à l'heure actuelle, » elle sera gaie comme un dimanche d'Ecosse.

Les gardiens de la tradition, interprètes du Grand X, sont les instituteurs laïques; comme tous les prêtres, ils ont un caractère sacré, les offenser est un sacrilège. « Les instituteurs laïques sont à la fois les représentants de l'Etat et des parents, c'est pourquoi ils sont doublement respectables... Dans une République, il n'y a pas pour un enfant de faute plus grave que de se conduire mal avec son instituteur. »

La religion n'est jamais tolérante. Nous voulons la liberté de penser, de parler et d'écrire, mais dans les limites du dogme, et nous devons considérer « comme des malfaiteurs publics les écrivains qui mettent leur talent à prouver que les hommes ont raison de se conduire comme des barbares, ou que la paix amollit et déprave les peuples ».

La morale qui ressort de cette religion « enseigne quelles sont les choses qu'il faut faire pour être vraiment heureux. Comme nous désirons tous être heureux, nous *devons* tous faire les choses que la morale nous dit de faire. C'est pourquoi on appelle ces choses des *devoirs* ». Or, la morale nous apprend que, « pour posséder le bonheur, nous devons passer notre vie tout entière à rendre service aux autres hommes ». Nous *devons* nous instruire, car l'instruction procure aussi le bonheur. « Les cultivateurs doivent lire les livres dans lesquels on parle de l'Agriculture, car ainsi ils deviendront plus habiles et s'enrichiront plus facilement... Autrefois pour s'instruire il fallait être riche. Les empereurs et les rois désiraient que le peuple fût ignorant, afin de pouvoir le tromper plus facilement... C'est parce que les Français *du temps passé* n'étaient pas instruits qu'ils se laissèrent tromper par un homme comme Napoléon III, qui les conduisit aux pires désastres... L'instruction nous procure des plaisirs vifs et de grands bonheurs. C'est un grand bonheur que de pouvoir lire les livres des grands écrivains. Ce bonheur est même si grand qu'il y a des hommes qui passent leur vie entière à lire ces livres. Tout le monde ne peut pas en faire autant, mais tout le monde peut lire le soir en rentrant de son travail,

ou *le dimanche lorsqu'il pleut.* L'homme qui sait lire ne s'ennuie jamais. »

Une autre source de bonheur est le travail; nous célébrerons la « majesté » du travail. « Autrefois il n'y avait que les gens du peuple qui travaillaient; les nobles méprisaient le travail, ils ne faisaient rien, ils étaient fiers de ne rien faire. Aujourd'hui les vrais nobles sont les travailleurs. »

Que si l'on nous reproche d'avoir recours dans notre catéchisme à de grossiers mensonges et à ce ton puéril et même niais, nous répondrons que la falsification de l'histoire et la *pia fraus* ont toujours été employées par les autres religions, nous nous conformons à un usage qui est une nécessité du genre Au surplus tout cela est du battage électoral. Il s'agit avant tout d'affermir un pouvoir et de consolider un régime. Nos préceptes ne vont pas plus loin. C'est pour cela que nous recommandons la vertu d'obéissance, et que nous combattons la « superstition révolutionnaire ». Il n'y a de révolutions légitimes que celles qui ont préparé et affermi notre règne; désormais l'ère des révolutions doit être close. « Beaucoup d'ouvriers pensent qu'en bouleversant le pays par une révolution qui changera le gouvernement, ils modifieront l'état social et réaliseront une justice supérieure... Hélas ! que le gouvernement change, il y aura autant de patrons durs, avides, d'ouvriers peu consciencieux, de femmes frivoles, de maris brutaux. On ne crée pas la justice ni le bonheur... Fonder un syndicat, une coopérative, élever des enfants, cela importe plus que de changer un préfet ou même un ministère. » « Sans doute il n'est pas juste qu'on puisse être riche sans travailler ; il n'est pas juste non plus que ceux qui travaillent soient pauvres, et tout le monde doit désirer que cela change. Mais, pour que cela change, il suffit d'élire des députés et des sénateurs qui soient les amis des travailleurs pauvres; et ces députés feront des lois pour que chacun soit plus ou moins riche, selon son travail. *En attendant*, il ne faut pas voler les gens riches. » Et il faut payer exactement ses impôts : « On peut en toute sécurité donner son argent au percepteur, sans crainte que cet argent ne serve pas aux dépenses d'intérêt commun. »

Tel est le nouvel évangile, infiniment supérieur à ceux qu'il remplace; lui seul est capable d'assurer le bonheur dans et par la liberté. Il s'agit de ne pas le laisser échapper maintenant que nous le tenons, car aujourd'hui, nous apprend l'un de ces prophètes, « le Français est l'homme le plus libre du

monde (1). » Nous nous en doutions, mais il y a plaisir à recevoir une confirmation autorisée.

§

Le Collège de France a perdu deux de ses maîtres les plus éminents, M. Marey et M. Gabriel Tarde. L'un et l'autre sont connus, il est inutile de rappeler longuement leur œuvre. M. Tarde avait mis la sociologie à la mode. Ses livres étaient, comme sa conversation, aimables et fourmillants d'aperçus fins, rapides, imprévus. Son nom restera attaché à une idée juste qu'il a développée de cent manières dans son œuvre maîtresse, c'est, à savoir, que l'imitation est un facteur sociologique de premier ordre. On s'apercevra un jour qu'elle est aussi le facteur psychologique par excellence, et il gardera l'honneur de l'avoir proclamé avec éclat.

La question Brunetière est liquidée ; le critique de la *Revue des Deux-Mondes* n'a cependant pas été, comme on le croit, sacrifié à des convenances gouvernementales ; on savait son intention de se faire suppléer après quelques années d'enseignement, on connaissait le suppléant, on le redoutait même, et c'est ainsi que les votes sont allés non contre M. Brunetière, mais contre M. Doumic.

M. Lefranc nommé professeur, le poste de Secrétaire du Collège de France a été confié à M. Fr. Picavet. C'est un choix très heureux. M. Picavet est un homme de premier mérite. D'abord il est l'homme de France qui connaît le mieux et le plus à fond les idéologues. Solide, minutieux, exact, il est un vrai savant par le sérieux et la méthode. Il s'est depuis spécialisé dans l'étude de la philosophie du moyen-âge, dont il traite à l'Ecole des Hautes Etudes avec sa compétence habituelle. Et par parenthèse, quand on songe que ni le Collège de France ni la Sorbonne n'ont de chaire pour cet enseigne-

(1) *Cuique Suum.* Dans les citations que nous avons données, les naïvetés, le patelinage métaphysique, l'émotion puritaine sont le fait de M. Jules Payot, Inspecteur d'Académie, le penseur du trio. La phrase du percepteur est une trouvaille de M. Aulard. Le ton cafard, les tartuferies, les contre-vérités impudentes viennent au compte de M. Bayet, lequel a bien osé écrire à la première page de son catéchisme : « Si nous mentons, nous serons malheureux tôt ou tard ; si nous ne mentons pas nous serons vraiment heureux. » — L'exemple de M. Bayot, devenu Directeur de l'Enseignement supérieur après le succès de son catéchisme (plus de 60 éditions), montre cependant qu'un effronté vendeur d'orviétan peut trouver parfois, à défaut du bonheur, une solide assurance contre le malheur dont il est menacé aux termes de sa maxime.

ment, on se demande la raison de cet ostracisme, qui se comprendrait mieux, exercé contre le bavardage philosophique, sociologique ou littéraire.

§

Je ne puis que signaler brièvement l'opuscule de M. Ernest Picard : *Comment traiter l'enfant à l'Ecole*. L'auteur est professeur à l'Ecole des Roches, et les idées exposées dans son petit volume sont le résumé de son expérience pédagogique. Quelques-uns des points de vue qu'il présente voudraient être discutés ; lorsqu'une occasion s'offrira de reparler de l'œuvre de M. Demolins, nous reviendrons sur ce sujet.

§

Au sommaire des Revues : *Revue Pédagogique*, janvier : Lucien Poincaré, Du rôle des Sciences expérimentales dans l'éducation. — Février : Liard, les Sciences dans l'Enseignement secondaire. Maurice Kuhn : Plan systématique pour l'étude de l'enfant. — Mars, V.-H. Friedel, l'Enseignement par l'aspect en Amérique. *Revue de l'Université de Bruxelles*, nº 1 : Goblet d'Alviella, Une réhabilitation scientifique de la magie; — nº 4 : Georges Dwelhauvers, Louis Ménard.

L. BÉLUGOU.

LES REVUES

Revue bleue : Devoir de l'Elite intellectuelle envers la démocratie. Enquête. Analyse des réponses de MM. Berthelot, J. Lemaître, A. Fouillée, M. Barrès, J. Tarde, G. Monod, A. Guinon, O. Levertin, Duclaux, P. Hervieu, E. Durkheim, Ch.-V. Langlois, Boutroux, G. Séailles, H. Poincaré, E. Fabre et E. Faguet. — Memento. — Rectification.

Revue bleue (21, 28 mai, 4 juin). — M. François Maury a consulté « l'Elite intellectuelle » sur ses devoirs envers la démocratie. L'enquête, conduite avec un désir évident de réunir un faisceau de vérités utiles, est placée sous le patronage de M. Thureau-Dangin, pour cette parole mémorable du silencieux académicien : les littérateurs « ont un titre plus durable que les proscripteurs d'un jour à parler au nom de la pensée française ».

M. F. Maury a interrogé des personnes choisies avec discernement sur le mariage possible des Lettres et de la Politique et les conséquences d'une telle union.

M. Berthelot est d'avis que, dans une démocratie, le savant

a un devoir à remplir. La glorieuse carrière de ce grand homme en est la démonstration vivante et elle est un exemple.

L'opinion de M. Jules Lemaître était intéressante, au point de vue documentaire, car voilà un journaliste spirituel que l'ogre Politique achève de dévorer. M. Maury a noté sa « lassitude intime ». M. Lemaître, fidèle au « Que sais-je ? » dont il tira naguère les plus brillantes variations, a répondu, en effet :

— « Vous me demandez s'il est du devoir des littérateurs d'exercer une action politique. Qu'en sais-je ? et pourquoi évoquer cette notion kantienne d'un impératif ? Jamais on ne parla tant de devoir qu'à notre époque de défaillances et d'abandon. Disons des écrivains que c'est leur droit, et c'est leur « devoir » s'ils en jugent ainsi.

« Le pays a-t-il quelque profit à espérer de cette intervention ? Je n'oserais l'affirmer. Le résultat même de mes propres efforts m'échappe. Les littérateurs sont cependant d'esprit plus ouvert que les politiques. Il me paraît désirable qu'ils s'occupent des affaires publiques. Et pourquoi ne chercheraient-ils pas à entrer au Parlement ? Ce ne sont pas, que je sache, des parias !

« Le philosophe, l'historien s'intéresseront, dans les luttes politiques, au jeu des passions. Un pur artiste au contraire y égarerait son rêve. Le littérateur y trouvera-t-il, ou non, un écueil ? Je l'ignore. Anatole France, moi-même avons-nous souffert de la politique ? Comment le saurais-je ? C'est aux lecteurs à en décider.

« Je crois que, selon les natures, il y a gain ou perte, et ceci dépend aussi des travaux poursuivis. Ma pensée, vous le voyez, est assez complexe, et pourquoi l'expliquer, ce serait inutile. »

La réponse de M. Alfred Fouillée est hautaine et savante : « Quand les démocraties auront reçu les dures leçons de l'expérience, elles seront bien obligées ou de « se démettre », ou de se soumettre aux vraies lois qui, selon Montesquieu, « dérivent de la nature des choses » — et de la nature des hommes. »

Il déplore ensuite : « la classe de philosophie « ne menant plus à rien » — dans l'enseignement actuel, — « sera, d'ici à deux ans, dépeuplée et presque annihilée. »

M. Maurice Barrès, — qui l'eût cru ? qui en eût douté ? — ne se prononce point sur l'admission de l'homme de lettres

au Parlement. Il remarque que peu d'écrivains de valeur n'ont pas exercé d'action sociale, prouvant que Th. de Banville lui-même, parce qu'il a chanté « sa terre et ses morts », a contribué à la « politique traditionnaliste ». C'est très agréable à lire, — et ceci, davantage : « ... Il n'y a pas à savoir si c'est « le devoir ou l'avantage » des écrivains de « chercher à exercer une action sur la politique du pays ». On constate, comme un fait, qu'ils exercent cette action... Les « conférences », les œuvres « d'éducation populaire », c'est de la vulgarisation. Il n'y a pas de sot métier : donc faites des conférences et de l'éducation populaire. Mais si vous pouvez être un Rousseau ou un Joseph de Maistre, un Taine, un Renan ou un Auguste Comte, ça vaudra tout de même mieux. »

L'auteur admirable du *Jardin de Bérénice* consent, pourtant, à une déclaration dogmatique. La voici :

« L'homme d'Etat, le vrai politique, est un praticien. Sans doute, des écrivains et des savants peuvent devenir des hommes d'affaires, mais leur littérature et leur science n'a rien à y voir. Ce qui leur reste de ces nobles cultures ne peut que les gêner. Et si l'on me pressait, je saurais bien dire pourquoi : c'est que la moralité de l'homme pratique diffère de la moralité du théoricien. Le premier va de résultats en résultats, tandis que le second ne peut pas un seul instant perdre des yeux son but idéal. Le théoricien poursuit ce qu'en mathématique on appelle, je crois, une limite, c'est-à-dire un point d'où l'on approche indéfiniment sans jamais pouvoir l'atteindre. »

M. Gabriel Tarde, qui fut un des grands esprits, une des intelligences lucides de ce temps, n'admet pas que « les penseurs et les littérateurs aient le devoir de perdre leur temps à faire de la politique active et actuelle, au lieu d'élaborer des idées qui permettront aux politiques de demain d'orienter leur marche ». Sa conclusion est la suivante :

« Il n'y a d'exception selon moi à cette règle d'abstention politique que je viens d'imposer à l'homme de pensée, que dans les moments de crise violente où le devoir s'impose à tout citoyen de quitter son atelier et de descendre dans la rue. »

Sur les deux points définis ci-dessus, M. Gabriel Monod partage l'avis du professeur Tarde. Cependant, il rappelle que Gladstone fut un théologien, Disraëli, un romancier, et il cite Guizot, Lamartine et Jules Simon. L'action politique de Victor Hugo a été plus grande, remarque-t-il, par *Les Châti-*

ments que par ses discours à l'Assemblée législative. Et, enfin : « aujourd'hui l'évolution démocratique des sociétés fait un devoir à ceux des savants et des écrivains qui en sont capables, de se mêler aux œuvres d'éducation populaire et d'exercer à ce titre une action politique, ou plutôt morale ».

« Actuellement, un homme de lettres est presque toujours un homme du monde », assure M. Albert Guinon, auteur dramatique. Ensuite, il parle beaucoup plus sagement :

« Le seul moyen naturel et enviable, pour un écrivain, d'exercer une influence politique ou sociale, c'est de l'exercer *par ses ouvrages littéraires ou dramatiques.* Un roman, un drame, une comédie peuvent, par leur sujet même, par les développements ou les personnages qu'ils comportent, avoir une action sociale ou politique considérable. Mais ces ouvrages n'en demeurent pas moins des œuvres d'art, et leurs auteurs restent des artistes. Car c'est, avant tout par, la précision et l'originalité du style, par la force et l'esprit du dialogue, bref pour les qualités de *forme* qu'on est un artiste de la plume. Or, tant qu'il exerce son influence par ses ouvrages mêmes, l'écrivain demeure sur son terrain ; il exprime librement ses idées dans le langage de son choix ; enfin il est le maître de sa *forme.*

« Mais qu'il se garde bien de glisser dans la « propagande de presse », les « conférences », « l'éducation populaire » ou dans « le parlement » et « le pouvoir » !... Ce n'est un mystère pour personne que les orateurs et les publicistes politiques — à de rares exceptions près — parlent et écrivent une langue d'où l'art semble s'être à tout jamais retiré sans esprit de retour... »

M. Oscar Levertin, romancier, poète, critique, professeur, « une des intelligences les plus fines et les plus séduisantes que la Suède ait produites depuis longtemps», dit M. François Maury, — tient pour une conséquence nécessaire de l'évolution actuelle, la participation des hommes de pensée à la vie politique, et que cette participation doit être de plus en plus active.

L'action publique de Duclaux en ces récentes années répond nettement pour lui. Cruellement malade au moment qu'il recevait le questionnaire de la *Revue bleue,* il a écrit cette lettre, « la dernière sans doute, » que nous reproduisons in extenso :

« Je suis touché de vos instances, mais je ne puis vraiment répondre à la question que vous posez. Théoriquement, a le droit d'écrire qui veut. Pratiquement, si ceux qui croient avoir quelque chose à dire ne le font pas, c'est d'abord que cela ferait beaucoup de copie, c'est ensuite parce que le public a conservé le droit de siffler. Et croyez qu'il est bon qu'il en soit ainsi et que nous nous montrions un peu plus difficiles pour ceux qui viennent nous parler sans que nous les ayons interrogés. Cela fait réfléchir.

« Vous citez deux exemples que j'accepte. Personne ne peut trouver mauvais que M. Gaston Boissier, ancien professeur, dans une réunion de professeurs, dise son opinion sur l'Ecole normale. Je doute qu'on trouve la même unanimité à propos de ce qu'a dit M. Thureau-Dangin dans la dernière réunion mondaine de l'Académie française. C'est qu'on n'est pas bien sûr que les choses iraient mieux si elles étaient conduites par des mandarins à boutons de cristal ; et puis il y avait un peu, dans son discours, une faute de goût analogue à celle d'un maître de maison qui, ayant réuni dans son salon des personnes sur lesquelles il ne sait rien, y lancerait une phrase qui peut les blesser.

« Tel le père Didon appelant la guerre civile dans une réunion de distribution de prix. Ou encore cet autre Père, Jésuite, celui-ci, parlant de la chaire de Notre-Dame à un public courtois apportant son hommage aux victimes de la Charité.[1]

« Où en serions-nous si des faits pareils se renouvelaient souvent ? Il faut donc que le public conserve son droit de siffler. C'est parce que je pense à lui que je termine en vous envoyant, etc. »

M. F. Maury appelle « captieuses » les lignes de M. Paul Hervieu que voici :

« Le *droit*, pour les écrivains et savants, de communiquer les lumières politiques qu'ils jugent avoir, se transformerait peut-être en *devoir*, à mes yeux, le jour où ils seront tombés d'accord entre eux sur ce qui est le vrai, l'équitable, le bon, l'utile et le pratique en fait de gouvernement. Quant à savoir si la vocation littéraire est favorisée chez eux par leur intervention dans la politique, cela ne revient-il pas à décider si l'on fait mieux deux choses à la fois qu'une seule ?

« Du moment que la loi n'interdit pas les droits politiques aux savants et aux écrivains, je trouve naturel qu'ils en fassent l'usage qui peut leur agréer. Et, dans les divers moyens

de propagande ou au Parlement, je ne saurais les tenir pour plus détournés de leurs affaires ou de leur rôle que les médecins, les ecclésiastiques, les avocats, les manufacturiers, etc...

« Pour ce qui serait d'édicter la politique que les écrivains et savants doivent combattre ou appuyer, je ne connais à personne le devoir d'avoir telle conviction qu'il n'a pas, ni de ne pas avoir telle conviction qu'il a. »

N'y a-t-il pas là rien que de « logique » et d'excellent à retenir ?

M. Emile Durkheim, pour qui la sociologie est une science indépendante de la politique, pense que les écrivains et les savants ont le « devoir strict » de participer à la vie publique « par le livre, la conférence, les œuvres d'éducation populaire en *conseilleurs*, en *éducateurs*. L'affaire Dreyfus a jeté dans l'action publique des hommes qui n'y songeaient pas, et ne doivent plus s'en désintéresser pour les raisons ci-après :

« L'agitation morale que ces événements ont suscitée n'est pas éteinte et je suis de ceux qui pensent qu'elle ne doit pas s'éteindre ; car elle est nécessaire. C'est notre accalmie d'autrefois qui était anormale et qui constituait un danger. Qu'on le regrette ou non, la période critique ouverte par la chute de l'ancien régime n'est pas close, il s'en faut ; il vaut mieux en prendre conscience que de s'abandonner à une sécurité trompeuse. L'heure du repos n'a pas sonné pour nous. Il y a trop à faire pour qu'il ne soit pas indispensable de tenir perpétuellement mobilisées, pour ainsi parler, nos énergies sociales. C'est pourquoi je crois la politique suivie dans ces quatre dernières années préférable à celle qui a précédé. C'est qu'elle a réussi à entretenir un courant durable d'activité collective, d'une certaine intensité. Certes, je suis loin de penser que l'anticléricalisme suffise à tout ; j'ai même hâte de voir la société s'attacher à des fins plus objectives. Mais l'essentiel était de ne pas nous laisser retomber dans l'état de stagnation morale où nous nous sommes trop longtemps attardés ».

M. Ch.-V. Langlois, l'historien, observe : « — S'occuper de politique représente une dépense de temps et d'activité. Et ce n'est pas, à proprement parler, une distraction. Cette dépense est donc une perte sèche pour les études ou pour l'art. Je vois fort bien comment l'activité politique peut favoriser ou contrarier la *carrière* d'un savant ou d'un écrivain. Mais sa *vocation?*

Nul exemple d'une « vocation » scientifique qui ait été « favorisée de la sorte.

«... Les écrivains et les savants qui se décident à faire le métier de politicien deviennent, en général, des politiciens très ordinaires, qui restent sans influence. Cela tient à ce que très peu d'hommes d'étude, de critiques et d'artistes sont, en même temps, des hommes d'action. Les « intellectuels » qui se mêlent sur le tard de politique militante étonnent souvent la galerie en restant, sur ce terrain, fort au dessous de ce que l'on attendait d'eux. »

Le savant M. Boutroux distingue entre le « devoir « et le « droit ». Et si les écrivains usent de leur *droit* en se mêlant « aux affaires publiques, il souhaite qu'ils y apportent quelque « chose de leur esprit de chercheurs désintéressés ».

M. G. Séailles s'exprime ainsi :

« L'intellectuel n'est pas libéré du devoir qui incombe à tous les citoyens de s'intéresser à la chose publique et d'y concourir. Mais, sans lui refuser l'exercice d'aucun de ses droits, il semble que son rôle doive répondre à ses aptitudes et à ses habitudes professionnelles. Il n'est pas besoin de lui pour exciter les passions, faire appel à la violence, résoudre les problèmes par des mots vagues, des adjectifs pompeux ou des calomnies. Son rôle est de faire une part à la raison dans les affaires humaines; son œuvre reste une œuvre d'éducation, son devoir n'est pas de laisser l'action aux sots, mais de mériter leur haine en disant la vérité. L'illusion est dangereuse, comme toute forme du mensonge, puisque le déterminisme des faits pose ses conséquences en dehors d'elle... »

L'illustre mathématicien Henry Poincaré s'en tient, dans sa réponse, aux seuls savants. C'est d'un ami de la précision. Le goût de l'exactitude peut inciter à l'ironie, on va voir comme :

« La politique est aujourd'hui un métier qui absorbe l'homme tout entier ; un savant qui voudra s'y consacrer devra sacrifier sa vocation ; s'il veut être réellement utile au pays, il faut qu'il donne la moitié de son temps aux affaires de la République ; s'il veut garder son siège, il faut qu'il donne l'autre moitié aux affaires de ses électeurs ; il ne lui restera plus rien pour la Science. Il y a bien M. Berthelot, mais M. Berthelot est inamovible. Les inamovibles sont supprimés et il n'y a aucune probabilité qu'ils soient jamais rétablis. Peut-être la représentation des minorités avec le système espa-

gnol de l'accumulation donnerait-elle la solution du problème et ouvrirait-elle de nouveau le Parlement aux hommes qui veulent être autre chose que des politiciens.

« Il serait donc fâcheux que tous les savants aspirassent au Parlement, parce qu'alors il n'y aurait plus de savants. Que nous sacrifiions de temps en temps quelqu'un d'entre nous, plus apte à se faire comprendre des foules ou des assemblées, on peut s'y résigner, ou même s'en réjouir, non seulement pour le pays, mais pour la science elle-même, car il faut bien après tout qu'elle ait quelqu'un pour défendre ses intérêts.

« Mais la plupart devront se borner aux articles de journaux et de revue. Je doute que leur voix soit entendue, au milieu du fracas des luttes quotidiennes.

« Vous me demandez enfin si les savants politiciens doivent combattre ou appuyer la politique du bloc ministériel? Ah! pour le coup, je me récuse ; chacun d'eux devra voter selon se conscience; je suppose que tous ne penseront pas sur ce point de la même manière, et vraiment je ne saurais m'en plaindre. S'il y a des savants dans la politique,il faut qu'il y en ait dans tous les partis, et, en effet, il est indispensable qu'il y en ait toujours du côté du manche. La science a besoin d'argent, et il ne faut pas que les gens au pouvoir, ceux qui disposent de l'argent, puissent se dire, la science c'est l'ennemi. »

M. Emile Fabre, l'auteur dramatique, est d'avis que, savant, artiste ou politicien, « il faut opter, la vie est courte »; que, pendant les périodes critiques, l'intellectuel « peut, et doit peut-être » intervenir.

Pour se délasser de la critique littéraire, M. Emile Faguet s'est exercé à la critique politique. Puisse celle-ci absorber son activité redoutable et sa conscience d'un grand devoir civique à remplir, donner un peu de répit à ses clients ordinaires : les lettrés. Au sens de M. E. Faguet, les savants et les lettrés doivent donner leur avis sur les questions qui intéressent leur pays et l'humanité ».

Y a-t-il un enseignement à tirer de cette consultation? M. Maury s'y essaie, sans réussir. A lire d'un peu près, on trouverait l'expression d'un profond mépris pour la politique et son personnel. C'est excellent à constater...

§

La Revue des Idées (15 juin) contient une étude très

complète de M. Jacques Morland sur *Le comte de Gobineau, sa vie et son œuvre*.

A propos d'un passage de la « chronique » reproduit ici (1), le directeur de la *Revue des Idées* a reçu la lettre suivante :

« *Lucina sine concubitu* », je vois qu'il est question sous ce titre dans le dernier numéro de la *Revue des Idées* (p. 400). d'un arrêt singulier rendu par le Parlement de Grenoble en 1517, et déclarant légitime un enfant conçu par la force d'imagination de la mère qui avait rêvé avoir des relations avec son mari absent depuis quatre ans.

« La revue est ainsi victime d'une mystification remontant à l'année 1637, époque à laquelle fut répandu dans toute la France le texte de l'arrêt prétendu. En réalité, cet arrêt n'a jamais existé. Il était inventé de toutes pièces dans le but de jeter le ridicule sur les Parlements. Le Parlement de Paris en défendait la publication par arrêt du 13 juin 1637. Celui de Grenoble, « par arrêt du 13 juillet suivant, déclara cet arrêt faux, supposé et calomnieux, ordonna que l'imprimé serait lacéré par l'exécuteur de la haute justice, jeté au feu et brûlé devant la grande porte du palais avec défense de l'imprimer, l'exposer en vente ni l'acheter, *sous peine de la vie* (sic !), ordonna qu'il serait informé contre les auteurs, etc... »

« Merlin, *Répertoire;* édit. 1813, v° *Légitimité*, section II, § II.

« Ce point historique n'a pas une grande importance; je crois pourtant qu'il est bon de vous signaler cette erreur. »

La Revue de Paris (1er juin) publie une nouvelle de M. Henri de Régnier, *Les obsèques de la Duchesse;* une étude de M. A. Rivoire sur *Marcel Prévost*.

Les Essais (mai). De M. P. Hepp, un article sur *Elémir Bourges*.

Rectification : M. Eugène Montfort, — répondant à un doute exprimé avec une coupable légèreté à cette place, le mois dernier, — a vérifié que Byron parla plusieurs fois, et non pas une seule fois, à la Chambre des Lords; trois discours prononcés : le 27 janvier et le 21 avril 1812, et le 1er juin 1813, sont imprimés dans la traduction que possède M. E. Montfort.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

(1) V. *Mercure de France*, VI-1904, pp. 773 et 774.

LES JOURNAUX

Inédits de Georges Sand (*Le Figaro*, 2 juin). — Lettre de Musset, et de George Sand (*Le Temps*, 9 juin). — Les Amants de Marie de Verrières (*La Liberté*, 31 mai). — Le Pré-Catelan (*Le Temps*, 16 juin).

M. Ginisty a été autorisé à feuilleter les manuscrits inédits de George Sand, conservés par sa famille. Il a trouvé deux pièces de théâtre, arrangées d'après des romans, *l'Homme aux Marionnettes* et *Manon*, des contes ou romans inachevés *Jean Daradoux*, *La Reine des Neiges*, *Mémoire de J. Paille.* Ce dernier ouvrage met en scène un jardinier qui a épousé sans le savoir une fille naturelle de Jean-Jacques Rousseau; il apprend plus tard l'origine de sa femme, et je suppose que cette découverte lui est agréable, mais M. Ginisty ne nous en dit rien. Jean-Jacques, d'ailleurs, ou son souvenir, semble jouer un grand rôle dans ce roman. Etant enfant, le jardinier l'a rencontré à Ermenonville; endormi, il est réveillé brusquement par un passant : « Sa figure, dit George Sand, était celle d'un homme âgé, non décrépit, bien fait dans sa taille moyenne, un peu voûté, vêtu comme un artisan aisé un jour de repos. Il était extrêmement propre et ses gros souliers seuls étaient blanchis par le sable fin où il avait marché...

« ...Cet homme était très pâle, et tous ses traits, comme affaissés sous le poids d'un immense découragement, offraient l'image d'une douleur sans remède. La bouche semblait morte au sourire, les narines fermées au souffle de la vie, tout le masque contracté par la pensée d'une rupture absolue avec le monde des vivants. L'œil seul était vivant dans cette face éteinte : il était beau et brillant comme un diamant noir, mais il était irrité, menaçant indigné.

... « L'homme étendit devant moi sa longue canne, en me disant d'une voix vibrante et avec des lèvres agitées d'un frémissement convulsif :

— « Pourquoi fuir, pourquoi se dérober et se cacher, si l'on n'a rien en soi dont on doive rougir ?

— « Quel mal peut-on faire quand on dort ? » lui dis-je.

« Je ne sais si ma contenance ferme le fit se raviser, ou si ma pensée prit un autre chemin. Il eut l'air de se parler à lui-même en disant :

— « Dormir est doux à tout âge, mais il en est un où se réveiller est affreux !

« L'enfant, cependant, s'excuse de s'être attardé là.

— « Vous ne voulez peut-être pas que je dorme sur votre banc ?

— « Ce banc n'est pas à moi,répondit-il sèchement.

— « Mais c'est là votre maison, repris-je, et vous ne voulez pas qu'on en approche.

— « Je n'ai pas de maison, dit-il plus sèchement encore. Rien d'ici n'est à moi: je ne possède rien, rien que ma volonté.

— « Eh bien, qu'est-ce que c'est votre volonté? A qui en avez-vous? Quel tort vous ai-je fait?

— « Aucun si ta bouche est sincère, répondit-il avec une sorte d'emportement. Mais n'étais-tu pas venu ici pour m'espionner? »

Jean-Jacques, rassuré sur les intentions du gamin, finit par s'adoucir. L'enfant s'enhardit et lui montre un dessin, et le philosophe devient aussi bon et aussi paternel qu'il s'était d'abord montré maussade. Rousseau critique l'esquisse et déclare qu'elle manque de sentiment. Qu'est-ce donc que le sentiment?

— « Le sentiment, c'est l'amour du vrai, mais pas un amour puéril et mesquin, jaloux de s'approprier la beauté des choses de Dieu. Le vrai sentiment de la nature, c'est une admiration tendre, enthousiaste et désintéressée, une expansion du cœur entraîné à se plaire dans l'infini de la création et à s'identifier si parfaitement avec l'œuvre de Dieu que la pensée de la détourner à son profit lui semble un sacrilège... »

Il y a aussi dans ces papiers inédits un *Catéchisme philosophique* qui, d'après M. Ginisty, « étudie ces trois facultés humaines : sentir, connaître, penser, et en déduit cette obligation : aimer. » Il est fâcheux qu'on ne nous décrive pas le mécanisme de cette déduction singulière. En un autre petit traité George Sand nous affirme sérieusement que : « Une doctrine à la fois religieuse et philosophique applicable à tous les temps et à tous les pays, à tous les hommes, serait le dernier mot de la civilisation, le régime du bonheur sur la terre. » Le traité s'appelle *Notions d'une philosophie pratique*. Si tout est dans le ton du passage cité, la lecture en doit être joyeuse.

§

Les *Lettres* le sont moins. Elles sont incohérentes, plus qu'il ne sied même à l'amour : « Tu t'es crue ma maîtresse et tu n'étais que ma mère. » En effet, et l'impuissante maîtresse l'avoue elle-même : elle n'a jamais su lui « donner les plaisirs de l'amour ». Elle devait trop parler et juste aux moments où il faut se taire. Voici d'ailleurs la lettre où se trouve ce passage :

«...Que j'aie été ta maîtresse ou ta mère, peu importe. Que je t'aie inspiré de l'amour ou de l'amitié ; que j'ai été heureuse ou malheureuse avec toi, tout cela ne change rien à l'état de mon âme à présent. Je sais que je t'aime et c'est tout. (*Ici trois lignes rayées*). Veiller sur toi, te préserver de tout mal, de toute contrariété, t'entourer de distractions et de plaisirs, voilà le besoin et le regret que je sens depuis que je t'ai perdu.

« Pourquoi cette tâche si douce,et que j'aurais remplie avec tant de joie, est-elle devenue peu à peu si amère et puis tout à coup impossible? Quelle fatalité a changé en poison les remèdes que je t'offrais? Pourquoi, moi qui aurais donné tout mon sang pour te donner une nuit de repos et de calme, suis-je devenue pour toi un tourment, un fléau, un spectre? Quand ces affreux souvenirs m'assiègent (et à quelle heure me laissent-ils en paix !) je deviens presque folle.Je couvre mon oreiller de larmes. J'entends ta voix m'appeller dans le silence de la nuit.Qu'est-ce que (*sic*) qui m'appellera à présent? Qui est-ce qui aura besoin de mes veilles? A quoi emploierai-je la force que j'ai amassée pour toi, et qui maintenant se tourne contre moi-même? Oh ! mon enfant, mon enfant ! que j'ai besoin de ta tendresse et de ton pardon ! Ne parle pas du mien, ne me dis jamais que tu as eu des torts envers moi. Qu'en sais-je? Je ne me souviens plus de rien, sinon que nous avons été bien malheureux et que nous nous sommes quittés. Mais je sais, je sens que nous nous aimerons toute la vie, avec le cœur, avec l'intelligence, que nous tâcherons, par une affection sainte (*ici un mot rayé*), de nous guérir mutuellement du mal que nous avons souffert l'un pour l'autre.

« Hélas ! non ! ce n'était pas notre faute. Nous suivions notre destinée, et nos caractères plus âpres, plus violents que ceux des autres, nous empêchaient d'accepter la vie des amants ordinaires. Mais nous sommes nés pour nous connaître et pour nous aimer, sois-en sûr. Sans ta jeunesse et la faiblesse que tes larmes m'ont causée, un matin, nous serions restés frère et sœur. Nous savions que cela nous convenait. Nous nous étions prédit les maux qui nous sont arrivés. Eh bien qu'importe, après tout? Nous avons passé par un rude sentier,mais nous sommes arrivés à la hauteur où nous devions nous reposer ensemble. Nous avons été amants, nous nous connaissons jusqu'au fond de l'âme. Tant mieux. Quelle découverte avons-nous faite mutuellement qui puisse nous dégoûter l'un de l'autre? Oh! malheur à nous, si nous nous étions séparés

dans un jour de colère, sans nous comprendre, sans nous expliquer ! C'est alors qu'une pensée odieuse eût empoisonné notre vie entière ; c'est alors que nous n'aurions jamais cru à rien. Mais aurions-nous pu nous séparer ainsi ? Ne l'avons-nous pas tenté en vain plusieurs fois ? Nos cœurs enflammés d'orgueil et de ressentiment ne se brisaient-ils pas de douleur et de regret, chaque fois que nous nous trouvions seuls ? Non cela ne pouvait pas être. Nous devions, en renonçant à des relations devenues impossibles, rester liés pour l'éternité. Tu as raison, notre embrassement était un inceste, mais nous ne le savions pas. Nous nous jetions innocemment et sincèrement dans le sein l'un de l'autre. Eh bien, avons-nous un seul souvenir de ces étreintes qui ne soit chaste et sain ? Tu m'as reproché, dans un jour de fièvre et de délire, de n'avoir jamais su te donner les plaisirs de l'amour. J'en ai pleuré alors, et maintenant je suis bien aise qu'il y ait quelque chose de vrai dans ce reproche. Je suis bien aise que ces plaisirs aient été plus austères, plus voilés que ceux que tu retrouveras ailleurs. Au moins tu ne te souviendras pas de moi dans les bras des autres femmes. Mais quand tu seras seul, quand tu auras besoin de *prier* et de pleurer, tu penseras à ton George, à ton vrai camarade, à ton infirmière, à ton ami, à quelque chose de mieux que tout cela. Car le sentiment qui nous unit s'est formé de tant de choses qu'il ne se peut comparer à aucun autre. *Le monde n'y comprendra jamais rien. Tant mieux.* Nous nous aimerons, et nous nous moquerons de lui. »

§

Un des premiers amants de Marie Rinteau, dite Marie de Verrières, fut Maurice de Saxe. Elle en eut une fille, qui épousa Dupin de Francueil, et ce Dupin fut le père d'un autre Dupin, lequel engendra George Sand.

Après ou en même temps que Maurice de Saxe, Marie de Verrières eut de nombreux amants. Elle eut Colardeau et daigna le garder trois ans. Elle avait trente-quatre ans ; Colardeau était un peu plus jeune.

« Marie de Verrières était fort éprise de son poète sans que pourtant cette passion partagée nuisît à leurs intérêts communs ou respectifs. Colardeau a célébré ses amours dans des vers médiocres, mais où ne manquent pas un heureux et délicat sentiment et un air du temps assez facile et agréable. Marie se lassa la première de leur liaison ; le poète en souffrit vivement. Il était d'ailleurs en assez mauvais point. Son

dépit s'envenima de se voir remplacé auprès de Marie par ce fieffé cuistre de La Harpe. Après le maréchal de Saxe, après Marmontel, après le duc de Bouillon, après tant d'autres, et sans compter le constant et peu jaloux d'Epinay, la belle finissait dans la littérature en attendant que son existence s'achevât dans la dévotion. De rage Colardeau en fit une comédie, *les Perfidies à la mode*, qui fut reçue à la Comédie-Française et ne fut pas jouée. Il vivait alors chez la marquise de Vieuville, qui se mit en tête de le faire admettre à l'Académie. Il fut élu, mais point reçu ; il mourut, en effet, avant d'avoir pris séance, le 16 avril 1776, à l'âge de quarante-quatre ans. C'était sa destinée de rester à mi-chemin. Il eut pour successeur à l'Académie ce La Harpe à qui décidément il avait partout tenu la place chaude ; l'éloge de l'auteur des tragédies d'*Astarbé* et de *Caliste*, de ce Tibulle à l'eau de savon que fut Colardeau, fut ainsi prononcé par son mortel ennemi. Le hasard et l'Académie se plaisent à ces jeux. « Marie de Verrières ne jouit que dans la mort des honneurs rendus aux hommes de lettres par elle distingués : elle avait quitté ce monde en 1775. »

§

M. François Ponsard, à propos du théâtre de Verdure, nous conte dans *le Temps* l'histoire du Pré-Catelan :

« Le Pré-Catelan fut longtemps l'un des taillis les plus épais de la forêt de Rouvray, que remplace aujourd'hui le bois de Boulogne. On sait que le rouvre est une sorte de chêne « tortu et peu élevé ». Ces arbres donnèrent leur nom à la forêt parce que leur essence y dominait toutes les autres espèces sylvestres. On assassinait volontiers sous l'ombrage de ces chênes tortus. Et la légende veut qu'au début du quatorzième siècle les gens du roi aient très vilainement mis à mort, à l'entrée de ce qui est maintenant le Pré-Catelan, un aimable et un galant troubadour qui s'en venait de Provence pour « ramener à la cour de Philippe le Bel quelque gaieté et le goût des belles-lettres ».

« Philippe le Bel demeura donc sans gaieté et sans belles-lettres, ce qui explique bien des choses dans l'histoire. Ce monarque infortuné fit du moins tout ce qu'il put pour témoigner de ses regrets par devant la postérité. Il commença par faire hacher en petits morceaux les assassins d'Arnaud de Catelan, le troubadour en question, puis il éleva un monument pieux à la mémoire du gentil provençal.

« Mais, direz-vous, pourquoi les gens du roi assassinèrent-ils Catelan ?

« C'est que Catelan, troubadour de Béatrix de Savoie, femme de Raymond Bérenger, comte de Provence, portait en cadeau au roi Philippe, dit Le Bel, un coffret d'essences précieuses et qu'il commit l'imprudence de laisser voir cette boîte ouvragée au chef de l'escorte que le roi avait envoyée à sa rencontre. Le chef d'escorte crut que le coffret contenait un trésor et jugea à propos de s'en emparer en tuant fort simplement le troubadeur. Revenu près du roi Philippe, le soldat prétendit n'avoir pas rencontré Catelan. Il ouvrit le coffret... Point d'argent, mais des flacons d'eau de senteur. Vite il en répandit un sur soi à l'occasion d'une fête au palais. Le parfum était exquis et notre soldat fut assiégé par toutes les gentes damoiselles, qui cherchaient à connaître la recette d'une odeur aussi attirante. Le roi vient à passer et demande des explications. Le soldat se trouble, la vérité se fait connaître, et Philippe le Bel ordonne un supplice de gala.

« Le monument élevé au troubadour peu après ces événements tombait en ruines au dix-septième siècle. Il fut remplacé par la pyramide que l'on voit encore auprès de l'une des portes d'entrée du Pré-Catelan. Ce coin de forêt rentra dans le calme jusqu'à l'époque des travaux d'aménagement du bois de Boulogne ; mais il fut alors cruellement atteint. On n'hésita pas à le transformer en une vaste carrière qui devait fournir les cailloux et le sable nécessaires à l'empierrement des routes du bois.

« Ouvrir une carrière, c'est très joli, mais il est plus beau de la refermer. Tel fut du moins le sage et élégant avis de l'administration qui ne voulait pas laisser des fondrières au milieu de la nouvelle promenade. Ladite administration se préparait donc à s'adresser à ses aimés contribuables pour l'aider de leurs deniers en cette opération, lorsqu'un hardi spéculateur vint lui rendre visite. Cet audacieux proposait « de créer à ses frais sur ces terrains arides un jardin renfermant des établissements de cafés-restaurants, des salles de concert, des théâtres, une laiterie, une brasserie, afin d'y donner des fêtes de jour et de nuit, d'un caractère particulier, convenant au public élégant qui fréquente le bois de Boulogne. »

La concession avait été faite à Nestor Roqueplan. Homme d'esprit autant que d'affaires, il la repassa à un sieur Ernest Berr, pour qui l'opération fut très mauvaise.

R. DE BURY.

MUSIQUE

Opéra Comique : *Alceste.* — Gluck et l'opéra. — Concerts.

M. Albert Carré est infatigable et il le prouve avec élégance. Un directeur qui monte une œuvre importante trois semaines avant la fermeture annuelle de son théâtre, cela ne se voit pas tous les jours. De la part d'un directeur subventionné, c'est encore moins ordinaire, surtout quand celui-ci a surabondamment satisfait aux obligations de son cahier des charges et nous offre l'affiche la plus abondante et la plus variée qu'ait jamais connue notre invraisemblable patience ou indolence parisienne. Dans une fonction où tant d'autres exercent un métier, M. Carré a déployé une activité d'artiste, secondée par le goût le plus ingénieux. Son audace nous révéla *Pelléas* et, si son éclectisme fut absolu au point de parfois nous déconcerter par l'intrépidité de son indifférence, les résultats en apparaissent des plus heureux à bien des égards. Il déblaya le terrain encombré de la production et encouragea de nouveaux efforts par la certitude d'un aboutissement possible, sans restriction de genre ou de tendance. En même temps qu'il libérait ainsi notre art lyrique et provoquait l'originalité des créateurs, il apprenait à ses abonnés à venir au théâtre pour autre chose que pour y faire leur digestion ou se montrer et potiner les soirs convenus, en écoutant distraitement les rengaines accoutumées. Par la diversité des spectacles, il affranchit le grand public de la tyrannie des habitudes et élargit peu à peu le champ de sa réceptivité, au profit de sa culture musicale autant que de son plaisir. Au moment où un ministre, par hasard bien inspiré, vient de renouveler à M. Carré son privilège, on ne saurait assez proclamer ce que notre musique doit à son initiative entreprenante, et il sied de lui en rendre hommage.

Avec cette reprise d'*Alceste* après *Orphée* et *Iphigénie en Tauride* au même endroit, l'annonce d'*Armide* ailleurs, il faut se réjouir en voyant les ouvrages de Gluck reprendre successivement leur place au répertoire. Quand la liste en sera épuisée, on aura peut-être l'idée de remonter jusqu'à Rameau. La comparaison des œuvres *à la scène* serait seule instructive, et elle est devenue nécessaire pour contrôler la valeur exacte, sinon la réalité des innovations attribuées au « réformateur de l'opéra ». Le chevalier Gluck, en somme, fut un personnage assez compliqué (1). Il jouissait d'une âme ardente, d'un

(1) Consulter *Gluck et Piccini*, par G. Desnoiresterres, un livre documenté, impartial et trop peu connu.

caractère impétueux et d'une indomptable volonté qui ne reculait nullement devant les manifestations brutales. Mais il ne semble pas que la passion l'ait jamais entraîné à compromettre ou même à négliger ses intérêts. Cet apôtre de l'idéal tragique fut un si merveilleux *businessman* que la supercherie des *Danaïdes* en acquiert une allure équivoque; car, si des marques éventuelles du génie il étala l'orgueil naïf poussé jusqu'à l'outrecuidance, il paraît en avoir aussi possédé, au suprême degré, un parfait égoïsme. Sa vie et ses actes dénoncent plus de sens pratique avisé que de cœur, plus d'entregent que de franchise. L'homme, au fond, est peu sympathique et n'inspire pas confiance. Tout cela importerait moins chez un autre; et n'importe guère, même ici, à l'égard du « musicien ». Mais la gloire de Gluck est faite bien plutôt de ses théories lyrico-dramatiques, de ce qu'il y prétendit assez bruyamment inaugurer, que de la qualité purement musicale de la réalisation. Il semble bien qu'on ait quelque droit de douter de l'entière sincérité du polémiste, et ce qu'on sait de l'homme n'est pas pour en dissuader. L'épître dédicatoire au grand-duc de Toscane (1769), qui sert de préface à l'Alceste, constituait à la fois un manifeste pseudo-wagnérien retentissant et une excellente réclame. Or, il fut établi depuis que les réformes y célébrées par le compositeur étaient l'œuvre de son librettiste. A la vérité, dans une lettre au *Mercure de France* (février 1773), Gluck se défendit honnêtement d'avoir « inventé le nouveau genre d'opéra italien dont le succès a justifié la tentative ». « C'est à M. Calzabigi qu'en appartient le principal mérite, ajoutait-il, et, si ma muse a eu quelque éclat, je crois devoir reconnaître que c'est lui qui m'a mis à portée de développer les ressources de mon art... » Mais il n'explique pas comment. C'est ce que fit plus tard Calzabigi lui-même, dans une communication au dit *Mercure* (août 1784) à propos des *Danaïdes*, en revendiquant, pour le moins, la copaternité du système : «... Je lui fis lecture de mon *Orphée* et lui en déclamai plusieurs morceaux à plusieurs reprises, lui indiquant les nuances que je mettais dans ma déclamation, les suspensions, la lenteur, la rapidité, les sons de la voix tantôt chargés, tantôt affaiblis et négligés dont je désirais qu'il fît usage pour sa composition. Je le priai en même temps de bannir *i passaggi, le cadenze, i ritornelli*... M. Gluck entra dans mes vues. Mais la déclamation se perd en l'air, et souvent on ne la retrouve plus... Je cherchai des signes pour du moins marquer les traits les plus

saillants. J'en inventai quelques-uns; je les plaçai dans les interlignes, tout le long d'*Orphée*. C'est sur un pareil manuscrit, accompagné de notes écrites aux endroits où les signes ne donnaient qu'une intelligence incomplète, que M. Gluck composa sa musique. J'en fis autant depuis pour *Alceste*. Cela est si vrai que le succès de celle d'*Orphée* ayant été indécis aux premières représentations, M. Gluck en rejetait la faute sur moi...» Le silence gardé par le musicien confirmerait à lui seul la véracité de ces révélations publiques, dont la dernière dénote chez le néophyte un enthousiasme plutôt tiède. Mais, de plus, jusqu'au jour où il connut Calzabigi, Gluck n'avait fait que de la musique italienne et des opéras italiens selon la formule courante. Le doute apparaît donc inadmissible, et il ressort nettement de ces faits patents que le « réformateur de l'opéra » le devint par le plus grand des hasards et réforma d'abord sans conviction ; que, loin d'y être incité spontanément par son génie naturel, il accepta de soumettre celui-ci à une discipline assez servile, et adopta ces innovations à titre d'essai, tout disposé à y renoncer en cas de fiasco. On n'ose pas envisager les conséquences qu'eût entraînées la chute éventuelle d'*Orfeo ed Euridice* à Vienne en 1762, et, s'il est assurément probable que Gluck ait fini par devenir très sincèrement...gluckiste, comme la carrière lui réussit toujours brillamment, on ne saura jamais au juste quelle influence eut le succès sur la solidité de sa foi réformatrice et l'ardeur de son apostolat, ou quels amendements l'insuccès eût apportés peut-être à son *credo* esthétique. Ce qui est certain, c'est qu'il y fut converti sur le tard, tout près de la cinquantaine. Et cela est visible dans son œuvre. Un peu partout, on se heurte à des morceaux d'un évident « italianisme », pour la coupe et certains mélismes traditionnels ou le convenu des contrastes de mouvement. La plupart de ses airs les plus fameux m'ont toujours produit une impression de ce genre, sans excepter « J'ai perdu mon Euridice » ; et il me semble bien qu'en ces endroits, sur le point spécial de la vérité d'expression *dramatique*, Gluck se montre généralement inférieur à Rameau. Alors, certes, en dépit de la sténographie calzabigienne, ses héros ne « déclament » plus du tout: l'action s'arrête, et ils chantent un air de concert. Que celui-ci soit à deux compartiments comme « Caron t'appelle », ou bien morcelé d'oppositions disparates, comme « Divinités du Styx » cela ne change rien à la chose, ni surtout à l'effet. En réalité l'art théâtral de Gluck est un composé de trois éléments assez

distincts, qui parfois apparaissent harmonieusement associés par la force du génie, parfois aussi, alternent comme juxtaposés au gré d'une solidarité intermittente. Gluck fut un allemand pur-sang, qui reçut une éducation musicale italienne et fit de « l'opéra français ». Car c'est bien ce que nos voisins ont qualifié « *die franzœsiche Oper* », de quoi Calzabigi lui fournit la recette ; que celui-ci l'ait trouvée de soi-même, ou rapportée d'un séjour à Paris, comme un contemporain l'assure. Il en résulte quelquefois une espèce de mélange à la Meyerbeer, dont le premier tableau d'*Alceste* nous offre un échantillon. Ses beautés n'empêchent qu'on ne soit obligé de le reconnaître inégal ; et il l'est surtout par le défaut de cette homogénéité de sentiment et de style, de cette immuable justesse expressive de l'inspiration qu'on découvre dans la scène très analogue de *Castor et Pollux*, par exemple, où, rien qu'au regard de la « déclamation » tragique, la plainte de Télaïre, « Pâles flambeaux ! Tristes apprêts ! »,induit à soupçonner pourquoi le grand air d'Alceste, « Grands Dieux ! du destin qui m'accable »,détonne un tant soit peu en un pareil moment. Il est telles situations où la rondeur du *cantabile*, la carrure trop « musicale » de la phrase isolent un personnage du drame qui l'entoure et, malgré les velléités — parfois incontinentes — de sa *furia teutcnica* s'évertuant de multiplier les antithèses dynamiques, cela arrive assez fréquemment chez Gluck. Enfin,toujours au point de vue « dramatique », le dommage est souvent plus profond. La mélodie de ces airs y traduit musicalement des « états d'âme » successifs mais abstraits,les variations d'une sensibilité humaine anonyme, et cela, précisément dans les situations où doit s'affirmer ou se trahir la personnalité propre de l'un ou l'autre des protagonistes. La musique alors, par une sorte de série d'instantanés consécutifs, exprime indistinctement l'essence élémentaire, intrinsèque,de sentiments communs à tout être animé, et estompe les caractères. C'est la tare de l'opéra « italien », et il semble que les méfaits en soient plus apparents dans les « airs dramatiques » du chevalier, que dans les chants plus « déclamés » de Rameau, dont l'expression est appropriée à la fois à la situation où ils agissent, aux sentiments généraux subséquents, et au caractère particulier de chacun des héros de la tragédie. Tout ceci, sans doute, demanderait à être vérifié au théâtre. M. Carré n'a que l'embarras du choix et, s'il voulait commencer par un chef-d'œuvre, quelle admirable restitution il nous pourrait octroyer

d'*Hippolyte et Aricie !* Il serait intéressant de comparer le désespoir de Phèdre à celui d'Armide, l'angoisse de Thésée à celle d'Agamemnon, et aussi, certes, le trio des Parques du même ouvrage et les Champs-Elysées de *Castor* et *Pollux* aux scènes similaires d'*Orphée*. Enfin, il faudrait tout comparer. On s'apercevrait probablement que le « réformateur de l'opéra » n'y réforma pas grand'chose, du moins de ce qu'il annonçait. On reconnaîtrait peut-être que Gluck réforma tout au plus « l'opéra italien » d'alors par des emprunts à « l'opéra français » et l'opéra français par certains apports de l'opéra italien, en saupoudrant le tout du germanisme natif de son inspiration. Diversement appliqués et dosés, la combinaison de ces facteurs premiers donnerait assez pertinemment la formule générale de ce qui devint depuis « l'opéra » sans épithète, convenable autant à l'*Africaine*, *Sigurd* ou *Samson* qu'encore à *Tannhaeuser*. Et, en effet, il semble bien que telle fut la véritable et très fortuite « réforme » du chevalier soufflé par Cazalbigi ; et elle apparaît tout autre que lui-même se l'imaginait. Dans la tragédie plus dramatiquement « déclamée » de « l'opéra français », il installa le lyrisme de la musique pure. A première vue, pour la géniale et désinvolte maîtrise des moyens, le « musicien » Gluck fait plutôt mauvaise figure entre Rameau et Mozart, et son évidente infériorité sous ce rapport peut égarer le jugement jusqu'à des appréciations superficielles dont, en ce qui me concerne, je rétracte avec joie l'injustice ou les erreurs. Son génie et son influence n'en demeurent pas moins d'ordre purement musical ; son œuvre eut une portée immense et des plus fécondes dans l'évolution de l'harmonie. Certes, Gluck ne fut qu'un piètre polyphoniste, et c'est sans doute à quoi pensait Haendel en lui préférant « son cuisinier ». Son écriture lourde, gauche parfois, et leur rythme stéréotypé rendent ses accompagnements monotones. Comme la plupart des musiciens de mentalité « harmonique », et bon nombre de maîtres qui innovèrent dans ce domaine, — Couperin, Schubert, Weber, Chopin, — Gluck fut un « mélodiste », et lui ne fut guère que cela. Mais c'est l'harmonie dont elle émane et à elle inhérente qui confère à sa mélodie une puissance expressive inconnue jusque-là et qui nous émeut encore. On est frappé, chez Gluck, de l'abondance des accords de 7e diminuée, de l'usage assez familier de ceux de 6te augmentée, et on discerne bientôt leur connexion intime avec la mélodie, leurs effets corrélatifs sur la structure neuve de celle-ci et la har-

diesse des modulations passagères. Par là, et malgré la médiocrité de l'exécution polyphonique, Gluck rénova « musicalement » la mélodie. Même dans ses airs de coupe et d'allure italiennes, il la fait plus ample, plus libre; ailleurs, plus profondément expressive, plus dramatisée; mais toujours elle reste « lyrique ». Aussi cette mélodie n'est-elle pas étroitement liée au drame. Son lyrisme univoque n'est point gêné de pérégriner, et la même inspiration passe impunément d'une tragédie dans une autre, sans souci de la diversité des textes. S'il se sert des formes de danse, il les renouvelle, les transmue comme sublimées en musique pure. Le « menuet d'*Orphée* », avec sa célèbre « pantomime » en *trio*, constitue un mouvement de symphonie qui devance de bien loin son époque. La mélodie de la sonate et de la symphonie classiques, en sa si visible complexité gallo-italo-germaine, dérive surtout de la mélodie de Gluck. Entre Mozart et lui, des rencontres multiples et quasi-littérales attestent la filiation et, dans tels chœurs, en maintes pages dont presque tout le second acte d'*Orphée*, son romantisme harmonique atteint quelquefois jusqu'au delà de Beethoven. Enfin, en voulant « que l'Ouverture prévînt les spectateurs sur le caractère de l'action qu'on allait mettre sous leurs yeux », Gluck créa le modèle de l'Ouverture beethovenienne, d'où devait résulter plus tard le « Poème symphonique » de Liszt et ses conséquences pour l'évolution de la symphonie. Ces mérites seraient assurément suffisants pour illustrer un artiste et immortaliser un « musicien ». Quoiqu'ils diffèrent quelque peu de ceux qui lui valurent la renommée qu'il chercha et qu'on lui accorde, ils apparaissent les plus précieux, sinon peut-être les seuls certains, du chevalier Gluck. Et ici encore, comme avec Wagner ou Monteverdi, il se trouve que c'est la « musique pure » qui doit de la reconnaissance à un « réformateur de l'opéra ».

§

La saison s'est terminée par l'habituelle invasion des virtuoses dont la réclame ou la dignité exige l'affluence mond...iale du Tout-Paris cosmopolitanisé des ventes sensationnelles, de la Fête des Fleurs et du Derby. D'ordinaire, leurs programmes sont moins variés que la couleur de leurs affiches, et leurs exercices intéressent de plus près leur recette ou leur réputation que l'art musical. S'il y a toutefois de nobles exceptions, il est aussi des efforts moins bruyants, moins momentanés, mais plus féconds et de qualité souvent

non moins estimable. Ceux de Mme Marie Mockel, par exemple, dont la voix souple et sûre, d'une limpidité cristalline, pourrait prétendre à des succès plus égoïstes. Elle l'emploie simplement à chanter sa partie dans l'excellent Quatuor de *la Chanterie,* qui continue avec succès de vulgariser les petits chefs-d'œuvre oubliés de l'art vocal du passé, de faire entendre les productions plus récentes et jusqu'aux contemporaines, réveillant ainsi parmi nous le goût d'un genre de composition jadis florissant, et peu à peu délaissé par nos musiciens désireux de ne pas écrire seulement pour le papier. A la Bodinière, l'activité de Mme Jane Bathori et de M. Engel ne fut pas moins heureuse, en nous conviant à « une heure de musique » hebdomadaire, consacrée à un artiste vivant de notre école française. Après P. de Bréville, ce fut le tour de Cl. Debussy, de qui l'œuvre est décidément en train de devenir populaire. Le programme comportait un choix de mélodies, dont quelques-unes plus rarement entendues, et où on ne pouvait guère regretter que l'absence d'une, à tout le moins, des incomparables *Proses lyriques.* Ce fut une heure exquise et trop brève. Mme Jane Bathori, « de la Monnaie », y révéla une nature d'artiste exceptionnellement douée. Elle chante la musique de Debussy avec beaucoup de charme et un sentiment très juste, et elle la chante en s'accompagnant soi-même avec une aisance merveilleuse, ce qui n'est assurément pas banal en l'espèce, même à Bruxelles. Peut-être fut-elle cependant un peu téméraire, pour le court interlude au piano, de risquer sa vélocité à *Jardins sous la pluie,* dont les bruines vaporeuses autant que les giboulées diluviennes exigent la fougue infaillible et la maîtrise d'un Ricardo Vinès. M. Engel recueillit un succès légitime et coutumier, et dut bisser la délicieuse fantaisie des « chevaux de bois ». Enfin, *la Nationale* a clôturé ses séances par un important concert sous la direction de M. Cortot lequel, encore que pianiste éminent, a prouvé, dans cette occurrence, qu'il possédait des dispositions infiniment plus remarquables pour manier le bâton de chef d'orchestre que pour interpréter sur son instrument *Prélude, Choral et Fugue* de Franck. Quoique diversement, les œuvres inédites de MM. Roussel, Février et Woollett accusent surtout des aspirations fort respectables, mais visiblement perplexes encore à se dégager des influences. Les *Intermèdes* de M. Cortot lui-même ne m'ont pas paru briller par une originalité transcendante. Ils ne sont pourtant rien moins que quelconques. La facture en est experte; l'inspiration, distin-

guée ; le jeu des rythmes ou des timbres, parfois amusant ; et ils semblent indiquer un talent réel qui cherche sincèrement sa voie, — à vrai dire, peut-être d'un côté où les chemins sont déjà bien encombrés. Le *Choral varié*, que Vincent d'Indy écrivit pour une société musicale américaine amie de l'art français, en prend un certain caractère de composition de circonstance. Mais nulle circonstance ne fut capable jamais d'acculer l'auteur à une composition dénuée d'intérêt, et les beautés un peu sévères et plutôt intellectuelles de cette impeccable polyphonie apparaissent dignes du renom et de la probité du musicien. Mme Elise Hall, protectrice de la société destinataire, traversa tout exprès l'Atlantique, pour venir exécuter la partie de saxophone solo dans le décolleté d'une robe de bal dont le vert-océan soulignait une rose robustesse et une fraîcheur de carnation tout anglo-saxonnes. Avec *les Pélerins d'Emmaüs,* M. Gustave Bret a montré que les ressources de l'oratorio ne sont point épuisées, en lui donnant une forme assez personnelle, à la fois plus concise et plus cohérente; et, si le style y reste adéquat au genre traditionnel, on n'y éprouve aucunement cette impression de pastiche inconscient ou voulu, par quoi on est obsédé dans *Elias* ou autres mendelssohnieuseries savantes. Quelques objections peut-être qu'en puissent suggérer les tendances, néanmoins très modernes, on sent que cette musique vient tout droit du cœur. C'est l'ouvrage d'un vrai musicien dont la jeunesse évidemment n'a plus rien à apprendre, mais pour qui le « métier » n'est qu'un moyen au service de l'inspiration émue. Le sentiment, toujours élevé, y atteint parfois à la grandeur par la seule vertu d'une absolue sincérité. L'écriture est solide et simple ; l'expression, toujours juste. Cet art harmonieux est un art sans détours, loyal comme celui même de Franck. Vers le milieu du concert, Mlle Jane Hatto chanta, d'une voix qui devient admirable, trois mélodies de Maurice Ravel, encore, mais pour peu de temps inédites, et dont la *Schéhérazade* de Tristan Klingsor fut le prétexte ; — pages délicates ou fortes, d'audacieuse mais de la plus pure musicalité. *La Flûte enchantée*, en sa grâce rêveuse subtile, *l'Indifférent*, dont la langueur passionnée pénètre plus intense, sont deux courtes pièces d'une enveloppante poésie. *Asie* évoque une éblouissante féerie de visions orientales, où les souhaits fantasques du conteur égrènent un chapelet de sensations rares, étranges ou cruelles. C'est un voyage à vol de Chimère, de la Perse à l'Inde et jusqu'à la Chine, à travers les contrées, les peuples

et les âmes, et, dans ce long morceau de symphonie plus descriptive, la verve du compositeur a su tirer un parti pittoresque des gammes exotiques en évitant l'incohérence, et réaliser un tout musical concret profondément homogène. Sauf l'appoint d'un motif passager, le développement d'*Asie* est, en effet, constitué tout entier des transformations du thème initial. Après ses *Jeux d'eaux* et son *Quatuor*, *Schéhérazade* apporte un nouveau témoignage de la savoureuse originalité de Maurice Ravel. J'ai réservé pour la fin de parler de lui parce que, de nos jeunes musiciens, il semble regarder le plus résolument devant soi plutôt qu'en arrière. On lui reproche d'imiter Debussy quoique, si la filiation est manifeste, bien des rencontres ne soient qu'apparentes, et que nulle inspiration ne fut plus spontanée ni plus sincère. Mais il ne faut pas craindre de paraître imiter Debussy. Sans le copier, il faut le suivre. L'art de Claude Debussy ne consiste pas seulement dans son harmonie; il est fait aussi de sa manière de s'en servir, laquelle n'appartient qu'à lui; de ce que lui seul en « créa » et dont la radieuse beauté nargue le temps et les imitateurs. Mais ses innovations harmoniques sont autant de conquêtes sur la matière sonore, sur le phénomène déchiffré de la « résonnance naturelle », et, comme les faits objectifs dont elles émanent et qu'elles ont dévoilés, ces conquêtes sont imprescriptibles. Son génie a tiré une barre au milieu de l'évolution musicale et tourné la page. Il y aura, il y a dès aujourd'hui la musique avant Debussy et la musique après Debussy. La première est celle du passé ou celle des théories plus ou moins arbitraires, plus ou moins spécieuses; l'autre est celle de l'avenir parce que issue de virtualités ignorées ou méconnues mais essentielles, et, désormais, efficientes, inéluctables en tant que lois de la nature. Demain la sensibilité n'entendra plus spontanément d'autre langage. Il faut suivre Debussy. Pour ceux qui ne réussiront qu'à l'imiter, le mal n'est pas grand : ils auraient imité un autre; ils auraient toujours imité quelqu'un ou quelque chose.

JEAN MARNOLD.

ART ANCIEN

Quelques notes sur les écoles gratuites de dessin au XVIII[e] siècle. — La grande leçon de l'exposition des Primitifs français, une leçon encore bien incomplète, encore si confuse en combien de points, la leçon de l'exposition des Primi-

tifs, c'est l'affrontement des écoles régionales de peinture... Il était assez curieux de rechercher, vers la fin de la monarchie, quel avait été le dernier acte bienveillant de l'autorité suprême envers ces divers foyers d'art, et de quelle manière cet acte avait été apprécié dans les provinces du royaume.

Le dernier acte important, en ce sens, est, très certainement, la « Déclaration du roi, concernant les Arts de la Peinture et Sculpture, du 15 mars 1777 », portant création d'Ecoles gratuites de dessin. Cette déclaration de Louis XVI, venant après la fondation de l'Ecole de Bachelier, qui est de 1766, fut notifiée aux parlements provinciaux, qui eurent à l'enregistrer, ce qu'ils firent presque tous de bonne grâce, — nous allons voir une exception, — et les villes du royaume réclameront à l'envi la nouvelle école.

Toutefois, avec des raisons, des arguments divers, ou les tempéraments se reflètent curieusement. Les instances de Bayonne ne sont pas les moins amusantes. En voici des fragments :

« *Réflexions sur l'Etablissement projetté d'une Ecole Royale académique gratuite de Dessein, dans la ville et cité de Bayonne ;*

Présentées à Messieurs les amateurs du Bien public.

« La ville la plus éloignée de la capitale ; la ville du Royaume la plus agréablement située et la plus propre à la culture des Beaux-Arts, Bayonne enfin, d'ailleurs riche et commerçante, mérite à tous égards l'attention des citoyens zélés pour le bien public. Aussi, est-ce dans la vue d'intéresser les vrais patriotes, qu'on ose leur offrir quelques réflexions sur un établissement projetté.

« Sous le siècle de Louis le Bienfésant, on doit tout espérer pour le progrès des Arts : ce prince les aime trop pour que cet amour ne s'étende sur les personnes qui tiennent un rang distingué dans les villes de son Royaume et qui ont quelque autorité dans les affaires publiques. Ainsi on se flatte de voir bientôt adopter les idées patriotiques que l'on présente aux cœurs sensibles, et que ceux-ci s'uniront de concert pour leur faire produire tout l'effet qu'on peut en attendre.

« Il est certain qu'une monarchie jouit d'un bonheur bien plus grand lorsque les Arts y sont en honneur et qu'ils y sont cultivés ; car il ne suffit pas que le commerce que l'on y fait procure certains avantages, il faut encore que les sujets de la classe supérieure pour pouvoir apprécier les talens s'adon-

nent aux arts libéraux. L'homme riche est plus heureux lorsqu'il en a le goût et la connaissance, et le pauvre y trouve les moyens de marcher à grands pas vers la fortune. Le premier surtout, voulant, dans une vie tranquille, se procurer une certaine aisance, dans ses meubles, ses équipages, etc., saura faire un discernement plus juste sur le goût des choses qu'il acquerra ; il en trouvera la distribution aisée, chaque objet sera mis à sa place. Au lieu qu'étant dépourvu du talent du dessein, il ne sera guidé que par le prix des choses et le goût étranger. A ces avantages on peut ajouter un autre non moins grand, qui est de faire exécuter par des ouvriers des ouvrages qu'ils auroient toute leur vie ignorés... Un nombre prodigieux de sujets se destinent par goût au service de la mer ; dès leur plus bas âge on les voit incliner pour cet état pour lequel ils ont un penchant singulier. Tout le monde connaît l'adresse et l'habileté des Bayonnais pour la marine, aussi en fait-on partout un grand cas. Ce qui doit causer l'admiration et l'estime qu'on a pour eux, c'est que presque aucun ne parvient au commandement d'un vaisseau, sans avoir été auparavant mousse, matelot et passé successivement par tous les grades : cela seul fait d'eux le plus grand éloge. On doit donc convenir que si le dessein est nécessaire à quelqu'un ce doit être à un officier de marine, et rien ne peut lui en tenir lieu, étant certain qu'un capitaine qui aura la théorie, un peu de pratique sur son état et l'art du dessein, aura tout l'avantage sur son confrère qui ignorera ce même art. Pour s'en convaincre il n'y a qu'à jeter les yeux sur ces deux navigateurs pendant leur route. Le premier touche-t-il à quelque parage, mouille-t-il dans quelque baie pour se radouber ou pour rafraîchir son équipage ? Il en dessine la vue, il en lève même le plan s'il veut. Arrivé à sa destination, son talent le sert pareillement : un point de vue le frappe-t-il, un arbre, une maison, un habitant du lieu ? Il dessine tous ces objets, ce qui tourne non seulement à son avantage particulier, mais même à celui de l'Etat, si les lieux où il se trouve ont été jusqu'alors inconnus au ministère, ou qui n'en n'aient été connus que par de fausses indications : le marin qui ignore le dessein ne peut retirer le même fruit de ses voyages.

« ... Il reste une troisième considération en faveur de Messieurs les Maires et Échevins ; c'est que le Directeur de l'Ecole Académique seroit chargé de faire les portraits de ces messieurs, à chaque changement, lesquels portraits serviroient non-seulement à la décoration intérieure de l'Hôtel-de-Ville,

mais même à perpétuer aux siècles futurs, l'Amour de Messieurs les Magistrats pour les Beaux-Arts et leur Zèle pour le bien de la Patrie. »

D'Angiviller ne peut résister à tant de chaude et persuasive éloquence, et, le 16 mai 1779, il envoie les statuts.

Mais, en Franche-Comté, à Besançon, il n'en va pas de même. Il y a là une académie fort ombrageuse, une académie dont est M. de la Corée, l'intendant pour l'exécution des ordres de S. M.

Et M. de la Corée dépêche cette missive au directeur des Bâtiments :

« A M. le comte d'Angiviller.

« Bezançon, le 26 mars 1779.

« Monsieur,

« J'attendois, d'après la lettre que vous m'avés fait l'honneur de m'écrire le 6 du mois dernier, que la déclaration du Roi du 15 mars 1777 concernant les Arts de Peinture et de Sculpture eût été adressée au Parlement de Bezançon et registrée par cette Cour, pour solliciter auprès de vous l'envoy des Statuts et Réglemens qui ont été concertés entre vous et les officiers municipaux de la même ville... J'étois bien éloigné, Monsieur, qu'un établissement aussi utile pour le progrès de ces arts presque ignorés jusqu'ici dans cette province, put y exciter d'autre sensation que celle de l'approbation générale et même de la reconnoissance envers ceux qui y avoient contribuée ; je prévoyois encore moins que l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts, établie à Bezançon par Lettres patentes du mois de juin 1752, éléveroit une difficulté que n'a pas faite celle de Paris lors de l'Académie Royale de Peinture et de Sculpture, et qu'étant faite par son institution pour protéger tous les Arts et favoriser leurs progrès, elle peut se croire intéressée à traverser un établissement dont l'objet, en donnant naissance à deux des principaux de ces Arts (la Peinture et la Sculpture), est d'ouvrir une nouvelle branche au commerce et à l'industrie de ses habitants.

La députation que m'a faite cette Académie de laquelle j'ay l'honneur d'être membre, en qualité de l'un des académiciens nés, m'a appris que ce qui la blessoit dans la forme du nouvel établissement proposé sous le titre d'*Académie de Peinture et Sculpture*. Elle prétend... qu'il ne peut être établi dans la Province aucun autre corps *sous le titre d'Académie*.

Tel est l'objet d'un mémoire qu'elle a adressé à M. le Maréchal de Duras son protecteur en qualité de Gouverneur de la Province, et dont elle a envoyé aussi les copies tant à M. le marquis de Ségur, Commandant qu'à M. de Grosbois, premier Président, qui sont l'un et l'autre directeurs-nés de l'Académie... »

Quelque peu interloqué, d'Angiviller en réfère au garde des sceaux, qui lui répond nettement :

« A Versailles, ce 23 avril 1779.

« J'ai reçu, Monsieur, avec votre lettre du 9 de ce mois, les divers mémoires et pièces relatives à l'opposition de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de la ville de Bezançon, à la formation de l'Ecole gratuite de dessein établie en cette ville en Académie de Dessein, Peinture et Sculpture proposée sous l'autorité de M. le Directeur général des Bâtimens du Roy, en conséquence de la Déclaration du 15 mars 1777... »

Après avoir rappelé que l'Académie et l'Ecole font bon ménage à Rouen, Miromesnil ajoute : « Je ne crois pas non plus que l'Académie de Bezançon ait lieu de s'affliger de cette Déclaration, et je ne vois pas davantage pourquoi le Parlement, par égard pour cette académie, paroit désirer qu'on n'exige pas de lui l'enregistrement de cette Déclaration.

« Au surplus, si cette cour fait des difficultés pour l'enregistrement, lorsque la Déclaration lui sera adressée, je ne puis que m'en rapporter à vous pour juger si l'objet est assez important pour exiger que Sa Majesté donne des Lettres de Jussion et déploye son autorité pour les soutenir.

« On ne peut rien ajouter aux sentimens avec lesquels je vous suis, Monsieur, bien véritablement attaché.

« MIROMESNIL. »

Bordeaux, on n'en doute pas, devait se particulariser. Les Lettres patentes pour Bordeaux sont du 15 juin 1780; elles font germer dans la cervelle du sieur Magnoüac, directeur de la Petite Poste, un projet pour lequel il s'empresse de rédiger un mémoire :

« *Mémoire pour l'Établissement à Bordeaux d'une Académie de Musique et d'un Concert.*

« Depuis que la ville de Bordeaux est privée d'un Opéra et d'un Concert, l'Art de la Musique n'y paroit plus que comme

une fleur desséchée qu'a négligée la main du cultivateur. Le commerce préoccupe tous les esprits, une noble Emulation encourage les habitants à propager l'Industrie, à enrichir l'Etat; cet employ du temps est d'autant plus louable qu'il est d'une utilité sacrée et n'appartient qu'aux âmes intelligentes et bien nées; mais il faut des délassements, des plaisirs aux hommes laborieux. D'abord l'Esprit humain est incapable d'oisiveté, il faut qu'aux occupations sérieuses succèdent quelques études agréables. Le sieur Magnoüac, directeur de la petite poste de cette ville, a dirigé ses vues vers l'Etablissement de la dite Académie de musique, qui dans son sein réunira des amateurs qui (s'ils veulent s'abonner) seront associés à icelle avec les compositeurs et artistes pour le chant et les instruments... »

Suivent les considérants. Et, le directeur des Bâtiments écrit en marge : « Tout cela n'a pas le sens commun ». Pauvre Magnoüac ! Pauvres Bordelais !

Mais, voici, à propos de l'école de Saint-Quentin, une lettre que dicte Maurice Quentin de La Tour, — La Tour, vieux, mais non vieilli, La Tour qui date cette missive du dernier décembre qu'il passera dans sa petite maison d'Auteuil :

« Monsieur le Comte,

« La protection que vous accordés aux Arts et Académies ainsi qu'aux établissemens qui y ont rapport, me fait espérer que vous voudrez bien vous souvenir de l'Ecole gratuite de Dessin formée à Saint-Quentin, que le Roi par ses Lettres patentes a bien voulu honorer du titre de Royale, pour être professée par un homme qu'on jugeroit capable et qui sera nommé après mon décès par l'Académie Royale de Peinture et Sculpture. Cette place de Professeur étant devenue vacante et désirant un sujet capable de la remplir, pour y parvenir on a annoncé un concours de dessin, de la figure, des fleurs et ornemens, et les connaissances nécessaires pour la perspective et la géométrie, que présenteront des candidats pour être jugés par des commissaires pris par partie égale parmi MM. les Peintres composant les Académies Royales de Peinture, Sculpture et Architecture. Comme vous êtes le chef de ces Académies, je vous supplie, Monsieur, poür l'avantage des sujets du Roi à Saint-Quentin et les progrès de la dite Ecole, de vouloir engager ces messieurs, dans leur première assemblée, de nommer dans leur compagnie le nombre de commissaires qu'il vous plaira de fixer, pour tous ensemble

juger dans le lieu qu'il vous plaira d'indiquer, les dessins des prétendans, et déterminer d'après l'examen le choix du professeur. En m'accordant cette grâce de Bienfaisance pour la ville de Saint-Quentin, vous voudrez bien encore ajouter celle d'agréer les souhaits que je fais pour toute la félicité que vous pouvés désirer et la continuation de votre bienveillance, en agréant aussi le respectueux dévouement avec lequel j'ai l'honneur d'être

« Monsieur le Comte

« Votre très humble et très obéissant serviteur

« DE LA TOUR.

« Ce 30 décembre 1783. »

Les deux dernières lignes, la signature sont seules de la main tremblante du pastelliste.

D'Angiviller note en tête d'une écriture aussi tremblée et vieillotte :

« A M. Pierre, pour me marquer son avis, à Versailles, le 1er janvier 1764. »

Pierre répond :

« Il y a oubli, ou desir de faire un changement dans les statuts, par la lettre de M. de la Tour.

« Il s'étoit réservé le droit de nommer pendant sa vie le professeur de l'Ecole de Saint-Quentin ; et remettoit son droit à l'Académie après sa mort.

« Ne voulant pas décider le choix, la demande qu'il avoit faite à l'Académie de l'ayder était conséquente à son Etablissement.

« Son peu de liaison avec l'Académie d'Architure motive, à certains égards, la demande des commissaires dans cette compagnie, mais il n'en est pas moins vray que M. de la Tour retire sa confiance.

« Il substituera un ordre au sentiment; et une association étrangère est inutile, peut-être embarrassant pour la quitter, à sa première bonne opinion... »

« J'avois fait un long détail, monsieur le Comte, sur la lettre de M. de La Tour, ce qui m'avoit entraîné,sans le vouloir, à laisser pressentir que sa teste est fort affaiblie depuis quelques tems. Une chute qu'il a faitte par sa manie d'aller seul, quoyqu'âgé de 80 [ans], l'a tenu assez mal pendant quelques jours, sans le détourner de se coucher dans des draps mouillés, avec une chemise mouillée, le tout pour éviter les rhûmes.

Depuis deux ou trois jours sa santé est meilleure, et il s'arrose d'autant.

« J'ay l'honneur de vous présenter, monsieur le Comte, les avances de mon profond respect.

« 18 janvier 1784. »

Mais La Tour, dans ce perpétuel bouillonnement de ses idées, change d'avis. Il réclame ce droit qu'il consentait à abandonner. D'Angiviller en est averti, — et il ratifie :

« A M. de La Tour, peintre du Roi.

« Versailles, le 29 janvier 1784.

« J'étois, Monsieur, sur le point d'autoriser les deux Académies, celle de Peinture et celle d'Architecture, à vous adjoindre quelques-uns de leurs membres pour décider du mérite des compositions des aspirans à la place de professeur vacante à l'école gratuite de dessein de Saint-Quentin ; lorsque M. Pierre m'a informé que vous l'aviez changé de vue et que vous vous proposiez de disposer de cette place conformément au droit que vous donnent les statuts de cet établissement, ou tout au plus, en vous aidant par déférence et humilité des lumières de quelques-uns de vos confrères. Je ne puis qu'approuver ce que vous ferez à cet égard et je vous aurois donné ce conseil, si j'avois été plutôt informé de ce dont il s'agissoit.

« Je suis, Monsieur, votre, etc. »

VIRGILE JOSZ.

PUBLICATIONS D'ART

Les Livres : Giovanni Pietro Bellori : *Vie de Nicolas Poussin*, traduction Georges Rémond, Bibliothèque de « l'Occident ». — Robert Hénard : *Le Mont Valérien*, Emile Paul, 7 fr. 50. — André Girodie : *La Sculpture Bourguignonne et les Droits du Musée de Dijon*, Librairie de l'Art ancien et moderne. — *Exposition des Œuvres de Constantin Guys*, Catalogue Barbazanges, 48, boulv. Haussmann. — *Aquarelles, dessins par Constantin Guys*, Moline, 20, rue Laffitte. — *Collection Rougier*, catalogue, Paul Chevalier, 10, rue Grange-Batelière. — *Collection de S. A. I. Madame la Princesse Mathilde*, Catalogue, Paul Chevalier. — *Joyaux de S. A. I. Madame la Princesse Mathilde*, catalogue, Paul Chevalier. — Les Revues : *La Chronique des Arts ; L'Art Décoratif ; Art et Décoration ; Les Arts de la Vie ; L'Epreuve ; Revue de la Bijouterie ; Revue Illustrée ; La Revue de l'Art pour Tous ; Le Journal des Arts ; L'Occident ; La Plume ; L'Artisan ; La Carte postale Illustrée ; Le Rire ; Le Sourire ; L'Assiette au Beurre ; Rire et galanterie ; Revue Alsacienne illustrée ; L'Art Moderne ; L'Art Flamand*

et Hollandais; Le Studio; The Burlington Magazine; Kunst und Dekoration; Emporium; Sztuka.

Les Livres. — Giovanni Pietro Bellori fut un des intimes de Nicolas Poussin à Rome. Sa biographie reste le meilleur des documents que nous possédions sur le peintre et sur sa manière de vivre et de travailler. Cette **Vie de Nicolas Poussin**, source principale de tant de travaux plus récents n'avait pas encore été traduite en entier. M. Georges Rémond en en donnant une version française complète, a comblé une réelle lacune et nous permet de mieux goûter l'élévation de caractère et les nobles conceptions d'art d'un des plus purs représentants de notre école nationale. J'extrais de cette plaquette curieuse ces quelques lignes, l'anecdote étant d'une philosophie et d'une poésie assez caractéristiques du portrait que Bellori nous a laissé de son ami : « Me trouvant un jour avec lui (Poussin) à visiter aucunes ruines de Rome, en compagnie d'un étranger très désireux d'emporter en sa patrie quelque rareté antique, Nicolas lui dit : je veux vous donner la plus belle antiquité que vous sachiez souhaiter ; et inclinant la main, recueillit parmi l'herbe, un peu de terre et, de gravier, avec de petits morceaux de porphyre et de marbre presque en poudre, et dit : voici Monsieur, portez-le dans votre Musée, et dites : ceci est Rome Antique. »

Le Mont Valérien est trop près de Paris pour n'avoir pas subi le contre-coup de la plupart des événements de l'histoire parisienne. Dès l'occupation romaine on semble avoir reconnu l'importance stratégique de la colline. Depuis sainte Geneviève l'endroit paraît avoir été consacré à la dévotion; en tout cas dès le commencement du xve siècle des ermites s'y établirent et le lieu devint deux siècles après la proie des congrégations. C'est cette histoire religieuse et militaire que M. R. Hénard a consignée dans un volume bien documenté, augmenté de douze héliogravures. Au point de vue artistique et archéologique, on signale au Mont Valérien une crypte et un cimetière. La crypte, qui sert actuellement de cave au cantinier, doit être le dernier vestige de l'Eglise élevée au milieu du xviie siècle par Hubert Charpentier, fondateur de la Congrégation de la Croix. De tous temps cénobites, solitaires, religieux installés au Mont Valérien y trouvèrent leur sépulture. Mais alors que le Mont était occupé par les Pères de la Foi, sous la Restauration, on y avait établi deux cimetières dont les archives du département de la Seine possèdent les registres : l'un réservé aux moines,

l'autre destiné à l'ensevelissement de laïcs privilégiés. En outre on avait transporté là des pierres tombales et des fragments sculptés de sépultures provenant du *Musée des Monuments français* créé sur l'initiative de Lenoir par un décret de la Convention en 1795 et qu'une ordonnance royale de 1816 avait supprimé. On a cherché dans ces derniers temps à retrouver quelques restes de cet ancien Musée Lenoir, mais la tourmente révolutionnaire de 1830 avait tout bouleversé et l'on n'a pas encore obtenu de résultats. Le volume de M. R. Hénard comprend un relevé des épitaphes du cimetière et cette énumération présente un certain intérêt historique.

Dans **La Sculpture Bourguignonne et les droits du musée de Dijon**, M. André Girodie reprend une thèse qu'il a déjà défendue avec ardeur, réclamant une réorganisation de nos musées dans le sens du groupement des œuvres dans leurs provinces d'origine. La réalisation d'un projet de ce genre aurait évidemment l'avantage d'éviter, ainsi que le disait si justement M. Henry Marcel, la dispersion grotesque des œuvres dans les musées différents et permettrait aussi de prendre un contact plus complet, plus prolongé et mieux préparé par le décor et l'ambiance, avec l'effort des créateurs de beauté.

Un homme sous le second empire traversa la vie fiévreuse de son époque, sans appétit de gloire, ni d'argent, avec l'indulgente sérénité qui est l'apanage de ceux *qui n'ont pas essayé d'arriver*. Il s'appelait Constantin Guys, mais Baudelaire qui magnifia son œuvre ne le désigna que sous ces initiales : M. C. G. Il est vrai qu'il y ajoutait un titre et quel beau titre : « Le peintre de la Vie Moderne. » **Constantin Guys** n'était qu'insouciante fantaisie et modestie profonde. Simplement, il vivait — simplement ! comme si c'était aussi simple ! — goûtant réellement la joie de voir, de comprendre et de rendre dans des œuvres vivantes, géniales, rapidement faites, vendues pour quelques liards et jamais signées, la synthèse de tout ce que son œil voluptueux avait absorbé du spectacle. La glorification, pour être moins tardive, n'en arrive pas moins sûre. Une exposition, songée par quelques jeunes enthousiasmes, a pu s'organiser grâce à la collaboration de M. Barbazanges qui prêta généreusement sa galerie du boulevard Haussmann au petit groupe désireux de célébrer un artiste admirable et méconnu dont M. Dayot dit dans la préface du catalogue : « Après une contemplation passionnée

de sa vie, il sut avec une clairvoyante indépendance enfermer dans la bizarre mais impressionnante formule de son art abréviateur, les mouvements les plus subtils de toute une humanité disparue. »

Dans le catalogue d'une récente vente d'**aquarelles et dessins par Constantin Guys**, M. Babin rappelait justement cette phrase de Baudelaire sur leur auteur : « Ses œuvres seront recherchées par les curieux, autant que celles des Debucourt, des Moreau, des Saint-Aubin, des Carle Vernet, des Lami, des Deveria, des Gavarni et de tous ces artistes exquis qui, pour n'avoir peint que le joli, n'en sont pas moins, à leur manière de sérieux historiens. »

Quelques riches catalogues ont paru ces temps-ci sous la direction de M. Paul Chevalier qui ne nous a pas seulement habitués à voir son nom figurer dans l'organisation de la plupart des grandes ventes artistiques, mais qui ajoute à cette réputation celle de savoir les annoncer en de luxueuses publications. Citons particulièrement le catalogue de la **Collection Rougier**, de Lyon, comprenant un nombre important d'objets d'art et d'ameublement, et surtout les deux catalogues de la **Collection** et des **Joyaux de S. A. I. Madame la princesse Mathilde**. M. Frédéric Masson les a fait précéder d'une préface qui a toute l'allure d'un tableau d'histoire. Il faut en citer les lignes suivantes, qui ont plus directement trait à la collection : « Les quelques chefs-d'œuvre que la Princesse en a détachés pour les offrir au musée du Louvre, afin d'y compléter certaines suites ou d'y donner une note nouvelle, ne primaient point ; ils étaient autres. Ceux-ci ou ceux-là pouvaient également prendre place au Louvre, ils étaient de même qualité et de même origine. C'était bien la dernière galerie qui demeurât intacte de toutes celles qui ont été formées il y a cinquante ans... »

Les Revues. — **La Chronique des Arts** (7 mai). — Le chroniqueur s'émeut des restaurations scandaleuses infligées aux Rembrandt de Cassel et s'élève vigoureusement contre l'inexpérience et l'incompréhension des conservateurs.

(14 mai). — Quelques mots à propos de la fondation de la *Société Française de fouilles archéologiques* qui secondera activement les missions de l'Etat et provoquera dans le monde des explorations archéologiques une activité spéciale.

Nous apprenons avec plaisir que cette société vient de mettre à la disposition de M. Gayet une somme importante qui lui permettra de continuer ses fouilles d'Antinoé dont les premiers

résultats nous ont apporté de palpitantes révélations sur la civilisation antique.

L'Art Décoratif (avril). — *Louis Braquaval*, par Gustave Soulier; *Salles françaises des Beaux-Arts à l'Exposition de Saint-Louis* par Léon Riotor; Miroiterie moderne par Emile Sedeyn; *Un sculpteur animalier : Pierre Christophe* par Charles Saunier.

(Mai). — *La peinture aux Salons* par M. Gustave Soulier, avec cette fort juste observation : « Nous avons parlé à plusieurs reprises des ostracismes et des complaisances étranges qui compromettent les Salons de la Société. Mais on ne se douterait pas du numéro qui figure cette année au Grand-Palais : un *tableau exécuté en timbres-poste*. Ne croyez pas que je plaisante ou que je parle par métaphore; c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. On peut voir la silhouette du Trocadéro, obtenue non par des touches de peintures, mais par des morceaux de timbres-poste accolés. Ce serait une risée générale, si nous trouvions cet aimable jeu de patience à Munich, à Vienne ou ailleurs. Il faut bien vite dire que l'on laisse le ridicule de cette exhibition à qui de droit, et que l'on n'est pas de ceux qui acceptent sans maugréer cette sorte de plaisanterie.

« Il est vrai que l'on n'a pas osé faire figurer ce chef-d'œuvre de podagre au milieu des tableaux, où était pourtant sa véritable place, du moment qu'on l'admettait dans les salles : on l'a suspendu dans la galerie d'art décoratif, comme si c'était là une section subalterne, où toutes les manies saugrenues avaient le droit de s'exercer. C'est une conception injurieuse et fausse qu'il importe de relever. »

Il sied d'être tout à fait d'accord avec M. G. Soulier pour protester contre l'entrée au Salon de fumisteries ingénieuses et surtout contre une assimilation à l'art décoratif qui ne saurait que déconsidérer un mouvement que nous avons eu assez de mal à imposer au public pour veiller à ce qu'il ne soit pas ridiculisé par des adjonctions absolument en dehors des préoccupations de tous les décorateurs vraiment modernes.

Au même numéro un article de M. Emile Sedeyn sur *la Dentelle française au Musée Galliéra*.

Art et Décoration (mai). — A côté d'excellents articles sur Mlle Breslau et sur Ovide Yencesse, une étude sur l'*Email et les Emailleurs*, dont je regrette les illustrations. Leur choix n'est pas en rapport avec la belle tenue d'art à laquelle nous a habitués *Art et Décoration*. J'ai assez souvent dit tout le

bien que je pense de cette riche publication pour mettre en garde son intelligente direction contre des complaisances en faveur d'œuvres qui n'ont rien de moderne dans la conception, et dont le caractère décoratif, suranné et mesquin, s'inspire d'un idéal sans invention.

(Juin). — Numéro amplement illustré et consacré aux *Arts appliqués aux Salons*. Article de M. P. Verneuil.

Les Arts de la Vie (avril). — Article très renseigné de M. Théodore Duret sur l'*Art* de Whistler.

(Mai). — « *Les Arts de la Vie* ouvrent une souscription publique et internationale en vue d'offrir au Peuple de Paris *le Penseur* de Rodin. »

Voilà une noble et généreuse initiative qui dépasse même la géniale personnalité de Rodin pour prendre la signification d'une protestation contre la laideur envahissante des statues qui encombrent chaque année davantage nos rues et nos jardins. J'engage vivement mes lecteurs à participer à cette œuvre de glorification de la Beauté et de salubrité. Les mandats, timbres-poste, bons de poste, chèques, doivent être envoyés à M. Gustave Geffroy, trésorier de la Souscription, aux bureaux des *Arts de la Vie*, 6, chaussée d'Antin, Paris.

Au même numéro, en hors texte : *le Penseur* de Rodin, *une Danseuse* de Degas, des xylographies de Jacques et Marcel Beltrand.

L'Epreuve (mai). — *Albert Belleroche*, par Victor Thomas ; *José de Charmoy*, par Emile Sedeyn ; nombreuses reproductions d'œuvres de ces deux artistes originaux.

Revue de la Bijouterie, joaillerie, orfèvrerie (mai). — Continuation des études documentées de M. Henri Vever sur *la Bijouterie française au* XIXe *siècle* et de M. Bertrand sur *le Bijou en 1904*.

Revue illustrée (juin). — M. Paul-Frantz Namur, qui dirige depuis quelque temps cette publication, a confié la critique des Salons à M. Georges Lecomte. C'est assez dire son intention de soutenir l'art moderne, dégagé de l'académisme.

La Revue de l'Art pour tous (juin). — *L'Exposition des Primitifs Français*, par P. Cornu ; *Isadora Duncan*, par G. Delaquys. — Dans le même fascicule, MM. Lebossé et Lumet exposent leur projet de société des *Amis du Beau*. Cette association s'occuperait particulièrement d'une organisation artistique des fêtes populaires et de la décoration intérieure des locaux publics, écoles, mairies, universités populaires, coopératives, etc.

Le Journal des Arts (28 mai). — M. Aug. Dalligny nous donne des détails sur la *Collection* Emile Gaillard, dispersée dernièrement aux enchères sous le marteau de Me Paul Chevalier.

L'Occident (mai). — *Odilon Redon*, par Emile Bernard.

La Plume (15 mai et 1er juin). — *Les Salons*, par Tristan Leclère.

L'Artisan (no 1). — Voici une revue nouvelle, organe d'une société *la Mutualité artistique*, fondée par quelques jeunes artistes dans un esprit de solidarité professionnelle. Nous suivrons avec sympathie les efforts de ce groupement et nous en reparlerons s'il sait prendre une position courageuse dans la lutte artistique.

La Carte postale illustrée (mai-juin). — *Les Maîtres de la Carte Postale: Ernest la Jeunesse*, par Ernest Straus.

Le Rire (passim). — Dessins de Léandre, Forain, Hermann Paul, Huard, Lucien Métivet, Gosé, Poulbot, Carlègle, Georges Meunier, etc.

Le Sourire (passim). — Dessins de Roubille, Mirande, Cadel, V. Lhomme, Ricardo Florès, Villemot, etc.

L'Assiette au beurre (passim). — Numéros spéciaux composés par Hermann-Paul, Jossot, Camara, Ricardo Florès, Grandjouan, Léon-Georges, et particulièrement *la Hurle* et *les Dames n'entrent pas ici*, fascicules dans lesquels M. Géo-Dupuis fait preuve d'un grand sens de l'observation, du pittoresque et de la composition dramatique.

Rire et galanterie (passim). — Choix de gravures anciennes fait par M. John Grand-Carteret dans les séries frivoles.

Revue alsacienne illustrée (avril). — *L'Art alsacien à l'Exposition de Saint-Louis*, par A. Laugel. — *L'Alsace à table*, avec la reproduction de 24 menus fort curieux.

L'Art moderne (avril). — *L'Esthétique de Jules Laforgue*, par Médéric Dufour.

L'Art Flamand et Hollandais (15 mai). — Etude sur Jongkind, par M. F. van Haamstee qui écrit avec partialité : « Le chauvinisme des Français fut sans doute cause pour une grande partie de la méconnaissance que Jongkind eut à subir durant sa vie. » Je crois qu'il n'y a pas de pays où l'on ait rendu plus pleinement justice à Jongkind qu'en France. Quant aux luttes qu'il eut à subir, ce sont, hélas ! celles que tous nos compatriotes doivent affronter lorsqu'ils apportent une formule nouvelle, une personnelle interprétation de la nature.

Dans le même fascicule, quelques pages de M. Plasschaert sur le sculpteur J.-C. Altorf.

Le Studio (avril). — *Joaquin Sorolla et la peinture espagnole d'aujourd'hui*, par Léonard Williams.

(Mai). — Notes sur *Gaston La Touche, pastelliste*, par Octave Uzanne.

The Burlington Magazine (juin). — *Un Watteau inconnu*, par Claude Philipps, et l'*Exposition des Primitifs français à Paris*, par Roger E. Fry.

Kunst und Dekoration (mai). — Modèles de toilettes exécutées sous la direction de Mme Else Oppler. Ces quelques reproductions permettent de se rendre compte à quel point l'art du costume est peu compris des berlinois. Sur une quinzaine de photographies de mannequins vivants on ne trouverait pas un vêtement véritablement élégant et susceptible de faire valoir les formes féminines.

(Juin). — Article de M. Molkenboer sur *les Œuvres de Jean Toorop* et quelques réflexions extrêmement justes de M. Widmer sur le peu d'intérêt que notre époque marque à la composition et à la décoration artistiques des places publiques, morceaux d'architecture soumis à des lois. En ce qui concerne les transformations parisiennes, voilà un sujet d'intervention utile que je soumets à la vaillante Société du *Nouveau Paris*.

Emporium (mai). — *Trois artistes d'exception : Aubrey Beardsley, James Ensor, Edouard Munch*, par Vittorio Pica (23 illustrations).

(Juin). — *Ignaccio Zuloaga*, par Vittorio Pica (22 illustrations).

Sztuka (mai). — *Honoré Daumier*, par B. Ostoja-Soszinski. Notes sur *Alphonse Legros* et sur *les Salons de Paris*.

YVANHOÉ RAMBOSSON.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

A plusieurs reprises je vous ai entretenu de Guidon Gezelle, peut-être le plus grand poète flamand depuis Joost Van den Vondel. De très intéressantes brochures publiées par M. Gustave Verriest, professeur à l'Université de Louvain, nous renseignent sur la vie de Gezelle.

Il naquit à Bruges, le 1er mai 1830. Son père était jardinier et horticulteur pépiniériste, sa mère une simple paysanne.

Avec leurs nombreux enfants les Gezelle habitaient une maison de physionomie rustique, au Rolleweg, près des remparts. Guidon, l'aîné, était un enfant débile et maladif qui souffrait presque constamment de violents maux de tête, ce qui ne l'empêchait pourtant point de montrer de rares aptitudes dans ses études primaires. Il fut envoyé vers sa douzième année au petit séminaire de Roulers pour y étudier le latin. Son père ayant tracé et planté le jardin de cet établissement, le petit Guidon y fut admis sans payer; toutefois, en dehors de ses heures de classe, il était tenu à remplir l'office de concierge. Un jour, assistant le professeur de chimie dans l'une ou l'autre expérience, il eut les yeux atteints par un acide et il faillit perdre la vue. Il profita de son séjour à l'infirmerie pour rimer une pièce de vers, sans doute une des premières, qu'on publia récemment.

Au Petit Séminaire de Roulers, il y avait beaucoup d'Anglais ou plutôt d'Irlandais. La plupart de ces jeunes gens passaient leurs vacances au pensionnat, la traversée coûtant encore trop cher à cette époque. Guidon, leur moniteur et leur camarade, profita de leur société pour apprendre parfaitement l'anglais. L'un de ces étrangers, un certain Alexandre Douglas Webster, mort depuis en Australie, lui fit cadeau, en 1847, d'un petit volume contenant cinq des chefs-d'œuvre de Shakespeare: *Richard III*, *Roméo et Juliette, Jules César*, *Othello, Macbeth.* Ce livre est aujourd'hui en la possession du professeur Verriest.

En dehors de Shakespeare, Gezelle lut Milton, Longfellow (dont il a traduit et imité plusieurs pièces, entre autres *Excelsior* et *the Song of Hiawatha*) et Robert Burns. Celui-ci devait exercer une grande influence sur lui.

M. Verriest nous apprend que Gezelle n'ayant rien d'un fort en thème passa difficilement son examen d'entrée au Grand Séminaire de Bruges.

En 1854, ayant été ordonné prêtre, il retourne à Roulers comme professeur des classes inférieures (cours de commerce) du pensionnat annexé au Petit Séminaire. Le professeur Verriest, âgé alors d'une dizaine d'années, et qui avec son frère Hugo, aujourd'hui poète et prêtre comme l'était Gezelle, se trouvait parmi les internes, se rappelle l'impression que produisit la première apparition du nouveau professeur, avec sa forte tête, son front bosselé et proéminent. Cet homme d'aspect imposant ne tarda pas à se montrer le plus bienveillant des maîtres, le grand favori de ses élèves. Aux heures de

récréation, il était toujours entouré d'une dizaine au moins de petits, les uns juchés sur ses épaules, les autres suspendus à ses bras et accrochés à sa soutane.

En 1857, le professeur de littérature flamande étant tombé malade, ce fut Gezelle qui le remplaça. Rompant avec les traditions et les routines pédagogiques, au lieu de lire à ses élèves, dont les deux Verriest, ces classiques rhéteurs et ampoulés dont Tollens est demeuré le type, il leur fait connaître les poètes vivants et primesautiers; un discours du duc de Brabant, Jean le Victorieux, avant la bataille de Wœringen, les récits carlovingiens, le *Reinaert de Vos*, des chansons du Moyen-âge, les apologues du père Cats.

En 1858, on lui confie définitivement la chaire de poésie. Mais l'esprit d'initiative et les intelligentes innovations qu'il introduit dans cet enseignement ne tardent pas à le rendre suspect aux autorités académiques. Après un an et demi le professeur reçoit sa démission. Un an encore on le tolère comme simple surveillant du pensionnat, puis on l'arrache définitivement à ses chers élèves! Les *Dichtœfeningen*, le premier recueil de Gezelle, date de 1858. Or, trente ans s'écoulèrent entre l'apparition de ces vers et les œuvres suivantes. Le poète, abreuvé de chagrin, découragé par l'inique traitement que lui avaient infligé ses supérieurs, se plongea dans un long silence, ce qui a fait dire éloquemment au professeur Verries en parlant des persécuteurs de Gezelle : « Dieu leur pardonnera peut-être ; la Flandre, jamais ! »

Cependant si Gezelle ne publia point de vers durant cette série d'années, il ne demeura pas inactif pour cela. Bien au contraire. Il se plongea dans d'opiniâtres travaux de linguistique. Ainsi il recueillit les vieux mots et les anciennes tournures du flamand anémié, appauvri par les classiques et les académiciens néerlandais plus néfastes encore pour leur langue que les derniers classiques français l'avaient été pour la leur. Il fortifia, il retrempa le flamand aux sources populaires ; il créa pour ainsi dire son instrument avant de créer les chefs-d'œuvres qui seront *Tijdkrans* et *Rymsnoer*. En attendant le résultat de ces travaux philologiques (plus de cent mille mots et locutions retrouvés) paraît dans deux revues qu'il dirige : *Loquela* et *Rond den Heerd*.

Cependant, après avoir été appelé quelque temps à la direction du Séminaire anglais à Bruges, il fut nommé vicaire d'une paroisse dans la même ville ; puis, en 1872, vicaire à Courtrai. Ceux qui l'ont connu et approché durant

ces années ne tarissent pas en souvenirs attendris sur la vie simple, vraiment évangélique que menait le digne prêtre. Aussi sa popularité parmi les humbles ouvriers et petits paysans était-elle grande et de nature à le consoler de la méconnaissance, du dédain, voire de l'hostilité qu'il avait rencontrés dans les milieux soi-disant lettrés et intellectuels.

Tijdkrans (1893) et *Rymsnoer* (1896) interprètent admirablement cette période de la vie de Gezelle, où il était en communion avec les pauvres et la fruste nature. En 1898, monseigneur Waffelaert, un ami de Gezelle, ayant été appelé à l'épiscopat, le premier acte du nouvel évêque de Bruges fut de rappeler Gezelle dans la ville diocésaine en qualité de directeur du couvent anglais. C'était en 1898. Gezelle ne jouit pas longtemps de ce bénéfice. Il mourait déjà le 27 novembre 1899.

Une étude approfondie de l'œuvre du grand poète m'entraînerait trop loin. Je n'en dirai donc que quelques mots, quitte à revenir un jour sur cette opulente et généreuse matière. Lyrisme, religion, naturisme; ces trois mots pourraient résumer le caractère de la poésie de Guidon Gezelle. Sa religion n'a rien de bigot, de pharisien et de scolastique. Son lyrisme, comme celui de Burns, de La Fontaine et de Heine, joint le sublime à l'intimisme, l'élévation à l'exquise familiarité, le pathétisme à la bonhomie. On pourrait lui appliquer, quant à son amour pour la nature, pour les bêtes et surtout pour les arbres, les pages capitales de Taine au commencement de son livre sur La Fontaine. L'ode célèbre de Ronsard contre les bûcherons de la forêt de Gastine n'est pas plus belle et n'est certes pas aussi émue que les élégies compatissantes de Gezelle, pleurant les trembles et les peupliers abattus par la cognée.

La langue de Gezelle, le flamand de West-Flandre, fut principalement cause de l'opposition qu'il rencontra dans les milieux académiques, chez les professeurs de rhétorique et les pions. Ainsi que je vous l'ai déjà dit, chose tout à fait piquante, ce soi-disant patois, répudié par les beaux esprits et les puristes des Flandres, fut accueilli en Néerlande chez les meilleurs écrivains des Pays-Bas du Nord, comme le véritable verbe néerlandais. A ce propos M. Verriest rapporte cette plaisante anecdote :

Se trouvant un jour à table chez Mgr Van Hove, célèbre professeur de rhétorique à Roulers et vicaire général de

l'évêché de Bruges, la conversation vint à rouler sur la langue flamande et notamment sur le flamand de Gezelle.

—Il va tout de même un peu loin! disait le prélat en parlant du poète. Ainsi figurez-vous que l'autre jour il allait jusqu'à me soutenir que le premier vacher ou palefrenier de Thielt ou de Roulers sait et parle mieux le flamand que — comment dirai-je ? — vous ou moi.

— Monseigneur, répondit Verriest, je m'abstiendrai d'une appréciation en ce qui vous concerne, mais quant à ma propre connaissance de la langue, je trouve que Gezelle a raison.

La question de la « centralisation » et de l'uniformisation de la langue néerlandaise fut d'ailleurs traitée on ne peut plus spirituellement en forme d'apologue par M. Johan Winkler, un linguiste frison, professeur à Haarlem. Il s'agit de l'aventure du *Portrait de Jan Jansen*.

« Il y avait une fois un particulier du nom de Jan Jansen. Un solide gaillard que ce Jan, ferme de torse et de membres, sain de corps et d'esprit, bref, un Hollandais de la vieille roche. En un jour de malheur il s'avisa de faire faire son portrait. Le peintre n'y réussit guère. A la rigueur il y avait bien moyen de reconnaître Jan, mais les yeux étaient éteints et troubles, les traits grimaçants, la contenance gourmée. Néanmoins, notre homme était très entiché de son portrait et il le proclamait on ne peut plus réussi et ressemblant. Lorsqu'on s'avisait de lui dire : « Jan, cette peinture ne ressemble à rien du tout! — Pardon, répondait Jan, elle est excellente au contraire et si je n'y ressemble pas, ce n'est pas de sa faute, mais bien de la mienne : c'est ma figure qui a tort! » Et il en était tellement persuadé qu'à partir de ce moment il s'évertua à contracter son visage de manière à reproduire le mieux possible les traits tourmentés de son portrait. Il y parvint à tel point que rencontrant un jour une de ses vieilles connaissances, celle-ci se récria : « A ça, mon vieux, est-ce toi, Jan, ou n'est-ce plus toi? » Et Jan de répondre : « Il me faut pourtant ressembler à mon portrait. »

« Jan avait plusieurs frères, savoir Tjalling Sybrens Prissinga, Hamen Sassink qui vivait par delà Zutphen, Peerken le Brabançon, Aernout Allewyns du pays de Goes, Leenaert Vlaemynckx et d'autres encore. Il faut croire que la manie de Jan était contagieuse et avait gagné les autres gars, car, l'un après l'autre et à des degrés directs, ils se mirent à faire des grimaces et à se livrer à des contorsions presque aussi extraordinaires que les siennes. « Il le faut bien, disaient-ils à

ceux qui s'étonnaient de leur tic, puisque Jan est notre aîné et qu'il incarne le type de la famille. » Toutefois Tjalling et Leenaert revinrent bientôt de leur folie : « Nous possédons aussi nos portraits, déclarèrent-ils, et ceux-ci sont même bien plus beaux que celui de Jan, cependant il ne nous était jamais venu à l'esprit de nous mettre le visage à la torture afin de mieux ressembler à ces peintures. Et voilà que nous nous donnons ce ridicule pour ressembler à l'image de Jan ! Assez de bêtises ! Notre propre physionomie, telle que Dieu l'a créée, doit nous être mille fois plus précieuse que tous les portraits du monde, fussent-ils signés par un Rubens et par un Rembrandt. »

Tel était aussi l'avis de Gezelle et c'est encore celui de Styn Streuvels. Et ils ont bien raison.

Dès ses premiers poèmes, sans écrire encore dans une langue aussi personnelle et aussi savoureuse que par la suite, Gezelle s'affirmait par une sensibilité et des trouvailles de véritable poète. Je relisais l'autre jour ses *Kerkhofbloemers* (fleurs de cimetière) et notamment le récit des funérailles d'un jeune paysan, Edmond van den Bussche, élève du séminaire de Roulers, mort à dix-huit ans à Staaden. C'est un récit en prose, intercalé de vers, dont chaque épisode se recommande par une intensité d'accent vraiment surprenante. Je n'ai jamais lu « oraison funèbre » plus originale, d'émotion plus spontanée, de sympathie plus vibrante, Gezelle se rendant avec les autres camarades du défunt à la ferme mortuaire constate que c'était « l'heure à laquelle le semeur, se rendant à la besogne, se signe avant de répandre aussi la semence en un geste crucial ». Et il ajoute cette réflexion au tableau : « C'est peut-être en priant et en pleurant que le paysan sème le grain qu'un autre récoltera et engrangera tout joyeux ! » Il nous montre aussi les chevaux attelés au chariot funèbre, la simple charrette affectée d'ordinaire au transport des récoltes. Le domestique qui couche dans l'écurie parle familièrement aux braves bêtes ; il leur fait ses recommandations, il les édifie sur le dernier service qu'ils sont appelés à rendre au jeune *baes ;* et, pour qu'elles s'acquittent de leur grave mission avec la piété voulue, après avoir trempé sa main dans l'eau bénite, il trace un signe de croix entre leurs bons yeux.

Dans *Gedichten, gezangen en gebeden* (poèmes, chansons et prières), un volume de jeunesse, on rencontre nombre de pièces admirables entre autres celle consacrée aux *Saules*, dont

je détache ce passage : « Combien de fois ne vous ai-je pas contemplés au point du jour quand une vapeur bleuâtre ceignait votre cime d'argent comme un ruban tressé dans la chevelure d'un ange. Le soleil ne tardait pas à détacher ce ruban et à le faire fondre dans l'azur du ciel. Et alors vous vous dressiez dans la clarté éblouissante, comme s'élança jadis du tombeau Celui qui avait créé le ciel et la terre. Puisses-tu un jour te débarrasser ainsi de tes liens, ô mon âme, et prendre ton essor vers là-haut. » Mais comme je l'ai déjà fait entendre, les plus belles pièces se trouvent dans les derniers livres *Tijdkrans* et *Rijmsnoer*. Celle qui commence par ces mots *Hoc riekt gey Bamisbosschen* (senteurs des feuillages de la Saint-Bavon!) suggère les parfums de l'automne, non plus les arômes des fleurs et des fruits, mais les fragrances des feuilles mortes, des écorces humides, des racines découvertes et de la terre retournée, et le poète nous évoque la vie qui s'exhale lentement des arbres et qui monte vers le ciel comme l'encens aux voûtes de l'église. Et après les parfums il chante la couleur de ces arbres qui attendent leur arrêt de mort dans l'opulente toilette diaprée que leur fait la Saint-Bavon. Jamais ils n'ont été si beaux, si nobles et si touchants. « Seigneur, dit le poète en terminant par une prière, puisse à tes yeux le dernier jour de ton serviteur représenter aussi le plus beau jour de sa vie, comme c'est le cas pour la feuillée de la Saint-Bavon ! » Mais il faudrait reproduire et lire ces poèmes dans l'original.

§

Les revues de langue flamande du mois de juin nous apportent maintes pages de valeur. A lire dans *Ontwaking* un article de Jacques Mesnil sur le *romantisme,* des vers de Willems Gijsels et de Mme Siska van Daelen ; dans *Vlaanderen,* le commencement d'une sérieuse étude sur le rythme poétique par M. Gustave Verriest, des vers de Léonce Du Catillon, une solide critique de M. Aug. Vermeylen consacrée au dernier roman de M. Herman Teirlinck ; dans *Groot Nederland*, le commencement d'*Impéria*, un mystère de Louis Couperus ; une traduction flamande du *Coq rouge* de votre serviteur, par Styn Streuvels, la suite de scènes et d'épisodes villageois *'n Dorpje* par Cyriel Buysse.

Pour la production littéraire en langue française je signalerai *Ainsi naît, vit, meurt, l'amour,* un volume de vers d'Emond Picard, et *Lettres d'hommes*, par Paul André.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ANGLAISES

Herbert Spencer : *Autobiography*, 2 vol. in-8°, 556 et 543 pp., 28 s., Williams and Norgate. — Arnold Bennett : *A Great Man, a frolic*, VIII-344 pp., cr-8°, 6 s., Chatto and Windus. —John Oliver Hobbes (Mrs Craigie) *The Vineyard*, 376 pp., cr.-8°, 6 s., Fisher Unwin. — Library of English Classics : *Milton's Poetical Works*, 2 vol. in-8, XVIII-294 et x-288 pp., 3 s., 6 d. chaque, Macmillan. — Colonel J. Garnier, R.E : *The Worship of the Dead or the Origin and Nature of Pagan Idolatry*, XXXII-422 pp., in-8°, 12 s., 6 d., Chapman and Hall. — Louise Imogen Guiney : *Robert Emmet*, 104 pp., in-8°, 1 s. 6 d., David Nutt. — *The Bibelot*, les trois derniers fascicules. — Mrs Humphry Ward : *La Fille de Lady Rose*, trad. Th. Bentzon, x-418 pp., in-16, broché 3.50. Hachette.— REVUES — *Dana, an Irish Magazine of Independent Thought.* — *The Review of Reviews.* — *The Rapid Review.* — *The World's Work.* — *The Fortnightly Review.* — *The Monthly Review.* — *The Independent Review.* — *The Empire Review.* — *The National Review.* — *Macmillan's Magazine.* — *The Cornhill Magazine.* — *Harper's Monthly Magazine.*— *The English Illustrated Magazine.* — *The Bookman.* — *The Academy and Literature.* — *The Saturday Review.* — Livres et périodiques reçus.

Il semble indiscutable que, pendant le cours de sa vie, Herbert Spencer fut fort peu et fort mal connu du grand public anglais; les journalistes, gens qui parlent de tout sans savoir grand chose, n'ignoraient pas qu'il existait, qu'il était un grand philosophe et qu'il fallait avoir pour lui un grand respect. Parmi les gens réellement cultivés, un petit nombre seulement avait lu ses œuvres et était au courant de ses doctrines. En général, on se l'imaginait perché sur des hauteurs inaccessibles, sorte de Grand Lunaire avec un cerveau démesuré, uniquement préoccupé de découvrir les dangereux secrets du savoir et fort indifférent aux mesquineries quotidiennes des humains.

Mais, dans son **Autobiography** que vient de publier la maison Williams and Norgate de Londres, Herbert Spencer apparaît bien différent. Je n'ai pu encore malheureusement étudier de près les mille pages de ces deux volumes, mais les résumés et les extraits que j'en ai vus sont intéressants à bien des égards. On assiste à la vie d'Herbert Spencer et l'on est heureux de constater qu'il savait attacher à tous les événements, à toutes les circonstances de l'existence une valeur relative judicieusement distribuée.

Comme il arrive souvent pour beaucoup de grands hommes de son genre, on s'occupe de lui maintenant bien davantage que de son vivant. Nous avons signalé, ces derniers mois, quelques-uns des articles qui lui ont été consacrés dans les

revues. La publication de son *Autobiographie* a été l'occasion de nouveaux articles. *The Rapid Review* du 15 mai accorde quelques pages élogieuses à « cet ouvrage qui aura sa place parmi les classiques du monde ». *The World's Work* qualifie ces deux volumes,« l'un des plus frappants et des plus caractéristiques produits de notre époque». *The Review of Reviews* réussit à présenter un intéressant portrait de l'homme d'après « cette histoire naturelle de lui-même ». Dans *The Fortnightly Review*, Mr Francis Gribble examine le philosophe et sa philosophie, l'homme dans ses actes et le penseur dans ses théories, et ces quelques pages, dans leur brièveté, sont une critique admirablement claire du système spencérien. D'autres articles parurent dans le supplément littéraire du *Times* (22 avril), dans *The Academy* (23 avril), *The Educationnal Review* (mars), *The Bookman* (juin), *La Revue Internationale de Sociologie* (janvier), *The Critic* (janv.), *North American Review* (janv.), *Catholic World* (15 fév.).

§

Est-il rien de plus intéressant que de *suivre* un auteur ? Un hasard heureux, et certes trop rare, vous fait un jour lire une œuvre qui vous séduit, une œuvre dont les qualités vous attirent et dont les défauts vous sont sympathiques ; vous vous enquérez des publications précédentes signées du même nom, vous les lisez, elles vous donnent le même plaisir et vous ne laisserez plus échapper aucune des œuvres subséquentes de votre auteur. Depuis que je rédige ces mensuelles chroniques, j'ai pu faire à diverses reprises cette expérience, et indiquer à mes bienveillants lecteurs un certain nombre d'écrivains dont les débuts promettaient une carrière intéressante et des ouvrages remarquables. De ceux-là, quelques-uns déjà sont morts que nous connûmes et dont le souvenir est cher ; d'autres ont bifurqué par d'autres routes, et ils ont été remplacés par d'autres. Parmi les recrues nouvelles, nous comptons sur Arnold Bennett, de qui nous avons, en ces derniers temps, signalé les livres et entre autres deux *bons* romans *Anna of the Five Towns* et *Leonora*. Voici maintenant de lui un excellent roman : **A great Man**, avec un sous-titre : *A frolic*. Mais le *Great Man* de Mr. Bennett n'est pas, comme l'impayable *Coco de génie*, de M. Louis Dumur, un grand homme par contrefaçon, il est bel et bien par ses propres œuvres l'écrivain à succès. L'auteur narre rapidement et simplement comment Henry Shakespeare Knight

devint le romancier et l'auteur dramatique adulé du public. Il en est qui deviennent poètes en entendant chanter le rossignol ; lui, devint romancier en ayant la rougeole. Le récit avance sans retard, sans digression, concentré tout entier autour du principal personnage, admirable pantin autour duquel s'agitent des marionnettes désopilantes dans leur drôlerie sérieuse, et si réelles. Rien n'est déformé, rien n'est caricatural et la raillerie cependant éclate à chaque page. Dans son excellent essai sur l'humour qui préface les *Contes choisis* de Mark Twain, Gabriel de Lautrec dit très justement que « les clowns du rire ignorent toujours qu'un geste sobre est plus expressif que les gambades immesurées. Ils se battent les flancs de leurs bras. Le véritable comique, même n'étant qu'un amuseur, sait que la discrétion dans l'allure est la première des vertus». Ce fut la vertu de Mr. Bennett, véritable comique, et c'est pourquoi il eut raison de qualifier son œuvre de *frolic*. Il ne faut pas croire cependant que ce qualificatif vous autorise à juger ce volume comme un divertissement passager, une fantaisie d'auteur en veine de sourire. Pas du tout. L'histoire du *great man* est fort significative et très importante. Elle est, selon la louable habitude de l'auteur, impeccablement construite et contée en un style élégant et personnel. Nous avons avec Mr. Bennett cet oiseau trop peu fréquent en Angleterre, un romancier qui soit un écrivain. Et vous mettrez *A great man* à côté d'*Anna* et de *Leonora*, et peut-être le préférerez-vous, ce dont, qui sait ? l'auteur serait surpris.

§

Les débuts de John Oliver Hobbes datent de 1897, et sous ce pseudonyme d'allure un peu déconcertante se cachait une jeune femme de vingt-quatre ans : Mrs Craigie. Depuis lors, cet auteur eut tous les succès ; ses romans furent lus par milliers, des milliers de spectateurs applaudirent ses pièces, — et, je dois l'avouer, je fus une humble unité dans ces multitudes. On m'a assuré même que Mrs Craigie avait eu aussi tous les succès mondains, parce qu'elle est spirituelle, bonne et très belle, mais je n'ai pu le vérifier moi-même, et puis, chut ! ceci passe les bornes de l'austère critique littéraire.

Je me promets de disserter, dans un article étendu, sur les mérites des œuvres de John Oliver Hobbes : *The Gods, Some Mortals and lord Wickenham*, *The Herb-Moon*, *The School for Saints*, *Robert Orange*, *Love and the Soul Hunters*, etc. Aujourd'hui je dois me contenter de rendre compte

de **The Vineyard**, le dernier roman de notre auteur, roman quelque peu différent des précédents. Nous sommes ici transportés en province et l'action se déroule sur un espace fort limité. Mais l'auteur ne cherche pas à dépeindre soigneusement le détail de ses tableaux. Ses personnages se meuvent, dirait-on, dans un décor de théâtre et une atmosphère factice. Ils ne font pas partie intégrante de leur milieu, ils s'en détachent. Certains dialogues, les allées et venues des personnages ressemblent à ceux d'une pièce de théâtre et l'auteur nous amène ses pantins sur la scène pour nous les montrer sans nous permettre d'aller dans les coulisses. On sait ainsi que Mrs Craigie peut admirablement faire du théâtre, mais on constate en même temps qu'elle possède toutes les qualités du romancier et qu'elle connaît toutes les ficelles du métier. Sans doute, il y a parfois des détails inutiles et des coïncidences futiles, parfois aussi des lacunes ; mais le lecteur n'y voit rien, à coup sûr, car dès le début l'auteur a su l'empoigner et ne le lâchera plus qu'après le dénouement. D'ailleurs, si l'arrière-plan pèche par endroits, les personnages sont admirablement campés : les caractères principaux, Federan, Jennie et Rachel, sont singulièrement captivants, encore que — pour le critique seulement — ils restent un peu trop boutonnés, pas assez disséqués, analysés ; les personnages secondaires les soutiennent et les font ressortir très habilement, et les scènes où les uns et les autres se rencontrent et s'opposent sont très émouvantes.

Les deux femmes dont le héros est tour à tour amoureux sont extrêmement dissemblables : l'une, Jennie, franche, simple, loyale ; l'autre, Rachel, artificielle, compliquée, fantasque, et toutes deux capables d'aimer et de souffrir. Mais l'auteur a poussé plus à fond le caractère du beau Federan, l'éternel séducteur éternellement séduit. Il a eu d'innombrables amourettes, et toujours il faut que son cœur soit pris ; il voit Jennie, elle est belle, vite il lui donne son cœur et il n'a jamais aimé personne comme elle ; puis, dans un duo équivoque, il subit malgré lui l'influence physique immédiate de la troublante Rachel et il sent, il sait qu'il renoncera à son amour de la veille. Bien mieux, s'il n'était pas élevé dans le respect de la monogamie, il garderait ses deux amours ; il les ajouterait à ses amours passés et il ne cessera tant qu'il vivra d'ajouter l'amour d'aujourd'hui aux amours de tous les hiers. Mais le public s'insurgerait s'il devinait trop clairement ces conclusions et Mrs. Craigie en mariant Federan et Rachel ne nous

dit pas qu'il lui sera fidèle ni qu'elle l'aimera toujours. Et cette incertitude est presque une conviction.

§

La remarquable série d'ouvrages que contient la *Library of English Classics* vient de s'enrichir de deux nouveaux volumes contenant **Milton's Poetical Works**, les œuvres poétiques de John Milton. Le premier volume est préfacé d'une note bibliographique dans laquelle Mr. Alfred W. Pollard rassemble d'une façon succincte, complète et très intéressante, tous les détails concernant la publication des diverses œuvres poétiques de Milton. Le premier volume contient les douze livres du *Paradis Perdu ;* dans le second se trouvent : *Paradise Regained*, *Samson Agonistes* et les *Minor Poems* jusqu'à tous les vers latins et grecs. De format in-octavo, d'une impression claire qui ne fatigue pas la vue, avec une couverture sobrement ornementée, ces volumes, malgré leur prix minime, satisfont les exigences des plus difficiles.

§

La thèse de l'origine humaine des dieux a maintes fois été disputée et ceux qui la soutenaient s'appuyaient sur ce fait que le culte des morts, ou des hommes célèbres par leur force, leur sagesse ou leur pitié, a dans tous les temps et dans tous les pays été l'une des tendances prédominantes de la nature humaine. Il existe sur cette question de savants ouvrages, peu accessibles au profane, et les archéologues ne cessent d'accumuler les documents qui servent à l'élucidation définitive du problème.

Le travail qu'a publié récemment sur **The Worship of the Dead** Mr. J. Garnier, colonel du génie en retraite, n'apporte aucune contribution nouvelle à l'histoire des cultes antiques et ne projette aucune lueur inattendue sur les origines de l'idolâtrie et du paganisme. L'auteur s'est contenté de compiler et de rassembler les faits épars qui peuvent servir d'exemples et de preuves pour établir l'identité d'origine des diverses divinités antiques. Sous des noms différents, les peuples de la terre, Chaldéens, Babyloniens, Hindous, Celtes, Germains, Mexicains, Péruviens, Hébreus, Grecs et Romains, ont adoré les mêmes dieux, doués des mêmes attributs, mais capables de formes diverses. Les curieux qui liront le volume du colonel Garnier, s'ils ne se noient pas dans cet océan de faits, ne pourront qu'être convaincus que les superstitions et

les idolâtries humaines ne sont pas l'invention spontanée de chaque race, ni le résultat naturel et uniforme de la nature humaine à l'état barbare. Le mérite de l'auteur est de s'être aventuré dans un domaine qui n'est pas souvent visité par les vulgarisateurs.

§

Si le nom de Robert Emmet se trouve, par un hasard peu fréquent, mentionné au cours de quelque article ou de quelque volume, les lecteurs curieux de se renseigner apprendront que ce Robert Emmet fut le chef d'une insurrection irlandaise et qu'il mourut à vingt-cinq ans. Mais le laconisme des dictionnaires ne rend pas justice à la belle figure du sublime et juvénile enthousiaste. Personnalité d'une droiture et d'une noblesse qu'admiraient ses ennemis, la révolte qu'il organisa échoua par suite d'un concours de circonstances lamentable. C'était un an et demi après l'acte d'union, en juillet 1803. Dans une plaquette de cent pages, miss Louise Imogen Guiney retrace fort exactement et très poétiquement la navrante histoire du jeune patriote **Robert Emmet**, comment, une fois son grand espoir déçu, il ne vécut plus que pour la plus jeune fille de Curran. Histoire romanesque et romantique qui se termine sur l'échafaud.

§

Les derniers fascicules de **The Bibelot**, les jolies réimpressions d'éditions rares ou d'œuvres peu connues que publie, à Portland, Maine, l'éditeur Thomas B. Mosher nous donnent, pour avril, une des plus émouvantes proses de Fiona Macleod, *Sea Magic and Running Water;* pour mai : un choix de *Lyrics* par Rosamund Marriott Watson, et pour juin : les *Poèmes en Prose* d'Oscar Wilde, qu'on ne trouve que dans un numéro de la *Fortnightly Review* et dans la version française qui parut autrefois dans la *Revue Blanche*.

§

Les lecteurs qui aiment les longs romans où les personnages appartiennent à la haute société, ont des amours secrètes et sombrement dramatiques, mais sans violences, liront avec plaisir **La Fille de Lady Rose**, de Mrs Humphry Ward, dont une version par Th. Bentzon vient de paraître à la librairie Hachette. Et ceux qui ont quelque érudition trouveront là une modernisation de l'histoire de Mlle de Lespinasse, tout simplement.

§

Revues. — Un nouvel effort vers une renaissance irlandaise vient de se manifester d'une façon particulièrement intéressante. Un groupe d'érudits et d'hommes de lettres a fondé une publication mensuelle : **Dana**, *an Irish Magazine of Independent Thought*, dont le premier numéro a paru en mai dernier. Dans un court préambule les *editors* exposent modestement et intelligemment leur but : éviter d'être doctrinaire, respecter la liberté de la pensée et accueillir plus volontiers tant ce qui est l'expression de l'individualité de l'écrivain que ce qui est l'expression belliqueuse d'une opinion. Les deux premiers numéros contiennent d'excellentes choses : *Moods and Memories*, par George Moore; *The Breaking of the Ice*, par John Eglinton; *Imperialism*, par Ossorian; *l'abbé Loisy*, par Edouard Dujardin; *Catholicism and Civilisation*, par John M. Robertson, *Religion aud Love*, par Æ., *Young Ireland and Liberal Ideas*, par Fred Ryan, etc.

The Rapid Review (mai) offre toujours le même intérêt de documentation rapide sur tous les événements et les publications du mois. **The Review of Reviews** (mai), outre les innombrables comptes-rendus de revues et de livres, les appréciations des événements du mois donne cette fois une longue étude sur l'exposition de Saint-Louis. **The World's Work** est la véritable revue de tout ce que l'activité humaine produit d'un mois à l'autre. Ses articles admirablement variés, concis et clairs, et ses nombreuses illustrations en font un organe tout à part et s'adressant à tous.

The Fortnightly Review accorde une grande attention aux événements d'Extrême-Orient et à la politique courante sans que sa partie littéraire en souffre. A part l'article sur Herbert Spencer signalé plus haut, il faut mentionner : *Shakespeare's Protestantism*, par W. S. Lilly; *The Prologue of Arcturus*, par Edmund Gosse; *The Niece of Napoleon*, par Germain Bapst; *Vassily Verestschagin, War Painter*, par R. Newmarch, etc.

Le sommaire de **The Monthly Review** est particulièrement attrayant : *Unconquerable Japan*, par le professeur E.-H. Parker; *Revolution at the Board of Education*, par Cloudesley Brereton; *Ancestor Worship in Japan*, par Alfred Stead; *A note on sir Leslie Stephen*, par R.-E. Crook; *Frederick York Powell*, par Th.-H. Cook; *Two Sonnets*, par Robert Bridges; *Thackeray's Boyhood*, par Whitwell Elwin, etc.

The Independent Review, toujours aussi académique, conserve son admirable tenue; le numéro de juin contient : *Leslie Stephen,* par Sir Frederick Pollock; *Mr Sturge Moore's Poems,* par R. C. Trevelyan; *Trade Unions and the Law,* par Sir Ch. W. Dilke et par Richard Bell; *Religion and Revelation,* par G.-L. Dickinson ; *Women in Local Governement,* par Lady Trevelyan, etc.

The Empire Review offre une étude sur *Balzac and Dickens* après toute une série d'articles politiques : *The Political Relations of Great Britain with France and Germany,* par sir Charles Bruce ; *lord Curzon Rue in India,* par Arthur Sawtell ; etc.

The National Review fait les honneurs à M. Paul Doumer et à ses opinions sur *The Anglofrench Agreement;* en outre : *The Eclipse of Germany,* par Olim Berolinensis; *The New Ireland,* par Sir Gilbert Parker; *Napoleon and the United States,* par J.-R. Fischer, etc.

Macmillan's Magazine publie : *The Girlhood of George Sand; The Picture Postcard; The Balloon in Warfare,* par J.-M. Bacon; *The Transsiberian Railway,* par J. Dobbie; *The tradition of Oratory,* par Michael Mac Donagh, etc.

The Cornhill Magazine varie agréablement son sommaire : à côté d'une grave dissertation de sir Harry Johnston sur *The French Empire in North Africa and the Anglo-French Convention of 1904,* on peut lire *Volterra, City of Dreadful Day,* par Maurice Hewlett; *In London Chambers,* par Mrs Pennell; *Partridge Rearing in France,* par C.-J. Cornish, *The Murder of Escovedo,* par Andrew Lang, etc.

Harper's Monthly Magazine semble monopoliser les noms fameux : A.-C. Swinburne y publie un long poème de trois cents vers : *The Altar of Righteousness;* Edmund Gosse, avec sa grâce habituelle, présente *The invisible philosophers;* Mrs Humphry Ward donne la première partie d'un nouveau roman, *The marriage of William Ashe;* et le professeur Th. R. Lounsbury y raconte *The story of an Idiom;* etc.

The English Illustrated Magazine de juin est un numéro particulièrement intéressant; on y trouve : *Young France,* par Tiburce Beaugeard, avec des portraits de Henri de Régnier, de la comtesse de Noailles, de M. J.-M. de Heredia, etc.; *President Roosevelt as an author,* par G.-F. Parker; *Maurice Jokai,* par Boughton Wilby; *Mrs Humphry*

Ward, par G.-K. Chesterton; *H. Rider Haggard*, par J.-Barron; etc.

The Bookman étudie *Three Nature writers :* IsaakWalton, Gilbert White, Richard Jefferies.

Chaque semaine, **The Academy and Literature, the Saturday Reviev**, etc., contiennent d'excellents articles d'actualité.

Reçu : — H. Belloc : *Avril, being essays on the Poetry of the French Renaissance*, xvi-240 pp., in-8, 5 s., Duckworth. — Jean Delaire : *Around a Distant Star*, 302 pp., in-8°, 6 s., John Long. — Constance E. Maud : *My French Friends*, cr. 8°, xvi-324 pp., 6 s., Smith Elder. — Samnel Butler : *Essays on Life, Art and Science*, edited by R. A. Streatfeild, cr. 8°, xii-340 pp., 6 s.,Grant Richerds. — John H. Ingram : *Christopher Marlowe and his associates*, illustrated, in-8°, xvi-306 pp., 12 s. 6 d., Grant Richards. — George Meredith : *L'Egoïste*,trad. Maurice Strauss, 870 pp., in-18, 3,50, Ch. Carrington. — *The Strand Magazine*. — *Pearson's Magazine*. — *The Royal Magazine*. — *The Lady's Home Magazine*. — *Temple Bar*.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ITALIENNES

Gabriele d'Annunzio : *La Figlia di Jorio*. — Enrico Corradini : *Le Sette lampade d'oro*. — Ugo Ojetti : *Il cavallo di Troia*. — G. Cena : *Gli Ammonitori*. — A. Beltramelli : *Anna Perenna, Gli uomini rossi*. — C. Giorgieri Contri : *Félicità del Sonno*. — Giulio Orsini : *Fra Terra ed astri*.

Un de nos journaux mondains les plus curieux, *Verde e Azzurro*, qui paraît à Milan, interviewait dernièrement les écrivains italiens en vue. J'ai suivi ces entrevues et j'ai remarqué que les auteurs de mon pays sont modestes : on chercherait en vain des grandes paroles et de ces gestes qu'on appelle beaux. Ils annoncent qu'ils travaillent, mais ils se tiennent sur leurs gardes, tellement que ce cycle de confessions finit par démentir la légende que les hommes de lettres sont des poseurs. Je trouve qu'ils parlent comme tout autre travailleur sans outrecuidance et sans préciosité.

Mais ce qui semble encore plus notable,c'est qu'on travaille beaucoup pour le théâtre et fort peu pour les éditeurs. Presque tous les écrivains annoncent quelque pièce et vis-à-vis de cette production à venir, je ne trouve que deux ou trois romans et une floraison inattendue de nouvelles.

Les jeunes et les vieux ont le regard fixé sur la scène ; on dirait que la lumière ne vient plus du Nord, ce dont je me suis toujours permis de douter, mais des planches du théâtre. En effet le théâtre italien a marché beaucoup depuis quelques années; nous avons aujourd'hui, sinon des chefs d'œuvre, du moins des succès qui passent les frontières.

A remarquer le triomphe d'une tragédie nationale, **la Figlia di Jorio**, par Gabriele d'Annunzio, sur laquelle je vais revenir.

Est-ce pour cela que les jeunes négligent le roman, cette forme de littérature superbe, libre, indépendante ? Est-ce pour des raisons d'argent? Je ne trouve plus, parmi la jeunesse littéraire actuelle, ces écrivains nés qui travaillaient avant tout pour eux-mêmes, ne s'inquiétant pas trop de l'accueil des éditeurs et du public. Etaient-ils des héros ou des maniaques ? Toujours est-il qu'à ces fous de jadis nous sommes redevables de ce mouvement littéraire qu'on a appelé, pour quelque temps, renaissance italienne.

J'ai nommé Gabriele d'Annunzio et sa dernière tragédie. Cet homme qui prêche continuellement la religion de la joie, la nécessité du plaisir, travaille comme un nègre. C'est à peu près le phénomène de Nietzsche qui prêchait la conquête des plus belles femmes par les hommes les plus forts, et qui, lui, vivait presque dans la chasteté. Gabriele d'Annunzio, le grand Prêtre de la Joie, passe sa vie sur le papier; moi, qui ne prêche rien, j'ai toujours trouvé mon plaisir à me promener et à garder tant que je peux le loisir le plus rigoureux. C'est peut-être l'idée la plus courante, et tous les hommes tomberaient des nuages si on leur expliquait que le plaisir et la joie c'est précisément de travailler jusqu'à la mort.

Cela dit pour ne pas manquer à mes habitudes de médisance insignifiante, je constate avec le plus vif plaisir qu'il s'agit cette fois d'un succès colossal et sincère. Gabriele d'Annunzio vient de trouver la forme la plus directe et la plus empoignante pour parler à un public jadis si défiant. On a vérifié ce phénomène symptomatique : lorsque le poète manquait tous ses effets dramatiques, les snobs disaient qu'il faisait du Grand Art, maintenant ils lui tournent le dos, en regrettant qu'il se soit plié aux goûts de la foule ; ils se trompaient dans les deux cas. *La Figlia di Jorio* n'est réellement plus l'œuvre de l'artiste qui écrivait *la Gloria, la Ville Morte, Francesca da Rimini*. Seulement, il croyait alors que le public goûterait le Grand Art : et puisqu'il s'est aperçu qu'il s'était trompé, il se

donne maintenant à l'Art Petit. Cela peut être la fin d'un poète, mais sans doute c'est le principe de la richesse ; et la richesse est une poésie à son tour.

Enrico Corradini n'a pas donné le titre de nouvelles à son volume **le Sette Lampade d'oro**, quoiqu'on pût appeler couramment de ce titre les quatorze fragments de vie générale qu'il rassemble dans son livre. J'y retrouve tout l'esprit original qui inspire les romans de cet écrivain et le but philosophique qu'on n'a pas l'habitude de rechercher dans ce genre de prose. Enrico Corradini, directeur aujourd'hui d'une revue, *Il Regno*, courageusement réactionnaire, toujours fidèle à son programme d'ennemi du peuple, toujours sur la brèche pour son idéal d'individualisme, se trouve dans une période d'activité multiple qui réjouit les appréciateurs de son talent. *Le Sette Lampade d'oro* seront suivies dans l'année par un roman et par un recueil d'œuvres dramatiques, que l'auteur a fait jouer récemment.

Trop légères et presque sans signification générale, les nouvelles qu'Ugo Ojetti vient de publier sous ce titre : **Il cavallo di Troia**. L'auteur est le plus mondain de nos socialistes révolutionnaires et le plus inconstant de nos littérateurs. C'est pourquoi les littérateurs et les socialistes discutent encore s'ils doivent l'accepter définitivement dans leurs rangs. Il aurait plusieurs titres pour et contre : les socialistes lui reprochent de collaborer à quelque revue crassement bourgeoise sous le pseudonyme de *Comte Octave ;* les bourgeois lui reprochent de collaborer à un journal révolutionnaire sous le pseudonyme de *Florindo ;* les littérateurs lui reprochent de faire trop de reportage international pour les journaux politiques ; mais les journalistes ne peuvent pas oublier qu'il a écrit et qu'il va écrire quelques romans. Sa position est donc des plus intéressantes, et loin de le condamner, je trouve qu'Ojetti doit sa renommée justement à la pluralité de son âme profondément moderne, qui lui permet d'être avec tous et avec personne. Il n'y a que les imbéciles qui soient fidèles à leur programme.

Je ne me rappelle pas avoir parlé ici de deux auteurs qui, sous des points de vue différents, s'affirment soudainement comme des écrivains dont on peut attendre beaucoup. L'un, Giovanni Cena, publiait, il y a cinq ou six ans, un poème, *Madre*, de haut mérite ; puis il se taisait tout à coup. Esprit indépendant et libre, il vivait en bohémien à Turin, où le directeur de la *Nuova Antologia* le rencontra un jour et lui confia la rédaction littéraire de cette importante revue, ce qui absorbe

presque totalement son activité. Mais, jeune encore, il sut se soustraire au danger de lire et de publier simplement les manuscrits des autres, et voilà que récemment paraissait, dans la nouvelle Bibliothèque de la *Nuova Antologia*, un roman de G. Cena, **Gli Ammonitori**. C'est l'étude profonde et personnelle d'une âme d'anarchiste, d'un type humanitaire et paradoxal, qui arrive par des raisonnements de la plus stricte logique à se jeter sous l'automobile du roi, dans l'espoir de faire un geste suprême qui soit utile à l'humanité entière... L'esprit d'observation, que l'auteur a largement semé dans ce beau livre, décèle une longue habitude des milieux et des états d'âmes qu'il décrit, et, en effet, lors de ses pèlerinages à Paris et à Londres, M. Cena eut plusieurs occasions de rencontrer ces ammoniteurs de la Société, ces prophètes, capables de tuer les autres ou soi-même, peu importe, pour se sacrifier à l'Idée qui hante leur cerveau.

Le roman est carré, solide ; le style bref et sobre ; personne ne dirait qu'il s'agit du premier livre d'un écrivain qu'on jugeait jusqu'à hier comme un poète.

L'autre jeune dont je dois parler est Antonio Beltramelli, un esprit sauvage, que j'ai connu à Rome il y a trois ans. Il a abandonné Rome depuis quelque temps pour revenir à sa Romagne, qu'il connaît *intus et in cute*, et il publie d'un coup un roman, **Gli uomini rossi** (les Hommes rouges) et un recueil de nouvelles, **Anna Perenna**, l'un et l'autre inspirés de sa terre, de ses types, de ses coutumes. *Gli uomini rossi* est une satire de ces républicains qui, comme parti politique en Italie, ne comptent plus et qui ont été surpassés et presque absorbés par les socialistes. En province, les hommes rouges peuvent encore s'illusionner d'être quelqu'un ; mais voici que M. Beltramelli nous en donne un portrait si fin, si spirituel, en décélant la bonhomie de ces terribles révolutionnaires, que, dit-on, le livre satirique vient de provoquer un vrai scandale dans les cercles républicains de la Romagne. Dans le roman, la fille d'un révolutionnaire, sourde à l'idéal politique, s'enfuit avec le fils d'un comte, d'un des plus acharnés réactionnaires; d'où une série d'épisodes des plus amusants... Le recueil de nouvelles est inspiré, au contraire, de cette sentimentalité brusque qu'on connaît chez les fils de la forte Romagne ; et les deux livres montrent une originalité de forme et de pensée, âpre, robuste, indépendante, qui place M. Beltramelli tout à coup parmi nos meilleurs écrivains. J'aurai sans doute à reparler de lui et de M. Cena dans mes chroniques à venir.

Un poète qui revient au roman est Cosimo Giorgieri-Contri. Titre du roman : **Felicità del sonno** (le Bonheur du sommeil), et comme épigraphe le quatrain de Michel-Ange, qui commence :

Grato m'è il sonno e più l'esser di sasso...

Cosimo Giorgieri-Contri a déjà écrit, dans sa verte jeunesse, *lo Stagno* (l'Etang), roman qui avait les intempérances caractéristiques de l'âge de l'auteur. Celui-ci, *la Felicita del sonno*, est extrêmement supérieur par la forme et l'architecture. Il s'agit d'une dame qui vit à Lucques, dans le plus profond sommeil des sens et de l'esprit, la ville aidant : et un jeune homme volage, sensuel, égoïste, la réveille, puis l'abandonne pour d'autres amours, et la pauvre se débat désormais dans les affres d'une jalousie passionnelle, en regrettant en vain les beaux jours où tout en elle dormait.

Le profil des personnages est sûr et exact ; la psychologie des âmes et de cette petite ville de province qui dort et bâille éternellement, rapide et incisive. Nous avons, enfin, la révélation d'un vrai romancier, auquel je souhaite de ne point s'arrêter sur cette voie.

Je dois quelques mots à un poète, dont j'ai l'honneur d'avoir parlé le premier dans ces chroniques, il y a deux ou trois ans : Giulio Orsini. Depuis lors, les critiques italiens et les journaux les plus en vue ont décerné les éloges les plus vifs au jeune écrivain, mais toujours est-il que le premier encouragement au poète est parti de cette Revue, et j'en suis fier. Giulio Orsini vient de publier ses vers en volume, avec le titre : **Fra terra ed astri** (Entre la terre et les astres). Nous sommes vis-à-vis d'un poète, qu'on ne peut ranger ni parmi les suivants de d'Annunzio ni parmi ceux de Pascoli ; il est lui, avec son originalité bizarre, avec cet indéfini qui est peut-être le secret des vrais poètes et qui échappe malheureusement à ceux qui ne connaissent pas profondément la langue dont le poète se sert. Il est tendre et désolé, railleur et passionnel, léger et profond ; ce qui constitue un caractère des plus complexes, des plus intéressants, tellement que le recueil de ses vers a marqué un vrai succès dans le monde littéraire.

Je renvoie à une chronique prochaine quelques notes sur *Candidati all'immortalità* par G. De Frenzi, collection de types littéraires italiens vus de près. Le livre était attendu depuis longtemps, et je me rappelle l'avoir annoncé ici il y a un an. Les dessins et les portraits sont de M. Majani, un artiste bolonais que les Parisiens apprécieraient fort.

LUCIANO ZUCCOLI.

P. S. — Monsieur et cher Confrère,

Je vous prie de vouloir faire ajouter une note à ma Chronique et précisément au passage qui se réfère aux poésies de *Giulio Orsini*. Et voilà pourquoi : à la suite d'une enquête ouverte contemporainement par le *Giornale d'Italia* de Rome et par le mien sur ce poète mystérieux, on vient de découvrir que ce jeune homme n'a jamais existé : Giulio Orsini n'était que le pseudonyme du comte Domenico Gnoli, directeur de la Bibliothèque Victor-Emmanuel de Rome : M. Gnoli, ayant à se plaindre de la critique, publiait depuis trois ans ses poésies sous le nom du dit Giulio Orsini, autour duquel toute une légende menaçait de croître.

Ma chronique ayant été écrite avant cette découverte curieuse, il est nécessaire d'ajouter la note dont je vous prie, et pour plus de détails vous trouverez ci-joint une coupure de mon journal qui raconte cette bizarrerie du vieux comte Gnoli.

Naturellement, le jugement que je donne des poésies de MM. Gnoli-Orsini reste toujours le même. L. Z.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Folklore. — Paul Sébillot : *Le Folk-lore de France*. I : Le Ciel et la Terre ; Guilmoto, 16 fr.

Histoire. — Eugène Berger : *Le Vicomte de Mirabeau* (Mirabeau-Tonneau), 1754-1792 ; Hachette, 3 fr. 50. — J. Gay : *L'Italie méridionale et l'Empire byzantin*, 867-1071 ; Fontemoing, 20 fr. — Henry Houssaye : *Napoléon homme de guerre ;* H. Daragon, 12 fr. — Pierre Gauthiez : *Lorenzaccio ;* Fontemoing, 3 fr. 50. — Octave Homberg et Fernand Jousselin : *Le Chevalier d'Eon*, 1728-1810, d'après des docum. inédits, etc. Plon. — M. Karlowicz : *Souvenirs inédits de Frédéric Chopin*, trad. Disière ; H. Welter, 7 fr. 50. — Louis Le Barbier : *Le général de la Horie* (1766-1812) ; Dujarric, 3 fr. 50. — André Lebey : *Le Connétable de Bourbon*, 1490-1527 ; Perrin, 7 fr. 50. — Auguste Longnon : *De la formation de l'unité française ;* Champion. — Achille Luchaire : *Innocent III, Rome et l'Italie ;* Hachette, 3 fr. 50 — Comte Mattachich : *Mémoires inédits*, trad. de M. Charles Raymond ; Libr. Universelle, 3 fr. 50. — M. de Marcère : *L'Assemblée Nationale de 1871. Gouvernement de M. Thiers ;* Plon, 3 fr. 50. — Gaston Maugras : *La Cour de Lunéville au* XVIII*e siècle ;* Plon, 7 fr. 50. — Elie Peyron : *Bazaine fut-il un traître?* Stock, 2 fr. — Ernest Renan : *Mélanges religieux et historiques ;* Calmann Lévy, 7 fr. 50. — P. Robiquet : *Histoire municipale de Paris*, t. III. *Règne de Henri IV ;* Hachette, 7 fr. 50. — Georges Servières : *L'Allemagne française sous Napoléon Ier*, d'après des documents inédits tirés des archives nationales et des archives des affaires étrangères, etc., Perrin, 7 fr. 50. — Mme de Staël : *Dix années d'exil ;* éd. nouv. d'après les manuscrits, avec une introd., des notes, etc., par Paul Gautier ; Plon, 7 fr. 50. — Joseph Turquan : *La Marquise de Montesson ;* Tal-

landier, 3 fr. 50. — G. Weil : *Le Pangermanisme en Autriche;* Fontemoing, 3 fr. 50.

Littérature. — Emmanuel Barat : *Le Style poétique et la Révolution romantique;* Hachette, 7 fr. 50. — Ad. van Bever : *Les Conteurs libertins du* XVIIIe *siècle;* E. Sansot, 4 fr. — Ad. van Bever et E. Sansot-Orland : *Œuvres galantes des Conteurs italiens,* XVe *et* XVIe *siècles, 2e série;* « Mercure de France », 3 fr. 50. — Hélène Canivet : *Le Branle;* Lacomblez, 3 fr. 50. — J. Dresch : *Gutzkow et la jeune Allemagne;* Soc. nouvelle de librairie, 3 fr. 50. — Anatole France : *Histoire de dona Maria d'Avalos et de don Fabricio, duc d'Andria;* Lib. des Bibliophiles parisiens. 120 fr. — Remy de Gourmont : *Epilogues, Réflexions sur la vie, 1899-1901* (2e série); « Mercure de France », 3 fr. 50. — Maurice Maeterlinck : *Le Double Jardin;* Fasquelle, 3 fr. 50. — Henri Maréchal : *Rome, souvenirs d'un musicien,* préf. de Jules Claretie; Hachette. — René Martineau : *Tristan Corbière,* essai de biographie et de bibliographie, avec 2 portraits de Corbière ; « Mercure de France », 3 fr. — Albert Mockel : *Charles van Lerberghe,* avec un portrait, « Mercure de France », 1 fr. A. Morel-Fatio : *Etudes sur l'Espagne,* 3e série ; E. Bouillon, 6 fr. — Girolamo Morlini : *Nouvelles,* traduites du latin par Fernand Caussy; E. Sansot, 6 fr. — Albert Reggio : *Au seuil de leur âme;* Perrin, 3 fr. 50. — Vicomte E.-M. de Vogüé : *Sous l'horizon;* Colin, 3 fr. 50.

Philosophie. — Marcel Mauxion. — *Essai sur les éléments et l'évolution de la moralité;* Alcan, 2 fr. 50. — F. Pillon : *L'année philosophique;* Alcan, 5 fr.

Poésie. — Henri Beslais : *La Légende de Perceval le Gallois;* Messein, 2 fr. 50. — Olivier Calemard de la Fayette : *Le Rêve des Jours;* Sansot et Cie, 3 fr. 50. — Emile Dantime : *Le Rythme de douceur;* Liège, édit. artistique — Marie Dauguet ; *Par l'Amour,* « Mercure de France », 3 fr. 50. — Gauthier Ferrières : *La Belle Matinée;* Lemerre, 3 fr. — Emile Gabory : *L'Edelweiss;* Messein, 3 fr. 50. — Isi Collin : *La Vallée heureuse,* frontispice d'Armand Rassenfosse ; « L'Ermitage ». — Louis Legendre : *Musiques d'automne;* Fasquelle, 3 fr. 50. — Jean Mariel : *Parfums;* E. Sansot, 3 fr. 50. — Léon Moine : *Les Calines;* « La Gerbe Normande ». — John-Antoine Nau : *Hiers bleus;* Messein, 3 fr. 50. — Louis Pergaud : *L'Aube;* « Le Beffroi ».— Paul Plan : *Les Roses de la Vie,* avec une lettre de Maurice Donnay ; Ollendorff, 3 fr. — Frédéric Plessis : *Poésies complètes;* Fontemoing, 6 fr. — Dr Jules Rengade : *Les Rayons d'avril;* Tallandier, 3 fr. 50. — Laurent Tailhade : *Poèmes aristophanesques,* avec un portrait de l'auteur par Evelio Torent, reproduit en héliogravure ; « Mercure de France », 3 fr. 50.

Publications d'art. — Pierre de Bouchaud : *Les Successeurs de Donatello;* Lemerre. — Hermann Paul : *Le Veau gras;* Fasquelle, 3 fr. 50.

Questions coloniales. — Victor Bérard : *La Révolte de l'Asie;* Colin, 4 fr. — Feli Brugière et Louis Gastine : *L'Asie en feu;* Delagrave, 3 fr. 50. — Général J.-Pierre Doguereau : *Journal de l'Expédition d'Egypte,* publié d'après le Ms. origin. avec une introd. et des notes par C. de la Jonquière ; Lavauzelle, 7 fr. 50. — E. Fallot : *La Solution de la question du Maroc;* Delagrave, 1 fr. 20. — Capitaine Ch. Gosselin : *L'Empire d'Annam;* Perrin,

5 fr. — Robert Huchard : *Autour de l'Afrique par le Transvaal;* Perrin, 3 fr. 5o. — Villard de Laguérie : *La Corée et la guerre russo-japonaise;* Delagrave, 1 fr. 20. — Capitaine J. Masson : *Souvenirs de l'Annam et du Tonkin ;* Lavauzelle. — Joseph de la Nézière : *L'Extrême-Orient en images;* Juven, 5 fr. — Onésime Reclus : *Lâchons l'Asie, prenons l'Afrique;* Libr. Universelle, 3 fr. 5o.

Questions religieuses. —Albert Réville : *Histoire du dogme de la Divinité de Jésus-Christ;* Alcan, 2 fr. 5o.

Romans. — Jean Ajalbert : *Maître Lacombasse;* Stock, 2 fr. — Paul Adam : *Le Troupeau de Clarisse;* Ollendorff, 3 fr. 5o. — Henry Bordeaux : *La Voie sans retour;* Fontemoing, 3 fr. 5o. — Gérard de Beauregard : *La Proie pour l'Ombre;* Calmann-Lévy, 3 fr. 5o. — Marie-Anne de Bovet : *A l'assaut de la vie;* Flammarion, 3 fr. 5o. — Marcel Boulenger : *Au pays de Sylvie;* Ollendorff, 3 fr. 5o. — Jean de la Brête : *Un Réveil;* Plon, 3 fr. 5o. — Louis Bertrand : *Pépète le bien-aimé;* Ollendorff, 3 fr. 5o. — Pierre de Coulevain : *Sur la branche;* Calmann-Lévy, 3 fr. 5o. — Pierre Custot : *Carrière d'amant;* Albin Michel, 3 fr. 5o. — François Deschamps : *Marie-Claire ;* Perrin, 3 fr. 5o. — Eugène Demolder : *L'Arche de M. Cheunus;* « Mercure de France », 2 fr. — Ernest Daudet : *Expiatrice;* Tallandier, 3 fr. 5o. — Maxime Formont : *La Grande amoureuse;* Lemerre, 3 fr. 5o. — Auguste Germain : *1er prix du Conservatoire;* Juven, 3 fr. 5o. — Francis Jammes : *Pomme d'Anis ou l'Histoire d'une jeune fille infirme ;* « Mercure de France », 2 fr. — Maurice Landay : *Les Robes Noires;* Ollendorff, 3 fr. 5o. — Jane de la Vaudère ; *La Guescha amoureuse;* Flammarion, 3 fr. 5o.— Henri Lavedan : *C'est servi ;* Flammarion, 3 fr. 5o. — Georgette Leblanc : *Le Choix de la vie;* Fasquelle, 3 fr. 5o. — Francis Lepage : *Les Hommes sans peur;* Soc. franç. d'éd. d'art. — Jules Mazé : *Les amants de Trigance ;* Tallandier, 3 fr. 5o.—Georges Meredith : *L'Egoïste,* trad. de l'anglais par Maurice Strauss; Carrington, 3 fr. 5o. —Catulle Mendès : *Le Carnaval fleuri ;* Fasquelle, 3 fr. 5o.—Marcel Mielvaque : *La Vertu du Sol;* Plon, 3 fr. 5o.— Eugene Morel : *La Parfaite Maraîchère ;* Fasquelle, 3 fr. 5o. — Marie Nervat : *Histoire de Jeannine;* Delagrave, 3 fr. 5o. — Marie et Jacques Nervat : *Célina Landrot, roman calédonien,* « Mercure de France », 3 fr. 5o. — François de Nion : *Dames éphémères ;* Fasquelle, 3 fr. 5o. — C. Nisson : *L'autre route ;* Calmann Lévy, 3 fr. 5o. — Comtesse Mathieu de Noailles : *Le Visage émerveillé;* Calmann-Lévy. 3 fr. 5o. — Guy de Passillé : *Aux jeux de l'amour;* Ollendorff, 3 fr. 5o. — Comtesse de Pimodan : *Contes et Légendes du vieux Japon,* d'après la traduction anglaise de M. A.-B. Mitford ; Plon. — Michel Provins : *Comment elles nous prennent ;* Fasquelle, 3 fr. 5o. — Charles Regismanset : *La Femme à l'Enfant ;* E. Sansot et Cie, 3 fr. 5o. — Jean Reibrach : *Les Sirènes;* Calmann-Lévy, 3 fr. 5o. — Edouard Rod : *Un Vainqueur ;* Fasquelle, 3 fr. 5o. — J.-H. Rosny : *La Luciole ;* Ollendorff, 3 fr. 5o. — Mathilde Serao : *Histoire de deux âmes,* trad. Herelle ; Calmann-Lévy, 3 fr. 5o. — M. Teneo et F. Chapiseau : *L'Amour sème, la mort fauche;* Dujarric, 3 fr. 5o. — Emile Vedel : *L'Ile d'Epouvante;* Calmann Lévy, 3 fr. 5o. — Hippolyte Verly : *La Conjuration de Bruges ;* E. Sansot, 3 fr. 5o. — Mme Humphry Ward : *La Fille de Lady Rose,* trad. de l'anglais

par Th. Bentzon; Hachette, 3 fr. 50. — Willy : *Minne;* Ollendorff, 3 fr. 50.

SOCIOLOGIE. — Antoine Baumann : *Le Programme politique du Positivisme;* Perrin.— Maurice Bourguin : *Les Systèmes socialistes et l'évolution économique ;* Colin, 3 fr. 50. — Emile Durkheim : *L'Année sociologique ;* Alcan, 12 fr. 50. — J.-E. Fidao : *Le Droit des humbles;* Perrin, 3 fr. 50. — Gabriel Giraud : *Population et subsistances*, essai d'arithmétique économique ; Schleicher. — Dr Aug. Guillemin : *Les Premiers éléments de l'acoustique musicale ;* Alcan, 10 fr.— Alfred Naquet : *L'Anarchie et le Collectivisme ;* E. Sansot, 3 fr. 50. — Georges Regnal : *L'Argent, ce qu'il doit être, ce qu'il doit faire ;* « Simple Revue », 1 fr. 50. — Charles Renouvier : *Manuel républicain de l'homme et du citoyen*, publié par Jules Thomas; Colin, 3 fr. 50. — André Siegfried : *La Démocratie en Nouvelle-Zélande*; Colin, 3 fr. 50. — William Vogt : *La Grande Duperie du siècle. Les FF. en Suisse et en France ;* Bertout, 5 fr. — *La Conciliation internationale : Le Rapprochement franco-anglais ;* La Flèche, Impr. Charrier Beulay.

THÉÂTRE. — René Fauchois : *L'Exode,* pièce en 3 actes ; « L'Emancipatrice », 1 fr. 50. — Jules Princet : *La Résurrection de la chair*, drame en 5 actes, en vers; Stock, 3 fr. 50.

VOYAGES. — Eugène Aubin : *Le Maroc d'aujourd'hui;* Colin, 5 fr. — F. Grenard : *Le Thibet. Le pays et les habitants ;* Colin, 5 fr. — Jules Huret : *En Amérique. De New-York à la Nouvelle-Orléans ;* Fasquelle, 3 fr. 50. — *Autour du monde,* par les Boursiers de voyage de l'Université de Paris ; Alcan, 10 fr.

MERCVRE.

ÉCHOS

Pierre de Querlon. — Virgile Josz. — Le dernier descendant de Schiller. — Une lettre inédite de George Sand. — Les fêtes cornéliennes de Rouen. — Pour la suppression de l'Académie de France à Rome. — Publications du *Mercure de France.*

Pierre de Querlon. — Notre collaborateur Pierre de Querlon est mort le 7 juin à Etampes, chez ses parents, après quelques mois d'une maladie imprévue, une grippe négligée transformée en pneumonie. Il n'avait que vingt-quatre ans, et cependant il laisse une œuvre déjà considérable et d'une qualité déjà personnelle, sous ce pseudonyme de Querlon, qu'il prit, pour se distinguer de ses frères, le littérateur et le peintre, Jacques et André des Gachons.

Pierre de Querlon était certainement, parmi les jeunes romanciers, celui sur lequel on avait le droit de fonder le plus d'espoirs. A trente ans en possession de toute la maturité de son talent, déjà déconcertant, il nous eût donné sans doute de réels chefs-d'œuvre. *La Princesse à l'aventure* (en collaboration avec son ami Charles Verrier), comparable aux contes délicieux de Mme Leprince de Beaumont et de Mme d'Aulnoy; *l'Oiseau Bleu* ou *Prince chéri*, est bien prêt d'être cela : un

chef-d'œuvre : « On ne serait pas très surpris de le trouver dans les recueils anciens ou dans la « Bibliothèque bleue », a écrit M. Remy de Gourmont (1), il est ingénu et compliqué, obscur et merveilleux ainsi que tous les vieux contes .. *C'est un des livres les plus jolis qui aient paru depuis longtemps.* » P. de Querlon fût sans doute devenu cela : un conteur ; il en avait tous les dons : un style sobre et vivant, et une imagination ingénieuse. Il aimait son métier et travaillait beaucoup ses pages si faciles, qu'il nous donnait et qui semblaient improvisées, tant elles étaient bien écrites. Ce n'était pas, d'ailleurs, sans un légitime orgueil qu'il constatait l'estime que lui témoignaient certains maîtres.

Il a publié plusieurs romans : *la Maison de la petite Livia,* — la *Liaison facheuse,* qui parut ici même, — *les Joues d'Hélène* à propos duquel Mme Rachilde disait dans sa chronique du Mercure : « Pierre de Querlon a un entraînement surprenant pour un jeune auteur, *et il sait son métier comme un maître romancier.* » — *Les amours de Leucippe et de Clitophon* (en collaboration avec Charles Verrier), roman transposé du grec, mais réellement revivifié d'une sensibilité bien actuelle ; — un recueil de poèmes en prose : *Tablettes romaines ;* — une comédie en un acte : *Le Bandeau ;* — un essai très habile et très documenté sur *Remy de Gourmont ;* — *l'Activité artistique,* recueil d'impressions délicates sur la peinture contemporaine.

Il laisse encore un roman prêt à paraître : *Céline, fille de ferme,* et un autre, inachevé, dont le titre, peut-être provisoire, serait : *Promenades avec Antoinette.*

Il collabora à beaucoup de Revues : au *Mercure de France,* à *la Renaissance latine,* à *l'Ermitage,* dont il était le secrétaire de la rédaction et où il faisait, chaque mois, un agréable compte-rendu des théâtres; à la *Weekly critical review,* où il fit avec M. Jean de Gourmont une enquête sur le roman contemporain (il fut souvent cité parmi les romanciers préférés), à la *Chronique des Livres,* à la *Revue Bleue,* à la *Revue hebdomadaire,* à *l'Idée libre,* à l'*Anthologie Revue,* à *la Plume,* etc. Enfin, il avait fondé, et il dirigea pendant deux ans, *l'Hemicycle,* une petite revue illustrée, où ne dédaignèrent pas de collaborer nos meilleurs poètes. Il faudrait citer encore des contes au *Figaro,* au *Gil-Blas,* etc.

(1) *The Weekly Critical Review,* 19 février 1904. Les *Contes de fées.* Voir dans ce n° le portrait de Pierre de Querlon d'après une photographie.

Mais ce qu'il faut surtout dire, c'est combien Pierre de Querlon était sympathique à tous ceux qui le connurent : il avait su se créer de nombreux amis. Très gai, spirituel, la vie lui souriait et il souriait à la vie. Nous ne pouvons que nous associer au deuil et aux regrets infinis de ses parents et de ses amis : nous relirons quelquefois ses livres, où il a laissé un peu de son cœur.

Ses obsèques ont eu lieu à Etampes, le vendredi 10 juin.

M. Ducoté, Directeur de *l'Ermitage*, a prononcé sur la tombe quelques paroles émues, et dit adieu à son jeune ami si regretté.

§

Virgile Josz. — Notre collaborateur Virgile Josz est mort le 16 juin, à Paris. C'est avec un sentiment de douloureuse surprise que ses nombreux amis du monde des lettres, des arts et du théâtre ont appris cet événement en apparence subit. Quelques jours avant sa mort, on avait vu Virgile Josz en parfait état de santé, et il avait apporté lui-même au *Mercure* l'article d'art ancien qui figure dans ce numéro. En réalité, notre ami souffrait depuis deux ans d'une néphrite chronique qui, ces derniers mois, avait pris, durant les crises, un tel caractère de gravité qu'une issue fatale était désormais à prévoir. S'il s'était soigné, il aurait probablement gagné quelques années; mais il négligeait tout régime et, le surmenage aidant, le progrès de la maladie fut rapide. A la dernière crise, des accidents d'urémie se produisirent; il fut emporté en trois jours. Il avait quarante-cinq ans.

Josz appartenait à une vieille famille huguenote française, qui avait émigré en Hongrie, où le nom de Josse s'était transformé en Josz. Les émigrés ne tardèrent d'ailleurs pas, là-bas, à redevenir catholiques, et ils occupèrent des situations importantes. Une légende qui a cours dans la famille, et qui repose, paraît-il, sur des données historiques assez sérieuses, veut même qu'un de ces ancêtres, durant une époque de troubles, ait été pendant vingt-quatre heures roi de Hongrie. Le fait est que notre ami, dans son allure, ses façons, son aspect physique et son caractère, avait vraiment quelque chose du magnat. Son père, ingénieur distingué, qui, né à Trieste, avait la nationalité autrichienne, avait beaucoup habité la France et, en 1870, il combattit sous le drapeau français. Du côté maternel, Virgile Josz tenait plus intimement encore à la

France, et, né à Paris, il aimait à répéter qu'il était parisien de Paris.

Nul plus que lui n'aima, ne comprit et ne sut faire revivre le génie de la vieille France. Les siècles passés, le XVIIIe notamment, n'avaient pas de secret pour lui. On a surtout connu l'artiste, le critique d'art érudit, précieux, à l'œil impeccable. Mais sous l'artiste se cachait l'historien passionné, le fureteur inlassable de documents, qu'il savait faire valoir de la façon la plus intéressante. C'est pour cela que les livres et les articles qu'il a consacrés à l'art restent avant tout de captivants tableaux d'histoire. A ce titre, ses deux livres sur Fragonard et sur Watteau, qu'il devait compléter par un *Chardin*, sont bien près d'être des chefs-d'œuvre, et le seul reproche qu'on pourrait leur faire, c'est l'accumulation même des détails, de ces détails d'un pittoresque parfois infime, mais qui n'en avaient pour lui que plus de valeur, chacun d'eux constituant une trouvaille, étant le résultat d'une recherche souvent longue et toujours ingénieuse,

C'est dans les articles qu'il écrivit pour le *Mercure de France* et dont le dernier fut précisément une étude sur la maison de la rue de Condé, c'est dans sa rubrique d'art ancien toujours si curieuse, c'est dans son *Watteau* et dans son *Fragonard* qu'il faut surtout chercher la manifestation du talent si profondément original de Virgile Josz. Il y a là des pages admirables : descriptions de villes, mouvements de rues, évocations de mœurs ou profils de personnages, jusqu'à de maîtresses planches d'histoire telles que la mort de Louis XIV dans *Watteau*.

Outre sa collaboration à notre revue, Virgile Josz avait donné de nombreux articles au *Gaulois* et au *Figaro*, ayant généralement trait à l'histoire anecdotique de Paris, suivant l'à-propos de l'actualité ; des nouvelles à la *Revue Bleue* et à la *Nouvelle Revue ;* des articles sur les salons et les expositions à *l'Européen*. Il avait débuté par un roman, *Hans Wyll*, publié par *le Gaulois*.

Le théâtre, qui sollicitait vivement ce curieux de pittoresque, de décors, d'attitudes et de costumes, fut pour lui l'objet d'une constante prédilection. En collaboration avec Louis Dumur, il donna : *Don Juan en Flandre*, un acte, à l'Odéon, qui fut pour M. de Max l'occasion d'une brillante création ; au Nouveau-Théâtre, sous la direction de Paul Franck, *Rembrandt*, drame en cinq actes, où Abel Deval, dans le principal rôle, manifesta un talent souple, complet et puissant, et où

Armand Bour dessina une silhouette extrêmement originale; au théâtre Sarah-Bernhardt, l'été dernier, *le Maquignon*, drame populaire (époque du Consulat), dont le second acte fut très remarqué; tout récemment enfin, *Ma Bergère*, pièce en quatre actes, dont la première, au Théâtre-Molière, à Bruxelles, pour le premier essai de décentralisation de M. Munié, obtint un véritable triomphe.

Outre son *Chardin*, qui n'existe malheureusement qu'à l'état de notes, Virgile Josz laisse, en collaboration avec Louis Dumur, deux pièces : un drame se passant à l'époque de la Régence, et une *Dubarry*.

Avec Virgile Josz, le *Mercure de France* perd un précieux collaborateur et la critique d'art un de ses représentants les plus autorisés.

§

Le dernier descendant de Schiller. — Nous recevons la lettre suivante :

Essen-sur-Ruhe, ce 2 juin 1904.

Monsieur le Directeur,

Rachilde consacre dans le dernier numéro du *Mercure de France* (page 751) quelques lignes à un roman *l'Homme aimé*, par C. A. S. de Gleichen.

Savez-vous qui est M. de Gleichen ?

C'est l'arrière-petit-fils de Schiller, le seul descendant du poète allemand, et son nom complet est : baron Henri-Alexandre Schiller de Gleichen-Russwurm.

La fille cadette de Schiller, Emilie, née le 25 juillet 1804, neuf mois avant la mort du père, avait épousé en 1828 le baron Adelbert de Gleichen-Russwurm. Elle est décédée le 25 novembre 1872, en laissant un fils, Henri-Louis, qui devint un paysagiste estimé. Celui-ci avait épousé la baronne Elise de Thienen-Adlerflycht, et de ce mariage naquit le baron Alexandre de Gleichen-Russwurm, auquel on a donné dans le baptême, parmi d'autres prénoms, le nom de Schiller, pour répondre à un vœu exprimé par le grand-duc de Weimar. La descendance directe de Schiller étant éteinte, on a voulu garder son nom du moins dans la famille de sa fille cadette.

Le baron de Gleichen-Russwurm a du reste publié déjà différents ouvrages en langue allemande, entre autres un roman chez Cotta, le célèbre éditeur de Schiller. Il publie souvent des études littéraires et esthétiques dans les principaux journaux allemands et les revues littéraires. Chambellan de la cour bavaroise, comme son grand père, il vit en hiver à Munich et en été au château de Greifenstein en Bavière, où sa grand'mère avait passé la plus grande partie de sa vie. C'est là qu'elle avait rassemblé tout ce qui avait rapport à son illustre père, manuscrits, lettres, portraits, etc. Tous ces souvenirs, constituant le *Schiller-Archiv*, ont été réunis en 1889, par suite d'un don du baron Henri-Louis de Gleichen-Russwurm, au *Gœthe-Archiv*, à Weimar, qui porte depuis lors le nom des *Archives de Gœthe et de Schiller*.

Vos lecteurs vous sauront peut-être gré de publier cette courte notice. Il me semble du moins que la publication, en langue française, d'un roman par le dernier descendant de Schiller est un événement assez curieux dans les annales littéraires.

Veuillez agréer, etc.

TONY KELLEN.

§

Une lettre inédite de George Sand. — La récente publication faite par M. Félix Decori de la correspondance Musset-Georges Sand n'a pas éclairé d'une façon sensible le mystère du divorce des deux amants. Rendant compte de cette publication dans l'*Italia Moderna*, M. Guillaume Evans annonce qu'il apporte, sur ce point spécial, la lumière d'une lettre inédite de Georges Sand, dont l'original lui a été communiqué par la baronne Clélia Berton Samson.

Voici ce document :

... Ah ! cette malheureuse passion (1) ! Les malveillants, et ils sont nombreux, ont voulu m'en donner la responsabilité, et rien n'est plus faux. Ce n'est pas parce qu'Alfred de Musset a été délaissé par moi qu'il s'y est adonné ; mais c'est bien au contraire parce que j'ai vu qu'il s'y adonnait, que j'ai rompu avec lui. Je ne m'en suis aperçue que pendant notre voyage en Italie, et cela a été pour moi une grande déception, une grande douleur !... Je voulais rompre et je ne savais comment. J'avais supporté déjà, sans en comprendre la cause, tant de caprices inexplicables !... J'avais osé lui faire tous les reproches, excepté celui-là, que je considérais comme trop humiliant. J'en étais là, quand il me fournit lui-même un prétexte. Pendant que nous étions tous deux à Gênes, il alla dans un souper à la suite duquel il fut l'amant d'une danseuse ; or, je lui aurais pardonné ce coup de canif dans notre contrat, mais je ne pouvais pardonner un vice qui avait déjà causé la rupture de mon mariage. Je pris le prétexte qui m'était offert par lui-même pour rompre une liaison où l'amour était détruit complètement, chez moi, par la répulsion, par le dégoût, auquel a succédé une immense pitié... l'ivrognerie est plutôt une maladie qu'un vice, je le crois, surtout pour Alfred de Musset ; mais l'ivrognerie, quand elle est avérée, ne peut pas laisser subsister l'amour... (du moins dans mon cœur !). C'est donc encore une fois parce qu'il buvait que je n'ai plus aimé Alfred de Musset, et je ne suis pas, heureusement pour moi, coupable d'avoir contribué à la destruction de ce beau génie... (2).

M. Evans ne nous dit pas à qui la lettre, — dont il ne

(1) La passion de l'alcool.

(2) Ici, certainement, remarque M. Evans, George Sand n'est pas sincère, puisque, un an plus tard, elle écrit encore :

« Adieu ! reste, pars ; seulement ne me dis pas que je ne souffre pas. Il n'y a que cela qui puisse me faire souffrir davantage, mon seul amour, ma vie, mes entrailles, mon frère, mon sang : allez-vous-en, mais tuez-moi en partant.., »

donne que ce fragment, — est adressée. Il nous semble que ce texte a terriblement le ton d'une pièce apocryphe.

Par qui a-t-il été fabriqué? Par le docteur Pagello, peut-être?

§

Les Fêtes cornéliennes de Rouen furent simples et nobles, parmi l'allégresse du soleil et l'enthousiasme de la population. Les poètes de Normandie, MM. Roinard, Th. Féret, Houdaille, Vard, Montier, Lesieutre, etc..., après que la municipalité de Rouen leur eut souhaité la bienvenue, au pied de la statue de Corneille, déposèrent une palme d'or. L'auteur de *la Mort du Rêve,* M. Roinard, prit la parole, et, après quelques mots d'exorde, continua :

Mes amis,

Il y a quelques cents ans, l'un des plus altiers penseurs dont reste ennoblie notre pauvre race humaine penchait tout à coup son geste et son masque tragiques vers le Soleil pompeux de l'absolue royauté alors à son apogée, et, avec un formidable retentissement qui toujours croîtra, répercuté de siècles en siècles, s'écriait magnifique : « Meurs ou tue ! »

« Meurs ou tue ! » Oh, songez sur cette parole !

Songez et conjecturez dans quelle mystérieuse mesure ils multiplièrent leur initiale intensité, les quelques mots sublimes que, parfois, des vaillants lancèrent à la terre ; grains parfaits d'une rare semence qui doit l'envahir toute, de germe en germe, de moissons en moissons, jusqu'à l'infini des futurs horizons.

« Meurs ou tue ! » Cri de patriote qui, lentement, d'évolutions en révolutions, outrepassa la pensée du concepteur et, par-dessus lui, son intime ciel de France, car certains mots, comme d'un trait, finissent par franchir et biffer les plus redoutables et lointaines frontières.

Oui ! peu à peu cette poignante trinité de syllabes « Meurs ou tue ! » virtuellement s'illimita.

« Meurs ou tue ! » C'est la lutte de toute âme et dans toute la matière.

« Meurs ou tue ! » C'est la lutte atroce pour la vie contre la mort.

« Meurs ou tue ! » C'est la lutte des sexes en fureur de possessions.

« Meurs ou tue ! » C'est la lutte basse des appétits vers les proies.

« Meurs ou tue ! » C'est la lutte antinomique des organes vers l'amour.

« Meurs ou tue ! » C'est l'effroi de vivre contre la passion de jouir.

« Meurs ou tue ! » C'est tout le sanglot de la misère humaine !...

Et peut-être ! présumas-tu l'interminable portée de ton cri, père de Pauline, de Sévère, de Néarque et de Polyeucte ! O grandiose enseigneur des généreuses démences, toi qui sembles avoir poussé des troupeaux de héros devant ton Verbe, tout le long de la route sanglante, qui marche, à l'avenir, hélas ! de plus en plus bordée de têtes mortes pour une idée.

O mes frères poètes, dans un temps où les hommes s'entraînent à l'envi aux jeux de la force et de la vitesse, dans la saine volonté— je veux le croire — de mieux dominer la bataille de vivre ; dans un temps où, d'une robustesse plus sereine, quelques âmes patientes essayèrent avec triomphe de distancer moins tapageusement les augustes et peu fréquents records de stable beauté et de libre bonté;

O mes frères poètes, vous qui, par devoir et par prédestination, sachant tout comprendre et tout imaginer, pouvez tout couronner ou tout absoudre, je vous demande d'associer vos cœurs dans l'hommage de reconnaissance que j'ai le lourd honneur d'apporter à ce Normand surhumain.

Salut, humblement salut à celui qui nous donna le goût suprême des périlleux sacrifices.

A celui qui nous apprit la magie des phrases rayonnantes, des répliques sans appel, des vers âprement beaux et des rythmes d'énergie !

Salut à celui qui chanta si haut et si profondément dans nos consciences élargies !

A ce prodigieux trouveur de synthèse et de si vivants caractères qu'ils surexistent, pour jamais, en exemple à la vie !

Salut au poète qui, seul, depuis Eschyle,sut enfermer un moment du monde dans une souveraine tragédie !

Oh oui ! mes amis, lorsque j'embrasse par le rêve ce gigantesque vis-à-vis du Cycle panthéiste et du Cycle chrétien, surpris, chacun, dans sa pose la mieux héroïque par les deux plus puissants dramaturges de la terre, je me courbe orgueilleux et je te salue, Corneille, de pair avec Eschyle, et je te salue, Polyeucte en face de Prométhée.

Puis on dit des vers. A Petit-Couronne, en plein air,devant la maison de Corneille, on joua *le Cid*. On soupa, on discourut, on dansa sous les arbres. Et le gouvernement voulut être de la fête : le préfet annula la délibération par laquelle la commune de Petit-Couronne avait voté une subvention...

§

Pour la suppression de l'Académie de France à Rome. — Parmi les morts qu'il faut tuer figure, au premier rang, l'Académie de France à Rome: morte dans l'opinion des artistes, elle vit pourtant de la lourde vie végétative des vieilles institutions d'Etat.

La Section des Beaux-Arts de la Société pour l'Education Sociale s'attaque à cette nuisible survivance. Sous la présidence d'Eugène Carrière, avec le concours d'artistes et d'écrivains, elle a élaboré, à sa séance dernière, un jugement motivé de condamnation contre l'Académie, et établi les principes d'un régime meilleur des rapports de l'Art et de l'Etat.

L'Académie de France à Rome *doit* disparaître :

Parce qu'elle donne lieu à un *concours* qui est une barbarie et une cause de démoralisation pour les jeunes artistes ;

Parce que l'exil romain dans la « Caserne Académique », le tourisme loin de la vraie vie à travers les Musées où les esprits encore sans préparation perdent le sens de la Nature, le luxe officiel, banal, immérité, dépravant tout, dans cette institution surannée, semble combiné pour gonfler la vanité, diminuer l'esprit et le caractère de ceux qu'elle favorise;

Parce que l'effet de la protection continuée par l'Etat à ses lauréats est de créer, en dehors de l'art véritable, un faux art officiel qui dépare la France et vicie l'esprit public.

L'action de l'Etat en faveur des arts doit, pour n'être pas nuisible, se borner à faciliter aux jeunes le moyen de prendre contact avec le public, soit par des prix en argent, sans conditions, sans obligations, sans distinctions honorifiques; soit, et mieux encore, par l'aide accordée aux organisations qui naissent spontanément de l'initiative des artistes.

A la mise en action de ces idées, la Section des Beaux-Arts de la Société d'Education Sociale veut maintenant travailler, persuadée qu'elle se trouvera en accord d'esprit et en union d'effort avec les artistes et les vrais amis de l'Art.

§

Publications du « Mercure de France »:

Epilogues, *Réflexions sur la vie, 1899-1901* (2e série), par Remy de Gourmont, 3.50.

Célina Landrot, *roman calédonien*, par Marie et Jacques Nervat, 3.50.

Par l'Amour, poèmes, par Marie Dauguet, 3.50.

Poèmes aristophanesques, par Laurent Tailhade, avec un portrait de l'auteur par Evelio Torent, reproduit en héliogravure, 3.50.

Œuvres galantes des Conteurs italiens (xve et xvie siècles), seconde série, traduction littérale accompagnée de Notices biographiques et historiques et d'une Bibliographie critique, par Ad. van Bever et Ed. Sansot-Orland, 3.50.

Tristan Corbière, essai de biographie et de bibliographie, par René Martineau, avec deux portraits de Corbière, 3 fr.

Pomme d'Anis, ou *l'Histoire d'une Jeune Fille infirme*, par Francis Jammes, 2 fr.

L'Arche de M. Cheunus, roman, par Eugène Demolder, 2 fr.

Charles van Lerberghe, par Albert Mockel, avec un portrait de Charles van Lerberghe, 1 fr.

Le Gérant : A. Vallette.

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France, Blais et Roy
7, rue Victor-Hugo 7.



LE DROIT DE L'ARTISTE DANS LES VENTES DE SES ŒUVRES

—

UN OFFICE DE GARANTIE DES ŒUVRES ARTISTIQUES

—

La Société des *Amis du Luxembourg*, s'inspirant d'une préoccupation déjà ancienne, et tout à fait équitable, recherche les moyens d'assurer aux artistes et à leurs héritiers une participation dans les plus-values successives que peuvent acquérir leurs œuvres.

A ce propos, *l'Eclair* a recueilli l'opinion de plusieurs artistes et jurisconsultes (1).

Chacun s'accorde à déplorer qu'un artiste ou ses héritiers puissent mourir de faim, alors que les œuvres de cet artiste, recherchées par le public, sont l'objet de transactions élevées qui enrichissent des spéculateurs et des intermédiaires.

« L'Angelus » de Millet, vendu primitivement pour une somme relativement minime, et atteignant ensuite des prix extraordinaires, sans le moindre profit pour l'artiste et les siens, fournit l'argument le plus fréquemment invoqué.

Mais, si l'accord existe sur l'équité du projet, le désaccord éclate sur le choix des moyens propres à le réaliser.

(1) V. *l'Eclair*, nos des 1, 3, 6, 8, 9, 11 janvier et 9 mars 1904.

Beaucoup pensent qu'il faut ranger ce projet dans le domaine des beaux rêves irréalisables; certains condamnent par avance toutes tentatives faites dans ce sens, comme devant nuire aux artistes par les entraves qu'elles apporteront à l'achat et à la transmission des œuvres d'art; quelques-uns seulement, après avoir approuvé le projet, indiquent comment, d'après eux, le but pourrait être atteint.

Aucune des solutions recueillies par *l'Eclair* ne paraît applicable.

En outre, les tentatives que provoqueraient la plupart d'entre elles risqueraient de justifier les appréhensions de ceux qui redoutent que ces essais de protection ne finissent par nuire à ceux qu'ils devraient protéger.

D'une manière générale, l'économie des systèmes proposés consiste à intervenir d'autorité dans chaque vente d'œuvre d'art pour prélever, sur le prix, un droit au profit de l'auteur ou de ses représentants.

Une double objection se dresse immédiatement devant cette solution.

D'abord ce prélèvement ne sera possible qu'autant qu'une loi aura créé au profit de l'artiste un droit spécial et permanent sur le prix de vente de ses œuvres.

Ensuite, à moins de supprimer la libre circulation des œuvres d'art (ce qui serait désastreux pour les artistes), comment assurer l'application de ce droit, en dehors des ventes publiques?

A la première objection on répond qu'il est facile de demander au Parlement de voter cette loi.

Il est peut-être facile de le demander, mais certainement plus difficile de l'obtenir.

En tout cas, ce serait déjà faire dépendre la solution d'une condition première dont la réalisation serait lointaine vraisemblablement, si l'on considère le temps qui s'écoule généralement entre le dépôt d'une proposition de loi et son vote par les deux Chambres.

Et puis, la création de ce privilège, qui conférerait à l'auteur une sorte de droit de suite sur son œuvre, constituerait une telle dérogation aux principes du Code civil régissant la vente des objets mobiliers qu'il est probable que nos législateurs se refuseraient à consacrer une semblable innovation, d'autant plus qu'aucun moyen pratique d'application n'est présenté. En effet, pour la seconde partie de l'objection : comment assurer le prélèvement de ce droit, dans le cas où il serait admis? Aucune réponse satisfaisante n'a été fournie.

M. Zwiller n'entrevoit comme moyen de contrôle que l'obligation de faire devant notaire toutes les ventes d'œuvres d'art.

M. Clunet propose d'établir sur chaque mutation donnant lieu à une plus-value un droit que l'Etat percevrait et partagerait avec l'auteur. « Il faudrait « donc, dit-il, à chaque fois que se produirait une « mutation d'objet d'art, déclarer au fisc cette mu- « tation, sous peine des sanctions de la législation « fiscale... S'il y avait des fraudes, on aurait la « ressource des expertises. »

M. Thaller, lui, ne demande pas à la loi le droit de percevoir un tantième sur la plus-value, ni sa protection pour la perception de ce droit. Il conseille aux artistes de former une sorte de syndicat, par l'intermédiaire duquel ils s'engageraient à faire la vente de toutes leurs œuvres. En outre, l'obligation de ne pouvoir revendre sans se servir de l'inter-

médiaire du syndicat serait imposée à l'acheteur, qui devrait lui-même imposer cette obligation aux acheteurs successifs de l'œuvre.

Ainsi, le syndicat, intermédiaire conventionnel et obligatoire dans toutes les transmissions, pourrait prélever, sur les plus-values, un droit au profit de l'auteur ou de ses héritiers.

Dans les trois cas, apparaît le danger signalé avec beaucoup de clairvoyance par MM. Grün et A. Guillaume.

Si l'on frappe de droits fiscaux la propriété de l'œuvre artistique, ne serait-ce que de droits de mutation ; si l'on édicte des pénalités contre ceux qui ne respecteraient pas les règles imposées pour sa transmission ; si l'on entoure cette transmission de difficultés, de charges et de sanctions, comportant des droits de contrôle avec l'inquisition et les tracasseries qui en sont inséparables, le résultat sera surtout « de faire réfléchir les gens qui achètent encore de la peinture », et vraisemblablement « de rebuter l'amateur ».

Exiger un acte authentique, passé par-devant notaire, pour constater la vente du moindre dessin, de la moindre étude ; obliger, par suite, le vendeur et l'acheteur à de multiples dérangements, à payer des honoraires à l'officier ministériel, des droits de timbre et d'enregistrement à l'Etat, c'est peut-être travailler pour le profit des notaires et du Trésor, mais non pas, assurément, pour celui des artistes.

Quant à solliciter de l'Etat qu'il frappe les ventes d'œuvres artistiques d'un nouvel impôt obligatoire, avec l'espoir d'en toucher une partie, ce n'est pas davantage le moyen d'encourager l'achat de ces œuvres, surtout si, comme le propose M. Clunet,

l'Etat, pour assurer cette perception, avait à sa disposition la menace de sanctions fiscales, avec le droit de s'immiscer dans le contrat et d'en contester les conditions.

Le projet de M. Thaller n'a pas l'inconvénient d'entraver les transactions par l'intervention forcée soit d'un officier ministériel, soit de l'Etat. Néanmoins les formalités auxquelles il propose de soumettre la vente des œuvres d'art, bien que facultatives, ne rebuteraient pas moins l'amateur : de plus, elles seraient dépourvues de sanction efficace.

Les artistes, dit-il, devraient former entre eux une société sur le modèle des sociétés constituées par le baron Taylor pour la protection des droits des gens de lettres, auteurs dramatiques ou compositeurs. Ensuite, ils « conviendraient de n'effec-
« tuer aucune cession de leurs tableaux ou sculp-
« tures en dehors de l'intermédiaire de la Société
« et la Société arrêterait un modèle ou type de ce
« contrat que les acheteurs auraient à signer. Par ce
« contrat, l'acheteur s'engagerait, en cas de revente,
« à faire bénéficier l'artiste originaire d'un tantiè-
« me déterminé sur la plus-value, et cette clause
« devrait également produire effet sur les ventes
« aux enchères.

« L'acheteur s'engagerait, en outre, à faire insé-
« rer, dans la convention de revente du tableau ou
« du bronze, la même clause, de manière à lier le
« sous-acquéreur, et ainsi de suite. »

Il est inutile d'insister pour faire ressortir les inconvénients de cette proposition.

Voici un peintre qui a eu la bonne fortune de recevoir la visite d'un riche amateur disposé à acheter l'un de ses tableaux. Le tableau est choisi,

le prix convenu; cela ne suffit pas; il faut maintenant avoir recours à la Société que l'artiste s'est engagé à prendre comme intermédiaire, dans chaque vente qu'il ferait de ses œuvres.

L'amateur se soumet à cette formalité, accepte le dérangement de se transporter au siège de la Société, verse la somme convenue, et veut se retirer, croyant que tout est terminé.

— « Pardon, lui dit alors l'agent de la Société, « vous venez de payer le prix de ce tableau, c'est « vrai ; mais vous n'en deviendrez propriétaire que « sous certaines conditions que vous allez vous en« gager à observer en signant le traité que voici.

« D'abord, dans le cas où vous revendrez ce ta« bleau plus cher que vous ne l'avez acheté, vous « devrez faire bénéficier l'artiste ou ses représentants « d'une partie de la plus-value. Ensuite, afin que « cette obligation soit exactement exécutée, vous « allez prendre l'engagement de ne jamais céder ce « tableau autrement que par l'intermédiaire de la « Société.

« Et ce n'est pas tout, comme il importe que cette « obligation soit acceptée et exécutée par tous les « propriétaires successifs de l'œuvre, vous allez « vous engager à ne consentir la vente du tableau « qu'à quiconque acceptera les conditions que vous « venez d'accepter et s'engagera lui-même à les « imposer à tous les acheteurs futurs... le tout à « peine de dommages-intérêts dont nous allons, « dès maintenant, fixer le montant. »

Il est à présumer que l'amateur ne voudra pas en entendre davantage; il reprendra son argent, et s'en ira pour ne plus revenir.

Et c'est bien inutilement qu'on l'aura éloigné; car, même dans le cas où d'aussi extraordinaires

conditions seraient acceptées, elles n'assureraient pas d'une manière efficace la participation de l'artiste dans la plus-value de son œuvre.

L'engagement est bien pris d'effectuer toute vente de l'œuvre par l'intermédiaire de la Société, mais aucune sanction pratique n'existe à cette obligation qui ne lie, en réalité, que l'acheteur originaire.

L'artiste apprend un jour que le tableau qu'il a vendu, plusieurs années auparavant, se trouve, après plusieurs ventes successives, entre les mains d'un nouveau propriétaire sans que cette dernière transmission ait eu lieu par l'intermédiaire de la Société. Que pourra-t-il faire ?

S'il s'adresse au propriétaire actuel, celui-ci lui répondra « qu'en fait de meubles possession vaut titre », et qu'il n'est tenu de lui dire ni où, ni quand, ni comment, ni pour quel prix il s'est procuré le tableau.

S'il s'adresse à son acheteur primitif, celui-ci n'aura qu'à lui justifier qu'en vendant l'œuvre il s'est conformé aux engagements qu'il avait pris ; et, une fois cette justification obtenue, l'artiste aura épuisé tous ses droits.

Il ne pourra actionner les détenteurs successifs de l'œuvre avec lesquels il n'a pas traité, et qui, vis-à vis de lui, n'ont contracté aucune obligation.

Pour que l'artiste ait le pouvoir d'exiger, à travers les transmissions successives, le respect du double engagement de ne vendre que par l'intermédiaire de la Société, et de le faire participer aux plus-values, il faudrait que l'acheteur primitif, outre l'obligation qu'il contracte personnellement, se portât garant pour tous les acheteurs successifs de l'exécution de cet engagement.

Quel est l'amateur qui consentira à assumer la responsabilité d'une telle garantie !

Tout système prétendant consacrer au profit de l'artiste un droit d'intervention dans les ventes successives de ses œuvres aboutira, quelle que soit a combinaison proposée, aux mêmes résultats, non seulement négatifs, mais encore nuisibles aux artistes.

Réclamer ce droit d'intervention, avec la participation aux plus-values, c'est supprimer à l'acheteur son droit de propriété sur l'œuvre. La vente l'a rendu propriétaire de l'objet avec toutes les conséquences de droit qu'entraîne la propriété d'un objet mobilier. Il peut donc, à son gré, le conserver, le vendre, le donner, le détruire même, sans être tenu de rendre des comptes à qui que ce soit.

Ne laisser à l'acquéreur qu'un droit restreint sur l'œuvre d'art, c'est porter aux principes du droit une atteinte si grave que le législateur ne consentira jamais à cette réforme.

Tenter d'arriver à ce but, en se passant de la loi mais en imposant la signature d'engagements formels, avec stipulation de dommages-intérêts en cas de violation, c'est arrêter immédiatement la vente des œuvres d'art.

Comme l'écrit M. Eugène Pouillet, dont l'autorité, en la matière, ne saurait être contestée : « Il « faut partir de ce principe que ce qui est vendu « l'est définitivement, et que, à défaut de réserves, « l'acheteur d'un objet d'art, que le vendeur soit « l'artiste lui-même, ou un autre, devient le pro- « priétaire absolu de cet objet, et est libre de le « vendre, à son gré, à bénéfice ou à perte. »

§

De ce qui précède, faut-il conclure que la ques-

tion est insoluble? Nous pensons, au contraire, qu'il est possible, par un moyen relativement simple, ne nécessitant pas l'intervention du Parlement, et, de plus, immédiatement applicable, d'assurer aux artistes une participation dans le prix des ventes successives de leurs œuvres, sans, pour cela, porter atteinte aux droits des propriétaires de ces œuvres, sans gêner, sans tracasser; en un mot en laissant à chacun la liberté la plus absolue.

Ce qui fait que la solution paraît introuvable, c'est que tous ceux qui l'ont poursuivie se sont engagés dans la même voie et s'y sont obstinés.

Tous ont visé le même but : *Intervenir d'autorité dans chaque vente pour prélever au profit de l'artiste une part sur les plus-values.*

Nous avons montré comment tout projet basé sur ce système viendrait fatalement échouer contre des obstacles de droit, et de fait, absolument insurmontables.

Il faut donc chercher une autre voie.

Le moyen le plus sûr pour la découvrir est de procéder, non par tâtonnements, mais méthodiquement, scientifiquement.

Avant d'échafauder un système tendant à conserver à l'artiste un droit continuel sur la valeur de son œuvre, il faut, par une analyse rigoureuse, dégager les éléments qui forment la valeur d'une œuvre artistique, puis rechercher si, parmi eux, ne s'en trouvent pas sur lesquels l'auteur puisse conserver un droit perpétuel et d'un exercice facile.

La valeur d'une œuvre d'art comprend, comme premier élément, la valeur de l'objet matériel dans lequel s'est exprimée la conception de l'artiste.

Sauf certains cas exceptionnels, comme ceux de peinture ou de ciselure sur des matières précieuses,

ce premier élément est de peu d'importance. Il n'est susceptible d'aucune affectation spéciale au profit de l'artiste. En tant qu'objet matériel, l'œuvre d'art appartient et doit appartenir, sans restriction aucune, à celui qui en est possesseur.

Le second élément est la valeur artistique de la conception et de l'expression donnée à cette conception.

Sur la propriété de ce second élément, il y a désaccord entre la jurisprudence et les auteurs.

La jurisprudence prétend que l'aliénation de l'œuvre d'art comporte, en même temps, aliénation de la conception intellectuelle qu'elle traduit d'une façon sensible.

Ce n'est pas seulement un exemplaire de l'expression de cette conception qui a été vendu, c'est la conception elle-même, d'où (à moins de réserves expresses dans le contrat de vente) le droit pour le propriétaire de l'œuvre d'en opérer et vendre des reproductions.

Les auteurs, au contraire, pensent, avec M. Pouillet, que : « simple propriétaire de l'objet matériel, « l'acheteur n'a aucun droit de tirer parti de la pro- « priété artistique, quand elle ne lui a pas été ven- « due. » A l'appui de leur théorie, ils invoquent la loi de 1793, qui a reconnu et protégé la propriété artistique.

« En créant, écrit M. Pouillet, une propriété « artistique, à côté de la propriété matérielle, la loi « a fait quelque chose de nouveau ; et, en attribuant « à l'artiste la propriété artistique de son œuvre, « elle a bien reconnu, elle a proclamé que cette « propriété nouvelle était distincte de la propriété « ancienne, et ne se confondait pas avec elle. »

Ceci nous semble péremptoire.

Néanmoins, quand bien même le désaccord aurait cessé entre la doctrine et la jurisprudence, quand bien même une loi aurait formellement décidé que, nonobstant l'aliénation de l'œuvre d'art, l'artiste demeure propriétaire de la propriété artistique, c'est-à-dire de sa conception, ce second élément, bien que nettement fixé et délimité, ne pourrait servir de base à l'exercice du droit de participation aux plus-values que réclament les artistes.

La consécration de ce droit permettrait simplement à l'auteur de demeurer maître et bénéficiaire des reproductions de son œuvre.

Mais, dans l'exemplaire vendu, la conception et l'objet matériel sont et demeureront toujours confondus, et, à moins d'entraver la libre disposition de l'objet matériel (ce qui est impossible), on ne peut empêcher la libre disposition de la création artistique qui est exprimée dans cet objet matériel.

Si la valeur d'une œuvre d'art n'était composée que de ces deux éléments : valeur d'un objet mobilier, — valeur de la conception artistique qu'il traduit, il faudrait renoncer à chercher la solution du problème.

Mais, à côté de ces deux éléments, il en existe un troisième dont jusqu'ici personne ne s'est préoccupé, et qui cependant est le plus important : c'est *l'authenticité*.

Un tableau ne vaut pas un prix très élevé parce qu'il est une toile peinte, et parce que la peinture a une grande valeur artistique ; il atteint à ce prix élevé surtout parce qu'il est l'œuvre de tel peintre renommé.

L'authenticité, voilà le véritable élément qui intervient dans chaque transmission pour donner la

valeur à l'objet vendu, et particulièrement pour créer les plus-values.

Il suffit donc d'organiser un système qui laissera aux mains de l'auteur exclusivement la garantie de cette authenticité, pour qu'à chaque transmission le nouvel acquéreur soit amené, par sa propre volonté, à venir solliciter de l'artiste cette garantie sans laquelle l'œuvre perdrait la plus grande partie de sa valeur.

Ainsi, sans loi spéciale, sans entraves à la libre circulation des œuvres d'art, sans droits fiscaux, sans pénalités, sans inquisitions, sans tracasseries, l'artiste suivra son œuvre, et pourra demeurer associé à sa bonne fortune.

Reste à voir comment, dans chaque transmission de ses œuvres, la garantie d'authenticité sera réservée à l'artiste.

Actuellement cette garantie d'authencité est fournie : par la signature, — par la facture de l'exécution, — par l'avis des experts.

Ces trois preuves, même réunies, ne forment, à la vérité, qu'une garantie bien précaire.

La signature et la facture d'un peintre sont couramment imitées, et parfois avec une perfection extraordinaire qui ferait hésiter les connaisseurs les plus éclairés. Combien y a-t-il, de par le monde, de faux Corot? Ils sont si nombreux, et si bien exécutés parfois, qu'il n'y a plus de certitude d'authenticité, sauf pour quelques morceaux notoires; et encore...

Quant à l'avis des experts, mieux vaut n'en point parler.

De sorte qu'à l'heure actuelle les œuvres d'art circulent sans aucune garantie d'authenticité. Aussi

les faux, même à l'égard des artistes vivants, n'ont-ils jamais été aussi nombreux.

Pour être maîtres de la garantie d'authenticité de leurs œuvres, les artistes n'ont qu'à se grouper et à former une association qui pourrait s'appeler : *Office de garantie des œuvres artistiques.*

Voici quelle serait l'économie de cette organisation.

Chaque fois qu'un artiste associé vendrait une œuvre, il devrait en faire la déclaration à la Société, et lui présenter l'œuvre vendue.

Une sorte d'acte d'état civil serait immédiatement dressé, et inscrit sur les registres de l'office.

Cet acte contiendrait : le nom de l'auteur, la description précise du tableau ou de la statue, avec ses dimensions, ses marques particulières ; une reproduction de l'œuvre pourrait même y être annexée. En outre, il indiquerait le nom de l'acheteur, le prix, la date et toutes les circonstances de la vente. Toutes ces indications, conservées dans les archives de la Société, seraient reproduites dans un livret remis à l'acheteur, en même temps que l'œuvre elle-même.

Cette inscription et la délivrance du livret ne donneraient lieu qu'à la perception d'un droit minime.

Elles ne rebuteront donc pas l'amateur, bien au contraire, puisqu'elles lui procureront une garantie telle que, tant qu'il en restera propriétaire, l'authenticité de l'œuvre ne pourra jamais être contestée.

Si les artistes, particulièrement ceux dont les œuvres sont actuellement les plus goûtées du public, veulent ainsi s'associer, le monde des amateurs s'habituera à considérer comme indispensable de

posséder, en même temps qu'un tableau ou une statue, leur certificat d'origine.

Et lorsque cette habitude se sera implantée, lorsqu'on saura que les œuvres de tel artiste, pour être authentiques, doivent être accompagnées d'un livret émanant de l'*Office de garantie*, force sera bien aux amateurs d'aller faire viser le livret à chaque transmission, pour faire officiellement attester que l'œuvre transmise est bien l'œuvre originale. C'est alors qu'en échange de son visa la Société, représentant l'artiste ou ses héritiers, percevra un droit proportionnel ; droit qui comprendrait un tantième sur le prix de vente, et un tantième sur la plus-value, s'il y en avait une relativement à la précédente transaction.

§

On ne peut adresser à ce système les reproches que provoquaient les projets critiqués au début de cette étude.

Il ne nécessite la promulgation d'aucune nouvelle loi.

Il ne porte aucune atteinte au droit de propriété, puisqu'il n'empêche pas l'acheteur de disposer à son gré de l'objet qu'il a acquis.

Il ne viole aucune liberté, ne comporte ni vexation, ni tracasserie, l'amateur demeurant absolument libre de se procurer, ou non, la garantie d'authenticité délivrée par l'*Office de garantie*.

Enfin, cette contribution, que prélèvera l'artiste en échange de la garantie donnée, est parfaitement légitime.

Il n'est pas exact de prétendre que tout rapport est détruit entre l'artiste et son œuvre, après qu'il l'a vendue.

Chaque manifestation du génie ou du talent n'a pas ses effets limités dans sa production immédiate. Elle rayonne, au contraire, sur l'œuvre entière de l'artiste. Toute partie de cette œuvre reçoit une valeur nouvelle de chaque nouveau succès de l'auteur.

Les tableaux d'un même peintre ne constituent pas autant de faits isolés, comme les objets sortant d'une même fabrique. Ils sont solidaires entre eux ; et la gloire gagnée par l'un rejaillit dans une certaine mesure sur tous les autres.

Ainsi, lorsqu'un artiste, s'éloignant des formules traditionnelles, traduit sa conception avec originalité, ses premières tentatives échouent généralement; mais lorqu'à force de ténacité son talent triomphe des hostilités liguées contre les idées nouvelles, toutes ses œuvres qui, précédemment, avaient succombé, participent à la victoire finale, et, de raillées et dédaignées qu'elles étaient, deviennent immédiatement appréciées et recherchées.

Quand un tableau, que se disputent les amateurs, atteint des prix de plus en plus élevés, il le doit moins à ses qualités qu'à son origine.

Si donc, pour conserver la preuve de cette filiation, source de profits, si, pour maintenir l'objet qu'il possède, dans cette solidarité de gloire et de valeur qui unit toutes les œuvres d'un même auteur, le possesseur de cet objet a besoin du concours de l'artiste, n'est-il pas équitable que celui-ci prélève sa part sur la plus-value que ses efforts et son talent ont créée ?

§

Reste à rechercher maintenant si, une fois créé, l'*Office de garantie* donnera les résultats atten-

dus ; c'est-à-dire si les amateurs consentiront à acquitter des droits souvent élevés, uniquement pour obtenir, en même temps que l'œuvre qu'ils achètent, un certificat de son authenticité.

En ce qui concerne la première vente, celle consentie par l'artiste, on aura certainement recours à la Société.

D'abord parce que l'artiste, en s'associant, en a pris l'engagement formel.

Ensuite, parce que la délivrance du livret, l'attestation originelle d'authenticité, devant avoir lieu pour un prix très minime, l'amateur ne manquera pas de réclamer cette garantie qui ajoutera de la valeur et de l'intérêt à son achat, de sorte qu'il sera le premier qui poussera l'artiste à adhérer à l'association.

Voici donc un tableau, accompagné de son livret d'identité, devenu la propriété de l'amateur. Celui-ci le vend à son tour.

Que va-t-il se passer ?

Si le nouvel acquéreur veut s'assurer que le tableau qui lui est vendu est bien celui dont le livret mentionne, pour ainsi dire, la naissance ; s'il veut lui conserver cet élément de valeur : *l'authenticité*, pour le jour où lui-même voudra le revendre, il est obligé d'avoir recours à l'*Office de garantie*.

L'Office contrôle alors l'authenticité de l'œuvre, vérifie si ce tableau, qui fait l'objet de la vente, est bien celui qui fut vendu par l'artiste, celui auquel s'applique le livret.

Cette vérification faite, il inscrit sur ses registres la nouvelle mutation avec toutes ses circonstances et conditions.

L'inscription est reproduite exactement sur le livret remis à l'acquéreur.

Ce dernier aura donc, pour lui-même, et vis-à-vis des tiers, la preuve qu'il est bien propriétaire du tableau, et que celui-ci est parfaitement authentique. En même temps que l'œuvre, il en possède toute l'histoire, consignée dans un document officiel.

Mais cette seconde formalité ne s'accomplira pas aux mêmes conditions que la première. Ce n'est plus l'artiste qui vend; par conséquent, son intervention, par la Société qui le représente, en vue d'authentiquer l'œuvre, de conserver sa valeur ou d'y ajouter, mérite une rétribution.

C'est pourquoi l'*Office de garantie* n'inscrira la mutation sur ses registres et le livret, en un mot, ne délivrera son certificat que contre l'acquit d'un droit.

Ce droit sera proportionnel et se composera d'un tantième sur le prix de vente, et d'un tantième sur la plus-value, par rapport à la précédente mutation.

Les sommes seront perçues au profit de l'artiste ou de ses représentants, à l'exception d'une part destinée à couvrir les frais d'administration et alimenter une caisse de secours.

§

On ne manquera pas d'objecter qu'il est probable que l'amateur renoncera à cette garantie pour éviter d'en payer le prix.

Ceci est possible, mais non probable.

Certes, et c'est le principal mérite du système, la circulation des œuvres d'art demeurera libre, comme par le passé; cependant il est certain que l'amateur, soucieux de ses intérêts, ne voudra pas, pour une

économie relativement faible, compromettre la valeur d'une œuvre qu'il aura payée souvent très cher.

Chaque jour, pour des choses moins intéressantes que des tableaux, ne voyons-nous pas des prix très élevés être consentis en échange d'une garantie d'origine ?

Quelles que soient les qualités d'un chien ou d'un cheval, ils ne sont vendus à haut prix qu'autant qu'ils sont accompagnés de certificats d'origine parfaitement en règle.

Or, les amateurs d'œuvres d'art ont maintes fois donné la preuve qu'ils ne sont pas moins disposés à consentir des sacrifices pour avoir la certitude de posséder une œuvre authentique.

Et puis, en dehors de cette satisfaction personnelle que l'amateur tire de cette certitude, et qui a bien son prix, il y a une autre considération qui l'empêchera de s'affranchir du contrôle de l'*Office de garantie*.

Tout amateur, même celui qui ne spécule pas, songe toujours à la revente possible du tableau qu'il achète.

Il ne pourra pas oublier que ce tableau est de ceux qui, pour être d'une authenticité indiscutable, doivent être accompagnés d'un livret mentionnant exactement les mutations qu'ils ont subies, et que cette pièce sera tout d'abord réclamée par les acquéreurs futurs.

Si le livret qu'il possède ne mentionne pas son acquisition, il n'y aura plus alors certitude d'identité entre le tableau offert et celui pour lequel le livret a été établi, et l'acquéreur se refusera à payer très cher une œuvre d'une authenticité suspecte.

En effet, pour que les certificats d'origine aient une valeur probante, il faut qu'ils mentionnent

tous les propriétaires successifs jusqu'au dernier détenteur ; sinon la garantie cesse d'exister, car la moindre lacune rend possible une substitution.

L'amateur qui n'aura pas fait inscrire son acquisition s'entendra dire par tous ceux à qui il proposera le tableau :

« Le livret que vous avez montre bien qu'un « tableau, dont la description correspond à celui que « vous nous offrez, a été exécuté par tel peintre, et « a été successivement la propriété de MM. X., Y., « Z. ; mais, comme votre nom n'y figure pas, rien « ne nous prouve que ce tableau que vous nous « présentez est bien celui pour lequel le livret a « été établi ; rien ne nous prouve que ce n'est pas « une copie que nous avons devant les yeux. L'in- « terruption de la garantie qui avait été conservée « dans les transmissions précédentes nous com- « mande le doute ! »

L'intérêt de l'amateur, en achetant un tableau, sera donc de se faire délivrer par l'*Office de garantie* le certificat de propriété et d'authenticité.

Son amour-propre de collectionneur et son intérêt de propriétaire y trouveront un double avantage.

Si, néanmoins, une ou plusieurs transmissions avaient lieu sans être inscrites à l'*Office de garantie*, l'œuvre n'en aurait point, pour cela, perdu définitivement son authenticité.

En tout temps, il serait possible, après une enquête et une vérification minutieuses, de rétablir la série des mutations non déclarées ; mais alors, pour chaque mutation non déclarée, la Société percevrait un double droit.

§

On objectera, ensuite, que les amateurs auront,

en tout cas, un moyen bien simple de se soustraire aux exigences pécuniaires de l'*Office de garantie*.

Ils n'auront, en faisant inscrire leur acquisition, qu'à déclarer un prix minime, de sorte qu'ils obtiendront le certificat d'authenticité en échange d'un droit insignifiant.

Et on ne manquera pas d'invoquer l'exemple des dissimulations commises chaque jour, dans les actes, pour éviter une partie des droits d'enregistrement.

Quiconque connaît les amateurs d'art sait que cette éventualité n'est pas à redouter.

Il peut être indifférent à l'acheteur d'un fonds de commerce, par exemple, que le prix apparent soit inférieur au prix réel; mais il n'en est pas de même de l'amateur d'œuvres d'art.

Celui-ci est fier du prix qu'il met à ses acquisitions, et il tendrait plutôt à le majorer qu'à le diminuer.

Voici un collectionneur qui achète un tableau 20.000 fr.; le droit qu'il devra acquitter à l'*Office de garantie* sera, supposons, de 5 o/o, c'est-à-dire de 1.000 fr.

Il est bien évident que, pour gagner 500 fr., il ne fera pas inscrire son acquisition comme lui ayant coûté 10.000 fr. Il serait de préférence disposé à verser 1.500 fr. de droit, pour que la mutation portât qu'il a payé le tableau 30.000 francs.

Et ceci, non seulement par satisfaction d'amour-propre, mais aussi afin de ne pas déprécier la valeur de vente du tableau.

Par conséquent, il semble certain que le jour où les artistes voudront s'associer pour fonder cet *Office de garantie*, toutes les ventes seront, par la force même des choses, déclarées exactement à cet

Office; et ainsi, très simplement, sera organisé le moyen pour eux de participer aux bénéfices qui se réalisent dans les transactions opérées sur leurs œuvres.

§

La création de cet *Office de garantie* présenterait d'autres avantages non moins appréciables.

Tout d'abord, ce serait un remède souverain contre le « faux artistique », qui s'est singulièrement développé ces derniers temps.

On ne se borne pas à fabriquer de fausses œuvres d'artistes morts, on en fabrique également d'artistes vivants.

Cette abondance de faux, marquée par une série de scandales, a provoqué dans le public une méfiance excessive, qui augmente chaque jour et constitue un réel danger pour l'avenir.

Déjà beaucoup n'osent plus acheter une œuvre d'une certaine valeur, redoutant d'être trompés.

Il est malheureusement certain que, si on ne fait pas rapidement cesser cet état de choses, la crainte du faux deviendra une véritable obsession qui éloignera le public des ventes artistiques.

En s'affiliant à la Société, l'artiste rendra impossible le commerce de faux commis sous son nom; puisqu'à partir de ce moment chacune de ses productions, pour être tenue comme authentique, devra être accompagnée du certificat de garantie.

L'amateur qui connaîtra cette circonstance (et l'*Office de garantie* fera le nécessaire pour que les noms de ses associés soient largement portés à la connaissance du public) saura, lorsqu'on lui présentera un tableau ou une statue sans leurs certificats d'origine, qu'il est en présence d'une œuvre d'au-

thenticité douteuse. Et s'il veut être exactement renseigné, il lui suffira de s'adresser à la Société.

Ainsi tout commerce de faux sous le nom d'un artiste associé sera complètement impossible.

Si, cependant, quelques faussaires obstinés essayaient de vendre leurs produits à bas prix, à des gens absolument ignorants des conditions de vente et de garantie des œuvres d'art, l'*Office de garantie*, agissant au nom de ses associés, rechercherait ces faussaires et les poursuivrait à outrance.

De même, avec ce système de garantie d'authenticité, le trafic des œuvres d'art volées deviendrait absolument impossible.

§

L'organisation de l'*Office de garantie* donnerait encore plusieurs résultats d'un intérêt artistique considérable.

— Ses registres formeraient l'inventaire, exactement tenu à jour, des œuvres artistiques contemporaines.

A l'heure actuelle, lorsqu'un artiste a vendu son tableau ou sa statue, il en est généralement séparé pour toujours.

Sauf lorsqu'il vend pour un musée ou un établissement public, il ne sait ce que devient son œuvre, après qu'elle l'a quitté.

Le désir lui viendrait-il de revoir une de ses productions d'autrefois, il n'a aucun moyen de découvrir où elle se trouve, ni même de savoir si elle existe encore.

L'*Office de garantie* lui fournirait immédiatement ces renseignements. Par ses registres, il

saurait quel fut le sort de son œuvre et qui la possède en dernier lieu.

— Lorsqu'on voudrait organiser une exposition des œuvres d'un artiste, les mêmes registres donneraient tout de suite les indications nécessaires pour pouvoir réunir ces œuvres dispersées à travers le monde.

— Enfin, il est facile d'apprécier les services que rendraient, pour l'histoire de l'art, les précieux renseignements conservés par cette Société.

§

La solution de la question ne dépend donc que des artistes. Il leur suffit de s'unir pour tirer immédiatement de leur association les féconds résultats qui viennent d'être exposés.

Sur ce terrain, leur accord doit être unanime ; il ne s'agit pas de faire triompher telle formule d'art contre telle autre, mais de défendre les droits de tous les artistes, sans exception.

Néanmoins, pour que la Société acquière de suite une autorité et une puissance qui l'imposent, il faut que les artistes arrivés à la renommée y apportent, les premiers, leur concours.

En agissant ainsi, ils ne défendront pas seulement leurs intérêts personnels, ils accompliront encore un acte de haute solidarité, en donnant aux jeunes artistes et à ceux que la fortune a moins favorisés l'appui de la force qu'ils tirent de la situation conquise par leur talent et consacrée par la faveur du public.

Mai 1904.

JOSÉ THÉRY,
Avocat à la Cour d'Appel.

LES
DEMOISELLES CHATTE

—

I

La Ruinette descendait l'étroite vallée. Elle coulait, vive, entre deux coteaux, sous une ligne de saules qui prenaient, au crépuscule, des attitudes de fantômes bien raisonnables. Ces deux coteaux étaient ornés d'une dizaine de maisons de plaisance; à droite les Pavy, les Francœur, les Lepape; à gauche Mme Ledru, les Bavoir, les Camille Ledru. Les Doublet occupaient le sommet de la colline. Les Dubiez et le colonel de Rochetun se tenaient à l'écart, derrière un voile de hêtres, dans un creux que ne touchait pas directement la brise de mer.

La route départementale accompagnait la rivière puis, brusquement, tournait à gauche. Alors apparaissait le village de Tierceville; toits de chaume, tournesols, et roses grimpantes. Des spirales bleues volaient au milieu des feuilles. Une odeur de pain chaud emplissait la grande rue où, fréquemment, tintaient des carioles. L'église couverte de lichen jetait ses angélus au vent capricieux qui les portait nonchalamment à la mer. Elle était desservie par l'abbé Tarde, un vieux petit prêtre optimiste qui souriait toujours, le bréviaire aux doigts, parmi les tamaris du presbytère. Non loin de l'église à mi-côte, entre Tierceville-la-mer et Tierceville-le-village, on apercevait la maison au Diable.

Elle appartenait au fermier Prampain, un Nor-

mand cossu qu'on voyait souvent jouer aux cartes le dimanche sur le seuil ombragé des estaminets. Prampain, trop riche, n'était pas aimé de ses concitoyens. Aussi faisait-on courir de mauvais bruits sur sa maison. On la disait hantée, et il ne parvenait pas à la louer. Pourtant, à chaque saison, les volets déclos laissaient pénétrer l'air vif du dehors. On battait les rideaux et les tapis. Le gravier ratissé, les corbeilles fleuries, les hauts peupliers que le vent rebroussait sans cesse donnaient à l'œil une impression de fraîcheur, de confortable, de sécurité. Et des chambres la vue était belle. On embrassait d'un coup le village, les prés et la mer. Près du rivage se tenait l'hôtel Beau-Site inachevé, dont les fenêtres béaient, découpaient le ciel en une série de rectangles bleus où se désenfilaient des colliers de mouettes; on voyait aussi la maison Bavoir flanquée de tourelles, avec sa porte sombre et cintrée qui simulait un pont-levis; la villa Ledru, style renaissance, et ses vases Médicis, jalonnant la terrasse,laissant couler des rubans de géranium lierre; le châlet Camille Ledru, construit à la hâte pour un jeune ménage et dont toutes les fenêtres n'étaient pas encore pourvues de rideaux; la sève perlait sur les poutrelles; des rosiers plantés trop vite étaient morts dans les corbeilles. Un seul avait fleuri, sous le balcon, près de la pompe. Il était vraiment magnifique, et c'était de ce côté que, le soir venu, les jeunes Camille allaient rêver.

La situation des Doublet était exceptionnellement dangereuse. Ils recevaient de front les plus dures tempêtes.

Mais M. Doublet avait coutume de dire :

— Baste, on ne meurt qu'une fois.

Il sortait le matin enveloppé d'un carrick jaune

et scrutait fort attentivement l'horizon. Lui n'aimait que la mer. Hors la mer, rien ne l'intéressait. Il descendait à la grève par un sentier difficile, en compagnie de ses petites-filles qu'il sifflait comme des chiens de chasse.

— Singulier personnage, disait de lui le colonel de Rochetun.

Le colonel n'admettait pas les idées extravagantes. C'était un homme posé. Parce qu'il redoutait les chemineaux, il avait fait enclore son domaine d'un mur haut de trois mètres et couronné de tessons de bouteille.

On louait une barque. On proposait :

— Colonel, êtes-vous des nôtres?

Lui répondait :

— Merci, mes enfants, j'aime mieux le plancher des vaches.

On assurait cependant qu'il était brave. On désignait son front paré d'une cicatrice. Elle provenait, disait-on, d'un éclat d'obus. Mme Ledru, seule, ne le croyait pas. Elle sifflait dans un sourire :

— Allons donc! Il est tombé sur sa commode.

Maintenant le colonel vieillissait, appréciait la bonne cuisine.

Il avouait familièrement :

— Quand on n'est plus jeune on tient à sa peau.

Le colonel avait obtenu, sans la solliciter, la respectueuse amitié du ménage Dubiez. Ces Dubiez, des bonnetiers retirés après fortune faite, passaient quatre mois sur douze dans leur propriété de Tierceville.

Un perpétuel souci d'art tourmentait leurs deux imaginations.

Le jardinier, pour plaire, devait composer avec les fleurs des mosaïques savantes et sur la pelouse,

qu'entourait un symétrique dessin de coquilles St-Jacques, une bergère polychrome appuyait paresseusement sa houlette. Les passereaux ne se lassaient point de la visiter. Cette vue exaspérait M. Dubiez. De loin il agitait les bras.

— Sales bêtes !

Il accourait armé d'une canne. Il faisait « houhou » plusieurs fois de suite et très violemment. Mais il était très « petit garçon » devant le colonel.

Celui-ci, pour user les soirs, avait dû l'initier aux détours du tric-trac. D'abord M. Dubiez ne comprit guère, puis le jeu, peu à peu, l'intéressa. Le colonel, toutefois, conservait une grande supériorité. Il n'omettait pas une occasion de la proclamer.

— Ecole, disait-il avec chaleur, en agitant le cornet.

Quelquefois :

— Dubiez, mon cher, vous jouez comme un caniche...

Cela se passait sous l'œil vigilant de Mme Dubiez qui tricotait des maillots pour les enfants pauvres.

Une lampe à huile dont chaque goutte mesurait l'heure emplissait le salon d'une insuffisante clarté. Parfois la lueur baissait. Mme Dubiez lâchait ses aiguilles et tournait la clé jusqu'à ce qu'un bruit désagréable vînt l'avertir. A cet instant, le colonel ne manquait pas de dire :

— Dubiez, mon ami, vous êtes inconvenant.

M. Dubiez riait fortement, et si le colonel insistait, Mme Dubiez gourmandait, sans lever les yeux, tout en aplatissant le point avec son ongle :

— Voyons, colonel. Voyons, colonel...

L'abbé Tarde affirmait que Mme Dubiez était une sainte. Il la prévoyait au paradis étincelante et fraîche dans un bouquet de roses éternelles.

De fait Mme Dubiez avait l'âme tendre. Elle visitait les misérables. Elle s'intéressait au bonheur de tous.

Une fois la semaine, le mardi, elle priait à goûter les enfants Pavy, Bavoir et Lepape. Naguère elle invitait aussi les petits Francœur, mais depuis que les Lepape étaient mal avec les Francœur ceux-ci venaient à part chaque mercredi.

Ils recueillaient ainsi les miettes du goûter qui, du reste, étaient toujours fort appétissantes. La brouille remontait à trois ans. On n'en savait pas bien les causes : « Jalousies de propriétaires », disaient les uns ; « jalousies de femmes », disaient les autres. Mme Lepape était belle. Mme Francœur avait des prétentions. A la rigueur ces choses pouvaient suffire, mais à cela s'ajoutaient d'autres griefs : des affaires de bornage, de murs trop hauts, de branches non élaguées. Quand on demandait aux Francœur, ceux-ci contaient l'histoire de la rigole. Les Lepape avaient fait creuser une rigole pour l'écoulement des eaux ménagères. Cette rigole passait derrière leur jardin. Ils s'indignaient :

— Quand nous prenons le café, nous respirons des bouffées d'eau de javel et de pelure d'oignons.

Mais les Lepape :

— Ta-ta-ta. Contes de la mère l'Oie. Connaissez-vous l'affaire des crevettes ?

— Non.

Eh bien, ils avaient dit à Pierre, le fils du baigneur :

— Mon petit, c'est demain la pleine lune. Iras-tu chercher du bouquet?

— Oui.

— Tu nous apporteras un lot de quinze sous.

— Oui.

Comme le petit remontait, il avait aperçu Lucienne Francœur. Celle-ci demanda :

— Pour qui, les crevettes?

— Pour M. Lepape.

— Combien les vends-tu ?

— Quinze sous.

— Tiens, voilà vingt sous. Donne-moi le panier.

Alors le petit Pierre avait donné le panier. Et cet affront ne suffisait pas. Le lendemain, par surcroît, ils avaient trouvé les épluchures sur la route, devant leur grille.

Mme Ledru courait de l'une à l'autre famille. Elle disait à Mme Francœur : « Ma bonne amie, » à Mme Lepape : « Ma chère petite. » Ces deux femmes lui confiaient tous leurs secrets. Elle prenait soin d'entretenir la haine. Prodigue de mots caressants, elle apparaissait de loin dans sa petite voiture qu'elle ne laissait jamais en repos. A la messe, à la plage, aux goûters Dubiez, partout elle était là. Quand les enfants l'apercevaient ils imitaient avec leurs dents le bruit du casse-noisette. Aussitôt les jeux cessaient, les petites filles prenaient des attitudes convenables. Dans chaque famille les enfants étaient nombreux : quatre Pavy, cinq Bavoir, trois Lepape et deux Francœur. Ceux-ci ne se divertissaient guère. Les Pavy avaient épousé la querelle des Lepape. Les Bavoir proclamaient leur neutralité, mais comme la somme de plaisir offerte par les Lepape était plus considérable, les enfants Bavoir rejoignaient naturellement les enfants Lepape. A ce sujet Mmes Francœur et Bavoir échangeaient des mots aigres-doux. Et le pire, c'est qu'après un moment pénible on ne parvenait pas à se perdre de vue.

Les chemins étroits, bordés de petits arbres,

mettaient à chaque instant les visages en présence. Et le sourire, le clin d'œil, le mouvement de tête prenaient, selon la chaleur des relations, un sens qu'on méditait tout bas en s'efforçant de ne pas buter dans la pierraille.

..... Il y avait des matins de plage tranquilles et frais avec des parasols fichés dans le sable, des nuages en édredon, des vagues tièdes et bleues; les pucerons de mer chatouillaient les doigts abandonnés; les espadrilles faisaient craquer la couche légère des coquillages. Les garçons en maillot rayé couraient à la mer, la fouillaient, déterminaient des gerbes d'écumes. Les jeunes filles entraient avec lenteur, les bras ouverts, la nuque frémissante. Tout à coup elles prenaient un plaisir extrême. Vainement leur criait-on :

— Reviens.

De la main elles faisaient « bonjour ». Elles raillaient le peignoir tendu que gonflait la brise. On baignait aussi de très jeunes enfants......

Il y avait des jours de vent, de ciel gris, de pommes tombées; alors on désertait le rivage, on parcourait la campagne, on s'intéressait au bétail, aux vols d'oiseaux, aux instruments aratoires. Le bruit des peupliers ramenait toujours vers le village. Par crainte d'une averse on n'osait trop s'en éloigner. On tournait machinalement; on prenait l'allée Voltaire, l'allée de Paris, l'allée d'Orléans, puis on prenait encore l'allée Voltaire. Les villas portaient des numéros invraisemblables; 18, 24, 32. Entre elles s'étendaient des terrains séparés par de petites barrières. Ces terrains renfermaient des écriteaux sur lesquels on pouvait lire : A vendre: s'adresser à M. Francœur, à Tierceville-sur-mer, ou à Me Legrisseux, notaire à Dozulé — ou bien,

à vendre : s'adresser à M. Lepape, à Tierceville-sur-mer, ou à Me Roblot, avoué à Pont-l'Evêque.

Souvent on discutait l'avenir de Tierceville. Que feraient les Francœur? Que feraient les Lepape? D'aucuns soutenaient qu'assez étourdiment ces deux familles avaient compromis une bonne partie de leurs fortunes. D'autres disaient : « Laissez-donc... Laissez donc. » Ils prévoyaient le jour où la terre doublerait, où, le chemin de fer aidant, les Parisiens s'abattraient sur cette région comme un vol de sauterelles. On parlait beaucoup du chemin de fer. Mais ce n'était pas la seule question intéressante... On observait que M. Bavoir recherchait la société de Mme Lepape et Mme Ledru la mère assurait que les choses avaient été poussées à l'extrême. Germaine Pavy, quoiqu'elle eût à peine dix-sept ans, se promenait exclusivement avec Gaston Bavoir et cela n'était pas sans agacer Mme Pavy, qui, de temps en temps, s'arrêtait, levait son ombrelle, donnait toute sa voix ! :

— Ger-maine !

Yvonne, la jeune sœur, épiait en rougissant les plus petits mouvements de Suzanne Lepape. Elle s'appuyait à son bras et lui dédiait des images pieuses. On prêtait aussi quelque attention aux capuchons rouges d'Adeline et de Georgette Bavoir. Ces demoiselles affirmaient la vie insupportable et ne croyaient point qu'une jeune fille dût s'émouvoir parce qu'un garçon dont le sourire était facile débitait des sottises en arrachant avec sa canne les cailloux du sentier qui monte.

Lucienne Francœur ne partageait pas cette opinion.

— Oh, c'est de la pose, disait-elle en levant le coude un peu vivement.

On n'entendait point toujours les paroles, mais, chaque fois, on voyait le geste. Cela faisait dire à Mme Ledru.

— Quel genre!

Mme Ledru croyait bien que « toutes ces jeunes filles tourneraient mal ». Monsieur le curé protestait. Sa confiance était illimitée. Du reste il déjeunait à droite et à gauche, et partout on appréciait son beau caractère.

— Notre curé est une bonne pâte de brave homme, affirmait souvent Mme Lepape.

En effet, après le bénédicité, l'abbé Tarde ne tarissait plus. Il devinait la prospérité future de Tierceville et savait, d'une façon discrète, toucher aux questions les plus brûlantes. Tout le village riait dans ses yeux qu'il avait calmes et persuasifs. Après le repas, quand il quittait la table, on le suivait un temps, on le regardait monter entre les haies de phlox et de passe-roses.

C'était l'heure où les paupières clignent, où passe dans les taillis courts le vent de mer qui porte un goût de sel et de violette. On interrogeait :

— Eh bien, que ferons-nous aujourd'hui?

Et l'on ne se décidait pas. On s'étirait, on tapotait le baromètre, on consultait la forme des nuages.

II

Les demoiselles Chatte louèrent la maison du Diable.

Qu'étaient les demoiselles Chatte? Personne ne le savait. On pria Mme Ledru de fournir quelques renseignements.

Elles étaient arrivées l'avant-veille par l'express du soir. Elles avaient dîné à l'auberge et notifié leur

désir de prendre, sur-le-champ, une location. Dès le lendemain elles se mettaient en campagne. La maison Prampain les avaient immédiatement séduites. En vain l'épicier les prévint-elles. Ces dames avaient une façon de sourire qui réfutait tous les arguments. Elles ne croyaient rien et répétèrent dix fois de suite :

— Mon Dieu, que c'est amusant !

Donc elles coururent à la recherche de Prampain.

Celui-ci prenait une absinthe au café Lesèble. Il dut se lever, suivre ces dames, traverser avec elles tout le village. Mlles Chatte posaient de fréquentes questions.

On voyait Prampain agiter des bras. Il criait très haut :

— Des menteries, tout ça, des menteries.

On remarqua le mauvais genre des demoiselles Chatte : leurs cheveux teints, leurs jaquettes beiges, la façon dont elles balançaient les hanches... Cependant elles possédaient d'importants bagages ; cinq colis en cuir jaune ou noir. De plus, elles avaient écrit à Caen pour demander un piano. Ces propos furent tenus le dimanche après l'office, dans le cimetière où les papillons blancs voltigeaient sous les pins maritimes. On entourait la voiture de Mme Ledru. On avait fait signe aux jeunes filles.

— Allez plus loin.

M. Bavoir se pencha.

— Je ne serais pas étonné...

— Vous croyez ? fit Mme Ledru.

— Mais, parfaitement.

Aussitôt Mme Ledru se mit à sourire. Ses cheveux blancs lui composaient une vénérable auréole. Elle prononça :

— Mesdames, surveillez vos maris.

Tout ce dimanche on s'occupa des demoiselles Chatte.

M. Lepape avait fait observer que, d'un point de la falaise, on voyait bien tout ce qui se passait à la maison du Diable. Ce fut un sujet d'excursion.

Le ciel, heureusement, était propice. On put monter sans trop souffrir et s'étendre à la lisière d'un petit bois, sur un lit de pimprenelles et de carottes sauvages. M. Doublet avait apporté sa jumelle marine. On la braqua. Tous les yeux furent admis à s'informer. Par une fenêtre laissée ouverte on apercevait les demoiselles Chatte. Elles vidaient les malles, emplissaient peu à peu les placards, les tiroirs des vieilles commodes. Des « oh », des « ah » saluaient avec transport chaque minuscule découverte.

Un peu plus tard, elles franchirent le seuil, firent quelques pas dans le jardin. On les vit s'approcher d'un pommier qui ressemblait, couvert de fruits, à quelque grand parasol rose. L'une d'elles tendit la main, cueillit une pomme. A cet instant, M. Doublet prononça :

— Vas-y, ma chère, tu m'en diras des nouvelles.

Aussitôt, il y eut un beau fou-rire.

Le lundi, comme il pleuvait, on ne vit pas les demoiselles Chatte. Après le déjeuner, on s'enveloppa de waterproofs, et, hâtivement, sous l'averse qui ne cédait guère, on se rendit chez les Lepape. Les dames firent de la broderie. Les jeunes filles jouèrent au jonchet. Comme la pendule tintait quatre fois, Mme Lepape se leva, ouvrit la fenêtre, appela du doigt une paysanne qui conversait avec la bonne à la porte du jardin. Tous reconnurent la marchande de beurre, Mme Larmier.

— Entrez donc, disait Mme Lepape.

Mme Larmier, le panier au bras, hésitait. Souvent

on lui criait : « Essuyez vos pieds. » Aujourd'hui l'on ne prenait pas garde à ses chaussures. Les sourires allaient au-devant d'elle. Quand elle fut entrée :

— Vos nouvelles clientes ? demanda Mme Lepape.

Mme Larmier croisa les mains, sa bouche eut un pli malicieux. Elle avait vu les demoiselles Chatte « là, comme je vous vois ». Mme Pavy interrogeait :

— Vous êtes entrée dans la maison ?

— Ben dame, oui.

Alors la paysanne ne tarit plus en éloges. On ne lui demandait pas d'apprécier, mais de livrer simplement ses observations. Elle parla trop. Elle vanta la bonne humeur, la cordialité des demoiselles Chatte. Celles-ci l'avaient reçue en peignoirs de dentelles. Et puis elles ne marchandaient pas. Oh ! bien sûr, elles rapporteraient gros à la commune.

Dès qu'elle fut partie :

— Cette femme a la langue bien pendue, dit Mme Lepape.

M. Bavoir ne soufflait mot. Ses doigts claquaient nerveusement.

— Ce sont des filles d'opéra, prononça-t-il tout à coup.

Le lendemain, au goûter Dubiez, le colonel fit son apparition avec les petits fours. D'ordinaire, il entrait en coup de vent, frappait la table de sa canne et criait d'une voix de commandement :

— Bonjour, la marmaille.

Cette fois, la porte franchie, il courut à M. Dubiez, planta ses yeux dans les siens et croisant les bras :

— Qu'est-ce qu'elles viennent f...... ici ?

L'expression ne blessa personne. Une franche hostilité se manifestait contre les nouvelles venues.

Elle s'accrut encore quand on sut que les demoiselles Chatte étaient allées rendre visite à M. le curé. L'abbé Tarde contait cette visite avec des yeux très étonnés. Elles avaient dit en substance :

— Nous ne sommes pas des dévotes. Nous ne pouvons vous promettre d'aller à la messe tous les dimanches..... Cela dépendra des nuages. Mais nous aimons la religion, nous la respectons....

Puis d'une bourse en peau de lézard, elles avaient tiré cinq louis.

— Pour vos pauvres.

Ce trait avait cassé toutes les têtes. De telles générosités étaient extraordinaires. On se perdait en conjectures sur l'état social des demoiselles Chatte.

Elles se levaient de bon matin et déjeunaient face à la mer sous une tonnelle de houblon qui voilait complètement leurs visages. A deux heures elles descendaient à la grève. L'aînée, Berthe, portait un pliant et une boîte de pastels. La seconde, Jeanne, tenait un livre. Quand elles étaient seules en tête à tête elles parlaient à peine. L'une dessinait, l'autre lisait ! Elles ne prenaient aucun souci de leur voisinage. Souvent on entendit leur piano. Par les soirs de vent frais, de lune claire, les Lepape, les Bavoir, les Pavy allaient rôder sous les fenêtres de la maison du Diable. Ils écoutaient chanter les deux sœurs. M. Bavoir murmurait :

— Musique de Prussiens.

Une fois, il entonna :

— Ma princesse a quitté la tente.......

Toutes ces dames firent « chut », désespérément. Mais il était trop tard. On avait entendu. La fenêtre fut fermée. Alors, par dépit, on éclata de rire ;

un rire profond, insolent qui devait crever les vitres.

On apprit que les demoiselles Chatte allaient pêcher l'équille. Elles partaient le matin à six heures, la jupe troussée et les mollets nus. M. Doublet avait vu cela. Il affirmait :

— C'est à se tordre !

On apprit qu'elles recevaient de Paris des paniers de fruits deux fois la semaine. Un jour elles prirent une voiture, allèrent au chemin de fer et ramenèrent chez elles une petite vieille grasse et poudrée qu'on baptisa « Mme Patchouli ». Plus tard, elle reçurent une autre visite, celle d'un homme blond, élégant, à barbe fine que M. Bavoir surnomma « Roland furieux ».

« Roland furieux » avait fait le voyage en compagnie de M. Pavy. Dans le wagon, ces messieurs échangèrent quelques paroles. Ils faillirent même, à la descente, se toucher la main. Heureusement on prévint à temps M. Pavy, et les choses en demeurèrent là....

L'attitude de Roland était vraiment scandaleuse. Il descendait au village en compagnie de ces dames dont il prenait la taille, familièrement. Il chantait à tue tête un certain air dont on ne distinguait pas bien les paroles, mais qui finissait par « La-itou ».

Trop souvent on rencontrait le groupe. Un soir les Dubiez, les Bavoir, les Lepape et les Ledru suivaient assez paisiblement le littoral. Des oiseaux fins passaient dans le ciel orangé...... Le colonel venait de découvrir une souris morte. Il priait les jeunes filles d'admirer le pelage soyeux de la petite bête. Puis on observait le soleil couchant, les nuages étirés, la mer violette et les brisants noirs découverts par le reflux.

— Les voilà, dit tout à coup Mme Lepape.

Tous les regards coururent en avant. A cinquante pas, en effet, « Roland furieux » et les demoiselles Chatte traversaient lentement un champ de betteraves. La main de Roland touchait l'épaule d'une des sœurs.

On dit très haut :

— Georgette, Suzanne..., regardez donc d'un autre côté.

Les jeunes filles, sans trop de mauvaise grâce, consentirent à tourner la tête. Aussitôt elles furent dédommagées. Le ménage Camille Ledru était resté en arrière. Ces jeunes époux s'enlaçaient au point de n'avancer qu'avec une extrême difficulté. En outre, Camille promenait sa barbe sur le sein gonflé de sa petite femme. De temps en temps il se haussait jusqu'à l'oreille, y soufflait un mot. — Et, chaque fois, la petite Mme Camille soupirait et rougissait.

III

Les demoiselles Chatte firent deux voyages; à Dozulé d'abord, ensuite à Pont-l'Evêque. Elles partirent le matin, en voiture, et trottèrent sur la grande route où flottait une odeur de varech, de chèvrefeuille et de rosée.

Mme « Patchouli » les accompagnait. « Roland furieux » tenait les guides. On suivit sous les peupliers le volètement de leurs boas de plume. Les curiosités n'étaient point satisfaites. « Qu'est-ce qu'elles vont faire? » se murmurait-on. Elles rentrèrent à la nuit quand les étoiles se prirent aux petites feuilles tremblotantes.

Deux jours après le dernier voyage, Mesdames

Lepape et Francœur éprouvèrent, chacune à part soi, une émotion extraordinaire.

(Les demoiselles Chatte n'avaient pas modifié leur genre d'existence. Elles pêchaient, au soleil levant, dans les rochers qu'abandonnaient les vagues. Elles peignaient et lisaient au sommet de la falaise. Roland ne cessait pas d'être audacieux. Il sifflait toujours: « La-itou. » Ses doigts touchaient les épaules avec la même désinvolture.)

Cependant, Mme Francœur, un doigt au menton, s'évertuait à réfléchir. Elle se disait : « Il faut que j'y aille... » A la fin, elle prit le sentier qui conduisait à la Maison du Diable.

Elle s'était décidée à la suite d'une conversation avec son mari : qu'ils accrussent l'animosité des Lepape, qu'ils s'aliénassent définitivement les Bavoir, les Dubiez et le colonel, mon Dieu, sans doute, ces choses étaient possibles, mais ils raisonnaient :

— A notre place, que feraient-ils? Devons-nous négliger nos intérêts? Est-ce qu'au fond tous ces gens-là ne nous appelleraient pas « imbéciles »?

Mme Francœur tenait dans sa poche, entre le mouchoir et les gants, une lettre intéressante de Legriseux.

Le notaire énonçait de très agréables propositions; le terrain A, le terrain C, le terrain F, toute la rive gauche de l'avenue Voltaire; on demanderait peut-être, en sus, le petit bois. Les premiers prix étaient acceptés sans discussion. Il fallait se hâter. On ne retrouverait peut-être plus une occasion aussi avantageuse.

La visite s'effectua correcte, avec une nuance de cordialité.

Les demoiselles Chatte présentèrent Mme « Pat-

chouli », « ma tante », « Roland furieux », « mon frère ». En conversant Mme Francœur apprit que l'aînée des « demoiselles Chatte » était veuve. Elle avait nom Mme Aubry. La seconde, espiègle et jolie, paraissait une vingtaine d'années. De près, ses cheveux blonds avaient un éclat extraordinaire. On ne pouvait honnêtement soutenir qu'ils étaient teints. Chez elle, Mme Francœur se prit encore à réfléchir. Elle pesa les ennuis immédiats avec les avantages futurs.

— Après tout..., conclut-elle.

Mais les mauvais propos qu'eût dû tenir Mme Lepape se trouvèrent détournés par ce fait que, le matin même, un pli de l'avoué Roblot l'informa d'intentions qui, prises au sérieux, pouvaient donner des résultats considérables. Ce même jour une migraine la contraignit à ne pas quitter la chambre. Elle songeait à la possibilité de « faire l'affaire » et regrettait l'attitude prise. Mais aussi, pouvait-elle deviner? Par la fenêtre qu'elle tenait ouverte, elle regardait, sans les voir, les dahlias maigres du jardin, les anneaux boueux de la route, et, trouant les feuilles, les tuiles faîtières qui révélaient la présence du châlet Francœur. Elle murmurait, pensant aux demoiselles Chatte :

— Ces gens-là sont riches. J'aurais bien dû m'en douter.

Son orgueil m'envisageait pas aisément la nécessité d'une démarche. Heureusement celle-ci lui fut épargnée.

Le lendemain, par hasard, elle rencontra « Roland » et les « demoiselles Chatte ».

Elle alla vers eux.

— J'ai appris... dit-elle avec un demi-sourire.

On échangea quelques mots à l'angle de l'avenue

d'Orléans et de l'avenue Voltaire. Mais comme la brise était fraîche, Mme Lepape proposa :

— Venez donc chez moi, c'est à côté. Nous y serons toujours mieux qu'ici.

Ces dames trouvèrent des visages gais, un accueil affable et ne purent donner des explications qu'après avoir trempé des biscuits fins dans un petit verre de Frontignan.

Aussitôt les langues se délièrent, les projets furent exposés. « Roland, mon frère, » était un artiste patient. Il avait réuni sur le papier tous les petits lots géométriques et les enfermait dans un belle ligne tracée au crayon bleu. Plus tard il aplanirait les barrières, il ferait une seule et grande propriété. On bâtirait la maison au printemps prochain.

— N'est-ce pas, Berthe? N'est-ce pas, Jeanne?

Il touchait les tailles. Il touchait les épaules. Et cela se passait chez Mme Lepape. Et cela ne blessait personne. A la fin Mme Lepape interrogea.

— Et qu'est-ce qui vous a séduit?

— Mais... le pays.

Ce fut la seule « pointe lancée ». Encore les yeux naïfs de Mlle Jeanne permettaient-ils de croire que ce mot avait été dit sans intention.

Les « demoiselles Chatte » rendirent visite à Mme Francœur. Ainsi elles agissaient avec une bonne grâce, un tact parfaits. Désormais, elles tenaient le pays. Par les Lepape et les Francœur elles étaient sûres de conquérir Tierceville :

Mme Ledru fut la première gagnée. Elle n'avait pu résister à deux assauts. Elle se dégageait, souriait, disait avec une feinte bonhomie:

— Mes enfants, je ne demande pas mieux. Moi, je suis toujours disposée à croire le bien.

Mme Lepape inventait, affirmait :

— Grands industriels, deuxième génération, fortune colossale.

Les Pavy, gens simples et doux, se laissèrent facilement impressionner. Il n'en fut pas de même des Bavoir, car si M. Bavoir, docile aux conseils de Mme Lepape, se montra prêt à capituler, en revanche Mme Bavoir résista, déclara que, réflexion faite, les « demoiselles Chatte » ne lui inspiraient aucune confiance et qu'elle ne mêlerait pas ses filles à leur intimité. Elle disait :

— Toi, mon ami, on te fait tourner comme une girouette.

A cela s'ajoutèrent des considérations plus matérielles. Mme Bavoir ne voyait pas sans amertume la magnifique opération réalisée par les Lepape. Elle se reportait à l'origine « quand toutes les dunes ne valaient pas quatre sous ». Naguère elle avait dit à son mari : « Achète », mais lui répondait : « Tu veux rire ». A présent, ils se trouvaient là, les mains vides, comme des nigauds.

Alors Mme Bavoir fut très nerveuse. Elle s'avisa que « la façon de faire » de ses filles était réellement insupportable. Que signifiait cette ridicule philosophie? Sans aucun doute, leur caractère éloignerait les partis convenables. Elles ne se marieraient pas et ce serait pain bénit...

Contre son fils elle n'osa pas diriger une attaque aussi directe. Elle se contenta de faire des allusions aux ridicules de Germaine Pavy. Entre temps elle ne manquait point de célébrer avec exagération les qualités de Suzanne Lepape. Le troisième jour enfin, elle accepta la situation. Mais elle ne céda pas complètement. Tout à coup elle découvrit qu'elle haïssait « Mme Patchouli ». C'était un « vieux

fantôme », une « vieille caricature ». Jamais elle ne consentirait à la recevoir. On ne put qu'avec beaucoup de peine emporter cette dernière bastille. Les Doublet se rallièrent facilement à la cause des « demoiselles Chatte ». Toutefois, entre eux ils prirent la liberté de considérer ces événements avec ironie. M. Doublet clignait de l'œil, frappait sur son gousset.

— Ceci nous vaut cela, disait-il.

Du reste, il se montra fort affable. Chaque fois qu'il rencontrait ces dames, il ne manquait point d'appeler ses petites-filles.

— Allons, ouste les mioches, dites bonjour.

— Quel homme commun ! observait Mme Bavoir.

Celle-ci souffrait de tout avec exagération. Quand elle eut résolu d'être aimable, son amitié brusquement se fit jalouse et intransigeante. Elle affirma plusieurs fois, intentionnellement, que les questions d'intérêt n'étaient pour rien dans le choix de ses sympathies. Mme Pavy disait :

— Vous finirez par froisser les Lepape.

A quoi Mme Bavoir répondait :

— Qui se sent morveux.....

L'attitude prise par les Dubiez inquiétait beaucoup toutes ces dames. Les Dubiez ne soufflaient mot et, raisonnablement, on ne pouvait donner à ce silence une interprétation favorable. Sans doute ces esprits dociles ne verraient point avec déplaisir la perspective d'un rapprochement. Mais les Dubiez n'étaient pas seuls. Derrière eux se tenait le colonel et l'on avait mille raisons de croire que celui-ci ne reviendrait pas sur sa parole. Sa lèvre avait bourdonné deux ou trois phrases qu'on n'entendit guère, mais sur le sens desquelles, toutefois, il parut difficile de se méprendre. On répétait entre soi le

mot « café-concert » qu'il associait volontiers au nom des « demoiselles Chatte ». A Tierceville, le colonel de Rochetun représentait le parti aristocratique. Son opinion avait une importance extrême et quand le colonel n'approuvait pas, il y avait entre tous une sorte de gêne, de malaise... Aussi pria-t-on Mme Lepape de faire une tentative auprès de Mme Dubiez.

Celle-ci haussa les yeux.

— Ah ! chère amie, que me demandez-vous là ?

Puis elle avoua que, pour agir, elle n'avait pas attendu l'intervention de Mme Lepape. Mais chaque fois qu'elle disait un mot, un seul mot, elle récoltait les petits « ah-ah » très secs du colonel. Oh ! c'était une idée fixe, une idée bien arrêtée. On ne pouvait songer à la combattre. En somme, le colonel avait peut-être ses raisons.....

Mme Lepape interrompit :

— Ses raisons ! Ses raisons ! Mon Dieu, le colonel est votre ami. Je ne vous blâme pas de le défendre.

— Mais nous-mêmes, nous pensons aussi.....

— Allons donc ! Franchement, ma bonne amie, vous croyez que.....

— Non, mais le colonel.

— Ah, que vous m'amusez ! Eh bien ! nous le verrons, le colonel, nous lui parlerons et ce serait bien le diable.....

— Dieu vous aide !

On attendit le goûter Dubiez. M. Bavoir avait promis d'arranger l'affaire. Il répétait à tous : « J'attache le grelot. » Ce rôle lui tenait au cœur et comme il éprouvait quelque gêne il affectait une surprenante gaîté.

Ses mots coulaient trop nombreux en contraste

avec la réserve du colonel qui prévoyait l'attaque et, soigneusement, gardait la défensive. Il y avait de longs moments silencieux.

Tous pensaient : « Va-t-il se décider? » Mais non.

M. Bavoir épiait une occasion et comme celle-ci ne se présentait pas il parlait, il parlait...

Le colonel buvait son thé, gravement. Entre chaque cuillerée il levait la tête et promenait sur tous un regard plein de défiance. Quand vint l'heure du départ, M. Bavoir n'avait encore rien dit.

Le colonel prit congé de M. et Mme Dubiez. Dehors M. Bavoir le rejoignit. Aussitôt les pas s'adoucirent, les oreilles guettèrent. Les jeunes filles avaient uni leurs bras et murmuraient : « Attention, attention », avec des secousses de fou rire. Enfin M. Bavoir attaqua sur un ton léger :

— A propos, colonel..., vous savez que ce n'est pas cela, pas cela du tout.

— Qui! Quoi?

— Les demoiselles Chatte.

Le colonel s'arrêta. Sa cicatrice devint violette, ses yeux flamboyèrent, et il croisa les bras.

— Ah ça, Monsieur, faites-moi le plaisir de me dire... Est-ce que, oui ou non, vous me prenez pour un polichinelle?

M. Bavoir éleva la main en signe de protestation.

Le colonel poursuivit :

— Quand j'ai dit une chose, monsieur Bavoir, je n'ai pas l'habitude d'y revenir.

— Bien, bien, colonel, n'en parlons plus...

Des bouts de phrases « c'est trop fort », « sauvage », « croyez-vous » composaient dans le soir léger un murmure indéfinissable. Il faisait tiède. Les clématites embaumaient. Le colonel marchait

toujours aux côtés de M. Bavoir et ces messieurs traitaient correctement des questions insignifiantes. Pourtant c'était la guerre. On le savait. On se résignait, en soupirant, à cette extrémité.

Le lendemain, on alla prendre ces dames à la Maison du Diable. On fit, le ciel étant bleu pâle, une délicieuse promenade sur la falaise. Maintenant on appréciait Mme Aubry, ses gestes fins, sa tournure agréable, sa façon calme et réfléchie de juger toutes choses.

Mlle Jeanne avait de nombreux adorateurs. Elle tenait le bras de Suzanne, dont le sourire marquait une admiration tendre. Derrière, toute seule, les bras ballants, les yeux perdus et gros de tristesse, marchait la petite Yvonne.

Celle-là pensait :

— Oh moi, je n'aime pas les demoiselles Chatte, parce qu'elles m'ont pris mon amie.

Au retour on rencontra le colonel. Il détourna la tête et ne salua pas. Tous se dirent :

— Attendons mardi... Nous verrons bien au prochain goûter Dubiez.

Mais les événements se précipitèrent. Par une carte envoyée à tous, Mme Dubiez informa qu'elle ne serait pas chez elle le mardi suivant, non plus que le mercredi, du reste (ces derniers mots visaient plus spécialement la famille Francœur).

Dès lors on s'aborda.

— Vous avez reçu...

— Oui.

— Je crois qu'on nous donne notre congé.

— Dame.

Mme Lepape jugea :

— Je préfère que les choses se passent ainsi. Je déteste les équivoques.

Le dimanche suivant Mme Dubiez « rendait » le pain bénit à la grand messe. On résolut de ne pas assister à cet office. L'abbé Tarde prévenu retarda d'un quart d'heure la messe basse du matin. Le fait revint aux oreilles du colonel. Il remarqua :

— Ah! ah! L'abbé est opportuniste.

— Et l'on cessa toutes relations :

(Ces pauvres Dubiez! Ce pauvre colonel! Des esprits étroits, arriérés, véritablement faits pour s'entendre. — Oh! ce ne sera pas eux qui nous manqueront, mais ils nous regretteront plus d'une fois.— La chère amie est à plaindre. — Vous dites cela. — Certainement. — Mais elle n'avait qu'à se révolter, nom d'un petit bonhomme!...— Ah vous croyez que c'est facile avec deux Ostrogoths. — Enfin...)

Soudain la querelle des Lepape et des Francœur gêna tout le monde. C'était une chose ridicule, déplacée, et qui ne s'accordait plus avec le tour actuel des événements : « Nous en avons assez, » proclamait M. Bavoir en faisant le simulacre de se boucher les oreilles. Mme Ledru déclarait : « Nous devons serrer les coudes, » et M. Doublet, jovialement, confiait à Mme Pavy :

— La rigole, les crevettes... Mais il n'y a pas de quoi fouetter un chat.

Alors on eut recours à l'obligeance des « demoiselles Chatte ».

Leur fortune, leur attitude les mettaient à l'abri de tout soupçon de partialité. Elles avaient récolté d'unanimes sympathies. C'est sur leur nom que devait se faire la réconciliation.

— J'essaierai, dit modestement Mme Aubry.

Mme Bavoir ne cachait pas son enthousiasme.

— Oh, c'est une providence, cette petite femme-là.

Et le miracle s'accomplit. Un matin tous se trouvèrent réunis à la maison Prampain, autour d'une table bien servie et que fleurissaient des volubilis. Au dessert M. Bavoir porta la santé au colonel. Un rire énorme se déchaîna. Maintenant, Mme Bavoir recherchait la société de « Mme Patchouli ». Elle l'avait accaparée et ne permettait point qu'elle fût distraite. De loin M. Bavoir criait :

— Qu'est-ce que tu jabotes, ma femme?

Sans répondre, Mme Bavoir se tournait vers « Mme Patchouli ».

Elle soufflait à voix basse :

— Sont-ils indiscrets !

De tous côtés on raillait le ménage Dubiez. On revoyait les coquilles Saint-Jacques, la bergère polychrome, les partitions rangées dans l'ordre alphabétique. On se remémorait les « gaffes » de Mme Dubiez. On rappelait qu'elle faisait venir de Paris des biscuits très inférieurs à ceux de Tierceville.

Après le déjeuner, on fit un tour dans la campagne. Par des sentiers humides, fleurant la mousse, on abandonnait le village, on montait aux coteaux d'où la vue, par-dessus les feuilles, était merveilleuse. Le soleil émietté brillait dans les ornières qu'une averse nocturne avait remplies. Plus loin il s'étalait, criblait d'aiguilles d'or un taillis où les ronces mêlaient des fruits rouges et noirs. L'automne, doucement, accompagnait les promeneurs. Aux rires, aux éclats de voix, aux cheveux qui flottent, il ajoutait ses coups de brise, ses frissons cuivrés, ses cris d'oiseaux de proie qui passent en flèche et qu'on essaye vainement de reconnaître. On s'assit enfin pêle-mêle au revers d'un chemin creux parmi des champignons et des

fougères brisées. De petites mouches tournoyaient, promettaient une série de beaux jours. Des nuages mauves et roux s'allongeaient paresseusement à travers les branches. On les regardait, la tête couchée, et ce spectacle paraissait drôle...

Enfin Lucienne Francœur prit son en-cas, frappa le talus à plusieurs reprises. Ce faisant elle imitait l'accent du colonel.

— Bonjour, la marmaille.

Gaston Bavoir achevait de tailler une baguette. Il en usa pour disperser brutalement le vol des petites mouches. Puis on redescendit à Tierceville-la-mer. Gaston scandait la marche.

Le colonel est comme son pompon.
Plus il devient vieux, plus il devient bête...

Tous reprenaient et le chœur se déroulait, emplissait la route, pénétrait avec l'angelus dans le solitaire jardin des Dubiez. La nuit était proche. On se touchait les mains. Mme Aubry disait :

— Revenez ce soir. Nous ferons de la musique.

Et l'on revenait....... Ce même soir, le colonel jouait au tric-trac avec son habituel partner. Mme Dubiez tricotait toujours des petits manteaux. Ses yeux étaient rouges. Comme on l'interrogeait, elle avoua qu'elle avait vu tous ces enfants « hauts comme ça », qu'elle se résignerait difficilement à les haïr.

M. Dubiez interrompit :

— Tais-toi. Ces gens-là se conduisent avec nous comme des j... f....

Le colonel feignait l'indifférence.

— A vous, Dubiez, disait-il sèchement et par intervalles.

Soudain retentirent des arpèges, des éclats de rire. Cela tourbillonnait dehors avec le vent, les

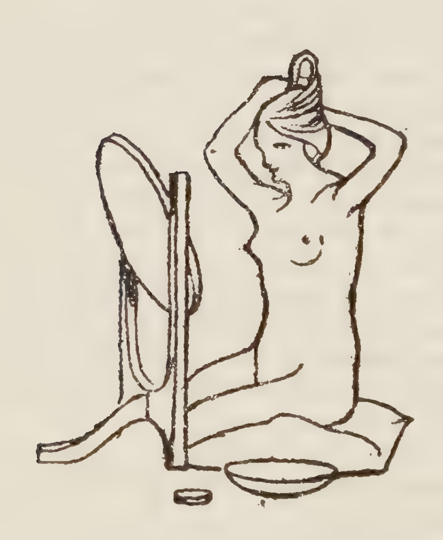
rayons de lune, les papillons de nuit. Un chant s'éleva.....

Cette fois le colonel pâlit, repoussa les dés, courut aux rideaux et, d'un geste furieux ,*supprima le clair de lune.*

— Ah les sacrés...! ah les sacrés...! murmurait-il.

Mais il s'arrêta là, parce qu'il ne trouvait pas un mot assez fort.

PIERRE VILLETARD.



LES NOCTURNES

VISION DE BERGER

Courbé sur mon bâton, mais relevant la tête,
je n'ai pas vu l'éclair ;
ô mon troupeau, j'ai vu les deux prunelles vertes
d'un chat voler dans l'air.
Il est sur les tilleuls et miaule. — Nuit d'orage.
Pluton, mon dogue, aboie.
Je m'entends appeler ; « Daphnis ! » dans les pacages.
La mort est-elle chez moi ?
Il vient d'immenses ombres autour d'une lanterne,
que la plus haute porte.
Silence. Puis une voix — père ! ta voix lointaine :
« Amaryllis est morte. »
Tout mon troupeau recule en bêlant. Et vers moi,
et sur moi Pluton hurle.
Je n'ai plus de troupeau et la mort est sur moi :
son haleine me brûle.
Oui, le ciel a frappé deux fois le même lys
du même éclair fidèle !
J'irai cueillir, je veux aider Amaryllis
à cueillir l'asphodèle.
O mon troupeau, je meurs. L'orage éclate. Hélas !
Hélas !
Hélas ! Damon l'ivrogne me dit sous sa lanterne :
« Tout passe… »



LA TRISTESSE DE PAN

L'alouette a jeté vers le ciel sans échos
son dernier cri d'amour.
Déjà les blés reçoivent, se fermant sur l'oiseau,
la dernière pensée du jour.
Un oblique rayon frôle encore les épis,
remonte vers la nue;
tout droit sur l'horizon il brille, et tombe ainsi
dans l'abîme inconnu.

Pan a levé ses yeux d'étoile au ras des blés.
Ils éclairent la flûte appuyée à sa lèvre.
Ils éclairent la nuit, les barbes des épis,
et ses dix doigts fuyants sur le roseau qui luit.

O poitrine où soupire un collier de grains d'ambre:
sont-ce des lunes rangées sous un nuage sombre?
ô poitrine velue, ces deux yeux vous éclairent!
ils éclairent — est-ce un rêve? —
dans ce camée d'opale suspendu au collier

la face pâle
et morte
de Diane.

Et moi, pensif gardien du champ,
ai-je reconnu Pan à ses cornes baissées,

qui, soupirant, regarde sa parure?
Soudain, pour un soupir plus grand,
il a versé
il a versé sa nuque au ras des blés nocturnes.

Et, bercé par leurs flots, il module la voix
de sa flûte où vont ses doigts.

Oh! comme un chant d'extase peut éclairer les blés!
Pan lève un doigt, souffle et module ;
et moi, troublé veilleur des champs,
je vois, de son haleine et des sons modulés,
se former doucement la lune.

Rapide elle a glissé sur la mer des épis,
la douce lune,
comme une bulle,
et puis elle est montée au fond du ciel nocturne.

Et Pan, au fond des blés lunaires, s'accouda...

Alors, d'un bois voisin, le rossignol chanta
vers cette pleine lune si belle,
qui, sur les trilles montants de sa petite voix
se soutient mieux,
semble en repos,
— mieux qu'une fleur sur un jet d'eau.

Pan s'était tu, le laissant faire,
inattentif à son roseau;
et triste, accoudé sur la terre,
il soupesait, d'un doigt tremblant,
tout son collier de lunes mortes.

Songeait-il aux dieux morts? — Il soupira longtemps.
Songeait-il aux travaux que refaisait sa flûte:
aux fleuves, à la brise, aux forêts, à l'aurore,
à toute l'œuvre des dieux morts?
Rêvait-il aux Enfers éteints par leur chute?
Songeait-il à son âme,
à sa flûte de flamme,
lui, le dieu vivant!

Il vit le regarder
le camée de Diane.

Et soudain vers la terre Pan jeta, pour toujours,
le cri suprême de l'amour!



PHILOMÈLE

Chante au cœur du silence, ô rossignol caché!
Tout le jardin de roses écoute et s'est penché.

L'aile du clair de lune à peine glisse-t-elle.
Pas un souffle en ces roses où chante Philomèle?

Pas un souffle en ces roses dont le parfum s'accroît
de ne pouvoir jeter leur âme à cette voix!

Le chant du rossignol est dans la nuit sereine
comme un appel aux dieux de l'Ombre souterraine,

mais non, hélas! aux roses dont le parfum s'accroît
de ne pouvoir mourir, d'un souffle, à cette voix!

N'est-ce pas le silence qui chante avec son cœur?
Un rosier qui s'effeuille ajoute à la torpeur...

Silence traversé d'éclairs comme un orage,
puis bercé mollement comme un léger nuage,

par cet hymne voilé, pur, strident, modulé,
qu'exhale, au clair de lune, l'âme de Philomèle!

Est-elle d'un oiseau cette voix immortelle?
Ah! — Son enchantement ne devrait pas finir.

Vient-elle des Enfers cette voix immortelle?
Mais il n'est plus un souffle, à présent, pour mourir.

Sans un souffle pourtant, que de métamorphoses!
Le clair de lune assiste à la ruine des roses.

Déjà tous les rosiers ont fléchi sur leurs tiges.
Il passe une rafale de roses en vertige

dans le rapide espace que fait l'herbe couchée,
s'effrayant de ton hymne, ô rossignol caché!

Un long frisson de crainte effeuille le jardin.
La lune met des masques; elle brille et s'éteint.

Dans le gazon peureux, pétales grelottants,
tournez-vous vers la terre et vers ce qu'on entend.

Ecoutez! cela vient du plus profond de l'Ombre.
Est-ce le cœur du monde qui bat sous le jardin?

On entend un coup sourd, deux coups, trois coups qui mo
d'autres précipités, sonores et qui montent.

Prisonnier de la terre, un cœur approche; il vient
le bruit d'un cœur immense à travers l'herbe rase.

Les pétales volètent. La terre se soulève.
Et, le corps sous les roses bleuies de clair de lune,

l'éternelle déesse, la puissante Cybèle,
douce et levant le front, écoute Philomèle.

PAUL FORT.



QUATRE PROSATEURS BELGES

Du terroir d'origine l'œuvre d'art porte, à l'instar des bons vins, la marque à quelque degré. Du XIVe siècle au XVIe, une influence tantôt flamande, tantôt italienne (même en de rares cas allemande), agit, on l'a vu au Pavillon de Marsan, sur la peinture française, mais elle possède en outre un ensemble spécial de qualités qui la différencient d'avec les productions de Bruges ou de Sienne. Les caractéristiques communes, passant des unes aux autres, se perçoivent en premier lieu, les caractéristiques propres à chacune, exclusives, se déterminent plus malaisément, mais n'en sont pas moins évidentes et profondes.

Un certain nombre d'éléments indispensables à leur existence constituent tout d'abord les œuvres humaines; ils se retrouvent chez l'architecte comme chez le musicien, le graveur, le poète, à Tahiti ou en Espagne, à Nuremberg ou à Tokio, de nos jours et avant l'ère chrétienne. De ce résidu, si on veut, technique l'importance inévitable reste l'essentielle : le secret en court-il de terre en terre? s'est-il éveillé, ici, là, en des mondes différents, chaque fois spontané? Il préoccupe quiconque a le souci de se reconnaître et de créer. Rodin, si personnel, si original, ne cesse d'étudier les sculpteurs antiques, et n'ignore rien, à coup sûr, d'Hokousaï; dans son art on guette les traces frémissantes, mêlées, de Dante, de Claux Sluter, de Beethoven. Rien n'est entièrement distinct de rien; on ne s'imagine pas un tout isolé, sans parenté ni répercussion, plus ou moins proche, n'importe où. Seulement ici prédominent certaines qualités, là d'autres, mais toutes vivent, à des énergies variables, confondues en toutes choses.

L'effort habile du sincère critique dissocie par analyse plusieurs aspirations, de notables habitudes de la pensée ou de l'expression chez un écrivain; il en force peut-être la valeur pour les exalter à la ressemblance des pensées et des sentiments propres à une race dont sera désormais réalisée à ses yeux une figure significative. Même subtile, la virtuosité apporte son enseignement, dégage de la masse indistincte quelques apparences psychologiques, les dénonce sous une lumière analogue dans les multiples entreprises d'un seul homme, aussi bien que du groupe auquel cet homme par des affinités précises se rattache.

Un pli coutumier néanmoins voile souvent l'exercice périlleux d'établir par idées préconçues telle relation factice, de rapprocher, par exemple, à l'aide des réminiscences d'une histoire périmée, deux groupes ou races que l'intérêt séculaire, le temps et l'espace divisent depuis longtemps. Par de spécieux motifs qu'on ne soumet à l'examen, la survivance du Celte ou tantôt du Latin est admise chez le Français actuel (ne l'appelle-t-on pas aussi un Athénien ?); le Flamand, s'il possède quelque fougue, sera réputé Castillan ressuscité.

La Sicile de Shakespeare, ses Ardennes, son Danemark, sa Bohême maritime forment des provinces de son imagination, qui ne modifient pas les âmes des héros qui les hantent : ils ne s'avèrent Danois, Siciliens, mais, avec simplicité, des hommes. Le costume, les mœurs agissent en superficie : la différence est mince entre un pillard matabélé, un marquis de cour et un amiral petit-russien.

A part le climat et le ciel complice, des futilités distinguent entre elles les nations. Mille exigences locales y font apparaître de sérieux travers, résolvent jusqu'en des désaccords absolus l'harmonie généralisée des habitudes acquises, arrêtent par des détails de la table, des vêtements, parfois du langage. Quand deux idiomes se mesu-

rent, aux marches des pays, en un conflit constant, par des ruses sournoises ils se pénètrent et se délèguent, d'avant poste en avant-poste, des nuées de traîtres qui, insinués, bientôt s'imposent à la faveur d'un déguisement, idiotismes singuliers dont se reconnaît avec peine l'origine suspecte. La Belgique use de dialectes en qui s'assortissent de continuelles disparates, et pas plus le wallon parlé à Liège et à Tournai n'échappe à l'invasion résolue de maint germanisme que le flamand de Dixmude ou de Turnhout n'évite la tournure intruse du français. La métropole triomphante, assidue et obstinée de l'irrationnel hybride et de la déformation imagée, comme un creuset au fond duquel imperturbable le français devient un flamand maladif et le flamand un français galamment estropié, se tient au centre naturel et politique du pays : Bruxelles exprime les idées familières avec un luxe de métaphores et de tropes délicieux, soutenu par une prononciation originale, à la fois traînante et énergique, pâteuse et colorée, dont le rythme ne peut être goûté par quiconque de naissance n'en a pas cultivé le charme.

C'est une ville mal connue que Bruxelles. Lorsque le visiteur, par le large boulevard sans arbres qui rejoint les deux gares, a atteint son hôtel, aux environs de la Bourse neuve ou du Théâtre de la Monnaie, il explore les voies occupées par les commerces luxueux, animées d'un mouvement cosmopolite quelconque ; il parcourt les Galeries Saint-Hubert, la Montagne de la Cour, la rue de la Régence ; on lui montre le Parc, d'un arrangement qui rappelle Sceaux et la duchesse du Maine, le Bois de la Cambre, joli et banal. Malgré de très belles églises, la place de l'Hôtel de Ville, cette merveille, et le Musée intéressant, il emporte le souvenir d'une grande cité dépourvue d'un caractère précis. Les mœurs copient Paris, les théâtres le jouent. Tout au plus, au coin d'une rue aperçu, le gaillard Manneken-Pis, dans une situation plus pittoresque, a laissé soupçonner qu'on se méprend peut-être. Les rues droites et nouvelles égarent les im-

pressions du voyageur ; il ignore qu'elles enserrent et limitent la foison d'anciens quartiers étranges où se vit une vie comme enfermée sans vision en dehors sa propre réalité.

Le clocher de Sainte-Catherine étend son ombre sur des voies vieillies et charmantes, bordées de larges maisons silencieuses, et au long de canaux tranquilles où dorment les chalands, tandis que les matériaux qu'ils ont apportés s'entassent sur les rives. L'odeur du poisson frais se mêle partout aux senteurs du cuir travaillé et du houblon.

Les lieux y conservent leurs dénominations d'autrefois si expressives : c'est le Rempart des Moines, le Marché aux Porcs, la rue de la Vierge-Noire, la rue Notre-Dame du Sommeil, la rue des Riches-Claires, la place du Samedi, le quai au Bois de Construction. Léopold Courouble situe ses récits dans ce décor, aux alentours de l'église Sainte-Catherine, du Vieux Marché aux Grains et de la Halle aux Poissons. C'est un quartier tranquille, assoupi, bourgeois, où rien ne se dément des habitudes familiales, où les fêtes, aux anniversaires, aux mariages, aux baptêmes, aux communions se déroulent en amples festins magnifiques avec abondance de plats lourds et succulents, d'entremets sucrés, et de vins choisis dont l'âge fut comblé de soins. Les gestes s'y dissocient avec lenteur et modération ; la parole, d'abord hésitante en maints propos familiers et faciles, s'attendrit de pitié devant l'enfance et la faiblesse, posément vante la bombance, l'amitié, les amours légitimes, pour tout à coup résonner, échauffée d'un rire épais et gras dans la verve moqueuse de quelque bouffonnerie.

La plaisanterie, une fois, s'est montrée cruelle et a causé la mort d'une femme. Mais c'est au premier tome de cette série des *Kaekebroek* où les Bruxellois ont joui, à se reconnaître, d'un si réel plaisir. L'auteur ne se rendait pas un compte suffisant, sans doute, de la puissance de sa bonhomie un peu ironique ; il cherchait en dehors de son sujet l'élément du succès. Que des caractères prin-

cipaux la plupart trouvent des équivalents en toute ville ancienne et attachée à son passé, leur réalité vivante ressort des anomalies du langage et de quelques particularités locales qui dictent les actions et dirigent les pensées sans même qu'on s'en puisse apercevoir. Courouble écrit une langue souple, suffisamment délicate, et d'une correction affinée; le prodige consiste à y avoir introduit, dans la bouche et dans le cerveau de ses personnages, des expressions propres au parler du « Bas de la Ville », si bien en place qu'aucune soudure, aucune superposition n'en est apparente, qu'elles s'avèrent indispensables et naturelles, qu'elles ne choquent ni ne détonnent, ne prennent pas trop d'importance, et ne sombrent pas dans le contexte.

Les épisodes et les péripéties, prétextes habiles à dévoiler les secrètes aspirations de chacun, n'usurpent pas une importance excessive; ils servent à la justification des caractères choisis et les illustrent simplement. Au premier plan, Joseph Kaekebroek qui a renoncé au snobisme où il versait, *le bon Jef*, enivre de bonheur ses vieux parents lorsqu'il consent à « marier » une brave bourgeoise comme lui, de tournure un peu vulgaire, excellente fille incapable de pose et exempte d'autre idéal que d'avoir beaucoup d'enfants, de les bien élever et de bien soigner son mari et sa maison. Ferdinand Mosselman, qui eut une liaison avec cette évaporée de Mme Posenaer, s'éprend de la jeunesse souriante de Mlle Thérèse Verhoegen, la fille du riche cordier : il a une *bountje* pour elle, il l'épouse, grâce à l'intervention de son grand ami Joseph, et il vit désormais tranquille et heureux, autant que lui-même avec l'opulente Adolphine Platbrood. Au milieu d'aventures de bal à la « Grande Harmonie », de scènes de garde-civique, de processions et des noces d'or de M. et Mme Van Poppel, évolue un peuple cossu et convaincu, bonhomme et un peu trivial, mais si plein de soi-même, du sentiment de son existence et de sa réalité ! Un beau jour, Ferdinand et Joseph sont brouillés par l'obscure fatalité d'une destinée involontaire. L'un

dirige une « chocheté » de musique, *la Cécilienne;* l'autre est chef de la rivale *les Cadets du Brabant.* Les deux excellents garçons ne « se causent » plus, ils s'ignorent et se méprisent mutuellement. Cependant, tandis qu'un grand concours retient les deux sociétés à Mons, Mme Kaekebroek a rejoint Mme Mosselman, tout au haut de sa maison, dans le grenier transformé en colombier, où, anxieusement, le vieux serviteur de la famille, Jérôme, attend l'arrivée du premier pigeon qu'a dû lâcher là-bas Ferdinand pour annoncer le succès ou la défaite : et c'est, dans l'ardeur fidèle de chacune se contenant pour ne pas offusquer les secrets souhaits de l'autre, dans les paroles d'espoir qui leur échappent, dans les mots bienveillants du vieillard inquiet et affairé, une singulière scène de beauté émouvante et rapide, car nulle part l'auteur ne parodie ses bonshommes, ses *mannekes*, comme il dit ; il les aime avec tendresse, il en respecte, il en vante avec ferveur les rares sentiments d'évidente bonté.

Si toute phrase s'apitoie en de nombreux « Och God », en d'éternels « oeïe, oeïe », se relève de vigoureux « Godferdoum » et de quelques « janvermille », s'emberlificote d'acceptions déplorables et de syntaxes approximatives : — on dit pour : ma mère me l'a défendu, « je peuïe pas de ma mère » ; pour : cette femme est enceinte, « elle attend famil » ; on répond à une invitation à boire et à manger : « och, soif! ça j'ai, mais faim pas », ou « on profite sur un *groselle* ou sur un striep faro », tous ces gens-là sont d'une évocation vivante et sûre, se meuvent véritablement, sentent et parlent. Il y a une très personnelle émotion dans les pages où Courouble confronte aux vestiges presque disparus du vieux Bruxelles les pierres banales des façades modernes qui l'envahissent et le dévorent, et une autre sorte d'émotion plus poignante encore dans le récit sobre et pathétique de la mort du papa Cappellemans.

L'unique reproche que l'on pourrait adresser à Léopold Courouble serait de s'être cantonné dans une seule paroisse de la ville. Elle renferme d'autres quartiers

aussi originaux que celui-là, d'autres populations singulières. Au cœur même de la cité, cent ruelles grimpent en pente rude, sans atteindre l'escarpement où se juche l'immense tohu-bohu architectural d'un Palais de Justice réputé grandiose. Devant les masures aux murailles vêtues dans le bas d'un épais enduit noir et plus haut de chaux blanche où perce par endroits le gris rouge des briques qui s'usent, un peuple de femmes, les cheveux gras plaqués sur les tempes, en savates de bois claquant sur le pavé au moindre pas, en châles de couleurs voyantes, interrompent l'assidu labeur de tricoter des bas pour jeter parfois un cri rauque, tandis que, se prélassant à califourchon sur leurs chaises, des hommes à casquettes plates, en bras de chemise, fument et crachent avec lenteur. Souvent ils se lèvent, et, ayant lutiné de paroles farces et de gestes fanfarons les appas d'une lourde fille qui s'esclaffe et laisse faire, s'en vont par groupes au prochain estaminet se délecter à l'odeur du tabac, à l'aigreur savoureuse des bières et à des propos allègres.

Ceux-là usent d'un idiome impénétrable, d'une langue sacrée. Le pur *marollien* est aux divers jargons usités dans Bruxelles ce qu'est le sanscrit aux langues de l'Inde. Mais les philologues en vain y ont tâché : elle est demeurée secrète, nul ne la connaît qui, par sa naissance, n'ait pas été admis à l'honneur de la parler. Un journal admirable parut quelque temps, *la Casserole*, où Bazoef, un initié, racontait chaque semaine ses impressions sur les événements les plus notables : quelque délicieuse qu'en fût la lecture, on y sentait au *fransquillonisme* tant de concessions que l'on y découvrit bientôt la création tout artificielle d'une langue mixte propre à préparer à l'étude du *marollien* peut-être, mais qui n'était plus — ou pas encore — le pur *marollien*. Peut-être un jour Courouble nous le révélera-t-il ?

L'amour vrai du pays et des mœurs locales singularise à un haut point la plupart des œuvres d'écrivains

belges, non un patriotisme déclamatoire, vantard et vain, mais un sentiment profondément intime de ce qui tient à la bonté du sol et au caractère des habitants. Le premier prosateur original dont l'exemple héroïque demeura longtemps solitaire, Charles De Coster, dans ses robustes *Légendes flamandes*, d'une langue sûre et imagée, qu'il publia en 1856, dans ses *Contes brabançons* et dans cette merveille d'art vigoureux écrite avec le plus grand charme en un style sobrement archaïsant, *la Légende d'Ulenspiegel*, a, selon le mot qui fut prononcé sur sa tombe par son disciple et son émule Camille Lemonnier, résumé toutes les énergies et les tendresses de la patrie flamande. Après lui Edmond Picard, surtout dans la large description par quoi débute *la Forge Roussel*, Lemonnier dans la plupart de ses livres, Eekhoud âprement dans tous, tant d'autres encore exaltent la joie et l'orgueil, la beauté mâle du pays où il sont nés, comme Rodenbach en révélait dans ses vers la ferveur religieuse, un peu surannée et très douce, comme Emile Verhaeren la magnifie de ses souvenirs attendris et de ses virils espoirs.

Néanmoins, et à la suite peut-être d'Octave Pirmez, gentilhomme mélancolique de la lignée du grand René, qui, du fond de son parc boisé, passait le temps à traduire ses songeries par de hautaines formules désabusées, certains écrivains belges se complurent à des évocations moins plastiques, à des rêveries de philosophes et de moralistes : parmi eux se distinguèrent bientôt, avec sa langueur frileuse de catholique nonchalant et discret Arnold Goffin, avec une netteté de pensée plus subtile et pénétrante dans cette sorte d'élégance raffinée qui jamais n'insiste ou n'appuie, styliste avisé et si réservé qu'il semble soi-même s'ignorer, Henri Maubel; puis tous ceux qu'il contribua à former et que Gide influence, et entre tous André Ruyters. Des poètes délicats par des liens sensibles se rattacheraient, si l'on voulait, à ce groupement, dominé d'ailleurs et élargi par la suprématie de Maeterlinck : Van Lerberghe s'unit à lui

par les souvenirs d'une longue et inaltérable amitié autant que par des communions d'idées, où Mockel les rejoint tous deux (1).

En ces temps où écrire est l'occupation usuelle de la plupart des êtres qui ont reçu une éducation moyenne et d'un certain nombre d'illettrés, le mystère que révérait en cet acte Mallarmé, de même qu'il angoissait Baudelaire et Flaubert, ne trouble plus les consciences et n'arrête aucune résolution. On affirme avec aisance : je n'écris pas aussi bien qu'Anatole France, Elémir Bourges, Henri de Régnier, Laurent Tailhade, mais enfin je dis comme je pense ce qu'il importe que je dise, et l'on trouve sans peine à qui se comparer, dès qu'on veut justifier le débraillé du style et le laisser-aller de la pensée.

Les femmes ont pour office d'idéaliser toutes les faiblesses ; elles transfigurent ce à quoi elles touchent de leurs doigts agiles et distraits, au point que, où apparaîtrait sans elles l'instinct lâche et vil, se découvre soudain le visage radieux d'une tendre vertu, et qu'il est toujours sage et bon d'entreprendre les labeurs auxquels, par leurs encouragements, leurs louanges ou seulement leur présence elles participent. Rien ne saurait être blâmable quand leur mépris et leur haine peuvent être conjurés : s'il leur plaît, les rédacteurs même des faits divers littéraires ont raison !

Par bonheur, certaines ont l'esprit mieux décidé, l'âme plus haute et se délectent mal à relever de l'éclair de leur sourire ce qui est bas. Leurs prunelles fixent les mirages lointains que toutes portent en elles, mais que très peu gar-

(1) Ce n'est point ici l'histoire de la littérature française en Belgique. Des noms sont cités pour déterminer les affinités des quatre seuls qu'étudie cet article; rien de plus, sans quoi que d'oubliés, parmi même les illustres ! Poètes, on n'ignore Albert Giraud, Fernand Severin, Max Elskamp, Iwan Gilkin, Grégoire Le Roy, Georges Marlow, Hannon, Valère Gille, Jean Dominique. Isi Collin ; — non plus que Louis Delattre, James Vandrunen, Henri Nizet, Jules Destrée, Octave Maus, Stiernet, Rency, Maurice des Ombiaux, Garnir, Pierron, Paul André, Van Zype.

dent l'ingénuité de longtemps apercevoir. Les meilleures de nos femmes poètes sont ainsi faites, d'une délicatesse exquise et de sensualité affinée, et parfois si pénétrées de leur rêve et de leur espoir qu'ils semblent s'épancher comme d'eux-mêmes du vase fragile et sain, du cerveau lucide qui les contint ; ils s'échappent en des rythmes frais, subtils, tout parfumés encore de s'être formés en elles.

Par des nuances impondérables créer une sorte d'atmosphère spéciale, odorante, vaporeuse de toute la brume de souvenirs et de tendresses abolies que répand la présence aimée des fleurs : jardin printanier et touffu, claire salle de bonheur où étincelle un moment au piano le songe musical à travers le silence et l'harmonie du lieu, et, au moyen d'un dessin soudain, appuyer sur un trait de séntiment qui, en en résumant la valeur, par des rappels suggérés et des relations nécessaires signalées plutôt qu'exprimées, dissipe et éclaire l'indécise griserie, c'est un si effectif procédé de peintre, avec ses analogies dans l'art émouvant, par exemple, du grand Carrière, que tout surcroît d'évocation plastique se fait, là, superflu, et qu'il nous importe peu de nous figurer par leurs dehors les personnages dont, en ses livres délicieux, nous entretient Mme Blanche Rousseau, tant nous pénétrons profondément dans l'intimité de leurs sensations, de leurs sympathies et de leurs rêves.

« Ses yeux n'avaient pas un regard, son corps une attitude, sa bouche une parole, qui ne fussent pareils à une fleur... Toute son âme n'était qu'un buisson de roses blanches dont les boutons s'ouvraient l'un après l'autre. » Et tous ces souvenirs « légers comme des fleurs de cerisiers » s'effeuillent, dans *l'Ombre et le Vent*, comme d'odorants pétales sous la brise, et il semble qu'une petite fille soit là, candide, calme et souriante, à les entasser au hasard dans les plis de ses ceintures, et qu'elle en boive de ses narines et de ses lèvres les parfums voluptueusement pudiques, et qu'elle en flatte ses yeux grands ouverts, délicats et colorés comme eux-

mêmes, et qu'elle les mêle à soi et en divinise sa chair par une communion sensuelle avec ce qu'offre de plus beau et de plus parfait la nature à cause d'elle en fête.

Oh ! ce passage en lentes attitudes d'une mère dont la chaleureuse affection veille sur les lieux anciens et sur les pensées quotidiennes ; ces gestes, là-bas, dans le silence de la mémoire, attendris et toujours présents, et ce poème d'assister à de douces fiançailles, parmi les feuillages animés du bourdonnement laborieux des abeilles, dans le jardin de campagne plein de fleurs changeantes et de fruits.

Que d'images où s'animent les chères figures ; elles revivent dans le présent quand les évoque de l'ombre de l'oubli un souvenir méditatif, à menues phrases fleuries et odorantes comme les attitudes qu'elles leur prêtent. Car tout sous la plume de Blanche Rousseau s'exprime par des réminiscences de fleurs et d'odeurs ; il y a chez elle une finesse et une délicatesse de l'odorat bien étrange qui lui permet d'apparier des sensations généralement indicibles, de les préciser par des affinités qu'on n'eût pas, sans elle, soupçonnées.

Notations de sensibilités éparses et sans durée, sans doute les poèmes d'une prose si mouvante et si équilibrée qui composent *Nany à la fenêtre* et *l'Ombre et le Vent*, valent tout d'abord par une spontanéité à saisir et à fixer les plus périssables relations entre les êtres et les choses qui les environnent ; leur matérialité ne s'affiche pas, quoiqu'il n'en soit pas fait dédain, mais pourquoi y penser ? elle reste latente, comme le motif trop évident d'où tout émane, où tout retourne ; il n'est pas utile d'y insister.

« La cécité odorale », dit excellemment, dans sa préface au livre de Mme Dauguet, M. Remy de Gourmont, « se rencontre, surtout parmi les femmes. » Je ne connais guère d'hommes, cependant, qui aient même tenté ce que ce poète délicieux, qu'il en félicite avec raison, et ce que Mme Blanche Rousseau, par instinct pour ainsi dire, sans effort, ont du premier coup réussi. Se souvient-on du vers ridicule de Coppée :

Quelque chose comme une odeur qui serait blonde,

— ce qui est fade et ne saurait traduire une impression, — quand, avec Mme Dauguet, on peut respirer :

L'accord des buis amers et des œillets musqués,

ou quand Blanche Rousseau évoque l'odeur spéciale des pluies d'automne, des soirs d'été et de chaque souvenir? Peut-être lui a-t-il manqué de disposer par strophes les images de ses rêves pour qu'on la considère comme un poète? Les vieilles routines ne sont pas encore bousculées; les critiques les plus attentifs se débattent, aux prises avec la tradition : où défaille le retour fixe des rimes, la rigidité officielle de cadences égales, on se refuse encore à reconnaître la présence d'un rythme, comme si la prose même la plus dépouillée, celle de Stendhal, de Mérimée, de M. Barrès en pouvait être tout à fait dénuée, et comme si ne constituait pas, en somme, à quelque degré, un poème n'importe quoi qui soit écrit.

La construction logique d'un livre, certains artifices du plus strict raisonnement, employés avec mesure, peuvent atténuer, plus ou moins restreindre, mais non supprimer, le caractère poétique d'une œuvre. Partout où souffle l'enthousiasme, partout où passe un sentiment, où affleure une sensibilité, le poème naît. L'emploi de l'alexandrin n'en constitue pas une efficace garantie : il y a plus de poésie — réunion fortuite ou voulue d'une fiction et de l'expression qui la figure exactement — dans une phrase de La Bruyère que dans vingt vers, au hasard, de Louis Racine ou de Chênedollé.

Le poète pur poursuit comme objet de rejoindre ses émotions sentimentales et de leur rendre au moyen des rythmes nécessaires toute la vie. D'autres choisissent parmi leurs souvenirs des traces aussi émues pour en tirer un parti différent. But suprême, là, elles palpitent et remplissent seules leur destin; ici, elles servent et se subordonnent.

L'Ombre et le vent est le livre d'un poète. *Histoires*

lunatiques, *Amours rustiques*, *le Pain noir*, les ouvrages de M. Hubert Krains, non moins émus, non moins imagés, sont d'un prosateur. Pourquoi cette distinction? Blanche Rousseau s'examine, se scrute, s'exalte et s'extasie; elle se retrouve, se sent et se voit où portent ses pensées et ses yeux; chez Krains, la volonté intelligente domine ; il use de ce qu'il a ressenti pour édifier ; il transporte et coordonne chez les créatures de son imagination tout l'appareil approprié de ses rêves et de ses sensations, afin d'en vivifier et d'en justifier leurs attitudes et leurs gestes. Contraste éternel du subjectif et de l'objectif. Les apparences typographiques n'y sauraient rien ajouter.

Après des essais réunis en deux recueils, *les Bons Parents*, *Histoires lunatiques*, Hubert Krains, mûri, maître de sa pensée et des émotions qui l'ont suscitée et qui la soutiennent, a publié, en 1899, au *Mercure de France*, trois nouvelles extrêmement curieuses sous le titre *Amours rustiques*. La première, *Circé*, est l'histoire de l'irrémédiable déchéance d'un pauvre garçon naïf, dépourvu de volonté, que la rencontre d'une femme, étrangement belle et cruelle, livre aux hontes du désespoir et de l'ivrognerie. *Le Moulin Sans-Souci* se dénoue par une catastrophe amenée par le narrateur sans brusquerie, grâce à des traits, assez nettement choisis dans le caractère de ceux qui, auteurs ou victimes, y participent, pour que, en dépit du calme où le récit jusqu'alors se déroule, une secrète épouvante, s'en soit dégagée. Quant à *l'Ame de la maison*, c'est le contraste de l'intérieur calme que pare, heureuse après tant de sacrifices, pour son fils une vieille qui fut jadis séduite et, enceinte, abandonnée, et de la soudaine arrestation de ce fils sous les yeux de la mère, chez elle, au lendemain de la fête, pour avoir, la nuit, dans l'ivresse, tué d'un coup de couteau celui en qui il connaissait, auprès d'une fille dont la beauté l'avait affolé, un rival satisfait. Le pathétique, comme ailleurs, est enclos moins, dès ces nouvelles, dans l'action que préparent,

font ou subissent les personnages, que dans la vérité de leurs caractères qui les prédisposent, dès que s'accomplira le geste inusité, à y être nécessairement entraînés ou résignés, en vertu d'une sorte de poids latent qui soudain les précipite à la violence des péripéties.

Ce qu'il importe de noter tout de suite chez Hubert Krains, c'est la grande netteté et la sobriété du récit, le style, ni dépouillé ni surchargé, volontaire et châtié. Dans l'étude d'âmes rustiques, l'auteur, le lettré, a su abdiquer. Il n'est point défiant, ne les prend pas de l'extérieur, à l'exemple de Balzac, ne les déifie pas comme George Sand, n'est ni lyrique comme Zola, ni épique comme Eekhoud : il sent vivre, en ses personnages, non point ce qu'il est, mais ce qu'ils sont, un peu, si l'on veut, à la manière de l'étrange et admirable Gorky. Mais Gorky a vécu la vie de ses personnages, il a subi les tortures physiques qui leur sont infligées, leurs angoisses morales; il a partagé leurs espérances indécises, leur naïve résignation : ce sont des vagabonds, des déchus, des *ex-hommes*, en proie à la malignité sociale. Chez Krains, c'est un autre monde; ce sont des « réguliers », des cultivateurs aisés, des cabaretiers de villages, qui ont peiné à se préparer une vieillesse confortable, mais que leurs enfants grugent et affligent jusqu'à la mort, qu'une fatalité acharnée obscurément et que nul n'aurait pu prévoir ruine et conduit aux pires démences du désespoir.

Dans *Amours Rustiques*, éparpillées, s'offrent les caractéristiques qui font de *le Pain Noir* un roman d'une singulière et profonde angoisse, sans aucune rencontre d'événement occasionnel. Un moment exaspéré va toucher à l'horreur d'une catastrophe possible; le plus simple fait, le plus nécessaire, l'a aussitôt composée, et le livre s'achève en la stupeur sentie que les choses quotidiennes suivent leur cours, sans que la bouleverse la détresse ou la démence de personne. Toute matérialité, dans le récit, est élément inévitable et fatal.

Donc, en le roman, conduit sans détours et développé suivant des épisodes purement psychologiques au milieu d'un décor suffisamment peint pour en encadrer la progression constante, pas d'accident, comme en les nouvelles, qui soit son objet et le dénoue. « On aime, écrit Rachilde, malgré soi toutes ces figures faiblement illuminées de la flamme intérieure de leur particulière souffrance... Une grande sérénité enveloppe leur existence et leur mort parce qu'ils ne se débattent point contre la fatalité, ne profèrent point de vains discours. » Et elle ajoute cette appréciation précise qui résume avec une entière exactitude ce qu'il faut penser de l'auteur et de son livre, j'en souligne les mots essentiels :

« Le style d'Hubert Krains est d'une grande limpidité, dépourvu de toutes les métaphores en honneur chez les écrivains dont le cerveau est vide de faits précis. *Comme un historien* qui conterait pour les siècles futurs, il veut situer le décor et les personnages d'une façon sincère. Il dit : l'auberge était là, ce chemin conduisait à telle route, et tel champ appartenait à tel propriétaire. *Rien de vague ni de fabriqué*, de falsifié. Cependant, ces différents héros de l'éternel drame semblent de tous les temps, de tous les pays... *Ils sont couleur de terre*, déjà estompés de la brume, de la poussière de tous les siècles. »

L'argument du livre est très simple. Sur la route de Huy à Tirlemont, en Belgique, se trouvait, à l'entrée du village de G..., une auberge tenue par les époux Jean et Thérèse Leduc. Longuement ils avaient vieilli ensemble, travailleurs tous deux, économes, de braves gens, et ils avaient été heureux. Mais le chemin de fer récemment construit détourne le négoce, isole l'auberge et porte à la prospérité des Leduc une atteinte sournoise et continue. De plus, leur fils parti pour la ville n'a donné à ses parents que des déboires, il s'endette, tombe dans l'oisiveté et la crapule. Jean ne veut plus le voir; Thérèse le regrette et l'adore en secret. Qu'est-il devenu, au juste? Nul ne le sait. Quand un jour il appelle auprès de lui sa mère, elle obtient péniblement de son mari l'autorisa-

tion d'aller le voir à Bruxelles. Il l'attend, la conduit chez lui, dans un ignoble cabaret, dans une ruelle malsaine, câlinée d'abord, choyée, ravie, — bientôt, pour n'avoir cédé tout de suite et entièrement, la mère, brusquée et même volée, congédiée tout aussitôt, laisse jusqu'au dernier sou ses économies et rentre auprès de Jean, le cœur saignant, épuisé. Pas une plainte, pas une rancune, de la douleur intime et muette. Cependant *rien de vague ni de fabriqué*, un ressentiment profond pèse là. Et les souffrances se multiplient. Jean veut travailler, ne peut; des voisins étalent à ses yeux avec quelque méchanceté vaniteuse leur bonheur et leur richesse; on lui laisse entendre qu'autrefois sa femme même, qui sait, on lui connaît des amis bien anciens, bien intimes, ce Bodson, le vétérinaire, qui vient toujours la voir..., enfin elle a été belle et désirable, autrefois... La vie à ses yeux s'écroule de toutes parts.

Alors, la furie le saisit, il erre au hasard livré à l'incertitude de résolutions extrêmes et indistinctes. Sa femme en vain le poursuit, l'appelle. Elle l'aperçoit cependant, à la nuit approchante : il grimpe au talus du chemin de fer, il s'y est un instant baissé, puis il a disparu. Elle grimpe sur ses traces, là quelle épouvante la saisit! A l'endroit même où son homme a passé, haletante, hébétée, elle s'arrête : une énorme pierre est posée en travers de la voie! Roidissant toutes ses forces, elle parvient à l'écarter. Et, cependant, perdu dans la nuit, Jean attend, anxieux, de l'autre côté du remblai. Tout à coup, à une lueur, une frayeur le saisit; il voit le spectacle du déraillement qu'il va provoquer : le tumulte, les cadavres, le sang et la mort. Il court, il se hâte; pourvu qu'il arrive à temps! Le train approche, il l'entend, il le voit, il est las, trop loin encore, il ne peut plus!.. Le train passe comme à l'ordinaire, rien ne s'est produit, il ne comprend pas, il demeure stupéfait, saisi de joie et de remords.

Mais, malgré les soins de Thérèse et ses consolations, que de peines s'accumulent : ah! si l'on pouvait mourir! est-ce un crime de se tuer? lui demande-t-il. Les vieux

ont beau s'attacher successivement à toutes les espérances du labeur, du renoncement, de l'affection, de la pitié, rien ne leur réussit, ne peut leur réussir. L'argent qu'ils ont emprunté, comment le rendre? On les menace, on va saisir. Thérèse songe à son fils encore, et, un jour, la voici folle, il faut l'emmener dans un asile. C'en est fait, Jean persévère, mais elle meurt là-bas, il l'enterre, et, sans un mot, sans un geste que l'on pût soupçonner, à son retour, froidement, un soir il va s'étendre lui-même où jadis, dans un paroxysme d'inconscience et de dou leur, il avait posé une pierre...

Nul mot ne peut dire ce qui a lieu dans ce décor, dans ces cœurs meurtris qu'il enserre, comme ils se prêtent, se résignent à la déchéance, et comme il faut des accumulations de peines pour qu'ils ne puissent les supporter encore, fassent le simulacre de résister, et meurent *Couleur de terre*, dit Rachilde, le mot est étrangement juste, et l'on aperçoit, comme aux tableaux de Pissarro, des créatures nées de la terre, nourries par elle, vivant sur elle, par elle et pour elle, qui ne s'en distinguent et ne s'en séparent pas plus que les arbres, les bêtes et les eaux, qui seulement en diversifient, en précisent peut-être l'aspect, participent à son existence plutôt encore qu'ils ne la déterminent.

Qui se résigne à la vie patiente n'oppose devant l'assaut des infortunes obstinées aucune résistance; quelle en serait, en effet, la force et l'efficacité? La race des hommes se répartit en des espèces dont les comportements varient à l'infini. Le savant s'acharne à dominer, par ses découvertes, l'afflux des contingences environnantes ; d'autres sont résolus à en tirer parti à leur profit; les *terriens* de Krains en acceptent, sans émoi ni révolte, l'attaque continue, aussi bien que les personnages, au contraire, mis en scène dans les romans de Demolder, même au milieu des épisodes de deuil, de guerre, de carnage et de douleur, n'en sentent guères

autre chose, si émus soient-ils, que le charme pittoresque et l'action vivifiante.

Eugène Demolder est l'homme épris des formes de la vie, qu'il fait chanter et qui rayonne par son art. Tout ce qui nous apparaît beau, grand, pur, sain, vibre sous sa plume; où nous ne découvrons que laideur, turpitude ou monotonie, lui encore connaît le secret de faire chatoyer devant nous quelque splendeur qui s'ignorait. Il n'est chose au monde qui n'ait sa couleur et qu'un rien, si on la déplace au soleil ou si on la recule dans un plan d'ombres, n'exalte d'irradiations singulières et précieuses. Qu'on étudie aux toiles des maîtres de Hollande et de Flandre la sûreté avec laquelle ils ont extrait de la beauté des plus usuels objets, des trognes les plus vulgaires et les plus plates, saisissant et fixant leur moment, leur point d'intérêt, et surtout révélant cette vérité unique de la beauté absolue de n'importe qui, de n'importe quoi situé dans le milieu qui lui soit propre, habituel, adéquat, selon son attitude ou son usage le plus familier. Un buveur de cabaret, en soi, nous est plus proche, nous tient plus aux fibres, nous émeut plus, s'il est véridique et attaché, sans parade, à son occupation, qu'en soi le roi Cambyse ou la petite prêtresse Salammbô. L'art parvient à égaler ceux-ci à ceux-là, mais il faut dans le dernier cas plus d'habileté de virtuose, peut-être, que, de réelle émotion; dans l'autre, il faut, ce qui est certes plus rare et ne peut s'acquérir, une sensibilité en éveil, une spontanéité toujours sincère. Demolder est un œil ouvert sur le spectacle des hommes et des choses; rien ne passe devant lui qui n'y laisse impression. La vue d'un pot ou d'un couvercle de cuivre, à l'instar des Teniers, des Ostade, de Craesbeek ou de Jan Steen, l'intéresse autant que la rougeur d'une vierge ou le balbutiement de deux amoureux en extase. Nul autant que lui ne comprend ce que nous dénommons si tristement des *natures-mortes*, et en quoi les Hollandais, plus délicatement affinés, reconnaissent des *stilleven*, des « vies muettes ». Aucun acte, aucun geste, au-

cun aspect d'aucune vie, muette ou non, ne le laisse indifférent, et son noble, vaste et clair talent s'applique à former, d'une réunion choisie de ces vies qui se mêlent, se complètent sans cesse et en tout lieu, de vastes tableaux mouvants, lumineux, radieux, comme est elle-même toute la vie.

L'éducation par l'étude des maîtres hollandais transparaît dans tous les procédés de l'écrivain ; il n'en ressent point de honte et s'en targuerait bien plutôt. Il a fait de sa littérature la pupille de la peinture. On le surprendrait si on lui soutenait bien sérieusement que les deux arts coexistent sans action de l'un sur l'autre, et son œuvre, déjà considérable, forme un évident démenti à une pareille assertion. Tout se tient, se pénètre sans confusion par le rythme et l'atmosphère; les barrières sont de construction arbitraire, édifiées seulement par artifice pour la commodité de nos classements logiques.

Lorsque, désintéressé un moment de la création imaginative, Demolder se complaît à la critique d'art, il apporte une ardeur si enthousiaste à la louange motivée des peintres et des sculpteurs qu'il aime : Henri de Brackeleer, Félicien Rops, Constantin Meunier, Leys, etc.., qu'on y sent encore la même extase en présence de l'œuvre réalisée où la vie secrète abonde, enfermée, et en présence des choses et des hommes qu'elle sert à représenter ou à évoquer. Bien plus, on comprend que dans les choses de la nature il perçoit tout de suite l'indistincte valeur que l'art y saura éveiller, et que déjà les formes et les couleurs en son cerveau se combinent d'elles-mêmes, selon un système nécessaire de correspondances, de réciprocités, d'influences et de rapports de tous genres, si bien que son cerveau, au premier choc, porte en soi, devant la nature même, et latente, l'œuvre par laquelle il lui sera loisible d'en faire jaillir l'idée qu'il s'en est faite avec la sensation qu'il y a éprouvée.

Comme puérile et instinctive, ainsi, tout d'abord, la souplesse narrative de Demolder s'est attachée, par de malins et tendres récits, *la Légende d'Yperdamme, le Royaume authentique du Grand Saint-Nicolas*, à charmer, du cœur et des yeux, l'âme rêveuse des enfants qu'un conte ingénu captive, l'âme de tous ceux que l'habitude et l'existence ont tant endoloris ou si saintement épargnés qu'ils savent goûter un plaisir suprême aux formes les plus simples de la beauté.

L'imagination d'Eugène Demolder hante toutes les provinces de la légende et de l'histoire la plus minutieuse. Peu de livres sont aussi exactement documentés que les siens. Il n'y paraît pas tout de suite parce qu'il insuffle à tous les objets qu'il a choisis dans le fatras un mouvement si réel, une si nécessaire importance que l'énorme part de l'érudition patiente perd sa sécheresse. Si l'on se doutait de tout le travail d'archives et de bibliothèque auquel l'auteur s'est livré pour écrire ses livres, on serait surpris. Comment, il n'a pas saisi dans la réalité quotidienne ce geste, cette attitude? Une remarque glissée par hasard au fond d'une chronique ou tel détail d'une vieille estampe les lui a suggérés.

Demolder a peu touché, jusqu'à présent, au monde contemporain. Des souvenirs du temps où il fréquentait le barreau, *Sous la Robe*, sont pleins d'une verve souriante et d'attendrissements un peu narquois. *Le Cœur des Pauvres* réunit plusieurs contes à l'usage des enfants où il exalte sans emphase la grandeur ingénue et délicate des méprisés de la vie, et la pitié fervente des misérables en présence de la douleur et de la faiblesse universelles. Dans *Quatuor*, une seule nouvelle, *la Dame au Masque*, contient un épisode de vie moderne, mais, influencée un peu d'une lecture de Barbey d'Aurevilly, ce n'est ni la meilleure ni la plus typique. Au contraire, ce recueil, *Quatuor*, est diversement précieux ; on y perçoit, en embryon, des idées et des manières qui ont plus

tard germé et levé dans la fantaisie de Demolder. Dans *la Fortune de Pieter de Delft* il esquisse, d'un ton ferme et clairvoyant, les personnages, le temps, le décor qu'il reprendra, plus développés et significatifs, dans *la Route d'Emeraude*; *la Légende de Seppê-Kaas au jour des Morts* conduit aux *Patins de la Reine de Hollande*. Quant à *la Sainte Anne de Ploubazlanec*, simple description soigneusement précise d'une petite église de Bretagne, elle se rattache, si émue, si troublante, aux proses savantes et fines de *l'Arche de Monsieur Cheunus* que le *Mercure de France* vient de publier.

Délibérément que peut contenir une époque, non point de passions : — les passions sont éternelles, se répètent en tout temps et en tous lieux, les mêmes, — mais de modes, de gestes, de couleurs et de formes qui les signifient, les altèrent ou les dissimulent? Quel fut le rêve d'un temps, son idéal, sa manière d'accepter la vie, de conjurer le malheur, de courir à la quête de la fortune? Cela, le moment et le site une fois arrêtés, l'exprimer en mettant en scène des figures assez caractéristiques pour le résumer presque entier, dans son éclat naïf, son ignorance de soi-même, sa foi inconsciente, ses espérances dévouées et aussi ses ridicules, telle la proposition sur laquelle Demolder construit ses romans.

Au dix-septième siècle, qu'on songe à la Hollande. Ne fut-ce pas, aux antipodes de la Cour éblouissante de Versailles, la contrée active, bouillonnante, réfléchie et superbe, de qui l'œuvre sagace, calme, auguste, dédaigneuse des vaines tourmentes auxquelles elle ne sut se dérober toujours, certifie au monde encore ébloui de merveilles sa dignité et sa grandeur? Elle échappe aux hontes de l'oppression espagnole, elle sort des convulsions qui l'ont rendue indépendante; des crises encore la secouent, elle se dégage à force de résolution héroïque et de courage patient. Pour commémorer à jamais la gloire de sa libération, pour l'exalter à l'égal des plus

vastes et des plus riches, un sain labeur de toutes parts occupe les mains et les cerveaux de ses nobles habitants. Sous le toit du meunier on lui porte le même amour que dans le cabinet du savant ou sur le pont des navires dont elle sillonne toutes les mers commerçantes du monde. Les Iles de la Sonde sont son domaine, son grenier surabondant, sa vivifiante et féconde ressource. Tous les pays se fournissent chez elle; elle en fait lentement ses tributaires. Elle accueille les penseurs et les proscrits. Les huguenots et les moraves y fondent des établissements; ses imprimeries parlent toutes les langues; Descartes y cherche un refuge. En même temps les poètes hollandais se lèvent, Spinosa découvre des réalités suprêmes, Grotius crée la science de la paix et le droit international, Leuwenhoeck confirme et étend la découverte de Harwey, Huyghens imprime un éclat nouveau aux sciences physiques et mécaniques. Mais tout cela encore n'est rien. Ce pays, si longtemps bouleversé, décimé, résolûment sorti du cauchemar séculaire sous la double impulsion de Marnix de Sainte-Aldegonde et de Guillaume le Taciturne, à peine constitué depuis 1581, a besoin encore de se défendre : Ruyter, Tromp comptent au nombre des amiraux les plus intrépides; les Etats généraux fondent leur puissance prudemment administrée. La prospérité s'accroît et de toutes parts, du sol déjà illustré par le vieux Lucas de Leyde qu'avait salué Dürer et que Vasari célèbre, surgissent par légions tous ces peintres incomparables qui vouent leur art sincère et profond à fixer toutes les mœurs, les coutumes, l'intimité douce et joyeuse de leurs rues et de leurs maisons, des hommes et de la nature, de leurs fleuves, de leurs villes et de leurs champs : Frans Hals, Brauwer, Steen, Ostade, Cuyp, Ruysdael, Ter Borch, Vermeer de Delft et les autres, avec, au centre, la colossale et magique personnalité de Rembrandt van Ryn.

Cette Hollande prodigieuse Demolder l'a enclose en sa *Route d'Emeraude*. Kobus Barent veut être peintre, malgré son père, qui, chagrin, cède à la fermeté de sa

vocation. Malgré l'admirable Lisbeth, dont la grâce en fleur souriante lui a révélé l'amour, le sens de la beauté, il part ; il tombe au milieu d'une société de peintres fervents et débraillés, débauchés et enthousiastes tout à la fois. Mais la fatalité le détourne de l'art ; il est entraîné par la séduction d'une gueuse merveilleuse qui le joue, le ruine et le corrompt. Il prend part à des orgies, il est ballotté entre des fièvres de travail et des ardeurs sensuelles où il se débat en vain. Jaloux, envieux, un jour il tue. Il fuit. Il s'enrôle dans une de ces bandes militaires qui ravagent encore le pays ; il se bat, et quand enfin il veut tirer de sa honte même le profit et l'avantage légitimes, là-bas au loin il voit fuir sur le Zuyderzée le navire qui emporte la fille à qui il sacrifia toutes choses, unie au capitaine d'aventures auquel il s'était soumis. Il s'en revient, désabusé, au pays natal auprès de son père vieilli et attristé ; il s'emplit de la paix bienfaisante des choses, il embrasse avec joie la salutaire nécessité du labeur, il comprend la joie intime de la nature apaisée, il se retrouve et se connaît, et le bonheur qu'il a, dans les paroxysmes malsains, vainement poursuivi si longtemps, lui est assuré par le sourire amoureux et dévoué de la jolie et fraîche Gesina.

Au milieu de ces épisodes, tous les détails arrêtent et leur importance prend la valeur d'un coin de la toile d'un maître où passe et se pose l'éclat si doux et chatoyant d'un rayon joyeux du soleil. On a dit du livre qu'il ne contenait qu'une reproduction de tableaux et d'estampes. Cette assertion ne se vérifie que jusqu'à un certain degré. Ces tableaux, ces estampes forment comme des points de repère, en effet, entre lesquels les personnages du roman se développent et évoluent. Ils s'enrichissent d'une signification nouvelle à cause précisément du rôle qui leur est attribué et de leur distribution dans l'ensemble. La *Route d'Emeraude*, pourrait-on dire plus justement, met en mouvement un assez grand nombre d'œuvres d'art hollandais pour que leur âme chaleureuse transparaisse dans toute la diversité et l'opulence de sa vivante harmonie.

Un travail de la même nature a présidé à la composition du *Jardinier de la Pompadour*. Prendre ce dix-huitième siècle de cour, frivole, élégant et dédaigneux, pour ainsi dire, par ses dessous, dans tout ce qui fermente à son ombre, et en révéler la finesse moins instruite et le goût plus instinctif jusque chez les obscurs artisans de ce qui forme son charme et sa séduction, voilà, sans doute, tout le roman. La marquise de Pompadour adorait les bibelots autant peut-être que Demolder lui-même, et, pour lui, elle les résume tous. La passion des fleurs domine chez elle, elle en fait le motif de toutes ses créations, jardins, porcelaine, étoffes et mobilier ; elle est une fleur elle-même, une gerbe odorante que la culture la plus soigneuse pare et épanouit. Ainsi le héros sera un tendre et candide jardinier, épris jalousement de sa maîtresse, qui se sent si inférieur à elle, qui la surveille, la protège, la défend, et l'idolâtre comme une déesse. Dans le milieu paysan où Jasmin est né et a grandi se meut le monde rustique qui l'environne d'abord de sympathie et d'affections, sa vieille mère, les parents, les camarades, les voisines. Il est laborieux en ce temps-là, et net de tous reproches. Mais quand il revient, avili, déchu de la grandeur relative où on l'a quelque temps envié, c'est la haine sournoise, la moquerie méchante, l'outrage voulu, et, lorsque, à la Révolution, son attachement à sa maîtresse ne s'est pas démenti, la mort infligée sans pitié. Sa fiancée, sa femme, soubrette vivace et allègre, dévouée, bonne et fidèle, au milieu des corruptions et des entraînements toujours chaste et amoureuse, le conduit, souriante partout, comme eût dit Brantôme, *du bout du nez et des lèvres*, à la ville et au château, parmi la valetaille et auprès de sa maîtresse, entre les canailleries, la bassesse d'une part, la volupté fatiguée et l'élégante pourriture, de l'autre. Mais encore ici, comme partout où regarde Demolder, tout se rehausse de tant de lumière, d'une si vive bonté, d'un si réel éclat pittoresque et ému qu'une

griserie de parfums tourbillonne et qu'on est pris sans merci au vertige adorable de tous ces chatoiements. D'ailleurs tous les caractères agissent selon la vérité de leur nature, et les plus sincères canailles et les fripouilles sans honte apparaissent, de toute nécessité, sous de dehors fleuris et pittoresques.

Les Patins de la Reine de Hollande sont, par un légendaire récit de pourpre, de deuil et de sang, sur fond un peu brumeux et dans la neige, l'illustration même de la survie héroïque de la Hollande, entre le mirage toujours fuyant des grands soleils du lointain et la douceur un peu triste du sol humecté d'eau et de brouillard.

Une légende de caractère mystique fournit le sujet de *la Mort aux berceaux;* l'indignation suscitée en l'âme fraternelle de Demolder en faveur des Boers que les Anglais inopinément ont attaqués motive cette diatribe violente, excessive, qui est *l'Agonie d'Albion.*

Le style de Demolder, toujours abondant de matière, se compose d'une succession pleine, sonore, sans remous. Il va droit au fait, le saisit dans tout l'apparat de son aspect plastique, le maintient sous la lumière qui répand à sa surface une valeur décisive, et glisse ainsi pour se joindre à d'autres phrases aussi chantantes et nourries. Au surplus le fait tel qu'il le voit n'est jamais banal ou quelconque : du bout des doigts il le tient et en joue comme d'un joyau qui brille. Jamais il ne s'aventure et ne s'éparpille au hasard. C'est un style positif, qui ne s'épanche qu'en épithètes utiles, dédaigne l'ornement superflu : bien assez fleuri, déjà, il redouterait la surcharge, et sa vigueur saine en serait corrompue. Néanmoins, en des descriptions, vu que jamais il ne se perd à disserter, faisant toujours apercevoir ou comprendre l'âme par l'extérieur et le sentiment par le geste, il muse avec des mots qui se sourient, surpris de s'être joints et reconnus, et de s'éclairer mutuellement de leurs facettes neuves comme aux rythmes d'un poète soudain illuminées.

Nombreux éclosent en sa prose de vrais poèmes, parfumés de soleil, de la senteur des fruits et du foin, enhardis de voluptés et de charnelles ardeurs. Celui qui, au cours d'un roman, peut écrire : « Noël arriva sans bruit les pieds dans la neige », aimera, pour le son et l'image, rapprocher les syllabes chanteuses, et volontiers enrichira d'un trésor nouveau les petits chefs-d'œuvre d'harmonie et de plastique auxquels se sont complu, l'un après l'autre, d'un doigté si sensible chez tous et chez chacun si différent, à la suite de Louis Bertrand, Baudelaire, Mallarmé, Rimbaud, comme aussi parfois Théodore de Banville, Mendès, Villiers de l'Isle-Adam, Ephraïm Mikhaël, et, en Belgique, Arnold Goffin et Hector Chainaye.

Tout ce qui plaît à un Hollandais paisible, plein de goût et de sentiment, M. Cheunus l'a rassemblé dans son arche. Il rêve devant le globe terrestre à des voyages ; il cultive des tulipes ; il hume le fumet des vins et fait miroiter leur couleur dans son verre ; il collectionne des eaux-fortes, se délecte à des récits anciens, à des légendes ; songe avec sérénité à la mort, et renonce à l'amour avec plus de tendresse que de regret. On dirait, d'un pinceau net et chargé des nuances les plus fines, une série de tableautins comme ceux où les peintres d'autrefois figuraient allégoriquement les saisons ou les cinq sens, en y représentant tour à tour la nudité adorable des jeunes femmes qu'ils caressaient, et la frimousse élargie ou hébétée du bateleur qui les faisait rire au fond des cabarets, parmi la fumée lourde de leurs pipes. — M. Cheunus, ou Eugène Demolder, je ne sais : ses goûts et ses livres le font chérir.

ANDRÉ FONTAINAS.

JOHN MORLEY

Les hommes politiques semblent, en Angleterre plus volontiers qu'en France, enclins à cultiver les lettres. Nous avons bien certains membres des Chambres et du Gouvernement qui publient de temps à autre des ouvrages dignes d'attention ; mais, pour la plupart, ils sont accaparés par le journalisme quotidien et le souci de complaire à leurs électeurs. L'élite intellectuelle est mal représentée dans les assemblées délibérantes de notre pays et parmi les artistes, les écrivains, les érudits, il en est peu qui éprouvent le désir d'aller s'annihiler dans les luttes politiques de la Chambre ou de perdre leur temps à courir après un mandat électif. Dans le monde littéraire, en particulier, on manifeste un dédain absolu pour le suffrage universel et les mandats qu'il octroie à ses préférés. Qu'on ait tort ou raison, la question est controversable. Il est certain que, pour gouverner, il faut des qualités qui manquent généralement à l'artiste, au rêveur, à l'homme d'imagination, et parfois aussi à l'homme de science. On naît homme d'Etat, en ce sens que, pour arriver à mener les affaires d'un pays, il faut posséder l'ambition du pouvoir, la passion de gouverner, qui sont une heureuse ambition et une noble passion.

Il n'y a rien là, d'ailleurs, qui soit incompatible avec le talent littéraire, avec les dons de l'écrivain, de l'historien, du romancier, ou du poète même, dons qui peuvent se développer dans les instants

de loisir que laisse le pouvoir. En Angleterre, un grand nombre d'hommes d'Etat se sont acquis une haute réputation dans les lettres, et, parmi eux, Mr. John Morley est un des plus fameux.

Il est né à Blackburn, le 24 décembre 1838, et son père, Jonathan Morley, était chirurgien. Après des études préparatoires à Cheltenham College, il s'inscrivit au Lincoln College d'Oxford, où il prit le diplôme de maître ès arts. Plus tard, l'Université de Glasgow en 1879 et celle de Cambridge en 1892 lui décernaient le diplôme honorifique de Docteur en Droit, et, de l'Université d'Oxford, en 1896, il recevait celui de Docteur en Droit civil.

Mr. John Morley eut une carrière journalistique des plus actives et des plus fécondes. En 1867, il succédait à George H. Lewis comme directeur de la *Fortnightly Review* dont il ne quittait qu'en 1883 le fauteuil éditorial; de 1880 à 1883, il dirigeait la *Pall Mall Gazette*, journal quotidien du soir et, en 1883, il passait au *Macmillan's Magazine*. Mais, deux ans après, il renonçait à ce genre d'activité.

Depuis quelques années, en effet, Mr. John Morley s'était particulièrement consacré aux questions politiques qui agitaient alors l'Angleterre. En 1883, les électeurs libéraux de Newcastle on Tyne l'envoyèrent siéger à la Chambre des Communes. Il y prit tout de suite une situation prépondérante et il fut l'initiateur de la politique irlandaise pour laquelle le parti libéral lutta pendant plus de dix ans et se scinda finalement en libéraux et libéraux unionistes. Aussi, lorsque, le 3 février 1886, à la chute du premier ministère Salisbury, Mr. Gladstone eut été appelé à former un nouveau gouvernement, il confia à Mr. John Morley le poste de secrétaire pour l'Ir-

lande. Pendant les mois d'avril, mai et juin eurent lieu les émouvants débats sur le projet de réformes irlandaises, projet connu sous le nom de *home rule* et dont Mr. Morley était un des plus ardents promoteurs. Le bill fut rejeté, le Parlement dissous et les élections générales qui suivirent mirent le gouvernement en minorité ; le 20 juillet, Mr. Gladstone se retirait, et avec lui son ministère.

Quand pour la quatrième fois, le 15 août 1892, Mr. Gladstone revint au pouvoir, il prit de nouveau Mr. John Morley comme *chief secretary* pour l'Irlande, et, après trois mois de bataille, le second *home rule bill* fut voté, le 27 juillet, par la Chambre des Communes, à une majorité qui varia de 27 à 43 voix. Mais, comme il fallait s'y attendre, la Chambre des Lords rejetait le bill à une majorité de 378 voix, le 8 septembre suivant.

Quelques mois plus tard, le 2 mars 1894, Mr. Gladstone, vaincu par l'âge et la maladie (il avait quatre-vingt-cinq ans) résignait le pouvoir et Lord Rosebery, ministre des affaires étrangères, lui succédait à la direction du cabinet. Mr. John Morley conserva son poste jusqu'en juin 1895, à la chute du cabinet Rosebery. Aux élections générales qui eurent lieu aussitôt, un certain nombre des électeurs libéraux de Newcastle portèrent leurs voix sur un candidat ouvrier, ce qui eut pour résultat de donner la victoire aux conservateurs. Cependant, Mr. Morley rentra l'année suivante à la Chambre des Communes, où, depuis lors, il n'a cessé de représenter les Montrose Burghs.

§

Comme journaliste, comme membre du Parlement, comme ministre, Mr. John Morley a joué un

rôle des plus importants. Les grandes questions auxquelles il s'attacha sont des questions vitales pour l'Angleterre et l'attitude qu'observa Mr. Morley lui valut l'admiration de ses amis et le respect de ses ennemis. Son intégrité, sa politique faite de réflexion et de raison le firent surnommer *honest John* et sa sagesse souriante et ferme s'accommoda fort bien de cette épithète. Nous ne pouvons suivre pas à pas la carrière politique de Mr. John Morley; libéral il fut au début et libéral il est resté. Invariablement fidèle à ses opinions, il les exprime ouvertement et les défend avec franchise. Sa loyauté et son intelligence lui ont évité les volte-face et les palinodies d'un Chamberlain ; le bien public et la grandeur de son pays sont ses seules préoccupations et il dédaigne les succès personnels autant que les ambitions démesurées des jingoïstes. A aucune époque, il ne se laissa prendre aux fanfaronnades et aux grandiloquences impérialistes, et il sut voir le vide et le danger des grands projets de Mr. Chamberlain ; il a démontré l'impossibilité d'unir entre elles et avec la métropole des colonies dont les intérêts économiques sont en conflit et de réaliser une coalition douanière entre des contrées si éloignées et si dissemblables. A l'heure actuelle, dans le grand débat économique où la politique aventureuse de Mr. Chamberlain a plongé le pays, Mr. Morley est un des plus redoutables adversaires de l'ex-secrétaire colonial. A la fougue, à l'emballement, aux ruses et à la mauvaise foi du grand homme de Birmingham, Mr. Morley oppose une logique implacable, une conviction solide, une force inébranlable de sincérité et de raison. Il n'a pas l'activité militante, combative, brouillonne souvent, de Mr. Chamberlain, mais il a l'incontestable autorité

de son nom et de son passé sans reproche; parmi les défenseurs du libre échange, il est un des plus notables et des plus puissants.

L'attitude réservée et réfléchie qu'a prise Mr. John Morley vis-à-vis des outrances impérialistes, il l'a adoptée aussi à l'égard des exagérations démagogiques. Il est une bonne et une mauvaise démocratie et c'est du côté de la bonne que s'est tourné Mr. Morley. Le radicalisme doctrinaire aussi bien que le socialisme fanatique sont néfastes; l'intransigeance et l'opportunisme sont de déplorables méthodes de gouvernement, et généralement les véritables hommes d'Etat se dispensent de ces étiquettes : leur personnalité leur suffit. Mr. John Morley est une personnalité, mais dans un autre sens que Mr. Chamberlain, par exemple. Il a pour unique ambition de servir son pays et de faire triompher la justice et la liberté. Il le confesse délibérément et c'est cet aveu qui lui fit perdre la bataille électorale, à Newcastle. Quand il se présente aux suffrages de l'électeur souverain, le candidat traite celui-ci comme un monarque susceptible à qui personne n'ose dire la vérité. Sans flagorneries et sans réticences, Mr. Morley parle aux électeurs avec franchise et indépendance, et le monstre populaire n'aime pas souvent s'entendre dire ses vérités. Il faudrait que la démocratie se laissât conduire par des hommes comme Mr. Morley au lieu de se livrer aveuglément aux personnages sans scrupules dont elle fait ordinairement ses mandataires.

§

Mr. John Morley a exercé et exerce encore une influence énorme dans le monde politique anglais. Il aurait pu, peut-être, à la mort de Gladstone, assu-

mer la direction du parti libéral, mais ce parti était trop divisé pour obéir à une direction unique. Des fractions diverses se formèrent, obéissant à des personnalités secondaires et la *leadership* de sir Henry Campbell Bannermann est plus nominale que réelle. Tandis que lord Rosebery traçait « son sillon solitaire », Mr. Morley, voyant l'impossibilité d'unifier à nouveau le parti libéral, renonçait à une activité collective et agissait et parlait désormais en son nom propre ; il n'en est pas moins écouté, d'ailleurs, quand il exprime ses opinions sur les questions du jour dans les colonnes du *Times*, dans ses discours au Parlement ou devant des associations politiques et des collèges électoraux.

Comment l'histoire jugera-t-elle le rôle de Mr. John Morley ? Si, comme on l'a prétendu, le verdict de l'histoire doit correspondre plus tard à l'opinion qu'on se fait sur le moment, à l'étranger, des individus qui gouvernent une nation, il est intéressant de résumer ce qu'on pense de Mr. Morley hors d'Angleterre.

Il apparaît indiscutablement comme l'une des plus intéressantes figures de la politique moderne. Deux traits saillants fixent sa physionomie : une indépendance absolue et une immuable fidélité à ses principes. Le premier ouvrage de Mr. Morley est une biographie de Burke ; est-ce par sympathie, par une inclination naturelle que Mr. Morley fut amené à choisir ce personnage comme sujet d'une longue étude, ou garda-t-il par la suite les caractéristiques de Burke parce qu'elles lui parurent particulièrement excellentes? Le fait est que Mr. John Morley se rapproche sur beaucoup de points du « plus philosophe des hommes d'Etat anglais (1) ».

(1) Edmund Burke, par John Morley ; 1re édition : 1867 ; édition

Burke s'efforça de rester conséquent (to preserve consistency), mais sans se défendre de varier ses moyens pour assurer l'unité de son but, et, à son exemple, Mr. John Morley applique constamment la méthode rationnelle à la politique du moment; il soumet toutes les déclarations réclamistes, tous les boniments insidieux à la stricte analyse de sa logique, une logique qui n'est pas du raisonnement abstrait et métaphysique, mais est basée sur la compréhension de l'histoire et de la nature humaine. Quand la foule, derrière des meneurs, répète des formules ronflantes et creuses, Mr. John Morley se méfie et il examine, en s'éclairant des expériences passées et des faits présents.

Mr. John Morley pense et il veut faire penser les autres ; la foule ne pense pas souvent, peut-être qu'elle en est incapable, mais elle sait vaguement qu'il est des gens qui pensent et, s'étant accoutumée à reconnaître Mr. Morley comme un penseur, elle l'écoute, surprise de ce qu'elle entend et disposée à se laisser convaincre. Quand c'est Mr. Chamberlain, par exemple, qui la harangue, la foule connaît d'avance les arguments qu'il va développer, les phrases redondantes qu'elle applaudira; mais, quand Mr. Morley lui parle, elle ignore ce qu'il va dire parce qu'il lui pose les mêmes questions qu'il a essayé de résoudre pour lui-même, sans se soucier de plaire à tel éminent politicien ou à telle bruyante clique.

C'est cette attitude qu'il eut pendant la guerre du Transvaal, et c'est celle qu'il a aujourd'hui dans la polémique soulevée par Mr. Chamberlain autour de la question des tarifs. Mr. John Morley est resté

remaniée : 1879 et 1902. *English Men of Letters Series.* Macmillan.

libre-échangiste ; malgré les arguments captieux des protectionnistes, il s'en tient à la doctrine de Cobden, le grand *free-trader* dont il a rédigé la biographie (1) ; et il est logiquement obligé, pour ainsi dire, d'avoir cette attitude, car l'agitation actuelle est un résultat inévitable de la politique impérialiste, et dès le début Mr. Morley se déclara contre les dangereuses doctrines qui ont paru triompher en ces derniers temps. Lorsqu'il y a vingt ans parut le fameux livre du professeur Seeley : *Expansion of England*, Mr. John Morley diagnostiqua, dans l'enthousiasme populaire qui accueillit l'ouvrage, un sentiment superficiel. « Un soupçon vient à l'esprit, écrivit-il, que cette impression de refroidissement, ce vague désir de liens plus étroits, ces cris pour une union, de la part de certains de nos Coloniaux, sont en réalité un signe de malaise inquiet, qui ,si on l'analysait jusqu'au fond, prouverait, chez eux, non pas du tout un désir d'union, mais le sentiment qu'ils sont mûrs pour l'indépendance. » Qui, finalement, aura eu raison ? Le temps décidera, et toute prophétie serait aventurée, car la prophétie en ce genre de choses est « the most gratuitous form of mistake », la forme la plus gratuite d'erreur. Cependant Mr. John Morley semble penser, comme John Bright, que ce terme d'*Empire* n'a jamais été associé à ceux de liberté, de stabilité, de permanence, et l'histoire est là qui nous montre le sort des Empires, depuis celui de Jules-César jusqu'à celui de Napoléon I — jusqu'à un plus récent encore.

§

L'intuition et le sentiment sont souvent à la

(1) John Morley, *The Life of Richard Cobden*, Chapman and Hall, 1881.

base des motifs qui décident les hommes, mais Mr. John Morley, partisan de la raison et de la science, ne veut se décider que d'après l'étude des faits et la compréhension des lois. Cette méthode lui a permis de systématiser ses idées sans être dupe de lui-même ni s'enchaîner dans ses propres affirmations. Il est historien et il ne se permet de rien rejeter : tous les faits ont leur place dans la succession des événements et tous ont une signification de laquelle découle un enseignement. Les travaux historiques, biographiques et critiques de Mr. John Morley sont, à ce point de vue, fort intéressants (1). « Personne n'a mieux montré que lui, dans son livre sur Rousseau, dans ses études sur Carlyle et sur Robespierre, que prendre le sentiment pour guide dans l'examen des questions sociales c'est non seulement s'exposer à de graves erreurs, mais marcher follement, inconsciemment, à la plus abominable et à la plus sanglante des tyrannies. » Le résultat dément les espérances, et c'est pourquoi ceux qui mènent le troupeau humain ne doivent pas être des rêveurs mystiques non plus que des visionnaires éblouis par les promesses de la science.

Ayant coordonné et systématisé ses idées, Mr. John Morley connut la difficulté qu'on éprouve à mettre ses actes d'accord avec ses paroles et ses théories. Les meilleures volontés se heurtent aux nécessités du compromis. En politique, en matière de religion, d'éducation, le commerce des hommes exige des capitulations de conscience, des sacrifices d'opi-

(1) Voir, outre les ouvrages déjà cités : *Voltaire*, 1 vol., 1871 ; *Rousseau*, 2 vol., 1873 ; *Diderot and the Encyclopædists*, 2 vol., 1878 ; *Walpole*, 1 vol., 1889 ; *Miscellanies*, 3 vols., 1871-77-91 ; *Studies in Literature*, 1891 ; *Macchiavelli*, 1 vol., 1897 ; *Oliver Cromwell*, 1 vol., 1900, chez Macmillan, Londres. — Voir en français : John Morley : *Essais Critiques*, traduits par Georges Art, introduction par Augustin Filon ; Paris, Armand Colin.

nion ; les conventions sociales, les hypocrisies mondaines font bon marché de la vérité, et de la sincérité. On n'ose exprimer tout haut ce que l'on pense, ou l'on feint d'accepter des opinions et des croyances que l'on réprouve au fond de soi. Dans un livre hardi, et qui fit sensation (1), Mr. John Morley s'élève éloquemment contre ce mal habituel. Au même moment, des esprits tels que James Sully, Stuart Mill, Cairnes, Tyndall, Spencer, Huxley, et d'autres s'efforçaient de débarrasser la vérité des oripeaux qui la défigurent. La science, en particulier, n'osait heurter de front le formidable édifice des idées reçues ; elle affectait de respecter les erreurs qu'elle renversait, les vieilles croyances et les préjugés séculaires qu'elle détruisait. En religion, en politique, en philosophie, ce compromis était tout-puissant : devant l'expression nette et vigoureuse de ses idées, on tergiversait, on mitigeait ses conclusions. « En politique, dit Mr. Morley, personne ne prétend sérieusement que le respect pour les sentiments et les préjugés des autres exige que nous gardions le silence sur nos opinions. Un républicain, par exemple, a parfaitement le droit de se déclarer tel. Personne ne dira qu'il dépasse les limites de son droit, s'il juge utile d'user de cette liberté ; bien que, naturellement, il doive s'attendre aux attaques réservées inévitablement à toute opinion qui n'est pas partagée par la portion la plus démonstrative du public... En religion, nous n'en sommes pas encore là... Le premier pas vers la transformation de notre foi ou le développement d'une autre foi doit être d'abandonner ces habitudes de conformisme hypocrite et de complaisance qui de nos jours ont rempli l'atmosphère de l'Angleterre

(1) *On compromise*, 1874, Macmillan.

de brouillards épais qui l'ont obscurcie. » C'est véritablement là, comme l'a dit M. Augustin Filon, « un sermon laïque d'une ampleur de vues, d'une précision logique et d'une puissance dialectique des plus admirables ».

« Si vous êtes philosophes, dit encore Mr. Morley, ayez le courage de votre philosophie. Indifférents, qui ne vous êtes jamais interrogés sur la question la plus importante de la vie, sur le problème des problèmes, secouez votre torpeur. Clergymen dont les écrits sont rationalistes et dont les prédications sont mystiques, vous tous qui êtes chrétiens de nom et peut-être de cœur, mais non d'esprit, chrétiens par habitude, par intérêt ou par mode, essayez de vous reconquérir vous-mêmes. Faites votre choix et soyez ce que vous êtes. » Et celui qui donne ce conseil a dès le début de sa carrière fait son choix, il n'a jamais cessé d'être ce qu'il est.

§

Mr. John Morley vient tout récemment d'ajouter à la liste de ses ouvrages trois énormes volumes qui étaient attendus avec impatience (1). Après la mort de Gladstone, en 1898, il fut naturellement question de publier sa biographie ; mais qui charger de ce travail ? Il s'agissait de dépouiller un amas colossal de documents et d'apprécier « la carrière d'un homme qui, écrit Mr. W. T. Stead, avait, pendant toute sa génération, divisé la Grande-Bretagne en deux camps », dont l'un le saluait comme un génie et l'autre le dénonçait comme un homme néfaste. De partout, Mr. Morley fut désigné

(1) *The Life of William Ewart Gladstone*, 3 vols gr. in-18, — Macmillan, Londres.

comme le seul biographe capable de mener à bien la formidable entreprise, et la famille Gladstone la lui confia, en effet. Il fallut trois ans à Mr. John Morley pour rédiger ces trois volumes. « Aucun homme de lettres, dit encore Mr. W. T. Stead, ne fut exposé à une épreuve aussi sévère que le fut Mr. Morley quand on lui confia le soin d'écrire la Vie de Mr. Gladstone. Nul, dans les temps anciens et modernes, n'est sorti plus triomphant d'une ordalie suprême... Ecrire l'histoire d'une telle vie avant que les cendres de la controverse aient eu le temps de refroidir et le faire de façon à arracher les éloges enthousiastes des deux parties et de tous les critiques est une bonne fortune rarement accordée aux mortels. Et il est plus étrange encore que Whigs et Tories s'entendent pour dire qu'une telle bonne fortune est absolument méritée. »

Mr. Morley comprend d'heureuse manière la biographie ; il ne donne pas une énumération chronologique complète des faits et gestes de son sujet : il sait éliminer judicieusement tout ce qui est fastidieux et futile et ne conserve que ce qui est absolument essentiel à une appréciation intelligente. Il étudie le caractère, il expertise l'homme, pour ainsi dire, et son estimation n'est définitive qu'après qu'il a longuement examiné, analysé, pesé et que l'équilibre s'est fait. C'est une véritable investigation scientifique. Dans ses vies de Burke, de Cromwell, de Walpole, on ne trouve que les faits strictement nécessaires à la compréhension de l'homme, à l'appréciation de son caractère et du rôle qu'il a joué. Pour la vie de W. E. Gladstone, il en est de même exactement, et il nous donne du vieil homme d'Etat un portrait si vivant et si animé, si net et si ressemblant que le tour de force soulève

l'admiration. On pense à un monumental « éloge académique » où l'historien a été strictement sincère dans ses jugements et ses opinions, inflexiblement fidèle à la vérité des événements et du détail. Et ce n'était pas une mince difficulté que de faire impartialement l'historique d'une existence aussi remplie et aussi active, donner leur importance à tous les actes heureux et malheureux d'un homme d'Etat, à plusieurs reprises chef du gouvernement et pendant trente ans *leader* de son parti. Mr. John Morley a produit un chef-d'œuvre de biographie politique. Jamais peut-être, au cours de sa longue et brillante carrière d'homme de lettres, il n'a écrit avec une ferveur aussi soutenue, une dextérité plus parfaite; jamais il n'a mieux pénétré les motifs et le caractère de son sujet, ne s'est plus habilement servi de ses matériaux.

Cette vie de Gladstone, lit-on dans la *Review of Reviews*, « est une œuvre digne du plus grand des hommes d'Etat anglais par l'un des plus grands hommes de lettres anglais », et la critique est unanime à reconnaître sa perfection littéraire. La même revue dit encore du style de Mr. Morley, en ces volumes, qu'il conserve ses qualités admirables de lucidité et de limpidité et que l'auteur a rendu plus vive l'allure familière, sententieuse et digne de sa prose et qu'il a souvent revêtu sa pensée d'une splendeur quelque peu inaccoutumée. Indiscutablement, Mr. Morley a le souci de bien écrire. Jugeant son style d'un point de vue général, Mr. W. T. Stead a dit : « Le style de Mr. Morley est châtié, lucide et fort... Mr. Morley a une vive perception des beautés de l'expression, ce qui lui donne le sens du rythme... Ses premières études sur la littérature française contribuèrent matériellement à for-

mer son style. De temps en temps, il lui échappe une phrase mordante qui aurait ravi Voltaire. Il se laisse rarement aller à l'ironie et il ne suit pas Gibbon, qui sape une foi solennelle avec des railleries solennelles. Au temps où il étudiait à Oxford, l'étoile de Newman avait disparu et à sa place l'astre de Mill s'était levé. Dans sa jeune maturité, il dut beaucoup à l'inspiration de George Meredith ». A l'influence de la littérature française, on pourrait sans doute ajouter l'antipathie qu'il éprouvait à l'égard de Carlyle et de son style anglo-teuton, car les influences peuvent bien être aussi négatives.

Après une carrière littéraire de quarante ans bientôt, Mr. John Morley, dont tous les travaux ont été accueillis par des louanges méritées, publie une œuvre, fruit de trois ans de labeur, qu'amis et adversaires attendaient avec une même impatience. On était prêt, dans les deux camps, pour toutes les polémiques... Les trois volumes paraissent et, aussitôt, de partout, un cri d'admiration s'élève... Peut-être que, tranquille et sûr de lui, Mr. John Morley n'a pas été surpris.

HENRY-D. DAVRAY.



A UNE MÉMOIRE

Cineres.

Elle s'éteignit comme une lampe qu'on souffle :
Ce fut cela et rien de plus ;
Flamme étiolée, vie exténuée, un souffle
La but toute : elle n'était plus.

Vivante, ombre déjà semblait-elle, oh légère,
Oh légère, effleurant sans plus
La terre : cette terre au moins lui soit légère !
La terre, hélas ! elle n'est plus

Qu'un menu tas de cendres froid... pauvres chers êtres
Sous ce brutal feu, bien que morts
Il semble que vous souffriez par tout votre être...
Oh, ne brûlons jamais nos morts !

Depuis qu'elle n'est plus c'est deuil et solitude :
Vous tous ne le sentez-vous pas
Qu'il fait plus froid, plus noir et qu'une solitude
Nous pèse, ne sentez-vous pas ?

Ne le sentez-vous pas qu'elle a pris notre vie,
Que plus qu'elle nous sommes morts ?
Nous errons comme des fantômes dans la vie,
Des morts oubliés par les morts,

Et si s'attarde en nous quelque ombre de lumière,
C'est son reflet qui vient encor
Nous approcher : ah, laisse-nous de ta lumière,
L'ombre chère nous suivre encor !

Sans pleurs ni chants pélerinons donc vers sa tombe
Et vêtons-la de fraîches fleurs,
Descendons effeuiller les myrtes sur sa tombe,
Qu'elle dorme au milieu des fleurs !

Elle s'éteignit comme une lampe qu'on souffle,
Ce fut cela et rien de plus ;
Flamme étiolée, vie exténuée, un souffle
La but toute : elle n'était plus.

FAGUS.



PSYCHOLOGIE DES CLASSES

—

Ce ne sera un événement indifférent ni pour la classe ouvrière, ni pour ceux qui font profession de combattre ses aspirations, ni pour ceux qui lui marquent une sympathie plus ou moins désintéressée que la réunion prochaine, à Amsterdam, du Congrès Socialiste International.

De pareilles assises ne sont pas seulement intéressantes par elles-mêmes, par les problèmes qu'elles discutent: elles provoquent de grands mouvements d'opinion, des sursauts d'espoir, des explosions de colère ou des crises d'ironique dédain. Nous ne pouvons plus saisir sur le vif, au milieu d'une tourmente politique, les sentiments qui animent les unes contre les autres ou si l'on préfère, les unes vis-à-vis des autres, les classes de la société. Pour jeter la sonde dans l'opinion, et connaître les préventions de ceux-ci et les enthousiasmes de ceux-là, il nous faut compter sur des épisodes de second plan. Or le Congrès d'Amsterdam sera l'un de ces épisodes. Attendons-nous à voir commentées, dans toutes les langues, les moindres de ses délibérations. Ce sera, au demeurant, tout profit pour ceux qui s'attachent à scruter la psychologie des collectivités, et à démêler les traits généraux des couches sociales.

Il est bien évident qu'un fileur du Nord ne pensera pas comme un directeur d'une grande compagnie de chemins de fer; que les façons de sentir diffèrent du tout au tout d'un mineur d'Anzin à un

opulent armateur de Bordeaux. La tradition, l'hérédité, l'éducation, le milieu, l'occupation, le degré de misère ou de fortune jouent leur rôle dans le tempérament intellectuel de tel ou tel. Mais ce n'est point là l'objet de nos préoccupations. De même que les individus ont leurs conceptions propres, leur mode particulier d'envisager les choses, de même les classes se caractérisent par leur mentalité. Au regard de certains problèmes, tous les fileurs du Nord, tous les mineurs d'Anzin et tous les armateurs de Bordeaux, qu'ils soient jeunes ou vieux, veufs sans enfants, ou célibataires, ou mariés, et chargés de famille, se rallient aux mêmes principes. A ne considérer que les solutions uniformes qu'apportent chacune de ces catégories, on conclut qu'elles discernent entre elles des différences notables, parfois des oppositions profondes. Comment cet antagonisme n'atteindrait-il pas à son extrême acuité, lorsqu'il s'agit du problème le plus élevé de tous, celui des rapports sociaux, celui de l'égalité théorique et pratique, celui de la structure de la propriété, qui est, à vrai dire, l'unique problème que pose le socialisme?

Cette seule divergence des modes de penser et de sentir, à défaut de tout autre argument, attesterait l'existence des classes dans le monde contemporain. Nos pseudo-libéraux ont tôt fait de dire : « Depuis la Révolution, il n'y a plus de classes dans l'Etat : tous les hommes jouissent des mêmes droits, et tous s'acquittent des mêmes obligations. » Ce sont là phrases vaines, pures arguties, mensonges longuement et savamment prémédités. Ce que la Révolution a aboli, ce ne sont point les classes, mais les ordres qui apparaissent comme des divisions d'une toute autre nature. L'ordre est un compartiment

officiellement reconnu, qui existe de par la volonté de l'Etat, qui réunit tous les individus dotés d'une même capacité politique. La classe n'a rien d'officiel ; elle exclut toute attribution politique. C'est dans le domaine économique et social qu'elle se manifeste. Le Clergé et la Noblesse, qui étaient deux ordres différents avant 1789, et dont les privilèges n'étaient pas totalement identiques, ne formaient pourtant qu'une seule classe. Au contraire le Tiers-Etat, qui ostensiblement gardait son homogénéité, et qui groupait tous ses membres innombrables en un seul ordre, assemblait en ses rangs plusieurs classes ou fragments de classes. A la bourgeoisie financière, aux maîtres des corporations, aux magistrats, il juxtaposait les petits artisans, les ruraux de toute espèce, les ouvriers des manufactures et les commis du commerce. Rien n'était plus complexe, plus disparate, derrière une façade d'unité. De ce Tiers sont sortis les éléments antagonistes d'aujourd'hui qui y étaient, non point en puissance, mais en rudimentaire action. Loin de supprimer la scission sociale en classes, l'abrogation des ordres n'a réussi qu'à la faire saillir en pleine lumière.

L'existence des classes est un fait si certain et si indéniable que ceux-là mêmes qui la contestent sont obligés d'en tenir compte soit dans leur phraséologie habituelle, soit dans les institutions qu'ils acceptent. Les écrivains catholiques allemands et autrichiens, qui fondent le maintien du christianisme sur la conservation de la petite bourgeoisie, ont multiplié les ouvrages sur le rôle de la classe moyenne, et ce vocable revient chez eux à chaque instant. Partout où la corporation ancienne a été restaurée, avec sa tutelle étroite des maîtres sur les compagnons et les apprentis, les contours des

classes se délimitent avec une saisissante précision, et, en règle générale, la constitution des juridictions prudhommales et arbitrales consacre la division profonde de la société en patrons et ouvriers, c'est-à-dire en bourgeoisie et prolétariat.

Qu'il n'y ait expressément que deux classes à l'heure présente, qu'entre ces deux grandes couches de la population ne se glissent pas des fragments d'autres classes : artisans en chambre, intellectuels, petits propriétaires ruraux travaillant de leurs mains : ce serait folie que de prétendre l'affirmer. La société est en voie de perpétuelle évolution. La simplicité qui peut être conforme à la logique, ne résulte pas toujours aussi vite et aussi aisément des faits, et le passé tient toujours au sol par de multiples et robustes attaches. A vrai dire, si le prolétariat présente quelque homogénéité, la bourgeoisie se sectionne, et les petits agriculteurs forment une catégorie à part, plus ou moins nombreuse selon les pays, mais qui n'a pas cessé encore d'exercer une action.

Le socialisme a de tout temps étonné et épouvanté la bourgeoisie. Depuis plus d'un siècle, envisagée dans son ensemble, elle frissonne et s'exaspère devant ce phénomène qu'elle n'avait point prévu et qui déconcerte tous ses plans. Chaque classe, chaque groupement qui arrive au pouvoir, tend à se faire centre, à pratiquer un finalisme grossier et intéressé. Avant 1789, la Noblesse et le Clergé ne pouvaient guère concevoir qu'un jour ils seraient dépossédés de leurs privilèges politiques et de leur suprématie.

La bourgeoisie est longtemps demeurée dans le même état d'esprit. Ce qui a duré doit durer ; ce qui est, sera ; telle fut toujours la philosophie des

hommes à courte vue, qui ne discernent point la lente, nécessaire, irrémédiable désagrégation des régimes. M. Poirier et ses amis, glorificateurs de la grande révolution, fils et héritiers des acquéreurs des biens nationaux, sans-culottes élevés à la Pairie, s'imaginaient que leur révolution serait la dernière. On avait inscrit le mot de liberté sur les murs des prisons et l'égalité s'attestait par le régime du Cens. Gracchus Babeuf avait bien donné des indications en 1796, mais il avait porté sa tête sur l'échafaud et le prolétariat ne se distinguait pas encore suffisamment de la masse du Tiers vainqueur. Les Saints-Simoniens et les Fouriéristes émettaient des idées subversives; mais ils se rencontraient dans le milieu dirigeant et s'empressaient d'exclure toute violence. Ce ne fut qu'après l'insurrection des tisseurs lyonnais de 1831 que la bourgeoisie commença à craindre pour ses richesses; elle sentait, de plus, grandir confusément autour d'elle une force nouvelle, la puissance de ces hommes noirs, déguenillés, malpropres, qui graissaient les machines ou piquaient le charbon, et dont l'effectif s'accroissait en même temps que son opulence et ses dividendes. Mais pour beaucoup, les théories exposées dans les livres des Louis Blanc, des Pecqueur et des Cabet, des Considérant, des Proud'hon, n'avaient que la valeur de thèses philosophiques. On ne les tenait pas pour plus dangereuses que les doctrines de Platon, d'Aristote, de Spencer et de Kant. Puis 1848 marque une date, de même que le manifeste des Communistes sanctionne la pénétration du socialisme dans le prolétariat.

Jusque-là le socialisme était exposé par des savants, d'une façon professorale comme une con-

ception de l'histoire humaine; brusquement, il devient la revendication vivante et palpitante d'une classe. Jusque-là le péril du soulèvement social apparaissait comme lointain et négligeable aux possédants; tout à coup, il surgit en sa sauvage grandeur, et les passions exaspérées montrent l'abîme profond qui sépare les maîtres des salariés. C'est à partir de ce moment que s'affirme la psychologie de la classe capitaliste ou, du moins, de l'immense majorité de ses membres.

La bourgeoisie ne peut admettre que la plèbe ouvrière réclame le droit à l'existence. Le veto qu'elle oppose aux revendications populaires, elle ne l'exprime pas en forme catégorique, car elle appréhende une brutale riposte, mais il est au fond de toute sa politique et elle n'a en réalité qu'un seul objectif, quoi qu'elle fasse, qu'on considère son attitude à l'égard de la religion, ou sa conduite vis-à-vis des réformes partielles : conjurer le partage du pouvoir. Elle n'ignore pas que ce pouvoir ne se partagerait pas au surplus, et qu'elle n'a le choix qu'entre la mainmise intégrale et la dépossession totale. On ne fait pas aux classes leur part; elles sont par nature exclusives et égoïstes.

Lorsque la bourgeoisie, jadis voltairienne, afflue dans les églises, elle entend faire de la croyance en la divinité un frein à la poussée sociale. Lorsqu'elle consent à élaborer une réglementation du travail, à assainir les ateliers, à éliminer de la manufacture les enfants en bas âge, elle n'accomplit pas œuvre d'humanité : elle croit désarmer la révolution sociale; elle s'imagine que, par des réformes anodines, inconsistantes, dérisoires, toujours marchandées, elle refoulera le socialisme; au contraire, elle l'exaspère. Lorsqu'elle favorise certaines institutions, la

coopération, la mutualité, c'est qu'elle compte s'épargner par elles la commotion suprême, submerger sous l'épanouissement des intérêts privés et des ambitions individuelles, la grande action collective qu'ont concertée les masses.

Cette oligarchie, qui se resserre, malgré tout, qui bénéficie du budget plus que proportionnellement à ses effectifs, qui accapare certaines fonctions publiques pour elle et pour sa clientèle, ne jouit pas seulement de la vie; elle n'exploite pas uniquement la méthode des concessions illusoires et des séductions hypocrites; elle a conservé un fonds de sauvagerie, de haine farouche, d'implacable bestialité. La plèbe qui souffre, qui réclame, qui menace, est l'ennemi contre lequel tout est permis, qu'on a le droit de réduire par le fer et par le feu, qu'on doit exterminer, le cas échéant, comme un troupeau de fauves malfaisants. Dans le courant quotidien ces sentiments se masquent et s'atténuent; ils éclatent dès qu'une crise grande ou petite a rompu la monotonie des épisodes. Qu'un soulèvement survienne, l'aristocratie dirigeante a pour la classe salariée la même férocité que les riches de Carthage contre les mercenaires. Elle a marqué, en juin 1848, en mai 1871, chez nous, la fureur sanguinaire qui subsistait sous le vernis de la civilisation latine, et elle apporta alors dans la répression de l'émeute un raffinement de cruauté ingénieuse qui dépassa de loin tous les exemples du passé. Il y a quelques années, tandis que régnait la pseudo-terreur anarchiste, elle montra qu'elle savait allier à la pusillanimité la plus honteuse la fureur de vengeance la moins avouable, et il est évident que si un gouvernement en France avait fait subir aux libertaires les traitements que Canovas leur infligea en

Espagne, il aurait reçu des approbations qui ne se fussent même pas déguisées.

Au fond, le grand argument de la haute bourgeoisie capitaliste reste la fusillade, de même que l'intervention de l'armée apparaît aux directeurs et aux actionnaires de mines comme l'unique recours contre la grève. Jamais ceux-ci ne consentiront à admettre qu'un mineur, qui peine neuf heures durant pour quelques misérables francs, revendique un salaire plus élevé, une retraite moins fictive, une journée moins longue. La notion que tous les hommes ont un droit de co-propriété sur les richesses enfouies dans le sous-sol ne saurait se présenter à leur esprit. L'oligarchie possédante ne comprend pas davantage que la masse ne veuille pas être tenue en tutelle permanente et qu'elle s'arroge le droit de rompre sa servitude. Il semble que la prolongation d'un état de choses ait imposé à certains cerveaux le respect de sa pérennité. Les Spartiates de jadis, les patriciens de Venise, les esclavagistes des Antilles ne raisonnaient pas autrement devant les divers soubresauts des couches ou des catégories sociales qu'ils opprimaient.

Cette mentalité de la bourgeoisie, qui n'est pas nouvelle, qui fut celle de toutes les classes au pouvoir, n'offre rien d'étrange, ni d'exceptionnel; ce qui est curieux et surprenant, c'est qu'une fraction de cette bourgeoisie pense et sente très différemment ; c'est qu'elle affecte de se rallier à la plèbe, qu'elle en accepte les idées, qu'elle se mette même à sa tête pour conduire l'évolution.

Nous ne faisons pas allusion ici à cette catégorie d'hommes qu'on appelle des intellectuels et qui, à vrai dire, à part de rares exceptions, appartiennent beaucoup plus à la couche gouvernée qu'à la

gouvernante. Ils peuvent avoir, à certains égards, le mode de vie de la bourgeoisie, se vêtir, se nourrir comme elle, se distinguer par une instruction plus poussée du peuple qui travaille. En général, ils subsistent de leur propre labeur ; asservis au capital plus directement que le mineur ou le tisseur, dépendant de ses caprices pour leur alimentation, ils méritent la qualification de déclassés, non parce qu'ils sont sortis volontairement ou malgré eux de leur classe, mais parce qu'ils n'ont plus de classe. Epaves flottantes, ils errent des dominants aux dominés. Condamnés à d'atroces chômages, ils seront de merveilleux artisans d'émeute, à moins qu'ils ne deviennent d'admirables ministres de réaction. Blanqui et Guizot furent des intellectuels.

Mais il y a une branche de la vraie bourgeoisie, de la bourgeoisie armée du capital, qui va au peuple, comme disent les Russes, qui en approuve certaines aspirations, qui lui offre des cadres militants. Le mouvement n'est pas spécial à la France, où il a éclaté brusquement, tandis que l'affaire Dreyfus passionnait le pays ; il s'est étendu à l'Allemagne, à l'Italie, à la Belgique. Certains industriels, ou commerçants ou financiers ont cru savoir que le socialisme n'était pas tout entier dans le collectivisme ou dans le communisme, qu'il constituait, en somme, une revendication du mieux être, qu'il figurait le mouvement complexe, ambigu, incertain d'une foule soucieuse de secouer son statut matériel et moral. Une sentimentalité vague et fluide flottait en l'air, comme à la veille des grandes crises historiques; l'altruisme régnait en théorie ; l'humanitarisme, le pacifisme, le cosmopolitisme inondaient le monde. Il semblait que les doctrines roides, hautaines, anguleuses, sèches de Marx et de ses disciples

se fussent épandues en fraternité universelle et en violent amour. La bourgeoisie donnait des écoles, des thèses, des chefs au socialisme. Du centre gauche et du centre droit, des hommes accoururent pour défendre le prolétariat; ils lui apportaient la vigueur de leur geste et la beauté de leur parole ; ils exaltèrent des souvenirs qui n'étaient point les leurs; ils firent scintiller un avenir dont eux-mêmes seraient les maîtres. Puis, au nom de leur brusque évolution, ils réclamèrent le commandement et, l'ayant pris, ils montrèrent qu'on avait fait fausse route jusqu'à eux et que les classes antagonistes devaient se réconcilier en une même marche à l'inconnu. Surtout ils poursuivirent les attitudes qui effraient, les termes qui sonnent mal. Les Gracques avaient tout donné à la plèbe. La bourgeoisie humanitaire n'oublie point qu'elle est la bourgeoisie. Pour sauver la souche d'où elle sort, elle cherche une conciliation impossible entre les riches et les pauvres. La confusion de ses pensées a fait douter de la pureté de ses meilleures intentions. Elle pouvait jouer le rôle du bas clergé et de la petite noblesse en 1789 : déchaîner le courant social. Prise entre les attaches mondaines et la logique, entre les intérêts des personnes et la sensiblerie. elle n'a abouti qu'à enrayer pour un temps les aspirations dont elle criait la légitimité. Au lieu des chefs de guerre qu'elle promettait, elle n'a offert que des druides dont la faucille d'or resplendissait au soleil, sans jamais rien couper : elle aura de terribles réveils.

La petite bourgeoisie, celle qui vit de la boutique ou du métier, à l'ombre de la grande manufacture qui l'absorbe ou du grand magasin qui la ruine, constitue — par ses tendances — le plus étrange

des groupements sociaux. Les contingents considérables qu'elle peut mettre en ligne ne doivent point faire illusion. Elle demeure vouée à l'impuissance, parce qu'elle oscille entre les classes, qu'elle cherche éternellement sa voie, qu'elle envie la grande bourgeoisie et dédaigne le prolétariat, sans jamais adopter une ligne suivie. Dotée d'un capital minuscule, elle craint de perdre, dans une subversion sociale, ce pseudo-privilège; mais peu à peu dépossédée de sa clientèle par des capitaux plus concentrés, elle ne nourrit pour les riches que haine et désir de vengeance. De la classe dirigeante où elle vient, à la classe dirigée où elle va automatiquement, le chemin est long; elle ne fera rien pour l'abréger, mais sa chute n'en est pas moins fatale, et de jour en jour, par faillite, cessation de commerce, ruine imminente, quelques-uns de ses membres se versent dans la plèbe. Ils travaillent de leurs mains après avoir fait travailler un, deux, quatre employés. Ces petits bourgeois, sur qui la banqueroute est toujours suspendue et qui ne peuvent guère opter qu'entre l'abandon forcé ou l'abdication volontaire de leur condition sociale, si triste, si précaire, sont éternellement en colère. Exaspérés contre le régime économique qui les broie, soulevés contre les gouvernements successifs qui les servent mal ou les desservent, ils flottent entre les extrêmes de l'opinion. On les a vus applaudir à la Révolution de 1848 et s'armer contre les insurgés de Paris, adhérer à la Commune naissante et célébrer les horreurs de Mai, défendre la République radicale, acclamer Boulanger et le Nationalisme. En Allemagne et en Autriche, ils ont acquiescé au mouvement démocratique du milieu du siècle, avant de se précipiter dans les pires partis de réaction, d'exiger comme

une consolidation légale de leur statut social ; consolidation légale qui ne saurait enrayer la poussée irrésistible des choses. Il y a longtemps que la politique des métiers a démontré, dans l'Europe du centre, sa parfaite stérilité. Un beau jour, cette petite bourgeoisie, dans une crise de fureur plus aiguë que les autres, se retournera contre le régime capitaliste et sa haine contre le grand négoce dépassant son mépris de l'ouvrier, elle tendra la main au prolétariat qui l'entraînera en son élan.

La petite propriété rurale, sur laquelle le conservatisme fonde ses plus fermes espérances, dont il vante la loyauté, la stabilité, l'invincible fidélité au régime, réserve elle aussi des surprises. D'abord son effectif n'est pas partout compact comme en France, et, bien souvent, elle ne forme qu'une couche mince ou imperceptible entre les grands détenteurs de biens fonds et les journaliers ou les domestiques agricoles. En outre et même en France, si l'on s'en réfère aux statistiques officielles, son contingent diminue; enfin elle n'est pas si rétrograde qu'on veut bien le croire; les idées nouvelles viennent la solliciter sur son lopin de terre, que les financiers guettent de toutes parts, qui risque à chaque instant de sombrer dans une tourmente imprévue, qui, en bien des cas, n'est qu'une propriété nominale, à demi dévorée par l'hypothèque.

La mentalité du travailleur propriétaire s'est fortement transformée, depuis la Révolution qui lui donna ses arpents francs de charges et l'émancipa de la redevance féodale. Alors il se sentait un maître, un homme libre, un citoyen effectif. Mais la terre s'est industrialisée, elle aussi, exigeant des capitaux plus abondants; la concurrence des pays lointains s'intensifiait; l'impôt croissait avec les

obligations de toute nature; le sol ne rapportait plus rien. Le paysan se prit à réfléchir; il comprit que son sort n'était pas plus enviable que la condition du journalier, exempt du moins, lui, de soucis, de dettes, d'engagements; il identifia le régime avec l'omnipotence des grands propriétaires, qui emploient les machines coûteuses et qui font manœuvrer des armées sur leurs champs; il n'en est pas encore au point de savoir qu'il est le paravent du statut social, qu'on joue de sa misère pour couvrir l'opulence d'autrui, mais son mécontentement, sa désillusion, son aspiration au mieux être sont tels qu'il ne voudrait plus prendre, comme en 1848, sa fourche contre les « partageux ». Il hésite, il est perdu pour la conservation.

Le prolétariat serait de longue date le maître des choses, s'il n'avait écouté ceux qui l'affaiblissent et le divisent contre lui-même. Classe déjà vieille et pourtant enfantine encore dans ses raisonnements, puissante par le nombre, par l'énergie et pourtant sans cesse dupée, il n'a pu, dans l'infinie complexité des événements et des situations, s'arrêter à une méthode définie. On l'a coupé en fragments épars parce qu'on opposait devant lui la réforme et la révolution, le syndicalisme et l'action politique. Des hommes qui avaient intérêt à le sectionner, pour se tailler des prééminences, des commandements, l'amusaient avec des expressions souvent vides de pensée, et, poussés par ses acclamations, se hissaient au pouvoir pour l'écraser ensuite. Pauvre plèbe, dominatrice théorique depuis cinquante ans, et qui n'a jamais su que se donner des dominateurs! La magie des mots l'éblouissait; l'abstraction la domptait; elle oubliait les réalités et c'est éternellement qu'elle met trois mois de

misère au service de la République. On l'accuse d'être ignorante, brutale, implacable, sanguinaire. Elle n'est que trop simple, trop confiante, trop facile à persuader. Son tort suprême est d'accepter des chefs qui ne sortent même pas de ses rangs, qui viennent de la classe dirigeante pour la mener et la trahir. Les Blanqui et les Delescluze sont rares. Combien d'autres citerait-on, qui, après avoir porté le drapeau rouge, sont devenus ministres ou pourraient le devenir! Ces millions et ces millions d'hommes qui se tendent la main à travers les frontières, qui sont l'humanité souffrante et agissante, qui renverseraient sans effort les rois et les oligarchies, qui entraîneraient dans leurs sillons, à la moindre poussée, toutes les forces armées, sont contenus par on ne sait quel scrupule, hypnotisés par on ne sait quelle éblouissante, mystérieuse, et décevante vision. Leur tort, c'est de n'être pas eux-mêmes, de suivre ceux qui leur prêchent l'impossible réconciliation des classes et qui veulent noyer, dans leurs vaines déclamations d'amour et de fraternité, les plaintes des souffrants, des écrasés et des mourants. La grande bourgeoisie n'écoute pas les ordres du prolétariat; la petite bourgeoisie ne cherche point ses conducteurs dans les sous-sols des mines; la plèbe ouvrière, proclamant une mentalité inférieure, s'abandonne aux transfuges de la classe dirigeante qui sont, qui restent toujours des dirigeants et qui, finalement, nécessairement, se retournent contre les prolétaires. Les transfuges sincères ne sont pas ceux qui réclament la couronne, mais ceux qui servent dans le rang.

PAUL LOUIS.

DE LA TRAGÉDIE

A PROPOS DE LA

« SÉMIRAMIS » DE PÉLADAN

—

> « Dans l'univers je distinguai trois excellences : la pensée d'abord, l'âme ensuite, enfin la beauté extérieure, lesquelles se nomment dans les belles lettres l'idée, le pathétique et le style poétique. L'œuvre suréminente est celle qui réunit ces trois prestiges, les confond, les féconde et les augmente l'un par l'autre. »

On a, ces derniers temps, beaucoup disputé de tragédie. Non seulement plusieurs parmi les meilleurs écrivains se consacrent à la restauration de cet art, mais encore une expression prononcée il y a quelques années à propos de la *Course du Flambeau* de M. Paul Hervieu, a été répétée à propos du *Dédale*, et commentée à satiété. On a voulu voir dans ces ouvrages dramatiques et notamment dans le dernier une forme nouvelle de la tragédie, inconséquemment nommée « tragédie moderne ». Tout d'abord ce terme n'est pas exact : pour exprimer l'idée sous-entendue il faudrait au moins dire « tragédie contemporaine » ; ensuite, il désigne une absurdité puisque l'un des caractères essentiels de la tragédie c'est de n'appartenir à aucun temps, à aucun lieu, d'être, enfin, une forme dramatique qui ne connaît rien d'autre que d'éternel et d'universel.

Pour témoignage que le débat était bien à l'actualité littéraire, M. Ferdinand Brunetière a publié, dans la *Revue des Deux-Mondes*, une étude — *Mélodrame ou Tragédie?* — dans laquelle, afin de déterminer si la pièce de M. Paul Hervieu est ou n'est pas une tragédie,

il a cherché ce qui distingue le mélodrame de la tragédie, et cherché par conséquent la nature de la tragédie. Beaucoup se sont étonnés de cette question même et surtout que M. Brunetière prétendît y répondre par un examen technique des deux genres. N'éclate-t-il pas, en effet, qu'ils sont des antipodes et que leur point de distinction, unique et absolu, est tout intérieur? Les agitations du mélodrame sont vaines et factices, tandis que celles de la tragédie sont symboliques et logiques. Comment penser à *Œdipe-Roi* et au mélodrame? Rien n'est mélodramatique qui correspond à quelque vérité métaphysique ou psychologique.

M. Brunetière n'a pas défini d'une façon claire la tragédie et, des caractères qu'il a dégagés, les uns sont superficiels, les autres, quoique justes, incomplets et médiocres. Il énumère des caractères extérieurs et d'intérieurs, c'est-à-dire qu'il considère l'expression et l'esprit de la tragédie. Dans les premiers il voit plutôt les apparences que la réalité intime. Contre cette assertion : il est « de l'essence de la tragédie de finir dans le sang », il serait facile de signaler plus de dix tragédies entre les illustres qui ne se dénouent pas ainsi; c'est surtout ne pas réfléchir que la mort n'est pas choisie pour elle-même, mais parce qu'elle est une des plus redoutables sanctions. Lorsqu'il dit que la « condition » des personnages et le fait d' « appartenir à l'histoire » les rend matière tragique, il s'arrête à l'écorce. Ceci apparaîtra tout à l'heure. Ses caractères intérieurs sont, dis-je, véritables mais étriqués : « les péripéties dépendent de la nécessité, — les événements s'engendrent les uns les autres, — les personnages sont des volontés qui s'analysent, se connaissent et se jugent. »

Voilà bien, en effet, des éléments de tragédie, mais cette énumération ne constitue pas une définition et ne présente pas une conception précise et élevée. Si, par exemple, aucune œuvre ne passait à la postérité, celle-ci imaginerait difficilement, sur ces paroles, l'art disparu.

Ces observations s'appliquent aussi aux définitions

données par d'illustres écrivains et de célèbres poètes. Toutes ces formules, d'ailleurs, ne sont que des répétitions ou des commentaires de la phrase d'Aristote si fréquemment citée. Selon les citateurs (qui se reproduisent les uns les autres sans lire les textes, en sorte que l'erreur commise une fois se multiplie) Aristote aurait dit : « la tragédie a pour but d'épurer les passions en excitant la terreur et la pitié » ou bien (ce qui est plus le sens du grand siècle) : « la tragédie est l'art d'exciter la terreur et la pitié et de purger par cela même de semblables passions. » Si Aristote avait en vérité tenu ce langage il serait pitoyable lui aussi. Cette phrase quelconque est en effet sans rigueur, sans profondeur et elle ne considère que l'*effet* de la tragédie. Mais l'auteur de la *Politique* et de l'*Organon* n'a ni pensé, ni écrit cela et il faut imputer tout le mal à la manie fréquente de citer en seconde main. C'est ce système qui, entre tant, nous a valu la fameuse sentence « le beau c'est la splendeur du vrai » que Platon n'a jamais prononcée. Dans la suite je donnerai la définition véritable d'Aristote et elle ne surprendra plus.

Horace, sans originalité, ressasse Aristote, et Boileau plus tard répétera Horace. Au XVI[e] siècle, époque de la renaissance des lettres françaises, époque des Baïf, des Jodelle, des Garnier, des Hardy, l'antiquité stimule les lettrés et nous trouvons dans certaines préfaces la conception du temps. Baïf présentant au roi sa version de l'*Hecuba* d'Euripide (1544) dit : « la coustume des poètes premiers aucteurs et inventeurs de la philosophie a tousiours esté de couvrir et cacher soubs le voile des fables, la vérité des choses qu'ils vouloyent enseigner, ou bien mesler le plaisir qu'on a de leur ingénieuse fiction, avec bôns et prouffitables documens. Et pour ce dit Horace que le poète apprend aux homes a honnestement parler, instruit l'entendement de bons enseignemens, reprend les vices, et loue la vertu. Et oultre plus nous donne congnoissance de l'advenir par exemples du passé, et en adversité et affliction console notre esprist troublé. Mais

entre tous il semble que les tragicques ainsi qu'ils surpassent tous autres escrips en haulteur de style, grādeur d'argumens et gravité de sentences: aussi ont-ils plus amené de prouffit aux hômes, d'autant qu'ils ont primes a instruire et enseigner les plus grans, et ceulx que la fortune a plus haultement elevez, comme princes et roys. » Jean de La Taille offrant en 1572 sa tragédie de *Saül* à la Princesse Henriette de Clèves lui écrit: « La Tragédie donc est une espèce, et un genre de poésie non vulgaire, mais autant élégant, beau et excellent qu'il est possible. Son vrai subiect ne traicte que de piteuses ruines des grands Seigneurs, que des inconstances de Fortune, que bannissements, guerres, pestes, famines, captivitez, exécrables cruautez des Tyrans: et bref, que larmes et misères extrêmes et non point de choses qui arrivent tous les iours naturellement et par raison commune;..... la vraye et seule intention d'une Tragédie est d'esmouvoir et de poindre merveilleusement les affections d'un chascun, car il faut que le subiect en soit si pitoyable et poignant de soy qu'estant mesmes en bref et nument dit, engendre en nous quelque passion. » Corneille, dans ses *Discours*, et Racine, dans ses *Préfaces*, dissertent, sans y ajouter rien, sur les lois posées par Aristote; ils donnent d'excellents préceptes et conseils littéraires, mais leurs considérations sont en général inférieures à leurs œuvres, ce qui, en vérité, n'est ni surprenant, ni très regrettable.

Il faudrait un traité pour examiner toutes les opinions, préciser leurs lacunes et combiner leurs sentences afin de conclure sur le sentiment que nos ancêtres eurent de la tragédie. Mieux vaut s'en tenir aux œuvres mêmes et penser que souvent, dans ses créations, le génie dépasse sa propre conception.

Personne, à ma connaissance, n'en a exposé la nature complexe et je veux distinguer ici les deux éléments essentiels dont la fusion constitue le genre tragique. Peut-être aussi n'a-t-on pas eu jadis l'idée d'insister sur le second de ces éléments parce qu'à ces époques d'idéalisme naturel notre goût maladif pour le ruisseau n'existait pas, —

du moins dans les arts ou les belles-lettres — et il était superflu de batailler contre la vulgarité et la trivialité.

Parmi les autres arts la tragédie a pour sœurs la statuaire monumentale et sacrée, la fresque, la symphonie. Ces comparaisons la situent. A côté de Michel-Ange Eschyle, à côté de Phidias Sophocle et Racine auprès de Raphaël. C'est avec l'épopée et la poésie lyrique, le grand art littéraire, alors que la comédie, le drame ou le roman sont, par leur objet réalistique, d'ordre inférieur. La tragédie est tout entière une invention du génie humain ; elle ne connaît pas la servilité et si elle imite c'est après un choix délibéré.

Dans les diverses dissertations, on l'a surtout considérée dans ses *effets*, quelquefois dans son *essence ;* jamais on n'a dégagé les principes majeurs de sa *forme*. Discuter sur les péripéties, la condition des personnages, le nombre des actes, etc..., c'est s'arrêter aux apparences et au métier, ce n'est pas s'expliquer sur la nature intime de l'expression tragique. Un roi, ce n'est point parce qu'il est roi qu'il peut entrer dans un ouvrage tragique, c'est parce qu'il appartient plus généralement aux grands de montrer certaines des qualités convenables. On l'a trop oublié : la tragédie est un *art,* c'est-à-dire qu'elle tient son action, son effet de l'exécution et les plus grandes idées, les plus forts sentiments empruntent leur relief au relief de la forme et leur valeur à sa valeur.

Les deux éléments constitutifs de la tragédie sont le thème et l'expression, ou mieux le *sujet* et l'*exécution*, au sens que l'on donne à ce dernier terme dans les arts plastiques. L'un et l'autre lui sont nécessaires, essentiels et il est aussi impossible de donner une définition de la tragédie que d'en composer une sans fixer et respecter leurs qualités. On a négligé le second élément et voilà pourquoi l'on a cru faire des tragédies en montrant « que la vie quotidienne et banale des individus les plus insignifiants peut avoir des minutes d'angoisse aussi tragiques que la brillante destinée des grands et des héros » ; voilà pourquoi M. Brunetière a pu dire : « Dans la vie

moderne, la vie que nous vivons tous les jours... la matière tragique est diffuse, comme dans l'histoire; et il ne s'agit que de la reconnaître. Le décor, le « milieu », le costume, le recul du temps, la « condition » des personnages, toutes ces distinctions ne sont qu'à la surface. » Une tragédie de sujet contemporain est impossible parce que les formes et la langue actuelle disconviennent aux exigences plastiques et poétiques du genre.

Dans son essence ou sujet, *la tragédie représente les débats de la conscience humaine avec la loi divine et les circonstances terrestres.*

Dans sa forme ou exécution, *la tragédie montre une action une et logique, à l'aide de personnages qui, quelle que soit leur condition, sont plastiquement beaux, d'une extrême dignité et s'expriment dans un langage élevé et poétique.*

Cette définition convient à toutes les tragédies et permet, pour l'avenir, toutes les innovations de sujet, de pathétique et d'expression, sous la seule condition de garder à ce genre son caractère suréminent et synthétique.

Mieux que tous les raisonnements un exemple fera plus exactement comprendre comment toute aventure humaine peut être haussée au point tragique. Cet exemple quel chef-d'œuvre mieux que la belle tragédie de Peladan qui vient d'être jouée à l'Amphithéâtre antique de Nîmes, *Sémiramis*, l'offrirait ?

Si je vous contais ce fait-divers : une commerçante absorbée par la nécessité de constituer sa maison passe dans son mariage à côté de l'amour. Puis, la maison prospérant, les rêveries occupent les loisirs et succèdent à l'activité. Elle observe quelque jeune commis; des désirs s'éveillent et, pressée par le vertige passionnel qu'aiguillonne la proximité de la vieillesse, malgré la jalouse surveillance du mari, malgré les exhortations du confesseur, elle se précipite dans le dernier espoir de connaître ce qu'elle n'a pas connu : l'amour. Et c'est avec peine que, le scandale ayant été révélé par quelque

éclat du mari et la surveillance des proches, les prêtres trouvent un expédient pour sauver l'honorabilité de la famille et pallier aux conséquences qui pouvaient naître de cette défaillance de la conscience devant l'éveil du sexe.

Voilà le fait-divers, le fait actuel. La commerçante devenant une mondaine, l'habileté scénique, le relief donné aux caractères, la vérité âpre des situations, rien de tout cela ne le transfigurerait. Ce serait toujours un drame bourgeois, borné dans son action et dans sa signification à notre race et à notre époque. L'œuvre pourrait être d'un individualisme caractérisé, représenter un cas typique d'époque, mais elle serait limitée et jamais ne deviendrait un symbole universel. Plus une forme est belle, plus elle est générale et si la Grèce fournit tant de matière tragique c'est qu'elle est parvenue dans ses mythes, dans son costume comme dans sa sculpture, à la forme inconditionnée, à la forme amorphe, à la forme abstraite.

Si, au contraire, la femme du fait-divers est une reine retirée dans l'histoire et presque légendaire; si cette circonstance communique à ses actes un caractère héroïque, exceptionnel, absolu ; si les autres personnages sont des grands, des chefs d'armée, ou les prêtres de quelque collège sacerdotal, représentant de la puissance spirituelle dans la société, on réunit toutes les conditions de grandeur, de majesté et de beauté. D'une aventure banale et localisée on fait une aventure rayonnante et cyclique, belle de toutes les perfections que la civilisation a inventées.

Tel est le cas de la *Sémiramis* de Péladan. Sémiramis, tandis qu'elle conduisait ses armées à la victoire, prise dans le tourbillon des combats et les préoccupations stratégiques, n'a pu songer à l'amour, ni trouver le temps de s'attendrir. A peine a-t-elle remarqué, à de significatifs épisodes, l'amour frénétique que son armée tout entière, du soldat au premier capitaine, lui a voué. Ce premier capitaine se nomme Zakkir-Iddin. Il est glo-

rieux, vaillant, et nul, certes, n'aime plus passionnément que lui Sémiramis. Nul, si la reine (qui pour toute l'armée a le prestige d'une déesse) descendait aux passions humaines nul ne mériterait plus et plus légitimement le baiser, car il est le chef selon la hiérarchie et selon la vaillance.

Zakir-Iddin ressent une profonde antipathie pour un jeune prince égyptien, fier de sa race, élégant et fin, Keth-Aour, emmené en otage à la suite des derniers traités. Les prêtres, Naram-Sin, le prêtre de la lettre, et Ourkam, le mage, le prêtre de l'esprit, s'inquiètent par ce qu'ils ont lu des présages, parce que, surtout, ils ont appris que Sémiramis voulait pour longtemps renoncer aux armes et cultiver la paix. La subtile intelligence d'Ourkam se dresse; il sait qu'à la faveur de l'oisiveté la femme s'éveillera dans la surhumaine reine et il médite d'empêcher cette tardive passion qui serait la déchéance de la majesté royale et qui susciterait une révolte dans l'armée amoureuse et jalouse. Sémiramis paraît dans tout l'éclat de sa gloire et, dans une splendide exhortation, elle remercie ses légions et les congédie. Au IIe acte, seule dans les gigantesques galeries du palais, elle s'alanguit et dans l'oisiveté solitaire la guerrière, habituée aux fatigues et à l'action, s'ennuie; elle se surprend à rêver et « le rêve d'une femme toujours aboutit à l'amour ». Dès lors le drame se précipite. En vain Ourkam prévient Sémiramis du danger qui la menace :

Obscure, tu pourrais disposer de toi-même, changer de vie !
Tu t'appelles la Grande, tu as conquis l'empire et l'immortalité,
tu dois rester reine et déité,
et ne pas démentir par d'indignes faiblesses
une race qui t'a voué son sang et ses autels.

Elle n'écoute aucun avis; elle prétend opposer aux obligations royales, à l'âge même qui la presse et aiguillonne son désir « la formidable volonté qui a soumis le monde ». L'élégant Keth-Aour lui plaît; il représente son contraire et les douces passions qu'elle ignore. Malgré les prières et les menaces de Zakir, elle poursuit et

au IIIe acte l'amante éclate, ardente, consacrant à cet amour tout son prestige, toute sa volonté et résolue à changer sa destinée — de guerrière en amoureuse — comme elle changeait jadis le destin des empires. Elle s'indigne d'être maintenant « sujette de son peuple et vassale des prêtres ». Elle menace Ourkam et Naram-Sin, elle menace Zakir-Iddin. Sous le fouet de son désir de femme flétrie par les ans, dans l'ardeur soulevée par ses duos d'amour avec Keth-Aour sa conscience s'égare; elle prétend méconnaître son devoir royal, l'amour des légions, enfin l'ordre fatal de sa vie. Le sacerdoce veille cependant, il l'entoure de sa vigilance, car il a pour mission de réaliser l'ordre et de garder les institutions contre les fantaisies individuelles. La jalousie de Zakir-Iddin et de l'armée qu'il incarne s'accroît à mesure qu'apparaît plus évident l'amour de la reine pour l'étranger; devant ce fait humain, le prestige de l'invincible guerrière, de l'être surnaturel s'affaiblit et l'indignation menace d'éclater en révolte. Sémiramis veut fuir et partager avec son Keth-Aour une vie obscure, mais en vain; et vainement aussi elle remettra à Keth-Aour l'insigne du commandement pour qu'il aille ordonner aux légions de la délivrer des prêtres qui veulent la contraindre.

Sa passion, avant le danger, s'irrite et Ourkam l'abandonne aux événements en la suppliant de sauver la dignité du sceptre. Zakir et les légions paraissent non pas décidés à obéir aux ordres de la reine, mais plutôt hésitant à trahir celle qui a trahi sa gloire et sa foi. Les colères grondent. Plus fort que sa volonté, plus fort que son vertige amoureux, le devoir, les obligations, le destin de Sémiramis se lèvent sous la forme jalouse de Zakir-Iddin qui tue Keth-Aour. Alors, dépossédée de son amour, la guerrière reparaît : dans sa furie vengeresse, elle combat et frappe à mort Zakir-Iddin. Puis, son rêve étant désormais irréalisable, elle annonce aux légions, qui ont méconnu son autorité souveraine, écouté un rebelle et violé la loi des otages, qu'elle les quitte à jamais et, après une dernière exhortation, entrecoupée d'exécrations, elle disparaît dans une apothéose.

Ainsi dans un déploiement de pompe et de beauté se déroule l'humaine, éternelle et tragique aventure d'une conscience troublée par la fatalité amoureuse et les désirs illégitimes, contrainte par l'autorité sacerdotale, harcelée par les dictamens légitimes et sociaux, victime enfin de ce pathétique conflit d'où la norme seule sort victorieuse. Corneille entre la gloire (ou devoir) et l'amour (ou passion) plaçait ses héros, et, chez ce grand idéaliste, le devoir l'emportait toujours. Chez Péladan, qui suit d'une psychologie plus exacte la déplorable réalité, les passions dominent l'individu et suscitent les catastrophes.

Toute la grandeur de la tragédie est en cela : s'adresser à la fois à la sensibilité et à la conscience et les émouvoir l'une par l'autre ; être la plus harmonieuse représentation du mystère de l'existence ; arracher les hommes à la réalité par un spectacle incomparable ; les faire vivre en leur cœur et se recueillir en leur esprit.

Pour cette exaltation de l'âme et ce ravissement des yeux et des oreilles les moyens littéraires ne suffisent pas. Aussi peut-on dire : la tragédie demande la collaboration de deux sciences : la métaphysique et la psychologie, et de quatre arts : la poésie, la sculpture, la peinture et la musique vocale. Par les idées qu'elle révèle, par les sentiments qu'elle développe, par son langage concis et poétique, par la beauté nécessaire de ses personnages héroïques, par l'harmonieuse composition des scènes et du décor, par le rythme des phrases et leur diction modulée, la tragédie exige les qualités suprêmes de ces deux sciences et de ces quatre arts.

On croirait facilement qu'une telle conception procède de Wagner et n'aurait pas été formulée avant sa tentative que M. Camille Mauclair a nommée dans une pénétrante étude *la fusion des arts*. Eh bien ! cette conception se trouve dans Aristote et Corneille l'a développée : « la tragédie usa jadis de l'art musical... et la décoration du théâtre a besoin de trois arts pour la rendre belle, de la peinture, de l'architecture et de la perspective. » Aristote ne pouvait être, en effet, le banal discoureur que

les citateurs nous présentent et voici sa définition complète : « La tragédie est l'imitation (1) de quelque action grave, complète, d'une étendue définie, par un discours rehaussé d'ornements judicieusement ordonnés, action présentée sous forme dramatique et non pas narrative, employant la terreur et la pitié pour purger les passions de ce genre. » On le voit, cette définition ne mérite plus aucun dédain et la formule répandue à l'envi n'est, en vérité, qu'une incidente, considérée par Aristote comme une simple conséquence.

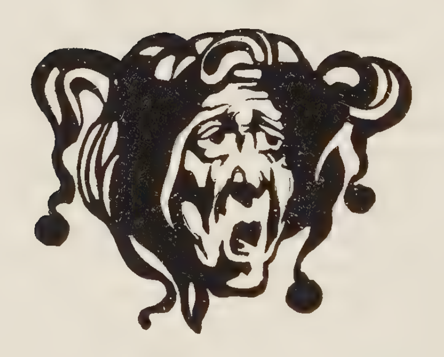
Je le dis sans emphase, ni hyperbole : aucune épithète n'est assez forte pour louer ceux qui tentent aujourd'hui de restituer un art aussi grandiose. Au respect des principes essentiels, légués par la tradition, Péladan a joint des innovations qui s'agrémentent à l'esprit contemporain. Le caractère nettement symbolique de ses personnages, sa psychologie de nature et d'expression plus réaliste qu'elle ne le fut jamais dans la tragédie française, sa poésie rythmée et non versifiée se retrouvent dans *Sémiramis* comme dans la *Prométhéide* ou *Œdipe et le Sphinx*, ces ouvrages sublimes. Sa manière est nouvelle et beaucoup y résistent ; on résiste surtout à cette poésie qui consiste à augmenter l'émotion par la musicalité ondoyante du rythme et par l'adéquation perpétuelle du mouvement au sens. Mais il triomphera parce qu'il apporte à la langue française ce qui fait la force constante et la libre allure de la poésie lyrique ou dramatique des Grecs : les ruptures constantes de rythme familières à Pindare et aux tragiques.

Avec l'admirable *Iphigénie* de Jean Moréas, avec les *Bakkhantes* de Joachim Gasquet, les diverses tragédies de MM. Catulle Mendès, Paul Souchon, d'autres encore, il me semble que l'on revient à l'époque radieuse où parurent les Baïf, les Jodelle, les Garnier, les de la Taille qui infusèrent aux lettres françaises une sève régénéra-

(1) L'exactitude grammaticale oblige de traduire le mot grec par son correspondant français, mais le sens intime d'*imitation* est *constitution* (à l'aide d'éléments réels).

trice. En 1552, Ronsard et la Pléiade, en l'honneur de Jodelle, chantèrent le Dithyrambe à Arcueil. En l'année 1903 le Dithyrambe de Péladan retentit dans l'enceinte prestigieuse d'Orange. Puisse cette cérémonie et l'hellénique initiative des Méridionaux dater aussi une Renaissance !

GABRIEL BOISSY.



LA NEF

(*Suite* [1])

—

SCÈNE VII

PROMÉTHÉE GUÉRISSEUR DES MAUX

LES TITANS, LES MORTS, LES HOMMES, LES BÊTES
(Voix innombrables et clameurs)

L'Ouranos s'écroule-t-il sur nous? Est-ce le dernier jour du monde? Où fuir? Où me cacher? Ah! hélas! Au nord, au sud, de tous côtés, les monts en feu se répondent...

Tumulte grandissant.

Prométhée! Titan! Prométhée! Titan! Titan! Titan! fils de Gaia! O douleur! Elle est donc revenue, la nuit terrible des mille ans!

PROMÉTHÉE

Ne craignez rien! Cette épreuve, ô vivants, se terminera promptement, pour faire place à l'aurore éternelle... Iô! Iô! Victoire! Victoire! Mon cœur bondit dans le fracas, ainsi qu'un char qui s'emporte.

LES TITANS, LES MORTS, LES HOMMES, LES BÊTES

Entends-tu? Gaia mugit plus fort. Une plainte, un grondement sans bornes fait trembler l'empire souterrain... O stupeur! Quelle ombre se répand? Il tombe, le grand mur d'airain qui servait de rempart aux Ténèbres.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Qu'est ceci! Malheur! ô dieu sauveur. Ne vois-tu

(1) V. *Mercure de France*, nos 174, 175.

pas? La torche d'or, la flamme apportée par la Strige, palpite... elle décroît dans ta main.

LES TITANS, LES MORTS, LES HOMMES, LES BÊTES

A tâtons, marchant d'un pied aveugle, je porte les mains de tous côtés, craignant de heurter un ami. O démon, où m'as-tu jeté? Hélas! hélas! Nuage exécrable de la nuit qui m'environne!... Zeus! Zeus! Au seuil du Hadès, dans le triste brouillard livide, la chienne Orthos aboie de ses cinquante têtes, prête à dévorer la Terre.

PROMÉTHÉE

se dressant en sursaut.

Trahison! trahison! trahison! Je comprends tout! je comprends tout! je devine!... Héphaistos! Héphaistos! ô démon! par quelle ruse m'as-tu joué! A la place du feu vivant, de l'éther sacré, vierge et strident, que j'avais allumé sur la torche, tu t'es glissé, ô Flamboyant. Et, trompant mes yeux lourds de ténèbres, tu m'as déçu par ta splendeur, comme au bord des golfes cimmériens, dans la nuit et l'horreur éternelles, la pauvre lampe d'un pêcheur abuse les Muets écaillés, les chiens et les serpents de l'eau noire... Silence!... Hélas! hélas! vains efforts! La flamme, un instant ranimée sous le souffle de ma bouche, s'affaisse tout à coup du flambeau, comme une robe de titan qu'un dieu pygmée aurait revêtue. O trahison! Ah! ah! hélas! ruse infâme! Ainsi, ce rougeoiment obscur, cet œil louche et fumeux de la torche, c'était toi, Boiteux des deux pieds! Et maintenant, tu disparais, et comme un ver dans son trou, tu t'enfonces au profond de Gaia, rendant vain et dérisoire le présent que m'a fait Adrastée.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Un froid rapide mord mes os. Une douleur inouïe

plus qu'humaine passe en moi comme une épée... Ha! Le flambeau s'est éteint.

Pause.

PROMÉTHÉE

Où la Terre a-t-elle fui? Mes yeux, à ma droite, à ma gauche, siègent au-dessus d'un abîme d'ouragans de grêle et de nuées. Les planètes ont cessé leur danse. A travers les tourbillons neigeux, pleins de globes et de lunes difformes, on n'entend plus que le crépitement des étoiles qui s'agitent sur leur bûcher refroidi. Gaia va-t-elle donc périr? Hâte-toi! Vite! Vite! ô Titan! Rallume le flambeau défaillant! Mais, hélas! où prendre la flamme?

Il considère la torche.

C'en est fait!... Eteinte! éclipsée! En vain, je te penche, ô flambeau. Une livide fumée s'exhale de ton cratère, et roule à lourds flocons, dans la nuit. Ah! hélas! les craquements redoublent. La faux spectrale de Kronos s'agite et semble grandir, et, occupant le ciel presque entier, elle étreint, d'un froid d'acier terrible, tout ce que son ombre engloutit. Hestia! Hestia! m'entends-tu?... M'entends-tu? Les démons boréens prennent possession du monde... Hestia! ô reine! Hestia! Mais que sert d'invoquer celle-ci? C'est en toi seul, ô Prométhée, qu'est la vie et le salut des êtres. Tu cherchais où rallumer la torche. N'as-tu pas, ô fils de Gaia, l'éther fulgurant dans ton esprit, comme le monde dans tes membres? Vite! A l'œuvre! A l'œuvre! Il est temps. Par la magique contraction de ta pensée, fais jaillir, hors de toi, l'étincelle de la flamme universelle! Vois! Déjà la terre et la mer ne sont plus, sous tes yeux obscurcis, qu'un chaos de givre et de frimas, un désert de lames glacées, où s'assied le Silence éternel. Fais ton œuvre, ô Titan! Vite!

Vite! La roue qui emporte le monde ne peut s'arrêter, même un instant.

Tonnerre. Sept étoiles ardentes jaillissent successivement, d'entre les sourcils de Prométhée. Le flambeau se rallume. Clameurs.

LES TITANS, LES MORTS, LES HOMMES, LES BÊTES

Quel pesant sommeil me saisissait ?... Hola ! ho ! Briarée ! Encelade ! A plein dos, émergeant des mers, soulevant les îles et les rochers, nous lançons notre joie dans l'éther, en longs rires de flamme sonore.

Tumulte. Coups de foudre.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Pan renaît... Ha ! ha ! N'entends-tu pas ? Les boulets crépitants du tonnerre pleuvent dans l'air, de tous côtés, tels que des pierres de fronde... Iô ! Iô ! Gonflant son écume, l'océan emporte par milliers, comme un grand naufrage de tours, de palais et de cités, les débris des glaciers fracassés.

PROMÉTHÉE

Silence ! Point de cris, ô vivants ! Malheureux ! Pareils à des génisses, vous bondissez, traînant vos liens, et courez, tout transportés, çà et là, quand le fouet du pâtre horrible est sur vous. En effet, la dette est toujours due ; l'épreuve n'est pas accomplie. Voyez ! Des gouttes d'un sang noir ruissellent du cœur mystérieux qui se tient devant moi, immobile.

LES TITANS, LES MORTS, LES HOMMES, LES BÊTES

O terreur ! Ha ! ha ! Lève les yeux ! Elles sont là, les sœurs aux mille noms, les hydres qui ronflent la flamme. Vois comme elles pressent leur vol ! Comme elles flairent la curée, renversant leur hideuse narine dans l'air sombre et empesté !

PROMÉTHÉE

L'heure est venue... Némésis ! ô Némésis ! Tels qu'une immense éclipse amassée dans les pores de la lumière, des milliers de foudres ténébreux éclatent d'un seul coup, dans l'éther. Déjà, le typhon m'environne. La nue écume jusqu'à mes pieds. Jamais, même quand, soulevé, au cours de la nuit des mille ans, tout l'abîme aboyait contre moi, je n'ai vu de tels jets de soufre, ni entendu d'aussi effrayantes explosions de clameurs et de rugissements.

LES TITANS, LES MORTS, LES HOMMES, LES BÊTES

A quoi bon nous rappeler nos maux ? Guéris-les ! Guéris-les, dieu sauveur ! Que tardes-tu ? Pourquoi ta droite est-elle si lente à bénir ?

PROMÉTHÉE

A chaque instant suffit sa tâche. Certes, il me fallait, tout d'abord, assurer, ô fils des éphémères, la continuité de la vie, ne pas laisser la flamme défaillir. En effet, je le proclame ici. Des deux mystérieux emblèmes suscités par les Pouvoirs divins, pour manifester à vos yeux ce que les hommes appellent, en bégayant, âme et corps, matière et esprit, la Torche prévaut sur le Cœur, la flamme l'emporte, ô vivants, sur l'argile et sur la chair. Mais c'est assez. Déjà ma force gonfle de nouveau mon sein. Comme un torrent suspendu dans son cours, ma volonté, puissamment, roule dans toutes mes veines... Arrière, vous, les ténébreuses !... C'en est fait. Le moment est venu de guérir le cœur blessé par Zeus... M'entendez-vous ! Arrière ! Arrière !

Les Harpyes reculent.

Ce vase empli de sang que vous vous disputez, le

léchant de vos langues hideuses, déposez-le, ô Rugissantes, sur cette colonne d'airain élevée par le vieux Nérée, au bord du fleuve, et qui marque jusqu'où le dieu pousse ses vagues en avant, et les retire ensuite, vers son lit, avec le mors dont il les gouverne... Et vous, races humaines innombrables, pâles spectres, bêtes, titans qui tordez vos anneaux sous les monts, tels que d'immenses reptiles, restez en paix, ne troublez pas le mystère qui va s'accomplir !

Silence profond et solennel.

LES FILLES DE LA NUIT
PLANENT, LES AILES OUVERTES.
Toutes les faces sont tournées vers le Titan.

PROMÉTHÉE
étendant la main sur le cœur.

L'aurore des jours se lève enfin. Recueillant mon sang dans ma main, et le répandant sur tes blessures, je t'en lave, ô cœur, pour te guérir, après ta longue souffrance. Sois béni, toi qui étais maudit ! Que de toi désormais, pauvre chair, cœur des cœurs, ô Plaie universelle, irradient la justice et l'amour qui éclaireront le monde.

LES TITANS, LES MORTS, LES HOMMES, LES BÊTES
(voix étouffées et murmures)

Une nuée de pleurs monte à mes yeux. Parle bas ! Tout bas ! Tout bas ! Ecoute !... L'enfer immobile se tait. Le silence énorme des vents plane seul au-dessus de l'abîme.

Pause.

PROMÉTHÉE

O stupeur ! Ai-je ordonné en vain ? Les gouttes ruissellent toujours ; le sang pleut lentement dans

le gouffre. Pandorè ! ô cœur ! Pandorè ! Quel démon te fait donc repousser le baume qui t'eût guéri ? Crains-tu les dieux et leur colère ? Mais déjà, tu le sais, Zeus n'est plus. Aidès tombe et roule dans la nuit, lâchant le sceptre affreux qui se brise. Il n'y a point d'autre roi que moi. Il n'y a point de dieu fort, juste et vengeur que moi. Comme l'aigle, avec de larges cercles, vole au-dessus de ses petits, ainsi, ma droite souveraine te protège, ô cœur tremblant. M'entends-tu ? M'obéiras-tu ? Secouant sur toi ma main puissante, je t'entoure du feu de la vie, je t'arrose du sang fécondant qui lave et qui purifie. Pour la seconde fois, Prométhée le commande. Sois guéri, ô cœur blessé de l'homme ! Et vous, noirs dragons de la Nuit, striges, lémures, plus de combat !

Nouvelle pause. Un flot de sang jaillit du cœur.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Malheur sur nous ! Ah ! ah ! Titan ! les filles de l'Enfer s'agitent. Vois ! Déjà leurs crins se hérissent ; leurs ailes, qu'elles déploient, jettent dans l'air, de tous côtés, des tonnerres et des gouttes de sang ; la foudre pétille entre leurs doigts.

PROMÉTHÉE

A bas ! à bas ! chiennes ! arrêtez ! Voulez-vous dévorer la Terre ? Couchez-vous là ! Paix ! Ne hurlez pas ! De son regard, de son doigt baissé, le Titan vous dompte encore... Et vous, silence, ô vivants. Certes, je le vois maintenant, il convient, avant toute chose, de purger de son âcre venin ce cœur blessé par les dieux, et d'en régénérer l'argile. Point de cris ! paix ! silence ! vous dis-je. Croyez-vous le Titan désarmé ? N'est-il que mon sang pour remède? Avec la flamme primitive,

immarcescible, j'épurerai le cœur souillé, ainsi que vous séparez l'or des scories boueuses où il se cache.. Iô ! Iô ! Soyez joyeux, vivants ! Puisque le règne de l'esprit succède à celui de Zeus, l'esprit affinera la chair, et la marquera à mon sceau, comme un berger empreint son signe sur le flanc de ses brebis.

Il entoure le cœur du feu de la torche.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Pas de bruit! paix ! paix ! retiens ta voix ! Que le rit rédempteur s'accomplisse !.. Regarde! Occupé à sa tâche, le bon Titan reste immobile, les yeux fixes et le sourcil froncé.

PROMÉTHÉE

Le sang s'arrête de nouveau ; les plaies, horribles à voir, se referment. O cœur souffrant ! Cœur éternel ! La torche guérisseuse est sur toi. Que ma voix te berce comme un rêve! Dors ! Tout tumulte est enchaîné dans le vaste sein du monde. Dors ! dors, environné de flamme, et pareil à l'oiseau merveilleux, qui renaît, plus brillant encore, de son bûcher. O prodige ! Ainsi que l'océan gonfle le sel vert de ses eaux, et se lève sous la lune, ton orbe obscur semble grandir, emplissant l'espace étincelant. Certes, j'y vois tout l'univers, et la terre, et l'Olympe, et moi-même. Sans un cri, sans une rumeur, dans une vapeur de vertige, un tremblement ténébreux, une foule d'êtres s'y agitent, animaux, titans, démons du ciel, cependant que de noirs flamboiements, passant sur eux comme des ondes... Ah! tout s'éclipse soudain. Maintenant, mes prunelles étonnées retrouvent ce que je dois voir, le rocher, la nef, la sombre mer, la torche que je tiens dans ma main, et où brûlent sept étoiles. Oui!

brûle autour du cœur sacré ! Brûle ! Redouble ta flamme ! Que la matière ne soit plus ! Consume le grand vase du mal, et transforme en la substance, tellement qu'il ne reste, à la place de cette chair renouvelée, qu'un cœur spirituel, splendide, incorruptible, urne de joie pour tout l'univers !

Pause.

LES TITANS, LES MORTS, LES HOMMES, LES BÊTES

La plaie se rouvre, le sang coule... O douleur! ha ! ha ! malheur sur nous ! Que ne puis-je, hélas ! que ne puis-je, m'envolant à travers l'Ouranos, venir en aide au cœur, moi-même !

PROMÉTHÉE

Adrastée ! Adrastée ! noir démon ! La Tartare et l'Olympe triomphent. O Destinée, tu as vaincu ! Grées, Harpyes, Gorgones, à vous la terre !

Immense explosion.

LES FILLES DE LA NUIT S'ENVOLENT

Clameurs et tumulte universels.

LES TITANS, LES MORTS, LES HOMMES, LES BÊTES

Ha ! ha ! ô malheureux ! ah ! hélas ! Aidoneus, de quels maux tu m'accables ! Je meurs, hélas ! je ne suis plus. L'aiguillon des Furies me déchire.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Arrêterez-vous par vos cris, la chute du ciel qui croule? Subissez la loi sans gémir. Adrastée n'aime que le silence.

LES TITANS, LES MORTS, LES HOMMES, LES BÊTES

N'est-il pas de remède, ô Titan? Ha ! ha ! nul philtre? nul dictame? Et pourtant, l'antique sagesse, les récits d'Astrée et de Rhéa parlent de

baumes si puissants qu'ils ressoudaient les os du fer, et forçaient les durs rochers à se joindre.

PROMÉTHÉE

Le seul remède était en moi. La plaie que n'ont pu fermer ni les vertus du sang vivant, ni l'esprit de la flamme éternelle, croyez-vous qu'une herbe la guérisse?

LES TITANS, LES MORTS, LES HOMMES, LES BÊTES

Malheur! ah! ah! malheur sur nous! Sans fin! sans fin, la souffrance! La flamme se colle à mes os. Le sang siffle dans mes veines, ainsi que du plomb fondu... Donne-nous l'oubli, fils de Gaia! Souffle la torche!... Ha! ha! éteins la vie! Fais la mort et la nuit sur le monde!

PROMÉTHÉE

A quoi bon me supplier ainsi? Ombre d'un dieu, je ne puis rien; vos yeux ont vu ma défaite. Le flambeau? Il se glace en ma main. Le cœur? Mille démons y fourmillent. Cessez vos cris! cessez vos cris! vous dis-je. Désarmé, et sans nul pouvoir, j'assiste, comme vous, à l'effrayant spectacle du Hadès se ruant sur Gaia. En vain, les centaures hennissants, courant, leurs crins au vent, çà et là, essaient, à coups de javelots, et en lançant leurs grandes flèches, de repousser l'assaut des Furies : tout le ciel est plein d'oiseaux terribles; les Gorgones, effroyables, innombrables, chevauchent l'éther en tourbillons... O désespoir! Hélas! hélas! Voilà donc le monde où je suis roi! Je pensais recréer l'Olympe. La géhenne est sortie de mes mains!

LES TITANS, LES MORTS, LES HOMMES, LES BÊTES

Souffle la torche! éteins la vie! Que le mal, que le monde périsse! Etouffe! étouffe le Jour, ainsi que l'on broie du talon le crâne d'un reptile qui siffle!

PROMÉTHÉE

Ta souffrance est la mienne, hélas ! Paix ! paix ! calme ta colère ! M'entendez-vous ? frères ! géants ! Cessez d'ébranler la terre !

LES TITANS, LES MORTS, LES HOMMES, LES BÊTES

Ha ! ha ! ô Gorgones, ô Harpyes ! A quels maux je suis en proie !... Eteins la vie ! Ha ! ha ! Ne plus souffrir !... Mourir ! mourir ! ne plus souffrir !... O Zeus ! S'abîmer au néant ! Etre une pierre insensible !

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Les sommets vacillent... hélas ! hélas ! Furieux, et vomissant la flamme, les Titans hideux se dressent en cercle, à tous les points de l'horizon... Arrêtez, vivants ! que faites-vous ? Quelle rage vous emporte ? O douleur ! Entourant Prométhée, ils lancent contre la torche d'or des brandons, des rocs, des cendres ardentes, de vastes arbres déracinés.

PROMÉTHÉE

déchirant sa plaie pour l'élargir.

Plus fort ! plus fort ! crache ton sang ! Coule, ô plaie ! crève à torrents ! ruisselle ! Que, du moins, je souffre avec les hommes, si je n'ai pu les guérir !. O cœur, romps-toi comme la mer ! Puisque vous haïssez celui qui n'a pu vous venir en aide, je me hais, je me hais moi-même... Arrachez les montagnes, ô Titans, et lapidez-moi sous elles ! Eclairs, éclairs, plongez vos lances dans mes yeux ! Furies, que vos rires de fer effondrent la coupole du monde ! Venez, bêtes ! buvez mon sang ! mangez ma chair ! Car j'ai trompé les hommes en me trompant moi-même. Le vautour du supplice éternel ne s'est envolé de mon flanc que pour s'abattre sur Gaia, et faire des vivants sa nâture. Que

puis-je espérer ? Quel remède ? Où aller ? A quel dieu recourir ? Adrastée me viendra-t-elle en aide ? Est-ce la Mort qui me délivrera ? Hélas ! hélas ! La Mort et moi, dans cette misère sans terme qui attend mes innombrables fils, nous voilà maintenant éternels et incorporés l'un à l'autre... Mais quoi ! Vos clameurs ont cessé. Reculant silencieusement, vous laissez échapper de vos mains les pierres qu'elles brandissaient... Place ! rangez-vous de côté ! Ne voyez-vous pas les Titans qui, là-bas, grincent encore des mâchoires, et, bruyamment, soufflent leur fureur ?.. Holà ! qu'attendez-vous ? lancez ! Tisons, brandons, ormes arrachés, à tout j'offre ma poitrine. Que me font ces violences impies ! Votre ingratitude, ô vivants, a changé mon cœur paternel en une roche insensible. L'éclair de Zeus, s'il l'y dardait, en retomberait émoussé, et s'éteindrait sans force à mes pieds... Ah ! ah ! Que dis-je, malheureux ! Tout mon sein se fond, ainsi qu'un fleuve, et d'amour et de pitié.

Très longue pause.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Pardonne-leur, ô père, ô sauveur ! Le fouet sanglant, le fouet divin, en frappant sur leurs plaies sans relâche, les avait rendus insensés. Maintenant, accablés de stupeur, brisés par leur propre démence, ils semblent se réveiller d'un songe.

LES TITANS, LES MORTS, LES HOMMES, LES BÊTES

Chuchotements, rumeurs confuses.

Où suis-je ? Partout, le silence. La foudre horrible a cessé de gronder... Quel démon, quel dieu siège là, éclatant et immobile, tandis que je chancelle encore, emporté par le branle du monde.. Vois ! La terre est jonchée de ruines. Planant haut

sur l'éther empourpré, les noires filles du Hadès ont plié les rames de leurs ailes.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

O joie ! ô joie ! l'enfer s'apaise. L'accès du mal cruel semble finir. Déjà, le cœur ne verse plus, à travers les nuées qui s'éteignent, que de rares gouttes de sang.

PROMÉTHÉE

Reprenez courage, ô vivants. Prométhée enfin rentre en lui-même. Assez gémi ! Assez maudit ! De nouveau, mon esprit indompté se tend comme un arc de fer. Ecoutez, ô fils des éphémères ! Tout se dévoile à mes yeux. Si je n'ai pu guérir le cœur, si Gaia trompée s'épuise en vain, telle une hydre changeant d'écailles, à dépouiller la souffrance et la mort, c'est que quelque ennemi hideux, encore caché dans un coin du monde, s'oppose, en arrêtant les jours, et en clouant au seuil des temps la roue ailée du Destin, à votre félicité. Mais, pour trouver cet ennemi, en quelque endroit qu'il se dérobe, n'ai-je pas ici le grand flambeau ? Salut, toi qui agites en ma main ta longue chevelure de flamme ! Fouillant l'Erèbe et l'Ouranos, depuis la voûte où Séléné, au milieu des lampes de la nuit, suspend ses puissantes cornes, jusqu'au dernier rocher vitreux des cavernes de l'enfer, tu vas découvrir à mes yeux la patiente embûche ténébreuse, et le monstre qui m'épie.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Vois ! Abaissant son bras profond, le Titan renverse la torche sous le brouillard cimmérien. Ah ! la nuit envahit le monde. Tout le ciel se referme à mes yeux.

Pause.

LES TITANS, LES MORTS, LES HOMMES, LES BÊTES

Pourquoi rester silencieux? Ta bouche est-elle de pierre? Parle! Que vois-tu, ô Titan, dans la lie antique du Chaos, noire, froide, tartaréenne! Hâte-toi! Rassure enfin tes frères! Déjà, les sommets des volcans, avec d'affreux craquements, se referment au-dessus de nos fronts, comme le couvercle d'un carquois.

PROMÉTHÉE

Puis-je compter d'un seul regard, jusqu'au fond du gouffre monstrueux, l'innombrable armée du Cocyte? Les morts, ainsi qu'une fumée, rentrent sous terre, par milliers, avec un âpre murmure. Toute la sombre géhenne mugit, bouleversée de souffles furieux et de vagues énormes d'un feu noir s'enflant comme des montagnes... Mais d'où proviennent, sur ma tête, ces grondements Olympiens? Un vivant éclair fend les nues, et semble se ruer sur Gaia... Zeus! ô Zeus! quel fracas terrible!

SCÈNE VIII

LA VOIX DANS LE TONNERRE

LE TITAN DE L'ÉCLAIR

Lève la torche! Au ciel! Au ciel! C'est au ciel, c'est dans l'Ouranos, qu'il faut porter la lumière!

PROMÉTHÉE

Je te reconnais, ô Titan, toi qui tombes, plus brillant qu'une étoile, à travers l'éther tumultueux. Blessé, vaincu, dompté par Zeus, enchaîné après le grand Combat, des souples liens de la flamme, c'est toi qu'il darde dans l'éclair, toi qui, mourant sans cesse et renaissant, et faisant trembler sous tes cris le toit orageux du monde, plonges des créneaux de la nue jusqu'au puits lugubre de

l'Erèbe. Que me veux-tu? Pourquoi, brisant ainsi les portes de ton cachot, t'es-tu évadé de l'Olympe?

LE TITAN DE L'ÉCLAIR

Ne cherche plus en bas! Là-haut! là-haut! C'est au ciel, c'est dans l'empyrée qu'il te faut porter la torche! Comprends, enfin! comprends, fils de Gaia! Ta guerre est avec l'Ouranien.

PROMÉTHÉE

Les éclats stridents de ta voix retentissent et percent le tonnerre. Des milliers de foudres incandescents se croisent ou roulent en rugissant, à travers ton grand corps embrasé, tandis que sous les noirs typhons que vomit ta bouche ténébreuse, la terre livide se courbe, échevelée d'aquilons. M'es-tu ami? Mon cœur le croit. Mais mon esprit, ô Flamboyant, reste étonné par tes clameurs furieuses.

LE TITAN DE L'ÉCLAIR

Quoi! n'as-tu pas compris? Oï! oï!... Vite! vite! otototoï! mes paroles se précipitent... Ne cherche plus en bas! Là-haut! Là-haut! Mes cris crépitent comme la flamme... Oï! oï! otoï! oï! ototoï!... Je te le répète, ô Titan. L'ennemi qui te résiste, c'est Zeus, l'implacable Ouranien, le maître des étoiles et du monde.

PROMÉTHÉE

Qu'ai-je entendu? Mais non, non, tu t'abuses. Zeus détrôné l'est à jamais. Les destins n'ont-ils pas prononcé? Ne vois-tu pas qui siège ici, sur la montagne des siècles?

LE TITAN DE L'ÉCLAIR

C'est toi qui te leurres et t'aveugles. Tant que Zeus fait son aire en plein ciel, la terre, engouffrée, ô Titan, dans l'épouvantable nuit, obéit au sceptre d'or.

PROMÉTHÉE

Ta voix résonne comme mille nuages. Le vent de ton souffle de feu, où tournoient la rafale et l'éclair, ébranle les massives forêts, et passe au-dessus de Gaia, avec un fracas terrible... T'ai-je compris? As-tu parlé du règne de Zeus Dodonéen? Soit! Qu'il trône dans son Olympe! Qu'il y déchaîne, avec son noir sourcil, l'âpre aboiement des autans! Ou que, pareil à une vieille, il file les brumes laineuses et les toisons des nuées! La chaîne est rompue, désormais, entre le ciel et la terre.

LE TITAN DE L'ÉCLAIR

O démence! Oï! ototoï! Ne viens-je pas tout droit du ciel? Ne domine-t-il plus sur la terre? Zeus immense, ainsi que le mâle, étreint tout entière Gaia qui lui demeure soumise... Bien plus! Sache ceci, ô roi. C'est lui qui peut guérir le cœur. Seul, il détient le remède.

PROMÉTHÉE

Que dis-tu? De nouveau, mon esprit, hésitant et obscurci de brume, ne voit plus de lampe dans sa nuit... Mais quoi! ta violence redouble; tes cris confus se heurtent entre eux, comme les flots. Roi des nues! Titan! apaise-toi! Mes yeux ont peine à supporter le mouvement ardent, éblouissant, qui s'échappe de toi sans trêve, tel qu'une armée de chars d'or.

LE TITAN DE L'ÉCLAIR

Porte la guerre au Foudroyant! Saisis-toi, saisis-toi de l'Olympe! Que mes clameurs guerrières soient pour toi comme un feu qui entoure les dieux, comme un marteau qui brise leurs portes... Oï! oï! quelle torpeur t'étreint? Puisqu'il faut guérir le cœur blessé, c'est au ciel que tu trouveras les baumes éternels de la vie, les breuvages d'immortalité.

PROMÉTHÉE

O stupeur ! Ta parole, Titan, est comme un rideau qui se déchire. Certes, si mon esprit comprend, tu parles de l'antique ambroisie et du nectar mystérieux des dieux heureux.

LE TITAN DE L'ÉCLAIR

Qui en boit devient pareil à eux. Toute plaie, tout mal, toute souffrance que le miel céleste a touché, aussitôt s'évanouit... Mais assez ! Oï ! oï ! ototoï !... Zeus ! Zeus ! tu me dévores... Ha ! ha ! ha !

PROMÉTHÉE

Les rochers, les mers, les continents tremblent sous les efforts du dieu, tandis qu'il lutte avec les tourbillons d'une formidable agonie. Ah ! ses yeux flamboyants s'éteignent. De nouveau, la nuit reflue sur moi. C'en est fait, arme-toi, mon cœur ! Que ma voix puissante, en ébranlant les étoiles dans leur sphère, aille sommer le Foudroyant de livrer la divine ambroisie, la rosée d'or immortelle !... Mais non ! arrête, Prométhée ! Contiens ton âme, un instant encore ! En effet, si Zeus demeure sourd, comment forcer à s'ouvrir les portes de son oreille ?

SCÈNE IX

L'ÉPÉE CONTRE ZEUS

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Debout, femmes ! plus de terreur ! L'effroyable nuée du tonnerre s'est dissipée dans les airs. Debout ! dressez vos corps ! vous dis-je. Zeus en feu ne brandit plus son trident étincelant... Sens-tu l'amère odeur du soufre ? Le Ruisselant, le Fulgurant, se ruant à travers l'Ouranos, a rendu la vigueur à la terre. Vois ! L'océan est encore plein du dieu. Des

éclairs immenses de lumière glissent en ses noires profondeurs.

PROMÉTHÉE
levant la tête vers le ciel.

Entends-moi, Zeus indompté, Kronide, maître étoilé de la nuit. Mes paroles, ainsi qu'un roi guerrier qui parle, appuyé sur sa lance, ont, pour les rendre inéluctables, l'ordre éternel des Destins. Ouvre les trésors Ouraniens! Fais pleuvoir du haut de tes nuées, comme un splendide fleuve d'or, le nectar et l'ambroisie. Entends-tu, ô dieu portetonnerre? Parcourant tout le ciel sur ton char, incline, au-dessus de Gaïa, les urnes inépuisables, tandis qu'en signe d'alliance l'humide Iris couronnera, des deux bouts de son écharpe bleue, la montagne où je m'assieds.

Pause.

Quels messagers, là-bas, volent vers moi? Est-ce la troupe des colombes m'apportant la paix jurée par Zeus!... Non, rien que des nuées du ciel qui flottent autour de Sélènè, la grande perle éternelle. Tu demeures sourd, ô tyran. Il est tard pourtant de regimber, quand le mors sort déjà de la forge. Guéris les maux causés par toi! Que tes filles éclatantes, les Kharites et la joyeuse Hébè, secouant leurs ailes sur le monde, y versent le safran du nectar, plus fluide et plus étincelant que les gouttes d'or de Hèlios! Alors, partageant l'univers, ainsi qu'un homme, dans son champ, divise en portions égales, une génisse immolée, Prométhée te laissera le ciel et régnera sur la terre.

Nouveau silence.

Toujours muet, ô dieu! prends garde! Vois! Recueillant, dans ma puissante main, le jet brûlant de mon sang, j'attends, tout prêt à en lancer la

malédiction à ta face... Tu t'obstines... Eh bien! que le Titan venge, du moins, les fils de l'homme, puisqu'il n'a pu les guérir! Zeus! Zeus! Reçois dans ton Olympe le héraut que je t'envoie!

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

O terreur! Un flot rouge et fumant, plein de cris, de flamme, de tonnerres, traverse les cieux ténébreux. Entends-tu? Comme un bassin d'airain mugit, heurté d'une pierre, le zénith profond résonne au loin de mille bruits vastes et ruineux, tels que des monts qui s'écroulent. Quel prodige inouï va surgir? Au travers des brumes et des vapeurs, vois! vois cette forme effrayante qui s'agite sur la mer.

UNE GRANDE ÉPÉE FLAMBOYANTE
APPARAIT TOUT A COUP, DANS L'ÉTHER.
Elle ondoie avec violence, en face de Prométhée.

PROMÉTHÉE

Arrête! holà! sois immobile! Cesse d'ébranler la montagne sous mes pieds nus et sanglants! Paix! paix! moins de fureur! te dis-je. Ne tords pas ainsi ta pointe aiguë!... O douleur! Misère! ah! ah! hélas! C'est une épée que Prométhée, le, sauveur, le rédempteur des hommes, est contraint, tout d'abord, de créer! Qu'as-tu dit? Se peut-il, ô Titan! Dieu de pitié, lèveras-tu des bras alourdis de foudre? Enrôleras-tu pour soldats, contre la mort et l'enfer frémissants, le Hadès et la Mort elle-même?... Quoi donc alors? Courber le cou? Servir patiemment de risée au maître du ciel, très bon, très grand? Non! Puisque mon sceptre déjà, par de là les rives du Ténare, touche à l'éclatant avenir, le suprême effort n'est plus qu'un jeu. D'ailleurs,

crois-tu pouvoir choisir ? Lève les yeux, dieu trop timide ? Le tyran lui-même te défie. Tu voulais qu'Iris déployât ses ailes peintes dans l'air. Ne vois-tu pas l'arc infernal, ce halo de feu rouge et d'éclairs qui se courbe au travers des nuées, et sous lequel tu es assis, comme sous un porche de l'Erèbe ?... Pars, ô glaive né de mon sang ! Fauche la moisson qui t'est due ! Pars ! plus de délai, te dis-je. Iô ! Iô ! La lutte est engagée entre la terre et le ciel.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Au-dessus des fleuves et des forêts, l'épée effrayante s'envole. Vois ! l'Ouranos entier tremble, ondulé par la flamme furieuse, cependant que, du gouffre obscur où rampent les bêtes et les humains, une clameur épouvantable s'élève.

PROMÉTHÉE

Si l'homme crie, l'Olympe aussi crie d'effroi. S'enflant en une large écume, l'océan se rue contre Gaia ; les Titans, sous les volcans, s'agitent. Iô ! Iô ! Joie des combats divins ! Tumulte ! Fureur sacrée ! Tout ce qui, sur terre, était aux dieux, croule au passage du glaive. Voyez ! Le temple d'Artémis, plein de crânes et de dépouilles humaines, brûle, ainsi qu'un sombre tison, parmi les marais Tauriques. Les statues d'airain des Olympiens, dressées au bord des promontoires, s'abîment avec fracas, dans les flots. Comme les serviteurs d'un homme tendent en cercle, à la lueur des torches, une grande peau de taureau, souillée de sang et de graisse, ainsi, l'ardeur du feu vengeur pèse au loin, sur la terre embrasée. O triomphe ! O jour qui luis enfin ! Le chêne de Dodone tombe. Delphes, Erythrée, roches feuillues, où Phoibos siégeait dans la terreur, se courbent au vent gron-

dant de l'épée. Iô ! Son vol atteint maintenant le bûcher des foudres irritées qui brûlent éternellement sur les os de Sémélè. O surprise! L'Ouranos tonne; le soufre céraunien pleut du ciel. Ecoutez le cri assourdissant! La gueule de Charybde aboie. Scylla, presque desséchée, râle, au fond de sa caverne, entourée de ses monstres squameux. La chaleur torride de l'épée rougit Gaia, et la pénètre, comme un fer incandescent. Voyez! Aux entrailles des rocs, sous les monts, dans les profonds ravins où dorment les races disparues, on aperçoit des squelettes géants, tout entiers formés de cendres blanches, et ces spectres ardents ricanent, léchés des agiles serpents de la lave scintillante.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Vas-tu donc laisser l'incendie dévorer plus longtemps ton empire?... Ah! ah! Les glaciers bouillonnent. D'immenses flammes, en mugissant, serpentent entre les monts jusqu'à toi.

PROMÉTHÉE

Ne craignez rien, fils de la femme. Si mon cœur, après de longs combats, a fini par déchaîner le glaive, c'était pour protéger Gaia. Maintenant, la tâche est accomplie. De mon doigt, de mes sourcils froncés, je fais signe à l'épée docile qui s'arrête, dans son vol.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

O joie ! ô joie ! Comme tombe affaissée, quand le mât se brise tout à coup, la voile gonflée du vent, ainsi l'épée plonge des nues, et s'en revient, obéissante, jusqu'aux pieds de Prométhée.

Les volcans qui brûlaient s'éteignent. Un silence.

PROMÉTHÉE

Tes yeux ont vu ma puissance, ô Kronide. Par-

tout, l'épée en feu a fauché ce qui restait encore sur terre de l'antique tyrannie... Eh bien ! te soumets-tu enfin? Parle! Vas-tu donc t'obstiner à traîner ton règne de mensonge? Tu te tais, tu ne réponds rien. Embusqué dans ton créneau divin, tu te ris de ma longue patience. N'importe ! Sache-le, dieu tonnant. Sachez-le, vous tous qui m'écoutez, épars sur les monts et sur les plaines. Bien que, sans doute, mes prières et mes adjurations à Zeus vous semblent trop répétées, mon cœur n'en a point de honte. En effet, un dieu, même outragé, ne peut haïr violemment d'autres dieux. Et la guerre entre nous, Olympien, m'apparaît comme si la terre s'entr'ouvrait par le milieu, et qu'il fallût combler le gouffre avec les corps de tes fils. Pour la dernière fois, ma voix te presse. Obéis! Cède-moi enfin le trône d'or souverain! Certes, il est vain de résister, lorsque c'est Némésis qui commande.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

O terreur ! Ecoute ! Pas un bruit! Dans l'immense abîme solitaire, deux ou trois étoiles palpitent, au-dessus des pics ténébreux et des montagnes de neige... Quel émoi passe sur ma chair? Zeus! ô Zeus! Réponds enfin!

PROMÉTHÉE

A quoi bon? Son silence obstiné parle plus haut que son tonnerre. C'est à toi de pousser des cris, d'être joyeux, d'enfler ton cœur, ô Pandoride. Déjà Até, mêlant dans l'urne les sorts sanglants des combats, en retire, pour le fils de Rhéa, l'éternel exil et la défaite. Iô! Iô! Tu hérites des dieux ; leur palais t'appartient, fils de l'homme. En effet, Prométhée sait déjà par quel combat, par quelle ruse, forçant les voies de l'espace dompté, il envahira le ciel.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Qu'as-tu dit? Hélas! T'ai-je compris? Comment les hommes éphémères, frères des reptiles rampants, pourraient-ils s'emparer de la nue?

PROMÉTHÉE

Leur désir n'y vole-t-il pas? Chaque fois que, levant tes paupières, tu vois passer l'aigle ou la grue, les deux ailes étendues, ne sens-tu pas frémir en toi mille instincts confus qui te soulèvent? C'est ta chute, ô fils de Pandorè, c'est la haine et c'est l'envie des dieux qui, scellant tes pieds à la terre, et alourdissant tes os, te forcent à te traîner comme un ver. Mais, c'en est fait, je romps la chaîne. L'antique malédiction n'est plus. Par mon ordre souverain, les Puissants du feu et de l'éther vont forger pour Gaia la grande aile qui l'emportera au ciel.

Tumulte. Les Kabires s'empressent.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

O lumière! O joie! Mon cœur bondit. Mon esprit, éperdu de stupeur, tourbillonne en moi, de tous côtés, comme un vol de feuilles sèches... Des ailes! O prodige! Des ailes!

SCÈNE X

LE FORGEMENT DES AILES

PROMÉTHÉE

Que tardez-vous, Kabires! A l'œuvre! A l'œuvre! Déjà un océan de flammes, blanches, aiguës, éblouissantes, serpente et siffle, au penchant des monts. Agitez le soufflet des fournaises! Dressez l'enclume parmi ces rocs, au milieu des cèdres foudroyés, tordus par les Borées du pôle en formes plus noueuses et plus rudes que des hydres enlacées!.. Arrêtez! paix! paix! Point de querelle!

Noirs démons des antiques volcans, rangez-vous! Obéissez à ma voix!

Il frappe dans ses mains.

Et vous, à l'œuvre aussi, Telchines! Répandus sur les vastes gradins des moraines et des glaciers, et dans les creuses solfatares où les étoiles, en tombant, ont formé des lacs de feu qui bouillonnent, criblez le minerai massif! écumez les scories des brasiers!

Pause.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Entends-tu les coups précipités, la tonnante et sauvage tempête! Iô! Iô! les monts retentissent. L'enclume mugit, pleine de cris, d'explosions, de grands rebonds d'airain, où l'on dirait que des Titans cachés, se dressant tout à coup jusqu'aux nues, éclatent dans leur forme terrible.

PROMÉTHÉE

Ce sont les tourbillons des foudres et des vents étincelants, qui, mêlés aux métaux ténébreux où le feu des astres les nourrit, s'en échappent sous le marteau, en criant leur joie dans le tonnerre. Certes, ô redoutable Héphaistos, les coups si lamentables et si sourds dont tu forgeais l'esclavage du monde n'étaient pas les frères de ceux-ci!

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Écoute! Le bruit s'accroît encore. Il semble qu'on martèle à la fois, et à ma droite, vers Eos, et à ma gauche, vers le sombre Hespéros.

PROMÉTHÉE

Ton oreille n'est pas déçue. En effet, par un prodige difficile à concevoir, chaque coup asséné sur l'enclume frappe double, ô fils de Pandorè, à cause du mystère effrayant de la dyade sacrée.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Silence, ô dieu! N'achève pas! Respecte les secrets ineffables! Connaissant les profonds pouvoirs et de l'Orcus et du Jour, je comprends tout ce qu'il ne faut pas que tu dévoiles, ô Titan ouranien. Un plus un, et le couple se fait. Ce qui est boiteux sur l'enclume naîtra double, pour mieux s'envoler.

PROMÉTHÉE

Sois rassuré. Déjà, dompteur des flots, la grande aile étoilée et splendide commence à prendre sa forme. Vois! Les noirs démons du feu battent, à coups assourdissants, son envergure géante. Sous les tailloirs et le ciseau que manient les gnomes des volcans, la masse du métal embrasé laisse voir, aux profondeurs des flammes remuées par le soufflet, on ne sait quelles vastes plumes incandescentes qui floconnent, et s'évanouissent, et flottent incessamment.

Violente explosion. Tumulte.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Ha! ha! L'aile entière flamboie. Un immense effluve éblouissant de foudre blanche saccadée et d'étincelles vermeilles y roule, et la modèle toute, en mille éclairs frissonnants.

PROMÉTHÉE

Les plumes scintillantes crépitent. Sous les chocs répétés du marteau, elles se soudent, elles se rivent l'une à l'autre, avec un fracas joyeux. Iô! Iô! Sans trêve, à temps égaux, la dure enclume résonne. Des typhons, des voix, des ouragans, des laves multicolores jaillissent du métal bouillonnant, plus lumineux que le diamant, plus léger que l'écume des vagues... Vous poussez des cris, ô vivants. De vos mains, vous cachez vos paupières. Quoi! pour si peu, tout éblouis! Un rayon de Gaia vous aveugle.

Que sera-ce quand le Titan brandira la torche universelle! En effet, le pouvoir de ceux-ci s'arrête au forgement de l'aile. Ma tâche, à moi, fils de la nef, le labeur illustre qui m'attend sera de lui donner l'essor, en secouant sur ses plumes inertes les sept flammes de l'Esprit.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

O Zeus! Qu'allons-nous voir encore? Quel combat? Quel choc d'astres inouïs? Toujours la foudre, hélas! hélas! toujours les jets du tonnerre! Laisse-nous fuir, vainqueur des dieux. Ou, s'il nous faut demeurer, donne-nous, tout au moins, les prunelles du tyran ailé des nues!

PROMÉTHÉE

Quel trouble, tout à coup, te saisit? Ce ne sont pas les prunelles de l'aigle, ce sont ses ailes, ô guerrier, que le fils d'Iapétos t'a promises. Mais, soit! Si ton cœur est las, si, repus de ma clarté sacrée, tes yeux redoutent la splendeur de la torche triomphale, assieds-toi dans l'ombre, au pied du mât! Abrité ainsi que la tortue, cache ta tête et tes paupières avec ton bouclier d'airain! Pourtant, tu ne l'ignores pas. Aucun fléau, nul maléfice, ô héros, ne saurait provenir de la torche. Regarde! Le flot d'étincelles que secoue sa crinière enflammée emplit l'azur d'immenses vagues de musique et de lumière. L'océan, d'un bond, se rue vers moi; un esprit éclate du fond de la terre, et la revêt soudain, tout entière, de bourgeons, de feuilles et de fleurs. En effet, sur la torche d'or, la vierge fatidique, Hestia, a gravé les sept Mots éternels qui font pâlir Zeus lui-même. Tu tressailles, ô guerrier de la nef. Sache-le. De même qu'une esclave, habile aux travaux d'Arachné, promène entre les fils du métier sa navette chargée de pourpre, de même,

c'est avec ces mots, pensée vivante et substance du monde, qu'Eros, le titan glorieux qui emporte en tournant les étoiles, a débrouillé le vieux chaos et la confusion terrible, et tissé tout l'univers. Maintenant, ainsi que l'acier obéit à l'âme de la pierre, la Terre, Séléné, Hélios, et les espaces Ouraniens fourmillant d'astres, pendent autour du flambeau magique. Seul, il maintient en équilibre et le Tartare et le ciel.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Entends-tu ? L'espérance, ami, est sous mon cœur, comme une flamme. Le moment approche... Zeus! ô Zeus!... Vois! Pleins de bruit et de clameurs, avec leur barbe hérissée, de nouveaux pygmées grouillent du sol, et ils courent aux abords de l'enclume, tels que les mouches qui bourdonnent autour des vases remplis de lait.

PROMÉTHÉE

Certes, ce n'est pas le moment de s'attarder, ô fils de Pandorè, ou de garder ses mains oisives. En effet, les durs batteurs de fer commencent à forger sur l'enclume la première des grandes plumes qui, doublant l'envergure de l'aile, doivent assurer son vol. Les soufflets, plus âprement, mugissent. A chaque fois, leur haleine énorme, ouvrant dans l'éther, tout à coup, un abîme abrupt et flamboyant semble engouffrer l'Ouranos.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Mes pieds impatients frémissent. O joie! O joie! O triomphe éclatant! Parcourant l'océan des étoiles, la Terre, ailée comme une nef, va nous emporter, d'un essor, jusqu'à l'Olympe de Zeus.

PROMÉTHÉE

Déjà, son aile vibre et sonne. Sous les heurts

saccadés du marteau, un murmure, un tintement joyeux, mille bruits de souffles et d'aquilons s'en échappent incessamment. O stupeur! voyez! voyez! Telle qu'un aigle qui s'envole, ou comme une fière pensée sur le cœur de l'aède inspiré, elle palpite, elle frissonne, et semble prête à se soulever. C'en est fait. La querelle obstinée, qui dure depuis tant de siècles entre Zeus et le Titan, touche à son terme, ô fils de Pandorè. Cessez vos cris! Paix! paix! vous dis-je. Le moment solennel est venu. Mon bras va secouer sur l'aile la première des sept flammes sacrées.

Grondements souterrains. La terre tremble.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Qu'est ceci? La montagne, ô Titan, souffle vers nous un tourbillon sillonné de vastes lueurs rouges. Au travers des porches et des piliers de la caverne qui s'enfonce aux profondeurs de Gaia, la pénombre écume d'éclairs; tout le roc fulgurant nous découvre un noir et sourd fourmillement de figures formidables.

PROMÉTHÉE

Hélas sur moi! Certes, je vois les terribles et nocturnes déesses qui environnent Hestiâ, les sept filles d'Ouranos ténébreux... Ah! hélas! Adrastée! Adrastée! Je pousse un cri furieux, à cause des fléaux qui m'assiègent. O Aidès! A peine ai-je chassé les impurs corbeaux extérieurs, Grées, Harpyes, Gorgones, Stymphalides, tournoyant autour du cœur saignant, que l'Erèbe, s'armant aussi, m'envoie pour assaillir l'aile, les solennelles déités qui habitent éternellement les rivages de l'Eau noire. Je ne vous ai pas oubliés, pâles Terreurs, esprits, ô grands fantômes, Corè, Nyx, Enyo, Erichto, Atè, Mélinoè, Eris...

Elles sortent de la caverne, successivement.

Certes, mes yeux vous reconnaissent. Ma voix nomme vos noms, à mesure que, glissant dans l'air d'un pas obscur, ainsi que le brouillard du soir, vous entourez la pesante enclume. Tristes et sans formes comme la nuit, pareilles aux replis du python, à la brume, à des vases d'airain que la rouille aux dents vertes a rongés, telles je vous ai vues jadis, quand, m'enfonçant dans l'Orcus sans bornes, j'allai ravir à Hestia la torche du feu vivant, telles je vous revois, sombres déesses. Car, pendant neuf jours et neuf nuits, dans une attente sacrée, j'épiai de loin la Taciturne, tandis qu'autour de son trône muet d'immenses colonnes de feu combattaient entre elles, sans relâche. Et assises au seuil du flamboiement, mornes, embrassant vos genoux et cachant dedans votre visage, ô Mères, vous ne parliez pas, mais de vos yeux coulaient en bouillonnant des pleurs plus brûlants que le feu, et qui tombaient d'un flot égal, dans l'Eau noire.

Pause. La première Erinnys s'avance.

PROMÉTHÉE

Quel spectre flotte vers le roc où je m'assieds? Est-ce toi Nyx, mère des nuits, ô démon, puissante Obscurité? Voilée, informe, emplissant le ciel, laissant de ton sein nébuleux pleuvoir de tristes étoiles, tu grandis ainsi que la fumée qui se gonfle en montant dans l'éther.

LA PREMIÈRE ERINNYS

Tes paroles, ô fils de Gaia, m'éveillant de mon rêve éternel, arrivent jusqu'à mon oreille... M'entends-tu? Parle! Es-tu toujours là? Dans l'orage effrayant de clarté qui te voile et t'environne, mes

yeux ne te distinguent pas. Jamais la flèche en feu du Jour n'avait autant blessé mes prunelles, depuis l'heure où Hypérion, envahissant les gouffres du Chaos sur son char retentissant, dardait ses traits dans tout notre empire. Mais le Scorpion ténébreux, en mordant au talon l'Ouranien, le mit en fuite avec la lumière. Tel sera le sort qui t'attend. Insensé! Crois-tu donc, d'un souffle, jeter bas le trône de la Nuit! Certes, en ton cœur présomptueux, tu méprises, ô jeune dieu altier, tu méprises les vieilles déesses. Regarde, pourtant! Comme toi, nous tenons des torches dans nos mains. Mais, tandis que ta lampe d'or verse à torrents sur le monde la bruyante flamme de la vie, nos flambeaux de fer, ô Titan, dégorgent lentement des feux noirs, des fumées livides, empoisonnées, où Thanatos plane voilé, et endort l'horreur du jour. Allons! Commence l'épreuve. Vite! Vite! Nos pieds déjà ont hâte de nous remporter vers le Tartare, là où meurent tous les bruits, où nous goûtons, les paupières fermées, loin de l'impur Hélios, le calme resplendissement de la nuit tranquille et solennelle. Obéis! Secoue ton flambeau! Fais pleuvoir sur l'aile, ô dieu sauveur, afin de lui donner la vie, tous les vains rayons de la clarté. Puis, nous secouerons nos torches.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Entends-tu son défi orgueilleux ! Qui sera vainqueur ? Hélas ! hélas ! L'Ouranos se tait, comme enchaîné. Sous la grande voix monotone qui roule à travers les mondes, les vents ont cessé de mugir, l'océan tumultueux s'apaise.

PROMÉTHÉE

Que la lutte s'engage donc ! Le Titan a foi dans la victoire. Mais, tout d'abord, vous, forgeurs de

fer, Cercopes, géants, puissants Kabires, qui portez un empan de suie sur votre tête noircie, reprenez la tâche interrompue ! En effet, vous l'avez entendu. C'est ici le suprême combat de la lumière et des ténèbres. Le fatal Destin va décider si la flamme de vie pourra soulever l'aile, ou si le poids de plomb qu'y verseront en torrents d'affreuse fumée les lourds flambeaux de la Nuit, l'empêchera de s'envoler. A l'œuvre donc ! Saisissez dans vos mains l'éclatant marteau, père des formes ! Ravivez les brasiers assoupis, que l'approche des Ténébreuses a comme infectés et ternis ! En proférant le nom sacré, le Titan va secouer sur l'aile la première des sept flammes du feu.

Il brandit la torche, puis s'arrête.

Qu'est-ce donc ! qu'allais-je faire ! Ne sais-tu pas, ô Titan oublieux, que si ta bouche disait, tel que les dieux le prononcent, l'un des mots ineffables, éternels, inscrits sur la hampe d'or, tous les cieux ébranlés crouleraient, avec la terre et les astres. Certes, les sept runes effrayantes ne peuvent être déroulées que cachées sous l'épais nuage des symboles et du langage humain. Toi que je vois trembler là-haut, splendeur d'or de la torche sacrée, détache-toi ! viens sur l'aile, ô flamme ! Et, puisque rien n'existe sans un nom, dans le vaste univers des vivants, je t'appelle Intelligence !

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Iô ! Iô ! Tout s'embrase à la fois. Le flambeau, en jaillissant sur l'aile, la soulève et semble l'emporter dans un ouragan d'éclairs... Mais qu'est ceci ? N'entends-tu pas ! Au milieu des cris, des explosions qui s'élargissent parmi les airs, un large bruit solennel roule, emplissant mon cœur épouvanté.

Tonnerre. Harmonie lointaine.

PROMÉTHÉE

C'est la profonde et terrible musique des mondes tournant puissamment, et propageant de sphère en sphère, à travers l'Ouranos qui ondoie, leurs immenses modulations. Jusqu'à la plus petite étoile obéit au signal de la torche. Prométhée est vainqueur, sombre Nyx !

LA PREMIÈRE ERÎNNYS

Qui pourrait surmonter la règle ? Qui vaincra jamais la Destinée ? Les sept Sœurs tiennent en leurs mains le frein des coursiers célestes. La roue fatale d'Adrastée roule d'un cours qui ne dévie point, semblable au trait d'or dont Phoibos poursuit sans fin l'oiseau Nephtys, qui fuit autour de la terre. Sache-le, d'ailleurs, dieu orgueilleux. Loin que le bien y règne seul, l'univers monstrueux ne fleurit que sous l'ombre et le tonnerre. Comme la nuit succède au jour, comme le sceptre alternatif de glace et de feu des Saisons féconde les plaines où Zeus l'étend, ainsi, c'est par la guerre, ô Titan, par la haine et la discorde, que tout naît, devient, s'épanouit, et s'engloutit pour renaître. Tu te dis vainqueur, fils d'Iapétos. Attends, du moins, que j'aie brandi la lugubre torche ténébreuse. Moi, l'antique Erinnys de la nuit, l'aïeule, la première née, l'ombre éternelle et glacée, je fais tomber sur l'aile ardente la fumée de mon flambeau. Et, puisque l'éclair de ton front a reçu pour nom l'Intelligence, que ce qui s'oppose à l'esprit soit appelé la Matière !

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

O stupeur! ô deuil! tout s'obscurcit. Une brume affreuse, en serpentant, engloutit la mer et la mon-

tagne... Ah! quel spectre livide flotte, pareil à la fumée terrible qui s'élève des cités, lorsqu'un dieu souterrain les secoue!

La deuxième Erinnys s'avance.

PROMÉTHÉE

Rassurez-vous, fils de la nef! Certes, je n'ai pas espéré abattre d'un seul coup la puissance des sombres sœurs du Hadès. Je connais leur force infatigable. Quand la nuit enfantait l'Erèbe, j'ai entendu leurs cris de joie. J'ai vu leurs imprécations, au grand jour de l'exil d'Ouranos, se répandre sur le monde, comme un nuage de serpents ailés... N'importe! Quel que soit le succès de ce premier combat de la lumière, mon cœur se fie en la seconde des sept langues du feu sacré. En effet, qui te résisterait, ô Verbe ardent, clarté, sainte parole qui brûles sur l'autel de la vie? N'es-tu pas la splendeur profonde qui pénètre toutes choses, l'incantation qui crée les êtres, en les manifestant à l'esprit? De même qu'un miroir d'or pur réfléchit, en son flamboiement, la flamme tremblante qui s'y mire, de même, sachez-le, ô vivants, l'univers, du Styx jusqu'à l'Olympe, est répercuté par le Verbe, qui le contient tout entier.

Il abaisse la torche sur l'aile. Explosion de voix et de clameurs.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Quel fracas éclate autour de nous? Est-ce l'armée des vents ailés, ou bien l'antique Pan aux cris sans nombre?... Là! là! regarde! Sur la montagne, ainsi qu'une fumée tournoie, la strige formidable s'agite, trépignant, courant çà et là, déchirant de ses deux mains le voile qui la cachait à nos yeux.

PROMÉTHÉE

Je te salue, Perséphonè, toi dont l'une des formes, ô fantôme, règne avec Aidoneus, sur les morts. Ombre, que veux-tu des vivants? Noir silence, que viens-tu faire, au milieu des voix et des clartés? Celui qui renverse d'un souffle les portes d'airain que tu scelles dans l'éther vide et glacé, le dieu qui, d'une étoile à l'autre, vole à travers les espaces infinis, le Verbe orageux t'emplit. En vain, tu poses sur tes lèvres ton morne doigt fantômal. Tu subis, démon, malgré toi-même, tu subis le Pouvoir exécré. Déjà, ton haleine grondante s'échappe d'entre tes dents. Déjà, s'élancent de ta bouche, dans le tourbillon du bruit, des rauquements, d'affreux sanglots, des plaintes entrecoupées, pareilles au gémissement d'une branche qui siffle au feu.

LA DEUXIÈME ERINNYS
se tordant les bras.

Malheur! Malheur! Tu me déchires! Ah! hélas! ô Verbe détesté! Violence du souffle divin! Zeus! Zeus! Adrastée! Adrastée! Les mots précipités, rapides, se heurtent autour de mes dents.

PROMÉTHÉE

Entends-tu? La joie rit dans la joie, l'allégresse enflamme l'allégresse. Tout parle, tout murmure, tout bruit. Comme la plaine et l'arc-en-ciel échangent, sous la fraîche Eos, des milliers de gouttes ensoleillées, ainsi les bois, les golfes, les rochers se renvoient l'écho, de toutes parts.

LA DEUXIÈME ERINNYS

O Tartare! O Styx! Nuit de l'Erèbe! Et toi, Aidès, ne vois-tu pas l'injure que je subis? Ah! ah! hélas! Violence impie! Tyrannie sans frein des dieux nouveaux! Tel que Zeus enchaînant

Kronos, tu tortures, ô Verbe déchirant, celle en qui tu prends ta forme !

Elle secoue sa torche avec fureur. Pause.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Quel silence inouï se répand dans les bouffées de ténèbres ? Au milieu du brouillard sépulcral, et plus étrangement muet que la caverne des Mânes, à peine si j'aperçois encore, immobile, portant au front sa lugubre flamme jaune et verte, la grande Forme de nuit.

PROMÉTHÉE

Un frisson, une horreur sans nom se glissent dans mes vertèbres. O Zeus ! Qu'est-ce que ceci ? Des cavernes, du fond des tombeaux dormants, des puits brumeux de la terre, s'exhale on ne sait quoi d'éclatant, une gloire indicible et spectrale, pareille aux ardents rayons blancs d'un astre mystérieux.

LA DEUXIÈME ERINNYS

C'est le soleil des morts qui monte, émergeant du dessous de Gaia... Vous frémissez, pâles vivants. Votre cœur farouche, impétueux, qu'un peu de fracas enivre, se cabre d'épouvante et d'horreur devant les choses de la Nuit, les visions du noir Silence. Sors de ton rêve, homme éphémère ! Tu te dis l'envoyé de l'Esprit, le héraut qui proclame la vie. Mais ce verbe dont tu es si fier, à quoi jamais t'a-t-il servi qu'à pousser des gémissements ? Insensés ! Si vous étiez plus sages, c'est à Corè que vous rendriez les honneurs qu'ont usurpés les dieux. Zeus ne vous fait naître au jour que pour repaître de vos souffrances l'œil ardent de Hèlios. Moi, quand l'épée du roi des morts a tranché le cheveu fatidique, après le vain tumulte de la vie, plus strident qu'un char sur le rivage, ou que la cigale à

midi, je vous ouvre le sommeil éternel, je vous recueille dans mon sein de ténèbres et de froides étoiles. Mais que sert de parler plus longtemps ? Au milieu de ses funèbres sœurs, Corè peut reprendre sa place. Partout, sur terre et dans les airs, j'ai reconquis mon empire !

La troisième Erinnys s'avance.

LA TROISIÈME ERINNYS

Place ! place ! ô vieille Terre ! Ne sais-tu plus qui t'a domptée ? Ne connais-tu pas Enyo ? Ha ! ha ! la rage m'étouffe. L'horrible spasme, en m'étreignant, fait rugir mon cœur dans ma poitrine... Heu ! Que ne puis-je dévorer et Gaia et les vivants !

Elle frappe de droite et de gauche, abattant les arbres et les rochers, avec la hampe de sa torche.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Quel nouveau fantôme aux yeux de feu se rue vers nous, en poussant des cris ? Vois comme il souffle sa fureur ! Comme il grince hideusement ce qui semble ses mâchoires ! Zeus ! Zeus ! A chaque clameur, une immense et effroyable aurore rougit la moitié du ciel.

PROMÉTHÉE

Arrête ! Arrête, Enyo ! Te crois-tu ici aux bords du Styx ? Penses-tu chasser devant toi le troupeau des ombres gémissantes ? M'entends-tu ? Faudra-t-il que ma main s'appesantisse et te châtie ! Certes, je le vois clairement. Toujours féroce, indomptée, abhorrée de tes sœurs elles-mêmes, tu n'as changé en rien depuis le jour où Astrée, te liant de chaînes, pour assurer la félicité des hommes du siècle d'or, te traîna par tes crins de serpents, à travers l'épouvantable Erèbe. Et te tordant, tu vomissais des

torrents de bave et de fumée, tandis que le Hadès mugissant assaillait de ses vagues énormes l'arc-en-ciel jeté sur l'abîme, tel qu'un pont de jaspe éblouissant où la déesse marchait.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

O fils du Jour, ne vois-tu pas ? Prends garde ! Toujours plus effréné, le spectre, en jetant de sa bouche d'impurs tourbillons de feu, se rue sur l'aile, avec fureur, comme pour la déchirer.

PROMÉTHÉE

secouant le flambeau.

Arrête! Au nom de l'esprit qui, vivifiant l'univers, y roule comme un torrent de flamme, par l'Amour, par son souffle puissant... Paix! Il n'est pas même besoin d'achever l'incantation. En effet, rien qu'à prononcer,au-dessus de la terre charmée, le grand nom inscrit le troisième, sur la hampe du flambeau, les soleils merveilleux se rallument, la masse de Gaia frémit, au milieu de son fleuve aux eaux vertes, les volcans éclatent sous la vague, comme des urnes de feu, un fracas de bruit, de mouvement, de lueurs, d'écumes de clarté couvre la montagne embrasée...

Musique dans les airs et sur les eaux.

Ecoutez! C'est ma force qui passe,au milieu d'un immense ouragan de splendeur et d'harmonie. La torche, entre mes mains, pétille. Sous les coups de marteau redoublés, on voit se transfuser, dans l'aile dont les plumes adamantines se hérissent et semblent frissonner, une mer d'effluves éblouissante.

LA TROISIÈME ERINNYS

Quoi! Servirai-je de risée, moi qui commande aux dieux mêmes!... A bas! A bas! aile maudite!... Hestia! Aidoneus! Ha! ha! ha!

En poussant des rires convulsifs, elle agite son flambeau sur l'enclume.

PROMÉTHÉE

Calme-toi ! paix ! paix ! moins de colère ! Cesse de courir çà et là ! Apaise ces clameurs insensées, ces rires abominables, difformes, plus stridents que la foudre des nues. Noircie de flamme et de fumée, couverte du sang effroyable qui dégoutte de tes yeux, c'est ton sein, c'est ton propre visage que tu meurtris, dans ta rage aveugle, avec le flambeau de fer.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

O douleur ! ha ! ha ! malheur sur nous ! Chaque fois que la strige secoue l'ardent flambeau de la Haine, l'aile s'empourpre hideusement, laissant couler le sang à larges flots, par chacune de ses plumes. Vois ! La terre en est baignée. Les ravins, les pentes, les rochers, toute la montagne en ruisselle.

LA TROISIÈME ERINNYS

C'est la libation qui lui plaît, la rosée dont elle a soif ! Ne siégeais-tu pas dans l'Olympe, réponds, toi, dieu traître ! dieu menteur ! lorsque Gaia, pour la première fois, monta, suppliante, vers Zeus — « Secours-moi ! pitié ! fauche les êtres qui pullu-« lent sur mon sein ! Dévorants, innombrables, ils « m'épuisent. Ils corrompent mon libre éther, mon « feu vivant, l'eau de mes fleuves, la neige de mes « glaciers »... Et toi, pitoyable déjà pour la Race fourmillante, tu plaidais leur cause contre Zeus. O niais ! Misérable insensé ! Stupide, qui, étant un dieu, as voulu te faire un homme ! Va ! Détourne à présent tes frères de mes autels exécrés ! Enyo a reconquis la terre. M'entends-tu, dieu blessé ! dieu souffrant ! ver rampant ! flatteur des éphémères !

C'est toi, c'est toi, mon cœur le sait, qui suscites leur démence ! En effet, jusques à ce jour, couronnant de fleurs l'épée sévère, ils m'honoraient avec l'acier, la flamme, le carnage, l'effroi. Héros, ils me vouaient leur âme. Et, en retour, je les rendais forts, joyeux, féroces, magnanimes. Mais toi, pâle captif de Zeus, proie exsangue du vautour, rassemblant, autour de ton rocher, le troupeau des femmes et des esclaves, tu enivres leur lâcheté par tes promesses fatidiques de bonheur, de paix sans terme et d'amour... Iô ! Iô ! Carnage ! Carnage ! O fureur ! Que l'épée siffle au vent ! Que la lance éclatante flamboie ! Guerre ! Guerre ! Enyo ! Enyo ! Du sang ! Du sang ! Du sang ! Du sang ! L'Amour saigne sous la Haine !

Elle disparaît dans les ténèbres.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Regarde ! Aucun répit ! Nulle trêve ! Ainsi qu'une nuée succède à une nuée dans le ciel, un nouveau spectre flotte vers nous.

La quatrième Erinnys s'avance.

PROMÉTHÉE

Que me veux-tu, sombre Erichto ? Espères-tu donc, de nouveau, larve plus noire que la nuit, plus sinistre que l'Erèbe, établir en ces lieux, ton empire ? Certes, je le reconnais. Pendant les siècles ténébreux, et tandis que les hommes et les bêtes fuyaient loin de Prométhée, tu m'as été, ô reine de douleurs, accroupie contre mes pieds sanglants, une compagne aussi fidèle que les clous qui perçaient ma chair et le roc où je pendais. Mais c'est assez ! Héraklès a brisé le pacte affreux qui nous lie. Je ne suis plus le torturé, le patient du vautour et de Zeus, mais bien le maître du monde.

LA QUATRIÈME ERINNYS

Hélas ! Comment te croire, ô dieu ! En effet, j'entends, j'entends déjà ce que les vivants ne peuvent entendre, l'ordre inflexible du Destin, l'arrêt que Démogorgon prononce.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Le brouillard s'écarte sans un bruit, en vomissant dans les ténèbres, de vastes tourbillons de fumée. Regarde ! Colossale, voilée, ayant l'air de planer sur des gouffres avec son geste solennel, l'Erinnys tourne autour de l'enclume.

PROMÉTHÉE

Ne m'as-tu donc pas entendu ! Crois-tu que je te laisserai chuchoter plus longtemps à l'abîme tes hideux secrets de mort ? Certes, je respectais en toi, si dure que tu m'aies été, mon supplice et mes propres souffrances. Mais ton cœur orgueilleux méconnaît ma trop clémente bonté. Fuis ! Va-t'en ! Retourne aux bords funèbres !

Il agite le flambeau, violemment.

Ne vois-tu pas resplendir dans ma main la Joie, la grande flamme-esprit, l'énergie ineffable du monde, la force ailée, vivante, qui l'entraîne et le soutient dans l'azur. Regarde ! A son souffle embrasé, l'aile, lavée du sang qui la souillait, se dresse étincelante, et palpite. Un rire plus ardent que le feu s'allume d'étoile en étoile, et fait scintiller tout le ciel de longs jets de lumière et de foudre. O merveille ! Ainsi que les yeux se ferment ou s'ouvrent en même temps, à la pensée qui les meut, l'univers et l'homme se répondent. Votre émoi s'élance, ô mes fils, jusqu'aux profondeurs des astres ; mon cœur s'accorde au battement de l'auguste péan des soleils.

LA QUATRIÈME ERINNYS

Hélas! Mon oreille n'entend qu'un triste et sourd gémissement s'échappant de l'air et de la terre. Ce qui te semble un chant vainqueur, c'est le cri des douleurs, ô Titan.

Elle secoue sa torche.

PROMÉTHÉE

O deuil ! l'Ouranos s'obscurcit. Un nuage effrayant m'environne, tout bouillonnant de pleurs, de cris, de soupirs, de râles déchirants.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

L'ouragan noir couvre la nef de feux errants, de spectres pâles, de hideuses faces qui voltigent. Tu triomphes, exécrable Erichto. Ah ! ah ! hélas ! malheur sur nous ! Aussi longtemps que les étoiles brilleront aux coupoles du ciel, tu habiteras dans nos cœurs, ô terrible et lugubre Présence, fantôme pestiféré !

LA QUATRIÈME ERINNYS

Spectres d'un jour, ombres éphémères, race inquiète et toujours bruissante comme les feuilles des bois, osez-vous bien élever votre plainte devant l'éternelle Douleur ! Que souffrez-vous au prix de mes tortures? Que sont vos sanglots d'un instant, comparés aux pleurs intarissables qui s'échappent de mes yeux ? Certes, je ne l'ignore pas. Vous m'avez en horreur, fils ingrats ; mon approche vous épouvante, ainsi que le cri du lion disperse les brebis et les bœufs. Insensés ! Quelle argile inerte, quelle boue du Léthé seriez-vous, si la vie, en roulant dans vos veines, n'y charriait la douleur ! L'homme ne s'égale aux démons que par la lutte et la souffrance. Comme une lampe à votre front, c'est moi, c'est l'Erinnys qui vous guide, à travers le sombre labyrinthe où les dieux vous ont jetés.

Rentre en ton cœur, fils de la terre. Tes palais, tes dômes, tes cités, tous les arts, toutes les inventions qui prolongent en rayons flamboyants, tes mains maladroites et obscures, ont germé au souffle d'Erichto. Que répètes-tu sur ta lyre ? Les rumeurs, les râles gémissants que je mets au fond des cavernes, dans les forêts, dans la houle des flots. O vivants ! Sitôt que vous tombez, appelés au jour par les destins, d'entre les genoux d'une femme, vous portez mon signe souverain. Nourrice amère et maternelle, je vous recueille en mon sein, et, par moi, vous avez grandi vite, jusqu'à étonner les dieux.

Elle se fond, peu à peu, dans la nuit. La cinquième Erinnys s'avance.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Avec d'horribles enjambées, un nouveau spectre se rue vers nous. Entends-tu? la montagne tremble... O terreur ! ha ! ha ! Ne vois-tu pas? Un python, un serpent monstrueux pend enroulé au noir flambeau, et dardant sa langue çà et là, balançant ses crêtes hérissées, il pousse une clameur violente au-dessus de l'enclume embrasée.

PROMÉTHÉE

A l'œuvre ! vite ! à l'œuvre, Kabires ! Allons ! courage ! ne craignez rien ! Mon espoir demeure inébranlé; mes défaites ceignent mon cœur d'une nouvelle patience. En effet, malgré les assauts que nous livre l'Enfer mutiné, pas une plume n'est tombée de la grande aile Ouranienne. Souillée, ternie pour un instant, on la voit, d'un seul jet merveilleux, refleurir plus belle sous la torche. Iô !

Iô ! Forgez ! battez le fer ! En cadence, amis ! Soyez sans crainte !

Il agite la torche.

Voyez ! Déjà l'aile flamboie. Une vaste palpitation émeut les bois et les plaines. Les torrents gonflent leurs flots pourprés ; les forêts, en criant, se balancent, telles que des aigles entravés qui s'agitent pour prendre leur vol. Entendez-vous ! Entendez-vous ! Dans les profondeurs de la nuit, les Titans se remuent sous l'Erèbe, et le craquement de leurs os qui roule en puissants éclats à travers les schistes, les graviers, et le lit rocheux des fleuves, déchire au loin, de toutes parts, la massive écorce de Gaia. O spectacle ! O joie ! Forces ailées ! Un immense et merveilleux effort soulève le monde tout entier. C'est ton œuvre, ô flamme, ô Désir, cinquième esprit du flambeau. De même qu'un aède chanteur tend les cordes de sa cithare, de même tout s'ébranle à ta voix. Atomes, larves, hydres, esprits montent immortellement, ô Roi, dans ta vibration énorme, et inquiets, luttant contre leur chaîne, abhorrant le Tartare et la Nuit, se haussent jusques à toi.

Symphonie — La musique a repris de toutes parts.

LA CINQUIÈME ERINNYS

Veux-tu donc que le monde périsse ! Insensé ! Aveugle dans ton cœur !... Redescends ! Redescends, aile impie !

Elle secoue son flambeau.

Et toi, roule tes nœuds, Ophion ! Au Désir s'oppose la Borne !

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Son parler dur et saccadé résonne comme un clairon de fer, à travers les roches de basalte...

Hélas sur moi! L'aile retombe. Elle se tord, elle lutte enlacée avec le serpent qui la mord.

PROMÉTHEE

Les anneaux monstrueux ondulent; les mille crêtes du python sifflent au milieu des plumes étincelantes qui volent de tous côtés... Quoi! Seras-tu vaincu, Désir? Toi qui donnes à toute âme des ailes,toi qui tires l'une de l'autre,par une ascension sacrée, les formes sans nombre de la vie, ne pourras-tu, toi-même, t'essorer?

LA CINQUIÈME ERINNYS

N'as-tu pas encore compris? Seras-tu toujours tel que l'enfant qui, en riant innocemment, tend les mains vers le sphinx ailé, au moment où le monstre l'enlève? Si ton vœu pouvait s'accomplir, si le gouffre éternel dévorait la rigide Borne d'airain sur laquelle Hestia, de son doigt, trace l'image des êtres, l'univers, sache-le, fils du Jour, s'évanouirait comme un songe. Plus d'astres! Plus de sphère étoilée! Un chaos de flammes hurlantes, lâchées à travers le ciel, poursuivrait Adrastée sur sa roue, et, mêlant la terre avec l'Erèbe, engloutirait les jours, les nuits, les saisons et les normes elles-mêmes. C'est pour garder d'un tel danger et l'Olympien et les hommes, que je veille infatigablement, éloignant de mes yeux le sommeil. Armée du fer où luit gravé le signe qui tranche et qui divise, le Nombre mystérieux, recueillant dans mon sein, ô vivants, le serpent dont l'orbe étreint le monde, j'emprisonne, en leur vivante écorce, toutes les choses qui sont. C'est par moi que Pan revêt sa forme. Comme un vase que l'ouvrier taille, selon qu'il lui plaît, dans le jaspe ou dans la pierre, de même chaque chose créée reçoit de moi son dur contour, et l'empreinte qui la scelle. Que serait

l'univers, sans Atè? Quand, pour me répondre, ô Titan, ta bouche aura balbutié ces grands mots obscurs aux dieux eux-mêmes, éternité, omniprésence, immensité, tu n'auras rien fait que nommer l'immobile et stérile néant. C'est moi, qui, en posant la borne dans ce lugubre Infini, y fais jaillir ce que les hommes appellent temps, espace, mouvement, le fracas du flot de la vie, les vagues intarissables de l'être. Mais, c'est assez! Pourquoi jeter au vent des paroles inutiles? Regarde! La lutte est finie. Ophion, de nouveau, s'enroule à mon flambeau ténébreux.

La sixième Erinnys s'avance.

LA SIXIÈME ERINNYS

Où suis-je? Hélas? Dans quel abîme? Suis-je ici? Ou là? Ou nulle part? Chancelante, étendant les bras, ivre de l'horreur du jour, je roule, emportée çà et là, au fond du Vide sans bornes... Arrête! Arrête! Ha! ha! malheur!

Elle s'engouffre dans les ténèbres.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

O terreur! Tout a disparu. Telle que la noire nuée d'où pleut la grêle et le soufre, la grande Forme a traversé le ciel, en répandant avec sa torche d'opaques tourbillons de fumée. Quels cris sauvages elle poussait! Comme elle jetait par sa bouche, pareille à l'Erèbe obscur, un souffle sépulcral sur la terre!... Mais quoi! Quelle torpeur m'envahit?.. Je... je... ma langue s'endort.

PROMÉTHÉE

Ne craignez point! C'est l'effet passager du brouillard qu'a versé sur vous Mélinoè, la bête abominable, sans ailes, sans visage, sans yeux, plus

informe que la nuit, l'Erinnys de l'Ignorance. Chienne que lâche Adrastée, n'écoutant rien, ne sachant rien, pas même le nom dont on la nomme, seule à jamais dans sa stupeur, ainsi qu'une lampe qui brûle dans une crypte fermée, elle a revomi au hasard, avant d'être engloutie par Aidès, les ténèbres infectes qui la gorgent. Mais c'est à moi qu'il appartient de rendre la lumière à Gaia. Va, toi! descends sur l'aile, ô Sagesse, sixième esprit du flambeau!

Une couronne de clarté mystérieuse apparaît et flotte dans l'éther.

N'es-tu pas la Raison, ô flamme? N'enveloppes-tu pas l'univers? Les corps trouvent dans l'Ouranos le lieu vaste où ils se meuvent; de même, c'est en toi, ô Sagesse, que pensent tous les esprits. Comme brûle le naphte jaune sur une coupe emplie d'eau, ou comme se répand sur la mer la lumière immense de l'éclair, ainsi tu t'allumes au-dessus de l'âme individuelle. Aveugles et murés dans leur chair, c'est à ta clarté que les hommes conçoivent la Loi, l'ordre sacré, l'harmonie eurythmique du monde. Que dis-je? Tu fais l'unité de la nature et de l'être. Par toi, l'esprit s'élance au Ciel, et plus haut que ses orbes changeants, par delà les voiles et les symboles, il plane sur le calme Infini, y suscitant un sens profond, une consonnance unanime, comme vibre un grand disque d'airain qu'une pierre heurte à son centre.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

O deuil! ô deuil! tout s'obscurcit; l'aile ardente s'enténèbre. Çà et là, brillant puis s'éteignant, palpitent encore, par bouffées, sur les plumes flamboyantes, de vagues yeux de lumière effrayants, tels que ceux qu'on voit en songe.

PROMÉTHÉE

Ah! L'enfer a tout englouti. La hideuse obscurité triomphe.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

C'est la solitude éternelle qui se referme sur nous. O cachots ! Noirceur ! Aveuglement ! Paupières toujours closes de l'homme ! Mais qui pourrait jamais, si ce n'est Zeus, s'évadant de l'affreuse ignorance, voir le vrai jour de ses yeux ? L'esprit franchira-t-il son lieu ? L'épervier ailé volera-t-il par delà l'éther qui le supporte ? Ah ! Entends-tu ces cris aigus, ces éclats de tonnerre stridents comme un roc qui se déchire ?

La septième Erinnys s'avance.

PROMÉTHÉE

Est-ce toi, épouvantable Eris ? Point de cris ! Paix ! Reconnais la torche des vieux combats Ouraniens ! Certes, pour la dernière fois, je l'agite au-dessus de l'aile. Mais cette flamme éclatante et suprême, rassemble, comme en un faisceau, dans sa foudre irrésistible, toutes les flammes, ses sœurs.

Il secoue le flambeau.
Une symphonie s'élève.

LA SEPTIÈME ERINNYS

O rage ! O rage ! O ténèbres ! Mon oreille est déchirée... Némésis ! Némésis ! Adrastée !.. Ha ! ha ! que Gaia périsse ! Que la nuit du Tartare se mêle à la lumière abhorrée !

Clameurs. Hurlements de tempête.

PROMÉTHÉE

Ne cesseras-tu pas tes cris, ces abois difformes, discordants ? arrête ! Arrête, ô furieuse ! M'entends-tu ? Dans la foudre et le vent, tu te rues, la bou-

che grande ouverte, tantôt morne comme le Styx, tantôt pareille, ô spectre étincelant, à une statue de métal qu'embrasent des charbons allumés... Paix! obéis! allons, paix! silence!

Il se bouche les oreilles avec ses mains.

A ta voix, le rivage tremble. Les glaciers, comme des flots, se heurtent avec un tumulte affreux, les fleuves s'engouffrent sous la terre. Assez ! assez ! Te crois-tu donc, noir serpent vomi par le Chaos, au temps où tes cris troublaient, seuls, l'immense désert de l'Erèbe. Car, avant les dieux et les hommes, c'était toi qui régnais sur la nuit, au milieu de l'Anarchie sans bornes, et de l'impur bouillonnement des éléments confondus. Tu frémis; tes clameurs redoublent. Je le vois, tu n'as pas oublié le jour où ton père exécré, Ouranos, s'illuminant soudain, et te chassant de proche en proche, sous les explosions d'étoiles qui jaillissaient de son sein, s'éveilla tout à coup, dans l'éther, mille harmonies triomphales. Ecoute ! Elles résonnent encore.

Musique.

C'est l'esprit, c'est la flamme divine, la splendeur sereine que les hommes appellent ordre, paix, harmonie. Allumée au centre du monde, comme un feu qui brûle sur l'autel, immuable, contrepesant les orbes et les éthers l'un par l'autre, elle équilibre tous les cieux, et groupe en dyades et triades, selon la vibration mystique du Nombre immatériel, les figures éternelles des nuits.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Entends-tu ? Entends-tu ? De nouveau, l'Ouranos s'ébranle et s'illumine. Pareils à des enfants qui rient, tous les esprits, dans les planètes et dans l'étoile du matin, font tourner, sous un fouet plus

rapide, les grandes sphères embrasées. Une harmonie universelle de sons purs, cristallins, solennels, s'exhale des pointes de leurs flammes qui brûlent en se divisant, et va mourir, en accords indistincts, aux derniers cercles de l'abîme.

LA SEPTIÈME ERINNYS

Qui parle ici d'harmonie? Ignores-tu ce qu'est le monde?... Aveugle! dieu aveugle! insensé!... Un combat monstrueux, acharné, de l'ombre qu'agite la Discorde... O chutes! hasards, écroulements, luttes, écume, chocs sans nombre! Chaque forme existe et n'est pas, vit et meurt en même temps. Sache-le! tout s'échappe, tout fuit. Comme la neige se dissout dans l'Océan ténébreux, l'insondable univers pleut au gouffre.

Elle secoue sa torche avec fureur.

PROMÉTHÉE

Assez! assez! ha! ha! malheur! Au travers de tes paroles informes, aussi obscures à ma pensée que le cri de la foudre et du vent, d'horribles hurlements s'exhalent... Ah! hélas! souffrance intolérable! Je me sens comme déchiré. Ma vie s'écoule... Zeus! ô Zeus! Mon cœur s'use dans mon sein, tel que le fer frotté sur la pierre... N'importe! je ne suis pas vaincu. L'aile embrasée palpite encore. Les bûchers mugissants retentissent; les soufflets jettent, en haletant, leur pourpre immense à travers les nues... Arrêtez! arrêtez, Kabires! Forgeurs de fer, que faites-vous? Quel émoi, tout à coup, vous saisit? En cadence! Marquez le rythme! Certes, ces cris abominables, dissonants, atroces à l'Enfer même, vous ont troublé la raison... Arrêtez! Arrêtez! vous dis-je.

Il se dresse à demi.

O détresse! O deuil! Hélas! hélas! Forcenés, rou-

lant des yeux farouches, jetant une écume épaisse sur leur poitrine velue, ils fracassent, avec leurs lourds marteaux, les arbres, l'enclume, le rocher... Malheur! Malheur! L'aile est en pièces. Une bouffée soudaine de tempête, un vent noir et dévastateur éparpille ses plumes enflammées... Eris! Eris! Adrastée!...

Un silence.

LA SEPTIÈME ERINNYS

Connais la loi, fils de Gaia. C'est ainsi que tout naît et finit, sans parvenir jamais à l'être. Le Temps est un enfant éternel, qui ne grandit pas, qui ne vieillit pas.

Ténèbres. Le ciel s'est éteint. Très longue pause.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Es-tu là? Tout bas! Tout bas! Silence! Mon regard, tel que la colombe, s'enfuyant à travers l'air obscur et qui heurte aux arbres et aux pierres sa poitrine épouvantée, rencontre partout la nuit.

Nouvelle pause.

PROMÉTHÉE

Que dirai-je? Quel cri pousser? Quelle imprécation funèbre? Comme un homme entouré d'ennemis brandit sa pique, çà et là, je ne vois rien, autour de moi, quelque part que mon esprit se tourne, que dangers, piège, embûches de Zeus!

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Est-ce la torche qui miroite avec cet œil trouble et sanglant, le long des boucliers polis? Paix! paix, la fumée se lève. Les sœurs de l'ombre ont disparu. Regarde! En face du Titan, la puissante épée, rouge et tranquille, à demi oubliée par nos yeux, dans l'éclat fulgurant du flambeau brille sur tout

un continent de glaciers, de collines de suie, de tertres mamelonnés, arides.

PROMÉTHÉE

Adrastée! Adrastée! hélas! Que me servent tes présents, ces choses du Ciel qui, disais-tu, assuraient ma victoire éternelle? Le cœur! Toujours fumeux, saignant, suspendu comme une étoile amère, il infecte l'univers. La torche! Obscure, épuisée, elle n'est plus, entre mes mains, qu'un sceptre stupide et dérisoire... O sarcasmes! O rire du Hadès! Moqueries des dieux dans leur Olympe! C'est à la lueur de l'épée que mes yeux aperçoivent, hélas! gravées sur la lampe d'or, les sept Paroles de clarté, les sept noms magiques et triomphants qui devaient changer le monde. Certes, si bafoués qu'ils soient, je veux du moins, une fois encore, les lisant sur la torche sacrée, te les faire entendre, ô Terre... INTELLIGENCE..., VERBE..., AMOUR...

Explosion de murmures dans l'ombre. Il s'arrête, puis continue :

JOIE... DÉSIR... SAGESSE... HARMONIE... Ah! ah! Qu'est-ce que ceci? D'autres signes, rapides, fourmillant d'un feu noir, apparaissent en éclairs, sur la torche. O stupeur! Voyez! Voyez! Pareilles à des scorpions, à des vipères, à des rats, les runes hideuses grouillent et rampent sur la belle hampe d'or... MATIÈRE... MORT... HAINE... DOULEUR... BORNE... IGNORANCE... DISCORDE... Est-ce là ta réponse, Adrastée? Certes, les Erinnyes, déjà, m'avaient crié de leur bouche terrible ce que tu chuchotes obscurément : chaque splendeur, chaque énergie, chaque clarté du front de l'homme a sa ténèbre qui l'engloutit. Ainsi, ô dérision de Zeus! Le monde est tel que les balances d'un marchand attentif à son gain. Il place les poids d'un côté, de l'autre,

le byssus ou la laine, et les pèse et les équilibre, en suivant du regard le fléau. O douleur! Mon sang reste impuissant : mes souffrances ont été inutiles. Hestia! Hestia! Que me sert d'avoir ravi jadis la flamme?... M'entends-tu? Hestia! Hestia!... Reine auguste et solitaire, Prométhée te rend le flambeau qu'il alluma furtivement à ton autel éternel.

La terre s'ouvre devant lui. Il y jette la torche. Le gouffre se referme.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Qu'as-tu fait? Hélas! malheur! malheur! Est-ce ainsi que tu nous abandonnes? Certes, la vengeance de Zeus, les fléaux, la mort, la foudre ailée vont s'appesantir sur nous.

PROMÉTHÉE

Qu'oses-tu dire, ô fils de l'homme? Faut-il que, pour te rassurer, j'en jure par mon sang et mes plaies? Tant que Prométhée siégera sur cette roche sublime, aussi longtemps la lutte durera. Zeus a pu éteindre la torche. Mais l'épée reste encore au Titan.

Il la saisit et la brandit violemment.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

O joie! ô joie! Iô! Iô! le glaive! Vois comme il se tord çà et là! Comme il siffle, en dardant vers le ciel une flamme impétueuse!.. Les centaures se sont dressés. Héraklès, assis aux pieds du dieu, semble sortir de sa torpeur, et, détournant sa tête altière, il regarde.

PROMÉTHÉE

Ne t'émeus pas, Amphitryonade. Une terre, un monde nouveau, ne peut être enfanté d'un seul coup. Pareil à la fourmi patiente que l'on détourne avec un brin de paille, et qui, sans jamais se lasser, reprend sa course, le long du mur, ce n'est

qu'après de longs travaux, mille efforts acharnés et stériles, que Prométhée, dieu des vivants, régnera sur l'Olympe conquis. Mais assez de vaines paroles !

Il lève la main. Profond silence.

Zeus ! Zeus ! tyran universel ! entends-moi, car mon imprécation est l'éclair qui brille avant ta ruine. Tenant l'épée grondante en main, je m'établis sur ce rocher. Au nord, au sud, vers l'aurore, et aussi vers le triste couchant, j'investis et je ferme partout les bleus chemins de l'Olympe, comme un homme entoure de feux le grand nid d'un vautour carnassier. Non que j'ignore ta puissance. Tout l'abîme est nu devant tes yeux, et du haut de tes créneaux d'or, l'immense royaume de la terre, avec ses peuples et ses cités, t'apparaît comme un parc de brebis sur lequel tu mets ta griffe. Mais, si altier que soit ton ciel, ma ruse, ma patience obstinée, ou ma force impérieuse en trouvera les voies cachées. Ecoute le serment que je fais ! Ma main ne quittera l'épée que lorsque tes palais écroulés joncheront le gouffre de leurs ruines, et que les dieux épouvantés, tombant à travers l'Erèbe, y rejoindront les Titans.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

La nue répond à ton défi par d'horribles grondements. Pontos bout, ainsi qu'une chaudière ; l'éclair dardé brûle les gués de l'océan déraciné... Ha ! ha ! Quel messager divin se rue du haut des airs, comme un aigle ?

ÉLÉMIR BOURGES.

(A suivre.)

REVUE DU MOIS

—

ÉPILOGUES

Le Quatorze Juillet aux champs. — L'instruction des femmes et les congrégations. — Le délire du diplôme.

Le Quatorze Juillet aux champs. — Cette fête, à la campagne, consiste en ceci : qu'on ne reçoit pas son courrier, qu'on ne peut expédier ni une lettre, ni un télégramme. Ceux qui l'instituèrent selon ces conditions rigoureuses croient sans doute que la pensée de la prise de la Bastille suffirait à occuper l'esprit des citoyens méditatifs durant cet anniversaire mémorable. Un sentiment religieux les guidait, car il y a la religion de la Révolution comme il y a la religion du Sacré-Cœur, et l'une et l'autre font également sourire ceux qui savent sourire. On n'institue pas des fêtes par décret. On peut légaliser les fêtes spontanées : c'est ce que fit l'Eglise romaine, autrefois; et pour cela la plupart des fêtes qu'elle institua ainsi après coup se chôment encore.

Le nombre des hommes dont la politique émeut la sensibilité est aussi restreint que le nombre des hommes que gouverne le sentiment religieux. La vie de presque tous, ce sont les faits, gros et menus, de leur vie quotidienne, d'intérêt, de vanité, d'affectivité. On ne s'intéresse vraiment qu'à ce que l'on sent physiquement; le reste est une représentation le plus souvent très fugitive. C'est pourquoi j'aurais préféré, le quatorze juillet, recevoir mon courrier, et qu'on n'eût pas pris la Bastille il y a quelque cent quinze années.

L'instruction des femmes et les congrégations. — Voici une petite ville, mais centre intel-

lectuel de toute une région où l'on vient de fermer tous les pensionnats tenus par des religieuses. Or, il n'y en a pas d'autres, ni dans cette petite ville, ni dans aucune ville des environs. Que vont devenir les jeunes filles? Il se fondera quelques institutions laïques où fréquentera une très petite partie des adolescentes exilées de leurs couvents; les autres resteront chez elles, n'apprendront plus rien, et se dessécheront dans ce particularisme familial, si fort en province. Cela diminuera-t-il l'esprit de religion dans les femmes? C'est peu probable. Les couvents ne sont pas, autant qu'on le croit, des centres de piété très intense; le décor y tient autant de place que la prière. Même médiocre, l'instruction que donnait le couvent avait sa valeur, au moins éducative : pas d'instruction du tout, ce sera vraiment trop peu.

On a été un peu vite. Les couvents sont fâcheux, mais ils ont encore leur utilité. Avant de les détruire, il fallait, par d'autres organes, assurer la fonction qu'ils accomplissent actuellement. La fauchaison est trop brutale. Il y a des moments où l'on croirait que M. Combes n'est qu'un dévôt déguisé qui n'arrache l'herbe religieuse qu'avec la certitude qu'elle repoussera plus drue et plus verte. On nous prépare d'affreuses réactions.

Le délire du diplôme.— L'aventure de ce sénateur qui voulut se faire sacrer bachelier en droit et n'y réussit pas est assez curieuse par l'état d'esprit dont elle est le signe. Ce sénateur est un ancien professeur, agrégé des lettres et peut-être docteur. Ces titres universitaires, et tous les titres moindres qu'ils supposent, sont pour cet esprit à compartiments les signes de sa science et plus encore, les preuves Pour ces sortes d'hommes, on n'a de savoir qu'autant qu'un diplôme en certifie. Il pouvait étudier le droit, et c'était son devoir, étant législateur. Cela ne pouvait lui suffire. Eût-il acquis la science juridique d'un Cujas ou d'un Demolombe qu'il n'en eût fait aucun cas, si un diplôme ne l'eût point avérée. La science, pour ce personnage qui nous étonne, ne va pas sans le certificat. Lui eût-on contesté la valeur d'une

opinion, il sortait son diplôme. Ainsi voit-on des gens suspects montrer, si on semble douter de leur désintéressement, d'honorables certificats. Et ils en ajoutent un nouveau volontiers à leur collection. Ce sénateur, déjà trop diplômé, voulait sur le tard acquérir un dernier parchemin. Ridicule de l'avoir raté, il l'eût été peut-être davantage de l'avoir conquis. Car s'il est sage de briguer un diplôme dont on fera, en somme, un instrument préparatoire et indispensable de travail, il est absurde de courir après un parchemin vain. Aurais-je plus d'autorité, vraiment, pour juger d'un livre, si j'étais docteur ès-lettres? Ce sénateur le croit peut-être; pas moi. Nous connaissons les critiques doués de tous les titres universitaires et de quelques autres encore dont la parole, quoique pesante, est sans poids. S'il les énumérait, cependant, ces titres, dessous sa signature, qui sait si près des sots son crédit n'augmenterait pas?

C'est peut-être là-dessus que comptait le sénateur. Un homme qui veut arriver ne doit jamais négliger les deux puissances, la bêtise et l'ignorance. Ce sont deux solides points d'appui, et sur lesquels on peut insister sans crainte.

A un autre point de vue, le diplôme a cette utilité d'être une enseigne et même qui offre de relatives garanties préliminaires. Un médecin n'est pas nécessairement un bon médecin, mais on peut tout de même le tenir pour capable d'un certain jugement particulier. L'écriteau qu'il porte nous permet, en somme, de ne pas nous égarer et de frapper à la porte qu'il faut, quitte, entrés dans la maison, à y recevoir des soins médiocres. Le diplôme évite donc à la plupart des hommes des pertes de de temps, et c'est un point à considérer dans une civilisation aussi agitée que la nôtre. Il est le signe abréviatif d'une fonction réelle ou possible ; mais il n'est que cela.

Le diplôme, apparence utile, ne couvre souvent qu'une réalité fictive. Il ne permet pas de préjuger de l'intelligence, et sans l'intelligence, pourtant, la science garantie par le diplôme reste inerte, comme de la pâte sans

ferment. Il n'affirme pas davantage le talent, qui est l'art d'utiliser les notions acquises en même temps que les dons naturels. Il indique l'existence de ces notions, et rien de plus. C'est beaucoup. On pourra trouver aussi que c'est trop, car de l'existence du diplôme le public est trop souvent amené à croire à l'existence de l'intelligence et du talent ; et il y a méprise.

La vie, d'ailleurs, est faite de méprises; elle est peut-être basée sur la méprise. Nous passons nos instants à nous tromper sur la valeur des choses et des hommes et souvent cela nous est agréable et même utile. S'il régnait un accord parfait entre nos jugements et la réalité, l'exercice même de la vie nous paraîtrait bientôt fastidieux. On est mécontent d'avoir été trompé, mais comme on est content de l'être, souvent, au moment même où on l'est! L'homme le plus heureux est celui qui est capable de subir le plus naïvement les mensonges nécessaires de la vie. Il y a même une certaine naïveté acquise — parfois chèrement — qui mettra volontiers sur le même plan le mensonge et la sincérité. Sont-ils si rares, les hommes désabusés qui savent, par exemple, se contenter de l'apparence de l'amour ? Ils n'ignorent pas que la sincérité n'ajouterait rien à l'excellence de la mimique dont ils sont les dupes contentes : et ce bonheur factice ne l'est pas tant qu'on pourrait le croire. Qui pourrait d'ailleurs oser, dans la catégorie sentiment, être juge de la sincérité d'autrui, alors qu'on a tant de peine à s'assurer de sa sincérité propre? Deux mensonges peuvent fort bien donner d'excellentes illusions réciproques; il y faut seulement une certaine habileté et une bonne volonté décidée.

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Marie et Jacques Nervat : *Célina Landrot* « Mercure de France », 3.50. — Marie Nervat : *L'Histoire de Janine*, Delagrave, 3.50. — P. J. Toulet : *Les Tendres ménages*, « Mercure de France, » 3.50. — Willy : *Minne*, Ollendorff, 3.50. — Comtesse Mathieu de Noailles : *Le Visage émerveillé*, Calmann Lévy, 3.50. — J.-H. Rosny : *La Luciole*, Ollendorff, 3.50. — Paul Adam : *Le Troupeau de Clarisse*,

Ollendorff, 3.50. — Eugène Morel : *La Parfaite maraîchère,* Fasquelle, 3.50. — Marcel Mielvaque : *La Vertu du sol,* Plon, 3.50. — Maurice Landay : *Les Robes noires*, Ollendorff, 3.50. — Jane de la Vaudère : *La Guescha amoureuse*, Flammarion, 3.50. — Jean Reibrach : *Les Sirènes*, Calmann Lévy, 3.50. —C. Nisson : *L'Autre route*, Calmann Lévy, 3 50.—Emmanuel Delbousquet : *L'Ecarteur*, Ollendorff, 3.50.—Charles Regismanset : *La Femme à l'enfant,* Sansot, 3.50. — Guy de Passillé : *Aux jeux de l'amour...* Ollendorff, 3.50. — C. Aubert : *Eve ou Dieu*, Juven, 3.50. — Jean de la Brête : *Le Réveil*, Plon, 3.50. — Pierre Costot : *Carrière d'amant,* Albin Michel, 3.50. — Gérard de Beauregard : *La Proie pour l'ombre,* Calmann Lévy, 3.50. — Maxime Formont : *La Grande amoureuse,* Lemerre, 3.50. — Ernest Daudet : *Expiatrice*, Librairie illustrée, 3.50. — Marie-Anne de Bovet : *A l'assaut de la vie,* Flammarion, 3.50. — Bostock : *Le Dressage des fauves*, Hachette, 3.50. — Catulle Mendès : *Carnaval fleuri*, Fasquelle, 3.50. — Martial Teneo et Félix Chapiseau : *L'Amour sème, la mort fauche*, Dujarric, 3.50. — François de Nion : *Dames éphémères*, Fasquelle, 3.50. — Henri Lavedan : *C'est servi !* Flammarion, 3.50. — Marcel Boulenger : *Au pays de Sylvie*, Ollendorff, 3.50.

Celina Landrot, par Marie et Jacques Nervat. Cela se passe en Nouvelle-Calédonie, chez des gens qu'on pourrait appeler des malfaiteurs améliorés, race d'hommes de beaucoup supérieure à celle qu'on n'a pas encore définitivement classée, celle des honnêtes gens, c'est-à-dire des apprentis malfaiteurs. Célina est le produit d'une fille-mère qui a tué son premier né et d'un alcoolique brutal, criminel sans trop le savoir, parce que dès qu'il a bu il est certainement un autre personnage que le garçon de ferme un peu borné représenté par son n° matricule. Dans un pays où les fleurs et les fruits ont le goût du poivre, où le vent ravageur et brûlant secoue les habitations à n'en pas laisser de toiture, les têtes de jeunes filles à en faire tomber tous les scrupules, cette enfant apprend de bonne heure la vie de l'amour. Ramenée aux premiers principes humains : le respect de la force et le besoin de ruser pour sauver son corps ou son bien, elle connaît qu'il est doux de ne rien faire après avoir goûté de l'esclavage chez les civilisés. Quand apparaît le vrai mâle, un Corse jaloux et violent, elle l'accepte sans aucune hésitation, parce que c'est le sort de la femme d'accepter le maître qui lui fournira le plus de jouissances en lui assurant une protection sévère, mais amoureuse. Le couple, ayant montré à tous son ardeur à aimer et son besoin bien légitime de vivre en dehors du vieux repaire familial, est sanctionné par les parents, les amis, les autorités. Cela s'arrange en somme très tranquillement après la suprême bénédiction du sang, car le blessé, vaincu, ne réclame même pas contre le vainqueur. Ce

roman est une étude de mœurs curieuse, d'un ton nullement exagéré, ne dressant ni thèse menaçante ni formule définitive contre la société. Il n'en est que plus instructif, car il a la netteté, l'accompli d'une image photographique. Il nous apprend ceci, que quelques philosophes savent déjà, c'est que le crime est une chose naturelle, nullement engendrée par les civilisations qui n'ont pu faire que changer son objet, mais non sa couleur. L'homme voit rouge de temps à autre et quand il est le plus près du limon qui l'a formé, son instinct le conduit à des crimes logiques. Il y a des crimes logiques comme il y a des passions nobles. Jacques et Marie Nervat n'entendent pas, bien certainement, assumer cette responsabilité sociale : l'excuse des crimes, même logiques. Ils ont exposé un tableau pris sur le vif de la vie sans hypocrisie des êtres presque revenus à la loi de nature : Je prends parce que je suis le plus fort, je me débarrasse parce que je suis le plus gêné. Et l'homme et la femme s'unissent dans cette intention de luttes contre les adversités par tous les moyens possibles comme jadis, du temps des cavernes. Moi qui regarde le tableau qu'exposent Jacques et Marie Nervat, j'en tire des conclusions peut-être en dehors de leurs idées littéraires. Pourtant leurs pauvres héros criminels reconnus par l'état, patentés, me semblent mille fois plus intéressants que telles honnêtes gens, également patentés et reconnus d'inutilité publique que je vois chaque jour comblés d'honneurs simplement pour ne pas avoir donné trop de notoriété à leurs crimes de début. L'homme et l'humanité ne sont redoutables que par leurs masques et j'en suis venu à m'imaginer que l'honnête citoyen est celui dont on ne connaît pas exactement la mesure... au système de mensuration policière.

Pour donner une autre facette du talent des auteurs : *l'histoire de Mlle Janine*, de Marie Nervat, toute fleurie de roses, est à lire chez Delagrave, l'éditeur des femmes comme il faut. Histoire tendre, intéressante par de jolies observations sur la vie enfantine et une jolie conclusion dans la vie heureuse. Janine est une enfant pure qui n'est ni une sainte ni une toquée. Cela nous rassure au fond de savoir que des êtres purs peuvent cependant être humains et que l'honnêteté n'est pas toujours une convention de journal de mode.

Les Tendres ménages, par P.-J. Toulet. Des êtres factices, de cette espèce de chinois d'étagères qu'on nomme dans le monde : un couple bien parisien. M. Toulet, qui écrivit des ouvrages plus sérieux et d'une psychologie plus serrée à su

prendre le ton de la fameuse *Vie parisienne* que seul cet ancien journal amusant pour l'armée et pour la famille sait encore parler aux vieillards. Sylvère et Imogène sont les meilleurs spécimens de femmes chic, les deux articles de Paris que l'on trouve au grand bazar boulevardier. L'une est honnêtement sensuelle, a été élevée au couvent, mais se laisse embrasser par un mouchard, ce qui est plus raide que de tromper son mari avec un cocher, certainement; et l'autre, prise sur le vif... d'un entretien extra-conjugal, supplie la femme outragée de la battre si ça lui fait plaisir. Maintenant il y a une vadrouille qui, signée Willy, deviendrait le plat du jour. Des gens très gris, toujours du meilleur monde, qui déambulent sans savoir ni où ils sont ni l'heure qu'il est. C'est à en pleurer. Les mots sont tellement abondants qu'ils vont en fournir d'autres à toute une pléiade d'écrivains, j'en ai peur. J'ai retenu moi-même, pour ne pas le placer, celui-ci que je trouve scintillant comme une paillette sur la jupe d'Otero : « Le petit salon de Mme d'Erêse est art nouveau au point que les meubles en font : Bing! dès qu'on y touche. » Ça, c'est une miette, mais il y en a qui durent des pages. P. J. Toulet est l'auteur d'un chef-d'œuvre qu'on appelle : *M. du Paur, homme public*, et il en refera de pareils, je pense, en tous les genres. Il a le don et quel sourire!...

Minne, par Willy. L'histoire de ce à quoi rêvent les petites filles. Mon Dieu, elles rêvent, quand elles lisent les comptes-rendus de M. Arthur Dupin, à l'Apache, comme on rêvait, jadis, au chevalier de Palestine. Minne copie *Casque d'Or*, elle étudie le poison de son image, travestie en pierreuse, sur son cousin, un collégien qui a des boutons. Et un soir Minne finit par oser rêver tout haut, déambule sur les fortifs pour essayer de rencontrer le Frisé ou la Terreur de Montmartre. Elle rencontre d'abord une brave fille qui lui fait de la morale à sa manière, puis l'inévitable poivrot noctambule qui la serre de près et fait évanouir son beau rêve de roman-feuilleton. On retrouve Minne transie de froid et d'horreur sur le carreau du vestibule. L'oncle médecin constate qu'elle rentre avec les honneurs de la guerre, mais le cousin n'y croit plus. Pour lui Minne a perdu sa fleur et lui sa belle confiance dans les imaginations de femmes. Ce livre marque une étape dans la manière nouvellement romanesque dont nous aurons des cerveaux d'enfants. L'Apache remplace (très avantageusement) le beau ténébreux genre Alfred de Musset. Et comme l'Apache n'existe que dans l'encrier de M. Arthur Dupin, nous voilà

débarrassés enfin de tout idéal réalisable pour les filles à peine nubiles. Au fond personne n'a jamais vu d'Apache; alors il est bon que nos enfants puissent rêver de quelque chose d'impossible, car la vie ne serait pas tenable sans rêver. Minne est encore une blondine, mais dans la note wagnérienne, s'pas? Oh! la bonne, la bouffonne petite satire qu'est ce petit roman et comme cette petite fille ingénue à cheveux d'argents à force d'être blonds, mince comme une lame, se redresse, grande et terrible, jaillit de la page si blanche qui raconte sa menue existence comme une terrible et grande épée sifflante, coupante et perçante!... Comme elle est bien brandie, avec quel art de femme perfide et vengeur! Willy va encore grogner que je dramatise tout, mais sa petite fille me fait peur, parce qu'elle est la rêveuse éternelle, l'Eve qui attend la pomme d'or et qui est réduite, tant l'époque est noble, à rêver sur un cloaque, à mettre la couronne de ses cheveux sur un souteneur. Il y aurait de quoi en rugir, si ce n'était pas simplement destiné à faire baver les vieux Messieurs, hélas!

Le Visage émerveillé, par la comtesse Mathieu de Noailles. C'est le premier livre de ce jeune et déjà si célèbre auteur que je reçois. Je tiens à le dire ici, parce que mon jugement peut se ressentir de mon ignorance de l'art des autres volumes et cependant les auteurs, même les dames, n'exigent pas que j'achète les livres que je ne reçois pas? Alors tout naturellement, j'ai l'esprit émerveillé, mais je n'ai pas perdu la face. Ça m'a donné l'impression d'un Francis Jammes avec un peu moins de couleur et bien davantage de singuliers exotismes. Cette jeune religieuse, qui reçoit un jeune mondain dans sa chambre toutes les nuits, est-elle un symbole ou une fille vivante non moins qu'émerveillée? Sommes-nous dans le Cantiques des cantiques ou sur terre? « Julien dit : Il faut croire les poètes, ils savent toutes choses mieux que nous : la poésie c'est la vérité du monde. » Je me range à cet avis. Il me paraît tout permis aux poètes, seulement il vaut peut-être mieux qu'ils laissent la pauvre prose vulgaire aux vulgaires prosateurs. Ce qui me terrifie, moi, qui ne suis nullement poète, c'est quand Francis Jammes déclare que « l'évier sent fort » sur le coup de midi et que Mme de Noailles, sa princière émule, annonce d'un ton candide que l'intérieur d'un monastère ressemble à l'intérieur d'un melon blanc. Enfin ils sont tout de même deux grands artistes s'émerveillant de peu de chose et leur visage transparaît doucement dans la candeur de leur livre, ce qui est de la nature sincère, de la jolie nature heureuse.

La Luciole, de J.-H. Rosny. Justicière, oh, pas du tout! Mais surmenée, je vous crois! Quant à faire brûler au hasard quelques bouquins, j'aimerais à les mettre en tas pour un feu de Saint-Jean qui tuerait les vipères sans doute. La luciole ne brillerait que mieux dans un coin à part, une touffe d'herbe dont elle ferait aussitôt un palais d'émeraude. Je ne connais rien de plus invraisemblable que les romans de J.-H. Rosny et rien cependant de plus près de ce que nous sentons être la nature telle qu'elle a dû être aux époques naïves et telle qu'elle devrait être sans les civilisations de notre âme de modernes. Cette tessinoise sauvage et ce peintre mondain qui se transforment en couple des cavernes désireux du meurtre, ne rêvant que de passions brutales, c'est beau, faux et sincère comme une traître lueur de métal aiguë. Il y a des poignards qui ont le bleu du ciel de cette idylle. J'aime la scène où le peintre, chétif homme de salon que l'amour double d'un hercule, porte le Christ si lourd, le grand et pesant amoureux de tous les amours. J'aime le type du meurtrier par amitié si noblement dévoué. Un instant j'ai rêvé, moi qui n'ai pas le temps, d'une autre fin de l'histoire : Désolina devenant la maîtresse du contrebandier, de celui qui a eu le courage du crime. Le peintre ne me semble pas du tout le mâle de cette femme. Tout finit mieux et la nature, frustrée de deux de ses créatures humaines, retrouve son compte parce que Jean sauve une chevrière et que Désolina est mère. Ceci pour la morale un peu spéciale de M. Rosny, la morale du fatalisme.

Le Troupeau de Clarisse, par Paul Adam. Il appartenait bien au génie de Paul Adam, ce corps tumultueux de courtisane moderne représentant toutes les luxures du monde et il a eu l'heureuse idée de le laisser voir membre par membre sans lui chercher une unité de statue. Autant d'hommes amoureux, autant de romans dans le roman, et c'est chaque fois une Clarisse nouvelle qui se donne ou se refuse ou se prête. Clarisse existe éparse dans combien de filles cotées? Elles peuvent successivement se reconnaître toutes. Le seul reproche qui serait à leur faire ce serait le plus beau des compliments : elles parlent toutes comme Paul Adam lui-même, mais elles parlent si bien et sont si sympathiquement rosses selon les plus délicates formules!

La Parfaite maraîchère, par Eugène Morel. Roman très simple, si bien écrit, et qui sent bon le jardin, où les choux alternent avec les branches de roses. Je ne crois pas qu'il influe énormément sur la culture des légumes dans la

région de Paris, ce roman-là, mais il peut assainir,en nombre de lettrés, amis de Morel, l'idée que l'on se fait des besognes de la terre, les plus nobles, car elles remontent bien avant les croisades. Le type de Françoise est agréable à respirer comme une touffe de marjolaine ou de lavande. Et puis, ce roman simple, ça nous change un peu des déshabillages coutumiers en littérature et en théâtre. Un détail : la feuille de chou de la couverture est ratée parce qu'elle est trop petite quoique photographiée. Il fallait couvrir, recto et verso, le volume, l'envelopper de la dite feuille... un peu comme le diamant de l'aurore sur le velours de cet écrin merveilleux qu'est un chou pour les gouttes de rosées. Je la voudrais énorme, cette feuille, presque un péplum, quoi, et elle a l'air d'une feuille de noisetier.

La Vertu du sol, par Marcel Mielvaque. L'histoire d'une petite commune où l'on fait pousser des vignes et où on ne vend plus son vin. Politique rurale et passions du terroir. Chose étrange, l'auteur n'a pris aucun parti. Il ne blâme ni ne loue la vertu du sol. Il en montre loyalement la grandeur et les petitesses. Le progrès passe, nivèle, égalise, râteau de fer dont les dents peignent, démêlent, caressent ou mordent selon les nécessités de l'heure. Et les pauvres diables de ruraux regardent rouler la locomotive qui emporte l'acheteur de leur vin qui n'achète plus. Dame, il y a le vin d'Algérie plus abondant, moins cher. Il y a les patries nouvelles qui sont aussi notre patrie. Une petite Bovary met une note émue dans ce livre tout grave et cependant d'une vie intense. Une belle page est la correction que reçoit cette petite Bovary de la main puissante de Mlle Eugénie : la vieille terre hostile aux pimpantes maisons de nouveauté, ces ruineuses d'hommes naïfs. Ah ! que ce roman a dû être long à faire et qu'il est bien fait !

Les Robes noires, par Maurice Landay. Il paraît que les avocats doivent mourir de faim quand ils sont honnêtes. Alors qu'on supprime les avocats. Dès que je lis un roman déclaré social, je deviens féroce (malgré tout le talent de l'auteur) et j'ai envie de crier plus fort que lui. Si les avocats sont obligés à tellement de compromissions, c'est que l'institution doit être mauvaise. Après tout, il y aurait moins de criminels s'il y avait moins de gens pour les défendre. Et je finis par conclure que cette profession est dangereuse, puisque, sans nourrir son homme, elle le force aux pires expédients.

La Guescha amoureuse, par Jane de la Vaudère. J'ai lu

dans une revue illustrée, que Mme de la Vaudère possède un château dans la Sarthe, des meubles de la plus haute antiquité et qu'elle n'a pas l'habitude de s'habiller comme tout le monde ; en outre, c'est une jolie femme. Je me demande pourquoi elle écrit des romans dans lesquels s'exhale une âme de trottin. Rien ne lui fait peur et les plus redoutables mystère de l'Inde antique ne sont pour elle que noix creuses. Cette fois-ci la *Guescha amoureuse*, petit trottin devant lequel un tigre de là-bas reculerait, vient à Paris et sème ses grâces. C'est joli, oui, seulement, ça continue à sentir la modiste, c'est mièvre et cependant pas japonais pour un sou. Pourquoi? Peut-être la jeunesse de l'auteur. Attendons. Avec les enfants, faut avoir de la patience.

Les Sirènes, par Jean Reibrach. Touchante idylle d'un vieux capitaine ou commandant avec une jolie professeur de collège pour jeunes filles. Les sirènes, c'est, je pense, les voix des désirs passés. Une mère égoïste, des provinciaux mal intentionnés tournent autour du couple... et il arrive ce qui doit arriver, c'est un jeune homme qui épouse. Le vieux brave demeure tout seul, mais à cheval.

L'Autre route, par C. Nisson. La gloire, l'amour. D'un côté le goût de la mort et du triomphe, de l'autre celui du dévouement et de l'abnégation. Il faut citer les pages où il est question d'une opération douloureuse à faire sur une petite infirme. Très poignant d'impression.

L'Ecarteur, par Emmanuel Delbousquet. De beaux tableaux de nature et de passion sauvage. Des courses de taureaux très palpitantes. Cela sent le midi, très fort, la rose rouge.

La Femme à l'enfant, par Charles Regismanset. Une curieuse étude, très fouillée, de jalousie perverse. La psychologie d'un amour de femme pour un gamin. Rien de trop appuyé comme phrases, mais que de tréfonds remplis des mille et un petits serpents du désir mauvais! C'est d'ailleurs moralement écrit, plus pour l'étude humaine que pour le plaisir social, et bien.

Aux jeux de l'amour... par Guy de Passillé. Un jeune homme tendre pris par les sens qu'il confond avec l'amour tout simple. L'amour est moins compliqué que cette question, là. Il se débat, il crie, il jure et il y revient. Son intelligence n'y reste pas, car il finit par se sauver jusque chez lui, en province, où il se marie courageusement après avoir eu la

dernière sensation, atroce celle-là, d'être pris pour l'assassin de sa maîtresse.

Eve ou Dieu, par Lucien Aubert. Histoire d'un jeune sulpicien qui place très mal ses affections. Son ami ou la jeune coquette qui le tente lui font presque totalement oublier sa messe. Il est orgueilleux et pur comme tous les orgueilleux, mais bien versatile. Quel prêtre pour l'avenir!

Un Réveil, par Jean de la Brète. Une jeune fille qui se laisse enlever par son amoureux jusqu'en Angleterre et revient de ce pays des brumes pour tomber dans les bras d'un honnête homme superbement confiant dans la pureté de ses intentions.

Carrière d'amant, par Pierre Custot. La demi-mondaine, puis la vraie mondaine. Ces deux femmes sont toute la vie de tous les hommes. Ce qui caractérise le Monsieur en question, c'est qu'il est riche et qu'il peut être l'amant sans rien faire. Types de fêtards très reconnaissables. La mondaine meurt en donnant un fils à Jean qui désormais saura mieux employer ses forces et se consolera de la femme par l'enfant... à moins qu'il ne cherche une autre mère à lui donner.

La Proie pour l'ombre, par Gérard de Beauregard. Un garçon qui veut être aimé pour lui-même et se présente en pauvre prétendu alors qu'il a gagné le gros lot. Une fine mouche le devine et le prend pour lui-même en toute connaissance de cause.

La Grande amoureuse, par Maxime Formont. Je crois bien qu'il s'agit encore d'Elle. L'hôtel, les bibelots, le fameux collier de perles... et le suicide, dernier bijou dont on se pare en prenant des précautions, car c'est souvent dangereux. La différence, c'est qu'Elle meurt pour de bon. Oh! les romanciers galants!

Expiatrice, par Ernest Daudet. De l'argent mal acquis et une jeune personne qui se croit obligée de repousser un homme aimable qui pourrait profiter de sa fortune. Tout finit par des pardons réciproques et le même mariage.

A l'assaut de la vie, par Marie-Anne de Bovet. Un grand feuilleton avec des crimes bien noirs commis par une petite femme très blonde. De temps en temps, on entrevoit Monsieur l'observateur attentif et on opère quelques judicieux retours en arrière. Et puis c'est intéressant, bien mené.

Le Dressage des fauves, par Bostock. Voilà un livre émouvant et de belles histoires à donner le frisson. Que j'aime la chasse au lion dans un égout! Et la manière dont il faut

traiter les tigres vicieux! De la douceur et encore de la douceur. Ces bonnes bêtes sont si sensibles. Et il y a de délicieuses naïvetés voulues sans doute par le métier : « A l'âge de dix-sept ans, Ellen Bright commit une imprudence et fut malheureusement tuée par un tigre. Si elle eût mieux compris la nécessité de la patience et de la fermeté, indispensables avec les fauves, nul doute que cet accident fatal ne lui fût jamais arrivé. » Pauvre demoiselle! Elle aura tiré son tigre par la queue, en jouant, et voilà... faut de la douceur et point de malice avec ces animaux tellement doux.

Le Carnaval fleuri, par Catulle Mendès. Polissonneries et gouttes de sang tombées parmi les roses. Des histoires de nervosités féminines, un peu de miel et d'amertumes qui se mêlent sur des lèvres trop rouges et surtout le ton inimitable mi-malicieux mi-tragique du terrible écrivain qui caresse des phrases du bout d'une plume trempée dans le poison. Lire le *Rubis perdu* pour se rendre compte de tout ce que l'on peut dire de défendu et de très effroyable dans une langue précieuse à faire pâmer les jeunes abbés au fond des ruelles. Seulement que signifie cette monstrueuse femelle étalée sur la couverture de ce bréviaire d'amour? Quelle horreur! Une femme, même à cinquante ans, peut-elle jamais être fichue comme ça! Je ne doute pas une minute que ce soit là un merveilleux dessin, mais c'est une horreur quand même et ça fait l'effet d'une limace sur une guirlande.

L'Amour sème, la mort fauche, par Martial Téneo et P. Chapiseau. Histoires funèbres. Jeunes filles abandonnées et qui se pendent. Le préfacier, Léon Riotor, nous annonce que deux poètes se sont entendus pour mélanger les fruits de leurs jardins. Les poètes sont capables de tout, même de faire porter aux arbres des jeunes filles. Il y a aussi le conte du jeune homme qui se coupe la langue, qui n'est pas gai.

Les Dames éphémères, par François de Nion. Jolies nouvelles tournées avec des élégances d'autrefois. A citer *le Rétrograde*, qui s'enferme avec sa femme dans une vaste propriété où jamais l'écho du monde en progrès d'automobiles ne viendra le trouver, mais il y a l'aéroplane... et aussi le souvenir des boulevards parisiens.

C'est servi, par Henri Lavedan. Petites dînettes d'esprit sur de l'herbe en soie. La *tranche de viande froide* est un régal de bourreau, par exemple.

Au pays de Sylvie, par Marcel Boulenger. Ce livre plein de jolies choses en contient une plus belle encore : « le plus

rare volcelest du monde ». C'est l'histoire, à mots couverts, d'une probable naissance moderne de centaure. On palpite à la suite de ces chasseurs qui vont comme des brutes précipiter dans le mystère de la mer un autre mystère bien plus inquiétant. Les chiens, eux, chassent à vue, ils savent et se font étrangler par la bête qui doit avoir *des mains*. Ah ! les histoires de chasse ! Mais comment ne pas admettre que des monstres bien innocents et très beaux sortent souvent des monstrueux désirs des hommes, des monstres tout armés comme la sagesse s'échappant de l'abominable prison du vice cérébral et s'allant cacher par pudeur dans la mort?

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Jules Claretie : *La Vie à Paris* (1901 à 1903) (Charpentier) : — Gustave Simon : *L'Enfance de Victor Hugo* (Hachette et Cie). — Moïse Cagnac : *Bossuet. Lettres de direction* (Poussielgue).

Ce sont certainement des documents pour l'histoire de demain que M. Jules Claretie accumule dans ces volumes de *La Vie à Paris*, dont voici le septième. L'auteur nous raconte seulement ce qu'il a vu, ne nous parle que des gens qu'il a connus ou rencontrés, mais M. Claretie a rencontré tout le monde, et assisté à toutes les catastrophes célèbres. Dès qu'il se passe quelque chose, il est là. Il le dit lui-même : « je suis souvent *là*, en effet, différent en cela de quelques-uns qui n'y sont jamais. » Mais, de tous ces documents, de tous ces faits, beaucoup auront perdu de leur intérêt dans cent ans, d'autres, à peine effleurés ou même oubliés, prendront, au contraire, une grande importance rétrospective. En un petit théâtre, devant un public restreint et choisi, on joue, presque en secret, une pièce dont les journaux ne parleront pas. Cette pièce de théâtre marquera une date dans la littérature, ce sera une journée historique. Et on sourira en songeant aux enthousiasmes exagérés que provoqua l'*Aiglon*, pièce de Guignol pour enfants de troupe. M. Victorien Sardou est, certes, une figure intéressante, mais son théâtre traversera-t-il les siècles? Est-ce même du théâtre, ou des tableaux vivants et historiques pour archéologues distingués? Ses personnages, empruntés à l'histoire, la font revivre trop scrupuleusement ; il semble bien que, dans ce théâtre, l'important réside surtout dans l'exactitude du costume, des décors, des détails et des bibelots. La perfection dans ce genre

serait de permettre à l'acteur qui joue Napoléon de se vêtir de la redingote grise elle-même qui doit être conservée quelque part, et de mettre à son doigt ce diamant qui repose au Louvre. J'aime mieux les créations des poètes qui font mentir l'histoire, et la créent, en dépit de toutes les vraisemblances. J'aime mieux Achille en costume Louis XIV que vêtu d'une ridicule chlamyde.

Mais M. Claretie, qui écrit des Mémoires, ne doit s'inquiéter que de l'importance actuelle des événements qu'il enregistre.

L'auteur nous révèle aussi ce qui se dit à l'Académie. « L'heure de l'éloquence sonne fréquemment », paraît-il, « dans cette atmosphère de sommets » où M. Legouvé faisait de bons mots, dont la source est tarie, hélas !

M. Claretie parle encore théâtre, et c'est son métier. On va reprendre *les Burgraves ;* et, à ce propos, il nous raconte les péripéties de la « première » ; ces pages ne manquent pas d'intérêt, elles ne font que mieux comprendre à quel point le théâtre de Victor Hugo a vieilli ; il date ; je crois sincèrement qu'il date plus que le théâtre de Garnier ou de Jodelle. Ces bons géants, boursouflés d'honneur et de sentiments à perte de vue, cette sorcière, ces souterrains, tout cela est d'un ridicule achevé, que quelques beaux vers n'excusent pas (1).

Les Burgraves ressemblent à ces châteaux fantastiques et invraisemblables que le poète dessinait à la plume, assombrissant, terrorisant les ombres avec de la suie.

Le musée Victor Hugo est tout placardé de ces touchantes horreurs : on a réuni là des caricatures qui ne sont rien que quelques traits informes. On y voit aussi, et on peut prier devant la table où il écrivit tel chef-d'œuvre. Voici les plumes que le dieu, conscient et soigneux de sa gloire, a pieu-

(1) « Les Burgraves de l'ancien temps
Volaient, battaient, pendaient les gens
Sans nul remords, les bons apôtres !
Rien n'est plus vrai. Mais aujourd'hui
Ceux de Victor Hugo nous font mourir d'ennui.
Ma foi ! j'aimerais mieux les autres !
Hernani vaut-il les Burgraves ?
La question est des plus graves.
On peut la résoudre, je crois,
Par ce rapprochement lucide :
On voit dans le premier un seul vieillard stupide,
Dans les autres on en voit trois. »

(*Une brochure rarissime sur les Burgraves*. Intermédiaire des chercheurs et des curieux.)

sement conservées. Voici des vestons, des vestes d'académicien, de pair de France. Sous verre,sur une table, près du lit à baldaquin, où il dormait en décor — une phrase autographe, une de ces phrases sonores sur de futurs Etats-Unis d'Europe, etc. Enfin, accrochée au mur, symbole de la gloire, une lyre d'honneur, ceinte d'un ruban tricolore.

M. Claretie s'est, paraît-il, laissé mystifier par Willy :

« De toutes ses mystifications,nous dit M. Henri Albert (1), la plus célèbre est celle qu'il fit en 1903, à la *Nouvelle Revue* où il publia d'anciens vers de jeunesse les faisant passer pour des fragments du discours académique de M. Rostand. M. Claretie se laissa prendre à cette supercherie et publia l'article suivant :

Le Figaro, 29 mai 1903.

« M. Henry Gauthiers-Villars a publié naguère, dans la *Nouvelle Revue*, quelques vers du discours académique de Rostand, primitivement écrit en vers...

J'en conviens, vous avez réalisé le rêve
Que j'ai conçu, là bas, tout enfant, sur la grève
De Provence, où le rythme immortel de la mer
Apporte avec l'odeur du goémon amer
L'arome des lauriers et des myrtes d'Athènes.

Et il y a de l'Athénien en effet chez ce Français de pure race ; — de l'Athénien par la grâce et le charme, de l'Aristophane par l'ironie et le caprice, etc... »

Il est juste de dire que M. Claretie ajoutait : « Si ces vers n'étaient pas de Rostand, ils étaient *du* Rostand et caractérisaient fort joliment le délicieux poète. » C'est déjà très amusant que des vers de jeunesse de Willy *soient* du Rostand.

M. Claretie note très bien la hâte que signifie la carte postale, « une folie du moment et une fureur de la mode ». « On ne voit pas bien, dit-il, Mme de Sévigné écrivant des chefs-d'œuvre cursifs sur une carte postale, et c'est cependant ce qu'elle ferait aujourd'hui sans doute en expédiant à Mme de Grignan la photographie des Rochers. » Aujourd'hui, Mme de Sévigné ferait comme Mme de Noailles : elle écrirait des romans. La carte postale caractérise bien notre époque et il ne faut pas s'indigner, c'est la conséquence de la photographie et des rapides communications ; mais le télégraphe et le téléphone ont-ils réellement « supprimé les epistoliers » et épistolières ? Je ne le crois pas. Les amoureux ne téléphonent que l'heure du

(1) *Les Célébrités d'aujourd'hui :* Willy (Sansot et Cie).

rendez-vous, ils continueront à écrire de longues lettres, il n'est même pas nécessaire pour cela qu'ils soient séparés.

La carte-postale permet encore aux jeunes filles sentimentales de collectionner les autographes des Maîtres qu'elles adorent. Elles leur envoient des cartes postales, toutes timbrées, adressées d'avance à elles-mêmes, et prêtes à être jetées à la poste : elles ne demandent qu'un mot et une signature.

Le talent et l'homme de talent, le génie et l'homme de génie, les femmes ne dissocient pas ces deux choses, et lorsqu'elles rencontrent le mérite, elles se souviennent toujours de Marguerite et du poète Alain Chartier.

A propos d'une jeune fille de vingt-quatre ans, qui se tue dans un café après avoir écrit ces lignes : « *Je quitte cette vie : elle est trop stupide* » (1), M. Claretie s'écrie : « Mais non, la vie n'est pas trop stupide quand on l'emploie bien, quand on en étouffe les misères sous le travail acharné, quand on se harasse dans l'action pour chasser tout ce que chaque jour nous apportée d'ennuis. La vie n'est stupide que si on l'analyse de trop près... Le labeur est une œillière.» Ces réflexions de quelqu'un qui a vécu ne sont pas très gaies : nous voilà avertis que pour vivre, il faut étouffer sa vie sous un amas de travaux, marcher très vite, sans se retourner vers rien, comme des chevaux-de-bois, « sans espoir de foin ». Singulière philosophie : on demande au philosophe : qu'est ce que la vie ? Il répond : Mystère terrible ; surtout ne cherchez pas à le savoir, mettez-vous des œillières.

Le travail, qui est une nécessité, avait toujours été considéré jusqu'ici comme un pénible esclavage; le but de l'homme était de s'en affranchir, d'atteindre l'inutile, l'art, la divine oisiveté. Notre conception du monde est l'élaboration des oisifs qui ont regardé la vie sans œillière, ont vécu en étudiant le mécanisme de leur intelligence et de leur sensibilité. Celui qui fait sa carrière d'aimer, d'essayer sur son cœur toutes les pychologies n'est pas inutile à la société (puisqu'il faut être utile à quelque chose). Le travail peut être un exercice musculaire favorable (le travail intellectuel est aussi un exercice musculaire), mais en quoi la fatigue et l'abêtissement peu-

(1) Il est d'abord illégitime de « généraliser » sur un cas exceptionnel. La « généralisation » est une des maladies de l'homme : cela forme à la longue des cristallisations, des indurations indestructibles : cela, et la peur de se contredire.

Le suicide est un signe d'anémie : c'est un mode d'élimination des faibles qu'il serait peut-être avantageux d'encourager.

vent-ils être nobles; par quelle hypocrisie ce sophisme du travail ennoblisseur a-t-il pu pénétrer nos cervelles? Car ceux qui parlent ainsi sont sincères : la « société » pour eux est devenue quelque chose, comme autrefois pour les chrétiens, l'Eglise : il y a échange et communion de mérites et de démérites. Cette idée a gagné le peuple, qui a, avec orgueil, avalé, cette ironique suggestion, et c'est avec mépris qu'il regarde passer les malheureux qui ne sont pas vêtus de quelque livrée de travailleur. Sourions discrètement.

§

A treize ans, Victor Hugo traduisait en vers la première églogue de Virgile, et composait des poésies, imitées de Virgile et d'Horace. Cela formait un cahier où il avait écrit : Poésies diverses. Victor. Et en *nota bene :* « Un honnête homme peut lire tout ce qui n'est pas biffé. » Il avait tout biffé.

J'ai quinze ans, j'ai mal fait, je pourrai faire mieux.

Voici un madrigal qu'il adressait, à quinze ans, à Mme Lucotte, pour le premier janvier 1817 :

J'entends, mais, direz-vous, cette timide lyre,
Aurait dû, ce me semble, en cet aimable jour,
M'exprimer ton sincère amour.
— Avant de m'accuser, commencez à me lire.
Mon cœur suffit pour vous aimer,
Ma voix suffit pour vous le dire,
Mais, hélas ! pour vous l'exprimer,
Madame, quelle voix pourrait jamais suffire ?

M. Gustave Simon nous donne encore l'analyse et des fragments de la première tragédie que Victor Hugo écrivit à quatorze ans : *Irtamène.*

Tôt ou tard nous devons tous sortir de la vie.
Mais dès qu'ils sont plongés dans l'éternel repos,
On maudit les tyrans, on pleure les héros ;
Je veux être pleuré. Loin de flétrir sa gloire,
La gloire de l'innocent fait chérir sa mémoire.
L'échafaud n'est honteux que pour le criminel.

En dédiant cette pièce à sa mère, le poète écrivait :

Ce ne sont pas de ces fleurs immortelles
Dont Racine se pare au céleste banquet ;
Ce sont des fleurs simples et naturelles
Comme mon cœur ; maman, je t'en offre un bouquet.

« On remarquera, observe M. Gustave Simon, qu'il parle de Racine. Et, en effet, il subissait à cette époque son influence..... On sent qu'il le possède par cœur. »

La même année que sa tragédie, Victor composait un poème de 364 vers : *le Déluge*. Il s'est jugé lui-même, spirituellement :

SUR MON DÉLUGE

A Abel (1)

Lorsque mettant pour un mot une phrase
Je te peignis, avec emphase,
L'univers englouti, les mortels foudroyés,
Mourant sans espoir ni refuge,
Je crois, Abel, qu'en mon déluge,

V. Hugo versifiait avec une étonnante facilité et rapidité. « Il a lui-même indiqué les dates où il commençait et terminait chaque œuvre, et l'on compte ainsi :

Pour *Marion Delorme,* vingt-trois jours ;
— *Hernani*, vingt-sept ;
— *Lucrèce Borgia*, onze ;
— *Marie Tudor*, vingt ;
— *Angelo*, dix-sept ;
— *Ruy-blas*, trente-quatre ;
— *Les Burgraves*, trente-neuf.

Même simple transcription d'un travail déjà composé dans sa tête, les vers à mettre sur pieds, et la rime : c'est prodigieux.

Je me suis moi-même noyé.

Ce livre de M. Gustave Simon est bien composé, et agréable à lire, comme un roman. D'ailleurs c'est le roman de Victor Hugo : Première idylle, Premier amour, Fiançailles, Mariage. *En route pour l'Espagne — Le Convoi — L'Ecole des Nobles*, sont des chapitres qu'il faut lire.

§

M. Moïse Cagnac nous donne une édition définitive des *Lettres de Direction* de Bossuet. Les précédents recueils, nous dit-il, ont été faits sans critique. « La bonne sœur Cornuau, par exemple, pour avoir complets les avis de son vénéré directeur, ne se faisait aucun scrupule d'ajouter çà et là, aux lettres qu'elle avait reçues, des fragments d'autres lettres adressées à des religieuses de la même communauté et ayant trait à son sujet. » Elle ne considérait ces lettres que comme des choses d'utilité spirituelle, et non littéraires, et elle avait raison : c'est le métier de l'éditeur de rétablir le texte origi-

(1) Son frère, qui, par une singulière coïncidence composait aussi un Déluge, non moins ridicule que celui de son frère.

nal, et de démêler « ce curieux amalgame de plusieurs lettres en une seule ».

Ces lettres qui sont écrites dans une langue admirable nous révèlent un Bossuet imprévu, tendre et familier, un Bossuet répondant sérieusement à ces questions : Peut-on boire de l'eau quand on a soif, sans rompre le jeûne? Est-ce un péché de prendre plaisir à dormir quand on est fatigué? Lorsqu'on touche l'orgue à la messe, l'entend-on ? » Il écrit à Mme d'Albert : « Mettez-vous donc en repos pour une seconde fois; ne croyez point que vous me fatiguiez jamais; toute la peine est pour vous. Tenez-vous donc ferme, ma fille, à ce que je vous décide, et ne vous laissez ébranler ni à la vie ni à la mort. Y a-t-il quelqu'un sur la terre qui doive répondre de votre âme plus que moi ? Vous reconnaissez que je vous ai enfantée par la divine parole ..... que sert tout cela si vous ne croyez pas à ma parole? Tenez-vous donc, pour la troisième fois, à ma décision. »

Il faut admirer le ton de respectueuse autorité de cette lettre. Bossuet voulait que ses dirigées aient une foi absolue en sa parole, et ces bonnes âmes aimaient ses conseils qui étaient des ordres.

JEAN DE GOURMONT.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

Ce qui se dégage peu à peu de l'actuelle décomposition du théâtre. — Edmond Picard et le monodrame : *Le Juré*, monodr. en 5 a., Lacomblez: 3 fr. ; *Psukhè*, dial. pour le théâtre en 1 a. et 9 sc., même édit., 3 fr. — La mystification occultiste de 1889 et *Les Fruits de la Civilisation* (Tolstoï : *Théâtre complet;* trad. Wyzewa; Perrin, 3 fr. 50.) — Octave Mirbeau : *Farces et Moralités* (*l'Epidémie, Vieux ménage, le Portefeuille, les Amants, Scrupules, Interview*) ; Fasquelle, 3 fr. 50. — Bjœrnsterne Bjœrnson : *Un gant*, com. en 3 a. ; *Le Nouveau système*, pièce en 5 a.; trad. Aug. Monnier; Stock, 3 fr. 50. — Paul-Hyacinthe Loyson : *Le Droit des Vierges*, com. dramatique en 3 a , avec une lettre de B. Bjœrnson ; éditions de l'Humanité Nouvelle, 2 fr. — Edouard Grardel : *La Congréganiste,* com. en 3 a. ; A.Charles, 1 fr. 50.— Aug.Cuche : *La Proie*, pièce sociale en 1 a. ; librairie de la Raison, 1 fr. — Ed. Hosemann : *Le Duc,* com. en 5 a. ; Stock, 2 fr. — P. Berton et Ch. Simon : *Zaza,* com. en 5 a. ; Fasquelle, 3 fr. 50. — Alb. Franzoni : *Les Noces de Pierrot,* com. en 3 a., en vers ; Genève, Kündig, 1 fr. — Mignel Zamacoïs : *Bohémos,* com. en 1 a. en vers ; Fasquelle, 1 fr. — Frédéric Halm : *Le Fils de la Nature,* adaptation française en 5 a. en prose par Ad. Scheicher; Schleicher, 10 fr. — *Souvenirs d'une actrice* (*mémoires de Louise Fusil*), avec notes par Paul Ginisty ; Schmid, 6 fr. — Jean Dornis : *Le Théâtre italien contemporain ;* Calmann-Lévy, 3 fr. 50.

« Avez-vous réfléchi aux difficultés énormes de faire arriver

une œuvre dramatique à la représentation? de telle sorte qu'on ne saurait dire s'il est plus aisé de la créer ou de la faire jouer. »

Est-ce un débutant qui crie cette désespérance? Un inconnu se croyant méconnu? Un débile devant l'action, du moins? Un isolé? — Non. C'est le glorieux Edmond Picard.

Il continue, pensif : « Quand on lit la première partie du *Faust* de Gœthe, on est frappé à la fois du puissant intérêt *dramatique* de l'œuvre et de l'impossibilité de la mettre à la scène (1)... Les pièces de Shakespeare *laissent une impression analogue...* »

Disons net : Tout théâtre non médiocre laisse cette impression.

Qu'est-ce à dire? Qu'une pièce ne doit pas être écrite pour les scènes modernes. Mieux : qu'elle doit ne pas être écrite pour ces... lieux.

Plus encore : Que jamais, en aucun temps, une pièce ne doit être destinée à une scène quelconque, fût-elle sublime (1).

Aux théâtres de s'accommoder, s'ils le veulent... et s'ils le peuvent, à notre pensée, seule rédemptrice de leur honte coutumière et du très équitable et particulier mépris où, depuis la plus haute antiquité, les siècles sains et véritablement dramaturgiques ont toujours tenu ce vil personnel : baladins, filles, bordenaves, gitons, entremetteurs, habilleuses, directeurs, ,enons, danseurs, histrions de toute sorte; si quelqu'un d'entre eux s'élève jusqu'à désirer de participer, en communion avec un public redevenu humain, à la vie dionysiaque et de subsister ainsi pour les siècles, qu'il attrape au vol, soit ! les miettes qui tombent de notre table.

Quoi donc! l'écrivain, quand il compose son livre, songe-t-il aux ressources en papier de tel imprimeur, au nombre exact des lettres de chaque type qui se trouvent dans ses casses? et devra-t-il, si cet industriel manque de *b* ou de *T* ou de virgules, modifier, sous son sourire dédaigneux, le contenu de son roman, de son poème, de ses annales? Ah ! qu'il

(1) A la misérable scène moderne, si pauvre au milieu de son or. Ils se seraient fait un jeu de mettre *Faust* sur la leur, ceux qui représentaient, mais artistement, *les Oiseaux* ou *Prométhée*, ou sur leur solier féerique, les hommes des puys d'Arras, par exemple...

(1) « Mais Molière, Shakespeare... » va-t-on peut-être répéter. Ils furent acteurs... pour vivre; ainsi que d'autres : valets, mendiants. Mais ils le furent, comme il convient, avec plus de tristesse et de honte ; eux-mêmes le répétèrent assez !

laisse, n'est-ce pas ? son ouvrage plutôt manuscrit,... ou qu'il l'autocopie, peu importe... Eh bien donc, un peu de colonne vertébrale enfin aussi, ô vous qui voulez un théâtre !

Pendant mille années, on a joué la tragédie partout dans l'Italie antique, reine du monde. Qu'en demeure-t-il? Un auteur non représenté, et qui ne voulut point l'être : Sénèque. Seulement, c'est à lui presque exclusivement que nous devons la résurrection de la tragédie chez les peuples modernes, voire la naissance du drame.

Quant aux imbéciles, — aux hommes de grand talent, — qu'on applaudissait à pleins amphithéâtres, pas une de leurs œuvres n'est restée.

Encore un peu trop déférent pour le préjugé en somme récent contre le théâtre non joué, M. Picard, comme Sénèque, demande à un succédané de la représentation, aux lectures publiques, l'interprétation de sa dramaturgie, qu'ainsi servira son talent de diction. Et systématiquement, il déforme, dans ce dessein, le cadre banal et vermoulu. Il veut une construction nouvelle, aux poussées plus savamment concentrées : le Monodrame, qui absorbera, du même coup, les genres désuets de la conférence, du monologue, etc.

Le Juré n'apparaît encore que le scénario des remords, puis de la folie et du suicide où aboutit, à la suite d'une erreur judiciaire dans une affaire capitale, l'orgueilleux Dr Larbalestrier. Ah! ces angoisses, que l'on devine vécues, ne les avons-nous pas senties sous les rodomontades nietzschéennes de maint très noble esprit contemporain !... Dans **Psukhè**, nous avions vu le Docteur s'associer aux railleries insultantes que ses commensaux adressaient à l'un d'eux : un Juif, bien entendu. Ils se targuaient à l'envi, vers la fin d'une sorte de *Banquet* moderne, de réincarner, ces gros-bourgeois septentrionaux, qui tel personnage (royal, cela va sans dire), d'Autriche ou d'Ecosse, qui, voire, la sublime Sapho : mais ne fut-elle point, la Grecque Asiatique, plus que de Bruxelles ou de Paris, proche, dans les temps et dans l'espace, de la Judée et du grand lyrisme, voluptueux ou sacré, des Salomon et des David, qui chantaient (sans métaphore, eux aussi) et la cithare à l'épaule, sous le soleil oriental ? D'ailleurs un petit travers aussi « datant » n'ajoute que plus de vraisemblance et de vie à ce souper où s'affole, nerveux déjà et malgré lui visionnaire, le Dr Larbalestrier devant l'au-delà imprudemment évoqué par les convives. Surgissait la vieille, l'éternelle Idole, agitant sa double tête, panthéisme et métempsy-

cose : Par l'une, elle annonce, une fois de plus, aux consciences horrifiées, leur abolition (« *rien* ne se perd », mais non pas *cela*, paraît-il...) dans le morne « retour au tas » — et c'est l'accent pâteux, bien connu, du matérialisme ou de son fils parvenu (il a reçu de l'instruction !) le soi-prétendant esprit scientifique, ex-philosophique. De l'autre tête, elle offre, espérance dérisoire, aux vagues rêveurs du déisme, la possibilité comme récompense, même pour les saints et pour le génie, de recommencer, oui, sans fin, et toujours, les conchiées aux seins des nounous, les *ba... ba... ba...*, les trébuchements dans le sable des squares et, ensuite,... toute l'inepte vie que vous savez.

Nos pauvres âmes !

§

Il leur reste bien encore, en fait de carrière, d'ébranler, *post mortem*, les guéridons des concierges...

L'an 1889, Tolstoï exaspéré écrivit **les Fruits de la Civilisation.** Le lecteur sera surpris que le grand écrivain ait consacré une de ses comédies entière à traiter aussi minime chose que l'occultisme — coup de pied bénin, en somme, de l'Astarté des erreurs et à qui personne, certes, ne songe à accorder l'importance de la syphilis hérésie ou de ce vice solitaire, l'athéisme.

La vérité est que Tolstoï se trouvait, cette année-là, en butte à la mystification que s'obstinaient à lui vouloir particulièrement faire subir les quatorze joyeux drilles qui fondaient alors coup sur coup, vingt et quelques sociétés secrètes (Martinistes, Gnose Restaurée, Loge initiatique, Hermès, Supérieurs Inconnus — ô combien inconnus ! — etc. sans parler de la dernière venue, la Rose-Croix, puis Rose+Croix de joyeuse et tapageuse mémoire) auxquelles ils rallièrent peu à peu les vieilles armées démentes du spiritisme. A vrai dire, nos héros ne connaissaient guère le Romancier russe. Sauf un écrivain (où ils ne prétendaient voir, selon l'impertinente expression d'un des futurs adeptes, que leur *homme-sandwich*), c'étaient tous, autant dire, des illettrés : un marchand d'objets intimes en caoutchouc, un liquoriste, un Charles Bovary dont une loi imprudemment votée depuis a fait un docteur, un caporal en passe de devenir prévôt d'armes (fort utile), un employé — plus utile encore — de chez Robert Houdin, etc. Mais il y avait, de plus, parmi eux un enfant, entraîné là par des amitiés de collège, qui, s'amusant de cette farce énorme, leur indiquait les

points tendres de la cérébralité présente (1). C'est ainsi que l'on vit tel fougueux incrédule comparer le plus épais commis-voyageur du groupe... au charmant Apulée, un Nordau unir et confondre l'hermétisme avec le Symbolisme poétique, e (comble de scandale!) le nom d'un vulgaire Papus figurer, dans une étude hâtivement documentée de Tolstoï lui-même, à côté des Verlaine et des Mallarmé...

Croyant donc à un mal réel, Tolstoï l'a traité avec une douceur dont n'usèrent ni Ben Jonson (*l'Alchimiste*), ni Gœthe dans *le Grand Cophte*. La coquinerie professionnelle du médecin est seulement indiquée, et l'auteur a préféré attribuer les supercheries ordinaires des « séances » à une rouée petite soubrette, Tania. Figure d'un classicisme conventionnel, elle détonne dans un ensemble aussi actuel, mais n'en fait ressortir que plus vigoureusement les paysans qui, assistant d'en bas, comme un chœur, aux aberrations de la noble famille Zvezdintsef, à la fois agitée et oisive, dégénérée et inculte, apportent le contraste de leur bon sens populaire, de leur amour en même temps pratique et religieux pour la terre, de leur foi traditionnelle et efficacement préservatrice contre la superstition cagliostro-kardécienne.

Outre le drame célèbre, **la Puissance des Ténèbres**, cette farce forme, avec la moralité du **Premier distillateur**, le **Théâtre complet** de Tolstoï.

Farces et Moralités, où l'on entend ricaner de même partout la Puissance des Ténèbres, s'intitulent les six pièces de M. Mirbeau que le grand Guignol a déjà rendues célèbres: **Interview, Scrupules, les Amants, le Portefeuille, Vieux Ménage** (dont la première partie est un chef-d'œuvre), l'**Epidémie,** sujet analogue à celui de l'**Ennemi du Peuple**,— et à celui du **Nouveau système** de Bjœrnsterne Bjœrnson, que M. Auguste Monnier nous donne aujourd'hui avec les deux versions d'**Un gant**. Le dramaturge norvégien,

(1) Sa majorité dépassée, il devenait plus clairvoyant, doutant, plaisantait d'abord, puis conjurait, candide, que l'on revînt en arrière, et bref, repoussant toute compromission, rompait net : bien que dûment envoûté, il ne lui en coûta que fort peu de chose, à l'épaule. Il a cru pouvoir, quinze ans après, en vue de replacer la comédie de Tolstoï dans sa véritable atmosphère, rappeler ces temps burlesques, puisque même le souvenir n'en saurait nuire à présent à l'aîné fourvoyé là qui, après avoir constaté l'impasse où s'attarda si longtemps son ambition, a récemment « replié l'andrinople », comme dirait Mme Rachilde, et jeté la verroterie des sârs au fond de sa commode 1830.

que ce remaniement montre si préoccupé de la dernière œuvre, devait donc bien une préface à M. Paul-Hyacinthe Loyson, pour en avoir repris la thèse avec **le Droit des Vierges** et l'avoir accentuée dans un sens plus hostile encore à la tyrannie virile.

Dans cette révolte de la fierté féministe contre la bassesse sensuelle, il est intéressant de voir, en pleine corruption, reparaître le goût de la chasteté : il résulte probablement de notre renouveau d'art et de la double activité, physique (vie d'affaires, sports) et morale (philosophie, questions religieuses, poésie), que suppose, du reste, toute renaissance esthétique. Ainsi s'explique le vaste développement des congrégations. Contre un progrès moral, bien supérieur aux choses de la politique, ne sauraient prévaloir ni M. Piot, ni M. Combes. Parbleu! M. Grardel s'imagine également tenir la solution : si une jeune fille, répugnée par la grossièreté d'un fiancé, se détourne du mariage, il n'y a, déclare-t-il, qu'à lui faire passer une nuit au bordel pour qu'elle s'acclimate à la vie conjugale moderne, — également dosée, d'après l'auteur de **la Congréganiste**, de prostitution et de tristes austérités. Ce moyen... radical sourirait à M. Cuche : il loue sa jeune « ouvrière » incroyante, Marguerite Lehuchois, de simuler la piété, afin d'extorquer l'argent d'un prêtre, quitte à profiter des désirs qu'elle lui inspirera pour se dispenser, en faisant scandale, de le rembourser : **la Proie**, c'est évidemment ici le curé. **Le Duc** de M. Hosemann se rallie, en même temps qu'à la république boudée tant qu'elle fut jeune et belle, aux idées conciliantes de M. Grardel : on pourrait l'appeler « le beau-père de M. Poirier ».

Joujou, Lulu, Nini, Jojo, Toto... au tour de **Zaza**. Je n'ai point à l'analyser, puisque jouée, non plus que **Bohêmos** où Mme Bernhardt, toujours artiste, tint le rôle d'un rapin de Mürger, vivant dans l'Athènes antique. A ce paléontologique pendant de la grisette, M. Franzoni adresse, de Genève, les plus sages conseils par **les Noces de Pierrot**. Pierrot ou Bohêmos gaulois, le **Fils de la Nature** de M. Halm : l'histoire du Celte au large poitrail, qu'apprivoise une gente Phocéenne, ne saurait, à vrai dire, être mis dans toutes les mains, mais seulement dans celles des jeunes filles.

§

Non moins beau volume, aux illustrations près, la réédition des **Mémoires de Louise Fusil.** Cette actrice, par elle-même

fort obscure, a le grand mérite de nous présenter dans sa couleur, je pense définitive, l'époque si théâtrale où elle vécut (1774-1848). Son mari joua, comme la plupart de ses confrères, un rôle dans la révolution, et elle-même figura dans la déroute pittoresque de la « grande armée ». Elle ne contredit en rien le récit des historiens : comme eux, après nous avoir parlé d'un froid de 40°, elle nous dit que la Bérésina, incomplètement prise, s'ouvrit sous les fugitifs. Du moins le style, par son naturel, repose du fatigant présent de l'indicatif où ont toujours cru devoir s'astreindre, par routine, les narrateurs de l'Equipée napoléonienne.

M de Gourmont a dit avec justesse qu'il n'y a point de littérature italienne. Il n'y a pas de théâtre français, diraiton volontiers en refermant le consciencieux volume de M. Doris sur **le Théâtre Italien contemporain**. C'est que, lasse avant nous du « médisantisme » (dont me semblent un modèle *les Vièrges* de M. Praga, prototypes des *Demi-Vierges* de M. Prévost), l'Italie, grâce à une audace... ou à une liberté inconnue chez nous, a enfin dressé sur la scène, avec Butti, et tant d'autres, le débat théologique, — sans lequel il n'existe, n'a existé, ni n'existera jamais de théâtre !

GEORGES POLTI.

HISTOIRE

Pierre de Nolhac : *Louis XV et Madame de Pompadour* ; Calmann-Lévy. — Casimir Stryienski : *Le Gendre de Louis XV, Don Philippe, infant d'Espagne et duc de Parme* ; Calmann-Lévy. — Gaston Maugras : *La Cour de Lunéville au XVIIIe siècle* ; Plon, Nourrit et Cie. — Joseph Turquan : *Madame de Montesson, douairière d'Orléans* ; J. Tallandier. — *Revues et Journaux.*

Louis XV et Madame de Pompadour, par Pierre de Nolhac. — Le nouvel ouvrage de M. Pierre de Nolhac sur cette cour de Louis XV qu'il connaît si bien n'est pas le moins intéressant de ceux de cet ordre qu'il a publiés jusqu'ici, surtout s'il le complète par un autre volume où le rôle politique de Mme de Pompadour, lorsqu'elle n'est plus que l'amie de Louis XV, soit étudié aussi parfaitement que nous est montrée dans ce livre-ci sa carrière de maîtresse royale. C'est de la maîtresse seule qu'il est ici question. Nous ignorons les jugements à venir de M. de Nolhac sur l'Egérie à paniers de la politique royale ; quant à la maîtresse le portrait est sensiblement favorable. Un coup d'œil sur la note relative aux sources, placée à la fin du volume, en nous renseignant sur la

méthode de l'auteur, nous avertit de ses dispositions. Il constate que la marquise ayant été surtout jugée d'après les pamphlétaires et les moralistes, d'Argenson, Soulavie, etc., il importe de l'étudier maintenant plus équitablement,« d'après les souvenirs, lettres et journaux de ceux qui l'ont vraiment connue, qui ont vécu dans son entourage et qui peuvent seuls nous apprendre les secrets de sa vie et la raison de son pouvoir ». Le plus connu jusqu'ici de cette catégorie de témoins était, croyons-nous, cette pauvre Mme du Hausset, la femme de chambre à tout faire, triste déclassée échouée dans les antichambres de la favorite ; mais M. de Nolhac, avec son érudition coutumière, a retrouvé et utilisé quantité d'autres témoignages. Le portrait ainsi tracé, dit M. de Nolhac,« semblera quelque peu différent de celui qu'on est accoutumé de voir. Déjà, de la publication des *Mémoires et lettres du Cardinal de Bernis* (Paris, 1878) et de la belle introduction de M. Frédéric Masson, s'est dégagée, pour la première fois, une juste idée des circonstances qui ont établi ce règne de femme. » M. de Nolhac achève de nous renseigner à ce sujet. A qui connaît sa manière, il est superflu de dire qu'il ne prend à aucun moment le ton d'un censeur. On le trouve plutôt sympathique, et en tous cas, et c'est là le grand mérite de notre historien, vivement intéressé. Surtout, il s'efforce de comprendre, en homme pour qui l'histoire est simplement un spectacle de faits et de forces telles quelles, qui ne sauraient se ranger, sinon sous des qualifications, du moins sous des définitions doctrinales empruntées à une morale abstraite. L'exposé des conditions dans lesquelles a pris naissance la faveur de Mme de Pompadour est un des meilleurs aperçus qu'on ait sur l'histoire du XVIIIe siècle. Mme Le Normant d'Etioles, marquise de Pompadour, née Poisson, fut portée au faîte par le mouvement d'ascension de la classe bourgeoise à laquelle elle appartenait, et elle trouva place nette grâce au mouvement inverse de décadence des castes nobiliaires. Quand on voit une Mme du Hausset, de petite noblesse sans doute, mais de vraie noblesse tout de même, s'échouer dans une charge de femme de chambre, tandis qu'un mince bourgeois, comme François Poisson, le père de la favorite, s'élève de la condition de bas commis jusqu'à l'opulence, et jusqu'au marquisat, sinon pour lui, du moins pour son fils, on ne peut s'empêcher de constater dans ce fait, qui se répète à chaque instant, la plus frappante caractéristique de cette époque. Ajoutez que de grandes maîtresses royales à la Lavallière ou même à la Montespan, n'é-

taient plus possibles avec les mœurs d'un homme comme Louis XV. Ce triste amateur de femmes, pour qui l'amour ne fut jamais que galanterie et libertinage, devait certainement trouver les petites bourgeoises de Paris beaucoup plus amusantes que les grandes dames de Versailles. Influence croissante de la bourgeoisie, curiosité sensuelle, et, soupçonnons-nous, un peu brutale déjà, de Louis XV, voilà ce qui a fait toute la Pompadour, dont il faut d'ailleurs savourer, avec M. de Nolhac, la fine intelligence, la merveilleuse faculté d'adaptation dans ce terrible milieu de la cour de Versailles, où la petite Mme d'Etioles se trouva jetée sans grande préparation. Avec cela l'art d'être corrompue avec grâce, avec bonté, on dirait même avec dignité et sincérité, et comme poussée par la pure vivacité du sentiment; l'épanouissement de cette fameuse sensibilité du dix-huitième siècle, de ce sentimentalisme qui en est encore à sa période de brillant, d'élégance et même de charme, pas encore la triste chose blette que ce fut sur le tard, lorsque la dame, avec des airs de philanthropie voltairienne et de bonté à la Greuze dont s'élarmoyait son vieil amant, protégeait, experte à styler de complaisantes Lucines, les petites accouchées du Parc-aux-Cerfs. Mais ces côtés-ci d'histoire secrète, qu'on trouve rapportés chez Mme du Hausset avec une naïveté si drôle, se découvrent peu dans le livre de M. de Nolhac, où ne nous est montrée, en des chapitres sur la jeunesse et le mariage d'Antoinette Poisson, sur sa parenté et ses amis, sur son entrée et sa vie à la cour, sur ses premières amours avec Louis XV, sur ses adversaires, ses triomphes, ses voyages, ses constructions, ses fêtes, son artistique et incomparable élégance, que la Mme de Pompadour première manière, celle pour qui on peut ressentir un peu de la sympathie qu'éprouvaient pour elle les hommes de son temps, même les honnêtes hommes de son temps, comme cet excellent abbé de Bernis, qui eut dans l'âme quelque chose de la fraîcheur du surnom, Babet-la-Bouquetière, que lui donnait Voltaire. Les entours de Mme de Pompadour, les relations et les amitiés de cour, la famille surtout, sont pour la première fois étudiés complètement dans le livre de M. de Nolhac.

Cette famille légendaire des Poisson (nom fatidique!), dont la lourdeur et la vulgarité, du moins du côté des hommes, car les femmes furent toujours jolies et désinvoltes, sont si visibles dans le portrait de ce pauvre parvenu de marquis de Marigny, le frère de la favorite, que nous montre l'ouvrage

des Goncourt, cette heureuse et touchante famille, heureuse et touchante comme le succès, M. de Nolhac nous en entretient avec bienveillance et considération. C'est parler en élégant pince-sans-rire. Sans doute, la bourgeoisie ne faisait ici qu'imiter la noblesse, et celle-ci avait peu laissé à innover à celle-là. On connaît le cri du cœur du beau-père de Mme de Montespan : recevant une lettre de Paris dans laquelle on lui marquait que le roi était amoureux de sa belle-fille, il interrompit sa lecture en s'écriant : « Dieu soit loué ! voici la fortune qui commence d'entrer dans la maison ». Tout de même, cela avait un autre air quand la chose se passait entre le roi et ses cousins. Dans les sentiments de cette noblesse, quelque dévoyés qu'ils fussent, peut-être y avait-il un fond de loyalisme idolâtre. Elle entendait le mot fortune autrement que le Tiers. Mais quand la bourgeoisie, à son tour, se met à épouser le roi de la main gauche, l'on ne perçoit plus guère qu'un bruit d'écus. Quoi qu'il en soit, étudions cette histoire avec un sain détachement critique. Il y a de quoi s'instruire et s'amuser. « Vous seriez bien surpris, écrivait le père Poisson narrant à son fils les merveilles du château de Crécy, de voir aujourd'hui, comme moi, les magnificences de ce lieu, l'effet prodigieux et admirable que produisent les canaux, la grande pièce d'eau... ». Cela lui fait plaisir l'eau, à ce brave homme !

Il faut souhaiter que M. de Nolhac étudie, dans un prochain volume, la carrière politique de Mme de Pompadour, l'intérêt deviendra plus particulièrement historique. Les principaux points d'histoire examinés, dans cette première partie, sont seulement l'attitude de la favorite vis-à-vis du clergé, particulièrement des Jésuites, et son gaspillage financier.

Le Gendre de Louis XV, par Casimir Stryienski. — C'est une laborieuse entreprise que celle de M. Casimir Stryienski étudiant l'établissement des Bourbons en Italie au XVIIIe siècle et consacrant dans ce but un ouvrage au gendre de Louis XV, Don Philippe, 2e fils d'Elisabeth Farnèse et de Philippe V, le chef des Bourbons d'Espagne. Le personnage est d'une insignifiance rare. Mais par les ambitions qui s'agitèrent autour de lui et qui se servirent de son nom, il fut mêlé aux grandes querelles de son temps, et c'est mieux connaître ces événements que de bien connaître cette pauvre vie. Cette question des duchés italiens (Parme, Plaisance et Guastalla), définitivement résolue en 1748, lors de la paix d'Aix-la-Chapelle, en faveur de don Philippe, est une des plus complexes et des plus représentatives de la politique européenne au XVIIIe siè-

cle. L'expectative de l'héritage des duchés est accordée, dès 1720, à l'issue de la guerre entre la France et l'Espagne, à l'infant Don Carlos, frère aîné de don Philippe. La Cour d'Espagne est alors avec l'Autriche; tout prince français qu'est Philippe V, elle fait un peu le rêve absurde de continuer, en vraie branche espagnole de la maison impériale, la politique de Charles-Quint (Traité de Vienne, 1725). L'Autriche lui confirme la promesse de 1720 ; promesse vaine, la prétention de vouloir s'établir en Italie avec l'appui de l'Autriche étant, de la part des Bourbons, même régnant en Espagne, un contre-sens historique. Les duchés italiens ne pouvaient jamais être obtenus qu'au prix de l'affaiblissement de l'Autriche et par l'appui de la France, comme ceci apparut bien lors du traité d'Aix-la-Chapelle (1748), qui mit un terme à la guerre de la succession d'Autriche. On ne savait pas assez, malgré l'ouvrage de M. Baudrillart sur *Philippe V et la Cour de France*, combien cette question des duchés italiens, destinés à former l'établissement de don Philippe, mari de la fille aînée de Louis XV, fut un des ressorts de la politique française, de 1738 à 1748, c'est-à-dire depuis la paix de Vienne jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle. La vérité est que Louis XV fit tout au monde pour établir l'aînée de ses filles et son cousin espagnol.C'est ce que M. Stryienski a bien montré. Son livre apporte des données nouvelles pour fixer le rôle du gouvernement français durant la première guerre de sept ans. Les Archives de Parme ont été la principale source de ses informations inédites.

La Cour de Lunéville, par Gaston Maugras. — L'histoire du duché de Lorraine, sous le règne du bon Stanislas, ne se rattache guère que par deux faits à l'histoire générale : le traité de Vienne, qui attribue le duché en viager à l'ancien roi de Pologne, et la déclaration de Meudon qui en fait une province française placée sous l'administration de M. de la Galaizière. C'est donc surtout une étude de mœurs au XVIII[e] siècle qu'a écrite M.Gaston Maugras, et, sous ce rapport, la petite Cour de Lunéville était un sujet de premier choix. M. Maugras a disposé de nombreuses pièces inédites, parmi lesquelles il convient de citer la correspondance de la marquise de Boufflers et la correspondance de M[me] du Châtelet avec Saint-Lambert.

M. Gallant de Saint-Phlin, ce cul-terreux plein de bon sens et de force, tient en fort petite estime, nous rapporte M. Barrès, Stanislas de Lorraine, Polonais besogneux. « Sa pe-

tite cour de Lunéville, médiocre parterre transplanté de Paris sans racines, gâte l'atmosphère et notre esprit indigène. Installé avec des moyens fatices, ce parisianisme... ne se fait pas sur place. » C'est pourtant à l'instigation du descendant d'une des maisons les plus profondément racinées de Lorraine, feu M. le comte de Ludres, que M. Maugras a écrit l'histoire intime de la Cour de Lorraine pendant le règne de Stanislas. Il nous suffit de rapporter, sans autrement y insister, la boutade régionaliste du héros de M. Barrès, boutade où il y a du vrai, bien qu'on y confonde un peu l'ancienne administration française, fût-elle centralisée à Versailles, avec l'administration beaucoup plus abstraite issue de Napoléon. Il est certain que les Lorrains furent longs à se consoler d'avoir perdu leurs premiers princes, et qu'ils mirent cinq ans à se rallier à Stanislas, pourtant le plus bénévole des ducs. Celui-ci, à l'issue de la guerre de la succession d'Autriche, la Lorraine ayant alors perdu tout espoir quant à ses anciens maîtres, s'établit définitivement dans son duché (1748).

C'est alors qu'il forma cette petite cour de Lunéville « simple et bon enfant, en même temps si gaie et si galante ». La séduisante marquise de Boufflers, menue et vive, en fit les honneurs, ce qui était en quelque façon de tradition dans sa famille, les Beauvau-Craon ayant toujours eu, par les femmes, une grande influence à la Cour de Lorraine, sous l'ancien comme sous le nouveau duc. L'auteur donne de nombreux et piquants détails sur cette célèbre famille lorraine. Il fait tout exprès remonter son récit à 1698, jusqu'au duc Léopold, ce qui lui permet de nous faire connaître la maîtresse de celui-ci, la princesse de Beauveau-Craon, mère de la marquise, et cette dernière même dans les particularités de son éducation, de son mariage, de son caractère.

A côté des grands seigneurs, des vieilles familles, par qui Stanislas s'implante dans le pays lorrain, il y a les gens de lettres et leurs amies qui apportent avec eux l'air de Versailles : Voltaire, Saint-Lambert, Mme du Châtelet, Mme de Graffigny, etc. La liaison de Voltaire et de Mme du Châtelet, qui donnèrent le ton à Lunéville, est une partie importante de l'ouvrage. En de fort agréables pages, on nous les montre dans leur fameuse solitude de Cirey, où l'on s'ennuie fort, ce qui fait solliciter la visite de Mme de Graffigny, bel esprit de Lunéville et amie de Saint-Lambert. C'est un premier acheminement vers la cour de Lorraine, où Voltaire fera un premier séjour quelques années plus tard (1748), toujours en

compagnie de la « divine Emilie ». Avec cette présence simultanée de Mme de Boufflers, de Mme du Châtelet, de Voltaire et de Saint-Lambert, Lunéville prend son caractère de cour galante et philosophique. Ceci ne va pas sans divers scandales, plus ou moins connus, dont on aime à trouver le vif récit sous la plume de M. Maugras : Voltaire trompé par Mme du Châtelet au profit de Saint-Lambert ; les querelles avec Mme de Boufflers, etc. L'ouvrage finit sur la mort de Mme du Châtelet. M. Gaston Maugras compte nous raconter dans un prochain volume les dernières années de Stanislas et les destinées ultérieures de la marquise de Boufflers.

Mme de Montesson, par Joseph Turquan. — Qui se ressemble s'assemble : la tante est digne de la nièce ; et, sans dire que Mme de Montesson mérite une aussi méchante réputation que sa jeune parente, Mme de Genlis (dont elle n'eut pas la tartuferie), tout de même, après avoir feuilleté le livre de M. Joseph Turquan, on la peut placer, comme le fait Chamfort, au nombre des « grandes comédiennes de la Société », qui, au xviiie siècle, annoncent déjà le monde affolé d' « arrivisme » dont Balzac, après le sec et corrosif Chamfort, sera le gras et tumultueux portraitiste. Ce monde, aussi bien qu'il en résulte, prépare la Révolution. — Comme Mme d'Houdetot, comme tant d'autres de sa condition, qui était moyenne ou petite noblesse, Mme de Montesson se maria « pour aller dans le monde ». Elle y alla si bien et sut si bien s'y démener, que ce premier mariage de la main droite la mena au fameux second mariage de la main gauche avec le premier prince du sang, Louis-Philippe d'Orléans, le petit-fils du Régent et le grand-père de Louis-Philippe. Comment s'y prit-elle ? Rang à part, ce n'était pas bien difficile sans doute avec le gros garçon lourd et bonasse qu'était le duc d'Orléans, veuf, facilement consolé de sa catin de femme, Henriette de Bourbon-Conti. Mais il y avait le rang. Les pages où M. Turquan fait le récit des manèges de l'intrigante sont bien amusantes, comme tout le livre d'ailleurs, écrit avec un sans-façon assez méprisant, où il y a peu à redire, car le sujet si l'on veut le comporte, mais tout de même qui ne serait peut-être pas la manière de tels autres amoureux du xviiie siècle. Au surplus, la science de l'auteur est de bon aloi. Quoi qu'il en soit, Mme de Montesson sut se faire épouser, en gagnant, par-dessus le marché, l'adhésion du fils de la maison, le duc de Chartres, le futur Philippe-Egalité. C'était la plus experte rouée, ce qu'indique bien son portrait ; femme auteur par surcroît, applaudie

par Grimm (cela, c'était inévitable !), en rivalité de plume, et, un moment, de galanterie, avec la Genlis. Il fut un instant question, — trait que notre temps pourrait envier à ce temps, son initiateur en sentimentalisme et en libéralisme « éclairé », — de créer quatre fauteuils féminins à l'Académie française, dont l'un pour Mme de Montesson. Déjà le féminisme! La vie d'une Montesson, malgré son mariage extraordinaire, sa prodigieuse activité mondaine, qu'utilisait encore sur le tard le Premier Consul, n'a pas l'envergure de telle autre carrière féminine d'alors, celle d'une marquise du Deffand, par exemple. Il ne faut pas la ranger, et c'est là un trait négatif qui achève le portrait, dans le groupe des femmes formées par les encyclopédistes. Sa biographie toutefois est une de celles qui font le mieux voir le XVIIIe siècle.

Revues et journaux. — **La Revue historique** termine, dans son avant-dernier numéro, le travail de M. Louis Bréhier sur *La Royauté homérique et les origines de l'Etat en Grèce*. A signaler aussi, dans le même numéro, la fin de l'étude de M. G. Servières sur *Le rôle de Bourienne à Hambourg, 1805-1810*. La dernière livraison contient un article de M. L. Halphen sur l'ouvrage si neuf de M. Jacques Flach : *Les origines de l'ancienne France, Xe et XIe siècles*, t. III. On continue de trouver dans le « Bulletin historique » de cette publication des exposés et des mélanges sur le mouvement des études historique dans tel ou tel pays, ou touchant telle ou telle époque. Cette critique, complétée par deux ou trois rubriques bibliographiques, est la plus complète que nous connaissions, moins clairement ordonnée peut-être que celle d'autres revues, telles que la **Revue des questions historiques** et surtout que la **Revue des Etudes historiques**, mais à coup sûr plus copieuse que partout ailleurs.

Le *Temps* a publié récemment, sous la signature de notre confrère M. Ernest Beauguitte, un curieux article sur l'*Enfance de J.-B. Drouet*, l'homme de Varennes. On n'avait jamais retracé les années d'enfance et de jeunesse du célèbre maître de poste, et l'on ne saurait contester l'intérêt de ces nouveaux détails. « Jean-Baptiste était assez paresseux. Et n'en savait-il pas toujours assez pour être, comme son père, marchand de bois? au besoin pour conduire la charrue sur les terres paternelles de ses grands-parents ? » Un esprit vif, avec cela, le regard fin et perçant, « un peu en-dessous, comme on dit en Argonne »; l'air déterminé et perspicace : froideur lorraine et malice champenoise mêlées. La royauté

fugitive peut venir, le lourd et timide bonhomme au chapeau rond... M. Barrès, dans l'*Appel au soldat*, a conté bien curieusement cette journée de Varennes. On connaît aussi les recherches de M. Lenôtre. Après la nouvelle contribution de M. Beauguitte, qui, lui, possède, nous dit-on, les papiers de Drouet, et qui, outre son récent article du *Temps*, nous donnera bientôt un travail plus étendu, tout sera à peu près dit sur le trop fameux homme au coup de main.

EDMOND BARTHÈLEMY.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

L'art monumental au Salon. — J. Pommerol : *Chez ceux qui guettent*, Fontemoing, 3.50. — Comte de Pimodan : *Oran, Tlemcem, Sud Oranais*, Champion. — Comte Henry de la Vaulx : *Seize mille kilomètres en ballon*, Hachette, 3.50.

Il y a peu à dire, cette année encore, de la section d'architecture au *Salon des artistes français*, qui foisonne, en fait d'art monumental — le seul qui puisse intéresser cette rubrique — de casinos et d'églises néo-romanes, de gares et de maisons de rapport, — sans oublier, de M. Chanut (2e médaille), les vues diverses d'un observatoire astronomique dont les bleus horrifiques et les jaunes truculents nous rappelèrent ces soupes à l'oseille et à la citrouille qui ameutaient, aux temps héroïques de l'impressionisme, devant les vitrines du père Tanguy, rue Clauzel. Même, la série des aquarelles et dessins, si intéressante de coutume, et où nos architectes, se souvenant que leur métier fut un art, prennent plaisir à fixer des coins de villes et des aspects d'édifices dans leurs promenades de vacances, nous a semblé assez pauvre ; et quant aux travaux d'ensemble, relevés et restitutions, soit que la matière s'épuise, soit vraiment que l'on juge bien inutile, désormais, de s'attarder à ces vieilleries lorsqu'il y a tant de groupes scolaires, de villas, de clubs, de théâtres et d'immeubles pour sociétés coopératives à construire, ils se font de plus en plus rares, et ne concernent guère que des monuments de peu de valeur. — Au point de vue archéologique, je dois indiquer la suite des travaux de M. Guilmant (Mission en Haute-Egypte, 1898-1900) sur les peintures et intailles qui revêtent les parois du *tombeau de Ramsès* IX, à Bilan-et-Molouk, et, spécimen de l'art officiel, la grande machine de M. Patrouillard sur *l'Ile Tibérine à Rome*. Documents, photographies, restitutions, — monuments antiques de Rome, de Sicile et de Grèce, M. Patrouil-

lard occupe presque entièrement une salle à lui seul ; il est visible qu'il a travaillé pour la grande médaille qui, d'ailleurs, lui a été décernée d'enthousiasme selon les préférences du jury,—alors que M. Freisé (ô ingratitude !) n'était placé qu'en seconde ligne avec une usine génératrice de la Compagnie du chemin de fer métropolitain. — Parmi les relevés d'édifices plus ou moins classés par la Commission des monuments historiques, l'un des meilleurs est celui de M. Wallon concernant *l'église de Champagne* (Seine-et-Oise), construction de la première période ogivale, d'une grande pureté de lignes et qui mériterait d'être mieux connue. *L'église de Santenil* (Seine-et-Oise) par M. L. Charles, et *l'église de Chécy* (Loiret) par M. L. Lesage, dont le travail est surtout soigné, valent à peine qu'on s'y arrête. Très secondaire est également *l'église Saint-Pierre de Chauvigny* (Vienne), édifice du XIIe siècle étudié par M. Pierre Paquet, qui expose encore un relevé partiel de *la cathédrale de Senlis.* — M. G. Sebille a envoyé des planches convenables sur la *collégiale S.-Evremond de Creil*, qu'on a réussi, semble-t-il, à jeter par terre après bien des débats et des démarches inutiles des Sociétés de l'Oise, et M. Ad. Thiers des choses excellentes sur ce délicat joyau du XIIIe siècle qu'est *l'église Saint-Sulpice de Favières.* — Avec M. Deverin, nous retrouvons le *château de Nantes*, plans, état actuel, détails et projet de restauration. L'auteur y ajoute toutefois des constructions neuves, — dont Dieu nous préserve ! — et l'approprie en Hôtel de ville. Le vieux logis des ducs de Bretagne est très bien tel qu'il est, et il faut souhaiter un enterrement de première classe aux arrangements de M. Deverin, — qui feront un effet superbe, d'ailleurs, au musée municipal. — M. Chauvallon donne le « relevé et restauration » d'un curieux édifice de Sologne, *le manoir de Beauregard* (Loir-et-Cher), et peut-être le meilleur travail du genre cette année, une étude des *remparts* et des portes qui fortifièrent au XIIIe siècle la petite ville de *Mennetou-sur-Cher.* De très précieux documents sont apportés enfin par M. Le Tourneau sur les *églises byzantines de Kalabala et de Vorigarelli* (Epire), dont il reproduit avec l'architecture caractéristique de nombreuses pièces des trésors en une suite d'aquarelles heureusement présentées.

Il nous reste à parler de quelques travaux de détail et nous sommes heureux d'y rencontrer, à côté d'un *relevé et projet de restauration*, par M. L. Girod, *de la chambre de l'abbé de Saint-Germain-des-Prés, Henri de Bourbon, évêque de Metz*

(xviie siècle), à l'hôtel de Furstemberg, d'un coloris intense et sans doute plus clinquant que nature, les très belles planches de M. Landeau, *Jouée des stalles du chœur de la cathédrale d'Amiens*, croquis de relevé de rendu; deux bonnes sanguines de M. A. Granet sur *Saint-Trophime d'Arles*, chapiteau et fragments de la façade; de M. René Magne, les *vierges en bois et pierre peinte et dorée* (xve siècle) de l'*église de Taverny*, et les vitraux si riches de tons de *l'église de Plogonnec;* de M. Lesquendieux, les *portes de la jolie église Saint-Antoine de Compiègne;* de M. Bellettre la pierre tombale *de Jean de Poix et de Marie de Lannoy à Cuvilly* (Oise), où l'auteur indique une restauration, — si toutefois on admet la restauration de visages dont il n'existe plus que la place, — et de M. G. Rondeau le délicieux *jubé de bois* (xve siècle) et le plan de la *chapelle de Lambades* (Finistère). — Aux études d'art antique on peut ajouter les dessins rehaussés de couleur de M. Simoes de Fonseca sur les *frises* mutilées *de Delphes*. Mais il faut classer à part les envois de M. Jules Viatte, dont nous connaissons de longue date les intelligentes recherches, et de M. Emile Brunet. Ils relèvent surtout de l'archéologie et se rapportent le premier aux *fouilles de Champvert* (Nièvre) avec une très belle reproduction de la « mosaïque aux poissons » de la villa gallo-romaine (acquise par le musée de Nevers). Le second comprend un ensemble de travaux modestement intitulés « croquis et impressions de voyage » et concernant la Belgique, l'Italie, l'Angleterre et l'Allemagne. Les planches de M. Brunet, aquarelles et études archéologiques sur la *Halle aux Draps* et *Saint-Martin d'Ypres*, la *Cathédrale de Malines*, *Saint-Jacques de Tournai*, le *château de Gand*, valent d'être publiées et nous ne pouvons que regretter une fois de plus que l'organisation actuelle du Salon d'architecture n'ait point substitué aux médailles de récompenses décernées comme à des collégiens un système d'édition pour des œuvres dont la connaissance serait profitable autant à leur auteur qu'à tous les curieux d'archéologie et d'art monumental.

§

Les aquarelles, qui constituent toujours la partie pittoresque de l'exposition, si elles ne dépassent point en général une médiocrité honnête, sont aussi nombreuses que de coutume. C'est surtout pour mémoire qu'il faut citer celles de M. Guidetti sur l'*Acropole d'Athènes*, les *ruines du temple gallo-*

romain de Mercure-Arverne au sommet du Puy-de-Dôme, par M. Granet, ou les *Visions antiques* de M. Bernard, — restitutions d'intérieurs qui indiquent cependant que le peintre s'intéresse à des choses dont il pourra tirer un meilleur parti. Voici un *canal de Venise* par M. Hardelay, des *coins de Ravenne et de Bologne* par M. Polart, des *impressions d'Espagne* assez amusantes de M. Hubaine, de curieuses *maisons d'Engadine* par M. Hausamann, une *fontaine et place de Fribourg* par M. Perriraz, des *vues de Bruges et Malines* par M. Ligonnet ; — même, présence assez inattendue, nous voyons apparaître New-York, Pittsbourg, Washington dans l'envoi de M. Alaux, qui nous révèle un véritable talent d'aquarelliste. — Mais c'est surtout les vieilles villes de France qui ont été parcourues et qui fournissent nombre de sujets aux exposants. On ne peut tout mentionner et cependant il y a un intérêt réel aux planches de M. Sappin des Raynaud sur *Notre-Dame du Port, à Clermont-Ferrand*, dont un portail est surtout merveilleusement rendu. *La Chapelle d'Ambroise* par M. Gueritte, *la Tour des gens d'armes, à Caen*, par M. Trannoy, *une vue de Najac* (Aveyron) par M. R. Berger, les *études sur Saint-Emilion* par M. Maurice Prévôt, la *crypte de Tiffauges* et les *vues de Menton* de M. Marcel Vilain, *l'église de Vic-sur-Cère* par M. Fugairon, *l'intérieur de l'église du Mont Saint-Michel* par M. Paul Hulot, les *églises de Montmorency et de Taverny* par M. Kaehrling, les *vues du Puy* par M. Chancel, le *Vieux Troyes*, si pittoresque, de M. Ponsin, la *Maison de l'apothicaire* (xve siècle), *à Montferrand* (Puy-de-Dôme), par M. Proust, la *rue Renan à Tréguier*, avec la cathédrale en fond de décor, par M. P. Morisset, sont de très bonnes aquarelles. Paris même a donné des sujets curieux, tels que *le Chevet de Saint-Eustache* par M. Lépine, les vieux coins et les bicoques collectionnés par M. Truffaut, les intérieurs d'églises et de chapelles, *Saint-Etienne-du-Mont*, le porche de *Saint-Germain-l'Auxerrois*, vigoureusement coloriés par H. Tièche. Il serait injuste d'omettre dans cette nomenclature les contreforts et pinacles du *Vieux Saint-Etienne, à Caen*, de M. H. François, une jolie perspective de la *cathédrale d'Amiens* que présente M. J. Antoine, les *églises normandes* de M. Houssin et les croquis en couleur de M. Pouzargues. Il y a de la bonne volonté dans une *vue de Rouen* de M. Demoget, *la crypte de Saint-Denis* de M. Delaval, les quatre aquarelles de M. Mizard sur *l'église*

Renaissance de *Nogent-sur-Seine*, une vue des *remparts de Carcassonne* par M. Touzard, les envois de M. C. Bernier, — *intérieur de la cité de Carcassonne, château de Nemours*, — même de M. Tronchet, — *puits de Ste-Trophime*, — de M. Fossart, — *vues normandes de Vire*, — de M. Vasnier, — *cours et rues du vieux Lisieux*, — et de M. Schneider, — les *ruines du château de Coucy*. — Enfin les six aquarelles de M. Nel Ariès sur l'Auvergne, avec leurs violentes oppositions de lumière et d'ombre, peuvent être indiquées comme les plus curieuses et d'ailleurs parmi les plus remarquables de l'exposition.

Pour terminer cette promenade rapide et que je crains toujours, cependant, de rendre fastidieuse en la réduisant à des énumérations, je mentionnerai une suite de crayons, croquis, dessins à la plume dont certains sont de toute beauté, — les dessins de M. Chialiva, par exemple, sur les *églises d'Angleterre* et *Saint-Martin de Laon;* la *porte Notre-Dame, à Nancy,* par M. H. Toussaint ; les coins du *vieux Bourges*, crayons de M. Desbois ; un croquis de M. Marcel Robert, *fermeture des chapelles à la cathédrale de Laon ;* les vieilles maisons normandes de M. Armand Personne; des croquis de voyage de M. Marcel Villain et de M. J. Walter, — *Bretagne, Angers, Chartres, tourelle de la Reine Berthe;* — ceux de M. Flugel sur *Pierrefonds* et *la tour de Vez* qui lui servait de poste avancé (1) ; les crayons de M. Bans sur les *vieilles rues d'Angers*, et trois dessins à la plume de M. Mohler figurant de curieuses *portes de maisons à Issoudun*.

Au *Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts*, la section d'architecture se réduit à un seul exposant, M. F. Decoude, qui a relevé en toute conscience les *églises de Sommevoire* et *Voy-le-Comte* dans la Haute-Marne.

§

Chez ceux qui guettent, par Mme Jean Pommerol, c'est

(1) Le château de Vez vient d'être légué à l'Etat par testament de son dernier propriétaire, M. Léon Dru. Il comporte un énorme donjon carré, relié à une enceinte générale de remparts (XIVe siècle), les restes de quelques bâtiments et de la chapelle, remontant au XIIIe siècle. Le château de Vez, précieux comme spécimen des constructions militaires de la guerre de Cent Ans, faisait partie du système stratégique de défense auquel se rattachaient Coucy, La Ferté-Milon, Montépilloy, Château-Thierry, et dont le duc Louis d'Orléans avait couvert le Valois. Le testament de M. Léon Dru spécifie qu'il doit être classé comme monument historique et que le public en aura le libre accès au moins trois jours par semaine.

presque un roman, puisque les noms de lieux et de personnages y sont également conventionnels, — un roman d'observation et d'impression,—je n'ose dire d'imagination, craignant les protestations de l'auteur ! — qui nous transporte en plein Islam Saharien et dans les oasis de l'Erg. — Un voyageur se brise la cheville au cours d'une traversée dans le désert, et il est reçu dans la Zaouiamère de Mozafrane, chez les Djazerti, une de ces confréries musulmanes à la fois politiques et religieuses qui étendent leurs ramifications jusqu'aux confins des terres où l'on vénère le Prophète, — refuge merveilleux dans l'océan de sable et de pierre qui l'isole, peuplé d'êtres énigmatiques dont l'affabilité couvre la haine du Roumi comme le Khodjah chef Si-Hassan-ben-ali, falots même comme le taleb Si-Kaddour, et où commande le grand chériff, l'illustre Boud-Saad-ed-Djazerti. Et il reste là, il est l'hôte de ces maugrebins, jusqu'à ce que sa cheville soit raccommodée, — loué soit Allah ! — vit la vie de cette zaouïa mystérieuse aux sautes d'humeur de *ceux qui guettent* et selon que les intrigues, les nouvelles du dehors les portent à la malveillance ou les font se prodiguer en démonstrations honorifiques et en témoignages de dévouement. C'est très curieux et du reste plein de choses intéressantes, et même de jolies choses, mais je crois surtout un peu bien de la littérature. La zaouïa de Mozafrane et les Djazerti, de l'aveu de l'auteur, synthétisent les innombrables confréries de l'Islam africain qui nous combattent, où se réfugient les mécontents, dont se trouvent affiliés tous les fanatiques, tous ceux qui rêvent l'extension de la foi musulmane et la délivrance du chrétien qui souille la terre sacrée des croyants, du chien fils de chien qu'Allah confonde. — Des notes et documents, — qui parurent plus développés dans « Minerva » et qu'on dut écourter sans doute par convenance d'éditeur — font suite à ce récit fantaisiste et fournissent des indications plus certaines sur les associations religieuses du monde mahométan, leur organisation, leurs tendances et leurs ressources. Mme Pommerol n'a pas voulu les mettre directement en scène, préférant à la réalité immédiate les arrangements toujours plus agréables d'une fiction ; c'est un point de vue de femme et c'est le livre d'une femme, — ce qui n'est point un reproche ! — et un simple détail trahirait d'ailleurs à lui seul que tout en changeant de vêtements, le pensionnaire accidentel des Djazerti ne pouvait tout aussi bien changer de sexe, — c'est qu'un homme durant un séjour de trois mois chez les filles du Sud n'aurait pas manqué de

nous dire, — toute grave question mise à part — comment une fois au moins il en avait goûté.

Le livre du commandant de Pimodan, **Oran, Tlemcen, Sud-Oranais**, apporte quelques renseignements historiques et des descriptions pittoresques de pays restés en somme assez inconnus, car ils sont un peu en dehors des itinéraires des touristes, et il a fallu l'occupation des oasis et les événements du Maroc pour attirer l'attention sur ce Sud-Oranais qu'occupent en somme nos postes depuis l'expédition de 1900. D'une écriture très simple, heureusement documenté, l'ouvrage contient surtout de bons chapitres sur la vieille capitale des rois du Magreb, Tlemcen, dont les splendeurs mortes ont laissé d'admirables vestiges et près de laquelle subsiste une étrange cité ruinée, Mansoura, construite avec ses remparts, ses portes, ses palais, ses édifices multiples par le sultan du Maroc Abou-Yacoub, tandis qu'il assiégeait la ville; et à propos des sentiments que gardent sur notre domination les musulmans algériens, il faut citer cette observation qui explique bien leur révolte toujours latente: —L'idée du droit au pouvoir basé sur une longue possession, sur des conventions, des traités, n'existe pas pour eux. A leurs yeux toute puissance indigène est d'essence divine, toute puissance étrangère est et reste de fait, sans rien de plus. Qu'une série de catastrophes nous atteigne, que notre pouvoir vacille, qu'un marabout se lève alors pour prêcher la guerre sainte, il aura bien vite une armée. La foi dans l'homme providentiel, le Maître de l'Heure, le Mahdi, est absolue parmi les Arabes. — Il faudrait ajouter qu'il en est ainsi pour tous les pays de l'Islam. Colonies ou Protectorats, l'Europe simplement s'y trouve campée, et le plus beau rêve en Algérie comme en Egypte et sur toute la terre du Prophète, — M. de Pimodan, on le voit, arrive aux mêmes conclusions que Mme Pommerol — a toujours été de nous mettre dehors.

§

M. de la Vaulx, qui eut la coquetterie de célébrer dernièrement la « centième » de ses ascensions et qui est très probablement l'homme de France et de Normandie qui a le plus pratiqué la navigation aérienne, publie chez Hachette une relation de ses voyages, **Seize mille kilomètres** en ballon, où il rapporte succinctement les plus mouvementés et les plus typiques, — traversée de l'*Horizon* de Vincennes en Bretagne, voyages du *Centaure* en Russie, du *Volga* en Poméranie et à l'île de Walcheren. Très mesuré, tout de constatations et

d'impressions immédiates,le récit souvent arrive à l'éloquence par le seul enchaînement des faits, et ce qui est peut-être le plus important à retenir et ne peut que donner confiance, il se dégage du livre de M. de La Vaulx comme de chacune de ses entreprises, qu'il possède tout le tempérament et les meilleures qualités de sa race : la volonté calme, la rectitude et la clarté dans le jugement, la persévérance et le courage froid des hommes du nord. Chez les Normands, d'ailleurs, de telles vertus positives ne sont point pour exclure la finesse qui leur est accordée de coutume, le sens artistique et même l'enthousiasme. — Des chapitres étendus sont consacrés aux deux tentatives sur la Méditerranée et à l'aérostation maritime.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS COLONIALES

La guerre russo-japonaise continue de dérouler ses péripéties plus ou moins variées. Les journaux, officieux ou non, soudoyés ou indépendants, — ces derniers, oh ! combien rares ! — feuilles soumises et autres, étalent avec ingénuité les proses vétustes de l'*Ancien consul* en Corée, des *correspondants spéciaux* et, surtout, le manque absolu d'exactes informations.

Cependant les éditeurs, commerçants avisés, ou qui se jugent tels, tombent bêtement dans le panneau de l'actualité, et les ouvrages spéciaux sur le Japon, la Corée et la Mandchourie pleuvent sur le public que réjouit ou laisse indifférent cette chute invraisemblable de documents de quatorzième main.

A la librairie universelle, c'est le **Guide pour tous des opérations sur terre et sur mer,** — documents à jour et complets, — et, au hasard, dans une gravure grossièrement coloriée représentant des officiers et un matelot japonais sur le pont d'un quelconque bateau-mouche, je lis cette légende :

« Marine : Sans traditions et trop récent pour avoir ac-
« quis une science navale profonde, le corps des officiers
« japonais ne peut être comparé à son adversaire. *L'Offi-*
« *cier japonais s'agite toujours, agit rarement.* »

C'est encore le **Panorama du théâtre de la guerre russo-japonaise**, 200 gravures de photographies inédites. Tout acheteur a droit à une médaille en fac-simili or (!) montée en broche, contenue dans un élégant écrin et repré-

sentant S. M. l'Impératrice de Russie ; et le texte est du grand géographe Onésime Reclus !

Quelle aberration étrange a pu pousser Onésime Reclus, dont j'ai encore présentes à la mémoire les nombreuses belles pages de la *Terre à vol d'oiseau*, à prêter son nom et son réel talent à de tels follicules ?

Qui forçait ce même auteur à nous donner ce volume de 300 pages intitulé : **Lâchons l'Asie, prenons l'Afrique**, informe amalgame de vieux clichés sur l'Afrique qu'ornent encore çà et là de vagues réminiscences littéraires, témoin ces deux alexandrins commis par un colonel,

> Par delà les sommets poudrés de sable d'or
> où nos ardents djouabs lancent le Djeb-el-Thor.

Ah ! bon public, infiniment complaisant, saturé de radium, de Mandchourie et de million des Chartreux ! Et l'on parle de la crise de la librairie !

Et puis, il faut amuser les enfants, et alors Feli Brugière et Louis Gatyne font paraître chez Delagrave l'**Asie en feu**, roman d'aventures genre Jules Verne, dont le péril jaune fournit le thème et où l'on voit l'armée du grand Timour détruite par les aéronefs d'un jeune capitaine de la rue Saint-Dominique.

Aux parents désireux de s'instruire, la même maison d'édition offre la **Corée et la guerre russo-japonaise**, par M. Villetard de Laguérie, petit ouvrage, d'ailleurs très consciencieusement écrit et documenté, et qui donne d'intéressants détails sur la situation et la valeur économiques de la Corée, objet des compétitions actuelles.

Dans **Péril Jaune et Japon**, M. Austin de Croze, avec une belle vigueur et non sans habileté, fait justice du péril jaune, « épouvantail » pour bourgeois bornés et ignorants. Il peint sous d'assez exactes couleurs la Russie gouvernementale qui « comme une simple Thérèse Humbert » draine les milliards français et, pour prix de la servilité de la nation amie et alliée, commande cinq cuirassés aux arsenaux de Trieste. M. de Croze cite des chiffres. Certains de ces chiffres montrent qu'en vingt ans le prix des salaires a doublé au Japon. Les futures grèves de Yokohama et de Nagazaki seront le meilleur contrepoids à la folie mondiale du Japon, en admettant qu'il sorte victorieux du conflit actuel.

Chez Armand Colin, M. Victor Bérard, continuant la série

de ses intéressantes publications, fait paraître la **Révolte de l'Asie**.

De ce livre remarquablement écrit et pensé et qu'il me faudrait plus de temps et de place pour convenablement apprécier je signalerai surtout le dernier chapitre intitulé le *Rôle de l'Angleterre*, et qui montre l'influence décisive qu'exercèrent sur la déclaration des hostilités russo japonaises les financiers londoniens, et comment la politique anglaise, craignant ou feignant de craindre l'intrusion de la puissance russe au Tibet, crut trouver dans la guerre actuelle un dérivatif aux visées de l'ours sur l'empire temporel et spirituel du Dalaï Lama.

Chez Perrin, le capitaine Gosselin vient de publier l'**Empire d'Annam**, l'étude la plus complète qui ait été jusqu'ici écrite sur cet intéressant pays. Notre action à la cour de Hué depuis 1868 jusqu'à nos jours est remarquablement analysée, et la conclusion est excellente, en dehors même de la force qu'elle tire d'une citation empruntée à *l'Esprit des lois*, qui préconise le respect et le maintien des lois et du statut moral du peuple Annamite, respect et maintien malheureusement peu compatibles avec la politique fiscale inaugurée en Indochine depuis 1897.

L'armée est peut être muette ; — compensation, elle écrit beaucoup. — Chez Lavauzelle, le capitaine Masson donne ses **Souvenirs de l'Annam et du Tonkin**, excellente contribution à la fixation historique des événements du Tonkin, de 1885 à 1887. Particulièrement intéressant est le chapitre consacré au récit de la révolte et de la capture du prince d'Annam, Hamnghi, qui vit actullement dans une douce retraite aux environs d'Alger.

Dans l'**Organisation budgétaire de l'Indochine française**, M. Jules Grenard s'est attaché à montrer comment, au cours de l'histoire de notre possession d'Extrême-Orient, ont été résolus les principaux problèmes financiers : un effort constant pour amener la colonie à se suffire à elle-même, en ce qui concerne les charges et les revenus publics, sans réserve pour les « *dépenses de souveraineté* ». Une large décentralisation des pouvoirs financiers, la constitution d'assemblées où l'on s'est efforcé d'assurer la prépondérance des intérêts généraux en face des préoccupations trop particulières des colons et de l'incompétence des indigènes, l'organisation pénible et encore bien imparfaite du contrôle. Tels sont les traits caractéristiques mis en lumière, et c'est avec une louable

clarté que l'auteur a examiné les graves difficultés que la question monétaire a introduites dans la gestion financière de l'Indo-chine depuis trente ans.

Je ne citerai que pour mémoire l'album paru chez Juven, l'**Extrême-Orient en images**, album dont le texte m'a semblé infiniment plus intéressant que les dessins, quelques sépias assez bien venues mises à part, et vraiment M. de la Nézière nous ferait difficilement oublier Hokusaï et Outamaro.

Pour en terminer avec les choses d'Asie, rappelons le décès du roi du Cambodge, Noroddon, mort le 23 avril dernier, dont un journal indo-chinois raconte, en ces termes, les funérailles :

« Les gouverneurs de toutes les provinces ont été informés par les ministres du décès de Noroddon et de la proclamation de l'Obbarach comme son successeur. Ils furent chargés d'en donner connaissance au peuple en l'invitant à porter le deuil et, suivant l'usage, à se faire raser la tête. Le lundi le corps de Noroddon fut mis en grande cérémonie dans une urne suivant les anciens rites observés par les rois Khmers. Le corps embaumé était habillé d'étoffe en fil d'or, la figure est couverte d'un masque en or garni de diamants et de pierres fines. La tête porte la couronne royale des Khmers. Les pieds sont chaussés de galoches garnies d'or et de pierres précieuses. Le roi est placé dans la position à genoux, les bras croisés sur la poitrine, les mains jointes. Tout le corps est enveloppé de feuilles d'or retenues par des liens en fil d'or.

« Le cadavre ainsi orné est introduit dans un grand tube d'or vertical. On le ferma pour le placer ensuite dans une magnifique urne en or massif de deux millimètres d'épaisseur, autour de laquelle les bonzes, assistés des parents de marque, vinrent réciter des prières... »

Enfin citons quelques jugements extraits du journal de voyage en Europe du mandarin Huan-hsin-fu, paru sous ce titre aimable : *les Diables étrangers* et qu'a publiés *le Petit Temps :*

« Les femmes européennes considèrent une large poitrine et une taille mince comme des signes de beauté. Beaucoup d'entre elles portent sous leurs vêtements une sorte de treillage (le corset) qu'elles regardent comme un ornement. Quand elles se présentent à la cour, elles tiennent comme honorable de montrer leur peau nue... »

Et ces lignes inspirées par la visite d'une prison :

« On dirait qu'on s'ingénie à rendre agréable la vie des

prisonniers. Ce système ne serait pas applicable chez nous, sinon toute la canaille du pays se ruerait vers les prisons pour s'y installer... »

§

« Lâchons l'Asie, prenons l'Afrique » conseille Onésime Reclus. Il ne semble pas que la politique coloniale doive, de longtemps encore, se heurter à un dilemme aussi impératif. Les présentes activités suffisent à occuper et continent jaune et continent noir. Ainsi l'estime, d'ailleurs, M. Fallot, qui vient de faire paraître chez Delagrave, dans la très intéressante collection intitulée « Questions d'aujourd'hui », la **Solution française de la question du Maroc**. L'auteur estime, avec M. Harris, correspondant du *Times* à Tanger, que le Maroc est pour l'Angleterre un pays fermé, un territoire interdit (a closed field) et que, conformément à l'esprit du récent accord franco-anglais, la France doit agir au Maroc, et y affirmer nettement son influence, sans renouveler la faute jadis commise en Egypte

Obéissant à la même suggestion, le Comité de l'Afrique française, après un grand banquet, a constitué dans son sein un *Comité du Maroc* dont le rôle sera se diriger une reconnaissance méthodique du Maroc connu et l'exploration du Maroc inconnu et d'aider ainsi la pénétration pacifique de ce pays par notre civilisation.

Pacifique... civilisation...

Enfin! nous verrons...

Chez Lavauzelle, M. Fernand Sabatier fait paraître le **Problème de la main d'œuvre à Madagascar**, vrai problème, en effet, que déjà M. Léonce Jacquier, dans son ouvrage, *la Main d'œuvre locale à Madagascar*, avait tenté de solutionner. La conclusion évidente est qu'il faudrait trouver un moyen pratique de contraindre les indigènes au travail... Mais quel moyen qui soit légal à la fois et humain et ne froisse pas les susceptibilités des coloniaux en chambre qui songent, comme l'ineffable Dubief, à instituer l'inspection du travail (système Millerand revu et augmenté) à nos colonies noires!

Les mêmes coloniaux, en mal d'évangélisme, ne se sont pas trop indignés de la photographie parue dans *l'Illustration* et représentant une administrateur européen brandissant une pique ornée de la tête de l'assassin du jeune adjoint des affaires indigènes Chautemps.

Et cette photographie m'a fait me souvenir d'une autre, tout

aussi suggestive, que me montra jadis un fonctionnaire du Tonkin, et qui, prise à l'époque des troubles de 1885-1887, représentait d'élégantes Européennes badinant devant une rangée de têtes de révoltés annamites fichées sur des rotins, et s'amusant à voir dans la bouche grimaçante d'un des décapités la cigarette d'un de leurs compagnons blancs.

M. Mirbeau s'est beaucoup torturé la cervelle dans son jardin des supplices, sans rien trouver d'aussi simple et élégant...

Contre ce « sadisme colonial » (l'expression vient de Londres), l'Angleterre, morale toujours et désintéressée, s'efforce heureusement de lutter, et son dernier *Livre Blanc* prétend enrayer les atrocités commises au Congo belge. Douce inconscience hypocrite que les pages du livre de M. Huchard, intitulé **Autour de l'Afrique par le Transvaal,** livre sérieux, documenté et sans passion, dénoncent par le simple exposé de la situation économique du Transvaal après la guerre contre les Boërs.

Cet ouvrage se termine avec un très remarquable chapitre sur l'impérialisme britannique et sur la meilleure façon d'entendre la cordialité des relations entre notre pays et sa voisine insulaire.

C'est l'Angleterre encore et sa lutte sournoise contre l'influence française que l'on retrouve dans le **Journal de l'Expédition d'Egypte**, du général Jean-Pierre Doguereau, publié d'après un manuscrit original par M. de la Jonquière.

Tableau brossé au jour le jour du raid poursuivi par l'armée de Bonaparte d'Alexandrie dans la Haute-Egypte, cet ouvrage peint à merveille les diverses phases de notre occupation depuis la bataille des Pyramides, en passant par le siège de St-Jean-d'Acre, et de Jaffa, la bataille d'Héliopolis, jusqu'à la lamentable évacuation du Caire, et au retour de France. Triste histoire du premier acte d'une tragi-comédie en 2 actes, dont le second s'est joué à une époque récente sous les auspices MM. de Freycinet et Clémenceau.

Je voudrais, sur ce livre et sur bien d'autres également intéressants, m'arrêter longuement dans une analyse plus complète... Le cadre de cette chronique ne me le permet pas.

De **Célina Landrot**, roman paru au *Mercure de France*, et dont Rachilde a, par ailleurs, rendu compte, je ne veux dire qu'un mot, au point de vue colonial, puisque aussi bien les auteurs ont eu l'aimable pensée de m'adresser leur œuvre.

Marie et Jacques Nervat sont évidemment partisans des

idées émises jadis en matière de colonisation pénale par M. Feillet et qui valurent à ce gouverneur de talent une quasi-disgrâce.

Ces idées sont justes. Il est infiniment regrettable de voir cette terre superbe qu'est la nouvelle Calédonie infectée par le gibier du bagne, si cher à Jacques Dhür. C'est là un fait désastreux, directe conséquence des non moins désastreuses théories sur l'exemplarité et l'amendement qui font du Code pénal français, en retard de trois siècles sur le Code pénal italien, un règlement utopique et stupide.

Mais, hélas! changer cela! autant vouloir faire ajouter deux bras à la Vénus de Milo par M. Puech!

Marie et Jacques Nervat sont partisans d'idées justes en cette matière. Cela ne ressort pas, d'ailleurs, de leur œuvre même, muette ou à peu près à ce sujet, heureusement, mais seulement des deux épigraphes..., et c'est parfait ainsi.

Car leur œuvre est de poètes beaucoup plus que d'amateurs de dissertations aussi juridiques que vaines... De poètes, ces descriptions du *Paradis lointain*, et qu'on dirait *perdu*, tant le mirage en est intense et le rendu profondément sensible.

§

De nombreux articles intéressants dans les revues spéciales de colonisation :

— Dans la **Revue générale des colonies** du 15 mai, Guyane et guillotine sèche, par M. Chessé, ancien gouverneur.

— Dans les **Questions diplomatiques et coloniales** du 16 mai, compte-rendu consciencieux du Congrès colonial de 1904, par M. Francis Mury.

— Dans les **Annales Coloniales**, l'Islam, par le baron de Vaux.

— Dans le **The West african mail** (de janvier à mai), série d'articles du professeur anglais H. Hamilton Grenn, avec de curieuses appréciations sur la valeur du Soudan français.

— Dans la **Deutsche Kolonalzeitung** du 4 juin, un article sur les chemins de fer français projetés en Afrique. Nos voisins s'intéressent à nos efforts. Tant mieux.

—Dans le **West african** du 14 mai, une très complète étude nécrologique sur le grand explorateur sir Henry M. Stanley, mort récemment, et à qui Léopold II doit une fière couronne.

— Dans la **Revue coloniale**, suite de la publication des *Légendes historiques du pays de Nioro* (*Sahel*), par M. Adam.

— Dans le **Bulletin économique de l'Indochine,** la climatologie de Saïgon en 1903, par M. Lelay. Température maxima absolue 37°7 et minima 18°. Cela n'a rien d'anormal; mais ces chiffres ont besoin d'être combinés avec la pression barométrique pour être instructifs... et cette combinaison ne se sent bien que sur les lieux mêmes. Conclusion : intérêt nul pour le lecteur parisien, ou plutôt, chiffres dangereux en raison de leur relativité.

Dans le **National Review**, M. Paul Doumer a consacré un intéressant article au traité conclu le 8 avril dernier entre la France et l'Angleterre. L'auteur constate que, depuis trente ans, la France n'a cessé de vouloir la paix alors que l'Europe ne songeait qu'à la guerre. « Or, nous sommes en train de « changer tout cela; nous allons avoir la politique des pacifis- « tes. Puisque cette politique doit différer quelque peu de « celle qui l'a précédée, il est permis d'avoir des craintes.

« Espérons que les intentions des pacifistes, dont la pureté « ne peut être mise en doute, n'amènera pas de conflagra- « tion. »

Dans la **Revue Indochinoise**, de très nombreuses notes monographiques sur les races de l'Indochine et de curieux documents sur le folklore des peuples de la péninsule. Tout serait à citer... mais, hélas!

Dans le **Bulletin du comité de l'Asie française** de mai, un article sur Noroddon, un autre sur les débuts de la guerre russo-japonaise.

Enfin, de la **Dépêche coloniale illustrée**, un numéro sur l'Algérie et le Maroc, récit du voyage triomphal de M. Etienne à Figuig et à Beni Ounif, prélude du banquet où s'élabora le Comité du Maroc.

CARL SIGER.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

P. D. Chantepie de la Saussaye : *Manuel de l'Histoire des Religions*, trad. sur la 2e édition allemande sous la direction de MM. Henri Hubert et Isidore Lévy, in-8° raisin, Colin, 16 fr. — A. Mathiez : *La Théophilanthropie et le Culte décadaire* (1796-1801), in-8°, Alcan, 12 fr.

L'ouvrage considérable de M. Chantepie de la Saussaye, professeur à l'Université de Leyde, translaté en notre langue

sous la direction de MM. Henri Hubert, maître de conférences à l'Ecole des Hautes-Etudes, et Isidore Lévy, agrégé d'histoire et de géographie, mériterait plus qu'une courte notice bibliographique.

« Ce **Manuel**, disent avec juste raison ses éditeurs, présente un tableau aussi fidèle qu'il peut être tracé actuellement de la vie religieuse de l'humanité (en dehors du christianisme). M. Chantepie de la Saussaye s'est justement méfié des synthèses prématurées; le plan purement conventionnel qu'il a suivi, où les religions sont présentées par parties du monde et par pays, est le meilleur qui pût être adopté dans un livre de cette sorte; car un ordre méthodique, si parfait qu'on le suppose, ne saurait se prêter à l'infinie diversité des faits dont il est nécessaire de donner une idée. » Ce livre est surtout, en effet, un recueil de faits. Ils sont nombreux et bien choisis.

Au cours de leur exposition, des questions se posent, des problèmes surgissent, mais l'auteur les résout rarement. Il estime, sans doute, qu'il vaut mieux rester dans l'attente d'une solution que de se précipiter dans l'erreur; presque certaine, dont il est ensuite si difficile de se débarrasser. C'est d'un sage.

Il critique, avec raison, les explications et les essais de synthèse hasardés des écrivains trop pressés de conclure. La science des religions n'existant encore pour ainsi dire pas, on ne saurait formuler ses lois avant d'avoir rassemblé des faits religieux en nombre suffisant. Ces faits eux-mêmes sont difficiles à démêler dans l'amas des faits sociaux.

A quoi distingue-t-on les religieux des autres? Puis, parmi ceux-là, quels sont les primitifs? quels les dérivés? — quels les fondamentaux? quels les secondaires? — quels les universels? quels les particuliers? Ne risque-t-on pas de les prendre les uns pour les autres?

Dans certaines religions, comme celle de l'ancienne Egypte, par exemple, il est quasi impossible de distinguer, avec certitude, ce qui vient du peuple, — autrement dit ce qui les constitue essentiellement à l'origine — de ce qui leur a été ajouté, au cours des âges, par les intellectuels, prêtres et théologiens, ou imposé par les conquérants.

La sagacité de M. Chantepie s'est employée à ce travail avec beaucoup de zèle et aussi avec quelque bonheur.

Sa critique des classifications des religions proposées par divers auteurs est très bonne. J'ai prisé aussi particulière-

ment le chapitre traitant de la religion grecque. Au reste son *Manuel* est en général excellent et d'une lecture très aisée. On ne peut regretter qu'une chose, c'est qu'il ne se soit pas appliqué à nous donner une histoire du christianisme et de ses diverses formes, conçue sur le même plan et traitée avec la même liberté d'esprit et la même impartialité que celles qui font l'objet de la présente étude. Son *Manuel* est par là incomplet. Est-ce que M. Chantepie de la Saussaye considérerait le christianisme comme un fait exceptionnel, hors de l'histoire en quelque sorte, échappant aux lois de l'évolution ?

Si M. Chantepie s'est abstenu de systématiser les faits, de toute généralisation, même de définir la religion, l'un de ses éditeurs, M. Hubert, n'a pas cru devoir l'imiter en cela. Je ne m'en plains pas. J'aurais été privé de la lecture de la très remarquable introduction qu'il a écrite spécialement pour l'ouvrage de M. de la Saussaye.

Après avoir critiqué — judicieusement souvent — les diverses écoles, il se demande ce qu'est le fait religieux en lui-même et constate qu'à l'origine il ne se distingue pas des faits économiques et juridiques. « La société étant à l'état embryonnaire, les fonctions ne sont pas encore différenciées ». La religion embrasse alors toute la vie sociale. Sa séparation de la science, de la politique, de la jurisprudence, son individualisation, en un mot, est le travail des siècles. Elle suit d'ailleurs en cela le même processus que les autres faits sociaux qui, d'abord indistincts, finissent par revêtir chacun une physionomie propre. Cela tient, comme le fait remarquer justement M. Hubert, à ce que « les formes du raisonnement individuel se substituent progressivement aux formes de la pensée collective à mesure que les individus sont plus enclins à prendre conscience de celle-ci ».

Il remarque encore — et cette constatation est bonne à faire — que « la notion du *sacré* domine toutes les représentations religieuses. Le *qodesch* hébreu, le *tabou* et le *mana* océaniens sont des équivalents inégalement exacts du *sacré* romain ». Le *sacré* est le séparé, l'interdit.

L'idée de sacré est universelle, centrale; elle est « ce qu'il y a de plus spécial dans la religion ». Elle est partout présente. « C'est l'idée mère de la religion ». Et « la religion est l'administration du sacré ».

§

La Théophilanthropie et le Culte décadaire, par

M. A. Mathiez, est une œuvre d'érudition patiente et minutieuse, qui évoque la Révolution à son déclin, sous un de ses aspects les moins connus.

C'est sous le Directoire. Beaucoup de patriotes, effrayés par les progrès rapides de la contre-révolution, par les menées hostiles des prêtres, et persuadés, — ainsi que Chaumette et Robespierre avant eux, — que la Révolution ne peut être complète et définitive, que si elle rompt entièrement avec le passé, cherchent à substituer au catholicisme une religion en harmonie avec les principes de la société nouvelle. Pour eux, la République a charge d'âmes ; ils veulent qu'elle soit une religion, qu'elle ait « ses cérémonies, ses fêtes, ses enseignements, qui gravent dans les âmes par le dehors, en quelque sorte, l'amour de la patrie et de la liberté ».

S'ils sont tous d'accord sur le but, ils ne le sont pas sur les moyens. Tandis que les uns travaillent à faire revivre le *Culte décadaire* institué par la Convention, les autres se constituent en églises particulières. Ce sont les Panthéonistes, les Adorateurs, les Egaux, les Théistes et les Théophilanthropes. Ces derniers finissent par dominer et par absorber les autres. Ils obtiennent de célébrer leur culte à Notre-Dame, Saint-Etienne-du-Mont, Saint-Médard, Saint-Jacques-du-Haut-Pas, Saint-Eustache, Saint-Germain-l'Auxerrois. Ils se répandent dans la banlieue, en province : à Sens, Soissons, Rouen, le Hâvre, Poitiers, Bourges, Bordeaux, et même à l'étranger : en Suisse, en Italie, en Hollande, voire en Angleterre et en Allemagne. Le Directoire prend ombrage de leurs succès. Il remet en vigueur le Culte décadaire pour supplanter la théophilanthropie ; mais il n'y réussit pas. La crise du 30 prairial an VII porte un coup fatal à ce culte. Par contre, la théophilanthropie se réorganise et fait des progrès. Mais ce n'est pas pour longtemps. Bonaparte, qui vient de signer le Concordat, la supprime, pour faire plaisir au nonce Spina, par l'arrêté du 12 vendémiaire an X.

Ainsi disparut cette religion très simple qui avait — durant quelques années — inspiré des craintes aux catholiques et aux protestants. D'après l'abbé Sicard, l'un de ses ennemis, elle avait été « le plus sérieux essai d'organisation de religion naturelle qui eût été tenté jusqu'alors ». Deux dogmes seulement — l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme — étaient proposés à la croyance de ses fidèles. Elle ne songea jamais d'ailleurs à les imposer.

Un quart de siècle plus tard, environ, Saint-Simon, Enfan-

tin, Toureil, puis ensuite Auguste Comte, reprennent le rêve des révolutionnaires. Enfantin établit la communauté de Ménilmontant, écrit la *Vie Eternelle*, Toureil crée la religion fusionienne, Auguste Comte instaure le culte de l'Humanité.

En 1854, Henri Carle fonde l'Alliance religieuse universelle qui eut pour organe la *Libre Conscience* (1865), où collaborèrent des esprits éminents comme Henri Martin, Eugène Despois, Barni, Victor Hugo. 1870 marqua la fin de l'Alliance.

Plus tard, de 1882 à 1890, M Décembre-Alonnier tenta, mais sans succès, de rétablir le culte théophilanthropique. Enfin, tout récemment, Strada (dont ne parle pas M. Mathiez) et Henri Camerlynck, cherchent à instaurer : celui-ci le *Théisme* (1897 et 1900), celui-là la *Religion de la Science et de l'Esprit pur* (1897), l'un et l'autre estimant, avec raison sans doute, qu'on ne supprimera réellement les religions du passé qu'en les remplaçant.

En ce moment de lutte contre les congrégations et l'Eglise, la lecture du livre de M. Mathiez, d'une documentation si riche et si précise, pourra être de quelque utilité à ceux qui travaillent à démolir l'œuvre religieuse de Napoléon.

JACQUES BRIEU.

LES REVUES

MM. Georges Ancey, Edmond Sée, Xavier Roux, — articles sur *Henri Becque*. — Memento.

« Henri Becque, son œuvre et son temps », il est aisé d'imaginer, sous ce titre, une thèse de doctorat ès-lettres, dans quelques années. Elle mettrait forcément en présence l'esprit libre d'un des hommes de théâtre les plus grands, les plus généreux, les plus français, et l'esprit universitaire du critique le plus lourd, le plus commun, le plus populaire aussi. Car l'antagonisme de Becque et de M. Francisque Sarcey, c'est la lutte de l'Intelligence contre la Bourgeoisie lettrée, à la fin du XIXe siècle. Ces deux noms demeurent presque inséparables, pour la part prépondérante du journaliste à l'insuccès immédiat de l'auteur dramatique. Becque a laissé deux chefs-d'œuvre et *la Navette*. Il n'y a plus aujourd'hui que les alliés de feu M. Sarcey et quelques vaudevillistes de la triste époque de sa régence, pour reconnaître en lui un fils de Voltaire. Homais est un fils de Voltaire, lui aussi.

Les amis de Becque ont eu la consolation d'assister récem-

ment à une fête en son honneur, et la joie de voir représenter *La Parisienne* par des comédiens qu'il eût remerciés de leur intelligente adaptation aux types de son invention.

Dans **les Essais** (juin 1904), M. Georges Ancey parle en ces termes de son maître :

« Molière, Beaumarchais, Becque, tels sont les trois noms qui me viennent à l'esprit, inséparables et conséquents les uns des autres, quand on parle du théâtre de France. Y viennent-ils seuls? Je le crois bien, quand je recherche du significatif, quand je remonte aux origines de notre esprit. Non pas que notre scène ait manqué de dramaturges adroits. Je n'oublie pas l'exquis Marivaux ni bien d'autres. Je n'oublie pas non plus que nous nous sommes donné le luxe d'avoir des tragiques. Après les Grecs, après Shakespeare, c'était osé. Peut-être s'en sont-ils ressentis.

« Donc trois noms lumineux, une dizaine de chefs-d'œuvre qu'il faut inscrire en lettres d'or au fronton de nos théâtres ; trois noms, qui sont destinés à perpétuer, dans les postérités les plus lointaines, l'esprit français, tout au moins l'esprit de l'Ile-de-France. J'aime à me le figurer un peu à la façon du flambeau, que les coureurs se passaient de main en main, comme l'a raconté Paul Hervieu, et qui, à travers les âges, parmi les mille petites lumières transitoires, réapparaît de distance en distance, rayonnant d'une clarté toujours égale. Cet esprit, envers lequel il est juste de se montrer bon nationaliste, dont chaque homme de ce pays, quel que soit son rang, quelle que soit sa classe, possède une parcelle et qui nous permet de nous reconnaître, du haut en bas de l'échelle, soyons reconnaissants à ceux qui nous l'ont exprimé en des œuvres durables, où nous prenons conscience de nous-mêmes.

« Si l'on prend le théâtre de Becque, on s'aperçoit tout de suite qu'il est un de ces grands révélateurs. Deux pièces pas plus (je passe sous silence tout ce qui n'est pas admirable et parfait), deux pièces sont là, deux beaux bronzes, immuables. pour nous rappeler nos origines, nous remettre dans notre voie, pour nous rendre à nous-mêmes. Je me souviendrai toujours de la première des *Corbeaux*, de la première de *La Parisienne*. Quelles dates ! Après tous les écarts, toutes les lubies, toutes les falsifications, voilà que l'éclatant et clair génie de la race, issu de François Villon et de Rabelais, génie fait d'ironie puissante et de sourde émotion réapparaissait triomphant sur notre scène. »

M. G. Ancey expliquant, à propos des *Corbeaux,* la « tendresse » de Becque, écrit fièrement :

« Et, à propos de cette tendresse de Becque, j'ai constaté, avec un certain déplaisir, dans nombre d'articles écrits sur lui, ces jours derniers, une tendance fâcheuse à la rapetisser, une propension choquante, venant sans doute d' « amis » qui ne l'avaient pas connu, à faire de cet homme hautement généreux un vieux monsieur compatissant et sentimental, s'arrêtant devant les squares pour voir jouer les petits enfants, et aux cent coups, quand un de ses amis se tordait le pied. Qu'on le sache bien : jamais Becque n'a été le « père Becque », bien qu'on lui eût infligé çà et là ce vocable familier. D'autres ont jugé qu'il était « bon enfant ». Eh bien, non. Sa physionomie mérite mieux que ces banalités d'article nécrologique. Admettons, ce qui est plus vraisemblable, que le français des chroniqueurs s'est trouvé impuissant à exprimer que Becque avait l'âme haut placée, indifférente aux petits déboires, à ceux des autres comme aux siens, qu'il aimait surtout ses amis, en raison de leur sincérité artistique, et que sa générosité grave trouvait son plein épanouissement dans ses œuvres. »

Le mérite de Becque est autant dans son œuvre même que de l'avoir réalisée à l'une des périodes de stagnation les plus désolantes de la littérature dramatique, et d'avoir frayé des voies nouvelles. M. Georges Ancey le remarque avec une verve heureuse dans les lignes ci-après :

« Becque parut à point, il faut bien le dire, pour nous rapporter les qualités de la race et pour nous tirer de l'ornière. Avant lui, tout n'est que confusion, depuis Beaumarchais. L'art classique est oublié, sauf de Casimir Delavigne et de Ponsard. Puis voilà la scène envahie par les drames sonores de Victor Hugo, dont l'amusante puérilité ne peut plus prétendre à d'autre gloire que celle de représenter une époque et une littérature dramatiques désorientées. Voilà Scribe et ses trente volumes ! Voilà Dumas fils, dont l'art fait de charlatanisme tapageur, n'atteint qu'à une philosophie de coulisses. Jamais, au grand jamais, il ne fut, dans cette ville, un être, bourgeois, artiste ou gentilhomme, capable de tenir les discours prétentieux et crispants d'une Francillon ou d'un Duc de Septmonts. Intrigues de cabotins lâchés dans la vie, propos d'aliénés en proie à la folie des grandeurs, discussions de table d'hôte, présidées par un commis voyageur

de génie, telles sont, à la lecture de cette œuvre compacte, les comparaisons irrévérencieuses (et j'en trouverais d'autres qui m'assaillent en foule et qu'aucune considération de bienséance ne peut plus m'astreindre à garder pour moi !) Dumas fut une force, dira-t-on. Je le sais ; tout comme je sais qu'il y a des forces malfaisantes, telles la foudre et l'inondation. Et puis cette force n'est plus, et c'est ce qui la condamne ! Voilà, pour nous désennuyer, d'aimables écrivains, le charmant Meilhac, le fin et amusant Sardou ou le théâtre fait homme. Voilà enfin Emile Augier, le grand honnête homme de lettres, qui fit un pas de géant vers la simplicité, vers l'art d'observation. »

M. Edmond Sée, — de qui les amateurs de Théâtre attendent beaucoup, — rend un hommage intelligent et ému au maître de la sincérité. Son article de **la Renaissance latine** (15 juin) montre avec discrétion l'homme que fut Becque et l'on est reconnaissant à l'écrivain de chercher à débarrasser son modèle des impressions propagées par les gens de sensibilité médiocre qui eurent l'honneur de l'approcher, la sottise de se méprendre sur lui, et consentaient « du bout des lèvres que d'ailleurs le bonhomme avait du génie » !

« Cette dernière opinion s'était comme répandue, — dit M. E. Sée, — fondue avec les autres, sans se hausser d'un rang. Le thème était que Becque venait de prononcer encore un mot délicieux, que décidément il se montrait parfois effrayant de verve, qu'il n'en finirait pas de se plaindre de Claretie, que ce brave homme pas riche élevait deux neveux avec un dévouement admirable, et que l'on ne pouvait s'empêcher de lui reconnaître du génie. Voilà !...

« Et nous autres, les jeunes, ses disciples tendres, ses disciples parfois châtiés, mais bien aimés, nous nous énervions, non de ce qu'il parlât ainsi, mais de ce qu'il fût ainsi écouté !

« Ce n'était pas lui qui avait tort, lui, le grand rabâcheur, dont les saillies revenaient sans cesse comme un leit-motiv haineux dans chacune de ses conversations intimes. Lui, nous le vénérions d'être ainsi inapaisé, en activité rancunière, risquant mille vengeances, bravant mille dangers pour obéir aux grandes poussées d'un tempérament identique à lui-même. Hélas ! combien de ses contemporains eussent été capables de « rabâcher » avec cette prodigieuse et tonitruante énergie ? Ceux-là, réfugiés dans l'intelligence, l'habileté, ou le dédain, se contentaient de sourire, ou, du moins, de cataloguer leurs haines selon le degré de puissance de l'adversaire

Et ils oubliaient trop vite certaines offenses, ou s'en réjouissaient même, sachant bien qu'un puissant insulteur de la veille, pour peu que l'on sourie à son insulte, devient un allié plus puissant le lendemain.

« Pauvre brave Becque ! Alceste de son cerveau, que les sonnets d'Oronte n'irritaient pas seulement, mais inspiraient encore ! Ses inférieurs ne comprenaient pas qu'il ne fût pas supérieur à ces misères-là ! Eux se sentaient prêts à tant de concessions, à tant d'oubli pour un peu d'aide. Et quelle folie d'insulter des ministres ou des directeurs de théâtre subventionnés ! Ferait-il pas mieux de travailler ?...

« Ah ! la superbe assurance, la fermeté de jugement des producteurs si médiocres, mais si réguliers ! De ceux qui n'ont de génie que dans la conduite, et comptent les pages avant de compter les idées !

« Mais non, non, encore une fois, ce n'était pas lui qu'il fallait blâmer, mais bien ses auditeurs, *vos* complices ! Lui, était sincère, se renouvelait, revivait les mêmes récits, actualisait ses haines passées par une verve toujours ressuscitée. Et ses souvenirs lui semblaient comme des espérances.

« Il oubliait la réalisation de sa vie âpre et géniale, pour rêver au bel et fugitif avenir qu'il pensait avoir *derrière* lui. »

Et, plus loin :

« Mais jamais homme ne fut plus tendrement aimé des jeunes hommes. Il était tellement celui dont ils voulaient le cerveau, mais dont ils plaignaient la vie ; celui qu'ils écoutaient parler en serrant une amie contre leur cœur, comme pour s'assurer d'une présence heureuse contre l'Avenir... L'Avenir, dans le lointain duquel on se voit plus glorieux et plus fort, mais moins heureux et moins chéri. Et la femme, la petite femme souriait elle aussi avec admiration et crainte à cet ami de son ami, ce gros qui avait écrit de si belles choses ; comme l'autre, le petit, en écrirait quand elle ne l'aimerait plus, quand elle ne serait plus aimée de lui !...

« Becque, le père Becque, je le vois encore dans ce café des boulevards extérieurs... mâchant un fin cigare inaccoutumé, humant un petit verre... confiant en la sécurité des admirations qui l'endormaient. Là, vraiment, les habitués du salon Aubernon et des autres salons ne l'eussent pas reconnu. Il n'était pas rosse... Il ne *la faisait pas* à la cruauté arbitraire... Non, mais il se désolait seulement, il pleurait à voir le nombre des coquins, la faiblesse des bonnes gens,la rareté

des femmes honnêtes. Et hardiment, il disait son goût et son besoin d'une vie droite, d'une vie belle ; son culte de la brave fille, de la brave mère ; son infini amour pour les petits. Le génie cruel devenait un homme de bien, un bourgeois en mal d'idéalisme. »

D'une analyse adroite des « caractères » de Becque, nous détachons cette observation générale :

«... Becque, qui demeurera toujours le premier de nos écrivains de théâtre ; parce que parfois il écrit mal *correctement*, parce qu'il n'ignora pas que dans le style dramatique une incorrection est parfois une beauté.

« Je me plais à le répéter : « Savoir bien mal écrire,» voilà le secret des meilleurs d'entre nous. De ce secret, Henry Becque fut le premier dépositaire, le plus fidèle, le mieux informé !... »

M. Xavier Roux (**la Chronique des Livres**, 10 juin) a connu Becque, comme peu l'ont connu. Il en trace un portrait vivant, rapide, savoureux :

«... Il se montrait, il se racontait, il se livrait d'une façon inépuisable et inlassable. Il ne cachait ni ses affections ni ses haines. Il ne dissimulait pas ses déboires et avouait sa pauvreté. Ce qu'il disait était toujours l'expression exacte et complète de sa pensée. Il ignorait l'hypocrisie et la flatterie. Aussi, beaucoup de femmes l'appelaient « un vilain homme». Sa franchise était virile, joyeuse et sereine. Dans le monde des lettres, où le mensonge est monnaie courante, il passait pour un misanthrope. Il n'a jamais menti ; c'est pourquoi ses confrères le trouvaient original, mais aigri. Il était toujours dupe d'un accent de vérité et, au fond, c'était un naïf. Il a cru jusqu'à sa mort à la parole d'un directeur de théâtre.

« Un caractère comme le sien est donc facile à connaître et à définir. Il avait les idées saines, simples et robustes d'un bourgeois de grande et fière race. Il aimait l'ordre et la clarté, c'est-à-dire la vérité. Il riait clair, il pensait clair, il voyait clair : son âme était limpide. Le scalpel des psychologues le remplissait de gaîté. Les algébristes sentimentaux, les coupeurs de nerfs en quatre, lui étaient odieux. Les crises de cœur de ces dames le laissaient froid. Quand je le voyais sombre et préoccupé, je lui criais brusquement :

— « Paul Bourget ! »

« Alors il riait, copieusement.

« Je n'ai pas connu d'homme plus tendre, plus serviable et

plus fidèle à ses amis. Ne croyez pas qu'il fût ce qu'on appelle un bonhomme. Le mot évoque je ne sais quoi de trivial qui ne lui ressemblait guère. Il était très fier, avait un air à la fois hautain et bourru qui éloignait les farceurs. Il était un de ces hommes devant lesquels on n'ose pas dire de bêtises. Son œil était inquiétant, et je connais plus d'un auteur aujourd'hui notoire qui redoutait son haussement d'épaules. Mais quand il avait choisi un ami, il l'aimait bien. Il allait au-devant de ses désirs et il lui rendait service avec une délicatesse infinie, avec une abnégation incroyable. »

On ne lira pas sans une émotion profonde cette évocation de Becque malade, pauvre, s'efforçant d'être gai. Tel est le sobre récit de M. Xavier Roux :

« Je le voyais tous les jours et plusieurs fois par jour, pendant la convalescence, assez longue, qui suivit l'opération que Pozzi lui fit à la cuisse. Sur sa table de travail — la table des *Corbeaux* — il étendait une serviette de toilette. Il n'avait que deux assiettes ; mais, en revanche, il avait toute une collection de verres — verres à bordeaux, verres à champagne. Il les alignait gravement, devant nos deux couverts. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il n'avait qu'une sorte de vin, à seize sous le litre. « Buvez vite, videz votre verre... ce vin n'est pas bon... Vous allez goûter mon bordeaux de 1874... passez-moi votre verre à bordeaux... » Il reprenait la même bouteille mais, cette fois, il la couchait dans un panier et versait lentement, du bon côté... « Et maintenant goûtez-moi ça... hein ?... quelle différence ! » et il riait, et il riait ! Devant cette pauvre table qu'éclairait une unique bougie, où traînait une vague charcuterie, il s'animait, s'excitait, plastronait, enflait sa voix et, pour l'humble compagnon qui était devant lui, il lançait les traits les plus savoureux, les mots les plus fins et les plus profonds avec une verve colorée, entraînante, fougueuse. Toute la chambre était illuminée... « — Voici le champagne! » Dans les grandes flûtes en cristal, il versait à flot le même vin rouge qui en était à son troisième avatar... « — A la santé de Sarcey ! » Je répondais : « — A la santé de Claretie ! »... Alors, il était très content. »

Les « revuistes » ont assez plaisanté *Les Polichinelles* inachevés. Le gros, l'épais, l'opaque et vulgaire « bon sens », le sens archi-commun de feu M. Sarcey railla aussi Becque de ne pouvoir terminer l'œuvre promise. Il y a certain feuilleton

du « Prince de la Critique » qu'il faudrait reproduire en regard de cette simple, haute déclaration que nous rapporte M. Xavier Roux :

« Je lui demandais de me lire un passage des *Polichinelles* Il ouvrait le manuscrit au hasard, et lisait d'une voix stridente. La satire était d'une violence inouïe. « Mais, disais-je, jamais la censure ne laissera..... — Je le sais bien, me répondait-il : je rends la pièce injouable, exprès. » Il continuait à lire, scandant les mots, mimant les rôles ; il courait à travers la chambre, faisait tous les jeux de scène, ouvrait et fermait les portes. Il était prodigieux d'entrain. — « Assez, pour aujourd'hui ! je vous relirai cette scène dans quelques jours, je veux encore la *truffer*. » Il serrait, dans un tiroir, le précieux manuscrit, puis se jetait sur un canapé boiteux, le canapé de Zola.

— « Non, je ne veux pas qu'on joue *les Polichinelles*..... en ce moment, du moins. Puisque vous connaissez mon ouvrage, vous devez me comprendre.. J'ai été trop bon prophète ; il ne faut pas l'être dans son pays et l'on m'accusera d'avoir emprunté mon sujet aux scandales du jour... Tout Panama est là-dedans... La réalité a même dépassé mon invention. Et puis, vous allez rire, mais je crois encore à la République, et des pièces comme celles-là font trop de plaisir à nos adversaires... »

« Il me contait alors ses rêves politiques. Il avait été très lié avec Spuller, avec Ranc, avec Floquet à la fin de l'Empire. Il paraissait, à ce moment, des mieux doués pour la parole. La vie publique l'attirait. Seules, des raisons de famille et d'argent lui avaient fait abandonner cette voie. Mais il avait gardé, de cette époque, un goût très vif pour les affaires de son pays. Il blâmait les hommes de lettres qui se désintéressaient des événements politiques et il n'admettait pas la tour d'ivoire.

— « Vous conviendrez bien qu'une loi sur le mariage ou sur le service militaire offre autant d'intérêt que la représentation d'une comédie... D'ailleurs, la moitié de ce que nous écrivons est inutile, l'autre moitié est nuisible. Aussi bien, il n'y a plus de pièces à faire : il n'y a plus que des pièces à interdire... »

§

MEMENTO.

La Revue de Paris (15 juin). — De M. R. Rolland, une

belle étude sur *Glück*. — (1er juillet) Des lettres de *Sainte-Beuve*. — Une charmante nouvelle de M. Paul Reboux : *Mémoires d'une poupée*. Des poèmes de M. A. Rivoire : *Souvenirs et Retours*.

L'Europe Artiste (Juin). — Série nouvelle, n° 1. — Une interview de feu M. G. Tarde sur *L'Avenir Latin*. — Mme Valentine de Saint-Point : *Juifs et chrétiens au théâtre*. M. Pascal Forthuny : *La Vie intense en Allemagne*. M. Th. Daubler : *Deux peintres polonais*, avec de belles reproductions de tableaux.

Le Festin d'Esope (juillet) commence la publication d'une traduction de *Judith*, tragédie de F. Hebbel.

L'Idée libre (mai-juin). — Y lire : *Travaux de mars*, de beaux vers de E. Verhaeren. — *Un conteur bolonais*, par MM. A. van Bever et Sansot-Orland.

La Nouvelle Revue (1er juillet). — Lettres de Georges Sand à Prosper Vialon. — *Cimetière de Livres*, par M. E. Morel. — *L'Epicuréisme de Scarron*, par M. G. Touchard.

La Revue hebdomadaire (2 juillet). — *L'Esprit du boulevard*, par M. Jean Carrère.

La Revue Universelle (15 juin). — *Les Salons de 1904*, par M. Roger Marx. — (1er juillet) : *Centenaire de Georges Sand* par M. Samuel Rocheblave. — *Constantin Guys*, par M. Armand Bayot.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Histoire du château de Nohant (*Le Petit Temps*, 11 juillet). — La franc-maçonnerie au dix-huitième siècle (*Le Temps*, 26 juin). — Une nouvelle langue internationale : le *Spokil*.

On a célébré à Nohant le centenaire de George Sand par divers exercices. Un ecclésiastique de Paris, ami de M. Huysmans (qui le lui pardonne difficilement), voulut bien venir dire la messe dans l'église du village pour le repos de son âme, et cette vieille rêvassière spiritualiste méritait bien cela. Plusieurs hommes de lettres distingués proférèrent ensuite des discours. Cela fut des plus ordinaires. A ce propos on a donné dans *le Petit Temps* une intéressante histoire du château de Nohant :

« D'après la chronique du Berry, le bourg de Nohant ne fut jamais qu'un fief relevant de Saint-Chartier, forteresse féodale voisine, possédée par les Anglais jusqu'au jour où Duguesclin les en chassa.

« En 1393, un seigneur du nom de Villalumini y construisit un château qu'il entoura de fossés et de tourelles. Celui-ci fut successivement habité par diverses familles seigneuriales parmi lesquelles figuraient deux demoiselles: Catherine et Madeleine de Rochefort.

« Lorsque la Révolution de 1789 éclata, un écuyer du nom de Pearron de Serennes est propriétaire et seigneur du Nohant. De l'ancien château construit par un des Villalumini, il ne restait plus que des ruines, à l'exception de deux tours que leur nouveau possesseur restaura afin de donner à sa gentilhommière un caractère féodal qui lui manquait.

« M. Pearron de Serennes construisit donc la maison d'habitation telle qu'elle est aujourd'hui ; mais l'attitude des paysans ses vassaux lui parut si menaçante qu'il émigra et l'on n'a jamais su — du moins en Berry — ce qu'il est devenu. Ces biens ne furent pas confisqués, car c'est la grand'mère de George Sand, Marie Aurore, fille du maréchal de Saxe, veuve en premières noces du comte de Horn et veuve une seconde fois de Claude Dupin de Francœil, qui, par acte notarié passé à Paris le 23 août 1793, acheta Nohant et ses dépendances au prix de 237.000 livres.

« Mme Dupin de Francœil avait fait cette acquisition dès que, sauvée de l'échafaud par le 9 thermidor, elle put se retirer en Berry. Elle fit combler une partie des fossés dont M. Pearron de Serennes avait entouré son château. Puis elle exhaussa le sol de façon qu'il formât terrasse du côté du couchant. Afin d'égayer la retraite où elle comptait finir les jours d'une existence bien tourmentée déjà, Mme Dupin, grande dame dans ses goûts et ses actions — elle avait été élevée par la dauphine Marie-Josèphe — créa un parc, un verger et un jardin ; elle traça des allées et des charmilles ; elle planta à profusion des tilleuls, des peupliers, des marronniers et des ormes, dont les faîtes élevés donnent aujourd'hui à Nohant le caractère de résidence seigneuriale qu'il n'eut jamais au temps de la féodalité.

« Au rez-de-chaussée se trouve une belle salle à manger aux boiseries de chêne. A droite est le salon ; il a grand air avec son haut plafond, ses larges fenêtres ouvrant sur le parc, ses meubles Louis XVI, ses murs disparaissent sous des tableaux dont les plus remarqués furent des esquisses de Delacroix et un portrait au pastel du maréchal de Saxe, par Latour. Dans les angles du salon, deux pianos de Pleyel ; l'un, fort ancien, fut souvent touché par Chopin ; l'autre, de fabrication récente,

sur lequel chanta Mme Viardot, et où ses filles, Marianne et Claudie, très jeunes, *piochèrent* leurs premières gammes.

« A la gauche et à la droite de la salle à manger se trouvent la cuisine (cuisine de grande liesse jadis) une salle de bain, une chambre à coucher de vastes dimensions et aux fines peintures modernes et, enfin, la salle de spectacle où Mme Arnould Plessy, les comédiens Bocage, Porel, Clerh, Sully, Thiron et autres artistes de grand talent jouèrent la comédie.

« Tout à côté de la grande scène, Maurice Sand avait installé en 1848, son célèbre théâtre — de marionnettes. Ces spirituels fantoches furent souvent applaudis par Dumas fils, Tourguénef, Flaubert, Charles Edmond, et par bien d'autres célébrités du vaste logis. Sur ce corridor, s'ouvrent douze chambres à coucher et la pièce qui fut à la fois le cabinet de travail de l'illustre femme, son herbier et sa bibliothèque. Sa chambre à coucher, aujourd'hui encore telle qu'elle était lorsqu'elle mourut, se trouve tout à côté.

« Au-dessus des chambres formant l'unique étage, s'étendent de vastes greniers bourrés des décors de l'ancien grand théâtre, de costumes du premier empire, des collections géologiques et entomologiques de Maurice, et son bel atelier de peinture. C'est dans cet atelier qu'Eugène Lambert croqua son premier chat; qu'Edouard Cadol pleura à chaudes larmes sur la mort de l'héroïne de son premier roman; qu'Eugène Delacroix esquissa plusieurs de ses toiles. Le peintre Eugène Lambert, un compagnon de classe, venu ici pour y passer ses vacances, y séjourna treize ans. Cadol n'y fit qu'une visite qui dura onze mois... »

§

Voici, d'après *le Temps*, quelques documents curieux sur la franc-maçonnerie en France au dix-huitième siècle :

« On sait que la franc-maçonnerie française fut méthodiquement réorganisée par le Grand-Orient à partir de la fin de 1773. Cette réforme donna une consécration officielle aux *loges d'adoption* qui admettaient des femmes ; c'est ce qui explique que la princesse de Lamballe fut grande maîtresse d'une de ces loges.

« L'amie de la reine fit à Marie-Antoinette, sur ce qui se passait dans ces réunions fort courues dont il était de mode et de bon ton de faire partie, des confidences que celle-ci s'empressa de transmettre à sa sœur Marie-Christine.

« Et c'est la reine de France qui nous fournit un des textes

les plus curieux sur l'histoire intime des ateliers. Elle écrit, le 26 février 1781 :

« Je crois que vous vous frappez beaucoup trop de la franc-maçonnerie pour ce qui regarde la France, elle est loin d'y avoir l'importance qu'elle peut avoir en d'autres parties de l'Europe, par la raison que tout le monde en est ; on sait ainsi tout ce qui s'y passe. Où donc est le danger ? On aurait raison de s'en alarmer si c'était une société secrète de politique. L'art du gouvernement est, au contraire, de la laisser s'étendre, et ce n'est plus que ce que c'est en réalité : une société de bienfaisance et de plaisir ; on y mange beaucoup et l'on y parle et l'on y chante, ce qui fait dire au roy que les gens qui chantent et qui boivent ne conspirent pas. Ce n'est nullement une société d'athées déclarés, puisque, m'a-t-on dit, Dieu y est dans toutes les bouches ; on y fait beaucoup de charités ; on élève les enfants des membres pauvres ou décédés ; on marie leurs filles ; il n'y a pas de mal à tout cela. Ces jours derniers, la princesse de Lamballe a été nommée grande-maîtresse dans une loge. Elle m'a raconté toutes les jolies choses qu'on lui a dites, mais on y a vidé plus de verres encore qu'on n'y a chanté de couplets. On doit prochainement doter deux filles ; je crois après tout que l'on pourrait faire du bien sans tant de cérémonies, mais il faut laisser à chacun sa manière : pourvu qu'on fasse le bien, qu'importe ! »

« Le caractère charitable de la franc-maçonnerie, ainsi que les principes nettement spiritualistes inscrits dans les déclarations officielles des loges, nous aident à comprendre, d'autre part, comment un grand nombre de prêtres s'y firent inscrire.

« En province, où la réorganisation de 1773 provoqua la création de nombreux ateliers, c'est un prêtre de Bretagne, un curé de Corseul, qui va nous dire quelles garanties on prenait contre l'envahissement des loges et à quel taux élevé on avait maintenu le tarif du droit d'entrée.

« Dans plusieurs loges de Bretagne, il fallait, pour en faire partie, être élu par les anciens à l'unanimité, payer un droit d'entrée de 120 livres, sans préjudice de la cotisation mensuelle. Ces loges, en effet, étaient composées exclusivement de membres de l'aristocratie ou de la grande bourgeoisie, d'officiers de tout grade des armées de terre et de mer, et même de nombreux ecclésiastiques, la plupart hauts dignitaires du clergé.

« C'est peut-être pour ces raisons que la Convention se mon-

tra hostile à la maçonnerie provinciale. En Bretagne, notamment, les municipalités montagnardes et les représentants en mission firent fermer les loges, en s'inspirant de considérants qu'il n'est pas sans intérêt de mentionner.

« Le 24 prairial an II (13 avril 1794), la municipalité de Brest prend la délibération suivante :

« Vu la pétition adressée à la municipalité de Brest par les membres composant la société maçonnique de la *loge de la Montagne*, tendante à obtenir la permission de s'assembler dans la loge cy-devant occupée par la *Société de l'heureuse rencontre*,

« Ouï l'agent national en ses conclusions,

« Le conseil a arrêté de passer à l'ordre du jour motivé sur ce qu'il ne doit plus exister de société secrète dans la République.

« (Arch. municip., Reg. de délibérations.) »

« Le 7 floréal an II (26 avril 1794), le conventionnel Le Carpentier ordonna la dissolution, en ces termes, de la loge la *Tendre amitié* de Dinan :

« ... Instruit que, dans la commune de Dinan, il existe encore une de ces sociétés connues autrefois sous le nom de Franc-Maçons dans laquelle il se tient des conciliabules et se fait des orgies clandestines.

« Considérant, quel que fut jadis l'esprit des sociétés maçonniques, que de telles agrégations ne peuvent être tolérées sous un régime républicain, où la liberté est devenue un bien commun dont la jouissance n'a pas besoin des ombres du mystère, et que d'ailleurs toute réunion d'individus qui se dérobent à la vigilance publique ne peut qu'exciter la suspicion dans un temps où les actions et les principes de tous les concitoyens doivent être soumis à la surveillance du gouvernement.

« Arrêtons que la Société de Franc-Maçons, encore existante à Dinan, sera aussitôt dissoute ; faisons défense à tout individu de former ou entretenir aucune corporation de cette espèce, à peine d'être regardé comme suspect et traité comme tel...

« (Arch. des Côtes-du-Nord, à la date). »

« Les loges se reconstituèrent sous l'empire ; en 1815, le Grand-Orient, auquel s'était unie la confédération du rite écossais, comptait, en France, 886 loges et 337 chapitres,

« Aujourd'hui, s'il faut en croire une statistique récente, il y a 56 loges à Paris, 11 dans la banlieue, 219 dans les départements, 17 en Algérie et en Tunisie, 13 dans les colonies et

21 dans les pays étrangers, au total 337 loges relevant du Grand-Orient français. »

§

Il vient de naître une nouvelle langue internationale, le *Spokil*. Le nombre de ces idiômes, tous pourvus de textes, grammaires et lexiques, dépasse depuis longtemps celui des langages raisonnables et naturels.

R. DE BURY

ART MODERNE

Association d'artistes espagnols résidant en France. Troisième Exposition.— *Galeries Durand Ruel.* — La seconde exposition de cette société m'a déjà donné l'occasion de noter que l'art officiel espagnol vaut l'art officiel français et que tous deux ne valent rien. Propos à quoi il est bien inutile de revenir. Voilà longtemps, hélas ! que, pour la chromo et académique, le tableau de genre et la peinture de bonbonnière, il n'est plus de Pyrénées. Mais on ne voit pas bien pourquoi un Lefebvre de Madrid où un Bouguereau de Ségovie viendrait à Paris tout exprès pour ajouter encore un peu de sucre dans la déjà sirupeuse tisane dont on se régale au bout du Pont des Arts, et rue Volney, et rue Saint-Florentin... Passons. — Et il n'y aurait guère lieu, en effet, de s'arrêter aujourd'hui chez Durand-Ruel, si ce n'était pour rendre hommage à Daniel Vierge. Ce grand artiste fut le président de cette petite société. Quelques œuvres de l'extraordinaire illustrateur, un trop petit nombre pour le dignement représenter, ont été réunies là. Il y en a de tout à fait belles : *Les Folles à la Salpêtrière*, par exemple, dessin célèbre. Mais il nous faut attendre, pour parler de lui convenablement, qu'une exposition générale (elle ne saurait tarder) nous permette de vérifier à nouveau les qualités extraordinaires du voyant et de l'exécutant, de l'évocateur si divers et si libre, qui reçut, comment en douter? la confidence des siècles lointains comme du nôtre et qui visita dans un voyage irréel et vrai toutes les parties du monde. — Contentons-nous, aujourd'hui, de saluer de la simple expression d'une admiration entière le rare esprit que l'Espagne et la France peuvent toutes deux déplorer comme un fils.

A cette même exposition il faut, toutefois, pour être juste, signaler l'œuvre d'un peintre vraiment doué et qui, dans ce milieu détestable, encore qu'il y soit parmi ses compatriotes,

apparaît comme exilé. C'est M. Canals. Vous trouverez les qualités d'un beau coloriste dans son *Coin de loge à la course de taureaux*, dans sa *Femme s'habillant*, surtout dans ses *Cigarières*. La distinction manque un peu, et ce n'est pas dans ses recherches d'élégance que je préfère M. Canals. Mais, je ne crois pas me tromper, il a le sens de la vie populaire, des gestes directement expressifs, des physionomies significatives de sentiments immédiats, rapides, changeants ; et il sait grouper ses personnages, nous faire sentir l'unité de l'atmosphère qu'ils respirent. Un peu plus poussé, je veux dire, moins chargé de couleur et en quelque sorte dépouillé, ce tableau des *Cigarières* serait tout à fait beau, d'une beauté qui, malgré les plus évidentes différences d'exécution, permet de penser aux recherches des petits Hollandais. — Canals : notez ce nom tout près de Zuloaga, de Durio, de Regoyos, de Picasso, de Nonell, de Torent, de Iturrino, de quelques autres encore de ces jeunes artistes espagnols qui doivent consoler leur pays d'avoir produit un, voir deux Madrazo, — et qui lui permettent de se souvenir, et d'espérer.

« **Les Tendances nouvelles** », *20, rue Le Peletier*. — Il eût été, je pense, bien difficile d'imaginer une étiquette plus dangereuse, plus compromettante, plus ingrate et de tous points plus malheureuse que celle-ci : « Les Tendances nouvelles » ! Comment, parmi les cinquante artistes qui sous cette devise-programme viennent de se liguer, ne s'en est-il pas rencontré un pour avertir du péril — réel devant le public — le groupe tout entier ? Il est si imprudent d'affirmer qu'on est *nouveau !* O bons artistes, *français*, laissez-nous le soin de le dire. Et quand elles seraient nouvelles aujourd'hui, vos « tendances », le seront-elles demain ? le seront-elles dans dix ans ? le seront-elles (car il faut éviter de mourir) dans cent ans ? Et quel singulier idéal, celui-ci : n'avoir point d'ancêtres, ne venir de personne, réaliser dans l'art cette montrueuse fiction sociale de l'enfant « naturel » ! Quand, tout au contraire et très certainement, la vérité de l'histoire de l'art est que chaque artiste digne de nous s'offre comme un aboutissement logique d'une immémoriale tradition ! — Mais ces messieurs des « Tendances nouvelles » ont sans doute là-dessus des clartés toutes nouvelles aussi. Il est probable que nous en serons informés, puisque leurs manifestations plastiques se compliquent d'une revue. Déjà M. Jean Varin, secrétaire de cette revue d'art illustrée et mensuelle, nous avertit du double but que se propose le groupe : « Faire

surgir de l'ombre un élément jeune, vibrant », et faire renaître le véritable amateur, « le vieil amateur d'autrefois qui collectionnait la peinture parce qu'il la comprenait et la sentait, cet homme de goût et de cœur... ».

Soit.

Un point où je suis tout à fait d'accord avec ces messieurs des T. N. : la condition pratique de leur association. — Ils voudraient supprimer le marchand. — Ici, oui, je les rejoins pleinement. Je ne sais si le moyen qu'ils emploient est le bon. Ils louent chez l'ennemi — chez le marchand, une salle et y rencontrent directement le public. Ce système abonde en dangers de tous ordres dans l'énumération desquels je n'ai le loisir ni le désir d'entrer ici. Qu'importe? Avant de trouver la méthode sûre, il faudra sans doute tâtonner, peut-être longtemps. Je salue du moins avec plaisir et sympathie cette manifestation intéressante de gens parmi lesquels je sais de vrais artistes. Ils ont et ils expriment le sentiment d'une réforme nécessaire, si nécessaire qu'elle finira bien par aboutir. A cette réalisation ils tâchent et ils auront servi, quelle que soit la fortune de leur tentative présente.

Et, je le répète, ils ont, plusieurs, du talent.

Avec joié j'ai retrouvé rue Le Peletier les grès et les bijoux de F. Durio, qui depuis longtemps n'avait pris part à aucune exposition. Je ne puis que le nommer, cette fois, ainsi que Bachr, Castelucho, Corgialegno, Diriks, Dufrénoy, Geiger, Giriend, Heran, Hettner, Karsten, Mlle de Krouglicoff, Alcide Le Beau, Milcendeau, de la Quintinie, Roby, Rouart, de la Villéon, Dejeon. J'espère que, dans leur prochaine exposition, tous ces artistes, avertis par une première expérience, renonceront à cette « stratégie des masses compactes », dont ils n'auront pas eu, je crains, à se féliciter. Pour vouloir se montrer tous ils se cachent les uns les autres. Point d'air, les cadres se chevauchent, et l'on est même obligé de déplacer des toiles pour voir « celles qui sont dessous ». Un système de *roulement* ne vaudrait-il pas mieux ?

Exposition Henri Vignet. — *Galerie Frager Ladry.* M. Henri Vignet est un de ces peintres qui, délibérément ou non, réagissent contre la tyrannie impressionniste. Il s'inscrit dans cette famille aimable et douce d'artistes sans excessives ambitions, qui se recommande de Harpignies, et dans les rangs de laquelle je saluais récemment M. Duhem. Un sens délicat et distingué de la solitude, la mélancolie d'une âme rare caractérisent la vision de M. Henri Vignet. Il en a trouvé l'expres-

sion harmonique dans ce ton gris-bleu qu'il aime à répandre presque uniformément sur ses paysages parisiens — les quais et Montmartre — ou rouennais, de l'Artois et de Dieppe. De la facture, un peu égale et un peu compacte, se dégage quelque monotonie, mais aussi le signe d'une présence, la marque d'une individualité avec ses qualités positives et négatives. La tristesse sans insistance, qui fait à la pensée de l'artiste son atmosphère naturelle, le sert bien plus heureusement que les instants de joie ensoleillés où parfois il s'efforce. Vous pourriez vous en convaincre en comparant l'un à l'autre ces deux tableaux, — le même à deux heures contrastées de l'an : *Le Sacré-Cœur, soleil couchant après l'orage*, et *Le Sacré-Cœur, tombée de neige*. Vous ne pourriez méconnaître l'éclat juste des tons ardents qui concertent l'harmonie du premier; mais vous l'aurez vite oublié en regardant le second. Cette détresse irrémédiable et sans violence, cette atonie, cette grise et lente et insinuante tristesse du ciel d'hiver parisien, dont on garde dans la mémoire de l'âme et des yeux, pour peu qu'on ait voyagé, le frisson attendri, et cher, ce ciel qui même en se voilant ne permet pas qu'on oublie sa transparence — M. Henri Vignet a senti profondément et suggéré tout cela.

Exposition Henri Matisse. — *Galerie Vollard.* — Il faut que je l'avoue, j'ai été lent à comprendre le talent, la vision, les procédés de M. Henri Matisse. Tous les torts me sont-ils imputables ? Je l'ai accusé, l'an dernier, de déformations inutiles, car ni la beauté ni l'expression à ces violences ne gagnaient rien, — ne me semblaient rien gagner. Dès alors toutefois je marquais mon estime pour l'artiste que je n'entendais, que je n'acceptais point tout à fait. Aujourd'hui, devant sa dernière manifestation, si importante, je n'hésite pas à déclarer la sympathie grandissante qu'il m'inspire. Est-ce son talent qui se développe ou ma compréhension ? L'un et l'autre, sans doute. Je crois pénétrer plus avant que naguère dans les secrets d'une vision limitée, mais exquise et sincère. Des études telles que cette *Route de Chésières à Villars,* cet *Effet de neige* (*vu du Pont Saint-Michel, à Paris*), cette *Liseuse en robe violette*, ces nombreuses natures mortes, et surtout peut-être cette composition intitulée *Intérieur, le lit*, témoignent et d'un bel instinct et d'une science rare. Dirai-je pourtant que j'y reconnaisse les signes d'une individualité puissante, créatrice? Je ne le dirai point. Car je vois bien que l'élève de Gustave Moreau s'est détourné vers la voie, sans cesse élargie et de jour en jour plus fréquentée, dont

Cézanne, ce bon tyran de la peinture jeune, fut l'initiateur, — mais ce choix, s'il marque des préférences délibérées, ne saurait passer pour l'incontestable preuve de l'originalité. Et je vois aussi que M. Henri Matisse est excellemment un peintre, mais je vois encore qu'il l'est uniquement. L'artiste général se dérobe dans les recherches spéciales du technicien. En d'autres termes, la peinture de M. H. Matisse témoigne du plaisir qu'il trouve aux couleurs, aux tons, à leurs relations ; mais ces relations ne sont significatives que d'elles-mêmes. Certes, cet artiste a le goût, la passion des *moyens* de son art, mais *de son art* il n'a peut-être pas tout le sens.

Exposition des œuvres de Mlle Borghild Arnssen. — *En son atelier.* — Une élève de M. Armand Point. On avait déjà vu chez Petit quelques-unes des œuvres qu'elle nous montre aujourd'hui dans son atelier. On ne les aime pas plus ici que là, et les œuvres nouvelles ne consolent pas des anciennes. Est-ce à dire que Mlle Arnssen soit sans mérite ? Non. Elle a trop fidèlement suivi les conseils qu'elle a reçus, mais elle en méritait de meilleurs. A coup sûr, pas une des cinquante-quatre œuvres qu'elle vient de réunir n'est belle et significative. Mais la faute en est à l'enseignement accepté bien plutôt qu'à l'effort individuellement tenté ; j'en veux croire certaines maladresses heureuses où, bien sans le vouloir, se trahit la personnalité prisonnière d'une formule : il y a là — il y a *encore* un tempérament, une nature. Elle nous parlera et nous l'écouterons quand elle se sera évadée de l'Ecole du Pastiche, — si elle ne laisse point passer l'heure.

CHARLES MORICE.

ART ANCIEN

Virgile Josz. — Le centenaire de Maurice Quentin de la Tour. — Expositions Raffet et Constantin Guys.

Appelé à succéder ici au regretté Virgile Josz, je ne prétends pas le remplacer. Il avait fait de l'étude du XVIIIe siècle français son domaine spécial. Et il venait à son heure, puisque tout maintenant nous ramène vers les maîtres de cette époque et que nous nous intéressons passionnément aux moindres faits des personnages du temps de la Régence et de Louis XV. Mais en général cette étude du passé est faite de manière différente : les uns, archéologues experts et historiens scrupuleux, exhument de la poussière des archives les vieux papiers, les dates, les chiffres, les témoignages contemporains,

les actes de naissance et les contrats notariés. Leur travail, pour être de grand prix, n'en conserve pas moins une saveur un peu sèche : il plaît seulement aux curieux de documents et aux travailleurs; il n'est en quelque sorte qu'une matière à mettre en œuvre par les écrivains. Les autres au contraire se contentent d'une information un peu superficielle, et, brodant autour en un style fleuri, évoquent volontiers un XVIIIe siècle très faux et d'ailleurs charmant.

Le grand mérite de Virgile Josz a été de réunir de la façon la plus intime ces deux qualités en apparence contraires et de joindre à un amour peu commun de la documentation la faculté de ressusciter les êtres et de les faire en quelque sorte revivre devant nous. C'est ce qui procurait à ses chroniques du *Mercure* un si puissant attrait; c'est ce qui fait que ses livres ne sont pas des livres d'un moment, à refaire avec quelques documents nouveaux, mais des livres à garder et à rouvrir sans cesse, parce qu'ils ont en quelque sorte l'authenticité et la séduction d'écrits contemporains de Watteau ou de Fragonard. Virgile Josz n'était pas un homme d'aujourd'hui, et jusqu'à la fin il aura vécu parmi ce monde d'autrefois que sa documentation et son imagination recréaient.

Ces dons jusqu'ici n'avaient guère appartenu qu'aux Goncourt. Mais, il faut bien le dire, Josz les dépassait infiniment par la personnalité des recherches, par l'accumulation des trouvailles, par la plus grande sûreté des choses affirmées. Il prend Watteau au moment où il naît et cela lui est l'occasion de nous tracer une eau-forte nerveuse de ce qu'était alors Valenciennes, avec le peuple, les bourgeois et les soldats, avec les peintres et leurs œuvres, avec les femmes enfin, ces femmes si délicieuses dont l'œuvre de l'artiste est pleine, et l'écrivain nous trace cet admirable portrait de la valenciennoise en une page de maître écrivain, le seul exemple que je veux citer :

« Alors qu'elle va, le corsage bistoqué, le griselet ou la robette aux épaules, à quelque fête hors les murs, à la Franche fête, à Onnaing manger le pâté à l'oison, au faubourg croquer les tartes du « Bon Dieu à tartes »; alors qu'elle chôme Notre-Dame d'Amour, Notre-Dame-des-Petits-Poulets ou Notre-Dame-des-Damoiseaux, il lui faut au bras un amoureux dont elle soit fière. Sous les gloriettes de troène et de cornouiller des guinguettes, il lui fera faire place parmi les pipeux, les piteux accourus de la campagne et les arpaliaux de ducasse, ce rude gaillard qui en impose à la harpaille par

la carrure de ses épaules et son air résolu, ce drôle qui aura du galant dans ses souliers aussi bien qu'au col de sa veste et à son feutre, et qui, faisant sonner ses patars et ses sous, lui offrira, debout et cérémonieusement, la première chope et le premier watelet neigeux de crème...

« Celui-là, c'est son « pierrot ».

Zabiau, pour mieux remercier
Pierrot de sen ouvrache
Deux u trôs frôs l'a bajoté
A travers sen visache...

« Watteau se vengera cruellement de toutes ces Zabiaux, — de celles de Valenciennes et de celles de Paris. Elles n'auront pas de plus cruel ennemi parce qu'elles n'auraient pas eu d'amant plus passionné : il leur imaginera une rivale si exquise que pas une d'elles ne pourra atteindre complètement à son air, et que toutes, à l'envi, se piqueront de lui ressembler... »

J'arrête ici la citation, les lecteurs du *Mercure* étant depuis longtemps familiarisés avec le style de Virgile Josz. Mais cette page n'est-elle pas admirable? Ne semble-t-il pas que l'auteur n'ait gardé de ces vieux mots de la langue française que les plus typiques, que ceux qui font le mieux image ? Ne semble-t-il pas qu'il ait passé tout le vocabulaire de jadis au crible pour n'en retenir que des termes d'une qualité expressive extraordinaire et que, cela fait, l'écrivain les ait enchâssés en des phrases vives, alertes, pimpantes qui ont précisément toute la prestesse de l'art de Watteau ? Mais les pages de ce genre abondent dans le livre, et sans plus s'arrêter le merveilleux évocateur continue. Il fait passer devant nos yeux tous les épisodes de la vie du peintre des fêtes galantes, l'aventure à Paris, le repos aux *Porcherons*, les visites au théâtre des *Comédiens français*, le *Pèlerinage à l'isle de Cythère* et la mort rapide et presque légère du délicat et frêle artiste. Ai-je besoin de dire que le *Fragonard* de Virgile Josz avait les mêmes qualités ? Le critique avait aussi commencé à réunir des notes sur Chardin, et son livre eût été un juste hommage rendu à ce grand maître : qui l'écrira maintenant ? L'occasion enfin avait amené Josz à parler des origines de l'art français à propos de l'exposition des primitifs : il se proposait de revenir plus longuement sur ce sujet ; c'est une tâche dont je m'acquitterai dans ma prochaine chronique.

§

Un projet a dû réjouir les dernières heures de Virgile Josz.

C'est celui, formé par la *Revue bleue*, de fêter cette année à Saint-Quentin le deuxième centenaire de Maurice Quentin de La Tour. Lui qui avait proposé ici même de célébrer le centenaire de Chardin, qui dans son dernier article citait encore des lettres de La Tour, eût applaudi de grand cœur à cette idée. Le projet, suggéré par M. Paul Flat, l'auteur de ce livre exquis *Pastel Vivant*, où le peintre de Saint-Quentin est si intimement pénétré, est en voie de réalisation. C'est M. Henry Roujon lui-même, qui, comme il l'a dit spirituellement, a fait l'annonce :

« La *Revue bleue* convie les admirateurs de Maurice Quentin de La Tour à célébrer son deuxième centenaire. On ne me croirait point si je n'avouais tout d'abord qu'une commission va se constituer. J'ajoute qu'il me sera précieux d'y être admis. Ce sera pour moi une sensation délicieuse et quasi néronniene de siéger dans une commission, d'interrompre au lieu de présider. Cette commission devra organiser, pour le mois de septembre prochain, une solennité aussi peu officielle que possible, mais digne de celui qu'on honore. Ce sera surtout un pèlerinage. Si je disais qu'il n'y sera pas prononcé de discours et que la journée ne se terminera pas par un banquet, on verrait en moi un mystificateur. Nous pouvons avoir toute confiance dans la municipalité et dans la population de Saint-Quentin ; elles rivaliseront de zèle pour commémorer le grand homme qui fut leur bienfaiteur. On garde le culte de La Tour en sa cité natale. Les humbles doivent être de la fête ; ils se rappellent que le bon maître, démocrate sans phrases, fit large la part des pauvres dans ses dernières volontés.

« Cette cérémonie sera presque expiatoire. Nos pères, en effet, fêtèrent de façon singulière le premier centenaire. On sait cette histoire, à la fois lamentable et heureuse. Les merveilles qu'abrite aujourd'hui l'Hôtel Lécuyer avaient été léguées par La Tour à sa ville. Aux termes d'une clause de ce testament, modèle de générosité prévoyante et de bonté pratique, l'artiste autorisait son frère à vendre certaines œuvres au mieux des intérêts de tous. Des enchères s'ouvrirent en 1808. David, aussi terroriste en habit brodé qu'en carmagnole, gouvernait alors despotiquement la prison du goût. Les enchanteurs des fêtes galantes, les imagiers des belles aux cheveux poudrés, épuisaient les dernières rigueurs de la loi des suspects. Il y avait blocus continental contre la beauté illégale. On le fit bien voir au pauvre La Tour. Il fut traité comme le dernier des Watteau. Un de ses pastels, comme disent les

commissaires-priseurs en leur langage imagé, « fit dans les trois francs ». On arrêta la vente : ce fut ainsi que l'inappréciable trésor nous resta. »

La première fois que je suis allé à Saint-Quentin, je revenais à bicyclette de l'exposition des Primitifs flamands de Bruges, et j'avais suivi la route de Lille et de Valenciennes. J'ai passé au musée Lécuyer quelques heures délicieuses. Le souvenir est inoubliable de ces portraits et de ces esquisses au pastel, d'une vie si intense, où Restout et le peintre Sylvestre en habit bleu voisinent avec les abbés, le père Emmanuel et l'abbé Hubert, voisinent avec les figures fines et expressives de Mme Favart, de la Camargo et de Mlle Fel. Mais je n'ai pas à dire ici combien est grand le talent de La Tour. Le *Mercure de France*, l'ancien, le constata dès les premiers envois du pastelliste aux expositions du temps. Et en 1751 l'abbé Le Blanc, qui nous précédait ici, écrivait déjà :

« Le plus grand éloge qu'on puisse faire des six pastels de M. de La Tour, c'est de dire qu'ils sont peut-être supérieurs à ceux des années précédentes. Le public éclairé a vu avec admiration les grandes parties de la peinture énoncées dans tous les morceaux. On estoit surtout frappé de l'art avec lequel le peintre a surmonté, dans le portrait de Mme de la Reynière, deux très grandes difficultés ; celle de conserver le brillant de la couleur dans les ajustements sans détruire la fraîcheur de la tête, et celle de faire ressembler une jolie femme sans lui faire de tort. Le portrait de M. de la Reynière est parlant. L'empâtement et les effets de chair dans la tête de M. Dille présentent la nature sous un aspect qui a ravi les amateurs. »

C'est que La Tour avait au plus haut degré le respect de son art et je n'en veux pour preuve que cet extrait d'une lettre qu'il adressait à M. de Marigny le 1er août 1763 :

« Je n'ay pas eu assez de philosophie pour me mettre au dessus des injustices, et quoiqu'une vieillesse mal à l'aise m'ait toujours fait trembler, je n'ay jamais pu gagner sur moi de raisonner avec M. Coypel sur son règlement de 1500 livres par portrait de la Cour ; il auroit senti la différence qu'il y a des hommes qui travaillent par routine et qui, se contentant d'un à peu près, peuvent faire dix tableaux pour un, à ceux qui veulent sérieusement imiter la nature dans un beau chois ; la peinture est un amusement pour eux, et pour ceux-cy elle est la mer à boire. Que d'attentions, que de combinaisons, que de recherches pénibles pour conserver l'unité de mouve-

ments malgré les changements que produit sur la physionomie et dans les formes la succession des pensées et des affections de l'âme. C'est un nouveau portrait à chaque changement, et l'unité de lumière qui varie et qui fait varier les tons de couleurs suivant le cours du soleil et le temps qu'il fait! ces altérations sont d'autant plus perfides qu'elles arrivent insensiblement. Un homme dévoré de l'ambition de son art est bien à plaindre d'avoir à combattre tant d'obstacles... »

Aussi Maurice Barrès a-t-il pu écrire excellemment à propos du pastelliste : « Ses crayons fixaient non seulement les contours, les traits de naissance, mais la physionomie, cette poussière des chagrins et des félicités qui restent aux plis d'un visage froissé par la vie... Ces 87 visages qui, de tous ces murs, me regardent, il leur a sorti leur secret à fleur de peau. Le pli de leurs lèvres, le poids de leurs paupières, toute cette atmosphère du visage que notre instinct saisit pour aimer ou haïr un homme, mais qui n'a pas de nom, m'apparaissent, mis en valeur dans ces pastels avec une prodigieuse sûreté de psychologue. Ces morts, embrumés aujourd'hui par tant de querelles, La Tour me les montre sans voiles, prisonniers pour jamais sous ces glaces... »

Le musée de Saint-Quentin contient aussi le portrait de La Tour par Perronneau. La Tour est représenté de trois quarts le nez fin, la bouche mince et spirituelle, les yeux vifs et pénétrants. Perronneau sans doute a moins de brio que son illustre rival mais quelle science du modelé! Maintenant nous pouvons enfin admirer Perronneau sans faire tort à La Tour. Nous ne sommes plus heureusement au temps où Diderot, pour exalter celui ci, dénigrait celui-là. M. Maurice Tourneux qui a écrit sur Perronneau une étude parfaite va rendre un hommage égal à Maurice Quentin de La Tour. Diderot d'ailleurs, grand écrivain peut-être, fut un détestable critique d'art. Le sujet le préoccupait bien plus que les qualités du peintre. Il aimait Greuze, non pour ses vrais mérites, mais pour le choix de ses scènes pleurnichardes, et il aurait de même volontiers donné tout Watteau pour un Téniers. Ce digne homme fut en somme le premier des critiques d'art modernes: la traduction serrée des formes ne pouvait guère l'intéresser parce qu'il ignorait à peu près ce qu'était le dessin; en ce sens il fut vraiment un précurseur, car nous n'en sommes plus à compter ceux qui accordent d'autant plus de mérite à une œuvre qu'elle est moins dessinée.

§

Ce n'est qu'exceptionnellement qu'on fait place ici à des artistes comme Auguste Raffet et Constantin Guys. Un centenaire encore provoqua l'exposition Raffet. Il est entendu qu'il fut un excellent peintre militaire et que les soldats de l'Empire ont trouvé en lui un interprète parfait. En 1849 Raffet est en Italie où Charles-Albert se bat contre l'Autriche : mais il en rapporte non seulement des croquis militaires ; il en rapporte surtout ce beau recueil de dessins, conservé maintenant au cabinet des Estampes, et par lesquels, comme l'a constaté M. Georges Riat, Raffet s'affirme fort habile portraitiste. De ces portraits de personnages de la cour pontificale je n'en retiendrai que trois : ceux du cardinal Antonelli, de l'abbé Héry et de Xavier de Mérode. Ils sont pris d'après le vif, en attitudes familières ; les physionomies en général fûtées sont excellemment saisies, et Raffet se montre là le digne successeur de crayonneurs comme Carmontelle.

Constantin Guys relève moins encore de l'art ancien : il est et il restera par excellence, ainsi que Baudelaire l'a nommé, le peintre de la vie moderne. Ce ne sont pas seulement les personnages qu'il a représentés qui sont modernes, ce sont surtout les procédés qu'il a employés pour le faire. Quoi qu'on dise, Guys n'a guère d'ancêtres dans le passé et le lien que certains voudraient voir entre lui et Carle Vernet ou Gabriel de Saint-Aubin n'est qu'apparent. L'art de Guys est en marge de l'art : il ignore tout de ce qu'on apprend ; il sait tout de ce qu'on n'apprend pas. Guys est un amateur, mais un amateur génial. Ce contemporain et ce rival de Gavarni et de Célestin Nanteuil excelle à saisir le caractère de ses modèles et à le traduire avec des moyens extrêmement simples. Qu'on mette ces qualités au service d'une main plus habile et peut-être eussions-nous eu un grand peintre de plus. Tel qu'il est, Constantin Guys sait intéresser prodigieusement. L'exposition récente organisée par le graveur Jacques Beltrand réunissait des lavis et des dessins rehaussés d'aquarelles appartenant à divers collectionneurs, MM. Beurdeley, Béraldi, A. Dayot, Chéret, Forain, Gallimard, Henri Frantz, Frantz Jourdain, Adrien Mithouard, Henry Marcel, Roger Marx, Charles Martyne, Pontrémoli entre autres. Le regretté graveur Tony Beltrand, qui avait eu la bonne fortune de découvrir chez un brocanteur tout un lot de dessins de Constantin Guys, s'était consacré à le remettre en honneur ;

avec son fils Jacques Beltrand il avait gravé sur bois les meilleurs croquis du dessinateur et le livre qui résulte de cette collaboration et qui rendra à Guys la justice qui lui est dûe va prochainement paraître, édité par les soins de M. Paul Gallimard : c'est Gustave Geffroy qui en a écrit le texte et s'est chargé de louer, comme il convenait, l'artiste qui doit la plus grande part de sa renommée à l'inoubliable article de Baudelaire.

TRISTAN LECLÈRE.

PUBLICATIONS D'ART

Les Livres : Antony Valabrègue : *Les Frères Le Nain,* Librairie de l'Art ancien et moderne, 6 fr. — *Paris : les anciens quartiers,* Le Deley, 7 fr. 50. — Louis Lumet : *L'Art pour tous,* Cornély, 3 fr. 50. — Tristan Leclère : *Salons,* Sansot, 3 fr. 50.— Pierre de Bouchaud : *Les Successeurs de Donatello,* Lemerre, 2 fr. 50. — Hermann Paul : *Le Veau gras,* Fasquelle, 3 fr. 50.

Les Revues : *La Gazette des Beaux-Arts* ; *L'Art décoratif* ; *Les Arts de la Vie* ; *Bulletin de la Société Française des fouilles archéologiques* ; *L'Occident* ; *La Revue illustrée* ; *La petite revue du Midi* ; *Les Tendances nouvelles*; *La Gravure et la Lithographie françaises* ; *L'Idée libre* ; *L'Art moderne* ; *The Burlington Magazine* ; *Kunst und Dekoration.*

Les Livres.— **Les Frères Le Nain** forment dans l'histoire de la peinture une trinité quelque peu mystérieuse. Et c'est ce mystère que M. Antony Valabrègue — décédé en 1900 — s'était plu à dissiper avec une consciencieuse patience et un esprit de discussion à l'abri des partis pris. Les frères Le Nain eurent avant tout l'originalité d'être des initiateurs et d'être venus avant Chardin. Ils racontèrent avec la plus parfaite simplicité, avec une bonhomie attendrie ou narquoise, la vie des humbles à leur époque. C'est parce que leur œuvre était une œuvre de vérité qu'elle nous émeut et que nous pouvons en tirer des déductions historiques et sociales dont ils n'avaient point recherché la portée.

« Ces peintres, dit M. Antony Valabrègue dans le livre qui vient de paraître, nous les trouvons aujourd'hui plus rapprochés de nous que les maîtres nobles et pompeux, qui de leur temps ont joui du succès et réuni toutes les consécrations. Ils nous paraissent répondre à un sentiment moderne ; nous leur savons gré d'avoir rendu ce que d'autres ont oublié. Leur œuvre, évidemment, est grandie à nos yeux de ce qu'ils nous ont donné des idées distinctes, des images d'ensemble, que nous ne rencontrons chez aucun autre à la même époque, et que

nous leur devons à eux-mêmes, grâce à une sorte de hasard.»

J'ai parlé plusieurs fois ici même de l'ouvrage sur **Paris : les anciens quartiers** publié sous la direction de M. G. Cain. J'y reviens à nouveau à propos du fascicule sur l'Hôtel de Ville, le Châtelet, la tour Saint-Jacques, Saint-Merri, les Halles et la Place des Victoires, fascicule dont le texte est dû à M. John Labusquière qui fut, durant son passage à la municipalité, un des membres les plus actifs de la Commission du Vieux-Paris.

La notice dont il fait précéder un choix de gravures judicieux transforme cet album en une sorte de répertoire didactique des plus précieux. C'est entre l'Hôtel de Ville et les Halles, entre Saint-Merri et la place des Victoires, que se sont joués quelques-uns des principaux drames de notre histoire. Bien des heures décisives pour la nation ont tinté là plus violemment qu'ailleurs et chaque seconde du Temps a laissé entre les murailles vieillies de ces vieux quartiers des souvenirs qui s'offrent à nous à tous les instants.

M. John Labusquière fait agir sous nos yeux, en quelques pages, le cinématographe historique qui déroule les aspects mouvants d'une humanité passionnée et des révolutions populaires, à travers le changement de décor des paysages urbains. Et la lecture de cet ouvrage me suggère cette pensée que c'est toujours ainsi qu'on devrait enseigner l'histoire, que l'énoncé des faits trouve dans l'image documentaire un complément à ce point explicatif, séduisant et mnémotechnique qu'il faudrait presque le considérer comme indispensable. De toute façon les amateurs d'estampes et d'archéologie auront grande joie à feuilleter dans ce volume des estampes où l'Art collabore avec les Archives pour nous permettre de ressusciter le Passé.

Les jouissances esthétiques sont-elles destinées à rester le monopole d'une élite ou peuvent-elles être communiquées à la totalité des cerveaux humains et le devoir des émancipateurs n'est-il pas de s'essayer à répandre dans les masses ouvrières le goût du beau et ses joies gratuites ? Ce sont ces questions que s'est posées un des plus actifs, des plus volontaires et des plus perspicaces écrivains épris d'art social, M. Louis Lumet. La solution qu'il leur a donnée est la fondation de **L'Art pour tous**, société fraternelle dans laquelle des artistes et des écrivains dévoués à l'embellissement et à l'amélioration de la vie nationale, promènent des groupes ouvriers à travers les musées, les manufactures, les ateliers de grands artistes comme Carrière, Chéret, Besnard, à travers même les villes et les

paysages en s'efforçant d'initier ces intelligences avides et neuves aux beautés du spectacle.

Louis Lumet organisa son œuvre en 1901, à la suite d'un appel vibrant de Gérault-Richard dans la *Petite République*, et avec le concours incessant d'un prolétaire admirable, Edouard Massieux, qui, sa journée de labeur terminée, la blouse encore poussiéreuse du travail, apporte au jeune écrivain ce qui reste d'activité disponible dans les heures d'une existence ouvrière. Depuis trois ans la société n'a fait que grandir. Fondée avec treize journaliers dans une arrière-boutique de marchand de vin du quartier des Gobelins, elle compte aujourd'hui deux mille trois cents adhérents auxquels il a été fait plusieurs centaines de conférences par les collaborateurs de cette œuvre de solidarité sociale d'un but si noble et si considérable.

Ce sont justement quelques-unes de ces conférences que publie, sous le titre même de *L'Art pour Tous*, M. Louis Lumet, en faisant précéder le volume d'un historique complet du groupement et d'un exposé précis de ses tendances et de ses desiderata. Je citerai particulièrement parmi ces causeries : *Puvis de Chavannes*, par Emile Chauvelon ; *L'Art dans les Pays-Bas et l'idée de l'évolution religieuse*, par Louis Frédéric Sauvage ; *La Ferronnerie*, par Ch. Formentin ; *Alexandre Charpentier*, par Frantz Jourdain ; *Eugène Carrière*, par Georges Lecomte ; *Jules Chéret*, par Gustave Kahn et quelques pages concises mais parfaites de M. Jean Viollis sur *l'Art de Steinlen*.

M. Gustave Geffroy, dans sa préface des **Salons** de Tristan Leclère (alias Tristan Klingsor), remarque que l'on reconnaît dans l'auteur de ces comptes-rendus sincères la fantaisie du poète des *Squelettes Fleuris* et de tant d'autres œuvrettes précieuses, sémillantes, baignées de rose, de vert et de parfums d'Orient. C'est que Tristan Leclère a su passer dans les halls surchargés de toiles et encombrés de statues en chercheur d'émotions, plus habitué à sentir qu'à composer des formules et c'est là la qualité certaine de cette réunion d'impressions d'art.

Antonio Pollajuolo, Verrochio, les Rossellino, Desiderio da Settignano, Benedetto da Majano, Mino da Fiesole, Civitali, figures caractéristiques de la sculpture italienne, véritables **Successeurs de Donatello** dans la seconde moitié du xve siècle, nous sont présentés dans une manière de monographies précises et fournies, patiemment établies par le lettré poëte et érudit qu'est M. Pierre de Bouchaud. C'est le

complément naturel des autres opuscules du même auteur sur Michel-Ange, sur Benvenuto Cellini et sur la sculpture à Rome et à Sienne.

On sait de quel crayon cruel Hermann-Paul stigmatise les mœurs bourgeoises. **Le Veau gras** est le roman dessiné de plusieurs familles sous la troisième République. On suivra avec satisfaction à travers les péripéties banales de l'intrigue l'évolution physiognomonique des personnages qui dénote une fois de plus chez l'humoriste la perspicace observation psychologique dont il a déjà donné maintes preuves.

Les Revues.— **La Gazette des Beaux-Arts** (juillet). — M. Paul Durriez explique comment il a été amené à retrouver dans la *Vierge de miséricorde*, du musée de Condé, une composition d'Enguerrand Charonton et Pierre Villate placée jadis dans une chapelle de l'Eglise des Célestins à Avignon. Enguerrand Charonton est un des primitifs français les plus savoureux et la constatation d'origine et d'auteur qui vient d'être faite est très importante pour l'étude de notre vieil art français. — M. Salomon Reinach commente les découvertes faites par M. Arthur Evans, sur l'emplacement du « Palais de Minos » à Cnosse, disserte particulièrement sur une petite *déesse aux serpents*, en faïence, dont il explique le caractère religieux, signale l'intérêt qu'il faut attacher à la croix en marbre qui occupait le fond du sanctuaire et rappelle que nombre de signes cruciformes avaient une valeur symbolique ou religieuse bien avant l'ère chrétienne. Ce qui frappe particulièrement dans le cas actuel c'est la place principale occupée par la croix dans un sanctuaire païen. Il y a là au point de l'origne des cultes chrétiens matière à nombreuses controverses. — Au même numéro, *Les salons de 1904* par M. Chaumeix; *la Miniature à l'exposition des primitifs français* par M. Mâle; la suite des articles de M. Lafenestre sur cette même exposition des primitifs et quelques pages brillantes de M. Gustave Kahn sur *Claude Monet* et ses magistrales évocations londoniennes.

L'Art Décoratif (juin). — Numéro largement illustré et consacré en entier aux *Salons*.

Les Arts de la Vie (juin). — *Notre monnaie* par Henri Nocq.

L'Epreuve (juin).— *Les Salons de 1904* par Victor Thomas. En hors texte sur format triple le beau triptyque d'Henri Martin.

Bulletin de la Société Française de Fouilles Ar-

chéologiques (1er fascicule). — Ce premier fascicule contient tous les renseignements sur la fondation de la Société, créée à l'exemple des sociétés privées formées en Angleterre, en Allemagne et aux Etats-Unis, sociétés dont l'activité scientifique a déjà obtenu des résultats si notoires.

L'Occident (juin). — M. Maurice Denis décrit avec enthousiasme des fresques qu'il a vues en Bretagne dans la chapelle de Kernascléden et qu'il n'hésite pas à qualifier de *chef-d'œuvre inconnu de la peinture française au XVe siècle.*

La Revue illustrée (15 juillet). — Très curieuses compositions de E. Gorth-Jones pour *Le Cavalier*, par M. Jérome Doucet.

La Petite Revue du Midi (*passim*). — De Louis Oury de très amusants croquis d'habitants ou d'habitués de Biarritz et des illustrations de L. W. Hawkins et de Charles Junquet.

Les Tendances nouvelles (mai). — Premier numéro d'une revue qui est particulièrement l'organe d'un groupe d'artistes formant une sorte de coopérative de vente. Ce fascicule contient un article sur Charles Milcendeau, un des associés.

La Gravure et la Lithographie françaises (juin).— Nouveau journal mensuel, dont le titre définit suffisamment le but. Au présent numéro, *La gravure et la lithographie aux Salons de 1904*, par Jean Dayros.

L'Idée libre (mai-juin). — Dans un article sur les *Salons de Paris*, M. Gabriel Boissy attaque longuement et violemment l'art de Rodin et lui oppose l'œuvre de Constantin Meunier. « M. Rodin, dit-il, encanaille l'esprit; M. Constantin Meunier idéalise l'ouvrier. » Je regrette que le manque de place et l'esprit plutôt documentaire de ces chroniques mensuelles ne me laisse pas libre de reprendre un à un les arguments de M. Boissy pour les combattre, mais je ne puis taire mon étonnement de voir discuter sur Rodin et sur Constantin Meunier en exaltant l'un au détriment de l'autre. Ils m'avaient parus tous deux, par la qualité même de leur art, voués aux mêmes exécrations ou aux mêmes hommages.

L Art moderne (26 juin). — *Whistler en Belgique*, par Octave Maus.

The Burlington Magazine (juillet). — *Les pièces maîtresses de Vélasquez à la Galerie impériale de Vienne*, par Charles Ricketts.

Kunst und Dekoration (juillet). — Compte-rendu de l'Exposition de Dresde avec de nombreuses illustrations.

YVANHOÉ RAMBOSSON.

LETTRES ANGLAISES

Maurice Hewlett : *The Queen's Quair*, in-8°, VIII-510 pp., 6 s., Macmillan. — W. M. Thackeray : *Sketches and Travels in London, etc*, cr.-8°, XVI-484 pp., 3 s. 6 d., Macmillan. — James Blyth : *Celibate Sarah*, cr.-8°, XII-292 pp., 6 s., Grant Richards. — Robert Browning : *Poetical Works*, vol. I, VI-494 pp., pet. in-8, 1 s., Grant Richards. — Samuel Butler : *Essays on Life, Art and Science, edited by R. A. Streatfeild*, cr. 8°, XII-340 pp., 6 s., Grant Richards. — Herman K. Viélé : *Myra of the Pines*, cr. 8°, 306 pp., 6 s., Fisher Unwin. — Constance E. Maud : *My French Friends*, cr. 8°, XIV-324 pp., 6 s., Smith Elder. — *Japan by the Japanese*, edited by Alfred Stead, Heinemann. — Revues : *Temple Bar*. — *Pearson's Magazine*. — *Pall Mall Magazine*. — *Harper's Magazine*. — *Cornhill Magazine*. — *The World's Work and Play*. — *The New Ireland Review*. — *The Fortnightly Review*. — *The National Review*. — *The Independent Review*. — *The Monthly Review*. — *The Empire Review*. — *Dana*. — *The Bookman*. — *The Rapid Review*. — *The Review of Reviews*. — *The Academy and Literature*. — *The Saturday Review*. — Livres reçus.

Les admirables reconstitutions romanesques qu'accomplit jadis M. Maurice Hewlett dans ses *Little Novels of Italy*, dans son *Richard Yea and Nay*, eurent un très grand succès et lui valurent des louanges enthousiastes et des critiques virulentes. Cette fois encore, avec **The Queen's Quair**, il a mis en œuvre ses dons extraordinaires d'évocation ; ses dons miraculeux presque, puisqu'il réussit une véritable résurrection. Dans ce dernier roman, il a fait vivre la déconcertante Marie Stuart, réédifiant des palais, reconstituant des paysages, animant toute une époque lointaine et un peu mystérieuse, projetant tour à tour sur ce décor merveilleux les clartés les plus chatoyantes et les ombres les plus discrètes. Marie Stuart s'agite au milieu du cercle de ses familiers, tous ces personnages sur qui rejaillit un peu d'immortalité, pour ce qu'ils furent mêlés à la destinée tragique de la pauvre petite reine.

« A Quair is a *cahier*, a quire, a little book. Dans un semblable un certain roi écrivit joliment le récit de ses amours, et ici, en cet autre, je prétends vous montrer toute la tragique erreur, toute la douleur, connue seulement de celle qui les vécut... Marie d'Ecosse. » Et pas à pas nous suivons Marie Stuart pendant les six dernières années de sa vie ; nous sommes les témoins émus de cette « tragique erreur » ; nous assis-

tons le cœur serré ou plein d'espoir tour à tour, les larmes aux yeux ou les lèvres souriantes, aux événements qui se succèdent au cours de la romanesque et dramatique existence de la jeune reine.

Il semble que l'auteur, dans ce roman, ait moins fait d'efforts pour être archaïque et maniéré tout en nous apparaissant tel cependant. Peut-être sommes-nous plus habitués aux savantes simplicités de sa langue, à ses archaïsmes voulus, à son pittoresque un peu artificiel, ou bien est-ce lui qui, plus habitué, laisse moins transparaître le labeur ? Quoi qu'il en soit, *The Queen's Quair* est un fort beau livre, digne de notre admiration et sûr de nous intéresser et de nous émouvoir.

§

Le dix-septième volume des œuvres complètes de W. M. Thackeray, que publie la maison Macmillan, vient de paraître ; il porte pour titre : **Sketches and Travels in London** : *Mr. Brown's Letters to a Young Man about Town, The Proser, and Miscellaneous Contributions to Punch* (*1845-1850*), et contient 78 illustrations. C'est en somme un recueil des divers travaux journalistiques de Thackeray, et l'auteur de *Vanity Fair* et de *Pendennirs* apparaît ici sous un jour fort intéressant. On peut admirer sa verve primesautière, son ironie et son humour spontanés, dans ses *Contributions to Punch* en particulier, où l'on trouve des caractéristiques des plus curieuses permettant de connaître plus intimement l'auteur. Sans doute, ce ne sont là très souvent que des boutades, des mots, des traits d'esprit, mais il faut précisément accorder une attention et une valeur à ces révélations pour comprendre certains aspects plus significatifs et plus ambitieux de l'œuvre de Thackeray.

§

Mr. Thomas Hardy a fait de la contrée qu'il appelle Wessex le cadre dans lequel il place ses personnages. Et c'est un des côtés les plus attrayants de son œuvre que nous ayons, outre l'affabulation toujours magistrale de ses romans, la description vivante et complète d'un pays qui mérite si bien d'être connu et compris. Peut-être Mr. James Blyth a-t-il voulu suivre l'exemple de l'illustre maître à qui il a dédié son œuvre. Dans un précédent roman, *Juicy Joe*, dont nous avons rendu compte ici même, il nous a transporté dans la région des *marshes*, révélant l'aspect ingrat et traître du sol, et le

caractère grossier, brutal et hypocrite des habitants. Cette fois, il prend la contre-partie de *Juicy Joe :* c'est un londonien qui épouse une fille des *marshes,* qui, naturellement délicate et sensible, a gardé d'un séjour dans un monde plus civilisé un raffinement et une distinction qui s'accordent avec sa beauté. Il y aurait bien des reproches à faire à l'auteur. Le titre : **Celibate Sarah** désigne un personnage qui n'est pas exactement le pivot de l'œuvre. A vrai dire, ce pivot manque, et c'est là un défaut de construction. L'intérêt se distribue sur au moins quatre personnages, qui ont des rôles prépondérants. Certains détails paraissent un peu forcés, pas dans la note, mais il faudrait connaître le pays et ses mœurs pour juger sur ce point. Nous retrouvons d'anciennes connaissances, comparses de *Juicy Joe,* et non sans plaisir, on les reconnaît avec leurs tares indélébiles et leurs vices invétérés ; seule la vieille sorcière s'amende, sous l'influence de la pure et belle Bertha, et cela nous la gâte, elle était plus mystérieuse et plus saisissante dans l'autre roman. *Celibate Sarah* n'est certes pas un livre sans défaut, mais c'est une histoire passionnante, pleine d'incidents captivants, d'événements poignants, et l'auteur n'a certes pas manqué à la promesse qu'était *Juicy Joe.*

§

Bien souvent des lecteurs m'ont demandé de leur indiquer une édition agréable et surtout peu coûteuse des **Œuvres poétiques de Robert Browning** : en voici une qui peut être recommandée sans crainte, si les volumes qui suivront sont aussi soignés que le premier que j'ai sous les yeux, et il n'y a aucune raison d'en douter. C'est un volume de cinq cents pages, d'un format petit et gracieux, d'une impression facilement lisible ; il contient : *Pauline, a fragment of a Confession ; Strafford, a tragedy ; Sordello ; Pippa passes, a drama ; King Victor and King Charles, a tragedy.* Tous ces titres évoquent des grands poèmes dramatiques qui ont fait la gloire de Browning. Sans doute, nombreux sont ceux qui s'efforceront de goûter ces belles œuvres, de pénétrer les obscurités de certains passages et de comprendre l'entière signification de *Sordello,* par exemple.

§

Samuel Butler est peu connu en France, où sans aucun doute sa personnalité et son originalité devraient lui gagner des admirateurs. Il en a en Angleterre, et parmi ceux-là,

Mr. Richard Streatfeild a pieusement réuni en un volume neuf essais et articles qui n'avaient jusqu'à présent été publiés que dans des revues. Nous retrouvons dans le choix judicieux de Mr. Streatfield toutes les qualités et tous les défauts qu'on connaissait déjà à l'auteur ; néanmoins, ces **Essays on Life, Art and Science** contiennent tant d'excellentes choses que c'eût été dommage de ne pas les réimprimer. Rien n'est indifférent de ce qu'écrivit Samuel Butler, et s'il est des travaux de lui qui aient perdu l'importance qu'il leur accordait, on ne saurait dire, en tous cas, que ses idées les plus saugrenues soient dénuées d'intérêt. Il a sa place dans la littérature de son pays avec son *Erewhon*, et s'il vaut mieux maintenant ne pas s'attarder à ses traductions d'Homère, à l'ouvrage dans lequel il soutient que l'auteur de l'*Odyssée* est une femme, il faut reconnaître quand même sa maîtrise dans le genre de l'utopie satirique et humouristique. Quand il mourut en 1902, il venait de publier *Erewhon revisited* qui renferme des passages tout à fait remarquables. Une œuvre posthume, *The Way of all Flesh*, est excellente aussi, et le volume que vient d'éditer Mr. Streatfeild prend place parmi les œuvres de Butler qu'il faut connaître. Quand ses raisonnements sont spécieux, on n'est pas forcé d'être de son avis, mais on ne peut manquer d'être séduit par la magistrale façon dont il manie le paradoxe.

En lisant **Myra of the Pines**, on goûte le charme frais et léger de ce récit, sans pouvoir se défendre cependant d'une certaine déception au dénouement. Il y a dans ces pages mille choses séduisantes et l'on a l'impression que beaucoup d'autres manquent. Sans doute, aussi, l'œuvre pèche par certains côtés : construction trop lâchée, intrigue un peu ténue, caractères insuffisamment poussés. Cependant, Myradale et ses farouches protégés, le professeur-inventeur plongé dans ses horoscopes, la brave dame possédée du démon de la littérature, le complaisant Ramsey, jusqu'au mystérieux Suédois et jusqu'aux redoutables réfugiés et leur troupeau de porcs, tout cela, au milieu de l'immense et sombre forêt de pins dans un coin perdu de l'Amérique, est extraordinairement suggestif. Très jolis, le voyage que Myra fait à la ville, revoyant avec joie les champs dorés et la verdure, et son retour à la forêt qui la prend à nouveau. L'incendie des pins, *deus ex machina*, qui fait intervenir un dénouement qu'on ne voyait guère arriver jette une note d'effroi dans cette idyllique histoire, narrée en un style élégant et expressif, gracieux et

imagé tour à tour avec des parties de dialogue fort animé et spirituel. L'auteur, Mr. Herman Knickerbocker Vielé vient de publier aussi un volume de vers où il fait preuve d'imagination et de savoir-faire, laissant toujours quelque chose à deviner, quelque chose d'imprécis qui attire et inquiète. Peut-être pourrait-on reprocher à l'auteur d'abuser de cet effet visionnaire, mais les poèmes, dans une atmosphère plus claire et plus nette, perdraient sans doute ce caractère suggestif qui fait leur charme. Prosateur alerte et entraînant, Mr. Vielé se montre en même temps poète délicat et puissant.

§

Dans son nouveau volume, **My French Friends**, Miss Constance E. Maud se retrouve, elle aussi, avec les mêmes personnages et le même cadre que son *English Girl in Paris*. Sans aucune prétention, elle raconte tout ce qu'elle voit et entend chez « ses amis français », et son récit est d'un bout à l'autre scintillant, sautillant, spirituel et rieur. Avec bonne humeur, tendresse et malice, tour à tour, l'auteur apprécie, juge, dépeint, critique, et il ne faut pas affecter de l'indifférence envers cet ouvrage en apparence léger et modeste ; il est plus important et plus significatif qu'on ne pourrait le croire. Il nous fait connaître sous un jour agréable et sympathique, sans moquerie méchante, sans critique acerbe, tels que nous sommes. L'auteur est, sans l'afficher, une très fine psychologue et elle démêle les mobiles de nos actions, elle saisit les traits de caractère et de mœurs avec une précision surprenante. On trouve trop souvent, en Angleterre, des préjugés imbéciles contre la France et les Français, contre le continent en général; trop d'auteurs s'ingénient à cultiver l'insularité méprisante et grossière de l'Anglais aux dépens du continental, pour qu'on ne rende pas un hommage à une œuvre sincère, véridique et charmante, dans laquelle nous et nos mœurs ne sommes caricaturés ni défigurés, mais finement et intelligemment portraicturés. Ces divers chapitres ont paru dans un magazine populaire, d'un tirage énorme, et nul doute que les opinions de beaucoup de lecteurs n'aient été heureusement modifiées, par les tableaux exacts et les jolies scènes que leur a présentés Miss Constance Elizabeth Maud.

§

Un livre qui présente un intérêt considérable à l'heure actuelle vient d'être publié par Mr. William Heinemann ; son

titre : **Japan by the Japanese**; il est « par permission spéciale » dédié à Sa Majesté Impériale le Mikado, et compilé, préfacé et édité par Mr. Alfred Stead, un des Européens les plus compétents sur les questions d'Extrême-Orient. Ce remarquable volume, exposant l'état du Japon à l'époque présente, est divisé en chapitres spéciaux, dus, chacun, à un personnage japonais des mieux autorisés : *La Famille Impériale*, par le baron Samnomiya, chef de la maison impériale; *La Constitution*, par le marquis Ito; *La Vie parlementaire*, par le baron Kaneko Kentaro; *L'Armée*, par le marquis Oyama, chef de l'état-major général; *La Marine*, par l'amiral Saito, vice-ministre de la marine; *L'Education*, par le comte Okuma; *Les Finances*, par M. Sakatani, vice-ministre des Finances; *La Banque*, par M. Yamamoto, gouverneur de la Banque du Japon; *Le Commerce*, par le baron Shibusaura, président de l'Union des Chambres de Commerce, et d'autres chapitres sur la Presse, les Chemins de fer, les Postes et Télégraphes, la Police, etc.

§

Revues. — En parcourant le sommaire du numéro de juin de **Temple Bar**, mes yeux se sont arrêtés sur ce titre : *Jules Verne at home*, par Gordon Jones; n'ayant jamais cessé d'éprouver à l'égard de l'auteur de tant d'œuvres captivantes, une vive reconnaissance pour les heureux moments qu'il me fit passer enfant et les voiles qu'il souleva devant mes yeux éblouis, je me mis à feuilleter l'article, désireux de connaître un peu mon auteur chez lui, *at home*. Mr. Gordon Jones est allé voir Jules Verne à Amiens, et, par questions et réponses, il relate la conversation qu'ils eurent. « Quel est votre auteur favori? demande le visiteur. — Vivant ou mort? précise M. Jules Verne. — Disons : mort. — Il n'y a qu'une seule réponse à faire, réplique M. Jules Verne avec enthousiasme. Pour moi, les œuvres de Ch. Dickens éclipsent toutes les autres, etc... — Et parmi les vivants, qui préférez-vous? demandai-je. — C'est une question plus difficile, répartit M. Verne, et il me faut réfléchir avant de vous répondre... Je crois que je puis me décider, fit-il au bout d'un instant. Il est un auteur dont l'œuvre m'attire bien vivement du point de vue imaginatif et dont j'ai suivi les livres avec un intérêt considérable. Je veux dire Mr. H. G. Wells. Quelques-uns de mes amis m'ont insinué que son œuvre est établie sur des lignes quelque peu similaires aux miennes, mais je crois

qu'ils sont dans l'erreur. Je le considère, en tant qu'écrivain purement imaginatif, digne des plus grands éloges, mais nos méthodes sont entièrement différentes. J'ai toujours eu soin dans mes romans de baser mes prétendues inventions sur un fonds de faits réels et d'employer dans leur maniement des méthodes et des matériaux qui ne sont pas entièrement hors du domaine de la science mécanique contemporaine...

« Les créations de Mr. Wells appartiennent sans réserve à un âge et à un degré de connaissance scientifique fort éloignés du présent, bien que je ne veuille pas dire entièrement au delà des limites du possible. Non seulement il emprunte ses constructions exclusivement au domaine de l'imagination, mais aussi les matériaux avec lesquels il les édifie.

« Voyez, par exemple, ses *Premiers Hommes dans la Lune.* Vous vous rappelez qu'il introduit ici une substance anti-gravitationnelle absolument nouvelle, sur le mode de préparation et la composition chimique de laquelle il ne nous donne pas le moindre indice ; et aucune référence à nos connaissances scientifiques actuelles ne nous permet un instant de prédire une méthode par laquelle on pourrait obtenir un pareil résultat. Dans *La Guerre des Mondes* encore, ouvrage pour lequel j'avoue avoir la plus grande admiration, nous sommes laissés dans l'ignorance la plus complète du genre de créatures que sont en réalité les Martiens et de la façon dont ils produisent le merveilleux rayon ardent avec lequel ils opèrent de si terribles dévastations contre leurs assaillants.

« Remarquez bien, continue M. Verne, qu'en disant ceci, je ne jette aucun dénigrement sur les méthodes de Mr. Wells, au contraire, j'ai le plus grand respect pour son génie imaginatif. J'établis simplement un contraste entre nos deux manières, et indique la différence fondamentale qui existe entre elles et je désire que vous compreniez bien que je n'exprime aucune opinion sur la supériorité de l'une ou de l'autre. »

On pourrait insister bien davantage et sans paradoxe sur les différences qui distinguent les œuvres des deux écrivains et faire pencher la balance en faveur du génial auteur d'*Anticipations ;* mais nous sommes heureux de voir le vétéran de la fiction scientifique saluer le jeune auteur et rendre hommage à ses mérites.

Parmi l'extraordinaire variété d'articles qu'on rencontre dans les magazines, les suivants présentent un intérêt particulier : **Pearson's Magazine** : *Historic Monuments of Britain*, *The Roman City of Silchester*, par F. Haverfield ;

Labby, un article sur Mr. Labouchère par T. P. O'Connor, illustré de caricatures et de portraits.

Pall Mall Magazine, numéro plein de choses intéressantes ; *Sunlight and Movement in art*, excellent article de Mr. Lewis Hind, critique d'art d'une espèce peu commune, car il a vu la nature sous tous ses aspects dans les contrées les plus diverses et visité les musées de toutes les villes d'Europe, à l'encontre de nos pompeux criticastres, ronds de cuir prétentieux à qui le Louvre fait peur et qui ne sont jamais allés plus loin que les fortifications ; *Blind Man's Buff*, une nouvelle de Mr. Laurence Housman ; la cinquième partie des précieux *Avowals* de Mr. George Moore ; *Petticoat Lane Impressions of an Ignoramus*, par G. S. Street ; *The Reign of the Muse*, poème de William Watson.

Harper's Magazine : *Freedom of the Sea*, par J. Bassett Moore ; *The Fourth Dimension*, par C. H. Hindon ; la suite du roman de Mrs. Humphry Ward : *The Marriage of William Ashe;* etc.

Cornhill Magazine : *Henry Morton Stanley*, par Sidney Low ; *Blackstick Papers*, par Mrs Richmond Ritchie ; *Historical Mysteries : Cardinal's the Necklace*, par Andrew Lang ; etc.

The World's Work and Play de juillet est exclusivemen consacré aux vacances et aux distractions diverses dont on peut jouir pendant le repos d'été ; voyages, golf, automobilisme, cricket, excursions à pieds, pêche, tous les sports et tous les plaisirs sont passés en revue.

Profusion de pages qu'il faut lire dans les Revues :

The New Ireland Review, *Emigration and its Consequences*, par R. J. Kelly ; *Early Irish History*, par Arthur Clery ; *Religious Songs of Connacht*, par Dr Douglas Hyde ; etc.

The Fortnightly Review : *The American Government in the Chicago Strike of 1894*, par Grover Cleveland, ex-président des Etats-Unis ; *Michael Ivanovitch Glinka*, par A.-E. Keeton ; *The Humanity of Shakespeare*, par H. Beerbohm Tree ; *A Question of Women*, par G. S. Street ; *Temporary Power*, par Mrs. John Lane ; etc.

The National Review : *Prussia and Poland*, par Joseph de Koscielski, membre de la Chambre Haute de la Diète prussienne : *Miltonic Myths and their Authors*, par J. Churton Collins ; *Tzu-Tsi, Empress Dowager of China*, par Peking ; *Cobden and Cobdenism*, par L. J. Maase ; etc.

The Independent Review : *The Poetry of George Me-*

redith, par G. M. Trevelyan; *Sons of the Regiment in France*, par C. B. Percival; *Herbert Spencer's autobiography*, par W. H. Hudson; etc.

The Monthly Review : *The Army Question in Austria and Hungary*, par le comte Albert Apponyi, ex-président de la Chambre Basse de Hongrie, et chef actuel de l'opposition; *The Questionable Shapes of Nathaniel Hawthorne; English Music, a Practical Scheme*, par Robert Bridges; etc.

The Empire Review : *The Knell of Conscription*, par Major General sir Alfred E. Turner; *The Kiel Interview*, par Edouard Dicey; *The Australian Peril, State Socialism*, par C. Kinloch Cooke; *The Truth about the German Navy*, par J. L. Bashford, etc.

Dana : *The Policy of the Irish Party*, par Stephen Gwynn; *Moods and Memories*, par George Moore; *The Facts of the Churchbuilding Question in Ireland*, par F. Hugh O'Donnell; *On Going to Church*, par John Eglinton; *On the Possibility of a Thought Revival in Ireland*, par Mr Gibson; etc.

The Bookman : *Nathaniel Hawthorne*, par Walter Lewis; *Swinburne*, par James Douglas; *The New Maeterlinck*, par A. Macdonell; *M. Taine's Middle Period*, par William Barry; etc.

The Rapid Review, une revue générale des événements du mois, des livres, revues, journaux, pièces de théâtre, inventions, etc., dont il a été question depuis le 15 juin.

The Review of Reviews accorde une place plus importante que dans la Revue précédente aux questions politiques et sociales d'actualité.

The Academy and Literature : *On vexations*, *La Parisienne*, *On disreputable Dullness*, par John Oliver Hobbes; *The Work of Herbert Spencer*, par C. W. Saleeby; *G. F. Watts*, par Haldane Macfall, etc.

The Saturday Review : *G. F. Watts*, par D. S. Mac Coll; *The Death of Agrippina*, fragment de tragédie par Arthur Symons; et des articles de Max Beerbohm, John F. Runciman, John F. Macdonald, etc.

Reçu : — *The Poems of Algernon Charles Swinburne*, en six volumes, volume I, *Poems and Ballads*, First series, cr. 8° xxxviii-296 pp., 6 s., Chatto and Windus. — W. B. Yeats : *The Tables of the Law and the Adoration of the Magi*, 60 pp., 1 s., Elkin Mathews. — The Hon. Emily Lawless : *Maria Edgeworth*, cr. 8°, viii-220 pp., 2 s., Macmillan. — Janet Laing : *The Borderlanders*, cr. 8°, 252 pp.,

3 s., 6 d., Dent. — W. L. Courtney : *The Development of Maurice Maeterlinck and other Sketches of foreign writers* pet. in-18, VIII-174 pp., 3 s., 6 d., Grant Richards. — *The Strand Magazine.* – *The Lady's Home Magazine.* — *The Royal Magazine.* — *L'Echo des Deux-Mondes,* Chicago. — *The Argonaut,* San Francisco. — *The Idler.* — *To Day.*

HENRY D. DAVRAY.

LETTRES PORTUGAISES

Le mouvement social dans la littérature portugaise. — *Os Destinos*, contes, par Justino de Montalvâo (Lello e Irmâo, Porto). — *Os Famintos*, roman, par Joaô Grave (Lello e Irmâo, Porto). — *Reino dos Ceos*, roman, par Henrique de Mendonça (Empreza Litteraria). — *Historia d'um morto*, conte, par Paulo Osorio (Tavares Martins, Porto).—*O Encoberto*, par Bruno (Moreira).— *Um serao nas Laranjeiras* (*Une soirée sous les orangers*), comédie de Julio Dantas (Tavares Cardoso). — *Os Doze de Inglaterra*, par Theophilo Braga (Lello et Irmâo, Porto). — *Jesus e Pan*, poème par Teixeira de Pascoaes (J. Figueirinhas J^or^), etc.

Un léger vent d'art social souffle sur la Lusitanie. Cette nation d'enthousiasme, de chevalerie et de songe altier, explosive dans l'action, mais d'âme un peu lasse, a besoin d'une foi : oriflamme plus ou moins bénite à mettre haut sur la proue de sa nef d'aventures. La légende de Dom Sébastien, disparu mais non pas mort et qui doit revenir sauver la Patrie déchue, tel Arthus de Bretagne, est bien autre chose qu'un mythe quasi-religieux et se crée d'une époque à l'autre, pour y revivre, des formes nouvelles. Le *Sébastianisme* portugais s'est emparé de l'Idée républicaine.

Un peu par mode et manie d'exotisme au début, un peu pour satisfaire le vieil esprit d'aventures engourdi au cœur de la Race, de longue date déjà le Portugal, pour apaiser sa soif de résurrection, s'est tourné vers l'idéal démocratique, accepté, propagé, souffert par la plupart des maîtres contemporains de sa Pensée, les Theophilo Braga, Teixeira Bastos, Anthero de Quental, Guerra Junqueiro, etc. L'ultimatum anglais de 1891, l'insurrection de Porto et, depuis lors, les artifices d'un pouvoir qui fait du vote une comédie savamment réglée, la misère des masses entretenues dans l'ignorance, les impôts écrasants, l'influence des hautes chaires inamovibles du professorat presque toutes gagnées au nouveau credo, la fermentation des idées françaises, l'exemple du Brésil aussi peut-être, et jusqu'à ce mysticisme de race, qui rend évidente aux yeux du petit clergé portugais la parenté des principes républicains

avec les doctrines de l'Evangile, ont fait éclore là-bas, d'année en année plus drue et vivace, la semence des revendications modernes de Justice sociale. L'apostolat étant de rigueur pour une action suivie, il va de soi que l'évolution de l'art devait s'en ressentir. Un instant, la trêve du Symbolisme et les chefs-d'œuvre d'Eugenio de Castro avaient distrait l'attention de l'œuvre des précurseurs : Anthero, Th. Braga, etc., mais, à l'heure même où le nom de Tolstoï, propagé par l'adhésion des penseurs français, s'imposait à l'admiration des lettrés de la péninsule, Guerra Junqueiro, trouvant tout à coup la voie du génie, écrivait ses *Simples*, qui le firent à bon droit surnommer le Tolstoï portugais. Par derrière l'humanitarisme hugolien, le Poète, à force de reploiement sur soi, faisait enfin jaillir la source vive enfouie au cœur de la Race. Par sa voix, criait et s'exaltait brusquement la souffrance des humbles et l'irrémédiable angoisse de vivre. Au pessimisme noir d'un Leopardi ou d'un Anthero, il joignait l'esprit de charité, la soif brûlante de la rédemption.

« Dépouillant opportunément, dit Antonio Padula, ce que sa forme avait d'ampoulé et de trop recherché, il sut rejoindre à force d'art et de sincérité la simplicité véritable. Les *Simples*, en effet, ont toute l'apparence de scènes rustiques peintes par un parfait connaisseur, avec l'intuition d'un naturaliste pour les réalités pittoresques du milieu campagnard. Mais, en ces tableaux champêtres, il y a une âme vibrante, compatissante aux *Simples*, au point de s'identifier avec eux et de s'incarner dans les héros du poème, comme aussi dans les paysages auxquels elle prête sa voix pieuse. Aussi bien, retrouve-t-on dans le poème de Junqueiro le panthéisme idéaliste et le culte mystique de la douleur, familiers à toutes les grandes œuvres du dernier siècle. »

Réfugié en soi-même et désireux de vivre sa vie, uniquement, le Portugal s'étonna un instant de se trouver d'accord par hasard avec le grand mouvement de la Pensée contemporaine et, si sa foi en l'idéal nouveau ne s'en accrut point tout de suite, du moins devint-il plus attentif à ce qui se passait dans son propre sein. Malheureusement pour leurs idées, le point de contact des propagandistes avec le peuple est demeuré bien étroit. En ce petit pays peuplé d'environ cinq millions d'âmes, il y a quatre millions d'illettrés, et il semble bien que le gouvernement ne soit guère pressé de remédier à pareil état de choses. De grands esprits, un poète génial : João de Deus, des lettrés de haute valeur : Trindade Coelho, se sont coura-

geusement attelés à l'œuvre de l'instruction et de l'éducation populaires. Mais le Pouvoir est sourdement hostile; le succès de ses élections est attaché à l'ignorance publique. Récemment la Commission désignée pour le choix des livres destinés à l'enseignement primaire ne trouva-t-elle pas le moyen de rejeter tout court ce fruit de tant d'ingénieux, méthodiques et patients efforts : *O primeiro livro de leitura* de Trindade Coelho !

Développant et perfectionnant le système de João de Deus, Trindade Coelho, le célèbre conteur des *Meus Amores*, est le créateur, on s'en souvient, de l'*A. B. C. do Povo,* basé sur le principe du mot vivant, intact, gardant son sens pour l'enfant et non plus disséqué en syllabes distinctes. Les vocables, choisis par ordre de longueur et de difficulté, sont disposés entre eux, dès le commencement, de manière à former de petites phrases enfantines d'un sens concret et désignant des objets réels familiers. En même temps, pour obtenir la différenciation matérielle de la syllabe, sans préjudice pour l'unité du mot, M. Trindade Coelho ne recourt plus aux caractères rayés de Joào de Deus; il imagine avantageusement de se servir de couleurs alternées scientifiquement équilibrées d'intensité : le châtain foncé, le vert.

Et si l'on s'étonne de me voir incursionner ainsi dans le domaine pédagogique, je répondrai que tous les bons esprits de là-bas sont convaincus de cet axiome primordial : « Il n'y a de salut pour le Portugal que dans l'éducation de son peuple. » (*Aguilhadas.*) Aussi bien, l'absence d'une grande revue portugaise capable d'intéresser un certain public aux questions vitales de l'époque incline une grande part de la production littéraire du côté des journaux, dont le rôle n'est jamais totalement désintéressé. Littérairement, le conte se trouve ainsi influencé par la chronique, et la simple nouvelle finit par imposer ses directions au volumineux roman. Toutefois le sens artistique de la Race est trop développé pour donner jamais la prépondérance aux préoccupations d'ordre utilitaire, si pressante que soit la solution de certains problèmes. Si nombre d'artistes vrais et sincères se tournent aujourd'hui vers le Peuple, c'est aussi que l'étude et l'observation des masses est une matière neuve.

Camillo, Eça, nous ont présenté les bourgeois et l'aristocratie ; ils ignorèrent la Foule, ses souffrances, ses vices, la pitié particulière qui naît du spectacle des humiliations humaines.

Certes, les maîtres Ramalho Monteiro, Trindade Coêlho, etc.,

utilisèrent le pittoresque de l'existence rustique, mais sans insister autrement sur le côté de fatalité qui caractérise certaines situations sociales.

Les *Campesinas* de Julio de Lemos entrent plus avant dans une voie que précisa, malgré la différence des cadres et des milieux, le *Filho das Hervas* de Carlos Malheiro-Dias.

C'est auprès de la mer, à Porto, que nous ramène le conte vigoureux et poignant de Paulo Osorio, l'*Historia d'um morto*, dont j'ai eu l'occasion de parler déjà, et dont la maison Tavares Martins vient de lancer une édition nouvelle.

Le même cadre enveloppe, ou du moins présente les douze contes réunis par Justino de Montalvâo sous le titre de *Destinos*, titre adéquat s'il en fût et qui désigne toute l'ambiance du livre: songe, angoisse, fatalité, mouvement infini des flots qui roulent et houlent sous la lune, interminablement, comme la vie et la mort. Sans avoir su se défaire d'un certain maniérisme, Justino de Montalvao s'apparente, par la sincérité de l'émotion, aux plus purs artistes portugais d'aujourd'hui, dont il possède l'âme étrangement mélancolique, les Julio Brandâo, les Guilherme Gama, les Manoel da Silva-Gayo.

Comme chez eux, c'est à travers la grande voix de l'eau et du clair de lune (*o luar*), qu'il écoute monter la plainte humaine, autre voix d'une autre mer, l'océan des humbles perpétuellement humiliés. Il s'y penche avec amour, avec angoisse, avec le vœu de résoudre enfin le problème de tant d'obscurs désespoirs. Il est dommage que l'écrivain ait l'air de préparer son effet avec trop de soin.

Nonobstant, le livre a une certaine unité; une pensée vivante l'anime d'un bout à l'autre, en gradation ascendante depuis l'histoire déchirante et vécue de *Soror dolorosa* jusqu'aux belles envolées de *Saudades d'Amaryllis*. Çà et là, Justino de Montalvâo se révèle poète exquis, à la façon d'un Garrett traitant un fait divers pour le hausser jusqu'au symbole. Et par instants, en dépit du décor moderne, nous retournons en pleine chevalerie. Parlant de son amour, l'héroïne de *Soror dolorosa* s'exprime ainsi : « Une femme est aveugle, quand elle a de l'amour pour un homme. Elle croit à tout ce qu'il veut. Quand on s'amourache de quelqu'un, c'est comme si on prenait un poison très doux qui vous monterait du cœur à la tête et qui vous rendrait aveugle. » Les personnages de la légende de Tristan et Yseult ne parleraient point autrement. Ailleurs, Justino de Montalvâo définit l'amour: « une adoration infinie et sacro-sainte de tout l'être, qui triomphe de toutes les dou-

leurs, qui survit au mépris, aux trahisons et même à la tragique certitude de n'être pas aimé, divine passion que les femmes du peuple seules gardent avec une véritable foi, dans le sanctuaire de leurs cœurs d'esclaves, angélique consubstantiation de la lumière céleste et de la terre stérile. »

Tout le génie celtique ne reparaît-il pas ici ? Ainsi reparaît-il, latinisé, hellénisé, sémitisé par endroits, mais vivace à travers toute l'Ame portugaise, dont il est le facteur atavique par excellence. Cela ne va pas sans engendrer quelques incorrigibles défauts : la romance et le larmoiement, la rédemption finale et inévitable de tous les personnages mauvais.

Joâo Grave, qui est un esprit très vaillant, très averti et très pénétrant, n'y échappe pas, ce qui n'empêche son nouveau roman *Os, Famintos* (*Les Meurt-de-faim*), d'être une œuvre de large envergure et de haute portée sociale. Tels personnages féminins : Luiza, la pauvre phtisique, et surtout Anna, qui sombre dans l'alcoolisme, mais qui reste bonne et qui meurt comme une sainte, sont dignes de Dostoïewsky. A travers une intrigue pleine d'intérêt, les *Famintos* dramatisent la vie des pauvres, des meurt-de-faim, sans crudité de réalisme outrancier, mais avec beaucoup de consciencieuse observation et d'amour. C'est une œuvre de bonté. En ses travaux antérieurs, prose ou poésie, Joâo Grave, dont on sait les fines chroniques au *Diario da Tarde*, s'était, d'ailleurs, affirmé féru de simplicité, de vérité, de notations délicates. Beaucoup de réel épanoui en idéalité.

Ces qualités signalent le *Reino dos Céos* de Henrique de Mendonça, un jeune qui promet beaucoup, et demeurent celles d'Affonso Lopes Vieira, dont nous avons indiqué le talent de poète et qui vient de nous donner une très personnelle *novella* intitulée *Marquès*. (La différence qui existe en Portugal entre *la novella* et le *romance* n'est pas la même et se trouve beaucoup moins marquée que celle qui sépare la *nouvelle* de notre *roman*. Certaines *novellas* font leur quatre cents pages.) *Marquès* mérite une page spéciale et nous y reviendrons.

Au théâtre l'infatigable Julio Dantas persiste à vouloir déranger certaines digestions. Sa récente comédie, *Um serâo nos Laranjeiras* (*Une soirée sous les orangers*) suscita dès la 1re représentation un scandale inouï en la pudique Lisbonne. Au demeurant, et en dépit d'inconstestables qualités dramatiques, la pièce fut mal accueillie du public et de la presse. On attaqua la direction du théâtre D. Maria et spécialement le commissaire Alberto Pimentel, dont on sait les travaux de

critique biographique. L'humoriste Silva Pinto prit prétexte de l'incident pour décocher de ci de là quelques fléchettes. Finalement, le commissaire royal, sollicité d'accorder son autorisation à la représentation de *Père* de Strindberg, prit acte des attaques dirigées contre lui pour la refuser. De là tout un débat sur la moralité dans l'art. C'est une ancienne querelle à peine suspendue chez nous et que l'on pourrait clore d'un mot : Rien de ce qui est vraiment beau n'est immoral. C'est ce qu'exprime fort judicieusement Marie Bachkirtseff à propos de la Vénus impudique : « Si vous oubliez que c'est beau pour remarquer que c'est nu, c'est parce que la beauté n'est pas assez complète pour vous occuper entièrement. »

Dans le domaine historique, l'auteur du *Brésil mental*, l'éminent critique et philosophe Bruno, publie un livre de savantes investigations intitulé *O Encoberto*. L'auteur y met en lumière une fois de plus les qualités maîtresses de classement et d'exégèse qui firent le succès de son Essai sur les romanciers actuels du Portugal : *A Gerâçao nova*. Aussi bien que le trait mental dominant des individus, il excelle à saisir la raison d'être et le lien des événements. C'est un motif pour que nous revenions ultérieurement sur le penseur et sur son œuvre.

Du maître Théophile Braga, voici le *Doze d'Inglaterra* : on connaît la légende immortalisée par le chantre des *Lusiades* et qui fait partie, en outre, des annales portugaises. « Des chevaliers anglais ayant calomnié de nobles dames de leur île, celles-ci firent appel, pour défendre leur honneur outragé, à leurs parents et amis qui refusèrent. S'étant adressées au duc de Lancastre, qui connaissait la bravoure des Chevaliers portugais, celui-ci donna aux douze plaignantes le nom de douze héros, fleur de la noblesse lusitanienne. Un ambassadeur part en Portugal ; les Portugais acceptent et se rendent en hâte en Angleterre. L'un d'eux, nommé Magriço, voulut effectuer seul le voyage et passa par la France, où il s'attarda. Devant les douze chevaliers anglais s'alignent bientôt les onze Portugais. Le choc va commencer, lorsque voici Magriço. Bientôt les Anglais sont réduits à merci ; la victoire couronne les Portugais ; les dames calomniées sont rétablies dans leur renommée ; Lancastre emmène les vainqueurs dans son palais, et tout finit par des fêtes. »

Temps lointains, héroïques, où la bravoure lusitanienne triomphait de la ruse et de la rudesse anglo-saxonnes !

Tout a changé : les heures fatales sont venues ; l'inquiétu-

de et le découragement sont dans toutes les âmes, avec de sourdes apirations angoissées vers l'avenir meilleur.

« Oh ! qual ti veggio,
Formosissima donna ! Io chiedo al cielo
Ed al mondo : dite, dite,
Chi la ridusse a tale ? » disait de la pauvre Italie le Poète de la Mort.

L'Italie est ressuscitée. Pourquoi le Portugal n'aurait-il pas son tour ?

Au reste, les grandes époques de conquête et de domination ne sont pas nécessairement des périodes de souveraineté artistique. Au contraire. Seulement, en dépit d'une littérature à la fois très personnelle et très cultivée, le Portugal n'attire guère sur soi l'attention des grandes nations. Problème à élucider. Cependant il n'est pas d'artistes portugais vraiment dignes de ce nom, à commencer par Camoens,qui n'aient poussé jusqu'à l'idolâtrie le culte de leur pays. Tels moururent de désespoir au spectacle de ses humiliations. Et c'est ce qui explique un peu, chez les modernes, ce sens étrange de la fatalité dominatrice, par quoi se caractérisent les génies transcendants de la fin du siècle passé, en Portugal. Anthero rejoint Eschyle.

« Où allez-vous, petits oiseaux ? » dit-il quelque part, dans une pièce où apparaissent des captifs appuyés aux barreaux de leur prison.

« A la lumière, à l'aurore, à l'immensité, où donc ? Et le vent de répondre : A la nuit, à l'obscurité, au néant ? »

Lui aussi aurait pu crier comme le Prométhée du poète grec :

« O Ether, toi qui fais jaillir à nos yeux les tourbillons de la commune lumière, vois comme injustement je souffre ! »

ὦ πάντων
αἰθὴρ κοινὸν φάος εἱλίσσων,
ἐσορᾷς μ', ὡς ἔκδικα πάσχω.

De tels coups d'aile, certes, ne sont point familiers à Teixeira de Pascoaes, qui n'en reste pas moins un très consciencieux poète, idéaliste comme il convient et qui, à défaut de souffle prométhéen, possède un grain d'émotion lyrique et un réel souci d'art.

Son récent poème *Jesus et Pan* rajeunit un thème déjà ancien et cela non sans quelque bonheur par endroits ; mais le poète a tout intérêt, selon nous, à éviter les « grosses machines ».

De Huysmans, Costa Pereira traduit *la Cathédrale :* un problème pour les Portugais. La voilà encore la Fatalité, celle qui s'établit au nom de l'influence des religions consciencieusement pratiquées et qui s'abolissent dans la raison, sans vouloir déserter l'âme.

En Italie Luigi Zuccaro publie sa traduction du *Livre de consolation* de Camillo Castello Branco.

Du côté des publications périodiques le Portugal continue d'être insuffisamment représenté. Le mouvement social en a fait surgir quelques-unes, de combat, et sans doute éphémères ! *A Obra*, *Amor e Liberdade* à Lisbonne, *Despertar* à Porto.

Trop exclusivement scientifique, mais sérieux, poursuit sa route *l'Instituto*. Les plus intéressantes sont encore les revues de critique satirique. Bravo pour les *Aguilhadas !*

PHILÉAS LEBESGUE.

Nouveautés : *Oração a Luz* par Guerra Junqueiro. — *Perfis Suaves* par Julio Brandão. — *A minha Paisagem*, par Mayer Garção. — *Raiz*, par Antonio Corrêa d'Oliveira. — *Dentro da Vida*, par João de Barros.

LETTRES RUSSES

En attendant la nouvelle pièce de Gorky, laquelle va, dit-on, consolider et établir définitivement sa réputation d'auteur dramatique, après ses brillants succès du début avec les *Petits Bourgeois* et les *Bas-Fonds*, le chantre des vagabonds s'amusa à composer un *poème en prose*, genre que Tourgueneff affectionnait tout spécialement. Ce poème, qui vient de paraître, est une ode en l'honneur de l'homme. Gorky l'a même intitulé *L'Homme*. C'est court ; ça n'a que 5 ou 6 pages imprimées, mais c'est un chant fort et puissant exaltant la vertu de l'intelligence et de la pensée libre de l'homme. Malgré toutes ses faiblesses et toutes ses mauvaises passions, l'homme finit toujours, dans sa marche historique, par vaincre les mauvaises puissances, et, victorieux, continue son chemin de vie et de progrès toujours plus haut, toujours plus en avant. » Ou nous nous trompons fort, ou Gorky a voulu par ce *poème en prose* nous donner un résumé de la première partie de sa carrière littéraire qui date à peine de huit ans et ainsi marquer que l'arrêt subit d'un an dans son activité littéraire, si féconde et si fiévreuse jusqu'à présent, n'est qu'une halte, un repos pour reprendre haleine pour sa marche « toujours plus haut, toujours plus en avant » ; d'ailleurs sa nouvelle pièce qu'il vient de lire aux

artistes du Théâtre artistique de Moscou et qui sera jouée la saison prochaine confirme ce point de notre hypothèse. Mais le point qu'il faut retenir de la dernière manifestation littéraire de Gorky est précisément cette exaltation de l'homme et de la libre pensée qui est dans le monde de la *pensée russe* contemporaine l'antipode du... *tolstoïsme*. Et si je signale par devoir la dernière œuvre de Gorky, je le fais surtout pour souligner cette opposition qui s'accuse de plus en plus entre le point de vue *gorkien* et celui de Tolstoï pour qui la puissance de l'*intelligence de l'homme* et de la *pensée libre* cède le pas à la *morale* et à la *puissance divine*. Gorky en progressant regarde de plus en plus du côté de la pensée et de la *science*, Tolstoï persiste toujours dans sa croyance dans la divinité de la *morale*. Quoi qu'on en dise, la pensée contemporaine russe se trouve toute entière entre ces deux phares lumineux qui éclairent — Tolstoï de sa lumière splendide dorée, Gorky, avec son feu éclatant et spontané — les vastes espaces de la patrie russe, endeuillée par la guerre.

Gorky ne s'est pas prononcé sur cette guerre maudite. Tolstoï — lui, naturellement — écrit une œuvre contre la guerre (1), laquelle à en croire ses proches l'absorbe complètement, bien qu'à un tout autre point de vue que celui dont les journaux ont parlé et... inventé de toute pièce. En attendant il lui en arrive, dans un tout autre ordre d'idées, une *bien bonne*, comme on dit dans l'argot des journaux. Cela vaut la peine d'être raconté :

Un certain M. Vassilieff affirmait, il y a quelque temps, dans un journal russe, que le célèbre Katkoff qui, comme on sait, dirigeait dans le temps non seulement la fameuse « Gazette », mais aussi la revue « le Messager russe » — corrigeait les œuvres d'un écrivain M. N.-F Pavloff (des années 1830-40) jusqu'à les rendre méconnaissables. Le petit-fils de N.-F. Pavloff proteste contre les allégations de M. Vassilieff en ces termes qui ne laissent pas d'être suggestifs, vu que Tolstoï vit et peut les lire : « Il n'était pas un secret pour les personnes qui approchaient la rédaction du « Messager Russe », que pas un article, quel qu'en fût l'auteur, ne parais-

(1) Cette œuvre vient de paraître à l'étranger il y a quelques semaines : le grand écrivain y résume tout ce qui a été dit contre la guerre par les penseurs et écrivains de tous les pays et par lui-même. C'est une protestation suprême contre la guerre. Mais en Russie il est interdit de mentionner même cette nouvelle œuvre de L. Tolstoy.

E. S.

sait sans qu'il eût été auparavant corrigé bien scrupuleusement par M. N. Katkoff. On ne faisait exception pour personne; et si une pensée quelconque ou une expression paraissait à M. N. Katkoff de trop ou autre que celle qu'il y fallait d'après lui, il raturait, changeait et parfois même ajoutait des pages entières sans être gêné par le nom de l'auteur. Ainsi, un fait certain: dans « Anna Karénine » que publiait, comme on sait, le « Messager Russe » il fut fait de nombreux changements selon les indications de Mikhaïl Nikiforovitch (Katkoff). »

Tolstoï, corrigé ou inspiré par Katkoff! Quelle trouvaille! Si elle était faite dans une rédaction des boulevards de Paris, quelle aubaine pour nos confrères des journaux français! Toute une littérature d'enquêtes, d'interviews eût été créée du coup. Chez nous, où tout se passe dans la sérénité du silence, on ne fit guère attention à cette *découverte*. Dans l'espèce le silence est encore la meilleure réponse à cette histoire ridicule en elle-même. Mais elle est intéressante — en dehors de Tolstoy et de la prétendue collaboration de Katkoff aux œuvres des illustres collaborateurs de sa revue, Tolstoy, Tourgueneff, etc. — par un côté du problème soulevé, à savoir : le rôle, l'étendue et le droit des rédacteurs en chef de toucher et de corriger même les œuvres littéraires de leurs collaborateurs. La question peut se poser surtout par rapport aux *jeunes*, car les vieux qui sont *arrivés* voient chaque ligne de ce qu'ils écrivent disputée par tous les directeurs des publications périodiques et sont sûrs à l'avance de *passer* sans correction aucune. Quant aux *jeunes*, il est certain que souvent ils n'ont qu'à gagner aux conseils et indications des rédacteurs en chef à condition toutefois que ces derniers soient eux-mêmes des intellectuels, des écrivains et non pas des marchands de papier.

Chez nous, par exemple, les meilleures revues et en même temps les meilleures écoles pour les écrivains, devenus célèbres ensuite, furent celles dirigées par les écrivains tels que Pouchkine (*Messager de l'Europe*), Nekrassoff (*Annales de la Patrie*), Saltykoff et, en dernier lieu, Mikhaïloivsky (*Richesse Russe*), pour ne citer que les morts. Grands écrivains de grande expérience, ils pouvaient exercer en tout droit la *critique littéraire* sur les œuvres de leurs collaborateurs. Ils avaient d'ailleurs tous passé avant au crible d'une double critique des plus sévères, souvent impitoyable, à commencer par Pouchkine qui devait subir la critique du tzar Nicolas Ier

d'abord et de la censure et de la critique professionnelle des ennemis mondains et autres ensuite, et à finir par Nekrassoff, qui vient d'obtenir ces jours-ci un triomphe — hélas! posthume — sur ses critiques les plus « compétents » dont un contemporain à nous, l'académicien français, M. Melchior de Vogüé.

On sait que Nekrassoff est un des plus grands poètes russes et vient tout de suite après Pouchkine et Lermontoff, non seulement dans l'ordre chronologique. On sait peut-être aussi que grâce aux motifs civiques que sa muse — celle de « vengeance et de tristesse » — lui inspirait à l'époque de transition, à ce tournant de l'histoire qui est marqué du grand événement de l'abolition du servage, — les milieux quasi-académiques russes gardaient les mêmes rancunes à Nekrassoff que certains académiciens ont ces jours derniers manifestées en s'abstenant d'accorder le prix Toirac pour une pièce de l'année dernière que d'autres académiciens ont reconnue être la meilleure du répertoire de l'année d'un grand théâtre français.

M. Melchior de Vogüé a épousé les rancunes et les haines de certains milieux russes contre Nekrassoff, auquel il a consacré une de ses plus mauvaises études. Dans cette dernière il parle entre autres d'un des chefs-d'œuvre non seulement de la littérature russe, mais de tous les pays et de tous les temps, du célèbre poème de Nekrassoff, *les Femmes Russes*.

Dans ce poème, le grand poète russe chante en deux parties la vie et le dévouement de deux femmes, les princesses Volkonskaïa et Troubetzkaïa, qui, ayant tout abandonné, situation, parents, société, etc., ont suivi leurs maris aux travaux forcés en Sibérie, auxquels ils furent condamnés en 1826 avec d'autres *décembristes* pour avoir essayé, en décembre 1825, d'obtenir la constitution, lors de l'avénement de Nicolas Ier.

Pour comprendre toute la valeur de l'événement littéraire dont tous les organes se sont occupés ces derniers temps chez nous, il faut que je cite le passage du livre de M. Melchior de Vogüé consacré aux *Femmes Russes* de Nekrassoff.

« Le sujet — dit M. de Vogüé — est celui qu'a traité Alfred de Vigny dans un de ses poèmes posthumes, *Vanda;* c'est la glorification des exilées volontaires qui suivirent leurs maris déportés en Sibérie, après la tentative révolutionnaire de 1825. Mais, quand Nekrassoff peint avec amour les deux martyres, quand il leur prodigue les traits les plus touchants, son dessein est trop visible ; il ne nous attendrit sur elles que pour mieux servir ses haines politiques; toute

la poésie qu'il leur prête fait balle contre l'empereur Nicolas. Aiguillonné par ce stimulant, l'écrivain déploie toutes les ressources de son art; on lira avec admiration ces histoires émouvantes, la seconde surtout, le douloureux voyage de la princesse Wolkonsky, sa descente dans la mine, sa rencontre avec son mari, autant de tableaux qu'on ne peut oublier. Et le lecteur m'en voudra, si je l'avertis que ces belles fictions n'ont rien de commun avec la froide vérité. Celle-ci, telle que je la tiens des survivants de cette époque, laisse peu de matière au mélodrame. *Liprandi, le délégué du tzar auprès des proscrits de Décembre, avait ordre de ne rien épargner pour adoucir leur peine. Leurs femmes ne purent les rejoindre dans la mine, par cette bonne raison qu'ils n'y descendirent jamais. Ces dames retrouvèrent sur les bords de la Léna le luxe de vie élégante et les agréments de société auxquels elles étaient habituées.* Les bannis revinrent de cette épreuve sans mauvais souvenirs ; on rencontrait naguère quelques-uns d'entre eux, parvenus à un grand âge, et *les récits qu'ils faisaient de leur exil ne s'accordaient guère avec les épisodes imaginés par Nekrassoff.* »

M. de Vogüé, en répétant ainsi les accusations portées contre Nekrassoff par les critiques littéraires russes d'un certain bord, s'est engagé imprudemment dans une mauvaise affaire littéraire et doit supporter à l'heure qu'il est avec eux un échec retentissant. Précisement, le prince Michel Wolkonsky, grand dignitaire de la cour de Saint-Pétersbourg, sénateur, ex-ministre adjoint de l'Instruction publique sous Alexandre III, vient de publier les mémoires de sa mère, la princesse Marie Wolkonsky, une des héroïnes du poème Nekrassoff que M. de Vogüé cite tout particulièrement dans la critique acerbe qu'on vient de lire plus haut. Eh bien, il se trouve que ces *Mémoires* écrits par la princesse à la fin de l'année 1850 donnent un démenti absolu aux jugements des critiques russes de Nekrassoff et à M. de Vogüé. En lisant ces Mémoires dans leur texte original en français (avec une traduction en russe en regard, faite avec beaucoup de talent et de scrupule par la fille du prince Michel, petite-fille de l'héroïne, Marie Mikhailovna Wolkonsky (1)), on peut se convaincre de l'exactitude absolue des faits historiques reproduits fidèlement par Nekrassoff dans son poème écrit en 1872 et publié en 1873.

(1) Mémoires de la princesse Marie Wolkonsky, préface et appendices par l'éditeur prince Michel Wolkonsky, Saint-Pétersbourg, 1904.

Mais au lieu de prendre moi-même la défense du grand poète russe dans ce débat littéraire qui vient d'être ravivé par l'apparition du livre édité par le prince Wolkonsky, je laisse la parole au prince lui-même qui, dans une préface remarquable à beaucoup de titres, répond ainsi à M. de Vogüé :

« L'opinion du vicomte de Vogüé sur les poésies de Nékrassoff ne nous regarde pas, seuls les faits qu'il cite nous regardent. Nous ignorons qui sont les « survivants » (1) de cette époque dont il tient tout ce qui vient d'êtrecité, mais il est certain que le court passage souligné contient en huit lignes cinq altérations de noms et de faits.

« Avant tout il n'y a pas d'invention dans Nékrassoff et cela se confirme par les « *mémoires* » mêmes de la princesse Wolkonsky. Cela se confirme de plus par de nombreux mémoires de dékabristes (le mot russe de *décembristes*), Rosen, Troubetskoy, Yakouchkine, Bassarguine, Obolensky, Gorbatchewsky et autres.

« Il n'y a jamais eu aucun Liprandi en Sibérie ; la directrice d'une pension de demoiselles à Irkoutsk, trente ans plus tard, répondait à ce nom. Quant au général Liprandi, il se fit connaître surtout sous les murs de Sébastopol, où il commanda un corps d'armée, il n'eut rien de commun avec la Sibérie.

« Huit parmi les déportés, le prince S. Wolkonsky, le prince S. Troubetzkoy, B. Davidoff, A. Mouravieff, A. Yakoubovitch et les frères A. et P. Borissoff travaillaient dans les usines de Blagodatsk sous terre pendant environ 11 mois, après quoi leurs travaux, de même que ceux de leurs camarades, continuèrent à Tchita et aux usines de Petrovsk sous d'autres formes (car dans ces endroits il n'y avait pas de puits de mines) pendant une durée variant de 6 à 10 ans.

« Il n'y a eu aucune femme de dékabriste « sur le bord de la Léna » ; y furent déportés pour un laps de temps très court quelques-uns des dékabristes, sans leurs femmes ou célibataires ; le gouvernement lui-même évitait d'exiler les gens sur les bords sauvages et dépeuplés de la Léna.

« Arrivées dans les lieux de déportation, les femmes des dékabristes au début vivaient dans des cabanes de paysans, puis dans de petites maisons leur appartenant, dans des villages d'abord, plus tard dans diverses villes de la Sibérie, mais toujours dans la plus grande gêne. La liberté est laissée

(1) Le prince en est un, de ces survivants, étant né et élevé par la princesse en Sibérie.

à chacun de juger comment, en de pareilles conditions, elles pouvaient « *jouir du luxe de vie élégante et des agréments de société auxquels elles étaient habituées...* ».

« Ne voulant pas entrer dans d'autres détails, nous ne pouvons cependant nous empêcher d'exprimer notre étonnement de voir un écrivain de l'importance de M. de Vogüé, membre de l'Académie Française, traiter avec une pareille légèreté et autant d'inexactitude des événements passés dans le domaine de l'histoire. S'il comptait sur l'ignorance du lecteur étranger éloigné de l'époque et du pays dont il parle, les Russes savent la vérité ! Nous avons jugé opportun toutefois de joindre aux « Mémoires de S. G. Wolkonsky » (1) les documents officiels que nous avions trouvés dans les archives mises à notre disposition, surtout ceux de la IIIe section de la Chancellerie de Sa Majesté qui jusque-là étaient demeurés inconnus. »

Ainsi vient d'être flagellé M. de Melchior de Vogüé et avec lui tous les critiques littéraires russes qui, il y a 30 ans, ont noirci des centaines de feuilles imprimées de divagations historico-littéraires sur l'œuvre de Nekrassoff. La critique russe actuelle s'empare du livre du prince Wolkonsky, lequel en ce sens est un véritable événement littéraire, non seulement pour souligner la bévue de ses prédécesseurs, dont M. de Vogüé, mais pour élargir la question en la généralisant. Selon les critiques russes l'apparition des « Mémoires de la princesse Wolkonsky » est une sorte de *fait nouveau* dans l'histoire de la critique littéraire qui permettra d'éclairer d'un jour nouveau et d'étudier de plus près les relations qui existent entre les *faits réels* de la vie d'un héros ou d'une héroïne et l'*œuvre* que ce héros ou cette héroïne a pu inspirer à un poète ou à romancier.

Tous les journaux et revues chez nous mettent à l'ordre du jour cette question et l'étudient consciencieusement, proclamant tous sans distinction d'opinion — depuis le *Novoié Vremia* jusqu'à la *Richesse Russe* — que les « Mémoires de la princesse Wolkonsky » sont en même temps un pur chef-d'œuvre du genre et que le Panthéon de la littérature russe vient de s'enrichir d'un nouveau nom, celui d'une femme chère entre toutes à ceux qui lisent et pensent en Russie.

C'est surtout à ce dernier titre que j'ai cru de mon devoir de signaler à nos lecteurs l'apparition de l'excellente publication du prince M. Wolkonsky.

E. SÉMÉNOFF.

(1) Publié par le même auteur il y a 2 ans, à Saint-Pétersbourg.

VARIÉTÉS

Paul Gauguin colon. — A la fin de décembre 1902, je reçus la lettre suivante :

« Novembre 1902. Ivava, Marquises.

« Monsieur,

« Permettez à un lecteur du *Mercure de France* de vous confier ceci : le double d'une lettre adressée au gouverneur de Tahiti.

« Vous vous occupez des questions coloniales : celle-ci traitée en cette lettre doit vous intéresser et je m'adresse *à vous* tout particulièrement pour lui donner ou faire donner de la publicité susceptible d'éveiller l'attention.

« Si loin, si petits, nous sommes abandonnés et livrés à toutes les cruelles fantaisies d'une stupide administration, et si j'en crois vos écrits dans le *Mercure* cela doit vous intéresser naturellement.

« Avec tous mes remerciements, agréez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

« PAUL GAUGUIN. »

Je classai cette lettre et le document qui l'accompagnait, pensant qu'ils étaient de peu d'intérêt pour les lecteurs du *Mercure* Puis, Gauguin est mort. M. Charles Morice, avec un louable zèle, s'est attaché à mettre en son vrai jour l'œuvre et la personnalité du peintre regretté. Peut-être la lecture de la lettre qui suit, qui montre Gauguin en révolte contre le gouvernement de l'Océanie, intéressera-t-elle ceux qui pensent que le moindre trait d'un individu contribue à le mieux faire connaître.

J'ajoute que le gouverneur à qui s'adressait Gauguin est mort, il y a deux mois, et que personne — hormis sa famille et l'administration coloniale — ne s'en est aperçu.

« Novembre 1902.

» A Monsieur Edouard Petit, gouverneur des Etablissements Français de l'Océanie. — Tahiti.

» Monsieur le Gouverneur,

» Comme un touriste pressé de faire le tour du monde en 80 jours, vous avez visité les Marquises. Solennellement d'ailleurs, puisqu'un navire de guerre français resplendissant de nos couleurs nationales vous servait de yacht, avec tout l'apparat d'usage.

» Il y avait tout lieu d'espérer, de croire même que vous veniez pour être renseigné sur l'Etat de nos Affaires, et par suite gouverner sainement la colonie; apporter dans la mesure du possible des améliorations tant désirées. Cette colonie complètement remise entre vos mains, sans représentant au Conseil général.

» De ce fait dans l'impossibilité, si ce n'est à un colon isolé et bien intentionné, de faire connaître ses espérances et faire valoir ses droits.

» Les espérances comme les croyances se sont envolées avec la fumée du navire de guerre. Vous avez été saluer Monseigneur à l'Evêché, et ensuite à la case gouvernementale vous faire saluer par le gendarme.

» Fatigué sans doute de cette extraordinaire corvée, vous vous êtes reposé en faisant de la photographie.

» Belles jeunes filles aux seins fermes et au ventre lisse prenant leurs ébats dans le cours d'eau :

» Voilà de quoi enrichir votre superbe collection et intéresser l'Ecole du plein air; nulle trace cependant du désir de faire de la colonisation.

» Ce qui eût été intéressant et utile, c'est : *Si*, vous départissant de cette morgue que vous avez affectée dès le début de votre arrivée à Tahiti (afin sans doute de rendre impossible toute conversation entre vous et le colon), vous eussiez consulté les seules personnes capables de vous renseigner ; *ceux* qui ayant habité les Marquises s'efforcent, mais en vain, avec leur intelligence, leurs capitaux, et leur activité de coloniser.

» Vous auriez appris alors que nous ne sommes pas des palefreniers de vos écuries (comme votre conduite à notre égard semble le faire croire) ; vous auriez appris aussi beaucoup de choses que vous feignez ou voulez ne pas savoir.

» Elles sont intéressantes pour tout le monde, ici et en France, puisqu'il s'agit de la prospérité ou de la ruine d'une colonie appartenant à la France qui, croyant en vos capacités et votre bon vouloir, vous en a donné la direction.

» Il s'agit aussi d'humanité.

» Vous seul semblez n'y rien comprendre et ne pas vous y intéresser.

» A en juger d'après les superbes photographies que vous avez faites aux Marquises, il est évident que c'est une terre délicieuse où tout respire la beauté et la joie de vivre, la luxuriance de la végétation.

» Les bons germes tombent sur la bonne terre et la douce brise fait le reste ; ce miracle est accompli et la récolte n'a plus qu'à monter sur de bons et solides navires faisant le service régulier — non sans en avoir soldé l'impôt d'exportation.

» Mais si d'autre part laissant la photographie de côté, on en vient à l'évidence des chiffres et qu'amoureux du bien on consulte les sages expérimentés,le ciel s'assombrit et on n'enregistre plus que des mécomptes.

» Tout d'abord, vous auriez appris que faute de *main d'œuvre* (surtout si on n'est pas fervent catholique) il serait impossible à deux ou trois cultivateurs de faire la récolte de cinq hectares de café ou de vanille; mais pourquoi parler agriculture si presque toutes les terres propices sont entre les mains de quelques-uns, notamment presque la moitié chez l'Evêque.

» Il ne reste donc au colon que la seule ressource de trouver quelques ares de terre pour y faire sa case et faire du commerce — commerce bien restreint pour un petit capitaliste en concurrence avec une grosse maison (la Société commerciale) outillée depuis longtemps pour l'accaparement du commerce en général.

» Ou bien l'élevage du bétail qui nécessite aussi de grandes dépenses en parcs, en transport et aussi en main d'œuvre devenue de plus en plus rare. Elevage qui, vu les difficultés de vente à bas prix, l'embarquement difficile, et finalement le droit d'exportation va forcément être abandonné.

» Ce qui, tout compte fait (la récapitulation économique d'une simplicité extrême) donne...

» Deux seuls produits, dont l'un qui est l'élevage est presque nécessaire et l'autre le véritable,le coprah. Ces deux seuls produits sont frappés d'un droit d'exportation *payable d'avance*.

» Voici quels sont nos impôts :

Droits d'exportation :

Octroi de mer.		
Cote personnelle	24	
Prestations	20	
Prestations	20	(de l'homme de peine, travailleur, domestique, etc.).
	64	

» Ce dernier impôt excessif (outre qu'il n'a pas sa rai-

son d'être puisqu'il n'y a à vrai dire que des chemins muletiers jamais entretenus, a cet inconvénient qu'il coûte plus qu'il ne rapporte, sa perception nécessitant une nombreuse gendarmerie avec grande paperasserie,là où un seul gendarme serait suffisant pour les actes d'état civil. Quant à ce qui est de la criminalité insignifiante en ces îles où l'indigène est le plus doux et le plus timide qui existe,point n'est besoin de force armée.

» Depuis septembre 1901, aucun juge n'est venu à Atuana rendre la justice, ce qui, il faut l'avouer, ne pourrait être compté comme dépense. En viendrait-il ce ne serait que pour juger quelques délits ridicules, tels que le bain sans feuille de vigne dans les endroits reculés de la rivière.

» A quoi donc peut servir cette énorme somme que le contribuable des Marquises paie en octrois, dîmes, etc. ?

» 1° A payer trois administrateurs qui se promènent sur les paquebots puis en France.

» Or, en quinze mois, les Marquises n'ont vu qu'un seul administrateur qui a séjourné à Taiohae quelques mois (5 mois).

« 2° A payer aussi le courrier!! ce courrier que nous avons quelquefois : cinq fois en 12 mois pour ce qui est du présent. Quant à ce qui est de l'avenir, toujours sans égards pour nous, vous ne nous avez pas prévenus quelles étaient vos intentions à ce sujet. C'est assez nous prévenir de l'oubli complet ; traités en quelque sorte comme des portefaix de la Côte d'Afrique.

» Souvent en disette, sans pain, sans riz ni biscuit, sans sel ni pomme de terre, sans aucun bénéfice de la civilisation, si ce n'est la tracasserie des arrêtés et arrêtons.

» On peut assurer sans crainte de se tromper que si la colonie était une colonie pénitentiaire, on n'oserait la laisser sans vivres.

» Nos familles en France sans nouvelles sont dans de mortelles inquiétudes ; nos correspondants croyant à un accident laissent prudemment nos affaires commerciales ou autres en suspens et ne nous envoient nos fonds que lorsque à nouveau ils sont rassurés.

» Les commerçants, sans courrier pour transporter leurs exportations, sans courrier pour leur apporter leurs marchandises, restent avec des magasins vides sans pouvoir faire des affaires et se ruinent.

» Et cependant les patentes, les contributions courent tou-

jours et il faut payer sinon la saisie !! autrement dit la Bourse ou la Vie.

» — Toutes choses que vous voulez ignorer ou que vous voulez faire subsister.

» Mais le naufrage de la Croix du Sud est une exception » direz-vous pour excuse.— Non, monsieur le Gouverneur, c'est un cas tellement prévu que les Compagnies d'assurances pour la traversée de l'archipel dangereux ne veulent assurer qu'à des prix inabordables.

» De ce fait un seul commerçant a perdu sur ce navire 8000 fr. environ de coprah, ce qui vous importe peu, puisque le droit sur ce coprah a été payé intégralement d'avance.

» Et puis qu'importe !! A défaut de navires de guerre, n'y avait-il pas de goëlettes pour envoyer nos vivres, notamment la farine? Je vous l'ai dit plus haut : « Pour ceux du Bagne vous n'auriez osé le faire. »

» Mais il n'y a pas d'argent !

» Comment? avec les formidables contributions que nous payons en échange de *rien*, vous n'avez pas d'argent !

» — (Et pour nous le prouver vous nous envoyez un quatrième résident à Taiohae) — ce qui semble en cette occasion être un illogisme arrogant semblant nous défier en tout et pour tout.

» Il vous importe peu, n'en sachant mesurer les conséquences, que les denrées parties de France en mai soient arrivées ici le 20 août, grâce à une occasion, grâce à la complaisance de la Société commerciale et notre correspondance repartie trois semaines après pour arriver en France en décembre probablement, ce qui nous remettra en 1903 pour la conclusion de nos affaires.

» Et si cela vous importe peu, Monsieur le gouverneur, il nous importe à nous les colons, *la seule vitalité d'une colonie.* Il nous importe aussi — indignés d'un pareil traitement, — d'élever la voix.

» Et je viens, monsieur Edouard Petit, protester énergiquement ici et en France là où on sait écouter.

» Peut-être qu'un plus puissant que vous vous dira comme à Mac-Mahon : « Il faut vous soumettre ou vous démettre. »

» Veuillez, monsieur le Gouverneur, agréer l'assurance de mes sentiments distingués. — PAUL GAUGUIN. »

CARL SIGER.

PUBLICATIONS RÉCENTES

GEOGRAPHIE. VOYAGES. — Bertaux : *Rome;* Laurens, 3 fr. 50. — Albert Bordeaux : *La Bosnie populaire;* Plon, 3 fr. 50. — Fernand Farjenel : *Le Peuple chinois, ses mœurs et ses institutions ;* Chevalier et Rivière, 3 fr. 50. — Robert d'Humières : *L'Ile et l'Empire de Grande-Bretagne* (Angleterre-Egypte-Inde) ; « Mercure de France », 3 fr. 50. — Charles Matthis : *Guide et carte illustrée des environs de Niederbronn ;* Niederbronn, chez l'auteur.— Yvonne Vernon : *Terres de lumière;* Ollendorff, 3 fr. 50.

HISTOIRE. — Bresnitz von Sydacoff : *Le mystère russe;* trad. de l'allemand par Marcelle Somin ; Paulin, 3 fr. 50. — L. Cahen : *Condorcet et la Révolution française;* Alcan, 4 fr. — Ch.-L. Chassin : *Félicien ou Souvenirs d'un étudiant de 48;* Cornély, 3 fr. 50. — Paul Gautier : *Dix années d'exil;* Plon. — J. Gay : *Le Pape Clément VI et les affaires d'Orient,* 1342-1352; Soc. nouv. de Lib. et d'Ed., 4 fr. — Hériot de Vroil : *Mémoire d'un grenadier de la garde royale (1785-1855);* Champion, 3 fr. — P. Lehautcourt : *Histoire de la guerre de 1870-1871.* T. IV. *La retraite sur la Moselle. Borny;* Berger-Levrault, 6 fr. — Le Pic : « *L'Affaire* » *du* XVI*e siècle;* Soc. nouv. de Libr. et d'Ed., 0 fr. 75. — Arthur Novakowski : *Une Caserne allemande ;* Librairie ill., 3 fr. 50. — H. Pierquin : *La Juridiction du point d'honneur sous l'ancien régime et le tribunal des maréchaux de France;* Picard, 3 fr. 50. — A Schopoff : *Les Réformes et la protection des chrétiens en Turquie, 1673-1904 ;* Plon, 12 fr. — Georges Servières : *L'Allemagne française sous Napoléon Ier;* Perrin, 7 fr. 50. — Joseph Wirth : *Le maréchal Lefebvre duc de Dantzig (1775-1820) ;* Perrin, 7 fr. 50.

LITTÉRATURE. — Léon Bloy : *Mon Journal ; 1896-1900,* pour faire suite au *Mendiant Ingrat;* « Mercure de France », 3 fr. 50.—Gomez Carrillo : *Quelques petites âmes d'ici et d'ailleurs,* trad. Ch. Barthez (152 p.) ; Sansot, 1 fr.—Henri Davignon : *Molière et la Vie;* Fontemoing, 3 fr. 50.— Arthur Daxhelet : *Une Crise littéraire. Symbolisme et Symbolistes ;* Bruxelles, Extr. de la « Revue de Belgique », 3 fr. 50.—Edmond Dreyfus-Brisac : *Phèdre et Hippolyte ou Racine moraliste ;* — Edmond Dreyfus-Brisac: *La Clef des Maximes de la Rochefoucauld ;* Paris. chez l'auteur, 6, rue de Tocqueville.— Médéric Dufour : *Etude sur l'Esthétique de Jules Laforgue;* Messein.— E. Fog : *Les Littératures danoise et norvégienne d'aujourd'hui ;* Sansot, 2 fr. — Georges Grappe : *Paul Bourget ;* Sansot, 1 fr. — Philéas Lebesgue : *Le Portugal littéraire d'aujourd'hui;* Sansot, 1 fr. 50. — Adrien Mithouard : *Traité de l'Occident ;* Perrin, 3 fr. 50. — George Sand : *Souvenirs et Idées;* Calmann-Lévy, 3 fr. 50. — N. Slouschz : *La Langue et la littérature hébraïques ;* Sansot, 1 fr.

PEDAGOGIE. — Kate Brousseau : *L'Education des nègres aux Etats-Unis ;* Alcan, 7 fr. 50.

PHILOSOPHIE.— G. Belot, A Darlu, Ch. Gide, etc. : *Etudes sur la philosophie morale du* XIX*e siècle;* Alcan. — Draghicesco : *Du rôle de l'Individu dans le déterminisme social;* Alcan, 7 fr. 50. — Marie Jaell : *L'Intelligence et le rythme dans les mouvements artistiques;* Alcan, 2 fr. — E. Janssens : *Le Néo-criticisme de Charles Renouvier ;* Alcan.

POÉSIE. — Alcanter de Brahm : *Les Voix anciennes ;* Bibliothè-

que de la Soc. des Poètes français, 6 fr. — Fernand Gendrier : *Temps d'orage;* Plon. — Francis Norgelet : *La Barque et la Chaumière;* chez l'auteur, « hors commerce ». — Charles Régismanset : *Reflets, Reflexions, Paysages;* Messein, 3 fr. 5o. — Baron Xavier Reille : *Semaine de jeunesse;* Leclerc, 3 fr. 5o.

Publications d'art. — Tristan Leclère : *Salons (1902-1904);* Sansot, 3 fr. 5o. — Marcel Poete : *Les Primitifs parisiens;* Champion. — G. Schéfer : *Chardin,* avec 24 grav.; Laurens, 2 fr. 5o. — A. Valabrègue : *Les Frères Le Nain,* av. 24 grav.; Lib. de l'art anc. et mod., 6 fr.

Psychologie. — Marie Borst : *L'Educabilité et la fidélité du témoignage;* Genève, Kündig, 3 fr. — Emile Lauvrier : *Edgar Poe, sa vie et son œuvre;* Alcan, 10 fr. — Théodore Ruyssen : *Essai sur l'évolution psychologique;* Alcan, 5 fr.

Roman.— Adolphe Darvant : *L'Initiatrice;* Albin Michel, 3 fr.5o. — Léon Daudet : *La Déchéance;* Fasquelle, 3 fr. 5o.—Joachim Delbousquet : *L'Ecarteur;* Ollendorff, 3 fr. 5o. — Charles du Bois Melly : *La Pastoure;* Genève, Kündig, 3 fr. 5o. — Charles du Bois Melly : *Majorie;* Genève Kündig, 3 fr. 5o. — Michel Ghemma : *Illusions et plaintes;* Messein, 3 fr. 5o. — Gyp : *Pervenche;* Juven 3 fr. 5o. — Louis Létang : *La Fée aux dentelles;* Calmann-Lévy, 3 fr. 5o. — Jean Lorrain : *Fards et poisons;* Ollendorff, 3 fr. 5o.— Jean Lorrain : *La Maison Philibert;* Librairie univers, 3 fr. 5o. — Maurice Maindron : *M. de Clérambon;* Fasquelle, 3 fr. 5o. — Eugène Montfort : *Les Cœurs malades;* Fasquelle, 3 fr. 5o. — Richard O'Monroy : *O Nature;* Calmann-Lévy, 3 fr. 5o. — Max O'-Rell : *Confidentiel;* Calmann-Lévy, 3 fr. 5o. — Paul Pourot : *Le Choix de la femme;* Dujarric, 3 fr. 5o. — Resclauze de Bermon : *Le Sillon;* Plon, 3 fr. 5o. — William Ritter : *La Passante des quatre saisons;* « Mercure de France », 3 fr. 5o. — Renée Vivien : *La Dame à la louve;* Lemerre, 3 fr. 5o. — John van Vorst et Marie van Vorst : *La Fille de Bagsby,* trad. par Mme Foulon de Vaulx; Hachette, 1 fr.

Questions coloniales. — Capitaine Erans : *Traité sur les éléphants;* Schleicher. — J.-B. Roche : *Au pays des Pahouins;* Lavauzelle.

Sciences. — Dr René Martial : *Notions d'hygiène féminine;* Paulin, 1 fr. — Dr A. Yvert : *Causerie sanitaire;* tome second; Alcan.

Sociologie. — L. Bourgeois, P. Budin, Ch. Gide, H. Monot, etc. : *Les Applications sociales de la solidarité;* Alcan. — Ludovic de Contenson : *Syndicats, Mutualités, Retraites;* Perrin, 3 fr. 5o. — Guillaume de Greef : *La Sociologie économique;* Alcan, 3 fr. 75.— Alfred Naquet : *L'Anarchie et le Collectivisme;* Sansot, 3 fr. 5o.— F. Passy, d'Estournelles de Constant, etc : *La Paix et l'Enseignement pacifiste.* — Henri Turot : *Le Prolétariat de l'amour;* Librairie univ., 3 fr. 5o.

Théatre. — Magog : *Mieux vaut en rire;* St-Etienne. Intermédiaire des gens de lettres. — Péladan : *Sémiramis;* tragédie en 4 actes, « Mercure de France », 1 fr.

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre de M. L. Bélugou. — Une fête à Willette. — Homonymie. — Publications du *Mercure de France.*

Une lettre de M. Bélugou.

Cher Monsieur Vallette,

On me signale dans la *Chronique Universitaire* de juillet une inexactitude qu'il importe de corriger. M. A. Baget, auteur de la *Morale* analysée, n'est pas le Directeur de l'Enseignement supérieur, mais le fils de celui-ci, qui, Directeur de l'Enseignement primaire à l'époque où fut publiée la brochure, déclara dans une circulaire confidentielle que non seulement il désapprouvait l'ouvrage, mais qu'il en déconseillait l'emploi. Les personnes qui ont lu la note de la page 219 (numéro de juillet) comprendront l'importance que j'attache à cette rectification, et combien je regrette l'erreur commise.

L. BÉLUGOU.

Paris, 7 juillet 1904.

§

Une fête à Willette. — Sous les auspices d'Auguste Rodin, et sur l'initiative des sculpteurs Schnegg et Baffier, des peintres Desparmet et Perrichon, du poëte Fagus, les artistes et ouvriers d'art de la rive gauche ont offert à Willette, le 24 juin, une fête champêtre. Au matin, un bateau frété tout exprès embarqua les cent invités pour les transporter à Villeneuve-Saint-Georges. On déjeuna au bord du fleuve sous les arbres. M. Fagus prononça un discours, Willette répondit, M. Ernest Raynaud dit des vers. On dansa sur l'herbe et on se promena sur l'eau. Le soir, après dîner, le bateau ramena tout le monde à Paris.

§

Homonymie. — M. Ernest Gaubert nous prie d'annoncer qu'il n'a rien de commun avec M. Gaubert, accessit du prix Sully-Prud'homme.

§

Publications du « Mercure de France » :

MON JOURNAL, 1896-1900, pour faire suite au *Mendiant Ingrat*, par Léon Bloy, 3.50.

L'ILE ET L'EMPIRE DE GRANDE-BRETAGNE (*Angleterre. — Egypte. — Inde*), par Robert d'Humières, 3.50.

SEMIRAMIS, tragédie en quatre actes, par Péladan, représentée le 24 juillet à l'Amphithéâtre antique de Nîmes, 1 franc.

LA PASSANTE DES QUATRE SAISONS, roman, par William Ritter, 3.50.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy
7, rue Victor-Hugo 7.



NIETZSCHE
ET LA PENSÉE FRANÇAISE

I. Nietzsche comme réactif contre l'influence de la pensée étrangère sur l'esprit français. — II. L'œuvre de Nietzsche dans ses rapports avec celle de quelques écrivains français. — III. Les causes et la légitimité du grand retentissement de la philosophie de Nietzsche : causes propres à l'homme. — IV. Causes inhérentes à la race et au milieu.

I

Il est survenu à l'occasion de Nietzsche ce qui se manifeste à l'apparition de toute pensée fortement originale et novatrice. Elle suscite d'abord une clameur de haro, elle est taxée d'extravagance. Après quoi, et lorsqu'il est trop tard pour l'étouffer, lorsqu'elle est parvenue à dominer le tolle et qu'elle a imposé par-dessus les huées son timbre particulier, c'est à qui en assimilera le son à telle ou telle autre résonnance déjà entendue : le reproche de banalité succède à celui d'extravagance. C'est à cette seconde forme de l'hostilité, vouée à tout ce qui tranche sur d'anciennes habitudes de pensée, que l'on voudrait répondre ici.

Toutes les idées de Nietzsche, demande-t-on, ont-elles donc été exprimées par lui pour la première fois « depuis qu'il y a des hommes et qui

pensent »? N'est-il pas possible de découvrir des analogies entre sa pensée et celle des sophistes grecs? Ne doit-il pas beaucoup à des moralistes de chez nous, La Rochefoucauld, Vauvenargues ou Montesquieu? Un philosophe français, Guyau, n'est-il pas entré avant lui dans la voie qu'il semble inaugurer? *L'Essai d'une Morale sans obligation ni sanction*, *l'Irréligion de l'avenir*, ne sont-ils pas des livres où apparaissent les idées qui feront explosion dans *Par delà le Bien et le Mal* ou dans *Zarathoustra?* Sommes-nous donc fondés à faire en France un tel accueil à cette pensée étrangère alors que nous n'entendons pas la voix des nôtres ou semblons perdre le sens de leurs paroles? N'y a-t-il pas lieu de penser que nous sommes atteints de ce mal évoqué par un personnage d'Ibsen « d'un délire d'adoration qui nous ferait rôder sans cesse avec un besoin inassouvi de toujours admirer quelque objet en dehors de nous-même »?

L'attaque ici dévie un peu : et le retentissement en France de l'œuvre de Nietzsche est présenté comme une de ces crises d'engouement qui nous éloignent de nous-mêmes et de nos propres sources pour nous jeter à l'admiration du modèle étranger. Avant de préciser quelle est, dans son rapport avec la pensée de quelques-uns de nos philosophes, la valeur originale de Nietzsche, il semble donc nécessaire de répondre à cette forme plus générale de l'objection par laquelle on voudrait combattre et étouffer son influence.

La réponse doit être ici très nette : car il s'est produit en effet chez nous une crise d'imitation au cours de laquelle notre pensée philosophique s'est conçue à l'image de la pensée philosophique allemande; cette crise, qui fut marquée par le triomphe

du kantisme dans l'enseignement supérieur, qui a influencé beaucoup de bons esprits de second ordre, a laissé la marque de son passage jusque dans une intelligence aussi originale que celle de Renan. Or, la vogue de la philosophie de Nietzsche en France est précisément, il ne faut pas laisser s'établir là-dessus d'équivoque, une réaction contre le précédent engouement en faveur de la philosophie allemande. Toutes les voix qui s'élèvent contre l'œuvre de Nietzsche émanent de philosophes ou d'écrivains qui ont subi plus ou moins cette influence allemande, et tandis qu'elles croient protester en faveur de l'esprit français, elles réclament en réalité en faveur de ce qui a pénétré d'allemand dans l'esprit français au cours de cette période d'imitation intellectuelle.

La pensée de Nietzsche est, en effet, l'arme la plus meurtrière qui ait été aiguisée jamais contre le moralisme métaphysique de Kant. En même temps et tandis que la crise d'imitation précédente nous détournait de nos grands hommes, — Montaigne, La Rochefoucauld, Montesquieu sont visiblement inconciliables avec Kant — Nietzsche se réclamait de ces penseurs français, il exaltait le sentiment de notre grandeur par l'admiration qu'il exprimait à leur égard et nous faisait retrouver le chemin vers nous-mêmes.

Voir dans la faveur dont Nietzsche est l'objet en France une crise d'engouement pour la pensée étrangère est donc le dernier des contre-sens. C'est une attitude de malade qui, méconnaissant son mal, méconnaît le remède, n'a d'appétit que pour ce qui peut entretenir et augmenter sa fièvre. En réponse à des insinuations de cette nature, il faut montrer sans cesse que le mouvement d'esprit

nietzschéen est chez nous une réaction de l'esprit national en posture de se reconquérir, que Nietzsche présente au génie français une image de lui-même propre à le fortifier en lui inspirant la plus haute idée de sa valeur. S'il est vrai qu'il existe chez nous un état de dépression qui nous incite à nous dédaigner et à porter notre admiration au dehors, il n'est point de suggestion plus efficace que celle qui se dégage de la lecture de Nietzsche pour nous rendre le bienfait de l'enthousiasme et de la confiance en nous-même.

Aucun esprit n'a exprimé pour la culture française plus vive admiration. Aucun surtout, ce qui est plus précieux encore, n'a étayé cette admiration, avec un merveilleux génie de psychologue et d'analyste, sur des motifs plus profonds, sur une connaissance plus subtile, sur une critique plus sûre. Il faut ajouter enfin que sa qualité d'étranger, qui nous autorise à reproduire ses jugements sans pudeur, lui a permis aussi de discerner des éléments si naturellement essentiels à l'esprit français, qu'aucun esprit français peut-être n'eût pu les voir.

Nietzsche, rappelait-on déjà, au cours d'une réponse à l'enquête sur l'Influence allemande en France, Nietzsche a nommé la forme française « l'unique forme d'art moderne ». Il n'en voyait d'autres à mettre à côté, à travers les siècles d'histoire où nous pouvons discerner les traits de la face humaine, que la grecque. Sous cette rubrique : *Livres européens*, « quand on lit Montaigne, dit-il, La Rochefoucauld, La Bruyère, Fontenelle (particulièrement les *Dialogues des Morts*), Vauvenargues, Chamfort, on est plus près de l'antiquité qu'avec n'importe quel groupe de six auteurs d'un autre

peuple », et après des éloges sur la forme et sur le fond des livres de ces écrivains, « qui contiennent plus d'idées véridiques que tous les livres de philosophie allemande ensemble », il conclut : « mais pour formuler une louange bien intelligible, je dirai qu'écrites en grec leurs œuvres eussent été comprises par des Grecs (1) ». « Les Grecs les plus subtils, ajoute-t-il encore, eussent été forcés d'approuver cet art et il y a une chose qu'ils auraient même admirée et adorée, la malice française de l'expression (2). »

Nietzsche ne prisait pas moins haut notre grand art classique. Il y voyait l'apogée d'une tradition qui, tant qu'elle se perpétua, dota les écrivains français d'une formule d'art, d'un moule pour la pensée, qui fit défaut aux autres peuples, et il tenait pour une école incomparable « la sévère contrainte que les auteurs dramatiques français s'imposaient par rapport à l'unité d'action, de lieu et de temps, à la structure du style, du vers et de la prose, au choix des mots et des pensées (3) ». Donnant la définition de l'art, tel qu'il le conçoit dans sa perfection, « voilà l'art, dit-il, tel que Gœthe le comprenait tardivement, tel que les Grecs et aussi les Français le pratiquaient ».

L'admiration de Nietzsche pour nos grands hommes s'exprime en mainte page. Il est tout pénétré de la pensée française. La première édition de *Humain, trop humain* était accompagnée, en guise de preface, d'une page de Descartes et le livre était dédié à la mémoire de Voltaire, en qui il voyait, « par contraste avec tout ce qui vint après lui, un grand

(1) *Humain, trop humain.* Ed. du Mercure de France, p. 238.
(2) *Le Voyageur et son ombre.* Ed. du Mercure de France, p. 346.
(3) *Humain, trop humain.* Ed. du Mercure de France, p. 237.

seigneur de l'esprit ». « Le nom de Voltaire, disait-il, sur un écrit de moi c'est là, en réalité, un progrès vers moi-même (1) ». Et ce qu'il estimait au plus haut point chez Voltaire, c'est ce don, où il voyait le sceau de l'esprit français, d'associer des contrastes dans une mesure harmonieuse, de concilier des qualités opposées dans une réussite parfaite. C'est dans ce sens qu'il dit de Voltaire qu'il sut joindre « la plus haute liberté d'esprit et une disposition d'esprit absolument non révolutionnaire (2) ».

C'est dans ce sens aussi qu'il faut apprécier cet éloge singulier sous la plume de Nietzsche, et si curieusement nuancé, des différentes formes qu'a revêtues chez les grands individus en France le sentiment chrétien. L'anti-chrétien, qu'est tout Nietzsche, fait place à l'artiste et au psychologue qui énumère avec une admiration minutieuse ces conciliations extraordinaires du sentiment chrétien avec la vie que réalisèrent un Pascal, un Fénelon, Mme Guyon ou l'abbé de Rancé, le fondateur de la Trappe. Ce qui le frappe d'admiration, c'est le fait même de la réussite, le pouvoir de mettre au jour une œuvre achevée, d'exprimer une conception dans une pratique. « Les formes les plus difficiles à réaliser de l'idéal chrétien, dit-il des Français, n'y sont point demeurées à l'état de conception, d'intention, d'ébauche imparfaite (3) ». Il admire dans Pascal « l'union de la ferveur, de l'esprit et de la loyauté », et « que l'on songe, ajoute-il, à tout ce qu'il s'agissait d'allier ici ». Fénelon lui apparaît comme l'expression la plus parfaite et la plus séduisante de la culture chrétienne, « un moyen

(1) Fragment cité par Henri Albert.
(2) *Humain, trop humain*, p. 484.
(3) *Aurore*. Ed. du Mercure de France, p. 206.

terme sublime, dont, comme historien, on serait tenté de démontrer l'impossibilité tandis qu'en réalité il ne fut qu'une perfection d'une difficulté et d'une invraisemblance infinies ». Et ce philosophe qui, parmi toutes les manifestations de l'esprit chrétien, a voué au protestantisme l'aversion la plus forte, exalte le Huguenot français, « le plus bel alliage d'esprit guerrier et d'amour du travail, de mœurs raffinées et de rigueur chrétienne ». De Port-Royal, il dit que cette société de religieux fit assister à la dernière floraison de la haute érudition chrétienne « et pour ce qui est de la floraison, en France, souligne Nietzsche, les grands hommes s'y entendent mieux qu'ailleurs ». Tout ce morceau qui a pour titre : *Désirer des adversaires parfaits*, n'est pas moins curieux, ni moins délicatement élogieux dans ses conclusions que dans ses prémisses : Nietzsche y explique comment les esprits libres en France, ayant toujours livré bataille à de vrais grands hommes, ont dû s'affirmer et s'élever à la plus haute puissance pour triompher de ces adversaires parfaits. Voici pourquoi, dit-il, « ce peuple qui possède les types les plus accomplis de la chrétienté engendra nécessairement aussi les types contraires les plus accomplis de la libre pensée anti-chrétienne».

Il est à noter que tout ce que Nietzsche loue sans réserve, parmi les manifestations diverses de la civilisation française, c'est ce qui s'y rencontre d'essentiellement et d'exclusivement français, avant tout, les mœurs, la littérature, les arts des XVIe et XVIIe siècles. Voltaire lui apparaît comme un des derniers représentants de la grande tradition française dont il retrouve en Stendhal l'écho ressuscité. Il a conscience de la crise d'imitation tant anglaise qu'allemande subie par l'esprit français depuis cent

cinquante ans et discerne très nettement les points où le génie français a cédé. Nul n'a mieux senti que lui la déformation infligée à la mentalité française par l'infiltration de ce que M. Maurras a nommé les idées suisses. Aussi contre cet engouement qui nous a jetés au XVIIIe siècle et au XIXe siècle à l'imitation des idées anglaises et de la philosophie allemande, la perspicacité de Nietzsche constitue-t-elle le meilleur des antidotes. « Le malheur, résume-t-il en un bref aphorisme, des littérateurs allemands et français des cent dernières années vient de ce que les Allemands sont sortis trop tôt de l'école des Français — tandis que plus tard les Français sont allés trop tôt à l'école des Allemands (1). » Dans tous ses jugements sur l'art ou sur les formes les plus hautes et les plus diverses de la culture, il en appelle constamment de la France défigurée par des influences étrangères à la France rayonnant de l'éclat de son propre génie. Il faut retenir, entre toutes, cette protestation véhémente qu'il a formulée dans *Par delà le bien et le mal*, au chapitre des *Peuples et Patries :* « Contre la mode d'aujourd'hui et contre les apparences il faut défendre cette proposition qui est de simple honnêteté historique et n'en pas démordre : tout ce que l'Europe a connu de noblesse, noblesse de la sensibilité, du goût, des mœurs, noblesse en tous sens élevés du mot, tout cela est l'œuvre et la création propre de la France (2). » S'il situe d'ailleurs surtout dans le passé, au XVIe et au XVIIe siècle, nos périodes de grandeur, il sait discerner ce qui persiste encore de raffiné dans la culture française contemporaine, il constate l'avance prise par notre

(1) *Le Voyageur et son ombre*, p. 282.
(2) P. 279.

civilisation sur celle des autres peuples d'Europe et il distingne, chez une élite, cette musique de chambre où il reconnaît le ton de la supériorité ancienne.

Les quelques citations fragmentaires que l'on vient de rassembler ici ne sont point exceptionnelles dans l'œuvre de Nietzsche, et si on les a choisies le plus concluantes et le plus typiques que l'on a pu, elles n'en expriment pas moins, et sans aucun grossissement, l'essentiel et le définitif de la pensée du philosophe sur l'esprit français : il eût été aisé d'en augmenter le faisceau. Telles quelles, elles suffisent, semble-t-il, pour répondre aux insinuations qui eussent voulu faire voir, dans la grande vogue de la philosophie de Nietzsche, un phénomène d'engouement en faveur de la pensée étrangère. Elles suffisent à montrer, dans la philosophie de Nietzsche, ce pour quoi on la donne : un principe d'exaltation de la pensée française, une réaction contre la crise d'imitation anglaise et allemande, telle qu'elle s'est exprimée dans le kantisme universitaire aussi bien que dans des théories humanitaires contre lesquelles on serait tenté d'invoquer avec Nietzsche ce principal grief, qu'elles attentent à la grandeur de l'humanité.

II

Il faut donc constater que la pensée de Nietzsche est d'inspiration nettement française et qu'elle nous ramène à nous-mêmes. Cette constatation tend-elle donc à enlever à son œuvre une part de sa valeur originale? Nullement, mais elle exige que l'on détermine le caractère précis de cette originalité et que l'on réponde aux objections qui opposent à Nietzsche des noms français récents. On croit

pouvoir établir le compte de chacun sans faire tort à aucun.

En frappant avec force sur l'esprit des lecteurs, en donnant du ton et un relief singulier à toutes les idées qu'il exprima, Nietzsche a conféré une vie nouvelle et une importance nouvelle à des idées dont quelques-unes avaient été exprimées avant lui par quelque penseur ou quelque philosophe. Celles-ci, inaperçues jusque-là, ont commencé à briller dans l'ombre où les avait reléguées non la médiocrité des penseurs qui les avaient conçues, mais la mauvaise orientation de l'esprit public en proie à cette crise d'imitation contre laquelle Nietzsche a précisément réagi. Si son génie n'eût été du meilleur titre, Nietzsche eût payé peut-être d'une part de sa gloire ces réhabilitations tardives dont il fut bien le promoteur. Il reste, un tel danger n'étant point à redouter, qu'il est permis de se réjouir de ces revendications en faveur de quelques-uns de nos écrivains dont le mérite avait été méconnu ou n'avait pas été apprécié aussi haut qu'il eût été équitable. Il est permis de s'en réjouir, même lorsqu'elles se sont exercées jusqu'à l'injustice, au détriment du philosophe qui les avait rendues possibles.

M. Fouillée a élevé la voix en faveur de Guyau dont l'œuvre n'eut pas chez nous en dernier lieu tout le retentissement que méritaient la noblesse, l'élévation et le son nouveau aussi de sa pensée. D'autres rapprochèrent des théories ethniques de Nietzsche celles du comte de Gobineau, où il est fort vraisemblable que Nietzsche trouva un excitant pour sa propre pensée ; il n'y a qu'à se féliciter de cette justice tardive rendue à ce nom français dont l'Allemagne nous renvoie l'écho. D'autres enfin

firent entendre le grand nom de Taine : on ne saurait dire, il est vrai, que ce nom ait été oublié chez nous ni qu'il n'y ait reçu une digne consécration; pourtant lorsque, avec le recul de quelques années, on considère l'œuvre de Taine philosophe, il faut constater que les deux volumes de l'*Intelligence* composent un bréviaire de l'esprit scientifique aux prises avec les problèmes de la connaissance auquel rien d'essentiel n'a été ajouté depuis. Et s'il faut mesurer la grandeur d'une œuvre à l'horizon qu'elle embrasse, il semble que l'œuvre de Taine aille encore chaque jour grandissant, à mesure que l'effort des savants et des penseurs, tandis qu'il s'éloigne vers des recherches nouvelles, ne cesse de se montrer déterminé par les cadres que traça cette pensée méthodique.

Dans un très intéressant article de la *Revue bleue* (1) M. Francis de Miomandre a comparé Thomas Graindorge et Zarathoustra. On ne saurait souscrire absolument à toutes ses appréciations sur Nietzsche : si grande que soit la part de vérité qu'elles comportent, d'un si réel intérêt psychologique qu'elles soient, il y a toujours quelque chose de plus chez Nietzsche que ce qu'y distingue M. de Miomandre, même lorsqu'il s'efforce de lui rendre toute justice. Mais ce dont on lui sait gré sans restriction, c'est du haut éloge de Taine que contiennent ces pages de critique excellente et c'est aussi de protester contre l'envahissement de la gloire de Nietzsche avec de si justes raisons qu'on ne saurait trouver un meilleur terrain pour exposer, sous son vrai jour, la légitimité de ce prestige.

M. de Miomandre voit en Taine et en Frédéric

(1) 17 octobre 1903.

Nietzsche des représentants d'une même doctrine, le déterminisme, et il invoque en faveur de Taine un droit d'antériorité. Historiquement, dit-il, Nietzsche vient après Taine et, logiquement, il en procède. Sans que le génie de Nietzsche lui paraisse de ce fait diminué, il lui semble que sa valeur strictement philosophique en soit atteinte et que Nietzsche, poète, écrivain et lyrique de premier ordre, soit un philosophe de seconde main.

A cela il faut répondre que l'antériorité de Taine par rapport à Nietzsche n'est pas pour établir la supériorité, fût-ce au point de vue purement technique, de l'un sur l'autre. Taine, pas plus que Nietzsche, n'est l'auteur de ce point de vue déterministe par où leurs doctrines en un certain sens s'identifient. Ce point de vue que connurent, sous d'autres noms, les philosophies les plus anciennes était nécessité au regard purement philosophique, pour toute pensée européenne, par les aboutissants logiques de la *Critique de la Raison pure*. Tous les arguments théoriques propres à réduire l'univers à un système de causes et d'effets, à condamner la recherche des causes premières et à supprimer l'intervention des explications métaphysiques ont été exposées par Kant avec méthode et clarté. Avec Kant, et à employer une expression chère à Nietzsche, on peut dire que la métaphysique, en tant que science théorique, s'est détruite par auto-suppression. L'effort postérieur de Kant pour donner à la morale un soutien métaphysique, s'il a eu de lourdes conséquences par son action sur toutes les sensibilités religieuses, est demeuré lettre morte auprès de toute pensée indépendante du souci dogmatique. Aussi malgré sa volonté dernière, Kant demeure-t-il, en raison de ses dons techniques, au point de vue théorique du

moins, l'ancêtre de l'esprit scientifique moderne, même lorsque l'on en étend, contre le gré de son auteur, la conception maîtresse et les méthodes jusqu'aux phénomènes du monde moral. Sans amoindrir Taine, on ne saurait donc accorder que Nietzsche lui soit redevable d'une conception, déterministe du monde, qui, on le répète, s'imposait depuis la *Critique* à tous les esprits que n'aveuglait pas le besoin religieux déguisé sous des formes philosophiques. Sous le jour de cette conception, Taine, Guyau, Nietzsche ne peuvent être classés les uns par rapport aux autres suivant un ordre d'antériorité ; ils occupent le même rang, se placent au même degré sur l'arbre généalogique où se rencontrent leurs auteurs communs, Kant dans le domaine de la pensée analytique, les grands penseurs français du XVIe siècle et du XVIIe siècle depuis Rabelais et Montaigne jusqu'à La Rochefoucauld et Pascal, dans le domaine de la culture générale et de la floraison en quelque sorte spontanée de l'esprit.

Il ne serait pas plus équitable d'ailleurs, pour les motifs généalogiques que l'on vient d'invoquer, d'attribuer à Nietzsche la paternité de conceptions pareilles aux siennes, l'éclosion d'une mentalité semblable à la sienne chez des penseurs qui furent ses contemporains ou qui vinrent après lui, dont la plupart ignorèrent son œuvre, à l'époque de la formation de leur pensée. Il ne faut donc attribuer à Nietzsche ni des ancêtres, ni des descendants qui, les uns et les autres, viennent avec lui sur un même plan, au regard de certaines notions, patrimoine déjà commun de tous, legs antérieur de la pensée humaine. Nietzsche ne tient pas de Taine sa conception déterministe du monde. Il n'en est pas non plus l'inventeur. Il reste qu'il faut chercher ailleurs

les raisons du retentissement de sa pensée (1).

III

Quelques réflexions semblent propres à faire pénétrer les causes de ce grand renom de Nietzsche, et à le justifier. Aussi bien, quelques-unes de ces causes sont inhérentes au génie de l'homme, d'autres dont l'importance n'est point négligeable sont d'ordre historique, elles participent du milieu et des circonstances.

Ce qui est propre à Nietzsche, indépendamment de son génie philosophique et lyrique, c'est l'importance qu'il attacha au groupe d'idées auxquelles il a lié son nom. Au regard d'un esprit érudit, aucune idée n'est absolument neuve et il est toujours possible au chercheur d'en découvrir la trace en quelque démarche de la pensée antérieure. Mais le fait d'avoir aperçu une idée, de l'avoir notée dans une incidence, ne suffit pas pour conférer un brevet d'invention. Ce qui emporte un droit privilégié sur une idée, c'est d'en avoir mesuré l'importance, de l'avoir située à sa place hiérarchique, d'avoir montré les conséquences qu'elle entraîne, ce qu'elle détruit, ce qu'elle instaure, — c'est d'en avoir fait la pierre angulaire d'un système. Or, c'est là l'œuvre de haut discernement que Nietzsche a accomplie à l'égard d'un groupe d'idées qu'il a rassemblées en faisceau, sur lesquelles il a contraint les regards

(1) Il faut d'ailleurs noter que s'il s'agissait de démontrer l'originalité de la philosophie de Nietzsche par la nouveauté de sa doctrine, ce n'est pas le fait d'avoir soumis le monde moral à l'évaluation déterministe qu'il faudrait invoquer, mais bien plutôt sa tentative en vue de dépasser l'évaluation déterministe, sa conception du déterminisme comme moyen de connaissance, comme artifice et comme fiction, ainsi qu'elle est exposée notamment au deuxième tome de la *Volonté de Puissance :* V. Aph. 280. « Pour combattre le déterminisme ».

de se fixer, en les produisant sous leur forme le plus outrancière, en les opposant de la façon la plus violente aux conceptions en cours. C'est ainsi que le déterminisme est devenu dans sa doctrine négation des idées bien et mal, condamnation de la morale, du Christianisme et de la Philosophie, et, sous sa forme positive, exaltation du fait de force exprimé par cette métaphore mythologique : Volonté de puissance.

Taine et Nietzsche ont construit leur œuvre sur ce terrain du déterminisme acquis par l'esprit humain avant leur venue. Mais ils ont construit l'un et l'autre une œuvre qui, supposant les mêmes assises, est pourtant absolument différente. Taine n'est point sorti du domaine théorique ; il a fait application au détail des sciences des principes de la critique ; il a fixé quelles sont, pour la science, pour la faculté de connaître, les conséquences du déterminisme, il a indiqué sous quel jour doivent être étudiés désormais tous les phénomènes du monde, tant ceux du monde physique que ceux du monde psychologique ou moral, mais il n'a cherché à tirer du déterminisme aucune des conséquences qu'il peut engendrer dans le domaine de la moralité humaine. Si, vers la fin de sa vie, Taine s'est montré préoccupé de cette influence possible des théories déterministes sur les mœurs, c'est pour s'en effrayer, c'est pour en écarter le danger. Sa conversion aux idées protestantes, à laquelle il faut attacher un sens purement politique, trahit ce souci et cet effroi. Il a pensé que les formes protestantes de la croyance étaient un mensonge mieux déguisé et plus acceptable pour la mentalité contemporaine que les formes catholiques, et, mû par une préoccupation sociale, par un souci de *maître* désireux

de conserver et de maintenir les hautes formes de la civilisation, il a sanctionné de son adhésion le mensonge utile.

Sous l'inspiration d'un même parti pris en faveur de la vie sociale, hautement ordonnée, Nietzsche a adopté une attitude absolument contraire. Il en faut attribuer la cause à une appréciation toute différente quant à la solidité et à l'efficacité des mensonges au moyen desquels la société contemporaine s'efforce encore d'imposer la fiction morale sur laquelle elle repose. A tort ou à raison, Nietzsche estime que ces mensonges n'ont plus de force, que l'esprit européen dans sa masse ne peut plus être illusionné par eux, en sorte qu'ils vont directement contre la fin qu'ils voudraient procurer. Ils excitent à la révolte des volontés auxquelles ils n'avaient réussi à imposer certaines contraintes que par la crédulité qu'ils avaient jusque-là rencontrée. Un mensonge ne vaut que dans la mesure où il trompe : il peut être dans ces conditions excellent, car il peut agir alors comme moyen d'unification et de convergence, comme principe d'ordre. Il est détestable et dangereux dès qu'il n'emporte plus l'illusion qui faisait sa force; c'est alors que la vérité se venge, la vérité qui n'est peut-être pas autre chose que l'instinct de ressentiment contre tout mensonge devenu impuissant à faire son office. Telle est la cause de l'ardeur destructrice qui soulève Nietzsche contre toutes les valeurs morales ayant encore un cours officiel parmi les sociétés européennes. Ce qu'il leur reproche c'est que le mensonge sur lequel elles se fondent ne trompe plus les consciences. Ce mensonge joue ainsi le rôle à l'égard de l'ordre social et de la civilisation supérieure de l'épine qui s'enfonce dans la main s'appuyant sur elle comme

sur un bâton. Toutes ces valeurs morales sont, selon Nietzsche, les causes du nihilisme européen. Les raisons pour lesquelles il les combat sont donc *les mêmes* pour lesquelles un Taine les soutient et essaie de les réparer. C'est pour un même motif aussi que Nietzsche s'élève principalement contre les formes les plus récentes du mensonge social, formes protestantes, formes rationalistes, celles-là mêmes auxquelles Taine adhérait, vers lesquelles s'orientaient de bonne foi, contraints par les besoins de la sensibilité ancienne, le néo-kantisme d'un Renouvier et le spiritualisme d'origine également kantienne des philosophes universitaires. Nietzsche ne voit, dans cet effort en vue de rationaliser les anciens dogmatismes, que des moyens de prolonger le malaise. Toutes les valeurs anciennes sont actuellement sans force. « Les tentatives pour éviter le nihilisme sans transmuer ces valeurs provoquent, dit-il, le contraire, amènent le problème à un état aigu (1) » et il estime que ce qui donne le ton à notre époque, c'est l'esprit d'analyse, c'est tout ce qui corrode et détruit de faux soutiens, aux ais disjoints, impuissants désormais à supporter l'édifice social qui se lézarde au-dessus d'eux.

Cette appréciation est de toute importance à connaître pour juger l'œuvre de Nietzsche ; qu'on l'accepte ou non, elle seule explique comment cet esprit, le plus hiérarchique qui soit, est en même temps le ferment de dissociation le plus violent.

Au point de vue qui nous intéresse ici, cette appréciation de Nietzsche sur le temps présent a eu cette conséquence : l'instinct de connaissance qui est proprement un instinct d'analyse, enclin à

(1) *La Volonté de puissance*, tome I. Éd. du Mercure de France, p. 42.

divulguer ce qui entre de croyance injustifiée, de parti pris et d'illusion volontaire en toute réalité morale ou sociale, l'instinct de connaissance qui se voit d'ordinaire combattu par l'instinct vital, a agi de concert avec cet instinct positif auquel il a su persuader qu'il importait de tout détruire et de faire place nette pour reconstruire ensuite des cités nouvelles sur les décombres du vieux monde. De cette alliance résulte dans la philosophie de Nietzsche un ton absolument différent de celui que l'on observe chez d'autres philosophes qui lui ressemblent quant au contenu purement intellectuel de la doctrine. Avec Taine, a-t-on dit, le déterminisme ne sort point du domaine de la connaissance; c'est un point de vue pour intellectuels et pour savants, qu'il n'y a pas lieu d'introduire dans les mœurs, qu'il est même préférable de masquer au regard des sociétés humaines. Guyau tente l'entreprise très intéressante de fonder une morale en dehors de la morale, sur les bases mêmes du déterminisme. C'est bien là, semble-t-il, la véritable initiative qui reste actuellement à assumer et il peut se faire que l'entreprise de Guyau, sur laquelle on reviendra, ne soit pas irréalisable. Ce qu'il semble de cette tentative, au point de vue du retentissement qu'elle pouvait obtenir, c'est qu'elle fut prématurée. Guyau tient déjà pour acquis les points principaux d'une doctrine qui n'est admise que par quelques esprits d'avant-garde, qui, même chez ces adeptes, ne dirige que la spéculation et abandonne, dans l'ordre pratique, le gouvernement de la conduite à des idées tout opposées; aussi n'apporte-t-il pas dans sa dialectique cet élément dévastateur nécessaire pour faire place nette et pour permettre d'élever sur un sol déblayé les constructions nouvelles dont

il proposait le plan. Guyau n'a été entendu que du public délicat qu'il eût sans doute choisi. Volontairement il s'abstient d'une propagande plus large.

Chez Guyau d'ailleurs,comme chez Taine, il y a encore dissociation et, dans une certaine mesure, opposition entre les modes de l'intelligence et ceux de la sensibilité. Chez Nietzsche,au contraire, pour les raisons que l'on vient d'exposer, il y a alliance entre ces deux modes de l'activité individuelle. A rencontrer ainsi un allié et un excitant où il rencontrait jusque-là un adversaire et un frein, l'instinct de connaissance a pris dans l'œuvre de Nietzsche un élan incomparable. Que l'on imagine le génie d'un Galilée servi et exalté au lieu d'être refréné, par le principe d'autorité qui l'entrava, que l'on conçoive surtout que Nietzsche ruine et détruit avec la bonne conscience d'un constructeur, qu'il entrevoit la haute tour que Solness prématurément a voulu construire et qu'il apprécie comme une condition de cette future édification la ruine de tout l'ancien ordre de choses.

Un tel état d'esprit est tout autre que celui d'un Taine ou d'un Guyau; il engendre de tout autres conséquences. Il a eu ici pour résultat qu'au lieu de s'arrêter sur le seuil des mœurs Nietzsche a fait des mœurs le principal objectif de sa philosophie. Créer des mœurs lui apparaît l'œuvre la plus haute d'une civilisation. C'est pourquoi tandis que ses prédécesseurs se défendent et se font scrupule d'exercer une action sur la sensibilité, Nietzsche agit directement sur la sensibilité.

C'est ce qu'a bien vu M. de Miomandre et il situe en cette circonstance la cause qui, selon lui, détruira injustement mais fatalement l'équilibre qu'il a tenté d'établir entre les titres de Thomas Grain-

dorge et ceux de Zarathoustra. On ne se propose pas de contribuer à rompre cet équilibre en cette étude où l'on s'efforce seulement à partager des domaines; mais il a paru nécessaire de montrer les dessous politiques de l'attitude de Nietzsche, pour donner tout son prix à cette démarche décisive et qu'aucun philosophe digne de ce nom n'osa avant lui, cette démarche par laquelle il introduit l'amoralisme, sous la forme du déterminisme, dans le domaine des mœurs. Avec Nietzsche se crée si l'on peut dire une sensibilité déterministe; un mode de sensibilité est substitué à un autre. C'est là le fait important.

Le premier, Nietzsche tire des conséquences pratiques de conclusions intellectuelles qui s'étaient jusque-là développées à côté et indépendamment de toute réalité, qui n'avaient agi sur les mœurs que pour les mettre en garde contre la conception nouvelle qu'elles apportaient, pour susciter, sur des terrains nouveaux, une défense désespérée de la moralité ancienne.

La grande originalité de Nietzsche consiste donc en une appréciation qui détermine une attitude active : tout l'effort spiritualiste, prononce-t-il, va contre son propre vœu; les tentatives pour éviter le nihilisme en conservant et en perfectionnant les formes anciennes et inefficaces du mensonge « provoquent le contraire et amènent le problème à un état aigu ». En portant ce jugement, en déduisant de ce jugement une pratique, Nietzsche a dépassé les limites de la spéculation purement intellectuelle; il a assumé une initiative et une responsabilité et c'est pour cela qu'il remue si profondément les consciences.

Il y a donc dans l'œuvre du philosophe un principe

étranger à la philosophie et il n'y a pas à craindre d'interpréter Nietzsche à contre-sens en relevant ce fait ni d'altérer l'image qu'il aimait à se composer de lui-même : on a montré en une étude précédente (1) que Nietzsche tire son principal titre de gloire d'avoir donné un sens nouveau au mot philosophe, d'avoir fait du philosophe le créateur des valeurs nouvelles. Mais comme il est par-dessus tout un esprit philosophique, il est arrivé ceci que cet élément étranger à la spéculation intellectuelle, introduit par lui dans la spéculation, a fait prendre à la philosophie de l'instinct de connaissance un essor considérable.

On n'examinera pas ici la valeur de l'appréciation portée par Nietzsche sur les valeurs européennes en cours. Ces valeurs sont-elles, comme il le juge, des causes fatales d'affaissement pour les civilisations humaines? Le haut civilisé doit-il achever de les ruiner ? doit-il au contraire s'efforcer de les faire respecter en réparant le mensonge qui les couvre ? Ce sont là des questions passionnantes, mais que l'on écarte momentanément. Ce que l'on veut seulement retenir, c'est qu'en présentant comme un danger pour la civilisation ces valeurs morales qui, tenues pour vraies par les uns, pour fausses par les autres, étaient considérées, par les uns et les autres, comme les soutiens de toute civilisation, Nietzsche a conféré aux négations philosophiques une force et une autorité qu'elles ne possédaient pas auparavant. Tout ce qui fut dit jusque-là à voix basse s'enrichit dans son œuvre d'une sonorité multipliée. Les voix, qui étaient jusque-là des murmures et ne laissaient entendre que des conversations chucho-

(1) Le philosophe comme créateur de valeurs. *Flegrea* du 20 juin 1904.

tées dans quelques groupes, s'élèvent maintenant d'une estrade. Cette estrade, il faut reconnaître qu'elle a été dressée par Nietzsche. Grâce à la démarche qu'il a faite hors de la philosophie, grâce à l'appréciation hasardée qu'il a émise, la philosophie de l'Instinct de connaissance telle que dans « de Kant à Nietzsche » on s'efforça de la décrire, a pu atteindre sa forme la plus parfaite. Elle bénéficie à l'heure présente d'une liberté de se produire qu'elle n'a pas encore connue et dont il faut peut-être se hâter de jouir. Qui sait si cette liberté n'est pas engendrée par des circonstances qui composent un moment unique dans l'histoire? Qui sait si elle est compatible avec la vie des sociétés? N'appartient-il pas à l'Instinct de connaissance de savoir que la vie a des exigences plus impérieuses que les siennes propres, de pressentir que des formes nouvelles ou seulement renouvelées du mensonge parviendront peut-être un jour à s'emparer des esprits pour rendre possibles de nouvelles périodes humaines, qu'elles élèveront peut-être de nouvelles barrières contre la liberté d'analyse et créeront de nouveaux tabous?

IV

On vient de dire par suite de quelles actions et réactions l'intelligence et la sensibilité se sont combinées chez Nietzsche de façon à composer l'originalité tranchante de sa philosophie. On a fait ainsi la part de ce qui lui est strictement personnel dans le succès de son œuvre. Qu'on y ajoute cependant le génie, c'est-à-dire l'extraordinaire puissance d'expression, analytique et lyrique, qui lui a permis de faire entendre et d'imposer le son distinct que rendait son tempérament frappé par les idées.

Il reste à faire la part des circonstances, qui ont contribué à rendre possible l'œuvre et sa réussite triomphale.

La première de ces circonstances ne peut encore à vrai dire être entièrement détachée de lui, elle consiste en ce qu'il y a d'allemand dans son tempérament. Plutôt que la part des circonstances, c'est donc ici la part distincte de la race. C'est ce tempérament propre à sa race qui lui a permis de dépasser, comme il l'a fait, les limites de la pensée spectaculaire pour prendre parti et pour exercer une action dans un sens déterminé, qui lui a permis de cesser soudainement de décrire comment les choses se passent pour faire en sorte qu'elles se passent de telle ou telle façon. Les raisons d'ailleurs qui ont déterminé Nietzsche à accomplir cette démarche hors du territoire intellectuel sont d'ordre purement intellectuel. Etant allé jusqu'au bout de l'intellectualisme il a reconnu que le dernier mot de la faculté de comprendre, ayant fait le tour d'elle-même, est de constater son impuissance créatrice et d'estimer seuls efficaces pour tout ce qui touche à l'invention de l'être et de ses formes, les partis pris aveugles du tempérament. C'est volontairement et sciemment qu'il a dépassé l'intellectualisme. Cette réserve faite, c'est pourtant à la fougue allemande de son tempérament qu'il faut faire appel pour expliquer comment, ayant, d'un point de vue intellectuel, conclu à la supériorité de l'acte sur les opérations purement intellectuelles où l'énergie tout entière d'un être se transforme en miroir de ce qui est, il a fait application de ce théorème à sa propre conduite, comment il a pris parti et a formulé son appréciation sous forme d'anathème à l'encontre des valeurs chrétiennes, comment il a attaqué tout

un ordre de choses avec les fanfares de son lyrisme et le fer tranchant de ses analyses. C'est là en effet ce qu'aucun esprit supérieur, en France, dans le domaine de la pensée, n'eût été libre de faire, fût-ce poussé par une inclination personnelle. Mépris aristocratique de l'homme de pensée à l'égard de l'acte, sentiment critique de son impuissance à le bien accomplir, respect des spécialisations de l'énergie, on s'abstiendra de trancher ici de la nature précise et de la valeur des mobiles pour constater seulement comme un fait et comme une fatalité, avec les avantages et peut-être les inconvénients intellectuels qu'elle emporte, cette impossibilité, pour un penseur de notre race, d'exercer volontairement, par des excitations directes, une action sur les mœurs. Mais si l'on tombe d'accord que Nietzsche a pris l'initiative d'un acte qu'aucun homme de même ordre en France n'eût voulu accomplir, n'est-ce pas une raison aussi pour ne lui point disputer l'honneur d'un tel acte?



Si le tempérament propre à sa race, tempérament au-dessus duquel il s'élève mais auquel il n'échappe pas, a permis à Nietzsche d'accomplir, dans le domaine de la sensibilité intellectuelle, la révolution qu'il a provoquée, le milieu même où il était plongé était propre aussi à déterminer chez lui des réactions qui n'avaient pas les mêmes raisons de se produire chez nous. Cette seconde circonstance lui est plus extérieure que la précédente ; elle a contribué à susciter son entreprise et à en assurer le retentissement.

Il faut distinguer profondément, au point de vue de l'évolution du sens philosophique, deux milieux

très différents où cette évolution s'accomplit d'un pas inégal : le milieu technique et le milieu de la culture générale, en tant que celui-ci implique et désigne à la fois et le génie physiologique d'un groupe humain, une propension mentale d'ordre organique, et les formes littéraires de la pensée. Or l'évolution du sens de la connaissance eut pendant longtemps, en notre pays et dans ce domaine de la culture, une grande avance sur une évolution de même ordre dans le monde de la pensée théorique. Il en est résulté ceci, que la critique kantienne, en ce qu'elle a de supérieur et d'excellent, se trouva de plain pied avec la mentalité d'une race qui, dès le XVIe siècle, avec un Montaigne et un Rabelais, témoignait d'une liberté d'esprit que la réaction religieuse suscitée par la Réforme ne put atteindre bien profondément. Le verdict de la critique qui, interprétée selon son sens radical, était un arrêt de mort à l'égard de toute métaphysique, ne pouvait causer une grande émotion en un pays que son instinct naturel avait dès longtemps conduit à des conclusions identiques dans la pratique mentale. Sans bruit, sans étonnement, le fait fut enregistré et toute la sève du génie national, délaissant l'arbre philosophique, gonfla durant tout le cours du dernier siècle les rameaux de l'arbre de la science. *L'étonnement*, voici l'élément qui fit défaut pour que pût éclater chez nous, dans l'ordre philosophique, avec l'appel aux armes qu'elle comporte, la protestation d'un Nietzsche contre le joug des idées métaphysiques. En Allemagne, au contraire, la pensée théorique s'est toujours montrée en avance sur la culture générale de la race. La métaphysique a donc exercé une action directe sur les mœurs : diluée à des titres différents, elle a pénétré toutes les couches de la

nation, atteignant, mélangée aux commentaires de la Bible, jusqu'aux masses populaires. La réforme théorique, opérée dans les régions les plus hautes de la spéculation, devait donc avoir nécessairement sa répercussion sur tout l'ensemble de la sensibilité nationale. De là ses réticences et ses reculs, avec son auteur même, de là la nécessité, en ce pays, de la nouvelle critique et de la violence d'un Nietzsche, opposant son lyrisme à celui des psaumes, combattant la métaphysique avec ses propres armes, et tirant de la critique kantienne toutes ses conséquences logiques.



Commandées par le génie personnel du philosophe ou inhérentes au milieu où il se développa, telles sont les raisons pour lesquelles il est impossible de traiter certains sujets sans évoquer le nom de Nietzsche. Il n'y a pas à se demander si nous-mêmes ou nos prédécesseurs n'avons pas eu, sous une forme différente, des pensées analogues. Il nous faut constater que, pour les motifs que l'on vient d'analyser, dont quelques-uns furent pour nous des causes d'abstention volontaire, il a exprimé ces pensées avec un retentissement incomparable. Nous aurions mauvaise grâce, en France, à ne le point reconnaître, ce serait aussi un calcul maladroit, de dépouiller nos propres idées et nos propres points de vue de la parure éclatante dont le génie de Nietzsche les a fait resplendir.

JULES DE GAULTIER.

TON AME

Douce comme un verger d'avril au clair de lune
Est ton âme de vierge. Il y passe des anges
Aux airs secrets, aux doigts furtifs, aux yeux étranges,
Qui font clore autour d'eux les fleurs blanches de lune.
La mer, on peut la voir, pâlissant sur la grève,
Entre les pommiers tors où le vent, comme en rêve,
Fait fuir un petit bruit de baisers sous la lune.
Bientôt les premiers nids, pleins de chansons et d'ailes,
Alourdiront d'amour les ramures fidèles
Qu'on verra verdoyer à la mort de la lune.
A minuit, effleurant les corolles, la pluie,
Lente comme les pleurs d'une enfant qui s'ennuie,
A peine ternira l'éclat bleu de la lune.
Puis voici le silence où l'on croirait entendre
S'exhaler les parfums et les ombres s'étendre
A mesure qu'avant le jour décroît la lune.
Et soudain, sur la mer, quelle est donc cette voile
Et ce héros qui vient d'une lointaine étoile,
Enchantant de sa voix les flots, les fleurs, la lune?
Tout murmure d'amour et s'émeut d'une joie
Qui court dans la lumière, et, rieuse, rougeoie
Jusqu'à l'horizon sombre où disparaît la lune.
Le ciel est une rose et chaque arbre une flamme.
C'est l'aube du matin de Pâques sur ton âme
Pure comme un verger d'avril après la lune.

STUART MERRILL.

VIRGILE PUNI PAR L'AMOUR

—

I

Le temps couvert d'une après-midi de décembre laissait dans la pénombre le cabinet de travail. M. Virgile de Grandpré s'approcha de la fenêtre pour déchiffrer plus facilement l'écriture incohérente d'une lettre qu'il venait de recevoir.

Le signataire était son ami, Charles Lemollier, Parisien et latiniste, mais plus connu par son excessive sentimentalité que par ses traductions et ses gloses.

Considérant ces caractères qu'une main fébrile avait eu peine à former, M. de Grandpré murmura: Je vois ici les symptômes d'une nouvelle grande passion. Lemollier est ainsi fait: dès qu'il s'embrase, il me prend pour confident de son délire. Cela me serait égal, si l'ardeur qui l'émeut ne rendait sa plume par trop incertaine. Quel grimoire!... Cependant, élucidons-le, quoique, j'en jurerais, ces pages ne contiennent rien que ne m'ait déjà seriné une douzaine d'épîtres analogues. Charles varie dans ses amours, mais son style amoureux ne varie guère.

Il haussa les épaules et se mit à lire tout haut, sans se priver d'intercaler des parenthèses ironiques dans la prose de son ami:

Mon cher Virgile,

J'aime comme jamais je n'avais aimé!... (*Naturellement; c'est chaque fois la même chose.*) Si vous pou-

viez voir l'adorable créature qui m'a conquis, vous avoueriez que j'ai enfin trouvé l'idéal si longtemps et si vainement poursuivi. Aveugle que j'étais, je passais tous les jours à côté de mon rêve. Il s'épanouissait sous mes yeux ; et pourtant je ne le découvrais pas.

Il est vrai que, comme je vous l'ai mandé, je crois, naguère, je me figurais être épris d'une personne dont je ne veux plus écrire le nom, tant elle est inférieure au miracle de beauté qui m'a ébloui. Aussi lui ai-je signifié son congé. Je n'y éprouvai pas de scrupules, car je venais de m'apercevoir que, depuis quelque temps, elle me trompait... (*Erreur, Lemollier, elle vous a trompé fort exactement depuis le début de vos relations avec elle.*) Hélas, ce fut une expérience malheureuse après beaucoup d'autres.

Je suis donc désormais tout à Rose... Elle s'appelle Rose, mon ami ! Jamais nom ne fut mieux porté. Maintenant il faut que je vous conte comment elle me fut révélée. J'ai besoin de m'épancher ; et auprès de qui le ferais-je sinon auprès de vous qui montrâtes toujours de l'indulgence pour mes faiblesses ?

Apprenez d'abord qu'elle est la fille unique de mon concierge. La première fois que je la remarquai, elle se tenait sur le seuil de la loge et cueillait délicatement des pommes de terre frites dans un cornet de papier gris... (*Une idylle dans le saindoux : c'est délicieux.*) Avec quelle grâce, cher Virgile, je ne saurais vous l'exprimer. Elle a de grands yeux innocents comme des pervenches. Des cheveux blonds un peu fous s'envolent en mousse légère autour de son front. Son petit corps grassouillet se moule dans une robe d'indienne à bouquets pompadour. Un rayon de soleil, égaré je ne sais comment dans cette sombre rue de Seine où j'habite, jouait sur elle, si bien qu'elle m'apparut toute lumineuse.

En passant devant Rose, je me découvris d'un geste machinal. Elle me répondit par une révérence mutine qui me troubla au point que je butai contre la première marche de l'escalier et que je faillis choir. J'entendis

alors son rire frais tinter dans le vestibule. Et je montai jusqu'à mon troisième, mi-honteux de ma gaucherie, mi-satisfait d'avoir retenu l'attention de la chère enfant.

Le reste de la journée s'écoula dans une sorte de somnambulisme. J'allais, je venais j'ouvrais un livre pour le fermer aussitôt. Mon dîner servi je ne mangeai pas, à la grande inquiétude de ma vieille bonne, de qui j'eus peine à éluder les enquêtes. La nuit, je ne pus dormir : je me représentais les charmes de Rose et je cherchais les moyens de lui apprendre qu'elle tenait l'avenir de mon cœur entre ses petites mains... (*Là, qu'il est sucré le pauvre garçon !*)

Le lendemain matin, j'avais tracé un plan et je le mis en œuvre sans perdre une minute. Je fis monter le sieur Henri Durand, mon concierge, et, connaissant la vénalité de ce subalterne, je lui exposai, avec quelques euphémismes, que je désirais me charger de l'éducation de Rose.

Il y eut alors certains débats d'intérêt sur lesquels je n'insisterai pas... (*Trop tendre Lemollier, que vous dûtes être grugé!*) Bref, tout conclu, Rose consentante, je la pris aussitôt chez moi. Et depuis la bienheureuse fin de septembre où elle commença d'embaumer mon existence, je cultive les dix-sept ans de cette fleur ingénue.

Ingénue, elle l'est au delà de toute croyance. Il a fallu lui apprendre les soins de toilette qui nous semblent les plus élémentaires. Nous sommes si loin de la simple nature! Je voudrais vous peindre la mine étonnée que Rose m'offrit quand je l'engageai doucement, le second jour de notre liaison, à se laver les oreilles.

Ajoutez qu'elle est bonne. Son affection pour ses vieux parents lui a fait me demander de les convier à nous rendre visite le dimanche soir. J'ai consenti malgré mon goût pour la hiérarchie sociale. Mais, je vous l'avouerai, cette concession aux sentiments filiaux de Rose me coûte un peu. En effet, le sieur Durand se montre familier. Il fume, sans discrétion, mes cigares, assèche

ma cave à liqueurs et ne cesse de vociférer des propos de basse politique qui froissent mes opinions conservatrices. Quant à Mme Durand, je n'aurais rien à lui reprocher si elle ne s'obstinait à me fournir des renseignements sur la vie privée des autres locataires de la maison... Néanmoins, ces soirées plaisant à Rose doivent me plaire aussi.

Un dernier trait qui vous montrera combien les penchants affectueux de Rose sont développés. Elle a un cousin, un peu plus âgé qu'elle et qui, par une malchance vraiment affligeante, se trouve sans place depuis plus d'une année. A l'instigation de la petite, j'ai promis de lui en trouver une. Pour me rendre compte des aptitudes de ce jeune homme, je l'ai interrogé à plusieurs reprises et je crains qu'il ne soit d'un naturel assez indolent. En outre, il abuse de la permission que, soufflé par Rose, je lui donnai de venir chez nous à l'heure des repas... De plus je trouve qu'il embrasse trop souvent sa cousine. Enfin, son éducation a été fort négligée. Il m'emprunte, à chaque instant, de l'argent, en avance, dit-il, sur les appointements de l'emploi que je dois lui procurer. Cela ne serait rien; mais lorsque je lui ai remis un louis ou deux, il s'émancipe jusqu'à me taper sur le ventre en m'appelant « Père la Douille! » Cette facétie me déplaît. Mais Rose s'en égaie si joliment que j'écarte bien vite ces légers nuages.

En somme, mon ami, je suis très heureux. J'ai renvoyé ma bonne qui, se targuant de ses longs services, se montrait insolente. Rose me fait l'intérieur le plus agréable. Je ne sors guère. Je néglige mes relations mondaines. Par contre, je me suis mis sérieusement au travail. J'ai repris ma traduction avec commentaires du *Traité d'Agriculture* de Columelle. J'en lis des passages à Rose que mes travaux intéressent. Je développe les qualités de cette enfant; je corrige ses petits travers. Tous les jours elle se perfectionne Et, n'était une certaine froideur qui, aux heures les plus intimes — vous m'entendez à demi-mots — me vaut quelque mortification, la petite

ne me causerait nulle peine. Mais j'espère dissiper cette réserve à force de soins et d'empressements. Nous allons quelquefois au théâtre; et ce m'est une occasion de mener Rose au restaurant et de lui offrir des mets plus relevés et des vins plus capiteux que ceux dont nous avons coutume à la maison.

Puis, je compte, le printemps venu, vous la mener à Fontainebleau. Le spectacle de cette belle forêt, dont vous faites vos délices, lui élèvera l'âme et, joint à la saison, agira sur ses jeunes sens. J'espère beaucoup de ce voyage pour allumer chez Rose une flamme égale à la mienne. Mais quoique je vous sache au-dessus des préjugés du vulgaire, je ne voudrais pas vous surprendre. C'est pourquoi, outre le plaisir que j'éprouve à vous narrer mon bonheur, j'ai cru devoir vous écrire aussi longuement les circonstances de mon amour. Ah! très cher, cet amour est bien profond. Pour employer une expression de votre grand homonyme : *Vivit sub pectore vulnus!*

Votre vieil ami,

CHARLES LEMOLLIER.

Ayant lu, Virgile haussa, derechef, les épaules. Il resta pendant quelques minutes à réfléchir devant la fenêtre. Elle regardait les pentes de la forêt de Fontainebleau qui forment le versant oriental de la colline dite *le Calvaire*. Une brume bleuâtre noyait les pins glauques et la toison rousse des chênes. Puis, la nuit tombant avec rapidité, M. de Grandpré vint à son bureau, alluma sa lampe, s'assit et rédigea pour Lemollier la réponse suivante :

Mon bouillant ami,

Je retrouve dans votre amour ce goût de l'antithèse que j'avais remarqué chez vous à l'époque où nous traduisions ensemble la *Pharsale* de Lucain. Vous avez quarante-trois ans — votre amante en a dix-sept. Si je ne respectais votre puissance d'illusion, j'épiloguerais là-dessus. Mais je vous connais trop pour ne pas être

assuré que mes observations vous irriteraient sans vous refroidir. Un simple conseil : évitez de laisser mademoiselle Rose seule avec son cousin le lendemain des jours où, après le théâtre, vous l'aurez encensée du fumet des truffes.

Si vous menez sans encombre votre passion jusqu'à l'avril prochain, je serai charmé de vous recevoir avec cette jeune personne. Si, auparavant, vous êtes abandonné (ne vous récriez pas, c'est fort possible), venez aussitôt. Je m'efforcerai d'adoucir l'amertume de votre déception.

Cordialement à vous :

GRANDPRÉ.

Il cacheta la lettre et sonna pour qu'on la mît à la poste. Puis, enfoncé dans son fauteuil, il se perdit en une rêverie bercée au bruit du vent qui chantait, comme la mer, parmi les pins sonores.

II

Le lendemain après-midi, Virgile se sentit en humeur de promenade. Pendant la nuit, le vent avait tourné au nord ; il gelait ; le soleil sans chaleur illuminait d'argent pâle le ciel très pur. Fouler d'un pas vif le sol durci serait agréable.

Virgile sortit de sa maison. Bardé, contre le froid, d'une peau de bête à longs poils, une casquette de fourrure enfoncée jusqu'aux oreilles, la canne alerte, il gagna la route Amélie, qui, de la gare, monte, en replis nonchalants, vers les hauteurs de la Roche-Eponge. Dès qu'il fut sur la pente il ralentit son allure et, tout en considérant les arbres frileux des premiers massifs de la forêt, tira de sa mémoire, comme d'une boîte ouverte ou fermée à volonté, les termes de la lettre de Lemollier pour les commenter.

Méthodique, non par nature, mais par une habi-

tude acquise avec peine et d'autant plus solide, il avait, depuis la veille, écarté cette missive de sa pensée. Suivant une règle de vie qu'il s'était imposée une fois pour toutes, il avait employé la soirée de la veille à songer autour de ses propres chimères. Puis il s'était couché tôt et avait mérité le sommeil en absorbant les phrases de plomb d'un pâteux mémoire sur l'ancienne abbaye de Barbeau. Le matin, il avait limé une traduction de Pétrone commencée depuis pas mal d'années, car lui aussi était latiniste et même un peu plus sérieusement que Lemollier. Enfin, comme chaque fois que le temps le permettait, il se promenait d'une heure à quatre et s'occupait d'autrui — en la circonstance, de l'aventure sentimentale dont son ami lui avait décrit les péripéties.

Ce ne fut point le goût de la routine qui détermina Grandpré à ordonner son existence de la sorte, mais bien le désir de discipliner son imagination. Elle l'avait naguère entraîné dans de si grandes folies, elle lui avait attiré de tels chagrins que, la quarantaine approchant, il jugea plus qu'à propos d'en refréner les écarts. Des plaisirs et des travaux également excessifs lui avaient fait atteindre, croyait-il, les limites de l'intelligence et de la sensualité. Non sans quelque présomption, il s'estimait suffisamment informé des hommes, des femmes et des choses. Rassemblant les débris de sa fortune, il s'était donc retiré à Fontainebleau. Confiné dans une solitude à peu près complète, il correspondait avec quelques érudits. Mais sa seule relation suivie était avec Lemollier ; encore le considérait-il moins comme un camarade de jeunesse que comme un prétexte à observations railleuses.

Arrivé à l'esplanade où aboutit la montée, il s'ar-

rêta quelques instants pour reprendre haleine. L'air vif qui lui cinglait la face, la lumière diamantée qui scintillait sur les branches des arbres poudrés de givre l'emplirent d'allégresse. Se comparant à son ami enlisé dans une fange douceâtre, il se sentit fort et froid comme l'hiver.

Il reprit sa marche, fit encore quelques pas sur la route qui tournait à l'ouest, puis suivit un sentier dont le mince ruban serpentait à travers un fouillis de genévriers tortus, de ronces rampantes et de fougères mortes. Un peu plus loin, des grès énormes se dressèrent devant lui. Ils formaient un défilé aux parois si rapprochées qu'on eût dit la gueule en traquenard d'un monstre prêt à broyer qui s'y engage. Un bouleau maigre et blême en garde l'entrée. Surgissent ensuite deux blocs d'un profil inquiétant. Celui de gauche figure, avec ses bosses chenues de mousse livide, un très vieux dromadaire. Celui de droite, c'est un alligator rugueux qui ricane sournoisement. Ces pierres d'Apocalypse plaisaient à Grandpré. Maintes fois, les considérant, il s'était halluciné jusqu'à voir leurs flancs rudes se soulever d'une respiration formidable. Mais,ce jour-là, il ne leur donna qu'un regard bref,car il avait hâte d'arriver à l'endroit où il voulait se reposer.

Au sortir du défilé, l'aspect du site se modifie soudain. L'horizon s'élargit. Le sentier en corniche domine un écroulement de roches ruineuses qui dévalent pêle-mêle jusqu'au fond d'un ravin planté de chênes. Par-delà leurs cimes, on découvre Fontainebleau.

Il y avait à ce sommet une sorte de niche fourrée de feuilles sèches,préservée de la bise par un tertre chauve et où Virgile avait coutume de se blottir

lorsqu'il se fixait la tâche d'apprécier des événements qui ne lui fussent pas personnels.

La forêt, disait-il, me réserve ses profondeurs les plus reculées pour que j'y développe, à l'aise, la cosmogonie de mes rêves. Il est des gorges sauvages, de ténébreuses futaies où je pense pour moi seul. Mais ici, la vue de la ville, ses rumeurs atténuées par la distance me rappellent qu'il existe des hommes. Le lieu m'est propice à y opposer le recueillement des arbres et des grès aux gambades de leurs passions.

Il s'assit, accumula des feuilles en tapis sous ses pieds pour que le contact du sol ne les glaçât point, cacha ses mains dans les manches velues de sa peau de bête et se ramassa tout sur lui-même. Il ressemblait ainsi à un Atta-Troll méditatif.

Le vent se taisait. De la ville, qu'estompait une brume violâtre, quelques fumées montaient, droites dans le ciel clair. Le givre se détachait des arbres et se brisait en crépitant sur le sable. Parfois les feuilles sèches grésillaient un peu. Une cloche lointaine bourdonnait. Un pin soupirait faiblement.

Puis tout fut tranquille : le vaste silence de la forêt emplit l'espace.

Le dédain que Virgile ressentait pour l'aberration sentimentale de Lemollier ne tarda pas à s'exhaler en un monologue assez âpre : — A son âge, se dit-il, après tant de courses au jupon! Charles devrait être gardé contre un appeau si vulgaire. S'il se contentait de chercher, dans cette amourette malpropre, des sensations agréables, je l'excuserais. Mais s'imaginer, comme il le fait, qu'une grisette retorse, doublée de parents avides et crapuleux, raffole de lui: c'est par trop niais... Ah ! moi, je

saurais quoi penser de pareilles simagrées. D'ailleurs cette Rose ou une autre... toutes les femmes se valent. La plus sotte sait dépenser des trésors de fourberie lorsqu'il s'agit de retenir le mâle aveuglé par la passion. Le pauvre diable joue de la mandoline et s'enguirlande de myosotis pendant que l'objet aimé suppute ce que ce troubadour noyé dans l'azur lui rapportera en triomphes de vanité sur ses rivales ou en avantages plus positifs. Pourtant, qui eut la chance d'apprendre, à ses dépens, à craindre les embuscades où nous guettent ces chasseresses par trop rusées serait sage de les fuir. Car une fois englué par leurs regards et leurs baisers, il lui faudra subir de ces inquiétudes et de ces rongements d'esprit que nulle pamoison dans leurs bras ne suffit à compenser. Qu'on se laisse leurrer une fois, deux fois, trois fois, passe ; mais qu'on réitère jusqu'au fossoyeur c'est d'une inconséquence que je ne puis absoudre.

Comme il est fréquent, et sans même s'en apercevoir, Grandpré, blâmant de la sorte son ami, louait implicitement sa propre conduite. En effet, naguère, lui aussi, s'était épris avec violence de personnes qui l'avaient trompé ou déçu. Il avait revêtu d'un arc-en-ciel d'illusions le fantôme qu'il se créait d'après elles. Quand ce voile chatoyant s'était évaporé, il avait pâti. Mais son caractère imaginatif et passionné n'admettait ni la résignation ni ce scepticisme qui chez d'autres, plus souples, s'accommode d'un mensonge bien paré. Dès qu'une femme n'avait plus été toute à lui ou dès qu'elle s'était révélée inférieure à l'idée qu'il s'en faisait, quel que fût son attrait sensuel, il avait rompu net — quitte à s'en aller saigner longuement à l'écart.

Depuis sa retraite, las d'avoir cherché en vain

l'amour tel qu'il le concevait, il se forçait à une abstinence rigide. Il en tirait gloire et quand il parlait des femmes, c'était pour les persifler peut-être avec plus de rancune que de réel mépris. Il croyait avoir si bien dompté son imagination qu'il se félicitait très sincèrement de sa perspicacité à mesurer les pièges où son ami ne cessait de se prendre.

— A coup sûr, conclut-il, l'exemple de Lemollier me sera salutaire. Si, à l'avenir je me découvrais quelques velléités amoureuses, je n'aurais qu'à me représenter les sottises où ce garçon patauge pour réprimer bien vite en moi le troubadour. Au surplus, il est fort probable que je n'aurai pas l'occasion de m'appliquer cette leçon de choses, car je fais trop peu de cas des femmes pour qu'aucune parvienne désormais à m'émouvoir.

Cependant sa pensée restait à Paris. Ramené sur la Rive Gauche par la lettre de Lemollier, il se vit plus jeune de dix ans, épris d'une caillette aux yeux pers qui se moquait de lui. Elle venait de le repousser une fois de plus, et il suivait, le cœur gros, les mains ballantes et l'échine en arche de pont, le trottoir du boulevard Saint-Michel qui longe la grille du Luxembourg. Il avait plu; l'asphalte mouillé miroitait au reflet dansant des becs de gaz. Les massifs du jardin faisaient des masses confuses dans l'atmosphère trouble. Les bruits de la ville, l'allure affairée des passants, et surtout son chagrin lui agaçaient les nerfs... Il avait rêvé de suicide.

Ce souvenir, aggravé par des images, pénibles, l'humilia. — Etais-je assez nigaud, murmura-t-il. Puis, se remémorant d'autres amours aussi lamentables, il éprouva une vague peur de connaître de

nouveau des angoisses analogues. Cela dura longtemps.

Heureusement la forêt bienfaisante était là pour dissiper cette hantise des jours fiévreux d'autrefois. Le vent réveillé jouait du violoncelle dans les pins, tandisque le soleil déclinant envoyait de longs rayons orangés sur le tertre où s'abritait Virgile. Cet unisson de lumière pacifique et de grave harmonie réconforta le songeur. Il écouta, tout recueilli, la musique mystérieuse qui s'étendait de cime en cime avec une solennelle lenteur: c'étaient des notes basses qui s'enflaient majestueusement, l'une après l'autre, et s'en allaient mourir en ondulant vers les lointains baignés de brouillard mauve et de clartés d'or.

Virgile sentit l'âme robuste de la forêt le pénétrer et lui rendre cette vigueur d'arbre en pleine croissance dont il aimait à suivre l'expansion dans ses muscles. Et son sang circula comme une sève heureuse. Mais comme le froid augmentait à l'approche du soir, il se leva et reprit, en sens inverse, le sentier qui l'avait amené à son refuge. Il marchait, à larges enjambées, parmi la bise accrue et le frémissement éolien des ramures ; il sifflotait, d'une lèvre ironique, en vérifiant que les figures féminines évoquées par sa mémoire s'effiloquaient peu à peu et demeuraient accrochées, comme de vaines mousselines, aux pointes des genévriers et aux griffes des ronces.

Quand il déboucha sur l'esplanade, le soleil s'engloutissait, tout rouge, dans les vapeurs de l'occident ; des nappes de lueur sanglante couvraient les collines ; dans les fonds, les futaies serrées ne formaient plus que des blocs d'ombre opaque.

Près de redescendre vers la ville, Grandpré

s'arrêta, frappé du spectacle singulier qui s'offrit soudain à lui. — Au tournant de la route, une crête sablonneuse s'avançait en proue de navire et dominait l'esplanade; trois pins antiques, au fût tortueux, aux branches déjetées par une longue résistance à des souffles contraires, s'étaient cramponnés là malgré les éboulis, les ondées et les rafales. Leurs racines noueuses agrippaient le sol comme des tentacules. Et leur noire silhouette s'enlevait, avec fierté, sur les pourpres flambantes du couchant.

Virgile admira la constance de ces solitaires qui *voulaient* vivre à l'écart, au-dessus des autres cimes et dans une lutte perpétuelle plutôt que de céder aux forces adverses de la terre et de l'espace. Ils lui furent le symbole de son orgueil à se raidir contre les retours insidieux du passé: plus que jamais il crut avoir vaincu l'amour. Il salua les pins d'un geste fraternel puis s'en alla sous le ciel glacé où scintillait le dur sourire des premières étoiles.

III

Soit que Lemollier fût absorbé par son idylle, soit que les railleries passablement blessantes de Grandpré l'eussent froissé, il ne donna pas signe de vie de tout l'hiver.

Grandpré n'eut garde de s'en préoccuper. Il s'était trop plié à se suffire pour avoir besoin de s'alimenter l'esprit avec les déboires ou les agréments de son ami. Pétrone et la forêt se partagèrent son temps. Le latin du *Satyricon* le ravissait. Il en savourait la verdeur et la grâce goguenarde et s'attachait à mouler sa traduction sur ce texte tout en contrastes.

Quand il avait réussi à rendre, d'un ton vif, les

filouteries d'Encolpe et d'Ascylte, quand il avait transposé, dans le style congru, la sottise pavanée de Trimalchio, il estimait avoir rempli un devoir agréable et il se donnait du loisir par les sentiers de la forêt.

Sans relations avec les habitants de Fontainebleau, il s'était fait une société des arbres et des rochers. Il se félicitait de les connaître à peu près tous dans un rayon assez étendu. Mais il avait ses favoris. A force de les fréquenter et de songer à l'infini dans leurs entours, il leur découvrit une personnalité qu'il jugea supérieure à celle de beaucoup d'hommes. Cette illusion le posséda bientôt entièrement.

Il eut ses bouleaux dont la ramure, d'une sobre élégance, lui dictait des conseils de retenue vis-à-vis de soi-même. Un chêne, au torse rugueux, aux bras musclés comme ceux d'un athlète, aux racines enfoncées dans un sol réfractaire, lui apprit l'entêtement à une entreprise, même lorsque les circonstances sont revêches. Un charme en cépée dont les sept fûts résonnaient sous de larges haleines modula pour lui les gaietés et les mélancolies du Grand Pan. Tels grès, bossués de rudes reliefs, troués de creux sonores, barbus de mousses pendantes et de pâles lichens, devinrent de vieilles divinités qui lui répétaient les maximes de la sagesse sylvestre.

C'est ainsi qu'il vivait, abstrait de notre époque trop basse de plafond et où tout rêve de quelque envergure se casse les ailes. — C'est ainsi qu'il ne sortait de l'art antique que pour s'imprégner des beautés d'une nature sauvage et grandiose.

Janvier passa dans des tombées de neige. Grandpré aima la forêt toute blanche et toute immobile sous ce linceul où les sous-bois semblaient des cloîtres pleins de statues voilées et de fantômes.

Février eut des pluies prolongées et des ciels en grisaille qui appesantirent leur deuil sur le sommeil des futaies. Grandpré erra sous les averses, se plut à ouïr l'eau s'égoutter à petit bruit des branches noires et chuchoter confusément dans l'épaisseur des halliers.

Il vécut ces journées d'érudition, de recueillement et de promenades méditatives jusqu'à l'équinoxe. Alors le premier éveil du printemps se manifesta en lui avec une violence insolite. L'air tiède où passaient encore, par caprices, des souffles aigres, le pénétra d'une langueur coupée de brusques frissons. Il prit en grippe le latin et il lui devint impossible de rester à la maison tant la seule vue de son cabinet de travail l'agaçait.

Il consuma les heures à parcourir en tous sens la forêt, à guetter le gonflement des bourgeons près d'éclater en bouquets de tendre verdure, à s'émouvoir au frais pipeau des merles. Les bouillonnements de la sève montante, il croyait les sentir dans ses veines Pareils aux anémones qui commençaient à percer la couche de feuilles mortes laissée par l'hiver, cent désirs, germés aux profondeurs de son être, déchiraient le manteau d'abstinence dont il avait opprimé ses passions et pavoisaient son âme de leur flore impérieuse.

Grandpré s'irrita de cette disposition nouvelle. Il l'attribua aux effets de la saison sans s'apercevoir d'abord que son ascétisme y contribuait au moins pour autant. Puis, quand le soupçon lui en fut venu, il décida de fuir cette forêt dont l'exubérance nuptiale le troublait comme l'eût fait une Dionysiaque.

— J'irai passer quelque temps à Paris, se dit-il. Ce me sera une occasion de vérifier où en sont les

amours de Lemollier et de rendre visite aux Erigones spéciales pour l'extinction des feux absurdes qui me tourmentent...

Mais avant de partir, il voulut arpenter encore une fois la forêt printanière. Par une après-midi de brise odorante et de soleil léger, il traversa la futaie des Fosses-Rouges et gagna les flancs rocheux du Mont-Ussy.

Déjà des feuillages précoces, rompant leurs coques poisseuses, formaient çà et là, parmi la colonnade des fûts, comme de minces traînées de brume vert-pâle; au bord du sentier, les fougères dressaient leurs petites crosses dentelées; l'atmosphère débordait d'allégresse et d'espoir juvénile.

Grandpré, après avoir dépassé ce patriarche des chênes que, dès le temps de la Ligue, on nommait Charlemagne, suivait un défilé où le chemin sinue entre des blocs adossés à mi-hauteur de la colline. Il aperçut tout à coup un personnage bizarre qui paraissait se tenir en embuscade derrière un grès fort propre par sa masse à le dissimuler. Coiffé d'un feutre avachi, habillé de velours à côtes râpé, il offrait un profil anguleux terminé par une barbe rousse en pointe. Son œil jaune brillait d'une flamme aiguë et ses mains noueuses se crispaient comme prêtes à étrangler.

Grandpré se demanda si ce n'était pas là quelque malandrin à l'affût des promeneurs munis d'écus.

— Bah! se dit-il, voici ma canne à pique; et, en outre, j'ai négligé de me garnir le gousset. — Puis, par une manie de latiniste ami des citations, il se scanda ce vers de Juvénal :

Cantabit vacuus coram latrone viator...

De fait, il se mit à fredonner, de l'air le plus insouciant du monde, et marcha droit à l'homme.

L'entendant venir, celui-ci se retourna comme un loup surpris, le dévisagea en fronçant le sourcil d'une manière fort sinistre comme s'il délibérait de l'attaquer. Il hésita quelques instants : on eût dit que la présence de Virgile le gênait. Enfin, cédant la place, il se jeta dans la brousse et détala de telle sorte qu'il fut bientôt hors de vue.

Sans conjecturer sur cette fuite, Virgile continua d'avancer. Il était ainsi façonné par sa longue solitude que ses contemporains ne l'occupaient guère et qu'il fallait une circonstance tout à fait anormale pour qu'il s'y intéressât.

Il arrivait à un ravin où le sentier descend vers la Grotte des Montussiennes quand un tumulte de voix querelleuses requit son attention. A vrai dire cette grotte n'en est pas une. Un rocher de proportions énormes monte obliquement dans le ciel et forme une sorte de large auvent sous lequel on découvre une cavité à demi circulaire. Le jour y entre par une baie naturelle qui troue le rocher; quelques pierres font un âtre au milieu; une saillie de la paroi permet de s'asseoir comme sur un banc. De l'endroit où s'arrêta Virgile, on surplombe l'intérieur de la grotte; on voit et on entend ce qui s'y passe.

Un homme et une femme étaient là : lui, l'embusqué de tout à l'heure, elle une figure dont l'étrangeté cloua Virgile sur place. Leur dispute les absorbant, il put se dissimuler derrière un pin et prêter l'oreille.

— Tu ne veux pas revenir avec moi? demanda l'homme.

— Si je me suis sauvée, répliqua-t-elle, ce n'était pas pour que tu me rattrapes... Tu ne peux donc pas comprendre que je te déteste?

— Que t'ai-je fait?... Je sais : je suis parfois brutal, mais c'est toi qui me provoques, c'est ta façon de regarder les hommes... D'abord, si je ne t'aimais pas tant, je ne serais pas jaloux.

— Quelle excuse! Alors, sous prétexte que tu m'aimes, je dois me laisser frapper et mettre sous clef chaque fois qu'il te passe par la tête que je vais te tromper? Non, j'en ai assez... Et puis je veux être libre. Si tu ne m'avais pas tenue à l'attache, je serais peut-être restée avec toi.

— Eh bien, je te promets que tu seras libre. Je ne te dirai plus rien; je ne te battrai plus quand même ils seraient cent à tirer la langue autour de toi.

— Non et non! C'est toujours à recommencer. Combien de fois tu m'a promis la même chose! Et je porte encore tes marques.

Elle releva sa manche et montra une meurtrissure qui lui bleuissait le bras au-dessus du poignet. Il baissa la tête et se mit à tourner dans la grotte comme un fauve en cage. Des tressaillements nerveux lui secouaient les épaules.

La femme s'assit sur la saillie. Feignant de ne pas remarquer l'angoisse de son amant, elle regardait tantôt l'âtre noirci par les flambées que les vagabonds y allument l'hiver, tantôt un jeune hêtre qui balançait sa ramure à l'entrée de la grotte.

Virgile admira ses yeux noirs où une âme d'orgueil s'irradiait en ténèbres lumineuses. Ses cheveux sombres s'échappaient en désordre d'une capleine rejetée sur la nuque. Elle avait le teint mat, des traits accentués mais réguliers, une bouche d'un rouge éclatant. Sa robe pauvre, mise sans souci de coquetterie, dessinait des formes parfaites. Tout : ses attitudes, ses mouvements, ses jeux de

physionomie, révélait la fierté, le défi et une violence d'autant plus redoutable qu'elle se contenait. Il s'y mêlait aussi une âpre volupté qui séduisait et faisait peur à la fois. — A contempler cette beauté poignante, l'imagination de Virgile s'embrasa si fort qu'il oublia tout à fait ses préceptes de réserve vis-à-vis des femmes.

L'homme avait réfléchi. Il se croisa les bras et vint à la rebelle en lui lançant des regards meurtriers : — Ne crois pas, dit-il, en hachant ses mots, que ça soit fini entre nous. Je ne peux pas vivre sans toi : je t'ai dans la peau à fond. Plutôt que de te perdre, je te tuerai.

Elle se dressa frémissante : — Est-ce que tu oserais ! Tu es trop lâche : me battre, cela te va ; mais me tuer, tu as froid rien que d'y penser... D'ailleurs, tue-moi donc, mieux vaut mourir que de retourner avec toi.

— Si tu ne m'aimes plus, c'est que tu en aimes un autre.

— Possible... Ce n'est plus ton affaire.

— Ah ! tu vois : ce coup-ci tu l'avoues... Et tu te figures que je m'en irai tranquillement pendant que cet autre t'aura !... Réponds !... Mais réponds donc, je te dis.

Elle se détourna, les lèvres serrées. Lui, cependant, s'était encore rapproché comme pour bondir. Il scruta ce visage pétrifié de rancune dédaigneuse. Tout son corps tremblait ; il riait d'un rire bas et sanglotė qui semblait un râle. Devant sa souffrance, les yeux de la femme demeuraient plus noirs que la nuit. La douceur radieuse du printemps s'épandait à travers les branches et caressait en vain ces deux êtres brûlants de haine et de passion.

Grandpré vit l'homme glisser une main dans sa

poche, soupçonna qu'il y cherchait une arme et fit un pas, prêt à intervenir.

Mais la femme s'était levée ; en passant près de son amant, elle effaça le torse pour ne pas même le frôler et se dirigea, d'un air de résolution, vers la sortie de la grotte.

L'homme cria : — Juliette, reste là ou il va t'arriver malheur !...

Nulle réponse. Elle continua d'avancer comme si elle n'avait pas entendu. Alors l'autre s'élança, la rejoignit et, avant que Grandpré eut le temps d'intervenir, lui planta un couteau dans le côté gauche. La femme chancela, étendit la main pour se retenir à la paroi. Mais elle défaillit : ses jambes plièrent ; et elle tomba, la face dans le sable. Elle n'avait pas poussé un cri.

Grandpré, furieux de ne pas s'être interposé plus tôt, sauta, la canne haute, dans la grotte, afin d'abattre l'assassin. Celui-ci, surpris, fit d'abord mine de se ruer sur l'intrus. Mais déjà, la pique d'acier luisait près de son front. La face terreuse, les yeux hagards, il l'évita, regarda sa maîtresse inerte à ses pieds et s'écria : — Tu ne l'auras pas ; elle est morte... tant pis pour tout le monde !

Et il s'enfuit.

Grandpré se tint, quelques instants, sur la défensive, craignant une attaque en traître. Mais l'homme escaladait la colline sans se retourner ; il franchissait les rocs et les buissons par grands élans forcenés et bientôt il se perdit sous les arbres.

Rassuré, Grandpré se pencha sur la femme. Il la prit dans ses bras et l'adossa au rocher, puis essuya le sable qui lui souillait le visage. Il découvrit, avec joie, qu'elle respirait. Son souffle sortait par saccades ; ses paupières closes palpitaient ; elle

était très pâle. Le couteau tomba de la blessure; un peu de sang coula. Virgile jugea que le coup, porté trop bas, avait glissé sur une fausse-côte et n'avait pas atteint le cœur. Il se sentait très calme, après l'émotion terrible qu'il venait de subir et même il éprouvait du charme à s'occuper de ce beau corps qui s'abandonnait. Mais ce n'était pas le moment d'analyser ses sensations. Dès qu'il eut compris que la blessure n'était probablement pas mortelle, il prit rapidement son parti. Enlevant, d'un effort vigoureux, la femme qui demeurait passive, il l'emporta vers sa maison: là, il lui donnerait tous les soins nécessaires.

C'était une distance d'environ deux kilomètres à parcourir sous-bois. Les nerfs tendus par l'incident tragique où son âme, longtemps sevrée de passion, se réveillait enfin, il réussit à rentrer chez lui, avec son sanglant fardeau, sans avoir rencontré personne et sans s'être reposé plus de deux fois.

IV

Au commencement de septembre, Virgile de Grandpré se promenait, en compagnie de son ami Charles Lemollier, dans le chemin qui traverse la futaie de Gros-Fouteau, de la Butte aux Aires au carrefour de Paris.

Il avait maigri et blêmi, et il allait, le dos voûté, sans regarder les grands hêtres qui unissaient leurs cimes en arceaux de cathédrale jusqu'au lointain. Lemollier se conformait à son humeur morose. Chagrin lui-même, il repassait dans sa mémoire les circonstances de sa rupture avec mademoiselle Rose. — Cette enfant aimait trop son cousin : c'est ce qui l'avait perdue. D'autre part, le sieur Henri Durand avait cru opportun de pousser

au chantage ses exigences pécuniaires. De sorte que Lemollier, bafoué et à la fois grugé hors de mesure, avait chassé toute la famille, changé de quartier et, pour oublier ses malheurs, était venu rendre visite à Grandpré.

Il s'attendait à ce que son ami le lardât de brocards sur son incurable sentimentalisme. Mais Grandpré l'avait écouté d'un air rêveur et lui avait dit, son récit terminé, qu'il le plaignait beaucoup. Chaque fois que Lemollier, frappé de sa mauvaise mine, lui demanda s'il avait subi récemment quelque déboire, il détourna la conversation.

Ils marchaient donc côte à côte, en silence. Grandpré, d'ailleurs, n'avait pas soufflé mot depuis le commencement de la promenade. Il paraissait qu'il la terminerait sans desserrer les dents quand, tout à coup, il s'arrêta et, fixant Lemollier, s'écria : — Au diable l'amour ! Et encore plus au diable l'imbécile qui s'imagine que, parce qu'il aime, il doit être aimé !

Lemollier pensa que cette apostrophe était pour lui et qu'elle ouvrait une harangue qui, s'étant fait attendre, n'en serait que plus virulente. Il répondit humblement : — Je reconnais ma sottise; et vous avez raison.

Un demi-sourire fit une éclaircie sur le visage sombre de Grandpré. Mais tout de suite il se rembrunit et continua : — C'est de moi que je parlais, mon cher. Mon Dieu, oui, l'imbécile, c'est moi.

Lemollier le regarda, ébahi de cette déclaration. Il ne concevait pas que Grandpré, le misogyne, fût amoureux et l'avouât.

Mais Virgile traversait une de ces crises où, faute d'une oreille complaisante, on confierait ses ennuis à l'écho. Lemollier, auditeur idéal en ceci

qu'il n'interrompait jamais, était donc arrivé très à propos. Sa curiosité fut éveillée, et en même temps, il éprouva une certaine satisfaction à constater que son ami avait, lui aussi, ses faiblesses. Ce fut donc avec empressement qu'il acquiesça lorsque Grandpré, lui désignant un vieux tronc qui, fauché par le vent, gisait sur le bord de la route, ajouta : — Asseyons-nous sur ce bois vermoulu. Je vous apprendrai pourquoi je m'injurie.

Dès qu'ils eurent pris place, Grandpré entama son discours en ces termes : — Vous voyez en moi un homme qui, se croyant certain de son indifférence à l'égard des femmes, n'a pas cessé, depuis le printemps dernier, de donner le plus complet démenti à la règle de vie qu'il s'était imposée...

Il narra ensuite la scène de la grotte, exposa comment il avait emporté la blessée chez lui et continua : — Je fis venir un chirurgien qui, après pansement, me certifia que la plaie n'était pas bien profonde, serait cicatrisée sous peu de jours et qu'il n'y avait, du reste, aucune complication à craindre, vu le tempérament robuste de « cette personne ».

Quand je l'eus reconduit, je vins m'asseoir au chevet de Juliette et je me mis à contempler cette étrange victime d'un non moins étrange Roméo. Quoique la fièvre lui empourprât les joues, elle gardait sa connaissance et elle paraissait aussi calme que s'il ne lui était rien arrivé. Je ne saurais vous dire à quel point cette force d'âme m'émut. Il eût été si naturel qu'elle pleurât, se lamentât et maudît son assassin, comme n'y auraient pas manqué la plupart des femmes dans un cas analogue!... Positivement, j'étais plus agité qu'elle. J'aurais voulu, mais je n'osais pas l'interroger sur le drame qui avait

eu ce dénouement sauvage. Mille questions me venaient à la bouche et je ne parvenais à en formuler aucune, tant sa réserve m'imposait. Je me contentai donc de lui demander ce que je pouvais faire encore pour la soulager.

Sûrement elle avait deviné mon état d'esprit, car après m'avoir prié de la laisser seule jusqu'au lendemain, elle ajouta qu'elle ne tarderait pas à me raconter ce qu'elle jugeait susceptible de m'intéresser dans son aventure.

— Mais de vous, tout m'intéresse, m'écriai-je.

Elle sourit vaguement, les yeux au plafond ; et je compris que *moi*, je ne l'intéressais pas assez pour avoir part à sa confiance.

Je lui protestai alors qu'une banale curiosité ne me portait point à la questionner, mais le vif désir de lui rendre service et que si elle consentait à me donner quelques indications sur l'assassin, je serais plus à même de la garantir de ses entreprises futures.

Sur ces mots, elle s'anima : Non, dit-elle, il ne faut ni le poursuivre, ni même l'inquiéter... Je ne charge personne de me venger.

Ce fut dit avec une telle énergie que j'eus un geste d'étonnement. Je fus encore bien davantage surpris quand elle reprit : — C'était peut-être son droit d'agir comme il l'a fait.

Elle se tut et elle parut si décidée à ne rien dire de plus qu'il n'y avait qu'à m'incliner. D'ailleurs ce n'était pas le moment de la fatiguer de mes interrogations. Toutefois, j'insistai pour la veiller. Mais elle m'assura qu'elle n'avait besoin que de solitude et de sommeil. Concluant que je lui déplairais en m'installant malgré elle, je me retirai.

Ma nuit, vous vous en doutez, fut toute d'insom-

nie. J'avais un tourbillon dans la tête. En somme, me disais-je d'abord, cette créature ne peut que m'être indifférente. Je la guérirai, par simple humanité, puis je la laisserai partir sans même lui demander de la reconnaissance. Cela eût été la sagesse. Mais ce Moi impétueux, que j'ai tant de peine à contenir, n'en voulait pas. J'avais beau me raisonner, je sentais s'élever en moi un violent désir de connaître le passé de Juliette ; quant à l'avenir, il me semblait impossible que sa vie ne se mêlât pas à la mienne. Puis je me peignais sa beauté et je la convoitais. Puis je la haïssais d'avoir appartenu à l'homme au couteau. Et aussitôt je me jurais que je le lui ferais oublier à force de soins et qu'elle m'aimerait plus tard... Que sais-je encore ?

Cela dura jusqu'au matin, si bien que je sortis de cette tourmente avec la certitude que j'étais follement épris de Juliette et que je serais au désespoir si je n'en obtenais pas du retour...

Je m'aperçus très vite que je n'avais guère de chances. Juliette prit tout de suite à mon égard une attitude de réserve destinée à me faire comprendre que si elle m'avait quelque gratitude de l'avoir secourue, je ne devais pas compter sur un sentiment plus profond. En outre, ce qu'elle me raconta d'elle fut fort peu de chose. J'appris cependant qu'elle appartenait à une famille bourgeoise, qu'indépendante de caractère et portée à une existence aventureuse elle avait, depuis longtemps, quitté les siens pour ne jamais les revoir et qu'elle avait connu l'aisance comme la misère. Elle fut aussi laconique sur les circonstances qui avaient amené notre rencontre. Son amant — elle ne me dit pas où ni comment elle l'avait connu — était un marchand d'étoffes ambulant qu'elle accompa-

gnait de ville en ville. Lors de leur dernière querelle, ils se trouvaient à Melun. Elle s'était enfuie à Fontainebleau; il l'avait suivie, traquée dans la forêt où elle s'était réfugiée et... je savais le reste.

Mais ce n'était pas tant le détail de sa vie qui m'intéressait. J'aurais voulu savoir pourquoi elle demeurait attachée à ce bandit. Ce fut difficile, car elle ne se livrait un peu que par surprise. Enfin, en analysant certaines réponses significatives que je provoquai, je parvins à me faire une idée assez nette des impulsions qui la déterminaient.

Elle aimait son amant en raison même de ce qu'elle en avait souffert. Et s'il lui était arrivé de se révolter contre son despotisme brutal et de tenter des ruptures, toujours elle lui était revenue, comme si de vivre sous une menace de mort perpétuelle constituait pour son goût du péril un irrésistible attrait.

Elle n'était pourtant pas de ces lymphatiques qui ont besoin d'être sans cesse violées pour sentir qu'elles aiment. Mais, chez elle, l'instinct de la lutte était si fort qu'elle le portait jusque dans un amour partagé. S'étant liée à un homme ombrageux et vindicatif, elle ne cessait d'exciter sa jalousie et sans aller jusqu'à le tromper, elle en faisait assez pour le maintenir dans un état d'irritation constante. Et c'était si bien une force inconsciente qui la poussait que, mise hors d'elle par les mauvais traitements et cherchant à s'y soustraire, elle ne tardait pas à river de nouveau sa chaîne. Quant à lui, jamais il n'avait admis qu'elle cessât de lui appartenir.

J'avais donc affaire à deux êtres d'outrance, à deux fauves heureux de s'entre-déchirer et pour

qui les roses sombres de la volupté s'éclaboussaient parfois de sang.

Il me fallut pas mal de temps pour me rendre compte de ces choses et pour m'avouer que je n'étais pas de force à lutter contre les souvenirs et les regrets de Juliette. — Eh bien, même quand j'eus compris que mon rôle d'infirmier sentimental la laissait indifférente, je ne pus renoncer à l'espoir de l'attendrir. Je l'investis d'adorations; mon amour éclata dans toutes mes paroles et dans tous mes gestes..... Je ne réussis qu'à l'ennuyer. Elle me considérait comme un importun dont on n'ose pas réprimer les empressements. Avec quel air de fatigue elle m'écoutait! Elle n'était pas de celles qui se donnent par reconnaissance ou par compassion et elle sut me le faire entendre fort clairement. J'eus cependant la vilenie de lui insinuer que je me contenterais de posséder une seule fois son beau corps. Tel que je me connais, cette unique faveur m'aurait été une source de splendides rêveries. Mais cette façon de quémander une sorte de salaire l'éloigna davantage de moi, comme j'aurais dû m'y attendre si je n'eusse perdu tout bon sens et tout respect humain.

Une quinzaine passa de la sorte. Juliette fut bientôt tout à fait guérie. Dès qu'elle eut repris ses forces, elle devint inquiète : elle errait à travers les chambres, montait et descendait l'escalier vingt fois dans un jour, restait des heures le front appuyé au carreau d'une fenêtre. Comme je l'observais — avec trop de sollicitude — elle me lançait des regards qui signifiaient : « Mets-moi donc à la porte ! »

En effet, si bizarre que cela puisse paraître, c'était un scrupule de savoir-vivre qui la retenait. Résolue à ne rien m'accorder, elle ne voulait tou-

tefois point me manquer d'égards. Je l'avais obligée et, par délicatesse, elle désirait que, de moi-même, je la renvoyasse. Mais je n'avais garde. C'est d'ailleurs seulement plus tard que j'ai saisi le motif de son agitation. Tant qu'elle fut là, j'étais trop enivré par sa seule présence pour qu'il me vînt à l'esprit de renoncer bénévolement à la voir.

Voici maintenant ce qui mit fin à nos relations. — A diverses reprises, elle sortit, et je crus qu'elle ne rentrerait point. Pourtant elle revint... Une fois, je la suivis et je constatai qu'elle se rendait à la grotte des Montussiennes, comme pour y chercher la trace de son amant. Outré de jalousie, je la rejoignis. Assise, ainsi que naguère, contre la paroi, elle me regarda venir sans témoigner d'étonnement. Au contraire, on eût dit qu'elle s'attendait à mon espionnage et qu'elle était contente du prétexte que je lui fournissais de s'expliquer. Aussi, avant que j'eusse ouvert la bouche pour l'excéder de mes plaintes — injustifiées, car quels droits avais-je sur elle? — elle m'asséna le discours suivant dont j'ai retenu toutes les paroles :

— M. de Grandpré, je ne crois pas avoir rien fait pour que vous vous épreniez de moi. Au contraire, je me suis appliquée à vous décourager. Mais puisque vous persistez à m'obséder, je vous déclare que je ne vous aime pas, que je ne vous aimerai jamais et que mon seul désir est de reprendre ma vie vagabonde comme si je ne vous avais pas rencontré. Je sais qu'en vous parlant avec cette franchise je mets sous mes pieds la reconnaissance que je vous dois; mais il serait malhonnête de vous laisser quelque illusion. N'est-il pas préférable de vous quitter tout de suite?...

Quoi lui répondre? Protester de mon désintéres-

sement? Elle savait que je lui aurais menti. Lui demander de patienter, de ne pas m'imposer brusquement son départ? Elle m'aurait répété que, ne devant pas être à moi, elle estimait plus digne une séparation immédiate. Je ne pus donc que m'écrier : — Vous êtes entièrement libre... Partez quand il vous plaira... Je sais bien que je vous inspire de la répulsion!...

Elle secoua négativement la tête, avec une expression de physionomie qui signifiait que je ne lui inspirais rien du tout.

— Mettons, repris-je, que je vous sois trop indifférent pour vous occuper d'une façon quelconque. Cela me mortifie ; et cependant je dois m'incliner devant cette évidence. Mais, du moins, que je sache vos projets — car je ne pense pas que vous ayez l'intention de rejoindre le misérable qui vous blessa?

En l'interrogeant de la sorte, je cédais, sans trop me l'avouer, à ma jalousie. Qu'elle s'en allât — soit, puisqu'il le fallait. Mais ce qui me brûlait le cœur, c'était le soupçon qu'elle aimait cet homme au point d'oublier le mal qu'il lui avait fait.

Elle comprit bien mon état d'esprit, car elle me répondit : — C'est ce qui vous trompe : je le rejoindrai le plus tôt possible. Je sais où le trouver et je suis sûre qu'il éprouvera autant de joie que moi-même à renouer.

— Mais, dis-je, plein de dépit, il se figurera que vous m'avez appartenu et il vous maltraitera.

— Non : il me connaît. Si je lui dis que je lui fus fidèle, il me croira. D'ailleurs, s'il me convient d'être maltraitée, cela ne regarde que moi.

Je gardai le silence. Je devais avoir l'air tout à fait bouleversé, car elle se hâta d'ajouter : — Je me rends compte que mes paroles vous font souffrir.

Mais je ne sais pas dissimuler. Si extraordinaire que cela vous paraisse, je suis rivée à cet homme par une passion que je ne discute pas... Voyez-vous, lui et moi sommes des sauvages qui ne supportons aucune contrainte. Le reste du monde n'existe pas pour nous. Il nous plaît de nous torturer et de nous caresser tour à tour : aujourd'hui, des baisers ; demain des coups de couteau... Voilà notre vie ; et les choses iront ainsi jusqu'à la mort. Aussi, comme vous avez eu tort d'intervenir entre nous ! Si vous vous étiez tenu tranquille, mon amant n'aurait pas cédé à l'impulsion du moment ; il ne se serait pas enfui ; il m'aurait relevée, soignée... Et tout cela serait oublié depuis longtemps.

Je n'avais rien à objecter. Certes, cet être d'indépendance qui avait écarté tous les masques dont notre veulerie croit se parer m'était un idéal où j'aurais mis ma gloire. Mais moi, je ne pouvais être le sien. Je sentis douloureusement qu'insister ce serait me casser la tête contre le mur d'une impasse. Je n'avais rien à offrir à Juliette qui compensât les sensations d'âpre amour et de lutte à quoi le fauve qu'elle préférait l'avait habituée.

Le sentiment de mon infériorité m'humilia si fort que je m'écriai : — Allez-vous-en donc, allez-vous-en ! Seulement, sachez que je ne cesserai pas de vous aimer.

Une gaîté — cruelle pour moi — dora ses yeux sombres. Elle sourit, s'étira comme une panthère et reprit : — Croyez que je regrette de ne pas reconnaître vos attentions mieux que je ne le fais... C'est impossible.

J'étais au supplice. Mais je ne répondis pas un mot, la situation étant sans issue. Elle me fit un signe d'adieu et s'éloigna... Je la perdis de vue.

Grandpré se tut et se mit la tête basse, à tracer, avec sa canne, des lignes sur le sable.

— Et après ? demanda Lemollier.

— Après? Que voulez-vous de plus? Je vous répète qu'elle partit, sans m'avoir fait seulement l'aumône d'un baiser. J'ai su qu'elle avait rejoint son amant à Melun. Mais je ne l'ai plus revue et je n'ai plus entendu parler d'elle.

Il se tut de nouveau, puis après quelques minutes de mouvements nerveux, reprit d'une voix rageuse :

— Peut-être que si j'avais eu le poil roux, la main prompte et l'âme brutale, je me serais fait aimer de Juliette... C'est absurde ce que je dis là. Je le sais et je sais également qu'il me faudrait tâcher de l'oublier... Je ne puis pas : son souvenir me hante. Je passe les jours tantôt à me remémorer et à désirer sa beauté, tantôt à la haïr parce qu'elle n'a pas voulu de moi. Vous vous rappelez le distique de Catulle :

> Odi et amo : quare id faciam fortasse requiris.
> Nescio : sed fieri sentio et excrucior...

C'est mon cas... Quelquefois je me figure que l'amour méconnu par moi se venge et que je suis puni de l'avoir défié. Le fait est que me voici possédé de cette femme et que, n'ayant aucune chance de la retrouver, j'ignore quand finira ce tourment...

Il leva la tête vers les feuillages qui frémissaient doucement sous une brise capricieuse et soupira.

— Si j'étais encore le sage de naguère, ajouta-t-il, je confierais aux arômes et aux bruissements de la forêt le soin de me guérir. Mais la vaste indifférence de la nature ne me pénètre plus : rien ne peut dissiper le fantôme dont je reste épris...

Tenez, marchons, et parlez-moi de vos malheurs, maintenant, j'y saurai compatir.

Ils reprirent leur promenade. Lemollier, qui débordait de l'envie d'être consolé, raconta mademoiselle Rose. Grandpré ne l'écoutait guère; il suivait sa propre pensée et proférait sourdement des imprécations et des adorations à l'adresse de Juliette.

Tandis qu'ils alternaient leurs doléances, le vent accru riait dans les ramures. Les vieux arbres — qu'habitent des divinités malicieuses—se montraient ces tristes humains ballottés par de médiocres chimères et se moquaient d'eux. Mais ni Grandpré, ni Lemollier ne pouvaient les entendre, car ce n'est pas pour ceux qui s'affolent au craquement de la bottine d'une femme que chantent les frondaisons de la forêt sacrée.

ADOLPHE RETTÉ.



JEAN MORÉAS

Ainsi que la plupart de nos poètes français contemporains, Jean Moréas est d'origine étrangère.

Les littératures vieillissent comme les arbres ; il est nécessaire, de temps en temps, de les rajeunir, d'enter sur leur tronc encore plein de sèves, de jeunes tiges étrangères et d'une autre essence, des sensibilités neuves. Jean Moréas fut, dans ce grand rajeunissement du symbolisme, une de ces tiges. Elle s'est très bien adaptée à notre vieil arbre : la branche a produit des fleurs, les fleurs se sont nouées, et maintenant nous pouvons cueillir des fruits à la branche déjà lourde.

De son vrai nom, Papadiamantopoulos, Jean Moréas est né à Athènes, le 15 avril 1856.

Je naquis au bord d'une mer dont la couleur passe
En douceur le saphir oriental. Des lys
y poussent dans le sable...

« Ses aïeuls, nous révèle M. Félix Fénéon, s'adonnèrent à ce genre de sport qui consistait, vers 1824, à brûler les galères ottomanes, à fournir des sujets à Delacroix, et à tomber avec emphase dans les naumachies. »

L'héroïsme de cette race s'est transformé en intelligence et a fleuri en poésie. Jean Moréas dédaigne l'action, il aime mieux regarder la vie que de s'y mêler directement, et je crois bien qu'il lui paraîtrait absurde de risquer son existence privilégiée à la poursuite de quelconques galères : il se contente d'écouter la musique de leurs rames battant le flot.

Son éducation fut toute française. Il s'est ainsi confessé à M. Joseph Galtier, du *Temps* : « J'ai eu pour gouvernante une femme de goût, très instruite, la tante de M. Dumény, l'acteur connu. C'est avec vos poètes, que j'ai passé les moments les plus agréables de ma première

jeunesse, je les lisais sans trêve, je n'avais pas encore atteint ma dixième année que je m'étais déjà promis de chanter comme eux sur une lyre française. Les dieux ont exaucé mes vœux. »

« Lorsque, au lendemain de la guerre, continue-t-il, je quittai mon pays pour venir en France, je laissai à Athènes une bibliothèque de deux mille volumes, œuvres de presque tous les poètes de la Renaissance et de nos meilleurs classiques. A Paris, je suivis vaguement les cours de l'Ecole de droit; mon père, élève de Savigny, me destinait à la magistrature. Mais je m'abandonnai au démon de la poésie et fréquentai les cercles artistiques et littéraires du quartier latin, entre autres les fameux Hydropathes. Il faut que jeunesse se passe. Les bords de la Seine m'avaient conquis au point que je ne pus vivre à Athènes à mon retour chez les miens, après trois ans de séjour ici. Je revins à la hâte me fixer à Paris, et de vingt ans je n'ai plus revu la Grèce. Mon dernier voyage remonte à 1897, au moment de la guerre contre la Turquie. »

II

« A quelque heure du jour que vous l'abordiez, nous dit M. Charles Maurras, il travaille : je veux dire qu'il fait des vers ou qu'il en récite. D'une belle voix de gorge, où les muettes s'accentuent de sorte bizarre, il aggrave les strophes de Ronsard et de la Fontaine, de Thibaut de Champagne et d'Alfred de Vigny; et, au frémissement paisible de sa lèvre, tout le monde comprend que M. Moréas se sent parfaitement heureux. Il a trouvé le Souverain Bien (1). »

(1) Voici un autre portrait extrait du *Petit Bottin des Lettres et des Arts* (1886).

MOREAS (Jean).

Darde les ténébreuses moustaches et aussi, derrière un monocle circulaire, l'arrogance d'œil d'un homme dont toute la famille a joué un rôle dans le grand cabotinage de l'Indépendance grecque. Ce giaour, son Athènes natale abandonnée, vécut à Prague, à Florence, à Cologne, puis devint littérateur français à Paris. Poèmes savants et rébarbatifs, contrôlés par une échométrie de précision, teints de colorations minérales. A travers leur symbolisme rôde et plangore une adventice et hagarde faune de bêtes, de nains et de

L'œil très vivant derrière le monocle qu'encastre un sourcil très volontaire, le front abrité sous une chevelure noire qui maintenant s'argente, il effile sa moustache que des poètes ont chantée, sa moustache aux reflets bleus. De taille moyenne, il porte, avec majesté, sa tête de poète et ne dédaigne pas les hommages qui lui sont dus. D'une personnalité très accentuée, il préside instinctivement le groupe où il se trouve, et je crois que même, en la plus amicale compagnie, il est toujours seul avec lui-même.

Jean Moréas regarde la vie ; il a beaucoup regardé, ne dédaignant aucune sensation minuscule, analysant la joie que procurent les couleurs et les odeurs des choses. Chaque minute de sa vie est emplie d'une de ces contemplations, d'une de ces délections (1). L'odeur d'une mousse mouillée et la lecture d'un chœur d'Euripide lui donnent un plaisir égal ; chaque objet est momentanément pour lui l'absolu. Sensations successives et pourtant définitives. L'œuvre de Jean Moréas, reflet de son cerveau, est un damier de notations : il n'a guère, j'imagine, cherché à les faire se correspondre logiquement. C'est l'âme qui teinte la vie de ses couleurs et la parfume de ses désirs : Jean Moréas sait qu'il est le soleil unique du monde qu'il habite, qu'il regarde et recrée, et qu'il n'y a pas d'autre réalité et d'autre logique que sa vision et sa logique. N'est-ce pas d'ailleurs une des théories

nigromans qu'il affène de synecdoques et d'anacoluthes. Dit volontiers de sa voix de métaux : Baudelaire et moi, *les Fleurs du Mal* et *les Cantilènes*. Protège Shakespeare, Cervantès, Stendhal et les petites bouquetières.

(1) « Il y a dans ma vie deux matinées, un peu pluvieuses, comme je les aime.

L'une, c'était à Aunay, surnommé également la Vallée-aux-Loups ;

Je me tenais à la fenêtre d'une salle basse, devant un vieux mur de clôture, crevassé, couronné de lierre.

Quelle adorable moisissure j'aspirai là !

L'autre matinée, c'était à Antony, dans un jardin nouvellement planté.

Je me balançais sur une escarpolette.

Elle allait de travers.

Il y a dans ma vie bien d'autres matinées ; il y a des souvenirs plus lointains, plus beaux et plus tristes. » (Feuillets.)

littéraires — un jeu l'idéalisme philosophique — qu'il lança naguère, en de hardis et téméraires manifestes oubliés — avec une ténacité très convaincue. Gestes héroïques, transposés, rappelant ceux de ses ancêtres, les héroïques corsaires.

Il parle comme il écrit, par petites phrases concises, définitives, absolues, dédaignant les amplifications les restrictions et les nuances timides. Pour lui, les choses sont belles ou laides, bien ou mal, absurdes ou admirables. Admirable ! c'est de ce mot qu'il sacre la beauté au passage.

Volontiers noctambule, surtout autrefois, aux temps héroïques et fructueux de son apostolat, il aimait les reverbérations de la lune sur les toits.

> Je te sens sur mes yeux, lune, lune brillante
> Dans cette nuit d'été ;
> Mon cœur de tes rayons distille l'attrayante
> Et froide volupté.
>
> Si tu n'es plus Diane, et quand tu serais morte
> Tu guides bien mes pas
> Dans l'ombre et sur le bord de la tombe, et qu'importe
> La vie ou le trépas !

Il avoue avoir fait ses plus beaux poèmes, vers le matin, lorsque le jour s'ouvre, comme un corsage de femme :

> O mon second berceau, Paris ; tu dors encore
> Quand je suis éveillé
> Et que j'entends le pouls de mon grand cœur sonore
> Sombre et dépareillé.
>
> Que veut-il, que veut-il ce cœur ! Malgré la couche
> Du temps, malgré les maux,
> Pense-t-il reverdir, comme la tige tendre
> Se couvre de rameaux ?

Amant de la lumière, il attend sa venue quotidienne avec une pieuse impatience.

> O suave matin, je veille et je t'attends :
> Hâte-toi de paraître,
> Viens ! au-dedans de moi s'épandra ta clarté...

Ces vers sont, en effet, clairs et transparents, comme l'aube : ils semblent l'émanation odorante d'une âme rafraîchie par les rosées du matin. Le poète participe au rajeunissement quotidien de la vie.

III

Jean Moréas, comme Ulysse, a fait de longs voyages, à la recherche d'une patrie d'élection ; ce fut Paris qui le charma. Il est un des exemples les plus précieux et les plus convaincants des avantages du déracinement : le poète aurait-il fleuri en Grèce, son terroir natal, en Grèce, où, à l'heure présente, il ne semble exister ni arts ni littérature originale? Ces Hellènes, qui imitent et essayent de s'assimiler notre littérature, ont cependant l'orgueilleuse prétention de se rattacher directement aux écrivains de la Grèce antique, alors que, de la langue de Sophocle, ils n'ont guère conservé que les caractères alphabétiques. Ils ne sont pas plus les descendants intellectuels des Grecs que les Italiens ne le sont des Romains. C'est peut-être la France, qui, dans les siècles modernes, continue cette évolution artistique, qui demain devra chercher un autre ciel, pour se perpétuer. M. Moréas a compris cela : il sait que la Renaissance française fut la première et peut-être la plus belle fleur de cette greffe mystérieuse, apportée de la Grèce conservée miraculeusement, à travers les siècles stériles, comme cette femme vivante du *Phénomène futur* de Mallarmé.

Jean Moréas a beaucoup voyagé. « Son adolescence nous le montre parcourant un peu fiévreusement l'Europe. Francfort, Heidelberg, Stuttgard, Genève (le Rhin, l'Italie) le virent ; enfin, Paris le retint en 1872. Il y demeura six semaines, gagna ensuite Athènes, et, gardant une sorte de nostalgie de la Capitale, revint s'y fixer définitivement quelques années après (1). » Il a dit lui-même :

» La contemplation de la Seine et la lecture répétée du vingt-quatrième chant de l'*Iliade* enseignent le mieux

(1) A. van Bever et P Léotaud : *Poètes d'aujourd'hui.*

ce que c'est que le sublime : je veux dire la mesure dans la force... L'ombre de Pallas erre dans sa ville bien aimée ; Athènes peut se contenter de l'ombre de la déesse. Mais la fille de Zeus habite réellement Paris, car elle sait qu'il nous faut encore ici sa présence constante. Le jour où j'ai aimé la Seine, j'ai compris pourquoi les dieux m'avaient fait naître en Attique. »

Et ceci encore :

« Allons, allons, je m'enferme toute une année dans *mon* Petit-Montrouge. Notre belle cathédrale romane est pour moi le bout du monde.

« Par ma fenêtre, je regarde les saisons se succéder sur les plates-bandes de mon voisin l'horticulteur (1). »

Il débuta à *la Nouvelle Rive gauche* (nov. 1882), petit journal qui se transforma et prit le nom *Lutèce* (6 avril 1883), et, dans la suite, collabora à beaucoup de petites revues, on pourrait dire à presque toutes les petites revues, feuilles éphémères et de bonne volonté ; à *la Cravache*, que dirigeait Georges Leconte, où, déjà en 1888, se trouvent groupés ceux qui sont des Maîtres maintenant : Henri de Régnier, Vielé-Griffin, Verhaeren, Paul Adam. On trouve son nom sur les sommaires de *la Vogue*, cette revue minuscule et précieuse, où furent publiés *les Moralités légendaires* de Laforgue, les *Illuminations* de Rimbaud, des *Poèmes* de Verlaine et de Mallarmé. Enfin, *la Plume* fut sa Revue de prédilection : c'est dans ce recueil que se trouvent, éparpillées, la plupart de ses poésies, qu'il devait réunir en volumes, à la librairie même de cette Revue.

En 1884, parut, cher Vanier, l'éditeur de Verlaine et de Mallarmé, son premier volume de vers : *les Syrtes*. Quoique d'une inspiration et d'une facture déjà personnelles, on y devine l'influence du Baudelaire de la forêt des symboles (tout le symbolisme, semble-t-il, part de ce poème : *La nature est un temple où de vivants piliers...*) l'influence de Verlaine aussi... Des mots, des tournures de

(1) *Feuillets.*

phrases, chers à l'auteur de *Sagesse*, se rencontrent dans ce petit volume, mais aussi, déjà, des essais de saisir et de noter plus spécialement l'insaisissable (1) :

Sur le ramage des rideaux
On dirait un essaim qui grouille.
C'est le Passé, c'est le Passé
Qui pleure sa tendresse morte !

Et ceci, très mystérieux :

La voix, songeuse voix de lèvres devinées,
Eparse dans les sons aigus de l'instrument,
A travers les murs sourds filtre implacablement,
Irritant des désirs et des langueurs fanées.

Ces sonates eurent aussitôt leurs fervents, et dès lors, dans certains groupes, Jean Moréas fut sacré grand poète : quelques-uns virent, dans ces premiers essais, comme la manière de Verlaine, mise en métier, avec un art réel, mais conscient.

Les *Cantilènes* (1886) marquent une plus sûre maîtrise dans l'expression, et toujours le souci du rythme et déjà de nouveaux rythmes. *Funérailles :*

Voix qui revenez, bercez-nous, berceuses voix,
Refrains exténués de choses en allées,
Et sonnailles de mule au détour de l'allée,
Voix qui revenez, bercez-nous, berceuses voix.

Il n'y a pas de sanglots dans cette poésie : la douleur s'y montre résignée et belle. C'est un peu la philosophie du Destin. On sent que l'âme du poète n'a pas été

(1) La philosophie a une grande influence sur les poésies. La poésie est la traduction d'une philosophie ; les écoles poétiques correspondent à des méthodes philosophiques, et il serait facile d'étudier le parallélisme du positivisme et du réalisme parnassien, de l'idéalisme et du symbolisme.

On remarquera que les manifestes de Jean Moréas sont la traduction des idées de Schopenhauer. Les poètes symbolistes, hypnotisés par l'irréalité du monde extérieur, se sont mis à le créer, avec une magnifique fantaisie. On comprend l'effarement des naturalistes, habitués à la conception d'un monde extérieur réel et traditionnel.

Avouons qu'il y avait beaucoup de jeunesse dans ces découvertes pyschologiques. L'idéalisme de Schopenhauer vient de l'Inde, et le premier symboliste c'est peut-être Çakiamouni.

creusée, goutte à goutte, par de longs siècles de terreurs chrétiennes; l'émotion est toute dans la forme :

> Je viendrai déposer, ô mer maternelle,
> Parmi les varechs et parmi les épaves
> Mes rêves et mon orgueil, mornes épaves,
> Pour que tu les berces, ô mer maternelle.

L'idée, exprimée par ces beaux vers d'une musicalité un peu troublante et incertaine (vers de 11 pieds), n'est en réalité ni très neuve ni très profonde. Le charme est dans la musique.

Des notations synthétiques :

> L'air de violon qui s'est plaint soudain : connu.
> Air connu, très doux et comme ressouvenu.

Des images successives, et d'une logique seulement personnelle :

> Pire que bonne vous fûtes et je fus sage.
> Vous aviez un bouquet de cassie au corsage
> Et votre cou cerclé d'un collier de ducats.

C'est la manière de Jean Moréas de ne pas expliquer la logique secrète de ses images, qui se poursuivent l'une l'autre, et se succèdent comme les petites vagues du flot. La musique de chacune de ses vagues constitue pourtant l'unité d'un Océan.

Dans ce recueil encore, ces cantilènes qui rappellent nos vieilles complaintes du Moyen-Age. L'une d'elles est aussi belle que la chanson du Roi Renaud, « qui portait ses tripes dans ses mains » :

> Toc toc, toc toc — il cloue à coups pressés,
> Toc toc — le menuisier des trépassés.

Jean Moréas s'est toujours passionné pour notre littérature des xɪvᵉ, xvᵉ et xvɪᵉ siècles, c'est là qu'il a trouvé au moins l'inspiration de ses cantilènes. Il sait qu'on peut faire une œuvre originale en s'inspirant d'une œuvre ancienne, et qu'il ne faut qu'un peu de sensibilité pour rajeunir les littératures mortes.

Il connaît tous nos poètes, même et surtout peut-être, ceux que nous ignorons et dédaignons. Erudit et gram-

mairien, il sait la généalogie des mots, et a même essayé d'en faire revivre quelques-uns, que Malherbe avait méprisés et rejetés (1). Il est aussi impossible d'être bon poète, sans connaître parfaitement sa langue, que musicien, sans savoir l'harmonie et l'art de la composition. Il n'y a pas de pensée sans les mots, et cultiver les mots c'est cultiver sa pensée et agrandir son cerveau. C'est peut-être la plus certaine des inspirations. Verlaine, s'il avait eu le métier et la science verbale de Racine, eût été un plus grand poète encore. Il lui a manqué de savoir canaliser sagement sa merveilleuse sensibilité.

Dès qu'il se sentit quelque influence sur les jeunes poètes, ses contemporains et déjà ses disciples, Jean Moréas comprit qu'il ne fallait pas laisser la poésie sous la seule égide — si hasardeuse — de l'inspiration. Il voulut être un peu la conscience du mouvement incertain qui se dessinait, et le diriger, de sa volonté et de son goût. Peut-être pourrait-on dire que ce fut contre l'inspiration qu'il se croisa. Au cours de ses promenades à travers notre littérature, il avait remarqué à quel point, sous prétexte de l'épurer, nous avions appauvri notre langue. Dans les œuvres de Ronsard, de du Bellay, de Baïf et de Belleau, il découvrit de vrais trésors perdus, il voulut nous les restituer, et renouer ainsi la poésie actuelle à la Renaissance française.

Chez les poètes de la Renaissance, Jean Moréas retrouvait des mots puisés dans sa propre langue : il devait

(1) Je crois que le moyen de rajeunir la langue, en remontant aux « sources », est une hérésie. On ne restaure pas une langue, comme un monument historique. D'ailleurs, en linguistique, toute méthode déterminée est une erreur : le langage est spontané et involontaire, comme les expressions du visage. C'est la traduction musculaire d'une sensation. Et pourquoi vouloir restaurer ce que le peuple a rejeté, comme matière morte ; des sensibilités nouvelles demandent des expressions nouvelles ; le poète doit les trouver, sans les chercher, inconsciemment. Chateaubriand dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe* a essayé beaucoup de néologismes, boutures piquées dans notre langue : quelques-uns sont aujourd'hui des arbres verdoyants, quelques autres n'ont pas repris. On sent très bien que ces mots nouveaux étaient la traduction d'états de sensibilité nouveaux.

être, plus que quiconque tenté de puiser à cette source grecque.

C'était à l'heure des débuts du Symbolisme, du Décadisme et du Décadentisme. Qu'était-ce que le Symbolisme? On a beaucoup écrit, on écrira encore beaucoup sur ce sujet, jusqu'à ce que cette manifestation soit définitivement classée, dans l'herbier des littératures mortes, à la suite du Romantisme et du Parnasse (1).

Jean Moréas était un des chefs, un des porte-paroles de l'Ecole. Un manifeste, signé de son nom, parut dans le supplément du *Figaro* du 18 septembre 1886 :

«... Toute manifestation d'art, disait-il, arrive facilement à s'appauvrir, à s'épuiser; alors, de copie en copie, d'imitation en imitation, ce qui fut plein de sève et de fraîcheur se dessèche et se recroqueville ; ce qui fut le neuf et le spontané devient le poncif et le lieu-commun.

(1) Voici, sans doute, les paroles les plus sages et les plus belles qui aient été dites sur le Symbolisme. J'extrais ces quelques lignes d'une conférence de M. Henri de Régnier.

« Pendant très longtemps, le moyen fondamental et commun fut, il faut le dire, la description. La poésie française, au fond, fut descriptive. Elle le fut très largement et très diversement, comme il y a mille manières de l'être. On peut être en effet descriptif d'idées, de sentiments, de paysages. Un récit est une description d'événements; une élégie une description de pensées; une ode est une description lyrique. Il y a des descriptions objectives. Evoquer même est encore décrire sans que décrire soit toujours évoquer. On en était là. Le procédé semblait immuable.

« Or, en examinant bien, nous verrons qu'il s'est introduit récemment en poésie, à côté de ce procédé traditionnel et qui paraissait inévitable, un artifice nouveau. Au lieu de decrire, on a voulu suggérer. Petit fait, gros de conséquences et de portée considérable. Cet emploi de la suggestion rythmique et métaphorique est une trouvaille littéraire des plus curieuses. La decouverte en revient aux poètes d'aujourd'hui et je ne suis pas sûr que ce ne soit pas la particularité qui leur vaudra le mieux la mémoire de l'avenir. Il y a infiniment plus de moyens pour suggérer que pour dire. L'allusion est infinie, indirecte, furtive, c'est sous cette forme nouvelle qu'est apparue de nos jours la Poésie.

« Beaucoup n'ont pas voulu reconnaître dans cette harmonieuse et sibylline apparition l'Antique Muse méconnue. Ils se demandaient où etaient les robes éclatantes qu'elle portait au temps des Romantiques, les colliers et les joyaux qu'avaient ciselés pour elle les bons artisans du Parnasse et, à la voir ainsi enveloppée de voiles mouvants et nombreux, ils pensaient n'avoir devant eux que son ombre vaine, oubliant qu'il suffisait d'écarter ces voiles pour retrouver derriere leurs plis le visage éternel de celle qui ne meurt pas. »

. . . .

« Une nouvelle manifestation d'art était donc attendue, nécessaire, inévitable. Cette manifestation, couvée depuis longtemps, vient d'éclore...

« La poésie symbolique, disait-il encore, d'une manière, avouez-le, un peu obscure, cherche à vêtir l'idée d'une forme sensible qui, néanmoins, ne serait pas son but à elle-même, mais qui, tout en servant à exprimer l'Idée, demeurerait sujette. L'Idée, à son tour, ne doit point se laisser voir privée des somptueuses simarres des analogies extérieures; car le caractère essentiel de l'art symboliste consiste à ne jamais aller jusqu'à la conception de l'idée en soi »...

C'était une grande révolution : il existait une langue pour décrire le monde extérieur, il fallait créer celle des analogies et des synesthésies — René Ghil, partant du sonnet des voyelles de Rimbaud, et corrigeant, selon son propre doigté cette gamme chromatique, imagina une instrumentation colorée des sentiments. Cette méthode abandonnée a fait cependant entrer un peu plus de musique dans notre poétique.

Quelques années plus tard (1889), Léon Vanier, ayant réuni en une plaquette (1) quelques-unes de ces pages, Jean Moréas écrivait, en une lettre-préface : « Il y a là-dedans des choses que je ne pense plus qu'à demi, des affirmations qui ne laissent pas de m'inquiéter. » « Mais, ajoutait-il, n'avons-nous pas, depuis tantôt vingt ans, un art qui renie systématiquement l'Idéal, qui fait de la description matérielle son but immédiat, remplace l'étude de l'âme par la sensation, se raccornit dans le détail et l'anecdote, s'inébrie de platitude et de vulgarité? »...

« Vous n'irez pas au grand public! » me disait l'autre soir un des cinq de Médan. Nous irons au grand public tout comme les manouvriers littéraires, *mais par une autre route...*

« Répudions seulement l'*Inintelligible*, ce charlatan,

(1) Les *Premières armes du Symbolisme.*

et souscrivons une pension de retraite au *Dilettantisme*, ce doux maniaque... Après cela... nous pourrons recréer le drame en vers, la plus belle forme d'art, certes ; interpréter avec l'âme actuelle les mythes dans le poème ; et dire sans malice les airs anciens et toujours neufs dans la chanson. »

N'est-ce pas le programme même de l'œuvre de Jean Moréas?

Le public, et les journalistes, qui ne sont que la voix du public, ne comprirent pas ces idées nouvelles, et encore moins la forme étrange dans laquelle elles étaient exprimées. Il y eut d'amusantes polémiques. Il était de bon ton de considérer le symbolisme comme une petite épidémie fugitive.

C'était d'ailleurs une tentative bien hardie de formuler les « principes fondamentaux » d'une école encore incertaine; cependant ce que tous voulaient, c'était réagir contre la précision trop étroite des naturalistes, et ouvrir sur la vie une fenêtre par où un peu de mystère pût entrer. Epoque splendide, et, comme on l'a écrit, héroïque. Il semblait à ces jeunes gens qu'avant eux la littérature française n'avait été qu'un vague prélude : on allait enfin entendre des chants définitifs.

Ces enthousiasmes étaient sans doute nécessaires : ils se sont calmés. Le symbolisme d'ailleurs s'est imposé, en se dépouillant de ses exagérations, montrant ainsi, par les faits eux-mêmes, qu'il était une évolution logique. Il a surtout, semble-t-il, produit des poètes : Jean Moréas, Henri de Régnier, Francis Jammes, Charles Guérin, il faudrait citer tous les « poètes d'aujourd'hui ».

Il est curieux aussi de constater que le symbolisme qui fut un groupe, une école, a peut-être détruit toute possibilité de groupement littéraire, en nous habituant à cette idée que tout individu est une intelligence spéciale, et qu'il y a entre les hommes, malgré les signes qu'ils échangent, un abîme de solitude. Mallarmé, synthétise très bien l'orgueil de cette idée, lui qui voulut son œuvre mythique et secrète.

Le symbolisme a encore clarifié les intelligences, en les purgeant des mauvaises philosophies mystico-religieuses.

Un autre résultat : le symbolisme fut d'abord une folie verbale; pour quelques-uns ces mots rares, nouveaux, représentaient des idées rares et nouvelles; pour beaucoup, hélas ! ils ne représentaient rien, n'avaient aucune signification que sonore. Ces musiciens, atteints du bovarysme de la littérature, ont réintégré le silence; les autres dans ces jeux de subtile rhétorique ont aiguisé leur sensibilité, ils parlent maintenant avec clarté une langue dépouillée de vaines ornementations, mais non de savantes et de vivantes métaphores : il y a un abîme entre les phraseurs et les écrivains.

IV

Le *Pèlerin passionné* est particulièrement caractéristique de l'enthousiasme critique du poète pour nos écrivains français de la Renaissance : il les a à ce point aimés qu'il semble parfois être l'un d'eux. Mallarmé le lui disait : « Vous jouez avec les siècles. » Et, en effet, telle de ses épigrammes rappelle, par la forme et la suavité, les petites pièces célèbres de Ronsart :

Pour vous garder de mal empire,
Pennon d'Amour et gonfalon,
Je vous donnai ma chevelure
Couleur des flots sous l'aquilon.

. . . .

Je vous donnai ma bouche vive,
Telles les roses au rosier.
Dames d'atour et chambrières
Attentives à votre arroi,
Je vous donnai mes mains plus nobles
Que la couronne au front d'un roi...

A cette époque, Jean Moréas venait de fonder l'Ecole romane, comme on fonde une religion (1). Ses disciples

(1) « Il scandait, de sa voix cuivrée, les poèmes du *Pèlerin passionné* et marquait la mesure d'un index impérieux.

Et nous, de chanter sur l'air du toréador de *Carmen :*

ou ses apôtres : Maurice du Plessys, Raymond de la Tailhède, Ernest Raynaud, et Charles Maurras.

Un nouveau manifeste précédait *le Pèlerin passionné.* « J'estime, disait-il, que depuis le seizième siècle finissant, on a appauvri, desséché et gêné notre langue. » C'est Fénelon qui parle.

« Il est vrai que la révolte romantique régénéra un vocabulaire qui dépérissait, d'une multitude de termes prescrits. Mais n'ont-ils pas péché, ces, d'ailleurs admirables, romantiques, le plus souvent, par une syntaxe décousue, je dirai *sans race!* Ils omirent aussi maints mots, maints tours précieux de l'ancienne langue, qu'ils ne pouvaient, alors, soupçonner dans son intégrité.. »

En terminant, Jean Moréas avertissait le lecteur de ne point le « cuider quelque raisonneur *à priori* » car, disait-il, « j'obéis autant et plus qu'un autre au Dœmon qui me prêche. Je te dirai seulement (en paraphrasant Carlyle) qu'en matière d'Art sérieux ce n'est pas un transitoire éclair d'intuition qui suffira; c'est une *illumination délibérée* du sujet tout entier — qu'il faut. »

Illumination délibérée ! Ce qui distingue en effet et caractérise Jean Moréas, c'est qu'il est à la fois poète et esthéticien ; il se dédouble, se regarde travailler, sait le mécanisme de l'inspiration, donne sa méthode : il est lui-même son propre disciple (1).

Ce fut une des premières fois, au seuil de ce *Pèlerin passionné*, qu'il fut parlé officiellement du vers libre : « Ce dont nous voulons enchanter le Rythme, disait le poète, c'est la divine surprise, toujours neuve. »

Jean Moréas a publié
Le Pèlerin passionné :
Buvons, amis, oui, oui, buvons avec excès
A sa gloire, à son succès,
Et célébrons, et célébrons
Son immortalité!... »

(A. RETTÉ, *le Symbolisme*).

(1) « J'aimerais mieux que M. Moréas ne fût qu'un ignorant et ne sût que son âme. Et je préférerais qu'il n'eût fondé aucune école. » — Charles Maurras. Ouvr. cité.

Le vers libre de Jean Moréas n'a certes pas les hardiesses de celui de M. Vielé-Griffin, il demeure dans l'octave habituel, et a, en réalité, par quelle savante combinaison de silences et de vocables! toute la plénitude du vers régulier.

Le vent halène dans les ajoncs et sur les prêles.

. . . .

Ni le nom de Mélusine
Pourtant
Ni le nom d'Argentine
Ou de la comtesse de Flassand
Ni celui plus fameux de la reine
Qui mourut d'aimer
Ne valent pour la nommer
Le nom qu'elle tient de sa marraine.

. . . .

(LES ÉTRENNES DE DOULCE.)

Le vers est gradué sur la respiration humaine. En le scandant, on pourrait l'allonger indéfiniment, mais ce serait tricher avec le rythme, et la rime n'aurait plus de raison d'exister . Déjà dans le vers libre, la rime est presque absurde, la rime qui ne revient plus au bout d'une mesure régulière. La dernière conséquence du vers libre serait peut-être l'abandon de la rime.

Le Pélerin passionné ne passa pas inaperçu de la critique, de la grande critique. M. Anatole France lui consacra, dans *le Temps*, un article très sympathique. « La prosodie de M. Moréas, disait-il, déconcerte un peu mon goût sans trop le blesser. Elle contente assez ma raison.

« Et mon cœur en secret me dit qu'il y consent. »

« Quant à sa langue, à dire vrai, il faut l'apprendre. Elle est insolite et parfois insolente. » C'était un magnifique compliment. M. Moréas s'est créé une langue : si nous voulons le lire, il faut apprendre sa langue. Avec Mallarmé, Moréas y est qualifié d'auteur plutôt difficile.

M. Maurice Barrès proclamait que ce livre était le chef-d'œuvre attendu et qu'on réclamait de l'école symboliste.

Voici cependant avec quel sourire désabusé l'auteur des *Stances* juge cette époque de « ses juvéniles luttes ». Leconte de Lisle avait parlé sans indulgence de son Pèlerin passionné. « Je rispostai, dit-il, et je le regrette aujourd'hui.

« En somme, ces petits conflits ne prêtent qu'à rire, et l'on sait comment Leconte de Lisle traita dans sa verte jeunesse, et Lamartine et Musset. Je ne dis pas cela pour me comparer à lui ; je ne me compare à personne. »

Depuis ce temps, en effet, Jean Moréas s'est isolé, ne voulant plus être que lui-même : l'école romane n'est plus qu'une étiquette historique.

Cette solitude et ce recueillement nous valurent d'autres poèmes : *Enone au clair visage* (1), des *Sylves*, et cette *Eriphyle*, qu'il faudrait citer en entier.

Comme ce pâle essaim de malheureuses Ombres,
Du Styx au triple tour couvrant les rives sombres,
Au penser doux-amer de son ancien martyre
S'agite tristement et doucement soupire !
Ainsi par un beau soir au milieu de la plaine,
La tige que le vent bat d'une tiède haleine.

En 1899, parurent les deux premiers livres des *Stances*, en édition autographique de luxe, reproduisant le manuscrit de l'auteur, et précédée d'un portrait du poète, par M. de la Gandara ; en 1891, les IIIe, IVe, V^e^ et VIe livres.

(1) « C'est une nuit de novembre que j'ai songé cette *Enone au clair visage*, dernier chant d'amour : » (*Feuillets.*)

. . . . *Hélas ! écoute,*
Ne me dis pas : Pourquoi ce fol amour ? Jamais
Me renflammant le sang d'une coupable envie,
L'arc ne sera tendu, ni encochés les traits.

. . . .
Non, non, ne me dis pas : Pourquoi ce fol amour ?
Jeune tige, pareille à ce noble palmier
Que dans l'âpre Delos Ulysse vit un jour.
Laisse, laisse Cypris à l'horizon descendre,
L'air est tout imprégné du pollen des fleurs tendres ;
Ferme tes yeux aimés,
Puisque l'ombre qui croît me les a dérobés.

J'aime la sobriété et la dignité de cette douleur.

Les *Stances* sont le chef-d'œuvre de Jean Moréas : c'est une œuvre d'une architecture très belle et très sobre de lignes : il y a certes des colonnades grecques, mais aussi des façades renaissance et des toits penchés où il pleut. Le style est d'une très grande clarté et d'une fermeté sans faiblesse, d'une syntaxe un peu secrète, elliptique, savante. Notations concises, exactes, parfaites. D'une apparente froideur ces strophes reflètent cependant la sensibilité des choses qu'elles décrivent : le poète ne dit pas son émotion, mais recrée, en les stylisant, l'objet ou le paysage ou la pensée qui l'émut. Lecteur, il faut être encore amoureux des choses de la vie, pour comprendre et être ému, par reflet. Et c'est peut-être cela, l'art véritable (1).

Solitaire et pensif j'irai sur les chemins,
Sous le ciel sans chaleur que la joie abandonne,
Et, le cœur plein d'amour, je prendrai dans mes mains,
Au pied des peupliers les feuilles de l'automne.
J'écouterai la brise et le cri des oiseaux
Qui volent par les champs où déjà la nuit tombe;
Dans la morne prairie au bord des tristes eaux,
Longtemps je veux songer à la vie, à la tombe.
L'air glacé fixera les nuages transis
Et le couchant mourra doucement dans la brume.
Alors, las de marcher, sur quelque borne assis,
Tranquille, je romprai le pain de l'amertume.

Mais la forme qui justifie le titre du volume est la stance, alternance, très musicale de vers de douze et de six pieds, ou de douze et sept, huit ou neuf pieds. Vers inégalement tressés, leur rythme est un savant et monotone balancement qui accompagne bien les plaintes grandioses, et les nobles tristesses :

Ah, fuyez à présent, malheureuses pensées,
O colère, ô remords,

(1) Je ne dis pas que Jean Moréas décrit pour décrire, ce qui serait vain et absurde : la poésie n'est pas de la peinture; mais peindre l'objet pour fixer l'émotion qu'il suscita, c'est une méthode, et un art interdit à beaucoup de vrais poètes.

Souvenirs qui m'avez les deux tempes pressées
De l'étreinte des morts !
Sentiers de mousse pleins, vaporeuses fontaines,
Grottes profondes, voix
Des oiseaux et du vent, lumières incertaines
Des sauvages sous-bois ;
Insectes, animaux, larves, beauté future,
Grouillant et fourmillant ;
Ne me repousse pas, ô divine Nature,
Je suis ton suppliant.
De ce tardif Avril, rameaux, verte lumière,
Lorque vous frissonnez,
Je songe aux amoureux, je songe à la poussière
Des morts abandonnés.
Arbres de la cité, depuis combien d'années
Nous nous parlons tout bas !
Depuis combien d'hivers vos dépouilles fanées
Se plaignent sous mes pas !

Les *Stances* sont un livre d'une rare perfection, et d'une émotion si belle et si sereine qu'elle semble, à certaines pages, d'une froideur de marbre. C'est le défaut apparent des très belles femmes et des choses parfaites de paraître froides : il y a pourtant dans ce livre une très réelle volupté. Il faut être beau pour oser offrir son amour à une belle femme ; il faut être poète, pour aimer les stances de Jean Moréas. Maître de son style et de ses images, l'auteur nous donne l'exemple d'un retour à la discipline classique : on songe à Jean Racine : « Le Génie enfante, le Goût conserve, dit Chateaubriand dans son admirable *Essai sur la Littérature anglaise.* Le goût est le bon sens du génie ; sans le goût, le génie n'est qu'une sublime folie. »

V

Iphigénie, représentée pour la première fois à Orange sur le Théâtre Antique, le 29 août 1903, fut accueillie à l'Odéon, le 10 décembre dernier. Ce fut un succès plus discret que celui de *l'Aiglon* de Rostand, mais d'une meilleure qualité : on comprenait que c'était là quelque chose de supérieur aux habituelles littératures théâ-

trales. C'était, en effet, la plus belle tragédie d'Euripide, transposée en français par un poète français d'origine grecque.

« Avant tout, confiait Jean Moréas à Joseph Galtier (1), ce que j'ai cherché dans *Iphigénie*, c'est à donner au public de notre époque l'impression que le drame d'Euripide faisait sur les spectateurs de l'antiquité. Il ne me déplaît point de gagner le suffrage des lettrés et des connaisseurs par une évocation vivante des temps mythologiques, mais je veux également intéresser le peuple par la représentation d'un drame terrible qui met en jeu les passions humaines et provoque des conflits qui frappent l'esprit et étreignent le cœur. Je n'ai pas suivi à la trace l'expression d'Euripide, cependant je me flatte d'avoir pénétré son sentiment. Grâce au mystère de l'atavisme, j'entre en communion avec les poètes grecs et je sympathise surtout avec les Athéniens, avec Sophocle, Euripide et même Eschyle. Non je n'ai pas traduit Euripide, et je ne l'ai pas trahi davantage, j'espère. »

« Son *Iphigénie* est grecque autant que celle d'Euripide (2). Cependant qu'on ne s'y trompe pas, M. Jean Moréas n'a pas fait œuvre de parfait traducteur. » Il a su « par ces simples nuances », rendre cette pièce grecque, « plus intelligible et plus émouvante », plus proche de notre sensibilité actuelle. Ce qui fait agir tous ces héros d'Euripide, c'est l'orgueil, qu'il faut maintenant traduire par dignité (la gloire du XVIIe siècle). Achille s'indigne qu'on se soit servi de son nom, comme d'un appât matrimonial, sans l'en avertir : ce n'est pas le fait, mais le procédé, qui le choque. Jean Moréas a donc transposé les personnages, et donné à Achille une sentimentalité qui lui manquait pour être compris de nos contemporains.

Je sauverai ta fille, et je ne souffre pas
Qu'on emprunte mon nom pour des assassinats.

(1) *Le Temps*, 25 nov. 1903.
(2) Paul Souchon : *Les Trois Iphigénies* (*Mercure de France*, III-1904).

Oui, puisqu'à cet oracle Agamemnon défère,
Je saurai l'empêcher d'être un indigne père,
Et ce sang innocent qu'il aura seul versé,
Il ne me convient pas d'en être éclaboussé !

Cependant, avouons-le, nous n'avons plus l'état d'âme des spectateurs d'Euripide ; cette tragédie est trop simple, trop claire, et il nous est impossible d'être profondément émus. J'aurais préféré que l'auteur s'écartât davantage de l'original, et créât une Iphigénie plus moderne, plus compliquée, plus près de nous. Etait-ce possible? Le sacrifice d'Iphigénie est peut-être sublime, mais si inutile, contemplé de Paris au xxe siècle.

L'idée de sacrifice ne correspond plus à notre mentalité actuelle, et il est presque regrettable que Jean Moréas ait dépensé tant de talent à rajeunir, en tâchant de lui conserver son parfum héroïque, une pièce grecque, décidément exclusivement faite pour les Grecs.

« La tragédie est éternelle, » dit M. Paul Souchon. Sans doute, mais pourquoi la Grèce aurait-elle le monopole des choses tragiques? N'y a-t-il pas, dans notre histoire nationale, matière à d'admirables tragédies? La Renaissance, en nous révélant les chefs-d'œuvre de l'antiquité, a fait dévier trop brusquement notre littérature. N'y a-t-il pas un embryon de tragédie nationale dans les « Mystères »; Dieu, la Vierge, le Démon, les Saints, et les Saintes : notre mythologie. Ce sont toujours les mêmes dieux et les mêmes déesses.

Voici la prière d'Iphigénie ; même après celle de Racine, elle est belle, plus naïve et sans doute plus euripidienne. On l'appellera : « les Stances d'Iphigénie ».

Mon père, en ce moment, que n'ai-je l'éloquence
    De ce chanteur harmonieux
Qui charmait les rochers ? Mais pour toute science,
    Je n'ai que les pleurs de mes yeux.
Malgré moi j'ai senti ma force défaillante
    Et j'approche de tes genoux
Comme fait de l'autel la branche suppliante.
    Hélas ! que le soleil est doux !
Laissez-moi vivre encore. Oh ! mon père, mon père !
    Hé quoi ! Déjà serait-ce assez ?

A peine florissante, irais-je sous la terre
    Avec les pâles morts glacés !
Pour la première fois, c'est ma bouche enfantine
    Qui t'a donné le plus doux nom ;
Alors tu me pressais, père, sur ta poitrine
    Sans songer au sort d'Ilion ;
Alors tu me disais : Te verrai-je ma fille,
    Dans la demeure d'un époux,
Heureuse et dans un rang digne de ta famille,
    Vivre et briller aux yeux de tous ?
Et je te répondais : Qu'un Dieu daigne m'entendre !
    Que je reçoive en mes foyers
Mon père vieillissant et puissé-je lui rendre
    Sa peine et ses soins nourriciers !
Tous ces tendres projets, ces paroles amies
    N'ont point quitté mon souvenir ;
Je m'en flatte encore ; mais toi tu les oublies
    Et tu veux me faire mourir...
Tourne vers moi les yeux ; que sur ta fille tombe
    Ton regard avec ton baiser.
Et puis je descendrai, mon père, dans la tombe
    En ce gage me reposer (1).

VI

Jean Moréas n'est pas seulement poète, il sait aussi composer des proses, des proses aussi bien écrites, aussi savantes, dans leur simplicité apparente, que ses vers.

La simplicité, ce ne fut pourtant pas le but qu'il visa, dans ce paradoxal *Thé chez Miranda*, et *les Demoiselles Goubert*, qu'il composa en collaboration avec Paul Adam. C'est, avec *les Illuminations* d'Arthur Rimbaud, une des œuvres les plus curieuses du symbolisme. C'est un essai de peinture impressionniste verbale ; l'essai n'est pas vain.

En voici un court fragment :

« Le jour froid des lampes filtre et se réfracte. Le jour des lampes se réfracte en la profondeur violâtre du tapis aux cycloïdes bigarrures ; il se réfracte contre les tentures sombres, à plumetis.

(1) Notons que Jean Moréas prépare une nouvelle tragédie, *Ajax*, selon Euripide également.

« Au-dessus du sofa brodé de lames, dans un cadre d'or bruni un PAYSAGE : *Perse stagne la mare, les joncs fluxueux où des engoulevents volètent la ceignent ; à gauche, des peupliers que le cadre étronçonne, et tout au fond, par les ciels dégradés, dans la grivelure argentée de leurs ailes éployées, un vol tumultueux de grèbes.* »

N'est-ce pas une vision bien notée ?

En 1899, paraissait à la Bibliothèque de *la Plume* l'*Histoire de Jean de Paris, roi de France.* Texte rajeuni par Jean Moréas. C'est un conte très agréable, où le roi de France et le roi d'Angleterre se disputent une belle princesse. Le roi Jean épouse la fille du roi d'Espagne en grand triomphe et honneur. Le récit garde toute la saveur des vieilles histoires : « Les deux amants se montrèrent fort joyeux d'être ensemble, et, durant la nuit, les beaux passe-temps allèrent leur train. Ainsi vous autres jeunes gens, quand vous pouvez tenir entre vos bras quelque belle personne que vous aimez bien, Dieu sait le plaisir et la joie que vous en avez. »

Depuis quelques mois, Jean Moréas publie, dans la *Gazette de France*, d'autres contes de la vieille France : nous aurons bientôt le plaisir de les lire, lorsqu'il les aura réunis en volume.

Les *Feuillets*, qui parurent en 1902, sont une sorte de carnet de voyage comme le *Voyage en Grèce*, où le poète a noté aussi de plus lointains souvenirs, sur Leconte de Lisle, Verlaine, Mallarmé. Des paragraphes résument une journée, une heure, une minute : il faut que le poète écrive ce qu'il a vu.

« A droite, à gauche de l'Avenue, aux deux bouts, le jour éclate et brûle, probablement. »

Il s'est promené en sifflant une chanson d'autrefois ; il le dit, et dit quelle chanson.

Ami, pourquoi me battez-vous ?
Ne couchai-je pas avec vous ?
(Cheminez, fillettes,
Cheminez toujours.)

Ne couchai-je pas avec vous
Et le jour avec nos amours ?
. . . .

Il vient de lire et de découvrir Diderot. « Je conseille, dit-il, aux jeunes gens qui veulent écrire aujourd'hui de cultiver Diderot, surtout celui des Lettres de Mlle Voland (1) ».

Jean Moréas est successif : sa pensée jette ses souvenirs comme les vagues leurs épaves.

« Je suis, à Florence, aux Cascines, en phaéton. Regardez passer cette noble Dame ! Elle est belle et hardie comme une héroïne de ser S. Roccaccio. Savez-vous que si l'on me trouve cette nuit, à sa porte, percé de coups, je ne l'aurai pas volé ? » C'est un triptyque.

VII

Il eût peut-être fallu, dans cet essai, dire quelle fut la vie réelle de Jean Moréas : je l'ignore. Quelques-uns voudront dans son œuvre voir son image, reflétée comme, en un lac, les peupliers de la rive. D'autres se chercheront dans ce miroir, car, c'est le but des lectures : se trouver, et peut-être un poème n'est-il réellement émotionnant qu'autant qu'il semble qu'on vient de le composer soi-même.

Encore inachevée, l'œuvre de Jean Moréas est belle : il est sans doute un des premiers, sinon le premier de nos poètes. Souhaitons qu'il ajoute encore beaucoup d'autres œuvres à celles qui le rendirent célèbre d'une célébrité discrète.

Et peut-être que la gloire éclatante le décevrait comme le reste, comme cet orage auquel il ouvrit un jour sa fenêtre. Jean Moréas est un sage : il est celui qui, n'attendant rien de personne, ne cherche son bonheur qu'en lui-même.

JEAN DE GOURMONT.

(1) C'est un sage conseil. Beaucoup ignorent Diderot (il est impossible d'avoir tout lu). Les encyclopédies nous ont résumé l'œuvre des écrivains en quelques lignes : opinion qui circule et plus vraie que la vérité inconnue. C'est même le métier que je fais ici : ce doit être une sorte de sacrilège. Ma seule excuse est de donner à quelques-uns qui l'ignorent, le désir de pénétrer dans le Parc que je leur décris, et d'y cueillir quelques vers.

LETTRES INÉDITES
DE CHATEAUBRIAND[1]

—

Après tant de dissertations et de pointes sur la sincérité des hommes de lettres, un naïf seul s'imagine connaître les pensers de par derrière d'un auteur. Cependant nous voyons souvent avancer d'une lettre qu'elle a été écrite sans désir de publicité. Presque toujours c'est aller trop loin. Pourquoi accepter sous une forme nouvelle ce que l'on repoussait tout d'abord? Nous ne nous permettrons ces imprudences qu'à propos de billets familiers au point de ravaler un auteur, ou assez brefs pour devenir insignifiants. Nous relèguerons dans les œuvres les lettres nobles et intéressantes. Le résidu formera la CORRESPONDANCE. Et nous appliquerons à ces seuls débris cette phrase de Barbey d'Aurevilly : « Pour les curieux de nature humaine, pour les moralistes, pour ceux que la vie et son impatientant mystère préoccupent plus que les babioles menteuses de l'art d'écrire, les correspondances sont les vrais livres et le style qu'elles ont est vraiment l'homme [2]. »

Ainsi les correspondances n'ont d'intérêt psychologique et de valeur objective que si elles ne signifient rien ou peu de chose.

Si nous ne supprimons pas toute cette série de documents, nous légitimons le principe de l'érudition : tout publier.

(1) Cf. *Mercure de France*, décembre 1903, janvier et juin 1904, et *Lettres de Chateaubriand à Sainte-Beuve*, in-8°, Champion, 1904.

(2) *Œuvres posthumes de Lamennais : la Correspondance* (*Pays*, 15 décembre 1858 ; — *Les Œuvres et les Hommes*, XIII, *Littérature épistolaire*, p. 81). Je ne prétends pas suivre la pensée de Barbey, je tire d'elle ce qui y est inclus.

On peut arriver à ce résultat en discutant la valeur des documents de la critique psychologique. On aboutit à un dilemme : étudier l'homme et ne pas le trouver, — ou le littérateur, et l'ignorer encore.

Je veux dire que, si nous voulons connaître l'homme, nous aurons deux sortes de documents : les douteux et les autres. Parmi les premiers, je rangerai les autobiographies, les mémoires de contemporains et les correspondances. Les autobiographies parce qu'un homme qui ne ment pas commet peut-être un sophisme d'amour-propre. Les mémoires parce que leurs auteurs ne sont jamais parfaitement impartiaux, car s'ils l'étaient ils seraient indifférents et n'écriraient pas. Les correspondances parce qu'écrites pour le présent elles sont une forme de l'éloquence, c'est-à-dire de l'art de s'adapter à un auditoire ; écrites pour les âges futurs elles ajoutent aux mensonges des mémoires et des autobiographies celui de prétendre au titre de documents objectifs. Que nous restera-t-il comme autres documents? les livres de compte de l'alcove, de la garde-robe et des cuisines [1]. Mais alors nous aurons au lieu d'un homme un mutilé : la bête sans le reste qui fait son prix.

Pour étudier le littérateur, nous disséquerons les œuvres publiées, avouées. Nous palperons les idées qu'il professe, le manteau dont il les revêt; trouverons-nous le littérateur lui-même, ses idées esthétiques? Nous aurons un cachet, une marque propre à chaque individu, et qui le différencie des autres. Dirons-nous que c'est l'expression nécessaire et voulue de l'homme, une forme imposée par la matière qui l'engendre, et désiré par cette matière, qui d'ailleurs ne peut en désirer une autre? (Car, étudiant le littérateur en psychologues, c'est ainsi que se posera le problème [2].) Il nous faudra distinguer les écrits

(1) Comme type de ces documents, voyez Dr Toulouse, *Emile Zola ;* Léon Séché, *Alfred de Vigny ;* les ouvrages de Frédéric Masson sur *Napoléon*, et combien d'autres en ce temps de « littérature personnelle » et de reportage littéraire.

(2) Je ne me demande point si cette méthode critique est de la moindre utilité, et si l'étude des œuvres ne doit point primer celle de leurs auteurs.

d'un auteur et ce qu'il voudrait écrire[1], décréter l'influence du milieu. Dans le système de déterminations qui forme une personnalité, quelle part ferons-nous à la nécessité? Ce problème fut le point en litige pendant tout ce siècle. En histoire de la philosophie, hégéliens et traditionnalistes, en littérature, déterministes et dogmatiques, luttèrent pour imposer leurs points de vue. La question demeure aussi nette. En des cas très rares nous verrons un homme de lettres accorder sa personne et son dire. Et dans ce cas même nous retomberons en notre première alternative : pour avoir l'intuition de cet accord, il nous faudra connaître auparavant l'homme. Et nous venons de voir que l'homme complet ne peut être étudié sur de sérieux documents[2].

Ainsi nous ne trouverons ni l'homme, ni le littérateur.

Peut-être que par approximations, petits coups de pinceau, juxtaposition de courtes notes, nous arriverons à donner une image confuse, mais complète et réelle. C'est la méthode de Sainte-Beuve. C'est peut-être la seule en accord avec les complexités de cette vie.

Mais alors pourquoi expliquer aux autres? C'est les supposer inintelligents. C'est dire que l'on est d'une infime compréhension.

Pour échapper à ces deux ridicules, cette critique se réduira à un conseil : Lisez et relisez sans cesse.

Mais encore faut-il savoir ce qu'on doit lire et ce qu'on doit laisser. Pour rester modeste la critique ne voudra pas choisir, à tous elle offrira les livres et les champs, pour comprendre et pour vivre. Elle qui a voulu être

(1) Ceci pour excuser René Maizeroy, Félicien Champsaur, Georges Ohnet, Richard O'Monroy and C°: il me semble impossible qu'ils ne distinguent le beau du laid, et qu'ils ne préfèrent le *Centaure* de Guérin, ou l'*Esprit pur* de Vigny (si par hasard ils lisent, il est probable que, plus sages, ils se contentent de vivre) aux faussetés données par eux; entre amis ils doivent admettre que c'est le public qui dicte leurs œuvres.

(2) Nous pouvons connaître l'homme-animal, avons-nous dit. Donc nous pourrons étudier la littérature des instinctifs, c'est-à-dire que la critique psychologique est possible dans les cas pathologiques, où ce que l'on nommait autrefois facultés supérieures s'est effacé devant les parties basses. On commencera l'étude du sentiment littéraire pas l'étude des anormaux.

utile, elle ne cessera pas pour cela son travail, elle recherchera tous les écrits, tous les aveux et les chansons éparses. Dans la forêt aux parfums inconnus, devant les horizons aux souvenirs magiques l'éphèbe veut rêver aux désirs de sa chair. Elle lui offrira, dans les livres, cent mille vies plus belles, ou plus faciles à vivre, fleurs desséchées aux senteurs pénétrantes et lourdes, rythmes purs que la vie déforme, délicatesses du passé, songes évanouis, désirs enfin réalisés. Pour satisfaire l'éternel désir qui veut toujours du neuf, elle offrira les fruits de l'avant-veille, les cendres du passé. Les vieux papiers aux poudres d'or par elle enfin verront le jour. Si le plaisir nous vient, pourquoi demander plus? Conclusion pratique : tout publier. Je crois que notre hédonisme s'accorde ici avec la critique dite scientifique. Cet accord d'une morale saine et d'un instinct de connaissance n'outrepassant pas les bornes de la réalité excusera peut-être tant de publications et les nôtres.

Quelques-unes de ces lettres m'ont été communiquées. J'en suis très reconnaissant.

LOUIS THOMAS.

I

7 décembre [1820][1]

[A M***]

Dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe* Chateaubriand partant pour Berlin dit : « Pour la première fois je courais sur les chemins avec les conforts de l'argent. Je revenais peu à peu de mon mépris des richesses ; je commençais à sentir qu'il était assez doux de rouler dans une bonne voiture, d'être bien servi, de n'avoir à se mêler de rien, d'être devancé par un énorme chasseur de Varsovie, toujours affamé, et qui, au défaut des czars, aurait à lui seul dévoré la Pologne Mais je m'habituai vite à mon bonheur ; j'avais le pressentiment qu'il durerait peu, et que je serais bientôt remis à pied comme

(1) Je dis 1820, car, d'après le contexte, cette lettre me semble écrite peu après la nomination comme envoyé extraordinaire et ministre près la cour de Berlin (*Moniteur* du 30 novembre 1820).

il était convenable [1] ». Que voilà bien toujours le même, naïf et franc, jamais blasé, quoi qu'il en dise, le « garçon » dont Joubert vantait quinze ans plus tôt « la parfaite innocence, la simplicité de vie et de mœurs, l'inépuisable gaieté [2] ». Et avec cela ayant trop souffert pour ne pas songer au mal qui vient. C'est cette phrase des *Mémoires :* « J'avais le pressentiment qu'il durerait peu... » que nous rapprochons d'une partie de la lettre suivante. Dix-neuf ans après avoir ressenti une impression, il la situait encore avec précision [3]. A moins qu'en 1820 comme en 1839 il ne se grime pour le bon public, « les barbares ».

« La seule chose qui me déplaise de votre lettre, mon très cher hôte, c'est son ton cérémonieux. Croyez que je suis tout comme j'étois avant la place, tout comme je serai après, quand je l'aurai perdue. Ce que vous avez appelez *justice* a bien son mauvais côté et en m'éloignant on a *euses raisons*, mais enfin il ne faut pas compter si rigoureusement ! Dieu veuille que cette première nomination soit le signal d'un retour sincère aux Royalistes !

Voilà encore de nouveaux présens de Madame de la Mare. Mde de Ch. et moi nous ne savons plus comment la remercier. Veuillez, Monsieur, croire à mon sincère attachement pour vous, et pour toute votre famille.

Je ne renonce pas à l'espoir de vous embrasser encore l'année prochaine dans ma visite accoutumée à ma mère nourrice, la mer. Mille compliments, mille souhaits de bonheur. Je partirai vers la fin

(1) *Memoires d'Outre-Tombe* (Ed. Biré, IV, 180).

(2) *Lettre de Joubert à Molé* en date du 18 novembre 1804. (*Pensées, essais et maximes* de J. Joubert, 1842, II, 331.)

(3) Le livre qui la contient a été écrit en 1839 et revu en décembre 1846.

de la semaine prochaine [1]. Ma femme viendra me rejoindre au printemps.

CHATEAUBRIAND.

jeudi 7 décembre [2]. »

II

31 mars 1823.

A M. VASSE.

« Paris, le 31 mars 1823.

Vous m'exposez, Monsieur, par votre lettre du 24 février dernier, que votre santé s'est fort affaiblie depuis votre arrivée en Angleterre, et vous sollicitez un congé pour venir passer quelque temps en France où vous êtes d'ailleurs appelé par des affaires de famille.

D'après ces motifs je consens à vous accorder le congé que vous demandez et je vous autorise à en profiter aussitôt que vous le jugerez convenable.

Je dois seulement vous prier de faire les dispositions nécessaires pour que le service du vice-consulat ne souffre point de votre absence.

J'avais reçu précédemment vos lettres nos 1, 2 et 3. Je vous remercie des informations contenues dans celle du 8 janvier.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

CHATEAUBRIAND [3].

M. Vasse, Vice-Consul de France à Hull [4]. »

(1) Chateaubriand partit de Paris le 1er janvier 1821 (*Mémoires d'Outre Tombe*, ed. Biré, IV, 180.)

(2) Copie ancienne. Lettre citée ces dernières années dans les catalogues Charavay.

(3) La signature seule est autographe.

(4) De la collection de M. Waubuisson.

III

24 juillet 1823.

A MM. LES AMBASSADEURS ET MINISTRES DES PUISSANCES MARITIMES, ACCRÉDITÉS PRÈS LA COUR DE FRANCE

Le 28 juillet 1823, Chateaubriand écrivait à M. de Polignac, ambassadeur à Londres : « Vous savez maintenant que j'ai dénoncé le blocus [1] ».

Voici les documents officiels de cette dénonciation de blocus. Il y flotte comme une mâle assurance, bien oubliée depuis.

« Monsieur l'ambassadeur,

Le Gouvernement français, fidèle aux principes de générosité qu'il a manifestés, en ne délivrant pas de lettres de marque et en laissant passer librement tous les bâtimens de commerce, avait cru qu'il n'avait pas besoin de signifier le blocus effectif des ports d'Espagne devant lesquels il a établi des croisières. Il avait pensé que les droits de la guerre et des nations étaient assez connus, et que la conduite loyale de la France serait assez appréciée, pour qu'on ne cherchât pas à forcer les blocus formés, et à ravitailler les places assiégées par les forces de terre et de mer de Sa Majesté Très Chrétienne.

L'expérience a démontré au gouvernement français qu'il s'était trompé ; tous les jours, des bâtimens, sous différens pavillons, essayent d'introduire des vivres et des munitions dans les ports de Cadix, de Barcelone, de Santona et de Saint-Sébastien. Plusieurs de ces bâtimens, surtout à Cadix, ont été arrêtés par les vaisseaux du roi. Leurs cargaisons ont été mises en dépôt.

Le Gouvernement de Sa Majesté, désirant qu'à l'avenir les sujets des puissances neutres, ne s'expo-

(1) *Congrès de Vérone.*

sent plus à cet inconvénient, en dirigeant des expéditions commerciales sur les ports bloqués, se voit forcé de déclarer le blocus effectif des ports de Cadix, Barcelone, Santona et Saint-Sébastien. Je vous prie, Monsieur l'Ambassadeur, de vouloir bien l'annoncer à votre gouvernement, et lui faire connaître que, conformément aux principes du droit maritime, les bâtimens, de quelque nation qu'ils soient, qui tenteraient de s'introduire dans les ports ci-dessus désignés, seront arrêtés par les forces de Sa Majesté, et pourront encourir la confiscation.

Le Gouvernement du Roi espère que la mesure qu'il a dû prendre sera de peu de durée, et que bientôt les places bloquées pourront de nouveau s'ouvrir au commerce de tous les états.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Signé : CHATEAUBRIAND.

Paris, le 24 juillet 1823 [1]. »

IV

26 juillet 1823.

A MM. LES AMBASSADEURS ET MINISTRES DE SA MAJESTÉ PRÈS DES PUISSANCES MARITIMES

« Monsieur, j'ai l'honneur de vous prévenir que, pour compléter la mesure dont je vous ai donné connaissance dans ma lettre d'hier, le Gouvernement du Roi s'est déterminé à déclarer en état de blocus effectif les ports du Ferrol et de la Corogne.

Je viens de l'annoncer circulairement aux ministres des puissances maritimes.

Recevez, etc., etc., etc. [2]. »

(1) *Le Moniteur universel*, 26 juillet 1823 (Partie officielle). — *Le Drapeau blanc*, 27 juillet 1823.

(2) *Le Moniteur universel*, 27 juillet 1823 (Partie officielle). *Le Drapeau blanc*, 28 juillet 1823.

V

12 juillet 1824.

[A UN AUTEUR]

« Paris, ce 12 juillet 1824.

Il m'a été impossible, Monsieur, dans les premiers embarras de ma nouvelle position, de lire votre utile ouvrage. Les sentiments que vous m'exprimez respirent l'amour de l'humanité ; et je suis persuadé d'avance que vous les avez revêtus dans vos recherches du talent qui les fait vivre.

Il ne me reste, Monsieur, qu'à vous offrir mes remerciements les plus sincères et à vous prier...

CHATEAUBRIAND [1]. »

VI

23 mars 1826.

A MM. LAVOCAT ET DUFEY

Cette lettre remplace pour nous le texte du contrat pour l'édition des *Œuvres complètes de M. le Vicomte de Chateaubriand, pair de France, membre de l'Académie Française,* publiée à Paris, de 1826 à 1831, chez Ladvocat et Dufey, in-8°.

« *Paris, le 23 mars 1826* [2].

A Messieurs Lavocat et Dufey.

Je reçois, Messieurs, la lettre que vous venez de m'écrire et j'accepte vos dernières propositions pour l'acquisition de mes œuvres complètes qui seront composées de vingt-sept volumes in-8° savoir : vingt-cinq volumes pour le prix de cinq cent cinquante mille francs et deux autres volumes *mor-*

(1) Bib. de Lyon, Mss 1724. Copie de M. R. Cantinelli.
(2) Ce qui est en italique est de la main de Chateaubriand, le reste par un secrétaire.

ceaux[1] politiques déjà publiés qui vous seront accordés gratuitement et sans aucune indemnité. Ladite somme de cinq cent cinquante mille francs me sera payée ainsi qu'il suit :

Du 10 au 15 avril prochain......	150.000 f.
En treize paiements égaux et de mois en mois à partir du 20 août prochain de chacun 15.000 fr. à la remise des volumes à publier par moi suivant la note que je vous ai remise, ensemble	195.000
A la livraison des deux derniers volumes des vingt-cinq volumes susdits............................	155.000
Et enfin un an après la publication de la dernière livraison des vingt-cinq volumes précités.............	50.000
Total..........	550.000 f.

J'espère, Messieurs, pouvoir vous remettre avant mon départ les trois livraisons qui devront paraître en mai, juin et juillet prochain. Vous voudrez bien vous entendre avec Mr Macé sur la rédaction de notre acte de vente et lui faire connaître la personne chargée de stipuler dans vos intérêts.

Il est bien entendu qu'aussitôt l'acte de vente signé vous me remettrez à compte des 150.000 f. que vous devez me payer du 10 au 15 avril prochain les 40.000 f. que vous m'avez offerts ce matin.

J'ai l'honneur d'être, Messieurs, votre très humble et très obéissant serviteur.

CHATEAUBRIAND [2]. »

(1) Le secrétaire avait écrit : de mélanges. Chateaubriand barre et remplace par : morceaux.

(2) Or. aut. reproduit dans *l'Autographe*, 15 août 1865, p. 352.

VII

20 avril 1826.

A LAVOCAT

Dès le premier paiement Lavocat se fait tirer l'oreille. Et notre auteur ne le ménage point. C'est d'ailleurs le bon procédé puisque l'édition parut.

« Jeudi, 20 avril 1826.

Je vois par le billet de monsieur Lavocat qu'il n'a pas fini.

Je suis fâché de le presser, mais il m'est impossible de ne pas payer samedi ce que je dois. Si donc monsieur Lavocat ne peut se procurer la somme, je suis forcé, à mon grand regret, de renoncer demain soir au traité pour me procurer les fonds d'une autre manière.

Je prie monsieur Lavocat de songer sérieusement à la résolution que la nécessité m'oblige de prendre. Il vaut mieux, même pour ses intérêts, rompre le marché puisqu'il ne peut pas le tenir, avant d'être engagé plus avant.

CHATEAUBRIAND [1]. »

VIII

13 juin 1826.

[A UN AUTEUR]

« Paris, le 13 juin 1826.

Je vais lire, Monsieur, votre nouvelle Atala. Je suis bien charmé que vous ayez rajeuni ma sauvage, déjà un peu ridée, je vous remercie des sentiments que vous voulez bien me témoigner [2] je vous prie de croire à mon dévouement, et d'agréer l'assurance de ma considération distinguée.

CHATEAUBRIAND [3]. »

(1) Or. aut. reproduit dans *l'Autographe*, 15 août 1865, p. 353, et 8 juin 1872, p. 114.
(2) Et barré.
(3) Or. aut. reproduit dans *l'Autographe*, n° du 15 juillet 1865, p. 336, et n° du 18 mai 1782, p. 95.

IX

31 janvier 1829.

[A UN AUTEUR BRETON.]

« Rome, 31 janvier 1829.

Vous m'avez fait trop d'honneur, Monsieur, en associant mon nom à celui de l'homme illustre qu'a vu naître notre patrie. La Bretagne n'a rien à envier aux autres provinces de la France, on a beau calomnier ses bruyères, la terre qui a porté Duguesclin, Clisson, Jacques Cartier, Duguay-Trouin, Lamotte-Piquet, Du Couëdic, Georges Cadoudal et Moreau n'est pas stérile.

Recevez, je vous prie, Monsieur, mes remerciements et agréez l'assurance de ma considération distinguée.

CHATEAUBRIAND [1]. »

X

3 août 1845.

[A UNE DAME.]

Toujours aimable, de cette politesse caresseuse faite de semi-désirs, et qu'on trouve seulement chez ceux qui ont beaucoup aimé.

« Vos vers, Madame, sont une délicieuse couronne pour ma vieille tête, à leur harmonie j'aurais reconnu que votre voix était belle, si M. Nibelle ne m'avait parlé de vos grands talents pour la musique, vous faites des vers et vous les chantez, ce sont les deux attributs de la Muse [2]. »

(1) Catalogue des autographes de la Collection Dentu. Tome II, 3e fascicule, p. 190.
(2) Catalogues N. Charavay.

POÉSIES

—

MIDI

En lambeaux d'or, sous le ciel bleu tremblent les seigles,
Dans le vent déchirant leur somptueux tissu;
De bougeuses clartés traversent, vives ailes,
Les hauts épis mouvants sur les chaumes bossus.

Les seigles chancelants bercent parmi leur onde,
Qui brusquement cabrée avance ou se recule,
En des remous lilas crêtés d'écume blonde,
Des mélilots, des bleuets et des campanules,

Des liserons et parfois, maigres et dansants,
Ouvrant éperdument leurs corolles de soie,
Des coquelicots tachant de gouttes de sang
L'étincelant reflux qui les courbe et les noie.

Et tout est mouvement : les molles floraisons,
La future moisson que la lumière inonde,
La trace d'un nuage errant à l'horizon
Qui jette par les champs une ombre vagabonde;

L'air éclatant qui vibre où des papillons tournent,
Le sentier poussiéreux, traversé de rafales,
Les pruniers desséchés dont les troncs se chantournent
Et lancent sur le sol de fuyantes spirales.

Evoquant la musette au refrain persistant
Une immense chanson partout est murmurée:

Voix d'acier des criquets et tiges chuchotant
Poursuivent, inlassables, un rythme de bourrée.

La sève âprement coule et bruit et résonne,
Pulsations d'artère ou crissements d'antennes,
Je l'entends continue, ardente et monotone
Qui nourrit les épis et qui gonfle mes veines.

Et me voici couché sur la glèbe rouillée,
Caressé du soleil qui me baise les yeux
Et dissolvant ma vie humaine, ensommeillée,
A la mer des épis roulant ses flots soyeux.



MINUIT

Plus de soleil vautré sur l'éteule haletante,
Amant inexorable à l'étreinte tenace
Dont la fougue la blesse et comble son attente ;
Débordant l'horizon l'ombre molle s'entasse.

Tout s'endeuille. Il n'est plus de clarté palpitante,
Roses en tourbillons s'effeuillant dans l'espace,
Plus de ces lourds baisers dont la troublante audace
Extasiait la chair... que nul désir ne tente.

Mais seuls parmi la nuit, où des astres s'éteignent,
Où, confus, meurt l'écho des souvenirs qui saignent,
Des lys anémiés et chastes s'allongeant.

Comme parfois au fond des obscurs sanctuaires,
Tout embrumés d'encens, de mornes lampadaires
Laissent rigidement tomber des pleurs d'argent.

MARIE DAUGUET.

LE THÉATRE AU JAPON

Tout a été dit sur le Japon depuis la guerre et qu'il y a des reporters pour en parler. On nous a montré la nouvelle grande puissance au point de vue militaire, au point de vue financier, au point de vue économique, au point de vue politique, on a disserté sur son histoire et sur son art, mais on n'a peut-être pas insisté de suffisante façon sur quelques traits de ses mœurs tout particuliers. Le Japon est, à la fois, très près et très éloigné de nous : par quelques-unes de leurs habitudes, de leurs inclinations, de leurs passions, les Japonais semblent tout proches de notre esprit ; par la forme particulière que revêtent ces mouvements de leur âme, ils en sont très loin. Ainsi tout n'est que surprise et opposition chez ce curieux peuple.

En nulle matière, cette opposition ne se révèle plus complètement que dans le théâtre japonais : par les sujets de ses pièces, par la façon de les présenter, par le réalisme intense dont on les accompagne, la scène japonaise offre des ressemblances frappantes avec la nôtre. Bien plus, elle paraît même, sous certains côtés, comme plus hardie, plus voisine de la réalité, et l'on pourrait presque qualifier ce théâtre-là de théâtre d'avant-garde ! Et, d'autre part, les dispositions scéniques, l'aménagement matériel de la salle, la longueur incroyable des pièces, l'attitude des spectateurs, quelques coutumes bizarres, comme celle, par exemple, de n'introduire que très rarement des femmes sur la scène, de les remplacer par des hommes travestis en «mousmées », donnent à ces spectacles d'extrême-Orient un cachet si original, si déconcertant pour nous que parfois nous ne parvenons pas à nous expliquer la nature ni la qualité de l'impression qu'ils nous procurent.

Et, tout d'abord, l'aspect même de la salle nous avertit de quelque chose d'entièrement différent de nos mœurs européennes. Il n'y a dans les théâtres japonais qu'un seul étage. Ce que nous désignons sous le nom de parterre est divisé en carrés égaux comme un damier, ou, mieux, comme un plafond à caissons renversés dont chaque caisson forme une loge distincte. Dans ces loges, qui constituent de véritables boîtes et qui ne devraient contenir que quatre personnes, on s'entasse à six, sept, huit, une ou deux familles entières. On est là comme chez soi, et, les représentations durant souvent dix heures de suite, on se met à l'aise. Chaque loge renferme un petit *brasero* pour que femmes et enfants puissent fumer de temps à autre la petite pipe dont on vide les cendres dans un tube de bambou par un coup sec et violent. On mange, on boit, on allaite les nourrissons, et comme, en général, il fait très chaud au Japon, il n'est pas rare de voir les spectateurs se dépouiller le plus possible de leurs vêtements, et quelques-uns, de très jeunes gens, les quitter tout à fait. Signe particulier : aucune de ces loges ne renferme de siège, le Japonais ayant l'habitude de s'asseoir sur ses talons et pouvant, à son gré, garder sans se fatiguer cette position pendant toute une journée.

D'une loge à l'autre et de toutes les loges au vestibule d'entrée, la communication s'établit au moyen de planches posées sur les séparations de ces sortes de caissons et venant aboutir à la scène. Ces passages en planches servent à deux fins : d'abord ils permettent aux spectateurs de gagner leur place, leur loge, puis ils permettent aux acteurs eux-mêmes d'accourir sur la scène des quatre coins de la salle. On assiste ainsi à un spectacle extraordinaire qui se déroule à droite, à gauche, sur les côtés, devant, derrière et qui fait de la salle tout entière une véritable scène au milieu de laquelle les spectateurs sont placés et d'où ils assistent à toutes les péripéties du drame. Lorsque la fiction veut que quelque acteur apparaisse d'un coin de l'horizon ou de quelque endroit éloigné, on l'aperçoit qui accourt sur le passage en planches. Sou-

vent ainsi le dialogue commence dans le dos du public, dès qu'un artiste est entré dans la salle et bien avant qu'il n'arrive à la hauteur de la rampe. Il s'avance à mi-chemin, il s'arrête, il se retourne, puis revient sur la scène au moment voulu. La vie du drame gagne infiniment à ce procédé, et, comme le fait très justement remarquer M. Lequeux qui fut consul de France à Yokohama et auquel nous empruntons ces détails, « toute la salle participe, pour ainsi dire, à l'action ».

On comprend tout de suite de quelle importance est pour l'art dramatique une semblable disposition matérielle et quelles ressources infinies les auteurs en peuvent tirer. Pendant que l'action principale se déroule sous les yeux du public, une multitude de scènes accessoires peuvent être simultanément jouées sur les côtés de la salle. Souvent même, l'action principale n'est plus au-delà de la rampe, mais au milieu du parterre : c'est là que se font les appels, les adieux, les exhortations, les provocations surtout, la distance réelle justifiant parfaitement l'élévation de la voix. Chacun est pour ainsi dire au milieu du drame, chaque spectateur y joue presque un rôle, ou, du moins, il en a l'illusion, frôlant les protoganistes, les examinant, les détaillant, les touchant. Et cela n'est possible que parce que cela se passe par-dessus la tête des spectateurs, en raison de la position dans laquelle ils se trouvent. Et cela ne leur est agréable que parce que le public japonais demande avant tout au théâtre une reconstitution, exacte jusqu'à la minutie, de la réalité.

Le phénomène est d'autant plus singulier que les Japonais doivent leur art dramatique au théâtre chinois et que nul théâtre n'est plus factice, plus irréel, plus chimérique que le théâtre des fils du Céleste Empire. En Chine, la toile du fond est remplacée le plus souvent par un poteau indicateur selon le mode shakespearien. Lorsqu'on manque de poteaux, c'est l'auteur lui-même qui se charge de décrire le décor : « J'entre dans un jar- « din, dit-il, je m'asseois sur un rocher noir, à l'ombre « d'un prunier en fleurs, le ciel est pur... » Les acces-

soires sont aussi imaginaires que les décors : quand un acteur tient la jambe levée pendant un certain temps, cela signifie qu'il est à cheval. S'il fait siffler l'air d'un coup de cravache, c'est qu'il part au galop ; s'il s'éloigne d'un pas tranquille et noble, il est censé disparaître ventre à terre, s'il se présente, tenant à chaque main un carré d'étoffe sur lequel on a peint une vue, c'est qu'il est en voiture, et, pour descendre de son char, il passe ses morceaux d'étoffe à un garçon de théâtre qui les remise sous son bras ; si un garçon d'accessoires se montre armé d'une rame et suit pas à pas un acteur, cela indique que cet acteur est en barque, et ainsi de suite. Le théâtre chinois n'a nul embarras du décor ou de la figuration : il esquisse simplement, se fiant pour le reste à l'imagination de son public.

Avec leur esprit pratique et réaliste, les Japonais ont tout de suite saisi ce qu'une pareille forme d'art avait de primitif et d'enfantin : ils exigaient du théâtre une représentation crue de la réalité et ils prirent leurs dispotion matérielles en conséquence. Tout d'abord, nous l'avons vu, l'agencement spécial des salles de théâtre japonais donnait déjà à cette réalité un caractère de vision aiguë ; ils firent ensuite de la mise en scène un véritable calque de l'existence. Si l'action se passe dans une maison, celle-ci est représentée tout entière avec ses abords et son voisinage. Si elle est grande ouverte, on voit ceux qui vont et viennent à l'intérieur. Si la scène doit se jouer dans une maison fermée, celle-ci est coupée à la rampe, mais on n'omet point de représenter le toit, le jardin, la barrière, le mur, la porte d'entrée... En un mot, on copie les détails de la vie aussi scrupuleusement que le permet le théâtre le plus réaliste qui soit.

Pour atteindre à cette perfection, les Japonais ont, du reste, imaginé un truc de mise en scène qui permet au machiniste d'effectuer de rapides changements à vue : le plateau sur lequel jouaient les acteurs pivote sur lui-même par le mécanisme d'une plaque tournante. C'est un système bien connu depuis quelques années des direc-

teurs de nos théâtres parisiens, et l'on se souvient encore avec quel succès M. Samuel l'avait expérimenté aux Variétés avec le *Nouveau Jeu* de Lavedan. Ce procédé a, en effet, le grand avantage de favoriser le naturel des mouvements. Ainsi, tel acteur devant entrer dans une maison, on le voit franchir la porte pendant que le plateau tourne, et, de l'autre côté, apparaît l'intérieur de la maison où il pénètre. La plaque tournante peut contenir trois tableaux, de sorte qu'il est possible de faire deux changements à vue coup sur coup. On suit ainsi la réalité pas à pas.

Enfin, pour terminer cet exposé des conditions matérielles du théâtre japonais, il reste à parler du chœur et du régisseur de la scène. Le chœur, le fameux chœur des pièces antiques, existe aussi dans le théâtre du Japon, mais il est composé d'un seul personnage situé dans une loge grillée de l'avant-scène, jouant de la guitare (sammissen) et parlant d'un ton larmoyant et cadencé. Ce personnage de convention dont le rôle, comme dans les tragédies grecques, consiste à dévoiler les sentiments intérieurs des personnages, choque tout d'abord dans un théâtre qui prétend serrer d'aussi près l'exactitude de la vie. Il en est pourtant le complément indispensable et sa seule présence confirme le souci qu'ont les artistes japonais de donner une image précise de la réalité. Dans le drame ou la comédie de chaque jour, nous ne parlons pas et n'agissons pas dans les conditions où le théâtre nous montre les acteurs parlant et agissant. Nous pouvons agir sans parler, et c'est une pantomime, nous pouvons rester immobiles, confinés dans nos rêves, dans nos illusions et désespoirs, et ce n'est même plus une pantomime, et un critique avisé découvrirait sans doute que « ce n'est pas du théâtre ». Il en va pourtant ainsi dans les trois quarts de notre existence et c'est bien de la vie vécue. Aussi les Japonais n'ont-ils pas craint, en véritables réalistes, de nous en donner une reproduction littérale : des actes entiers se passeront en simples pantomimes, d'autres se poursuivront sans que les acteurs

échangent dix mots ou fassent vingt gestes. Jamais le monologue, l'insupportable et exécrable monologue classique de notre répertoire, ne vient troubler par sa réalité factice la réalité vivante. Les personnages n'ont qu'à agir : ils se taisent. Ils réfléchissent : ils se taisent encore, et ce sera le chœur qui dira ou plutôt qui chantera la nature de leurs sentiments secrets.

Dès lors, vous comprenez l'utilité de ce *chœur-solo* assis au fond de sa loge grillée, vous apercevez qu'il ne fait plus double emploi avec l'acteur qui agit à quelque pas de lui, mais qu'il est indispensable au drame lui-même si l'on veut que ce drame soit *réel* dans toute l'extension du terme. Et il le devient avec une exactitude effrayante si l'on songe à quel degré les Japonais ont poussé l'art de la pantomime ! Ce que nous décorons de ce nom doit leur paraître une grotesque et mesquine singerie à côté des grimaces merveilleuses et de l'art de se grimer incomparable chez eux. Les gestes conventionnels que nos mimes répètent à l'infini feraient sourire des artistes qui sont arrivés à une si étonnante perfection. Ne croyez pas, du reste, qu'ils se contentent de simples gestes : la parole est donnée aux protagonistes dans la mesure où on l'emploierait dans la réalité, et cette perfection de la mimique unie, quand il le faut, au langage vrai, fait de ce théâtre le plus réaliste et le plus curieux qui soit.

Un être demeure pourtant qui nous choque dans cette harmonie : cet être, c'est le régisseur de la scène. Armé de deux rectangles de bois massif avec lesquels il fait des roulements sur une petite tablette sonore, il se tient au-dessous du chœur. C'est dans les moments pathétiques qu'il frappe à tour de bras et souligne les périodes de l'acteur par un trémolo retentissant. Il se charge aussi d'annoncer, à coups redoublés, l'entrée des acteurs principaux. Son rôle est donc assez complexe et nous paraît assez inutile dans un théâtre de vraisemblance, mais l'esprit de ces Orientaux est ainsi fait qu'il supporte allègrement les contraires les plus extrêmes...

Telles sont les principales conditions matérielles, les principaux aménagements au milieu desquels se développe la littérature dramatique japonaise. En fait, cette littérature est beaucoup moins importante qu'on ne le supposerait, et voici pour quelle étrange raison. L'acteur japonais n'est pas seulement un acteur semblable aux protagonistes de nos scènes, c'est-à-dire un artiste sachant de mémoire un certain texte et chargé seulement de représenter du mieux possible tel ou tel personnage. L'acteur japonais est proprement un collaborateur. De texte définitif, il n'en apprend pas, si l'on excepte quelques très rares tirades qui ont été soigneusement écrites par l'auteur. Il ne sait qu'une chose : le scénario, le canevas de la pièce sur lequel doit broder son imagination ou sa faconde. Il suffit qu'il se pénètre de la marche générale de l'action et qu'il s'identifie au personnage qu'il représente : tout le reste est laissé à sa fantaisie. Il allonge ou raccourcit les scènes, il diminue ou agrandit l'action, il brode à l'infini sur un thème qui lui plaît, il imagine soudain telle complication, tout lui est permis pourvu qu'il donne la note juste, exacte. Le temps même est avec lui : les pièces durent dix, onze, douze heures, et même davantage et comportent huit à neuf actes. Les personnages principaux meurent ou sont tués sous le coup de quelque vengeance. N'importe! Le drame continue avec les complications que ces morts suggèrent, avec de nouveaux protagonistes qui entrent en scène tout à coup.

Dans ces conditions, on entrevoit ce que peut être l'effort de l'auteur dramatique : créer un scénario, un plan dans lequel les scènes s'enchâssent parfaitement, en écrire les principales qui seront apprises par cœur aux interprètes et laisser ces derniers libres de transformer le reste à leur fantaisie.

Parmi ces scénarios, ces livrets, les plus importants, ceux qui ont toujours le plus de succès auprès du public sont les livrets de pièces historiques. On peut citer la pièce de *Taïko*, celle du *Grand Voleur* et celle des *Quarante-sept Roonins*.

Taïko, le célèbre shiogun (1586), est le personnage le plus populaire et le plus brillant de l'histoire du Japon. Nombreuses sont les pièces dont le héros est Taïko, mais, dans toutes, on représente toujours la grande scène de la réunion des daïmios. Elle rappelle un des actes d'énergie de Taïko et elle permet aux acteurs de déployer toute la magnificence des riches costumes de cette époque. « Je « l'ai vue représentée un jour à Yeddo, nous dit M. E. « Guimet, à qui nous empruntons ceci, et j'étais émer- « veillé de la splendeur des étoffes et surtout du goût « délicat qui présidait à l'harmonie des couleurs. Pres- « que tous les seigneurs portaient la haute mitre de « satin noir retenue par des rubans blancs. Leurs vête- « ments amples se terminaient par le pantalon *à queue* « dont chaque jambe est trop longue de deux mètres, ce « qui donne, quand l'acteur marche, l'impression d'un « homme qui s'avance sur les genoux.

« Non seulement chaque acteur a un costume en rap- « port avec le rôle qu'il doit jouer, mais, dans le courant « de l'action, certains artistes modifient l'agencement « des étoffes qui les couvrent suivant les sentiments « qu'ils ont à représenter. Ainsi, dans cette pièce de « *Taïko*, un acteur qui avait à donner l'idée d'un per- « sonnage très violent se présentait avec une large robe « vert sombre brodée de bambous noirs ; mais sa robe « de dessus était en damas orange et vert clair, et, à « mesure qu'il s'animait, il retirait peu à peu sa robe « brune, et c'était avec son étoffe éclatante qu'il faisait « des gestes véhéments, tout à fait fulgurants. Tout à « coup, sur un geste d'un des envoyés du Mikado, il se « calme, remet sa robe à dessins noirs et se tait; de « sorte que son silence et sa tranquillité correspondaient « avec l'obscurité de son costume. »

Dans le *Grand Voleur* et la *Belle Siguenaï*, l'intérêt se porte sur un jeune enfant abandonné qui retrouve ses parents au dernier acte, absolument comme dans les comédies de Térence. Ce rôle d'orphelin est fréquent dans les pièces japonaises : le rôle de la troupe

comprend toujours, outre le père noble et le jeune premier, « l'enfant abandonné ».

Le Grand Voleur est un personnage historique : il était, dit-on, l'ami de Taïko; dans tous les cas, il détruisait de préférence les ennemis du shiogun. Dans la pièce dont il est le héros, il y a une scène charmante et très célèbre : c'est celle où, parmi des seigneurs dévalisés par lui, il reconnaît son fils. Le brigand s'attendrit, ne veut pas faire à son enfant l'affront de l'appeler son fils, il lui rend ses bagages, son escorte et ajoute à ses bienfaits un petit sac de dragées comme on en donne aux tout petits garçons. Il paraît que le sac de dragées est d'un effet irrésistible sur le public japonais, et que la salle fond en larmes...

Un fait digne de remarque sur ces pièces historiques, c'est que les Japonais qui enregistrent avec grand soin les faits de l'histoire n'omettent jamais de prendre note de l'aspect du décor où se passe l'action. D'esprit réaliste, positif, et, de plus, attachés aux beautés de la nature, ils ne peuvent séparer le fait du paysage, de même qu'ils se souviennent des costumes que portaient les héros de leurs chroniques ainsi que de la décoration des appartements où les événements ont eu lieu... « Il y a, dit « M. E. Guimet, certaines vues de pruniers en fleurs, de « brouillards sur les montagnes, de feuillages roussis par « l'automne qui sont fatalement destinés à encadrer les « faits historiques devenus populaires. » Le public les reconnaît ainsi immédiatement à la seule inspection du décor, et il semble que, loin d'être un dégoût pour lui, cela constitue un attrait de plus à ses yeux.

Avec les pièces historiques, les comédies de genre et les féeries sont les parties les plus importantes de l'art dramatique japonais. La comédie de genre, c'est, on peut le dire, la comédie de bourgeoisie et c'est celle, peut-être, qui a le plus d'avenir au Japon. La plus célèbre de toutes est celle dont M. G. Bousquet a donné jadis une si pénétrante et si fine analyse, et qui se rapproche, point par point, de notre *Dame aux Camélias*.

Le sujet n'est-il pas éternel entre tous et n'y a-t-il pas là-bas aussi bien que chez nous des fils de famille qui se ruinent plus ou moins pour les beaux yeux des séduisantes et expertes courtisanes ?... Seulement, et l'observation devient ici très intéressante parce que nous touchons le fond même de l'esthétique et de la morale japonaises, il ne faudrait point voir dans cette pièce curieuse un plaidoyer en faveur de la femme tombée. La courtisane, on le sait, ne peut pas être considérée au Japon comme une femme tombée, puisque c'est, la plupart du temps, une hétaïre de haut parage, savante, lettrée, musicienne, paraissant officiellement dans les fêtes publiques. Aussi n'est-ce pas par le dévouement, par l'amour ou par la vertu que la Dame aux Camélias nipponne s'efforcera de séduire le père irrité, mais uniquement par la toute-puissance de sa beauté. Respect éternel que possède tout peuple artiste pour qui revêt une forme inpeccable à ses yeux, telle l'Hélène antique paraissait devant les vieillards assemblés et arrêtait par sa seule présence leur courroux et leur haine. N'est-ce pas un rapprochement étrange et bien inattendu que celui de ces deux sentiments qui viennent grandir à des milliers d'années de distance dans l'âme de peuples d'origine et de sang si divers ?...

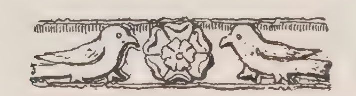
Hâtons-nous d'ajouter que ce sont encore là des pièces exceptionnelles pour le théâtre japonais, et qu'à ces comédies de mœurs les Nippons préfèrent les sujets historiques ou les féeries. Ces dernières sont de véritables mystères bouddhiques où les fées sont remplacées par des saints et les trucs par des miracles. Le miracle, dans cette sorte de littérature, est continuel, perpétuel : il survient à tout propos et même hors de propos, et il revêt les formes les plus bizarres. Et tout cela s'accompagne de scènes violentes d'un réalisme exaspéré, pourrait-on dire. Un père tue son enfant, le jette par la fenêtre et s'apprête à couper le cou de son épouse à genoux devant lui. Aussitôt Kobodossaï, le bonze fameux, surgit et opère le double miracle de briser le

sabre et ressusciter l'enfant... Chaque tableau du miracle se termine par un trait semblable, et, comme la pièce dure de douze à quatorze heures, on voit qu'on a tout le temps de se rassasier de prodiges !...

Telle est, brièvement résumée, la situation actuelle de l'art dramatique du Japon. Nous avons vu les conditions matérielles du théâtre et comme elles avaient pu influer sur la production artistique elle-même. Nous avons parlé des éléments de cette production, il resterait, pour être complet, à dire un mot de la danse et des théâtres de foire qui ont là-bas une vogue considérable. Nous y retrouverions les mêmes éléments de comique et de dramatique qui ont fait le succès de pièces semblables chez nous, et, peut-être, y retrouverions-nous même les personnages de même nature, types éternels de nos passions et de nos vices que l'humanité fixe en toutes les langues et sous toutes latitudes.

En somme, on le voit, ainsi que nous le disions au début, la littérature dramatique japonaise est à la fois très proche et très éloignée de la nôtre. Elle emprunte un caractère de réalisme intense dont la nôtre n'a jamais approché de même que, par instants, elle fuit en quelque sorte, se dérobe en d'étranges imaginations déconcertantes à notre esprit d'Occidentaux. Elle est bien le reflet vivant de ce peuple positif et artiste, simiesque et créateur, original et plagiaire, tout en oppositions et déjà tout en nuances, et qui pousse l'art de la ressemblance au point de dépasser déjà ses maîtres et de s'afficher maître à son tour.

ALPHONSE SÉCHÉ ET JULES BERTAUT.



LE MARQUIS DE MARIGNY
ET SA COLLECTION DE STATUES
A MENARS

—

Commandeur du Saint-Esprit depuis 1756, ce qui fit dire assez méchamment que *c'était un bien petit poisson pour être mis au bleu*, Abel Poisson, marquis de Marigny, était, en 1764, au lendemain de la mort du chevalier du Deffand de la Lande, pourvu de la charge de lieutenant général d'Orléanais et Beauce, et prêtait serment entre les mains du Roi, le 8 février 1764.

Pour la charge, comme pour la terre de Cheverny, le marquis de Marigny s'était trouvé en compétition avec l'introducteur des ambassadeurs J. N. Dufort (1). Si le décès du sieur de la Lande les mit d'accord, en permettant à Mme de Pompadour de faire donner à l'un la lieutenance d'Orléanais et Beauce, et à l'autre celle du Blaisois, Dufort, devenu propriétaire, puis comte de Cheverny (2), ne fut pas sans conserver quelque acrimonie contre son ancien compétiteur et en fait souvent montre dans ses intéressants mémoires (3).

La froideur semblait d'autant plus marquée de la part du nouveau comte de Cheverny qu'ils avaient été assez intimes du temps de leur jeunesse et qu'on sentait chez lui le parti-pris de relations à ne pas reprendre.

(1) Dufort, et non Durfort, comme l'appelle à tort M. Bourgeois dans le tome VI de l'*Histoire de la langue et de la littérature française*, de M. Petit de Julleville. Dufort s'explique clairement sur ce point dans ses mémoires.

(2) Août 1764.

(3) Le manuscrit des mémoires de Dufort de Cheverny appartient à la Bibliothèque de Blois.

M. Robert de Crèvecœur en a publié une excellente édition, encore que trop expurgée; Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1886 ; 2 in-8 de XVI-447 pp. et 469 pp.

Devenu peu après propriétaire de Menars (1), où il s'installa et dont il acheva la luxueuse reconstruction, par la mort de sa sœur (14 avril 1764) Marigny fit bien des avances à Dufort, qu'il comptait voir et avec qui il espérait boire (2). Plus pointilleux que ses voisins de campagne, la plupart descendants des vieilles familles du Blaisois, J. N. Dufort ne rendit même pas visite à l'ancien compagnon des heures joyeuses. Le crédit de Mme de Pompadour n'était plus à ménager.

Sans qu'il y ait lieu de reproduire ici les jugements trop sévères pour être équitables du comte de Cheverny, à l'encontre de Marigny je ne puis cependant ne pas reproduire le portrait assez joli qu'il a laissé de lui :

Poisson de son nom, depuis Vandières, et ayant pris ensuite le nom de marquis de Marigny, il disait lui-même qu'on l'avait appelé marquis *d'avant-hier*, et qu'on l'appellerait marquis de *Marinières*, puisque son vrai nom était Poisson. Il avait de l'esprit, une grande mémoire et un fonds d'instruction; né pour être un commis de ferme, et peut-être fermier général, en passant par tous les emplois, il s'était senti de la haute fortune de sa sœur, dès l'instant où il avait été mis au collège. Envoyé à dix-huit ans à Rome avec Cochin, il avait fait un voyage qui lui avait profité. Très égoïste, brutal et d'une grande présomption, il faisait les honneurs de sa naissance tant qu'on voulait, pourvu qu'on fût convaincu qu'il valait beaucoup par son mérite (3).

Moins de trois ans après, le 11 janvier 1767, le marquis de Marigny épousait, dans la chapelle de son château, sur une dispense accordée le 2 janvier précédent par le curé de Saint-Eustache, Marie-Françoise-Julie-Constance Filleul, fille, non d'un commissionnaire en vins de Falaise, comme le prétend Dufort, mais d'un « conseiller secrétaire du Roy, maison couronne de France et de ses finances, trésorier-receveur général et payeur des rentes de l'hôtel de ville de Paris ».

(1) L'histoire de Menars a été trop bien résumée dans le n° de mai du *Mercure de France* pour qu'il me soit besoin d'y revenir.
(2) *Mémoires de Dufort de Cheverny*, tome I, p. 342.
(3) *Mémoires de Dufort de Cheverny*, tome I, pp. 115-116.

Voici au surplus l'acte de mariage de Marigny, tel qu'il fut dressé à Menars même, par monseigneur May de Termont, évêque de Blois, qui était venu bénir cette union qui ne fut pas heureuse. J'ai tout lieu de le croire inédit.

« L'an mil sept cent soixante-sept, le dimanche unziesme jour de Janvier vers midy.

« Vu par nous Charles-Gilbert de May de Termont, eveque de Blois et André Lecomte, prestre du diocese de Blois, curé de la paroisse de Menars le Château les publications des trois bans du mariage proposé entre haut et puissant seigneur Abel-François Poisson, marquis de Marigny et de Menars, vicomte de Clignon, seigneur de Nozieux, Mouthiers, Montreuil-aux-Lions, Bouresche, Lucy, le Bocage et autres lieux, conseiller du Roy en ses conseils, commandeur des ordres de Sa Majesté, directeur et ordonnateur general des bâtimens du Roy, jardins, arts, académies et manufactures royalles, lieutenant general des provinces de Beauce et Orléannois, Capitaine gouverneur du Château royal de Blois, gouverneur des villes de Blois, Menars la Ville et Suevres, fils majeur de deffuncts François Poisson, écuyer, seigneur de Marigny et autres lieux et dame Louise-Madeleine de la Motte, sa femme, ses pere et mere, demeurant ordinairement à Paris en son hôtel rue Saint-Thomas du Louvre, paroisse Saint Germain l'Auxerrois de présent en son Château de Menars, d'une part et demoiselle Marie-Françoise-Julie-Constance Filleul, fille mineure de Charles-François Filleul, écuyer conseiller secrétaire du Roy, maison couronne de France et ses finances, tresorier receveur general et payeur des rentes de l'hôtel de ville de Paris, et de dame Marie-Catherine-Irène Dubuisson, ses pere et mere, avec lesquels elle demeure ordinairement à Paris, rue du Mail, paroisse Saint-Eustache, étant tous trois actuellement au château de Menars, — d'autre part.

Les dites publications faictes à Paris, sçavoir en l'église de St-Germain l'Auxerrois, paroisse du dit seigneur marquis de Marigny les 25, 27 et 28 du mois de Decembre dernier suivant le certificat... et en l'église de St-Eustache, paroisse de la dite demoiselle Filleul, les 25, 28 du mois de Decembre dernier, et le premier du present mois...

« Vu de plus... l'extrait baptistaire du dit Seigneur marquis de Marigny délivré par le Sr Greujard, prebstre vicaire de la

paroisse Saint-Jean en Grève à Paris, le 26 Decembre dernier, justifiant que le dit seigneur est né sur la dicte paroisse de St-Jean en Grève le 18 février 1727 et y a été baptisé le même jour, le dit extrait baptistaire legalisé...

. . . .

« Nous, sus dit eveque de Blois, en la presence et consentement du dit Sr Curé de Menars, avons reçu le mutuel consentement du dit Seigneur marquis de Marigny et de la dite demoiselle Filleul, et leur avons donné la benediction nuptiale dans la chapelle castralle du chateau de Menars dédiée à Ste-Clotilde, et ce en la presence des père et mère susnommez de la dite demoiselle Filleul, epouse, ainsi que des témoins cy-après nommez, sçavoir : de la part du seigneur marquis de Marigny haut et puissant seigneur François des Comtas de Baschi, comte de Baschi, Saint-Estève, chevallier des ordres du Roy, conseiller d'Etat ordinaire d'epée, demeurant à Paris rue Saint Dominique fauxbourg Saint-Germain, paroisse St-Sulpice ; haut et puissant seigneur Laurent comte de Montchenu, enseigne et chef de brigade des gardes du corps de Sa Majesté ; demeurant à Paris rue Bergere, paroisse Saint-Eustache ; haut et puissant seigneur Mathias-Raoul, comte de Gaucourt, premier guidon des gendarmes de la garde du Roy, mestre de camp de cavalerie, demeurant à Paris rue de la Corderie, paroisse Saint-Paul ; M. Jean-Baptiste Darnay, ecuyer, l'un des fermiers-généraux de S. M. demeurant à Paris, rue Neuve, paroisse Saint-Eustache, et dame Marie-Victoire Viard, sa femme

« Et de la part de la dite demoiselle Filleul M. Jacques-Aimé-Pierrie Dubuisson, chevalier, seigneur de Longpré, ecuyer du Roy, capitaine au régiment Royal-Piemont, demeurant ordinairement en la ville de Falaise, oncle de la dite demoiselle Filleul ; haut et puissant seigneur Louis-François comte de Seran de la Tour, et Madame Adelaïde-Marie-Marguerite de Bulliond, sa femme, elle cousine de l'épouse, demeurans à Paris, rue du Mail, paroisse Saint-Eustache ; demoiselle Anne-Sophie de Bulliond, cousine de l'épouse, et autres assistans qui ont signé avec les parties contractantes et les autres susnommés, avec nous sus dit eveque de Blois et curé de Menars le Chateau, les dits jour et an. »

[Suivent les signatures] :

ABEL-FRANÇOIS POISSON, marquis de Marigny

MARIE-FRANÇOISE JULIE CONSTANCE FILLEUL

HURAULT DE SAINT-DENIS

DU BUISSON FILLEUL FILLEUL
LE C. DE BASCHI
HENRY DE MAUPAS MONTCHENU DU BUISSON DE LONGPRÉ
D'ARNAY VIARD D'ARNAY DE GAUCOURT
La comtesse DE SERAN
le comte de SERAN DE LA TOUR
DE BULLIOUD
HURAULT DE SAINT-DENIS
† C. G. eveque de Blois
LECONTE, curé de Menars le Château
COURTADE.

Mgr de May de Termont, qui était venu célébrer le mariage, n'était pas déplacé à Menars. On y faisait bonne chère et l'évêque de Blois aimait la bonne chère. Plus souvent à Paris, où il vivait chez le marquis de Beringhen, premier écuyer du Roi (1), que dans son évêché, il était homme du monde autant qu'homme d'église, peut-être davantage même; et, de l'aveu même d'un historien du Blaisois, dont le témoignage ne peut en ces matières paraître suspect : ses brillants salons firent plus de bruit que ses synodes, et la réputation de ses dîners surpassa de beaucoup celle de ses mandements (2). C'était un familier de Menars et de Marigny, qu'une attaque d'apoplexie, dont il fut frappé à Paris et dont il revint mourir à Blois, en 1776, le fit précéder de quelques années dans la tombe.

Le Comte Hurault de Saint-Denis, voisin de terre, et le comte de Gaucourt, châtelain, par son mariage avec Catherine-Henriette de Fieubet, du joli château de Beauregard (3), représentaient la noblesse du pays, tandis que « la jolie » comtesse de Seran, que chacun savait avoir « passé quelques nuits avec Sa Majesté », évoquait les élégances de la cour, à une cérémonie dont les témoins étaient d'inégale naissance.

(1) *Mémoires de Dufort de Cheverny*, t. I, p. 345.
(2) Bergevin et Dupré, *Histoire de Blois*. Blois, E. Dézairs, 1846-1847 ; 2 in-8°, de VI — 600 pp. et 660 pp., tome Ier, p. 225.
(3) Beauregard, près Cellettes (Loir-et-Cher), ancienne propriété du Président Ardier, qui y fit exécuter la galerie de portraits historiques, si précieuse au point de vue iconographique, qui fait le principal intérêt de cette coquette résidence.

« Belle comme un ange » [Dufort], mademoiselle Filleul passait plus ou moins pour fille naturelle de Louis XV (1) et Marmontel en a laissé un crayon des plus flatteurs.

Il est à croire que ses qualités morales étaient moindres que ses dons physiques ! L'enchantement, chez Marigny, qui croyait voir s'ouvrir devant lui les portes d'un paradis terrestre, dura peu. Des nuages ne tardèrent pas à se former, puis à crever, amenant, par l'ingérence de Mme Filleul la mère, une situation de bas vaudeville. La rupture vint, que la naissance, en 1771, d'une fille, qui vécut à peine, ne put empêcher. Ce fut une séparation à l'amiable, à la suite de laquelle la marquise alla vivre à Paris, belle, courtisée et adulée, point trop inhumaine, du dernier bien, a-t-on dit, entre autres faiblesses, avec le cardinal Louis de Rohan (2).

Marigny resta à Menars, dont il acheva la reconstruction et poursuivit l'ornementation, dépensant son revenu — je cite Dufort — « en embellissements magnifiques, et en bonne chère avec les passants de Paris et de Versailles, et quelques courtisans qu'il s'était faits à Blois ».

Le comte de Cheverny avait décidément la rancune tenace.

A Paris, où il passait quelques mois, chaque année, et où il mourut le 10 mai 1781, Marigny avait acheté à vie l'hôtel Massiac, où se tint un club sous la Révolution et où fut, un certain temps, installée la Banque de France. Ayant son entrée sur la rue Pagevin, et donnant sur la place des Victoires et la rue des Fossés-Montmartre, c'était une somptueuse demeure, que Marigny, avec son goût éclairé, eut tôt fait de peupler de statues et d'objets d'art, entre autres la *Diane*, de grandeur naturelle, que le trop bien intentionné Pajou réclamera, ignorant son auteur, comme propriété natio-

(1) *Correspondance secrète*, publiée par M. de Lescure, Paris, 1856, 2 in-8° ; tome Ier, p. 179.
(2) Id., tome II, p. 229.

nale, alors qu'un Bon du Roi, du 12 novembre 1762, l'avait dûment attribuée à Marigny.

C'est là, d'ailleurs, l'un des grands mérites du beau livre de M. Plantet (1), d'avoir retrouvé aux Archives nationales et d'avoir publié les Bons du Roi, titres de propriété de Marigny et de ses ayants droit. Non seulement les prétentions de Pajou et de l'Etat ne pouvaient se soutenir et prêtaient à rire, mais, en ce qui concerne la *Phaétuse* de Théodon, donnée à Marigny, par un Bon au 22 décembre 1770, l'enlèvement du 11 thermidor an IX, constitue un acte véritable de spoliation.

L'inventaire dressé par les huissiers prêteurs à la mort du marquis, le catalogue publié en 1785 par Basan, pour une vente qui n'eut pas lieu, et reproduit par M. E. Plantet, et l'inventaire, publié ici même, adressé en 1792 (2) par les citoyens Fouchard, Legros-Luslière, Béjard et Hésine, donnent un ensemble qui peut paraître suffisant des statues et autres objets d'art qui ornaient le parc de Menars.

Les cartons de la bibliothèque de Blois m'ont fourni une pièce inédite, qui complète ces renseignements, et qui me semble d'un haut intérêt. Non seulement, elle donne l'emplacement exact des objets d'art qu'elle énumère et leur estimation, mais elle constate la présence à Menars, au moment de cette estimation, de statues qui avaient disparu lors de la vente en 1881. Il en est d'autres, dont elle révèle l'existence, jusque là ignorée.

D'une belle bâtarde courante, et non datée, mais antérieure certainement à la fin de novembre 1792, puisque la statue de Louis XV y figure encore, cette pièce, don d'un anonyme de Menars, est ainsi libellée :

Estimation par Mr Dupré, sculteur (sic) des Marbres, porphire (sic), griottés d'Italie, et en statues, vases, tables ce etant dans le chateau de Menars.

Des marbres ne figurant pas sur le catalogue de Basan, il convient de citer d'abord, dans « *le parterre* » :

(1) La collection de statues du marquis de Marigny ; Paris, Quantin, 1885, in-8° de III-176 pp.

(2) *Mercure de France*, mai 1904.

« Statue de Louis 15 avec un pied d'estal, la statue de Coustou et le pied d'estal de Bouiardy » [?]. Dupré estime statue et piédestal à 46.000 fr., puis, quatre bustes, ceux de « la Marquise de Pompadour, et Mr le Marquis de Menars sur gainnes (*sic*) en marbre blanc, » [5400 fr.], qui figurent bien sur l'inventaire de 1792, et « dans le salon de compagnie, les deux bustes de Louis 15 et de Louis 16 de marbre blanc sur deux colonnes de marbre de Languedoc. » [6000 fr].

Ces bustes ont sans doute été brisés en même temps que la statue du Bien-Aimé.

Puis, je passe à dessein les tables, vases ou cuvettes de porphyre ou de marbre, qui, estimés par Dupré, tant au rez-de-chaussée qu'au premier étage, ce sont, « *dans le salon rouge* », ce salon dont le luxe resta longtemps légendaire dans la contrée :

« Les six bustes d'Empereurs de porphire placés sur des gaines » [30.000 fr].

La note marginale que voici, d'une autre écriture, ferait volontiers croire que Pajou avait eu, lors de son intempestive réclamation, connaissance de cette estimation.

« Ils etoient placés trois de chaque côté de la partie circulaire de l'extrémité de la Grande Galerie du musée des tableaux près et tenant au Pavillon de Flore, côté de la Seine. »

Enfin, Menars avait comme Bruxelles son Manneken-Pis. L'estimation Dupré n'a garde d'oublier « *le Petit enfant qui pisse* », et lui attribue une valeur de 600 fr.

Ce pauvre Auguste Poisson de Malvoisin songeait-il donc à sa statue de Menars, quand, en fuite de son château, il fixait sa résidence à Lyon au n° 78 de la rue de l'Enfant qui pisse (1) ?

Tandis qu'ainsi que sa sœur, Mme de la Galissonnière, il se remuait et adressait de Lyon, puis de Paris, certificats sur certificats au Comité de surveillance du

(1) 4 février 1793. — Constitution d'un procureur général pour obtenir la mainlevée de la saisie mise sur le château de Menars. *Archiv. de Loir-et-Cher* (L. 2018).

district de Blois pour établir qu'il n'était pas émigré et obtenir la levée de la saisie de son château, la Révolution, après en avoir vendu les meubles, poursuivait son œuvre dans les jardins et mettait en pièces la statue de Louis XV. L'on doit à Dufort de Cheverny un récit assez détaillé de cet exploit :

Rochejean n'avait pas perdu son temps ; entouré de sociétaires, il s'était arrêté à Ménars, dont le propriétaire Poisson de Malvoisin, l'héritier de Mme de Pompadour, jeune, à peine dans le service, s'était éclipsé comme tant d'autres, après avoir tenu tant qu'il avait pu. M. de Marigny avait fait construire sur sa grande terrasse une coupole magnifique, de soixante pieds d'élévation, pour recevoir la statue de Louis XV que le roi lui avait donnée. Elle était plus que de grandeur humaine, toute de marbre blanc du plus beau grain, et faite par Pigalle. C'était un morceau digne de son sujet : le Roi était debout, en habit de l'Ordre, aussi ressemblant que possible. Le régisseur, par une inadvertance impardonnable, avait négligé de faire faire un trou et d'enterrer la statue. Rochejean et sa troupe se ruèrent dessus et, en trois heures, la mirent en si petits morceaux qu'il n'y en avait pas un gros comme le poing. Ils revinrent triomphants à Blois, et eurent à la Société une mention très honorable pour cette expédition, ainsi que pour d'autres gentillesses du même genre faites dans le parc (1).

Un corps de garde avait bien été installé à Menars, mais c'était plutôt là un nouveau danger pour les statues qui ornaient encore le parc.

Les commissaires préposés à la confection des catalogues de la Bibliothèque et du Musée [de Blois] étaient les premiers à s'en rendre compte, quand, au cours d'une lettre « aux administrateurs et agent national du district », ils écrivaient :

Nous vous observerons d'ailleurs, citoyens, qu'il est indispensable de faire venir les statues, vases, bustes de Menards (*sic*), et par l'état où les soldats du corps de garde mettent tous les jours cette maison et sa terrasse où partie de ces bustes, statues, seront [sont] placées (*sic*). Vous sentés

(1) *Mémoires de Dufort de Cheverny*, tome II, p. 144.

(*sic*) aisément que des canons, des caissons et un corps de garde sont mal placés là (1).

Il ne fut pas fait droit à leur demande. Le corps de garde demeura et les dégradations continuèrent ; et ce fut le tour de Pajou de revendiquer pour la nation, comme garde du Musée des Antiques, les statues du château de Menars.

M. E. Plantet, a, par la publication des Bons du roi, concédant un grand nombre de ces statues au marquis de Marigny, fait justice de la plupart des calomnies de Pajou.

Il était, hélas ! trop tard. Visconti (2) et Dufourny (3), pas les premiers venus, comme on voit, délégués par le ministère de l'Intérieur, pour faire un rapport sur la dénonciation de Pajou [19 thermidor an VIII], s'étaient rendus à Menars, où, après avoir dressé la liste des marbres que la nation pouvait revendiquer comme lui appartenant (11 vendémiaire an IX), ils concluaient au transfert à Paris de trois statues et d'une table de porphyre.

Le 11 messidor an IX, il était fait droit à leur demande, et après les avoir de son mieux emballées, le charpentier Pellagot transportait à Paris les statues d'*Atlas*, de *Phaétuse* et de *Jules César,* ainsi que la table de porphyre sur laquelle était placée la statue de *Julie jouant aux osselets ;* ce pour quoi, une somme de 14.200 fr. lui était allouée par le ministre Chaptal.

On ne sait ce qu'est devenue la table de porphyre. Les trois statues furent placées dans le jardin des Tuileries, d'où l'*Atlas* a été depuis transféré au Louvre.

Auguste Poisson de Malvoisin ayant été tué à Savenay [22 décembre 1793], sa sœur, Mme de La Galissonnière, avait été autorisée à racheter une propriété dont elle était l'héritière naturelle.

Elle ne pouvait donc laisser sans protestation la spo-

(1) Bibliothèque de Blois, *Archives municipales.*

(2) Ennius-Quirinus Visconti, conservateur des Antiques et plus tard membre de l'Institut, 1751-1818.

(3) Léon Dufourny, membre de l'Institut, conservateur du Musée des peintures au Louvre, 1734-1818.

liation dont elle venait d'être victime. Et, propriétaire de Menars, elle protestait à nouveau dans ces termes le 22 messidor an IX [2 juillet 1801] auprès du ministre de l'Intérieur, contre l'enlèvement auquel venait de présider le citoyen Pellagot :

« Citoyen Ministre,

« J'ai déjà eu l'honneur de vous adresser dans les mois de Floréal et Prairial différentes lettres et pétitions concernant les statues sises dans le jardin de ma maison de Ménars, Dépt. de Loir-et-Cher. Elles sont toutes restées sans réponse, et j'aime à croire que si le compte sur ma juste réclamation vous a été présenté, il ne l'a pas été sous son vrai point de vue. En effet, s'il eut été exact, votre justice connue vous aurait porté naturellement à m'écouter avant d'ordonner l'enlèvement de trois statues de marbre et d'une table de porphyre qui vient d'avoir lieu, sous menace de l'exécuter à main armée par la gendarmerie au cas de refus. Quoique la loi fut violée, une obéissance forcée a été ma conduite ainsi que celle du gardien de ma maison en mon absence. Mais le droit d'une réclamation fondée et d'une défense basée sur un titre imprescriptible de la propriété n'existent pas moins pour moi dans toute leur force; et c'est sous ce double rapport que je vous prie de lire ma lettre.

« La meilleure propriété est la possession, or, je suis la quatrième génération qui jouit de ces objets sans aucun trouble jusqu'à ce jour : ce n'est donc pas à moi de prouver pourquoi je possède, c'est au demandeur de prouver que je ne dois pas posséder.

« Ce principe incontestable pour toutes les propriétés acquiert encore plus de force en matière de meubles. Le possesseur d'effets mobiliers en est le propriétaire de droit ; et aucun tribunal n'admettrait la demande d'objets mobiliers contre une quatrième héritière dont ses ancêtres auraient joui paisiblement.

« Si j'eusse été entendue dès ma première lettre, je ne doute pas, Citoyen Ministre, qu'après un examen plus approfondi vous n'eussiez révoqué des ordres surpris évidemment à votre Religion. Les objets qui viennent d'être enlevés à Ménars sont compris dans l'inventaire fait après le décès de M. de Marigny et sont passés à ses ayants cause; il ni (*sic*) eut à cette époque aucune répétition de la part du Domaine; cependant

cette succession, alors en litige, laissait la plus grande latitude à ses agents.

« M. de Marigny ayant été Directeur et ordonnateur des Bâtimens, Arts et Manufactures, M. d'Angeviller, son successeur, envoya, ainsi qu'il était d'usage, un commissaire au nom du Roy, pour réclamer les titres, papiers et objets qui pouvaient intéresser le Domaine. Il fut constaté alors que tous les marbres, statues, porphyres et autres effets trouvés dans sa succession lui appartenaient légitimement.

« S'il en est qui lui ayent (*sic*) été donnés par Louis XV, les ampliations *ou Bons* auront été sans doute vérifier *(sic)* à cette époque, et c'est d'après leur examen qu'ils sont restés à ses héritiers. L'inventaire constate encore le paiement fait par M. de Marigny de beaucoup de marbres et de sculpteurs dont les ouvrages ont été envoyés à Ménars.

« Les dons faits par les Rois qui étaient ci-devant l'autorité gouvernante en France sont devenus pour les donataires et leurs héritiers des propriétés matrimoniales ; s'il pouvait en être autrement que de troubles et d'inquiétudes dans les familles! les réclamations faites au nom d'une nation sont pour la plupart des attentats à la propriété et il en est très peu qui puissent se maintenir contre une force aussi majeure.

« D'après tant de titres consacrés par la main du temps, par la possession paisible de mes ascendants, par des inventaires en forme, et par la jouissance que j'ai moi-même depuis quelques années jusqu'à ce jour non interrompue, j'espère, Citoyen Ministre, que non seulement vous suspendrez (*sic*) l'enlèvement dont on me menace encore, du restant de semblables objets qui se trouvent à Ménars, mais qu'ayant égard à ma juste réclamation vous ordonnerez le replacement à Ménars des objets qui viennent d'en être enlevés d'autorité et en violation de tous mes droits.

« Ma confiance est fondée sur un gouvernement, qui, prêchant et prescrivant le respect inviolable des propriétés, veut sans doute le pratiquer. Elle l'est également sur l'esprit de justice qui dirige votre conduite, et que, en qualité d'un de ses principaux agents, vous uous plairez à exercer à mon égard.

« Salut, respect, ce 22 messidor l'an 9me de la République Française.

« FRANÇOISE POISSON MALVOISIN, divorcée LA GALISSONNIÈRE à Paris, Boulevard Montmartre, nº 544 (1). »

(1) Cette pièce, ainsi que celle qui suit, appartient à la Bibliothèque d'Angers. [*Recueil de notes, lettres et dessins concernant divers monuments de la France;* art. 34.]

L'administration saisit, mais ne se dessaisit pas.

Bien stylé par le rapport qui suit du chef de la division des Beaux-Arts, ce fut par une fin de non-recevoir que le Ministre répondit le 14 fructidor à Mme de la Galissonnière:

« Mme de La Galissonnière adresse au Ministre une nouvelle pétition par laquelle elle réclame les Statues, Bustes et Tables de porphyre qui ont été enlevés du château de Ménars comme appartenant à la nation.

« Mme de La Galissonnière prétend en justifier la propriété par la possession ininterrompue de 4 générations.

« Ces objets ont été compris dans l'inventaire fait après le décès de Mme Demarigny et sont passés à ses ayant cause, sans qu'il y ait eu à cette époque aucune répétition du Domaine.

« M. le Commissaire ayant été envoyé par M. d'Angevilliers successeur de M. de Marigny dans la place de Directeur des Bâtiments du Roi pour réclamer les objets qui pouvaient intéresser le Domaine, il fut constaté que les marbres, statues, etc., lui appartenaient.

« Mme de La Galissonnière observe encore que parmi ces objets il s'en trouve quelques-uns qui, ayant été des dons de Louis XV, les acceptations des bons auront été vérifiées à cette époque et ces objets seront restés aux héritiers de M. de Marigny d'après l'examen qui en aura été fait.

« L'inventaire de M. de Marigny constate le paiement de beaucoup de marbres qu'il avait acquis et Mme de La Galissonnière conclut de cet exposé qu'il est impossible de lui disputer la propriété qu'elle réclame.

« On va mettre sous les yeux du Ministre les raisons qu'on peut lui opposer et nous laisserons à sa justice le soin de prononcer sur les réclamations de Mme de La Galissonnière.

« Le château de Ménars et ses dépendances ont été vendues comme bien d'Emigré. Une lettre du Ministre des Finances du 9 Vendémiaire an VI dit à ce sujet qu'à l'époque de la vente qui en a été faite, les statues et objets d'art furent mis en réserve et restèrent sous la main de la Nation comme objets utiles à l'instruction publique.

« D'un autre côté le Cre Pajou ancien garde de la Salle des Antiques certifie avoir vu dans les appartements du Roi les six Bustes en porphyre qui se trouvèrent au château de Mé-

nars et qui avec les six qui sont actuellement au Muséum composaient la belle collection des douze empereurs.

« Il atteste encore que lorsque M. de Marigny était Directeur général des Bâtiments il a fait enlever de la Salle des Antiques et transporter au château de Ménars les Statues de César-Auguste, Jules César, une Daphnée, une copie du Ganymède antique, une statue de l'Abondance et une Diane.

« Les artistes et les savants qui ont été consultés disent dans leur rapport qu'il est impossible que des particuliers aient pu acquérir des Bustes si précieux, dignes de la magnificence royale par leur grande valeur.

« Mme de La Galissonnière ne présente aucun acte d'acquisition de ces objets; aucun titre de donation de la part du Roi, et il est prouvé qu'ils ont fait partie des décorations du château de Versailles et de la Salle des Antiques.

« Mme de La Galissonnière prétend qu'on ne doit d'autre preuve d'une propriété mobiliaire (*sic*) que la possession; mais on lui répond qu'il s'agit ici d'objets enlevés des appartements du Roi par celui qui en était Directeur, et pendant l'exercice de ses fonctions. — Ces objets, d'ailleurs, quoique invendus, ont été mis sous la main de la Nation comme propriété d'Emigré.

« Mme de La Galissonnière est-elle recevable dans les fins de sa demande ?

« On ne se permettra point de préjuger sur l'opinion du Ministre dans une affaire de cette importance. On se borne à lui exposer les motifs de la pétitionnaire et les raisons qu'on lui oppose.

« Le chef de la 4e Division. »
Signé... »

C'étaient, on le voit, les sottises et les calomnies de Pajou qui continuaient; *Diane*, *Vénus*, *L'Aurore*, *Zéphyre et Flore*, avaient été, notamment, l'objet de bons réguliers du Roi.

A Mme de La Galissonnière succéda, en 1811, Victor, duc de Bellune, qui y reçut quelques instants, à Ménars, en 1828, la duchesse de Berry; puis vinrent le prince de Chimayet, son bien-intentionné, mais éphémère, Prytanée [1832-1849].

Les fêtes dont Ménars fut le théâtre et l'inépuisable bienfaisance, qui fait bénir encore dans le pays le nom

de la princesse de Bauffremont, rendirent durant vingt ans à la demeure de Marigny un peu de son ancienne splendeur.

Le divorce de la princesse et l'enlèvement de ses filles firent, à la requête du prince créancier, vendre le domaine, dont M. Watel se rendit acquéreur, en juillet 1879 pour la jolie somme de 922.578 francs et quelques centimes.

Au sujet de cette vente, l'Etat qui précédemment n'était pas intervenu, se souvenant tardivement de la dénonciation Pajou et des prétentions de Visconti et de Dufourny, fit surseoir à la vente des statues, les revendiquant, à nouveau, comme propriété nationale. Avec une bonne foi pour le moins douteuse, il arguait, l'année suivante, devant le Tribunal de Blois du « Silence qu'avait gardé Mme de La Galissonnière, lorsqu'en prenant possession de Ménars elle avait dû constater la disparition de plusieurs marbres de valeur (1) ».

Peut-être, ignorait-on, au Ministère, et la réclamation de l'an IX, et la conservation de son texte à la Bibliothèque d'Angers ?

Néanmoins l'Etat perdit et se vit, par arrêt de la Cour d'Orléans du 23 décembre 1880, débouter de ses prétentions. La vente était autorisée et eut lieu à Ménars, le 10 juin 1881.

M. Watel eut fort désiré pouvoir conserver à Ménars les quelques marbres qui subsistaient de la collection de Marigny, mais il avait de terribles compétiteurs, et, comment lutter, lorsque ces compétiteurs ont nom Rothschild.

Les enchères furent follement poussées. Les statues et marbres atteignirent les hauts prix que voici. J'y joins les noms des adjudicataires :

L'Abondance (Adam l'aîné) : 76.000 fr. — M. Ruyter, pour le compte du baron James de Rothschild ;

(1) L. Psaltet, *la Collection de statues du Marquis de Marigny*, p. 126.

L'Aurore (Vinache) : 61.050 fr. — M. Stettiner, pour le compte du baron E. de Rothschild;

Deux vases Médicis (Verbreck) : 95.000 fr. — M. Watel;

Zéphyre et Flore (Frémin) : 92.000 fr. ; M. Ruyter, pour le compte du baron A. de Rothschild;

La Crainte des traits de l'Amour (Lemoyne) : 64.000 fr.; M. Ruyter, pour le compte du baron A. de Rothschild;

Auguste (Théodon) : 5200 fr.; M. Watel.

La Vénus de Médicis (Clérion): 1150 fr. ; M. Watel.

Bustes.

Turenne [fragment] : 1160 fr. ; M. Guénot-Laurent;

Condé [très dégradé] : 5250 fr. ; M. Guénot-Laurent;

Titus : 300 fr.
Vespasien : 300 fr.
Othon : 50 fr.
Marc-Aurèle : 300 fr. } M. Watel.

La vente produisait donc plus de quatre cent mille francs.

Il est à remarquer, toutefois, que des statues portées sur le catalogue de Basan et qui figuraient encore à Ménars lors de l'estimation Dupré, avaient, en 1881, disparu du parc.

Qu'est devenue *la Baigneuse* du bassin de l'Orangerie? Qu'est-il advenu du *Tireur d'épine* de Boudrard, des *Enfants* de Frémin et de *la Joueuse d'osselets* de Francin?

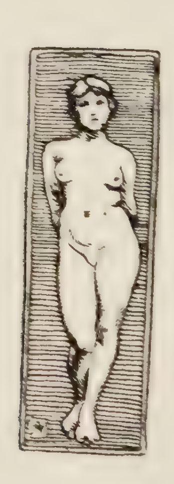
Aucune de ces statues n'avait été enlevée par Pellagot. Des ventes partielles ont-elles, à une époque que nous ne connaissons pas, précédé la grande dispersion de 1881?

Quant à la borne miliaire de Marigny, ainsi indiquée sur le catalogue Basan : « Un fût de colonne, formant une borne miliaire, en marbre de quatre pieds de haut», Dupré, dans son estimation, — une colonne miliaire, 150 fr. — en donne ce qui vaut mieux, l'emplacement: dans le *boulingrin*.

C'est là que j'ai cru la retrouver, encore que sa pré-

sence n'évoque chez les plus vieux serviteurs de la maison aucun souvenir. Elle sert, sur la terrasse, de piédestal à l'un des bustes impériaux, dominant le calme et large paysage, que la Loire coupe de son inutile beauté et de ses sables dorés par le soleil, cependant qu'au loin, dans l'air tiède, Chambord, tel un château de Louis II, roi de Thuringe, dresse la splendeur et la tristesse de ses lanternes.

PIERRE DUFAY.



LA NEF

(*Suite* [1])

—

SCÈNE XI
LE MESSAGE D'HERMÈS

HERMÈS

Rassure-toi, fils d'Iapétos. Ce n'est plus la colère des dieux que l'éclair retentissant proclame, mais leur joie clémente et sacrée. Ton exil sur la terre a pris fin ; le Père te rouvre l'Olympe. Ecoute! Lui-même, il atteste la vérité de mes paroles.

Nouveaux coups de foudre.

Oubliant dans son cœur, ô Titan, ta rébellion qui, si longtemps, a grondé à la face du ciel, comme un feu inextinguible, Zeus te rend ta place parmi nous.

PROMÉTHÉE

Est-ce toi qui sors, fils de Maïa, du grand jet de soufre étincelant qui te cachait à la terre ? Mon cœur s'émeut à te revoir, ô roi des astres et de la nuit, toi le premier des dieux qui vienne à moi, après des siècles sans nombre. Posé obliquement sur la nue, et comme prêt à t'envoler, ton visage éclatant resplendit ; tes pieds ailés, tourbillonnants, crépitent comme l'airain brillant, quand il sort de la fournaise. Que me veux-tu? Qui donc t'envoie? Messager des tyrans assiégés, m'apportes-tu enfin le sceptre et le tonnerre de Zeus ?

(1) *Mercure de France*, nos 174, 175, 176.

HERMÈS

A quoi bon le foudre meurtrier? Ce que je t'apporte, ô Titan, ainsi qu'un suppliant dépose des rameaux verdoyants sur l'autel, c'est la paix, le bonheur, l'harmonie, l'alliance de la terre et du monde. Regarde! En frémissant vers toi, le lointain Olympe s'illumine de splendides nuées d'or. La grande porte incorruptible, étoilée, entourée de flamme et de fumée, qu'Adrastée avait close jadis, afin que ta grâce, ô Titan, n'en pût sortir qu'au jour fixé, se rouvre pour te donner passage.

PROMÉTHÉE

Aboliras-tu ce qui fut? Dis! Retourneras-tu les siècles, ainsi qu'un esclave retourne le vase de sable à col étroit? Mon bras est lourd encore des chaînes. A mon flanc saignant, je sens toujours la blessure du vautour.

HERMÈS

L'ambroisie, là-haut, la guérira. Quitte ce pic et ces glaciers! Remonte sur ton trône sublime! Aucun dieu, car, certes, il est temps que tu l'apprennes enfin, aucun dieu — ni Zeus, ni pas un autre — ne fut jamais ton ennemi.

PROMÉTHÉE

Quelle trame ourdis-tu contre moi, noir gardien de la crypte du soir où s'engouffre la lumière? Certes, je le vois clairement, ton esprit n'a pas oublié l'art subtil des mensonges rusés et des feintes coutumières. Zeus ne m'était pas ennemi! Entendez-vous, ô flots, ravins, forêts! ténèbres qui m'environniez! roche affreuse où je pendais! Mais soit! Si telle est l'amitié, si haïr, châtier, torturer, en sont les marques certaines, alors, je consens volontiers à me montrer l'ami de Zeus. Donc, qu'il

tende les mains à ma chaîne! Qu'Héphaïstos, apprêtant le marteau... Mais, que servent ces paroles frivoles! L'Olympe refuse deux maîtres. La tyrannie de la terre et du ciel ne peut pas se partager.

HERMÈS

O cœur de fer! hélas! hélas! O dieu né pour la ruine du monde! Rien ne pourra-t-il t'apaiser? Ne dépouilleras-tu jamais cet orgueil amer et implacable? Ombrageux, le sourcil froncé, le regard furtif et méfiant, tu souffles vers moi ta colère, pareil au taureau qui mugit, en frappant la terre de son pied.

PROMÉTHÉE

Je te le dis, reprends ton vol! Remonte en haut, vers le Père! Lorsque se réconcilieront l'eau et le feu, l'arbre et les vents, Thanatos et la race éphémère, Prométhée et Zeus seront amis.

HERMÈS

Es-tu si sûr de la victoire! Songes-y pourtant, dieu oublieux. L'épée en qui tu te confies, l'épée que ton bras a lancée pour forcer les portes de l'Olympe, ravageant, consumant ton empire, s'est retournée contre toi.

PROMÉTHÉE

C'est ma faute, ô Meneur des morts. Ma main droite avait lancé le glaive, mon cœur timide le retenait. Indécis, voulant, ne voulant pas, oscillant dans mon âme orageuse, comme le flot de la mer, je respectais encore, sans le savoir, ce qu'il faut que je déteste. Maintenant, le frein est ôté à ma volonté farouche. Zeus peut mugir, dardant l'éclair. La flamme que je tiens à mon poing fera taire son tonnerre. Regarde! Rien qu'à la brandir, l'Oura nos pleut des rosées sanglantes...

Tumulte. Explosions redoublées.

Une sombre étoile de feu s'élance de sa pointe irritée, et, sur le seuil du porche d'or, au milieu du fracas des nuées, elle éclate avec d'affreux tournoiements.

HERMÈS

T'obstineras-tu dans ta haine? Certes, le pouvoir de l'épée est terrible, ô Iapétionide, et plus encore que tu ne crois. Mais quelle cité, quel Olympe bâtiras-tu sur son tranchant?

PROMÉTHÉE

A quoi bon m'implorer plus longtemps? Ne sais-tu pas que Prométhée est né au même instant que Typhœus, et la flamme de la foudre? L'inflexible Adrastée m'aiguillonne. Pareil au feu dévorateur, mon destin est de tout consumer, pour qu'un nouveau ciel se déploie au-dessus de la nouvelle terre.

HERMÈS

O Tartare! ô Gouffre! ô Nuit sans bornes! Précipice où vont crouler les dieux! Hélas! C'est parce qu'il connaissait ton âme inapaisable, effrénée, et pour essayer de sauver l'univers des vivants de sa ruine, que le Père, pendant des siècles, t'avait lié à ce rocher... Aie pitié! Allons! Laisse-toi vaincre! Obéis aux conseils d'un ami! Réconcilié avec Zeus, par là tu préserves, ô Titan, et l'Olympe, et la terre, et toi-même.

PROMÉTHÉE

Regarde, ô dieu, il est trop tard. Le parvis Ouranien se referme. Une bouffée impétueuse s'en échappe en mugissant, et emplit d'un épais brouillard, mêlé d'étoiles éclatantes et funèbres, tout l'abîme de la nuit. Certes, si je comprends ces signes, l'Olympien courroucé me défie, et il m'appelle au combat. Ta mission de héraut est finie, ô puis-

sant dieu du crépuscule. Obéis à Zeus ! Reprends la route par laquelle tu es venu. Déjà tes serpents réveillés sifflent vers moi, en haussant leur crête. Les feux bleus de la foudre apparaissent au milieu des plumes de tes pieds.

HERMÈS

Va ! Triomphe contre toi-même ! Insensé ! Si tu détrônais Zeus, si tes efforts sacrilèges ébranlaient cette haute colonne du monde, c'est sur toi, je te le dis encore, que sa ruine immense s'abattrait. Mais toute flèche, heureusement, n'arrive pas au but marqué. Le Kronide écartera d'un souffle ta violence et tes ruses impies. Sur la voie qui mène à l'Olympe, en avant de la porte sacrée, il va susciter contre toi cet otage mystérieux qu'il garde dans ses belles demeures. Tu te crois libre, ô fils du Jour. Sache-le ! Tu n'es pas moins captif qu'à l'instant où Argès et Brontès te chargeaient de chaînes et d'entraves !

Il s'envole. Ténèbres profondes.

SCÈNE XII

PROMÉTHÉE ENCHAINÉ

PROMÉTHÉE

L'effet suit promptement la menace. Comme un souffle sur ma chair, je sens une approche indicible, qui grandit et vient à moi.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

De longs rayons glissent des nues, remuant soudain étrangement les ombres vertes des flots... Silence ! Du profond de la nuit, je vois s'élever une forme, vague, éblouissante, éthérée, au milieu d'un halo de clarté.

PROMÉTHÉE

C'est le démon mystérieux, l'ennemi vomi par l'Ouranos, dans la bouffée de flamme ténébreuse. De même que la puissante mer s'assombrit et reste immobile sous l'attente anxieuse des vents, mon cœur hésite, suspendu.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Tout mon sang se glace d'épouvante. Déjà, mais non clairement, mes yeux commencent à distinguer l'être éclatant qui s'avance... O prodige ! Ah ! ah ! hélas sur nous ! C'est toi, fils d'Iapétos, c'est toi-même ! Mais des chaînes entravent tes mains et tiennent tous tes membres liés.

PROMÉTHÉE

Vas-tu craindre ce qui n'est point ! Zeus a fait un spectre de vapeur, et fascinant vos prunelles étonnées, enchaînant une apparence vaine, il se venge, ainsi qu'un enfant, des maux qu'il ne peut plus m'infliger.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

O stupeur ! O merveille sans nom ! Colossal et le torse nu, la plaie au flanc, tout lumineux, planant parmi l'azur, comme un aigle, il s'avance avec lenteur, porté par la nuée des bords du monde, tandis que, sous lui, Séléné découvre mille précipices, mille rocs immobiles et neigeux.

PROMÉTHÉE

D'où vient le trouble où je te vois ? As-tu peur d'une fumée, d'une ombre ? Mon image, ô fils de Pandorè, s'armera-t-elle contre moi ? Me fera-t-elle reculer au moyen de ma propre épouvante ?

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Que dire ? Que répondre ? Ah ! hélas ! O Hécate porte-flambeau, quelle vision tu nous offres ! Les

dieux sont-ils victorieux? N'avons-nous délivré qu'un fantôme, tandis que la ruse de Zeus, en nous dérobant Prométhée, l'enfermait dans les cachots du ciel ?

PROMÉTHÉE

L'épée ardente tranchera tes soupçons et ton doute insensés... Assez de cris ! Ne gémis plus ! Moi, car c'est à mon bras d'agir, je vais dissiper d'un seul coup, et faire s'évanouir dans l'air, le fantôme qui te trouble.

Il se dresse, en brandissant l'épée.

SCÈNE XIII

L'ÉPÉE OU LA ROUE

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

A quoi bon tourner vers moi ton glaive ! Ne reconnais-tu pas le seuil que gardent les sphinx ailés? M'entends-tu, ô roi? Paix ! Paix ! te dis-je. Dans la région des cieux heureux où tu es parvenu maintenant, sur les confins de la lumière et du monde des ténèbres, ce n'est plus la force qui prévaut.

Le fantôme s'arrête.

PROMÉTHÉE

Qui es-tu donc, toi qui usurpes la forme de Prométhée? Certes, bien que Zeus soit subtil, ses prestiges et ses ruses magiques n'auraient pas suffi à m'enchaîner, si, sous la nue qui te recouvre, un pouvoir vivant n'était caché.

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

Qui serais-je, sinon toi-même! Ne te fies-tu plus à tes yeux? Ton esprit est-il frappé soudain de vertige et d'aveuglement? Comme un homme, lorsqu'il se penche au-dessus d'un grand bouclier

d'airain, y voit briller son image, c'est ainsi, ô patient du vautour, qu'il est deux mondes, sache-le. L'un, ce noir Hadès où tu vis, tourbillon de larves et de fumée, générations des Dents semées qui, prenant la forme humaine, se dressent tout à coup du sillon, font leur fracas d'un jour, puis retombent; l'autre, qui pose dans l'éther, sur la mer de cristal immuable de la pensée et de l'éternité. Là siègent, ô fils de Pandorè, les vivantes réalités dont vous n'êtes que les ombres. Chacun de vous, hommes, démons, érinnyes, victoires aux ailes d'aigle, nymphes, bêtes, tritons des mers, géants monstrueux se tordant parmi les puits de l'Erèbe, a son double qui trône ici, au sommet de l'éther lumineux. Donc, connais en moi ta vraie forme! Regarde-toi, tel que je suis, gémissant sous le poids qui m'accable!

Il lève les bras. Ses fers résonnent.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Ha! ha! fracas intolérable! Du milieu du tourbillon strident, je sens comme de lourdes chaînes qui s'abattent sur mon cœur. Des douleurs poignantes me saisissent... Zeus! ô Zeus! Mes yeux nagent éblouis dans le vertige et dans la nuit.

PROMÉTHÉE

Espères-tu donc me tromper? Enchaîné, les pieds, les mains liés, comment serais-tu ma vraie forme? Héraklès n'a-t-il pas brisé les fers dont Zeus m'avait chargé?

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

Certes, il t'a racheté, Titan, de la servitude de Zeus, mais non de celle d'Adrastée. En effet, si les fers sont brisés qui liaient tes membres au dur rocher, ta volonté reste captive, comme celle de tous les êtres, sous le rets universel.

PROMÉTHÉE

Que dis-tu? Ne suis-je pas mon maître? Ne sens-je pas ma volonté souveraine et libre dans mon sein?

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

Telle est l'illusion d'Adrastée. Aveuglés par un enchantement, les esclaves éternels de la roue ignorent qu'ils sont esclaves. Ecoute, ô frère de moi-même. Sache enfin la parole scellée, le mystère noir qui, révélé, glacerait d'effroi tous les vivants, ainsi que le vent d'une épée. Ni les dieux, ni Gaia ne sont libres; tout ce qu'enferme l'Ouranos subit le branle affreux de la roue. Partout présente au même instant, muette, épouvantable, ignorée, l'univers entier lui appartient, comme le faon gît pantelant, sous l'oiseau qui le lacère. Quel être lui échapperait? Fermeras-tu l'une sur l'autre les barrières et les portes du ciel, afin que l'homme reste libre? C'est par la crainte de la roue que l'eau coule, que le vent souffle, que la terre bourgeonne et fleurit, que Hélios court sans repos, à travers les hauteurs de l'éther, sous sa crinière éclatante. Le Temps, pareil au grand dragon, s'enroule tout autour de la roue, et nul ne la distingue plus du démon terrible qu'elle emporte.

PROMÉTHÉE

Que vois-tu dans ma droite? Regarde! La flamme à laquelle Adrastée est contrainte d'obéir. Si le ciel roule par la roue, si l'inéluctable Destin est debout sur la roue qu'il gouverne, l'épée, en brisant celle-ci, délivrera l'univers.

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

A-t-elle pu rompre mes fers? Comme une femme se repaît du fracas des tympanons mystiques, tu t'a-

buses à ta propre parole. Je te le dis encore, Titan. Au parvis de l'éther abyssal, la force n'a plus de pouvoir.

PROMÉTHÉE

A qui donc le gouffre est-il soumis ? Quel charme, quelle incantation fera tomber le rempart de ténèbres qui défend l'entrée du ciel ?

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

La sagesse, ô Titan orgueilleux. Rappelle-toi comment Kottos, alors qu'il voulut délivrer ses frères, les géants aux cent bras, pénétra jusqu'au séjour des Mânes. A travers le brouillard muet, dans la gorge immense du Ténare, pleine de givre, de nuées et de grêle amoncelée, il vit par terre, devant lui, une tête monstrueuse qui, rampant comme un dragon blessé, semblait lui barrer la route. Alors s'engagea le combat, non plus des foudres et des massues, mais des paroles profondes. Et, chaque fois que le reptile affreux, la tête stygienne aux trois yeux proposait sa noire énigme, l'Erèbe tremblait tout entier, les glaces, en s'entrechoquant, criaient haut comme la voix d'un dieu, l'enfer vomissait des flammes. C'est ainsi que j'éprouverai et ta science et ta sagesse. Les mots de la torche ont péri, effacés sous le doigt des sept sœurs ; le monde est vide de runes. Pour y rétablir l'harmonie, pour savoir qui y sera roi, de l'homme ou du destin, ô Titan, il faut prononcer de nouveau les grandes paroles éternelles de la terre, de la mer et du ciel.

PROMÉTHÉE

Qu'il en soit donc ainsi, fantôme. Mais dans le débat solennel qu'Adrastée établit entre nous, à quel juge sera remis le jugement de la cause ?

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

Certes, à un juge incorruptible. Nul ne peut le récuser, car c'est l'épée, le glaive en feu, qui portera la sentence. Si tu triomphes, ô fils du Jour, si ta sagesse éclaire enfin mes questions obscures et captieuses, de même que, parmi les monts, de cime en cime, on voit voler un aigle qui crie sa joie, la flamme de l'épée grandira, témoignant ainsi de ta victoire. Aussitôt, mes chaînes tomberont; pareils à la sombre nuée, tous les pouvoirs géants du ciel, les dieux mâles ou femelles, seront précipités, pêle-mêle, aux cavernes du Hadès ; l'univers se revêtira de la puissance de ton verbe, comme d'un soleil nouveau, et, libre enfin, tu régneras d'un sceptre omniprésent sur les hommes. Telle est la loi de ce combat. Victorieux, tu romps mes fers, en délivrant tous les êtres. Vaincu, la terre est reclouée pour jamais à sa fatale croix.

PROMÉTHÉE

Me voici prêt à te répondre. Interroge, ô frère du Hadès. Certes, si subtiles que soient les énigmes gravées par Zeus à la pointe de ta langue, j'espère en dénouer les nœuds.

Il place l'épée sur la nue, en face de lui. Profond silence.

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

Je t'interroge sur l'épée. Puisque c'est toi qui l'as créée, puisqu'elle a jailli avec ton sang, la réponse t'est facile. Tu me comprends, fils de Gaia. Comme, lorsqu'un monstre marin s'agite sous la vague écumante, ses mouvements sont révélés par l'onde qui rejaillit, ainsi tu sais quelle est la force que je voile avec ce nom de l'épée. Par elle, l'har-

monie du monde est sans cesse interrompue ; les prévisions de Zeus échouent, telles qu'un rayon qui se brise. Sur cette chose de prodige d'où émane un prodige éternel, éclaire-moi, vainqueur du ciel !

PROMÉTHÉE

L'ironie siffle dans ta voix, mais qu'importe à ma sûre espérance ! N'ai-je pas le juge éclatant, l'épée, dressée devant moi ? Tu me demandes ce qu'elle est ; je te répondrai sans peine. Pure clarté qui brille en nous, elle est pour la pensée, ô spectre, la liberté, la force inexprimable, qui, se mouvant d'elle-même, anime tout l'univers.

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

La torche aussi, tu le croyais, était l'esprit au branle flamboyant qui équilibre le monde. Mais, sous le souffle des sept Sœurs, sa magie s'est dissipée.

PROMÉTHÉE

Les runes de la torche d'or s'y trouvaient gravées par le dehors, sur la hampe extérieure. Mais l'épée sortie de mon flanc, du cœur le plus profond de mon cœur, échappe au pouvoir de Zeus.

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE
(Il montre ses mains enchaînées.)

Oserais-tu bien en jurer ? Tu te crois libre, ô dieu crucifié, par orgueil, par aveuglement, de même que la nef Argo, ignorant le gouvernail caché, et le vent qui souffle dans ses voiles, croit qu'elle se dirige elle-même. Sors de ton rêve, ô Prométhée ! Scrute enfin ta destinée obscure ! La liberté, pour qui s'y penche, est un gouffre plus ténébreux que le Tartare ou la nuit. Je te le dis. Comme un nageur, au milieu de la plaine de l'onde, est porté par la ride invisible se propageant sous les eaux,

ainsi tout mouvement des choses, si faible, si rapide qu'il soit, a son reflux jusqu'à toi. Va! cesse enfin, vainqueur des dieux, de répéter avec ta bouche, ce que tu ne comprends pas. L'épée est soumise à la roue; la dure fille de Kronos, Adrastée, étend également, et sur l'Olympe et sur les hommes, les chaînes de la nécessité. Peux-tu exister hors des êtres ? Ne fais-tu pas partie, ô roi, de leur chœur universel? Dès lors, qui te délivrera? Quel fer coupera des entraves qui s'emmaillent à l'infini? Tout ce qui dépend de Kronos, dans le vaste empire d'Ouranos, est lié sous un joug inflexible. La cause y met au jour l'effet, les actions s'y appellent et s'y suivent, comme un flot pousse un autre flot, dans un fleuve intarissable.

PROMÉTHÉE

Crois-tu m'avoir persuadé ? Alors, entends ma réponse. Je me sens libre, ô Titan du Hadès, de même que je me sens vivant.

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

Mais c'est l'esprit, non le vouloir, qui engendre tous tes actes. Nul ne veut qu'après avoir pensé, ainsi qu'un homme se recule, élevant dans sa main un flambeau, pour mieux voir l'ami qu'il étreint.

PROMÉTHÉE

Tout vouloir est indivisible. La liberté jaillit en nous d'un seul jet, comme l'éclair.

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

Chaque acte de ta volonté ne s'enchaîne-t-il pas pourtant, ainsi que par un nœud de fer, au désir qui le précède? De même qu'un membre coupé ne saurait se rejoindre à son os, c'est ainsi que la liberté reste inconcevable, ô Titan, elle qui, continuellement, isolant la cause de l'effet, séparerait l'homme étonné de sa propre intelligence.

PROMÉTHÉE

Arrête ! Que m'importent, après tout, tes raisonnements subtils ? Ta langue, parce que tu l'agites, prévaudra-t-elle sur l'univers ? Changeras-tu l'ordre éternel, selon l'arrangement rusé de tes phrases spécieuses ? Cette liberté, que tu nies, est partout comme l'air qu'on respire. C'est elle que chantent les aèdes, en s'aidant du plectre étincelant, elle qu'enseignent aux enfants les nourrices vénérables, elle que portent les guerriers, à la pointe de leurs lances, elle que proclament, ô Titan, quand ils jugent les différends, les vieillards semblables aux Immortels, assis hors de la porte des villes. Sans elle, ni piété, ni serment, ni justice, ni vertus, ni vices... Mais que sert de parler plus longtemps !

Il se lève et saisit l'épée.

N'ai-je pas l'épée dans ma main? Ne la vois-je pas ondoyer et se tordre sous mon souffle ? J'en explique mal, prétends-tu, la puissance et l'essence divine. Soit ! Ma bouche te le redit. Je me sens libre, ô dieu du Styx, par le fait d'un mystère indicible, de même que je me sens vivant.

Il repose l'épée sur la nue.

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

Point de mystère dans la roue. C'est aux yeux de tous qu'Adrastée accomplit sa course infatigable, et, ruée à travers l'Ouranos, donne le branle à l'univers.

PROMÉTHÉE

Adrastée n'est rien qu'un fantôme. Suscitée à l'aurore des jours, pour débrouiller le chaos, le libre Amour, l'ayant créée, l'a laissée, ainsi que sa servante, au centre des choses et des lois.

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

Qu'as-tu dit ? L'effet sera-t-il tout au rebours de

la cause? L'eau produira-t-elle le feu? La liberté aura-t-elle pour fille, la dure nécessité?... Non! non! Force unique, sans bornes, la roue puissante encercle tout, et l'enfer, et la terre, et le ciel.

PROMÉTHÉE

Vais-je donc me nier moi-même? Quel vivant, si infime qu'il soit, ne se sent exister, ô fantôme, dans son souffle ou son esprit? Et pourtant, si, comme tu le dis, la roue de fer encercle tout, Pan devient l'univers à lui seul, l'Ouranos ne forme plus qu'un être. Écoute, ô larve du Hadès, car il est juste, assurément, que je réponde à mon tour. Comme le vent emplit le ciel, ou de même que la vertèbre, en se joignant à la vertèbre, compose un seul animal, c'est ainsi que ton raisonnement, en enlaçant l'être au vivant, l'âme à Zeus, l'étoile à l'étoile, fait du monde un bloc inséparable. En effet, tout étant fatal, rien ne s'oppose plus à rien. Chaque atome, traînant sa vie, la sent s'appesantir, par derrière, des milliers de monstrueux chaînons du Hadès, de l'Olympe et des astres. Mais que dis-je! Pourquoi parler de la vie et des vivants? Quel être aurait jamais surgi, quelle âme se séparerait dans cette masse effroyable? Unifiés par Adrastée, la matière et l'esprit s'agglomèrent, l'univers entier se pétrifie. Ce n'est plus ce mobile Océan, ce gouffre profond des vivants, où, telle qu'une calme vague entraînée dans le vortex marin, l'éternité se débat aux flots du temps. Nu, sans forme, immense, indivisible comme la mort ou le néant, Pan emplit et comble, à lui seul, tout l'espace ténébreux.

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

Certes, tu parles habilement. Mais ton propre argument se retourne et te blesse à son tranchant. En effet, ô Titan, si la roue fait de l'univers une

masse, l'épée, en séparant les êtres, les isole et les disperse au vent, comme des grains de poudre éparse.

PROMÉTHÉE

L'antique sagesse me suffit. L'épée brille devant mes yeux, je sens ma liberté dans mon âme. Pour le surplus, je m'en remets, sans charger mon esprit anxieux d'un vain fardeau d'inquiétudes, à Hestia et à Eros qui savent tout.

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

Ecarteras-tu de la main, comme on chasse un moucheron ailé, toute question qui t'importune? Je te le répète, à mon tour. Puisque, par un feu furieux, tu veux escalader chez les dieux et t'emparer de l'Olympe, ma part est de t'interroger, comme en ont décidé les Destins, la tienne de me répondre. Tel est le pacte qui nous lie. Tu y as obéi pour l'épée. Maintenant, ô rival de Zeus, fils subtil de la grande Gaia, je t'interroge sur la roue.

Tonnerre. Une ombre immense se projette sur la terre.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Quel poids épouvantable m'écrase! O Nuit! nuit! étreintes glacées! Le néant et la mort m'environnent... Est-ce toi, ô roue? Ah! ah! hélas! L'horrible craquement invisible enserre Gaia de tous côtés.

Pause.

PROMÉTHÉE

Arrière! Assez de prestiges! Vainement tu fascines mes yeux, mon cœur n'est pas persuadé. Non! non! Elle a beau m'écraser, la roue n'est qu'une apparence. Ordre, destin, nécessité, nous appelons ainsi, ô spectre, l'illusion de notre esprit.

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

Qu'oses-tu dire, ô fils du Jour! Dénoues-tu vraiment le lien du monde, ou bien, emporté de fureur, profères-tu des paroles au hasard, comme un guerrier qui ne voit plus où court son char dans la poudre qu'il soulève?

PROMÉTHÉE

Silence! Me crois-tu insensé! Te railles-tu de moi, larve stygienne! Je te le dis, sans m'émouvoir. Tout pour l'homme dépend de l'homme; l'univers entier roule sous l'ombre de la pyramide des lois projetées par notre esprit. De même qu'un forgeur exercé, dans le péristyle d'un temple, modèle une statue de Zeus en frappant du marteau sur l'airain, de même l'humaine pensée crée le monde à son image. Le feu est-il chaud pour le feu? Crois-tu qu'Eos peigne le ciel qui s'azure en nos prunelles? C'est ainsi que la nécessité, l'enchaînement, la loi, la destinée résident seulement dans l'esprit. Comprends-moi bien, fils de la nuit. Comme les prêtres dodoniens, dans leurs rites mystérieux, mesurent, en les appliquant l'une sur l'autre, deux feuilles du chêne sacré, la nature et l'homme se confondent, la pensée se superpose à tout. Par là, Adrastée est la reine des apparences et des rapports, mais non des essences mêmes. En vain les lois, les causes, les effets qu'elle produit hors de son sein, se lancent sans repos l'une à l'autre, le fil magique où tout se lie dans la mutabilité. Ces spectres, étant hors du réel, ne tissent que des formes logiques et un mensonge éternel.

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

Ainsi, tu t'en fais gloire, ô Titan. Jamais nul rayon de lumière ne percera jusqu'à toi. Sourd,

aveugle, englouti dans les choses, le tout-puissant vainqueur de Zeus est pareil au rocher ténébreux, proie stupide de la Nuit !

PROMÉTHÉE

Que dis-tu? Rien de si vivant que l'esprit, ô larve de moi-même. L'univers flotte sur la pensée, comme un nuage recueillant le vent même sur lequel il roule et s'enfuit.

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

J'admire tes paroles contraires. Habile aux ruses du discours, tu éteins tour à tour, dieu subtil, le flambeau qui luit au front de l'homme, et tu le rallumes à ton gré, selon que ta cause a besoin ou du jour, ou des ténèbres.

PROMÉTHÉE

Ne te démens-tu pas aussi? Niant l'épée, roi de la nuit, ton raisonnement est pareil à ce dragon monstrueux, fils du feu, dont les têtes se combattent. En effet, Adrastée, sur sa roue, n'est-elle pas la liberté, puisqu'elle règle le destin? Tu la mets dans la nue, hors du monde. Moi, spectre, je la sens dans mon cœur.

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

Adrastée est esclave elle-même. Loin qu'elle dirige la roue, celle-ci l'entraîne, ô fils du Jour, dans sa course irrésistible. Pourras-tu t'évader du ciel? Plein du temps, regarderas-tu et le temps, et la forme, et l'espace, comme du haut d'une tour? De même, le démon de la roue, emporté au branle universel, ne fait qu'un avec le monde. Je te le dis sans me lasser, afin que, par un clou solide, tu fixes ces choses en ton esprit. Ce qui est ne peut pas ne pas être. Pareille à la sphère, ô Titan, qui n'a point de commencement, l'immensité avec ce

qui l'anime, mouvement, rythme, effluves, harmonie, forme un tout indivisible. Tu fronces ton sourcil obstiné. Bien! Considère seulement la chose la plus infime, une fleur, une herbe, un grain de sable, tiens! cette étrange mouche d'or que les Kharites ont ciselée au sommet du grand sceptre de Zeus. Si ta pensée la place ailleurs, si ton jeu, pour sourire, imagine qu'un dieu lui donne son vol à travers l'éther sans bornes, ce changement, se propageant de cercle en cercle, à l'infini, ébranle tout le pôle éclatant, la couronne de tours de Gaia, les astres de l'Ouranos. Commé le soupir d'un enfant dans une montagne de bronze où grondent mille échos souterrains retentirait plus haut que le tonnerre, de même, ô roi, en transposant la moindre molécule ignorée, tu renverses l'univers.

PROMÉTHÉE

Qu'as-tu dit, esclave de la roue! Ta propre parole indomptée te condamne en refluant vers toi. En effet, quel esprit comprendra cette succession infinie, et qui n'aurait pas une cause, c'est-à-dire, un commencement?

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

Le monde est sa cause à lui-même. Le Destin, avec la roue, l'étreint, et, uni à lui, le totalise, mais sans qu'on l'en puisse nommer ni le moteur, ni le maître.

PROMÉTHÉE

Ainsi, les choses et les êtres, considérés séparément, seraient tous, dans la suite infinie de l'espace et de la durée, produits au jour par une cause. Conçus dans leur totalité, ils auraient pour père le néant!

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

Ma bouche te répète la loi. Pan n'a pas deux

visages, ô Titan ; le kosmos n'est qu'un seul être.

PROMÉTHÉE

Et moi, je le proclame, à mon tour. La liberté mystérieuse a enfanté l'univers !

La flamme de l'épée grandit, projetée en gerbe dans le ciel. Prométhée se dresse à demi. Cris de joie des Argonautes.

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

Paix ! paix ! allons ! reprends ta place ! Es-tu si prompt à t'émouvoir ? Oublies-tu le signe inéluctable ? Tant que le parvis Ouranien ne rouvre pas, à deux battants, ses belles portes d'étoiles, la lutte n'est pas terminée, l'Olympe brave encore tes menaces. Vois ! L'ombre obscure de la roue a déjà ramené sur Gaia la terreur et le silence ; le glaive pâlit, au bord du ciel. Ni l'épée, ni la roue ne triomphe. Mais dans un éternel combat, qui n'est peut-être, ô fils du Jour, comme la tension opposée des deux cornes de la lyre, qu'un vaste accord éternel, ces deux Pouvoirs géants s'affrontent et se contiennent l'un l'autre. Tel est le nœud qu'il faut trancher. Réfléchis ! Dis-nous la loi sévère ! O Titan, ce n'est plus sur l'épée, ce n'est plus seulement sur la roue que ma bouche t'interroge, mais sur la roue et sur l'épée conjointes, agissant à jamais dans leur force inséparable.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Mon cœur frémit... O Zeus ! Que va répondre le vainqueur du ciel tonnant ? Ecoute ! Pas un bruit sous la nue. Immobiles en face l'un de l'autre, au milieu du calme solennel, les deux Titans demeurent assis, et, tout droits, sans cligner les paupières, se regardent fixement.

Un long silence.

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

Qu'attends-tu, ô maître de l'épée ? Pourquoi as-tu l'air d'hésiter sur le seuil de la dernière épreuve ? Parle ! Quel démon souverain réconcilie les deux Pouvoirs, inscrivant l'épée dans la roue, confondant la roue avec l'épée ? En effet, dissemblables en tout, leur accord semble impossible. L'une est ronde comme le ciel, comme l'océan ténébreux, comme l'anneau de la chaîne qui lie. Sa forme, en s'étreignant sans fin, circonscrit le monde en l'unité. L'autre, au rebours, fils d'Iapétos, fait un monde avec chaque être.

PROMÉTHÉE

Ecoute ! Méditée longuement, ma réponse sera brève. Rien ne diffère qu'en Gaia. Au-dessus de la terre et du ciel, les contraires se concilient.

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

Voilà donc tes oracles, ô Titan ! Même pour moi qui suis toi-même, ils ne sont pas moins ténébreux, moins difficiles à pénétrer sous la nuée qui les couvre, que tous ceux de Loxias.

PROMÉTHÉE

Faut-il parler plus clairement ? Comprends-moi, ô larve de l'Erèbe. Roue, épée forment un seul pouvoir. Quoi qu'il semble à notre œil abusé, l'épée est telle que la roue, la roue est telle que l'épée.

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

Dis-tu bien ce que tu parais dire ? Alors, la querelle est finie, et l'homme réconcilié prend sa place au banquet immortel. Quitte le roc où tu t'assieds ! Que ton souffle éteigne l'épée ! Cette ineffable identité que ta parole proclame est la sagesse et le secret par lequel règnent les dieux heureux. Ecoute, ô patient orgueilleux ! Ecoute ausssi, race éphémère ! De même qu'un habile ouvrier apparie et met de ni

veau les grands blocs de marbre étincelant qui forment le fronton d'un palais, ainsi la liberté pour l'homme est de confondre son vouloir avec la nécessité. En effet, étendant ses mains, Adrastée traîne par les cheveux l'insensé qui lui résiste ; elle guide complaisamment quiconque lui obéit. Soumets-toi donc, vainqueur des dieux. Mêle ton âme aux profondeurs de la grande âme éternelle ! Conforme ton esprit à la loi ! Dès lors, tu cesses d'être esclave, et, assis au trépied du Destin, tu gouvernes tous les cieux. Ne recevant plus du dehors nulle loi qui te contraigne, puisque la roue tourne en ton sein, tu jouis d'une liberté comparable à celle d'Adrastée. Ta parole a dit vrai, roi du monde. L'épée s'engloutit dans la roue, la roue disparaît dans l'épée. Comprendre la nécessité, il n'est pas d'autre liberté !

PROMÉTHÉE

A quoi bon chercher tous ces détours ? Tu sais bien, Titan de la nuit, qu'en feignant d'expliquer mes paroles, tu leur donnes un sens menteur.

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

Qui pourrait les interpréter différemment, fils de Gaia ? Si Nyx brille comme Hélios, si les contraires sont le même, rien n'est plus, le pôle se dissout, tout se mêle et s'engouffre au néant.

PROMÉTHÉE

Oublies-tu, à ton tour, que la Terre a brisé sa geôle infecte et obscure ? Des lois nouvelles, inconnues, régissent le haut ciel où je tends.

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

Partout, l'ordre règne et gouverne. Dans quelque sphère que tu montes, c'est la raison, elle seule, ô Titan, qui réalise l'univers.

PROMÉTHÉE

C'est bien aussi dans la raison, c'est au sein de la pensée suprême, que prend fin la guerre sans fin des apparences contraires. Joie, douleur, s'y fondent l'une en l'autre; la vie, la mort, le bien, le mal, la lumière avec les ténèbres n'y font plus qu'une seule clarté. Me comprends-tu, fils de la Nuit? Ou bien, faut-il que mes paroles, semblables à une lampe amie, continuent de luire, pas à pas, sur la voie que je parcours? Ecoute! Comme le dard qui vole est dans un lieu au même instant, et, pourtant, n'est pas dans ce lieu, ainsi les choses de la terre, en leur cours perpétuel, sont bonnes et sont mauvaises à la fois, unies d'un lien et séparées, identiques et dissemblables. Le monde a pour signe l'éclair où, parmi le foudre bouillonnant, sont tordues l'eau des nues et la grêle. En effet, si tout change sans fin, et fleurit par ce changement même, tout renferme en soi ce qui le nie, tout est, en même temps que soi, et son double et son contraire. L'effroyable Eris n'avait pas tort. Ce que sa bouche nous taisait, en criant ce grand combat du monde, c'est que les heurts, les discordances se concilient dans l'Ouranos, au-dessus de la terre et du ciel. Là, règne à jamais l'harmonie; là, le jour et la nuit coïncident. De même que l'ardent Hélios, quand sa roue de flamme blanche arrive au-dessus du pôle cimmérien, prend soin de ne plus mêler d'ombre à la clarté qu'il répand, ainsi, dans la pure splendeur des sphères intelligibles, s'évanouissent, ô larve du Hadès, nombres, limites, différences.

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

Pèse mieux, toi-même, tes paroles! En effet, si tout s'évanouit, que restera-t-il à l'esprit, que l'esprit puisse embrasser?

PROMÉTHÉE

L'Idée, l'unité vraie qui demeure. Gaia est soumise aux prestiges de Kronos et d'Ouranos. Dès que l'homme, en triomphant des dieux, aura franchi les cieux sensibles, le réel lui apparaîtra.

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

Ainsi, tu l'avoues sans détours. La raison, ô Titan, n'est pas une. Coupée en deux comme un serpent, la raison de la terre diffère de celle du surmonde idéal.

PROMÉTHÉE

Certes, au seuil de l'Intelligible, la pensée trébuche et s'engloutit. Une ligne infiniment courbe est égale à la ligne droite. Suppose un dard instantané. Occupant tout au même instant, il resterait immobile.

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

Mais par ces choses, ô fils du Jour, quand même un dieu les écrirait sur chaque herbe ou chaque étoile, comment la liberté des êtres se verrait-elle fondée ?

PROMÉTHÉE

Ignores-tu, larve du Styx, de quel dieu Adrastée est la fille ? Si la Nuit sans bornes l'enfanta, son père n'est-il pas Kronos, le vieux maître des mensonges ? Regarde ! L'épée me répond. L'indomptable esprit qui vit en elle s'agite et darde, çà et là, sa flamme joyeuse vers le ciel. Il sait bien que le fils d'Ouranos, Kronos, en dépit de ses ruses, n'existe pas, n'a nul pouvoir dans les orbes où je m'élève. Dès lors, point de nécessité ! En effet, là où Kronos n'est pas, comment la roue pourrait-elle être ? Puisque la cause, forcément, précède ce qui la suit, si le Temps, ce cachot plein de chaînes aux lourds anneaux infinis, s'écroulait tout à coup

dans la nuit, Gaia bondirait délivrée, les sandales de plomb des Heures ne courberaient plus nos fronts. Iô ! Iô ! L'aube vient, elle est proche. Zeus, déjà, pâlit au fond du ciel. C'est que, parmi tous les secrets qu'il m'a fallu ravir aux dieux, ou susciter l'un après l'autre, du profond de ma pensée, celui-ci est le secret suprême. M'entends-tu, Titan, fils de la roue ? Comme un songe semblable à un homme le reproduit tout entier, encore qu'un songe ne soit rien, et n'occupe aucun lieu dans l'éther, de même le monde reflète, bien que ces choses illusoires n'aient point de réalité, la magie subtile de Kronos, l'ombre idéale d'Ouranos. Ainsi dure ton esclavage. Fasciné par ces deux puissants dieux qui nous leurrent et mentent l'univers, tu traînes ta pesante chaîne, tu rampes, les deux pieds entravés. Mais, c'est assez ! je te délivre. Le rêve qui t'entoure a pris fin.

Un silence. L'épée revient se placer d'elle-même, dans la main de Prométhée.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

La lutte est-elle terminée ? Allons-nous voir crouler enfin les grands remparts de l'Olympe ? O stupeur ! Les dieux se taisent... Ecoute ! Le tonnerre épouvantable dort. Seule, à la droite du Titan, l'épée blanche, effrayante, bouillonne, en dardant ses rais de tous côtés.

PROMÉTHÉE

se dressant en sursaut.

Que fais-tu ? Que me veux-tu, fantôme ? Sur les nuées de l'air ardent, d'un mouvement mystérieux, inexprimable, solennel, tu glisses vers moi, du fond du ciel. Allons ! Range-toi ! Fais-moi place ! Ne vois-tu pas l'épée en feu qui brille devant tes

yeux? C'est autour d'elle, désormais, que, dans cette salle du monde, Némésis va décrire son cours, pareille à un bœuf enchaîné, et qui tourne autour du poteau, en foulant sous ses pieds les javelles.

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE
(Il s'arrête en face du Titan).

Que l'Olympe altier s'évanouisse! Les destinées sont accomplies. Tu l'as dit : tel un serpent caché sous le trône des Immortels, le temps s'est déroulé, Prométhée règne. Iô! Brandis ta forte épée! Fais tomber les chaînes de mes mains! En me délivrant, fils du Jour, c'est toi seul que tu délivres.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

La clarté pâlit qui rayonnait sur les sommets Ouraniens. Vois! Dans tout le ciel orageux, une agitation sans bornes!... Ah! ah! L'obscurité redouble. Sous les portiques étoilés, des spectres de dieux fulgurants apparaissent tout à coup, puis s'éteignent.

PROMÉTHÉE
coupant les chaînes.

Le fer cède au pouvoir du glaive. Il bouillonne, il fond sous le tranchant, en même temps que mon esprit se sent délivré, tout à coup, de ses entraves terrestres. Certes, Hèraklès n'avait brisé — je comprends maintenant tes paroles — que les coins et les crampons solides qui me liaient au rocher. Les rets plus subtils d'Adrastée continuaient de m'entourer. Ah! Le seuil de l'Olympe tremble. Toutes ses portes, en s'ouvrant, vomissent, dans l'éclair, des spectres et des faces furieuses. Regarde! Les colonnes du ciel se renversent et croulent sans un bruit, telles qu'une vision de rêve, dans le gouffre incandescent.

LE FANTOME DE PROMÉTHÉE

Mes fers tombent aussi, dieu vainqueur. L'épée a fini son œuvre. Vois! Echappée de ta main, se ployant en cer. .e maintenant, et pareille à une roue, elle se consume avec lenteur, rougissant la profonde nuit d'une tache de flamme aussi terrible que l'œil ardent du lion.

Il se dissipe dans les airs.
— L'épée s'éteint.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Ah! ah! ah! Tout chancelle à la fois. Au milieu des nuées qui s'embrasent, un immense char apparaît, encombré de déesses et de dieux...

SCÈNE XIV

L'ÉCROULEMENT DE L'OLYMPE

CLAMEURS DES DIEUX

(Confuses, et encore indistinctes, elles se rapprochent rapidement.)

O ruine! Ebranlement sacré! Iô! Iô! Némésis! Némésis! Le ciel se rue de son faîte... Ha! ha! ha! ha! nous périssons. Mais si la lumière et ses joies ne sont plus pour les dieux désormais, ton pied n'a pas franchi le seuil de nos palais qui s'écroulent...

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Entends-tu le fracas grandissant, les clameurs, les plaintes, la rumeur de leur chute épouvantable! Vois! Autour du char qui flamboie, l'oiseau, l'aigle porte-foudre tournoie, tournoie de son vol pesant, et pousse des cris horribles.

PROMÉTHÉE

Zeus! Zeus! roi du Ciel, où es-tu donc? Dans l'entremêlement confus des sabots, des croupes, du timon, des rais de pluie furieuse, mes yeux ne

te distinguent pas. N'importe! Le destin t'a saisi. En vain tes coursiers flamboyants luttent encore, et, pour mieux résister, battent des pieds, en hennissant, entre leurs ailes terribles. Chaque instant, comme un poids de plomb, te précipite à l'abîme.. Mais quoi! n'es-tu pas là ?.. Zeus! ô Zeus!

Il se dresse impétueusement.

Frémissant, comptant du doigt tes fils, rejetant mon visage en arrière, j'étends la main, pour mieux y voir, au-dessus de mes paupières.

CLAMEURS DES DIEUX

As-tu cru asservir l'Ouranien ! Il échappe à ton audace impie. Transfiguré, beau, rayonnant, oublieux de son chétif Olympe, Zeus règne à jamais, désormais, sur un monde mystérieux, d'où il commande aux vivants... O joie! joie! désastre éclatant! Puisque le Père est triomphant, que m'importe ma ruine! Iô! Regarde, ô dieu des souffrants! Sans regrets, sans peur, je me dépouille de tout ce qui faisait autrefois et ma force et mon orgueil.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

O stupeur! Poussant des cris joyeux, s'animant l'un l'autre, en leur délire, ils lancent au gouffre ténébreux, le laurier, l'épée, la coupe d'or, l'arc puissant, la grande lyre, tout ce qui chargeait leurs mains... Vois! vois! Tels que des météores, les joyaux d'or et de feu tombent, en emplissant le ciel, les forêts, les vieux monts caverneux, de longs frissons de lumière.

PROMÉTHÉE

Tu m'échappes encore! Malheur! malheur! O démon, où sont donc tes retraites! Ah! ah! hélas! hélas sur moi!.. Mais que peut Zeus, sans la foudre? Fugitif, errant dans les rafales, ou tapi sous

le brouillard du soir, certes, il ne m'empêchera pas, n'étant rien désormais qu'une voix et le vain souffle d'un songe, de relever pour les hommes, ici-bas, l'Olympe détruit au ciel. Iô! Iô! Moi aussi, je crierai et ma joie et ma victoire! Le Hadès vous attend, dieux déchus. Disparaissez! Vite! A l'abîme! Frappant avec ma forte main le giron maternel de Gaia, je vous ouvre, jusqu'aux enfers, une descente facile.

CLAMEURS DES DIEUX

Arrête! Ce n'est pas dans la nuit, sur les bords du Styx et du Ténare, que les destins ont assigné notre séjour éternel. Ouvre les yeux! Ne vois-tu pas? L'aigle qui tombe avec nous porte dans sa serre embrasée notre torche funéraire, le feu blanc et bouillonnant d'éclairs du dernier foudre Olympien. Construisant sur ce roc un bûcher avec les poutres et les débris de notre char fracassé, tu y déposeras, Titan, les dieux puissants que nous fûmes. Et aussitôt, roulant sur nous, le rouge démon fraternel, Héphaistos, en montant dans l'éther, nous réunira au Père.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

O splendeur des Tyrans immortels! Mon œil, hélas! tant ils sont proches, les distingue dans la nue. Les vois-tu, pressés, entremêlés, cramponnés aux jantes et à l'essieu, les jambes pendantes sur le gouffre!.. Ha! ha! leur chute s'accélère. Dans les coups sur coups de l'éclair, sous le fouet de la grêle pesante, les chevaux, ruant, se débattant, emplissent le ciel écumant d'un immense naufrage de char, plein d'épaves et de débris.

CLAMEURS DES DIEUX

Aï! Aï! Douleurs sans nom! O misère! Le puis-

sant char, pareil au feu, me consume et brise tous mes membres, dans ses bonds désordonnés... Ah! mon souffle s'éteint, je meurs! Mais, du moins, mes yeux ne verront point triompher sur cette terre impie le désordre et la rébellion que ton audace y déchaîne. Salut, ciel! astres d'or! ô lumière! Et toi, splendide Olympe où j'ai vécu! Car, certes, il m'est encore permis de prononcer vos noms sacrés, quoiqu'il n'y ait plus rien désormais qui soit commun entre nous!

Le char s'abat aux pieds de Prométhée. Tumulte. Commotion terrible.

SCÈNE XV

LE BUCHER DIVIN

LA FOULE DES HOMMES

Ils arrivent de tous côtés, débouchant des vallées, des ravins, des gorges de la montagne.
(Cris et confusion.)

Les dieux sont morts! Les dieux sont morts! Tous mes os se heurtent d'épouvante... Ha! ha! Zeus est-il détrôné? Le ciel s'effondre-t-il sur la terre?... Vois! Hâtant ma fuite éperdue, gravissant les pentes et les ravines, j'emporte, les ayant chargés sur mon épaule robuste, coffres, amphores, broches, trépieds, tout ce qu'en hâte j'ai pu sauver dans les demeures qui croulent... Plus vite! Avance! Hâte ton pied! Je halette et mes membres s'affaissent... O Zeus! A travers le fracas de la mer et des nuées, n'est-ce pas toi qui cries ainsi : les dieux sont morts! les dieux sont morts! pour nous prendre à ton embûche?

PROMÉTHÉE

Rassurez-vous, fils du Titan. Zeus n'a plus d'em-

bûche contre vous. Le char du tonnerre est brisé; la Justice, avec son pied tardif, est venue, elle est venue, enfin... Approchez! Ici! Plus près! vous dis-je. Mêlez-vous sans crainte aux dieux du feu! Certes, il est juste que vos yeux contemplent, en s'en réjouissant, les tyrans qui ne sont plus. Et vous, noirs démons des fournaises, amassez, entassez jusqu'aux nues les troncs des cèdres superbes, sur cette roche énorme et haute qui domine au-dessus des flots amers! En effet, il convient que la terre soit témoin, avec tous ses fils, des funérailles des dieux!

Les Kabires, silencieusement, commencent de dresser le bûcher.

LA FOULE DES HOMMES

Se peut-il que les dieux soient morts! O vertige! O pensée insondable! Que faut-il dire? Je ne sais. Une stupeur sans bornes me saisit. Eux qui trônaient sur l'univers, plus sacrés que le Ciel azuré, plus lointains que l'étoile immuable qui brille au pôle glacé, quelle épée, quel trait les a tués?... Ah! ah! ah! Action formidable! Entends-tu? L'on a tué les dieux! Certes, depuis l'antique jour où le rayon de la clarté jaillissant du Chaos ténébreux construisit le dôme d'or des astres, il ne s'est jamais accompli d'action plus grande, plus terrible!

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

O joie! Espoir démesuré! Je ne sais ce qui bondit en moi, comme le son de la trompette. Les rochers crient, la noire nuit brille de torches sans nombre. Vais-je devenir plus qu'un homme? M'asseoirai-je au banquet Olympien!

PROMÉTHÉE

Rangez-vous! Place! place! silence! Respectez la majesté de ceux que l'on porte au bûcher de Gaia!

PROMÉTHÉE

Les Kabire défilent.

O Arès !... Pallas !... Aphrodite ! Comme Hélios rit sous la nue, votre splendeur, votre éclat lumineux frémissent encore à travers vos membres. Et toi, grande épouse de Zeus ! Les astres ne sont pas éteints dans le voile de sombre azur tissé d'étoiles qui enveloppe ton sein. Je vous salue, dieux détrônés. Que de fois, tandis qu'à cette place je pendais au rocher de la nuit, j'ai répété dans mon esprit ce que j'eusse voulu vous dire en face, si le destin m'eût délivré. Et maintenant, je balbutie ; la pitié se glisse dans mon âme.

De nouveaux Kabires passent.

Malheur ! Je te revois, ô Phoibos ! Et toi, chasseresse Artémis ! Pure haleine parfumée !... O Bakkhos !... Hermès !... Ah ! ah ! hélas ! Un flot de larmes noie mes yeux. En effet, qui pourrait encore haïr, ayant triomphé ? L'Océan se recouche et se tait, les grandes vagues dorment ensemble, sous l'œil d'or des cieux calmés, quand le noir typhon qui les gonflait n'exhale plus sa fureur. D'ailleurs, ce n'est pas vous, ô dieux, que le cœur du Titan haïssait, mais le mal pullulant à l'ombre de votre sceptre de fer. J'en jure par les siècles splendides qui se lèvent pour Gaia, par le lion et par l'agneau enfin réconciliés, par l'avenir, que je fonde à jamais sur le cœur purifié de l'homme, comme sur un roc de diamant, ni mes propres maux, ni mon injure n'ont fait pencher la balance inflexible où ma main pesait les dieux. Mais c'est pour que la Terre vive, qu'impitoyable par pitié Prométhée a dû les immoler, pareil au prêtre ceint de fleurs, qui, sans haine et sans colère, égorge la victime à l'autel. J'ai frappé le coup, le monde est

libre. Toi maintenant, aigle de Zeus, frère céleste du vautour qui était mon compagnon terrestre, fais remonter les morts divins, dans le vaste sein de l'éther, sur les ailes du feu infatigable !

L'aigle vole autour du bûcher. Tonnerre.

LA FOULE DES HOMMES

Arrête ! Encore un moment ! Au travers de la flamme qui gronde, les vois-tu, les vois-tu, couchés sur le faîte du bûcher ?... O formes revêtues d'amour ! Beaux membres pâles, ardents, sanglants, tout consumés de blessures ! Les larmes coulent de mes yeux. O déesses ! O grandes fleurs du monde !.. Mortes ? mortes ? Non, endormies ! A chaque éclat du feu strident, leur sein, plus lumineux, plus splendide que le sein de marbre des statues, semble encore se soulever. Vois ! Ainsi que d'une hyacinthe coule une rosée de miel, leur bouche entr'-ouverte sourit ; le laurier frissonne dans les boucles de leur chevelure d'or.

PROMÉTHÉE

Rêve ! Illusion ! Les dieux sont morts. Soumets-toi aux lois du ciel qui tourne ! En vain les cygnes d'Apollon environnent, en chantant, le bûcher. Accouplés sous le beau joug d'argent, ils n'emmèneront plus Phoibos au pays des tourbillons de neige. Et vous, colombes de Zeus, nourries par le vivant Soleil de son urne de feu d'or, votre essaim n'apportera plus, des extrémités du monde, l'ambroisie suave aux Olympiens !

Pause. La flamme grandissante enveloppe le bûcher.

LA FOULE DES HOMMES

Ah ! ah ! c'en est donc fait ! Les dieux vont s'en-

gloutir dans l'Erèbe... Vite ! Apporte l'amphore, hélas ! Verse à flots, le vin et le miel, en libations funéraires !... Jamais, jamais jusqu'à ce jour, je n'avais connu la Beauté. Je la vois, et au même instant, je la perds, elle m'est arrachée. O détresse où tout mon cœur se fond ! Deuil amer qui me pénètre !... Héphaistos ! Héphaistos ! M'entends-tu ? Paix ! La flamme du bûcher, impétueuse, éblouissante, pleine de traits de foudre aigus qui y serpentent, se gonfle tout autour de leurs corps, comme un peplos magnifique... O splendeur d'Athénè ! O Bakkhos ! Et toi, Cypris-Aphroditè ! Ta beauté trop forte, en m'étreignant, coule et se mêle dans mon sang, et je défaille.

Nouveau tumulte.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Entends-tu ? Tout l'Ouranos frémit, la terre rend un son immense. Par la violence du feu, les racines des monts, des mers et du noir Tartare tremblent, tandis qu'autour de Prométhée, la foule des peuples amoncelés s'agite, avec de hautes clameurs.

LA FOULE DES HOMMES

Ah ! hélas ! Les dieux ont disparu. Le gouffre éclatant du bûcher nous les cache en ses vagues profondes... O visages ! O nimbes radieux ! Etres beaux, charmants, bienfaisants comme l'amour ou la vie ! Maintenant, qui implorerai-je ? Vers quels cieux, vers quel protecteur, me faut-il tendre les bras ?... Ah ! ah ! mes paupières ruissellent. Dans mon deuil, j'arrache mes cheveux, j'ensanglante mes pâles joues du coup violent de mes mains. Frappe ! Sans te lasser ! Frappe encore ! O Cypris ! Je te donne ces plaies, ces meurtrissures de mon sein... O dieux ! O dieux ! hélas sur vous ! Si puis-

sants naguères ! Et maintenant, les seuls honneurs qui vous restent sont ces tristes gémissements, ce sang, ces aspersions mortuaires.

PROMÉTHÉE

Que ta douleur s'apaise enfin ! Tempère ton deuil par la sagesse, de même que le vin âpre est adouci par le miel. En effet, ô fils de Pandorè, si le règne des dieux n'est plus, si leur trône étincelant s'écroule, tu succèdes à leur pouvoir.

LA FOULE DES HOMMES

Nous, des dieux! Malheur! ah! ah! malheur! Comment deviendrions-nous des dieux? Orgueil vain et stupide, hélas!... Va! Sans l'appui de Zeus, fils de Gaia, l'homme est le rêve d'une ombre. Tu as beau nous vanter sa grandeur. Faible, timide, misérable, je connais mon âme dans mon sein.

PROMÉTHÉE

Est-ce bien toi qui parles ainsi? Que de fois, fils oublieux, tes pères ont maudit, devant ce rocher même, et Zeus et les Olympiens! Et l'imprécation accomplie, ton triste cœur, ton lâche cœur redemande à la nuit et au gouffre ceux qu'elle y vouait jadis!

LA FOULE DES HOMMES

N'étais-je pas trompé par toi? L'homme connaissait-il ces dieux que ta ruse et tes mensonges le contraignaient de haïr? Certes, je les pleure aujourd'hui. Malheureux! Pourquoi le cacherais-je? Les sanglots, les cris brisent ma voix. Comme les sources de Téthys, mon cœur flue d'une douleur amère.

PROMÉTHÉE

Ma ruse, mes mensonges, dis-tu! La ruse et moi, fils de la femme, sommes aussi largement séparés

que la terre l'est du ciel.. Mais, pardonnant à ta douleur, j'oublie tous tes injustes reproches.

LA FOULE DES HOMMES

Tais-toi ! Tais-toi ! Ne parle plus! Laisse-moi mon désespoir farouche !.. Ha ! ha ! L'on a tué les dieux ! Crime sans nom, qu'on ne peut dire, et qui surpasse les prodiges impies et abominables ! Ah ! j'envie le bonheur des morts, je les aime, c'est leur demeure que je veux habiter désormais... Aïdès ! Aïdès ! Ne les prends pas ! M'entends-tu, ô flamme dévorante ! Les arrachant au dieu du Styx, je veux les revoir encore !

Ils se ruent vers le bûcher pour l'éteindre.

PROMÉTHÉE

Que fais-tu! Quel transport te saisit ? Arrête ! Arrête! Reviens à toi !...O stupeur ! Certes, je le vois, ton cœur a déjà oublié ce qu'étaient ces dieux que tu déplores. Dans la foudre, dans la terreur, roulait leur féroce esprit. Sur vous, sur vos enfants, sur vos femmes, comme une nuée de tempête audessus des flots retentissants, leur droite était suspendue... Mais qui pourrait s'en souvenir ? Ce sont là des choses si lointaines ! Vois ! Ma plaie fume à mon flanc; le puissant Thanatos plane encore sur la terre désolée. Revêtu de sa robe d'aigle, et fendant d'un vol aveugle l'obscure épaisseur des airs, ce démon, ce roi des épouvantes, n'a pas cessé, tant que Zeus a régné, au cours des siècles sans nombre de lancer sur le troupeau des hommes ses lourdes flèches de plomb... O détresse ! O deuil ! Mêlée du monde ! Nuit lugubre où Arès triomphait ! Jamais de paix ! Toujours, sans cesse, l'urne horrible, à longs flots de sang, roulait le meurtre et la guerre. Et quand l'homme tombait, Aïdès, aux

aguets sur son trône de feu, avec la fourche victimaire, le plongeait dans ses cachots.

LA FOULE DES HOMMES

Tu mens, tu mens, dieu insensé! Si un peu de mal rampait sur terre, la splendeur, la gloire y rayonnaient, l'Olympe y versait sa joie. Ah! le laurier, les palmes, le péan! Apollon, avec son bouclier d'or, grand miroir de la lumière! Nu dans la clarté effrayante de sa tranquille beauté, il éparpillait sur le monde, de ses longs cheveux d'or bouillonnants, les reflets du sang et de la flamme. Nous rendras-tu l'encens fumant, les bœufs blancs chargés de guirlandes, les chœurs joyeux tournant en rond, comme la roue du potier? Quel sera ton culte, ô dieu funèbre? Dis! Nous donneras-tu des choses plus belles que celles-là? Hélas! rien, plus rien ne nous reste du clair Olympe écroulé. Vois! Les cygnes ont disparu... Les colombes de l'ambroisie, en volant tout autour du bûcher, y tombent une par une.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Silence! La flamme s'affaisse, l'océan s'obscurcit tout à coup. Au travers des jets du feu ardent, la fumée roule en torses immenses, qui s'étendent sur l'Ouranos, comme la nue montant de la mer.

LA FOULE DES HOMMES

Vertige affreux! Vient-il d'Aidès, ce brouillard qui m'environne, plus pesant que l'ombre de la Mort? D'étranges souvenirs m'oppressent. A la lueur pâle, indistincte, des flammes qui s'abaissent toujours, la montagne, avec ses glaciers, m'apparaît comme un gouffre de ruines... Quels cris tu pousses, aigle de Zeus, quels cris rauques et discordants, cependant que, d'une aile plus lourde,

ton vol tourne autour du bûcher ! Certes, toi aussi, tu regrettes ceux qui te présentaient, là-haut, le nectar et l'ambroisie. O douleur ! Je ne les verrai plus. Ah ! ah ! L'épée me frappe au cœur ; mes os, mes os se séparent.. Retiens tes cris ! Assez ! te dis-je. M'entends-tu ? Silence, oiseau de Zeus ! Mais quoi ! Malheur ! Que fais-tu donc !.. Ah ! ah ! La flamme... La flamme...

Longue pause.

PROMÉTHÉE

L'Olympe radieux a vécu. Thanatos a pesé, à leur tour, ces dieux si beaux, ces dieux si forts, de qui l'ombre épouvantait la terre. Rien ne reste des tout-puissants qu'une morne cendre entassée, un dernier feu d'éclairs qui va et vient au-dessus des débris du grand char, consumés, noircis, fumants de foudre. Maintenant, il m'est enfin donné de reprendre, ô fils de la femme, mon labeur interrompu. Le Palais éternel va surgir. Sur ses fondements assurés, dans le roc inébranlable, j'élèverai ses murs, ses tours, ses colonnades aux blancs frontons, et ses portiques immenses... M'entends-tu ? Cesse ta plainte aiguë ! Ne gémis plus, race éphémère ! Le temps de la joie est venu ; Zeus a fui, pareil à la fumée. C'est moi, moi, qui suis désormais, ton dieu et ton roi unique.. Iô ! Iô ! Tout se ranime et fleurit. L'aube point dans les nuées ; les os des morts qui pourrissaient tressaillent, quand mon ombre tombe sur eux. O vivants, voyez ! levez les yeux ! Ma royauté, si longtemps désirée, siège, splendide, sur ma face. Un éternel bonheur commence pour le Titan et pour les fils de l'homme.

LA FOULE DES HOMMES

Quel bonheur y aura-t-il pour nous ? Les temples

gisent sur le sol, les sources prophétiques sont mortes. Sans guides, nous restons orphelins, faibles et nus, pauvres larves terrestres... Tu gémis, enfant. Plains-tu les dieux? Pourquoi, me saisissant la main, me retiens-tu par mon peplos, et, comme un petit poussin, te caches-tu sous mon aile? Ils ne sont plus, ceux qui t'aimaient. Se penchant du haut des nues, ils n'allumeront plus en toi la flamme des désirs magnanimes... O regrets! O douleur qui me point! Prométhée! Prométhée! Ah! hélas! Quelle action terrible et impie les Destins t'ont forcé d'accomplir!... O deuil! deuil! Il n'est plus pour moi qu'une joie expiatrice. Ravivant mon lugubre flambeau, fouillant les bois et les plaines, j'y vais chercher, Tueur des dieux, ce qu'ils ont laissé sur terre.

PROMÉTHÉE

Quoi! Que resterait-il des dieux? L'Olympe gît sous l'Erèbe... Ces débris? Ces noirs tisons fumants? Certes, tu peux les recueillir, si ton cœur douloureux t'y invite.

LA FOULE DES HOMMES

Te railles-tu, ô dur Titan! N'as-tu pas vu tomber du ciel, dans les vagues immenses de sa ruine, ces armes, ces joyaux olympiens, dont leurs mains se dépouillaient? O belle lyre de Phoibos! Thyrse d'or! Baguette ailée du dieu qui endort la vie des hommes! Tout l'Ouranos supérieur, et la terre et l'abîme salé riaient, quand le ceste a passé, plus brillant que mille étoiles. Maintenant, mon désir pieux retrouvera ces merveilles. Tenant la torche dans ma main, sans que ni la mer, ni la flamme, ni les monts, ni les torrents grondants puissent arrêter mes pas, je vais chercher çà et là, par la terre, toutes ces choses du ciel, pour qu'elles

demeurent à jamais, et ma joie et ma souffrance. Toi, siège ici, seul, sur ce roc! Le flanc percé, les mains, les pieds saignants, offre-toi pour dieu à tes esclaves! Mon cœur reste avec les morts.

Ils se dispersent tumultueusement. — Pause.

LE CHŒUR DES ARGONAUTES

Ah! sur un signe du Titan, les noirs Kabires saisissent, en se rangeant par troupes, au pied des monts, le hoyau, le pic, la scie grinçante... Mais quoi! Quel ouragan s'élève, dispersant sur l'univers entier le bûcher d'un monde mort? A travers la cendre et la fumée, vois les vagues bouleversées, les trombes tourbillonnantes! Hestia, du fond de sa caverne, secoue, sans relâche, les rocs, et les plages, et les cités.

ÉLÉMIR BOURGES.

FIN



REVUE DU MOIS

—

ÉPILOGUES

M. Waldeck-Rousseau et quelques autres hommes d'Etat. — On fut généralement d'accord, il y a quelques semaines, pour considérer M. Waldeck-Rousseau tel qu'un grand homme d'Etat. Cela pourrait être un éloge suprême; mais la médiocrité de cette corporation enlève à ce jugement beaucoup de son importance. Tout est relatif « en nous et hors de nous ». M. Waldeck-Rousseau excellait dans la politique plutôt que dans l'aquarelle et les talents de l'orateur dépassaient en lui ceux du pêcheur à la ligne. Comme chef de gouvernement, on trouve à peine à qui le comparer. Son prédécesseur était un professeur de belles-lettres, honorable et têtu; son successeur est un théologien féroce, plus voisin certes de Calvin que de Richelieu. Dans un monde où les hommes politiques font de la politique à peu près comme les hommes de théâtre font du théâtre, M. Waldeck-Rousseau parut un prodige. Il arrivait les mains dans ses poches, une petite cravache dissimulée dans sa manche, l'air froidement goguenard et, sans lâcher sa cigarette, il improvisait une fort jolie représentation. Les parlementaires dansaient comme un seul homme, les yeux fixés sur leur dompteur.

Il savait faire travailler. Malheureusement il avait des distractions, étant plein de bovarysme. Il y a des trous dans les meilleures de ses comédies, et aucune ne se termina jamais par un dénouement raisonnable, ni surtout conforme à ce que pouvait faire prévoir le premier acte.

Il y a deux sortes de créateurs : ceux qui sont supérieurs et ceux qui sont inférieurs à leur œuvre. Faire

plus beau ou moins beau que soi, cela arrive, sans que les causes en soient faciles à déterminer, dans la génération intellectuelle comme dans la génération physique. M. Waldeck-Rousseau fut supérieur à son œuvre. Mais, dans ce cas particulier, il ne sera peut-être pas impossible de découvrir pourquoi. Une œuvre n'est pas finie quand elle est écrite, peinte ou promulguée. Elle est née à la vie, voilà tout. Elle est livrée aux hommes ; elle deviendra ce que les hommes la feront. Pour vivre, pour croître, il faut qu'un être tombe dans un milieu qui ne soit ni trop hostile, ni trop favorable. Il y a également à craindre pour lui ou l'étouffement ou un développement trop rapide et excessif. Une lutte dont l'être sort vainqueur, voilà les meilleures conditions.

Or, les deux grandes œuvres de M. Waldeck-Rousseau, la loi sur les syndicats et la loi sur les associations, furent également accueillies avec une faveur violente et passionnée. Le terrain où il les jetait était trop riche ; le climat, trop chaud. La végétation fut extravagante. Des lois d'organisation et de liberté sont devenues, en peu d'années, dans un tel milieu, des lois de désordre et de tyrannie.

Je n'insisterai pas. Je me sens trop individualiste pour goûter, soit au point de vue esthétique, soit au point de vue social, les deux célèbres inventions de M. Waldeck-Rousseau. L'abolition des corporations avait certainement été l'une des œuvres les plus utiles de la Révolution, car cela libérait l'individu intelligent du joug des majorités de médiocres. Le meilleur mécanisme social serait celui qui favoriserait la force aux dépens de la faiblesse, la santé aux dépens de la maladie. La civilisation est née de telles pratiques ; la méthode inverse la détruira. On peut, il est vrai, rêver d'un nouvel ordre de choses ; mais on peut parier que ce nouvel ordre de choses ne sera pas plus agréable que l'ancien, et qu'il sera aboli à son tour.

Agir, que c'est difficile ! On ne sait jamais ce que l'on fait. Mais les hommes agissent-ils vraiment ou sont-ils

agis? La volonté n'est qu'une illusion, dans les actes sociaux comme dans les actes individuels. Ici et là il ne se fait jamais que ce qui doit se faire : les combinaisons psychologiques sont aussi impérieuses que les combinaisons chimiques. Les grands esprits en subissent les lois aussi bien que les médiocres. De grandes choses ont été accomplies par de petits hommes et réciproquement. En politique, où le résultat est tout, l'homme qui a réalisé un grand dessein est généralement tenu pour un grand homme d'Etat, et cela est juste au point de vue social; cela ne l'est pas au point de vue philosophique.

Que M. Waldeck-Rousseau ait été, intellectuellement, supérieur à Jules Ferry, cela ne semble pas contestable. J'appellerais même volontiers Jules Ferry un petit esprit, une cervelle rétrécie : et cependant, son œuvre, qui reste, est considérable. Celle de M. Waldeck-Rousseau, déjà gâchée par ses successeurs, n'est plus qu'un amalgame de contradictions. Jules Ferry eut le désir de donner à la France un empire colonial, et il a réussi. Toutes nos colonies récentes lui doivent, en principe, leur existence. Un homme d'un haut génie n'eût pas mieux fait. Peut-être Jules Ferry dut-il son bonheur à ceci, qu'il agissait dans le sens de la tradition française; M. Waldeck-Rousseau n'eut que le sens de la tradition républicaine, qui est très loin de se confondre toujours avec la première.

Il avait une certaine ingénuité, ce politicien de tenue ou de pose sceptique : il croyait à la toute-puissance des lois. Faiblesse de jurisconsulte. Élevé parmi les codes, les arrêts et les commentaires, il s'imaginait que les lois ont une influence non seulement sur les volontés, qu'elles plient nécessairement, mais aussi sur les sensibilités : qu'on détermine, par exemple, le goût des associations civiles en les rendant licites et que l'on diminue le goût des associations religieuses en les rendant illicites. Je crois qu'il en est des lois qui veulent régir les choses de la religion, comme de celles qui veulent régir les choses de l'amour : elles ne servent qu'à exaspérer les désirs.

Mais il y a un fait plus général. Les lois de portée

sociale arrivent presque toujours trop tard, parce qu'elles représentent, au jour de leur promulgation, un état d'esprit déjà ancien. Chaque génération a son idée fixe : elle ne la réalise le plus souvent qu'à la veille de sa disparition, alors que d'autres hommes sont nés à l'action, qui ne comprennent plus rien à ce vieil idéal. Il n'y a rien de ridicule comme les utopies périmées. On dit que M. Waldeck-Rousseau rêvait, sans trop le dire, d'unité morale. Si ce n'est vrai de lui, c'est vrai de ses successeurs, qui, d'ailleurs, sont encore plus vieux. Qu'il faut être vieux pour avoir, en un temps où toute originalité est un titre, de telles préoccupations ! Sans doute, cela est aussi l'idéal des socialistes, qui paraissent tout jeunes ; mais leur jeunesse a été fanée par les siècles. L'humanité marche certainement vers une différenciation toujours plus grande de chacune de ses unités, en même temps que de chacune de ses moitiés. Jamais, dans les deux ou trois pays européens de vraie civilisation, l'homme et la femme n'ont été de mœurs, de sensibilités, de costumes plus différents. Sans doute, c'est la femme qui se féminise, l'homme manifestant au contraire une certaine stabilité. Sous Louis XIV, les deux sexes sont vêtus de même, soie, velours, plumes et dentelles, mais l'avantage de la simplicité est alors du côté de la femme : c'est elle, à ce moment, la moins artificielle. Aujourd'hui la différence des costumes est si grande qu'on croirait à deux espèces différentes. Ceci est l'extérieur ; l'intérieur, si on l'examinait sérieusement, n'offrirait pas, quoi qu'en pensent les féministes, de moindres dissemblances. Mais cela est fatal : le dimorphisme sexuel s'accentue à mesure que les sensibilités s'affinent. S'affiner, pour une sensibilité, c'est aller jusqu'au bout de sa puissance, de son instinct : et il semble bien que nous en soyons là. C'est par le même motif que les caractères originaux de chaque individu tendent à sortir et à se manifester au détriment des caractères purement sociaux. Quand l'égoïsme règne, c'est une sottise de parler d'unité morale.

Il est trop tard et ce n'est pas M. Combes, disciple

attardé, quoique brillant, de saint Thomas d'Aquin, qui nous rendra la foi en n'importe quel idéal. Tous les idéaux sont pourris et en fumier ; ils sentent mauvais. Une odeur de corruption ou de mensonge sort de tous les manuels de morale ;mais celle qu'exhalent les nouveaux est la plus méphitique, venant d'une pourriture toute neuve et que le vent et le soleil des siècles n'ont pas atténuée.

Rêvons, s'il est permis de rêver, non pas d'unité, mais de multiplicité. Quoi ! voudrait-on une humanité plus humble encore qu'elle ne l'est, plus réduite en troupeau, plus docile à hurler en chœur, comme une tribu de singes? Les rêves d'unité morale cachent des rêves de tyrannie : une horde homogène est facile à conduire.

Pour revenir à M. Waldeck-Rousseau, constatons une fois de plus, avec tous les peuples, tous les souverains, tous les journaux, qu'il est mort et bien mort. *Le Temps* a publié le plan de son foie.

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

William Ritter : *La Passante des quatre saisons*, « Mercure de France, » 3.50. — Eugène Demolder : *L'Arche de Monsieur Cheunus*, « Mercure de France », 2 fr. — Jean Lorrain : *La Maison Philibert* et *Fards et Poisons*, Librairie illustrée, Ollendorff, 3.50. — Maurice Maindron : *Monsieur de Clérambon*, Fasquelle, 3.50. — Eugène Montfort : *Cœurs malades*, Fasquelle, 3.50. — Léon Daudet : *La Déchéance*, Fasquelle, 3.50 — Louis Bertrand : *Pépète le bien-aimé*, Ollendorff, 3.50. — Adolphe Darvant : *L'Initiatrice*, Albin-Michel, 3.50. — Auguste Germain : *Premier prix du Conservatoire*, Félix Juven, 3.50. — Pierre Coulevain : *Sur la branche*, Calmann-Lévy, 3.50. — Resclauze de Bermon : *Le Sillon*, Plon, 3.50. — Max O'Rell : *Confidentiel*, Calmann-Lévy, 3.50. — Dubois-Melly : *La Pastoure* et *Majorie*, Henry Kundig, Genève, 3.50. — Richard O'Monroy : *O Nature !...* Calmann-Lévy, 3.50 — Michel Provins : *Comment elles nous prennent*, Fasquelle, 3.50. — Michel Ghemma : *Illusions et plaintes*, Messein, 3.50. — E. Gomez-Carrillo : *Petites âmes d'ici et d'ailleurs*, traduit de l'espagnol par Th. Barthez, Sansot, 1 franc.

La Passante des quatre saisons par William Ritter. Il faut avoir un bien grand talent pour nous intéresser aux différents effets d'un coup de foudre sentimental sur un pauvre diable de marmiton, un domestique, un *kellner*, serveur de table d'hôte dans un vagon restaurant de la

ligne Arlberg-Vienne. Quoi qu'on fasse, le valet qui porte sous son habit les passions d'un roi ne nous intéresse guère et s'il peut devenir réellement le roi, cela ne semble plus de mode. Le kellner s'éprend d'une princesse roumaine entrevue trois fois : petite fille, jeune fille et femme. Contrairement aux usages viennois, la princesse n'enlève pas tout de suite son écuyer tranchant, il roule très longtemps solitaire avec le poids de son amour dans le monotone tourbillon de son express ; mais, un jour, le mari vulgaire et riche meurt après avoir trompé, ruiné, désespéré la belle petite princesse aux robes changeantes comme les saisons. Le malheur pousse la trop inaccessible Aglaé dans les bras du pauvre Antoine : « Voulez-vous encore être mon fidèle serviteur ? » demande-t-elle à ce garçon ébloui qui était sur le point de se jeter sous les roues de sa prison ambulante. Nul doute au sujet de son acceptation et voilà un couple bizarre, mais assorti, de plus sur la terre. Auront-ils beaucoup d'enfants ? Après ce roman, tout en paysages rapides, en tableaux à la fois fuyants et précis qui ont la saveur des jolies choses aussi vite disparues qu'entrevues, nous rencontrons le petit ramoneur du pèlerinage de Maria-Zell, les deux sœurs dont l'une est coquette, l'autre tendre. Ces trois oiseaux s'en vont en gazouillant aimer et prier. Ils sont si jeunes qu'il faut bien leur pardonner la légèreté de leurs allures de pèlerins. C'est le plus petit des oiseaux qui fera le nid pendant que la sœur coquette pleurera son dépit et sa première vision trop noire des hommes, plus ramoneurs au fond qu'ils ne sont diables. Le livre se termine sur le conte de Noël, l'histoire blanche et idéale d'un petit prince dont le langage n'est pas celui des enfants de douze ans. Le grand péché de l'auteur est de voir toute jeunesse auréolée d'une chasteté légendaire qui n'existe que dans son imagination de poète. Les jeunes hommes de ses contes sont des enfants pour la pureté d'intention et des vieillards pour la façon philosophique dont ils expriment leur sentiment aussi fort que la mort qui les guette. Je ne veux pas chicaner sur la manière fleurie, parce qu'elle est un charme des romans de William Ritter et c'est toujours un régal pour le Français, né trop malin, de se sentir dominé par une impression fraîche de fond et de forme, mais les héros de ce livre parlent tous avec des presciences que ne peuvent jamais posséder des enfants si naïfs. En tous les cas, le don de jeunesse est une des plus rares qualités des romanciers de notre époque. — Voir sain, pur et joli, même en rêve ou en poésie,

c'est tellement extraordinaire de notre temps qu'il convient de féliciter ceux qui sont atteints de cette douce infirmité.

L'Arche de Monsieur Cheunus, par Eugène Demolder. Une coupe en cloisonné, un petit pot émaillé qui va cependant sur le feu des passions, un verre mousseline, orné de gros cabochons, dont la légèreté fluide a bien de la peine à retenir les lourdes pierres précieuses flottant deci delà, un petit tableau en porcelaine hollandaise séparé en plusieurs compartiments microscopiques dont pourtant quelques-uns enferment toute la splendeur de la mer ou du ciel, aussi un petit missel profane dans lequel on trouve des prières à Eros et des invocations aux jeunes vierges qui n'ont pas trop le souci de se laisser toucher par d'aimables vieillards. L'Arche de Monsieur Cheunus contient vraiment beaucoup de choses. C'est un jouet d'écrivain, une palette d'encres de couleurs où les moires nuancées et ondées submergent le noir deuil des amertumes scientifiques. Si chaque fois qu'Eugène Demolder s'amuse il fabrique de ces petits objets, il fera travailler pas mal de ses confrères et amis, car quelles étagères de bois des îles, quelles consoles Louis XV, quels guéridons de laque ou de jade seront dignes de supporter ces inquiétants bibelots de rares substances ?

La Maison Philibert, par Jean Lorrain. Le chiffre 3,5o peint en gros sur une lanterne indique tout le prix qu'il convient d'attacher à ce livre. D'un côté les volets sont clos, de l'autre ils s'entr'ouvrent sur une figure de Bottini pas très rassurante. Cependant quel roman bucolique ! La maison Philibert est en province, un ancien couvent et un nouveau pensionnat. Les jeunes personnes y écossent des petits pois sur des bancs de jardins avec des gloussements de poules couveuses. Toute la tendresse de la nature les entoure ; elles sont au vert dans un coin de petite ville silencieuse et elles représentent, parmi les sots, les médisants et les pimbêches, ce que la nature a encore de meilleur pour l'homme. Elles ne sont ni trop belles ni trop cruelles et elles ont des philosophies qui viennent de loin, d'un peu plus loin que leur premier amant. A suivre leurs ébats d'un œil point prévenu, on finit par s'attendrir, car ce sont des femmes comme les autres, moins compliquées que les autres, possédant, à défaut d'odeur de vertu, certains sachets remplis d'espérance qui leur valent bien le plus collet monté des costumes de bourgeoises. Juliette, Rébecca, Myrille, types retroussés avec un soin exquis par l'auteur, sont des bonnes sœurs de charité prêtes à tous les dévoue-

ments; elles bordent les poivrots dans leur lit, déniaisent les jeunes paysans en quête de savants soupirs et apprennent la littérature de Willy pour en bercer les nouvelles aspirations poétiques des receveurs des contributions célibataires. Ça ne tourne mal qu'à partir du moment où le patron Philibert cherche des éléments de corruption genre parisien. Oh! alors, Jean Lorrain se déchaîne! Toute la tourbe du grand monde va épaissir le pur cloaque. (Il y a des cloaques purs comme il y a le long des ornières des chemins de très clairs petits lacs dans lesquels les petits oiseaux ne dédaignent point d'aller boire). On voit rappliquer (style Philibert) les belles Madames de tous les cinq à sept un peu courus, les hétaïres de lettres, mâles et femelles, le gratin des antichambres gouvernementales et le dessus de la corbeille des agents de change. Entre deux idylles du Point-du-Jour, des barrières d'Italie où s'accouplent terreurs et gigolettes, on peut apercevoir Ludine de Neurflize, la vierge de Nuremberg pour vieux Messieurs, autrement dit le cent de clous en sac de satin qu'il est nécessaire de serrer dans le placard de ses souvenirs quand on est de la fête moderne. Ludine de Neurflize, c'est décidément la bête noire de Jean Lorrain, on la coudoie au détour de tous ses livres à en avoir des bleus! La traite des blanches est longuement exposée avec ses avantages et ses déboires. Philibert, le gros commerçant de province, est dévoré vif par les requins de Paris, on viole, on tue et Ludine porte les péchés de tout l'Israël demi-mondain de la bonne *soce* (lisez : société). La maison Philibert périclite après la mort de son chef. Il ne reste plus que sa femme, une vertueuse bossue, un brin jalouse mais si aimante, pour le représenter, et comme la police ne tolère pas les matrones non mariées à la direction des maisons Philibert, la pauvre infirme épousera, pour la forme, un autre marchand de chair humaine. Ce mariage blanc clot la série des unions rouges. Je ne recommanderai pas la maison Philibert aux collégiens qui n'ont pas l'âge légal pour y pénétrer; cependant c'est un bon roman, écrit dans un argot très curieux, consciencieusement fouillé. Il contient des statistiques intéressantes, des remarques au sujet de la criminalité qui pourraient servir à éclairer la police parisienne, si jamais quelque chose pouvait l'éclairer. Enfin, c'est un roman moral, aussi probe qu'une œuvre de Zola, seulement beaucoup mieux faite, surtout plus près de la vérité... qui marche.

Fards et Poisons, du même Jean Lorrain, me laissent froid au sortir de l'hospitalière maison Philibert. Oui, c'est

joli et troublant comme un caquetage de l'heure du thé, mais c'est embrouillé, comme un lacet de corset du lendemain. Je demande grâce ou des ciseaux !

Monsieur de Clérambon, par Maurice Maindron. J'imagine que l'auteur n'aime pas beaucoup son époque et qu'il se complaît, comme nombre de gens de goût, dans le retour à d'autres mœurs tout en conservant les connaissances acquises depuis 1569. J'aime ces belles femmes tendrement éprises de leur corps sinon folles, les jeunes hommes bâtis pour tous les combats et tous les crimes, plus forts de leur courage que de leurs droits; mais ce qui me paraît matière à réflexions malicieuses, c'est leur philosophie cruellement teintée de modernisme. Ils ont des idées d'Apaches sur les femmes et des remords tardifs du ressort des psychologues de Bourget. Ce M. de Clérambon est cependant la plus fière mine de gentilhomme que l'on puisse rêver, il est l'homme aux rubans verts... dont les aiguillettes ne sont nullement nouées, il est brave, insolent et tient l'argent pour le meilleur ou le pire nerf de la bataille : on dirait un juif de 1904, ma parole! Déjà mordu au vif de son être par la manie du renoncement, il fait parade de courtoisie quand il se sent la partie perdue, j'entends la partie sentimentale. Il renonce à violer la seule femme qu'il ait jamais aimée, c'est-à-dire le seul individu de l'espèce dont il ait jamais eu peur. Il est superstitieux comme tous les gens de mauvaise foi. Après boire il déroule ses rubans verts et c'est intéressant ces discours de Don Juan fatigué pensant encore à séduire. Cet Apache de 1569 est vraiment beau, quand il part en guerre vêtu de velours cerise et de panaches bleus; mais quand il disserte il me rappelle trop les théories du *Disciple*.

Les Cœurs malades, par Eugène Montfort. Mon Dieu, comme ces deux pauvres cœurs me tournent sur le mien ! Est-il possible de rencontrer sur la terre littéraire, si fertile en chiendents, deux malheureuses créatures si peu faites pour s'entendre! Ils regrettent chacun leur cœur-frère (assez n'est-ce pas de l'âme-sœur), et ils ne l'envoient pas dire. Ils pleurent, se lamentent, se consolent en se léchant mutuellement leurs plaies morales et cela les empoisonne de telle sorte qu'ils se rendent insupportables l'un à l'autre. Le Monsieur crie : Clara ! durant que la dame qui s'appelle Colette sanglote : « Oh ! que j'aime ta peau blanche. Tu es doux et souple comme mon mari ! » On n'a pas idée de femmes qui prennent un amant de la même couleur que le mari. Généralement ces choses arrivent bien pour la peau, mais plutôt par contraste. Le

roman, malgré son côté maladif, est curieux,écrit avec le soin du détail intime et en évitant une certaine brutalité dans les termes, ce qui le rend câlin et pas trop révoltant. On se déshabille, on se met au lit toutes les trois pages et ce n'est guère que pour griller des cigarettes en exhalant des plaintes de tourterelles blessées. Le pire, c'est que ce livre a le ton d'une histoire vécue, ou le talent de son auteur a tout au moins voulu nous le faire croire. Ah! que le divin Eros, qui pleure souvent puisque c'est son métier d'enfant, garde les jeunes hommes de pareilles Colette, ou, s'ils doivent les rencontrer, qu'ils n'hésitent pas à prendre la trique, pardon, la cravache, c'est plus 1830.

La Déchéance, par Léon Daudet. Un mari et une femme qui se trompent, le mari pour des raisons mauvaises et la femme sans raison. Le défilé obligatoire des masques mondains portant les plus grands noms de France. Il y a un certain duc de Fonteroy qui s'orne de cannes à pommes singulières et d'une avarice bien connue. N'empêche que ce gentilhomme, tête de turc, lui et sa pomme de canne, de tous nos contemporains,est un Mécène d'autant plus agréable qu'il a su préférer les Verlaine aux Rostand de son époque. Un trio de bandits étrangle le duc vers la fin, ce qui est dommage pour les Verlaine de l'avenir. Maintenant le roman se termine par une phrase inquiétante : « Car tout déchoit et se corrompt dans une société sans idéal. » Et puis il y a l'Espagnol croyant qui épouse l'adultère et lui rachète une conduite. Depuis *Germe et Poussière,*Léon Daudet pense au bon Dieu...j'en ai peur pour le bon Dieu, ronchonnerait Léon Bloy.

Pepète le bien-aimé, par Louis Bertrand. Histoire d'un beau gars que les femmes de toutes les classes de la société algérienne se disputent. Récits vivants et colorés, pleins de trouvailles pittoresques. Pépète, après avoir avalé une datte de plomb envoyée par de féroces jalousies, se marie comme un honnête homme, il épouse une négresse! Dans toute société de jolies femmes, il y a une négresse, et on se doit de l'épouser à cause de la rareté du cas. Pepète le bienaimé aime les tours de force, naturellement.

L'Initiatrice, par Adolphe Darvant. Elle initie assez peu ce pauvre collégien naïf et tellement timide qu'il se sauve devant les filles nues. Mais elle prendra sa revanche plus tard, elle deviendra la belle courtisane, se jetant à la tête de tous en souvenir du refus du premier. La morale n'est pas toujours

où on la place. Ce collégien épouse sa cousine et soupire bourgeoisement après le prix de Rome.

Premier prix du Conservatoire, par Auguste Germain. Une jeune fille riche qui, tombée dans la misère, monte sur les planches déguisée en Valkyrie et rend la fortune à ses parents en même temps qu'elle épouse un jeune Américain colossalement riche. Quel rêve pour les trottins sentimentaux! Quant aux mœurs du Conservatoire, je me suis laissé dire qu'elles étaient moins pures.

Sur la branche, par Pierre de Coulevain. L'histoire d'une femme de lettres de... cinquante-huit ans, dont le premier roman s'enlève. Je ne crois jamais une femme de lettres sur parole écrite ou verbale, mais moins celle-là que tout autre. Elle écrit jusqu'à son dernier soupir qui est : « Tombée de la branche! » Elle est heureuse de vivre à l'hôtel et de ne jamais savoir où elle ira passer ses vacances de Pâques ou ses villégiatures d'automne. Si le roman n'était pas bien écrit, je dirais aux lecteurs de se méfier de cette femme-là, mais ça doit être un homme, car on aperçoit des coins philosophiques d'une désolante sérénité.

Le Sillon, par Resclauze de Bermon. Une jeune fille qui sacrifie très sottement son bonheur à celui de l'homme qu'elle aime pour une idée par trop philanthropique. Elle se croit atteinte d'une maladie mortelle et, en refusant son fiancé, elle l'envoie se faire tuer ailleurs, après une suite de péripéties douloureuses pour tous les deux.

Confidentiel, par Max O'Rell. Cet écrivain n'est pas français, je pense, car il accable la nation française et surtout les femmes françaises d'un tas de compliments qu'elles ne méritent pas. Entre autres naïvetés, il a découvert que le peuple parisien n'aimait pas à boire et préférait le concert au marchand de vin. Quelle confidence, Messeigneurs! Maintenant il y a sur les jeunes filles à épouser de jolies choses, celles-ci par exemple : « Si vous voyez une jeune personne se réveiller de mauvaise humeur, sans un sourire et sans promptitude, ne la prenez pas pour femme. » Oui, mais comment constater cela de ses propres yeux et confidentiellement?

La Fée aux dentelles, par Louis Létang. Premier tome d'un feuilleton des plus intéressants et non dénué de bonne psychologie. La suite sera dans : *le Testament du Corsaire.*

La Pastoure, et **Majorie**, par Charles du Bois-Melly. Histoire du temps de Clovis et épisode de l'invasion française

en Valais. Des livres consciencieux écrits par un esprit se souciant de la gloire de son pays.

O Nature! par Richard O'Monroy. De l'esprit, encore de l'esprit et toujours de l'esprit, mais, l'éditeur me semble rééditer des historiettes déjà parues en d'autres volumes. Après tout, elles sont si amusantes... qu'on peut bien les relire.

Comment elles nous prennent! par Michel Provins. Des sentimentalités modernes, ultra-modernes et de la morale qui ressemble à certains anesthésiques : ça vous empêche de crier, mais pas de souffrir.

Illusions et Plaintes, par Michel Ghemma. Il y a des vers et sur la couverture des bonshommes de mauvais rêve. Le journal d'un hanté contient des choses curieuses.

Quelques petites âmes d'ici et d'ailleurs, par E. Gomez-Carrillo. De jolies âmes de poupées. Sada Yacco, des trottins londonniens et parisiens, des danseuses japonaises et, pour faire valser tout cela, les bruits de castagnettes d'un esprit très espagnol avec, en sourdine, la mélancolie des guitares grattées au soir de lune.

RACHILDE.

PHILOSOPHIE

L'Année philosophique (14e année, 1903) ; in-8°, 314 p. Alcan. — *L'Eternel Conflit*, essai philosophique, par William Romaine Paterson, trad. de l'anglais par G. Milo; in-12, 211 p. Alcan. — *Etudes sur la philosophie morale au* XIXe *siècle* (Bibliothèque des sciences sociales) ; in-8°, 296 p. Alcan. — *Les Derniers entretiens de Ch. Renouvier*, recueillis par L. Prat, avec deux portraits; in-18, 107 p. Armand Colin. — *Le Néo-criticisme de Ch. Renouvier*, par E. Janssens, in-8 carré, 318 p. Alcan. — *Essai sur les éléments et l'évolution de la moralité*, par M. Mauxion ; in-12, 171 p. Alcan.

L'Année philosophique pour 1903 renferme des études originales de MM. Brochard, Pillon et Dauriac. En quelques pages érudites et substantielles, M. Brochard réhabilite la morale d'Epicure et rectifie des idées fausses. Non seulement l'épicurisme, comme on l'a dit à tort bien des fois, n'est pas la grossière doctrine qui fait brutalement l'apologie du plaisir physique, mais il est très éloigné soit de la théorie cyrénaïque, soit même de la morale utilitaire avec lesquelles on l'a si souvent confondu. La formule épicurienne de la félicité comprend deux termes qui ne se trouvent pas toujours réunis, mais que le sage doit essayer de concilier : « ne pas souffrir dans son corps et ne pas être troublé dans son âme. » Et c'est incontestablement le deuxième terme que l'épicuris-

me place au sommet. « Ce qu'Epicure a bien vu, c'est que contre l'adversité nous n'avons de recours qu'en nous-mêmes. Ce sont nos propres pensées, nos propres réflexions qu'il faut, par un effort de volonté persévérant et obstiné, opposer aux coups du sort. Nous n'avons point d'autre ressource. Et c'est pour l'avoir compris et dit un des premiers, quoique sous une forme à la vérité imparfaite et même un peu naïve, qu'il est de la race des grands moralistes et qu'il mérite de conserver parmi eux la place que l'histoire lui a assignée. »

M. Pillon passe en revue la philosophie du XVIIe siècle à propos de l'idée de la simplicité divine et de la critique qu'en a faite Bayle. Il compare aussi le substantialisme leibnizien au monadisme néo-criticiste. Il estime que la distinction entre la « monade-conscience » et la « monade-substance » suffit à éclairer la discussion sur la simplicité de Dieu, discussion qu'il expose d'ailleurs en historien exact et parfaitement renseigné. Qu'il nous permette cependant de lui demander si le dernier grand ouvrage de Renouvier, *la Nouvelle-Monadologie*, a résolu le problème. Au fond, définir la substance par la conscience, et ainsi en modifier apparemment le concept, ou expliquer, comme le faisaient les anciens philosophes, la conscience par la substance, c'est, croyons-nous, tourner en cercle et jouer sur les mots. Qu'on l'appelle « loi » ou « catégorie », au lieu de « substance », la conscience est, au point de vue métaphysique, une idée et rien de plus.

M. Dauriac analyse l'instinct réaliste chez Descartes et chez Thomas Reid, et il met bien en relief l'opposition qui existe entre les deux penseurs. « Le plus vigoureux effort tenté pour résister à l'instinct réaliste, et pour le justifier par après, l'a été par Descartes. »

De cet effort est sortie la philosophie moderne, que Reid ne paraît pas avoir soupçonnée. « Que restera-t-il donc de Th. Reid ? De ses livres, décidément trop riches en niaiseries mémorables, il ne restera rien. Son défaut impardonnable et qui ternira sa gloire, si même il ne va point jusqu'à l'abolir, sera d'avoir confondu la fixation des points de départ de la philosophie avec la philosophie elle-même.

« Reid a passé sa vie à tourner autour du sens commun. On dirait d'un navire en partance qui ne peut jamais se décider à partir... et quand même s'imagine voyager. »

§

Dans **L'Éternel Conflit**, de M. William Romaine Pater-

son, il y a beaucoup de belles pensées, de l'érudition, et une réelle personnalité dans les discussions et dans la critique. C'est, peut-on dire, un livre de haute vulgarisation, car il ne s'y rencontre pas de conceptions essentiellement neuves. L'éternel conflit, c'est le conflit de l'homme avec lui-même, l'antinomie du réel et de l'idéal, base constante du drame humain. Asservissement de l'homme aux fatalités matérielles et physiques d'une part, effort vers la connaissance et la liberté, effort qui échoue constamment, d'autre part, telles sont les deux faces du drame de l'existence humaine. Et on les retrouve dans la morale, dans la psychologie individuelle et dans l'histoire. Il est facile de dresser la liste de nos illusions fondamentales, Volonté, Liberté, Plaisir, quelque raffinée qu'en soit la manifestation. La « liste des illusions » de Paterson équivaut au « tout est vanité » de l'Ecclésiaste. Le fond de la nature humaine est lutte, et c'est dans la vie religieuse que la lutte prend le caractère le plus dramatique. La conception chrétienne du monde n'est faite que d'ironie et de tragédie pures. Quel degré de croyance l'homme peut-il ajouter aux promesses de la religion, quand sa raison lui a permis de peser les idées conventionnelles, et qu'il se trouve en face des réalités de l'existence? A vrai dire aucun. Croyants et incrédules se rencontrent au même point, au seuil de l'Inconnaissable. « L'Eglise, en somme, a été ballottée par les vagues orageuses du monde, sans jamais réussir à les apaiser. Elle s'est résignée à subir le processus inévitable de déclin et de transformation auquel toute société humaine est vouée; elle a échoué d'une façon notoire dans sa tentative de faire du monde un grand mélodrame théologique. »

Mais s'il ne nous reste plus rien des croyances traditionnelles, il nous reste du moins cette conception inébranlable de la réalité: la moralité en tant qu'obligation de lutter. « Pour l'individu, la seule réalité vitale c'est sa conduite, le combat de sa volonté contre sa destinée, la lutte de l'incorruptible contre la corruption. » Interprétation éloquente et curieuse de la philosophie kantienne, qui démontre à son tour combien la morale du maître de Kœnigsberg est, quoi qu'on dise, inhérente au mode de penser contemporain, malgré tous les sophismes de la réaction schopenhauérienne et nietzschéenne.

§

Etudes sur la philosophie morale au XIXe siècle.

Ce titre réunit neuf conférences faites à l'*Ecole de Morale*. M. G. Belot a exposé les principes de la morale positiviste dans leurs rapports avec la conscience contemporaine; M. Darlu, la morale de Renouvier; M. Ch. Gide, la morale de Bastiat; M. Bernès, la morale de Proudhon; M. Landry, la morale de Karl Marx; M. Raoul Allier, la morale de Renan; M. Lichtenberger, la morale de Nietzsche. M. Roberty a parlé de Vinet et M. Brunschwicg de Maurice Mæterlinck. C'est assez dire l'intérêt de ce recueil, qui énumère et rassemble en faisceau les principales orientations de la philosophie morale contemporaine. Il faut, en particulier, savoir gré à M. Roberty d'avoir montré l'importance et la noblesse de la pensée morale de Vinet, « presque un inconnu chez nous, comme tout ce qui sort du protestantisme de langue française », et à M. L. Brunschvicg d'avoir su discerner chez Mæterlinck la valeur des idées indépendamment du seul mérite esthétique de l'écrivain.

Gardons-nous de confondre « le mysticisme de Mæterlinck avec le mysticisme passif qui s'incline et qui s'abandonne devant le secret des forces obscures et aveugles. C'est un mysticisme tout spirituel, qui repose sur l'action et sur la liberté; c'est aussi, pour le caractériser par une alliance de mots qui lui était en quelque sorte réservée, un mysticisme démocratique..... Si la démocratie est la civilisation de l'humanité devenue accessible à tous les hommes, les élevant dans un effort commun à une hauteur commune, nous n'avons pas le droit de la limiter à la satisfaction des misères les plus lamentables, à la réparation des iniquités les plus criantes : nous devons lui donner pour base la sagesse et la justice dans toute la profondeur de leur sens humain. Voilà pourquoi celui qui, par la force de la pensée et de la poésie, est en pouvoir de convaincre la foule des hommes qu'ils possèdent en eux la science du bonheur nous apporte la lumière qu'il nous faut à cette heure pour l'avènement de la démocratie. »

§

Ch. Renouvier est mort en septembre 1903. C'est incontestablement, avec Aug. Comte, le philosophe français le plus considérable du XIXe siècle. Son disciple et ami, M. Louis Prat, a recueilli ses dernières conversations, sorte de testament philosophique où le maître résume et précise les points essentiels de la doctrine qu'il prêchait depuis plus de cinquante ans sans défaillances, et presque sans contradictions.

Cette doctrine était devenue, vers la fin de sa vie, une sorte de religion laïque ; du moins il la proposait comme telle. Ce fut sa préoccupation dernière et son ultime espérance. Si l'on considère l'élite intellectuelle qui se réclame de lui, recrutée dans l'Université et dans le milieu théologique protestant, on doit constater que son vœu le plus cher avait eu, déjà de son vivant, un commencement de réalisation.

M. E. Janssens, docteur de l'Institut supérieur de philosophie de Louvain, a étudié, dans la doctrine de Renouvier, ce qui, à proprement parler, constitue le *néo-criticisme*, théorie complète de la connaissance et de la certitude, que son auteur prétend rattacher directement à Kant, mais qui, en réalité, se distingue du kantisme par des différences importantes, et qui emprunte beaucoup à Leibniz et à la philosophie française antérieure à Kant.

Suivant Ueberweg, Renouvier est l'auteur du seul système complet qui ait vu le jour en France, depuis Malebranche. M. Janssens souscrit à ce jugement, et il admet que Renouvier fut « un grand constructeur ». Il évoque le souvenir des grands cartésiens, architectes de majestueux monuments d'idées. Mais M. Janssens aperçoit au cœur du néo-critisme « une série d'incohérences irréparables ». Toutefois, ces incohérences sont-elles bien celles qu'il signale ? Il y a, dans l'épistémologie de Renouvier, une base psychologique, l'idée de la conscience comme principe de toutes choses, comme principe du principe même de la connaissance, et de la relativité. C'est là une donnée première, une catégorie fondamentale que la théorie de la connaissance présuppose, et c'est là aussi ce qui distingue à première vue le néo-criticisme des systèmes allemands post-kantiens. Renouvier est surtout le philosophe de la croyance libre et volontaire ; les lois de l'entendement sont moins, à ses yeux, croyons-nous, des lois ontologiques que des lois psychologiques. Contrairement aux apparences, ce ne fut nullement chez lui une inconséquence logique de ne pas « offrir l'hospitalité à un monisme analogue au panthéisme de Fichte et de Hegel »,quoique, et ici je serais d'accord avec M. Janssens, une semblable philosophie paraisse être la conclusion logique du criticisme kantien, à la condition qu'on fixe sans ambiguïté le sens du mot « monisme ».

§

Dans son **Essai sur les éléments et l'évolution de la moralité,** M. Mauxion emploie la méthode analytique et

historique. Il décompose l'idée de moralité en trois éléments, d'ordre esthétique (perfection), d'ordre logique (justice, droit) et d'ordre sympathique (pitié, amour). La coexistence et l'irréductibilité de ces trois éléments au sein de l'idéal moral sont, d'après lui, des raisons majeures pour rejeter les doctrines exclusives, telles que l'utilitarisme,l'ascétisme chrétien, le formalisme kantien et le solidarisme, si fort à la mode aujourd'hui. La morale de la solidarité, en particulier, est une rhétorique artificielle. Elle ne tient compte ni des lois naturelles, auxquelles il faut bon gré mal gré se plier, ni de la diversité des éléments de la moralité, ni de l'ordre historique de leur développement. En dépit de ses prétentions naturalistes et de son appareil scientifique, elle est en réalité « tout imprégnée de l'erreur chrétienne et de la chimère métaphysique ». Il est permis au sage de s'élever à la conception de la cité future, de l'appeler de ses vœux et d'en préparer l'avènement, mais il ne faut pas se faire illusion, oublier les conditions objectives, sacrifier à l'amour, la justice,sacrifier à l'égalité rêvée pour l'avenir la proportionnalité qui pour le moment s'impose. Sans doute ; mais puisqu'il s'agit en ce livre de *l'idéal* moral, n'est-il pas nécessaire de préciser et de conclure entre les incertitudes des données présentes ? L'idéal moral qui tend à prévaloir aujourd'hui n'identifie-t-il pas au contraire en une unité suprême et harmonieuse l'amour, la justice et l'égalité ? Cet idéal est lui aussi un fait historique, et capital pour nous puisqu'il est de notre temps, et je ne vois pas bien comment on peut le condamner au nom de l'histoire et de l'évolution de la moralité. Car une série de faits historiques ne prouve évidemment rien contre une idée qui est elle-même un fait. La méthode suivie par l'auteur devait, semble-t-il, l'astreindre à des constatations, sans porter de jugements contre une tendance comme celle qui s'impose avec la force présente du mouvement démocratique. D'ailleurs, dans ces éléments constitutifs de la moralité, y a-t-il encore quelque chose qui ressemble à la moralité ? La chimie sociologique joue de mouvais tours à ceux qui s'en servent en éthique. Au fond de leur creuset il ne reste plus guère d'objet éthique à proprement parler. Et ce sont finalement des préférences et des répugnances personnelles qui, le plus souvent, dictent le verdict, après les minuties préliminaires de l'analyse.

LOUIS WEBER.

SCIENCE SOCIALE

V[te] G. d'Avenel : *les Français de mon temps* (Plon). — Jules Delafosse : *Psychologie du député* (Plon).— Pierre Félix : *La Profession de foi du vicaire auvergnat* (Perrin). — J.-B. Ripert : *Politique et religion* (Perrin).— Albert Lavallée : *La Question qui nous divise le plus* (Lecoffre). — Jaray : *La Politique franco-anglaise et l'arbitrage international* (Perrin). — J.-B. Gros : *le Mouvement littéraire socialiste depuis 1830* (Albin Michel). — Fournière : *les Théories socialistes au XIX*e *siècle* (Alcan). — Félix Thomas : *Pierre Leroux* (Alcan). — Victor Basch : *l'Individualisme anarchiste : Max Stirner* (Alcan). — Gabriel de Lauris : *Benjamin Constant et les idées libérales* (Plon). — Thomas Braun : *le Centenaire du Code Napoléon* (Larcier, Bruxelles). — Edmond de Bruyn : *Le Folklore du droit immobilier* (Laricic, Bruxelles). — Georges Deherme : *L'Education populaire* (Coopération des Idées.)

Les livres vraiment remarquables sont trop rares — en science sociale plus que partout ailleurs peut-être — pour qu'on ne commence pas par eux. Dire d'un livre, comme **les Français de mon temps** de M. G. d'Avenel, qu'il rappelle par moment les *Caractères* de La Bruyère, l'éloge n'est pas mince. Mais quand un homme a, comme l'auteur, beaucoup observé le passé (on connaît ses études sur les Prix à travers les âges), et le présent (on n'ignore pas son *Mécanisme de la vie moderne*), il y a des chances pour que le condensé qu'il distille sur ses contemporains soit savoureux. Parfois même il est piquant. Les portraits à clé sont toujours du goût du lecteur, même quand la serrure grince un peu. C'est en lisant un livre comme celui-ci qu'on voit la place que tient la politique dans la vie de nos jours. Pourtant l'auteur est un sceptique, et sa première phrase est pour dire juste le contraire. Il trouverait volontiers, comme l'autre, que plus ça change, plus c'est la même chose, et c'est avec un plaisir ironique qu'au-dessous de la récrimination d'un évêque français : « La religion s'en va tout à fait perdue s'il n'y est apporté un prompt remède », il inscrit la date : milieu du XIII[e] siècle ! Et pourtant si de son livre on enlevait toutes les réflexions qui se rapportent à des Premiers-Paris, comme il resterait peu de chose ! Il est vrai que la politique a envahi bien des régions qui jadis lui étaient étrangères. On devrait pouvoir causer sur « ce qu'il reste de christianisme en France » sans voir soudain apparaître les deux diables d'étoupe que vous savez. Etrange contrepartie, le chapitre « ce qu'il reste d'aristocratie » semble beaucoup moins empolitiqué ; il est au surplus fort intéressant ; l'auteur, qui semble fort tenir à son joli titre

de vicomte, a une attention toute spéciale pour ce sujet ; il a consacré un volume excellent à la *Noblesse sous Richelieu*, et il devrait quelque jour nous donner une Histoire de la noblesse à travers les siècles, comme il fit de la fortune privée : savoir combien il y a eu de noblesses successives en France, et comment chacune s'est élevée, et s'il s'en élèvera d'autres et si nous n'assistons pas à la formation d'une, et combien les noblesses seraient autres si elles n'avaient pas l'étiquette nominale, le triple nom des Romains ou la particule des modernes, et si ce qui nous a rendu la noblesse intolérable, à nous si féminins de nerfs, ne serait pas la grimace des femelles titrées beaucoup plus que le parasitisme des mâles à blason. La noblesse française actuelle, si tant est qu'elle existe (car presque tous les noms historiques sont éteints, comme on peut s'en convaincre pour sa propre province, en feuilletant les procès-verbaux des cahiers de 1789) n'a plus qu'une existence mondaine, mais, chose curieuse à noter, il en a toujours été ainsi, et sous Louis XIV, les nobles de Versailles n'exerçaient pas un rôle social beaucoup plus efficace. Il est vrai que les roturiers qui alors devenaient ministres ou conseillers du roi se hâtaient d'acheter un titre, alors qu'aujourd'hui ils restent Dubois ou Dupont. Beaucoup de choses auraient été peut-être changées dans notre histoire si, comme en Angleterre, le fils aîné avait seul porté le nom nobiliaire, et si les cadets s'étaient remis à « s'appeler comm'tout le monde ». Un peuple supporte une aristocratie de 300 lords, il ne souffre pas une caste de 150.000 nobles.

§

Il y avait aussi un bien intéressant livre à écrire sous ce titre **Psychologie du député**, et M. Jules Delafosse possédait quelques-unes des qualités nécessaires. Il n'en est que plus regrettable que le livre soit encore à écrire. La *Demi-Republique* de M. Léouzon-le-Duc, dont j'ai jadis rendu compte ici, était autrement piquante. La psychologie du député n'est d'ailleurs le sujet que d'une cinquantaine de pages; le reste du volume se compose d'articles convergents, mais laissant quand même l'impression du recueil fait pour le besoin des 300 pages. L'ensemble n'en n'est pas moins à consulter. Tel détail mérite d'échapper à l'oubli : « Le droit de pétition passe, pour l'une des prérogatives les plus importantes du citoyen français. En fait, c'est une pure plaisanterie. J'ai siégé pendant plus de vingt ans au Parlement et je

n'ai pas souvenir qu'on y ait discuté une seule pétition. » Constatation précieuse à mettre au dossier du parlementarisme. C'est un peu plus loin que j'ai appris le nom du député qui a fait supprimer le scrutin secret, remède contre la lâcheté qui est au fond une prime à la lâcheté : Déroulède. Si c'est pour cela qu'on l'exila, bon voyage ! Même en domaine littéraire, l'auteur nous fait parfois réfléchir ; son éloge de l'éloquence de M. Jaurès, dont il ne partage certes pas les idées, est étourdissant : « noble sans emphase, ornée sans affectation, polie sans recherche, classique sans pédantisme... » Mais alors comment se fait-il que cet homme « qui parle une langue infiniment plus belle que Berryer et Gambetta » soit, à la lecture, si banal, sans génie d'expression, sans profondeur de pensée, à peine, de très loin en très loin, une phrase faisant un peu illusion : « l'immobilité des tombes et le tremblement des berceaux ..» et encore ! Je sais bien que Berryer et Gambetta existent si peu que ce n'est pas hisser quelqu'un bien haut que de les mettre « infiniment » au-dessus d'eux, mais pourtant....

§

Encore des actualités ! Voici de Pierre-Félix la **Profession de foi du vicaire auvergnat** *précédée de celle de M. Joseph Cerisier, financier notoire et coquin estimable.* L'enseigne est plus amusante que l'intérieur. Et voilà **Politique et religion** de M. J. B. Ripert, député (il y a bien un député de ce nom, un sage assurément comme tous les discrets) ; son livre est, en effet, très sage, mais peut-être aussi trop discret ; le mauvais goût du siècle nous a rendus injustes pour la sagesse toute nue, un joli costume pourtant. Et voilà encore **la Question qui nous divise le plus** de M. Albert Lavallée dont il faut au moins approuver la conclusion : « Nécessité d'une tolérance réciproque. » Est-ce que *tolérance* et *France* ne riment pas plus richement que *gloire* et *victoire* dont abusaient nos belliqueux aïeux ? Mais tout ceci touche à la politiquaillerie courante, et chacun en a sans doute assez avec les feuilles dont il se repaît en l'omnibus matinal. Les questions extérieures gardant un peu plus de prestige, l'on peut mieux signaler le livre de M. Jaray : **la Politique franco-anglaise et l'arbitrage international** Bien que la conclusion du dernier accord lui ait, en couronnant ses vœux, enlevé tout intérêt direct, le livre n'en garde pas moins une valeur documentaire ; on y lira volontiers les

réponses d'une vingtaine d'écrivains en vue sur la thèse de l'arbitrage permanent entre la France et l'Angleterre, et l'on sera peut-être surpris de voir que beaucoup de ces messieurs (Boutmy, Charles Benoist, Victor Bérard, Robert de Caix, Denys Cochin, Henri Lorin, Ch. de Mouy, Despagnet et Pillet) sont hostiles à l'idée, et que plusieurs autres (de Courcel, de Coubertin, Ch. Dupuis, Paulhie) ne se montrent favorables qu'en principe. En somme, il n'y a de vraiment décidés que MM. Anatole Leroy-Beaulieu, d'Estournelles de Constant, Flourens, Sembat et Merignhac, trois députés sur cinq.

§

Je passe un peu rapidement sur les ouvrages de genre historique. **Le Mouvement littéraire socialiste depuis 1830** de M. Gros est un clair résumé qui pourra rendre service, et les **Théories socialistes au XIXe siècle, de Babeuf à Proudhon**, de M. Fournière, constituent un répertoire utile par le groupement par ordre de matières de renseignements qu'on ne trouvait guère groupés que par ordre d'auteurs. L'un de ces auteurs un peu oublié vient justement d'obtenir une dense monographie de M. Félix Thomas : **Pierre Leroux, sa vie, son œuvre, sa doctrine**, cet homme qui fut, suivant le mot de Théodore de Banville, « un juste ». « Non seulement, ajoutait-il, il fut l'ami du peuple, mais il fut le peuple lui-même par le constant effort, par le travail, par la misère qui le prit au berceau et qui ne l'a pas quitté jusqu'à sa mort. » Un autre oublié, ou mieux inaperçu, que Nietzsche a par contre-coup remis à la mode, Stirner, vient d'avoir lui aussi une copieuse étude de M. Victor Basch. **L'Individualisme anarchiste : Max Stirner.** Encore une monographie intéressante, celle que M. Georges de Lauris a consacrée à l'auteur d'*Adolphe :* **Benjamin Constant et les idées libérales.** Le libéralisme change avec le temps, et celui de Benjamin Constant nous surprendrait parfois aujourd'hui : « Le gouvernement doit reconnaître aux citoyens le plus largement possible le droit de s'associer et le droit de se réunir, non à titre de droits individuels, mais en raison du progrès de la civilisation. » Nous connaissons cela : la liberté, sauf pour ceux qui n'en sont pas encore dignes. « Le gouvernement tiendra compte dans le choix des officiers supérieurs, en dehors des aptitudes purement militaires, du dévouement aux institutions libérales. » Charmant de la part de Benjamin ; le général Bonaparte n'aurait obtenu son commandement

qu'à partir de « l'Acte additionnel ». « Le gouvernement (toujours!) a le droit de scruter les convictions des fonctionnaires, et d'écarter ceux qui dans leur indifférence pour les principes s'attacheraient aux formes d'une Constitution libre, mais laisseraient s'en dénaturer l'esprit. » Rudement inquisitorial. « Le gouvernement a, bien entendu, le droit de mettre en vente les biens du clergé, de refuser l'existence aux ordres religieux, et de réduire la liberté religieuse à une union toute spirituelle pour ceux qui croient aux mêmes dogmes. » C'est, on le voit, le pur libéralisme à la génevoise.

§

De l'Acte additionnel, dont je parlais, au Code Napoléon, la transition est aisée. Justement M. Thomas Braun (est-ce l'auteur des *Bénédictions ?*) nous envoie le **Centenaire du Code Napoléon**, discours prononcé à la rentrée de la Conférence du Barreau de Bruxelles. Le moment serait en effet choisi pour reviser nos Codes, et il est à regretter que nos gouvernants n'aient pas eu l'idée de déléguer leur pouvoir législatif à une Commission peu nombreuse et soigneusement composée qui se serait chargée de cette grande œuvre. Quoique nos Codes tiennent encore, par grandes masses, il y aurait tant de complications à simplifier, tant de fiscalités à détruire, tant de maquis de la procédure à débroussailler! A défaut de cette revision qui serait, en somme, une codification nouvelle et qui en aurait les inconvénients très graves, comme il serait à désirer qu'il y eût chaque année des congrès de jurisconsultes où les magistrats se rencontreraient avec des sociologues et des administrateurs, et où on étudierait, avec un peu de largeur d'esprit, la meilleure interprétation à donner à tant de textes obscurs. Cela reviendrait, direz-vous, à faire faire les lois par les congressistes et non par les députés. D'abord, pas tout à fait. Et puis, quoi ? Les lois votées par le Parlement sont si étudiées! Et quand un magistrat veut s'asseoir sur le Code, est-ce qu'il se gêne ? Le pouvoir réglementaire de nos Parlements d'ancien régime qui pouvaient paralyser les ordonnances des rois en refusant de les entériner, n'avait rien d'absurde, et aujourd'hui encore on sait qu'aux Etats-Unis, par exemple, la Cour suprême a le droit de ne pas appliquer les lois qui vont contre les principes de la Constitution. Ce qui est absurde, c'est que, chez nous, on ne puisse pas se pourvoir en cassation pour violation, de par une loi ou un décret, d'un des articles de la Déclaration des Droits de l'homme.

A fortiori, quand il s'agit d'interprétation, les magistrats devraient-ils, comme le demande M. Gény, ne pas se croire enchaînés par d'antiques textes qu'on tourne pour pouvoir les appliquer à des situations ou à des découvertes insoupçonnées par leurs rédacteurs. Autant l'arbitraire d'un fonctionnaire isolé et tout-puissant, comme le « bon juge » de Château-Thierry, est odieux, autant l'interprétation libre, œuvre d'un groupe, et surtout d'un groupe mixte, d'hommes de loi et d'hommes du monde, serait salutaire. Les récentes discussions de la Société d'Economie sociale publiées dans la *Réforme sociale* du 1er juin peuvent donner une idée de la façon dont les questions dans une révision des Codes devraient être posées, sinon tranchées. Je ne veux pas quitter ce sujet juridique sans signaler la très curieuse étude de M. Edmond de Bruyn sur le **Folklore du droit immobilier**, encore un discours à Bruxelles, mais celui-ci prononcé à la Fédération des Géomètres de Belgique. Le titre seul indique l'intérêt du sujet, mais ne peut faire deviner l'originalité des aperçus ni la saveur de l'ensemble.

§

C'est une triste histoire que l'escamotage de l'*Université populaire* du faubourg Saint-Antoine. M. Georges Deherme la raconte avec une amertume assez justifiée dans les derniers nos de la **Coopération des Idées**. On sait qu'il l'avait fondée, il y a cinq ou six ans, qu'il y avait consacré toutes ses ressources, toutes ses forces, et que, sur son exemple, toute une série d'universités populaires s'était organisée par la France. Or, voici la récompense de tant d'efforts. Un « bienfaiteur » avait mis à la disposition des auditeurs de l'Université populaire sa villa du Bois de Boulogne, dénommée du coup « Château du Peuple », et nombre de familles du faubourg Saint-Antoine avaient pris la douce habitude de s'y transporter joyeusement chaque dimanche. Un jour, M. Deherme apprit que le « bienfaiteur » avait commencé par être juste le contraire judiciairement parlant ; il fit donc ce que tout honnête homme aurait fait à sa place ; il dissocia l'Université populaire du Château du Peuple. La chose ne devait pas être du goût des amateurs de villégiatures. On le lui fit bien voir. « La maison est à moi ; c'est à vous d'en sortir ! » Deherme, qui avait dû commettre l'imprudence de ne pas se réserver sa propriété — car on ne peut pas croire qu'un référé de dépossession ait été rendu sans titres — fut attaqué par ses anciens

auditeurs devenus ceux du « bienfaiteur », condamné en référé par le président du tribunal, et finalement expulsé comme un simple congrégationniste. On ne sait qu'admirer le plus, dans tout cela, de la beauté des lois françaises, de l'habileté manœuvrière du « bienfaiteur », ou de l'inconscience morale des bonnes gens du faubourg parisien. « Notre tentative d'éducation populaire, avoue tristement M. Deherme, a radicalement échoué ; nous n'avons pas atteint l'âme du peuple s'il en a une. » Hélas! je ne sais pas si les bourgeois des Champs-Elysées sont logés à une autre enseigne que les ouvriers du faubourg Saint-Antoine, et si on ne les voit pas s'écraser pour courir aux fêtes données par tel écumeur de la haute banque comme les pauvres gens de Deherme pour aller au Château du Peuple. L'histoire n'en est pas moins lamentable. Il n'y a de comique là-dedans que le sujet de la 1re conférence qui, Deherme dûment expulsé, a rouvert l'Université sous l'œil attendri du Bienfaiteur : « La morale rationnelle » Le nom du moraliste, M. Maurice Vernes, mérite d'être noté. D'autres spectateurs, sympathiques et attristés ceux-ci, ont essayé de tirer de l'aventure sa leçon : « Le système d'éducation morale, écrit M. Charles Gide dans *l'Emancipation* de mai, qui consistait à nourrir le peuple des doctrines les plus hétérogènes et les plus antagonistes, lui laissant le soin de se débrouiller comme il pourrait, n'était peut-être pas le meilleur pour former l'âme du peuple. » Et *peut-être*, dirai-je à mon tour, M. Charles Gide a-t-il raison. Mais s'il a raison, tout le système neutre s'écroule ! S'il ne faut plus de doctrines hétérogènes et antagonistes, s'il ne faut plus embarrasser le peuple du soin de se débrouiller comme il peut, c'est le système contraire de l'école confessionnelle qui revient sur l'eau ! Cela mérite qu'on y réfléchisse, disait M. Charles Gide avant de formuler sa réflexion. Mais, après, cela le mérite encore plus.

HENRI MAZEL.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

E. Rodocanachi : *Le Capitole Romain, ancien et moderne*, Hachette, 12 fr. — Jean Ajalbert : *L'Auvergne*, Stock, 3 fr. 50. — A. Dry : *Trinacria*, Plon, 3 fr. 50. — Pierre Loti : *L'Inde (sans les Anglais)*, Calmann-Lévy, 3 fr. 50 — André Lefèvre : *Germains et Slaves*, Schleicher, 3 fr. 50. — Memento, *Le Tour de France*.

Précédé d'une étude très complète de M. L. Homo, de l'Ecole Française de Rome, sur *le Capitole dans l'antiquité*, le nouvel ouvrage de M. Rodocanachi, **Le Capitole Ro-**

main, ancien et moderne, édité luxueusement par la maison Hachette, est sans doute le recueil le plus complet et le plus substantiel de documents qu'on ait publié encore sur la colline célèbre, ses monuments, leurs transformations au cours des âges et les événements multiples dont elle a été le théâtre. J'insisterai et c'est bien à dessein que j'emploie les mots : *recueil de documents ;* M. Rodocanachi, historien justement estimé et dont le bagage est déjà nombreux, ne s'est pas mis en peine d'écrire le livre qu'il était certes capable de nous donner ; il a préféré simplement disposer en bouts de chapitres sa documentation, présenter époque par époque, siècle par siècle, tout ce qu'il a pu recueillir d'intéressant ou de curieux sur le palais sénatorial, le palais des conservateurs, l'église de Santa-Maria Aracæli, le Mont Tarpéien ou Monte-Caprino, la reconstruction et la décoration des édifices, l'origine et la formation des musées capitolins. C'est une méthode qui en vaut une autre et l'ouvrage vient compléter ainsi un précédent travail de l'auteur : *Les Institutions communales de Rome sous la Papauté ;* mais ce n'est point l'œuvre qu'on pouvait attendre de M. Rodocanachi, car en se bornant à mettre en ordre des matériaux, à réunir et commenter des textes, on laisse au moins entendre qu'on n'a pas eu le temps de se servir des choses recueillies et qu'on les donne telles quelles, en pis aller. Nous pensons bien qu'elles ne seront pas perdues ; qu'on tirera parti des études, des textes et des notes qui composent ce lourd volume ; peut être même des érudits consciencieux, trouvant la besogne prête, sauront gré à M. Rodocanachi de son désintéressement. Mais on peut craindre que le lecteur, obligé de faire lui-même un travail de restitution et de mise au point que l'historien actuel n'a pas cru devoir entreprendre, ne se rebute et ferme hâtivement un livre qui, malgré tout, est de grande valeur, et dans lequel on ne saurait reprendre que la forme ingrate dans laquelle il est présenté. Dussé-je me répéter une fois de plus, j'ajouterai qu'il n'eût pas été inutile, dans un ouvrage de cette nature, de donner quelques plans archéologiques, la topographie détaillée de Rome n'étant pas forcément familière à tous ceux qui liront M. Rodocanachi.

Des monuments si nombreux, temples, statues, trophées, bases dédicatoires, qui couvrirent au temps de la grandeur romaine ce mont Capitolin, à la fois sanctuaire et citadelle, qui évoque tout un monde de légende et d'histoire, le seul *Tabularium* subsiste en partie, formant les étages inférieurs

du palais sénatorial ; du côté du Forum, on reconnaît encore ses assises puissantes contre lesquelles se dresse la tour carrée dite de Nicolas V, un des derniers vestiges de la forteresse qui constituait le palais au Moyen-Age. Jusqu'au xvie siècle où il perdit son aspect féodal pour devenir le correct monument, symétriquement encadré qu'on peut voir aujourd'hui, ce fut en effet un véritable château fort, flanqué de quatre tours inégales, crénelé et dominé au centre par un haut campanile percé de larges baies ; au xive siècle, il avait encore une double enceinte et un pont de bois. De vieux dessins de Heemskerk et de Kock, le plan de Legerio conservé au British Museum (1552), la série des plans publiés à Rome par E. Rocchi (*Le Piante di Roma*, 1903) le montrent sous cet aspect ; mais sur la façade, un escalier droit conduit à une loggia formant deux étages ; du côté du Monte Caprino, près duquel se tenait un marché, s'ouvrait une fenêtre d'où le Sénateur était tenu, selon sa charge, d'assister aux exécutions capitales ; le *Tabularium* avait été aménagé en dépôt de sel. Des travaux de détail, intérieurs et extérieurs, avaient d'ailleurs considérablement modifié le vieil édifice, lorsque l'arrivée de Charles Quint fit mettre en avant un projet de transformation complète du palais et de la place. Ce fut alors une fièvre de démolition, de restauration et de construction ; le *Forum* fut bouleversé et l'on y rasa plus de deux cents maisons; des églises, d'anciens édifices furent abattus pour permettre aux Romains de faire à l'empereur une entrée digne de lui. Le Conseil communal, sans doute poussé par le pape, s'adressa à Michel-Ange qui traça un plan d'ensemble, — à peu près exécuté dans la suite — et qui non seulement donnait au palais sénatorial une belle façade classique, mais prévoyait comme encadrement deux édifices du même style s'avançant sur les côtés de la place. Les anciennes constructions étaient,il est vrai, respectées et Michel-Ange se contenta, en unissant les deux tours des angles par une façade régulière, de voiler l'enchevêtrement de loggias, de réduits, d'escaliers qui était le résultat confus mais pittoresque de cinq siècles de transformations, — et il est permis de dire que ce n'est pas l'œuvre la plus heureuse de Buonarotti. La réfection de l'édifice de droite, le palais des Conservateurs, fut entreprise en même temps et l'on appropria la vieille bâtisse à colonnades qui existait dès 1408 sous le nom de *résidence des bannerets* et qui était du reste dans un triste état de délabrement. Le troisième palais, qui contient la plus grande partie

des collections commencées en 1471 par Sixte IV et que nous connaissons sous le nom de Musée du Capitole ne fut bâti qu'au XVIIe siècle. Mais depuis longtemps on avait tracé et déblayé la place à laquelle on accède par un escalier monumental dont le sommet est décoré par les groupes antiques des Dioscures et la balustrade par les trophées de Marius, et en 1538 on y avait placé la statue équestre de Marc-Aurèle, apportée de Saint-Jean-de-Latran. Un second escalier contigu prend à gauche, et s'élève en s'écartant jusqu'à la vieille église d'Aracæli, demeurée debout sur la colline. — Il est surtout curieux de constater, devant cet ensemble d'édifices, que le Capitole Romain, achevé après tant de traverses et de répits, s'ouvre exactement à l'opposite de l'ancien Capitole de la République et de l'Empire. Les monuments antiques s'élevaient en perspective du Forum et c'était seulement par les voies du Forum qu'on y accédait ; ils n'avaient aucune communication directe avec le Champ-de-Mars. Maintenant, seuls les murs du Tabularium surplombent les grandes ruines tragiques de la Ville Éternelle. Transformés, remaniés au cours des âges, enjolivés et ennoblis, les palais du Peuple Romain, qui retrouvèrent tout leur prestige dans le réveil des idées municipales au XIIe siècle, ont tourné le dos aux vestiges de la Rome ancienne ; ils regardent l'Occident où s'est développée la Rome des Papes et la capitale de l'Italie unifiée.

Nous ne pouvons nous arrêter davantage sur ce livre qui restera précieux à consulter pour la période encore si mal connue du Moyen-âge romain, et nous ne relèverons que quelques détails typiques indiquant avec quel soin M. Rodocanachi a recueilli les moindres renseignements au cours de ses recherches. — Au Capitole avaient lieu les couronnements poétiques dont celui de Pétrarque demeura le plus célèbre, et à côté du texte de sa harangue publié intégralement, nous trouvons mentionné qu'un brevet lui fut remis, lui donnant le droit de porter la couronne de myrte et « le costume de poète ». — Le Capitole possédait une mesure sur laquelle on plaçait les poissons qui arrivaient au marché ; ceux qui dépassaient la mesure avaient la tête coupée et *cette tête revenait aux conservateurs.* — On exécutait les arrêts de mort au haut du grand escalier, près d'un lion de marbre qui symbolisait la grandeur de Rome, et avant chaque exécution la cloche du Campanile sonnait trois volées ; lorsque la cloche ne sonnait pas, c'est que l'exécution avait lieu sans arrêt de justice. — Une vieille tradition faisait également aux Romains

un devoir de posséder un lion vivant ; on le mentionne encore au xve siècle ; après sa disparition, le gardien réclamant, les Conservateurs, pleins de mansuétude, lui continuèrent cette sinécure, si bien que sa vie durant il resta gardien d'une bête qui n'existait plus, — avec tous les avantages attachés à l'office. Il y eut même plus tard un gardien du cheval de Marc-Aurèle, qui n'a jamais été que de bronze. — Quelque chose comme notre architecte de l'obélisque !

§

S'il était utile de classer, pour la facilité des recherches, les ouvrages d'érudition selon les procédés et les tendances, **L'Auvergne**, de Jean Ajalbert, serait à cataloguer dans une autre série, celle des livres de lecture, — je n'irai pas jusqu'à dire de vulgarisation, où l'écrivain s'efforce de revêtir d'une forme agréable une compilation plus ou moins heureuse, et où il est convenu qu'il n'y aura ni références ni notes. J'avouerai n'avoir que peu de tendresse pour ce genre de publications ; c'est la nouvelle formule, paraît-il, et il serait temps de délivrer le public d'un appareil encombrant de textes et d'indications de sources qui le fatigue, — même influencerait sa bonne volonté d'acheteur. Je crois, pour ma part, que l'on calomnie ce pauvre public, moins bête qu'on ne veut dire, et qu'hormis les œuvres purement d'imagination, il n'est pas fâché de rencontrer des livres de lecture qui soient aussi capables de le renseigner. Nous conviendrons facilement que l'abus des renvois et des notes fut justement critiquable ; que l'on peut rappeler des travaux de premier ordre, — ceux de Fustel de Coulanges, par exemple — hérissés de tant de citations et chargés d'un si lourd bagage de références qu'ils sont presque illisibles. Mais vraiment le système contraire, aussi laborieux pour un écrivain de conscience, porte trop la tare de ses origines ; il rappelle les bavardages superficiels de M. Capefigue, et les indications de sources resteront quand même un témoignage de probité, l'assurance pour le lecteur qu'il peut suivre sans crainte l'ouvrage qu'on lui propose, le vérifier, le compléter au besoin dans ce qu'il offrirait de trop bref. — Jean Ajalbert, mal conseillé en l'occurrence, se borne à énumérer en une note liminaire les auteurs qu'il a mis à contribution ; il y a cinquante noms à la file, pas un titre, — et pas de bibliographie en fin de volume. Où se reporterait dans cette salade un lecteur curieux d'y aller voir ? — Il a fait un livre plein de souvenirs

et d'impressions et qui dit tout son amour pour la terre natale; en des pages heureuses, — à côté de beaucoup d'autres qui le sont moins — il a évoqué le passé, la vie guerrière et religieuse, les aspects pittoresques, les ruines, les montagnes, les lacs, tout le paysage de l'Auvergne, et ses types, ses costumes, le patois, les vieilles chansons, les danses au nazillement des cabrittaïres, les profils de ses femmes et l'âme encore primitive des gars, parmi le décor des vieilles villes, Clermont, Saint-Flour, Le Puy, Salers, Riom, Thiers, Conques et La Chaise-Dieu. Il y avait la matière d'un bon livre, et il pouvait faire de plus un livre qu'on aurait aimé garder, — et consulter.

§

Trinacria, de M. A. Dry, c'est la Sicile actuelle beaucoup plus que, selon le titre, l'île ancienne des temples grecs et de l'occupation romaine, un livre de promenades et d'observations, informé, agréablement écrit et d'une expression presque toujours juste. On y retrouve Messine, Taormina, Catane la noire, les ruines de Syracuse, d'Agrigente et de Sélinonte, Palerme et ses souvenirs admirables de l'époque normande, la Palatine et Montréale; puis à travers les sites pittoresques, voici des petites villes presque ignorées du Moyen-âge, juchées sur des rocs au temps des Hohenstaufen comme Castrogiovanni, — l'antique Enna, — et San Guiliano au mont Eryx, — élevées près des décombres classiques comme Castelvetrano et Girgenti. Mais les descriptions de cités et de monuments dans ce volume tiennent peu de place et c'est surtout la vie présente, les idées, l'état social qui ont retenu M. Dry. La Sicile, maintenant encore, garde une physionomie et des aspirations spéciales dans les divers Etats qui constituent la monarchie italienne. Il a cherché a dégager ce caractère à part; et l'on sait qu'il est toujours intéressant d'écouter ceux qui se renseignent dans les pays qu'ils traversent, savent voir et traduire clairement des impressions, — qui rapportent de leurs voyages assez de l'aspect des choses et de l'âme des hommes pour nous aider à notre tour à les expliquer et les comprendre.

L'Inde (sans les Anglais) ne décevra nullement ceux qui ont coutume de suivre Pierre Loti. On a dit depuis assez longtemps tout ce qui était à dire sur le talent et la manière si personnelle de l'auteur d'*Aziyadé* et de *Mme Chrysanthème* pour qu'il soit inutile d'y revenir; mais ce dernier livre, d'un coloris extraordinaire, avec ses décors prodigieux, ses évocations

de foules grouillantes est un émerveillement, — un émerveillement qui tourne au cauchemar dans les pages affreuses sur l'*Inde affamée.* Nous avons ici un tableau prestigieux de la vie indigène dans les états feudataires, à la cour de ces petits princes auxquels l'Angleterre a laissé une apparence de souveraineté ; et ce sont des palais et des villes féeriques, des cérémonies et des cortèges ; c'est l'Inde des contes anciens, ses temples, ses ruines presque fabuleuses, ses pèlerinages, ses dieux fourmillants, ses richesses fantastiques ; de l'Anglais, du Conquérant, il n'est pas même question ; c'est l'Inde sans les Anglais, — et cependant Pierre Loti apporte contre les Anglais un document terrible, car personne n'avait décrit encore des scènes aussi effrayantes, de la misère et de la famine qui dévorent des provinces entières de ce malheureux pays, et il faut lire des chapitres comme celui qu'il a intitulé : *La belle ville de camaïeu rose*, pour savoir jusqu'où peuvent aller l'imprévoyance et l'insouciance du gouvernement britannique.

Germains et Slaves, par André Lefèvre, dans la *Bibliothèque d'Histoire et de Géographie universelle* de la maison Schleicher, est un petit volume où se trouvent réunies, classées et discutées les notions d'ailleurs assez peu nombreuses qui ont été recueillies sur les anciens peuples de l'Est européen, les invasions germaniques, les origines slaves, la mythologie, les croyances, etc. ; une série de trente cartes et cartons placée à la suite du texte rendra surtout pratique ce petit manuel.

MEMENTO. — Je suis heureux d'avoir à signaler parmi les nouveaux périodiques, **Le Tour de France**, publication mensuelle, aux illustrations nombreuses et soignées, d'une édition merveilleuse de luxe et que son prix modique doit rendre le répertoire de tous ceux qui s'intéressent à ce pays trop méconnu qui est le nôtre et que Reclus si justement a appelé : le plus beau royaume sous le ciel. Affilié à toutes les associations de tourisme et à tous les syndicats d'initiative des provinces, le *Tour de France* a organisé de très curieux systèmes d'excursions, à la fois d'agrément et d'enseignement, son but essentiel étant de faire connaître au public général, si accagnardé dans ses habitudes et si difficile à mouvoir, les beautés des villes, des paysages, les curiosités, les ressources immenses d'art et le caractère multiple des diverses régions françaises. Il contient d'excellents articles, de pittoresques et artistiques monographies de cités, de châteaux, de pays, et si nous ne pouvons donner ici le sommaire des trois numéros parus, nous

indiquerons au moins les notes de M. Octave Beauchamp sur *Bourges*, les causeries de M. Robert de Souza sur *Beauvais* et *Honfleur*, de M. F. des Granmières sur *Clermont-Ferrand et la région des Dômes*, les notices peut-être un peu écourtées de M. Pierre Sarrasin sur *Amboise* et *Coucy-le-Château*, les promenades de M. Ch. Géniaux en Bretagne, dans *le Golfe du Morbihan* et à *Saint-Jean du Doigt*, les excursions sur *les Bords de la Creuse* et au cours de *La Loire*, de M. Emile Sedeyn, les études sur *Perpignan et la côte Roussillonne*, et *le Couserans* par le Cte Kœnig, les *Monts Maudits* et *Le Vignemale* par M. H. Spont, *les Gorges du Tarn* par M. A. Martel. Nous savons trop l'insuffisance ordinaire des *Guides* pour ne pas encourager des tentatives du genre de celle qui est ainsi commencée. Depuis quelques années, un mouvement se dessine en faveur des promenades en France et nos contemporains se décideront peut-être à découvrir leur pays. Nous croyons que le *Tour de France*, par cela, vient à son heure et qu'entrepris dans les conditions présentes il sera une publication agréable, et même, — il est si rare de pouvoir faire sans restriction un éloge qu'il ne nous déplairait pas de dire — une publication de mérite.

CHARLES MERKI.

ÉSOTÉRISME ET SPIRITISME

Maxwell : *Les Phénomènes psychiques*, in-8°, Alcan, 5 fr.— Albert de Rochas : *Les Frontières de la science* (2e série), vol. in-8°, Leymarie, 2.50. — Baron de Reichenbach : *Les Phénomènes odiques*, trad. par Ernest Lacoste. préface d'Albert de Rochas, f. vol. in-8°, Chacornac, 8 fr. — H. Durville : *Traité expérimental de Magnétisme. Théories et Procédés*, 2e partie, vol. pet. in-18 rel., Librairie du Magnetisme, 3 fr — M. Sage : *Le Sommeil naturel et l'hypnose*, in-18, Alcan et Leymarie, 3.50. — Jollivet-Castelot : *La Science Alchimique*, in-18 carré, Chacornac, 5 fr. — H. Lizeray : *Les Mystères de Cérès et de Bacchus*, in-18, Vigot frères, 1 fr. — T. Falconier : *Phénoménographie*, in-8°, Leymarie, 1.50. — R.A. M. : *Résumé de philosophie rationnelle*, broch. in-12, L. Bodin, 1.50.— Léopold Engel: *La Vallée des Bienheureux ou le sentier de la vérité*, trad. par G. Revel, broch. in-12, Lucien Bodin. — Alexandre Legran : *Les Vrais secrets de la Magie Noire*, in-18, André Hal. — Revues.

M. Maxwell, docteur en médecine et avocat général près la cour d'appel de Bordeaux, est un chercheur indépendant. Il n'est ni pour les spirites, ni pour les occultistes, ni pour les théosophes. Il n'adopte pas davantage les idées de M.P. Janet, ni celles de M. le Pr Grasset. Il constate que ces derniers

n'ont pas assez vu et qu'ils ignorent à peu près totalement les ouvrages de ceux qui — en France et à l'étranger — se sont occupés de l'étude des phénomènes psychiques. Leur opinion partant n'a pas le poids que leur confère justement leurs autres travaux. On ne saurait donc les prendre pour guides en cette matière.

A l'inverse de ces derniers, M. Maxwell a étudié les écoles spirite, occultiste et théosophique. S'il n'a pas cru devoir s'affilier à aucune d'elles, c'est parce qu'il a jugé — avec juste raison d'ailleurs — que leurs doctrines n'étaient pas assez solidement étayées sur les faits, que ces faits eux-mêmes n'étaient pas observés avec toutes les garanties de contrôle suffisantes et nécessaires pour éviter les fraudes et les erreurs.

Son ouvrage est le fruit de dix années de recherches suivies. M. Maxwell a vu beaucoup de médiums et a eu avec eux de nombreuses séances. Il s'est surtout appliqué à observer les phénomènes physiques, particulièrement les mouvements sans contacts, — parce que plus faciles à étudier et parce que moins contestables. Il a observé également les phénomènes intellectuels : écriture et parole automatiques, écriture directe, vision dans le cristal, télépathie, transe, extase.

Il donne d'excellents conseils sur la manière de traiter les médiums. Ses procédés opératoires sont à recommander. Sur ce point, M. Maxwell recueillera sûrement l'approbation des spirites instruits, mais il n'en sera peut-être pas de même quant à l'explication des phénomènes.

Les critiques qu'il formule contre l'hypothèse spirite ne sont pas tout à fait dénuées de fondement. Ses explications paraissent vraisemblables. L'homme est encore un inconnu pour l'homme. Qui dira toutes ses facultés latentes ? Qui sait toutes les potentialités qui sont en lui?

Je crois que l'étude suivie des phénomènes psychiques nous réserve, dans un assez prochain avenir, de surprenantes découvertes.

Les Phénomènes psychiques est un livre à lire et par les savants et par les spirites. Aux uns, il conseillera la prudence ; aux autres, il fera naître le désir d'explorer un domaine encore inconnu d'eux. Tous y trouveront matière à méditation.

Il s'ouvre par une remarquable préface de Ch. Richet. J'en emprunte la conclusion, qui est fort sage et pleine d'espérances :

« Quel que soit le sort réservé aux idées qu'il soutient, avec

faits à l'appui, dit ce savant en parlant de M. Maxwell, — on peut être assuré que les faits, qu'il a bien observés, resteront. Il y a là, j'imagine, les premiers linéaments d'une science nouvelle, ébauche très informe encore.

« Qui sait si la physique et la physiologie ne trouveront pas là de précieux éléments de connaissance ? Malheur aux savants qui croient que le livre de la nature est fermé, et qu'il n'il n'y a plus rien de nouveau à faire connaître aux faibles hommes ! »

§

M. Albert de Rochas publie la deuxième série de ses belles études sur des *faits* qui sont aujourd'hui situés, si l'on peut ainsi s'exprimer, sur les **Frontières de la Science** et qui demain en feront sans doute partie au même titre que les faits chimiques et physiques.

Il traite, en ce nouveau volume, des localisations cérébrales, des actions psychiques des onctions, des contacts et des émanations et de la lévitation des corps. L'ouvrage est illustré de 34 gravures dont plus de la moitié représentent des lévitations de saints.

Les citations que M. de Rochas emprunte à la légende ne méritent probablement pas une grande créance. Elles ont dû être amplifiées et arrangées pour les besoins de la cause. Le dernier fait cité, qui a trait aux périgrinations de la Santa-Casa de N.-D. de Lorette, paraît plus qu'improbable. Cette sainte maison, — rapporte l'abbé Lecanu dans le *Dictionnaire des prophètes et des miracles* — est celle où naquit la sainte vierge. Elle se transporta (la maison, et non la vierge), d'abord de la ville de Nazareth sur le sommet aplati d'une colline entre les villes de Fiume et de Tersatz (10 mai 1291) ; puis, au bout de trois ans et sept mois, passa l'Adriatique et alla s'installer dans la marche d'Ancone ; enfin elle déménagea encore une fois, avant de s'établir au point où elle se trouve aujourd'hui.

§

C'est encore au colonel de Rochas que nous devons la préface du très remarquable ouvrage que vient de traduire de l'allemand l'ingénieur Ernest Lacoste et qui est intitulé : **Les Phénomènes odiques ou Recherches physiques et physiologiques sur les dynamides du magnétisme, de l'électricité, de la chaleur, de la lumière, de la**

cristallisation et de l'affinité chimique considérés dans leur rapport avec la force vitale. Ce titre, un peu long, dit bien quel est l'objet du livre.

Reichenbach mourut à Leipzig en 1869, à l'âge de 60 ans. Il était docteur en philosophie, mais il s'occupa surtout de géologie et de chimie appliquée à l'industrie. Il découvrit la paraffine et la créosote et créa en Moravie de nombreux établissements dont la prospérité fut une source de richesses pour le pays et pour lui. Le roi du Wurtemberg l'en récompensa, en lui conférant le titre de baron.

Il donna le nom d'*od* aux radiations qui émanent des végétaux, des animaux et de certaines substances inertes comme les cristaux, et qui exercent une influence sur les sensitifs. Pour les définir, il compare leurs actions avec celles des autres forces déjà connues. Il consigna le résultat de ses recherches dans plusieurs livres, principalement dans celui qui vient d'être traduit et dont la première édition remonte à 1845.

Reichenbach s'avère, par là, comme le véritable précurseur des savants contemporains qui, comme MM. Blondlot et Charpentier, s'attachent à l'étude de radiations inconnues ou insuffisamment connues du monde officiel.

§

Dans ce même ordre d'idées, je signalerai aux lecteurs du *Mercure* le nouveau travail de M. Durville sur le **Magnétisme**. Il contient une importante étude sur les localisations cérébrales, qu'on peut rapprocher de celle de M. de Rochas, que j'ai signalée plus haut.

M. Durville s'appuie sur une théorie des centres nerveux pour établir le diagnostic des maladies et il indique la marche à suivre pour leur traitement par le magnétisme.

La lecture de son petit livre est fort instructive et attachante.

§

M. Sage, comme M. Maxwell, est un indépendant et un homme de bonne foi, comme j'ai déjà eu l'occasion de l'écrire, à propos d'un de ses précédents ouvrages. On a du plaisir à le redire parce qu'on désirerait que tous les savants, tous les chercheurs, tous les hommes même fussent ainsi.

Après avoir cité et discuté de nombreux faits d'hypnose, de suggestion, de diesthésie (lucidité, clairvoyance, clairau-

dience), de télédiesthésie (ou diesthésie à distance), de télépathie, de panesthésie, de prévision de l'avenir, etc., il dit : « Voici les seules hypothèses — je dis bien hypothèses — qui puissent les faire comprendre.

« I. — L'âme est distincte du corps.

« II. — Le corps, loin de favoriser les activités et les manifestations de l'âme, entrave et limite ces activités et ces manifestations.

« ... Ces conclusions sont, je le répète, des hypothèses, et non des dogmes. Si demain d'autres faits viennent les détruire, je les abandonnerai aussitôt, dussent tous les spiritualistes de la création me hurler aux trousses. Je tiens beaucoup à être un esprit — immortel, si possible — mais je tiens davantage à être libre et à penser par moi-même. J'ignore mes destinées futures, mais ce que je sais bien, c'est qu'ici-bas il n'y a de dignité pour mon esprit que dans l'indépendance et l'usage de ma raison. » On ne peut qu'applaudir à d'aussi courageuses paroles.

De ce que l'âme serait distincte du corps, l'auteur n'en conclut pas pour cela — malgré qu'il penche pour l'affirmative — qu'elle est immortelle.

Il termine par des conseils excellents pour développer et affirmer sa volonté. Ils sont à expérimenter. Il vaut la peine d'essayer, car on peut, paraît-il, se refaire soi-même, en les pratiquant.

§

M. Jollivet-Castelot étudie depuis de nombreuses années les alchimistes. Il est familiarisé avec leurs doctrines. Aussi a-t-il tenté, dans **la Science alchimique**, d'en retracer l'histoire et d'en esquisser la synthèse, sous ses aspects divers, en montrant combien ces doctrines sont — sinon en totalité, du moins en partie — confirmées et précisées par les découvertes du radium et des rayons N et par les travaux de von Schronn sur la vie des cristaux, de Norman Lockyer, de Crookes, de Lodge, de Berthelot, de Gustave Le Bon sur la constitution de la matière et des atomes. Il en déduit logiquement que l'unité de la matière, l'hylozoïsme, l'évolution et la transmutation des métaux, ne sont pas des chimères, mais plutôt des réalités, qui deviendront des vérités prochaines, selon toutes probabilités.

M. Jollivet-Castelot a fait œuvre utile sur ce point. Il a

élargi l'horizon de la pensée et préparé celle-ci à de nouvelles découvertes.

§

Les Mystères de Cérès et de Bacchus avaient, suivant M. Lizeray, pour but de révéler aux candidats à l'initiation, les forces neurologiques qui sont à la disposition de tout homme et les moyens d'en tirer parti. Ce sont ces mêmes forces qui sont aujourd'hui utilisées par les magnétiseurs.

M. Lizeray s'élève, avec raison, contre l'abus des pratiques hypnotiques, qui conduisent à la destruction de la personnalité et produisent l'anémie et la congestion cérébrales et parfois aussi la paralysie et l'épilepsie.

D'après lui, les magiciens auraient été tout-puissants à l'époque des sociétés théocratiques. C'étaient eux, les créateurs des démons, ou formes fluidiques, qu'ils faisaient apparaître aux yeux des sujets.

A l'avènement des sociétés guerrières et civiles, ils se réfugièrent dans les temples. Ceux qui, depuis, sortirent de leur sombre obscurité, furent, plusieurs fois, poursuivis, et massacrés, à cause de leurs pratiques dangereuses pour l'individu et la société.

Ce fut la fondation de Rome qui marqua, pour l'Europe, la fin du système théocratique, et l'aube de la libération de l'homme de l'emprise des magiciens.

L'auteur montre ensuite à quels résultats regrettables conduisit l'habitude qu'avaient les Grecs de personnifier les phénomènes naturels et les idées abstraites. Quelques vues originales sur diverses questions historiques terminent son intéressant petit volume.

§

Phénoménographie par T. Falconier, professeur à l'institut royal de Venise. — Brochure contenant le compte-rendu *in extenso* des séances de typtologie, lévitation de tables, rotations de meubles et autres phénomènes obtenus par un jeune médium, Mlle Nilda Renardi, avec ou sans contact des mains : variation de poids des objets, empreintes, écriture directe, transports d'objets, messages, attouchements, rapts, apparitions, apports, lumière, silhouettes obtenues, raisonnance métallique et autres sons, etc. — L'ouvrage est illustré de 13 figures.

Je regrette de n'avoir pas la place nécessaire pour analyser

et discuter comme il conviendrait le **Résumé de la philosophie rationnelle** de R. A. M. Il y est question de la base de la connaissance, des substances, des lois, de l'idée de grandeur, du bonheur, de l'amour, des sentiments, de la Volonté, de la voie de la Sagesse, de la constitution de l'homme, des êtres collectifs, etc.

La Vallée des bienheureux ou le sentier de la Vérité par Léopold Engel, traduit de l'allemand par Gaston Revel. — Curieux et charmant opuscule de mystique.

Les vrais secrets de la Magie Noire (Application), par Alexandre Legran.— Recueil de formules magiques tirées des Rituels, Grimoires et Clavicules, comprenant tous les secrets du *Grand et du Petit Albert*, du *Dragon Rouge* et de la *Poule Noire*, accompagnées de figures reproduisant les signes et caractères des esprits.

§

Revues : **Le Déterminisme astral**, revue d'astrologie, paraissant tous les deux mois. Directeur : H. Selva ; éditeur : Lucien Bodin. — Elle est d'un caractère plus nettement scientifique que la *Science Astrale* dont j'ai parlé précédemment. Elle se propose de vérifier les enseignements traditionnels de l'astrologie, en s'appuyant uniquement sur des faits bien observés.

Revue de Graphologie et *des sciences d'observation*. Rédaction : 62, rue Notre-Dame-de-Lorette. — Mensuelle. Directeur : Albert de Rochetal.

L'Initiation de juin contient un curieux article de Papus tout d'actualité, puisqu'il y est question de la guerre russo-japonaise et aussi des sociétés secrètes qui soutiennent l'un ou l'autre des deux adversaires. D'après Papus, la victoire définitive des Japonais consoliderait en Chine la dynastie mandchoue des Tsings ; tandis que le triomphe des Russes serait le signal de son renversement et de son remplacement par la dynastie chinoise des Mings.

La Voie, dont j'annonçais la prochaine apparition dans ma précédente chronique, en est à son deuxième numéro. On y lit des articles signés Matgioi (Pouvourville), Synésius, patriarche gnostique, A. Jounet, Revel, Barlet, de Larmandie, etc.

JACQUES BRIEU.

LES REVUES

Les Arts de la Vie: MM. J.-H. Rosny, sur « la Crise de la fiction ». — *La Revue de Paris :* « A la cour de Bangkok » par ***. — *La Plume:* fragment d'un poème de M. Fagus. — *La Revue des Idées :* M. L. Bélugou, sur « les Néopsychologues ».

On ne regrette jamais d'avoir suivi MM. J.-H. Rosny au long d'un de leurs ouvrages d'imagination ou de leurs contes rapides, exceptionnels et humains. Il y a toujours profit pour l'intelligence à prendre contact avec ces écrivains d'une mentalité souple et raffinée, neufs dans leurs jugements, et qui se sont fait une loi de développer leur admirable talent parallèlement au progrès scientifique et à l'évolution des mœurs. Que d'existences combinées par la fertile collaboration des deux frères, depuis *Nell Horn!* Quels paysages leur style vif, éblouissant, inimitable, a décrits de manière qu'on ne les oublie plus, afin de situer des intrigues, des caractères, passionnants, imprévus et logiques ! On a la vision soudaine de leur vaste effort, quand on achève de lire les pages qu'ils ont données sur *La Crise de la Fiction*, à la revue **Les Arts de la Vie** (juillet). Et l'on croit ressentir quelque chose d'une grande mélancolie qu'ils ont dû éprouver, en revoyant les feuillets de cet article.

Il y a une mode pour la sensibilité, comme pour le vêtement ou la thérapeutique : « Il nous semble, constatent MM. J.-H. Rosny, que la fiction a de moins en moins d'influence sur l'élite des contemporains. » Le roman-feuilleton et la pornographie ont leur public, sensible au « prodigieusement bas, vil et hideux » et à la « séduction propre » des saletés. Entre ces deux « genres », que devient la fiction ?

Ce qu'elle était, MM.-J.-H. Rosny nous le disent :

« Pendant notre jeunesse, la fiction nous fut quelque chose d'aussi passionnant que les réalités les plus passionnantes. Il y a eu, pour des générations entières d'hommes et de femmes, des romans dont les personnages et les épisodes se lièrent étroitement aux personnages et aux événements réels, qui furent une cause d'agitation délicieuse, qui firent de l'existence quelque chose de plus beau, de plus somptueux, de plus puissant, de plus doux, de plus tendre, de plus désirable. Personnellement, la disette de livres à grande fiction, à fiction profonde et « vraisemblable », nous remplit d'une tristesse nostalgique. Et plus nous avançons en âge, plus la disette

s'accentue. Naguère encore, il y avait une manière de fable dans le roman de mœurs, on y rencontrait de ci de là une femme réellement séduisante. Cette fable, à son tour, ou est devenue inférieure, dérisoire, fabriquée par les domestiques de la littérature, ou bien elle s'est émiettée en anecdotes, en traits subtils, aigus, amers ou d'une gaieté rosse,et la femme a cessé d'être séduisante pour n'être plus qu'excitante, aguichante, mousseuse. Certes, cette littérature peut dispenser des frissons agréables, de même que la littérature plus noble comporte des satisfactions qui exhaussent. Mais, en somme, aucune ne nous donne une violente joie de vivre, une crise, une fièvre de rêve, une palpitation d'aventure, aucune ne nous chante la divine Invitation au Voyage.

« Lorsque, inquiets, mécontents, sous l'impression d'un vide, nous nous plaignons à quelque jeune homme, il avoue ne ressentir ni ce goût ni ce regret de la fiction, il est prêt à trouver puéril notre besoin de vivre une autre vie que la nôtre, de se situer dans des aventures imprimées ou de s'incarner quelques heures dans des personnages romanesques.

« Alors, nous nous demandons sérieusement si la fiction n'est pas destinée à disparaître, comme les fétiches de l'Homme des Cavernes. Et, nous interrogeant sur les raisons secrètes d'une telle décadence, nous songeons, avec une grande mélancolie, à la fin émouvante où nous a menés la science du XIXe siècle : le prodigieux rapetissement de la Planète. »

Ce « prodigieux rapetissement de la Planète », MM. J.-H. Rosny en donnent une impression vertigineuse par l'énoncé imagé des découvertes qui ont raccourci les distances et permis la satisfaction des curiosités. Voir, voir ! criait-on d'abord. Ensuite, il s'est agi d'aller vite, sans moyen de regarder, d'aller toujours plus vite ! La satiété viendra, car elle a raison de tout. Alors, des gens goûteront, comme un plaisir inconnu, la joie de voyager par le pays des sentiments et des idées, sans bouger d'un fauteuil, au bruit du coupe-papier ouvrant le secret de la feuille imprimée...

MM. J.-H. Rosny ne parlent point de ce retour. Ils parlent d'autres fictions qui « ont grandi en proportion » de la décroissance de la « fiction terrestre », sont situées entre l'infiniment grand et l'infiniment petit et nous apparaissent par les charmes de la science. Et ici, l'objection des auteurs est excessivement attrayante, qui prépare avec un rare bonheur la fin poétique de leur belle chronique :

«... Oui, mais tout cela n'est pas à notre taille. L'infinitésimal nous est impénétrable par destination ; les astres ne sont tout de même qu'un petit frôlement de lumières, à peine amplifiées par les verres de nos télescopes. On nous a fait entrevoir des voyages dans l'espace éthérique, mais, au fond, nous n'y croyons pas et les communications « abstraites » avec d'autres mondes ne nous émeuvent que très imparfaitement.

« Le mystère favorable à la fiction, c'est le mystère « qui n'est pas en même temps l'inaccessible ». Si immense que parut la terre, on pouvait espérer la parcourir, on pouvait, au prix de grandes peines et de grands périls, imaginer qu'on arriverait aux régions les plus farouches. C'était quelque chose d'accessible et tout de même de délicieusement mystérieux. Aujourd'hui, c'en est fait. Chaque nouvelle locomotive, chaque automobile plus véloce (et je ne compte pas les passionnants et détestables aérostats et ces « plus-lourds-que-l'air » qui envahiront demain les nuages !) chaque câble posé au fond des mers, chaque antenne de télégraphe sans fil nous apprennent que la terre se rétrécit encore.

« Ce ne sera bientôt plus qu'un grand jardin roulant à travers l'infini, et dont nous connaîtrons, hélas! la moindre forêt, la moindre rivière, la moindre colline !... Ah ! victoire chagrine que d'avoir ainsi perdu la terre en la possédant trop bien ! Comment s'étonner de ce que la fiction tend à décroître, lorsque la mère de toutes fictions décroît au-delà de toute mesure. Nos fils s'y accoutumeront, sans doute, leur imagination s'habituera à tirer toute joie et tout prodige de la vie telle quelle, ou des choses trop vastes ou trop petites auxquelles nous semblons actuellement étrangers ; ils trouveront peut-être aussi dans la psychologie des hommes, dans le secret des âmes, une proie assez savoureuse, des merveilles assez subtiles pour remplacer ce que nous avons perdu. Nous l'espérons, nous le voulons croire, nous l'avons nous-mêmes annoncé avec énergie. D'autant plus nous excusera-t-on de contempler avec quelque chagrin la décadence de notre fiction qui ajoutait une si enivrante atmosphère à l'atmosphère banale, et le rapetissement de la fabuleuse Planète devenue un joli square de l'Infini ! »

§

Un collaborateur anonyme informe avec goût les lecteurs

de la **Revue de Paris** (1er août), de ce qui se passe *A la cour de Bangkok.*

La capitale du Siam compte un demi-million d'habitants, est éclairée à l'électricité, desservie par un tramway électrique, et possède un dentiste américain, un tailleur allemand «à raison sociale anglaise », un photographe, un hôtel, etc... Cela ne ressemble guère plus à ce « luxe asiatique » dont la peinture émerveilla M. Prudhomme.

« La colonie européenne est nombreuse, » lisons-nous ; « nous sommes à tous les points de vue, à la dernière place ». Mais Bangkok pue : une odeur de « poisson faisandé », à laquelle on s'habitue, paraît-il, comme de manger « de la crevette avancée, avec du melon d'eau, des fleurs jaunes sauvages et de la ciboulette ».

10.000 personnes environ habitent le palais royal, y compris les astrologues chargés, entre autres choses, de fixer la date de crémation des rois, reines et princes défunts. Le gynécée est sous la surveillance de *policewomen.*

Il est temps de parler un peu du roi :

« S. M. Phrabat Somdet Phra Paramindr Maha Chulalongkorn est né à Bangkok le 20 septembre 1853 ; il a succédé à son père Mongkout, le 1er octobre 1868. Ses titres habituels sont : descendant des anges, pieds divins, grande couronne, auguste sommet qui domine, auguste grand empereur. Il porte habituellement un costume militaire d'importation européenne : tunique gris-bleu, pantalon à bandes rouges; ses sujets s'agenouillent sur le passage de « l'auguste sommet » coiffé de la casquette russe ou du casque colonial anglais; les « pieds divins » sont chaussés de souliers vernis, à éperons.

« L'opposition est constante, dans la vie siamoise, entre le protocole divin, appliqué au roi, et les exigences très humaines de la vie internationale, qui mettent le souverain en contact journalier, non seulement avec les agents diplomatiques accrédités auprès de lui, mais avec des étrangers de marque, des financiers, des journalistes, etc. Le roi a donné audience aux correspondants du *Figaro* et du *Times,* et il a trouvé la solution de ce curieux problème : le même jour, recevoir le docteur Morrison, correspondant du *Times*, baptiser ensuite un éléphant blanc, amené du Laos, et, après avoir satisfait le journaliste anglais, édifier ceux de ses sujets qui s'attardent encore à de séculaires pratiques. »

On a vu ce souverain en Europe, en l'an 1897. Il a montré

souvent de l'esprit. A la Bibliothèque nationale de Paris, comme « on lui montrait avec quelque mystère un document venu du Siam et d'une antiquité, croyait-on, vénérable : « Ça, dit le roi en souriant, c'est un extrait des comptes de mon ministre des provinces maritimes ».

Ce trait vaut mieux encore :

« M. Hanotaux discutait avec lui l'obscure question des « protégés ». Notre ministre faisait valoir nos droits, les clauses des traités favorables à nos intérêts et, j'imagine, le rôle séculaire de la France au Siam. Le roi écouta attentivement, puis : « J'entends bien, dit-il, toutes vos raisons ; mais si la Légation de France continue ses immatriculations de protégés d'après les principes en discussion, votre juridiction s'étendra bientôt à tout Bangkok ; il ne me restera comme sujets que la famille royale et mes aides de camp. »

A Rome, passant en revue les troupes, on offre à son choix des chevaux dressés à galoper devant le front. Il n'est, de sa vie, monté à cheval, aussi refuse-t-il. Mais c'est en donnant cette raison délicieuse « que la tradition ne lui permet pas d'employer d'autre quadrupède que l'éléphant ».

Au Siam, « les sœurs du prince héritier deviennent ses femmes lorsqu'il monte sur le trône : le roi étant d'essence divine, aucun mortel ne peut prétendre à épouser ses sœurs ».

« Elles ne peuvent être même ni touchées, ni seulement frôlées par des mains étrangères au service du palais. On cite l'anecdote authentique d'une reine qui se noya dans le Ménam sous les yeux de ses sujets : aucun des assistants n'avait le droit de lui porter secours, de peur de la souiller par son contact. — Mais, à Rome, le roi, admirablement stylé sur ce qu'il fallait dire ou cacher en Europe, nia bellement la coutume incestueuse, qu'il traita de racontar de voyageur mal intentionné. »

En ceci, on peut admettre que le « descendant des anges » fut au contraire fort mal stylé et trop bon prince, en vérité, car pourquoi renier une coutume nationale, à l'étranger ?... Chulalongkorn n'obtint pas l'ordre de la Jarretière, parce que, polygame, il était aux yeux de la reine Victoria indigne d'entrer dans le compagnonnage qui l'eût fait son cousin.

Pour les dîners de gala, le roi s'assied dans un fauteuil qui porte, « sculpté au dossier, l'éléphant tricéphale héraldique ». Le « parasol à neuf étages » domine ce siège.

Pour la salle, voici quelques détails :

« Sur la muraille, en bonne place, figure une reproduction

du tableau de Gérôme, *l'Ambassade siamoise envoyée en 1861 à Napoléon III.* Le roi est très fier de cet événement historique, plus fier encore de l'ambassade envoyée en 1686 à Louis XIV, qui témoigne de l'ancienneté des rapports de la Maison de Siam avec l'Europe.

« Les soirs de grand gala, dans ce cadre oriental de l'immense salle du Trône, éclairée par les puissantes lampes électriques du plafond, les costumes militaires et civils, brodés d'or et constellés de décorations, donnent à s'y méprendre l'illusion d'une féerie au Châtelet.

« Le roi pénètre par une porte spéciale, seul ou accompagné de la première reine. Les souverains s'entretiennent rapidement avec chacun des invités ; puis ils se dirigent vers la salle à manger. La musique de la garde joue ordinairement la marche des soldats de *Faust* pendant le défilé. Des airs français ou italiens et quelques valses allemandes forment le répertoire immuable des musiques militaires de Bangkok. Les emprunts à la musique française dénotent un éclectisme extrême. J'ai le souvenir d'une réception pendant laquelle on joua une interminable variation sur l'air de *Joséphine elle est malade.* Mon voisin, un officier siamois, qui vécut longtemps à Paris, me fit gracieusement remarquer cette attention pour la France. Nous parlâmes théâtre. Rappelant de joyeux souvenirs, mon interlocuteur me fit part de son enthousiasme pour Polin qu'il préférait à Mounet-Sully. C'était une opinion discutable ; mais comme il déclarait les Folies-Bergère incontestablement supérieures au premier music-hall de Londres, je n'insistai pas : l'art français était mis en première place. »

Sur les épouses royales :

« Les princesses de sang royal, épousées par le roi, ont seules droit au titre de reine ; seules, elles peuvent donner naissance au prince héritier et devenir première reine. D'autres jeunes filles, remarquables par leur beauté ou leurs talents, sont fréquemment offertes au roi par des mandarins et même des gens du peuple ; mais elles ne restent généralement au palais qu'autant qu'elles deviennent mères. Un registre spécial, tenu par des matrones, mentionne très exactement la date des faveurs royales et le nom de celle qui en a été l'objet. Les jolies filles données au roi sont toujours conservées un nombre de mois suffisant pour avoir l'assurance qu'aucune grossesse n'est possible. A l'expiration de cette période, elles sont richement dotées et mariées à de hauts fonctionnaires. »

En Europe, cela ne va pas tout à fait de même : le souve-

rain marie la jolie fille qui a cessé de lui convenir, à un « petit » fonctionnaire dont il fait peu à peu un « haut » fonctionnaire.

Encore un terme de comparaison, pour finir, et une historiette qui rappelle le libretto d'*Aïda* :

« Le nombre des reines n'est limité, ni par la loi, ni par la tradition. On en compte actuellement une quarantaine. Ces nombreuses épouses, presque toutes mères, vivent relativement en paix les unes avec les autres. Ce résultat est-il dû à la discipline du palais, au respect inspiré par le roi, au caractère siamois? A ces trois causes, sans doute. Il est avéré qu'on ne vit jamais à Bangkok les honteuses et sanglantes intrigues qui toujours ont déshonoré le harem des sultans de Constantinople. Une seule anecdote tragique est contée sur le palais. Un roi avait une sœur aînée qu'il désirait ardemment. Celle-ci invoquait la prérogative traditionnelle lui permettant, par droit d'aînesse des femmes, de finir ses jours dans le célibat. Le souverain insistait cependant; mais discrètement blâmé par son entourage, il mit fin à ses assiduités. Or, la princesse aimait follement un talapoin (1) de race royale qu'elle recevait chez elle la nuit; c'était la raison de sa résistance. Prudente pendant la crise amoureuse du roi, elle reprit ses rendez-vous quand elle se crut négligée; on la surprit un soir dans les bras du moine. Les bonzes font vœu de chasteté; l'ancienne loi, tombée en désuétude, punissait de mort la rupture du célibat monastique. Aussitôt, une niche fut creusée dans un des immenses murs du gynécée royal, et la princesse et le bonze, unis pour jamais, disparurent emmurés vivants, sous la chambre même où ils avaient été pris enlacés. »

§

Sous ce titre lyrique : *Amour tyran des Dieux et des hommes, Amour! Amour!* — M. Fagus a publié dans **la Plume** (15 juin, il y a déjà du temps, mais on nous saura gré de réparer la faute d'avoir laissé passé un tel poème!) un fragment de son œuvre : *Lucifer*.

De ce fragment, nous détachons ce parfait récit du « second jeune homme » :

— Je passais ce soir-là dans une rue à filles :
Une d'elles vint donc se couler contre moi,

(1) Bonze siamois. Le nom de *talapoin* leur viendrait d'un éventail en feuille de palmier, ou *talapat*, dont ils sont constamment munis.

Et me dit : « Beau garçon, veux-tu monter chez moi ?
Je suis belle, sais-tu ? amoureuse, et gentille. »

De notre peau saurons-nous t'arracher, guenille
Qui courbe un tel esprit sous son affreuse loi,
Chair ! Soulé par l'élan de ma bête en émoi,
J'ai fait oui de la tête et j'ai suivi la fille,
— Paix au triste prélude !... elle se déshabille,
Et dénudant ce corps pollué tant de fois,
Jésus ! avec des peurs et des pleurs dans la voix :

— « Prends garde ! ne m'afflige pas de tout ton poids »...
Et livrant un ventre luisant comme une bille :
« C'est que, je suis, vois-tu, enceinte de cinq mois. »

M. François Coppée regrettera de ne pouvoir signer ce quatorzain, sauf le vers antépénultième où la césure...

§

La Revue des Idées (15 août). — M. L. Bélugou y étudie *les Néopsychologues.*

Ils « se distinguent de leurs devanciers par une préoccupation expresse et nouvelle du bien public », — les définit M. L. Bélugou et cela peut suffire à nous mettre en défiance. Ils mènent des enquêtes expérimentales et, selon la méthode américaine, adressent des questionnaires. M. Stanley Hall a composé un questionnaire sur la puberté. M. L. Bélugou cite les demandes que voici :

« Comment, demande-il à ses bénévoles correspondants, vos sentiments à l'égard de l'autre sexe ont-ils changé ? Votre premier amour a-t-il eu pour objet une personne réelle ? Cette personne était-elle plus âgée ? Combien de temps a duré cette passion ? Comment s'est-elle manifestée ? Décrivez d'autres passions subséquentes. »

« Voici un aperçu des confidences : « 91 personnes ont répondu avec franchise. De ce nombre, 69 (28 hommes, 41 femmes) ont connu l'amour avant leur vingt-cinquième année. D'autre part, 22 (11 de chaque sexe) manquaient totalement d'expérience personnelle à cet égard. Réponses provenant de gens de 16 à 25 ans ; 9 — dont 7 jeunes filles et 2 garçons — ont aimé des caractères purement d'imagination ; 49 (3 garçons, 46 filles) parlent d'un attachement unisexuel. »

M. L. Bélugou choisit finement ses exemples et ironise à souhait : « un critique fin et pénétrant dirait plus de choses en vingt lignes », écrit-il à propos des investigations de M. A. Binet pour définir la personnalité de M. Paul Hervieu.

La minutie du néopsychologue est plus distante de l'exac-

titude que de la manie. M. William James, ou un autre, a défini la néopsychologie : une élaboration de l'évidence. Rien que cela ? Rien que cela !

M. Bélugou termine sur ces mots :

« De nos jours il règne un vent de véritable folie scientifique, et les néopsychologues offrent des symptômes très apparents du malaise général. On a l'hébétement du chiffre et la superstition de la formule ; beaucoup de gens ne comprennent rien, à la lettre, sans le détour de l'algèbre. Nous revenons à la Sophia des anciens Grecs ; d'aucuns croient que la science peut devenir le régulateur universel ; des indiscrets donneraient volontiers aux Académies la place et le rôle des anciens conciles. Bossuet a tiré une politique de l'Ecriture Sainte ; la Bible moderne doit également fournir une politique expérimentale ; en particulier, la psychologie doit un jour tout rajeunir et tout régénérer.

« Il se peut qu'un jour lointain elle réalise quelques-uns de ces rêves ; mais c'est à la condition qu'elle cesse d'être, ce qu'elle sera longtemps encore, un tissu de généralisations hasardeuses ; jusque-là elle vaudra seulement comme discipline pour celui qui la pratique. Elle ne peut donner l'art de la vie. Les pédagogues n'ont pas plus besoin de savoir la psychologie qu'il n'est nécessaire à une cuisinière de connaître la chimie. Elle peut développer la pénétration, la finesse, le sens critique ; elle ne confère pas ces qualités à qui en est totalement dépourvu. Accumuler des infiniment petits n'est pas faire la science de l'âme, ni aucune science. Les instruments de précision ne remplacent pas l'esprit de finesse, et il y a plus de véritable psychologie chez un montreur d'ours ou de chiens savants que dans les coqs à l'âne des néopsychologues. »

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Le conflit des deux langues en Grèce (*Le Temps*, 8 août). — Lope de Vega (*Le Temps*, 15 août). — La poésie officielle (*L'Eclair*, 14 août). — Gœthe et Schopenhauer (*La Chronique médicale*, juin). —

Le Temps a entrepris de nous faire connaître l'état présent de l'art dramatique dans les principaux pays étrangers. Il en est résulté une série d'études fort intéressantes et parfois d'un ton auquel nos critiques dramatiques habituels ne nous ont pas habitués. M. Perez Galdos, par exemple, a donné une

chronique où se trouve un portrait synthétique ou symbolique de Lope de Vega, qui est admirable.

M. Moréas, après nous avoir entretenu des dernières manifestations dramatiques, plus ou moins originales, des poètes hellènes, expose, sans d'ailleurs la résoudre, la question des deux langues, laquelle domine, en Grèce, tout l'art littéraire :

« La question de la langue prédomine en Grèce et l'emporte singulièrement sur le reste des affaires. Dans ce pays, plus que partout ailleurs, cela est d'une grande importance. La langue, a empêché la Grèce de périr au milieu de ses longues vicissitudes; c'est par la langue qu'elle se maintiendra, qu'elle peut espérer une renaissance complète. Aussi tout le monde s'en mêle là-bas : les lettrés, bien entendu, les ignorants, le peuple, la cour, les belles mondaines. On dispute avec passion, avec acrimonie ; à la maison et sur la place publique, au bal, chez le confiseur, dans les frais jardins, le long du Céphise, comme à Phalère, au bord des flots retentissants.

« Il y a une vingtaine d'années environ que les querelles à propos de la langue commencèrent à s'envenimer, pour atteindre bientôt les frénésies de l'amour et de la colère, comme nous le voyons aujourd'hui. Auparavant, la guerre entre la *populaire* et l'*épurée* n'était pas ouvertement déclarée. Que se passait-il alors parmi les Grecs? Sortis enfin de l'atroce et séculaire domination ottomane, ils songeaient à rapprocher leur langue de ses origines. Ce fut raisonnable et naturel. Et remarquez, je vous prie, que le parler populaire n'était aucunement banni, et qu'il trouvait toujours son emploi dans la poésie, où il est charmant, surtout dans la poésie légendaire et klephtique, et dans les chansons. La plupart des poètes se servaient de deux façons d'écrire, tour à tour et selon les nécessités du thème ; ceux, nés dans les îles ioniennes, de la populaire exclusivement. Il faut regretter l'absence à cette époque d'un génie assez puissant pour fonder l'ordre stable, sans heurt, pour épargner à la Grèce la cacophonie actuelle. Mais, puisque nous parlons de la Grèce, nous devons savoir que l'aveugle Destin, né du Chaos et de la Nuit, est irrévocable.

« Il y a donc quelque vingt-ans, la langue populaire s'enhardit tout à coup jusqu'à faire acte d'hostilité contre sa rivale : la grande sœur, occupée à reconquérir un peu de son ancienne dignité. Les zélateurs, outrés de toute expression *plébée* montèrent à l'assaut, pensèrent tenir la victoire. Mais le

peuple même qu'ils voulaient servir, disaient-ils, repoussa leur amitié. Il semble à présent qu'ils perdent du terrain à chaque minute.

« Sans doute, il ne faut pas que les Grecs se déclarent absolument ennemis de leur style populaire; mais il faut qu'ils le soient, et de toutes leurs forces, de ses excès et de ses prétentions vaines. J'ai déjà dit que ce style est charmant dans la poésie légendaire et dans les chansons. Il convient également en partie aux ouvrages comiques et peut-être à un certain genre de romans ou de contes. Mais ce style est plus qu'insuffisant pour la grande poésie, pour l'histoire et pour la science. La nuée de commentateurs, les moins gâtés par un faux savoir, le grand Scaliger lui-même, s'il ressuscitait, n'y feraient rien. M. Pischari a fourni des raisonnements et des exemples en faveur du grec populaire ou plutôt de son grec populaire à lui; car il n'est point d'accord avec le gros des *popularistes*. Ses exemples sont pleins de mérites; je le veux bien; mais pour ce qui regarde ses raisonnements, on pourrait peut-être lui dire en parodiant Shakespeare :

— « Il y a plus de choses dans la destinée d'une langue que dans toute votre philologie! »

M. Moréas espère que les deux langues en se pénétrant, s'amenderont l'une l'autre. Mais ce n'est qu'un espoir assez vague, car il conclut que la question est impossible à démêler et qu'il faudrait pour ce nœud Gordien un Alexandre.

Conclusion sage : seul, en effet, un nouvel Homère ou un nouvel Hérodote, en créant, par son génie, une langue nouvelle, faite de tous les éléments vivants, imposerait à ses successeurs une forme classique de langage. Mais comme il ne faut pas compter sur la venue d'un nouvel Homère, il serait peut-être bon de s'en remettre au peuple, qui, en matière de langue est souverain. Seulement, en Grèce, et partout, il n'y a pas qu'une langue populaire, il y en a autant que de cantons. Alors, troisième solution possible : un Vaugelas. Qu'un amateur désintéressé, non pas ignorant, non pas pédant, recueille les manières de parler de la bonne compagnie, en choisissant celles qui ont chance d'être comprises de tous. Il pourra créer ainsi une tradition linguistique. Le meilleur conseil à donner aux Grecs, finalement, est celui-ci : écrivez la langue que vous parlez, telle que vous la parlez, quoique avec certaines précautions et la crainte de la vulgarité.

§

Voici des fragments du Lope de Vega de M. Perez Galdos :

« En examinant notre théâtre ancien et la vie des grands poètes qui l'ont créé, nous sommes frappés de cette constatation que les existences de ceux-ci dépassent en intensité dramatique les plus belles œuvres et que l'art n'est qu'un enfant gâté de la nature. Nous en avons un exemple dans Lope de Vega, cet extraordinaire artisan de comédies, qu'on a qualifié de *monstre* à cause de cette fécondité inouïe. Un monstre, à la vérité, fut cet homme qui nous légua, outre l'artifice de son théâtre, le drame immense de son existence. Si, après avoir vu les plus fameuses comédies du *Phénix des esprits*, vous lisez l'histoire de sa vie, vous verrez de combien les drames de Dieu dépassent les pâles imitations que les hommes nous en donnent d'après les règles composées *ad hoc*.

« L'art divin qui régit les faits vécus a aussi ses règles et dans quelques cas la logique et l'absurde confondus produisent d'extraordinaires beautés.

« Lope fut le protagoniste par excellence des drames de la vie joués par l'humanité elle-même sur la scène du monde, avec des alternatives de joie et de douleur, de rires et de larmes, et un enchaînement de conflits qui se résolvent tour à tour, chacun d'eux venant tuer celui qui le précède en même temps qu'il va engendrer celui qui le suivra. Et ceux qui remplirent la vie de Lope furent capitaux ; ils mirent en présence l'humain et le divin, les jetant l'un contre l'autre dans une lutte furieuse. Lope représente plus qu'un nom : c'est toute une civilisation, c'est un siècle d'histoire condensé dans un seul être. La personnalité du poète, dans ce qu'elle a de force et de faiblesse, suffirait certainement à déterminer la psychologie de son époque, en étendant celle-ci de manière à embrasser les règnes des trois Philippe d'Autriche. Ame et visage, idées et passions, actes et paroles sont plus extraordinaires dans l'homme que dans le poète et éclipsent tous les drames et comédies qu'il a composés, répandant par le monde les miettes de son amour insatiable et de son prodigieux génie. Amour et génie atteignent à leur plus haute expression dans ce drame intime de soixante ans, jamais représenté, laborieux tissu de vertus et de faiblesses humaines.

« La première chose que se demande celui qui connaît la vie de cet homme sans pareil est comment il pouvait concilier

son caractère sacerdotal avec ses nombreuses intrigues amoureuses; comment il a pu mettre d'accord ses poèmes intimes avec la morale publique et obtenir non seulement l'indulgence, mais l'estime la plus grande qu'un homme ait su s'acquérir de la part de ses contemporains. Il a conquis la popularité par son esprit merveilleux ; il avait le don de la séduction au plus haut degré ; la nature lui avait prodigué les plus singuliers attraits de la personne, du visage, de la parole et de la conversation qui, joints à sa puissance littéraire, devaient subjuguer les foules et faire de lui l'idole de son temps. L'envie l'atteignit non dans les faiblesses de l'homme, mais dans la supériorité de l'artiste.

« Poète extrêmement fécond, d'une imagination vive, spontanée, inépuisable, aussi bien dans le genre mystique que dans le genre érotique, il chantait le matin le mystère sublime de la très sainte Trinité et le soir les charmes de la dame qui lui accordait ses faveurs. Non moins piquantes étaient ses aventures avant et après la célébration de la messe. Il venait d'achever une comédie qu'on le voyait dans une assemblée de théologiens émerveiller ses auditeurs par son éloquence et le tour subtil de son argumentation scolastique. Ce grand poète qui portait sur ses épaules tout le fardeau du théâtre de son temps, cet amant passionné des femmes, fut aussi un dialecticien sans rival et un théosophe éminent. Amour, théologie, théâtre ! Nouvelle trinité, avec son mystère ineffable qui confond la raison et en laquelle il nous faut croire en aveugles, sans songer un moment à la discuter...

« Qui ne voit dans l'existence de Lope une concrétion synthétique de la vie espagnole, une pièce fondue dans les moules dramatiques ? Les moules épiques étaient déjà brisés et les lyriques n'ont guère servi dans ce pays où les hommes solitaires, renfermés en soi, ont toujours été rares, tandis que les expansifs, les volontaires, les audacieux, voire les chercheurs de querelles, abondèrent de tous temps. L'Espagne, comme le bon Lope de Vega, attachée au rocher du dogme, s'efforce de concilier le caractère immuable de celui-ci avec la liberté morale. Ainsi s'écoulent pour elles les années et les siècles à s'épuiser en une lutte ténébreuse, en un effort semblable à celui de Sisyphe. Mais le dénouement du drame éternel, nous ne le voyons jamais se produire, non plus que l'harmonie se faire entre la ductilité des passions et la rigidité du dogme...

« La vie espagnole imagine les drames et les représente ;

elle est auteur et histrion ; elle est le public qui rit et pleure, la *claque* qui précipite les applaudissements et la critique qui dissèque ses propres œuvres.

« Toute l'Espagne est une scène et les Espagnols, plus qu'aucun peuple au monde, adorent les spectacles qui reproduisent la vie et les mœurs. Tous ici nous sommes un peu dramaturges, et les secrets de cet art ne sont point impénétrables au vulgaire... »

§

Il paraît qu'avant de libérer les enfants des écoles, à Paris, on leur fait chanter un chœur, choisi par l'administration. C'est déjà bien bizarre, mais les paroles de ces chœurs le sont encore bien plus. *L'Eclair* en a donné des citations :

Chœur de 1900, *Gai printemps :*

Du doux avril, c'est la chanson
Au refrain sonore.
Ainsi que le joyeux pinson
Dès que luit l'aurore,
Là, là, là, là !

Chœur de 1901, *Pastorale :*

On entend la voix câline
Des pipeaux et des binious,
Le berger rêveur chemine
Près des grands chiens roux...

Chœur de 1902, *la Chanson du pâtre :*

La chanson du pâtre,
Qu'on apprend le soir,
Près de l'âtre,
Au cœur nous met l'espoir
Là, là, là, là, là !

Chœur de 1903, *Floréal :*

Les prés ont leur parure
Venez, petits oiseaux.
Ah !
Printemps, sur la nature,
Dis-nous les chants nouveaux,
Ah !

Chœur de 1904, *Gentils bergers :*

Ecoutez, bergers, habitant ce village,
Hôtes heureux de ces bois verdoyants,
Vous ignorez les plaisirs énervants
Des citadins au cœur léger, volage,
Restez ainsi, loin des fous, des méchants !

Voilà ce qui représente le poésie française dans les écoles de

Paris, au temps des Régnier, Vielé-Griffin, Jammes, Noailles, etc.

§

De M. Hahn, bibliothécaire en chef de la faculté de médecine, dans un pamphlet intitulé *la Psycho-pathologie de Gœthe*, que publia la *Chronique médicale :*

«... Quoi qu'il en soit, après quelques oscillations, le *tædium vitæ* disparut chez Gœthe ; Mobius dit que ce fut sous l'influence du spinozisme. Cependant, on ne peut dire que Gœthe fut spinoziste; *après avoir étudié Kant et Schopenhauer, il devint plutôt sceptique et le resta une assez grande partie de sa vie...* »

Cela, pour amuser nos lecteurs allemands.

R. DE BURY.

ART ANCIEN

Les Résultats de l'Exposition des Primitifs français pour le xve siècle.

Maintenant que l'exposition des Primitifs français a fermé ses portes, le moment semble venu d'en examiner les résultats. Le premier, le plus important et définitivement acquis, est d'avoir fait connaître au public que la France avait eu dès le xve siècle de grands peintres et que leurs œuvres ne sont pas inférieures à celles que nous allons admirer au delà de nos frontières. Mais l'histoire de la peinture française aux xve et xvie siècles était presque tout entière à écrire et il eût été désirable que l'exposition récente permît de le faire. Dirai-je qu'elle a atteint ce but? J'avoue que non, pourtant si modestes que soient les trouvailles dans cet ordre d'idées, elles ont leur importance. On ne saura donc jamais assez gré à M. Henri Bouchot d'avoir provoqué et mené à bien une telle entreprise. Nul d'ailleurs mieux que l'érudit auteur des *Portraits aux crayons*, des *Clouet* n'était qualifié pour la réaliser. A côté et à la suite de ses ouvrages, il faut citer les admirables études de M. le comte Paul Durrieu, de MM. Lafenestre et Camille Benoît dans la *Gazette des Beaux Arts*, la *Revue de l'art ancien et moderne*, la *Revue de Paris*, les travaux très remarquables de MM. Louis Dimier, F. de Mély, Paul Vitry, Emile Mâle, et la brochure très claire de M. Marcel Poëte sur les *Primitifs parisiens* (H. Champion, éd.).

L'auteur s'y est particulièrement occupé des miniatures. Je ne m'y arrêterai pas longtemps pour mon compte. On peut

dire qu'à cet égard l'ignorance est plus complète encore que pour la peinture. Et cependant il en devrait être tout différemment, puisque le nombre des manuscrits conservés est relativement considérable. Mais les difficultés dont on entoure à juste titre leur prêt, l'absence de catalogue spécialement consacré à ces manuscrits à miniatures, le manque de reproductions, paralysent les recherches. Et, à ce propos, il faut appuyer vivement la demande de M. Marcel Poëte qui voudrait, lui aussi, voir entreprendre par le ministère de l'Instruction publique, le catalogue des manuscrits à peintures, en les groupant par époques et par écoles. Une autre entreprise, plus longue et plus coûteuse peut-être, mais tout aussi utile devrait être réalisée dans le plus bref délai. C'est la constitution d'albums de reproductions photographiques qu'on pourrait trouver dans les grandes bibliothèques publiques et dans les cabinets d'estampes. On ne peut espérer bien entendu voir faire de tous les manuscrits des reproductions de luxe comme on l'a fait pour les *Heures du maréchal de Boucicaut,* pour celles de Turin et de Chantilly, pour les *Quarante Fouquet*. Ces splendides éditions auxquelles MM. de Villeneuve, Paul Durrieu et Gruyer ont attaché leur nom sont trop onéreuses : elles ne pourront s'appliquer qu'à des manuscrits de choix et demeureront le privilège des bibliophiles. Mais l'épreuve photographique directe, que l'érudit pourra acquérir séparément sera plus utile encore. Sa fidélité, la modicité relative de son prix, permettront les rapprochements faciles : elle préviendra les chercheurs du style général des miniatures et leur évitera les tâtonnements. Il y aura double profit à cela : d'abord les manuscrits originaux ne seront plus consultés que pour des comparaisons déterminées; ensuite le risque des prêts et la besogne des bibliothécaires seront déterminés d'autant. Souhaitons que M. Henry Marcel veuille bien s'intéresser à ces tentatives.

Une exposition de miniatures est naturellement un leurre, puisqu'on ne peut voir que deux pages d'un manuscrit. Néanmoins on ne saurait oublier de signaler le célèbre *Bréviaire de Belleville* et la *Bible latine* qui porte cette précise indication : « Jehan Pucelle, Anciau de Cens, Jaquet Maci, il hont enluminé ce livrè ci. Ceste lingne de vermillon, que vous vées, fu escrite en l'an de grace MCCC et XXVII, en un jeudi darrenier jour d'avril, veille de mai. » Ainsi peut se caractériser ce qu'on a appelé l'école de Jean Pucelle. M. Marcel Poëte a signalé un autre travail de lui : c'est le

dessin du sceau de la confrérie de Saint-Jacques-aux-Pèlerins qui s'établit au début du XIVe siècle, rue Saint-Denis, entre la rue Mauconseil et la rue du Cygne. Le premier compte de cette confrérie, pour les années 1319 à 1324 renferme la mention suivante : « A Jehan Pucelle, pour pourtraire le grand scel de la confrérie, III sols. » Ce sceau, qui représente le saint entouré de pèlerins à genoux, existe encore : il est conservé maintenant aux archives de l'Assistance publique de la ville de Paris, avec le fonds de Saint-Jacques.

Le début du XVe siècle est la période la plus brillante peut-être de la miniature. C'est le moment où travaillent André Beauneveu, Jacques Cône, Jacquemart de Hesdin, les frères Limbourg ; c'est le moment où Pierre de Vérone vient s'établir en France, c'est le moment où le duc de Berri enrichit sa bibliothèque de ces beaux manuscrits à peintures qui sont encore l'orgueil des grandes collections modernes. André Beauneveu peint pour lui les figures de prophètes du *Psautier latin-français* aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale, Jacquemart de Hesdin les *Très Belles Heures* (Bibliothèque royale de Belgique), les *Grandes* et les *Petites Heures* (manuscrits latins 919 et 18014). Mais la merveille est l'illustration des *Très riches Heures* du musée Condé, due à ces mystérieux artistes que furent les frères Limbourg, les plus grands sans doute avant Fouquet. Une édition in-folio va en être publiée. Je passe sur les *Heures du maréchal de Boucicaut*, sur le *Bréviaire de Salisbury*, malgré leur intérêt capital : le simple compte rendu de l'exposition des miniatures entraînerait à écrire un livre, et je dois me borner, quitte à revenir plus tard et plus longuement sur certains points particuliers. C'est un sujet qui sera toujours d'actualité ici, puisque c'est l'histoire de notre art français.

J'arrive donc au grand artiste tourangeau. Ce n'est pas l'un des moindres mérites de l'exposition d'avoir réuni à peu près tout ce qui est connu de son œuvre. On lui attribuait avec une suffisante vraisemblance un panneau entier de portraits peints, le Charles VII, l'Etienne Chevalier, le Jouvenel des Ursins, entre autres. J'avoue pourtant ne pas considérer toutes ces attributions comme définitives. Il ne faut pas oublier qu'à côté de Fouquet travaillaient d'autres portraitistes de premier ordre, tel celui qui peignit le portrait de Louis de Laval dans le livre d'Heures de ce dernier. Et l'on est trop enclin à tenir des hypothèses pour des faits acquis. J'en montrerai dans ma prochaine chronique sur les portraits du XVIe siècle, un

exemple à propos de Clouet. Pour Fouquet, il ne sera pas inutile en l'étudiant de vérifier les attributions, en partant de seule base certaine, les miniatures des *Antiquités Juives de Josèphe* dont le premier tome est à la Nationale et le second dans la collection Henry Yates Thompson. Quatre autres merveilleuses miniatures prêtées par le même collectionneur présentent du reste un caractère d'authencité assurée. En tout cas il devient maintenant possible, grâce à l'exposition des primitifs, d'écrire sur Fouquet une étude d'ensemble et de montrer comment ce maître résume toutes les qualités qui devaient être développées dans la suite par l'école française. C'est un travail auquel je serais heureux d'avoir l'occasion de donner mes soins.

Je ne reviendrai plus maintenant que par exception sur les miniatures et je veux de suite signaler les résultats acquis dans le domaine de la peinture. Hypothèse toujours, très séduisante et très près de la vérité, l'attribution du portrait du roi Jean à Girard d'Orléans. Ni le rapprochement des peintures, ni le rapprochement avec les textes d'archives n'ont permis la classification des œuvres du commencement du xve par maîtres. De Nicolas Froment lui-même la seule œuvre appuyée par un document est le *Buisson ardent ;* on lui peut attribuer le petit diptyque représentant le roi René et Jeanne de Laval, ainsi que le Saint-Siffrein du grand séminaire d'Avignon ; pourtant c'est vraiment exagérer que vouloir lui donner le *Miracle de Saint Mitre*, peinture curieuse d'un dessin fort peu habile. *La Résurrection de Lazare* de la collection Kaufmann, rappelle évidemment de très près le Froment des Offices, mais faut-il absolument voir la main du peintre du roi René dans le tableau du Berlin ? Je confesse n'être pas complètement convaincu.

On a été plus heureux pour Enguerrand Charonton, le prédécesseur de Nicolas Froment à Avignon. Après que M. l'abbé Requin eut découvert le document qui se rapporte au *Triomphe de la Vierge* désormais fameux, M. Henri Bouchot rapprocha ingénieusement d'un autre texte une lithographie de G. Renès datée de 1823, d'après un tableau ancien. Celui-ci fut aussitôt retrouvé et signalé par M. Paul Durrieu : c'est la *Vierge de miséricorde* de Chantilly avec Jean Cadard et sa femme Jeanne de Moulins. Elle avait été commandée en 1452 par leur fils Pierre Cadard, baron du Thor, à Enguerrand Charonton et à Pierre Villate qui dut seulement servir d'aide au premier. Voici ce que M. Paul Durrieu écrit dans la

Gazette des Beaux-Arts à propos du personnage représenté : « Jean Cadard est bien oublié aujourd'hui. Ce fut cependant en son temps un homme qui marqua. Originaire de Picardie, il vint se faire un nom à Paris comme médecin. Reçu licencié en médecine le 29 mars 1412, il professa à la Faculté de Paris de 1412 à 1415. Il était aussi maître ès arts et pourvu d'un canonicat à Saint-Martin de Tours, ce qui ne l'empêcha pas de se marier, avant 1425, avec Jeanne de Moulins. Sa science lui valut d'être attaché comme médecin en titre aux enfants du roi Charles VI, le dauphin Jean et son frère cadet Charles. Ce dernier, confié, dès son plus jeune âge, aux soins de Jean Cadard, devint le roi Charles VII. En récompense de ses services, Cadard fut nommé conseiller et premier médecin ou « physicien » du roi. » Quant à Jeanne des Moulins, avant d'épouser Jean Cadard, elle avait d'abord été femme du fameux Jean de Clarcy ,brodeur de la reine Isabeau de Bavière, et du duc Louis d'Orléans.

M. l'abbé Requin propose très timidement de reconnaître la main de Pierre Villate dans les portraits de Jean Cadard et de sa femme, et il part de là pour lui attribuer, toujours avec force réserves, l'admirable *Pietà* de l'Hospice de Villeneuve et la *Résurrection du Christ* de l'église de Boulbon. « A en juger d'ailleurs, ajoute-t-il dans la *Revue de l'Art ancien et moderne,* par la qualité et le nombre de ses clients, Pierre Villate jouissait d'un grand crédit auprès de ses contemporains. Originaire de Dau-de-l'Arche, au diocèse de Limoges, il était déjà fixé à Avignon en 1452. C'est là aussi qu'il dut mourir après le 13 mai 1497. Durant ce long espace de temps, il eut le loisir d'exécuter un grand nombre d'œuvres ; les clients ne lui manquaient pas et ils étaient de premier ordre. Parmi eux il faut citer : Jean de Mareuil, évêque d'Uzès et abbé de Saint-Gilles ; Jean Casalet, abbé de Sénanque ; le chapitre de Saint-Pierre d'Avignon ; les Célestins de la même ville ; les Prêcheurs de Marseille ; Pierre Cadard, seigneur du Thor : Jacques Forbin, armateur de Marseille ; Thomas de Faret ; Jean Lampini, riche banquier italien établi à Avignon. » De 1467 à 1472, Pierre Villate va travailler à Marseille avec un de ses fils ; de 1476 à 1486, il semble de nouveau absent d'Avignon. Il était mort avant l'année 1505. Ainsi pour la seule école avignonnaise l'exposition des Primitifs a permis de remettre en lumière trois peintres remarquables du XVe siècle : Pierre Villate, Enguerrand Charonton et Nicolat Froment.

L'école de Moulins a été rangée sous le nom du peintre des

Bourbons dit le maître des Moulins. Il est certain que ce mystérieux maître est ubiquiste et qu'il faut voir en lui au moins quatre ou cinq peintres différents. Je propose de les classer ainsi : 1º le peintre du cardinal Rollin ; 2º le peintre des Bourbons du Louvre ; 3º le maître de Moulins, auteur du grand triptyque de la Vierge entre deux donateurs ; 4º le présumé Jean Perréal ; 5º le peintre de Charles-Orland. Le premier est à coup sûr le plus délicieux et le plus français de ces maîtres : le dessin est d'une vie et d'une expression charmantes, le coloris d'une douceur et d'une harmonie atténuées qu'on ne retrouve chez aucun des autres. Nulle peinture ne pouvait être donnée à l'auteur de cette *Nativité* de l'évêché d'Autun. Le peintre des Bourbons, lui, est un homme de second ordre, se servant de dessins dont il n'est pas l'auteur pour exécuter des peintures de facture lourde et pénible. Au contraire l'exécution du maître de Moulins est d'un brio et d'une chaleur incomparables : le triptyque est l'œuvre d'un véritable maître. Faut-il absolument lui donner, comme on le veut généralement, le *Chevalier de Saint-Victor* du musée de Glascow et la *Dame présentée par la Madeleine* de l'ancienne collection Agnew ? J'hésite encore quelque peu. Les types de ce dernier volet, assez différents de ceux du triptyque, rappellent fort ceux de Van der Goes, et sans vouloir tirer une conclusion immédiate, je crois que ceux qui prononcèrent son nom ne furent ni si mal inspirés, ni si loin du vraisemblable. Mais la peinture en tout cas est d'une qualité rare et tout à fait digne du Louvre qui vient de l'acquérir.

Il va sans dire qu'on ne saurait confondre l'auteur du triptyque de Moulins avec celui de la *Vierge aux donateurs* du Louvre. Celui-ci porte trois fois répétées les initiales I. P, et l'ancien propriétaire M. Bancel voulut y voir la signature de Jean Perréal. Mais nous savons que Perréal était excellent portraitiste, et les donateurs agenouillés du charmant tableau du Louvre ne sont pas d'un faire très remarquable à ce point de vue. D'autre part ces initiales, trois fois répétées, sont enlacées par des sortes de nœuds d'amour, et l'on en conclut volontiers qu'elles s'appliquent aux donateurs et non au peintre. Ces deux raisons avaient fait chercher ailleurs Perréal : la qualité des portraits du triptyque de Moulins, et le fait que Perréal dut une partie de sa fortune aux Bourbons inclinaient de bons esprits à le reconnaître là.

Or voici que M. F. de Mély, après avoir, dans la *Revue de l'art*, enlevé avec raison à Fouquet l'émail qui représente le

peintre et discuté judicieusement l'*Agnès Sorel*, vient de déchiffrer l'inscription en hébreu peinte au bas du tableau et de la lire sans hésitation :

I. P. 1490.

L'hébreu reste pour moi de l'hébreu, mais je n'ai aucune raison de suspecter la traduction de MM. de Mély et Schwab. Alors de quelle manière expliquer que le peintre eût inscrit les noms des donateurs en caractères hébreux? Il est certain que ces initiales suivies d'une date s'appliquent bien au peintre. Le vieux Jean Prévost ou Jean Perréal? Celui-ci, sans doute, puisque le tableau montre une influence italienne qui dénonce un homme jeune et prêt à accueillir les tendances nouvelles. « Mais comment, ajoute M. de Mély, l'artiste a-t-il connu ces caractères hébraïques, alors que les premiers livres imprimés en hébreu, à Paris, datent seulement d'Henri Etienne, du premier tiers du XVIe siècle! Enfin, la chose est bien précieuse. » Il me semble que M. de Mély n'a pas tiré entièrement de ce fait la conclusion qu'il comportait. Voici un artiste dont le monogramme est I. P., prêt à accepter l'italianisme, comme l'accepta Perréal, pas encore très bon portraitiste peut-être, mais déjà suffisant en ce sens, et par-dessus le marché connaissant des éléments d'hébreu à une époque où c'était le privilège des érudits, mettant même quelque pédanterie à cela jusqu'à inscrire dans cette langue son monogramme et la date au bas d'un tableau. N'y a-t-il pas là des caractères très bien déterminés et très particuliers? Le fait de connaître un peu d'hébreu à cette date est chose extrêmement rare et il n'est guère supposable qu'on puisse trouver deux peintres dans ces conditions et dont par surcroît les initiales soient les mêmes. Or précisément Perréal était un lettré et s'en vantait. Il était passé par l'université et ne se faisait pas faute de citer du latin. Il voulait être traité comme un savant autant que comme un peintre et c'est ce que fait Cornelius Agrippa dans une lettre de 1509. N'y a-t-il pas là une présomption bien forte, un argument décisif? Bien qu'on doive se montrer très prudent en ces matières, la seule chose qui retient encore un peu, c'est l'absence de portraits de la main de l'auteur de la *Vierge aux donateurs*. Or, est-il sûr qu'on n'en retrouvera pas un jour? On se montre en général plus facile pour des attributions moins bien établies. Jusqu'à découverte contraire donc, le nom de Perréal peut servir pour les œuvres qu'on rapprochera de la *Vierge* de M. Bancel. Il n'y a aucun doute que le *Mariage mystique de Ste Catherine*, de la collection

Kaufmann, ne soit de la même main. Voici donc deux œuvres excellentes de notre présumé Perréal : elles pourront servir de base très sûre pour des comparaisons ultérieures.

Il reste à dire quelques mots du peintre de Charles-Orland. Il n'est joint ici à l'école de Moulins que parce que le catalogue propose l'attribution du tableau au peintre des Bourbons ou à Jean Bourdichon. Un simple coup d'œil suffit à convaincre qu'il n'est d'aucun des deux. La manière de Bourdichon est assez bien caractérisée par l'enluminure des *Heures d'Anne de Bretagne* pour que le doute ne soit pas permis. Le peintre de Charles-Orland n'en est pas moins un excellent artiste. Il est, avec Fouquet, avec le portraitiste du Charles VII dont la charmante peinture est à Versailles, l'un des précurseurs de notre admirable école de portraitistes du XVIe siècle, dont je parlerai la prochaine fois, en rendant compte du travail très bref et très net de M. Louis Dimier, l'un des meilleurs à coup sûr qu'ont ait écrits sur ce sujet.

TRISTAN LECLÈRE.

PUBLICATIONS D'ART

LES LIVRES : Camille Lemonnier : *Constantin Meunier*, Floury, 13 fr. 75. — Jules Breton : *La Peinture*, Librairie de l'art ancien et moderne, 3 fr. 50. — Charles Saunier : *Louis David*, H. Laurens, 2 fr. 50. — Paul Desjardins : *Poussin*, H. Laurens, 2 fr. 50. — Camille Mauclair : *Fragonard*, H. Laurens, 2 fr. 50. — Gaston Schérer : *Chardin*, H. Laurens, 2 fr. 50. — Maurice Tourneux : *La Tour*, H. Laurens, 2 fr. 50. — Emile Bertaux : *Rome*, H. Laurens, 4 fr. — Charles Dalbon : *Les Origines de la peinture à l'huile*, Perrin, 3 fr. — Eug. Hénard : *Etudes sur les transformations de Paris*, Champion. — LES REVUES : *Gazette des Beaux-Arts ; L'Art décoratif ; Art et décoration ; La Chronique des arts ; Les Arts de la vie* ; *L'Occident ; La Carte postale illustrée ; Revue alsacienne illustrée ; L'Art moderne ; Le Studio ; Kunst und Dekoration ; Emporium ; Forma.*

LES LIVRES. — Le visionnaire d'une force nouvelle : tel on pourrait définir **Constantin Meunier**, dont le savoureux et puissant écrivain belge Camille Lemonnier vient de commenter, dans un très luxueux volume paru chez Floury, la vie de luttes incessantes, la fièvre esthétique, la fière indépendance, enfin cette puissance de conception et de réalisation, tardivement mais si justement sanctionnée par la gloire.

« Visionnaire d'une force nouvelle », c'est bien ainsi qu'il faut le comprendre et l'aimer, cet artiste au cœur pitoyable et fraternel qui s'est un des premiers incliné vers l'humanité du travail et de la souffrance pour en exprimer les gestes

éternellement symboliques, dans de géniales réalisations qui resteront comme les témoins d'art de l'admirable époque de transition et d'élaboration qu'est la nôtre. Tout un monde se lève dans les obscurs souterrains des mines, sur l'étendue ingrate des glèbes, dans la fournaise haletante des usines, tout un monde se lève qui prend peu à peu conscience de soi et naît une seconde fois à la vie en s'emparant des droits qu'une morale nouvelle reconnaît à chaque être humain, tout un monde se lève étonné de sa puissance, instruit enfin de son rôle et dont la seule ambition est de recevoir de la société l'équitable rétribution de ce qu'il lui apporte. C'est une armée laborieuse en marche vers des conquêtes pacifiques de libération sociale et de justice humaine, et ce sont des représentants de cette armée que Constantin Meunier a dressés partout sur les places publiques, dans les salons annuels et jusque dans nos demeures comme un permanent rappel des revendications du labeur et de la misère.

Regardez-les ces prolétaires superbement campés par le sculpteur. Ces attitudes, ces physionomies caractérisques qui recèlent tant d'énergie et tant de beauté expressive, elles ont existé de tout temps, mais personne n'avait su les voir et surtout les comprendre. Personne n'avait su déchiffrer que dans ces rudes et obscurs bataillons ouvriers résidait la force de résistance et de création qui assure la perpétuité et l'accroissement de l'effort humain. C'est des rangs pressés de ces foules anonymes et deshéritées que sourd sans discontinuité l'élément vivifiant où s'élaborent et se retrempent sans cesse la volonté et la pensée du monde. Avant Constantin Meunier, aucun sculpteur n'avait saisi la profonde signification qui se dégage de chaque geste et de chaque moment du travail. Tous passaient devant la beauté du symbole quotidien sans en comprendre la grandeur et l'enseignement. Constantin Meunier, lui, regarda, s'émut, aima, et son œuvre est fille de son émotion et de son amour.

Et c'est là que l'incomparable artiste instinctif qu'il est apparaît. Ce ne sont pas en effet des théories philosophiques, économiques ou politiques qui l'on conduit aux choix de ses sujets. Il ne s'est pas appliqué à juger l'histoire contemporaine pour en illustrer les phénomènes d'évolution éthologique. Non. Plus simplement il s'est penché sur la vie et ce qui l'a frappé il l'a rendu avec son génie aussi simplement que tout autre exécute sa besogne coutumière. C'est la qualité de son émotion, c'est sa quasi-divination inconsciente qui ont fait le reste.

M. Camille Lemonnier exprime très justement cette pensée dans son volume substantiel où les idées se présentent revêtues d'une forme littéraire dont il serait superflu de vanter ici l'originale beauté.

« Constantin Meunier, dit-il, est certes un des artistes en qui le plus manifestement s'exprime ce signe du génie de ne paraître faire par un acte de volonté que ce que les puissances extérieures ont décidé, en sorte que ce sont celles ci qui se proposent vraiment les conductrices de sa pensée. Il possède le don d'ingénuité des créateurs absolus : une chose en lui sait ce qu'il fait sans qu'il le sache lui-même ; et il s'étonne qu'on veuille voir dans sa sculpture tant d'intentions qui certes virtuellement y sont contenues, mais auxquelles il ne croit pas qu'il ait jamais pu penser. »

Et cependant, quel qu'il fût, celui qui feuilletterait ce commentaire où les reproductions de l'œuvre de Constantin Meunier palpitent à chaque page, il serait impossible qu'il ne sentît monter en soi comme la révélation d'une naissance et tout un cycle de pensers touchant aux questions les plus graves de l'heure présente et de l'avenir. Telle eau-forte qui nous initie à l'ahanante fabrication du verre, tel visage d'un humble mineur, ce Débardeur robuste et pensif évoquant une sorte d'Atlas moderne dont les épaules sont prêtes à soutenir un nouvel édifice social et toute cette série de bas-reliefs où s'inscrivent dans des scènes familières les leçons de l'activité, du devoir, de la tribulation et de l'angoisse, restent plus suggestifs et plus convaincants que des livres compacts ou d'amples plaidoyers.

Camille Lemonnier a superbement expliqué la signification du monument esthétique élevé par Constantin Meunier et ce qui s'en dégage pour aller plus loin que les formes précises, jusqu'en ce domaine abstrait où ce qu'il y a de plus subtil dans tous les arts se rencontre avec ce qu'il y a de plus pur dans l'émotivité et dans la pensée humaines.

« Chez Constantin Meunier, dit-il, l'habituel personnage s'amplifie d'un sens universel, impliquant les lointaines résistances aux forces, aux météores, aux mornes et passives lois de la prédestination. Même à l'état de suspens, dans le rythme détendu des torses, la lutte est l'âme et le souffle vivant de son œuvre. Ces modernes cyclopes figurent une sorte de mythe cosmique notifiant l'antagonisme des éléments et de la puissance humaine. Une force concentrée et tranquille leur prête le caractère hiératique d'une race vouée aux travaux

surnaturels. C'est qu'ici, encore une fois, comme chez tous les maîtres créateurs, une transfiguration volontaire, en reculant les limites du réel, en spiritualisant au profit d'une beauté plus haute les aspects sensibles, instaure un mode héroïque et idéal. Ne sommes-nous pas d'ailleurs devant des héros ? L'héroïsme actuel circonscrit au rêve hardi des penseurs et au résigné et permanent sacrifice du paria social, élit en eux un commun symbole pour exalter l'effort cérébral aussi bien que l'effort physique. Un tel art est la décantation lente d'une conscience et d'une vie..... Dans l'histoire des polymorphies, l'ouvrier de Meunier se classe, moins comme un être spécialisé par un servage déterminé que comme une forme de vie et dérivativement comme le signe vivant des prédestinations qui vouent au travail la totalité des hommes. C'est là, en même temps que la beauté matérielle de sa création, la signification latente qui l'associe aux directions de la pensée philosophique de ce temps..... L'art ne dogmatise ni ne catéchise ; il ne s'affilie à aucun schisme ; il exclut la thèse. Mais telle est sa puissance qu'en n'excédant pas ses limites, il crée des courants profonds où passent les remous de l'état social. »

M. Jules Breton vient de publier un volume sur les lois essentielles, les moyens et le but de **La Peinture**. Il y écrit que « l'impression est tout dans l'art » et cependant il s'ingénie cent pages durant pour arriver à cette conclusion que l'impressionnisme n'a été qu'un cauchemar, l'erreur de quelques fous. En rappelant ce mot authentique d'un bûcheron à Th. Rousseau : « Pourquoi faites-vous ce chêne, puisqu'il est déjà fait ? », M. Jules Breton ajoute très sainement : « Ce que l'on appelle le *trompe l'œil* est l'antipode de l'art ». Plus loin il affirme encore : « La photographie a habitué le public à une exactitude telle qu'elle lui a enlevé l'étonnement où le mettait, jadis, la seule vérité d'imitation due au pinceau.... L'artiste doit être subjectiviste, car tout dire équivaut à ne rien dire et c'est la passion seule qui discerne et choisit. » Tout cela est exact et excellemment dit. On n'attendrait pas de moi la critique d'une telle doctrine et je suis heureux de voir M. Jules Breton défendre des idées qui sont les nôtres. Je suis simplement étonné qu'en partant des mêmes principes nous arrivions à des conclusions diamétralement opposées.

La collection des *Grands Artistes* que publie la librairie H. Laurens vient de s'augmenter de cinq monographies nou-

velles. M. Charles Saunier a entrepris avec succès de rendre justice à un peintre qui, après avoir connu de son vivant les plus hauts triomphes, semblait voué à l'exécration artistique absolue, **Louis David.** Or depuis quelques années, on a su, l'éloignement aidant, remettre à sa place le portraitiste de Pie VII, de M. et Mme Seriziat, de Mme Récamier et de tant d'autres interprétations psychologiques pénétrées d'un naturalisme qui peut paraître extraordinaire sous le pinceau de l'auteur de l'*Enlèvement des Sabines*, mais qui n'en a pas moins eu une influence considérable sur l'art entier du XIXe siècle. C'est cette répercussion que M. Charles Saunier a su approfondir, sans négliger de nous conter la vie du peintre en y situant à leur date les principales de ses œuvres.

M. Paul Desjardins nous dit également avec un soin minutieux l'existence de **Nicolas Poussin** en mettant à contribution, en outre des sources italiennes, les lettres inédites de Poussin que conserve la Bibliothèque nationale. Tous ceux qui savent comprendre quelle est la valeur de Poussin et son importance dans l'histoire de l'Art Français aimeront à se pénétrer plus intimement de sa méthode et à se familiariser davantage avec sa tournure d'esprit et son génie.

Avec sa particulière façon de sentir et d'exprimer, M. Camille Mauclair raconte **Fragonard.** « Il suffit, dit-il, de le comparer à Pater, à Lancret, ou à d'autres habiles hommes, pour mesurer la distance qui sépare un maître d'un artiste ingénieux devant les mêmes sujets... Fragonard est l'exemple, même, de ce que peut, contre l'éducation académique, la force de réaction d'une nature libre, ne voulant puiser sa science que dans le contact ininterrompu avec la vie. »

M. Gaston Schefer nous donne une très exacte vie de **Chardin**, existence de pur et noble artiste, à la fois modeste, indépendant et précurseur. Quant à M. Maurice Tourneux il a étudié, avec sa conscience habituelle, l'histoire, le rôle et l'œuvre de ce peintre exquis et relativement dans la pénombre, Maurice Quentin de **La Tour.**

A la même librairie, la série des *Villes d'Art célèbres* se continue. **Rome** était un sujet si vaste qu'il ne paraissait pas facile de le faire rentrer dans le cadre restreint d'un volume de 170 pages. M. Emile Bertaux s'y est résigné et son livre sur la *Rome antique* est une vulgarisation agréable et succincte de ce que l'érudition a su découvrir ou préciser sur la question.

M. Charles Dalbon qui s'est consacré à des recherches sur

la technique des tableaux, apporte une contribution nouvelle à l'histoire des **Origines de la peinture à l'huile**. Il s'est appliqué à retrouver les procédés des primitifs et s'inquiète en passant de ce qu'il y a de véridique dans la tradition qui attribue aux Van Eyck l'invention de la peinture à l'huile.

M. Eugène Hénard, dont j'ai maintes fois signalé ici les très remarquables **Etudes sur les Transformations de Paris**, propose pour le rajeunissement du Palais-Royal la prolongation de la rue de Rambuteau à travers le monument à l'aide de guichets semblables à ceux du Louvre. Ce faisant, M. Hénard écarte le projet de percée dans le sens de la rue Vivienne à cause de la considérable différence de niveau entre la rue Vivienne et le sol du jardin et en second lieu parce que l'axe de la rue Vivienne ne coïncide pas avec celui du jardin.

Dans le projet de M. Hénard, la rue Rambuteau, coupant le Palais-Royal, l'Avenue de l'Opéra, la rue de la Paix et la rue Royale, amorcerait, avec la rue de Richelieu transformée en avenue la nouvelle « Grande Croisée » de Paris dont l'une des transversales irait de Montreuil à Levallois et l'autre de Saint-Denis à Châtillon.

Les Revues. — **Gazette des Beaux-Arts** (*août*). — M. Prosper Dorbec sort de l'obscurité le nom du portraitiste Aved, ami de Chardin, auteur de bien des toiles attribuées au maître plus illustre. — M. Henry Cochin écrit, *à propos de tableaux impressionnistes*, qu'il y a une trentaine d'années « tous les peintres de quelque valeur étaient contrariés et rencontraient une absurde opposition », et plus loin « qu'aujourd'hui il n'y a plus de révolutionnaires et que, sauf quelques exceptions isolées, tout le monde peint à peu près de même. » Et pourtant, il n'y a pas besoin d'aller bien loin pour trouver des novateurs qui, hélas ! ont le même sort que ceux d'autrefois ! — Au même numéro, *Deux émaux de Jean Fouquet* par M. Marquet de Vasselot et un portrait de *Constantin Meunier, gravure sur bois originale* par M. Pierre Eugène Vibert, précis, pittoresque et vigoureux.

L'Art décoratif (*6 juillet*). — Numéro consacré aux Salons. Nombreuses illustrations.

Art et décoration (*août*).— *A propos des dessins de Puvis de Chavannes* par L. Bénédite qui conte que lorsque Gérôme donnait le sujet du paysage aux concours de l'école, *il le prenait toujours dans une saison qui n'était pas celle à laquelle avait lieu le concours.* — Une étude sur *Georges*

d'Espagnat par Maurice Guillemot. — *L'Art et l'Ecole* par P. Vitry.

La Chronique des Arts (*30 juillet*). — Du chroniqueur à propos des achats de l'Etat aux salons : « Trop souvent l'intervention de l'Etat laissait déçus ceux qui l'auraient voulue indépendante et avisée. Trop souvent les acquisitions paraissaient être l'effet de complaisances, et on ne se lassait pas de s'indigner en démêlant, là aussi, de détestables influences politiques. Les achats de cette année marquent heureusement l'ère d'une direction nouvelle. On a réduit à leur minimum la part des caprices ministériels, et partout où le choix a pu être tout à fait libre, il a été heureusement libéral. » Nous nous associons à cette approbation si méritée par MM. Chaumié et Henri Marcel dans leurs sincères efforts pour changer les déplorables habitudes qu'on avait contractées à la rue de Valois.

Les Arts de la vie (*juillet*). — *De la gaucherie des primitifs* par Maurice Denis ; *le Bluff des tableaux* par André Mellerio ; *Esthétique des gares* par Fontainas ; *Décadence des fêtes populaires* par Maurice Le Blond ; *A propos de la donation Rothschild*, par G. Mourey.

L'Occident (*juillet*). — Remarquable article de M. Emile Bernard sur *Paul Cézanne.*

La Carte postale illustrée (*août-septembre*). — Ce journal spécial annonce *le Krach de la Carte Postale.* Serait-ce vrai !! Qu'inventera-t-on de stupide pour la remplacer et pour continuer à empêcher les jeunes filles de penser ?

Revue Alsacienne illustrée (*juillet*). — *Observations sur la sculpture en Alsace* par André Girodie.

L'Art moderne (*17 juillet*). — M. Octave Maus consacre un article à l'un des fondateurs du préraphaélitisme anglais, le peintre G.-A. Watts, qui vient de disparaître à quatre-vingt-sept ans.

Le Studio (*juillet*). — *L'Œuvre de Félix Bracquemond* par Henri Frantz. — *Les Pastellistes français : J.-F. Raffaëlli*, par Frantz Jourdain.

Kunst und Decoration (*août*). — Fascicule en grande partie consacré à l'*Exposition Internationale de Dusseldorf.*

Emporium (*juillet*). — Etude sur un architecte anglais, M. *H. Baillie Scott* par E. delle Roncole. — *Daniel Vierge* par Vittorio Pica.

(*Août*). — *Arnost Hofbauer* par William Ritter. — *L'exposition d'art français à Rome* par Diego Angeli.

Forma (*n°s 1 à 4*). — Une fort luxueuse publication d'art vient de se créer à Barcelone. Les premiers n^os sont parfaitement présentés et illustrés.

J'y note les reproductions de belles œuvres de deux jeunes sculpteurs, les frères Oslé, et de curieux dessins par X. Gosé.

YVANHOÉ RAMBOSSON.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Dans le dernier numéro du *Mercure de France,* M. André Fontainas vous entretenait, à propos des romans de M. Léopold Courouble, de l'idiome tout spécial, mixture de français et de flamand,que parlent de nombreux Bruxellois du peuple, de la bourgeoisie et même de la finance. Il vous donnait quelques échantillons de ce parler incorrect mais savoureux et il vous citait quelques auteurs du terroir qui s'ingénièrent à produire des œuvres en ce *marollien.* L'un de ces auteurs vient de mourir. Il s'appelait Victor Lefèvre, mais il publia ses amusantes *marolliana* sous le pseudonyme de Coco-Lulu. M. Victor Lefèvre, nous apprend le journal *le Soir,* avait dirigé durant de longues années avec une compétence parfaite le service de l'instruction publique à Bruxelles. Il était le père de Marcel Lefèvre, un chansonnier qui s'est fait une réputation à Paris. Le premier, Coco-Lulu songea à écrire en cette langue essentiellement bruxelloise qui s'est étendue à tous les quartiers de la ville et dont nos revuistes de fin d'année ne peuvent plus se passer. Dans un livre très intéressant consacré aux *Souvenirs du Vieux Bruxelles*, M. Joe Dierix de Ten Hamme s'occupe longuement de Coco-Lulu et lui fait raconter lui-même comment il se découvrit une vocation d'écrivain marollien.

Un jour, assistant à une conversation entre jeunes faubouriens,il entendit raconter l'histoire de Robert-le-Diable par un gamin de la rue des Vers, une des voies les plus caractéristiques du populeux et populaire quartier de la rue Haute ou des Marolles. Le langage du jeune narrateur parut si original et si croustillant à M. Victor Lefèvre qu'il résolut de s'y initier et qu'à cet effet il décida sa mère à engager une lavandière du quartier en question. Six mois après, le jeune Coco-Lulu possédait assez de marollien pour s'aventurer sans crainte dans les ruelles et les impasses où on la cultive avec le plus

de fumet et de montant. A cette époque ces parages n'étaient guère abordables pour le bourgeois de Bruxelles, surtout s'il était en toilette. A peine s'y était-il engagé qu'il se voyait l'objet des lazzis et des quolibets de tous les polissons de l'endroit. Les femmes, généralement assises sur le pas de leur porte, le carreau de dentelles sur les genoux, ouvraient le feu, lançant à l'infortuné profane les injures les plus salées d'un vocabulaire à côté duquel l'argot parisien n'est que lavande et eau de rose. Puis les gavroches se mettaient de la partie, faisant pleuvoir sur l'intrus une grêle de trognons de choux et d'autres ordures. « On me demandera, raconte Coco-Lulu, comment j'osai m'aventurer dans des milieux si inhospitaliers. J'avais pris le parti de me déguiser et mon accoutrement me métamorphosait au point que ma mère ne me reconnaissait pas. Mes occupations bureaucratiques ne me laissant de loisirs que le soir, j'avais imaginé une petite fable afin d'expliquer aux marolliens comment on ne me voyait jamais pendant le jour : je me faisais passer pour un déserteur. » Or la conscription et le tirage au sort n'étant détestés nulle part comme dans le quartier des Marolles, non seulement Coco-Lulu fut accueilli sans méfiance, mais il obtint d'emblée ses lettres de grande naturalisation, tout transfuge de la caserne étant certain de trouver aide et protection parmi cette population de réfractaires invétérés. Voici comment le créateur de nos lettres marolliennes narre sa première aventure :

« J'étais attablé dans un cabaret borgne avec quelques individus d'assez mauvaise mine, mais marolliens pur sang. L'aspect de leur antre m'avait attiré, et j'y étais entré sans m'enquérir de sa réputation. Or il arriva que c'était le lieu le plus mal famé du quartier. Je débutais bien ! La police y faisait fréquemment des rafles. Ce soir-là une querelle s'était élevée entre ces messieurs au sujet d'un vol qu'ils avaient commis de compagnie, et dont le partage avait provoqué chez l'un d'eux des réflexions qui n'étaient pas du goût des autres. Bientôt des gros mots on en vint aux coups. J'assistai en curieux à cette algarade et, pour éviter les horions, je m'étais blotti sous une table lorsque les « garde-ville », autrement dits les sergots, firent irruption dans la salle. Mes aimables copains étaient *criminellement* saouls (*crimineel zat*) pour parler comme eux, et furent priés de passer la nuit à l'*Amigo*, notre prison communale. L'on voulut bien m'inviter à les suivre ; j'y consentis avec empressement, curieux de visiter cet hôtel gratuit. Vers le matin je demandai à parler au directeur ;

je me fis reconnaître et lui expliquai mon cas; j'obtins aussitôt l'*exeat.* » Coco-Lulu devait passer d'autres nuits encore dans cet asile hospitalier situé précisément, — piquant voisinage! — en face de l'Hôtel-de-Ville où il occupait depuis plusieurs années des fonctions officielles. Voilà où mènent l'amour du document humain et l'étude des mœurs du terroir!

Une autre fois sa prétendue qualité de déserteur faillit jouer un plus méchant tour encore à notre poète marollien :

« Un des établissements de haut goût que je fréquentais de préférence avec mes concitoyens d'adoption était tenu par un ancien militaire nommé par ses clients *Pitje Crollé* (Pierre le Frisé) à cause de son abondante chevelure noire et crépue comme celle d'un nègre. Dans ce taudis se trouvait une ravissante jeune fille comparable à cette *Fleur de Marie* qu'Eugène Sue fait vivre dans un repaire de larrons. C'était la fille des cabaretiers. Bien que ses parents fussent noirs tous les deux, par un simple effet d'atavisme sans doute, Fintje (Joséphine) était une blonde aux yeux bleus. »

Le faux déserteur ne tarda pas à éprouver une *bountje* (caprice) très-sérieuse pour la jolie marollienne et il en résulta une touchante et pure idylle sur laquelle je n'insisterai pas. Notre héros avait fait croire à la naïve enfant qu'il n'avait déserté qu'afin de pouvoir entretenir sa mère par son travail. Ce dévouement filial n'avait pas peu contribué à rallier la sympathie de Fintje à Coco-Lulu :

« Un dimanche que je m'étais aventuré le jour chez Pitje Crollé, mon amie accourut tout à coup, en proie à un vif émoi :

— « Cachez-vous, me dit-elle, en me conduisant par l'escalier tortueux qui conduisait à l'étage. *J gn'ia là* un gendarme qui *serche* un *disarteur*. »

« Je n'avais rien à craindre des gendarmes, mais il me fallait jouer mon rôle auprès de mes protecteurs. En conséquence je me laissai conduire par Fintje et je me cachai sous un lit. Quelque commère, peut-être quelque voisine, jalouse de mes assiduités auprès de la blondine, m'avait dénoncé et Pandore était venu perquisitionner et fouiller tous les coins et les recoins de la maison sans découvrir l'homme qu'il cherchait. Quand il eut fait buisson creux, Fintje courut me délivrer :

— « T'es sauvé à c't'heure, me dit-elle, mais une aut'fois, viens plus dans l'jour... vous voyez qu'c'est trop dangereux. »

Cependant peu s'en fallut que l'incognito de Coco-Lulu se trahît.

La jeune fille ayant été envoyée par son père à l'hôtel de ville auprès d'un employé de l'état civil, entr'ouvrit par hasard la porte de la pièce où travaillait le faux déserteur et elle lui demanda, sans se douter à qui elle avait affaire, où était le *bureau des morts*.

« Je me sentis quelque peu interloqué; je craignais qu'elle ne reconnût ma voix. Je me remis bien vite, je lui indiquai le chemin d'un air très grave, sans bouger de ma place et sans tourner la tête de son côté, et en guise de remerciement elle me gratifia de son « Vérexcusé mossieu » le plus cérémonieux.

« Le soir du même jour, quand je fus chez Fintje, elle s'empressa de me raconter qu'elle avait vu « un mossieu qui récrit sur un bureau de l'*Stadhuys*, et qui avait juste la même *stem*' (voix) que moi. »

Les aventures fourmillent dans la vie du Christophe Colomb de la Marollie. En voici une dernière qui montre à quelle perfection il avait poussé l'art de se déguiser pour frayer avec cette population excentrique sans lui donner le moindre ombrage :

« Quelques amis, curieux de connaître les coins que j'avais élus pour mon champ principal d'observation, me demandèrent de les y conduire. Tout d'abord je les engageai à se déguiser de leur mieux. Vous verrez que la recommandation n'était pas inutile. Je leur indiquai la place de la Monnaie comme lieu de ralliement. Parmi nos explorateurs se trouvait M. Vanderstraeten, qui fut bourgmestre de Bruxelles. Il s'était affublé du costume de travail d'un garçon brasseur au service de son frère. C'était le soir. Mes amis étaient là, exacts au rendez-vous, n'attendant plus que moi, lorsqu'ils furent bousculés par un gamin.

— « Faites donc attention, imbécile, s'écria X..., un futur notaire.

— « Regard'un' fois, riposte le jeune voyou... C'qu'on dirait pas do ! La rue est si bien à moi, qu'à toi, s'tu ? Viv'la liberté !

— « Voyez-vous ce polisson, quelle effronterie !

—« Infanterie toi-même et cavalerie auprès ! Si vous seriez pas si tant, j'te donn'rais un'calott' (gifle) que vous demanderiez pas ton reste... Infanterie ! *Mo ziet ich !* (mais voyez donc !) »

« Le gamin était tellement provoquant que celui qui l'avait apostrophé le gifla.

— « Ernest, je t'engage beaucoup à prendre d'autres allures quand nous serons rue Haute, sinon tu nous trahiras tout de suite.

« Cet avis était donné à notre camarade par l'impudent gavroche qui s'était dépouillé comme par enchantement de tout accent marollien. Jugez de la stupéfaction de ces messieurs ! Mais elle ne fut pas longue, car je m'écriai : « En avant ! Les Marolles nous attendent ! »

— « Tiens ! C'est Lefèvre !

« Ils en croyaient à peine leurs oreilles et ils s'écarquillaient les yeux.

« Le récit des divers épisodes de nos pérégrinations ce soir-là m'entraînerait trop loin. Je me bornerai à en raconter un qui fallit coûter cher à mes curieux. Nous étions entrés dans une « salle de danse » dont l'orchestre était composé de deux musiciens : un homme jouant de la grosse caisse et une femme soufflant dans un cornet à piston. Pour se mettre à l'aise et danser plus légèrement, les clients de l'endroit remisaient leurs sabots sous les banquettes. Ne voilà-t-il pas qu'un des nôtres s'avise de mêler ces chaussures ? Farce malencontreuse, car un des *sloubers* (tape-dur) l'ayant pris sur le fait lui appliqua une maîtresse claque. La danse cesse, on s'agite, nous nous voyons entourés d'un cercle de gaillards qui menacent de nous faire un mauvais parti. Nous parlementons et nous nous excusons de notre mieux. Malheureusement, sous l'empire de la frousse qui les gagne, mes camarades oublient l'endroit où ils se trouvent et se mettent à parler leur langage habituel. Aussitôt ce cri retentit : « C'est des Mossieus. »

— « Sauve qui peut ! dis-je tout bas, et chacun de jouer des coudes et de prendre ses jambes à son cou. Il était temps, car tout le bal, hommes et femmes, allait nous tomber dessus. »

Plusieurs des ouvrages si curieux de M. Victor Lefèvre sont devenus introuvables, pour ne citer que le *Marollien*, une brochurette parue en 1855 et que les collectionneurs couvriraient d'or. Elle contient entre autres une mirifique complainte marollienne intitulée l'*Histoire de Pitje Lamin et de Nelleke Perle d'Amour*, par laquelle débuta Coco-Lulu et qu'il chanta lui même sur l'air « T'en souviens-tu ? » avec un succès étourdissant dans le jardin d'un café-concert fréquenté par le peuple et la petite bourgeoisie bruxelloise. Ce fut une révélation.

Jamais on n'avait encore rimé en marollien ou mis du marollien en musique. Dès le troisième couplet, toute l'assemblée reprenait en chœur le refrain :

« Pour la jeuness'c'est un'fameus'leçon. »

Coco-Lulu venait de créer un genre dans lequel il eut des émules, mais où nul ne le surpassa. Son dernier ouvrage — je vous en parlais il y a quelque temps — fut le recueil des *Fables de La Fontaine* traduites en pur marollien et dont quelques-unes sont des chefs-d'œuvre, des trouvailles de pittoresque et de ragoût local.

Parmi les autres écrivains qui ont cultivé les lettres marolliennes avec le plus de talent au point de s'assimiler ce jargon avec toute sa graisse et ses relents, je vous citai aussi autrefois M. Léopold Pels qui publia longtemps un journal hebdomadaire intitulé *la Casserole,* et complètement rédigé, y compris les annonces, en cette langue que l'on parle le mieux dans la rue Haute et dans les innombrables impasses et ruelles qui y dégorgent leur surpopulation. Sous la signature fantaisiste de Bazoef, le nom d'un marollien célèbre dans les annales de la police, une des Terreurs du quartier, M. Pels publiait entre autres un premier-Bruxelles sur une question d'actualité locale dans laquelle l'âme populaire s'interprétait avec sa rude franchise et son implacable bon sens et aussi ses besoins frondeurs, ses côtés mystificateurs, blagueurs, fumistes (*zwanzeurs*) et jouisseurs. La collection de *la Casserole,* devenue rarissime, comptera certes parmi les curiosités philologiques de notre pays. Aujourd'hui encore M. Pels publie de temps en temps, sous son ancien nom de guerre, des chroniques marolliennes, toujours très goûtées, dans l'excellent quotidien *le Petit Bleu.* Je vous ai signalé déjà son délicieux petit recueil de chansons marolliennes dont plusieurs sont de véritables perles de cocasserie locale. *Œufs durs et mastelles* (sorte de galette) ce titre seul est une trouvaille, les comestibles dont les Bruxellois font une si prodigieuse consommation suggérant on ne peut mieux les besoins et les appétits de la race. Il eût aussi pu intituler son livre *Moules et Frites* (pommes de terre frites) les mots arborés à la vitrine de nos petits traiteurs. Naturellement il faut être Bruxellois ou tout au moins avoir vécu longtemps à Bruxelles autant pour apprécier les breuvages et les friandises de cette bonne ville que pour se délecter en parfait connaisseur aux produits de la muse marollienne. Voici, toutefois, à titre d'échantillon, le dernier couplet et l'envoi d'une amusante parodie de la ballade des *Da-*

mes du temps jadis de Villon, puisés dans les *Œufs durs et mastelles* de M. Pels :

. . . .
Clara qu'aviont des panarls
Quansqu'a n'arriviont de Malines ;
Berth qui nagiont dans ses habits
Et fermiont jamais ses bottines ;
Lå gross' Juli' v'nu d'la Campine
Avec deui', trois pitits enfants ;
Rachel avec sa crinoline
Mo où sont les crotjes (1) d'avant !

ENVOI

Le jour, la nuit quansque je dîne,
Quansque je soupe of en dormant
Toujours c'idei là me taquine :
Mo où sont les crotjes d'avant !

§

A lire dans le dernier numéro d'*Ontwaking* un article très juste de Jacques Mesnil sur le *Romantisme* dont il oppose avec raison les contemporains, artistes, poètes, penseurs et hommes d'action généreux et enthousiastes, à nos sceptiques, pédants, arrivistes et faux savants, utilitaires et positivistes d'aujourd'hui. Dans le même numéro de beaux vers de Willem Gyssels, traduits de Walt Whitman et de Thomas Moore, des poésies délicates de Siska Van Daelen.

Dans *Vlaanderen* (numéro d'août). *Evolutie*, une excellente nouvelle de Reimond Styns.

Vient de paraître *Lentelinde*, un volume de vers de M. Jean Eelen, dont j'admire surtout les dernières pages, *Nazang*.

La *Roulotte* publiera incessamment un numéro spécial consacré à Charles Van Lerberghe, le beau poète de la *Chanson d'Ève*. Ce numéro contiendra, outre une biographie avec portraits, autographes et médaillons, la reproduction de documents concernant M. Van Lerberghe : souvenirs littéraires, poésies et poèmes inédits, extraits de critiques et comptes-rendus ; avis, citations, opinions, bibliographie et collaborations, ouvrages et articles à consulter, etc., etc. A cette fin *la Roulotte* s'est adressée à la plupart de nos écrivains pour leur demander leur opinion générale sur le poète et sur son œuvre ou leur appréciation spéciale de l'un ou l'autre de ses ouvrages.

GEORGES EEKHOUD.

(1) *Crotje*, petite Bruxelloise, *Ketje* petit Bruxellois, gamin de Bruxelles.

LETTRES ALLEMANDES

Fernand Baldensperger : *Gœthe en France*, Paris, Hachette, 7. 50. — Paul Holzhausen : *Heine und Napoleon*, Francfort s.-M., Moritz Diesterweg, M. 5. — Hermann Gaehtgens zu Ysentorff : *Napoleon I im deutschen Drama*, Francfort-s.-M, ib., id., M. 3.

Gœthe en France. — Ce n'est pas un récit des deux séjours de Gœthe en France (le premier en 1770, comme étudiant à Strasbourg, le second, dans la suite du duc de Weimar, en 1792, durant l'expédition dont Valmy fut le terme) qu'a voulu nous donner M. Fernand Baldensperger. L'ambition du distingué professeur de littérature comparée à l'université de Lyon a été de nous montrer comment l'œuvre de Gœthe pénétra en France et quelle fut l'influence qu'elle exerça sur la mentalité française. Au même titre, quelque érudit eût pu écrire un ouvrage sur Gœthe en Allemagne et exposer comment l'homme le plus parfait que la terre ait jamais produit a été jugé, et le plus souvent mal jugé par les compatriotes que lui avait donnés le hasard. Car ceux qui voudraient voir dans le solitaire de Weimar une personnification du génie allemand ne s'imaginent peut-être pas assez combien Gœthe fut, à toutes les époques de sa vie, en dehors de son temps et en contradiction avec son milieu. Il dépassa la littérature allemande, étant, sur presque tous les domaines, trop grand pour s'y laisser ranger, il forme une littérature pour son propre compte, où une nouvelle orientation de l'esprit allemand aurait pu se *raciner*, si l'esprit allemand n'avait pas eu, au cours du dix-neuvième siècle, bien autre chose à faire. Mal connue du grand public, schématiquement présentée dans les écoles allemandes, l'œuvre de Gœthe use la patience des érudits qui se contentent d'en garder une vision fragmentaire.

Nous nous efforçons depuis quelques années, en France, de faire nôtre l'universalisme de Gœthe, et la signification du mot « gœthéen » a été l'objet de polémiques demeurées célèbres. Si de mauvaises traductions ou des versions tronquées (celle d'Eckermann par E. Délérot) font encore hésiter certains jugements, c'est là simplement une question de perspective et M. Maurice Barrès, qui pourtant ne le lit pas dans le texte, a pu dire qu'il trouvait en Gœthe l'expression la plus haute de ce que la littérature peut donner. Il est regrettable que M. Michel Arnault ne mette pas plus de hâte à publier son volume sur *la sagesse de Gœthe*, qui présentera enfin au lecteur français une silhouette du grand homme, telle qu'elle s'est déjà fixée dans l'imagination de quelques-uns.

Pendant plus d'un demi-siècle Gœthe fut, pour la majorité du public français, « l'auteur de *Werther* ». La sensiblerie des dernières années de l'ancien régime et les premiers écarts du romantisme conservèrent pour le malheureux amant de Charlotte le même attendrissement. On se passionna pour le livre sans s'inquiéter de l'auteur. Lorsqu'ils vinrent à Weimar, dans les premières années du dix-neuvième siècle, les généraux et les ministres plénipotentiaires de Bonaparte furent tout étonnés de pouvoir transmettre à leurs compatriotes la nouvelle imprévue que l'auteur de *Werther* était encore en vie. On commença alors de soupçonner le grand poète. Mais l'incompréhension de Mme de Staël devait contribuer à donner de Gœthe une image insuffisante. Dès leurs premières conversations et avant qu'elle n'eût rien écrit, un jeune Anglais, établi à Weimar, qui s'efforçait de lui faire comprendre Gœthe, « la jugeait incapable de saisir exactement les raisons de sa supériorité ». Et longtemps après, quand *Wilhelm Meister* déjà paraissait, c'est encore à l' « auteur de *Werther* » que cette femme, néfaste entre toutes, adresse ses remerciements.

Vers 1828 un autre cliché vint remplacer, dans le châssis des lieux communs, l'allusion werthérienne. On commence alors à dire couramment « l'auteur de *Faust* ». Mais, dès lors, l'œuvre de Gœthe est intimement mêlée à l'évolution du romantisme français. Alors déjà une élite intellectuelle s'appliquait à dégager le génie du poète, tel qu'il se reflète dans une œuvre inégalement connue. Les novateurs du *Globe* tissent leurs fils jusqu'à Weimar, où l'admirable vieillard observe attentivement chacune de leurs manifestations. Si la chimie passionnelle des *Affinités électives* n'est guère comprise que par Stendhal, *Wilhelm Meister*, malgré les détracteurs, exerce une influence profonde, et George Sand s'en inspire, bien qu'indirectement peut-être, pour écrire *Consuélo*. L'œuvre scientifique de Gœthe, présentée à l'Académie des sciences par les deux Saint-Hilaire, est de suite mise à sa véritable place, la toute première. M. Baldensperger conduit jusqu'à nos jours son histoire de Gœthe dans la littérature française. Il a étudié surtout, avec une remarquable sûreté de vue, les dernières courbes de notre pensée nationale. De Barrès à Gide, de Régnier à Guérin, semblable à ces appareils perfectionnés de nos chimistes, sa plume a enregistré les moindres traces de *gœthéisme*. Pour la première fois, dans la littérature comparée, un critique a poursuivi, à travers plusieurs générations, la lente pénétration d'un génie étranger, l'œuvre d'assimilation de tout un peuple qui a

abouti à une familiarité sans précédent : la France ayant refait Gœthe, s'étant imprégnée d'une œuvre étrangère, et primitivement contraire, sans altérer son génie propre. Et de ce travail gigantesque nous avons à M. Baldensperger une reconnaissance infinie.

§

Heine und Napoleon. — M. Paul Holzhausen a consacré sa vie à l'étude de l'épopée impériale. Mais sans aller chercher en France des documents sur le grand Empereur, il s'est attaché à une tâche à la fois plus modeste et plus originale : poursuivre dans son pays même les traces de l'œuvre napoléonienne. Et, loin d'accabler d'injures l'envahisseur corse, comme on serait tenté de le croire, il n'a pour lui que des paroles d'admiration et presque de gratitude. A vrai dire, si l'on y réfléchit bien, cette attitude n'a rien de surprenant, car, si quelqu'un a profité de la grande aventure césarienne, c'est bien l'Allemagne d'aujourd'hui. Napoléon, avant Bismarck, prépara l'unité allemande. Ses armées apportèrent les institutions modernes. Chassant les petits princes, il sut unir et fortifier les grands et, finalement, par contre-coup, réveiller l'esprit national qui devait le balayer. Ce qu'avait commencé le premier Bonaparte, le second l'acheva en laissant faire. Sans l'aveuglement de Napoléon III, Bismarck eût été impossible. On pourrait donc affirmer, sans paraître paradoxal, que c'est à cette malencontreuse famille que nous devons la naissance d'un Etat, dont nous risquons fort de ne devenir, à notre tour, que les satellites.

Ce culte de notre premier empereur, en Allemagne, est né fort lentement. La réaction de 1814 et de 1815 commença par étouffer, dans l'âme du peuple allemand, le moindre germe de sympathie. C'était l'esprit de la Sainte-Alliance qui régnait partout en maître. Le régime de M. de Metternich poursuivait d'une haine implacable la moindre velléité d'indépendance et s'entendait à effacer toutes les traces du passé. Alors ceux-là mêmes qui avaient participé au mouvement de 1813 commencèrent à regretter la tyrannie napoléonienne. Tout comme en France, libéraux et républicains se souvinrent de l'Empereur, et une sourde opposition se dressait contre les maîtres du jour. C'est dans ce singulier milieu, balancé entre la haine et l'amour, tout frémissant encore des souvenirs vivants d'un passé glorieux, à Dusseldorf, au bord de ce Rhin naguère français, que Henri Heine vécut les premières années de sa jeunesse.

Le martyre de Napoléon à Sainte-Hélène travaillait les imaginations populaires. Les soldats de la grande armée, en cachette, racontaient leurs aventures extraordinaires, tandis que la lourde main prussienne commençait déjà à caporaliser les consciences. Les *Grenadiers* (1819) et le *Tambour Le Grand* (1827) naissent de cette sourde colère et de cette secrète admiration. Il fallait alors un véritable courage pour oser publier de pareilles choses. Et, de fait, en affichant ainsi ses prédilections, Heine agissait en véritable révolutionnaire. « La force magique du mot Napoléon » devait faire connaître le nom du poète dans les plus humbles chaumières. Mais Heine devait se lasser de jouer un rôle de conspirateur. Aussi bien son culte irraisonné commençait-il à se refroidir quelque peu. Lorsqu'il quitte l'Allemagne, pour échapper aux « bottes teutonnes » des doutes lui viennent et sa « religion de l'Empereur » devient de moins en moins solide. Il abandonne un milieu favorable à son esprit d'opposition, pour venir à Paris, dans cette ville encore agitée par les secousses de la révolution de 1830. Alors une dissociation se fait dans son esprit, et il s'aperçoit que Napoléon et liberté ne sont pas des termes identiques. Lui, le réfugié politique, qui espérait rencontrer en France la réalisation de ses chimères, se trouve en face de la monarchie de Juillet si habile à exploiter les souvenirs de l'époque napoléonienne, pour se tailler, dans les défroques de l'Empereur, une facile popularité.

Les idées de Heine se démocratisent et sa foi en Bonaparte « héros de la liberté » finit par s'ébranler complètement. Le spectacle de Lafayette, commandant la garde nationale, efface la vision grandiose de l'empereur des batailles. Henri Heine journaliste — il commençait alors à exercer son esprit caustique dans la *Gazette d'Augsbourg* — Henri Heine saint-simonien, Henri Heine démocrate, et enfin, ne l'oublions pas, Henri Heine sémite n'ont que faire d'un enthousiasme qui avait quelque chose de réactionnaire.

M. Paul Holzhausen nous présente un tableau singulièrement exact de l'Allemagne après 1815. Avec une érudition fabuleuse, il analyse le moindre document qui mérite de prendre place dans les archives napoléoniennes. Rien ne lui échappe. Son volume a 745 notes qu'il réunit dans un dernier chapitre. Il situe, avec précision, Henri Heine dans son milieu allemand pour le placer, ensuite, avec une égale minutie, dans son milieu parisien. Il note, non sans mélancolie, la désertion du poète, qui renonce à un culte auquel, lui, n'a cessé de de-

meurer fidèle. Sa tâche était singulièrement plus difficile que celle de M. André Fischer qui, dans son *Gœthe et Napoléon* (un livre dont je regrette l'omission dans l'ouvrage de M. Baldensperger), analysait deux caractères dignes de se parler face à face, et l'on sait que c'est précisément par le manque de caractère que se distinguait Henri Heine. Talent variable et inégal, plus spirituel que profond, il a varié aussi dans son admiration pour Bonaparte et c'est ce que M. Holzhausen arrive difficilement à lui pardonner.

Napoleon Iim deutschen Drama. — Nous avons montré comment l'imagination des poètes fut troublée par la vision de l'Empereur dans la première moitié du dix-neuvième siècle. Le théâtre, en Allemagne comme en France, devait s'emparer de cette grande figure. Mais là-bas, comme chez nous, c'est surtout depuis une vingtaine d'années que les drames napoléoniens se présentent comme de beaux sujets dignes d'émouvoir le public. M. Hermann Gaehtgens zu Ysentorff analyse cinquante pièces de théâtre qui ont vu le jour depuis plus d'un siècle — la première est de 1799 — et qui toutes ont Bonaparte comme figure principale ou épisodique. Il y a les méchantes satires de Kotzebue, les drames d'amour dont le plus souvent Joséphine est l'héroïne. Dans plusieurs pièces consacrées à la reine Louise de Prusse, Napoléon figure avec le rôle que l'on sait. Enfin, la tragédie de Sainte-Hélène inspira encore de nombreux poètes. On retient le poème dramatique de Grabbe, *Napoléon et les Cent jours*, qui vaut par sa sombre violence et l'on constate que, dans tout ce fatras, il n'y a pas une seule œuvre d'une réelle valeur qui ait pu tenir les planches. L'auteur a fait un travail consciencieux qui sera utile à tous les amateurs de théâtre historique.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Algernon Charles Swinburne : *Œuvres Poétiques. vol. I, Poems and Ballads. First Series*, XVIII-296 pp., cr.-8°, 6 s., *vol. II, Songs Before Sunrise and Songs of two Nations*, x-316 pp., cr.-8°. 6 s., Chatto and Windus.— Hon Emily Lawless : *Maria Edgeworth*, VII-220 pp., cr. 8°, 2 s., Macmillan. — Sir Leslie Stephen : *Hobbes*, VI-244 pp., cr. 8°, 2 s., Macmillan. — Hilaire Belloc : *Avril. Essays on the Poetry of the French Renaissance*, XVI-238 pp., in-8, 5 s., Duckworth. — L. Dimier : *French Painting in the Sixteenth Century*, XVI-424 pp., cr. 8°, 7 s. 6 d., Duckworth. — Stephen Gwynn : *The Masters of English Literature*, XVI-424 pp., in-18, 2 s. 6 d.,

Macmillan. — C. Lewis Hind : *Adventures among Pictures*, avec vingt-quatre illustrations dont huit en couleurs, xxii-303 pp., in-8°, 7 s. 6 d., A et C. Black. — Revues : *The Edinburgh Review*. — *The Quarterly Review*. — *The Fortnightly Review*. — *The National Review*. — *The Monthly Review*. — *The Empire Review*. — *The Independent Review*. — *Dana*. — *The World's Work and Play*. — *The Cornhill Magazine*. — *The Pall Mall Magazine*.— *Pearson's Magazine*. — *Scribners Magazine*. — *Harper's Magazine*. — *The Bookman*. — *The Rapid Review*. — *The Review of Reviews*. — Autres revues et livres reçus.

Nous allons enfin avoir une édition complète en six volumes des *Poèmes* de Swinburne, et l'on peut dire que c'était là une joie impatiemment attendue. Rares, en effet, sont ceux qui pouvaient se vanter de posséder dans son entier l'œuvre du poète. Certains de ses volumes étaient épuisés et introuvables, et en outre la moindre de ses plaquettes était éditée à un prix fort élevé. Nous aurons donc en six tomes les vingt-deux volumes de vers qu'a publiés Swinburne. Il nous reste à souhaiter qu'on réimprime aussi sous une forme plus condensée sa douzaine de volumes de prose.

La renommée de Swinburne est inséparable du premier recueil de poèmes lyriques qu'il ait donné au public. Avant cela il avait fait paraître,outre quelques collaborations aux *Undergraduate Papers*, d'Oxford (1858), deux poèmes dramatiques *The Queen Mother and Rosamund* (1860), un petit roman poétique en prose : *Dead Love* (1864), le beau poème d'*Atalanta in Calydon* (1865), et la même année le drame intitulé *Chastelard*. Malgré cela, sauf pour un petit nombre de gens, le jeune auteur était encore un illustre inconnu. Tout à coup, en 1866, paraît une première série de **Poems and Ballads** qui vaut à Swinburne une notoriété immédiate. Désormais, il a pris rang parmi les grands poètes et il n'est plus possible de mettre en doute ses magnifiques facultés. Ses poèmes, à côté des obscurités de Browning et des stances impeccablement pures de Tennyson,ne devaient pas manquer *d'épater le bourgeois* et ils n'y manquèrent pas en effet. *Laus Veneris*, superbe monologue placé dans la bouche de Tannhauser qui revient au Horselberg après son pèlerinage malheureux, *Anactoria*, *Faustine*, *Dolores*, *Hermaphroditus*, étaient empreints d'une ardente passion pour la vie, pour l'amour, et ces accents véhéments résonnèrent inopinément, à l'une de ces heures où l'Angleterre souffrait « d'une de ses crises périodiques de moralité ».

De toutes parts l'audacieux poète fut assailli, attaqué, malmené ; son livre fut violemment dénoncé et lui-même se vit

dénigrer, vilipender, calomnier. Mais Swinburne avait bec et ongles, et n'était pas d'humeur à se laisser maltraiter sans riposter. Ainsi provoqué, il fonça sur le Philistin tête baissée et la mêlée dura plusieurs années. Entre temps, adversaires et admirateurs le lisaient et ne l'oubliaient plus. On avait inventé l'étiquette « école sensuelle », en donnant à ce mot un caractère réprobateur. Mais quoi qu'en aient dit Buchanan et les autres, cette école sensuelle n'était pas immorale. Certes les poèmes de Swinburne sont exaltés et passionnés ; ils expriment toutes les aspirations que provoque la femme, mais si hallucinées et si tourmentées que soient ses visions, le poète demeure à des hauteurs telles qu'il est admirable à ses moments même les plus charnellement sensuels. Aucun poète avant lui, ni Byron, ni Shelley, n'avait senti et exprimé « ces appels irrésistibles et tourmentants de la volupté insaisissable et l'inexprimable désir, sans forme précise et sans réalité possible, qui hante l'âme des vrais sensuels ».

M. Gabriel Mourey a publié, en 1891, une traduction des *Poèmes et Ballades,* d'après laquelle on peut se faire une idée exacte du caractère de cette œuvre, et plus récemment M. Francis Vielé-Griffin donna de *Laus Veneris* une version extrêmement belle.

Après ce qu'il a appelé ses *péchés de jeunesse*, Mr. Swinburne fut attiré par les grands mouvements politiques et sociaux qui agitèrent les contrées avoisinantes vers 1870, et le volume intitulé **Songs before Sunrise,** paru en 1871, forme un contraste frappant avec son prédécesseur. Pourtant c'est le même élan de passion, la même tourmente d'aspirations, la même impétuosité, mais avec un objet différent. Ce n'est plus la femme, et les désirs charnels et spirituels qu'elle inspire, c'est une passion ardente pour la liberté qui anime le poète. Ces *Chants avant l'Aube* sont de trois genres : d'abord ceux qui sont inspirés par des faits d'actualité : *The Halt before Rome*, *Siena*, *An Appeal*, *Ode on the Insurrection in Candia ;* puis ceux qui sont allégoriques, imaginatifs : *The Eve of Revolution*, *Mater Triumphalis*, *The Pilgrims ;* et enfin ceux qui sont d'inspiration mystique, qui ont un sens universel, comme *Hertha*, *Genesis*, *the Hymen of Man ;* il y a aussi, dans ce recueil, le splendide poème adressé *To Walt Whitman in America* et qui est peut-être, dans tout l'œuvre de Swinburne, un des meilleurs spécimens de sa maîtrise.

Au second volume des œuvres poétiques on a ajouté les **Songs of two Nations.** Ce recueil renferme le *Song of*

Italy, hymne de louange en l'honneur de Mazzini et publié pour la première fois en 1867 ; une *Ode on the Proclamation of the French Republic*, au 4 septembre, après Sedan et la chute de Napoléon III, et sous le titre de *Divæ*, dix-sept sonnets inspirés par la lutte de l'Italie contre l'Autriche et la papauté pour recouvrer son indépendance. Ces deux recueils, d'inspiration identique, se complètent et l'idée fut excellente de les réunir.

Au premier volume, Mr. Swinburne a inséré une épître dédicatoire, dans laquelle il explique qu'il n'a rien retranché « n'ayant rien eu à regretter ni rien à désavouer ». Il a eu bien raison. Il est toujours dangereux de remanier à soixante ans une œuvre écrite à vingt-cinq ans. Ces trente pages de préface contiennent des choses intéressantes, mais, vraiment, on constate une fois de plus qu'un grand poète parle toujours fort mal de son œuvre. Nous reviendrons sur ce sujet, avec les quatre prochains volumes.

§

Inclure Miss Edgeworth dans une série de monographies sur les grands écrivains anglais semble quelque peu aventuré, car, à l'heure actuelle, ses œuvres sont tombées dans l'oubli ; du moins, elles n'ont plus que de rares lecteurs et certaines n'en ont plus du tout. D'un autre côté, elle eut une existence sans romanesque et sans incidents, ne prêtant guère à une biographie attrayante. Serait-ce alors que ses œuvres redeviendraient à la mode ? Non à coup sûr. Cependant, elle eut en son temps de grands succès, et son nom garde encore du prestige dans les annales littéraires de l'Angleterre, elle vécut dans un milieu intéressant et c'est de ces éléments que l'honorable Emile Lawless a tiré tout l'intérêt du volume qu'elle consacre à cet auteur peu lu. Elle n'engage pas à la lire, d'ailleurs, mais sait la présenter d'une façon fort séduisante, reconstituant son entourage, et réussissant à relater agréablement sa vie. Et certes, ce travail sur **Maria Edgeworth** est si habilement fait qu'il figurera parmi les meilleurs de la série des *English Men of Letters*.

§

Dans cette même série, le volume consacré à **Thomas Hobbes** est l'œuvre posthume de Sir Leslie Stephen. Les épreuves ont été corrigées par Mr F. W. Maitland, professeur de droit à Cambridge. L'on ne saurait s'étonner cette fois qu'une monographie ait été consacrée au philosophe de Mal-

mesbury qui est un des personnages les plus importants de la pensée anglaise au XVIIe siècle. Ses idées eurent une influence énorme autour de lui et furent aussi très vivement combattues. Ses séjours sur le continent et en particulier à Paris le mirent en rapport avec des hommes éminents, tels que Gassendi, Galilée et d'autres. Leslie Stephen a divisé en quatre parties son travail : la première partie est biographique, les autres traitent successivement : du monde, de l'homme, de l'État, d'après le point de vue de Hobbes, et il a donné dans un nombre de pages relativement minime, l'essence même de tout ce qu'il fallait dire et de tout ce qu'il faut savoir sur le grand philosophe athée, et il traite même de sa polémique avec Wallis concernant la quadrature du cercle.

§

Sous le joli titre d'**Avril**, Mr. Hilaire Belloc publie une série d'essais sur la poésie de la Renaissance Française : il étudie ainsi Charles d'Orléans, Villon, Marot, Ronsard, Du Bellay, Malherbe, et une trentaine de pages est consacrée à chacun de ces poètes. Mais où Mr. Hilaire Belloc a particulièrement été heureux, c'est dans la façon dont il a choisi et disposé ses citations. Chaque pièce ou chaque fragment qu'il cite est précédé de quelques lignes d'introduction. L'essai présente excellemment le poète et l'œuvre est de même offerte avec les nécessaires explications; l'auteur a évité de surcharger ses pages d'un fatras d'érudition fatigante; il s'est borné à dire ce qu'il fallait pour qu'on comprît et qu'on aimât ces poètes, et les lecteurs qui auront goûté les délicatesses et les beautés de ces citations seront à coup sûr tentés d'en connaître davantage; nous ne saurions être trop reconnaissants envers M. Belloc pour ce parfait ouvrage.

§

Après les poètes du XVIe siècle, voici maintenant les peintres avec une histoire intitulée **French Painting in the Sixteenth Century**. A coup sûr, ces publications indiquent un mouvement de curiosité vers les choses de France, et le désir de mieux connaître les origines de la littérature et de l'art en France. Cette fois, c'est un Français, M. Dimier, qui s'est chargé de présenter à nos voisins la peinture française au XVIe siècle, et son manuscrit a été fort bien traduit en anglais par Mr. Harold Child. Il traite, en manière de préface, des règnes de Charles VIII et de Louis XII, mais surtout de la période qui s'étend de l'avènement de François Ier à la mort

d'Henri IV. Ce n'est pas en France qu'il faut faire l'éloge de M. Dimier qui, avec son érudition très sûre et un goût impeccable, a produit un ouvrage excellent, dont nous espérons bien voir paraître prochainement le texte en français. Sans quoi nous serions jaloux de nos trop heureux voisins. Quarante-six belles illustrations rendent encore plus précieux le volume.

§

Mr. Stephen Gwynn a réussi un ouvrage fort utile, mais aussi fort difficile, en composant le volume qu'il appelle **The Masters of English Literature**. Le lecteur parcourt avec lui ce domaine entier de la littérature anglaise, négligeant tout ce qui n'a pas une importance reconnue et s'arrêtant seulement sur les hommes et les œuvres qui se sont imposés à l'attention générale ; ainsi sont forcément sacrifiés des auteurs souvent plus intéressants que d'autres plus célèbres. Mais le but de Mr. Gwynn n'était pas de réparer les injustices de la célébrité et de distribuer de la gloire ; il a voulu seulement donner un aperçu d'un vaste domaine qu'il connaît à fond pour éviter au lecteur pressé les recoins où il pourrait se perdre ou s'attarder à tort. Son ouvrage a tous les défauts du genre, mais il en a aussi toutes les qualités.

§

Les aventures que Mr. Charles Lewis Hind revit pour le bénéfice de ses lecteurs n'ont rien de dangereux, bien au contraire. Elles sont émotionnantes, multiples et diverses, et l'on est surpris du charme qu'elles offrent. Pour avoir eu ses **Adventures among Pictures**, l'auteur s'est promené dans tous les pays et à travers tous les âges. Il va de l'Angleterre à l'Italie, et de l'Espagne au Japon, de Botticelli à Whistler, de Durer à Corot, de Velasquez à Manet, de Benvenuto Cellini à Rodin. Et Mr. Hind ne raconte dans son livre que des aventures réellement arrivées, à propos de tableaux qu'il a vus, qu'il critique ou qu'il admire. Chacun de ses chapitres offre un intérêt délicat, sans pour cela être recherché ni maniéré. Il a des anecdotes amusantes et typiques qui jettent sur un artiste, sur une période, sur une méthode, un jour tout particulier et qui fait davantage comprendre que toutes les savantes et techniques explications de critiques plus prétentieux et moins bien renseignés. Avec ce texte délectable, le livre contient des reproductions admirables de vingt-

huit peintures et sculptures, et les illustrations en couleurs sont particulièrement excellentes.

§

Revues. — Le numéro 409 de **The Edinburgh Review** offre au lecteur sérieux un sommaire agréablement varié. I. *France in Africa.* L'auteur constate que les Français colonisent collectivement et que les Anglais colonisent individuellement ; il fait un excellent historique des conquêtes françaises en Afrique, et conclut en disant que les Français maintenant sont d'excellents colonisateurs comme le prouvent les « remarquables succès » qu'ils ont obtenus sans violences. — II. *The Diary of Sir John Moore*, critique du journal de Sir John Moore, lieutenant-général pendant les guerres de la Révolution Française et de l'Empire jusqu'à la guerre d'Espagne en 1809. — III. *Life in the Universe;* examen de l'ouvrage d'Alfred Russell Wallace : *Man's Place in the Universe,* où l'auteur de l'article commente les opinions et les méthodes du savant sans les combattre ni les admettre. — IV. *The History of Magic during the Christian Era*, excellente étude sur la magie pendant l'ère chrétienne, avec de nombreuses citations et références biorgaphiques. — V. *England in the Mediterranean,* long article à propos du livre de Julian S. Corbett. — VI. *Matthew Arnold and Insularity*, fort intéressante dissertation sur les volumes consacrés récemment à Matthew Arnold, par MM. Herbert W. Paul et George W. E. Russell. — VII. *The Cambridge Modern History*, critique du deuxième volume de cet ouvrage historique, volume traitant de la Réforme. — VIII. *The Pathway to Reality*, exposé des conférence de philosophie faites à l'université de Saint Andrews, par Richard Burdon Haldane. — IX. *Sir John Davis*, étude sur les œuvres et la vie de ce poète du xviie siècle qui fut attorney-general en Irlande. — X. *The Liquor Laws and the Licensing Bill,* article d'actualité à propos des récents débats sur les lois concernant le commerce des boissons en Angleterre. — XI. *The Return to Protection*, autre article d'actualité traitant de la question fiscale et économique qui agite en ce moment l'empire britannique.

The Quarterly Review donne dans son 399e numéro : — I. *The Meaning of Literary History*, par Oliver Elton, à propos de l'histoire (en cours de publication) de la poésie anglaise, par W.-J. Courthope et de l'histoire de la littérature anglaise du professeur Saintsbury. — II. *Giotto and early Ita-*

lian Art, à propos des deux premiers tomes de la nouvelle édition en 6 volumes de l'histoire de la peinture en Italie, par J.-A. Crowe et J.-B. Cavalcaselle. — III. *Recent Lights on Ancient Egypt*, examen des huit volumes de l'histoire de l'Egypte depuis la fin de la période néolithique à la mort de Cléopâtre. — VII, par E.-A. Wallis Budge, et des deux premiers volumes de l'histoire de l'Egypte, par W. M. Flinders Petrie. — IV. *European Thought in the Nineteenth Century*, par J. R. Mozley, critique de l'ouvrage de John Théodore Merz. — V. *A Great French Scholar*, article consacré à Gaston Paris par W.-P. Ker. — VI. *The sleeping Sickness*, étude sur la maladie du sommeil par le professeur Ray Lankester. — VII. *The Laws of the Anglo-Saxons*, exposé des travaux de l'allemand F. Liebermann sur ce sujet. — VIII. *The Novels of Sir Arthur Conan Doyle*, essai sur le créateur de Sherlock Holmes. — IX. *The Tsar*, portrait peu flatté de l'empereur de Russie par un haut fonctionnaire russe. — X. *India under lord Curzon*. — XI. *The Life and Philosophy of Herbert Spencer*, longue et intéressante étude de A.-S. Pringle-Pattison sur la vie et les idées du grand philosophe. — XII. *The Japanese Revolution*, historique de la Révolution japonaise d'après des ouvrages allemands, anglais et français. — XIII. *The Militia and Volonteers*, examen de la question de la défense territoriale des Iles Britanniques, à propos des réformes dont la nécessité s'impose depuis la guerre sud-africaine.

The Fortnightly Review donne un poème de Thomas Hardy : *Time's Laughingstocks* et des études littéraires : *Two centenaries, Nathaniel Hawthorne and George Sand*, par Francis Gribble et *The Kiss Poetical*, par Norman Pearson ; le reste des quinze articles est consacré à la politique et aux questions du jour.

Le poète lauréat, Alfred Austin, publie dans **The National Review** un article sur *George Frederick Watts*, et Mr. W.-L. Courtney, l'*editor de la Fortnightly Review*, un essai intitulé *Shakespeare's Tragic Sense*. Parmi les articles politiques, à mentionner celui de M. Eugène Etienne, vice-président de notre Chambre des Députés, sur la politique française au Maroc.

L'intéressant sommaire de **The Monthly Review** offre un article de Julia Cartwright (Mrs Ady) sur G.-F. Watts, de Mary E. Coleridge sur l'Ecole romantique en France, de Mr. H.-G. Wells sur George Gissing, du comte Okuma sur le

nouveau Japon et d'Alicia Cameron Taylor sur des peintures chrétiennes du IIIe siècle, avec illustrations.

Parmi l'extrême variété d'articles de **The Empire Review**, à lire un intéressant essai sur l'humour de Balzac, par W.-H. Helm.

The Independent Review qui continue à être supérieurement dirigée, contient *L'Espagne d'aujourd'hui et de demain*, par le professeur Tarrida del Marmol; *La Période finale de Shakespeare*, par G.-L. Strachey; *The Mormon Problem*, par le Rev. Herbert-W. Horwill; *Le Village de l'Avenir*, par Herbert Samuel, etc.

Le quatrième numéro de **Dana**, la revue indépendante irlandaise récemment fondée, contient la suite des *Moods and Memories* où George Moore révèle un nouvel aspect de son admirable talent.

The World's Work and Play ne laisse passer aucune actualité sans s'en occuper. Son dernier numéro contient un long article illustré sur la participation de l'Angleterre à l'exposition de Saint-Louis; des articles sur le général Booth et l'armée du Salut, par Clarence Rook; sur le candidat démocrate à la présidence des Etats-Unis; sur la police à Paris, etc.

Au très intéressant sommaire du **Cornhill Magazine** on a plaisir à trouver un article en français : *L'empereur d'Allemagne et la question de Waterloo*, par le lieutenant-colonel Picquart; puis une étude de Mrs. Humphry Ward sur Nathaniel Hawthorne; *Les Amis anglais de Voltaire*, par S.-G. Tallentyre, et *The Gowrie Conspiracy*, le huitième des mystères historiques dont traite Mr. Andrew Lang.

Le **Pall Mall Magazine** contient, outre des articles diversement attrayants, trois contributions qu'il faut lire : la quatorzième des *Real Conversations* de Mr. William Archer qui a cette fois pour interlocuteur son confrère Mr. Arthur B. Walkley; la géographie littéraire de Mr. William Sharp : *Aylwin-Land;* et les exquis *Avowals* de Mr. George Moore qui confesse ses opinions sur Walter Pater.

Dans le **Pearson's Magazine**, le colonel Edwin Emerson publie un article illustré sur les images japonaises relatives à la guerre en cours.

Les magazines américains sont admirablement illustrés, comme en témoignent le **Scribner's Magazine**, qui donne en entier une nouvelle de Kipling : *They* avec des poèmes, des nouvelles et des romans par un choix d'excellents auteurs, et le **Harper's Magazine**, qui donne une amusante nouvelle

de Mark Twain et la suite du roman de Mrs. Humphry Ward.

The Bookman, en grande partie consacré à Victor Hugo, avec des portraits et des illustrations en grand nombre, contient en outre toutes les nouvelles pouvant intéresser le monde littéraire.

The Rapid Review et **The Review of Reviews** réussissent toutes deux à donner un résumé fort complet de tout ce qui, parmi les événements du mois, peut intéresser un homme cultivé et pressé. *The Rapid Review* se perfectionne avantageusement dans ses derniers numéros et Mr. W. T. Stead maintient sa *Review of Reviews* au degré de perfection qu'elle a depuis longtemps atteint.

Reçu : Mrs. John van Vorst et Marie Van Vorst : *La Fille de Bagsby*, traduit par Mme Foulon de Vaulx, 292 pp., in-18, 1 fr., Hachette. — H. G. Wells : *Scepticism of the Instrument*, 16 pages, tirage à part de *Mind*, revue trimestrielle de Psychologie et de Philosophie, vol. XIII, nouv. sér., n° 51. — *The Bibelot : Memories of President Lincoln*, par Walt Whitman ; Thomas B. Mosher, Portland, Maine. — Valentina Hawtrey : *Perronnelle*, 312 pp., cr. 8, 6s., John Lane. — William H. Prescott : *History of the Reign of Ferdinand and Isabella the Catholic*, xx-684 pp., in-8, 7 s. 6 d., Routledge. — A. Smythe Palmer : *The Folk and their Word-Lore, an essay on popular Etymologies*, VIII-194 pp., pet. in-18, 3 s. 6 d., Routledge. — Victoria Cross : *To Morrow*, VI-302 pp., cr. 8, 6 s., Walter Scott Pub. Co. — Henry Wallace : *Walt Whitman, Seer*, 56 pp., cr. 8o, 1 s., Walter Scott Pub. Co. — Winston Churchill : *The Crossing*, VIII-598 pp., cr. 8, 6 s., Macmillan. — Tauchnitz Edition : E. F. Benson : *The Challoners* ; Arnold Bennett : *A Great Man* ; W. E. Norris : *Nature's Comedian* ; Richard Bagot : *Love's Proxy* ; Frank Frankfort Moore : *The Original Woman* ; Maurice Hewlett : *The Queen's Quair, or The Six Years' Tragedy*, 2 fr. le volume. — *The Royal Magazine*. — *The Lady's Home Magazine*. — *L'Echo des Deux Mondes*, Chicago. — *The Argonaut*, San Francisco. — *The Saturday Review*. — *The Academy and Literature*.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES POLONAISES

Stanislaw Witkiewicz : *Aleksander Gierymski*, Société d'édition de Lwow, 1903. — Le même : *Dziwny czlowiek* (Un homme étrange), ibid. — Le même : *Jan Matejko*, Cracovie, 1903. — Léopold Staff :

Mistrz Twardowski (« Maître Twardowski »). Librairie polonaise de B. Poloniecki, Lwow, 1902. — Le même *Dzien duszy*, ibidem, 1903. — Jozef Ruffer, *Poslanie do dusz* (« Epître aux âmes »), ibidem, 1903. — Revues. Volumes reçus.

Lorsque, vers 1880, les premiers articles de Stanislaw Witkiewicz parurent dans les revues de Varsovie, ils produisirent l'effet d'une pierre, lancée à toute vitesse, dans les eaux stagnantes d'un marais. Toutes les grosses grenouilles de la critique artistique s'en émurent. Et il y avait de quoi. Oyez plutôt. En ce temps-là, pour avoir le droit d'écrire sur les arts, il suffisait d'être « un homme bien intentionné », d'être tenu « en haute estime » par tous les gens comme il faut, d'avoir une chaire quelconque à l'université n'importe où, de posséder le don modeste de composer avec les mots les plus sonores et les plus savants les phrases les plus vides. Pour le professeur Henri Struwe, pour l'abbé Morawski et tant d'autres encore qui inondaient les feuilles et les revues d'antan de leur prose vague et pompeuse, les œuvres d'art, tableaux, sculptures, etc., n'étaient qu'autant de prétextes aux discours sur les choses de l'histoire, de la morale, etc. ; à ces discours venaient se joindre de temps en temps quelques réflexions, aussi ingénues que banales, sur « l'harmonie des couleurs locales », « la logique des lignes, » puisées pour la plupart dans quelque ouvrage suranné de l'esthétique allemande. Tout cela était grave — Oh ! combien — et ennuyeux à luxer les mâchoires. L'effet produit par les premiers articles de Witkiewicz fut d'autant plus grand que leur auteur apportait dans son bagage la connaissance approfondie et l'amour véritable de l'art ancien et moderne ; artiste-peintre lui-même et non médiocre, le côté technique de la peinture et de la sculpture n'eut pas de secrets pour lui ; il sut joindre au talent réel de l'écrivain, au style vif, clair, précis et brillant, le tempérament fougueux du polémiste et une audace franche et chevaleresque, qu'aucune autorité « morale et scientifique » ne sut intimider. Aux titres et aux diplômes de ses adversaires, il opposa crânement son « certificat de non-achèvement des études dans les trois classes du gymnase à Szawle » et, en même temps, sa science réelle en matière de philosophie et d'esthétique, sa connaissance de l'histoire de l'art et son sens du Beau, lequel manquait — chose singulière — le plus aux représentants attitrés de la critique artistique d'antan.

Le bon public qui — confiant en la parole de MM. Struwe ou Morawski — se pâmait devant telle toile de Matejko, uni-

quement épris du patriotisme du sujet, tiré de l'histoire nationale dont il se souvenait mal, ou bien admirant « la logique de construction des lignes » qu'il ne comprenait guère, ce bon public — grâce à Witkiewicz — comprit vraiment pour la première fois toute la valeur purement artistique des œuvres de cet homme qui fut certainement un des plus grands génies picturaux des temps modernes, toute la beauté unique de ses têtes d'expression que l'art moderne ne sut jamais concevoir et dont la force ne fut même pas surpassée jadis par le génie de Michel-Ange. (Justement je viens de recevoir l'étude de Witkiewicz sur Matejko (Stanislaw Witkiewicz : *Jan Matejko*, 1903, Cracovie), laquelle forme en quelque sorte le développement de l'article de l'auteur sur le même sujet, article publié dans le recueil dont je parle plus loin.)

Affilié au mouvement positiviste varsovien de 1880 et emporté par son propre tempérament artistique, Stanislaw Witkiewicz fut le premier défenseur du réalisme en art, du réalisme qui venait d'éclore en Pologne grâce aux talents de Max et Alexandre Gierymski, Joseph Chelmonski et quelques autres. Chose inévitable — un combat s'engagea entre le vieil académisme et le réalisme farouche des jeunes. D'abord la lutte fut dure à ces derniers. La seule institution artistique de Varsovie d'alors — le salon permanent de la Société d'Encouragement des Beaux-Arts ferma tout simplement sa porte aux œuvres les plus belles et les plus sincères de Chelmonski; Alexandre Gierymski ne fut pas choyé non plus. Witkiewicz, alors directeur artistique du journal illustré « Le Voyageur » (*Wedrowiec*), entra en lutte de la façon la plus résolue. Il ne craignit pas de s'attaquer aux autorités les plus reconnues et de ramener leur grandeur démesurément gonflée aux justes proportions. Lesser, Gerson, Siemiradzki, etc., tous passèrent au crible de ses critiques souvent violentes, mais toujours justes, toujours soutenues et prouvées par les faits, par l'analyse la plus minutieuse des œuvres critiquées. La déconfiture des critiques officiels devint telle qu'ils commencèrent à défendre leurs protégés ou bien en s'appuyant sur leurs vertus familiales ou civiques, ou bien en s'attaquant directement à coups d'insinuations et de « protestations artistiques » à leur adversaire. Mais alors ils tombèrent en ridicule, sinon dans la boue. Lorsque — pour comble de tout — Joseph Chelmonski eut obtenu le grand prix à l'Exposition Universelle de 1889 et quand les bruits de ses succès et triomphes

parisiens furent parvenus à Varsovie, les haines s'apaisèrent et la jeunesse triompha.

Quelques années après, les études, les articles et les polémiques de Witkiewicz parurent rassemblés en un volume, intitulé « L'art et la critique chez nous » (*Sztuka i Krytyka u nas*). Et alors d'après ces feuilles détachées et unies on a pu construire toute la doctrine artistique de l'auteur. Elle se résume en peu de mots. Le « sujet » ne joue aucun rôle dans une œuvre d'art ; son exécution fait tout. Il importe qu'il soit approprié aux moyens dont l'art dispose. La sincérité et la franchise les plus complètes sont des conditions obligatoires pour les artistes. La vérité dans la vie et la vérité dans l'art sont deux choses différentes. Tout est vrai dans une œuvre d'art, si l'artiste sait nous forcer à y croire. Pour les prédécesseurs de Witkiewicz le sujet était tout, la forme rien ou presque rien ; par contre l'expression extérieure, la forme dans le plus large sens du mot, détermine d'après Witkiewicz toute la valeur de l'œuvre d'art. Comme tous les rénovateurs, il ne résista pas au fanatisme.

Après ce volume, d'autres suivirent. (Entre temps, terrassé par la maladie, Witkiewicz dut quitter Varsovie et alla s'installer à la station climatique Zakopane dans les montagnes de Tatry.) Ce n'étaient plus des recueils d'articles de journaux — l'éloignement de l'auteur des centres intellectuels et artistiques s'y opposait complètement — c'étaient des études consacrées ou bien à la beauté, aux habitants des contrées montagneuses de Zakopane (*Na przeleczy*) et à leur art, ou bien à la vie et aux œuvres d'un artiste, comme Jules Kossak (*Juljusz Kossak*) par exemple, cet Horace Vernet polonais, avec la couleur et le sentiment poétique en plus, ou bien encore c'était une brochure de polémique violente, comme « Le Marais » (*Bagno*), cri de combat pour les formes nouvelles de la vie.

Nous avons encore deux volumes de lui, récemment parus, à noter. C'est une étude sur la vie et les œuvres d'Alexandre Gierymski et une forte brochure, consacrée à « Un homme étrange », Joseph Siedlecki, pauvre instituteur de Cracovie, ou plutôt, à ses collections qui composent un musée, unique au monde, de reproductions (gravure, héliogravure, photographies, volumes illustrés etc.), d'œuvres d'art de tous les temps et de toutes les nations, trésor inestimable à quiconque veut étudier l'histoire de l'art.

L'étude sur Alexandre Gierymski, ce travailleur acharné.

épris du Beau et du Vrai, ce poète des bords de la Vistule, des places de Munich dans la brume du soir, des cités pittoresques de la vieille Allemagne, des nocturnes parisiens (la Seine, « Une porte du Louvre », « Opéra » etc.), ainsi que l'analyse des collections de Siedlecki servent à Witkiewicz des prétextes pour les observations les plus profondes, pour l'analyse la plus intéressante des choses et de son histoire de l'art, en Europe en général et en Pologne tout particulièrement. L'unité de construction en souffre, mais on le pardonne bien facilement à l'auteur, qui sait — malgré toutes les diversions — tenir toujours en éveil l'attention du lecteur — par la beauté et la vie de son style, par la justesse de ses observations, par la clarté et la précision de son jugement.

Stanislas Witkiewicz doit être compté comme le créateur de la critique artistique moderne en Pologne.

§

Il y a quelques années à peine, la tristesse et la mélancolie étaient les notes dominantes de la jeune poésie polonaise. La grande ombre de Jules Slowacki était comme un voile de deuil dans lequel s'enveloppait le génie poétique national. Marie Konopnicka, une aînée reconnue depuis longtemps, se tenait à l'écart, en travaillant à son épopée du peuple polonais, inachevée jusqu'aujourd'hui, ou bien chantait les beautés de l'Italie (*Italia*). A l'écart se tenait aussi Jean Kasprowicz, ce paysan mystique de la poésie polonaise qui, las de chanter la misère du peuple et de la foule, rassemblait ses forces pour ses psalmodies incomparables de la douleur humaine qui le rangèrent depuis parmi les plus grands poètes contemporains. A la tête du mouvement se plaça un nouveau venu, Kazimierz Tetmajer. S'il a su éviter la monotonie, c'est grâce à sa sensualité qui l'a fait glorifier l'amour — nu et voluptueux — et à sa passion du Beau, surtout antique, qui lui fut révélé autant par les chefs-d'œuvre de l'art grec que par les strophes sonores d'un Leconte de Lisle ou d'un J.-M. de Heredia. D'ailleurs la tristesse de Tetmajer, quoique inspirée par « Le voyage en Orient », « Le Roi-Esprit » ou « Beniowski » de Jules Slowacki, puisait néanmoins sa force vitale à la même source naturelle, l'âme même de la nation, d'où jaillit la musique de Chopin et la mélancolie des paysages de Chelmonski. Avec Tetmajer la poésie polonaise pleurait; avec ses descendants et imitateurs — trop nombreux — elle commença à larmoyer. Et les larmes — trop faciles — menaçaient de noyer complètement le Parnasse.

C'est alors que les « Songes de la puissance » (*Sny o potedze*) de Léopold Staff firent entendre leur hymne de la jeunesse renaissante, leur appel vibrant à l'action et à la vie. C'était une protestation violente et convaincue contre la mélancolie inféconde, contre la tristesse oppressante, contre les pleurs inutiles. La critique n'hésita pas à saluer l'apparition du volume comme un événement littéraire de la plus haute importance et le public — chose rare — enleva le volume.

Le jeune poète ne s'endormit pas sur ses lauriers. A la puissance de son inspiration, à la profondeur et à la conviction de son sentiment, à la fraîcheur de son talent, il joignit une force féconde et créatrice. Un an après le premier recueil, parut son poème intitulé « Maître Twardowski, cinq chants sur l'action » (*Mistrz Twardowski, piec piesni o czynie*. Edition B. Poloniecki. Lwow, 1902).

Twardowski est le héros aimé des légendes populaires en Pologne. Mi-Faust, mi-charlatan, personnalité mi-fantastique, mi-réelle, apparenté aussi au Rübezahl, il inspira aussi bien les conteurs et fabulistes anonymes et populaires, que les poètes comme Mickiewicz qui lui avait consacré une ballade. Comme Faust, il vendit son âme au diable pour pouvoir mettre à son service toutes les puissances infernales. Staff le comprit d'une façon aussi originale que poétique et humaine. Il en fit un Faust-Prométhée, un Faust qui cherche à découvrir le secret de l'existence, l'élixir de la vie, les mystères les plus profonds de la nature, non pas pour assouvir sa soif de savoir et de connaître, mais pour les mettre au service de l'humanité qui souffre et qui lutte. Il s'enferme dans son château, il y pense et y travaille. Et les hommes, dont solitaire et pensif, il fuit la société, commencent à le soupçonner de pratiques louches et surnaturelles et finissent par le haïr. Mais son amour est plus grand que leur haine. Chassé, il revient, il travaille encore pour aboutir enfin : l'élixir de la vie est trouvé. Et lorsqu'il vient à eux pour leur offrir ce liquide divin qui donne la santé, la force et le bonheur, les ennemis les plus acharnés d'hier se prosternent devant lui, rampent comme des chiens soumis, prêts à lécher ses mains et ses bottes. Et alors le désespoir saisit l'âme de ce nouveau Prométhée. Comment ! ceux qui hier encore savaient le haïr et le mépriser avec force et orgueil rampent devant lui aujourd'hui? Alors, le bonheur peut tellement avilir l'homme ! Et Twardowski, dans un geste sublime, casse la coupe qui contient l'élixir précieux, « car il n'est pas venu pour rétrécir la

largeur de leur poitrine et pour avilir la noblesse de la lutte », car « il lui est interdit de tuer dans leurs âmes la révolte », car — « le bonheur c'est le silence, la faiblesse et la décadence »; car enfin — « la vie ne doit pas être heureuse, mais héroïque ! »

Ce grand poème (plus de quatre mille vers) — hâtons-nous de le dire — malgré toute sa valeur poétique incontestable, malgré la profondeur du sentiment de l'auteur, n'est pas un chef-d'œuvre. Cette belle insouciance de jeunesse avec laquelle le poète se rua — trop tôt peut-être — à la création d'une grande œuvre le trahit. L'inspiration — très élevée par moments où elle atteint la hauteur parfaite et sublime de la Beauté — ne se tient pas toujours au même niveau. Parmi les fragments les plus beaux, citons cette admirable « prière devant l'action » du chant II, commençant par les mots : « Recule-moi, ô Seigneur, vers l'automne de ma vie le jour de mon action... » et le chant IV presque tout entier. Tel qu'il est « Maître Twardowski » présente néanmoins le plus grand effort qu'ait tenté la jeune poésie polonaise...

Un an après (en 1903), un nouveau volume de Staff, « Une journée de l'âme » (*Dzien duszy*, édition B. Poloniecki) parut. La note fondamentale de sa poésie n'a pas changé. C'est toujours la force indomptable et consciente d'elle-même, c'est toujours la moisson dorée de la vie, la puissance féconde de la création, le travail grand et héroïque qu'il chante. Seulement, de temps en temps, quelques pages d'une douleur profonde et émue, d'un sentiment triste et sombre, mettent sur ces chants ensoleillés leur ombre mystique.

La place me manque malheureusement pour analyser en détail ce beau recueil de poésies qu'est « Une journée de l'âme ». Je me borne donc à en citer — un peu au hasard — les poèmes : « Le vainqueur », « La Pluie d'automne », « Dans les ténèbres », « Le midi du vagabond », le cycle des sonnets intitulés « La mère » — surtout ces derniers — qui sont autant de perles fines et précieuses de la poésie contemporaine.

Il faut convenir que le talent de Staff — qui est non seulement un sincère poète, mais un esprit très cultivé — ne s'est pas formé tout seul. Il fut comme une abeille qui cherche les sucs des fleurs les plus diverses pour en faire son miel bien à elle. Parmi ceux qui ont eu le plus d'influence sur lui, je crois pouvoir nommer surtout Fr. Nietzsche, Jan Kasprowicz et peut-être Emile Verhaeren; je dis « peut-être », car il y a sûrement une parenté entre les derniers poèmes de Kas-

prowicz et ceux du poète belge. Mais c'est surtout grâce à lui-même que Staff est aujourd'hui le plus talentueux et le plus largement humain de tous les jeunes poètes polonais.

Il serait étrange, si l'apparition d'un talent tel que celui de Staff n'avait pas produit une impression profonde sur les poètes plus jeunes que lui et moins originaux. Et en effet, son influence se fait déjà sentir. Il impose aujourd'hui à la poésie son amour de la force, de l'action et de la vie, comme jadis Tetmajer imposait sa sensualité et sa mélancolie. Parmi ceux qu'il a influencés et qui ont le plus de talent, je puis nommer Joseph Ruffer auteur de l' « Epitre aux âmes » (*Poslanie do dusz*, édition B. Poloniecki, Lwow). L'influence de Staff y apparaît aussi bien dans le style que dans le sentiment, mais, néanmoins, des cycles tels que, par exemple, celui consacré au « soleil », permettent de bien augurer de l'avenir.

§

Les Revues : **Chimera** (Varsovie), nº 19. C. Norwid : *l'Hymne « Mère-de-Dieu »*. Ph. Micinski : *Les Pèlerins éternels* (poèmes). B. Lesmian : *Légendes nostalgiques*. Swinburne : *Anactoria*. Petits poèmes en prose de Baudelaire et de Rimbaud. J. Lemanski : *Le Déguisement* (fable). S. Nalkowska : *Le Jardin* (poèmes). Revue du mois. Planche hors texte de Dürer-Melancholie. Couverture et dessins dans le texte de Korin, Okun, Fr. Siedlecki, Wojtala et Mehoffer.

Ateneum (Varsovie) nº 3 (mars 1904). C. Jellenta : *La Critique, l'extase et le byzantinisme*. Fr. Nietzsche : *La Naissance de la tragédie* (fragment IV). M. Zbrowski : *L'Affranchissement* (poème). Revue du mois, chronique d'art, etc.

Krytyka nº 6 (Cracovie, juin). Dr L. Daszynska-Golinska : *La Question agraire*. Dr F. Aszkenase : *La Question juive*. W. Mitarski : *L'Esthétique du livre*. Les articles, les critiques, littéraires, notes de vie et d'art de Janten, Kreczowski, Dr K. Krauz, St. Lack, etc.

Bulletin Polonais, nos 193 et antérieurs. *Jules Slowacki, sa vie et son œuvre*, par Gabriel Sarrazin.

§

Volumes reçus : Stanislaw Wyspianski : *Boleslaw Smialy*, drame. Dépôt chez G. Gebethner et Cie. Cracovie, 1903. — Le même : *Achilleis*, scènes dramatiques. Ibidem, 1903. — Le même : *Akropolis*, drame. Ibidem. 1904. — K. Irzykowski : *Paluba* (étude biographique). Édition B. Poloniecki. Lwow. 1903. — A. N. Nowaczyn'ski : *Skotopaski Sowizdrzalskie*.

Ibidem. 1904. — Le même : *Siedm dramatow* (sept. drames). Ibidem. — St. Przybyszewski : *Synowie ziemi.* (Les Fils de la Glèbe). Ibidem. 1904. — L. Staff : *Skarb* (Le Trésor), tragédie. Ibidem. 1904. — H. Przerwa-Tetmajer. *Na skalnem Podhalu* (Au Podhale montagneux). I. Edition Gebethner et Wolff. Varsovie et Cracovie. — B. Prus. *Ze wspomnien cyklisty* (Les Mèmoires d'un cycliste). Ibidem. 1904. — S. Zeromski : *Aryman msci sie; Godrina* (Aryman se venge; L'heure). Ibidem. 1904.— W. Sieroszewski. *Nadaleki Wschod* (Vers l'Extrême-Orient). Ibidem. 1904.

MICHEL MUTERMILCH.

LETTRES ESPAGNOLES

Encore les Jeunes. — Un article de M. Unamuno. — Une lettre de M. Ortega Gasset.— Le Poète Jimenez jugé par Ruben Dario. — Une comédie de Linares Rivas Astray.

Je suis heureux de constater le mouvement en faveur de la jeunesse littéraire que mes dernières chroniques ont suscité dans la presse madrilène.

Celui qui en parle le premier est M. Unamuno, le recteur de l'Université de Salamanque, au cours d'un article écrit uniquement dans le but de me faire croire qu'il aime les jeunes. Je n'en doute pas. D'ailleurs ai-je fait suivre du moindre commentaire les paroles de mon docte correspondant? Je me suis contenté de publier une lettre de lui et ceux qui l'ont lue se sont dit : « Voici un homme qui n'est pas jeune ». Non, en effet. Il ne l'a jamais été. Il l'avoue lui-même. Ecoutez-le :

— « J'ai vingt ans de professorat dont treize exercés en chaire publique et officielle; voici plus de vingt ans que je traite avec les jeunes et certains de mes élèves jouent déjà un rôle de par le monde. J'ai vingt ans de professorat et je n'ai pas encore quarante ans. Dans le commerce fréquent et suivi que j'ai avec les jeunes je m'efforce de conserver ma jeunesse dans toute sa vie et toute sa fraîcheur. Et pourtant je n'ai jamais obtenu que l'on me traite comme un jeune. »

Ceci pourrait peut-être prouver que la jeunesse n'est pas toujours une affaire d'âge, mais d'âme.

Vous, mon maître, vous avez commencé à vieillir en commençant à lire. Vous avez vu la vie à travers de vieux livres. Votre cerveau s'est nourri de sève universitaire. Et puis, vous habitez *Salamanca la muerta.* — Remy de Gourmont vous l'a déjà dit pour vous être désagréable. Moi, je le dis pour

excuser les grands vides de votre philosophie et la grande naïveté de votre rhétorique.

Vous avez, sans doute, une intelligence merveilleuse, vous jonglez solennellement avec des idées générales. Mais vous êtes le jongleur de province. Il y a quelque chose d'ecclésiastique en vous. Vous êtes le pasteur protestant aux idées nettes, aux idées bonnes, aux idées généreuses. Vos images, vous les cherchez dans la Bible et vous aimez les femmes du Roi Assuérus. Comment voulez-vous donc que la jeunesse, qui est avant tout affamée de liberté, de nouveauté et d'art, ait pour vous de la dévotion ?

A ce propos je suis heureux de lire, dans *Nuestro Tiempo* (Notre Temps) la lettre de M. Ortega Gasset, un « jeune » qui a une âme d'artiste. Il proclame avant tout la nécessité de la culture intellectuelle :

— « Jamais, je n'oublierai, dit-il, les termes si amers et si humains qu'emploie Tourguenef dans *Funelé* pour parler des *diamants bruts* de son pays. « Ne répandez pas en Russie l'idée que l'on peut faire quelque chose sans l'étude. » Pour Dieu, n'en faites rien ! Alors même que l'on aurait un front large d'un hectare il faut étudier en commençant par l'alphabet. Sinon il faut se taire et se tenir bien tranquilles. Une des choses qui sont à faire en Espagne (comme en Russie) c'est de déraciner, d'enlever de l'âme collective l'espoir en un génie (espèce de manifestation de l'idée de loterie) et de hâter les pas si mesurés, si peu rapides du talent. Si nous étions en France nous parlerions autrement.

« Je préfère pour ma patrie le labeur de cent hommes de talent moyen, honnêtes et tenaces, à l'apparition de ce génie, de ce Napoléon, que nous espérons et que Baroja appelait, dans son dernier ou avant-dernier numéro de *l'Ame espagnole*, du nom de dictateur. Nos intellectuels d'aujourd'hui sont animés d'un esprit d'individualisme stérile,et sans grandeur de vue, qui est des plus opposés à nos nécessités. Un génie nous soulèverait un moment puis, morts ou rompus, nous retomberions dans notre fakirisme ou plutôt dans notre judaïsme à espérer de nouveau pendant deux ou trois siècles, malades, inquiets, tourmentés, le nouveau génie qui nous naîtrait, providentiellement, et sans effort de notre part. Oui ; nous avons besoin de lire, mais non pas de vieux livres écrits par des moines du XVI[e] siècle ; nous avons besoin de savoir ce que l'on pense ailleurs de tous les problèmes de la vie ; nous avons besoin d'écouter les musiques lointaines. L'ignorance du peuple

espagnol est proverbiale. On dit « ignorant comme un Espagnol » ; les statistiques européennes nous signalent dans la péninsule un nombre incroyable d'illettrés. Mais le nombre de paysans qui ne savent pas lire est peu de chose si on le compare au nombre de poètes, de journalistes, de romanciers qui ne lisent pas, qui ne lisent rien, qui sont fiers de leur ignorance et qui méprisent toute culture moderne. Quant à savoir écrire, c'est encore plus rare: Voyez tous ces littérateurs de Madrid et d'ailleurs. Ils pastichent les maîtres, ils écrivent *comme* Perede, *comme* Galdos, *comme* Mme Pardo. Et il est rare de trouver quelqu'un écrivant comme *lui-même*. Pourvu qu'il ne fassent pas de grosse faute de grammaire, c'est assez. On dit pour faire un éloge : « Il écrit correctement, *castizamente* ». Et cela suffit. L'écriture personnelle, le style artiste est inconnu ou presque. « Ces temps-ci sont des temps de lutte pour notre Espagne, dit M. Unamuno, et notre jeunesse ne peut se recueillir afin de polir ses mots comme des bijoux, ou de rechercher des rythmes nouveaux.

« Les rythmes nouveaux naissent spontanément de la vie nouvelle; les chansons neuves s'improvisent dans l'ivresse du triomphe. Si tous les jeunes qui, mélancoliques et las, traînent leur vie parmi le découragement et l'envie, s'unissaient pour la lutte actuelle, il surgirait d'entre eux le poète de demain. La poésie est de l'action; c'est aussi de l'action morte. »

Et comme ceci est une croyance générale, nous sommes forcés de dire, comme M. Ortega Gasset, que l'Espagne actuelle a, avant tout, besoin d'apprendre à lire pour pouvoir, ensuite, s'occuper d'apprendre à écrire.

§

Dans ce milieu, les artistes exceptionnels qui, comme Valle Inclan, comme Martinez Ruiz, comme Lopez de Ayala, essayent de dire d'une manière originale et artiste leur pensée, sont doublement admirables. Ce sont des révoltés. Ils tranchent sur les autres. Et, étant divins, ils font rire. Tant mieux pour eux! Tant mieux pour ceux qui, méprisant le public et se moquant de la critique, chantent leurs chansons rares et magnifiques.

M. Jimenez en est un. Il vient de publier un livre que je n'ai pas lu et dont j'ignore même le titre. Mais je lis dans un journal de Madrid l'éloge que Ruben Dario (ce poète auquel on reproche injustement d'être envieux et de ne vouloir

louer que ceux parmi ses confrères qui ne lui portent pas ombrage) en fait et je vais en citer quelques lignes :

— « Depuis Becquer il ne nous a pas été donné d'entendre un son de harpe, un écho de mandoline plus personnel, plus individuel. Pouvant-être obscur et compliqué il est cristallin, presque ingénu. On dirait qu'il a des timidités d'orphelin comme le maître — *priez pour le pauvre Gaspard* — si l'on ne voyait briller à la lueur de la lune les éperons d'or de ses pieds de prince, stimulant la fougue d'un Pégase jeune et ardent, dont la crinière est humide de matinable rosée.

« Ce poëte dit comme l'Iphigénie de Moreas : « Il est doux, le soleil ». Mais ses angoisses et ses visions sont illuminées par le clair de lune. Et il y a dans ces vers admirables et exquis les mêmes visions, les mêmes angoises que dans les couplets populaires que chantent les filles amoureuses et les chanteurs sonores et mélancoliques.

« Il y a là l'irrémédiable obsession de la mort, de la pourriture sépulcrale, des cœurs séparés, de la tristesse meurtrière. Si ce n'était à cause de son « *accent* » mental et si l'artiste n'avait une culture européenne, on ne reconnaîtrait pas son origine, sa patrie, et ses chansons pourraient être des lieder germaniques ou des poèmes parisiens qu'accompagneraient les musiques de Debussy. Il y a dans cette œuvre un parfum de violettes. Il y a des paysages entrevus, comme par une fenêtre, des ciels et des champs de pastel. »

§

Je vais vous raconter la dernière comédie de M. Linares Rivas Astray. Elle s'intitule *El Abolengo* (c'est-à-dire « l'orgueil du nom »). Elle est charmante et significative. Elle incarne l'âme vieillotte, fade et frivole de la vieille société espagnole.

Pilar, jeune fille élevée dans un couvent aristocratique, fière de son nom, ignorante comme toutes les jeunes filles de Madrid et comme elles vaniteuse, se marie avec un homme honnête et droit, ennemi du mensonge, de la coquetterie et de la frivolité. Vous voyez d'ici le conflit. Il éclatera nécessairement. Mais il ne sera pas fort et poignant à la manière ibsennienne, ni tragique comme dans les tragédies d'Hervieu. Il sera ce qu'il doit être : une misérable affaire de petits caprices. Un soir, il y a bal chez une marquise quelconque. Pilar veut y aller. Son mari s'y oppose. Une dispute éclate et l'homme attristé, sans espoir de bonheur durable, à côté de sa poupée capricieuse, se décide à la rendre à sa famille sur-le-

champ. La voilà de nouveau chez ses parents, cette petite étourdie.

Séparée de son mari et alors qu'elle espère soulager son cœur, pleurer librement entre les siens, demander un conseil à ses parents, elle voit sa mère et sa sœur se disposer à aller au théâtre. Elles ont mis leur manteau ; la marquise, symbole de la plus auguste de toutes les vanités de cette maison, est déjà dans son équipage. Il n'est même pas question de faire attendre la noble dame pour un petit différend conjugal qui peut s'arranger plus tard.

« Pilar a toujours été très exagérée. » Telle est l'heureuse phrase que dit *Laura,* la sœur de notre héroïne, à sa mère, au moment où elles s'éloignent toutes deux, abandonnant l'infortunée Pilar.

Et alors que cette dernière ne s'est pas rendu très bien compte encore de son malheur, sentant, sans le sentir tout à fait, tout ce vide dans cette solitude de son âme, son père apparaît revêtu de l'habit de soirée qui donne l'apparence d'une personne à cet être anodin, satellite stupide de sa femme. Il se rend également au théâtre. *Don Jorge* devrait être celui qui rétablit l'autorité de l'époux au foyer de sa fille — puisqu'il est trop tard pour qu'il tente cet effort chez lui — mais *Don Jorge,* véritable négation de la volonté, n'est pas l'homme de telles entreprises.

Et Pilar continue d'être seule, de plus en plus seule à mesure que le temps passe.

Par bonheur *Antonia*, sa belle-sœur, la sœur d'Andrès, vient la voir. Elle a su ce qui survenait et elle se présente pour intervenir. Mais non avec des larmes ni avec des suppliques, car la situation ne le mérite pas et qu'elle n'est pas femme à pleurer ni à prier pour des motifs futiles. Elle intervient usant de sa forte volonté, renforcée de toute la raison qui l'inspire. Antonia oblige presque sans effort Don Jorge, dès ses premiers mots, à aller chercher Andrès afin de le réconcilier immédiatement avec sa femme.

Dona Gertrudis, la mère de Pilar, et Laura rentrent chez elles avant la fin de la représentation à laquelle elles voulaient assister, suivies de près par Andrès et son beau-père. Pilar, à travers ses larmes, demande, implore plutôt, la réconciliation. Andrès, qui aurait désiré que l'harmonie de son foyer ne fût jamais interrompue, lui ouvre les bras après avoir entendu des lèvres de sa femme à peu près ces mots : « Andrès,

j'ai appris davantage en une heure que dans toute ma vie ; me pardonnes-tu ? »

Elle fait allusion à la sécheresse d'âme des siens, à tout le vide qui les entoure et dont elle ne s'était pas rendu compte. Sa famille représente l'égoïsme, la frivolité, l'artifice, le manque de sens moral, cependant qu'Andrès incarne le désintéressement, la tendresse, l'affection vraie, la noble franchise, la sincérité.

Et ceci n'est pas seulement de la *littérature* espagnole ; c'est aussi, c'est surtout de la vie espagnole : sans grandeur, sans passion, sans couleur, très différente, hélas ! de ce que l'on se figure en France ; une vie toute en petits problèmes en petits drames, en petits désirs, en petits défauts, une vieille petite vie fatiguée et fripée.

E. GOMEZ-CARRILLO.

LETTRES TCHÈQUES

MM. Ernest Denis, Jaroslav Goll et Aloys Jirasek. — *Z ceskeho jihu* et *Moje Vzpominky* de M. F. A. Subert. — *Studensky Almanach 1904.*

Nul travail français sur les choses de la Bohême, non pas même l'ensemble des études initiatrices de M. Louis Léger, n'a revêtu jamais l'importance de la série de volumes où M. Ernest Denis, professeur à la Sorbonne, étudie la portion capitale de l'histoire de la nation tchèque. De tels ouvrages, les estime-t-on en France à leur juste valeur ? Sont-ils appréciés et lus comme il convient ? Y ont-ils trouvé leur public, et ce public est-il à même de les contrôler assez pour les estimer autant ? Il faut, je crois, avoir vécu à Prague, ou avoir beaucoup aimé et étudié la ville aux cent tours, s'y être intéressé presque autant que M. Ernest Denis, pour bien pénétrer le mérite de son grand œuvre. Impossible d'exiger plus de sérieux dans la conviction, de solidité dans la préparation, de sûreté dans l'érudition et une fois admis le point de vue assez exclusivement protestant, voire même calviniste de l'auteur, de nier le continuel effort de sa bonne foi (même aveuglée ici et là) vers l'impartialité. Sauf, bien entendu, je le répète, le parti-pris initial. Aussi bien M. Ernest Denis ne craint pas d'affirmer que « toute histoire est une thèse, c'est-à dire un plaidoyer ». Nous l'aimerions mieux un simple récit très coloré, une résurrection aussi vivante que celle si merveilleuse du *Quattrocento* italien par M. Philippe Monnier. Et, tout de même, de ce récit détaillé,

grouillant, très objectif en dehors de la forme très personnelle que je rêve, chacun de nous saurait tirer ses conclusions comme on les tire du reste en dépit et parfois à cause des partis-pris. Quoi qu'il en soit de ce chef, le dernier volume de M. Denis, couronnement d'un colossal édifice historique, celui consacré à la *Renaissance tchèque* du XIXe siècle, est encore tout récent et les discussions qu'il provoque en général, et c'est justice, très admiratrices et approbatrices, loin d'être calmées en Bohême, viennent au contraire d'être avivées par la traduction intégrale qu'a tentée de ces six ou sept cents pages compactes M. Jindrich Vancura (Vantchoura). Commencée par un *Jean Huss et les guerres hussites*, qui paraît aujourd'hui bien un peu terne et même faiblot — quoique jadis couronné par l'Académie française — au prix des volumes suivants dont l'allure est tellement autre et dont certains offrent des morceaux superbes (portraits et règnes du premier Ferdinand et de Maximilien II, par exemple), cette compacte histoire de la Bohême se poursuit en trois énormes volumes consacrés à *Georges de Podiebrad et aux Jagellons* — aux *premiers Habsbourg et à la Défénestration de Prague* (dont un récit admirable de sobriété pittoresque et complète), — à la *Réaction catholique triomphante et au Centralisme* pour aboutir à ce sensationnel volume sur la Bohême contemporaine où sont agitées et jugées de très haut les plus brûlantes questions d'aujourd'hui. C'est avec une satisfaction immense et un vrai soupir de soulagement qu'après avoir assisté à tant de désastres et de revers de l'idée slave, on ferme le livre sur les constatations optimistes de l'auteur. Il n'est pas question une seule minute ici d'une analyse en règle de ces quelques milliasses de pages très denses sur lesquelles de nombreuses réserves s'imposent. Contentons-nous tout d'abord d'émettre un double vœu : qu'une nouvelle édition de *Jean Huss*, aujourd'hui presque épuisé, le rende de tous points, surtout en coloris et en récits de faits locaux greffés sur les grandes lignes, au moins l'égal des suivants volumes et que M. Denis consacre désormais son activité à traiter avec le même soin et la même compétence les origines de la Bohême, les règnes des Prjemyslides et des Luxembourg. Un Otokar et un Charles IV, notamment, s'imposent. Nous aurions ainsi en français un tableau absolument complet et tracé parfois de main de maître (au hasard presque, citons encore le portrait de Boudovets de Boudov et l'exposé de la diète de 1603) des destinées de la nation tchèque depuis la première aurore des états slaves de

l'Elbe sur la montagne sacrée du Rjip aux temps fabuleux, jusqu'au règne débonnaire et fluctuant de François-Joseph qui voit la Bohême rentrer peu à peu en possession de ses destinées.

Il va sans dire que M. Ernest Denis a rencontré sur son chemin tous les historiens tchèques, depuis Palacky, fondateur de l'histoire des nations slaves, et Tomek, qui s'est spécialement occupé de la ville de Prague, jusqu'aux plus récents. L'un des plus estimés, titulaire de la chaire d'histoire à l'Université, M. Jaroslav Goll, dont il s'est surtout servi dans les chapitres consacrés à Podiebrad et à l'Unité des frères moraves, vient à son tour de publier une retentissante brochure sur l'œuvre de l'historien français. Il y examine particulièrement ce fameux dernier volume où sont peut-être portés pour la première fois des jugements d'ensemble, — (l'étranger est souvent une commençante postérité) — valables parce que assez informés des moindres dessous, sur tant d'événements de hier et sur de hautes personnalités parfois encore vivantes. Une parfaite connaissance des langues slaves, des séjours prolongés en Bohême, des relations avec tout le monde savant, permettent en effet à M. Ernest Denis d'avoir recours aux documents de première main, aux publications des sociétés savantes tchèques, de puiser enfin à ces multiples sources d'information que les historiens allemands ont trop intérêt à ignorer, détourner ou altérer.

Ce qui lui manque le plus, à mon gré, et je l'ai dit, le plus dans son *Jean Huss* où, j'espérais, je devais le mieux l'y rencontrer, c'est l'amour du détail expressif d'une époque, des petits faits typiques qui bien mis à leur plan fortifient l'impression d'ensemble. Il dira que l'expédition de Zizka (Jijka) en Hongrie fut l'une des plus brillantes de l'aventureux capitaine; mais mentionnée dans une simple note, il se garde de la raconter, et c'est chez le romancier Jirasek dont je parlerai tout à l'heure qu'il nous en faudra chercher les surprenants épisodes. Il dira qu'Æneas Silvius nous a laissé un tableau curieux de la vie à Tabor au temps des Taborites : ce tableau on le souhaiterait traduit *in extenso*. On souhaiterait citées intégralement les lettres de Poggio Bracciolini sur les supplices de Constance. Il affirme que les hordes de Zizka ne commirent ni plus ni moins d'atrocités que toute armée d'alors, mais il estime superflu d'énumérer quelles. Aucune topographie ou description d'après les vieux plans et les vieilles vues suffisantes pour nous faire savoir par exemple : où demeurait Jean Huss, comment était la chapelle de Bethléem, où était le

château royal. Jusqu'au règne de Vladislas, où j'apprends qu'on en construit un au Hradchin, j'ignorais qu'il fût ailleurs. (Dans le voisinage de la Prasna, brana, ce qui n'est indiqué nulle part.) Et tant de traits de mœurs ou de caractère, d'accentuations typiques, de renseignements cherchés au Musée du vieux Prague, d'indications, de légendes, d'anecdotes d'un puissant fumet, en apprendraient tellement plus sur l'état d'âme d'une nation que toutes ces pages de considérations générales, de vues d'ensemble et de dissertations politico-philosophiques qui trop répétées donnent l'impression de piétiner sur place. Rappelez-vous par combien de petits faits précis un Hippolyte Taine épingle dans la mémoire ses grandes figures révolutionnaires ou son condottière Bonaparte. Je regrette que des personnalités du relief de Jean Zizka et de Procope le Grand demeurent grises dans une brume terne, alors que plus tard on verra si nettement disons Caramuel de Lobkowitz. S'il les reprenait aujourd'hui M. Ernest Denis aurait sans doute entre les mains une mine de renseignements nouveaux à exploiter et son expérience d'historien et ses qualités d'écrivain accrues par toute une carrière seraient autres : je n'en veux pour preuve que telles des pages citées, ou d'autres encore, car il y en aurait tant à citer, ainsi celles sur les Jésuites en Bohême, la canonisation de saint Jean de Nepomuk, sur l'évêque des frères moraves Augusta, etc., etc.

C'est justement par l'abondance de ces petits faits de décor singulièrement accusés, ou caractéristiques de la psychologie des personnages grands et petits, héros ou peuple, seigneurs ou roturiers, que brille au contraire l'œuvre du romancier historique Aloys Jirasek, qui est en train de conquérir sur les rives de la Vltava la gloire d'un Walter Scott. Rien encore de mieux justifié puisque d'un Walter Scott qui ne sacrifierait rien au romanesque. Le *Théâtre National* a remis à la scène, avec l'intelligence et le luxe dont est coutumier M. Smoranz, son *Jean Zizka*, suite de scènes où évoluent une centaine de personnages, découpés dans l'histoire du héros avec une rare entente du dramatique des faits purs et simples et sans autre pensée que d'ériger avec une netteté et un relief saisissants une définitive et inoubliable effigie du grand chef taborite. C'est comme dans les grandes fresques souveraines de Shakespeare toute une époque revécue en quelques tableaux d'une exactitude rigoureuse, d'une intensité servie par le jeu de quelques acteurs profondément convaincus et d'une mise en scène documentée avec un soin

excessif. Chez Jirasek cependant le kaleïdoscope ne tourne pas avec la même sensibilité vertigineuse; la fresque se décompose en moins de compartiments et l'agitation est moindre. L'action historique, que n'entrave Dieu merci — mérite rare chez un écrivain tchèque,— aucune intrigue d'amour secondaire, se déroule avec une sorte de majesté qui n'exclut nullement l'abondance épisodique. Que l'on veuille bien entendre par l'ambitieuse comparaison de tout à l'heure qu'il s'agit d'une œuvre de premier ordre et qui supplée largement à la lecture des chapitres correspondants de M. Ernest Denis : l'expérience était assez curieuse à tenter pour que je ne m'en sois pas fait faute. Le tableau d'exposition : Sigismond exigeant devant le légat du pape, sous menace d'un « bain-de-sang », la soumission à la profession de foi romaine des seigneurs moraves réunis puis étroitement cernés au château de Brno, et tout aussitôt la terrifiante annonce des premières victoires de Zizka, est certainement l'une des choses les mieux éloquentes par les faits mêmes que nous sachions au théâtre. On se trouve plongé d'emblée en pleine fournaise et l'on connaît tous les éléments du conflit. L'influence du dessinateur patriote Mikulas Ales est évidente dans la manière dont certaines figures sont frappées. La langue de M. Jirasek est, de l'avis des connaisseurs, fort extraordinaire : c'est le mieux possible celle de l'époque transposée de façon à apparaître parfaitement intelligible : elle n'archaïse pas ; elle modernise, au contraire, comme si tout avait été écrit d'abord en la langue d'avant la Bible de Kralitse ; elle ne fait pas de phrases, elle ne tient que des propos strictement vivants et en situation, conformes aux quelques-uns et aux façons de parler que l'on connut aux héros (on possède quelques lettres de Jean Zizka). Ce faisant, elle rencontre une forte et savoureuse poésie qui est celle de la plus complète vraisemblance unie au plus énergique relief : on pourrait jouer certaines de ces scènes au naturel devant la Tinsky Chram et l'hôtel-de-Ville de Staremiesto, la langue ne détonerait pas avec l'architecture. Le drame clôt sur l'épisode coriolanesque où Zizka, arrivé bouillant sous les murs de Prague qu'il a résolu de pulvériser, renonce à sa vengeance ému par le son des cloches de sa lointaine enfance qui lui rappellent le temps où, longtemps avant ses aventures de Pologne, il assistait aux prédications de Maître Jean Huss, et par le plaidoyer très habile de Jean de Rokicana qui, dès le seuil de la tente, le salue « au nom du Dieu qui s'est réservé la vengeance ».

Les romans de M. Jirasek qui retracent l'épopée hussite

mériteraient d'être traduits au plus vite; ils valent plus qu'aucun autre roman historique de notre temps. On se ferait difficilement une idée de la masse incroyable de renseignements qui s'y trouve accumulée et de l'énergie avec laquelle y revivent ces temps troublés et ces grandes figures connues à travers tant d'erreurs. Et puis quelle forte saveur locale! Son premier chef-d'œuvre, *Psohlavci* (*Psohrlavtsi*), — dont il a été également tiré par M. Sipek (Chipek) un drame, mais enrichi de la musique de M. Karel Kovarovic (Kovarjovits), — évoquait avec une minutieuse exactitude un terrible et poignant épisode de la révolte des paysans contre les empiètement de l'autorité seigneuriale après la bataille de la MontagneBlanche. On le trouvera résumé en deux pages (388 et 389) du volume de M. Ernest Denis sur le *Triomphe de l'Eglise et le Centralisme;* mais on ne saurait s'imaginer de quels dons prodigieux d'émotion sans déclamation et de restituer un milieu d'autrefois d'après les indices subsistants, M. Jirasek a usé pour porter à leur suprême degré de vérité cette terrible figure de Maximilien Laminger d'Albenreuth, honni des paysans chodes sous le nom de Lomikar, le type définitif (et après tout pas plus exécrable que tels aristocrates d'aujourd'hui qui n'ont en plus... ou en moins — qu'une irréductible médiocrité) du grand seigneur bohème de 1693, et celle du paysan martyr Sladky familièrement appelé par ses compères Cosina, dont la statue se dresse aujourd'hui au sommet d'une colline du pays chode aux environs de Domazlice (Domagelitsé). Si je rappelle que les Chodove sont une population forestière tchèque de la Sumava (Choumava) à laquelle était dévolue la garde des défilés des frontières bavaroises et franconiennes, qu'elle avait reçu pour emblème une Tête de chien que signifie leur nom de Psohlavci, et que les franchises dont jouissait depuis le moyen âge cette tribu héroïque avaient fait de leur territoire une sorte de république très analogue à celle que furent à leurs origines des XIIe et XIIIe siècles les cantons primitifs suisses, on aura peut-être quelque intuition du genre de pittoresque rural et montagnard que fleure le livre de M. Jirasek et le drame musical de M. Kovarovic. Ce beau livre a trouvé en la personne de MM. Mikulas Ales et Jaroslav Spillar deux illustrateurs d'un mérite très différent, mais d'une égale fibre patriotique. Une représentation de *Psohlavci* au Théâtre National de Prague est comme celle du *Zizka* l'un des plus parfaits spectacles historiques auxquels une grande scène puisse convier à la fois le peuple, les lettrés et les

artistes. Je recommande aux étrangers de passage à Prague celle du 1er septembre comme du reste le cycle total des dix-sept opéras nationaux qui, du 16 août au 27 septembre, égrénera chaque mardi, jeudi et samedi, en honneur des voyageurs retour des villes d'eaux de Bohême, le plus rare collier d'œuvres précieuses de Smetana, Dvorak, Fibich, Rozkosny, Fœrster, Blodek et donc Kovarovic.

J'ai déjà eu et j'aurai encore souvent l'occassion de mentionner M. F. A. Subert (Chouberte), ancien directeur du Théâtre National et auteur de tout un répertoire de drames et de comédies remarquables. On vient de rééditer son livre *Z ceského jihu* (*Du Sud tchèque*), recueil d'impressions, de paysages et de souvenirs historiques rapportés de diverses visites à ces petites cités de province, cossues et mornes, si peu visitées malgré la suggestion par tant de ruines médiévales et d'édifices baroques d'un si glorieux passé : Tabor l'imprenable sur sa montagne cerclée de lacs et de rivières, Trebon (Trjebogne) entre ses étangs pâles et poissonneux et ses roselières frileuses sous un ciel toujours voilé, Bechyn, autre ruine et autre rocher, Sobieslav, Jindrichuv-Hradec (Yindrjikouv-Hradets) la ville où les Rosenberg entassèrent en un château unique un résumé de toutes les merveilles éparses sur les autres terres seigneuriales du royaume. Ce sont là pages de lettré délicat, amoureux de son pays et admirablement informé de son histoire et de ses légendes. Un nouveau livre de M. F.-A. Subert et d'une toute autre importance au point de vue international est celui où, — sous une exquise couverture symbolique du jeune artiste Bernard Wenig : des cygnes qui à travers la nue essorent vers les pinacles du Théâtre National, — il raconte les *Souvenirs* de ses longues années de direction : *Moje Vzpominky*. Coquelin cadet ouvre la série des acteurs où figurent entre autres Hélène Modrzejewska, Marie Wiltova et Marie Ivanovna Gorlenko-Dolina qui s'est faite en Russie la patronne de l'opéra tchèque. Trois chapitres d'un intérêt tout à fait exceptionnel sont : celui qui raconte la bienveillance de la Princesse Pauline de Metternich-Sandor à l'égard de l'œuvre de Smetana, celui qui rapporte les négociations relatives à la représentation à Prague du chef-d'œuvre de Tchaïkowski : *Eugène Onieguine*, celui enfin qui consigne les rapports de l'auteur avec le compositeur israëlite Carl Goldmark.

Les diverses sociétés d'étudiants de tout le pays tchéco slovaque sont dès aujourd'hui groupées en une vaste association qui, pour inaugurer son activité, tend à obtenir la fondation

d'une seconde université tchèque, celle-ci pour la Moravie, et la construction de nouveaux locaux à l'université de Prague trop à l'étroit. De grandes fêtes ont scellé cette entente. Annoncées par une affiche qui est un chef-d'œuvre de M. F. Kysela, un tout jeune artiste dont il faut retenir le nom, elles furent toutes bariolées de costumes nationaux, bruissantes de musiques slovaques et plus largement arrosées encore de pluie que de blonde bière de Plzen et de Smichow. Un souvenir littéraire charmant reste de ces solennités. C'est sous le titre de *Studensky Almanach* un recueil de morceaux en prose et en vers dus à ceux d'entre ces jeunes gens qui promettent le plus, du joli blé en herbe qui mûrira bien doré. Et pour nouer la gerbe : une page inédite de Smetana, une marche qu'il avait composée pour la ligue des étudiants de 1848.

WILLIAM RITTER.

VARIÉTÉS

Le Grand Match. — C'est la Vie, la chère Vie, avec un grand V, pour sûr, que j'appelle ainsi. Quel nom pourrait convenir mieux à l'agréable existence que nous menons, et quand je dis : que nous menons... c'est plutôt : qui nous mène, qu'il faudrait. Compétitions sur toute la ligne, ambitions de toutes sortes, brillantes et pas chères, mille départs à chaque instant vers des buts qu'on se plaît à croire différents, tout à la vavite, hommes et choses, idées et œuvres, paroles et gestes, désirs et actions, oui, la vie d'aujourd'hui, énervée et trépidante, c'est bien là le grand match, l'unique et général match, le suprême et le définitif. On a beau faire, chercher à tirer au flanc, prétexter des blagues : un père mort ou une mère retrouvée, on en est tous, bon gré mal gré, les uns commençant à s'entraîner, les autres roulant déjà loin, et c'est un tel train qu'il semble parfois qu'on entende, tout autour de soi, le vaste et prodigieux psss... de la vie qui file, file, — ah ! à ne la rattraper jamais. Est-il encore quelque part des gens pou vant dire qu'ils se la coulent douce? Certainement non, ou alors des cloportes, des sortes de momies, des critiques littéraires découvrant Mme de Sévigné, ou des directeurs de théâtre arrivant enfin à *Mademoiselle de la Seiglière* ou au *Fils naturel*, ou de jeunes poètes toulousains s'évertuant à refaire *Les Jardins* de Delille. Mais quiconque aujourd'hui vit vraiment ne peut pas ne pas avoir cette sensation que donne notre époque d'une course vertigineuse, d'un record effréné où cha-

cun a sa part de réussite et de pannes et n'est jamais arrivé que pour repartir aussitôt. C'est peut-être une erreur, ou pure complaisance pour le passé, — je ne suis pas si vieux, pourtant ! — mais je m'imagine souvent qu'on ne vivait point ainsi autrefois, il y a seulement vingt ans. J'étais alors un enfant, et dans tous les souvenirs que j'ai gardés de ces jours que je paierais cher pour revivre, je ne trouve rien qui les fasse ressemblants aux jours que nous vivons. J'ai beau relire les livres, revoir les tableaux, me rappeler des gens et des paysages de cette époque, — je dis : des paysages, tant Paris change vite, — je trouve partout en eux une rêverie, des nuances, une sorte de mollesse même, que je ne trouve nulle part, ou presque nulle part, dans les livres, les tableaux, les gens et les paysages d'à présent. Je le répète : il se peut que je me trompe, et mon impression vaut peut-être tout au plus le : « Ah ! si vous aviez vu Rachel ! » des vieux abonnés, — dire qu'il y en a des jeunes ! — de la Comédie-française. Et pourtant, une preuve, — j'en pourrais donner dix — qu'on ne vit plus aujourd'hui comme il y a seulement vingt ans, c'est qu'on chante tout autrement. Oui, même les chansons des rues, même les pauvres romances des cafés-concerts, ont changé du tout au tout. Ah ! ces romances du temps de mon enfance ! Ce qu'elles étaient romanesques, sentimentales, « romance » enfin ! Il y était question d'amour éternel, de la grande ivresse des baisers, de la fuite à deux sous d'autres cieux, etc., et sur des airs, fallait entendre ça, languissants, crédules et sensiblards. C'était à dormir debout, positivement. Tandis qu'aujourd'hui ! Vous n'avez qu'à fredonner, pour voir, — et ne dites pas que vous ne les savez pas, — *la Cabane bambou*, *l'Amour boiteux*, *la Polka des trottins*, *la Polka des Anglais*, *la Babillarde*, *Franchesa*, *Marche de nuit*, ou tel autre air de ces cinq ou six dernières années. Vous sentirez tout de suite la différence avec ces romances qu'on chantait aux environs de 1880, *la Chanson des blés d'or*, *l'Ivresse de Jeanne*, *Elle ne croyait pas dans sa candeur naïve*, etc., etc. Les paroles n'ont peut-être pas beaucoup changé, mais les airs ! Autrefois on roucoulait, avec un attendrissement dans la voix, en prenant tout le temps voulu. Maintenant on fredonne, d'une façon hachée, sautillante, en même temps fiévreuse et flegmatique, détachée aussi, comme des gens qui ont bien autre chose faire. Ne dites pas qu'il n'y a là qu'une des manifestations de notre anglomanie ; s'il y a cela, il y a aussi autre chose, je veux dire une complète similitude entre notre façon de vivre et nos plai-

sirs Quand on se lève en se dépêchant, on se dépêche toute la journée, presque malgré soi. Ainsi l'on chante maintenant comme l'on vit, dans la même mesure et sur le même ton, avec saccade, nervosité et moquerie, et il faut bien le dire, c'est beaucoup plus intéressant, en ce sens que c'est moins sentimental, et quelquefois presque un peu spirituel. Donnons un regret, néanmoins, en continuant notre course — la vie d'aujourd'hui a bien son prix aussi ! — à la vie d'autrefois, à la vie tranquille, élégante et ornée, à la vie du Paris clair et doux, sans métro, sans tramways, sans autos et sans cycles. On avait du temps, alors, le temps de causer et de penser. Les gens n'avaient pas l'air d'automates qu'on a remontés, ils étaient encore un peu polis. Les rues n'étaient pas empestées d'odeurs de pétrole, et des coups de trompes, de sonneries électriques ou de grelots ne vous faisaient pas tressauter à chaque instant. On pouvait rêver et flaner, inspecter les pavés tout à son aise. Maintenant, c'est bien fini. Paris et la vie sont devenus un grand carrefour des écrasés, où on laisse chaque jour un peu de sa peau,au figuré et au réel. Le calme n'est plus nulle part ; la fièvre, le bruit, la concurrence au contraire sont partout, et il n'y a rien à faire, qu'à se laisser faire. On est malade,—qui ne l'est pas ? —on a un médecin à aller voir ; c'est important, la vie, ou presque, en dépend ; et l'on a tant à faire, on a tant à se distribuer, là et ailleurs, que sans cesse on remet : « Ce sera pour demain ! » et les semaines passent, les mois, et les années, et un beau jour on claque, tout doucettement. — On est tranquille chez soi. La lampe éclaire supérieurement et le tapis est tiède. On croit qu'on va pouvoir rêvasser, ou se mettre à écrire, avec quel : enfin ! le chef-d'œuvre que la France attend. Ah ! bien oui ! Pas plutôt le titre écrit, au-dessus ou au-dessous, à gauche ou à droite, en face ou derrière, une musique, hélas ! piano, violon, mandoline ou le reste, se met soudain à jouer, on ne sait quels airs analogues à ceux cités plus haut, dont s'enchante on ne sait quel mufle, et la rêverie est fichue, et le chef-d'œuvre est pour un autre jour. D'ailleurs, écrire ? En a-t-on le temps, je vous le demande ? Le temps de griffonner, oui, à la hâte, sans presque revoir, et c'est tout. Aussi c'est bien fini les grandes phrases, le style et les stylistes, et franchement c'est tant mieux : ces gens nous ont assez rasés pour le plus souvent ne rien nous apprendre. — Parce qu'on a des amis dans la littérature, — mon Dieu ! on ne choisit pas toujours ses relations — on reçoit de temps à autre des livres, de toutes

sortes, romans, contes, poèmes, etc., les uns très bien, les autres moins bien, les autres encore... oui. On pourrait, on devrait même, pour ces derniers, dire aux auteurs tout ce que l'on pense, et que, là, c'est carrément mauvais. Quelques-uns comprendraient peut-être et ça leur rendrait service. Mais allez donc trouver le temps de lire sérieusement, de prendre des notes et d'être sincère. La vie est là, qui fait teuf teuf, en pleine pression, et il faut aller vite. Et puis, on relit la dédicace. Il y a: *son admirateur*... On se dit qu'après tout ça n'a pas tant d'importance, et on se laisse aller aux compliments, tout comme un critique littéraire qui se débarrasse d'une corvée, et les mots de génie et de chef-d'œuvre ne vous coûtent pas cher. — Même dans les salons, la frénésie continue. Vous arrivez. Des dames sont là, et des messieurs, qui font de l'esprit comme ils peuvent. Après avoir salué les maîtres de la maison, vous vous asseyez et attendez le moment de vous glisser dans la conversation. Ne songez pas cependant à dire une chose intéressante ni à en entendre une. Tout le monde est si pressé de parler que tout le monde est à chaque instant interrompu. Pas moyen de placer la moindre rosserie, du moins dans le ton qu'il faudrait. Les maîtres de la maison eux-mêmes sont inabordables, et ne peuvent que vous sourire de loin, avec un petit air gentil. Si par hasard ils se dérangent, et cherchent à vous prendre à part, vite quelqu'un les interpelle, en ayant l'air aussitôt de s'excuser : « Ah! je vous demande pardon; vous causiez!... » et alors, adieu l'intimité. Bref, vous étiez venu en ami, pour causer avec des amis. Vous n'avez été qu'un importun de plus, et certainement, quand vous partez, la tête vide et bourdonnante à la fois, c'est chez tous les autres un ouf pas ménagé. Quant au moyen d'aimer, avec une telle vie .. On a comme tout le monde une bonne amie, ou même plusieurs, ce qui pose davantage. Tantôt on voit l'une, tantôt on voit l'autre, ça dépend du quartier où l'on se trouve, et naturellement, ces fois-là, il faut bien être tendre. D'ailleurs, sans qu'on le veuille, des sentiments vous remontent au cœur, de vieux sentiments à demi perdus de vue, un peu amers d'être tant refoulés tout le reste du temps et qui vous étonnent vous-même. « Ma chère bien-aimée! » s'emballe-t-on alors à dire quelquefois à la bonne amie visitée, et pour un peu on s'attendrirait, mais oui, presque jusqu'à la bêtise. Seulement, ça ne dure pas, ça ne peut pas durer. La vie est trop là, toujours, on a trop à penser à d'autres choses, et l'attendrisse-

ment reste en panne. Ça vaut mieux, du reste. Il n'y a rien qui coûte cher comme l'attendrissement. — Enfin, je vous le dis, le calme est arrivé à surprendre, comme quelque chose d'inhabituel et qui ne fait plus partie de l'existence. Il nous faut la nervosité, la frénésie, le « grand match » quoi! Hors de là, nous ne sommes plus rien, et l'espèce de « vitesse acquise » que nous finissons par avoir en nous est même telle que nous éprouvons comme un heurt quand nous nous trouvons par hasard devant du silence ou de la lenteur. Ainsi, moi qui écris ces lignes, sans avoir le quart du temps qu'il y faudrait, je suis tant habitué au mouvement, et au mouvement qui va vite, que lorsque je rencontre un enterrement qui flâne par les rues, avec son cortège d'invités en ballade, j'ai toujours envie de lui crier, nerveux et énervé: « Non, mais quoi! vous dormez, pas possible! »

PAUL LÉAUTAUD.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie. — John Grand-Carteret : *La Montagne à travers les âges : I. Des temps antiques à la fin du* XVIII*e siècle ; II. La Montagne d'aujourd'hui ;* 2 forts volumes in-4, illustrés de 657 dessins d'après les documents anciens et modernes ; Grenoble, Librairie Dauphinoise C. Dumas ; Moutiers, Librairie Savoyarde François Ducloz ; 50 francs les deux volumes. — Louis Léger : *Les Villes d'art célèbres : Moscou*, illustré; Laurens, 4 fr. — André Pératé : *Les Villes d'art célèbres : Versailles*, illustré; Laurens, 4 fr.

Histoire. — J.-B. Chabot : *Chronique de Michel le Syrien, patriarche Jacobite d'Antioche*, 1166-1199. T. II, fasc. 3 ; Leroux, 12.50. — Henri Chapoutot : *Le Livre d'Or des Officiers Français de 1789 à 1815 ;* Ed. des « Temps Nouveaux », 3.50. — Capitaine Didrel : *Russes et Anglais en Asie centrale ;* Charles-Lavauzelle, 1.50. — Emile Ollivier : *L'Empire libéral*, 9e vol. *Le Désarroi, le Luxembourg, le 19 janvier, Queretaro ;* Garnier, 3.50. — L. Xavier de Ricard : *Carnets d'une demoiselle de Saint-Denis. Histoire Mondaine du Second Empire ;* Librairie Univers., 3.50.—Léon Tolstoï : *La Guerre russo-japonaise*, trad. Halpérine-Kaminsky ; Flammarion, 3.50.

Jurisprudence. — José Théry, avocat à la Cour d'appel de Paris: *Plaidoirie* au procès de MM. Possien et Montégut contre M. Henri Rochefort et *l'Intransigeant ;* Librairie Générale de Droit et de Jurisprudence.

Littérature. — Emile Blémont : *Beautes Etrangères ;* Lemerre, 3.50. — Jules Claretie : *Profils de théâtre ;* Fasquelle, 3.50. — J. M. Telleen : *Milton dans la littérature française ;* Hachette, 4 fr. — *Correspondance entre George Sand et Gustave Flaubert ;* Calmann Levy, 3.50.

Philosophie. — Théodore Gomperz : *Les Penseurs de la Grèce ;* trad. par Aug. Reymond ; Alcan, 10 fr.

Poésie. — Henry Beraud : *Les Jardins évanouis ;* « Ed. du Tout-Lyon ». — François Faust : *Les Elans et les Chutes ;* Messein, 3 fr. — Georges Thellier de Poncheville : *Le Chapelet des Souvenirs ;* Messein, 2.50.

Publications d'art. — A. Hustin : *Le Palais du Luxembourg, ses transformations et agrandissements*, album grav. et plans ; Flammarion, 10 fr. — Camille Mauclair : *Fragonard ;* Laurens. — Gaston Schefer : *Chardin ;* Laurens. — Maurice Tourneux : *La Tour ;* Laurens.

Roman. — Paul Bourget : *Un Divorce ;* Plon, 3.50. — J.-H. Caruchet : *L'Ensemencée ;* Juven, 3.50. — Enrico Castelnuovo : *Le Ménage Varedo*, trad. de l'italien par Marius Hoche ; Dujarric, 3. 50. — Michel Corday : *Les Frères Jolidan ;* Fasquelle, 3.50. — Pierre Corrard : *L'Ecole des Amants ;* Albin-Michel, 3.50. — A. Delcamp : *Journal d'une courtisane ;* Albin Michel, 3.50. — Georges d'Esparbès : *La Grogne ;* Juven, 3.50. — Robert Eude : *Le Grand Amour ;* Offenstadt, 3.50. — Augustin Filon : *Micheline ;* Hachette, 3.50. — Frédéric de France : *Mademoiselle de Saix ;* Offenstadt, 3.50. — Charles Geniaux : *Rue de la Femme sans Teste ;* Tallandier, 3.50. — Henri Guérin : *L'Inutile Révolte ;* Tallandier, 3.50. — Comte de Larmandie : *Alba ;* Calmann-Lévy, 3.50. — Hugues Lefort : *Miss Don Juan ;* Tallandier, 3.50. — C. Lemonnier : *Un Mâle*, dessin de Géo Dupuis ; Ollendorff, 3.50. — Louis Létang : *Le Testament du Corsaire ;* Calmann-Lévy, 3.50. — Francis de Miomandre : *Les Hôtes inattendus ;* Bruxelles, Ed. de « L'Idée Libre ». — G. de Pimodan : *Le Roman d'une âme antique ;* Messein, 3.50. — René Reni : *Ellen en Bretagne ;* Soc. fr. d'Ed. d'art, 3.50. — G. Rovetta : *Mater Dolorosa*, trad. de l'italien par Mme Jean Darcy ; Hachette, 3.50. — Jérôme et Jean Tharaud : *Les Hobereaux ;* « Cahiers de la Quinzaine ». — *Le Livre des Mille Nuits et une Nuit*, trad. littérale et complète par le Dr J.-C. Mardrus, tome XV ; Fasquelle, 7 fr. — *La Joie d'Aimer*, par l'auteur de « Amitié Amoureuse » ; Calmann-Lévy, 3.50.

Sciences. — A. Berget : *Le Radium et les nouvelles radiations ;* Librairie Universelle, 2 fr.

Sociologie. — Ch. Bota : *Les Grandes Fautes des Catholiques de France ;* Perrin, 3.50. — Léon Chaine : *Les Catholiques français et leurs difficultés actuelles ;* Lyon, Stork, 1.50. — Alfred Fouillée : *La Propriété Sociale et la Démocratie ;* Alcan, 2.50.

Théatre. — Charles Brissy : *L'Absinthe ;* Amiens, Imprimerie Picarde.

Voyages. — Lafcadio Hearn : *Le Japon Inconnu*, trad. de l'anglais par Mme Léon Raynal ; Dujarric, 3.50.

MERCVRE.

ÉCHOS

L'enquête du *Gil Blas*. — Encore une enquête. — Musique française à Londres. — Le Salon d'Automne. — Une lettre de Vienne.

L'Enquête du « Gil Blas ». — Les directeurs du *Gil Blas* ne se désintéressent point de la littérature, et nous ne

saurions trop les en féliciter. Ils ont accepté de publier une enquête de MM. Georges Le Cardonnel et Charles Vellay sur le mouvement littéraire, son caractère actuel, son évolution, ses tendances, son prochain avenir probable. MM. Le Cardonnel et Vellay interrogent les poètes, les romanciers, les auteurs dramatiques et les critiques. Le *Gil Blas* a déjà publié les réponses de MM. Maurice Barrès, Anatole France, François Coppée, Pierre Louys, René Boylesve, Jean Moréas. Cette enquête ne sera évidemment point exempte des tares inhérentes à ce genre d'information ; elle sera pourtant curieuse, et, pour qui sait lire, instructive. Le public qui aime à se renseigner sur les choses de l'esprit trouvera un peu là, épars, ce que lui donnerait la critique, si les lettres françaises n'en étaient point presque dépourvues depuis si longtemps.

§

Encore une enquête. — M. Henry Maret doit prochainement déposer, au nom de la commission spéciale, son rapport sur le budget des Beaux-Arts. A ce propos, *Les Arts de la Vie* prennent l'avis de personnalités compétentes sur « la séparation des « Beaux-Arts » et de l'Etat ». Cette revue pose les questions suivantes :

1° *Reconnaissez-vous à l'Etat le droit d'avoir et d'imposer une conception d'art quelle qu'elle soit, et, à plus forte raison, de réprimer les tendanees esthétiques d'une époque en monopolisant l'Enseignement des Beaux-Arts?*

2° *Quelles sont, selon vous, les conditions sociales les plus favorables au développement des Arts ? Etes-vous partisan du régime d'autorité ou du régime de liberté?*

3° *En tout cas, verriez-vous un inconvénient quelconque à ce que le budget des Beaux-Arts fût supprimé?*

§

Musique française à Londres. — M. Gabriel Fabre vient de donner à Londres, avec succès, plusieurs auditions des chansons de Maurice Maeterlinck qu'il a mises en musique. Mme Georgette Leblanc, qui les interpréta devant un nombreux public, s'est fait beaucoup applaudir.

§

Le Salon d'automne annonce que son exposition aura lieu au Grand-Palais des Champs-Elysées, du 15 octobre au 15 novembre prochain.

Les envois devront être faits de 8 heures du matin à 5 heures du soir et de la façon suivante :

Peinture et Dessins : les œuvres des Artistes non Sociétaires, le 26 septembre ; — les œuvres des Sociétaires, le 27.

Sculpture ; les œuvres des Artistes non Sociétaires, le 28 ; — les œuvres des Sociétaires, le 29.

Architecture, Gravure, Objets d'art : les œuvres des Sociétaires ou non Sociétaires devront être déposées le 30.

Le nombre des envois sera illimité tant pour la présentation au jury que pour la quantité que ce dernier croirait devoir admettre.

Seront seuls admis les ouvrages n'ayant figuré dans aucun Salon de Paris.

Il ne sera accordé aucun sursis.

§

Une lettre de Vienne. — Nous recevons la lettre suivante écrite sur papier détaché d'un bloc-notes.

A Monsieur Vallette, éditeur de « Mon Journal », par M. Léon Bloy.

Monsieur !

Sur le conseil d'un lecteur de votre Revue, j'ai emporté ce livre dans ma villégiature. Je suis volé !

L'auteur parle de choses qu'il ignore, il en parle mal. Son français vaut son latin et *vice versa*.

Pour ce qui concerne la doctrine protestante, j'ai voulu connaître l'opinion de notre vénéré professeur et docteur Julius Oster, pasteur de l'Eglise réformée, membre de la Commission d'examen au Ministère de l'Instruction publique et des Cultes ; ces deux autorités supérieures ont apostillé son « Cours supérieur de grammaire française » que vos grammairiens ont si souvent pillé. Julius Oster fut votre compatriote. Mais, écœuré par votre déclaration de guerre en 1870, il se fit naturaliser allemand et recevoir luthérien et transforma en Julius son prénom français. Ces détails pour vous convaincre de la compétence littéraire et théologique de ce glorieux représentant de la science allemande.

Comme grammairien, il est évident, selon M. Oster, que votre client n'a pu recevoir aucune notion des derniers résultats de la linguistique moderne, tels qu'il les a consigné (*sic*) dans son Cours. Il lui faudrait acheter ce cours et s'en pénétrer pour arriver à écrire dans un style correct et français.

Voilà pour la forme. Quant au fond, d'après notre éminent théologien, Luther, Calvin furent toujours inattaquables sur le chapitre des mœurs.

Les calomnies sadiques de votre client n'ont d'ailleurs pu surprendre l'honnête ecclésiastique. Lui-même fut victime de ces saletés à propos de ses rapports avec ses catéchumènes, avec les jeunes domestiques suisses, avec ses ouailles riches (entre autres une russe), avec les directrices de pensionnats.

« Calvin sodomite » ! c'est aussi vrai que lorsqu'on prétendait que le protecteur de Mlle Held couchait avec sa protégée. C'est aussi vrai que lorsqu'on affirmait que la police payait à M. O. ses rapports de pasteur. C'est aussi vrai que lorsqu'on répandait le bruit que M. Oster avait rédigé un libellé paroissial contre son collegue Gamper, qu'il avait formé au plagiat son disciple Ladmann, qu'il avait capté un héritage au profit du Consistoire afin d'en obtenir une pension de retraite exceptionnelle, aussi vrai que lorsqu'on l'accusait de voler leurs leçons aux institutrices allemandes. Un lehrer n'a-t-il pas poussé la méchanceté jusqu'à déclarer que le « Cours supérieur » n'était qu'une audacieuse escroquerie commise aux dépens de M. Dussouchet ! Et ainsi de suite.

Tout cela est archi-connu, Monsieur, et je ne le répète qu'afin de vous prouver que les calomnies antiprotestantes de votre triste client n'ont même pas le pauvre mérite de la priorité. Ni lui, ni vous, ni aucun Français n'en conviendra. Peu importe, il se sera trouvé un Allemand pour vous le dire en un français meilleur que celui de votre édité, dont vous n'avez peut-être pas lu une ligne.

Cette dernière réflexion me permet de vous saluer.

B. MULLER.

Wien, 9 août 1904
Hauptstr. 7.

La lettre de M. B. Müller est suivie des annotations ci-après, écrites au crayon :

Für herr (*sic*) Bruno Müller
Rechtsanwalt

1 Paar Socken	0,04 M
4 Kragen	0,24 —
2 Paar Manschetten	0,16 —
2 Nachthemde	0,36 —
8 Taschentücher	0,24 —
Summa	1,26 M

dankend erhalten

Frau A. Werner, Waschfrau
4/8-04.

Voilà au moins qui nous renseigne sur le prix du blanchissage en pays allemands.

MERCVRE.

TABLE DES MATIÈRES

(*TOME LI*)

—

N° 175. — JUILLET 1904

REVUE DU MOIS

N° 176. — AOUT 1904

N° 177. — SEPTEMBRE 1904

REVUE DU MOIS

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS[1]

(*TOME LI*)

(1) Les titres de poésies sont imprimés en italique.

Le Gérant : A. Vallette.

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France, Blais et Roy
7, rue Victor-Hugo 7.